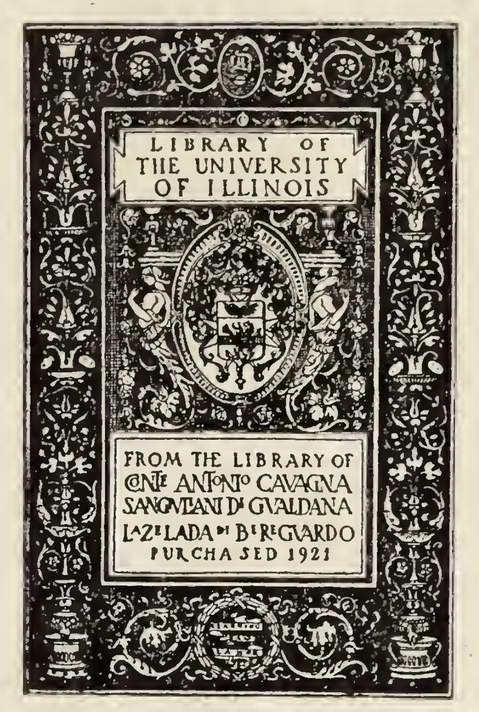


K-14-20
2




054
MAGU
v.5

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

http://archive.org/details/magasinuniversel5cava

# LE MAGASIN
# UNIVERSEL.

IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, RUE GIT-LE-COEUR, 7.
Tiré à la Presse mécanique par Aristide.

# LE MAGASIN

# UNIVERSEL.

## TOME CINQUIÈME.



1837—1838.

PARIS,

AU BUREAU CENTRAL, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 20,

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

PRIX : Broché. . . . 6 fr.
Cartonné. . . 7 50 c.

# MAGASIN UNIVERSEL.

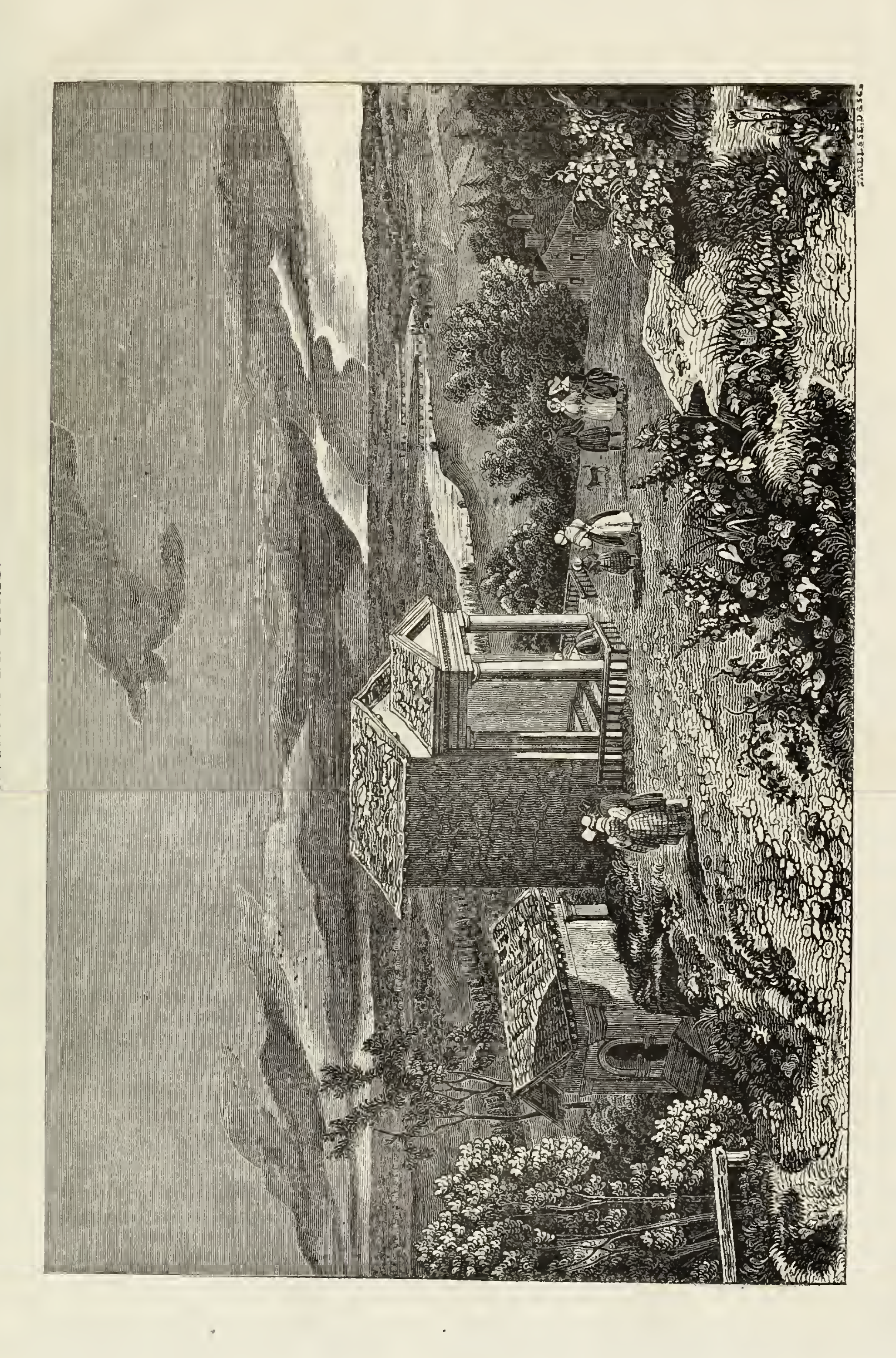
N° 1. OCTOBRE 1837. LE CAHIER : 50 c.

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION D'UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET D'ARTISTES.


054 MAGU v.5

G. MAYNARD

ENVIRONS DE PARIS.



Le Mont-Valérien.



906641

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LE MONT-VALÉRIEN.

### I.

Ce n'est ni en géologue, ni en annaliste, que je viens consacrer ces pages au Mont-Valérien, d'abord parceque l'histoire de la colline sacrée est écrite, ensuite parce que j'aime encore mieux la poésie que les faits.—Douce est ma tâche, plus douces sont les harmonies qu'elle rappelle à mon âme; je veux rendre compte d'une impression tout intime, toute vivifiante, et je n'ai besoin ici que de cette harpe qui dort au cœur de tous les catholiques.

J'étais allé serrer la main d'un indulgent et pieux ami, celui-là même qui, dans un petit volume, a recueilli les actes de religion ou de vandalisme dont le Mont-Valérien a été le théâtre, tout ce que la tradition, la mémoire de choses contemporaines, les relations écrites, peuvent apprendre de ce lieu si célèbre dans les annales de la foi. — Cet ami, il est venu là planter sa tente, sans doute, pour être plus près des petits anges du paradis, sans doute, pour que nul bruit de ville ne le trouble, quand ses lèvres murmurent la prière du soir, sans doute, pour que tout soit silence, paix et parfums autour de lui.

Je ne sais si quelque influence providentielle motive ce rapprochement; mais la plupart des cités qui ont un nom dans le monde, sont voisines de toutes ces grandes œuvres de la nature, qui versent des idées d'infini sur les agglomérations humaines. Presque toujours, c'est une montagne qui se dresse noble et fière, et qu'une chapelle de pèlerins, un oratoire, une croix, un calvaire sanctifient. Pour ne choisir que dans le royaume très chrétien, notre belle patrie, Lyon a son côteau de Fourvières qui se penche sur la glorieuse cité des saints Irénée et Pothin, pour que l'aile mystique de Marie protège tout le peuple à genoux à ses pieds; ainsi, Marseille voit surgir au flanc oriental de sa rade constellée, ce mont de Notre-Dame-de-la-Garde, que couronne une chapelle assise dans le serpolet et la lavande; ainsi, près de Paris, se trouvent le Mont-Valérien et Montmartre; près de Dijon, Talant, pittoresque et délicieuse colline qui a son antique église pour diadême; ainsi, la vieille capitale de la Franche-Comté de Bourgogne, Dole, est dominée par Mont-Rolland et ces ruines d'un monastère groupées sur sa cime, à l'ombre desquelles plusieurs âmes catholiques viennent encore s'assoupir et prier; ainsi, Autun, cette Rome de la magnifique aînée des provinces ducales de France, Autun, est abritée par le gigantesque rempart de Mont-Drud, qui mêle les souvenirs celtiques à l'auréole chrétienne sur son faîte, et qui dépasse de trois cents coudées toutes les montagnes étendues à ses côtés.—Ces montagnes, qui toutes offrent dans leur aspect un caractère distinctif nettement dessiné, et presque toujours, servent de trône à Dieu, à la mère du Christ ou d'autel à quelque saint martyr, sont comme d'immenses phares annonçant que l'éternité veille sur les hommes : de loin, elles indiquent à l'étranger la place de la ville qu'il désire atteindre; elles donnent à cette ville un type, une figure qui monte au ciel, coupe l'horizon de ses lignes vaporeuses, forme un point de ralliement pour les voyageurs qui n'ont pas encore vu poindre les flèches jumelles de l'église métropolitaine, que déjà, depuis long-temps, ils aperçoivent cette masse se colorant au déclin du soleil, et semblant leur dire : «à mes pieds est le port.»—Mais revenons au Mont-Valérien.

Cette sainte montagne, ce n'est point le mont abrupt riche en accidents sublimes, en brusques mouvements de terrain, aux précipices béants, aux crêtes heurtées, aux étincelantes cascades, aux larges et sinueux ravins où l'aquilon siffle, où les arbres se tordent, où les torrents grondent, écument, bondissent : ce n'est point le mont à la tête hérissée de cavernes, de rochers où les aigles ont jeté leur aire, de chênes druidiques et de pins altiers, aux voix graves et terribles du dieu fort, du dieu puissant, du dieu inflexible. —Non ; mais c'est la douce et odorante colline caressée par la brise du crépuscule et par les nimbes radieux de l'aurore; c'est la colline arrondie où la colombe roucoule, où les fauvettes au ciel incessamment envoient leurs mélodieux concerts, où les fleurs naissent et s'effeuillent sous les pas du pélerin; c'est la colline reposée où tout est harmonieux dans l'air, dans les plantes, dans ces ondulations de sol parées de gazon, parmi les ramures de ces bosquets où tout vous parle du dieu indulgent, du dieu miséricordieux, du dieu clément.—Oh ! si des eaux vives murmuraient sur ses flancs; oh ! s'il y avait plus de fraîcheur dans les sentiers qui serpentent sur son front, plus de fermeté et de sève dans la végétation qui le voile, plus de plantes balsamiques et suaves dans sa couronne, le Mont-Valérien serait, sans doute, le plus beau de tous les côteaux sacrés du pays de France. Mais tel que Dieu et la main laborieuse de pieux cénobites l'ont fait, voyez comme il est digne encore de porter un calvaire sur ses épaules !

Orienté ainsi que presque toutes les basiliques du moyen âge, c'est-à-dire ayant sa croupe tournée vers les ineffables splendeurs du matin, et sa face la plus pittoresque dirigée du côté de l'occident, le Mont-Valérien, d'une part, peut se mirer tout à son aise dans la Seine qui semble devenir plus limpide, plus pacifique, plus douce à ses gondoliers et à ses hôtes en coulant devant la sainte montagne; d'autre part, il projette son ombre sur tous ces champs fertiles de Nanterre, que la vierge-bergère, que Geneviève, la patronne de Paris, a bénis de sa houlette et sanctifiés de ses prières.—Oui, tout exempte quelle est de grands effets naturels, avec ces vignes qui l'enveloppent comme une ceinture, avec ces terres en saillie, ces pentes raides, qui ne sont plus la mollesse et ne sont pas encore l'escarpement, avec ces contrastes de verdure et d'aridité, avec cette pose noble et calme qui la fait s'élever comme la souveraine de la contrée, du sein des monticules adjacents, oui, la montagne que nous chantons est admirable pour le chrétien et pour l'artiste.—Que le spectateur, debout sur ces hauteurs, lise à ses pieds, qu'il laisse ses regards nager dans l'espace, quel incroyable panorama va l'enchanter et l'émouvoir !—Ce sera d'abord le petit village de Suresnes dont les humbles maisons grises se pressent autour d'une église presque aussi humble qu'elles, Suresnes où l'on couronne encore une rosière, Suresnes qui, grâce à l'élément vignicole de sa population, a plus qu'aucun autre village de la banlieue de Paris, résisté à la propagande infernale des mauvais exem-

ples, Suresnes qui a conservé quelque reste de l'esprit de famille, quelque chose de rural et partant de pieux, d'hospitalier, de cordial dans ses mœurs.—Ce sera ensuite la Seine aux amoureuses rives, avec ces îlots qui se bercent sur ces vagues; puis l'antique manoir abbatial de Longchamps dont les débris s'épandent sur la prairie, puis encore le bois de Boulogne qui ressemble à une immense nappe de verdure, à un tapis de gazon, dont nul arbre plus haut que ses voisins ne rompt la constante uniformité.—Oh! que le bois de Boulogne est bien placé en ces lieux! Il est là couché tout exprès entre le Mont-Valérien et Paris, pour épurer l'air qui arrive d'une capitale toute pleine de misères et de mauvaises passions; lac immobile et doux à l'œil, il est là pour séparer deux zones, pour isoler deux mondes, le monde des existences fardées et celui des existences vraies, le monde citadin et le monde champêtre. Puis, au-delà du bois de Boulogne, vous verrez cette ville qui inspire tant de vénération et tant de mépris, tant de haine et tant d'amour, cette ville si courtoise et si féroce, qui danse sur la place publique ou sonne le tocsin, qui prie ou blasphème, cette ville d'émeutes et de paix, de boue et d'encens; ce Paris enfin, centre de toutes les apostasies, de toutes les hontes, de tous les scandales, Paris, siége de toutes les gloires nationales, asile des plus sublimes vertus, abri des plus éprouvées fidélités.—Selon les impressions diverses qui passeront dans votre âme, vous l'appellerez cette capitale, reine ou esclave, vous la verrez rampante, accroupie, la face contre terre, agenouillée au pied du Mont-Valérien, comme pour demander pardon à Dieu de ses iniquités, ou bien vous la contemplerez splendide et rayonnante, vous la verrez s'exaltant dans l'espérance et les joies célestes, tressaillir et s'illuminer, vous entendrez son éclatante voix s'unir aux lentes et solennelles volées du bourdon de Notre-Dame, pour rendre hommage à la pensée suprême qui verse sur la terre les triomphes et les félicités.—Ainsi, tour à tour nous apparaissant humiliée ou insolente, ivre du présent ou recueillie dans son passé, haletante ou assoupie, hautaine ou prosternée, menaçante telle qu'un géant, implorant sa grâce telle qu'un enfant, la voyez-vous comme elle fuit, comme elle déborde, comme elle se dilate, comme elle se serre, comme elle embrasse les deux rivages de son fleuve, comme elle se voile, comme elle se découvre? N'est-ce pas là, je vous le demande, un grand livre ouvert sous vos yeux, que cette ville si significative, qui, aperçue des sommets de la sainte montagne, se fait vague, indécise, idéale, mélancolique, et vous montre toute son histoire traduite en monuments caractéristiques de tous les âges chrétiens!

Mais déroulez, déroulez la toile : c'est quelque chose de presque infini que ce tableau. Voici la butte Montmartre qui semble rentrer en terre pour honorer le Mont-Valérien; voici un point blanchissant, à l'horizon, c'est le donjon de Vincennes, tout à l'orient, le château de Saint-Ouen; voici la flèche romane de la royale abbaye de Saint-Denis; voici la plaine des Vertus, la vallée de Montmorency; voici des villages, des villes, des bourgs, des résidences princières, des palais de rois, semés avec profusion dans toute cette contrée; les tourelles rougeâtres de Saint-Germain-en-Laye, le fameux aqueduc de Marly, ouvrage romain exécuté par Louis XIV; Sèvres, Saint-Cloud, penchés sur leur pont; Bellevue, Meudon, Neuilly. — Du côté du nord, surtout, l'horizon n'a pas de limites : l'œil du spectateur envahit le sol picard, et il devine les délicieuses résidences de Chantilly et de Compiègne. — Il y a au monde des panoramas plus imposants, plus beaux, plus vastes encore que celui-là; mais je ne crois pas qu'il en existe un seul qui résume tant de nationalité et de souvenirs, qui renferme tant d'histoire, dans un cadre de vingt ou trente lieues de diamètre. — Et puis rien de plus changeant et de plus divers que les aspects qui se développent au pied de la colline sacrée. Du côté de Versailles, au sud-ouest, il y a une vallée profonde, vêtue de pampres et de guérêts, au fond de laquelle dort un château : aucune grande masse d'arbres, nulle agglomération de maisons rurales n'accidentent ce bas-fond morne et muet; c'est une sorte de désert où tous les bruits du monde viennent expirer, et c'est précisément en face de cette solitude que s'élevait le Calvaire, dont nous parlerons tout à l'heure. Ici une campagne paysagée et riante, tout autour de ces monticules qui fuient vers Clamart et Châtillon; plus loin la sévérité sans rudesse, vers Saint-Germain et Poissy; plus loin encore, dans la plaine de Saint-Denis, la grâce combinée à l'infini. Comptez tous ces clochers si trapus ou si sveltes, tous ces donjons ruinés, tous ces châteaux habillés à la moderne; il n'y en a pas un qui n'ait ou une pieuse légende à soupirer, ou une histoire toute flagrante à vous rappeler : Ruel vous parle du cardinal de Richelieu, Nanterre vous reporte au temps où Sainte-Geneviève sauvait par ses prières la Lutèce des premiers rois francs; Saint-Denis vous montre tout l'ossuaire de la vieille royauté.

Oui, il faut qu'il surgisse près des grandes capitales de ces monts sacrés qui continuent le Carmel et le Sinaï, et qui gardent quelques fleurs célestes sur leur cime. Il faut que les hommes réunis dans les vastes foyers de corruption n'aient besoin que de lever les yeux pour penser à Dieu. Sans ces promontoires toujours élancés vers les régions saintes, les mortels, accroupis dans leurs terrestres voluptés, n'oublieraient-ils pas qu'il est une autre existence, et le chemin de cette ineffable vie ne leur paraît-il pas plus facile, quand ils voient là un sublime fanal pour l'éclairer?

Mais laissons le panorama et le paysage, laissons ce Paris qui, du haut du Mont-Valérien, semble un gouffre toujours béant pour engloutir toutes les vertus et toutes les innocences de la province, et entrons dans la partie intime de notre sujet. Nous allons cesser d'être artiste, et nous jetons la palette pour ne prendre que le bâton blanc du pèlerin.

Le Chevalier Joseph Bard.

(La fin à un prochain numéro.)

---

## HENRI II, ROI DE FRANCE.

Fils de François Ier et de Claude de France, Henri II était né à Saint-Germain-en-Laye le 31 mars 1518, et monta sur le trône à l'âge de vingt-neuf ans. Marié à Catherine de Médicis, mais soumis à l'in-

fluence despotique de Diane de Poitiers, le nouveau roi ne sembla d'abord prendre le sceptre que pour satisfaire l'ambition et les vengeances de sa maîtresse. L'exil de la duchesse d'Étampes, le renvoi des ministres en place, le rappel des ministres disgraciés, signalèrent son avènement. Des traditions que lui avait léguées son père, Henri II ne conserva par instinct que celles de valeur et de galanterie; quant à la protection des arts et des lettres, il la continua par pure bienséance. On ne doit pas oublier qu'un duel judiciaire, autorisé par le roi lui-même, ouvrit ce règne, qu'un coup de lance devait terminer.

Avant de jeter un coup d'œil sur les guerres que la rivalité d'Espagne ne cessa de susciter à la France, il faut rappeler les factions qui s'agitaient au sein du royaume. Ces factions étaient au nombre de quatre : celle du connétable de Montmorency, que le roi appelait *son compère*, et qu'il tira de l'exil pour l'élever au pouvoir, malgré le vœu formel de son père mourant; celle des Guises, que les grands services de François de Guise placèrent si haut; celle de Diane, qui avait pour elle le cœur du roi, et celle de Catherine, qui avait sa patience et son génie. Un auteur contemporain décrit ainsi l'embarras du monarque dans ce cercle avide et jaloux : « Rien ne leur échappait, dit-il, non plus que les mouches aux hirondelles, que tout ne fût englouti. Ils avaient pour cet effet, en toutes les parties du royaume, des gens apostés et des serviteurs gagés, pour leur donner avis de tout ce qui mourait; et à Paris, où tous les grands abondent, ils avaient des médecins attitrés, qui ne manquaient pas de les avertir de l'état de leurs patients, lorsqu'il



(Henri II, roi de France.)

y avait quelque chose à gagner; de sorte qu'il était quasi impossible à ce prince débonnaire d'étendre à d'autres sa libéralité; car ils étaient quatre qui le dévoraient, comme un lion dévore sa proie : en sorte que, si par quelque cas extraordinaire il voulait porter ailleurs quelque bienfait, il était obligé de mentir à ceux-ci, disant qu'il en avait déjà disposé; encore étaient-ils si impudents qu'ils se débattaient souvent contre lui, par l'impossibilité qu'il y avait, attendu la secrète diligence de leurs avertissements. »

Une révolte en Guienne, presque aussitôt apaisée qu'émue, une guerre avec l'Angleterre, bientôt close par un traité qui rendit Boulogne à la France, tel fut le début de ce règne guerrier. En 1551, il s'éleva entre le pape et le roi des discussions relatives aux duchés de Parme et de Plaisance. Le pape réclama l'assistance de Charles-Quint, et le roi défendit d'envoyer de l'argent à Rome pour les bulles, en même temps qu'il rendait une loi sévère contre les Luthériens. Les hostilités commencèrent en Italie, où Brissac et Thermes soutinrent l'honneur des armes françaises. Mais vers cette époque Henri II, s'étant déclaré le protecteur de la ligue formée entre les princes protestants pour la défense de leurs croyances, marche à leur secours, prend Toul, Metz et Verdun, s'élance sur les Impériaux qui avaient pénétré en Champagne, et les poursuit jusque dans le duché de Luxembourg. Charles-Quint vient mettre le siége devant Metz, et François de Guise le lui fait lever. La victoire de Renti marqua la même campagne. Henri II y chercha, dit-on, Charles-Quint pour se mesurer avec lui; mais ce dernier, que l'âge et les infirmités affaiblissaient, prit soin d'éviter un adversaire plein de courage et de vigueur. La fatigue de la guerre, que res-

sentaient également les deux puissances, aurait amené la paix, s'il eût été possible de concilier des intérêts auxquels toute l'Europe se trouvait mêlée. Une trêve de cinq ans fut signée à Vauxcelles; quelques mois auparavant, Charles-Quint avait abdiqué l'empire et la couronne d'Espagne.

En dépit des traités, la guerre recommença dès l'année 1557; et tandis que le duc de Guise se couvrait de gloire en Italie, le connétable de Montmorency essuyait un terrible revers à Saint-Quentin. En l'apprenant dans sa retraite, Charles-Quint demanda si les Espagnols étaient à Paris. Guise, rappelé par le roi, reçut le titre de lieutenant-général des armées, et le justifia par des victoires. Il reprit Calais, s'empara de Guines, de Ham et de Thionville. L'équilibre ainsi rétabli entre la France et l'Espagne, les deux rois convinrent d'abord d'une suspension d'armes, et l'année suivante, après de longues négociations, signèrent la paix de Cateau-Cambresis, que la faction des Guises appela *la malheureuse paix*, parce qu'elle était l'œuvre des Montmorency et qu'elle s'opposait aux progrès de leur grandeur.

Le luthéranisme avait étendu ses conquêtes en France. Délivré des soins de la guerre, Henri II s'occupa de ceux de la religion, sous la sombre inspiration du cardinal de Lorraine. Alors, et par les conseils du perfide prélat, fut jouée cette scène de lugubre mémoire, dans laquelle un roi ne rougit pas de tendre un piége à ses sujets, et vint faire en plein parlement *l'office de théologien, inquisiteur de la foi.* Les magistrats, invités à s'expliquer franchement sur la question de l'hérésie, parlèrent chacun suivant sa conscience et ses lumières; et, pendant ce temps, le roi comptait ses victimes. Le conseiller Anne Dubourg fut la plus célèbre : arrêté dans la séance même, il ne périt que plusieurs mois après. Néanmoins, le peuple vit dans la mort funeste du monarque le châtiment de sa déloyauté.

Fidèle à sa passion pour les exercices chevaleresques, dans lesquels il brillait toujours, grâce à son adresse, non moins peut-être qu'à la complaisance des courtisans, Henri II voulut solenniser par un tournoi les fêtes du double mariage stipulé à Cateau-Cambresis entre Elisabeth, sa fille, et Philippe II, entre Marguerite, sa sœur, et le duc de Savoie. Une prédiction, rapportée par Brantôme, lui avait annoncé qu'il mourrait en combat singulier. Le tournoi eut lieu le 29 juin, dans la rue Saint-Antoine. Les quatre tenants étaient le roi, le duc de Guise, le prince de Ferrare et le duc de Nemours. « La mal fortune, dit le naïf » historien, fut que, sur le soir, le tournoi quasi finy, » le roi voulut encore rompre une lance, et pour ce » manda au comte de Montgommery qu'il comparust » et se mist en lice. Il le refusa tout à plat, et y trouva » toutes excuses qu'il y put; mais le roy, fasché de » ses réponses, lui manda absolument qu'il le voulait. » La reyne lui manda et pria par deux fois qu'il ne » courust plus, pour l'amour d'elle, et que c'estait » assez. Rien pour cela; mais lui manda qu'il ne courrait que cette lance pour l'amour d'elle. Elle prie » monsieur de Savoie de l'en prier pour elle, et » qu'ils lui fist ce plaisir de quitter tout; qu'il avait » si bien fait, qu'il n'estait pas possible de faire mieux, » et qu'il vinst trouver les dames. Rien moins encore.

» Et pour ce, l'autre ayant comparu en lice, le roy » le courut. On fust que le malheur du général le » voulut ainsi, ou son destin l'y poussant, il fut atteint » du contre-coup par la tête dans l'œil, où luy demeura un grand esclat de lance, dont aussitost il » chancela sur la lice, et aussitost fut relevé de ses » escuyers, qui estaient là; et monsieur de Montgommery, qui servait là d'un des mareschaux de camp, » vint à luy, qui le trouva fort blessé. Toutes fois il » ne perdit cœur, et ne s'estonna point, et que ce » n'estait rien; et soudain pardonna audit comte de » Montgommery. »

Porté sans connaissance au palais des Tournelles, Henri vécut encore quelques jours dans une léthargie continuelle : sa mort (le 10 juillet 1559) livra aux guerres civiles et à l'anarchie un royaume qu'il avait chargé d'impôts de toute espèce et d'une dette de quarante millions. E. M.

---

## ORIGINE DES MONNAIES EN FRANCE.

Il est difficile de préciser l'époque de l'origine de la monnaie; si l'on en croit Hérodote, ce sont les Lydiens qui ont fait cette découverte; d'autres auteurs disent que les Assyriens furent les premiers qui battirent monnaie, long-temps avant la naissance d'Abraham. Enfin, plusieurs écrivains s'accordent à reporter l'origine des monnaies au temps où Janus et Saturne régnaient sur l'Italie.

Lorsque le métal fut introduit dans le commerce, le poids seul, et le degré de pureté en déterminaient la valeur. Ce n'est que plus tard (et pour remédier aux inconvénients qu'amenait la nécessité de peser à chaque marché conclu, la quantité d'or ou d'argent que l'on donnait en paiement) qu'on imagina d'imprimer sur chaque pièce de métal, une empreinte qui pût en déterminer le poids et la pureté.

L'origine de cette marque n'a jamais été bien précisée; s'il faut s'en rapporter à Moïse, l'art d'imprimer sur les métaux était connu long-temps avant Abraham, puisqu'il dit qu'Abimelech donna 1,000 pièces d'argent à ce patriarche. Ainsi, du temps de Jacob la monnaie était déjà en usage dans quelques pays.

En France, la plus ancienne monnaie date de Théodebalt, roi de Metz, fils de Thierry et petit-fils de Clovis. Ce ne fut qu'au commencement du IXe siècle qu'on commença à perfectionner la monnaie, qui prit le nom de livre, parce que la pièce contenait une livre d'argent. Le roi Charlemagne divisa cette livre en vingt pièces, que l'on nomma *sols*, et un de ces sols en douze autres pièces qu'on nomma *deniers*. Toutes ces pièces étaient d'argent fin, et se maintinrent dans leur pureté jusqu'à la fin du règne de Philippe 1er, qui commença à y mêler le cuivre.

En 1103, on y allia un tiers de cuivre; dix ans plus tard, la livre était moitié cuivre et moitié argent; sous Philippe de Valois, il ne lui restait plus qu'un quart d'argent. Enfin, l'altération des monnaies fut poussée si loin, que 20 sous qui valaient avant le règne de Philippe 1er une livre réelle d'argent, n'en renfermait pas dans la suite le tiers d'une once. Les sols

subirent la même altération, et d'argent pur qu'ils étaient sous Charlemagne, ils se trouvèrent tout de cuivre sous Henri III. Depuis cette époque ils n'ont pas changé.

Ce fut sous le règne de Louis-le-Débonnaire que la livre prit le nom de franc, d'une figure gravée sur la pièce, représentant un Franc ou Français à cheval. Sous Charles II, en 864, on mit en place l'effigie du prince régnant, et sous Philippe-le-Bel, elle commença à avoir la légende : *sit nomen domini benedictum*.

Les monnaies restèrent dans le même état, jusqu'en 1640, où l'on commença à fabriquer des louis d'or et d'argent; ce fut le surintendant de Bullion qui fit frapper les premiers louis qui parurent en France.

On raconte que pour donner cours à cette monnaie, il imagina de convier à dîner cinq seigneurs de ses courtisans, fit servir au dessert trois bassins pleins de ces nouvelles pièces, et leur dit d'en prendre autant qu'ils en voudraient; chacun en remplit ses poches à l'envi, et se sauva sans attendre son carrosse. Un peu plus tard, on fit des demi-louis, des quadruples louis, et des pièces de dix louis, mais ces deux dernières n'ont point eu cours dans le commerce. En 1641, on battit des pièces de 60 sous, 30 sous et de 15 sous, et dès le règne de Louis XV on fabriqua des pièces de 6 francs.

La révolution ne changea rien aux anciennes monnaies; mais on y ajouta des pièces de 5 francs, de 2 francs, des demi-francs et des quarts de francs ; depuis, les monnaies ne subirent de changement qu'en 1832, époque où disparurent les pièces de 3 et de 6 francs.

---

## LE CHEVALIER D'ASSAS.

Capitaine au service de France, dans le régiment d'Auvergne, d'Assas, né au Vigan, périt à Closter-Camp, où il commandait une grand'garde. Étant allé au point du jour reconnaître les postes, il tomba dans une colonne ennemie qui s'avançait en silence pour surprendre l'armée française. Aussitôt, des grenadiers le saisissent et le menacent de l'égorger s'il dit un seul mot. Il y allait du salut de l'armée française. D'Assas se recueille un instant pour enfler sa voix, et s'écrie : *A moi, Auvergne, voilà les ennemis.* Aussitôt il tombe, percé de coups. Ce trait de courage sublime, long-temps oublié, dut à Voltaire la popularité dont il jouit dans l'histoire moderne. Sans vouloir rien ôter au mérite d'Assas, on doit dire que des milliers de braves, dans les guerres de la révolution, de l'empire, ont fait autant et plus que lui, et que, par une injustice du hasard, leurs noms, pour la plupart, sont restés inconnus.

(*Éphémérides*, 16 *octobre* 1760.)

---

## DES ACARIENS.

### FAMILLE DES HYDRACHNÉES. GENRE DIPLODONTE.

Peut-être avez-vous quelquefois rencontré, sur les tiges des plantes, sur les feuilles des végétaux, au bord d'un ruisseau, d'un étang, du plus léger amas d'eau, de petites pelotes mobiles dont les effets rouges et noirs présentaient à l'œil un bizarre effet. Puis, si vous aviez considéré davantage ces petites masses vivantes colorées, il vous aurait été facile de reconnaître qu'elles se composaient de l'agrégation d'une sorte d'insectes, dont le ventre est d'un vermillon violacé et le dos mi-partie de noir et de rouge écarlate. A leurs formes, vous les eussiez pu prendre pour quelques-uns de ces insectes, qui comme le cerf-volant et le hanneton, cachent sous des clytres dures, et semées des couleurs les plus vives, des ailes plus membraneuses et plus flexibles. En comparant entre eux ces petits animaux ainsi pelotonnés, ces animalcules, car on serait tenté de leur donner ce nom, tant leurs dimensions sont exigües, puisque leur diamètre n'excède pas une demi-ligne, on reconnaît que les uns sont beaucoup plus grands que d'autres. Les premiers sont des femelles, les autres sont des mâles au corps plus aplati, plus allongé, aux couleurs plus prononcées, aux pattes plus grosses en proportion. Car là, comme chez tant d'autres insectes, à la femelle la force, la puissance, au mâle la délicatesse et la beauté; les rôles sont changés, voyez comme celui-ci fuit en tremblant devant les palpes menaçantes de sa compagne irritée, et se tapit au plus vite dans quelque salutaire abri.

Les acariens diplodontes, car c'est le nom des animaux qui nous occupent, ont besoin pour bien être étudiés, d'être examinés à la loupe. C'est alors que l'on distingue leur peau finement granulée, peau de chagrin, qui pour être imperceptible n'en présente pas moins d'analogie avec celle que nous fournit le requin ; c'est alors qu'on aperçoit leurs stigmates qui forment autant de petits points noirs, leurs yeux petits, mais saillants, placés sur des angles arrondis, leurs lèvres (fig. 7), formées d'un bec courbé en dessus, élargi en arrière, et terminé en avant par une sorte de tube charnu, garni à son extrémité de deux mandibules. Les deux mandibules sont épaisses, allongées, creuses, coupées en bec de plume, garnies d'un crochet ou ongle mobile, rouge comme elles, (fig. 8 et 9). Les naturalistes, ou plutôt M. Duges, car c'est le seul qui nous ait fait connaître ces intéressants animaux, distinguent plusieurs variétés de ces diplodontes.

L'une de ces variétés est le *diplodonte filipède*, dont les dimensions n'excèdent guère un millimètre, dont le corps, d'une couleur marbrée, varie du rouge clair au brun foncé. Il est cerné de taches qui ne sont autre chose que les appendices apparents des organes digestifs. Leurs hanches, un peu jaunâtres, supportent de petites pattes croissant en longueur depuis les premières jusqu'aux dernières, armées de cils et de crochets qui servent à l'animal, en quelque sorte, de rames; imperceptibles instruments de locomotion qui semblent laisser croire qu'un mécanisme secret et mystérieux fait mouvoir l'insecte mycroscopique. Leur bec d'un rouge vif (fig. 1), est disposé en forme de cône et formé d'une assez grande lèvre ou cuiller; les

palpes, que les loupes les plus fortes ne sauraient faire distinguer, présentent, dans leur partie inférieure, une élégante courbure, (fig. 2).

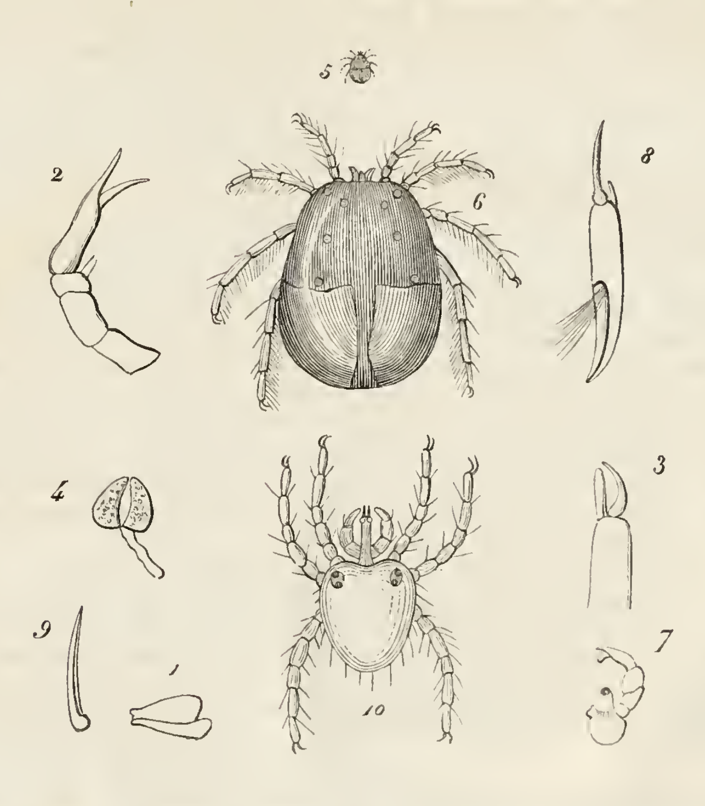
La seconde variété est celle du *diplodonte menteur* plus grand que le précédent, d'une couleur plus foncée, d'une forme plus elliptique; il a des yeux brillants du noir le plus pur, au centre des pattes plus grosses, armées de cils et d'ongles (fig. 4, 5 et 6).

Le *diplodonte scapulaire*, si commun aux environs de Montpellier, plus particuliérement étudié par M. Duges, diffère peu du précédent.

Ce qui présente plus d'intérêt que l'étude de ces organes presque invisibles, ce sont les mœurs, les habitudes de ce petit monde, pour qui une goutte d'eau est un océan, un caillou une montagne aussi élevée que l'Himalaya. Quelquefois vous voyez deux de ces diplodontes se tenir ensemble des journées entières, sans qu'aucun bruit, aucun mouvement, puisse faire soupçonner qu'ils aient vie. Quelques temps après que vous avez rencontré ces acariens unis pour faire naître une génération nouvelle, la main du curieux les a peut-être emprisonnés pour observer à loisir leurs mœurs et leurs manières de vivre; examinez attentivement cette croûte épaisse qui se forme, et vous connaîtrez bientôt qu'elle se compose de milliers de petits œufs rouges, posés verticalement côte à côte et recouverts d'une matière muqueuse, bientôt condensée, opaque et blanchâtre. Attendez quelques jours et vous verrez la croûte s'agrandir en tous sens, car là, chaque femelle vient déposer sa ponte et grossir ainsi le réseau d'où doit sortir la postérité des diplodontes; en effet, la paroi du vase ou la tige sur laquelle les œufs ont été déposés, deux semaines après, au mois de juin, se couvrira de points imperceptibles d'un rouge vif, et distincts seulement au microscope; ce sont les jeunes larves (fig. 10), leur corps est ovale, hérissé de poils, armé de pattes, garni de griffes, et muni d'un suçoir propre à leur nourriture.

Dirigez sur le liquide, près duquel les œufs sont éclos, votre verre grossissant, voyez avec quelle rapidité ces points colorés se meuvent, nagent en décrivant mille circonférences, s'élançant du fond à la surface de l'onde; puis là, comme sur un épais plancher, s'arrêtant pour se sécher, reprendre de nouvelles forces, puis glisser et plonger encore. Ces larves quittent-elles l'eau où on les voyait s'ébattre avec tant d'agilité, c'est pour aller se placer sur d'autres insectes, se nourrir à leur dépens, mener une vie de parasite et attendre l'époque de nouvelles métamorphoses. L'automne arrive et met en fuite les jeunes essaims; quittant, sans doute, leur aspect de nymphe, ils vont au fond des sources, des ruisseaux, cachés dans la vase et le sable, passer la saison des froids et attendre, dans une sorte de sommeil léthargique, que l'arrivée du printemps leur permette de se montrer sous les formes que nous décrivions tout à l'heure : celle des acariens diplodontes.

Alfred Maury.




(Des Acariens.)

# HOLLANDE. — UTRECHT.



( Vue prise sur le canal à Utrecht. )

## HOLLANDE. — UTRECHT.

Utrecht, *Ultrajectum*, et plus anciennement *urbs Antonia*, est arrosée par le Rhin qui s'y partage en deux bras, auxquels on a donné les noms de Vieux-Fossé et de Fossé-Neuf, qui se réunissent après avoir traversé la ville; elle reconnaît les Romains pour ses fondateurs. Bâtie à l'antique, entourée de remparts et de tours, rien n'égale la beauté de l'aspect de cette cité, surtout du côté d'Amsterdam; sa forme est presque carrée, ses rues sont larges, coupées par de nombreux canaux. L'édifice le plus remarquable est la vieille cathédrale St-Martin, rebâtie au commencement du IXe siècle, par l'évêque Baldric de Clèves; une partie tombe en ruines, mais on admire encore sa superbe tour, élevée de près de 400 pieds au-dessus du niveau du sol.—La province d'Utrecht appartenait autrefois au pays des Bataves; elle fut comprise ensuite dans celui des Frisons, et convertie à la foi catholique par St-Willibrorde, qui, ayant été ordonné évêque des Frisons, en 696, établit son siége à Utrecht. Charles-Martel, Charlemagne, Othon III, enrichirent successivement les évêques d'Utrecht, devenus souverains temporels.—Utrecht est célèbre par le traité d'union des Provinces-Unies (1579), et par la fameuse paix conclue en 1713, entre Louis XIV et les alliés; on y cherche en vain le palais que le grand roi a dû occuper, lorsqu'il tint sa cour avec beaucoup de splendeur et de magnificence.

Le Mail, ancienne promenade qui existe encore aujourd'hui à Utrecht, *la ville des Rentiers*, est regardé avec raison, par les habitants, comme une des belles choses de la Hollande. Dans l'été, rien n'est plus agréable que le voyage par eau d'Utrecht à Amsterdam; aussi tous les étrangers veulent le faire pour jouir du brillant coup-d'œil qu'offrent les maisons de campagne qui avoisinent les bords du canal, où, tout en voguant, on suit avec plaisir le mouvement uniforme des barques qui se croisent. Les jardins de ces maisons sont dessinés avec goût, et laissent dans l'esprit de douces impressions; chaque habitation a sur le bord du canal des espèces de kiosques; sur leurs murs on voit, suivant la vieille coutume hollandaise, des inscriptions qu'on lit avec intérêt, parce qu'elles expriment toujours des idées de bonheur et de bienveillance.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LE MONT-VALÉRIEN.

(*Voir* page 3.)

### II.

Le Mont-Valérien, situé à deux lieues de Paris, s'élève majestueux et noble du sein d'une campagne tapissée de roses et de vignes. Plusieurs chemins, venant aboutir à la petite place de Suresnes, donnent accès sur son faîte. Sa hauteur géométrique n'est guère que de 450 pieds au-dessus du niveau de la Seine. Il est vraisemblable que cette montagne doit son nom à quelque Romain fixé dans les Gaules, du nom de *Valerius* ou *Valerianus*, qui s'y fit une *villa*. L'histoire des premiers âges de la monarchie franque se tait absolument sur ce lieu, et il n'est cité d'une manière authentique que dans le cartulaire du chapitre de Saint-Cloud, de l'année 1209, et dans les lettres d'Odon de Sully, évêque de Paris, de 1204. Sans doute, dès les premiers siècles de l'Église, de pieux solitaires vinrent chercher une retraite au sommet du Mont-Valérien; mais la tradition, toujours confuse, n'est précise sur la question des ermitages que pour l'année 1056.

Sous le règne de Charles VI, vers l'an 1400, le Mont-Valérien servait de retraite à un solitaire qui succédait à une longue suite d'ermites dont la légende ne nous a pas transmis les noms. Il avait posé sa tente sur le revers oriental de la montagne, du côté de Suresnes. A cette époque, la contrée s'appelait déjà le *canton de la Croix*, car, depuis plus de trois-cents ans, un petit calvaire s'était élevé en ce lieu, et c'est bien certainement à cette pieuse fondation que la contrée devait sa désignation de *champ de la Croix*. Ce premier et humble calvaire est donc le berceau du grand calvaire dont nous allons brièvement rappeler l'origine. Ainsi des croix, des cénobites recueillis dans la prière et la méditation, devinrent le germe de la solennelle institution chrétienne qui ne tarda pas à se développer sur le Mont-Valérien, et à faire affluer les fidèles à son sommet. Hubert Charpentier, né à Coulommiers, en 1563, eut la gloire de la créer, cette belle et touchante institution. Malgré l'appui qu'il trouva à la cour et dans l'homme le plus puissant du temps, le cardinal de Richelieu, ce ne fut qu'au milieu d'inouis obstacles que Charpentier parvint à transporter sur la montagne sainte tous les mystères sensibles de la passion de Notre-Seigneur. Sa foi profonde, ses énergiques résolutions, sa courageuse fermeté, triomphèrent des difficultés qui entravaient l'exécution de son projet, et bientôt, au cœur de la France, à la porte de sa capitale, sur la terre la plus historique de notre patrie, on vit surgir la croix du fils de l'homme, dominant de toute son humilité la splendeur du séjour des rois. L'antique calvaire placé sur le rocher de Bétharam, dans les gorges des Pyrénées, vint revivre plus majestueux, plus sublime, au centre de la civilisation et des passions sociales, comme pour jeter sur Paris ces grandes idées de catholicisme et d'infini qui sont la sauvegarde des populations. Rapprocher ainsi les terribles, mais consolateurs enseignements de la croix, des foyers de perversité est l'œuvre la plus large que l'on puisse concevoir. Sans doute, de pieux pèlerins de la Navarre, de la Biscaye et du Béarn, allaient visiter Bétharam; mais l'influence de ce calvaire pouvait-elle se comparer à celle de la nouvelle croix, brillant, comme le soleil de midi, au milieu de l'horizon? — D'ailleurs, les guerres de religion avaient ruiné le culte de la croix à Bétharam, dont le calvaire servit de modèle et de père à celui du Mont-Valérien; et si ce culte y refleurit, ce fut encore aux soins de Charpentier que la religion dut cet hommage. — Et tout cela, qui le fit? — Un pauvre prêtre, sans fortune, sans crédit, sans appui du côté du monde, n'ayant d'autre soutien que sa confiance en Dieu et son zèle ardent pour son service.

Je ne puis point suivre ici pas à pas les destinées du Mont-Valérien: il me suffira de dire qu'une demeure spacieuse, une église, et enfin la congrégation des prêtres du Calvaire, furent l'œuvre de Charpentier. Cette congrégation se composait d'*incorporés* ou *permanents*, qui habitaient dans la maison et parmi lesquels était choisi le supérieur, et d'*agrégés*, qui n'avaient que voix consultative dans les élections. La chapelle de la congrégation du Mont-Valérien, qui compta une foule de prélats illustres dans son sein, ne fut consacrée que cinquante ans après la mort du pieux fondateur (1), c'est-à-dire en 1700, par Hervé Basan de Flaminville, évêque d'Elne. Trois autels y furent élevés, l'un sous le titre de la *Croix*, l'autre sous celui de la *Sainte-Vierge*, et le troisième, enfin, sous celui de *Saint-Joseph*. Indépendamment de ce grand établissement qui, occupant le plateau de la montagne, dépendit de la paroisse de Nanterre, il y avait toujours, sur le revers oriental, un ermitage célèbre par ses anachorètes, placé dans la circonscription paroissiale de Suresnes.

Tel était l'état du Calvaire au moment de la révolution de 1789. Il ne put échapper au sort qui dévasta tous les monuments nationaux du culte et tous les établissements religieux. M. Merlin de Thionville, qui en devint propriétaire, conçut, par une amère et déplorable ironie, le dessein d'élever à la place des croix un *temple à Vénus*. Cependant, dès que des jours plus sereins eurent relui pour la religion, le clergé de Paris s'honora par ses constants efforts pour rendre la sainte montagne à sa primitive destination. En 1807, M. Faucachon, nouvel acquéreur, livra la colline sacrée à des trappistes; et ils s'y dévouaient aux austérités de la vie ascétique, lorsque Napoléon, imaginant qu'il se tramait quelque complot dans cet asile de prières, chassa brusquement les religieux de leur maison, fit détruire les ouvrages pieux, à l'exception de deux chapelles construites par M. Faucachon, et fit commencer le vaste bâtiment que nous voyons aujourd'hui, destiné aux orphelins de la Légion-d'Honneur.

Dès les premiers temps de la restauration, un nouveau Charpentier, M. l'abbé de Forbin-Janson, depuis évêque de Nancy, voulut fermer les plaies du Mont-Valérien, et releva le calvaire. Le roi Louis XVIII ayant, par une ordonnance du 13 septembre 1822, concédé le Calvaire aux missionnaires de France, à la charge par eux d'y achever les constructions entreprises, d'y recevoir les pèlerinages et d'y continuer le culte de la croix, M. de Forbin, qui, avec M. l'abbé

(1) Mort à Paris, le 16 décembre 1650, âgé de quatre-vingt-neuf ans, dans la maison curiale de Saint-Jean-en-Grève.

de Rauzan, venait de fonder cette congrégation, redonna à la sainte montagne une illustration égale, sinon supérieure, à celle qu'elle avait obtenue avant 1791. Les trois croix reparurent, les chapelles de station s'élevèrent, le grand corps de logis se termina, une vaste église se commença, et la splendeur du nouvel établissement semblait assurée, lorsqu'une nouvelle révolution, celle de 1830, vint encore jeter au vent les symboles sacrés et miner l'œuvre de la religion.

### III

Les événements de juillet 1830 trouvèrent le monument inachevé; la grande chapelle, malgré le zèle de l'évêque de Nancy, qui, en l'espace de douze ans, fit tant de merveilles sur le Mont-Valérien, et changea presqu'en un lieu fertile une croupe sèche et aride; la grande chapelle n'avait que son péristyle placé au centre du bâtiment, sa crypte et son chevet qui présentassent des lignes arrêtées. Il serait difficile de se former une idée des dévastations impies et des ravages dont le Calvaire fut encore une fois l'objet, si l'on n'allait pas, comme je l'ai fait moi-même, gémir, prier et rêver, au point culminant de la colline sacrée. — Nous tous, catholiques, humilions-nous et résignons-nous; car notre foi nous apprend l'humilité et la résignation. La réhabilitation des lieux saints, aussi bien que leur pillage, sont la volonté de Dieu qui se manifeste. Disons comme monseigneur l'archevêque de Paris, à propos de sa bibliothèque détruite de l'archevêché : « Dieu me l'avait donnée, Dieu me l'a ôtée ; il a été fait comme il a voulu ; que son saint nom soit béni (1) ! »

Il y a là, sur le Mont-Valérien, un spectacle bien triste : c'est une église béante, c'est cette architecture ruinée avant que d'avoir formulé sa pensée. Les chants sacrés ne retentissent plus parmi ces murailles déchiquetées, quoique neuves, et moribondes, quoique pleines de force. Tout est muet, tout est désert; on croirait que les Huns ou les Vandales viennent de passer par là. — Oh ! que d'enseignements, que de poésie dramatique et forte dans ce silence, dans ce désert et dans ces ruines !.... Les trois croix du Calvaire ont été brisées, les chapelles des stations dévastées ou détruites ; les grilles, les symboles pieux, tout a été violé, disséminé, et mis en pièces. Aujourd'hui le Mont-Valérien, redevenu propriété nationale, est loué par le gouvernement, qui ne sait encore ce qu'il en fera. Est-il écrit dans le grand livre de Dieu que cette montagne sera pour toujours veuve de ses splendeurs chrétiennes?....

En 1830, on ne se borna pas à joncher de débris le sol du Mont-Valérien, on voulut encore outrager ce qui reste des murs sacrés. — Heureusement qu'après ces saturnales, des âmes catholiques sont venues pleurer sur ces hauteurs, et y ont laissé de touchantes inscriptions. A côté de lignes infernales, on lit dans une petite chapelle de la Sainte-Vierge, située au milieu du bois, en face de Nanterre, ce passage du psaume :

ILLIC SEDIMUS ET FLEVIMUS.

plus loin, ces douces paroles de Jésus-Christ :

(1) Lettre de Mgr. l'archevêque de Paris, à l'auteur de ces pages. (*Quotidienne* du 23 juillet 1837.

« Pardonnez-leur, ô mon père, car ils ne savent ce qu'ils font. »

et plus loin encore, cet acte d'humilité chrétienne :

« Vous nous avez éprouvés, ô mon Dieu; notre tiédeur nous rendait indignes de vos grâces; que votre volonté soit bénie ! »

Une inscription se reproduit souvent au-dessus des écrits charbonnés sur les tronçons de colonnes et de pilastres, par les Vandales du XIX^e siècle, c'est celle-ci :

GLOIRE A DIEU.

Un seul grand et pacifique fait religieux a été respecté sur le Mont-Valérien, c'est le cimetière où dorment tant de noms illustres. Pendant les deux périodes de gloire pour le Calvaire, de fervents chrétiens sollicitaient la grâce de reposer en paix dans cette terre sanctifiée par la croix, et parmi tant de tombes, l'on remarque surtout celle de monseigneur Étienne-Antoine de Boulogne, archevêque, évêque de Troyes, mort le 13 mai 1825, celle de monseigneur l'évêque de Rhodes, Charles-André-Toussaint-Bruno-Ramond de Lalande, mort archevêque nommé de Sens, et enfin, celle de monseigneur de la Chastre, évêque d'Imersa, frère du duc de la Chastre qui fut premier gentilhomme de la chambre du roi, sous la restauration. Les noms les plus vénérés abondent dans cette nécropolis du Mont-Valérien ; il me suffira de citer ceux de Hohenlohe, de Carignan, de Bruce, de Larochefoucauld, de Rivière, de Larochejacquelin, d'Agoult, de Raigecourt et de Causans, Frère Arsenne, dernier ermite de la sainte montagne, Stubert Charpentier, fondateur du premier Calvaire, et enfin, madame Étiennette-Félicité Ducrest, comtesse de Genlis, morte à Paris, en 1831, sont inhumés dans ce cimetière.

Bien qu'une révolution soit venue chasser le culte des hauteurs du Mont-Valérien, néanmoins, le spectacle que cette montagne présente encore, sa position, sa solitude, ses souvenirs, ses ombrages, continueront long-temps à y appeler les pèlerins, les poètes et les artistes.—Oh ! oui, sur le Mont-Valérien, il y a pour l'âme du catholique de ces instants où elle s'exalte, se divinise; elle passe des larmes à la joie, et de la prière aux ravissements; car le dieu de la douleur est aussi le dieu de l'espérance.

Peuple, viens donc au Mont-Valérien ; tu y verras ce que j'y ai vu moi-même, un champ où Sainte-Geneviève avait coutume de conduire son troupeau, des bois pleins de fraîcheur dont la verdure a été conquise par le travail des ermites, des missionnaires, sur un sol naturellement ingrat, et cette *villa* héréditaire de monseigneur l'évêque de Nancy, posée en face du vallon presque inhabité qui se penche au sud-ouest du mont. J'ai visité cette belle propriété où M. de Forbin, dont la vertu triomphe enfin de toutes les calomnies qui l'ont assiégée, vient se reposer de ses labeurs apostoliques. Là se trouvent un jardin délicieux, quelques sépultures de famille, une chapelle d'un style simple et convenable. Et puis tu verras encore ce cimetière qui occupe le revers oriental du côteau, et tu entendras s'échapper de ses profondeurs, de ces voix mystiques qui parlent de pénitence

et d'éternité. Oui, venez ici, âmes neuves et limpides, venez vous épanouir en d'ineffables contemplations. Sur la cime du Mont-Valérien, vous aurez Dieu à votre tête, et à vos pieds, cette royauté de la terre dont les demeures somptueuses tiennent si peu de place dans l'univers.

Pieuse et sainte retraite de la montagne sainte, retrouveras-tu ton calvaire, tes anachorètes et tes cénobites? Redeviendras-tu comme le calvaire de Saint-Irénée de Lyon, ce lieu sublime où toute une population d'immense cité, vient songer à son salut? — Je ne sais; mais quoi qu'il advienne, les mauvaises mœurs, les existences passagères de Paris, passeront, et tu demeureras comme un avant-poste de l'éternité.

Paix au Mont-Valérien, paix aux débris qui le jonchent, paix aux cendres qui l'habitent, paix aux souvenirs qui le sanctifient.

Le chevalier Joseph Bard, (de la Côte-d'Or).

---

## NAPOLÉON DÉBARQUE A Ste-HÉLÈNE.

Depuis trois mois Napoléon avait quitté la terre de France. Du vaisseau qui lui avait servi de prison, il descendit dans l'île qui devait être son tombeau. Là, sous un ciel brûlant, dans une cage étroite, loin de sa femme, de son fils, de ses soldats, gardé à vue, couché en joue, manquant de tout, excepté des consolations de quelques amis fidèles, le grand homme acheva de mourir lentement, douloureusement, de cette mort commencée à Moscow, à Leipsick, à Waterloo. Là, dans ce triste séjour, où, suivant le mot de l'illustre captif, *on n'avait de trop que du temps*, un geôlier anglais, Hudson-Lowe, s'immortalisa, en abrégeant les jours de sa victime, en aidant le malheur à tuer Napoléon. Les pages vengeresses du *Mémorial* retracent, jour par jour, cette agonie qui dura six ans. Six ans de captivité au maître de l'Europe! six ans de tortures et d'affronts, pour expier dix-sept ans de grandeur et de gloire! Ainsi le voulurent les rois de l'Europe, qui jugèrent et condamnèrent Napoléon : dans ce procès, où ils furent juges et parties, l'Angleterre obtint de plus, l'honneur de fournir la prison et le bourreau !

(*Ephémérides*, 18 *octobre* 1815.)

---



(Le Chat volant.)

## LE CHAT VOLANT OU GALÉOPITHÈQUE,

(*Lemur volans*, Lin. *galeopithecus variegatus*, Pallas),

Est un des plus singuliers animaux de l'ancien monde. On ne le trouve guère que dans les grandes forêts des îles de la Sonde, des Moluques, et de quelques parties chaudes des Grandes-Indes.

Il diffère génériquement des chauves-souris par les doigts de ses mains, qui sont tous garnis d'ongles tranchants et ne sont pas plus allongés que ceux des pattes de derrière. Ses dents canines sont dentelées et courtes comme les molaires; en haut sont deux incisives aussi dentelées, très écartées l'une de l'autre; il en a six en bas, fendues en lanières étroites comme des peignes, structure qui lui est tout à fait particulière. Mais ce qui distingue particulièrement le chat-volant, c'est une membrane mince, légère, extérieurement couverte d'un poil court et lisse, prenant naissance de chaque côté du cou, s'étendant tout le long du corps, des quatre membres et de la queue,

et ne lui laissant de libre que le bout des doigts et les ongles.

Sa couleur est roussâtre en-dessous, d'un joli gris-roux en-dessus, avec des ondes blanches, irrégulières, bordées de gris-noirâtre, et s'étendant de chaque côté du corps depuis le derrière des oreilles jusqu'à la naissance des cuisses. Il a le museau un peu long, fin comme celui d'une belette, les oreilles courtes, les yeux vifs, et les mamelles sur la poitrine comme les chauves-souris. Il est à peu près de la grandeur d'une marte.

Cet animal ne peut pas voler comme les chauves-souris, car sa membrane ne lui sert que de parachute; mais il sait tellement bien manœuvrer, qu'il parcourt d'assez grandes distances dans les airs, et passe aisément d'un arbre à un autre arbre éloigné de cinquante à soixante pas. Pour cela, il monte à l'extrémité de la plus haute branche, s'élance d'un bond vers l'arbre voisin, puis, il étend sa membrane et penche un peu son corps la tête vers la terre, et glisse ainsi dans l'air en décrivant une ligne oblique à l'horizon. Il en résulte qu'étant parti de la branche la plus haute d'un arbre, il arrive juste à la branche la plus basse d'un autre arbre. Quand la forêt est épaisse et les arbres très rapprochés, on croirait qu'il doit diriger son parachute de manière à sauter sur une branche élevée; il n'en est rien, et dans tous les cas il tombe toujours sur la plus basse. Mais il a une raison pour cela, et la voici : toute la journée il est occupé à donner la chasse aux insectes et aux petits oiseaux qui, ainsi que lui, habitent les forêts. Pour n'avoir pas à remonter à la cime d'un arbre, quand il veut aller sur un autre, il commence toujours sa chasse en explorant les branches basses, puis celles au-dessus, et ainsi de suite de bas en haut, jusqu'à ce qu'il soit arrivé au sommet.

Le chat-volant est la terreur des colibris et autres petits oiseaux qu'il saisit sur leur nid pendant la nuit, ou dont il brise et mange les œufs pendant le jour. Quelquefois il se met en embuscade sur une grosse branche, tantôt couché sur l'écorce, tantôt suspendu par la queue et les pieds de derrière. Si un colibri ou une grosse phalène passent en volant à quelques pieds de lui, il s'élance tout à coup, les saisit au vol, et tombe sur une branche voisine où il les dévore à son aise. Quand il se tient suspendu dans son embuscade, il attend que le colibri passe dessous lui, fut-ce à quinze ou vingt pieds de distance; il prend son moment, se laisse tomber perpendiculairement dessus, le saisit, et déploie sa membrane pour adoucir sa chute et glisser jusque sur une branche voisine. Il a le coup-d'œil si juste et si prompt qu'il rencontre toujours sa proie dans sa chute et ne la manque presque jamais.

Cet animal ne fait ordinairement qu'un petit, très rarement deux, pour lequel il a beaucoup de tendresse. Il se fait avec soin un nid d'herbe fine et sèche, dans le trou d'un tronc d'arbre, pour mettre bas. Mais il n'y laisse son petit que quatre ou cinq jours, après quoi celui-ci est assez fort pour se cramponner sur son ventre et y rester constamment jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour se hasarder à quitter sa mère pendant quelques instants, ou au moins à se placer sur son dos pour se reposer de son attitude ordinaire.

Du reste, sa posture est moins fatigante qu'on pourrait le croire, car la mère le soutient presque constamment avec sa main qu'elle lui place sur le dos. Quand la chasse est finie, et même en la faisant, le chat-volant ne marche pas comme les autres animaux sur les branches, mais dessous, de manière à avoir le corps pendu à la renverse. Il en résulte que son enfant se trouve placé comme dans un hamac et retenu par la membrane, comme dans un berceau qui serait placé dans un filet. S'il a envie de dormir, la mère cesse de marcher et donne à son corps un mouvement doux de balancement, absolument comme une nourrice qui berce avec précaution un enfant chéri. Du reste, cette attitude est familière au galéopithèque, et s'il en prend une autre quelquefois pour dormir, quand il n'a pas de petits, c'est pour se suspendre par les pieds de derrière, la tête en bas, comme les chauves-souris.

Les Indiens estiment assez la chair du chat-volant, surtout dans une certaine saison où ces animaux cessent de faire la chasse aux insectes pour se nourrir d'une petite baie semblable à une groseille, et très abondante dans les forêts en de certains temps. Les galéopithèques aiment ces petits fruits, qui les engraissent beaucoup. Ces animaux sont difficiles à prendre au piége, aussi les chasse-t-on à coups de fusils; mais pour réussir à en abattre quelques-uns, il faut être excellent tireur, car ils s'élancent de branche en branche, d'arbre en arbre, avec beaucoup de rapidité, et, si on ne les saisit pas au saut, ils ont bientôt disparu. Ils sont aussi très rusés, et, lorsqu'on les surprend sur un arbre isolé, ce qui est fort rare, ils se cachent dans l'enfourchure de deux grosses branches, ou bien ils tournent autour de la tige à mesure que vous tournez vous-même autour de l'arbre, de manière à ce qu'on ne peut les apercevoir. S'ils ne sont pas tués raides du coup de fusil, en mourant ils s'accrochent si ferme à un rameau, qu'ils ne tombent jamais à terre, quoi que vous fassiez. Dans ce cas il faut se déterminer à les perdre ou à grimper pour aller les décrocher.

BOITARD.

---

## FONTAINE DE VAUCLUSE.

Une distance de neuf lieues sépare Avignon, la vieille capitale du comtat, du tout petit village de Vaucluse et de sa merveilleuse fontaine; il faut suivre une route bordée d'arbres et de belles prairies fertilisées par la Sorgue et la Durance, traverser successivement les villages de Morières, de Châteauneuf et de l'Isle. L'Isle doit son nom aux eaux de la Sorgue qui l'entourent, et qui, en arrosant ses campagnes, alimentent aussi ses belles fabriques; l'industrie y est active et bien dirigée. Cette ville est si riante, que la plupart des voyageurs qui vont visiter Vaucluse sont tentés de s'y arrêter; rarement on résiste à cette tentation : car comment se défaire des pressantes instances de l'aubergiste de l'hôtel de Laure et de Pétrarque? Le chemin de l'Isle à Vaucluse est moins agréable que celui d'Avignon à l'Isle. En effet, à partir de cette ville, les montagnes se rapprochent de plus en plus, et, à mesure que l'on avance, on distingue le cirque de rochers qui barre la vallée de Vaucluse.

Après une heure de marche, on arrive enfin à

Vaucluse, bâti d'une manière pittoresque sur les deux rives de la Sorgue. Une manufacture de papier est la principale ressource des habitants, qui font encore de grands bénéfices avec les voyageurs que le renom de la fontaine y attire en foule dans la belle saison. Un sentier étroit, qui suit la rive droite de la Sorgue, conduit à la source; on est étonné, en le suivant, de l'abondance et de l'impétuosité des eaux qui s'écoulent, et que l'on ne croirait pas pouvoir provenir d'un seul point. Il s'échappe bien quelques petits jets de dessous les rochers, mais peu considérables; ils n'augmentent guère le volume des eaux qui roulent avec fracas sur d'énormes roches de plus en plus nombreuses, à mesure que l'on approche de la source. A sa gauche, on aperçoit le château de Pétrarque, qui, ruiné par le temps, se confond en quelque sorte avec les rochers au milieu desquels il s'élève; sa position est des plus sauvages et des plus tristes : aussi, abandonné, il ne doit qu'au nom qu'il rappelle d'être visité par les voyageurs.

La source de Vaucluse, l'une des plus grandes et des plus belles de l'Europe, forme d'abord une nappe tranquille dont le calme contraste fortement avec la rapidité des eaux qui s'en échappent; mais, dès que celles-ci quittent le premier bassin, elles se précipitent bruyamment sur des rochers noircis par la mousse qui les tapisse. Telle paraît la fontaine lorsque ses eaux sont hautes, ou qu'elles se trouvent au niveau d'un figuier qui, comme le gardien de la source, s'est établi dans le rocher. Ce figuier est connu autant que la source même, dont il est, pour ainsi dire, le baromètre. Quand on veut savoir si la fontaine est parvenue au point où elle se porte dans les grandes crues, on s'informe d'abord si les eaux montent jusqu'au figuier : on sait que c'est à cette élévation qu'elles déploient toute leur force et toute leur magnificence. Pour bien considérer la fontaine de Vaucluse, il faut gravir le sommet des montagnes qui l'environnent. Dussault, dans une description de Vaucluse, présente cette montée comme une entreprise périlleuse. Un ami lui proposa cette course : « Il oublie, dit-il, que la montagne est presque à pic, et que, du sommet jusqu'au fond du gouffre, il n'y a qu'un sentier large de deux pas, où rien ne pourrait nous retenir si le pied nous manquait. Le voilà qui gravit, je le suis; au bout de dix minutes je tourne la tête : il me semble que je suis au milieu d'un entonnoir dont l'abîme est le centre; les cailloux qui fuyaient allaient tout droit s'y précipiter. Sur le champ je me retourne, je m'assieds et me laisse glisser jusqu'à mon salutaire sentier que j'arrosai de ma sueur. Mon ami fit encore de grands efforts pour arriver plus haut; mais enfin il comprit que la mobilité de ce plan incliné ne lui permettrait jamais d'arriver à son but. Il fallut descendre, sans cela j'aurais eu peut-être le désespoir de le voir tomber dans ce gouffre. » La frayeur semble avoir agrandi les choses aux yeux de ce voyageur ; d'autres curieux ont gravi sans péril la montée qui lui parut si dangereuse.

Nous avons dit que, dans le premier bassin, les eaux de la fontaine de Vaucluse étaient paisibles à la surface; mais le fracas occasionné par leur chute sur les masses de rochers change bientôt cet aspect. Les flots tombent de tous côtés en vagues bouillonnantes, et font entendre au loin leur bruyant murmure. Cependant, au milieu de ce tumulte, on admire un spectacle qui en efface les tristes impressions. Des flots de neige, qui, par l'effet des rayons du soleil, brillent de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, s'élancent à une grande élévation, et viennent se briser contre les roches qui les entourent; réunis par le choc presque aussitôt qu'ils sont dissipés, ces flots attaquent avec une plus grande puissance les roches qui viennent de les repousser; ils écument, ils rejaillissent et franchissent avec une nouvelle impétuosité de nouveaux obstacles. En été, on ne retrouve plus rien de ce pompeux spectacle; la fontaine semble tarie jusque dans sa source. La pente rapide qui tient au bassin, les masses de rocs qui la couvrent et sur lesquelles les eaux roulaient naguère, n'offrent plus dans toute leur surface que l'aridité la plus sauvage; alors on peut remarquer une des singularités de la montagne : ce sont de petites cavernes dont la forme circulaire porterait à croire qu'elles sont l'ouvrage des hommes; mais, en vérité, de quel usage auraient-elles pu être?

On ne peut douter que la fontaine de Vaucluse ne soit alimentée par les réservoirs du mont Ventoux, qui communique avec les collines de Vaucluse à l'aide d'un enchaînement de montagnes. Dans quelques endroits de cette chaîne jusqu'à une distance de douze à quinze lieues de la fontaine, on rencontre sur le sommet des gouffres qui exhalent quelquefois d'épaisses vapeurs. Ce sont autant de soupiraux d'où les colonnes d'air, agitées et entraînées par les courants intérieurs, s'échappent avec facilité; ce roulement des eaux dans les abîmes se fait entendre à sept ou huit lieues, et imite le bruit du tonnerre. La voûte qui couvre ces immenses souterrains s'entrouvre de temps à autre et occasionne des phénomènes. En 1783, un événement de cette nature répandit la consternation parmi le peuple. La fontaine était alors à une grande élévation, lorsque tout à coup ses eaux, habituellement si limpides, si claires, sortirent du bassin fortement colorées d'un rouge de sang; elles restèrent dans cet état pendant plus d'un mois. Les habitants revinrent de leur frayeur lorqu'ils apprirent qu'à neuf lieues de Vaucluse, il s'était ouvert un vaste gouffre, et une grande quantité de sable rougeâtre s'y était engloutie. Dans les grands tremblements de terre, la fontaine de Vaucluse éprouve des altérations; elle était fortement agitée le jour du désastre de Lisbonne. C'était pour Brisson une preuve que l'espèce d'entonnoir d'où jaillissent les eaux est la bouche d'un ancien Volcan, dont les ravages lui semblaient encore prouvés par les dégradations des rochers d'alentour. Cette conjecture a été repoussée par d'autres naturalistes.

La fraîcheur de la température de Vaucluse, en été, forme un contraste remarquable avec sa douceur en hiver. Cette roche qui se courbe en voûte au-dessous de la fontaine, et qui s'élève au-dessus des montagnes dont elle fait partie, garantit toute la profondeur du vallon des ardeurs du soleil pendant la plus grande partie de la matinée; une vapeur imperceptible qui s'échappe à travers le courant rapide des eaux, modère la chaleur du reste du jour. Si, en hiver, il se forme quelquefois de légers brouillards, ils sont bientôt dissipés par les rayons du soleil ou par le souffle des vents. Aussi le climat est-il extrêmement salubre à Vaucluse; cette heureuse circons-

tance résulte non-seulement de la situation du lieu, mais encore des plantes odoriférantes qui, dans cette contrée, couvrent les montagnes et répandent un doux parfum.

Le souvenir de Pétrarque et de Laure anime tout le paysage de Vaucluse; le temps a détruit leur demeure, mais leur mémoire vivra toujours. Laure n'a pas été un être allégorique, un personnage mystique, comme on l'a cru en Italie au xv$^e$ siècle; elle n'était point non plus une *Iris en l'air*, ainsi que l'a écrit Voltaire, qui a mieux aimé nier un fait constant que d'en rechercher les preuves. La vérité a déchiré le voile qui enveloppait l'histoire de cette femme célèbre. Sa naissance, son état, son caractère, ses mœurs, sont attestés par des monuments authentiques, irrécusables, par tous les ouvrages de Pétrarque en vers et en prose, en italien et en latin. Il n'y a plus aujourd'hui que l'ignorance ou la mauvaise foi qui puisse les révoquer en doute. Ce fut le 16 avril 1327 que Pétrarque, âgé alors de vingt-trois ans, rencontra Laure pour la première fois, dans l'église des religieuses de Sainte-Claire d'Avignon; il conçut dès ce moment pour elle cette passion aussi forte que constante, qui fit à la fois le bonheur, le tourment et la gloire de la moitié de sa vie. Quand on a lu les vers de Pétrarque sur celle qui était l'objet de ses méditations, de ses tristes et doux souvenirs, douter de l'existence de Laure, ce serait supposer que le poète était fou.

Il n'est pas un de nous qui, dans un voyage à Vaucluse, n'ait cherché à se représenter Laure, la belle Laure; il n'est point d'imagination qui n'essaie de s'en tracer le portrait. Ce portrait est répandu dans des poésies où il est à l'abri du temps et des siècles. En le dépouillant de ses exagérations poétiques, et ne laissant que ce qui paraît être l'exacte vérité, on voit que Laure était une des plus aimables et des plus belles femmes de son époque; ses yeux étaient bleus, ses sourcils noirs, ses cheveux blonds, son teint blanc et animé, sa taille souple et légère; il y avait dans sa démarche quelque chose de divin et de céleste; une grâce noble et facile régnait dans toute sa personne. Ses regards respiraient la gaieté, la douceur; rien de si expressif que sa physionomie, de si modeste que son maintien, de si angélique que le son de sa voix. Sa modestie ne l'empêchait pas de prendre soin de sa parure, de se mettre avec goût, et, lorsqu'il le fallait, avec magnificence; souvent l'éclat de sa belle chevelure était relevé d'or ou de perles. Dans les fêtes, elle portait une robe verte parsemée d'étoiles d'or, ou couleur de pourpre, bordée d'azur semé de roses. Chez elle, et avec ses compagnes, délivrée de ce luxe dont on faisait une loi dans les cercles de cardinaux et à la cour papale d'Avignon, elle préférait dans ses habits une élégante simplicité.

Les rapports de Laure avec Pétrarque ne coûtèrent rien à sa sagesse. La pureté de ce sentiment a trouvé un grand nombre d'incrédules. Les preuves en sont pourtant irrécusables; mais, pour les connaître, il faut lire, ce qui fatigue beaucoup d'esprits; et, pour les admettre, il faut avoir en soi l'amour du beau et de l'honnête, devenu plus rare encore que le goût de la lecture et de l'étude. Ainsi s'exprime M. Ginguené. Ce ne serait pas faire injure à la noblesse de cette passion, que d'examiner ce qui put la maintenir dans des bornes aisées à franchir; on pourrait rechercher ce qui la rend vraisemblable, on pourrait l'expliquer sans l'avilir; mais ces explications nous mèneraient trop loin, et conviendraient d'ailleurs moins ici que dans un cours de philosophie morale.



(Fontaine de Vaucluse.)

# ILE DE MALTE.



( Une vue de Malte. )

## L'ILE DE MALTE.

Homère, dans *l'Odyssée*, a parlé de Malte sous le nom d'île Hypérie; elle fut d'abord habitée par les *Phéaciens*, prétendue race de géants. On s'est plu à leur attribuer la construction de certains édifices, à cause des pierres énormes, irrégulièrement taillées, dont ils sont bâtis, et on a aussi rapporté à ces temps fabuleux plusieurs tombeaux d'une grandeur extraordinaire. Les Phéniciens abordèrent à Hypérie vers l'an 1519 avant Jésus-Christ; reconnaissant combien la situation de l'île était importante pour leur commerce, ils s'en emparèrent et y fondèrent une colonie qui devint bientôt considérable et puissante. L'industrie et le commerce des Grecs s'étendant du côté de la Sicile et de l'Italie, ils chassèrent les Phéniciens de l'île d'Hypérie l'an 736 avant Jésus-Christ, et la nommèrent *Melita*, soit à cause de l'excellence du miel qu'on y recueille, soit en l'honneur de la nymphe *Mélite*, fille de Doris et de Nérée. Accoutumés à naviguer vers les rives éloignées, et à n'y fonder leurs colonies que sur la foi des oracles d'Apollon, les Grecs portaient partout le culte de ce dieu, et gravaient sur leurs monnaies ses emblêmes. Ils lui élevèrent à Melita un temple sur le terrain qui forme aujourd'hui une place devant l'hôtel de ville de la cité notable. Il ne reste aucun vestige de ce temple, et les ruines des édifices publics, bâtis par les Grecs, se réduisent à celles d'un château; ces ruines se voient près de la grande fontaine. On peut compter encore au nombre des monuments grecs subsistant à Malte quelques excavations faites de main d'homme, dans la colline *Ta Bengemma*, qui étaient destinées à la sépulture des habitants.

528 ans environ avant l'ère chrétienne, les Carthaginois vinrent disputer aux Grecs l'empire de Mélite; ils le partagèrent quelque temps. Les Grecs furent contraints dans la suite de céder à la puissance des Carthaginois. Les richesses de Carthage refluèrent sur l'île de Malte, et la rendirent, lors de la première guerre punique, l'objet de l'ambition des Romains; ils la saccagèrent; plus tard ils la firent réédifier. Dans le partage de l'empire romain, l'île de Malte échut à Constance. Bientôt les Vandales, et après eux les Goths, s'en rendirent maîtres. Sous l'oppression de ces barbares, l'île ne pouvait être florissante; son commerce fut presque entièrement anéanti. Les Arabes, les Normands, les Allemands et les Français, envahirent tour à tour ce vaste rocher jeté au milieu des mers; enfin, les Espagnols en prirent possession et y établirent leur pouvoir. Charles-Quint envisagea les avantages de l'île de Malte, sous un autre point de vue que ses prédécesseurs, lesquels ne la regardèrent jamais que comme une portion indifférente de leurs



états. Régner sur la Méditerranée, garantir d'un côté les rivages de la Sicile, de l'autre, menacer ceux de l'Afrique, et interrompre à volonté les communications du commerce, tel fut le but de Charles-Quint. Craignant que cette île importante ne fut quelque jour enlevée à ses descendants, lesquels, occupés dans le centre de leurs états, ne pourraient peut-être pas y porter toutes les forces nécessaires pour les défendre, il la démembra de sa succession, et voulut la remettre entre les mains d'une puissance spécialement occupée à la garder, qui, ne pouvant nuire à aucune, fut respectée par toutes. Il fixa son choix sur l'ordre de St-Jean de Jérusalem, et en 1530, il l'établit dans la souveraineté perpétuelle de l'île de Malte.

La célébrité des chevaliers de Malte est universelle; cet ordre était tout à la fois hospitalier, religieux, militaire, aristocratique et monarchique. *Hospitalier.* Il avait des hôpitaux ouverts aux malades de tous les pays, sans distinction de religion, et desservis par les chevaliers. *Religieux.* Ses membres faisaient les trois vœux de chasteté, d'obéissance et de pauvreté. *Militaire.* Ils étaient toujours armés, et en lutte habituelle avec les Infidèles; ils protégeaient tous les pavillons chrétiens contre les corsaires et autres bâtiments de guerre barbaresques. *Aristocratique.* Les seuls chevaliers partageaient avec le grand-maître le pouvoir législatif et exécutif. *Monarchique.* Un chef inamovible était investi des droits de la souveraineté sur les sujets de l'ordre de Malte et de ses dépendances. A peine Malte était-elle au pouvoir des braves chevaliers, qu'elle prit un aspect tout nouveau. Une ville régulière fut bâtie sur un terrain où l'on ne voyait auparavant qu'un rocher stérile et inégal. La seule forteresse de l'île, où naguère il n'y avait qu'un canon, fut bientôt hérissée de batteries. Malte ne tarda pas à être regardée comme une des places les plus formidables de la chrétienté; vingt-et-un ans après l'arrivée des chevaliers, le célèbre corsaire Dragut fut obligé de renoncer au projet de conquête qu'il avait formé, et quinze après, toutes les forces ottomanes, conduites par l'empereur Soliman, le vainqueur de Rhodes, vinrent échouer devant Malte, qui résista à tous leurs efforts, moins par la bonté de ses forteresses que par l'héroïsme de ses défenseurs. C'est sous le gouvernement du grand-maître Ferdinand de Homspech, que l'île de Malte fut rendue à l'armée française, le 12 juin 1798; mais le détachement aux ordres du général Vaubois, ne put garder la place investie par les Anglais; il la leur remit le 23 septembre 1800.

L'île de Malte, la plus méridionale de l'Europe, a une circonférence d'environ vingt lieues; elle fait face à la Sicile, du côté du nord, au royaume de Tunis, du côté du midi; l'île de Candie est à l'est, et les petits rochers de Linose et Lampedouse à l'ouest. Au midi, les côtes n'offrent que des écueils et des rochers, mais en s'approchant vers le nord on trouve plusieurs anses et les deux grands ports Musset et Marsa; ces deux ports sont séparés par une langue de terre, sur l'extrémité de laquelle est placé le fort St-Elme qui en défend l'entrée. Le château St-Ange est construit près de l'embouchure du port Marsa; c'était l'unique forteresse qui existait dans l'île, quand les chevaliers en prirent possession. Le grand-maître Villiers de l'île Adam y ajouta des bastions, des remparts, des citernes et des fossés. *Il Borgo*, situé non loin du château St-Ange, en est séparé aujourd'hui par un fossé plein d'eau, ce fut contre cette première habitation de l'ordre de Malte, qu'échouèrent tous les efforts des Turcs; Il Borgo résista à tous les assauts, et mérita le nom de Cité victorieuse.

L'île de Malte contient deux villes principales, et vingt-deux villages ou *casaux*. Ce nom de casal dérive d'un mot arabe qui signifie station, et indique la manière dont ces villages se sont peu à peu formés par l'agglomération des laboureurs. Il y a, en outre, une multitude de hameaux moins importants. La *Cité Vieille*, ou notable, a conservé encore parmi les habitants le nom de *Mdina*, que lui donnaient les Arabes; ce fut pendant long-temps la seule ville de l'île de Malte; elle avait, pour édifice remarquable, le palais des Grands-Maîtres, et la cathédrale. Les catacombes de la Cité-Vieille, justement célèbres, sont fort étendues, et ont des rues dirigées en tous sens, souvent avec une sorte de régularité; ce qui leur a mérité l'épithète de ville souterraine. Les catacombes sont à quinze pieds au-dessous de la superficie de la roche dans laquelle on les a creusées; cette pierre est tendre et poreuse; l'eau la pénètre facilement; mais, au moyen de petits conduits, les souterrains conservaient la salubrité nécessaire pour les habiter sans dangers, lorsque les circonstances obligeaient de s'y retirer. Ces catacombes sont bien supérieures à celles de Naples, excavations faites au hasard, dépourvues de légendes et de merveilleuses histoires; celles-ci ont servi d'asile aux premiers chrétiens de l'île, et plus d'une tradition s'est perpétuée dans le souvenir du peuple.

Les fondations de la Cité-Valette furent jetées en 1566; le grand-maître Lavalette en donna lui-même le plan. Dès qu'on eut tracé les murailles de cette nouvelle ville, les habitants s'employèrent volontairement à une construction, qui devait assurer désormais leur défense et augmenter leur commerce. Lavalette étant mort, l'an 1568, il fut réservé à son successeur P. de Monte de terminer les ouvrages commencés sous le glorieux défenseur de Malte et de la foi. Le 18 mai 1571, tout fut achevé. Le corps entier de l'ordre, quittant alors le bourg, où il avait demeuré depuis son arrivée à Malte, se transporta solennellement dans la nouvelle ville. On avait moins songé à construire dans la Cité-Valette des édifices majestueux, qu'à assurer sa défense par de bonnes fortifications; cependant on y remarquait quelques monuments. L'église St-Jean, bâtie par le grand-maître La Cassière, est une des plus somptueuses; elle renferme des vases d'or, deux portes d'argent massif; le pavé se compose de pierres sépulcrales en marbre de toutes couleurs; rien de magnifique comme quelques-unes de ces tombes incrustées de jaspes, d'agathe et d'autres pierres précieuses. Dans l'oratoire, on conservait la main de St-Jean, précieuse relique dont le sultan Bajazet fit présent au grand-maître de Rhodes, d'Aubusson; cette relique avait été soigneusement gardée à Constantinople, dans une église bâtie par Justinien, et respectée par Mahomet II, lors de la prise de Constantinople. Bajazet, craignant pour lui-même sur le trône où il venait de parvenir, et désirant l'amitié de d'Aubusson, qui s'était illustré sous le règne précédent par une victoire remportée sur les Infidèles, lui fit don de la main de St-Jean.

Malte peut être considérée comme divisée en deux

parties principales : l'une à l'est, l'autre à l'ouest de la Cité-Vieille; tous les villages sont situés dans la partie de l'est, plus grande que celle de l'ouest; cette dernière est pleine de sites pittoresques, mais elle manque de terre, et le mauvais air qu'on respire sur la côte en a éloigné les cultivateurs. On y remarque la colline Bengemma, et la grotte qui porte le nom de Calypso. La colline Bengemma mérite l'attention particulière du voyageur; elle est presque plate à la cime, et ce fut l'emplacement d'une ville qui a totalement disparu de la surface de l'île, et vraisemblablement aussi des fastes de l'histoire; aucun historien de Malte n'en a parlé, pas même Abela; mais tout ce qui environne cette colline, rappelle qu'elle a été habitée par des peuples puissants et habiles dans les arts; tout fait présumer que ce lieu, qui n'est plus qu'un mauvais pâturage, était autrefois l'emplacement de magnifiques habitations. La grotte de Calypso a été chantée par les poëtes; rien, dans son état actuel, ne justifie cette prédilection. Dans toute l'étendue de l'île de Malte, la terre ne s'élève guère que d'un pied sur le rocher, et cependant le sol est fertile; chaque saison donne sa récolte, le produit en est abondant. L'industrieuse nécessité a appris aux Maltais à former, dans les parties nues de l'île, un terrain artificiel. Ils égalisent le plan du rocher en lui donnant une légère pente pour l'écoulement des eaux; ils y accumulent des pierres presque broyées; ils placent ensuite une couche de terre apportée d'autres cantons de l'île, ou recueillie dans la fente des rochers, qu'ils recouvrent encore d'un lit de pierres, puis une couche d'engrais et une seconde couche de terre; avec le temps, et à l'aide des soins qu'y donnent les propriétaires, ces terrains deviennent aussi fertiles que les terrains naturels.

De nos jours, la vieille importance européenne de Malte s'est éclipsée ; on n'y voit plus ces navires de guerre qui protégeaient, non-seulement le commerce de l'île, mais encore celui de toutes les nations chrétiennes. Dès l'instant qu'on annonçait à Malte la sortie d'un ou de plusieurs corsaires des ports de la Barbarie, le grand-maître envoyait des vaisseaux à leur poursuite; aussi les barbaresques ne tenaient pas long-temps la mer ; ils se contentaient de faire quelques coups de main, et se retiraient bientôt avec leurs prises. La terreur des armes de l'ordre de Malte était si grande en Orient, qu'elle avait valu à la France d'immenses avantages pour sa marine marchande ; la crainte d'être pris par les corsaires maltais, ou par les bâtimens de l'ordre, engageait les négociants turcs à confier leurs marchandises à un pavillon ami de Malte, et ils se servaient de préférence de celui de la France, comme étant la puissance qui avait le plus d'influence sur les preux chevaliers. Les temps ne sont plus les mêmes; Malte a perdu son antique prépondérance et sa nationalité; il ne lui reste que ce qu'il est impossible de lui ravir : sa position formidable, si bien exploitée par la Grande-Bretagne au profit de son commerce et de sa marine militaire.

---

## DU NARD ( VALERIANA MONTANA ).

*Des différentes plantes connues sous ce nom, de leurs propriétés, fables dont elles ont été l'objet.*

Il est question du nard même dans le Nouveau-Testament; nous y voyons qu'une femme arrosa les pieds de Jésus-Christ avec ce parfum, qui est encore mentionné dans divers auteurs de l'antiquité grecque et latine, comme un de ceux dont l'odeur délicieuse jouit de nombreuses propriétés. Aujourd'hui, la pharmacie admet, sous le nom de nard, la racine de la valériane celtique, *valeriana celtica*, et de la valériane des montagnes, *valeriana montana*, dont l'odeur forte et pénétrante semblerait faire croire qu'elle a pu fournir un parfum. Était-ce aussi là le nard des anciens? Le célèbre orientaliste W. Jones affirme que non ; il a reconnu que le nard n'était autre chose que la racine et la tige d'une plante qui se retrouve aujourd'hui dans l'Hindostan, et que les indigènes appellent djatamani, également connu des Arabes sous le nom de sombul, c'est-à-dire épi ; mot que justifie parfaitement sa forme actuelle, et le nom de spica que lui donnèrent les Latins.

Cependant, quoique les recherches de ce savant ne permettent pas d'établir entre la valériane des montagnes et le nard des anciens une identité parfaite, nul doute qu'elle n'ait présenté avec celui-ci plus d'une analogie, puisque les Romains semblent souvent avoir confondu le djatamani, non-seulement avec la valériane, mais encore avec beaucoup de plantes d'espèces voisines, dont la saveur aromatique et la ressemblance de forme les rapprochaient du véritable nard; et les histoires fabuleuses, les bruits populaires à ce sujet, confirment ces confusions si faciles pour des yeux peu exercés à l'observation botanique.

La valériane n'est point une de ces plantes que sa tige élancée, ses fleurs brillantes, ses feuilles d'un beau vert, agréablement découpées, puissent faire distinguer au milieu des autres végétaux de la campagne. Sa hauteur n'excède pas six à sept pouces, ses fleurs sont blanches, ses feuilles varient de teintes, mais ne sont jamais bien fortement colorées.

Une tradition populaire rapporte qu'un jour étant à la chasse, un roi nommé Valère s'égara du milieu de la suite nombreuse qui l'accompagnait, qu'accablé de fatigue il tomba sans connaissance au fond d'un fossé où il aurait infailliblement péri, si, par un heureux hasard, il n'avait écrasé dans sa chute, avec l'extrémité de sa tempe, la frêle tige d'une plante; son suc pénétra dans la tête du monarque évanoui, le rappela à la vie. Pénétré de reconnaissance pour un aussi grand bienfait, la plante fut appelée par lui valériane; depuis, elle a gardé ce nom; Linnée, le grand Linnée l'a même conservé.

Des étymologistes plus sévères rejettent non sans raison comme une fable, cette origine du mot valeriana, et ne veulent voir dans son nom que l'expression de sa vertu sanitaire; *valere*, en latin, se bien porter.

Une sorte de valériane qui croît aujourd'hui surtout dans le Népaul et dans le Boutan, et qui n'est peut-être autre chose que le djatamani, a long-temps joui chez les Orientaux de la propriété de changer d'aspect suivant la distance à laquelle on la considère.

Est-ce une illusion d'optique? C'est ce que l'on ne saurait décider. Voici au reste le fait rapporté dans un petit recueil de contes arabes, mais dont l'origine est tout indienne.

Un pauvre brachmane habitait loin des rives du Gange, il avait à grand peine amassé quelque argent pour entreprendre le pèlerinage du fleuve sacré, et trouver dans l'immersion de ses ondes la rémission de ses fautes. Un jour, après s'être mis en route, égaré du sentier qui l'avait jusqu'alors conduit, il errait au milieu d'une vaste plaine où le soleil, dans tout son éclat, régnait en maître absolu, sans qu'aucun nuage bienfaisant, aucun abri hospitalier vint préserver le voyageur de l'ardeur de ses rayons. En vain le brachmane tournait autour de lui son œil fatigué du jour brûlant qui l'éclairait; rien pour le reposer, nulle verdure ne se détachait sur l'aridité du sol; enfin, il aperçut une petite plante qui, sortant à peine




( Le Nard. )

du creux où elle végétait, poussait deux larges feuilles vers les cieux. Heureux de sa découverte, il espère au moins trouver dans la sève de sa racine de quoi apaiser sa soif, il s'avance à grands pas, et plus il s'avance, plus la plante s'élève et grandit, plus les feuilles qui se soutenaient à peine à quelques doigts du sol, semblent devenir des branches garnies de petits rameaux qui portent des feuilles à leur tour; tout à l'heure c'était une herbe, maintenant c'est un arbuste élégant qui incline vers la terre des tiges chargées de fleurs; enfin, il est à ses pieds, et l'arbuste est devenu un arbre immense, dont la cime, couronnée d'un épais feuillage, déverse sur le sable, qui s'étend à sa racine l'ombre et la fraîcheur; des fruits délicieux, blancs et verdâtres, que leur maturité a détachés de leurs branches, ont jonché la terre. Jugez de la joie du brachmane, il ramassa les fruits mystérieux, et il fut se baigner dans les ondes du Gange, en chantant les louanges de Brama. Mais, ajoute le conteur indien, n'allez pas croire que ce soit un mi-

racle opéré en faveur du vertueux ministre de Brama. Vous qui vous dirigez vers la capitale du Thibet, côtoyez le versant oriental de l'Himalaya ; au bout de trois journées de marche, entrez dans plusieurs vallées que la nature semble avoir voulu cacher aux regards des humains, vous verrez grandir et se métamorphoser ainsi la valériane mystérieuse.

Des faits analogues furent encore rapportés à plusieurs naturalistes, en traversant le Bengal, sur les propriétés bizarres qu'on attribue à cette plante si peu intéressante d'ailleurs par elle-même.

Cependant l'Asie seule n'a point regardé le nard comme une plante merveilleuse ; ce n'est pas seulement comme un excellent stomachique que certains paysans du Maine et de la Bretagne tiennent la valériane celtique. Pour eux, c'est la plante favorite des fées, de ces fées qui ont laissé leurs noms à tant de lieux remarquables de l'Anjou et des contrées voisines. Selon eux, c'était couronnées de cette plante, que, montées sur un cheval ailé, sur un dragon monstrueux, elles allaient détruire les enchantements qui suspendaient dans les airs ces châteaux où la jalousie d'un châtelain détenait plus d'une beauté malheureuse ; c'était avec cette plante, comme avec un autre rameau d'or, qu'elles suspendaient la fureur des spectres commis à la garde de ces castels aériens, de ces dogues aux flancs noirs, cerbères accoutumés à se nourrir de la chair de ceux qui se hasardaient près des régions de l'Éther, sur un hypogriffe ou quelque autre animal infernal.

Il est singulier de retrouver chez les laboureurs du Lemberg et de la Moravie, peuple si éloigné de la Bretagne, une superstition analogue. « Gardez-vous, disent-ils, de couper avec le soc de votre charrue la racine de la valériane, il s'en échapperait bientôt des vapeurs qui, par leur puissance magique, vous suspendraient dans les airs. » Un voyageur en Pologne, qui vivait dans le XVII^e^ siècle, affirme que près de Grodno, il rencontra des serfs qui lui assurèrent que la valériane pouvait devenir un arbre à certaines époques de l'année, et vous supporter dans les airs. Si le fait était exact, on aurait l'explication de la fable indienne, bretonne et morave. Nous croyons que certain arbre aura été pris pour la valériane, et on aura supposé que c'était cette plante qui devenait arborescente ; de là, ces contes populaires. C'est ainsi que presque tous ont leur origine dans l'observation imparfaite des phénomènes de la nature.

Alfred Maury.

## SALOMON

### FAIT LA DÉDICACE DE SON TEMPLE.

Salomon, jouissant d'une paix profonde, résolut de bâtir un temple au Seigneur : cet édifice, construit sur le modèle du tabernacle ou temple portatif de Moïse, mais plus grand, plus riche, tout resplendissant d'or et de matières les plus précieuses, surpassait en magnificence et en beauté tous ceux qu'on avait élevés jusqu'alors à l'Être suprême. Plus de cent cinquante mille hommes avaient coopéré à sa construction, qui coûta des sommes immenses. Cumberland les évalue à huit-cent soixante-un millions et quelques cent mille livres : Bernard Lami, à plus de quatre milliards, ce qui surpasserait tout l'argent que pouvaient posséder tous les rois de l'orient ensemble. Le temple fut commencé l'an 480 depuis la sortie des enfants d'Israël hors de l'Égypte, la quatrième année du règne de Salomon, et il fut achevé sept ans et demi après : tout le peuple d'Israël assista à sa dédicace.

Le 30 octobre 1000 avant J.-C.

## INCENDIE DE LONDRES EN 1666.

Le 13 septembre, le feu prit dans la ville de Londres, et y fit les plus terribles ravages. Pendant trois jours que dura cet incendie, il consuma quatre-vingt-neuf églises, du nombre desquelles était la cathédrale, la maison de ville, treize mille deux-cents maisons particulières, qui formaient soixante rues, vingt-six magasins, et un nombre considérable de bibliothèques, d'écoles, d'hôpitaux, et de superbes hôtels. Le feu, après tous ses ravages, s'éteignit de lui-même.

On érigea une colonne à l'endroit même où le feu avait commencé ; cette colonne a 188 pieds de hauteur. Elle pose sur un piédestal de 37 à 38 pieds de haut et de 19 pieds 6 pouces en carré. La face principale est ornée d'un bas-relief en marbre, où la sculpture a représenté, d'un côté, la destruction des maisons par le feu, et de l'autre, leur réédification. Diverses figures allégoriques enrichissent cette composition, au milieu de laquelle on voit le roi Charles II, auquel on présente le plan de la reconstruction de la ville. Aux quatre angles du socle sont sculptées quatre salamandres : le tout est couronné par un grand vase en bronze d'où sortent des flammes.

Christophe Wren, architecte de ce temps, présenta au parlement, pour la réédification de la ville, un plan qui offrait de longues et larges rues, coupées à angles droits, des projets d'églises, de places, de monuments publics dans de belles positions. Si ce programme eût été exécuté comme il avait été conçu, Londres fût devenu la reine des villes modernes ; mais deux partis se formèrent : on prit une portion du nouveau plan et l'autre de l'ancien. La ville de Londres fut plus solide et plus régulière qu'avant l'incendie; mais elle perdit l'occasion de servir de modèle à toutes les capitales de l'Europe.

## FRANCE. — HAUTES-ALPES.

### GAP.

Toutes les fois que les voyageurs français sont curieux de voir de belles montagnes et de riches côteaux, des vallées, des sites pittoresques, des cataractes et des torrents, on leur conseille d'aller en Suisse, sans songer qu'il y a en France toutes ces beautés de la nature, à un degré au moins égal à celui de l'Helvétie. Parcourez le département des Hautes-Alpes, et dites-nous quel est le pays où vous trouverez le plus de variétés, de sites et de rochers. Les montagnes

sont séparées entre elles par des vallées agrestes et profondes, sillonnées par des torrents fougueux, arrosées par des eaux limpides. Là, s'étendent des plaines ornées de toute la richesse des cultures méridionales; puis, de vertes pelouses pastorales émaillées de fleurs, et surmontées par des forêts de mélèzes et de sapins; des grottes spacieuses s'ouvrent dans le flanc des montagnes que dominent les pics sourcilleux couronnés de neiges éternelles.

Gap, chef-lieu du département, est situé dans un vaste bassin qui paraît avoir été un lac à une époque reculée. Nommée *vapincum* par les Romains, cette ville fut comptée au nombre des cités de la Gaule lorsqu'on la divisa en dix-sept provinces. Démétrius, disciple de St-Jean l'évangéliste, avait commencé à y prêcher la foi, dans la sixième année du règne de Domitien; le siége épiscopal y fut établi au commencement du IV^e^ siècle, et cent ans après il fut occupé par Constantin. L'un de ses successeurs, en 970, obtint la moitié des droits de suzeraineté à Gap, par la munificence de Guillaume I^er^, comte de Provence; ce prince voulut ainsi célébrer une victoire qu'il venait de remporter sur les Sarrasins, dans les Hautes-Alpes, et indemniser le prélat des ravages qu'ils avaient faits dans son territoire. En 1184, l'évêque se qualifiait seigneur et comte de Gap. A la fin du XII^me^ siècle, Gap jouissait de moulins, de fours banaux, du consulat et de priviléges particuliers. L'évêque et le dauphin firent en 1256 un traité pour se partager tous ces droits; le premier avait les clefs de la ville, il faisait les proclamations, et rendait en commun avec le second, la justice seigneuriale. Quant au consulat, il avait appartenu alternativement aux habitants et aux souverains.

Toujours en querelle avec ses évêques, Gap réussit en 1289, par la protection de Charles, roi de Naples, à obtenir les poids publics, gabelles, pâturages, etc. Les comtes de Provence, prétendant la haute souveraineté sur cette ville, y firent arborer, en divers temps, leurs armes et bannières. Le duc de Calabre ayant, en 1459, demandé au nom du roi René des secours à Gap, ayant jeté sur elle des contributions et saisi les marchandises que ses commerçans avaient en Provence, la ville résista; elle cita d'anciennes conventions, recourut au parlement de Grenoble pour se soustraire à la juridiction du roi René, et elle fut appuyée secrètement par le roi de France. Les évêques de Gap perdirent leur titre de prince sous François I^er^, qui les obligea de se contenter définitivement de celui de comte.

Gap, pris, repris et dévasté par vingt peuples barbares, a également eu à souffrir des guerres de religion; sur la fin du règne des Valois, le délire était porté à un tel point dans ces contrées, que le curé de Freissinières prit les armes pour chasser les Calvinistes; mais lui-même fut contraint à la fuite. Lesdiguières s'empara de Gap; il passa au fil de l'épée la jeunesse que commandait le chanoine Lapalu; il y entra une seconde fois la nuit par escalade, au milieu du désordre d'une fête: et, pour s'y maintenir, il rétablit en treize jours, sur la hauteur de Puymore, la forteresse des Sarrasins; Lesdiguières résida à Gap, ne relevant que de Henri IV, alors seulement roi de Navarre. Au milieu de cette guerre fanatique, on se défendait dans toutes les Hautes-Alpes, derrière des remparts; chaque village était comme une citadelle, chaque souterrain un lieu d'asile. La révocation de l'édit de Nantes fut fatale à l'industrie des Hautes-Alpes; Gap y perdit son commerce; Orpierre vit s'éloigner les deux tiers de ses habitants, et les maisons de St-André de Rosans n'offrirent plus que les cintres de boutiques murées. Au commencement du XVII^e^ siècle, la population de Gap s'élevait à seize mille âmes; maintenant, tout son territoire n'en contient guère que la moitié; vingt ans après la révocation de l'édit de Nantes et le sac de la ville, en 1692, Gap ne comptait plus que quatre mille âmes.

Comme les archives ont été brûlées à la fin du XVIII^e^ siècle, que la ville a éprouvé quatre tremblements de terre, qu'il y a eu des affaissements de terrain qui avaient réduit la porte Chaussière à la hauteur d'une coudée, il ne reste dans cette ville que très peu de traces d'antiquité, des débris de colonnes, et autour de son enceinte, à une profondeur considérable, des tombeaux en pierre de mosaïque. Quelques auteurs ont pris pour un ancien temple l'église de St-Jean-le-Rond, ou des Pénitents; en plantant un cours d'arbres sur la place St-Arnould, en 1803, l'on découvrit des souterrains qui avaient servi de sépulture aux évêques. Lorsque les Templiers avaient été chassés de la Terre-Sainte, la piété publique était venue à leur secours; ils possédaient beaucoup de couvents et de terres dans les Hautes-Alpes. Un de leurs commandeurs avait établi un monastère à Gap, près la porte de Provence, hors de la ville; sur la route de Marseille, il y avait une maladrerie, sorte d'établissement fort commun dans cette contrée, et fondé soit après les incursions des Lombards, soit à la suite des Croisades. A une lieue de Gap, sur une hauteur, se trouve la Tour-Ronde où l'on avait élevé un fanal qui correspondait avec ceux de Montrond, Montmaur, Malmort, ainsi qu'avec les tours et les forteresses assises dans le Champ-Saur, et dont les vestiges sont venus jusqu'à nous, accompagnés de merveilleuses histoires. Ces tours sont probablement l'ouvrage des Sarrasins; leurs murs, pour la plupart en ruines, manifestent un ordre régulier dans la pose des pierres, et le ciment qui les lie est d'une extrême dureté.

Nous avons dit que Lesdiguières s'était emparé deux fois de Gap; il voulait punir les habitants d'avoir résisté aux prédications du ministre Farel, d'avoir chassé les Calvinistes et embrassé le parti de la Ligue. Il y avait eu alors bien des dissensions dans ses murailles, puisque ceux qui s'y montraient avec des croix blanches, telles qu'en portaient les catholiques, étaient traités d'idolâtres et accablés de mauvais traitements. Dans une chapelle de la cathédrale, on admire le mausolée du connétable; la masse de son sarcophage est en marbre noir, les bas-reliefs qui retracent ses glorieux exploits, sont en albâtre. Le guerrier est représenté avec son armure, couché et appuyé sur le coude; ses traits ont quelque ressemblance avec ceux de Henri IV. On rapporte qu'il tint en charte privée Jacob Richier, son sculpteur, jusqu'à ce qu'il eût fini ce bel ouvrage. Le monument apporté, en 1798, du château de Lesdiguières où il était depuis 1626, devait être transporté au Musée du département, avec les gantelets du connétable, sa lance et son casque, où l'on voit l'empreinte d'une balle. On avait réuni, pour cet établissement, des modèles en

plâtre des plus belles statues du Musée de Paris, ainsi qu'un grand nombre d'antiquités sorties des fouilles de Mons Sèleucus; c'eût été un dépôt d'objets précieux, qu'eussent successivement enrichi les libéralités du gouvernement et des particuliers. Ce Musée est aujourd'hui un séminaire.

On se doute bien que la superstition dut régner dans ces étroites vallées des Alpes, où la nature frappe d'un spectacle imposant et terrible les sens et l'imagination dès le premier âge, et où le manque de communications faciles laisse l'homme aux prises avec les fables dont on berce l'enfance. Un ancien préfet du département, M. de Ladoucette, a réuni dans un consciencieux travail sur les Hautes-Alpes, plusieurs faits de superstition locale. Un ruisseau nommé le Béal-Trouble, passe dans des terres argileuses qui salissent ses eaux, et le peuple rejette cet effet sur les maudits esprits. Dans certaines localités, les météores sont attribués à la magie. Il ne sera pas ici question des globes lumineux qui apparaissent de temps en temps. On prenait pour des revenants ou des vampires les exhalaisons qui, dans les nuits d'été, s'élevaient des cimetières de Puy-Saint-Pierre et de Briançon; ils se rendent en un lieu bas et solitaire, disent les habitants, et là, ils sautillent, dansent; et après des évolutions d'une ou deux heures, ils retournent aux endroits d'où ils étaient partis. A Orcières, la population s'écrie : Voilà les sorciers qui vont au sabbat; elle met sur leur compte tout ce qui lui arrive de fâcheux. Une famille dans cette commune a refusé obstinément un gendre qui lui convenait, mais son père passait pour magicien. Des prodiges dont la connaissance n'est pas venue jusqu'à nous, se seront sans doute passés dans les vallées de la fée, auprès de Vars et dans le Champ-Saur. Un voyageur trouva la maison d'un habitant de Champoléon remplie de gens, qui, affligés de sorts jetés sur leurs récoltes et leurs bestiaux, voulaient s'emparer du sorcier, et, à cet effet, d'après un antique usage, ils avaient pris des clous neufs et une poule noire qu'ils faisaient bouillir avec du vinaigre dans un pot de terre. Tandis qu'on préparait ce ragoût mystérieux, un garçon très robuste se tenait derrière la porte avec un bâton, prêt à frapper le premier qui se présenterait, attiré par la puissance de ce charme.

En 1802, une magicienne était accusée à Réalon, de maléfices sur les troupeaux et sur les hommes: on assurait que la terre lui donnait sans cesse de nouvelles forces; on résolut de s'en défaire, et on l'étouffa en la tenant suspendue en l'air. Ne croirait-on pas lire un trait de l'histoire des Barbares? Un jeune homme qui habitait Briançon, avait été, disait-on, ensorcelé, et tout le monde l'évitait. On agita avec une baguette un baquet d'eau claire; la magicienne comparut, se plaignit du mal qu'on lui faisait éprouver, et elle fut contrainte de lever le sort. A Ribiers, dans une chapelle dédiée à la Vierge, on apportait en pèlerinage les enfants morts sans baptême; on prétendait que pendant la messe célébrée pour leur résurrection, ils revenaient à la vie, et on les baptisait. Ces prétendus miracles faisaient beaucoup de bruit. Enfin, dans un grand nombre de communes, quand le temps était mauvais, on forçait le curé à l'exorciser. On faisait le plus grand cas du pasteur si ses paroles et ses cérémonies avaient un résultat avantageux; on le prenait en haine, si par malheur un orage enlevait des terres, ou si la grêle détruisait la récolte. Ces désastres se renouvelaient-ils? telle était la vindicte publique contre lui, qu'il était contraint de quitter sa paroisse.



Vue de Gap.

## HISTOIRE NATURELLE.




(Le Pongo.)

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LE PONGO.

La singulière famille de singes, comprise sous le nom d'**orangs**, se compose de cinq espèces, dont deux sont très bien déterminées, le gibbon noir et le gibbon cendré; celle du petit gibbon, de Daubenton, ne se trouve plus; il reste donc le pongo et le jocko de Buffon.

Mais lequel des deux est l'animal que nous connaissons sous le nom d'orang-outang, et qu'est-ce que le pongo? Voilà une question embarrassante que nous essaierons cependant de résoudre.

Aujourd'hui on ne trouve plus d'orangs, ou *hommes sauvages*, que dans deux parties de la terre fort éloignées l'une de l'autre, savoir: dans l'Asie orientale et au midi de l'Afrique.

Le voyageur Batel dit positivement qu'il y a deux espèces de grands singes dans la Guinée, l'une qui atteint la taille d'un homme, et que les nègres nomment *pongo*, l'autre, plus petite, appelée par eux *enjocko*. C'est sur cette donnée que Buffon a établi, quoiqu'avec doute, ses deux espèces d'orangs, sous les noms de pongo et de jocko. Or, on sait positivement aujourd'hui qu'il n'existe en Afrique qu'une seule espèce de grand singe, qui est le chimpansé de Cuvier, le *simia troglodites* de Linnée, auquel Audebert donne le nom de pongo. Il est encore connu dans son pays sous le nom de *barris*.

Voilà donc les deux espèces d'orang de Buffon réduites à une, dont le jocko sera le jeune, avant qu'il ait atteint tout son développement. Vous croirez en conséquence que le pongo est le même animal que le chimpansé, comme cela devrait être; et cependant il n'en est rien. Les naturalistes, avant et après Buffon, ont, comme lui, confondu le chimpansé avec les orangs d'Asie, et comme ces derniers sont beaucoup plus connus, parce qu'ils ont été beaucoup plus souvent apportés vivants en Europe, c'est dans ces orangs qu'ils ont été puiser la description et l'histoire de leur pongo.

Il ne tiendrait qu'à moi de choisir l'application que je désirerais faire de ce nom, selon que je voudrais parler la langue du pays habité par l'animal, ou le langage erroné, mais consacré par l'usage, dont se sont servis les naturalistes. Pour me conformer à l'opinion reçue, je chercherai le pongo parmi les orangs d'Asie, et, pour ne pas nous embrouiller dans nos recherches, nous indiquerons un caractère qui tranche net ces animaux d'avec le chimpansé. Nous le trouverons très apparent à l'extérieur dans les oreilles: les orangs d'Afrique les ont beaucoup plus grandes que l'homme, et les orangs d'Asie beaucoup plus petites que nous.

Mais la même erreur que nous avons trouvée en Afrique, nous la trouverons transplantée en Asie par les écrivains qui ont copié Buffon; là aussi il n'y a qu'une espèce de grand singe, qui est l'*orang-outang;* ils lui ont laissé son nom pendant sa jeunesse, mais lorsqu'il a atteint sa plus grande taille, ils lui appliquent le nom de pongo.

Nous savons à présent que le pongo n'est rien autre chose qu'un vieil orang-outang, il nous reste à faire son histoire qui offre une singularité unique parmi les animaux, et la voici:

Dans tous les êtres doués d'instinct ou d'intelligence, cette intelligence est comparativement très faible dans le premier âge; elle se développe progressivement, et n'atteint guère toute son énergie que vers la fin du premier tiers de la vie. Elle se soutient ensuite jusqu'à la décrépitude, et même, dans les animaux sauvages, jusqu'à la mort; dans l'orang-outang il en est tout autrement.

Dans sa jeunesse il a le front saillant, proéminent, et la tête arrondie comme celle de l'homme. Alors il est doux, posé, réfléchi, si je puis me servir de cette expression, et il semble tout à fait incapable de la pétulance et de la férocité d'une foule d'autres singes; il s'affectionne à ceux qui le caressent et le nourrissent, et, sans que son intelligence dépasse beaucoup celle d'un chien, il est susceptible d'une certaine éducation. Schoutten, en parlant de ces animaux, dit que, lorsqu'on les a pris jeunes, on les apprivoise aisément; qu'on leur apprend à marcher sur deux pieds et à se servir de leurs mains pour faire certains ouvrages, et même ceux du ménage, comme rincer des verres, donner à boire, tourner la broche, etc. Le voyageur François Leguat va plus loin, et parle en témoin oculaire: « J'ai vu à Java, dit-il, un singe fort extraordinaire. C'était une femelle; elle était de grande taille, et marchait souvent fort droit sur ses pieds de derrière; alors elle cachait avec une de ses mains l'endroit de son corps qui distinguait son sexe. Elle avait le visage sans autre poil que les sourcils, et elle ressemblait assez en général à ces faces grotesques de femmes hottentotes que j'ai vues au Cap. Elle faisait tous les jours proprement son lit, s'y couchait la tête sur un oreiller, et se couvrait d'une couverture. Quand elle avait mal à la tête, elle se serrait d'un mouchoir, et c'était un plaisir de la voir ainsi coiffée dans son lit. Je pourrais en raconter diverses autres petites choses qui paraissent extrêmement singulières. »

Il n'est personne qui n'ait vu à Paris l'orang-outang, mort au commencement de cette année, au Jardin-des-Plantes; il avait beaucoup de douceur dans le caractère, mais on prenait souvent pour de l'intelligence, des actes qui n'appartenaient certainement qu'à sa conformation tout à fait analogue à celle de l'homme. Supposez à un chien bien dressé, une tête, des pieds et des mains d'orang, et ses actions qui vous frappent le moins vous paraîtront bien plus intelligentes que celle de Jack.

Lorsque l'orang-outang devient adulte, c'est-à-dire lorsqu'il devient *pongo*, il s'opère chez lui une métamorphose étrange, et dont, cependant, les naturalistes n'ont pas parlé. Son angle facial, qui était ouvert presque autant que chez l'homme, à 70 degrés, se ferme et se trouve réduit à 60. Son front se rejette en arrière comme celui de ces idiots nommés crétins, sa tête s'allonge vers son sommet et se rétrécit considérablement. Sa face s'élargit prodigieusement par l'effet de deux grosses protubérances qui se développent entre les yeux et les oreilles, depuis la tempe jusqu'à la base des mâchoires; son museau s'allonge, et enfin il devient absolument semblable à la figure que nous en donnons ici et que nous avons fait copier très exactement, d'après nature, au Cabinet d'histoire naturelle.

L'intelligence de l'animal éprouve la même révolution que son cerveau, et c'est de là que naissent les

contradictions apparentes des voyageurs. Ils voyaient les jeunes orangs en captivité pleins de douceur et de gentillesse; ils trouvaient dans les bois, sous les noms de *féfé, kukurlacko, homme nocturne ou des bois, etc.*, un animal très farouche, très grand, sans cesse occupé à donner la chasse aux êtres plus faibles que lui, se nourrissant non-seulement de fruits, mais aussi de la chair des oiseaux qu'il surprend la nuit sur les arbres, poursuivant les femmes et assommant les hommes à coups de pierres ou de bâton; en un mot, aussi redoutable que féroce. Ils n'ont pas voulu reconnaître dans cet animal, la terreur des habitants, le même singe que l'orang, et en conséquence leur récit a augmenté la confusion qui existait dans son histoire, parce que déjà on la confondait avec celle du chimpansé qui a une intelligence bien au-dessus de la sienne, et qui, loin de diminuer, augmente, au contraire, avec l'âge.

Comparons-les à grands traits : 1° dans la jeunesse, tous deux se ressemblent beaucoup par la douceur, la gravité et la forme générale de la tête, à la différence des oreilles; mais déjà le chimpansé montre une assez grande supériorité d'intelligence, et il rit comme l'homme, chose que ne fait ni l'orang, ni aucun autre animal; le chimpansé non-seulement se familiarise dans la maison où on l'élève, mais il s'utilise en rendant tous les petits services dont il est capable. Il va chercher de l'eau à la fontaine, du bois pour le foyer; il tourne la broche, plume le gibier, etc.; il marche constamment droit, s'assied à table et se sert d'assiettes, de cuillère et de fourchette, de couteau; il s'essuie les lèvres avec une serviette, se lave les mains, couche dans un lit, tend la main aux personnes qui viennent le voir, et les reconduit gravement jusqu'à la porte quand elles s'en vont. Lorsqu'il est malade, il reçoit et comprend la visite du médecin. On a vu une femelle qui avait été saignée dans une fluxion de poitrine, reconnaître le médecin, lors d'une nouvelle maladie, lui tendre le bras avant qu'on le lui ait demandé, et lui montrer, avec le doigt, la place où il fallait lui ouvrir la veine une seconde fois. L'orang-outang est incapable de toutes ces actions pour ainsi dire réfléchies.

2° Adulte et dans les bois, ce sont deux animaux tout à fait différents. Le pongo est essentiellement grimpeur et ne vit que sur les arbres. Sur terre, il ne sait marcher ni debout, ni même à quatre pattes, car il pose les mains des extrémités antérieures, non pas à plat, comme tous les autres singes marcheurs, mais sur le tranchant extérieur de la paume de la main, et ayant les doigts à demi-fermés. Je me suis assuré de ce fait sur l'individu qui existait aux Jardin-des-Plantes, et cette observation n'a pas échappé à l'habile dessinateur, M. Werner, chargé de le peindre; on peut s'en assurer en jetant un coup-d'œil sur ses dessins. Le pongo vit à la manière des autres singes, et dans ses forêts, rien autre chose que sa forme d'homme ne le distingue des autres animaux sauvages.

Le chimpansé marche debout en s'aidant d'un bâton, quand il est à terre. Il sait se construire une cabane de feuillage, se défendre à coups de pierres et de massue, pour repousser l'attaque des nègres. Ils s'entendent fort bien entre eux pour combattre et chasser hors de leur territoire les éléphants qui l'envahissent. Si l'un d'eux est blessé, les autres savent extraire la balle ou le fer de flèches de la plaie, qu'ils pansent avec des herbes mâchées et bandent avec des lanières d'écorce. Ils ne laissent pas leurs morts pourrir en plein air, mais ils les recouvrent d'un épais amas de feuilles, de branchage et de pierraille. Quelquefois ils se logent avec leur femelle dans une grotte ou un trou de rocher, ce qui leur a valu le nom de *simia troglodites*, que leur a donné Linnée; mais plus ordinairement ils se construisent une cabane de feuillage, et forment ainsi des sortes de villages où ils vivent en société. Comme les pongos, ils poursuivent les négresses, mais c'est peut-être moins pour satisfaire la brutalité de leurs passions que pour se faire une société qui leur plaît. La preuve de cela, c'est qu'ils enlèvent également des jeunes garçons qu'ils emportent dans leurs forêts, et qu'ils gardent sans aucun autre but que de les avoir avec eux. Le voyageur Battel nous apprend qu'un négrillon de sa suite ayant été emmené par des chimpansés, vécut douze à treize mois avec eux, et revint très content, gros et gras, en se louant du traitement de ses ravisseurs. Un autre voyageur, M. de la Brosse, dit avoir connu à Lowango une négresse qui avait demeuré trois ans parmi eux dans les bois, où ils l'avaient logée dans une case de feuillage.

Certes le pongo n'est pas capable d'actions qui rapprochent ainsi de l'espèce humaine un animal qui manque de raison.

Quoiqu'il en soit, il paraît que les orangs, soit chimpansé, soit outang, étaient beaucoup plus nombreux et plus répandus autrefois qu'aujourd'hui. Strabon (*lib.* XV, *tom.* II, *page* 1023) raconte que le premier conquérant de l'Asie, Alexandre-le-Grand, rencontra dans les Indes une grosse troupe d'orangs-outangs (que l'auteur nomme cercopithèques). Il fit faire halte à son armée et fit marcher à la hâte sa phalange macédonienne, croyant que c'était une armée ennemie disposée à l'attaquer. Mais le roi Taxile le tira de son erreur, en lui apprenant que c'étaient des singes attirés sur les collines, par curiosité.

Trois cent trente-six ans avant notre ère, les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, avaient réellement attaqué des chimpansés dans une île de l'Afrique occidentale. On observa que ces animaux ne tinrent point en rase campagne contre leurs agresseurs, mais qu'ils se sauvèrent avec beaucoup de précipitation sur des rochers, d'où ils se défendirent avec tant de courage, à coups de pierres, que les Carthaginois ne purent prendre que trois femelles. Elles se défendirent avec un tel acharnement entre les mains de leurs vainqueurs, qu'on fut obligé de les tuer. Hannon, qui les prit pour des femmes sauvages et velues, les fit écorcher et rapporta leurs peaux à Carthage, où on les déposa dans le temple de Junon. On conserva ces dépouilles avec tant de soin, pendant deux siècles, qu'on les trouva encore en entier lors de la prise de cette ville par les Romains. (*Hannonis Périplus, pag.* 77, *Hagæ*, 1674.)

Du reste, c'est à l'existence des orangs que l'on doit les contes merveilleux que les anciens nous ont laissés sur les satyres, les faunes, et autres demi-dieux des forêts. Saint Augustin dit avoir vu à Rome la peau d'un satyre, et, d'après ce qu'il en rapporte, il n'est pas difficile de reconnaître qu'il avait sous les yeux la peau d'un orang.

BOITARD.

## MONUMENTS DE PARIS. — LA HALLE AUX VINS.

Nous sommes un peuple singulièrement organisé; chez nous la futilité l'emporte sur l'utile, et ceci est vrai pour ce qui tient surtout aux arts et à l'industrie. Nous nous préoccuperons pendant des mois entiers de l'embellissement d'une place, d'une chétive fontaine, de quelques becs de gaz nouvellement établis dans un quartier; de mesquines constructions nous absorbent exclusivement; mais qu'il soit question d'un de ces beaux et vastes établissements, conçus dans un but de haute utilité, d'une de ces nobles conceptions commerciales ou industrielles, nous nous en soucions fort peu. Ainsi, par exemple, croirait-on qu'il n'existe pas la plus petite notice descriptive de la Halle aux Vins, sorte de ville par son immensité, avec ses places, ses rues, ses petites cabanes bariolées, sa population laborieuse et son commerce actif? Nous allons chercher à remplir cette lacune, et nous le ferons avec les détails qu'a bien voulu nous communiquer M. Gauché, l'architecte de ce monument.

Il existait, depuis le règne de Louis XIV, une halle aux vins à l'angle du quai Saint-Bernard, et de la rue des Fossés du même nom. Cette ancienne halle fut bâtie en 1662 sur un terrain que traversait un canal factice de la rivière de Bièvre. Les seigneurs de la cour de Louis XIII et de Louis XIV s'occupaient de spéculations financières. Un bourgeois imaginait-il un établissement lucratif, il cédait son projet pour quel-



( La Halle aux Vins. )

que argent à un seigneur qui en obtenait le privilége et le bénéfice. Les exemples de pareilles entreprises étaient alors très communs. En 1656, MM. Chamarande et de Baas, maréchal-de-camp, obtinrent du roi l'autorisation d'établir une halle aux vins; ce projet rencontra une vive opposition de la part des administrateurs de l'Hôpital-Général, qui, en 1662, consentirent à cet établissement, à condition qu'ils recevraient la moitié des bénéfices. L'insuffisance de ce local était depuis long-temps sentie; ce n'est pourtant que sous l'empire de Napoléon qu'un décret du 30 mars 1808, ordonna la construction d'une nouvelle halle sur un plan beaucoup plus vaste. En voici les principales dispositions : « Il sera formé dans notre bonne ville de Paris un marché et un entrepôt franc pour les vins et eaux-de-vie, dans les terrains situés sur le quai Saint-Bernard.—Les vins et eaux-de-vie conduits à l'Entrepôt conserveront la faculté d'être réexportés hors de la ville sans acquitter l'octroi. — Cette exportation ne pourra avoir lieu que par la rivière, ou par les deux barrières de Bercy, et de la Gare ; dans ce dernier cas, les transports devront suivre le quai, et sortir en deux heures. — Les vins destinés à l'approvisionnement de Paris n'acquitteront les droits qu'au moment de leur sortie de l'Entrepôt... »

Dès que ce décret et les plans furent rendus publics, il se présenta une compagnie sous le nom d'Hérail et Belanger, qui publia un mémoire accompagné de plan et de dessin, où sont énumérés plusieurs inconvénients résultant de la position du nouvel Entrepôt, et où l'on proposa de le placer plus loin, au-delà du cours de la Bièvre, dans l'emplacement appelé la Gare. Ces propositions ne changèrent rien à la détermination prise. Les travaux furent commencés sur les dessins et sous la direction de M. Gauché, et, le 15 août 1811, au milieu des solennités de la fête de l'Empereur, on vint en poser la première pierre.

Cet établissement, précédé d'une vaste place avec allées d'arbres le long du quai et dans les rues trans-

versales, est divisé en cinq grandes masses de constructions, par les rues de Bordeaux, de Bourgogne, de Champagne, de Languedoc et de Tourraine, ainsi appelées du nom des principaux vignobles de France ; deux de ces masses sont au centre, sous les noms de magasins de l'Yonne et de la Marne. Les trois autres divisions ont 89 celliers, plus deux passages en galerie conduisant à une plus grande galerie qui donne entrée à 49 caves. Les masses de construction, au-dessus des celliers, sont moins grandes parce qu'elles laissent autour d'elles une terrasse; ces constructions sont également au nombre de cinq, dont deux sur les côtés (magasins de la Loire et de la Seine); les trois autres, dans le fond, environnent le bâtiment destiné aux eaux-de-vie; ce bâtiment est divisé en 40 magasins séparés par une galerie ; les magasins et la galerie ont été rendus incombustibles.

Derrière les magasins des eaux-de-vie s'élèvent aussi deux bâtiments flanqués de pavillons, avec bureaux pour la grille de sortie sur la rue Saint-Victor; un de ces bâtiments est destiné au mesurage des esprits, par le moyen de cylindres exactement jaugés, et dont les quantités sont reconnues sur une échelle placée près d'un tube de verre, dans lequel le liquide se met au niveau de celui renfermé dans le cylindre. Cet appareil sert à mesurer en une seule fois les pièces contenant même jusqu'à 600 litres. Un deuxième bâtiment semblable est destiné à l'opération du mouillage ou de la réduction des eaux-de-vie, au degré convenu par les ventes. A gauche du magasin de la Loire et le long de la rue de Seine, pour cacher l'irrégularité du terrain, on a construit 21 petits celliers d'inégale grandeur. L'excédant des terrains formant l'angle des rues de Seine et de Saint-Victor a été utilisé par la construction d'un grand magasin public pour renfermer les eaux-de-vie ; enfin une masse de construction triangulaire termine cet angle, dont un des côtés est élevé de deux étages pour servir de logement aux employés. Les deux autres côtés forment de simples magasins.

D'après les plans présentés pour la disposition des marchandises, l'Entrepôt a été considéré comme pouvant contenir deux-cent-huit mille pièces de vins, d'une contenance moyenne de 2 hectolitres 30 litres, ou soit 478,400 hectolitres. L'expérience a confirmé ces prévisions.

| | |
|---|---|
| Les marchés de l'Yonne et de la Marne contiennent. . . . . . . | 38,500 pièces. |
| Les 89 celliers. . . . . . . . | 94,230 » |
| La grande galerie et ses 49 caves. | 23,950 » |
| Les 21 petits celliers. . . . . | 3,192 » |
| Ce qui forme un ensemble dans la partie inférieure de . . . . | 159,872 pièces. |
| Les magasins supérieurs de la Loire et de la Seine contiennent. | 34,100 » |
| Les divisions des magasins de la Gironde et du Rhône . . . . | 9,568 » |
| Les galeries de ces magasins. . . | 4,460 » |
| Total des pièces. . . | 208,000 |

Les magasins des eaux-de-vie renferment plus de dix-sept mille pièces.

CONSTRUCTION.

Les rues de Saint-Victor, de Seine, le quai Saint-Bernard et la rue des Fossés-Saint-Bernard, servent de limites à l'Entrepôt des Vins. Cet espace contient les emplacements de l'ancienne Halle aux Vins, de l'abbaye de Saint-Victor, d'une partie de la terre d'Alez, et de plusieurs maisons particulières. Les matériaux et les formes des bâtiments sont de la plus grande simplicité; on a employé les pierres dures de roche pour les murs et les voûtes des celliers, les arcs et les parois des portes, ainsi que le dallage des terrasses, ce qui assure l'indestructibilité des 89 celliers, dont le sol est d'un mètre au-dessous du niveau des rues. Six rampes, dont quatre doubles, établissent la communication avec les magasins au-dessus des celliers. La construction des magasins des eaux-de-vie diffère entièrement des autres en ce qu'elle est tout en pierres de taille, briques et poteries pour les voûtes, ce qui rend ce bâtiment incombustible. Dans le malheur d'un incendie, le liquide, renfermé dans chacun des magasins, serait jeté par huit chutes dans les conduits placés le long des murs, et ces conduits le verseraient dans l'aquéduc établi rue de la Côte-d'Or, qui se perd à la rivière. Ainsi, on le voit, tout a été prévu et combiné dans cette immense construction digne d'une grande capitale; le public admire la disposition heureuse et commode de toutes ses parties ; ses bâtiments, d'un style sévère, ses charpentes hardies et solides, ses longues grilles en fer, la facilité des abords et des moyens de communication; on s'étonne de l'étendue de l'emplacement, de la largeur des rues, de leur régularité. Une ville du quatrième ordre et ses faubourgs seraient aisément placés dans l'enceinte de cet entrepôt.

La construction de la Halle aux Vins a coûté près de vingt millions à la ville de Paris. Des difficultés d'administration avaient arrêté la prospérité de cet établissement. Jusqu'en 1834, presque tout le négoce des vins se faisait à Bercy. On songea dès-lors à établir des dispositions plus favorables aux commerçants, et bientôt on les vit affluer. Aujourd'hui, cet entrepôt fournit la moitié des vins et les trois-quarts d'eau-de-vie à la consommation de Paris. Chaque année amène de nouvelles améliorations dans le système administratif intérieur; mais il faut le dire, il reste encore quelque chose de mieux à faire. Les revenus de la Halle aux Vins, à sa plus brillante époque (1836), ont donné à peine un dividende de 2 p. 0/0. On cherche donc un moyen pour concilier les exigences pécuniaires de la caisse municipale avec les intérêts du commerce, qui a besoin avant tout d'être protégé; une décision ne doit pas être adoptée à la légère, sous peine de voir renouveler ce qui s'est déjà produit : la désertion complète des entrepositaires et des marchands.

---

Les sauvages de l'Amérique, voulant donner autant de courage aux femmes qu'aux hommes, attachent souvent les bras de leur fils et de leur fille, et, les brûlant ensemble, examinent lequel des deux supportera le mieux la douleur. Communément, dit-on, c'est la fille qui l'emporte.

---

## FABRICATION DU SUCRE DE BETTERAVES.

La fabrication du sucre de betteraves, merveilleux progrès de l'industrie aux temps modernes, a pris naissance, comme on sait, sous l'empire de Napoléon, époque riche et féconde en grandes choses, en notables résultats; le prix exorbitant imposé par la guerre aux denrées coloniales, forçait alors la France à recourir à ses propres ressources. Malgré tous les soins et tous les encouragements, ce ne fut qu'en 1829, que cette industrie commença à prendre de l'importance; depuis, elle s'est développée avec une telle rapidité, qu'en 1836, plus de 430 fabriques livraient au commerce 33 millions de kilogrammes de sucre; la consommation a dû s'en ressentir, et pendant 24 années, de 1812 à 1835, elle a augmenté dans la proportion de 1 à 18; il serait facile de prouver qu'elle ne s'arrêtera pas là.—Des débouchés immenses restent encore à s'ouvrir, et présentent les moyens de donner à l'agriculture toute la perfection désirable, à savoir : répandre l'aisance et surtout l'instruction parmi les cultivateurs. Sans ce brillant avenir, la querelle devrait immédiatement se terminer entre le sucre indigène et celui des colonies; mais les 90 millions de kil. que ces dernières peuvent fournir, ne devenant qu'une bien faible partie de la consommation totale, ils pourront long-temps encore s'écouler en France sans porter atteinte à l'existence du sucre indigène.

Il est presque inutile de dire que le sucre de betteraves a tout à fait les mêmes propriétés et la même composition que celui de cannes, et qu'il est impossible de les distinguer l'un de l'autre, après le raffinage; une conséquence naturelle, c'est qu'à poids égal il sucre tout autant.

Parmi les nombreuses espèces de betteraves, la blanche, dite de Silésie, doit être préférée pour la fabrication; elle donne le jus le plus clair, le plus pur et le plus concentré, elle est par conséquent la plus économique; cependant, une autre variété, celle dite de Castelnaudary, conviendrait peut-être mieux pour les terres profondes. Au reste, ces deux variétés exigent les mêmes soins dans la culture; une irrigation ordinairement négligée, mais d'une grande importance, 2 binages et 1 effeuillage immédiatement suivis de l'extraction; comme cette dernière opération se fait à l'approche de l'hiver, il est important, surtout dans le nord, de soustraire les racines aux effets de la gelée; le moyen le plus généralement suivi, est d'entasser les betteraves, avec ménagement, dans de longues fosses appelées silos, de 3 à 5 pieds de haut, sur autant de large, et de les recouvrir de terre, en ayant soin de ménager, de distance en distance, des cheminées, afin de laisser circuler librement les gaz provenant de la fermentation de quelques meurtrissures.

*Fabrication proprement dite.* — On a proposé jusqu'à ce jour plusieurs modes de fabrication, dont quelques-uns présentant, en théorie, les plus belles chances de succès, ont trouvé dans la pratique de grandes difficultés; le principal obstacle qui les a fait rejeter, est la lenteur dans les opérations, lenteur tout à fait préjudiciable; car l'expérience a prouvé que, la première et la plus importante condition de la fabrication du sucre, est la rapidité.

Le seul procédé en usage aujourd'hui, et donnant des résultats bons et certains, laisse encore beaucoup à désirer, surtout sous le rapport de la quantité du sucre qu'il donne.—C'est ce procédé qui sera, très probablement, l'objet d'incessantes améliorations, que nous allons indiquer d'une manière rapide et fidèle.

Le lavage est la première manipulation que l'on fait subir aux betteraves; cette opération s'exécute soit à la main, soit à la mécanique; dans ce dernier cas, on emploie ordinairement un long cylindre à claire-voie, incliné, plongé à moitié dans l'eau et tournant sur son axe; les racines sont introduites vers le bout supérieur de ce cylindre, suivent ses révolutions et sortent nettoyées par l'autre extrémité. Elles subissent, immédiatement après, l'action d'une râpe composée d'un cylindre de 1 pied à 1 pied 1/2 de diamètre, tournant avec une vitesse de 8 à 900 tours par minute, et armée à son pourtour d'un grand nombre de lames de scie, assujetties parallèlement à l'axe. — Un homme placé au-devant de la râpe, pousse, contre sa surface extérieure, les betteraves qui sont dévorées avec une rapidité extrême.

La pulpe assez fine qui provient de ce déchirement, est de suite enveloppée dans des toiles et placée sur le plateau d'une presse, le jus qui s'écoule par l'effet d'une puissante pression, est recueilli dans un réservoir qui communique avec un plus ou moins grand nombre de chaudières en cuivre; c'est dans ces chaudières à double fond et chauffées à la vapeur, que se fait une opération importante et délicate la défécation; elle a pour but de séparer du jus une grande partie des substances qui le rendent impur, et elle est produite par le mélange d'un lait de chaux avec le liquide; il se forme alors un vaste réseau qui entraîne et fait surnager en écume la plupart des matières étrangères au sucre, tandis que la chaux se précipite avec les corps plus lourds que l'eau.—Quand l'opération, qui dure de 15 à 20 minutes, est terminée, on soutire le liquide clair par le fond de la chaudière, on le reçoit dans un réservoir, le distribuant lui-même à des filtres particuliers, nommés Dumont, du nom de leur inventeur; c'est là qu'en traversant une couche épaisse de charbon animal en grains, la chaux combinée au sucre se dépose, et que le jus, de brun qu'il était, prend une teinte plus claire. Après ces filtres, vient un nouveau réservoir, puis de nouvelles chaudières, mais n'ayant plus ni la même destination, ni la même forme. Cette forme varie fréquemment; tantôt, c'est une chaudière circulaire à petits rebords placée sur un foyer, tantôt, c'est une espèce de grande boîte en cuivre, chauffée au moyen d'un serpentin, quelquefois aussi, le fond de la chaudière est percé d'une multitude de petits trous, livrant passage à de l'air chaud poussé par des machines qui remplacent de puissants soufflets; cet air soulève le liquide, et contribue à rendre l'évaporation extrêmement rapide, ce qui est, nous le répétons, une condition importante. Cet appareil ingénieux est connu sous le nom de Brame Chevalier, son inventeur. — Quel que soit le système employé pour cette première évaporation, l'effet produit, c'est-à-dire la concentration du sirop, doit être le même, et rien d'ailleurs n'est changé dans la suite du travail. Au sortir de ces chaudières, le jus concentré subit une seconde filtration, toujours sur du charbon animal; il continue à s'épurer, à se décolorer, et se réunit pour passer enfin à la chaudière de cuite, qui souvent est semblable à

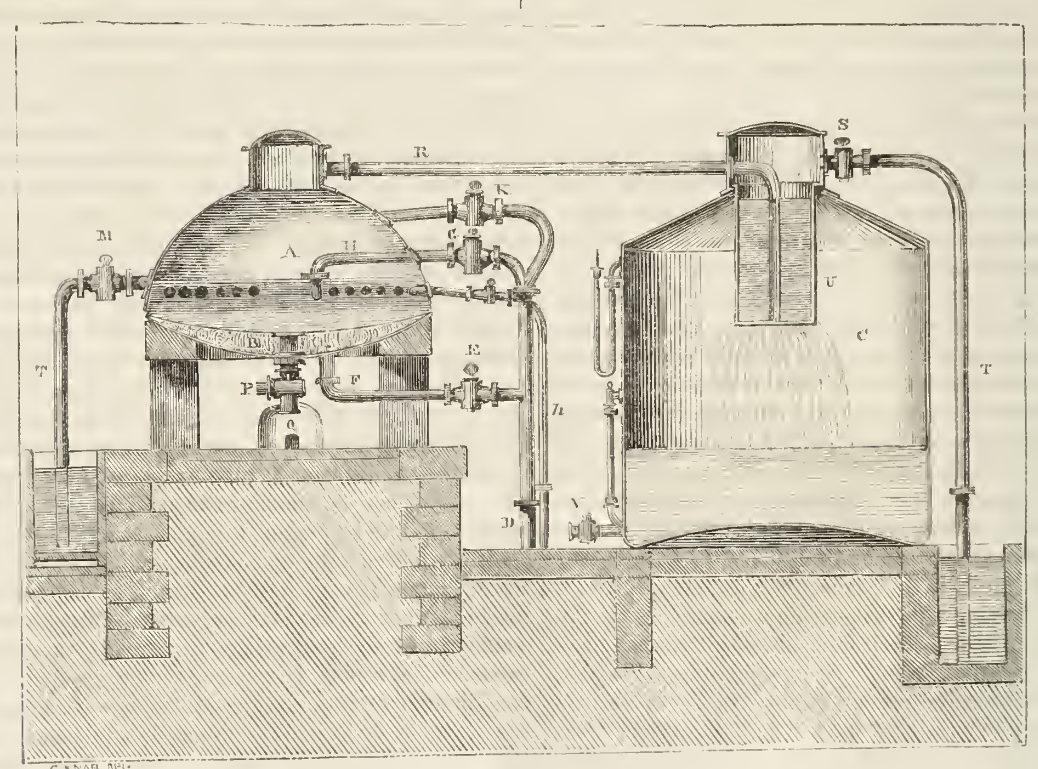
celle que nous venons d'indiquer; on en emploie d'autres dont le principe est le même que celui de l'appareil dont nous donnons le dessin, et que nous allons décrire : dans cette chaudière, on s'est appliqué à réunir les deux conditions essentielles, pour obtenir le sucre le plus beau et en plus grande quantité, savoir : une ébullition rapide et une basse température. On y est parvenu, en détruisant au-dessus du sirop la pression de l'air; tout le monde sait, en effet, que 100°, n'est le point d'ébullition de l'eau que pour la pression atmosphérique, et que ce point s'abaisse à mesure qu'on diminue cette pression.

A, est la chaudière de cuite, couverte, et à double fond; C, est un grand vase métallique hermétiquement fermé, destiné à condenser la vapeur produite par la concentration du sirop, et arrivant par le tuyau R. Le robinet S livre passage à l'eau froide appelée pour cette condensation. Quand on veut enlever l'air de l'appareil, afin de diminuer la pression atmosphérique, on fait arriver dans la chaudière A, par le robinet K, de la vapeur, puisée par le tuyau D à un générateur; cette vapeur la remplit bientôt, ainsi que le condenseur C, et sort par le tuyau V en entraînant avec elle l'air contenu dans les deux récipients; on referme alors tous les robinets et on ouvre S. L'eau aspirée condense immédiatement la vapeur et forme ainsi le vide dans l'appareil; en ouvrant alors le robinet M, qui communique au réservoir du sirop, la chaudière A se remplit. Lorsque la quantité voulue par l'opération est ainsi montée par la pression extérieure, on ferme le robinet M et l'on ouvre les deux robinets E et G, le premier livrant passage à la vapeur qui doit chauffer le double fond B et par suite le liquide placé au-dessus; et le second la conduisant dans un serpentin, ou tuyau en spirale, dont la coupe est indiquée par les cercles noirs; la vapeur réchauffe aussi le liquide en le traversant et se retire condensée par *h*.

Dès que le sirop est assez cuit, on fait rentrer l'air dans l'appareil, on ouvre le robinet P et le sirop se rend dans un réservoir; on recommence alors une nouvelle opération. On réunit ainsi plusieurs cuites que l'on fait cristalliser soit dans des caisses, soit dans des formes coniques. Quand cette cristallisation qui se fait dans de vastes pièces, maintenues à une douce température, est terminée, on fait égoutter la mélasse et on obtient le sucre brut prêt à être livré au raffineur. Notre intention n'est pas de décrire ici le raffinage en tout semblable à celui que nécessite le sucre de cannes, et qui a été donné dans notre premier volume. Il ne nous reste plus qu'à dire comment on utilise les résidus. La pulpe desséchée, après l'extraction, est pour les bestiaux une excellente nourriture, préférable même aux betteraves entières. Les écumes, fournies par la défécation forment de bons engrais; enfin, les mélasses reçoivent plusieurs applications heureuses et productives. C. KNAB.

---

La gravure que nous donnons représente l'appareil de Roth, supposé coupé par le milieu, afin de voir la disposition intérieure.




( Appareil de Roth. )

---

*Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins*, 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide et Pelluard.

## WORMS.



( Vue du dôme à Worms. )

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LES BORDS DU RHIN. — WORMS.

Worms, dans le grand duché de Darmstadt, sur la rive gauche du Rhin, est une ancienne cité, pleine de ruines qui témoignent de sa vieille splendeur; elle a été fondée par les Vaugions. Plusieurs conciles et plusieurs diètes y ont été tenus; parmi les premiers, on distingue celui de 1122, où l'empereur Henri V et le pape Calixte, fixèrent la juridiction des évêques. Les diètes les plus célèbres sont celle de 1495, qui prépara la paix générale de l'Allemagne; celle de 1517, qui confirma cette paix; celle de 1521, qui eut pour conséquence l'édit de Worms contre Luther. La ville de Worms fut une des premières à adopter la confession d'Augsbourg, elle la défendit avec opiniâtreté. Dès le XIII[e] siècle, cette cité eut des différends continuels avec ses évêques, elle a beaucoup souffert des guerres fréquentes dont elle n'a cessé d'être le théâtre; ville impériale, elle a joué, en cette qualité, un grand rôle parmi les cités des bords du Rhin.

Les bords du Rhin, si célèbres par la beauté de leurs sites, ne le sont pas moins par les traditions merveilleuses qui s'attachent à toutes les ruines qui couvrent les montagnes; les habitants sont enclins à une superstition qui leur fait ajouter foi à toutes ces légendes du moyen-âge, dans lesquelles le diable ne manque pas de venir jouer le rôle principal. Dans ces pays, il n'est pas un précipice, pas un rocher un peu escarpé, pas une ruine qui n'ait été le théâtre de quelque aventure extraordinaire, qui, transmise par le souvenir, de génération en génération, est encore racontée de nos jours, aux voyageurs qui viennent visiter les lieux. Ici, les bateliers vous diront l'histoire de l'ondine de Lurley, qui attirait les voyageurs par ses chants harmonieux, et qui faisait briser leur bateau contre les rochers; là, devant le château de Brœmser, on vous dira tous les combats du brave chevalier Brœmser en Palestine, et comment il y tua un dragon monstrueux dont il rapporta les dépouilles comme trophée. Plus loin, apparaissent au-dessus des eaux du Rhin les sommets des sept rochers nommés des Sept-Sœurs; on vous apprendra que ce sont de jeunes beautés qui ont été changées ainsi pour punition de la dureté de leur cœur. Et auprès de la Forêt Noire, le lac de Mummelsée pourrait à lui seul fournir matière à plus d'un volume de vieilles légendes; vous sauriez comment, voulant mesurer ce lac, on ne put jamais en trouver le fond; comment un prince du pays, voulant y faire construire un radeau, le radeau s'enfonça sous les ondes, etc., etc... Les châteaux d'Epstein, de Falkenstein, de Rolandsek, la vallée de Visperthal ont aussi leurs traditions, et parmi elles, en voici une bizarre, dramatique, et qui pourra donner une idée de toutes les autres, à laquelle on ajoute la plus grande foi dans le pays.

LE CHEMIN DU DIABLE. — Le château de Falkenstein était un beau et noble manoir; placé sur le sommet d'une montagne escarpée, il dominait toutes les vallées des environs; mais qu'il avait fallu de longues années pour le construire et pour tailler dans le roc, l'unique sentier qui y conduisait, sentier si étroit, que deux hommes ne pouvaient y marcher de front. Aussi aurait-ce été folie que de tenter l'attaque d'un tel manoir; un seul quartier de roc, lancé sur les assaillants, les précipitait avec fracas au fond du ravin. Le lieu sauvage où était construit le château, semblait avoir influé sur le caractère de ses possesseurs; les sires de Falkenstein étaient renommés par la rudesse de leurs formes et l'inhospitalité de leur caractère; ne descendant presque jamais dans les vallées des environs, vivant seuls dans leurs retraites, ils étaient redoutés de tous les autres châtelains, qui savaient qu'il n'y avait nul moyen pour eux, de venir forcer, dans leur donjon, les nobles sires de Falkenstein. Cependant un chevalier venait quelquefois au château; il y était attiré par un objet qu'on était surpris de rencontrer dans un lieu si désert; c'était la fille du baron de Falkenstein, qui attirait le jeune chevalier Beppo. C'est que rien n'était si parfait que la beauté d'Irmengarde, ses charmes étaient célèbres dans toute l'Allemagne, et aux derniers tournois de Worms, bien des lances avaient été rompues en son honneur; nombre de chevaliers s'étaient mis sur les rangs pour obtenir sa main, mais tous avaient été écartés par la brusquerie du vieux seigneur; tous, excepté Beppo, s'étaient laissé rebuter.

Beppo, cependant, n'osait faire la demande de la main d'Irmengarde; vingt fois il était venu trouver le baron, et vingt fois la parole expirait sur ses lèvres, lorsqu'il se trouvait en face de cet homme, dont l'aspect grossier le forçait au silence. Un jour qu'ils s'entretenaient près d'une fenêtre de laquelle on découvrait les vastes campagnes du Kronenberg, et qu'ils admiraient le magique tableau qui se déroulait à leurs pieds: « J'avoue qu'il n'est point de château aussi bien situé que le vôtre, dit Beppo, mais qu'il est d'un difficile accès. — Qui vous force d'y venir, répondit le baron avec sa brusquerie habituelle? — C'est Irmengarde, votre fille, je vous l'avouerai, je veux vous demander sa main. » Le vieux baron sourit; c'était un mauvais présage: « Chevalier, lui dit-il, je vous accorde ma fille, mais c'est à une condition. — Je l'accepte, quelle qu'elle soit, reprit vivement Beppo. — Eh bien! vous aurez ma fille, si cette nuit, cette nuit même, vous faites creuser dans le roc, un chemin sur lequel on puisse venir à cheval jusqu'à la porte de mon château. » Après avoir dit ces mots, le baron quitta la salle en riant, et laissa le malheureux Beppo en proie à l'étonnement et à la douleur.

C'était folie que de vouloir tenter seulement l'entreprise. Cependant, Beppo descend dans la plaine du Kronenberg, et se rendant aux mines Sainte-Marguerite, il s'adresse au vieux maître mineur, et lui fait part de ses desseins. Celui-ci, secouant sa tête chenue, lui répondit: « Je connais ce rocher; trois cents mineurs qui travailleraient trois cents journées ne pourraient faire ce que vous demandez; comment voudriez-vous y parvenir en une seule nuit? » L'espérance même abandonnait le pauvre chevalier; il alla s'asseoir tristement à l'entrée de la mine, et songeait à se précipiter dans le gouffre qui était sous ses yeux. Tout entier à la pensée de son malheur, il restait ainsi immobile. Les heures s'écoulaient rapidement, la nuit devenait sombre, un vent impétueux s'était élevé, et, sifflant d'une manière lugubre, s'engouffrait dans l'entrée de la mine; Beppo lève les yeux, il aperçoit devant lui un homme d'un étrange aspect qui portait le costume de mineur, la lampe et le man-

teau; sa barbe était rousse, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. « Chevalier, dit-il, en s'adressant à Beppo; j'ai entendu ce que vous venez de dire à notre vieux maître mineur, mais il ne connaît pas son métier, et moi, je vous promets d'achever l'entreprise qu'il n'osait même tenter. Voulez-vous accepter mon offre, à une seule condition, et demain matin, vous gravirez à cheval le sentier taillé dans le roc aussi commodément que si vous vous trouviez sur le grand chemin de Worms à Spire. — Si tu parviens à tailler ce sentier, répliqua Beppo, ma fortune entière est à toi; tout ce que tu voudras de moi, sans savoir quelle est ta demande, je te l'accorde, et je t'en donne ici ma parole de chevalier.—Soit, reprit aussitôt le mineur, » et il disparut aux yeux de Beppo qui crut qu'il était descendu dans la mine pour chercher les autres travailleurs et commencer l'ouvrage.

La nuit devenait plus obscure, la onzième heure était passée, et Irmengarde ne songeait pas encore à se livrer au sommeil. Connaissant l'ordre de son père, elle était tristement appuyée auprès de sa fenêtre, et sans conserver le moindre espoir, elle écoutait cependant s'il lui arrivait quelque bruit de la montagne. Le silence le plus profond continuait à régner; les oiseaux de proie seuls jetaient de temps en temps leur cri sinistre du haut des tourelles; la lune qui s'était montrée depuis le commencement de la nuit, venait de disparaître derrière les nuages. Tout à coup, un bruit effrayant vient frapper l'oreille d'Irmengarde; ce n'était d'abord qu'une rumeur sourde qui semblait s'élever du fond de la vallée; mais bientôt elle entend distinctement le bruit des pioches, le fracas des pinces qui entr'ouvrent les rochers. Il n'y a plus à en douter; c'est toute une armée de mineurs qui creuse un chemin dans la montagne. Le sire de Falkenstein, éveillé par le bruit des outils, entre dans la salle, et rempli de colère, il s'écrie : « Il est donc fou ce Beppo; il va tellement abîmer le chemin que nous ne pourrons plus descendre dans la vallée. » Puis, s'approchant de la fenêtre, il veut regarder les travailleurs. Aussitôt, un ouragan furieux siffle avec fracas; les portes du château tremblent sur leurs gonds; au milieu du bruit de la tempête, des éclats de rire se font entendre. Irmengarde effrayée, se presse contre le vieux baron, qui lui-même perd son assurance, et tous deux balbutient des prières. Bientôt l'orage cesse; le baron, dont les craintes se dissipent peu à peu, cherche à calmer la frayeur de sa fille, et lui dit que le danger est éloigné, que c'est le *chasseur noir* qui vient de passer dans les airs, souvent on l'a entendu dans le pays. Cependant, le baron reste dans la chambre de sa fille, et ne tarde pas à s'assoupir dans un fauteuil.

A peine les premiers rayons du soleil venaient-ils dorer les plaines du Kronenberg, que le sire de Falkenstein est réveillé par le trot et les hennissements d'un cheval; plein de surprise, il se précipite à la fenêtre, et aperçoit un large chemin taillé dans le roc, et, sur ce chemin, le chevalier Beppo qui s'avançait de toute la vitesse de son coursier. C'est à peine si le baron et sa fille veulent en croire leurs yeux; mais il n'y a plus à en douter, c'est bien Beppo, le voilà qui s'approche; il va toucher le pont-levis. Tout à coup des éclats de rire surnaturels se font entendre; le chemin manque sous les pieds du cheval, et Beppo, tombant de rochers en rochers, est précipité au fond du ravin.

Depuis long-temps, le château de Falkenstein est en ruines; mais le chemin taillé dans le roc subsiste encore, parfaitement conservé, et a gardé jusqu'à nos jours le nom de *Chemin du Diable.*

---

## LE GLOUTON DU NORD.

Cet animal est connu par les Russes, sous le nom de *rossomak*, et décrit par Linnée sous celui *d'ursus gulo.* Buffon confondait avec lui le volvérenne de l'Amérique, et cela, simplement, pour donner un démenti au naturaliste suédois, qu'il jalousait beaucoup; car il savait parfaitement que Linnée avait fait du volvérenne, une espèce qu'il nommait *ursus luscus.* C'est ainsi que les grands écrivains sont souvent esclaves de petites passions.

Le glouton est un animal plantigrade, c'est-à-dire qu'il marche sur la plante entière du pied, ainsi que l'ours ou le blaireau, et non sur les doigts seulement comme fait le chien. Il a des formes qui se rapprochent beaucoup du blaireau, et un peu des martes dont il a les dents et le caractère. Aussi, paraît-il faire le passage naturel des plantigrades aux digitigrades, en se plaçant entre les ours et les martes.

Sa taille est celle d'un gros chien braque, mais il a les jambes beaucoup plus courtes et son ventre touche presque la terre quand il marche. Sa fourrure est très belle et fort estimée des Russes, qui la préfèrent à toutes les autres, si l'on en excepte l'hermine, pour garnir des bonnets et faire des manchons. Elle est d'un brun marron foncé, avec une grande tache discoïdale plus foncée sur le dos, et quelquefois de teintes plus pâles. Il a la queue assez courte, le corps trapu, et en général les formes lourdes. Il habite les contrées les plus froides du nord de l'Europe et de l'Asie. Il est commun en Laponie et dans les déserts de la Sibérie.

Olaüs magnus est, je crois, le premier naturaliste qui ait parlé du glouton, mais pour exagérer beaucoup sa voracité qui a passé en proverbe. Cet auteur raconte que, lorsqu'il dévore un cadavre, il se remplit au point d'avoir le ventre gros *comme un tambour;* puis il se presse le corps entre deux arbres pour se vider, retourne ensuite au cadavre, revient se presser entre les deux troncs d'arbres, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de sa proie, quelque grosse qu'elle soit. De pareils contes se réfutent d'eux-mêmes. D'autres naturalistes, et particulièrement Gmelin, ont avancé que cet animal, par une exception unique parmi les êtres vivants, n'avait pas l'instinct de la conservation; ils basent leur opinion sur ce que le glouton, quand il voit un homme, ne donne aucun signe de crainte et s'en approche avec indifférence, comme s'il ne courait aucun danger. A supposer que ce fait fût vrai, ce dont je doute beaucoup, il ne prouverait qu'une chose, c'est que, vivant dans le désert où jamais il ne trouve un être plus fort que lui, il ignore ce qu'il a à craindre de la présence de l'homme. D'ailleurs, tout animal qui n'aurait pas la conscience de sa conservation, ne vivrait pas vingt-quatre heures. Mais laissons là les contes

et les exagérations, pour nous occuper de ce qu'il y a de vrai dans son histoire.

Le glouton vit solitaire, ou quelquefois avec sa femelle, dans un terrier qu'il se creuse en terrain sec sur le penchant d'une colline, ombragée par une forêt de sapin ou de bouleau. Il n'en sort que le soir pour aller à la quête de sa proie, consistant en rennes, élans et autres animaux. S'il habite une contrée où les chasseurs d'hermines tendent des piéges pour prendre des animaux à fourrure, il commence par visiter toutes leurs trapes, qu'il connaît fort bien et dans lesquelles il ne se prend jamais, et il s'empare des animaux qui s'y trouvent arrêtés. Si cette ressource lui manque, il cherche la piste d'un renne, le suit avec constance, et finit par surprendre l'animal endormi. Mais pour peu que celui-ci l'entende venir, il se dérobe aisément par la fuite, car le glouton marche très lentement et ne peut pas courir. Aussi, le plus ordinairement, sa proie lui échapperait s'il n'employait mille ruses pour s'en emparer par surprise.

Souvent il se cache dans un buisson épais, sous des feuilles sèches, dans un tronc d'arbre creux, ou partout où il peut échapper à la vue, et il reste patiemment en embuscade, sans faire le moindre mouvement, jusqu'à ce que le hasard, ou plutôt ses prévisions, amènent une victime à sa portée.

Il reconnaît fort bien les sentiers frayés par les ruminants sauvages, lorsqu'ils sortent de la forêt pour aller paître dans la plaine, et il sait calculer ses chances pour les attaquer quand ils rentrent au bois à la pointe du jour. Dans ce cas, il grimpe sur un arbre et se poste sur une branche au-dessus de l'endroit où ils doivent passer. Dès qu'un renne s'approche à sa portée, il s'élance, et d'un bond lui tombe sur la



( Le Glouton. )

croupe ou sur le cou; alors, il s'y cramponne avec tant de force avec ses griffes et ses dents, qu'il est impossible au malheureux animal de s'en débarrasser. Il court, il bondit, il se frotte contre les arbres, se roule sur la terre et fait vainement tous les efforts imaginables pour se délivrer de son ennemi; celui-ci ne lâche jamais prise et ne continue pas moins à le dévorer vivant, jusqu'à ce que l'horrible blessure qu'il lui fait sur le dos, l'épuise et le fasse tomber mourant sur le gazon. Le glouton, alors, le mange à son aise, et quand il est rassasié, si le cadavre n'est pas trop lourd, il l'emporte dans l'épaisseur de la forêt et le cache dans un buisson touffu pour le retrouver au besoin; ou bien, s'il ne peut le transporter, il le couvre de broussailles et de feuilles.

Plusieurs carnassiers, par exemple le renard et le loup, ont également l'habitude de cacher les restes de la proie qu'ils ne peuvent entièrement dévorer; mais, soit par oubli ou par défiance, ils ne reviennent jamais la chercher. Il n'en est pas de même de celui-ci, qui sait très bien la retrouver lorsqu'il est pressé par la faim et qu'il n'a pu s'emparer d'une proie vivante.

Le glouton se trouve dans les mêmes forêts que le renard bleu ou isatis, et il a la finesse de se servir de ce dernier comme de pourvoyeur, faute de mieux. Lorsqu'il l'entend chasser un lièvre ou une autre espèce de menu gibier, il le suit à la voix et se donne bien de garde de se montrer, pour ne pas l'effrayer. Cependant il se tient toujours à portée d'arriver à lui au moment où le renard prend le lièvre. Alors, le glouton se montre, et l'isatis, pour ne pas être dévoré lui-même, est obligé de détaler au plus vite et de lui abandonner sa capture.

Aussi courageux que vorace, le glouton se défend

avec intrépidité contre les chiens et même les chasseurs; mais comme ses jambes courtes l'empêchent de fuir, il est fort aisé de s'en emparer et même de l'assommer à coups de bâtons. Il faut au moins trois chiens vigoureux pour en venir à bout, et encore est-il rare qu'il n'y en ait pas un ou deux d'estropiés, car il se défend des griffes et des dents, et les blessures qu'il fait sont profondes et cruelles.

Schœffer prétend que le glouton, lorsqu'il est pressé par la faim, se jette dans les rivières, comme la loutre, nage et plonge avec beaucoup de facilité, et s'empare des poissons qui, effrayés, se cachent dans les trous et sous les racines. Sans nier positivement le fait, je le regarde comme très douteux, car cet animal a une organisation qui l'éloigne absolument des habitudes aquatiques. Comme il s'accommode de cadavres corrompus, quand il ne peut s'emparer d'une proie vivante, je conçois que dans de certaines circonstances il puisse fréquenter le bord des rivières, pour ramasser les immondices que les flots jettent sur le rivage; ceci aura fait croire à des observateurs superficiels, qu'il pêchait le poisson qu'on lui voyait manger. Boitard.

---

## ACHMET-BEY.

On ne lira pas sans intérêt les détails suivants sur le bey de Constantine Achmet; c'est là une biographie toute palpitante d'actualité.

En 1776, le beylick de Constantine était gouverné par Achmet-Bey, aïeul du bey actuel. C'était un Coulougli, c'est-à-dire de sang turc mêlé au sang arabe. Mohammed, son fils, ne s'éleva qu'au rang de kalifah, ou lieutenant du bey; il épousa la fille de Daoudy-ben-Gannah, chef d'une des plus puissantes tribus du Sahara, et c'est de ce mariage qu'est né Achmet-el-Hadji, bey actuel de Constantine.

Son père était un homme cruel et cupide. Comme kalifah, il était chargé de la levée des impôts et de sévir contre les récalcitrants. L'énormité de ses exactions et de ses crimes excita des plaintes si universelles, qu'elles parvinrent à Alger, et le dey, si connu lui-même par sa cruauté, donna l'ordre d'exterminer, non-seulement le kalifah, mais toute sa famille, comme l'on extermine une race d'animaux malfaisants. Le kalifah fut étranglé. Achmet, son fils, était un enfant; sa mère, pour le soustraire au même sort, le prit dans ses bras et se sauva, seule avec lui, dans le Sahara, sous les tentes noires de Daoudy-ben-Gannah, abandonnant les grandes richesses que son mari avait accumulées. C'est au sein du désert où s'écoula sa première jeunesse, qu'Achmet développa ses mœurs atroces, dont il a reçu le germe en naissant. L'influence de son oncle maternel auprès de Hassan, bey de Constantine, parvint peu à peu à faire rentrer Achmet, devenu un jeune homme, dans la faveur de son chef. En 1818, il fut rappelé, et quelque temps après nommé kalifah du bey, qui lui rendit la plus grande partie de sa fortune.

Achmet développa, dans l'exercice de ses fonctions, la rapacité et la violence de caractère qui avaient été si fatales à son père. Le bey adressa ses griefs au dey, il demanda sa tête; mais Achmet avait trouvé le moyen de se concilier la protection des hommes influents de la régence; on se borna à lui donner l'ordre de faire le pèlerinage de la Mecque. En 1826, il était de retour à Alger. Après avoir essuyé une nouvelle disgrâce, qui le fit exiler à Medeha, il revint bientôt en faveur, et les amis qu'il avait su se ménager par d'adroites prodigalités le firent élever, l'année suivante, aux fonctions de bey de Constantine, en remplacement d'Ibrahim-Bey, qui fut destitué. La fougue toute sauvage de ses passions ne connut plus de bornes dans ce poste élevé : sa violence, ses exactions, firent éclater les plaintes de presque tous les cheiks, et en 1830 sa perte était résolue; le dey avait remis l'exécution de la sentence à l'époque prochaine où les beys étaient obligés de venir en personne apporter leurs tributs. L'expédition française le sauva.

Environ deux mois avant le départ de l'armée et de la flotte de Toulon, M. de Lesseps, consul de France à Tunis, avait reçu du gouvernement l'ordre d'ouvrir des négociations avec Achmet-Bey; il devait lui faire entrevoir les dangers qui l'attendaient à Alger, et s'efforcer de l'attacher à nos intérêts par la perspective d'une sorte d'indépendance sous notre suzeraineté. MM. Daubignosc et Girardin, qui furent envoyés à Tunis au mois d'avril, avaient mission de seconder ces tentatives : elles furent sans résultat. Achmet repoussa nos avances, et lorsque ces deux agents furent de retour à Toulon, le compte qu'ils rendirent des dispositions du bey, contribua à hâter le départ de l'expédition. On espérait qu'elle pourrait exécuter son attaque avant l'arrivée des troupes de Constantine; mais Achmet arriva bientôt avec son contingent autour d'Alger. Il montra beaucoup de courage; tous les militaires qui ont assisté à la bataille de Staoueli et aux combats qui se livrèrent jusqu'à la capitulation, se rappellent ce chef brillant par l'éclat de ses armes, la magnificence de son costume et la beauté de ses chevaux. Sa tente, qui était d'une grande richesse tomba en notre pouvoir.

La capitulation d'Alger, qui suivit immédiatement la prise du fort l'Empereur, jeta la plus grande terreur parmi les habitants de la ville : ils se hâtèrent, emportant avec eux leurs richesses, de fuir dans toutes les directions encore ouvertes : les uns dans des embarcations, suivirent la côte; les autres sortirent en foule par le faubourg Bab-Azoun, qui conduisait vers Achmet. Le gendre du dey, l'aga Ibrahim, qui avait commandé momentanément l'armée à Staoueli et à Sidi-Kalef, ne voulant pas partager le sort de son beau-père, fut un des premiers à venir chercher un refuge près d'Achmet, avec toute sa fortune portative; il fut suivi d'un nombre immense d'habitants, appartenant presque tous à des classes opulentes. Escorté de ce riche et nombreux convoi, Achmet prit avec ses troupes le chemin de Constantine, le jour même de la capitulation d'Alger. En passant à la Nassanta, ferme immense du dey, où se trouvaient les haras et les troupeaux du gouvernement, il s'empara de tout ce qu'il trouva à sa convenance. Bientôt les trésors d'Ibrahim excitèrent sa convoitise; il mit la main dessus, et l'imprudent aga revint quelques jours après à Alger, complètement dépouillé.

Le retour d'Achmet à Constantine fut considéré comme une sorte de triomphe dans son beylick; cette

foule immense qui venait se réfugier sous sa protection, le riche butin qui le suivait, frappèrent vivement l'imagination des Arabes : ils exaltèrent sa puissance, ses talents; il devint pour eux comme une providence destinée à préserver tout un peuple de son entière destruction; mais ces illusions enthousiastes ne tardèrent pas à se dissiper. Les Turcs réfugiés d'Alger furent parfaitement traités par Achmet; il les prit à son service, leur assura la moitié du traitement dont ils jouissaient sous le dey; mais, réunis à ceux qui étaient auparavant à Constantine, ils ne tardèrent pas, en voyant leurs rangs doublés, à donner des preuves de cet esprit turbulent et insubordonné qui les caractérise. Humiliés de recevoir les ordres d'un Coulougli, ils résolurent de déposer Achmet et d'élire un bey de leur race. Pleins de confiance dans leurs forces, ils se réunirent en armes hors de la ville, et sans autre formalité ils firent signifier à Achmet sa déchéance. L'on s'occupa immédiatement de lui trouver un successeur : le choix tomba sur un jeune homme plus distingué par ses penchants pour la débauche et l'ivrognerie que par ses talents et son expérience, mais qui était fils d'un ancien bey.

**(La fin à un prochain numéro.)**

## TESTAMENT

### DE CHARLES II, ROI D'ESPAGNE,

*en faveur d'un petit-fils de Louis XIV,*

Ce testament fut pour nous une pomme de discorde, et faillit entraîner la ruine de la monarchie du grand-père avec celle du petit-fils. Les motifs qui déterminèrent Charles II à léguer sa couronne à la maison de France, au préjudice de la maison d'Autriche, sont assez connus. Nous nous bornerons ici à rapporter une anecdote conservée par Saint-Simon. Le duc d'Abrantès, qui venait d'assister à l'ouverture du fameux testament, voulut se donner le plaisir d'annoncer le choix du successeur. Aussitôt qu'il parut, il fut investi, circonvenu. Blécourt, ambassadeur de Louis XIV, s'avance; le duc le regarde fixement, puis détourne la tête. Cette action surprit Blécourt, et sembla d'un mauvais augure pour la France. Tout à coup, le duc faisant comme s'il n'eut pas aperçu le comte d'Harcourt, ambassadeur de l'empire, lui sauta au cou, et lui dit en espagnol : *Monsieur, c'est avec beaucoup de plaisir*, et après une pause, suivie d'une nouvelle embrassade, *oui, monsieur, c'est avec une joie extrême et le plus grand contentement que je me sépare de vous, et prends congé de la très auguste maison d'Autriche.* L'avénement de Philippe V ne pouvait être publié d'une manière plus bouffonne.

## DES SÉPULTURES CHEZ LES ANCIENS.

Dans tous les siècles, comme dans tous les pays, les peuples ont enfoui et caché sous la terre des trésors qui très souvent ont été perdus pour les dépositaires eux-mêmes, et qui aujourd'hui le sont également pour nous. Chez les nations policées, c'est dans les temples que, de tous temps, furent accumulées les richesses; chez les nations barbares et guerrières, c'est dans les tombeaux. Qu'un chef de Scythes, de Gètes ou de tout autre peuple barbare, après avoir, pendant quelque temps, conduit à la victoire et aux conquêtes ses hordes sauvages, après leur avoir donné une religion et des lois, en ait assez imposé à leur imagination pour devenir à sa mort leur dieu : le fait n'a rien que de probable, et l'histoire en offre plusieurs exemples. Mais qu'un homme ait fondé une religion toute militaire, où il semble n'avoir eu pour but que de former des guerriers; qu'il soit parvenu à leur faire regarder la mort, et principalement la mort reçue dans les combats, comme une faveur, comme un passage à une vie plus heureuse dans un paradis imaginaire, où, parmi des délices de tout genre, ils auraient le bonheur de se battre sans cesse en restant invulnérables et immortels, et de boire de l'hydromel et de la bière servis par des vierges; enfin que l'espoir de cette béatitude ait exalté leur valeur jusqu'à la démence, et produit des prodiges d'audace et de sang-froid : voilà ce qui, quoique vrai, paraît inconcevable.

Aux approches du trépas, quels devaient être pour un mourant les résultats de ces idées fanatiques? On le devine sans peine. Avec sa croyance, il ne pouvait regarder que comme une honte d'entrer à pied et mesquinement armé, à la cour de son grand dieu; pour y paraître avec quelque dignité, il lui fallait des parures en or et en argent, de belles armes, des chevaux de prix, de riches habillements, un cortége de serviteurs, d'amis ou d'esclaves, en un mot la magnificence des grands, ou tout l'appareil d'un guerrier prêt à marcher au combat. On l'inhumait donc à sa mort, avec son arc, ses flèches, son habit de guerre, ses meilleures armes, et la plus précieuse portion de ses bijoux et de ses richesses; on ensevelissait avec lui des femmes, des esclaves, et son plus beau cheval, afin que dans sa nouvelle demeure il pût trouver une monture. Et ces dispositions, quand, avant de mourir, il n'avait pas eu la consolation de les ordonner lui-même, devenaient un devoir sacré pour sa famille et ses amis. Ces mœurs existent encore dans certaines parties de l'Inde; qui ne sait que, de temps immémorial, ces riches contrées ont vu, à la mort d'un chef, ses femmes solliciter la faveur d'être brûlées avec lui, pour l'accompagner à la cour de Brama?

« Chez les Germains, les funérailles étaient simples, dit Tacite; toute la distinction qu'on y accordait aux personnages illustres était d'être brûlés avec certains bois. On ne jetait sur les bûchers ni habits, ni parfums, mais les armes du mort, et quelquefois son cheval; puis on élevait sur son corps une butte. » Il en était de même des Gaulois. Montfaucon fait mention d'un tombeau découvert à Cocherel, en Normandie, formé de grosses pierres, et qui contenait un grand nombre de corps brûlés; près de chacun d'eux était une hache de pierre, avec plusieurs de ces os pointus qu'employaient les sauvages pour armer leurs lances et leurs flèches, et qui probablement servaient dans les Gaules au même usage. Ainsi les Scandinaves, les Germains et les Gaulois brûlaient leurs morts; mais, chose inexplicable, les Francs qui habitaient le sein de la Germanie, qui en parlaient la

langue, qui avaient adopté les mœurs des Germains, différaient sur ce point de leurs compatriotes; ils inhumaient les corps tout entiers avec les objets de dépôt. Devenus maîtres de la Gaule, ils y conservèrent ce mode de sépulture, qui déjà était le leur avant la conquête. Au moins c'est ce que paraît démontrer un tombeau découvert, dans le XVII<sup>e</sup> siècle, près de Tournai, et que l'on assure être celui de Childéric, père de Clovis; non-seulement le corps ne portait aucun vestige de feu, mais il y avait encore des objets tels qu'un fourreau d'épée et des fragments de baudrier, qui, s'ils eussent passé par les flammes, auraient été totalement détruits. On recueillit aussi dans ce tombeau un vase d'agathe, plus de trois cents médailles d'or ou d'argent, de nombreuses petites figures en or, des agrafes, des boucles, des restes d'habillements garnis de pierres précieuses; enfin une multitude d'autres objets en or dont il n'est pas aisé aujourd'hui de deviner l'usage. On peut reconnaître, par cette énumération sommaire, quelles richesses contenaient les tombeaux des rois francs et ce que pouvaient en renfermer proportionnellement ceux des hommes de la nation plus ou moins haut placés, et par conséquent, ce qu'on peut espérer de trouver dans ceux que le hasard fera découvrir, ou qui, indiqués par l'histoire, auraient un emplacement connu, qu'on pourrait fouiller avec assurance.

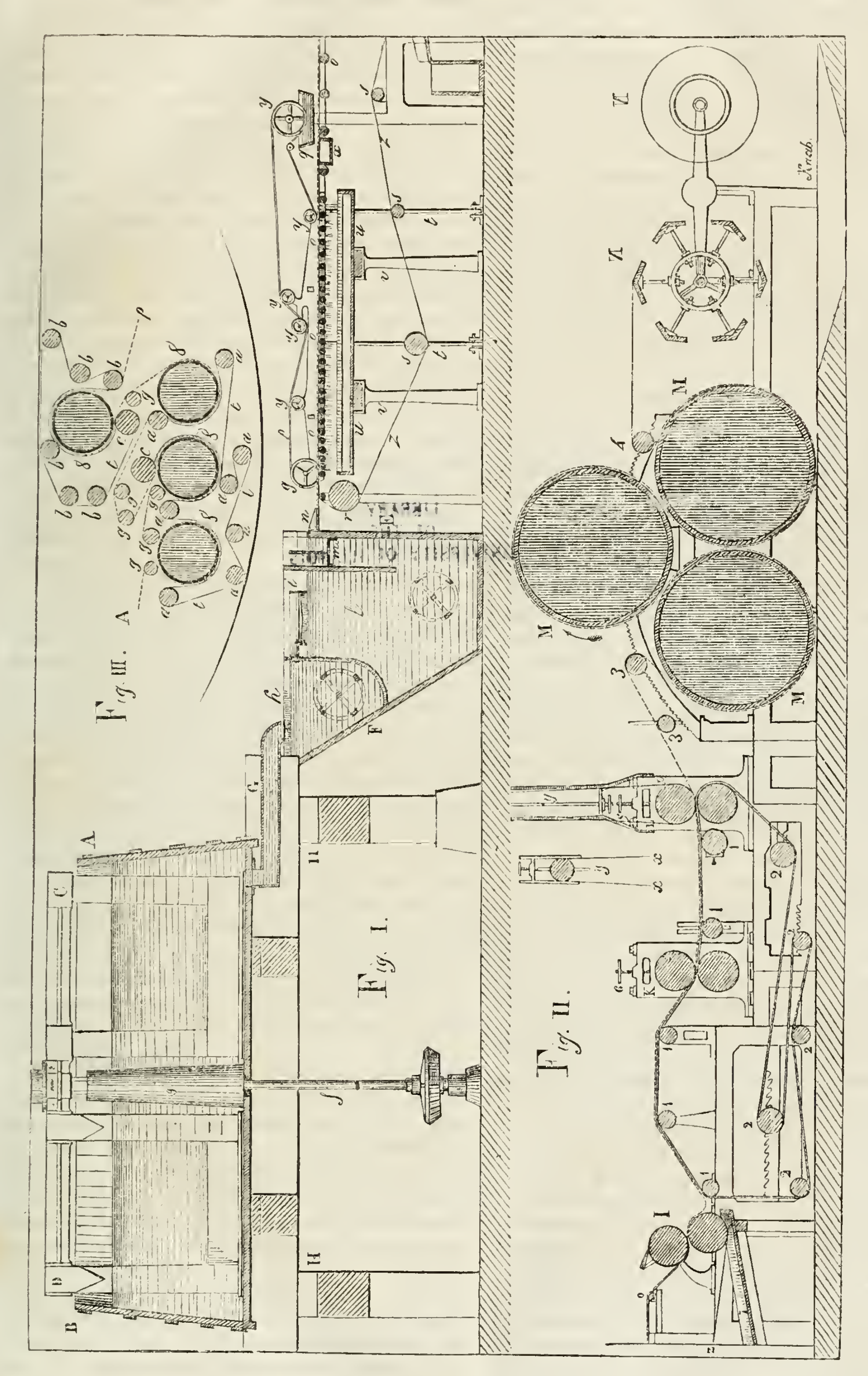
On rencontre aussi de nombreux tombeaux dans les déserts qui sont au midi de la Sibérie; les Russes, qui y multiplient les fouilles, en retirent toutes sortes d'ustensiles, des urnes, des ornements, des sabres, des poignards, de petites idoles, des médailles d'or et d'argent, et des jeux entiers d'échecs en or. Tout cela s'accorde parfaitement avec ce qu'on lit dans différents ouvrages sur les tombeaux des anciens Cimbres et autres peuples du nord de l'Europe; on voit en certains endroits une si grande quantité de ces tombeaux, qu'on les prendrait de loin pour une chaîne de petites montagnes.

L'Italie aussi nous a offert des exemples de richesses enfouies dans les tombeaux; mais ceux qui servaient aux basses classes n'étaient garnis que d'ustensiles de cuivre, de fer ou de laiton. Telle est la nature de celui dont nous donnons aujourd'hui la gravure; il fut découvert par M. Hamilton, à dix lieues au-dessus de l'ancienne Capoue, près de Trebbia; le squelette qu'il renfermait était étendu dans le milieu du sépulcre; contre le mur, au-dessus de sa tête, se trouvaient attachées six courtes baguettes de fer, mobiles autour d'un clou, comme les branches d'un éventail; à la gauche du corps étaient deux candelabres rouillés, deux épées, un couloir de bronze percé de plusieurs trous, une jatte également de bronze dans laquelle était une petite coupe ronde, fixée à un très long manche recourbé en crochet; enfin deux œufs, une râpe, et plusieurs vases de terre cuite suspendus contre les murs ou placés à terre vers les pieds du mort. Ces vases ne peuvent être regardés comme des vases cinéraires, d'abord parce qu'on n'a trouvé dans le tombeau qu'un seul corps; ensuite parce qu'ils étaient découverts, tandis que tous les vases cinéraires ont leur couvercle.



(Tombeau antique découvert à Trebbia.)

## MACHINE A PAPIER.




En séparant par une coupure les deux dessins, et collant la figure II à la suite de la figure I ; on aura tout le développement de la machine à papier que nous avons été forcés de donner en deux parties.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## FABRICATION DU PAPIER.

Nous savons tous quelle est depuis des siècles l'importance de la fabrication du papier; il serait superflu de disserter long-temps sur son origine; peu de personnes ignorent que le papier prend son nom d'une plante célèbre dans l'antiquité, et qui croissait en Égypte sur les bords du Nil. — Ce sont en effet les Égyptiens qui les premiers imaginèrent, en utilisant le papyrus, de transmettre leur écriture bizarre sur un tissu d'une forme, pour ainsi dire, commerciale, et à la portée de tous; avant eux, les pierres polies, les feuilles et les écorces d'arbres sans préparation, les métaux, et une foule d'autres substances, toutes très incommodes, étaient destinées au même usage; mais ne pouvaient atteindre le même but. Le papyrus qui, nous le répétons, servit à les remplacer, est une espèce de roseau, dont la tige, de forme triangulaire pyramidale, haute de 7 à 10 coudées, est supportée sur une racine tortueuse couronnée d'une touffe élégante; le procédé qui servait à en extraire le papier égyptien, consistait simplement à séparer, au moyen d'une aiguille, les couches concentriques du roseau, de manière à obtenir 10 à 20 lames ou feuillettes fort minces et étroites, mais qui, accolées et superposées, finissaient par donner un papier assez grand, mais peu épais.

A cet état brut, et quelquefois, après avoir été collé avec de la fleur de farine délayée dans de l'eau, ce papier égyptien était expédié dans toutes les parties du monde civilisé. — L'Italie surtout, sous l'empereur Auguste, en recevait des quantités considérables, et à Rome, devenant l'objet d'une nouvelle industrie, il subissait de nouvelles et nombreuses préparations, destinées à lui donner de la force, de l'étendue et de la beauté. Malgré ces avantages, le papyrus égyptien avait des défauts qui le firent abandonner par de nouvelles découvertes; dans le moyen-âge, il disparut complètement, et il fut remplacé par un nouveau tissu dont la matière premiére, le coton, devait être traitée par des procédés plus compliqués que ceux qu'exigeait le papyrus égyptien, puisqu'il s'agissait de créer un tissu, qui dans ce dernier se trouvait naturellement formé. Au onzième siècle, le papier coton était très répandu dans l'empire d'Orient, où la fabrication, qui a encore lieu de nos jours, ne suffit pas à la consommation.

De nos jours, le papier se fabrique, dans la plus grande partie de l'Europe, avec de vieux débris de toile, de coton, avec des chiffons, en un mot. Avant de décrire cette industrie, qui a fait de si grands progrès par la découverte d'ingénieux procédés, nous parlerons du papier de Chine, si remarquable par sa finesse, sa beauté et son éclat argentin, et dont toutes les qualités réunies n'ont pu encore être obtenues en Europe à un si haut degré.

Les Chinois sont les premiers peuples de la terre qui aient fabriqué du papier de pâte, ils en font de temps immémorial avec différentes substances; une des plus employées est une espèce de bambou; pour en extraire le papier, on ne prend que la seconde pellicule qui est tendre et blanche, on la fait macérer dans de l'eau, et on la bat jusqu'à ce qu'elle soit réduite en pâte, on moule cette dernière, on sèche les feuilles tissées qui en proviennent, on les colle, puis on leur fait subir différentes préparations nécessaires pour leur donner la belle apparence qu'elles ont.

Le papier de chine réussit parfaitement à l'impression; aussi, il est employé en forte quantité en Europe pour orner les éditions de luxe, et la teinte légèrement grisâtre qu'il possède toujours, loin de lui nuire, donne au contraire plus de prix aux gravures.

*Papier de chiffons.* — La matière première, qui aujourd'hui sert à la fabrication du papier sont, répétons-le, les chiffons de toutes espéces et de toutes couleurs.—Leur emploi est tellement considérable, que leur seule cueillette fournit á l'existence d'un grand nombre d'individus. — Les chiffons que le fabricant reçoit, sont déposés dans un vaste magasin, et demandent un premier triage, destiné á les séparer suivant leur finesse, leur composition, et leur blancheur; les différents lots qu'on obtient de cette manière, sont réservés pour obtenir des produits plus ou moins beaux, plus ou moins colorés. — Cette opération, qui a lieu sur un treillis en fil de fer, destiné à faciliter l'expulsion des matières terreuses et étrangères, est accompagnée de la division des grands chiffons et de la séparation de toutes les parties dures qu'ils peuvent présenter; portés ensuite dans une autre piéce, ils sont réduits en petites longueurs, soit avec un couteau mécanique, soit, plus communément, à la main, au moyen de faulx tranchantes. Après cette opération, on faisait et on fait encore, dans quelques fabriques, subir aux chiffons une manipulation détestable, qui consiste á les faire pourrir afin de les désagréger, et de rendre par là leur division plus facile; indépendamment de son insalubrité, ce mode de travail donne souvent de trés grands déchets, par la destruction du tissu lui-même. Dans le nouveau système de fabrication, on rejette complètement cette opération infecte, ainsi que les ustensiles grossiers, semblables à des mortiers qui servent quelquefois encore á triturer la matière première.

Aussitôt après le coupage avec les faulx, on soumet le chiffon à un lessivage à la soude caustique qui, tout en le ramollissant, n'occasionne aucune perte, et le prépare á être parfaitement blanchi; cette lessive, qui s'opère dans de grandes cuves en bois chauffées à la vapeur, est suivie d'un rinçage à l'eau pure, et la matière, aprés avoir abandonné une partie de son eau par une légère pression, est portée dans des chambres en sapin à double fond percé de trous, ou dans de nombreuses caisses hermétiquement fermées, où l'on fait arriver du chlore, gaz préparé au fur à mesure, et dont la propriété principale est de blanchir les tissus humides avec énergie; après une réaction de 24 à 36 heures et un renouvellement prolongé de chlore, le chiffon désagrégé, devenu d'une blancheur éclatante, est transporté dans les piles á effilocher, machines beaucoup plus puissantes que les pilons qu'elles remplacent. — Ces machines qui servent à broyer le chiffon et qu'une force de 4 à 5 chevaux fait mouvoir, se composent d'un cylindre en bois armé de lames à son pourtour, et placé au-dessus d'une platine métallique cannelée; c'est entre le cylindre animé d'une grande vitesse, et la platine immobile, que le chiffon, nageant dans l'eau, et placé dans l'auge ovale en fonte qui supporte le cylindre, est obligé, par le mouve-

ment de rotation continuel qui lui est imprimé, de venir tour à tour et continuellement se présenter pour être déchiré.

Des piles à effilocher qui servent aussi à laver le chiffon par un courant continuel d'eau pure, la pâte qui n'est encore que grossièrement triturée, se rend dans les piles à raffiner, semblables, à peu près, aux précédentes; là, toujours dans une quantité d'eau considérable, le broyage se termine, et le chiffon, très divisé, est versé en pâte liquide dans la cuve à ouvrer, d'où il sort pour former le papier.—Le mode de fabrication que nous avons indiqué jusqu'à présent, n'est pas toujours suivi de la même manière; ainsi, souvent le blanchiment par le chlore gazeux, ne se fait qu'après l'effilochage du chiffon, souvent aussi il s'exécute en versant dans les auges des piles de l'hypochlorite de chaux dissout, qui produit le même effet que le chlore; ce dernier moyen, moins insalubre et plus coûteux, est aussi employé de concert avec le blanchiment par le chlore, lorsque ce dernier n'a pas réussi complètement.—Une fois qu'on a reçu le chiffon liquide dans la cuve à ouvrer, il y a deux manières de fabriquer le papier : soit à la main, soit à la mécanique; dans le premier cas, le plus ancien, on prend, au moyen d'une forme garnie d'un châssis de toile métallique, une certaine quantité de pâte qui, égouttée, donne une feuille de peu d'étendue; en soumettant ces feuilles à de fréquents pressages, d'abord entre des feutres, puis seules, en les séchant ensuite dans de vastes bâtiments très élevés, on finit par obtenir, après un long travail, des feuilles de papier qui, triées et pliées, sont prêtes à être livrées au commerce.—Cette méthode, employée dans toutes les petites fabriques, est encore nécessaire pour produire certains papiers de qualité tout à fait supérieure.

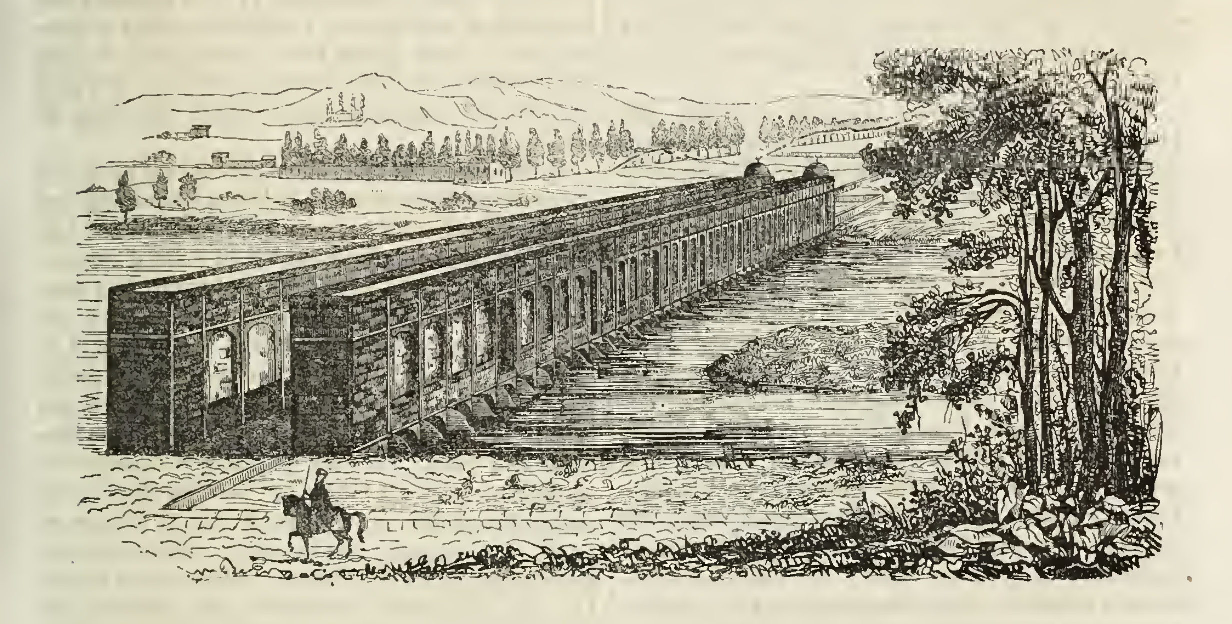
*Papier continu*.—Aujourd'hui, dans la plupart des grandes fabriques, on emploie, pour la confection du papier, de belles machines, dont le travail régulier équivaut à un nombre d'ouvriers considérable. Nous donnons le dessin d'une de ces machines, qui suffira pour faire connaître leur travail.

(Fig. 1.)—Le chiffon entièrement broyé et lavé, dans les piles raffineuses, se rend dans une grande cuve AB, élevée à quelque distance de terre, sur un châssis en bois HH; il est continuellement tenu en suspension dans de l'eau très pure, au moyen d'un agitateur CD, formé de deux bras en fonte, supportant chacun un cadre en bois. Cet agitateur reçoit un mouvement de rotation d'un arbre *f*, traversant la cuve dans un cône creux, en fonte *g*, destiné, comme il est facile de le voir, à empêcher que le liquide ne s'échappe par l'ouverture nécessitée pour le passage de l'arbre; il sert aussi à soutenir ce dernier dans sa partie supérieure.

C'est dans cette cuve que se fait le collage du papier, destiné à l'empêcher de boire. — La pâte collée et liquide, se rend par le conduit G, dans un compartiment *h*, d'une grande caisse FE, tenant toute la largeur de la machine et se trouvant, par conséquent, dans le dessin coupé par le milieu. De ce compartiment *h*, le liquide pâteux remué par un agitateur, déborde sur une grille métallique *i* très serrée, de la largeur de la caisse, et destinée à retenir les graviers et autres corps durs qui nuiraient à la beauté du papier; la pâte, dont la filtration est facilitée par un mouvement de va et vient imprimé au tamis, tombée dans le grand compartiment *l*, est forcée par une paroi de descendre vers un second agitateur; puis, elle remonte vers une plaque métallique *m*, percée de trous dans toute sa longueur, la traverse, est maintenue toujours au même niveau, elle s'écoule sur une avance *n*, de la largeur du papier, qui la déverse sur une toile. Cette toile métallique très serrée, formée de fils de laiton très fins, et indiquée dans la gravure par un seul trait, reçoit le mouvement du cylindre *r* et du cylindre inférieur de la première presse I (fig. II); elle se meut de gauche à droite en entraînant la pâte, s'appuie successivement et sur de petits rouleaux en cuivre indiqués par un cercle noir, puis sur les rouleaux *o*, après avoir passé au-dessus d'une longue boîte très étroite *x*. Dans la fig. II, elle passe entre les deux cylindres de la presse I, et abandonne alors le papier dont le chemin parcouru, indiqué par un tiret, peut se suivre parfaitement; la toile revient donc seule de droite à gauche (voy. *zz*), en s'appuyant sur les rouleaux *s*, arrive de nouveau sur *r*, recommence sans cesse le même chemin, en emportant toujours de nouvelles matières. — La pâte se sépare, pendant le trajet qu'elle parcourt, jusqu'à la presse I, (fig. II), d'une grande partie de son eau, que la finesse de la toile laisse seule passer. Cet égouttage est facilité par un tremblement continuel, imprimé au cadre supportant les petits cylindres sur lesquels s'appuient la toile et le papier; c'est pour cette raison que les pieds *tt* de ce cadre sont construits, dans leur partie inférieure, de manière à pouvoir s'incliner sur leur axe.—Le mécanisme qui produit ce mouvement n'a pu être indiqué. Une caisse plate *uu*, supportée par les pieds *vv*, reçoit l'eau de la pâte égouttée.—Dans la caisse *x*, qui tient toute la largeur de la toile, le vide est toujours entretenu par un appareil en dehors de la machine; l'espèce de succion qui en résulte, applique fortement le papier contre la toile, et fait précipiter une grande partie de l'eau qu'il contenait encore.—Deux courroies, (dont une seule, *p*, se mouvant sur les roulettes *y*, est apparente, puisque nous avons supposé la machine coupée par le milieu), se trouvant des deux côtés de la machine, sont appliquées contre la toile métallique dont elles suivent le mouvement; elles déterminent la largeur du papier dans l'espace compris entre elles; une auge *q*, pleine d'eau, sert à les nettoyer.—Comme la largeur du papier n'est pas toujours la même, il faut pouvoir changer la distance comprise entre les deux courroies. Dans ce but, toutes les roulettes *y* qui soutiennent la courroie, sont fixées sur une seule pièce en laiton *o*, deux barres de fer, indiquées dans la figure par de petits carrés hachés, réunissent cette pièce *o*, à celle tout à fait semblable qui est de l'autre côté de la machine; c'est sur les barres fixes, qu'en faisant glisser les deux pièces *o*, on peut les rapprocher plus ou moins, suivant la largeur du papier.

Fig. II, *suite de la machine*. — Le papier, après avoir reçu une pression peu forte entre les deux cylindres en cuivre I, abandonne, comme nous l'avons dit, la toile métallique, et a déjà assez de force pour faire seul le court trajet que l'on remarquera dans la gravure, (le papier toujours est indiqué par un tiret). Il est reçu sur un feutre plus large que lui, dont l'épaisseur est désignée par deux traits parallèles; ce feu-

tre, en se soutenant sur les cylindres en bois 1, conduit successivement le papier entre les deux presses, K et L, chacune formée de deux cylindres en fonte ; on peut à volonté rendre plus ou moins énergique la pression, au moyen de vis de pression, 6 et 5 ; à la seconde presse plus énergique, le papier ne touche pas le cylindre supérieur, un second feutre $x$, s'enroule sur ce cylindre ainsi que sur un autre placé à une hauteur de 8 ou 9 pieds, sur un léger châssis en fer, que nous n'avons pu indiquer dans toute sa hauteur dans la figure, mais dont l'extrémité est à côté ; du reste, cette disposition est facile à concevoir.—Le premier feutre après la seconde presse, revient sur lui-même par de nombreux détours, destinés à le dessécher, il s'appuie successivement sur tous les rouleaux 2, et refait sans cesse le même chemin. Ce feutre étant assez large, quoique bien tendu, pouvait se plisser et diminuer de largeur ; pour obvier à cet inconvénient, on le termine par un rebord en cuir, puis entre deux petites roulettes qui le retiennent fortement; ces *tirettes*, car c'est leur nom, sont assez nombreuses, des deux côtés de la machine ; nous ne les avons pas indiquées de peur de jeter trop de confusion dans la gravure. — Le papier, au sortir de la presse L, s'appuie sur les petits rouleaux 3, s'enroule successivement sur trois grands cylindres M, destinés à le sécher, puis sur le petit 4, et se dévide enfin sur le dévidoir N.—Les trois grands cylindres sont en fonte, creux, ils tournent par un renvoi de la force motrice, et un des tournillons sur lesquels il s'appuie, est percé de manière à laisser passer un tuyau qui amène continuellement de la vapeur; ces cylindres, par cette vapeur, sont échauffés à près de 100°, de sorte que le papier est rapidement séché.—Ce séchoir a des inconvénients, il laisse le papier se plisser, ce qui nécessite de lui donner de fortes pressions ; aussi l'a-t-on remplacé, — La fig. III, montre un séchoir nouveau.—Le papier arrive en A et appuyé sur tous



( Pont d'Ispahan à Julfa ; *Voir* l'article, page suivante. )

les petits cylindres en cuivre $g$, il s'enroule sur un premier grand cylindre 8, chauffé, comme nous l'avons dit, sur le second cylindre, il est fortement pressé par un cylindre en fonte $c$, il passe ensuite au troisième, puis au quatrième, où il subit une nouvelle pression, toujours d'un cylindre $c$ en fonte, il sort enfin en $p$.— Mais ce trajet, il ne le fait plus seul, il est maintenu contre les trois chauffeurs d'en bas, par un feutre $t$ qu'indique un seul trait, s'appuyant sur les rouleaux en bois $a$, et contre le seul supérieur par un second feutre, s'appuyant sur les rouleaux $b$ ; ces feutres bien tendus empêchent le papier de se plisser. On peut suivre sur la figure les mouvements de l'appareil.—Le dévidoir sur lequel s'enroule le papier, est double, lorsque l'un des deux est couvert d'assez de papier, on fait basculer l'appareil et celui qui est vide prend la place de l'autre.—On enlève le papier du dévidoir en le coupant, on le porte sur une table où le premier tas obtenu est subdivisé, suivant la grandeur que doit avoir le papier ; on le soumet alors à l'action de la presse hydraulique, et il passe entre les mains des trieuses et des plieuses.

Dans la description que nous avons donnée de la machine à papier, nous n'avons pas dit l'emploi de tout ce qui n'est qu'indiqué au trait dans la gravure ; on aura aisément reconnu, que ce sont des supports qui servent à soutenir la quantité de cylindres nécessaires ; supports qui existent des deux côtés de la machine.

Il nous a été indispensable d'entrer dans ces détails, assurément très arides ; mais nous avons préféré, dans une description aussi importante que celle de la fabrication du papier, sacrifier la partie littéraire à la partie industrielle ; il s'agissait de donner une explication à la portée de tous ; aurons-nous réussi? nous l'espérons !

C. Knab, ingénieur.

## PERSE. — ISPAHAN.

(*Pont Alaverdi-Khan, d'Ispahan à Julfa.*)

Les géographes modernes ont été partagés d'opinion au sujet d'Ispahan. Quelques-uns l'ont regardé comme l'Hécatompylos, la ville aux cent portes des Grecs, qui fut pendant quelque temps la capitale du pays des Parthes; les autres pensent, avec plus de raison, que c'est l'Aspadana de Ptolémée. Du reste, cette ville ne paraît pas avoir été bien importante autrefois ; ce n'est que sous les califes de Bagdad qu'elle devint le chef-lieu d'une province étendue. On dit que Tamerlan s'en empara lorsqu'il ravageait l'Asie, et qu'il la détruisit sous prétexte de révolte. Ispahan, sous les premiers sophis, n'était qu'une ville de second ordre ; mais, lorsque Chah-Abbas I$^{er}$ en eut fait la capitale de son empire et le centre d'un grand commerce, elle devint en peu de temps une des plus riches, des plus belles et des plus grandes villes de l'univers.

Sous le règne d'Abbas II et de Soléiman, elle avait, selon Chardin, huit lieues de circuit, cent soixante-deux mosquées, quarante-huit colléges, mille neuf cents caravanserails, deux cent-soixante bains publics, et plus de quarante mille maisons ou palais. La population était de onze cent mille habitants. Cette ville, où Chah-Abbas avait attiré, par toutes sortes de moyens, des négociants, des ouvriers, des artistes, des agriculteurs des contrées les plus lointaines de l'Asie, cette ville, qui avait pris tout à coup à la fin du XVI$^{e}$ siècle un accroissement prodigieux, qui était devenue pour le commerce, l'entrepôt le plus considérable de l'Orient, le centre et le siége d'un grand empire, n'a eu en quelque sorte qu'une existence éphémère. Elle souffrit trop sous le règne des Afghans; elle perdit une trop grande partie de ses richesses sous celui de Nadir; elle vit trop s'affaiblir son industrie et son commerce sous les successeurs de ce conquérant, pour qu'elle ne dût déchoir encore plus promptement qu'elle ne s'était élevée; elle ne pouvait manquer, pendant les troubles qui eurent lieu avant et après le règne de Kérim, de voir abandonner et détruire ses plus beaux monuments. Aujourd'hui, Ispahan n'est plus entouré que de ruines et de décombres; on chercherait en vain le faubourg d'Abbas-Abad, qui occupait toute la partie occidentale, et qui formait un des plus beaux quartiers, un des plus grands, un des mieux bâtis. Celui des Guèbres, situé au midi, n'existe plus également; toute la partie orientale et septentrionale, n'offre, dans un rayon de demi-lieue, et même davantage, que des maisons écroulées, des pans de murs inclinés, des amoncellements de terre; de sorte que cette ville qui avait, avant d'être prise par les Afghans, plus de huit lieues de tour, n'a pas aujourd'hui, dans sa partie habitée, trois quarts de lieue, et sa population de onze cent mille âmes ne va pas dans ce moment, au-delà de cinquante mille.

Cependant, tout n'est pas détruit, tout n'est pas tellement endommagé qu'on ne puisse juger à quel point cette ville méritait autrefois de fixer les regards du voyageur. Le palais que Chah-Abbas fit bâtir, figurerait avec avantage à côté de tout ce qu'il y a de plus grand, de plus majestueux. Rien n'égale, parmi nous, la vaste étendue des places publiques, la richesse des mosquées, la beauté des caravanserails qui existent encore ; on est frappé de l'élégante architecture des ponts; l'Europe n'offre rien qui leur soit comparable pour la commodité des gens de pied, pour la facilité de leur passage, pour les faire jouir, sans danger, le jour, de la vue de la rivière et de ses environs ; le soir, de la fraîcheur de l'air. Le Tchar-Bag, longue avenue de platanes, est bien supérieure à nos plus belles allées, et même à nos jardins ; elle est formée par quatre rangées d'arbres, extrêmement gros et touffus. Les deux allées de côté, un peu plus hautes que celles du milieu, ressemblent à nos boulevards; mais l'allée du milieu, beaucoup plus large que les nôtres, est couverte de verdure et de fleurs ; on a pratiqué dans toute sa largeur, des canaux et des bassins de forme et de grandeur différentes, destinés à recevoir les eaux du Zenderout, et à les répandre sur les gazons et les parterres. Cette avenue allait se perdre dans le beau jardin royal, connu sous le nom d'*Azer-Gérib*, ou mille arpents ; cette partie de l'allée est détruite, mais la première existe dans toute sa beauté.

Le Maydan, dont tous les voyageurs ont parlé, est une immense place, remplie de beaux monuments ; on remarque entre autres celui où est placée une très grande horloge que Chah-Abbas fit venir d'Ormus, l'orsqu'il eut enlevé cette île aux Portugais. Il y avait autrefois sur cette place, un canal ombragé par une allée d'arbres qui en faisait le tour. Les arbres et le canal ont disparu, au point qu'on n'en voit pas la moindre trace. La plupart des caravanserails sont fort beaux, mais la ville, proprement dite, est en général mal bâtie; les maisons ont peu d'apparence au dehors, quoiqu'à l'intérieur elles soient riches et commodes ; toutes sont formées de briques durcies au soleil; il n'y a guère que les palais, les mosquées et les édifices publics qui soient en briques cuites au feu. Les rues sont étroites, sinueuses, sales; elles ne sont point pavées, de sorte que lorsqu'il pleut on nage dans la boue. Les maisons ont chacune plusieurs terrasses, sur lesquelles on couche pendant quatre ou cinq mois de l'année.

Le royal palais d'Ispahan, était un des plus grands que l'on pût voir dans une ville capitale ; il avait, dit Chardin, plus d'une lieue et demie de circonférence. Le grand portail, nommé *Ali-Capi*, c'est-à-dire la Porte-Haute, la Porte-Sacrée, était tout en porphyre. Les Persans révéraient cette porte comme sacrée ; les gens qui avaient reçu des grâces du roi, allaient s'y agenouiller en grande cérémonie, ils priaient à haute voix pour la prospérité du prince. C'était aussi un asile inviolable ; personne, excepté le monarque, ne pouvait en arracher un coupable qui venait s'y réfugier ; et encore, lorsque le monarque donnait cet ordre, ce n'était pas directement, mais en défendant de porter à manger au fugitif, ce qui l'obligeait enfin à sortir de sa retraite. Tous les malfaiteurs s'y retiraient pendant qu'on instruisait leur jugement, les hommes et les femmes séparés dans deux vastes jardins, ayant chacun un pavillon. Les mosquées, ni les autres lieux sacrés ne sont point des asiles en Perse ; on n'est en sûreté que dans les tom-

beaux des grands saints, sous la porte *Ali-Capi*, dans les cuisines et les écuries du prince. A côté de l'entrée principale du royal palais, étaient deux petites salles, nommées salles des Gardes; mais la personne du souverain est si respectée en Perse, qu'on néglige toujours de placer des gardiens, et ceux qu'on met en faction la nuit, dorment comme dans leur propre demeure.

Le pont *Alaverdi-Khan*, ainsi nommé du gouverneur qui le fit construire à ses frais sous le règne de Chah-Abbas, est jeté sur la rivière Zenderout; il sert à se rendre dans le faubourg de Julfa. Ce magnifique pont a trois cent soixante pieds de longueur sur vingt de largeur; le milieu est destiné aux gens à cheval et aux bêtes de somme; on a construit de chaque côté pour les piétons une galerie en arcades, large de neuf pieds, haute de vingt-cinq à trente. La plate-forme de cette galerie, sur laquelle on peut également passer ou se promener, est garnie de chaque côté d'une balustrade; on y monte par un escalier construit dans la tour qui se trouve à chaque extrémité de la galerie. Tout le pont est bâti en briques et en pierres de taille; on y compte trente-quatre arches. Lorsque l'eau est basse, on peut aussi passer sous les arches du pont; on a pratiqué à cet effet une galerie qui les traverse, et le lit de la rivière a été pavé en grandes pierres de taille; quelques-unes s'élèvent au-dessus des autres, et permettent de traverser l'eau à pied sec.

Julfa est éloigné du pont d'environ trois cents pas; les rues de ce faubourg sont larges, ses maisons élégantes et commodes; presque toutes ont des jardins arrosés comme ceux d'Ispahan par les eaux du Zenderout. Julfa a peu souffert dans ses édifices, mais beaucoup dans sa population et dans la fortune de ses habitants; autrefois il renfermait douze mille âmes, le nombre en est réduit à huit cents. Le commerce qui s'y faisait avec la Turquie, avec la Russie, avec l'Indoustan et les contrées de l'Asie, était immense et lucratif; il est presque nul aujourd'hui. Les plus riches Arméniens ont fui cette contrée pendant les dernières années du règne de Nadir; plusieurs ont péri durant les troubles qui eurent lieu après la mort d'Ibrahim; tous ceux qui sont restés ont été si souvent pillés, si souvent mis à contribution par tous les partis, que leur fortune s'est totalement dissipée.

Les environs d'Ispahan ont encore plus souffert que la ville; on y voyait autrefois un grand nombre de villages riches et peuplés; Chardin en a compté, à dix lieues à la ronde, jusqu'à quinze cents; il y avait de magnifiques palais, d'élégantes maisons, des jardins somptueux. Tout cela a disparu; à peine reste-t-il quelques chétives cabanes et assez de cultivateurs pour fournir aux besoins de la cité. Le territoire d'Ispahan est pourtant encore un des plus fertiles, des plus productifs et des mieux cultivés de la Perse. On l'arrose au moyen des eaux que l'on s'est procurées en creusant la terre à peu de profondeur, au moyen de celles que fournissent le Zenderout et quelques sources qui descendent des montagnes voisines.

Parlerons-nous de la mosquée Ahmedion-Seid, bâtie depuis plus de huit siècles, et si célèbre dans la contrée? Les femmes stériles et les nouvelles mariées lui portent un grand respect et y pratiquent une superstition bien singulière. Les parentes de la femme stérile la mènent de son logis à la mosquée par une bride de cheval qu'on lui a passée autour du cou; elle porte entre ses bras un balai neuf et un pot de terre plein de noix; on la fait monter ainsi au haut de l'escalier, et en montant elle casse sur chaque degré une noix, la met dans le pot et en jette la coquille. En redescendant, elle balaie les degrés, puis elle porte le pot et le balai au chœur de la mosquée, et met les noix au coin de son voile avec des raisins secs. Elle reprend ensuite le chemin du logis, et présente aux hommes qu'elle rencontre ces noix et ces raisins, en les suppliant de les manger. Les Persans croient que cela guérit de la stérilité. « Je me souviens que la première fois que j'arrivai à Ispahan, écrit Chardin, une femme de belle taille et de grande apparence, suivie de quatre ou cinq de ses compagnes, s'étant arrêtée pour me regarder, j'en fis de même, et j'arrêtai mon cheval. Elle s'approcha, et prenant le coin de son voile où il y avait des noix et du raisin, elle m'en présenta, me disant de les prendre; pour moi, j'étais surpris, parce que je ne comprenais pas encore le persan, je ne savais ce que cela voulait dire; je crus que c'était une courtisane, et je passai outre; mais quand j'eus conté mon aventure, je fus fâché de n'avoir pas accepté, car on m'assura que cette femme serait très affligée de mon refus; c'était pour elle une preuve que sa stérilité n'était pas à son terme. »

A. Mazuy.

---

Le catholicisme plaça aux deux premiers jours de novembre deux de ses principales fêtes, l'une, en l'honneur de tous les saints; l'autre, en commémoration des morts.

L'origine de la *Toussaint* remonte au commencement du septième siècle. Le pape Boniface IV, ayant obtenu de Phocas le célèbre temple appelé *Panthéon*, et bâti par Agrippa, vingt-cinq ans avant Jésus-Christ, le purifia, et en fit une église qu'il dédia à la Vierge et aux martyrs. Dès-lors, la fête de la *Toussaint* fut instituée. Dans les premières années du IXe siècle, le pape Grégoire IV ordonna que cette fête fût reçue dans toute la chrétienté, et voulut qu'on la célébrât le premier jour de novembre.

Dans l'église catholique, la commémoration ou *fête des morts*, devint générale, depuis que Saint-Odilon, abbé de Clugny, l'eut établie dans son diocèse, vers la fin du dixième siècle.

---

## LE PÉGASE-DRAGON.

Si jamais nom, imposé par les naturalistes à des animaux, fut propre à en faire concevoir une idée exacte, certes, ce ne fut pas le nom de dragon donné à la variété ici représentée du pégase. Quoi de plus terrible en effet que ce dragon si célèbre dans l'antiquité, qu'Hérodote fait accoupler par la gueule, qui, au dire d'Aristote, verse dans l'atmosphère un poison mortel; enfin, qu'Elien nous dépeint comme l'ennemi le plus dangereux de l'oiseau de Jupiter; et quoi

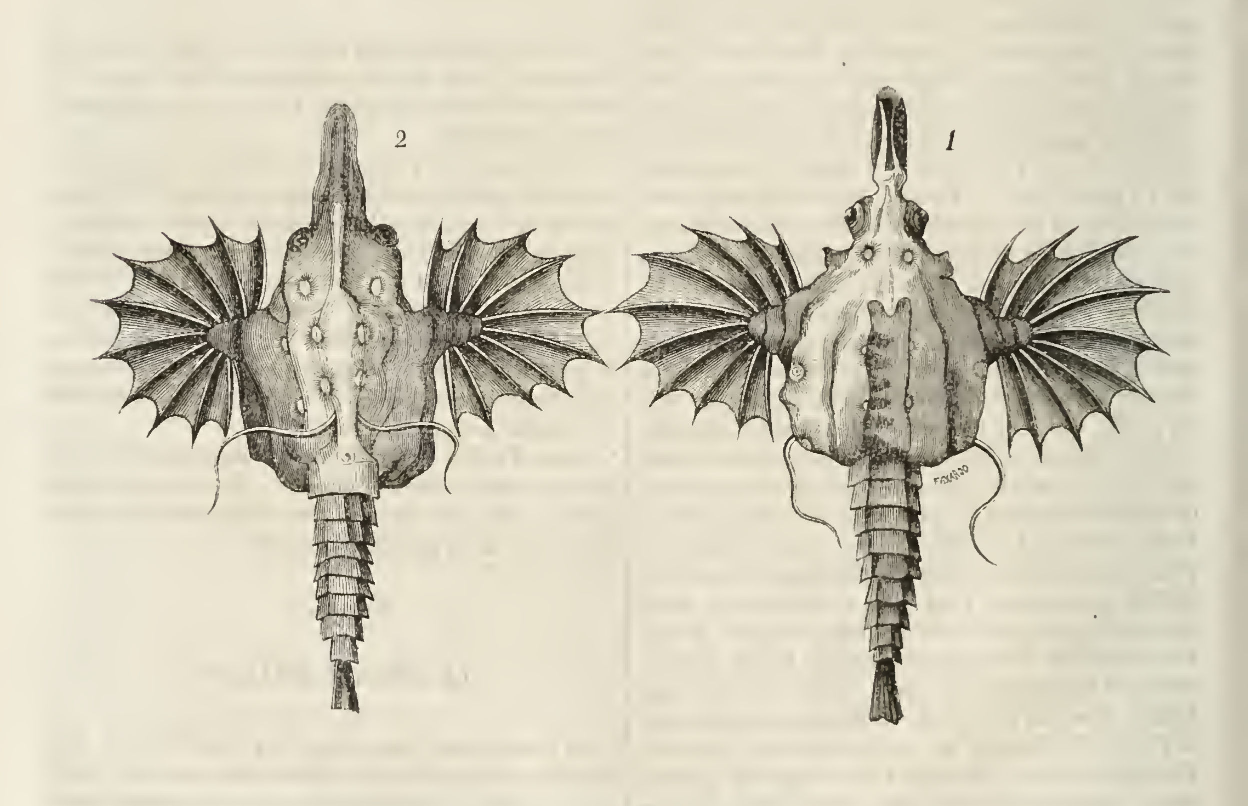
de plus innocent et de plus inoffensif en même temps qu'un poisson de quatre à cinq pouces, vivant de débris de substances organisées? Quelle singulière opposition les zoologistes ont-ils donc voulu faire en adoptant une pareille dénomination? Mais si l'on examine le pégase-dragon quelque temps, on sera bientôt frappé de sa conformation bizarre, et l'on reconnaîtra qu'elle présente plus d'une ressemblance avec celle de l'animal fabuleux. Le corps couvert de pièces inégales en étendue, dures, écailleuses, presque carrées sur le milieu du dos, triangulaires sur les côtés; de plus, un museau un peu aplati, une longue queue étroite qui se distingue parfaitement du corps, et renfermé dans un étui composé de huit à neuf anneaux écailleux. Ces pièces, articulées l'une sur l'autre, serrées entre elles et présentant quatre faces, qui, par leur réunion, composent un prisme à quatre pans, sont destinées à protéger ce poisson contre ses nombreux ennemis. La tête du dragon est tuberculeuse, ainsi que différentes autres parties de son corps; ses yeux sont gros, saillants, fort mobiles, et placés sur les côtés; l'iris est d'un jaune assez foncé.

C'est principalement la disposition des nageoires qui distingue ce poisson des espèces voisines. La nageoire dorsale est placée sur la queue; le ventre est dépourvu de nageoires, à moins qu'on ne regarde comme telles les rayons longs et flexibles qui ont leur origine sur la partie la plus basse du ventre. L'étendue de ses nageoires pectorales, insérées sur les côtés d'un long tubercule qui est au milieu du tronc, permet au pégase-dragon de se soutenir quelque temps dans les airs, et c'est cette disposition commune à tous les poissons de son espèce qui leur a valu le nom générique de pégase.

La couleur du dragon est bleuâtre, ses tubercules sont bruns; il serait facile de le confondre avec l'esturgeon qui présente avec lui quelque ressemblance, s'il était comme ce poisson pourvu de barbillons. Comme tous les pégases, le dragon habite la mer des Indes; on l'y rencontre à peu près en tout temps. Cependant, à l'époque des plus grandes chaleurs, il se rapproche davantage du pôle austral; tandis qu'en hiver, on l'a quelquefois rencontré jusque dans le golfe Persique.

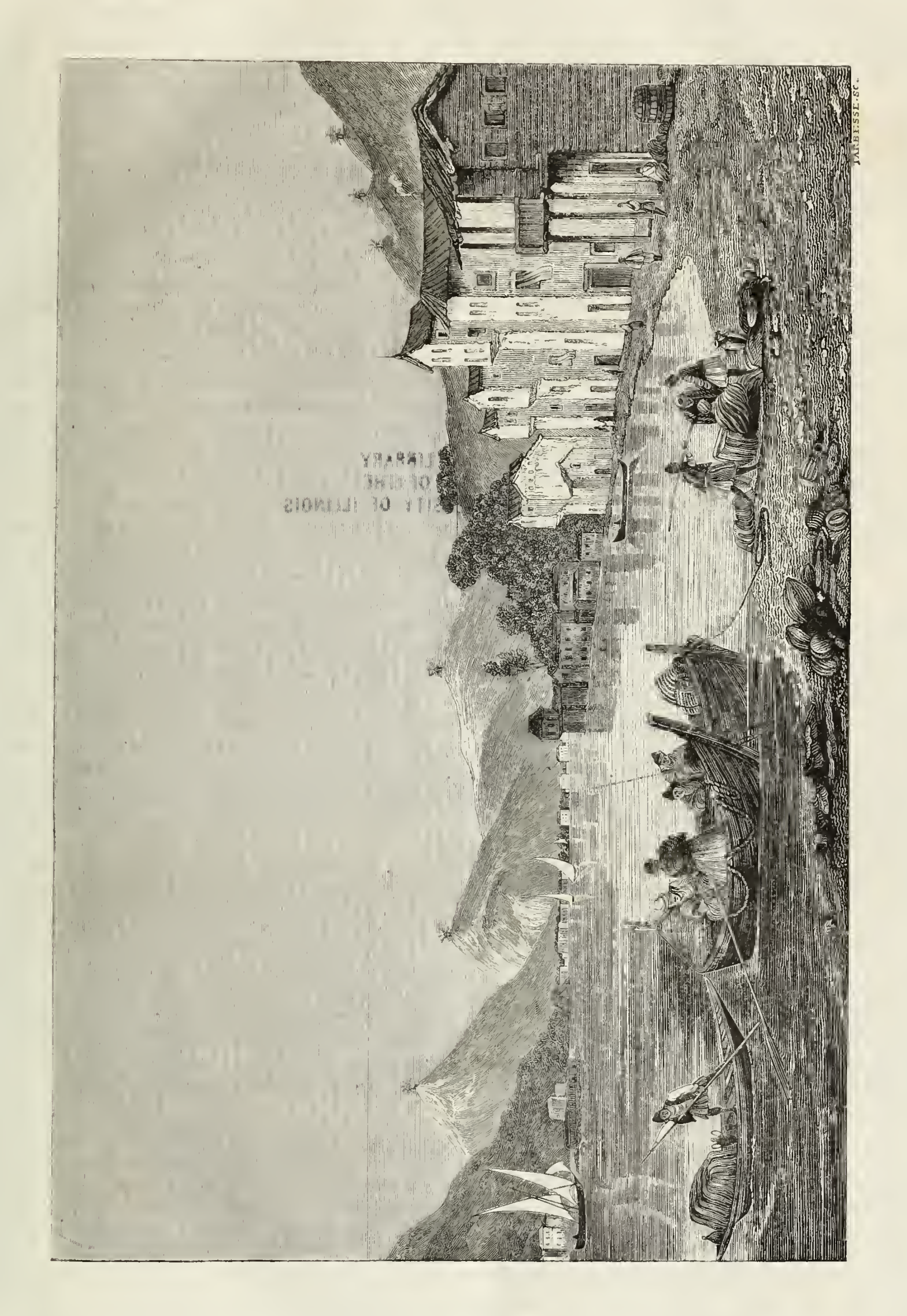
La chair du dragon se mange peu, cependant, des voyageurs ont assuré qu'elle faisait les délices de la table des Javanais aisés et des pêcheurs des Moluques; mais aucune relation des voyageurs plus modernes n'a confirmé ce fait; ce qui n'est pas non plus certain, quoiqu'un grand nombre de marchands l'aient rapporté, c'est que dans l'île de Ceylan, on le conserve dans des bassins, comme les dorades de la Chine dans nos jardins d'Europe; peut-être aussi cet usage a-t-il disparu. — La gravure que nous donnons représente la surface supérieure (n° 1) et inférieure (n° 2) du poisson.

ALFRED MAURY.




(Poisson. Dragon-Pégase.)

## GRÈCE. — ITHAQUE.



( Une vue d'Ithaque. )

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## MOEURS DES KLEPHTES.

*(Études historiques.)*

Quand l'empire de Byzance se fut écroulé sous les coups du cimeterre turc, comme un vieil échaffaudage vermoulu; la Grèce, qu'avaient énervée tous les vices du bas empire, ne sut que courber la tête sous le joug de fer. Le fanatisme mahométan eut beau renverser ses autels et couvrir de débris la terre sacrée de la poésie et des arts, parmi tout ce peuple qui ne se souvenait plus des Léonidas et des Philopèmen, il ne se trouva pas une seule voix qui osât s'élever contre l'oppression, et l'on eût dit, qu'avec leur indépendance, s'étaient évanouies toutes les vertus des Hellènes. Long-temps l'aveugle despotisme demeura tout puissant et ses injustices impunies, car il faut de longs malheurs pour retremper un peuple dégénéré; mais il est de ces âmes de fer qui ne savent pas plier sous la tyrannie, et se raidissent contre l'oppression; pour ces hommes, la force qui les écrase n'est rien, et, au milieu des souffrances qu'ils endurent, ils n'ont qu'une pensée, celle de la vengeance! Brisant tous les liens de famille et n'emportant que leurs armes, désormais leur seul bien, quelques-uns de ces hommes énergiques se retirèrent dans les montagnes inaccessibles de l'Étolie, de la Macédoine et sur l'Agrapha ou chaîne de l'Acarnanie et de la Thessalie. Peu à peu leur nombre s'accrut de tous les mécontents, et bientôt ils furent assez nombreux pour faire des descentes dans le bas pays, ravageant les campagnes, s'emparant des troupeaux de leurs tyrans, et emmenant leurs femmes et leurs enfants pour les rançonner. C'est à cause de cela que le peuple leur donna le nom de Klephtes ou voleurs. Les conquérants, soit indolence, soit aveugle sécurité, permirent aux gens d'organiser des milices nationales pour se mettre à l'abri des coups de main des rebelles, et ces milices prirent le nom d'armatoles ou gens d'armes; comme chaque canton avait les siens, le pays fut divisé en capitaineries ou armatolikes. Cette profession passait apparemment de père en fils, du moins est-il certain que la dignité de capitaine d'armatoles était héréditaire, et se transmettait par un sabre, qui était pour ainsi dire le signe d'investiture. Mais des hommes accoutumés à la vie des camps, courbent difficilement leur tête sous un joug oppresseur: aussi, lorsque les maux communs pesaient trop lourd sur leur tête, ils tournaient bientôt leurs armes contre leurs maîtres, et devenaient armatoles insurgés, ou Klephtes.

Quoique leur vie ne fût qu'une suite de hasards et de privations continuelles, les Klephtes étaient moins malheureux qu'on ne le croirait au premier coup-d'œil. Lorsque l'hiver les chassait de leurs montagnes, ils se réfugiaient sous le beau ciel des îles d'Ionie, et l'île d'Ulysse, Ithaque, renommée pour ses oliviers, devenait une de leurs principales retraites; là, ni la liberté dont ils goûtaient en paix les douceurs, ni les plaisirs de ces fortunés rivages, ne pouvaient leur faire oublier leurs déserts, et, impatients de reprendre leur sauvage indépendance, ils appelaient de tous leurs vœux le moment où les montagnes seraient dépouillées de neiges. Ayant su se ménager l'amitié des pâtres nomades, qui, durant tout l'été mènent leurs troupeaux sur les montagnes, ceux-ci leur vendaient des vivres à bas prix; puis, les fruits abondent dans cet heureux climat, et le vin était toujours en grande quantité dans leur *Simeri* (1). Une gaieté bruyante régnait dans leurs joyeux banquets, et tandis que la coupe trop lente circulait dans toutes les mains, ils prêtaient l'oreille aux récits merveilleux de quelque pèlerin, ou aux accords de quelque chanteur errant.

Plus la persécution croissait, plus aussi les révoltés se multipliaient; quelques bandes se montaient à cinq-cents hommes. Cet effet de l'excessive tyrannie avait été bien senti par un capitaine grec. Yousouph, arabe, frère de lait du trop célèbre Ali-Pacha, s'étonnant de ce qu'après cinq ans de guerre sa troupe fut plus nombreuse qu'auparavant: — « Vois-tu ces cinq jeunes gens, debout, là, en tête de la droite de mes *Pallikares* (2). Eh bien! deux sont les frères, deux autres les parents, et le dernier, l'ami d'un de mes braves tué dans un combat; ils sont accourus pour venger la mort de leur proche et de leur ami: encore quelques années, et toute la Grèce sera avec nous!» — Une fois assez nombreux on les vit enlever les *agas*, piller les villages et rançonner même les villes; dans ce cas, ils avaient un genre de sommation pressante, et à laquelle on manquait rarement de se rendre: ils se contentaient de brûler les quatre coins du papier qui contenait leurs conditions, voulant dire par là, que si l'on hésitait, ils mettraient le feu à la ville.

Pour échapper aux nombreux dangers qui sans cesse les menaçaient, les Klephtes avaient besoin de beaucoup d'adresse et de vigueur, jointes à un courage à toute épreuve. Aussi, le repos du *Simeri* était-il employé à divers exercices, dont le principal était le tir. Un œuf, suspendu par un cordon à une branche d'arbre, leur servait de point de mire, et peu le manquaient à la distance de deux-cents pas. Ils s'exerçaient encore au saut, à la course, à la lutte. Ces exercices journaliers finissaient par donner à leurs corps une souplesse et une vigueur prodigieuse, et l'on cite un capitaine, *Niko-Tsaras*, qui, d'un seul saut, pouvait franchir sept chevaux de front; un autre, Zacharias de Morée, devançait à la course le cheval le plus vif. Ils étaient habitués en outre à toute sorte de privations: des branches d'arbres, recouvertes de feuillages, leur servaient de lit; et là, enveloppés d'un sayon de poil de chèvre imperméable à la pluie, leurs armes sur leur tête, insouciants des vicissitudes de l'atmosphère, ils se livraient au repos, bercés par le vent frais des montagnes. L'on cite des combats de trois jours et de trois nuits, pendant lequel temps ils n'ont pu prendre aucune nourriture.

Un autre genre de courage, ordinaire chez eux, c'est celui qu'ils déployaient dans les indicibles tortures que les Turcs réservaient aux prisonniers de guerre. Rassemblant toutes leurs forces pour cette terrible épreuve, ils demeuraient impassibles sous le marteau qui broyait leurs orteils, leurs pieds et leurs jambes: et si leur bouche s'ouvrait, c'était pour chanter la gloire de leurs frères et la liberté pour laquelle

(1) Simeri; Les *Klephtes* donnaient ce nom à leur station dans les montagnes.

(2) Pallikare ou soldat.

ils mouraient martyrs. L'on serait tenté de croire qu'endurcis par un genre de vie aussi pénible, tout sentiment d'humanité était éteint chez eux : eh bien ! ce serait une erreur. Sans doute leurs représailles étaient quelquefois cruelles ; mais du moins ces exécutions étaient-elles faites, pour ainsi dire à la hâte, et sans cette férocité qui a toujours caractérisé la vengeance des Turcs. Un des beaux côtés de leurs mœurs, c'est le respect inviolable dont ils entouraient les femmes ou les filles de leurs ennemis, lorsqu'elles tombaient entre leurs mains. Ils les regardaient, non comme une propriété sanctionnée par la victoire, mais bien comme un dépôt sacré confié à leur garde, et l'on a vu des chefs tués par leurs Pallikares, pour avoir voulu attenter à l'honneur de leurs prisonnières.

Au milieu de leurs exercices belliqueux, les Klephtes conservaient un fonds de touchante dévotion, tant le sentiment de la divinité s'harmonise bien avec ces nobles élans du cœur humain, vers cet être mystérieux qu'on nomme la patrie. Leur dévotion brillait de cette poésie qui jetait son magique reflet sur toute leur existence. Quand les sombres voiles de la nuit s'entr'ouvraient aux premiers rayons du jour, ils s'assemblaient autour d'un rocher consacré pour entendre la messe de quelque *papas* montagnard, ou de quelque solitaire. Après une victoire sur les Turcs, le butin le plus riche était suspendu en ex-voto à l'autel de quelque madone, et toujours les églises furent respectées dans leurs excursions. Quelquefois un chef, dont tous les jours avaient été marqués par des exploits presque miraculeux, partait, le mousquet sur l'épaule, pour aller accomplir dans la terre sainte, un vœu arraché dans un danger pressant.

Quant à leur histoire, tout ce qu'il en reste nous vient des chansons par lesquelles ils consacraient leurs hauts faits. S'il est vrai qu'une lutte de quelques-uns contre tous, lutte sanglante de plusieurs siècles, qu'a enfin couronnée la victoire, soit une matière féconde de chants ; rien n'est plus poétique que la vie de ces hommes qui, à force de courage et de dévouement, ont enfin reconquis leur indépendance. Dignes chantres du parti persécuté, des mendiants aveugles en ont été les seuls historiens : semblables aux anciennes rapsodies, à la tête desquelles brille, comme une lumineuse étoile, le nom révéré d'Homère ; ces poètes qui ne sympathisaient qu'avec la partie la plus inculte de la nation, allaient de village en village, chantant les exploits des Klephtes fameux, en s'accompagnant d'une lyre à cinq cordes, exactement semblable à celle des anciens. La plupart de ces chants, étincelant des traits d'une imagination sauvage qu'enflammaient ces héroïques récits, ont été recueillis et traduits par M. Fauriel, et c'est à lui que nous empruntons le passage suivant, par lequel nous terminerons cet essai sur les mœurs de ces hommes trop peu connus, qui ont rallumé pour la Grèce le flambeau de la liberté et des arts, et qui ont été les devanciers de ces héros, dont le nom sera toujours prononcé avec enthousiasme : Canaris, Bothsaris et Odyssée :

### L'OLYMPE ET LE KISSAVOS.

L'Olympe et le Kissavos, ces deux montagnes se querellent ; l'Olympe alors se tourne, et dit au Kissavos : ne dispute point avec moi, ô Kissavos, toi, toujours foulé par les pieds des Turcs. Je suis le vieil Olympe par le monde si renommé. J'ai quarante-deux sommets, soixante-deux sources, et à chaque source, sa bannière, à chaque branche d'arbre, son Klephte. Et sur ma plus haute cime, un aigle s'est posé, tenant dans sa serre une tête de brave ! — O tête, qu'as-tu fait pour être traitée ainsi ?—Mange, oiseau, repais-toi de ma bravoure et de ma jeunesse ; ton aile deviendra grande d'une aune et ta serre d'un empan. Je fus Armatole à Lomos et à Xéromenos, et douze ans Klephte, sur l'Olympe et dans les Khasia. J'ai tué soixante agas et brûlé leurs villages ; pour les autres que j'ai laissés sur la place, Albanais ou Turcs, ils ne se comptent pas, oiseau. Mais à la fin est aussi venu mon tour de tomber dans les combats !

Alexandre Vayssière.

---

## ACHMET-BEY.

( Deuxième article. Voir page 38. )

Achmet parut résigné ; il feignit de céder à l'orage. Il ordonna les préparatifs de son départ ; ses serviteurs chargeaient les mulets et les dromadaires, les chevaux étaient sellés et prêts à le conduire vers le désert ; mais ce n'était là qu'une ruse destinée à endormir les Turcs dans une trompeuse sécurité, et à dissimuler les plans de vengeance qu'il méditait. Dans la nuit qui devait précéder son départ, les Couloughs, les Maures qui lui étaient restés fidèles, firent envisager à la population tout ce qu'elle avait à redouter de l'insolence et de l'avidité de la milice turque ; au point du jour les habitants prirent les armes et fondirent avec impétuosité sur les Turcs, qui, attaqués à l'improviste, furent obligés de se soumettre. Le bey qu'ils avaient élu la veille fut décapité sur le lieu de la rebellion, en présence de ses camarades, avec quinze de ses principaux complices ; le reste rentra en grâce ; mais Achmet, plus tard, les dispersa, les fit massacrer en détail, et leur extermination a été si complète que, de 3,000 qu'ils étaient alors, il n'en reste peut-être pas actuellement 30 à Constantine. Quelque temps après cette vigoureuse et sanglante exécution, le bey de Tittery sous le dey, celui qui s'était hâté de venir faire sa soumission après la prise d'Alger, et qui, peu de temps après, rompit si imprudemment avec nous, ce bey s'inaugura, de son autorité privée, pacha et successeur d'Hussein-Dey. Il s'empressa d'expédier vers Achmet deux envoyés chargés de lui notifier son élévation et de lui remettre en même temps l'investiture du beylick de Constantine. Achmet écouta avec beaucoup de calme la harangue de l'ambassadeur ; pour toute réponse, il fit trancher la tête à l'orateur, et renvoya son collègue porter cette nouvelle à son maître. Dès ce moment il prit lui-même le titre de pacha, et il l'a conservé depuis.

Toutes les négociations entamées avec Achmet ont toujours échoué. Celle qui fut conduite par le Maure Handam, pendant l'administration du duc de Rovigo, n'eut aucun résultat. Achmet consentait d'abord à payer un tribut et à reconnaître la souveraineté de la France, si l'on voulait lui accorder les douanes de

Bone; mais bientôt après il éleva de nouvelles prétentions tellement exorbitantes, qu'il fallut renoncer à tout espoir d'arrangement. Depuis long-temps Achmet tournait ses regards vers Medeah, ville importante comme chef-lieu de la province de Tittery, et par sa position qui domine les deux versants de l'Atlas; elle n'avait pour défenseurs que ses propres habitants, et il espérait pouvoir l'enlever sans obstacle : l'occupation de cette ville aurait doublé sa puissance et le plaçait aux portes d'Alger; mais il fut attaqué dans sa marche par plusieurs tribus qui l'attendaient à son passage, complètement battu et obligé de rentrer précipitamment à Constantine. Cette défaite fut le signal presque universel de la révolte des Arabes contre l'autorité sanguinaire du bey; ce n'est que par des cruautés continuelles qu'il est parvenu à se soutenir : en 1835, au mois d'août, il fit dans un seul jour couper soixante-dix têtes dans la tribu d'El-Amarah, coupable d'avoir désobéi à ses ordres.

L'autorité d'Achmet n'est point reconnue dans l'étendue de la province de Constantine; elle n'a réellement d'action que sur les tribus qui sont à sa portée; le concours des autres ne lui est accordé qu'en présence d'un danger commun. Achmet a défendu aux Arabes, sous peine de mort, de nous vendre leurs denrées, et tout le commerce de cette riche contrée passe maintenant par Tunis; il a des agents à Tunis, à Tripoli, au Caire et à Constantinople. La persévérance de sa lutte avec une nation puissante l'a rendu l'objet de l'admiration de ses co-religionnaires, qui l'appuient de leurs vœux et de leurs secours secrets. L'on connaît ses démarches pour se placer sous la suzeraineté de la Porte-Ottomane, au moyen d'un tribut considérable.

Achmet a mis le comble à ses crimes par l'assassinat de son oncle, de son bienfaiteur, le père de sa mère, qui avait protégé son enfance et lui avait sauvé la vie. L'opinion universelle est qu'il l'a fait assassiner pour s'emparer de son immense fortune. Mais, au milieu des atrocités qui souillent la vie de ce barbare, l'on ne peut lui refuser une qualité, d'autant plus belle qu'elle est très rare chez les Arabes, c'est la fidélité à ses promesses; sa réputation, sous ce rapport, est parfaitement établie, et l'on se rappelle qu'Hussein-Dey disait au général Bourmont, en 1830 : « Si Achmet s'engage à vous être soumis, vous pouvez vous reposer sur sa parole; il n'y a jamais manqué. » Il est difficile de dire exactement son âge : les Arabes ignorent toujours l'époque de leur naissance; elle n'est constatée que par quelque événement contemporain. Achmet paraît avoir de cinquante à soixante ans; sa physionomie ne porte pas l'empreinte de la férocité de son âme; ses traits sont vifs, mobiles, intelligents; sa taille est peu élevée et bien prise, leste et dégagée; il parle avec une grande volubilité, chose fort rare chez les Arabes, qui affectent toujours un langage grave et posé; sa constitution annonce la force et l'activité. ESTIENNE.



( Buffet antique. )

## DESCRIPTION D'UN BUFFET ANTIQUE.

Ce que les Anciens nommaient *abacus*, buffet, n'était pas précisément ce que nous avons appelé buffet, des vieux mots français buffetage, buvetage, encore employés il y a trois siècles. Dans l'antiquité, l'*abacus* était plutôt une petite salle contiguë à la salle à manger, et où l'on déposait la vaisselle et les mets. Un certain nombre d'esclaves étaient attachés au service de cette espèce d'office des Anciens; les uns lavaient les coupes, les autres portaient de l'eau chaude; d'autres enfin transmettaient les plats à ceux qui servaient au repas. C'était dans cet abacus que se trouvait *l'armaria*, mot d'où notre armoire tire évidemment son origine, destinée à renfermer les vases et tous les objets employés dans les festins. Cette armaria était ordinairement en bois sculpté, mais rarement chargée de peintures et de dorures comme les buffets du moyen-âge; son élégance et sa richesse dépendaient de la fortune du possesseur. En

général, les Anciens apportaient un grand luxe à ce genre de meubles. Athenée nous a conservé la description d'un de ces buffets qui figurait dans l'abacus de Ptolémée Philadelphe, et il a pu nous donner, par là, une idée de la beauté de ceux qui se voyaient dans les maisons des sénateurs et des proconsuls.

« Ce buffet, dit Athenée, avait la forme d'un navire chargé de vases et de choses qui servent dans les festins. Quatre amphores énormes occupaient le pont du côté du mât. Sur la proue, s'élevait un candelabre portant une lampe vers laquelle une souris s'efforçait de monter; sur la poupe, était un vaste *cantharus*, sorte de vase des Anciens, une grande urne tenait lieu de lune, deux coupes de Bacchus occupaient les extrémités de l'antenne; enfin, de cette antenne, pendaient une lampe, une couronne garnie de bandelettes et d'autres ornements. »

Les peintures des vases antiques nous ont encore conservé les formes de plusieurs autres buffets ou plutôt armarias. Son bas-relief trouvé à la villa Albani, est peut-être, de tous les monuments de l'archéologie romaine, celui où la disposition du meuble est la plus facile à saisir. Les fouilles de Pompéï ont fait découvrir, contre un pan de murs, un buffet dont le pied était en peperino, pierre particulière des environs d'Albe, et portait une table de marbre avec des rebords de vert antique.

Dans les salles contiguës au temple, se trouvaient aussi des buffets de formes analogues aux précédentes. De ce nombre, est celui gravé dans notre planche. Les instruments de sacrifice dont ses tablettes supérieures sont chargées, tablettes qui étaient ordinairement de marbre, font assez connaître la destination du meuble. Les vases que supportent les tablettes inférieures étaient sans doute aussi destinés à des usages saints. Cependant, nous devons dire que les antiquaires sont très partagés sur cette question. Bien que le plus grand nombre regardent ces buffets comme appartenant à des temples, d'autres s'appuyant sur l'emploi si général des vases qui pouvaient servir aussi bien dans des sacrifices que dans des repas, puisque le buffet de Pompeï, évidemment destiné à serrer la vaisselle de table, en est également garni sur sa partie supérieure, ne croient pas ces armarias d'un autre ordre que celui dont nous avons déjà parlé. Les instruments de sacrifice ne sont pour eux ou que des ustensiles de table, dont plusieurs présentaient, il est vrai, avec ces premiers, une grande analogie, ou même qu'un ornement inutile. Un très petit nombre d'archéologues ont pensé que ces buffets, représentés sur les vases et surmontés d'objets sacrés, servaient à l'usage particulier des prêtres; mais comme aucune autorité tirée de l'antiquité ne peut confirmer cette assertion; aussi, leur opinion n'a point été généralement adoptée.

Enfin, nous dirons encore que c'était quelquefois dans les abacus que se plaçaient les musiciens destinés à égayer par une symphonie les repas déjà si joyeux des anciens; de là, ces expressions grecques. Un abacus harmonieux, pour dire une bonne troupe de musiciens; et nous, nous disons encore, mais sans doute sans que nos expressions aient avec celles-ci une commune origine, un buffet d'orgue, peut-être à cause d'une ressemblance de forme entre le meuble et l'instrument. A. Maury.

## ÉGLISES RURALES

### De la Banlieue de Paris.

TOVT POR DIEV ET L'AMOVR.

### ARCUEIL.

L'on fait souvent cent lieues pour aller visiter un monument célèbre, et l'on ignore un petit chef-d'œuvre situé à deux pas de soi. Ceci s'applique à l'église d'Arcueil, qui est si peu connue, qu'on pourrait presque dire qu'elle vient d'être découverte.

Ce monument est un des édifices les plus curieux de l'art du moyen-âge, véritable bijou auquel les artistes ne pensent guère, et que je me fais un devoir de leur révéler. Ce temple, orienté suivant la règle catholique, c'est-à-dire, offrant son chevet tourné vers l'est, et sa façade dirigée vers le couchant, offre rigoureusement le plan basilical. Il est uniligne, formé d'une nef, de deux bas-côtés, ne présentant pas même une esquisse de croisillon. Neuf travées constituent la maîtresse-voûte, et correspondent avec dix-huit percées semi-ogivales, faisant les portiques de séparation entre les bas-côtés et la nef. Cette église appartient, par sa structure, à la seconde moitié du XII[e] siècle, pour tout ce qui, en elle, est rez-de-chaussée. Le reste, moins la grande fenêtre ogivale qui éclaire le sanctuaire, et deux ou trois travées de la voûte des bas-côtés fermées par des clefs avec écussons alvéolés, du XV[e] siècle, est l'œuvre nette, significative et ferme du XIII[e] siècle.

Le clocher, posé sur le flanc méridional du monument, étant à peu près moderne, je n'ai pas à m'en occuper, comme archéologue. La grande fenêtre du chœur a été nervée avec art dans le siècle des prouesses et des tours de force artistiques. Ses meneaux, heureusement ramifiés et articulés d'une manière gracieuse, sont occupés par une verrière peinte qui n'est pas sans mérite.

L'église est fermée au levant par trois chevets plats contre lesquels s'adossent deux chapelles aux collatéraux, et le maître-autel à la nef. On ne remarque, dans l'axe du temple, aucune de ces déviations par lesquelles les architectes du moyen-âge, toujours épris des sens symboliques de notre religion, toujours voués à une raison morale, à un but mystique, exprimaient Jésus-Christ mourant sur la croix. Entre l'intrados des percées de la nef et les naissances de la maîtresse-voûte, règne une arcature ogivale d'un type sévère et très harmonieux, formée par des arcs en tiers-point, munis de boudins, s'appuyant sur de charmantes colonnettes. Au-dessus de cette galerie, on remarque une série d'œils-de-bœuf, tenant le lieu des fenêtres supérieures de nos cathédrales. Ces mêmes œils-de-bœuf, dont les meneaux n'existent point ou n'existent plus, et qu'ainsi, l'on ne pourrait pas sérieusement décorer du nom de roses, se retrouvent sous les bas-côtés, et servent à les éclairer. Le revers de la façade d'orientation est accidenté par une rose d'un travail peu délicat.

Rien de plus curieux que les piliers qui soutien-

nent les arcs des percées, et d'où partent les faisceaux de colonnettes qui, d'un seul jet, courent jusqu'aux retombées de la maîtresse-voûte. Ils ne sont pas remarquables seulement, ils sont uniques, je n'hésite pas à le dire. Leur fût est cylindrique, comme ceux de Notre-Dame de Paris. Le chapiteau, d'abord cylindrique, est environné de bas-reliefs tirés du règne animal, et chargé d'un tailloir octogone, qui semble un second chapiteau posé sur le premier. Ce second chapiteau, ce tailloir, d'une proportion démesurément grande, est orné de sculptures dont la pensée a puisé son ornementation dans le règne végétal. Voilà un fait architectonique sur lequel j'appelle toute l'attention des artistes; qu'ils aillent le vérifier sur place, dans ce beau village d'Arcueil; et surtout qu'ils y portent leurs crayons et leur album. La maîtresse-voûte, divisée en zones par des arcs doubleaux à bande plate, offre un aspect sévère.

L'église d'Arcueil est la plus délicieuse des petites basiliques qu'il soit possible de rencontrer. Conçue sur une échelle médiocre en hauteur, largeur et longueur, elle est remarquable par l'unité de son plan, par sa régularité et son harmonie parfaites. Ajouterai-je que les révolutions ne lui ont fait aucune blessure apparente? Ainsi, ce monument est l'œuvre mixte de la transition architecturale du XII<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle qui a laissé tant de types en France. L'ogive s'y montre, mais timide, raide, indécise, sans galbe arrêté, sans motif certain. Il y a des arcs plein-ceintre, il y a des arcs ogivaux, tout cela pêle-mêle, sans que l'harmonie générale des lignes soit troublée.

Comme tous les édifices de cet âge, le vaisseau qui nous occupe, présente un aspect grave et parfaitement chrétien; ses lignes-mères sont fermes, et l'on remarque une sage sobriété de profils. Il y a dans cet édicule catholique, quelque chose qui rappelle la crypte; il est humide, enfoncé, à genoux dans son passé, et du côté du frontail surtout, le spectateur est forcé de descendre plusieurs marches intérieures pour arriver à la nef.

Cette église, où le culte s'exerce avec décence, convenablement ornée et entretenue, est placée, je crois, sous l'invocation de saint Jacques-de-Compostelle. La façade, dont l'âge ne répond pas entièrement á celui du temple, n'a rien de bien digne d'intérêt. Cependant, à sa partie droite (côté de la place), on voit un cercle tracé en creux sur la muraille, donnant la circonférence de la cloche. Au centre de ce cercle, est une inscription explicative, dont plusieurs lignes sont entièrement brutes.

« Habitants d'Arcueil, je vous en conjure au nom de la religion de nos pères, au nom de l'art basilical, veillez sur votre vieille église; veillez toujours sur elle; car elle est votre gloire, et elle comptera parmi ces richesses monumentales qui sont l'orgueil de notre beau pays. »

JOSEPH BARD.

---

## COMMENCEMENT
### DE L'USAGE DU CAFÉ EN FRANCE.

(*année* 1669.)

—

Louis XIV régnait en France, et le marquis de Lyonne avait le département des affaires étrangères. Dans une audience que ce ministre donnait à l'envoyé turc, et qui se tint à Suresnes, on servit du café; la *Gazette* du temps le remarque, en employant jusqu'à deux fois le mot de *cavé;* ce qui prouve qu'on n'était pas encore plus familier avec le mot qu'avec la chose.

---

## LE DESMAN DE RUSSIE
### OU RAT MUSQUÉ DE MOSCOVIE

(*Mygale moschatus*, CUVIER; *sorex moschatus*, LIN.)

Est un petit animal très remarquable par ses formes et par ses habitudes. Il habite la Moscovie et tout le midi de la Russie, où il est très commun le long des étangs, des lacs et des rivières, et cependant Buffon ne le connaissait que de nom.

Les naturalistes ont rangé le desman dans la classe des mammifères carnassiers insectivores, entre les musaraignes et les scalopes. En effet, il ne diffère caractéristiquement des musaraignes, que par deux très petites dents placées entre les deux grandes incisives d'en bas, et parce que ses deux incisives supérieures sont en triangle et aplaties. Sa taille dépasse celle d'un hérisson; son pelage est d'un gris cendré ou brunâtre sur le dos, d'un blanc argenté sous le ventre. Il n'a point d'oreille externe, et son œil est extrêmement petit; son museau s'allonge en une petite trompe très flexible et qu'il agite continuellement. Ses pieds ont tous cinq doigts réunis par une membrane, et bordés d'une sorte de frange de poils raides qui lui aident à nager. Sa queue est d'un quart plus courte que son corps, comprimée latéralement, large, plate, ressemblant à la queue d'une anguille, et entièrement couverte de petites écailles.

Cet animal a, sous la base de la queue, sept ou huit follicules vésiculeux, formés par les replis de la peau, couchés transversalement l'un à côté de l'autre comme les écailles ventrales d'une couleuvre, et d'une couleur jaune très prononcée. Si l'on presse avec le doigt un de ses follicules, une épaisse liqueur qu'ils contiennent, se trouvant comprimée, s'insinue dans des canaux déliés, qui la conduisent sous les écailles de la queue, où elle trouve une issue au dehors.

Cette liqueur est grasse, analogue à celle que les canards et autres oiseaux ont dans des follicules ou des glandes placés sur le coccix, et elle sert au même usage. L'animal s'en imprègne tout le corps et rend ainsi sa fourrure impénétrable à l'eau; mais cette matière a une odeur de musc si forte et si pénétrante,

qu'elle infecte tout ce qu'il touche, et l'on dit même jusqu'à la chair des brochets et autres gros poissons voraces qui mangent quelquefois des desmans.

Il est bien rare que cet animal sorte de l'eau volontairement pour aller à sec, aussi, n'a-t-il guère pour ennemis que les poissons voraces et quelques aigles pêcheurs. Mais souvent il donne dans les filets tendus dans les rivières et les lacs, et comme il ne sait pas les couper pour s'en débarrasser, on l'y trouve noyé le lendemain en les levant. Pour appeler sa femelle ou rassembler sa jeune famille autour de lui, il a un cri fort singulier, ayant beaucoup d'analogie avec celui d'un canard; pour se faire entendre, il est obligé, selon Pallas, de courber son nez de manière à en mettre le bout dans sa bouche, pour s'en servir comme d'une sorte de trompette.

Il vit toujours par couple, avec sa femelle, et se construit assez artistement un terrier. Pour cela il choisit une berge presque perpendiculaire, et assez élevée pour n'être jamais submergée pendant les grandes eaux. Quand il a trouvé une place convenable, il plonge au pied de la berge et commence à creuser sous l'eau, et assez profondément pour que l'entrée de son terrier ne soit jamais à découvert, même pendant les eaux basses des plus grandes sécheresses.

Son trou est à peu près aussi large que celui d'un lapin, et s'élève obliquement à mesure qu'il s'avance dans la berge, de manière qu'il n'y a jamais de submergé, que les deux ou trois pieds de boyau aboutissant à l'entrée. Parvenu au-dessus du niveau de l'eau du lac ou de la rivière, le terrier se divise en deux branches, en forme d'Y, placées, non l'une à côté de l'autre, mais le plus ordinairement l'une sur l'autre. La branche supérieure s'étend quelquefois sous les racines des plantes qui croissent à la surface du sol, mais jamais elle n'a aucune ouverture en plein air. Les racines de graminées, que rencontre le desman en la creusant, sont soigneusement recueillies par lui, et transportées dans la branche inférieure du terrier, pour former à sa femelle un nid plus doux que les fragments de roseaux et de joncs qu'il cueille dans les marais. Ce nid est placé au fond du trou dans une petite chambre ovale, ayant au moins un pied de largeur, sur dix-huit pouces de longueur. Au printemps, la femelle met bas quatre ou cinq petits, qu'elle aime avec tendresse et qu'elle allaite avec beaucoup de soin; elle ne les conduit à l'eau avec elle que lorsqu'ils sont très forts, et jusque-là, elle se borne à les promener dans la branche supérieure de l'habitation.

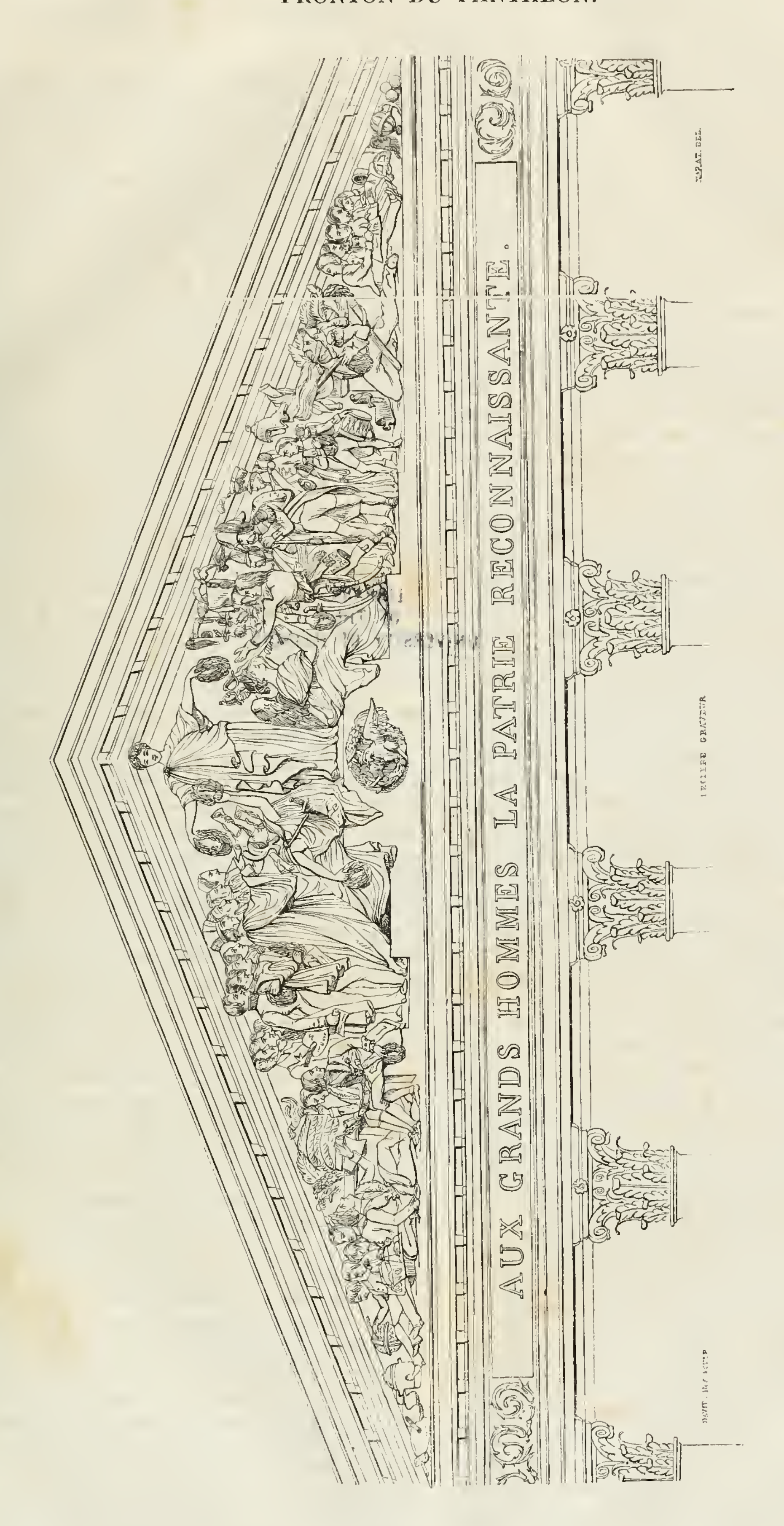
Les desmans se nourrissent de larves, de vers, et plus particulièrement de sangsues, auxquelles ils font continuellement la chasse; avec leur petite trompe mobile qu'ils enfoncent dans la vase, ils saisissent fort adroitement leur proie, et, ce qui leur est je crois particulier, ils la dévorent sous l'eau, ce que ne fait pas la loutre, ni aucun des carnassiers aquatiques que je connaisse.

BOITARD.




( Le Desman de Russie. )

# FRONTON DU PANTHÉON.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LE FRONTON DU PANTHÉON.

Depuis un demi-siècle, la destinée de nos grands monuments est des plus singulières ; on pourrait dire que leur histoire est comme le résumé fidèle des événements qu'ils ont traversés. C'est ainsi que l'on a successivement modifié le caractère et les attributs de l'arc de l'Étoile, de la Madeleine et du Panthéon, et que chaque gouvernement a laissé graver sur la pierre le cachet de son triomphe passager. La république, l'empire et la restauration ont apporté leur part de travaux ; la république voulait élever au Panthéon les autels de la Raison et de l'Égalité ; l'empire y fit dominer la gloire ; la restauration, le catholicisme.

Fondé par Louis XV pour remplacer l'église Sainte-Geneviève qui tombait en ruines, ce somptueux monument fut commencé par Soufflot, sur des plans empruntés au Panthéon des Romains. La monarchie s'écroula laissant son œuvre inachevée; puis, une loi de l'Assemblée Constituante consacra la nouvelle église de Sainte-Geneviève, à la mémoire des hautes capacités utiles à leur pays; on lui donna le titre antique de Panthéon, et on inscrivit sur sa façade : « Aux grands hommes la patrie reconnaissante. »

Deux ans plus tard, en 1793, le sculpteur Moite fut chargé du fronton de l'édifice ; en voici la description, d'aprés le rapport de M. Antoine Quatremère ; il peut être curieux de le comparer avec la nouvelle conception de M. David. « D'abord, disait le rapporteur, la Patrie paraît, dans ce bas-relief, comme la divinité principale du temple ; des symboles caractéristiques de la France l'accompagnent. Un autel chargé de festons et de signes rémunératifs est à côté d'elle ; elle y a pris les couronnes de chêne qu'elle tient, et que ses deux bras étendus présentent à l'émulation publique. L'une d'elles vient se reposer sur la tête de la Vertu. A son air timide, á son maintien modeste, l'artiste a voulu faire entendre que la véritable vertu se contente de mériter les récompenses, qu'elle ne sait ni les solliciter ni les fuir; mais que la Patrie saura toujours la trouver et la prévenir.—Un caractére tout différent brille et se développe dans la figure opposée : c'est le Génie personnifié, sous la figure d'un beau jeune homme ailé; une massue, symbole de la force qui dompte tous les obstacles, est dans sa main gauche. Il ne faut que lui montrer la récompense ; aussitôt, sa main droite saisit la couronne que tient la Patrie; son air, son attitude et toute l'expression de sa figure, annoncent la hardiesse, ce désir de gloire et cette ambition des récompenses, qui sont l'aliment du génie. Comme la Vertu attend la couronne, le Génie l'arrache; tels sont les principaux traits qui distinguent ces figures.—Mais, ce qui forme leur cortége, ou ce qui vient à leur suite, en prononce encore mieux le caractère. Derrière la Vertu, plane en l'air le Génie de la liberté ; il tient d'une main le *palladium* de la France; l'autre main saisit par leurs criniéres, et conduit comme en triomphe, deux lions attelés à un char rempli des principaux attributs des vertus. Ce char a terrassé le Despotisme, et on le reconnaît á une figure renversée sur des ruines, á ses regrets et au poignard qu'il lui reste et qu'il va tourner contre lui-même. — Le triomphe du Génie est d'un autre genre ; ses vraies conquêtes sont sur l'erreur ; c'est à ce prix qu'il aura dorénavant accès dans le temple de la Patrie. Tel est le sens du groupe qui termine la partie gauche du fronton. On y voit le génie de la Philosophie, armé du flambeau de la vérité, qui combat le Préjugé et l'Erreur. L'artiste les a représentés sous la forme d'un griffon, animal chimérique qui, dans le langage de l'allégorie, est devenu le symbole de l'erreur. L'un d'eux recule à la lueur du flambeau qui détruit les prestiges ; l'autre expire sous les pieds du Génie. Le char auquel ils étaient attelés offre, renversés et culbutés, tous les emblêmes des diverses suppressions : les tables hiéroglyphiques, les instruments des mystères, le trépied sacré, tous les signes qui ont long-temps abusé l'imagination en trompant les sens, rendent, dans leur chute, hommage au génie de la Raison, et occupent la partie la plus rampante du fronton. » C'est en 1793 que fut sculpté ce bas-relief; à la lecture du document explicatif que nous publions, on ne s'en douterait vraiment pas; la Vertu, une multitude de Génies y dominent, et l'on sait où était la vertu à cette triste époque de notre histoire, lorsque l'on entassait dans les caveaux du Panthéon des patriotes tels que Marat et les autres.

Lorsque la restauration arriva, on inaugura au Panthéon le culte de Sainte-Geneviève, patronne de Paris; l'inscription républicaine que Bonaparte avait respectée, disparut, et on y plaça les mots suivants : *S. Genovefæ. Lud. XV dicavit. Lud. XVIII restituit.* L'inscription placée par la Constituante avait subsisté vingt ans sur le Panthéon ; la dédicace catholique, écrite par la restauration, ne dura que quinze ans; la révolution de juillet vint l'effacer, rétablir la première, et demander á M. David l'exécution d'un bas-relief destiné à expliquer l'inscription. L'exécution de ce bas-relief qui pèche par la pensée ne manque ni de grandeur ni de fermeté; examinons-le attentivement, signalons-en les défauts et les beautés avec impartialité et conscience.

Au milieu du fronton, debout sur un socle, espèce d'autel sur trois marches, est une grande et majestueuse figure de la Patrie, dans une proportion de 15 à 16 pieds, le front ceint d'une couronne d'étoiles et distribuant des couronnes aux hommes illustres qui l'ont servie et honorée par leurs vertus, leurs talents ou leur épée. Sur le socle, M. David a sculpté, dans une couronne, et réuni en un seul symbole, le coq et l'aigle qui conduisirent nos armées à la victoire sous la république et sous l'empire; ce coq-aigle est une hardiesse poétique, qui est loin cependant de produire un bon effet. Aux pieds de la Patrie, sont assises : à sa gauche, l'Histoire, écrivant sur ses tablettes les noms des grands hommes; et á sa droite, la Liberté, tressant les couronnes que décerne la Patrie. A la droite également, se trouvent les illustrations personnifiées de l'ordre civil, et, á la gauche, celles de l'ordre militaire. D'un côté, le calme et la méditation : Malesherbes, Mirabeau, Manuel, Fénélon, Cuvier, Rousseau, et M. de Lafayette ; de l'autre, le mouvement et l'enthousiasme : Bonaparte, revêtu de l'uniforme républicain, en avant d'un groupe de soldats qu'il vient de dépasser, et où l'on retrouve l'enfant intrépide qui battit la charge au pont d'Arcole, (aujourd'hui tambour dans la 10e légion de la garde nationale de Paris) ; il est fâcheux que le colback du

canonnier placé derrière le général Bonaparte, paraisse, aux yeux du spectateur, couvrir la tête de Bonaparte lui-même. Les deux angles du tympan sont occupés par des groupes de jeunes gens qui étudient; les uns, élèves des écoles militaires, rêvent déjà les palmes qu'ils voient distribuer; les autres, élèves des écoles civiles, doivent les illustrer un jour.

La personnification positive des hommes illustres appelés à recevoir de la Patrie la couronne de l'immortalité, était un écueil dangereux pour l'artiste. Ce choix, parmi des illustrations qui touchent presque toutes à notre époque, ne pouvait être complet ni unanimement approuvé; la composition, bonne dans son principe, perdait de sa valeur dans les détails; de là, les réclamations qui s'élèvent aujourd'hui. Sans doute, Napoléon représente bien à lui seul le mérite militaire, (indépendamment d'autres mérites), et M. David a bien fait de ne mettre après lui que des soldats. Mais, pour le mérite civil, pour les sciences, pour les arts, la pensée est-elle complètement résumée par Malesherbes, Manuel, Cuvier, et par les autres célébrités qui les accompagnent? Où est la limite de l'admission ou de l'exclusion? Comment a-t-il pu entrer dans l'esprit, soit de l'artiste, soit du gouvernement qui l'a approuvé, de traduire cette légende générale: «Aux grands hommes la patrie reconnaissante» par les portraits particuliers de quelques hommes illustres couronnés par la Patrie? Quelles controverses vont sur le champ s'établir! A l'exception d'un, deux, trois, que l'opinion générale pourra reconnaître pour grands hommes, quels conflits, quelle divergence de jugements auront lieu á l'occasion des autres? Pourquoi cherchez-vous seulement parmi les illustrations françaises, depuis 1789, (sauf Fénélon, Rousseau et Voltaire), à l'exclusion de douze ou treize cents ans qui, ne vous déplaise, ont aussi produit les leurs?

Quant à l'exécution, il faut bien le dire, l'effet, vu de la place du Panthéon, n'est pas celui qu'on attendait; de près, la composition est claire; mais, de loin, les groupes ne se disent pas bien. Sans doute, la figure de la Patrie est belle, quoiqu'elle semble baisser la tête, gênée par le haut du fronton qui l'empêcherait de la relever; sans doute, la figure de la Liberté offre de belles parties, sans doute, la figure de l'Histoire qui inscrit le nom des grands hommes, est exécutée avec talent comme les précédentes; mais le reste n'offre rien que de très ordinaire quant á la composition, ce qui est la faute de la donnée acceptée, et l'exécution nous a paru faible, ce qui est la faute des costumes vulgaires que M. David s'est imposé de représenter. Le groupe militaire ne présente qu'une confusion d'uniformes, de coiffures diverses; le trophée d'armes qui sépare ce groupe de celui des élèves des écoles militaires n'a rien de saillant. Et ce qu'il y a de pire, c'est que Bonaparte, la seule figure-portrait du groupe, la seule qu'on serait universellement d'accord de voir placée sur le fronton du Panthéon, au lieu de dominer par sa position, sinon par son volume, est écrasée par les autres figures, au point qu'on la cherche plus ou moins long-temps avant de la trouver.

A l'égard du groupe civil, tout est ordre et régularité; mais aussi quelle froideur, quelle ingratitude de costume! Pas une ressource pour le statuaire, pas une draperie, mais les perruques de Rousseau, de Voltaire et le bonnet prodigieux de Malesherbes. La grande figure de Malesherbes, enveloppée dans une longue robe pesante, contribue à donner à ce côté du fronton quelque chose de massif et de lourd; elle a en outre l'inconvénient de fixer trop l'attention et d'attirer les regards plus que les autres figures; cet effet est d'autant plus regrettable que la physionomie du noble défenseur de Louis XVI est incontestablement la plus imparfaite de toutes. Cependant, quelles que soient ces imperfections, le travail de M. David n'en est pas moins un des plus remarquables que nous ayons vus depuis long-temps; il restera comme une belle étude, comme une sévère production des arts á notre époque.

Mais au-dessus de nos détails critiques sur le fronton, il est un défaut d'ensemble dans l'édifice, défaut très grave, parce qu'il se rattache á l'éducation morale des sociétés. Comme dans toute lutte entre deux principes hostiles, il n'est pas rare que l'on se rencontre quelquefois sur le même terrain, il est arrivé que le drapeau de la révolution et celui du catholicisme se sont heurtés sous le dôme du Panthéon. L'Assemblée Constituante s'était emparée de l'église, la restauration s'empara du Panthéon pour refaire l'église, puis, la révolution de juillet a suivi le système de la Constituante. Aussi, parcourez le monument, visitez depuis ses galeries sépulcrales jusqu'aux apothéoses de la coupole, et voyez quel contre-sens monumental, quelle confusion de croyances ennemies? Au sommet des voûtes, dans la gloire céleste, vous trouvez toutes les puissances de la monarchie française, sous la protection de Sainte-Geneviève, de Sainte-Clotilde et de Saint-Louis. Descendez dans les caveaux, vous y verrez le vertueux Rousseau dont la plume ébranla toutes les puissances monarchiques, et M. de Voltaire qui tenta de renverser les autels de tous les saints. Sur les peintures de la coupole, on admire les images de Louis XVI, de Louis XVIII, et la ciselure a sculpté, sur le fronton, la figure de Mirabeau, qui a prononcé les premières paroles d'accusation contre Louis XVI, celles de Bonaparte et de Manuel qui ont combattu Louis XVIII, l'un, par son épée, l'autre, par sa parole. Le Panthéon, tel qu'il est aujourd'hui, représente exactement l'histoire de la moitié du siècle qui vient de s'écouler; c'est le tableau de nos dernières luttes. Mais en vérité, que devons-nous respecter? Faut-il nous agenouiller devant Saint-Louis et Sainte-Geneviève, ou bien devant Rousseau et Voltaire? Faut-il rendre hommage à Louis XVI ou á Mirabeau, à Louis XVIII ou à Manuel et Bonaparte? Il serait bon, une fois pour toutes, que l'on nous fixât là-dessus et que l'on nous indiquât la marche á suivre.

---

## BOUCLIER TROUVÉ DANS LE RHONE,

(l'an 1656.)

Le dessin que nous offrons á nos lecteurs représente un bouclier trouvé dans le Rhône en 1656, et sur lequel est gravé ce beau trait de Scipion l'Asiatique qui l'honore autant que ses victoires. Dans un combat, quelques soldats romains s'emparérent d'une

princesse espagnole fiancée à un des chefs ennemis. Comme elle était d'une rare beauté, et que Scipion avait un faible bien connu pour les femmes, les soldats lui amenèrent leur prisonnière. Le jeune consul, malgré la violence de sa passion, remit noblement au prince espagnol sa captive pure de toute souillure, et cet acte, d'une générosité si rare alors, lui gagna le jeune fiancé.

Ce monument donne des détails curieux sur les costumes du temps : voici ce qu'en dit Malliot, dans les *Costumes des peuples anciens.* — Assenius, le jeune fiancé, auquel le héros romain vient de rendre sa future, est sans barbe : il porte une espèce de jupon qui se termine au genou : sa saie, dont les manches ne couvrent que la moitié du bras, descend jusqu'à la ceinture; sa chaussure, semblable à celle de ceux qui l'accompagnent, remonte jusqu'au gras des jambes et chausse les pieds comme un gant.

Les autres Espagnols ont de la barbe, leur saie, qui est ample et ceinte sur les hanches, est très ouverte par le haut et n'a qu'une longue manche; le bras droit reste nu.

La robe de la jeune fiancée a les manches longues et descend jusqu'à terre; un ample et long manteau lui sert de voile ; mais il laisse paraître une partie de la chevelure et de l'oreille qui est ornée d'un pendant ; sa chaussure est fermée.

A cela nous ajouterons que leurs habits de guerre



(Bouclier trouvé dans le Rhône.)

consistaient en une tunique de lin teinte ou bordée en pourpre que recouvrait une veste de cuir. Leurs armes étaient un bouclier et un casque faits de cordelettes de boyaux très serrées et à l'épreuve du tranchant : leurs épées étaient renommées pour l'excellence de leur trempe et pour leur longueur et leur largeur : les Romains les nommaient *parazonium*, parce qu'elles se portaient attachées à la ceinture. Les habitants des îles Baléares étaient célèbres par leur adresse à manier la fronde.

A. Vayssière.

---

La *Gazette de France* eut pour fondateur un médecin littérateur, nommé Théophraste Renaudot, qui obtint du cardinal Richelieu le privilége de ce journal. Le même homme, en qualité de commissaire des pauvres, fut autorisé à établir une maison de prêt, ou Mont-de Piété, qui dut lui procurer des bénéfices considérables, puisque, indépendamment du gain légitime qu'il y trouvait, il encourut le reproche d'avoir fait des prêts usuraires, et augmenté le nombre des pauvres, en feignant de les soulager. Au milieu de ses occupations commerciales et littéraires, Renaudot continua l'exercice de la médecine, et se servit avec succès de divers remèdes chimiques tirés de l'antimoine. C'était braver la Faculté, qui proscrivait l'em-

ploi de ces remèdes. Renaudot acheva de se brouiller avec elle en donnant des consultations gratuites aux indigents. La Faculté demanda l'interdiction de Renaudot, par la raison qu'il n'avait pas pris ses grades à l'Université de Paris, et une sentence du Châtelet lui défendit d'exercer la médecine dans cette ville. Renaudot appela de la sentence sans pouvoir parvenir à la faire casser. Né à Loudun, en 1584, il mourut à Paris, le 25 octobre 1653. Le premier numéro de la *Gazette de France* fut publié le 5 novembre 1631, continuée jusqu'en 1792; à cette époque, elle formait une série de cent-soixante-deux volumes in-4°

---

Le premier ordre royal de chevalerie qu'il y ait eu en France, est celui des chevaliers de Notre-Dame de la Noble-Maison; le roi Jean l'institua le 6 novembre 1351. Cette noble maison était son palais de Saint-Ouen, ou Clichy, entre Paris et Saint-Denis. Les chevaliers devaient s'y rendre et s'y assembler chaque année, le 15 août, fête de l'Assomption de la Vierge. On les appelait aussi les chevaliers de l'Étoile, parce qu'ils portaient une étoile sur leur chapeau et sur leur manteau ; il y avait au centre de l'étoile un petit soleil d'or sur un fond azur. Chaque chevalier portait au doigt un anneau, autour duquel son nom et son surnom étaient écrits. Ils avaient pour habillement de cérémonie un grand manteau rouge, doublé de menu-vair; sous ce manteau, une soutane ou tunique blanche, qui descendait jusqu'aux pieds ; leurs souliers étaient d'étoffe d'or. Les principaux statuts portaient que le roi Jean, comme inventeur et fondateur dudit ordre, en serait le chef, ainsi qu'à l'avenir les rois, ses successeurs; qu'aucun des chevaliers n'entreprendrait voyage lointain sans le dire au chef; que chaque chevalier jurerait que, autant qu'il serait en son pouvoir, il aiderait le chef de ses conseils, ainsi que d'armes et d'autres moyens; que celui qui serait dans un autre ordre le quitterait pour entrer dans celui-ci, et que s'il ne pouvait *bonnement* le quitter, celui-ci serait toujours le premier. De nombreuses discussions se sont élevées sur le rapide avilissement de cet ordre, que Charles VII donna, en 1445, au capitaine du guet, en ordonnant qu'à l'avenir, ses archers portassent une étoile sur leur casque. Ce qui paraît certain, c'est qu'en étendant, par un de ses statuts, le nombre des chevaliers de l'Étoile jusqu'à *cinq cents*, le roi Jean détruisit lui-même l'éclat qu'il voulait donner à son institution. Aussi, ne voit-on pas que Duguesclin, Clisson, Tanneguy du Châtel en aient été décorés ; probablement ils ne s'étaient pas souciés de l'être. La devise de l'ordre était une étoile avec ces mots : « *Monstrant regibus astra viam.* » Par allusion à l'étoile qui conduisit les rois *mages à Bethléem.*

---

## JEAN L'ÉCORCHEUR.

Après la révolution française, comme après toutes les grandes commotions qui bouleversent les sociétés et brisent les ressorts de l'administration et de la police, et qui, en interrompant le commerce, l'industrie et l'agriculture, augmentent la misère publique, des bandes de brigands se formèrent sur plusieurs points du territoire français, et particulièrement sur les frontières où la facilité d'échapper aux poursuites, en passant promptement d'un pays dans l'autre, leur assurait une sorte d'impunité.

Quelques-uns des chefs de ces bandits rivalisent de renommée avec les classiques Cartouche et Mandrin. Il en est un qui les surpasse, c'est Jean Buckler, dit *Schinderhannes*, c'est-à-dire, *Jean l'Écorcheur.*

Indépendamment de l'énergie et de l'audace, premières qualités requises, *Schinderhannes* possédait quelques-unes de ces vertus poétiques que Schiller prête à ses brigands, et plusieurs épisodes de son histoire le feraient comprendre volontiers au nombre de ces jeunes étudiants allemands, qui, sur la peinture attrayante que le poète traçait de la profession aventureuse de *voleurs de grands chemins*, avaient quitté les universités, pour aller se faire redresseurs de torts dans les bois. Toutes les scènes dans lesquelles *Schinderhannes* joua le premier rôle, ne sont donc point scènes de meurtre, de pillage et de débauche ; quelquefois, des accidents, des caprices d'amour délicat, de loyauté chevaleresque, de générosité noble, d'humanité touchante, transforment le chef d'écorcheurs en héros de roman.

Les rives du Rhin, de Mayence à Cologne, furent les théâtres des exploits de *Jean l'Écorcheur.* Au nom de *Schinderhannes*, prononcé avec menaces, les mères ramenaient à la raison l'enfant le plus mutin. Au nom de *Schinderhannes*, les Juifs (qui étaient le gibier qu'il chassait de prédilection), tremblaient au cœur de la ville la mieux gardée. Sur une assignation de *Schinderhannes*, les fermiers s'empressaient d'acquitter les impositions, à quelque taux qu'elles fussent fixées, car les maraudeurs du Rhin frappaient *des contributions noires* , comme les montagnards de l'Écosse. Enfin, sur une invitation de *Schinderhannes*, les paysans n'hésitaient pas à se rendre en famille, et dans leurs plus beaux atours, aux fêtes brillantes que donnaient, parfois, les Écorcheurs, et à danser au son de la flûte de *Schinderhannes.*

*Schinderhannes* mourut de la mort naturelle d'un brigand. Il n'avait que vingt-quatre ans, lorsqu'il fut décapité à Mayence, avec dix-neuf de ses soldats. Son énergie ne l'abandonna pas, et son caractère extraordinaire ne se démentit point à la terrible épreuve des assises. Fier de l'attention générale qui se portait sur lui, insouciant de sa propre défense, il s'attacha avec ardeur et talent à disculper une jeune fille de bonne famille, qui, subjugée par sa réputation, s'était venue livrer à sa discrétion, et dont il avait fait sa compagne.

*Schinderhannes*, pendant sa captivité (1803), avait écrit à Bonaparte, pour lui demander d'expier sa vie passée, en conduisant au combat une bande d'enfants perdus, qui auraient marché à l'avant-garde. Si Bonaparte l'eût vu, peut-être l'aurait-il gracié, car l'âme

de *Jean l'Écorcheur* n'était pas commune. C'était pour se venger d'un outrage public, du fouet qu'il avait reçu en châtiment d'une peccadille d'enfant, qu'il avait déclaré la guerre à la société.

---

## LA PLANÈTE URANUS.

Elle fut découverte par Herschel, le 13 mars 1781. Cette planète prend trente mille six cent quatre-vingt-dix-huit jours, ou plus de vingt-quatre ans pour faire sa révolution autour du soleil, dont elle est éloignée de six cent soixante-deux millions cent quatorze mille lieues. Sa plus petite distance de la terre est de six cent vingt-et-un millions de lieues. Elle a au moins quatre-vingt-deux fois le volume de la terre. Son diamètre est de douze mille deux cent douze lieues. Elle parcourt un orbite de deux milliards quatre cent millions de lieues, en tournant sur elle-même, en dix heures à peu près. Sa masse est à celle de la terre comme seize est à un. Le soleil doit lui paraître quatre cent fois moindre qu'à nous. Mais, en compensation de cet éloignement prodigieux, le Créateur lui a donné six satellites qui l'accompagnent dans son cours, et réfléchissent vers elle les rayons du soleil, comme font les satellites de Jupiter et de Saturne à l'égard de ces deux autres planètes.

---

La reine Marie-Thérèse, quelque temps après son mariage avec Louis XIV, engagea Bautru à lui présenter sa femme. Bautru s'en excusa, en alléguant qu'elle était fort sourde. Enfin, il cède, et amène la comtesse à laquelle il avait persuadé que S. M. n'entendait que fort difficilement. La reine commence la scène en criant à pleine tête, et madame Bautru répond sur le même ton. Le grand roi que Bautru avait mis du secret, riait de ce rire inextinguible dont Homère a fait le partage des immortels. A la fin, la reine qui s'en aperçut, dit à son interlocutrice : « N'est-il pas vrai, madame, que Bautru vous a fait croire que j'étais sourde? Le méchant! il m'avait dit la même chose de vous. »

Bautru ne se tirait pas toujours à si bon marché de ses espiègleries. Son laquais lui annonce un matin la visite d'un président de Bordeaux. Bautru fait répondre qu'il est extrêmement malade ; le président insiste pour entrer; Bautru se décide à faire dire qu'il vient d'expirer à l'instant même. Dupe de cette nouvelle surprenante, le président veut absolument entrer pour asperger d'eau bénite le corps du défunt, qui n'a que le temps de se jeter sur un lit et de s'envelopper d'un drap. Le président s'agenouille au pied du lit, y fait sa prière qui dure une heure, et, s'emparant d'un grand bénitier placé à la ruelle, suivant l'usage du temps, avant de sortir, il le verse jusqu'à la dernière goutte sur ce comédien de la mort.

---

Dans un parlement convoqué au mois de mars 1406, par Henri IV, roi d'Angleterre, un acte avait été rendu pour exclure les femmes de la succession royale; mais le mois de décembre de la même année, cette exclusion fut révoquée par acte signé du roi, de tous les seigneurs, et de l'orateur des communes, au nom de toute la chambre. De ce jour, date le véritable droit des femmes à la couronne d'Angleterre.

---

## SUR UN BROCHET PÉTRIFIÉ.

Il est important de ne pas confondre, comme cela se fit long-temps, sous le nom générique de pétrifications, tous les débris de matière organisée que la terre recelle dans son sein. Les fossiles, les pétrifications proprement dites, les incrustations, voilà trois classes qu'il est facile de distinguer, et par la nature même de leur composition et par les lieux où elles se trouvent. Avant donc de présenter ici la description de l'animal pétrifié ainsi figuré, nous rappellerons en deux mots les caractères particuliers à ces trois grandes divisions. Dans les terrains tertiaires, se trouvent des ossements, la plupart appartenant à des espèces animales qui ont disparu de notre globe, ce sont là les fossiles ; la nature de ces os n'a pas changé, la terre les a conservés durant des siècles et préservés de la décomposition dont les menaçaient les agents physiques extérieurs ; seulement le long séjour qu'ils ont fait dans les couches où ils se trouvent, leur donne une apparence inorganique qui, au premier coup-d'œil, a fait croire qu'ils étaient pétrifiés, c'est-à dire changés en pierre. D'autres fois, on trouve dans les eaux de certaines sources ou certaines fontaines, des corps autrefois organisés, des objets de mille espèces recouverts dans toute leur partie d'un tissu calcaire qui, tout en changeant leur aspect, conserve cependant intégralement leurs formes, ce sont des incrustations, c'est ainsi qu'on en trouve dans la fameuse fontaine de Saint-Allyre à Clermont, et qu'on en voyait, il y a une vingtaine d'années, dans le village de Crégy, près de Meaux. Le vulgaire a l'habitude d'appeler ces incrustations des pétrifications, mais c'est à tort, et pour s'en assurer, on n'a qu'à enlever la couche de calcaire déposée par les eaux sur l'objet incrusté, et on verra qu'il n'a subi aucune altération. Enfin on rencontre, le plus souvent dans les terrains primitifs, des corps qui, bien que présentant la forme de corps organisés, sont cependant identiques par leur composition avec des corps inorganiques; c'est pour cela qu'on les a appelés pétrifiés, c'est-à-dire devenus pierres.

On conçoit que cette singulière métamorphose a dû souvent donner à penser au naturaliste, peu satisfait sans doute, de la croyance populaire qui voulait y voir un des nombreux effets lunaires. Aujourd'hui que l'étude de la géologie a pris un si large développement, l'explication de ce phénomène ne donne plus matière à aucune incertitude. Les corps pétrifiés ont été emportés dans certains terrains, moulés par eux, avec d'autant plus d'exactitude que cette pâte minérale présentait plus de finesse; peu à peu ces corps ont été dissous, laissant toutefois entre le moule intérieur et le moule extérieur un espace rempli bientôt d'une matière inorganique qui remplace ainsi le corps primitif et qui n'est autre chose que la pétrification.

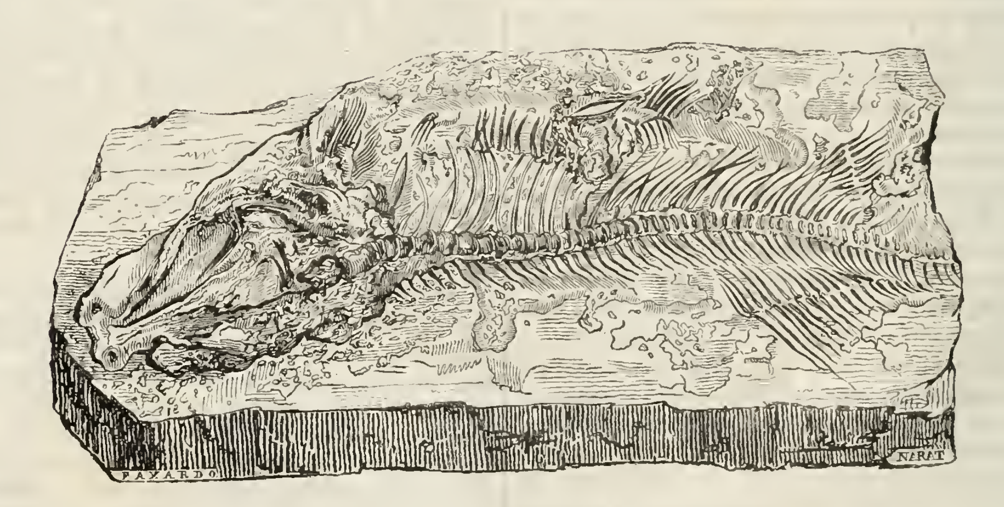
Il résulte de cette explication que plus un animal est grand, plus sa pétrification est difficile ; aussi, ne rencontre-t-on que fort rarement des vertébrés ainsi métamorphosés. Quelques petits poissons seuls font exception; mais, les poissons de longues dimensions trouvés dans cet état inorganisé, ont toujours attiré au plus haut point la curiosité du naturaliste. De ce nombre est l'esoce-brochet représenté dans la planche ci-dessous. C'est dans une carrière de pierre calcaire, située aux environs du fameux château d'Oberstatt, près d'Oehringen, dans le grand duché de Bade, qu'il a été trouvé. La nageoire caudale qui n'avait point laissé d'empreinte n'a pas été représentée. Quant à la dorsale, il est aisé de remarquer quelle trace elle a laissée dans le calcaire. La tête a été très bien conservée ; on reconnaît parfaitement le brochet à son museau, obtus, large et déprimé, et aux ouvertures de ses narines situées immédiatement devant les yeux. Quant aux trous appelés mucipares dont ce poisson est si abondamment pourvu, il serait difficile de les reconnaître sur la pierre. Le grand nombre de cavités et de stries qui occupent la place de l'organe de l'audition, rappellent la finesse de l'ouïe par laquelle le brochet surpasse tous les autres animaux de sa classe. On parla long-temps des brochets qui se trouvaient dans les bassins des Tuileries, du temps de Charles IX, et qui entendaient, assure-t-on, la voix de celui qui les appelait pour leur jeter à manger. Le reste du squelette du poisson n'est pas aussi facile à reconnaître, si ce n'est la forme des arêtes parfaitement imprimée sur la pierre.

Un auteur, nommé Rudolfi, nous a parlé d'un brochet trouvé dans la Lusace, long de cinq pieds et demi, et qui fut aussi rencontré dans une carrière de calcaire. Comment une pareille pétrification a-t-elle pu s'opérer? Voilà de quoi étonner les naturalistes, ou plutôt exciter leur hilarité sur la crédulité de Rudolfi.

On vit fort long-temps à Manheim, le squelette d'un brochet trouvé en 1497, à Kaiserslautern, et qui avait dix-neuf pieds de long, et avait pesé trois cent-quarante livres. Ce fait suffirait pour justifier Rudolfi de l'accusation de simplicité, au moins sous le rapport des dimensions qu'il donne au poisson, attendu que le brochet de Manheim n'était pas pétrifié. Ceux qui ont visité le château de Laufen, ont pu voir un tableau qu'on y plaça, et qui représentait ce monstre. Mais un grand nombre de témoignages attestent que le brochet peut atteindre une longueur extraordinaire, et que cette croissance tient à la nature des eaux qu'il habite. Son extrême voracité, voracité qui l'a fait surnommer par Lacépède, le requin d'eau douce, l'entraîne souvent à la poursuite des poissons qu'il dévore, fort loin des endroits qu'il habite. On a trouvé le brochet jusque dans les marais salés qui avoisinent les bouches du Rhône. Engagé dans quelque source incrustante, le brochet de Rudolfi n'a peut-être été que recouvert alors par la matière calcaire. Le fait perdrait ainsi tout son merveilleux.

En 1722, on trouva près du Volga, où le brochet est très commun, une pétrification de ce poisson qui fut exposée à Moscou, pendant fort long-temps, et finit par être réduite en poudre, les curieux russes ayant enlevé morceau par morceau cette pièce intéressante. Ce fait s'explique par les propriétés médicales dont on avait jadis doté les os du brochet ; propriétés qui les faisaient rechercher avec empressement. Ainsi, les osselets de l'oreille, par exemple, facilitaient, disait-on, les accouchements, guérissaient les épileptiques; le fiel était fébrifuge et ophthalmique ; les œufs étaient un excellent purgatif. Mais l'expérience n'a confirmé l'efficacité d'aucun de ces remèdes, et si un danger menace la curieuse pétrification que nous décrivions tout à l'heure, certes, ce n'est pas celui de la voir brisée par la main des femmes enceintes et des épileptiques.

Alfred Maury.

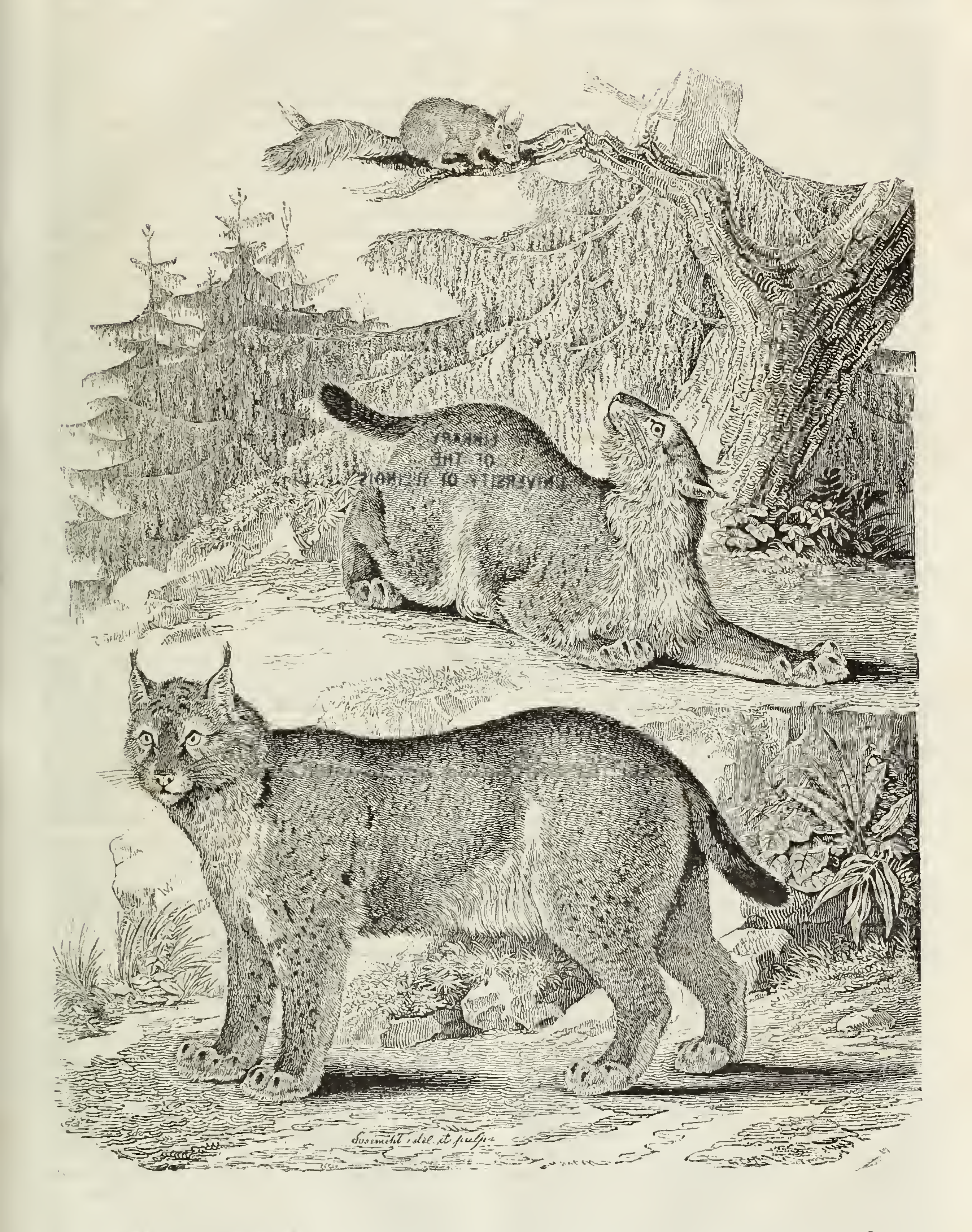



(Brochet pétrifié.)

*Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins,* 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7. — Tiré à la Presse mécanique par Aristide et Pelluard.

# LE LYNX DE LAPONIE.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LE LYNX.

Cet animal est plus généralement connu par les fourreurs et les chasseurs sous le nom de loup-cervier; c'est le *felis lynx* de Linnée. Il appartient à la classe des mammifères carnassiers digitigrades, et au genre des chats. Sa taille est à peu près celle d'un chien barbet; il est d'un fauve roussâtre, le plus souvent tacheté de noirâtre. Il a pour caractère générique, à supposer que l'on fasse un genre de cinq ou six espèces de lynx bien tranchés parmi les chats, un pinceau de poils assez longs au bout des oreilles. Sa queue est très courte; et, du reste, il ressemble assez à notre chat domestique, à la taille près. Son nom de loup-cervier peut lui avoir été donné pour deux raisons : La première, parce que Gaza, dans sa mauvaise traduction de l'histoire des animaux d'Aristote, a donné au thos de cet auteur, le nom de *lupus-cervarius*, sur la foi de Pline; la seconde, parce que, ainsi que le loup, il pousse un hurlement que l'on peut prendre pour celui d'un de ces animaux, et qu'il attaque les faons et les jeunes cerfs de préférence à tout autre proie. Quoiqu'il en soit, le lynx existait autrefois en France et en Allemagne; mais aujourd'hui, on ne l'y trouve plus. En récompense, il est assez commun dans tout le nord de l'Europe, et particulièrement en Sibérie, où sa fourrure est très estimée.

Il est peu d'animaux qui aient autant prêté à la fable que celui-ci, non-seulement dans l'antiquité, mais encore de nos jours. Les anciens l'avaient consacré à Bacchus, et très souvent ils le représentaient attelé au char de ce dieu. Pline en raconte les choses les plus merveilleuses; selon lui, il avait la vue si perçante qu'il voyait très bien à travers une muraille; son urine se pétrifiait et devenait une pierre précieuse nommée *lapis lyncurius*, qui, outre son éclat, avait la propriété de guérir une foule de maladies. Les Grecs racontaient cette histoire :

Cérès envoya un jour Triptolème en Scythie, chez le roi Lyncus, pour civiliser ses sauvages sujets, en leur apprenant l'agriculture. Mais ce roi barbare, qui préférait à tout la guerre et la chasse, reçut fort mal ce cultivateur, et le jeta dans une prison pour le faire mourir de faim. Cérès vint fort heureusement au secours de son favori; elle l'enleva de son cachot, et, pour se venger, elle changea le roi en lynx. Depuis ce temps, Lyncus et ses descendants n'ont cessé de chasser et de faire la guerre aux animaux paisibles.

Quant aux vieillards des Pyrénées qui se souviennent encore d'avoir vu quelques lynx dans leur jeunesse, ils en racontent des choses effroyables. Cet animal féroce suivait les voyageurs égarés, et ne manquait jamais de les dévorer s'ils avaient le malheur de tomber. Pendant l'obscurité de la nuit, il pénétrait dans les cimetières pour déterrer les cadavres. Il eût été bien plus dangereux encore s'il n'eût pas totalement manqué de mémoire, au point que lorsqu'il suivait une personne à la piste, la moindre diversion lui faisait oublier et sa poursuite et sa victime qui parvenait ainsi à lui échapper. Mais ce n'est pas tout, non-seulement le Lynx était loup-cervier, mais encore souvent *loup-garou*. Dans ce cas, ce n'était ni plus ni moins qu'un homme ou une femme pendant le jour, et alors, on ne pouvait guère le reconnaître qu'à sa mélancolie, ou en lui jetant au nez de l'eau bénite qui le brûlait et lui faisait pousser d'affreux hurlements. Pendant le plein de la lune, dès que la nuit était venue, tous les loups-garous quittaient leur chaumière pour aller ensemble courir les bois et la campagne sous la forme de loups, et alors, leur moindre méfait était de manger les petits enfants et de tenir le sabat.

Mais, laissons-là les contes ridicules de nos aïeux, et venons-en à la vérité. Le lynx a les mœurs du chat sauvage, rien de plus, rien de moins; mais comme il est plus fort et plus gros, il attaque parfois de plus grands animaux, tels que faons de chevreuils, de cerfs, etc. Comme il grimpe sur les arbres avec beaucoup d'agilité, non seulement pour surprendre les oiseaux sur leur nid, mais encore pour poursuivre les écureuils, les martes, et même les chats sauvages qui ne peuvent lui échapper. Quelquefois, il se place en embuscade sur une des basses branches, pour attendre, avec une patience admirable, que le hasard amène à sa portée un renne, un cerf ou un chevreuil. Alors, ainsi que le glouton, il s'élance d'un bond sur leur cou, s'y cramponne avec ses ongles puissants et rétractiles, et ne lache prise que lorsqu'il les a abattus, en leur brisant la première vertèbre du cou. Alors, il leur fait un trou derrière le crâne, et leur suce la cervelle par cette ouverture, au moyen de sa langue hérissée de petites épines. Rarement il attaque une autre partie du cadavre, à moins qu'il ne soit très poussé par la faim. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il emporte le corps pour le cacher dans un fourré, si c'est un petit animal, ou qu'il le couvre de feuilles sèches et de bois sec s'il est trop lourd pour être transporté, quoique jamais il ne revienne le chercher. C'est probablement ce fait qui a donné lieu de dire qu'il manque de mémoire; et il eût été plus juste de n'y voir qu'une preuve de défiance.

Le lynx pris jeune et élevé en captivité se prive assez bien et devient même caressant jusqu'à un certain point; mais pour le conserver, il faut le tenir à l'attache, car il ne perd jamais le goût de la liberté, et, dès qu'il en trouve l'occasion, il fuit dans les bois pour ne plus revenir. Quoique ses formes soient un peu lourdes, il est plein de grâce et de légèreté; son œil est brillant, mais cependant plein de douceur et d'expression. Comme le chat, il est d'une propreté recherchée, et passe beaucoup de temps à se nettoyer et à lisser sa jolie robe. C'est un grand destructeur d'hermines, de lièvres, de lapins, de perdrix et autre gibier. Aussi, les chasseurs russes lui font-ils une guerre à mort qui en diminue journellement le nombre. Néanmoins, on ne parviendra jamais à le détruire entièrement, parce qu'il s'accommode de tous les climats, et qu'il se trouve dans les parties chaudes de l'Asie et de l'Afrique tout aussi bien que dans le nord, quoique moins communément.

Dans les marais du Caucase, de la Perse, de l'Égypte et de l'Abyssinie, on rencontre une autre espèce de lynx qui ne diffère guère de celui-ci que par sa couleur d'un brun jaunâtre, et par le derrière de ses quatre jambes qui est noirâtre; c'est le lynx botté, (*felis chaus*, Guld) que l'on croit être le thos d'Aristote. Il offre une particularité unique parmi le genre

nombreux des chats; c'est d'être un excellent nageur et de se plaire dans l'eau, où sans cesse il est occupé à faire la chasse aux canards et autres oiseaux aquatiques. BOITARD.

---

## HOURI

### MONTÉE SUR UN CHAMEAU FANTASTIQUE,

*D'après une miniature indienne.*

Il est bien peu de nos lecteurs qui n'aient une idée des croyances si poétiques de l'Orient, pays où tout prend un aspect riant, même les ruines sur lesquelles le dattier élève sa grêle colonne, à Memphis et à Balbec. Tout le monde a lu les *Mille et une Nuits*, ces contes merveilleux, qui ne sont qu'une page de cette épopée racontée sous la tente de l'Arabe, tandis que le vent du désert se joue dans la cime des palmiers, ou passe muet sur la plaine des sables, et que le feu du camp jette ses lueurs sur ces groupes pittoresques de femmes, d'enfants à demi-nus, de chameaux et d'hommes bronzés, accroupis autour du foyer, qui, tout en savourant le bec d'ambre de leur longue pipe, prêtent une oreille attentive aux récits de l'intarissable conteur. Toute cette poésie de magiciens, de génies et de fées, qui équivaut à nos sombres légendes d'apparitions et de revenants à minuit, tout le monde en a une idée, ne serait-ce que pour avoir lu les *Orientales* de Victor Hugo, ou les voluptueux tableaux de l'*Alla-Ruk* de *Thomas Moore*. Dans cette mythologie, les *houris* jouent aussi un grand rôle; Mahomet, dans la description du paradis promis aux croyants, en parle en ces termes : — « Là, (dans le Jardin-de-Délices) seront de jeunes vierges au regard modeste, dont jamais homme ni génie ne profana la beauté; elles sont semblables à l'hyacinthe et à la perle; la récompense des justes ne doit-elle pas être magnifique? »—Ces êtres spirituels font donc partie des biens promis aux fidèles? Aussi, le flegmatique musulman, dont tous les jours s'écoulent en paix dans les solitudes parfumées du harem, abandonne-t-il sans regret cette vie d'ici-bas, consolé de la perte de ses plaisirs, par l'espoir de ceux qui l'attendent dans le Jardin-de-Délices. Aussi, à l'idée qu'ils s'en font, ne peut-on comparer ni la beauté des Bayadères aux danses voluptueuses, qu'accompagnent le son de mille clochettes, ni celle des Almées égyptiens, dont les chants charment l'ennui des Poulahs. Comme assez de pages de ce recueil sont consacrées à des études graves et sérieuses, nos lecteurs nous permettront de leur traduire ici un passage de je ne sais plus quel auteur arabe, qui prouve quel effet produirait la beauté des vierges célestes sur le cœur de l'homme, alors que la mort ne l'a pas encore purifié.

Dans un coin de l'Yémen, cette partie de l'Arabie si belle, que les Orientaux y placent le paradis, où s'écoulèrent les jours de bonheur et d'innocence de nos premiers parents, vivait une famille, seul reste d'une nombreuse tribu détruite par des guerres malheureuses. Une tente sous le palmier, une source d'eau limpide, quelques esclaves et de nombreux troupeaux, formaient toute la richesse du dernier des Takifites; Mohammed, c'était le nom de l'Arabe, vivait heureux dans cette belle solitude; une seule chose manquait à son bonheur, c'était un fils. En vain il avait fait deux fois le pélerinage de la Mecque; en vain il avait immolé vingt chameaux gras auprès du tombeau du prophète, tout avait été inutile, et, en voyant arriver la vieillesse, il désespérait de voir jamais ses prières exaucées. Un soir, tandis que des nuages de feu s'amassaient au couchant, que le vent commençait à soulever le sable en sombres tourbillons, et que le chacal hurlait dans les rochers à l'approche du *sémoun*, un voyageur vint lui demander l'hospitalité. Béni soit le pélerin, car il est l'envoyé de Dieu, dit Mohammed, et aussitôt des dattes, du miel et des gâteaux de maïs cuits sous la cendre, furent présentés à l'étranger. Au point du jour, celui-ci allait remonter sur son chameau et poursuivre sa route; les tentes de son père, disait-il, étaient au-delà du lointain horison, et le vieillard devait être inquiet sur son sort. A ces mots, Mohammed soupira si douloureusement que l'étranger s'en aperçut.—Pourquoi es-tu triste mon hôte?—Que la volonté du ciel et celle du prophète se fassent, mais j'envie le bonheur de ceux qui ont un fils, sur la tête duquel ils peuvent placer l'espoir de leur vieillesse; moi, aucune main amie ne fermera mes yeux!—Dieu veut éprouver ta fidélité, vieillard, ne t'abandonne pas au désespoir; ce soir, redouble de ferveur dans ta prière, et souviens-toi des paroles de celui à qui tu viens de donner l'hospitalité!—Au coucher du soleil, Mohammed adressa au ciel les vœux les plus ardents. Quelle fut sa joie lorsque, quelque temps après, une de ses femmes lui déclara qu'elle était mère! Le jour où elle mit au monde ce fils tant désiré, fut le plus beau de sa vie; il donna à l'enfant le nom de Moavia. En quelques années, Moavia eut atteint l'âge de l'adolescence, et la force du jeune homme n'était égalée que par sa valeur et sa beauté. Nul ne pouvait lui disputer le prix dans les exercices guerriers; en courant à cheval, il était sûr de percer de sa flèche une grenade suspendue par un cordon; et, lorsque sur sa cavale blanche, dont la crinière balayait le sol, il courait le *djérrid* avec ses compagnons, à la rapidité de sa course, qui égalait celle du vent, aux éclairs qui sortaient du fer de sa lance, on l'eût pris pour l'ange des combats.

En ce temps, le même voyageur se présenta à la porte de la tente; Mohammed se souvenant que le bonheur était entré dans sa famille avec l'hospitalité, le pressa de s'y reposer, et eut soin de le traiter avec magnificence. Au moment du départ, l'inconnu prenant son hôte à l'écart, lui remit une riche épée, en le priant de l'accepter comme gage de l'hospitalité. — Elle est destinée pour ton fils; ce fils, c'est moi qui t'ai annoncé sa naissance, c'est moi qui l'ai protégé, et, maintenant, je te promets que sa destinée sera brillante et sa vie pleine de prospérité; mais, je crains qu'il ne l'abrége par sa faute! — A ces mots, Mohammed étonné, le vit disparaître dans une lumière éblouissante, et, se prosternant sur le sol, il remercia Dieu!... L'épée que lui avait remis l'envoyé du ciel était très riche; le fourreau était d'une étoffe précieuse brodée en or et enrichie de pierreries, le manche, fait d'une seule émeraude taillée avec art, se terminait par un beau diamant qui représentait le

sceau de Salomon; la lame, d'une trempe comme jamais homme n'en avait porté auparavant, était couverte de ciselures aux arabesques d'or, et l'on y lisait quelques versets du Coran. Cette épée merveilleuse, ajoute le chroniqueur, donnait au bras qui la portait la force de dix guerriers.

Mohammed eut bien voulu tenir son fils éloigné des combats, mais une guerre s'étant élevée dans le voisinage, Moavia le pria si instamment de l'envoyer porter du secours à une tribu à laquelle le liaient les droits du sang et de l'hospitalité, que le vieillard ne put y résister. Il lui donna cinquante hommes d'élite; puis, lui ceignant l'épée remise par l'ange, il lui donna sa bénédiction, le suivit long-temps des yeux et rentra dans sa tente en pleurant... Grâce au courage de son fils, la tribu alliée triompha. Les exploits du jeune Moavia, dans cette guerre, furent si brillants, qu'il n'était bruit que de lui, et ce fut un thême fécond pour les poètes du temps; ces chants, perdus pour la plupart, ne le cédaient en rien à ceux d'*Antou*, *le héros des sables*, comme l'appellent les Arabes. Mohammed bénissait le ciel de lui avoir donné un tel fils, et, chaque fois qu'un pèlerin lui racontait quelques-uns de ses hauts faits, le cœur du vieillard se remplissait de joie et d'orgueil. Hélas! cette joie devait bientôt se changer en profonde tristesse.

Une nuit que Moavia reposait sur sa natte, et rêvait peut-être aux embrassements de son vieux père, il crut voir une vive lumière descendre sur sa tête, et une main qui lui montrait une montagne lointaine au bord de l'horison; il s'éveilla aussitôt, mais tout avait disparu. Fidèle à cet avertissement, il prend ses



(Houri montée sur un chameau fantastique, d'après une miniature indienne.)

armes, monte à cheval, et, plus rapide que le vent, il se dirige seul vers le point indiqué. Au lever du soleil, il était déjà bien loin du camp; chose étrange, sa marche durait depuis bien long-temps, et la distance, qui le séparait de la montagne, ne paraissait pas diminuer. Voulant cependant poursuivre l'entreprise jusqu'au bout, il chemina durant trois jours; sur la fin du troisième, il se trouva arrêté par un effroyable précipice, et la montagne, surmontée d'un édifice, qui aux rayons du soleil couchant brillait comme la flamme, était encore bien loin au-delà. Tandis qu'il était sur le bord du gouffre, une voix terrible lui cria: — Qui es-tu? — L'intrépide fils de Mohammed répondit fièrement: mes compagnons me nomment Moavia le lion, fils de Mohammed, te faut-il d'autres explications? et il tirait son formidable glaive. L'homme qui lui avait parlé était debout sur un rocher; il avait à peine deux coudées de haut, et sa barbe descendait à terre. Au haut du rocher était perché un oiseau d'une grandeur prodigieuse, qui portait au cou un collier d'or enrichi de pierreries. Le nain adouci, répondit: — Depuis long-temps j'attendais ton arrivée; mais, voici l'heure. Je sais que tu veux aller au palais des merveilles, voilà le chemin!... — Il montrait un panier suspendu au corps du gigantesque oiseau. Moavia se mit dans le panier sans hésiter. — Si tu veux t'éviter de mortels regrets, fais bien attention à ceci: tes yeux doivent rester fer-

més jusqu'à ce que le Prok ( oiseau fabuleux des Arabes) t'ait déposé au sommet du mont. — Le nain disparut dans la terre, qui se referma sur lui, et le fils de Mohammed se sentit enlevé avec une rapidité effrayante ; l'air sifflait à ses oreilles, comme si une flèche les eût effleurées. Le voyage durait pourtant depuis long-temps, et, malgré la défense du nain, Moavia éprouvait une violente tentation de regarder ce qui l'entourait; quelque temps il résista, mais, puis s'abandonnant à la confiance que lui inspirait sa bonne épée, le fier jeune homme méprisa cet ordre ; sa paupière s'ouvrit au moment où il allait toucher le sol!... Il se trouvait au milieu d'une verdoyante vallée, enclose de toutes parts par des rochers de granit; ces rochers étaient couverts de plantes aromatiques, de tous côtés coulaient des ruisseaux aux rives émaillées de mille fleurs, les bosquets étaient parsemés de myrthes, d'arbres d'encens et de ceux qui produisent la myrrhe. Des oiseaux aux brillantes couleurs, au ramage harmonieux, voltigeaient dans le feuillage ; puis, l'air était embaumé de tant de parfums, le murmure des eaux était si voluptueux, que Moavia se crut transporté dans le paradis terrestre. Devant lui s'élevait un magnifique palais, ceint d'un mur d'albâtre, et surmonté de tourelles sveltes et gracieuses, qui brillaient comme de l'acier poli; l'entrée n'en était pas gardée par des lions comme *la Fontaine de Vie*, (*Mille et une Nuits*) mais d'énormes barres de fer ne laissaient aucun passage. Cette barrière tomba bientôt sous les coups de cimeterre du héros, et il était dans le palais. Une vaste salle entourée de colonnes de bois de Sandal, au milieu de laquelle on voyait un bassin de marbre, d'où jaillissaient des jets d'eau qui retombaient en gouttes de cristal, fut la première pièce où il entra. Il en parcourut ainsi un grand nombre où brillaient de tous côtés les incroyables merveilles que les génies prodiguent dans leurs féeriques demeures ; mais ces salles étaient désertes. Enfin, il arriva dans un salon plus magnifique que tout ce qu'on pourrait dire ; à son aspect, un grand nombre de femmes, assises sur de riches sophas, se levèrent, et commencèrent autour de lui des danses aux poses voluptueuses, en chantant des vers à sa louange ; puis, l'une d'elles entonna le chant de l'hyménée, dont les autres répétaient en chœur le doux refrain. Des esclaves le menèrent ensuite dans la salle des bains, où ils parfumèrent son corps d'essences précieuses; cela fait, ils le revêtirent de superbes habits, et le conduisirent dans la salle du festin. Moavia y trouva une nombreuse troupe de femmes, entre lesquelles, à son air noble, et à sa parure, il sut bien distinguer leur reine; quant à la beauté de la dame, qui lui faisait un si bon accueil, l'histoire arabe en parle en ces termes : « Ses yeux étaient plus doux que ceux de la gazelle, ses lèvres vermeilles qui, lorsqu'elle souriait laissaient voir des dents plus blanches que l'ivoire, ressemblaient à une rose au fond de laquelle tremblent des perles de rosée ; son cou avait la molle blancheur de l'albâtre, et ses belles mains, ainsi que ses pieds, étaient teints du bel incarnat que donne le *henné*. » La bonne mine de Moavia et sa galanterie, ne firent pas un moindre effet sur la belle dame. Le festin fut joyeux, et les mets et les vins exquis ; puis, vinrent les divertissements et les danses et la musique se prolongèrent bien avant dans la nuit. Au milieu de l'allégresse générale, Moavia ne voyait que sa belle fiancée, et le desir flamboyait dans les yeux de l'impatiant amant lorsque leurs regards venaient à se rencontrer. Au milieu de la salle s'élevait une statue de marbre noir, qui annonçait l'heure à chaque tour du sablier; cette voix sinistre qui comptait les instants écoulés dans cette folle joie, eût produit un grand effet sur un homme moins préoccupé que le fils de Mohammed. On eût dit un démon jaloux, dont le doigt glacé pouvait arrêter ces chœurs tournoyants, qu'emportaient les danses passionnées de l'Arabie. Impatient de voir arriver l'heure où devait s'accomplir son bonheur, Moavia sentait son cœur battre comme s'il allait se briser; cette heure qu'il appelait de tous ses vœux arriva enfin, et alors la statue prononça ces mots d'une voix terrible : — Malheur à toi, qui as enfreint la loi du nain puissant; le ciel, pour prix de ton courage, te réservait l'amour des Houris, et toi-même tu détruis ton bonheur! Malheur à toi, fils de Mohammed! — En ce moment, Moavia posa ses lèvres brûlantes sur le front de sa bien aimée, et ce premier baiser d'amour devait dévorer son existence!...

Tout s'était évanoui, et le fils de Mohammed était sur le sable près de son coursier, mais son cœur était brisé!...

A la lueur des étoiles, il se dirigea vers la contrée qu'habitait son père; une profonde tristesse rongeait son cœur, et, sous les embrassements du vieillard, il demeura glacé!... Ses jours coulèrent sombres, et bientôt il s'éteignit comme une fleur desséchée par le vent brûlant du désert. Son père ne lui survécut pas long-temps, et le souvenir de ses exploits et de son malheur, est tout ce qui reste du dernier des Takifites. Depuis lors, en parlant d'un jeune homme emporté à la fleur de son âge, par une maladie de langueur, l'Arabe dit : — Il avait vu les Houris.

A. Vayssière.

---

## SUFFREN.

Le bailli de Suffren est un de ces hommes qui protestent victorieusement avec les Jean-Barth, les Duquesne, les Tourville, les Duguay-Trouin, les Duperré, contre cette funeste opinion que la France est impropre à produire de grands marins, et que le *maximum* auquel puissent prétendre les escadres françaises, c'est de n'être pas toujours vaincues. Né en Provence, embarqué comme garde-marine, à l'âge de dix-sept ans, Suffren, après avoir passé par tous les grades, put enfin arborer sur son vaisseau le pavillon de chef d'escadre, l'orsqu'il fit voile pour les mers de l'Inde, où l'attendait tant de renommée. Ses services avaient été jusqu'alors honorables, mais peu éclatants, et ses preuves de capacité supérieure n'étaient point encore faites. Elles le furent bientôt; l'occasion seule lui avait manqué. Sur la route, vers l'Isle-de-France, où il devait rallier le comte d'Orves, il commença par mettre la possession hollandaise du cap de Bonne-Espérance, que menaçaient les Anglais, à l'abri de toute attaque, par la célérité de ses manœuvres ; puis, la mort de l'amiral d'Orves l'ayant appelé au

commandement de onze vaisseaux, trois frégates et trois corvettes, il dirigea seul cette grande expédition, tentée pour appuyer le soulèvement de Hyder-Ali, contre la domination britannique. Deux batailles générales, que les Anglais avouèrent perdues en refusant de les renouveler; la prise du beau port de Trinquemalé, la délivrance de Gondelour, remplirent l'Inde du nom de Suffren. Ces succès étaient d'autant plus glorieux pour le bailli, qu'ils appartenaient tout entiers à lui seul, et que les circonstances lui auraient permis d'être vaincu sans déshonneur. Ses forces étaient de beaucoup inférieures, ses vaisseaux appesantis par leur vétusté et fatigués par de longues croisières, pouvaient à peine tenir la mer, les maladies énervaient ses équipages, et il y avait tant d'incapacité et d'insubordination parmi ses officiers, qu'il avait été obligé de sévir contre quelques-uns d'entre eux. Mais par son activité, par sa prudence dans la conception et son audace dans l'exécution, par son courage et sa science, par l'amour, la confiance et la crainte qu'il inspirait à tous, il sut rendre bonne une position presque désespérée, et sur l'Océan indien, sur ce lac britannique, les flottes anglaises évitaient alors l'ennemi au lieu de le chercher. Aussi, ce fut avec empressement que l'amiral Anglais, sir Édouard Hughes, demanda la cessation des hostilités, en annonçant que la paix avait été signée à Versailles. Cette paix enlevait à Suffren les occasions d'acquérir une gloire nouvelle, mais elle lui permit de jouir de sa gloire acquise. Les plus honorables récompenses accueillirent son retour en France. Une quatrième charge de vice-amiral fut instituée pour lui, et l'ordonnance portait : que cette dignité, créée uniquement pour Suffren, s'éteindrait avec lui. Les états de Provence lui offrirent une médaille à son effigie, avec cette inscription qui résumait ses titres : *Le cap protégé, Trinquemalé pris, Gondelour délivrée, l'Inde défendue, six combats glorieux. — Les états de Provence ont décerné cette médaille,* 1784. L'admiration populaire ratifia ces hautes distinctions, et Suffren ne pouvait paraître au spectacle, sans qu'une ovation lui témoignât la reconnaissance publique.

Pendant que la paix de 1748 le condamnait au repos, Suffren s'était engagé dans l'ordre de Malte, et ce fut lorsqu'il commandait dans l'Inde, qu'il reçut ses lettres de promotion au grade de *bailli*, titre qu'on ne sépare plus de son nom, et sous lequel il occupera toujours la place la plus belle dans les annales de la marine française.

Suffren est mort, le 8 décembre, 1788.

(*Éphémérides.*)

---

## MAZANIELLO.

(*Biographie italienne*).

Lorsque les hommes qui sont dépositaires du pouvoir semblent se faire un jeu des misères du peuple; qu'à ses plaintes ils répondent par de nouveaux excès, que, paraissant mépriser également son mécontentement et ses souffrances, ils accumulent injustices sur injustices, l'on peut dire qu'un tel gouvernement est bien près de sa chute. Car, dans l'ordre des choses, la punition suit de près le crime; ceci est une loi constante de cette providence qui veille sur les états. L'histoire est la preuve de ce que nous avançons, et chacune de ses pages nous montre l'oppression expiée par le sang, fatales leçons dont les rois sont loin d'avoir profité!... Dans chacune de ces réactions sanglantes du juste contre l'injuste, nous trouvons, en tête du mouvement, un homme énergique qui résume à lui seul toutes les passions qui concourent à ces drames terribles, et que l'on pourrait prendre pour la personnification de ces vengeances populaires. Que cet homme soit d'une naissance illustre, ou obscur plébéien; que le crime soit le mobile de ses actions, ou bien l'amour de la patrie, monstre ou héros, Robespierre ou Guillaume-Tell, peu importe à cette puissance invisible qui a mission de châtier, pourvu qu'il soit doué de l'énergie nécessaire. Si ceci est une vérité, l'on peut dire que l'homme dont nous allons esquisser les traits, est un de ceux dont l'existence est nécessaire dans la marche des événements.

Thomas Aniello, plus connu sous le nom de Mazaniello, était un pauvre pêcheur né à Amalphi, qui, pour subsister, allait vendre du poisson à Naples. Naturellement hardi, jusqu'à la témérité, cette audace ne fit que se développer dans les dangers continuels d'une vie dure et laborieuse. L'obscurité couva longtemps cette âme trempée fortement. A cette époque, l'Italie était accablée d'impôts, qui de jour en jour devenaient plus onéreux; en Espagne, on en était au règne des favoris et des courtisannes, époque qui ne ressemblait pas mal à celle des *mignons* du temps de Henri III. Pour remplir les coffres épuisés par des dilapidations journalières, les provinces étaient soumises à des taxes exorbitantes; aussi, Naples, voyant violer ses antiques priviléges qu'avait sanctionnés Charles-Quint, éclata-t-elle en murmures; la cour y fut insensible, et vota même un nouvel impôt qui frappait les menues denrées, et, par conséquent, le bas peuple. Jusqu'ici, c'est l'oppression qui poursuit sa tâche d'iniquité; maintenant que la mesure est comblée, commence l'œuvre tardive de la vengeance!...

Dans le mois de juin (1647), Mazaniello étant allé vendre du poisson à Naples, se le vit enlever sur son refus de payer un impôt qu'il regardait comme injuste. Un autre n'eût vu en cela qu'un de ces accidents si nombreux dans la vie, par lesquels l'homme se voit privé du fruit de son labeur; pour le fougueux Aniello, ce fut l'étincelle qui allume un grand incendie. Transformé en tout autre homme, il attroupe la populace et la soulève par cette éloquence des carrefours, dont Danton se servit plus tard avec tant de force. — Qu'on m'en croie, disait-il, et bientôt on ne parlera plus d'impôts! — Ses énergiques protestations lui firent un grand nombre de partisans, parmi les masses disposées à seconder ses efforts; quelques jours plus tard, ces odieuses exactions s'étant renouvelées, Aniello recommença ses clameurs, et bientôt il se vit à la tête d'une armée. De ce jour date cette formidable dictature que le peuple venait de lui confier; on obéit aveuglément à ses ordres, car il savait les faire respecter, et toute insubordination fut punie de mort. A la tête de quarante mille hommes, il mit en fuite les commis de la gabelle, et le chef de la police n'échappa qu'à grand'peine au supplice qu'on lui destinait. Le duc d'Arcos, vice-roi de Naples, n'osa employer des voies de rigueur qui l'eussent exposé

lui-même ; tout son pouvoir ne put empêcher les factieux de mettre le feu au bâtiment des douanes ainsi qu'aux registres. Cette expédition, dont l'audace paralysa le pouvoir du gouverneur, n'était que le prélude à d'autres scènes d'une plus grande importance. Le duc de Montolione et son frère Joseph Caraffa, envoyèrent cinq cents bandits pour assassiner Mazaniello; celui-ci échappa par miracle à leurs coups, et leur projet découvert, ces misérables furent tous pris et mis en pièces par la populace. Caraffa porta la peine de l'action infâme qu'il venait de tenter de commettre; sa tête, coupée par un boucher, fut portée au dictateur. Ce devait être, ce nous semble, un spectacle digne du crayon de Raffet, que cette multitude déguenillée, ivre de vin et de licence, rougie de sang, furieuse comme une mer soulevée par l'orage, avec ces figures sinistres que l'on ne voit que dans de pareils moments, animée par ces passions de la populace, si ardentes partout, mais terribles dans les climats méridionaux, qui se pressait en hurlant autour de cet homme, auquel, pour preuve de dévouement, elle apportait la tête sanglante et livide d'un des tyrans!...

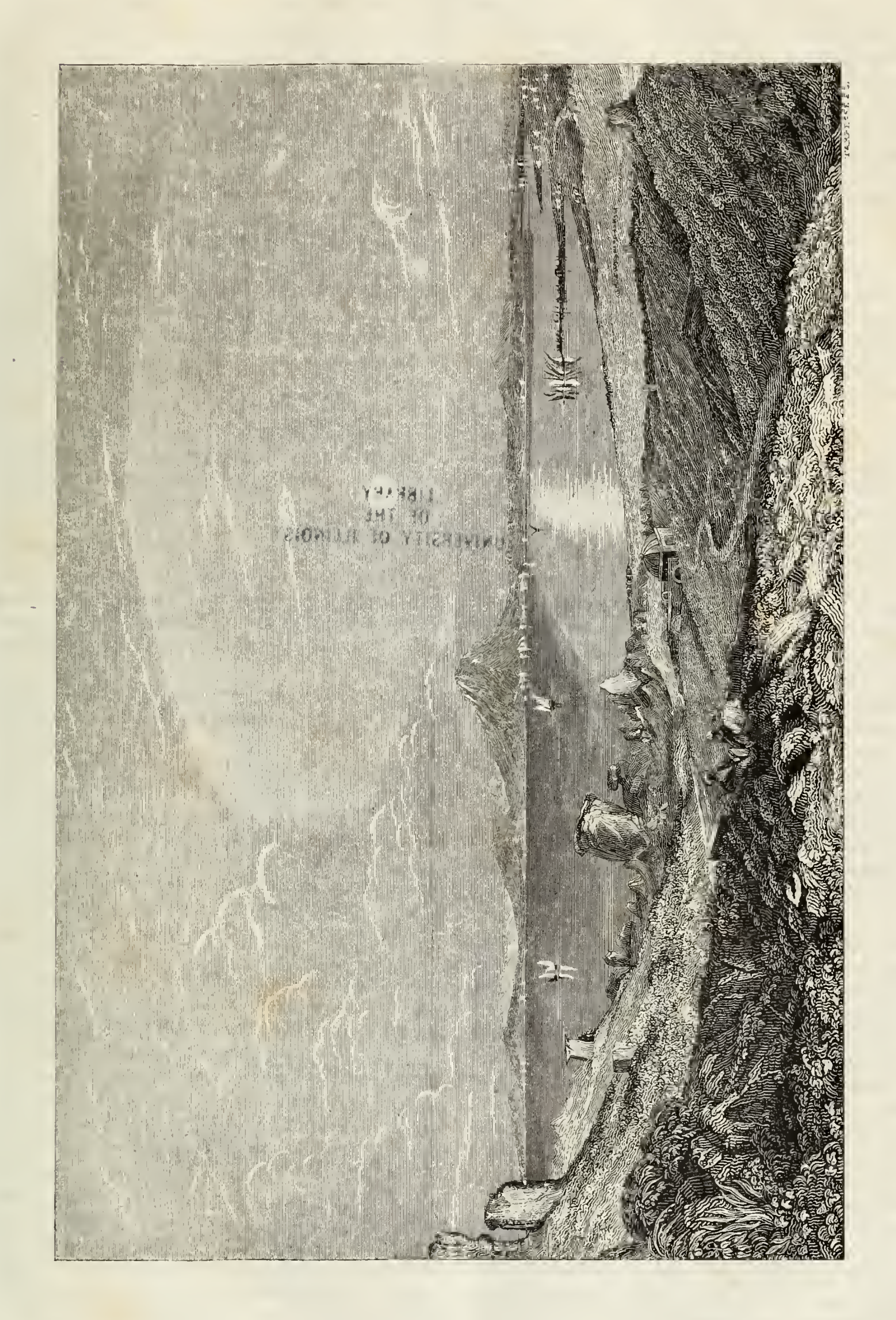
La frayeur était à son comble parmi la noblesse napolitaine. Dans ce moment critique, l'évêque Filomarini, vieillard aux cheveux blancs, osa seul rappeler à Mazaniello qu'il n'était peut-être que l'instrument fragile dont Dieu se servait pour punir les rois; à ces réflexions, il ajouta tout ce que la religion a de plus saint, il lui offrit même deux cents écus d'or par mois, que le héros plébéien refusa noblement. Tout fut inutile, et le duc d'Arcos fut réduit à traiter avec Mazaniello; celui-ci profita de la terreur qu'inspirait son nom; avant de déposer les armes, il exigea la ratification de la cour de Madrid et l'oubli général de toutes les injustices qui avaient pu se mêler à l'œuvre de juste vengeance qui venait de s'accomplir. Sa mission remplie, Mazaniello voulut abdiquer; mais, la populace pleine d'admiration pour ce nouveau Sylla, jeta un manteau de pourpre sur les haillons du pêcheur, et le porta en triomphe dans toutes les rues de Naples. Après cette ovation, pour compléter son existence politique, il fallait à Mazaniello quelque noire ingratitude de la part du peuple qu'il venait de délivrer ; cette triste illustration ne lui manqua pas, car l'archevêque avait dit vrai : maintenant que l'œuvre de sang était accomplie, l'instrument devait être brisé. Dès ce moment, l'on remarqua un grand changement dans la conduite du chef populaire, soit ivresse du triomphe, soit par l'effet de l'effervescence et des veilles, soit par celui d'un breuvage empoisonné que les historiens prétendent lui avoir été donné par le duc d'Arcos; son arrogance et ses cruautés devinrent odieuses à ses plus zélés partisans. Aussi, le laissèrent-ils tomber sous le fer des assassins dont l'entourait le vice-roi, et son corps, traîné dans les rues, devint le jouet de cette même populace pour qui, la veille, chacun de ses signes était un arrêt sans appel; son règne météorique avait duré dix-huit jours.

Alexandre VAYSSIÈRE.



(Mazaniello.)

## CARTHAGE.



(Ruines de Carthage.)

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## RUINES DE CARTHAGE.

Carthage! Que de souvenirs se réveillent au nom de cette ville fameuse! Fondée par une colonie de Phéniciens (883 avant J.-C.), conduite par leur reine, cette Didon sur laquelle le brillant mensonge de Virgile a jeté tant de poésie, elle devint bientôt l'héritière du sceptre des mers, qui échappait à la mère patrie, la célèbre Tyr. Environnée de sables arides, elle comprit de bonne heure que le commerce était la dot que lui avaient léguée les dieux; aussi, tous ses efforts se tournèrent-ils vers cette branche de l'industrie, et tous les autres intérêts durent le céder à celui-là. Ne cherchez pas dans ses murs les arts d'Athènes, ou les savantes institutions des prêtres de l'Égypte, le négoce est sa seule occupation, l'œuvre unique de ses habitants; chez elle, les guerres ne sont que des spéculations de négociants, et une mesure pour conserver leurs comptoirs, semés sur une vaste échelle, en Espagne, en Sicile et en Sardaigne. Ses vaisseaux parcourent l'Océan dans tous les sens, abordent à tous les rivages, et lui apportent les richesses de toutes les contrées; ses navigateurs, aussi intrépides que les modernes Gama, poussent leurs aventureuses excursions jusque sur les mers alors inconnues, qui baignent l'Europe septentrionale, et abordent également aux rives glacées de l'Angleterre et des Gaules, et aux plages arides du désert africain, où des hordes errantes leur vendent à bas prix l'or et l'ivoire. Quelques auteurs prétendent même que le nouveau monde ne leur était pas inconnu; du moins est-il certain que, tous les ans, ils envoyaient de nombreuses flottes, à une terre qu'ils appelaient Atlantide, bien loin au-delà du détroit de Gadès (Gibraltar).

De l'autre côté de la Méditerranée, s'élevait une ville puissante. Rome avait subjugué tous les petits peuples de l'Italie, et toute la Péninsule obéissait à ses lois; déjà elle jetait un regard de convoitise sur la Sicile, dont elle n'est séparée que par le détroit de Messine. Jusque-là les deux villes étaient restées inconnues l'une à l'autre; maintenant que leurs frontières se touchent, elles vont devenir rivales, et bientôt ennemies. Une lutte violente s'engagea, et après une longue guerre, l'Afrique fut enfin réduite à demander la paix; elle l'obtint, mais à des conditions bien gênantes pour son commerce. Aussi, saisit-elle la première occasion favorable pour la rompre. A cette époque, un homme sorti de ses murs encore enfant, passe en Espagne, y réduit en cendres Sagonte, l'alliée des Romains, traverse les forêts de la Gaule, au milieu de peuples belliqueux et féroces, passe les Alpes avec une poignée de soldats, se jette sur les plaines fertiles qu'arrose le Pô, et, par trois sanglantes batailles, jette la terreur dans Rome. Soutenu uniquement par la haine mortelle qu'il avait jurée sur l'autel et entre les bras de son père, à la rivale de sa patrie, il résiste pendant quinze années aux efforts de l'Italie entière; puis, forcé de céder, il se retire en Afrique, y combat encore son jeune et brillant adversaire, et, chassé par l'ingratitude de ses concitoyens, il va chercher dans le fond de l'Asie-Mineure, des ennemis à Rome, et y meurt presque oublié par sa patrie, mais non par la haine du sénat italien, qui ne respira qu'à sa mort. Cet homme était Annibal; lorsque son bras puissant ne put plus protéger l'Afrique, la ruine de Carthage devint inévitable. Aussi, malgré le courage désespéré de ses habitants, tomba-t-elle sous les coups de Scipion, qui ne laissa à sa place, qu'un monceau de ruines fumantes, sur lesquelles Marius venait au soleil couchant méditer sur l'instabilité de la fortune. Ainsi finit cette guerre à jamais mémorable, dans laquelle figurent tant de noms illustres : Régulus, Hamilcar, les Scipion, Fabius, Annibal et Sophonisbe, la fille d'Asdrubal, dont les charmes eurent tant de pouvoir sur le numide Syphax. Elle avait duré près de trois siècles.

Long-temps après, des pêcheurs relevèrent l'ancienne ville de ses cendres, et, par l'ordre d'un empereur romain, elle redevint une grande ville. Cette nouvelle Carthage fut la patrie de ce jeune seigneur dont la jeunesse fut si orageuse, dont l'âme était dévorée de tant de passions, éloquent autant que débauché, et qui, converti par les prières de sa mère, devint Saint-Augustin, et écrivit avec ses larmes l'histoire de ses déréglements.

Plus tard, comme si sa vieille haine contre Rome s'était ranimée, on vit encore une fois des flottes sortir des ports de la nouvelle cité, et aller porter la désolation sur les bords du Tibre; la ville de César ne prononça plus sans effroi le nom de Carthage; car, derrière ces murs, qui comme un géant ennemi s'élevaient sur l'autre rive de la mer, veillaient ces Goths sauvages commandés par Alaric et Genseric qui, impatients de s'asseoir sur le trône du monde, brisaient de leur lourde *framée* le vieil empire romain, dont l'agonie était trop lente à leur gré. Puis, la cité africaine tombe elle-même aux mains des Maures, et, au temps des croisades, Saint-Louis vient mourir dans ses murs sur un lit de cendres, que ses fils entourent en pleurant, et sur lequel on eût pu voir un rayon de lumière descendre du ciel, où l'âme du héros avait sans doute trouvé la récompense de ses vertus. Quelques centaines d'années s'écoulent, et déjà d'épaisses ténèbres couvrent l'antique ville, et elle périt peu à peu, soit par la main des barbares, soit par les coups du temps.

Ici, nous ne pouvons nous empêcher de donner quelques détails sur l'ancienne capitale des Carthaginois. Elle était bâtie sur une petite presqu'île, et se divisait en trois quartiers, dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par un bourg appelé Alalkat. Des remparts flanqués de tours l'environnaient, et à ce rempart était adossé un bâtiment servant à loger 300 éléphants et 4,000 chevaux, avec le fourrage nécessaire; non loin de là était une caserne pouvant contenir 20,000 fantassins et 4,000 cavaliers. Elle avait deux ports joints par un petit canal qui servait de communication; au milieu du port militaire, était une petite île qu'occupait, en grande partie, le palais de l'amiral, et qu'entouraient des loges destinées à abriter les galères; cette île était nommée Cothon. La citadelle appelée Byrsa, s'élevait sur une colline, non loin du temple d'Esculape, où la femme d'Asdrubal se poignarda ainsi que ses enfants, pour ne pas survivre à la ruine de sa patrie et à l'ignominie de son lâche époux. La langue punique paraît avoir été un dialecte de l'ancien Chaldéen, du moins, s'il

faut en juger par un fragment conservé dans l'une des comédies de Térence, qui est le seul monument échappé à la destruction. Des fouilles modernes exécutées sur ses ruines, ont donné quelques vases assez élégamment travaillés, des médailles, des cippes funéraires, des pierres gravées, représentant le soleil, la lune et diverses constellations; on y trouve aussi, fréquemment reproduits, un cheval et une main aux doigts écartés. Ces restes, ainsi que d'assez beaux fragments de colonnes, se voient dans divers musées, mais surtout à Leyde.

Aujourd'hui, les voyageurs que la tempête jette sur ces rivages déserts, cherchent en vain à reconnaître la place où s'éleva la ville de Didon; quelques pans des môles qui défendaient les ports, maintenant comblés, quelques citernes, des débris d'aquéducs d'origine romaine, sont tout ce qui reste de la cité fameuse où passèrent tant de générations. Dans les mares d'eau salée qui l'environnent, le flamant qui couve ses œufs, semble de loin la fleur écarlate de quelque plante gigantesque; des moutons paissent sur ses ruines, des cavaliers maures galopent parmi ces tristes décombres, le vent du désert gémit dans les crevasses de quelques murs ruinés, et la mer autrefois couverte de ses nombreux vaisseaux, déroule ses vagues bleues sur des sables arides, où croissent de rares et chétifs caroubiers. Voilà Carthage!...

A. Vayssière.

---

Médecin-chirurgien habile, professeur d'anatomie distingué, Galvani, qui avait vu le jour à Bologne, le 9 septembre 1737, aurait joui dans son pays d'une réputation honorable; une découverte, due au hasard, rendit son nom européen et immortel. La santé de sa femme, dont la perte le laissa inconsolable, exigeait qu'elle prît des bouillons de grenouille; Galvani s'occupait lui-même de les préparer. Sur une table, où se trouvait une machine électrique, on avait posé quelques grenouilles écorchées. L'un des aides qui coopéraient aux expériences, approcha machinalement la pointe d'un scapel, des nerfs cruraux internes de l'un de ces animaux, dont aussitôt de fortes convulsions agitèrent tous les muscles. Ce ne fut pas Galvani, mais sa femme, qui crut remarquer que ce phénomène concourait avec le dégagement de l'étincelle électrique. Appelé par elle, son mari vérifia le fait par des épreuves réitérées; ensuite, il le prit pour base d'un système plus ingénieux que solide. En effet, les applications du galvanisme à la médecine, n'ont jusqu'ici produit aucun résultat, et sont tombées dans un complet discrédit; son seul avantage consiste à offrir un moyen de distinguer la mort apparente de la mort réelle.

---

## LA GUÊPE ICHNEUMON.

La nature semble avoir attribué à chaque classe d'animaux une espèce particulière d'insectes destinés à vivre en parasites à la surface de leur corps, et qui finissent souvent même par causer la mort de l'être animé, sur lequel ils avaient fixé leur demeure. Sans parler des vertébrés, si sujets à être rongés par ces entozoaires, nous rencontrons des insectes qui deviennent souvent même la victime d'autres insectes qui vivent à leurs dépens. Ainsi, les araignées, les pucerons, les chenilles trouvent dans la larve de la guêpe ichneumon un redoutable ennemi. Cette guêpe, qui appartient à la famille des hymenoptères, fut longtemps connue sous le nom de mouche tripile, à cause des trois soies de sa tarière, ou encore mouche vibrante, du mouvement qu'elle imprime à ses antennes bizarrement contournées.

Le genre ichneumon renferme un nombre considérable de variétés, dont les principales ont été ici représentées.

L'espèce la plus grande est celle qui se rencontre dans l'île de Saint-Domingue, et qui est représentée avec ses ailes écartées dans la figure 1, et avec ses ailes repliées sur le corps dans la figure 2. Une seconde espèce, dont la couleur est généralement d'un bleu ou d'un vert changeant, a été figurée n° 3; c'est celle qui fait la guerre aux rakerlaques. Cet ichneumon est pourvu de deux corselets, ou plutôt d'un double corselet *a c d* dont la première partie peut se mouvoir comme sur une articulation. Les ichneumons déposent généralement leurs œufs sur les chenilles, dans lesquelles les femelles les enfoncent, à l'aide d'une sorte d'aiguillon, dont elles sont pourvues à leur partie postérieure.

D'autres ichneumons vont déposer leurs œufs dans des galles produites par des tenthrédes; galles qu'ils viennent à bout de percer avec leurs tarières.

Une espèce, enfin, construit un nid de terre qui offre assez d'analogie avec les sifflets des charbonniers. Ce nid a été représenté dans la fig. 4; *oo* sont les entrées ou trous qui y sont pratiqués; *fff* sont les fonds de ces trous, dont deux *g h* sont vus dans toute leur longueur. L'ichneumon qui maçonne ainsi ce nid, est figuré au n° 5, remarquable par la longueur de l'espèce de fil qui joint le gros corps au corselet, et par l'étranglement du milieu de leur corps, dont le premier anneau est terminé par une raie blanche.

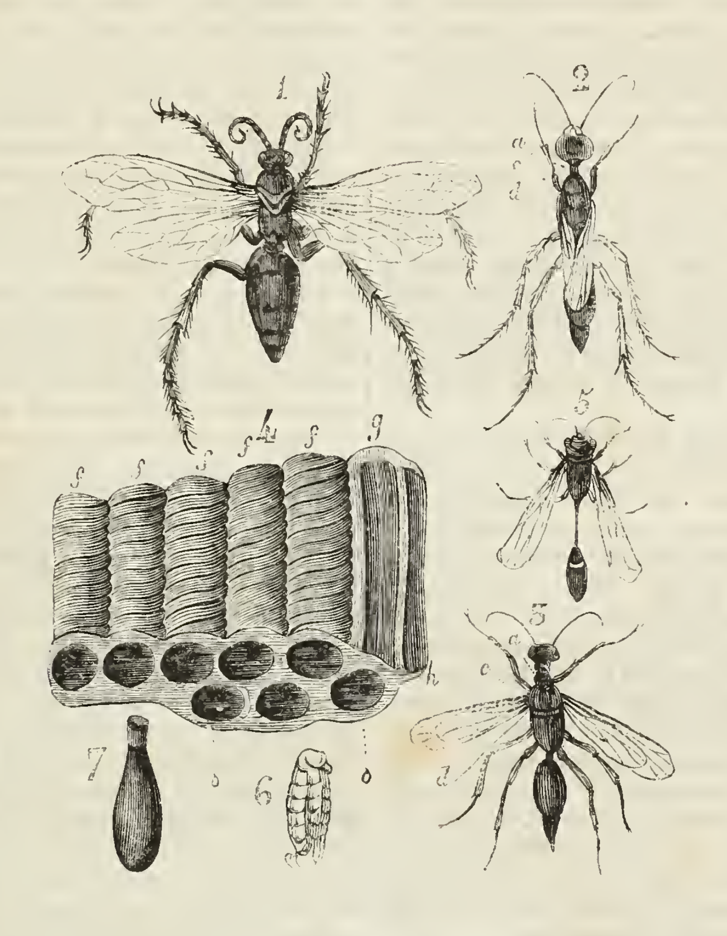
Les larves qui sortent des œufs déposés par l'ichneumon sur les chenilles, dévorent habituellement la partie graisseuse et antérieure de l'insecte, parties qui ne sont pas rigoureusement nécessaires à sa conservation; mais quelquefois elles causent sa mort, et délivrent ainsi les arbres d'un trop grand nombre de chenilles qui pourraient les priver de leur feuillage. Quelques-unes de ces larves sont absolument dépourvues de pattes, comme celle qui se trouve sur la chenille du chou. Quand les larves sont au moment de se changer en nymphes, elles sortent du corps de la chenille, ou de la chrysalide, selon que la chenille était plus ou moins avancée en âge, quand elle a reçu les œufs de l'ichneumon. Ce départ, qui a lieu par les trous, dont l'insecte qui nourrissait les parasites est pourvu sur les parties latérales, s'effectue presque toujours du même côté, sans que les larves s'éloignent les unes des autres, ni du corps de l'animal qu'elles abandonnent; puis, par le moyen de leur filière située à leur lèvre inférieure, elles jettent différents fils en plusieurs sens, et bientôt il en résulte une petite masse cotonneuse, sur laquelle chaque larve établit sa coque. La fig. 6 représente dans sa grandeur naturelle, une de ces coques, et la fig. 7, la larve qui

lui a donné naissance. Le tissu de ces coques est d'une belle soie jaune ou blanche qui présente beaucoup d'analogie avec celle filée par le ver à soie. Plusieurs coques sont souvent de deux couleurs, disposées par bandes brunes et blanches, ou brunes et jaunes.

La plus singulière variété d'ichneumon, est celle dont la coque se trouve sur le chêne; cette coque est suspendue à une feuille ou à une petite branche par un fil de soie qui part de ses extrémités. Sa forme est presque la même que celle des autres, mais moins alongée, et chargée dans son milieu d'une bande de couleur blanchâtre. Cette coque exécute des sauts de sept à huit lignes, que Réaumur explique, en supposant que la larve qui y est renfermée agit comme un ressort qui se débande.

Un naturaliste, à qui l'on doit un grand nombre d'observations curieuses sur les ichneumons, Degeer parle d'une classe particulière de ces insectes qui est privée d'ailes, et chez qui elles sont remplacées par deux parties coniques renflées, très pointues à leur extrémité, fixées derrière le corselet, et mobile à leur base. L'ichneumon les agite comme des ailes. Le mécanisme de ces appendices latéraux demande encore à être étudié.

Ce même Degeer a trouvé aussi une larve d'ichneumon sur une araignée, qui formait comme un petit point blanc placé sur le ventre de l'insecte.



(Guèpe Ichneumon.)

Les ichneumons, outre leur tarière percée d'un canal qui sert à faire descendre leurs œufs, sont encore munis de fortes dents.

Nulle part les ichneumons ne sont peut-être plus nombreux que dans les îles Mascareigne. Un habitant de l'île de France en trouva un jour en si grand nombre sur un arbre près de son habitation, qu'il en compta plus dé mille sur une branche. Il serait à désirer que des naturalistes du pays nous fissent connaître quelques nouveaux points des mœurs intéressantes de ces animaux.

Alfred Maury.

---

## GIRODET, PEINTRE FRANÇAIS.

Ce grand peintre, auquel l'école française doit plusieurs de ses chefs-d'œuvre les plus originaux, les plus gracieux, les plus sublimes, Girodet naquit à Montargis le 5 janvier 1767. Orphelin de bonne heure, mais avec un patrimoine qui suffisait à ses besoins, circonstance rare et précieuse à noter dans une biographie d'artiste, il resta sous la tutelle d'un médecin des armées, Trioson, qui, plus tard, ayant perdu son fils unique, l'adopta et lui laissa son nom. Le dessin n'était entré que comme art d'agrément dans les études de Girodet, que l'on destinait à la carrière des armes : sa vocation prévalut sur des plans de famille. Devenu élève de David, il remporta le prix au

concours de 1789, et partit pour Rome. Les réglements obligent les pensionnaires à certains envois, dont ils spécifient la nature : comme étude de figure peinte, Girodet envoya le tableau d'*Endymion :* David se plaisait à raconter l'étrange sensation de surprise que produisit sur les anciens professeurs de l'Académie le premier aspect de cette œuvre, si peu en rapport avec leurs leçons et leurs exemples. C'est aussi de Rome qu'est daté le tableau d'*Hippocrate repoussant les présents des envoyés du roi de Perse*, hommage de reconnaissance de l'artiste envers son tuteur, légué par ce dernier à l'École de Médecine. Ainsi Girodet simple élève, Girodet pensionnaire à Rome avait déjà pris rang parmi les maîtres.

De retour en France, après avoir vu Naples, parcouru toute l'Italie, Girodet, pendant plusieurs années, n'exposa publiquement que des portraits. Quoiqu'il excellât dans ce genre, une actrice, alors célèbre, mademoiselle Lange, refusa le portrait qu'il avait fait d'elle, sous prétexte qu'il n'était pas ressemblant. L'artiste outragé se vengea en artiste : il peignit la comédienne en Danaé, recevant, au lieu d'une pluie d'or, une pluie de pièces de cinq francs, et même de monnaie de cuivre : près d'elle un dindon faisait la roue. Ce bizarre tableau ne passa guère que vingt-quatre heures au salon (1799) : c'en fut assez pour éveiller la malignité : les journaux répétèrent l'anecdote, et d'une voix unanime le portrait fut déclaré ressemblant.

Vers le même temps, Girodet s'essayait, en concurrence avec le célèbre Gérard, dans la reproduction de la nature ossianique. Aux figures de bardes et de jeunes filles scandinaves, Girodet avait mêlé des figures de guerriers français. Cette admirable composition se distinguait par une verve et une fécondité extraordinaires ; on y reconnaissait un génie hardi, méditatif, rêveur, appelé à s'élever dans la sphère de l'idéal. Le tableau connu sous le titre d'*une Scène du Déluge* parut en 1806 : c'était un épisode de Milton ou du Dante, confié à la toile. Quelle pensée et quelle exécution ! Considéré comme drame, le tableau manque de vraisemblance : mais ce reproche s'efface devant la puissance de l'intérêt. Au concours des prix décennaux, *une Scène du Déluge* obtint le grand prix de peinture historique, au préjudice des *Sabines* : ce jugement de l'Institut étonna le public qui n'était pas en état de le comprendre.

Les *Funérailles d'Atala* vinrent mettre le sceau à la renommée du peintre ; le peintre avait égalé le poëte : il s'était confondu, identifié avec lui : désormais les figures d'Atala, de Chactas, du père Aubry, avaient reçu la vie matérielle, qui complétait leur vie poétique, et en devenait inséparable. A compter de ce moment, Girodet pouvait soutenir sa gloire, mais non l'accroître. Deux fois il travailla sur des sujets commandés : la *Reddition de Vienne*, la *Révolte du Caire* offrent des beautés supérieures, de la science, de la chaleur, de l'éclat : cependant on sent que l'artiste n'était pas là dans sa région favorite. Il y revint pour tracer cette belle *Tête de Vierge*, que l'on jugea digne de Raphaël, et son tableau de *Pygmalion et Galatée*, où, malgré de graves défauts, on retrouva tout le grand artiste. *Pygmalion et Galatée* furent son dernier chef-d'œuvre. Épuisé par les fatigues inouïes que lui avait causées ce tableau, il ne s'arracha à un repos nécessaire que pour exécuter d'une main affaiblie, les portraits de *Cathelineau* et de *Bonchamp*.

Depuis seize années environ, la constitution de Girodet, naturellement bonne et forte, luttait contre un principe de destruction redoutable. Peu de jours avant le dernier, une opération ayant été résolue, Girodet, prêt à s'y soumettre, eut occasion d'entrer dans son atelier ; et là ses adieux à son art, à ses pinceaux, à son ouvrage inachevé, s'exhalèrent en expressions déchirantes. Il mourut âgé d'un peu moins de cinquante-huit ans, laissant des porte-feuilles remplis d'études, d'esquisses de tout genre, et dont le burin, la lithographie ont rapidement multiplié les richesses. Dans le nombre de ces travaux, nous ne citerons que les cinquante sujets, empruntés à Anacréon, et les deux cents compositions puisées dans Virgile. Girodet n'avait pas seulement manié le pinceau : passionné pour la littérature et la poésie, il avait composé divers écrits, et entre autres un *Discours sur l'originalité dans les arts du dessin*, lu le 3 mai 1818, dans la séance solennelle des quatre Académies un poëme sur *les Délices de la Peinture*, et une traduction d'Anacréon.

« L'originalité, la grandeur, l'énergie et la grâce, mariées avec un goût exquis, et rendues encore plus séduisantes par une parfaite pureté de dessin, une admirable suavité de pinceau, et un coloris plein d'harmonie et de chaleur, telles sont, dit un critique éclairé, les qualités qui doivent placer Girodet au premier rang des peintres ses contemporains..... Ce maître avait pris de l'école de David la pureté et la science du dessin, la beauté des formes, le goût et l'entente de la composition ; mais il a détaché tout cela de l'imitation servile, froide et monotone des marbres antiques : il y a joint le feu de l'imagination et la vérité de la nature, tantôt naïf jusqu'à la simplicité, tantôt sublime jusqu'à l'audace. Or c'est précisément ce caractère singulier de son génie, qui ne fut pas toujours senti du public, comme il devait l'être. Le grand artiste s'en inquiéta vivement, et il est arrivé qu'on a pris ses inquiétudes pour de l'envie ; pourtant personne ne sentit et n'apprécia mieux que Girodet les belles productions de ses plus célèbres émules ; mais plus original qu'aucun d'eux, il ne savait pas se soumettre à certaines formes symétriques et conventionnelles, qui, à chaque époque, dominent tyranniquement les arts ; voilà ce qui explique l'étonnement et même quelquefois la froideur du vulgaire. »

Achevons de caractériser Girodet en empruntant quelques lignes à un autre critique, qui a fidèlement reproduit l'homme et l'artiste : « Chez Girodet, les puissances de l'âme avaient un grand empire sur la nature physique. Quand il était occupé de quelque ouvrage important, il semblait qu'il fût ravi en esprit, et que le corps n'entrât alors pour rien dans la condition de son existence. Il s'était habitué à peindre la nuit aussi bien, mieux même, disait-il, que le jour, et il passait des semaines, des mois devant sa toile, sans presque manger, ni dormir. Son œuvre achevé, lorsqu'il sortait de son atelier, on le revoyait amaigri et le visage exténué, comme après une longue maladie. » Un esprit vif et mobile, une agitation de corps habituelle, des regards pénétrants, rapides, une con-

versation piquante et fertile en aperçus profonds, inattendus, voilà quels étaient chez l'auteur du *Déluge* et d'*Atala* les symptômes ou du moins les accessoires du génie. Le soin extrême avec lequel il travaillait, le déclin de sa santé, la fortune, dont il jouit toujours, expliquent le petit nombre de ses productions. Il est mort le 9 décembre 1824. (*Éphémérides.*)

P. B.

---

## LE LOUP NOIR.

Le loup noir (*Canis lycaon*, LIN.) est-il une espèce distincte, ou une simple variété de notre loup ordinaire (*Canis lupus*, LIN.)? Tous les naturalistes le regardent comme devant former une espèce, et M. Georges Cuvier lui-même était de cette opinion. Néanmoins, je crois avoir quelques raisons pour ne pas être de cet avis. Comme on peut le voir par le dessin très exact que nous en donnons, il ne diffère de notre loup que par la couleur, qui est d'un noir profond, et nullement par les formes; ou, s'il y a dans celles-ci quelques différences, elles sont si légères, qu'on peut aisément en trouver de plus grandes si l'on compare ensemble des loups ordinaires tués dans des climats différents. En outre, le loup noir se trouve dans toute l'Europe, et même en France, (car Cuvier dit en avoir vu quatre qui y ont été pris ou tués). Cependant les naturalistes ne peuvent citer aucun royaume, aucune localité, où cette prétendue espèce habite spécialement. Et si l'on me dit qu'il n'est que de passage dans notre patrie, je demanderais d'où il venait quand on l'y a trouvé, car il ne sera également que de passage dans les autres contrées de l'Europe, puisque nulle part on ne lui reconnaît un domicile fixe. Voici une autre observation : on trouve notre loup commun en Amérique septentrionale, et on y trouve aussi le loup noir, chose qui serait fort extraordinaire s'ils constituaient deux espèces, car l'Amérique, lors de sa découverte, a offert très peu d'animaux identiques avec ceux de l'autre continent, et le genre loup, en présentant deux espèces, ferait exception à une règle générale et sans autre exception.

Quoiqu'il en soit, il est vrai que le loup noir est plus farouche, et surtout plus cruel que le loup commun, il vit solitairement dans les forêts les plus sombres, et n'en sort guère que la nuit pour aller rôder sur le bord des étangs et des rivières, et dévorer les immondices qu'il y trouve. Sa force est prodigieuse, et, quoique de taille un peu moindre que le loup ordinaire, il n'est pas de dogue de forte race qui puisse lutter avec lui. Quoique moins lâche que son congénère, il fuit cependant la présence de l'homme, surtout pendant le jour; mais il faut bien se donner de garde d'aller le surprendre dans son fort; car, s'il arrive qu'il ne sente pas le chasseur s'approcher, lorsque celui-ci le réveille en sursaut ou le rencontre inopinément, son premier mouvement n'est pas de fuir, mais de s'élancer sur le téméraire qui s'est mis imprudemment à sa portée.

Sa constitution très vigoureuse lui permet de faire aisément quarante lieues dans une nuit, et de rester plusieurs jours sans manger. S'il n'est pas tourmenté par la faim, il ne quitte pas la profondeur des forêts, où il passe le jour à dormir et la nuit à chasser le cerf, le chevreuil, ou d'autres animaux moins forts que lui; mais si le gibier vient à lui manquer, il se hasarde, pendant les nuits les plus sombres, à faire quelques excursions dans la plaine. Alors il se glisse le long des haies, dans les fossés, et partout où quelques broussailles peuvent le mettre à couvert. Sa marche est si légère, son pas si furtif, qu'il peut aisément s'approcher de sa proie sans en être entendu, et malheur à la pièce de bétail qui a été oubliée au pâturage. D'un bond de vingt-cinq ou trente pieds il s'élance dessus, la saisit au nez ou á la gorge, ne lâche plus et finit par la terrasser, parce que l'animal se renverse le plus souvent lui-même dans les efforts inutiles qu'il fait pour forcer son cruel ennemi à lâcher prise. Une fois étendu sur la terre, le loup noir ne lui donne plus le temps de se relever, car il le saisit au cou et l'étrangle en une minute, fût-il, par sa masse, dix fois plus fort que lui.

On raconte que ce farouche animal est redoutable même pour notre espèce, et que souvent il a attaqué des hommes, surtout des femmes et des enfants, de préférence au bétail. Sa couleur, qui empêche de l'apercevoir dans l'ombre, rend son approche d'autant plus effrayante qu'il se trahit par une lueur rouge et sombre que laissent échapper ses yeux épouvantables. Beaucoup de gens ont entendu parler de cette terrible bête qui, en 1791, dévora plusieurs personnes de nos départements boisés du centre de la France, et qui finit par être reconnue pour un loup noir. Nous citerons ici deux ou trois exemples de sa férocité.

Une famille de cultivateur habitait une petite maison écartée du village et à proximité d'un bois. Le dimanche 27 septembre, la famille entière partit pour aller à la messe, à l'exception de la grand'mère, femme de soixante-treize ans, qui resta pour garder et préparer la soupe, composant tout le déjeûner de ses enfants. Lorsque ceux-ci revinrent, ils ne retrouvèrent plus leur aïeule et l'appelérent vainement dans les cours et les étables. Enfin ils la trouvèrent dans le jardin, derrière la maison, mais morte, ses habits en lambeaux, la figure et le ventre entièrement dévorés. Il paraît que le loup avait sauté pardessus la haie du jardin, et s'était élancé sur la vieille femme au moment où elle cueillait des herbes. Malgré le grand âge de la victime, la lutte avait été terrible, car on reconnut plusieurs places où des traces évidentes prouvaient qu'ils s'étaient traînés l'un et l'autre, avec de violents efforts. Plusieurs touffes de poils étaient dispersées çà et là à travers les légumes brisés; la terre était comme sillonnée ou battue dans plusieurs endroits, et un gros flocon de poils était encore dans la main du cadavre horriblement mutilé.

Peu de jours après, un journalier, petit propriétaire dans le même village, résolut d'aller le lendemain à la ville, de grand matin, pour vendre un sac de grain. Il habitait une maison à l'entrée du village, et sa cour n'était séparée de la rue que par une haie d'aubépine. A trois heures du matin, c'est-à-dire un peu avant le petit-jour, il se lève et descend dans la cour qu'il traverse, pour aller préparer son cheval dans une écurie à côté. Il entendit quelque bruit,

mais si léger qu'il crut que c'était le chat d'un voisin qui était venu épier sa volaille. Il remonta chez lui et fit lever son fils, enfant de neuf ans, auquel il avait promis de le mener à la ville. Quand l'enfant fut habillé, le père, occupé à quelque préparatif, lui ordonna de descendre pour donner au cheval l'avoine qu'il avait préparée, ce qu'il fit avec empressement. Mais à peine le petit malheureux fut-il dans la cour qu'il se mit à pousser des cris perçants : « Mon père! mon père! à mon secours; la bête m'emporte. »

Et en effet, le père entendit un trépignement affreux qui lui annonçait une douloureuse lutte. Le désespoir lui fit prendre une résolution subite : prompt comme l'éclair, il s'élance à la cheminée, saisit son fusil, s'avance sur l'escalier découvert, et, au risque de tuer son enfant, il fait feu sur une masse noire qu'il entrevoit se débattant au pied de la haie. Dans le moment l'enfant pousse un cri, le père descend l'escalier en courant, prend dans ses bras son fils, que la bête venait d'abandonner en sautant par-dessus la haie, et le rapporte chez lui, mais mourant, et ayant le cou percé dans trois endroits. Néanmoins ces blessures, quoique graves et très profondes, n'étaient pas mortelles, et, vingt ans après, je l'ai vu homme fait et bien portant. Mais, soit qu'il ait été mal pansé par le médecin du village, ou qu'une partie essentielle du cou ait été offensée, il a toujours eu depuis la tête un peu penchée sur l'épaule droite.

Près d'un village, à quatre lieues et demie de là, trois petits enfants jouaient dans un pré, à quatre heures et demie du soir, en octobre. Le loup noir se jette au milieu d'eux, saisit par les flancs une petite fille de trois ans et demi et l'emporte. Aux cris des autres enfants, plusieurs ouvriers, armés de pioches et de fourches, accoururent et se mirent à la poursuite du loup que le poids de sa victime entravait dans sa course. Plusieurs fois la rencontre de haies qui barraient le passage du monstre leur donnèrent l'espoir de l'atteindre ; mais le loup, dans ce cas, posait l'enfant, le reprenait par une autre partie du corps, et le traînait de l'autre côté, ou même franchissait la haie avec lui si elle n'était pas trop haute. Pendant plus d'un quart d'heure on entendit les cris de la pauvre petite fille, et ces cris déchirants redoublaient chaque fois que le loup la reprenait par une autre partie du corps. Enfin les ouvriers cessèrent de l'entendre, perdirent sa trace, et s'en revinrent au village le cœur navré.

Le loup noir, ainsi que ses congénères, a été classé par les naturalistes modernes parmi les mammifères carnassiers, section des digitigrades, genre du chien. Il diffère spécifiquement du chien domestique par ses oreilles toujours droites et pointues; par sa queue droite, jamais recourbée en demi-cercle; et par le mode de son accouplement.

BOITARD.



(Le Loup noir.)

# LES CÈDRES DU LIBAN.



## LES CÈDRES DU LIBAN.

C'était jadis sur les hauteurs du mont Liban que l'on voyait ces forêts de cèdres majestueux, si célèbres dans l'Écriture, si étonnants par leur élévation, et dont les vastes rameaux disposés en parasol, présentent à l'homme un asile assuré contre les ardeurs du soleil. Là, seulement, disait-on, croissaient ces arbres gigantesques, uniques de leur espèce et, sans contredit, les plus beaux de la création. L'époque de leur naissance se perdait dans la nuit des âges; des milliers de générations étaient venues s'asseoir sous leur ombrage, sans qu'aucune eût gardé la mémoire d'un temps où ils n'existaient pas. Par suite, personne ne croyait à leur mort, aussi vieux que le monde, les cèdres du Liban semblaient destinés à ne finir qu'avec lui. Mais le temps, qui fait justice de toutes les superstitions populaires, vint apporter un cruel démenti à cette réputation d'immortalité que leur longue durée leur avait acquise. Peu à peu, les cimes de la montagne se dégarnissent de leur magnifique couronne; chaque jour voyait tomber un cèdre, et à la fin du siècle dernier, quand le voyageur Labillardière vint chercher ces antiques contemporains de Salomon, à peine en trouva-t-il une vingtaine.

Aussi, il n'est rien que le Syrien ne fasse pour conserver le petit nombre qui n'a point encore succombé aux assauts du temps; il les entoure d'un respect religieux, il a pour eux une sorte de vénération. Chaque année, le jour de la Transfiguration, au pied du plus vieux de ces arbres, s'élève un autel champêtre sur lequel on chante une messe solennelle. On dirait, à cette espèce de culte rendu à ces arbres, voir quelques-uns des descendants des Gaulois qui célèbrent encore les cérémonies de la religion des Druides. Malheur, disent les montagnards, à la main sacrilége qui s'efforcerait d'arracher quelques-uns de ces rameaux sacrés, la main de Dieu s'appesantirait sur lui, et ils ajoutent que plus d'un Musulman impie a vu périr son troupeau, comme punition de cette coupable tentative.

Mais si les cèdres ont cessé d'ombrager les sommets du Liban, on a aussi cessé de croire que là, seulement, ils pouvaient naître et végéter. Pallas a retrouvé ces arbres dans les monts Ourals; Belon en a rencontré dans l'Asie-Mineure; on a même essayé de les cultiver dans des contrées qui leur étaient étrangères. En 1683, on planta dans le jardin de Chelsea, près de Londres, le premier cèdre qu'on ait vu en Europe, et le succès qui couronna cet essai, valut bientôt aux Anglais de nombreux imitateurs. En 1734, Bernard de Jussieu rapporta dans son chapeau, un jeune cèdre provenant du Liban même, et aujourd'hui, sa tige majestueuse, qui fait l'un des plus beaux ornements du Jardin-des-Plantes à Paris, est là pour nous démontrer que cet arbre peut aussi prospérer dans nos climats. Dès lors, il servit à embellir les parcs, les jardins anglais, et se maria dans les plantations avec le sapin et le bouleau.

Le cèdre du Liban n'atteint pas tout de suite la hauteur prodigieuse qu'on lui connaît. Durant ses premières années, il s'élève peu au-dessus du niveau du sol. A sept ou huit ans, il a à peine atteint sept ou huit pieds; mais dès lors sa tige prend un plus rapide accroissement, et grandit de plus d'un pied par an, jusqu'à l'élévation de cent pieds, où il s'ar-



rête ordinairement. L'accroissement en diamètre est plus régulier, il est de sept lignes par an; en sorte qu'il est facile d'apprécier, par l'étendue de leur circonférence, le nombre d'années qu'ils ont vécu. Le plus gros des cèdres du Liban, qui selon Pockoke, a trente-six pieds de tour, serait, d'après cela, âgé de 3,000 ans.

Les différents produits que l'on retire du cèdre, furent cause qu'on attacha, dès la plus haute antiquité, un très grand prix à cet arbre. L'huile qu'on extrayait de ses graines servait á graisser les objets qu'on voulait garantir de la corruption, car tout ce qui provenait du cèdre, était tenu, par les anciens, pour incorruptible.

C'était encore avec cette huile, et sans doute par suite de cette même vertu qu'on lui attribuait, que les athlètes avaient soin de s'oindre avant d'entrer dans l'arène. Le bois de cèdre était également l'objet d'un grand commerce, on l'employait à la construction des statues des dieux, afin qu'elles ne pussent s'altérer par le temps, et c'est probablement à cet usage que l'on doit rapporter l'expression latine *digna cedro;* épithète que l'on donnait aux choses dignes de l'immortalité. Les Hébreux qui appelaient le cèdre arez, faisaient servir son bois á la construction des édifices. On sait que c'était en bois de cèdre qu'était le fameux temple de Salomon. Les rois d'Égypte et de Syrie l'employaient à construire leurs vaisseaux.

La généralité de l'emploi de ce bois et en même temps l'élévation de son prix, occasionnaient de fréquentes contrefaçons; on vendait à sa place le sapin, ou l'if de l'Ida, qui ont avec lui une grande ressemblance.

La résine que le cèdre fournit encore, comme la plupart des conifères, cette térébenthine qui s'écoule des jeunes pousses que l'on a coupées, ou de l'écorce qu'on enléve, avaient égalcment de nombreux usages dans l'économie domestique des anciens.

Maintenant, le bois de cèdre a perdu beaucoup de son prix en perdant de sa rareté D'ailleurs, son emploi est aujourd'hui presque entièrement négligé. On plante encore le cèdre, mais plus comme arbre d'ornement que d'utilité; bien que réussissant dans les terrains secs ou humides, il demande surtout une terre meuble et substantielle. On le séme au printemps; les graines bien mûres, et il faut deux ans pour qu'elles arrivent à maturité, sont placées dans des terrines pleines de sable de bruyère, et mises dans des couches modérément chaudes. Ces graines, contenues dans des cônes, en sont assez difficiles à extraire; il faut pour cela percer avec une vrille l'axe du cône, jusqu'aux deux tiers ou aux trois quarts, et le faire éclater en chassant à travers le trou fait par la vrille, un fer pointu qui soit plus gros que ce trou.

Les feuilles du cèdre du Liban sont courtes et épaisses; ses branches se divisent en une multitude de rameaux. Ceux qui occupent le centre sont verticaux, les plus extérieurs s'étendent horizontalement. On a assuré longtemps que les sommets de ces branches se tournaient constamment vers le nord; mais il est reconnu actuellement que leur direction n'est point constante, et l'observation est encore venue détruire un de ces mille contes dont les cèdres du Liban avaient été tant de fois le thême.

## UN DINER D'APPARAT AU XIII<sup>e</sup> SIECLE.

Sous le titre de *Les Deux Moines*, M. Camille Leynadier est sur le point de publier un nouveau roman. Le fragment suivant, où l'auteur décrit un festin du XIIIᵉ siècle, en est un extrait inédit.

Un jour, tout le château de Saphor et aux environs avait pris un air de fête. Par la croisée, sur la porte principale, au sommet des tours, des drapeaux, des banderolles laissaient, depuis la veille, frissonner au vent leurs couleurs chatoyantes. Dès le matin, les cloches de l'église avaient tinté, leur plus beau carillon faisait circuler dans l'air une parcelle de cette joie qui bruissait au-dessous d'elles.

A cet appel, la population d'une journée d'alentour s'était agitée ondulante et joyeuse. Les femmes endimanchées avaient étalé coquettement leurs robes de nouvelles formes. Elles avaient abandonné la traînante, récemment proscrite par ordonnance, et les hommes la toge, qui avait fait donner à la province le nom de *togata*.

Et, de près et de loin, des longues files d'invités s'abordaient en riant, en criant, en échangeant un compliment ou un sarcasme. Puis elles s'arrêtaient ébahies devant le tréteau d'un jongleur, ou écoutaient attentives quelque conteur, chantant l'histoire de Phénisse, que sa nourrice fit transir, ou celle de dom Lucifer, tombé par orgueil de sa gloire.

Chanteurs, jongleurs, invités, tout ce monde qui se pressait autour du château, dans les salles, partout, était réuni lá par une pensée de plaisir et de joie, une de ces pensées si rares avec lesquelles l'homme, toujours âpre aux réjouissances, ne transige jamais. C'était l'anniversaire du mariage de Saphor et de Llinda. Comme tant d'autres, désireux d'étaler une apparence de bonheur, ces deux époux avaient voulu le fêter dignement. Les invités, qui, là comme dans toutes les fêtes, étaient tacitement convenus de s'amuser et d'admirer, se promettaient de l'admiration et de la joie pour ne pas en perdre l'habitude.

Sur le soir, avant que des milliers d'étoiles resplendissent au firmament, des tables furent dressées sur la terrasse du château. De lá se déployait à la vue un paysage admirable, des collines et des montagnes, une plage et un étang, une mer et un ciel, un pays changeant de forme, des versants de nuances, une mer de couleur, un ciel de lumière, suivant le caprice des derniers rayons d'un soleil couchant. Au niveau de la terrasse, et comme des flots de curieux, des vieux arbres pressaient leurs têtes capricieuses sur lesquelles des pies babillaient comme des voisines en goguette. Puis, au milieu de cet étang qui reflétait le ciel, le regard cherchait en vain Maguelonne, cette Venise d'un autre âge, occupée par Marius, prise par Wamba, rasée par Charles-Martel, vingt fois détruite, vingt fois rebâtie, et enfin engloutie dans ses eaux, qui, chaque fois, avaient semblé la raviver, comme pour prouver que la vie et la mort se tiennent par la main dans cette nuit oú nous marchons tous. Enfin, le soleil se coucha; les versants perdirent leurs nuances, la mer sa couleur, le ciel sa lumière. De l'étang s'éleva un brouillard qui mangea peu à peu les contours des collines et les lignes indécises du paysage.

Puis on ne vit plus rien, on n'entendit plus rien : il fit nuit.

Alors, et comme par enchantement, des torrents d'une fantastique clarté ruisselèrent partout. D'innombrables girandoles à la flamme jaune, bleue, semblables à autant d'étoiles rivalisant avec celles du ciel, changèrent l'obscurité en lumière, la nuit en jour.

Des trompes sonnèrent la cornée de l'eau. Cent varlets alignés comme les colonnes d'un temple donnèrent à laver, les convives circulèrent d'abord bruyamment autour des tables, et puis choisirent leurs places, les serfs avec les serfs, les bourgeois avec les bourgeois.

A une table séparée, s'assirent, après la question si épineuse alors des préséances, les chevaliers et leurs dames n'ayant pour chaque mets qu'une assiette commune, qu'un verre commun. C'était l'usage ; ils devaient manger à la même écuelle, boire au même vase. Saphor et Llinda se placèrent au haut bout.

Derrière leurs siéges, sous l'apparence d'échansons d'honneur, mais en réalité pour noyer l'âme de leurs victimes dans les flots de l'infernal breuvage qu'ils avaient préparé, se tinrent debout Guiraud et Brunelle. Des hommes armés de toutes pièces devaient verser à boire aux autres convives ; eux s'étaient chargés d'emplir les verres des maîtres. Ils leur enviaient jusqu'à cet anniversaire de joie, les infâmes!

Il y eut un moment de silence, un chapelain fit le signe de la croix : tous se découvrirent; il récita le *Benedicite :* tous répondirent *amen*, car ils priaient, nos bons aïeux ; bien plus, ils croyaient à la prière. Ils avaient cela de plus que nous, et certes ce n'était pas peu de chose !

On servit.

Au centre de la table des chevaliers, du milieu d'un dormant représentant une pelouse herbeuse et ornée, sur les bords de son pourtour, de plumes de paon et de rameaux verts fleuris, s'élevait une tour argentée avec ses murs et ses créneaux. Dans l'intérieur de cette tour et à travers les dentelures à jour de son centre, on voyait comme dans une volière, jouer des oiseaux rares et des huppes aux pieds dorés ; sur son donjon flottaient des bannières aux armes des chevaliers présents. De sa base s'élevaient quatre jets d'eau, qui, retombant en pluie fine, allaient à travers d'un lit de marguerites et de violettes, emplir les fossés de la tour.

Quatre nefs à potages contenant des soupes différentes furent placées aux angles de la table, flanquant cette tour si coquette, et se dessinant dans les tourbillons de fumée comme des vaisseaux embossés qui font feu de toutes parts. Chaque convive pouvait choisir entre la soupe aux grenades, aux vitelots, au gruau et la soupe dorée, cette succulente panade dont l'empereur Vitellius eut une indigestion qui dura trois jours.

Entre les nefs à potage et comme des enfants perdus, étaient les hors-d'œuvre, appétissantes nullités parmi lesquelles on remarquait les pieds de veau au safran, et ces tant regrettables branches de jeune cerf coupées menu, frites dans du sain-doux, et que, par respect, un duc d'Albe, le gourmand le plus renommé de son temps, mangeait toujours tête nue.

Puis, dans des plats à cadenas se maintenaient chauds, des quartiers de lièvre qui avaient passé une nuit dans le sel, des civets de cerfs, des poulets farcis couverts de rôties dorées, de dragées et de grenades, et d'autres entrées relevées par la sauce caméline, le mostechan et la madame râpée. Deux énormes pâtés argentés tout autour, dorés par-dessus, et farcis comme les poches d'un enfant hargneux qui part pour l'école, couronnaient ce service.

— A boire ! s'écria Saphor en se levant : à la santé des dames et à la gloire des saints, ces beaux seigneurs du paradis !

Tous répétèrent ce toast.

Saphor tendit sa coupe vide à Guiraud qui la lui rendit pleine, après que Brunelle y eut versé quelques gouttes de ce magnifique liquide conservé dans la peau de vipère.

Llinda y trempa ses lèvres : Saphor avala tout d'un trait.

Les deux faïdits échangèrent un regard et un sourire. Au milieu de cette joie qui bruissait autour d'eux, ils ne voyaient que deux victimes dont leur basse haine pouvait facilement empoisonner les sensations les plus pures.

On desservit et l'on servit encore.

Mais, dès ce moment, ce ne fut plus cette ennuyeuse symétrie, étiquette austère qui semblait jusqu'alors avoir cadenassé la joie comme les plats (1). Avec les grosses viandes débordèrent les gros rires. Le prime queux (2) en costume d'honneur, sa baguette blanche à la main et son trousseau de clés d'argent de l'autre, ne vint plus ouvrir cérémonieusement les plats comme pour narguer l'impatience des convives. Tout, avec un savant désordre, fut étalé dans sa native allure. La vieille profusion des temps anciens put trôner à son tour. Il n'y eut plus de ces transformations artistiques dont les palais blasés des derniers Romains, prisaient tant l'ingénieuse combinaison. La chair fut chair, et le poisson poisson. La peau d'un turbot ne cacha plus la viande odorante d'un héron du lac d'Ambonne. Sous l'enveloppe et dans la fiente musquée d'une sèche, ne nagèrent plus les merles blancs d'Auvergne et des gelinotes de Roquaute. Mais à un des bouts de la table, un sanglier rôti entier dardait ses défenses contre un esturgeon cuit au persil et au vinaigre ; à l'autre, un énorme marsouin ouvrait sa gueule, montrant ses deux rangées de dents comme pour y broyer des faisans, des oisons, des pluviers, des vanneaux, des lapins et des lièvres qui semblaient fuir devant cet ennemi d'une nouvelle espèce.

Du milieu de cette ménagerie rôtie ou grillée, s'élevait comme une montagne un quartier de baleine posé sur un lit de jaunes d'œuf parsemés de graines de fenouil confites au sucre. A côté se rengorgeait un paon farci de marrons, de safran, de poudre d'or et servi avec son plumage brillant, sa queue étalée, beau comme sur le dressoir.

Tout cela, bêtes fauves ou cétacés, oiseaux de basse-cour, ou de passage, habitants de l'air ou de l'eau, des forêts ou des étangs, des montagnes ou des plaines, était arrosé d'eau rose et de jus d'orange et surtout saupoudré d'iris et de poudre d'or, luxueux usage que les gastronomes de Rome païenne avaient

(1) Le premier service était ordinairement servi dans des plats à cadenas que le prime queux ouvrait et dégustait en présence de tous.

(2) Le cuisinier.

introduit dans la Provence avec leurs institutions et leurs lois.

En extase devant l'ordonnance et la profusion de ce service, les convives se disposaient à y faire honneur, lorsqu'au sommet de la tour argentée qui s'élevait couronnée de bannières au milieu de la table, parut un nain qui, du haut de cet élégant piédestal, sonna une fanfare comme pour réclamer l'attention, et puis, d'une voix forte et sonore, prononça les vers suivants :

| | |
|---|---|
| Picatz sabre rot | Frappez sur le rôti |
| De tal e d'estot | D'estoc et de taille, |
| E se mai y a | Et, s'il en reste, |
| Retournatz pica. | Revenez à la charge. |
| Es envoutatge fourmel | C'est l'engagement formel |
| Di senhor di castel. | Du seigneur du château. |

Il salua respectueusement l'assemblée et disparut.

Cette facétieuse invitation égaya les convives, qui se disposaient à y répondre, lorsque des hommes armés de pied en cap versèrent à la ronde le coup du milieu. C'était du vin *hasi* que l'on chauffait en y jetant des charbons ardents.

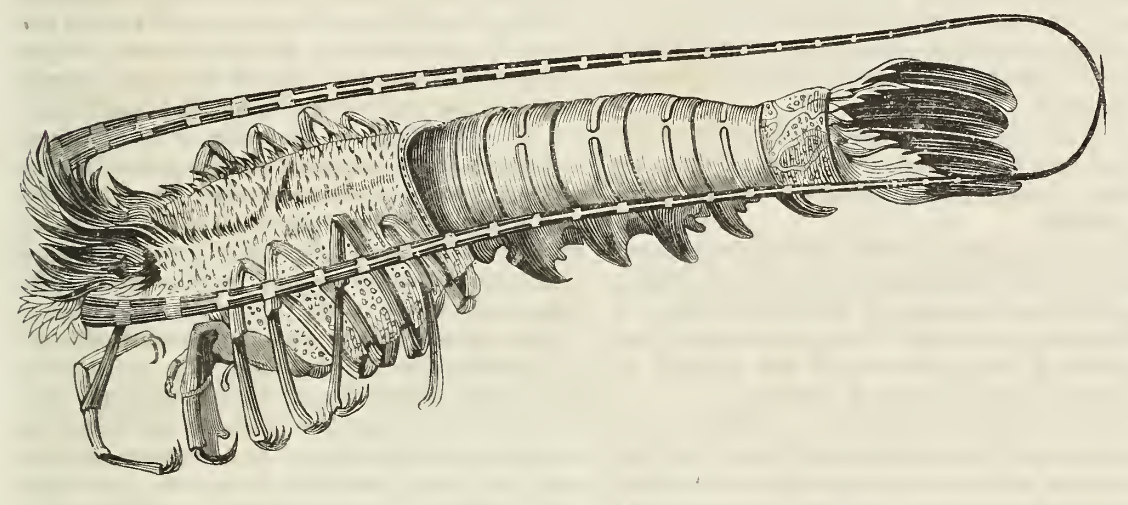
Tous en burent.

On eût dit que cette boisson avait doublé l'appétit. Chacun se servit au gré de son désir, empilant sur son assiette du sanglier, du marsouin, du faisan, de la baleine et d'autres viandes jetées par la nature dans des éléments divers, réunis par l'homme sur la même table. Nul des convives, cependant, n'osa porter une main profane sur le paon : c'était la pièce d'honneur; y toucher eût été, aux droits du maître, un attentat que le sang seul aurait pu expier, Saphor le découpa debout et tête nue.

A cette vue, les convives crièrent : Noël, Noël! en signe de joie. Des toasts furent portés aux dames, aux saints, aux guerriers, à Dieu. Tout y fut mêlé, réuni, confondu, bravoure et courtoisie, amour et religion, sentiments passionnés du cœur, inspirations pieuses, toute la physionomie morale du siècle. Saphor répondit à tous, buvant à longs traits le vin que lui versait Guiraud, et le poison dont l'abreuvait Brunelle.

Ce fut là le dernier acte de ce second service. Puis, vint le dessert avec ses crêmes variées, ses dragées de grains de genièvre pour purifier l'haleine, son cotignac musqué et ses nèfles à l'eau de rose, et ses avelines au miel, et son pignolat à l'amande de pin, et ses pâtes sucrées représentant des cerfs ou des cygnes portant, en guise de collier, les armes des châtelains et des seigneurs présents. Et, après le dessert, les *passeriles*, et *supplications* avec les vins *herbés*, assaisonnés de menthe et d'aloès, les vins *épicés* mêlés de noix muscade et de clous de girofle, et enfin les liqueurs.

(Feuilleton de *l'Univers*, du 13 décembre 1837.)



( La Langouste. )

## LA LANGOUSTE, (*Palinurus*).

Le palinurus est un crustacé décapode de la famille des macroures, qui fournit au pêcheur de la Méditerranée un des produits les plus abondants de sa pêche, et que son hameçon, comme son filet, poursuivent sous mille formes diverses ; en effet, une fois pris, ce crustacé prend sur nos tables la place d'un des mets les plus succulents et les plus délicats que la mer y apporte. Non moins gastronomes que les modernes, les anciens ne voyaient pas de repas somptueux là où la locusta ne figurait pas, et le carabos si recherché des Grecs et dont parle Aristote, n'était pas encore autre chose que le palinurus des naturalistes. Sous le nom de langouste, nom qui tire son origine de la locusta latine dont nous parlions quelques lignes plus haut, le vulgaire l'a souvent confondu avec le homard, et cependant son organisation présente, avec ce dernier, des différences notables. La queue de la langouste est terminée par une nageoire, composée de feuillets presque membraneux, à l'exception de leur base, et disposés en éventail. Le thorax est cylindrique, les antennes latérales, fort longues, ont la finesse de la soie et sont hérissées de piquants, les pattes, toutes semblablement conformées, se terminent en pointe, les yeux sont grands, presque sphériques et placés à l'extrémité antérieure du thorax.

La famille des langoustes est riche en variétés différentes, la plus commune est celle du palinurus vulgaris, langouste vulgaire, qui a été ici figurée. Cette langouste se distingue aisément des espèces analogues, par les deux piquants qui surmontent les yeux, présentant, dans leur longueur, une compression très forte. La queue, dont chaque segment est traversé

d'un filon rempli de poils courts et serrés, est tachetée ou ponctuée de blanc jaunâtre; les pattes sont entrecoupées de jaune et de blanc. Le corps est d'une couleur rougeâtre.

Les principales autres espèces des langoustes, sont : la mouchetée, la polyphage, la pédicillée qui se trouve dans les parages de l'Ile-de-France, atteint jusqu'à trois pieds de long, et a été surnommée pour cette raison, géante.

Dans toutes ces espèces, un même caractère différencie les mâles des femelles, les premiers ont quatre anneaux au milieu de la queue, dont les secondes ne sont pas pourvues.

C'est en avril et en août que les mâles vont à la recherche des femelles. Celles-ci portent depuis le mois de mai jusqu'à la fin de juillet. Leurs œufs, que l'on nomme corail, sont disposés, dans l'intérieur de leurs corps en masses allongées, de la grosseur d'un tuyau de plume et du rouge le plus vif. Ces filets ovuleux se dirigent vers les extrémités situées, une de chaque côté, à la base des pattes intermédiaires.

Très petits en sortant du corps de leur mère, les œufs acquièrent pendant une vingtaine de jours qu'ils demeurent attachés au filet de dessous la queue, une grosseur double ; à cette époque, la femelle les détache tous ensemble de leur enveloppe, et les abandonne aux flots ; ils errent ainsi une quinzaine de jours ou s'attachent à quelques rochers, puis, éclosent ensuite.

Aristote prétend que la femelle replie la partie large de sa queue, pour comprimer ses œufs, au moment où ils sortent de son corps, et qu'elle allonge les feuillets inférieurs, afin qu'ils puissent les recevoir et les retenir.

Après cette première ponte, les femelles en font une seconde, dont elles se débarrassent de la même manière. L'animal est alors maigre et peu recherché des pêcheurs.

La langouste parvient ordinairement à la longueur d'un pied, mais elle la dépasse souvent, et ses dimensions dépendent beaucoup du lieu qu'elle habite ; si elle parvient à se réfugier dans quelque endroit peu favorable à la pêche, elle arrive à une longueur de trois pieds et peut vivre plus d'un siècle.

C'est vers la fin de l'automne, au commencement de l'hiver, que les langoustes abandonnent les côtes pour gagner la haute mer, elles vont alors se cacher dans des fentes de rochers, ou dans des trous situés à de grandes profondeurs.

Ce crustacé se nourrit de poissons et de petits animaux marins; très multiplié dans la Méditerranée, il ne se rencontre que fort rarement dans l'Océan.

La pêche se fait ordinairement avec des nasses. Aux environs de Nice, voici le moyen qu'on emploie pour prendre la langouste fasciée qui habite ces côtes : on met dans des paniers des poulpes brûlées, des crabes, ou des poissons, qu'on descend pendant la nuit dans des endroits rocailleux, la langouste vient bientôt se placer sur le piège, attirée par ce qui le recouvre, et le lendemain matin, en retirant le panier, on enlève en même temps l'animal.

La langouste se mange de plusieurs manières, la plus ordinaire consiste à la faire bouillir dans l'eau, et à faire avec le bouillon, un pilau au riz, qu'on assaisonne avec du sel et des épices.

La langouste a été rencontrée à l'état fossile ; on peut en voir une au muséum d'histoire naturelle de Paris, trouvée dans la pierre calcaire de Monte Bolcœ, on en a trouvé aussi une dans les environs de Papenheim. Desmarets parle aussi d'une langouste qui n'appartiendrait à aucune des espèces connues, qui avait la taille d'une écrevisse ordinaire, mais dont il n'a vu que la carapace fossile.

Il n'est guère d'animal anciennement connu, qui n'ait donné matière à des fables, ou qui n'ait point fourni une histoire extraordinaire. Ainsi, disent les pêcheurs, la langouste est plus maigre dans le premier et le dernier quartier que dans la pleine lune ; voilà certainement une influence lunaire bien singulière, et l'on serait vraiment tenté de chercher à ce fait une explication raisonnable, si l'on ne savait que de fois les hommes ont sans raison fait jouer un rôle, ici bas, à notre satellite.

Alfred Maury.

---

## OMER TALON, MAGISTRAT FRANÇAIS.

Omer Talon fut un des plus célèbres avocats-généraux du parlement de Paris, et son nom a sa place parmi les notabilités de la vieille magistrature française, parmi les Molé, les Lamoignon, les Bignon, les de Harlay, les Caumartin, les Séguier. Il n'avait pas vingt ans, lorsqu'après d'heureuses études en droit, en littérature, en théologie et en histoire, il débuta avec éclat dans le barreau (1615). Il y jeta bientôt les fondements de sa belle réputation, et ses coups d'essai furent tels, que son frère aîné, avocat-général au parlement de Paris, lui offrit de se démettre de cette charge en sa faveur. « *Je la refusai d'abord*, dit Omer, *comme un emploi trop lourd et trop difficile. Après une longue résistance, laquelle de ma part n'était ni feinte ni affectée, la sollicitation de ma femme et de mes proches fut si pressante, que je lâchai pied, et promis de faire ce qu'on voulut.* » Il entra en fonctions en 1631.

Omer Talon remplit ce ministère d'avocat-général, qu'il jugeait *si lourd et si difficile*, avec une probité et un talent exemplaires, et pendant vingt ans qu'il l'exerça, il développa une profonde érudition, un jugement sain et lumineux, une éloquence entraînante, un amour constant du bien public, et le plus noble caractère. C'était cependant une époque d'épreuves extraordinaires pour la magistrature, et l'on peut dire que les hommes qui sortirent purs des désordres de la Fronde, étaient d'une trempe peu commune. Au milieu de ces agitations, où la ligne du devoir ne semblait placée nulle part, Omer Talon sut se garder également d'un entraînement d'opposition et d'esprit de corps, et d'une complaisance coupable pour les abus de pouvoir de la cour. Seul, peut-être, si l'on en excepte Mathieu Molé, il voulut, indépendamment de toute considération personnelle, d'affection ou d'intérêt, ramener les partis à la paix par des concessions réciproques, par le rétablissement de chacun dans ses droits. Le témoignage de sa conscience et l'approbation du public, ne lui rendaient pas moins douloureux le spectacle des calamités qui désolaient son pays. Le chagrin qu'il en ressentit abrégea ses jours. *Mon fils! Dieu te fasse homme de bien!* dit-il, en expirant, à Denis Talon, auquel il léguait

sa charge, et l'encouragement de ses vertus et de ses talents, et qui se montrait digne de recueillir ce noble héritage.

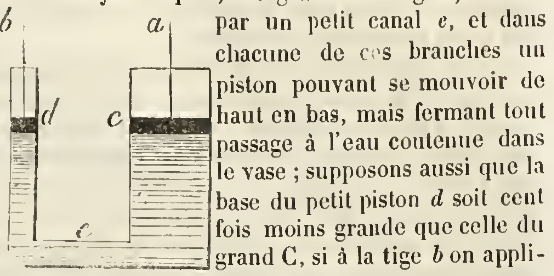
Omer Talon a laissé sur l'histoire contemporaine des mémoires que Voltaire juge l'*œuvre d'un bon magistrat et d'un bon citoyen*, des discours sur les matières politiques, et des plaidoyers qui le placent au-dessus des orateurs de son temps, non seulement pour la solidité de la pensée, mais aussi pour les pureté et la vigueur du style. Il eut le bon esprit de purger son éloquence des fleurs de rhétorique, alors à la mode ; cependant, on peut lui reprocher de n'avoir pas encore assez rompu avec le mauvais goût du jour. Deux fragments que nous citerons justifieront l'éloge et le reproche : « N'est-ce pas, dit-il, en s'élevant contre l'abus des lits de justice, une illusion dans la morale, une contradiction dans la politique, de croire que des édits qui, par les lois du royaume, ne sont pas susceptibles d'exécution, jusqu'à ce qu'ils aient été rapportés et délibérés dans les cours souveraines, passent pour vérifiés, lorsque Votre Majesté en a fait lire et publier le titre en sa présence ? Un tel gouvernement despotique et souverain, serait bon parmi les Scythes et les barbares septentrionaux qui n'ont que le visage d'hommes. Mais en la France, sire, le pays le plus policé du monde, les peuples ont toujours fait état d'être nés libres et de vivre comme vrais Français.» On est étonné de rencontrer sous la même plume qui a écrit ces belles paroles tout actuelles, les phrases suivantes, qu'on attribuerait volontiers à quelque astrologue du quatorzième siècle. « Le dessein de rompre les délibérations de la compagnie a sans doute pour fondement la pensée de ces grands astronomes, qui se sont imaginé que l'influence des astres est plus grande et plus efficace lorsqu'ils agissent seuls, que, non pas lorsqu'ils sont en conjonction avec d'autres planètes, en telle sorte, que si l'étoile de Jupiter était seule dominante sur notre horizon, nous serions immortels à cause de la puissance et de la dignité de sa lumière..... Vous êtes le soleil, sire, quand le soleil n'envoie que quelques rayons par la fenêtre, sa lumière est féconde et bienfaisante ; c'est le symbole de la bonne fortune ; mais il est périlleux de songer que ce grand astre y entre tout entier, parce qu'il détruit, par son activité, tout ce qui entre dans ses voies. » *Fiat lux*, en dépit de tout ce soleil. Omer Talon est mort le 29 décembre 1652.

A. D. (*Éphémérides*).

---

## PRESSE HYDRAULIQUE.

La presse hydraulique, aujourd'hui indispensable dans un grand nombre de fabriques et d'industries, doit ses avantages à la pression puissante qu'elle peut exercer par suite d'un effort en proportion très peu considérable ; cette ingénieuse machine dont nous donnons une esquisse dans ce numéro, est fondée sur la loi de la nature, suivant laquelle *la pression se transmet à travers tous les fluides* ; loi, dont la découverte due à Pascal, a définitivement été rendue utile à l'industrie par un artiste anglais nommé Brahma. Avant de décrire la presse hydraulique, expliquons comment, en appliquant le principe de Pascal, on peut, avec un faible effort, obtenir un effet considérable. Supposons pour cela un vase formé de deux branches cylindriques, de grandeur inégale, réunies par un petit canal *e*, et dans chacune de ces branches un piston pouvant se mouvoir de haut en bas, mais fermant tout passage à l'eau contenue dans le vase ; supposons aussi que la base du petit piston *d* soit cent fois moins grande que celle du grand C, si à la tige *b* on applique un poids d'un kilogramme, l'eau nécessairement sera pressée, et comme elle ne peut ni s'échapper, ni diminuer sensiblement de volume, cette pression, d'après le principe de Pascal, énoncé plus haut, sera transmise sur toutes les parois du vase, ainsi que sur le grand piston C ; c'est-à-dire qu'à un endroit quelconque de la paroi, aussi grand que la base du petit piston, la pression sera d'un kilogramme. Or, nous avons dit que *c* était cent fois plus grand que *d*, par conséquent, la pression d'un kilogramme lui sera transmise cent fois, il montera donc avec une force de cent kilogrammes, ou ce qui est la même chose, si cent hommes poussaient le grand piston, ils ne pourraient faire remonter le petit retenu par un seul homme ; dans cet exemple, la force serait donc centuplée. Si on se représente maintenant la tige *a* supportant un plateau destiné à dresser une matière quelconque, on aura en entier le principe sur lequel repose la presse hydraulique, et on comprendra parfaitement sa grande utilité. Elle se compose en effet, au lieu d'un vase formé de deux branches, d'une pompe et de la presse proprement dite, réunis par un tuyau, ce qui, sauf la construction, revient tout à fait au même. Dans la figure 3, nous avons réuni tout ce qui a rapport à la pompe ; le petit piston ou cylindre *c*, est muni supérieurement d'un levier qu'un homme fait mouvoir ; lorsqu'on le baisse, et qu'on soulève par conséquent le cylindre *c*, le vide s'opère dans le corps de pompe ; la soupape *h* s'ouvre, et l'eau est aspirée par le tuyau *k* dans une bâche *bb*, pleine d'eau. En baissant maintenant le levier, l'eau pressée referme la soupape *h*, soulève la soupape *i*, et se rend par un petit tuyau (dont l'embouchure est indiquée par un petit cercle noir), dans un grand cylindre creux *f*, fig. 2, un second cylindre *g* qu'il renferme, et qui peut s'y mouvoir, sans cependant laisser aucune issue, reçoit l'action de l'eau, et comme son diamètre est beaucoup plus grand que celui du piston *c* de la pompe, l'effort appliqué à ce dernier, produit, d'après ce que nous avons dit, un effet considérable. Le cylindre *g* soutient un plateau *c*, sur lequel la marchandise est placée. En montant avec une grande force, il la presse contre un second plateau *aa*, tout en fonte, et soutenu de chaque côté par deux colonnes de même métal, creuses à l'intérieur. Pour empêcher que ce plateau *aa* ne se déforme et ne se soulève, il est consolidé par deux côtes *ii*, et il est retenu par quatre tiges en fer *kk*, traversant les colonnes creuses *b*, et se fixant à la partie inférieure de la presse.



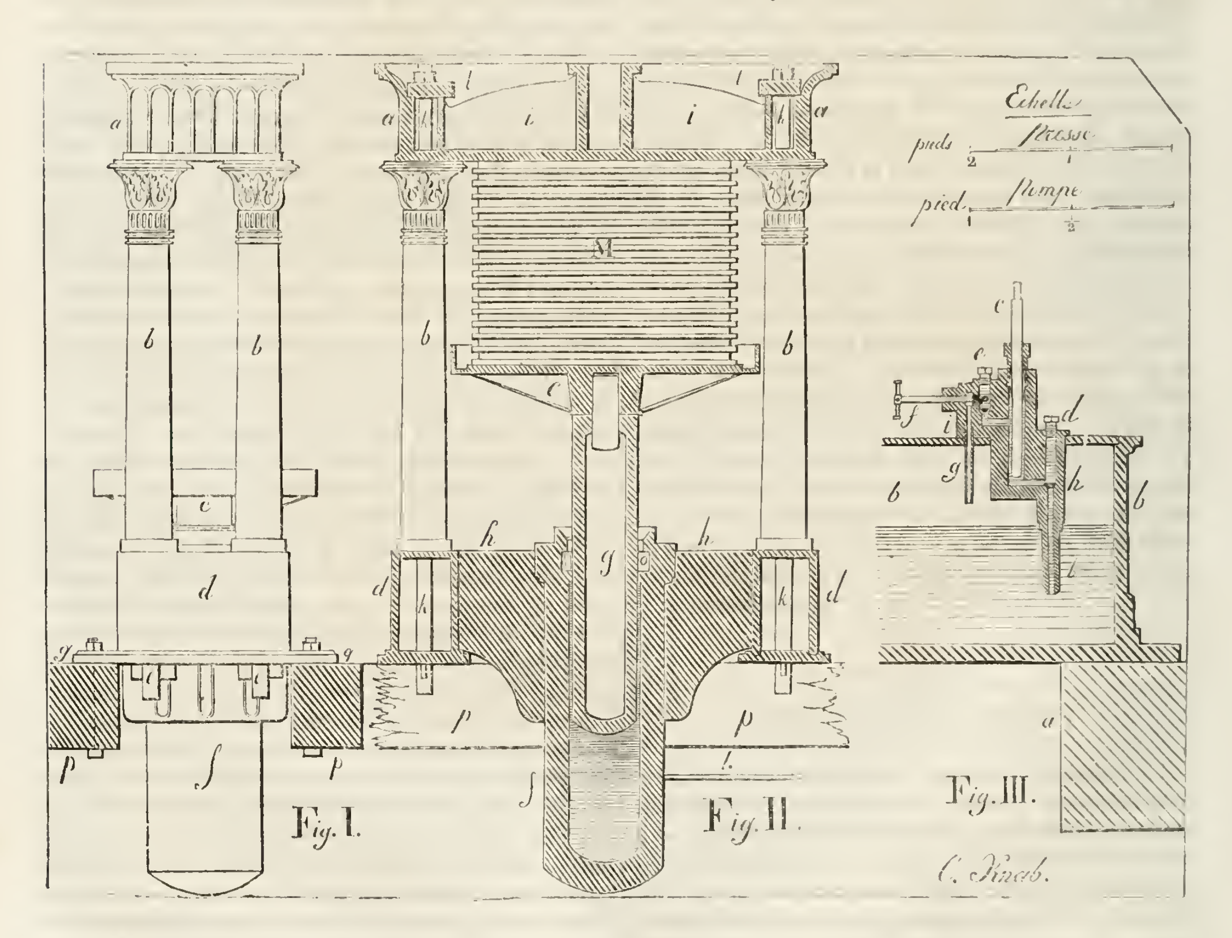

Le cylindre *f* et les colonnes sont supportés sur un bâti en fonte *h*, qui lui-même repose sur deux plaques *g*, fig. 2, allant se boulonner sur des pièces de bois *pp*

Lorsque le pressage est terminé, en tournant une vis *f*, fig. 3, on ouvre une soupape ; l'eau qui est dans le grand cylindre s'écoule par le tuyau *g*, et la pression n'existant plus, le piston *g* et la matière pressée qu'ils supportent descendent.

Ce qui présentait le plus de difficultés dans la construction de la presse hydraulique, était d'empêcher l'eau de s'échapper du cylindre *f*, afin d'utiliser toute son action. Brahma y est parvenu en plaçant dans une rainure *o*, pratiquée tout autour et à l'intérieur de ce cylindre, une bande de cuir repliée de manière à ce qu'elle puisse s'appliquer en même temps contre le piston *g* et le cylindre *f*; et c'est ce que fait avec beaucoup de force l'eau même, qui se ferme ainsi toute issue.

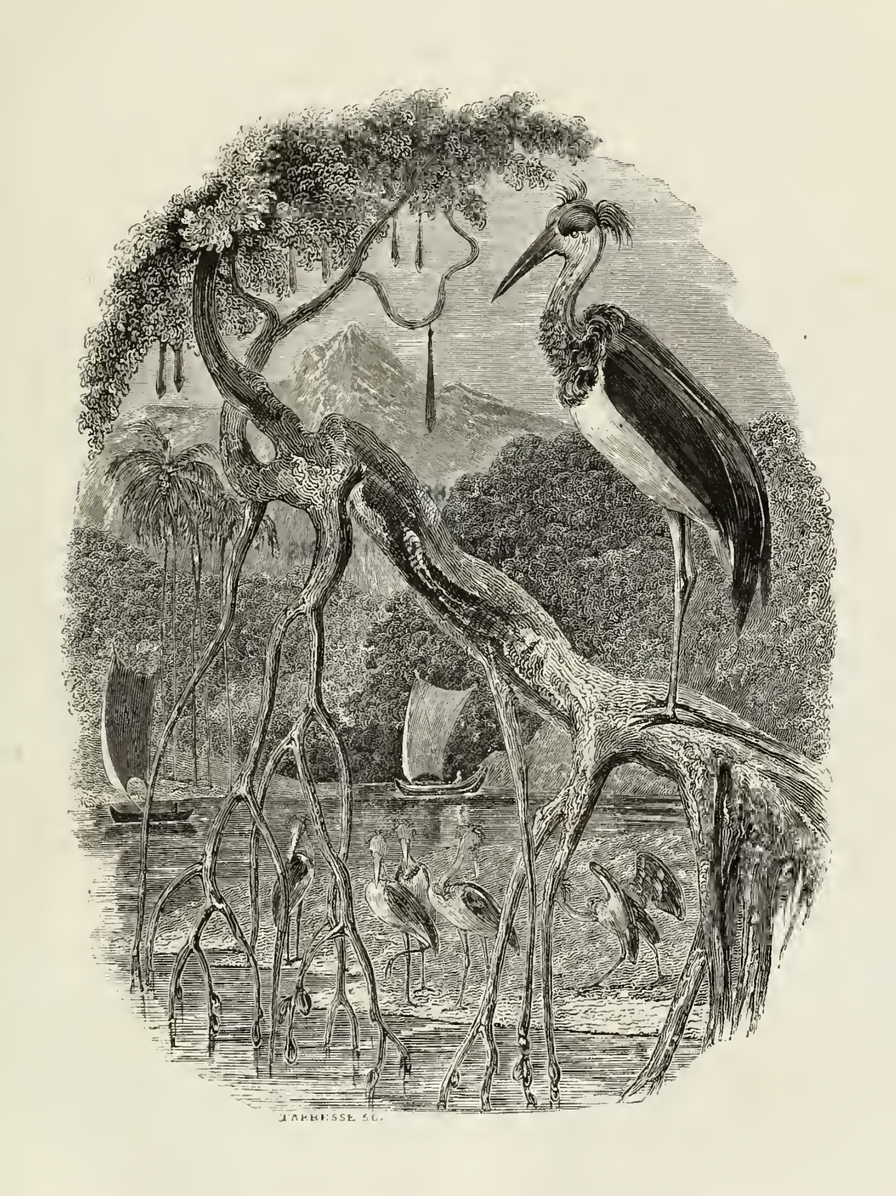
Un élément de puissance de la presse hydraulique, que nous n'avons pas indiqué jusqu'ici, est la longueur du levier qui fait mouvoir le petit piston de la pompe fig. 3. Plus ce levier sera grand et plus aussi le sera l'effet obtenu. Un exemple que nous allons donner, montrera l'importance de ce levier. Supposons qu'un homme soit employé à pomper, et qu'il produise un effet de vingt kilogrammes; si le petit piston, qu'il fait mouvoir a une base d'un centimètre, et que le grand en ait une de cent, il en résultera, d'après ce que nous avons dit au commencement de l'article, une force de deux mille kilogrammes. Si maintenant la partie du bras de levier que tient l'homme est dix fois plus grande que celle comprise entre le point d'appui de ce même levier, et le petit piston auquel il est attaché, au lieu de vingt kilogrammes, on aura une force de deux cents, qui produiront alors une pression de vingt mille kilogrammes.

Comme on le voit, on pourrait, avec un effort peu considérable, obtenir quel effet on voudrait; mais cette puissance qui pourrait s'étendre indéfiniment, est contre-balancée par une autre loi qui lui donne des limites ; savoir : que pour un même effort, plus l'effet sera grand, et plus aussi le temps employé à le produire le sera. Ce principe trouve ici, comme partout ailleurs, son application. Ainsi, plus on diminuera le petit piston, et plus aussi la pression sera lente à se produire, car à chaque coup de pompe il n'entrera dans le grand cylindre qu'une quantité d'eau très faible. La même observation a lieu pour le levier, plus il sera long et moins en un même temps on pourra donner de coups. Pour cette raison, la plupart des presses hydrauliques sont munies de deux pompes, dont l'une ayant un piston assez gros, sert jusqu'à ce qu'elle rencontre trop de résistance ; lorsque cela arrive, on fait mouvoir l'autre pompe dont le piston est beaucoup plus petit. Au lieu de deux pompes, on peut aussi avoir deux leviers, l'un plus grand que l'autre, ou bien un seul pouvant changer de longueur C. KNAB.




Presse hydraulique.

## LE MANGLIER ET LA GRUE DES INDES.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LE MANGLIER ET LA GRUE DES INDES.

Un des arbres les plus singuliers que l'on puisse trouver dans la nature, est, sans contredit, le MANGLIER PALÉTUVIER, (*rhizophora mangle*, LIN. famille des Loranthées). Il croît dans les parties chaudes de l'Amérique méridionale, et, ordinairement, il s'élève peu. Il se plaît sur le bord des eaux, dans les lagunes maritimes et à l'embouchure des fleuves; ses feuilles sont opposées, ainsi que ses branches; son tronc émet de distance en distance des sortes de branches, ou plutôt, de jets sans feuilles qui s'allongent d'abord horizontalement, puis, s'inclinent ensuite vers la terre, et finissent par s'y enfoncer et prendre racine, de manière que l'arbre se trouve soutenu contre les orages très fréquents dans ces contrées, comme par des cables et des arcs-boutants. Chacune de ces branches pousse d'autres jets dans sa partie inférieure, des rameaux de feuillage au sommet, et devient en peu d'années un arbre entier et complet, d'où il résulte qu'avec le temps, un seul manglier peut couvrir une énorme étendue de plage, et former à lui seul une forêt tout entière; mais, ceci n'arrive guère que dans les localités où la marée ne monte pas assez haut pour couvrir ses singuliers soutiens. Partout ailleurs, les jets se trouvent inondés chaque jour, et ne peuvent, par conséquent, développer du feuillage. Les eaux y apportent assez souvent du frai d'huitre, qui s'attache à l'écorce, s'y développe, et donne naissance à un si grand nombre de coquillages, que l'écorce en est absolument couverte. Alors, rien de plus singulier que ces longues guirlandes d'huitres qui pendent de tous côtés du tronc de l'arbre comme des cables, si ce n'est la manière dont celui-ci se reproduit de semence.

La graine, quand le fruit est mûr, n'attend pas pour germer qu'elle soit tombée de l'arbre. L'amande commence à entr'ouvrir ses enveloppes, et à pousser en dehors une radicule (ou rudiment de la future racine), longue de dix à douze pouces et ayant la forme d'une massue suspendue par son bout le plus mince; le gros bout, qui, par conséquent, regarde la terre, est brusquement aiguisé en pointe à son extrémité. Lorsque la plumule (premières feuilles de la jeune plante) se développe, c'est alors seulement que l'embryon se détache du fruit et tombe. Le poids du gros bout de la massue l'entraîne et le maintient dans une position verticale, et la force de sa chute l'implante dans la vase molle; de sorte que l'arbre naissant se trouve tout aussi bien planté que s'il l'eût été par les mains du meilleur jardinier. Il s'enfonce de quatre à huit pouces, selon que la vase est plus ou moins molle, et sa solidité se trouve toujours en rapport avec la dureté ou la mollesse du terrain, chose que tous les jardiniers sont loin de savoir calculer.

A côté d'un des arbres les plus singuliers, le dessinateur a figuré une des plus bizarres espèces d'oiseaux, la GRUE DES INDES (*ardea antigone*, Edw.), et cela, par une fiction permise aux arts, car cette grue habite exclusivement les Indes-Orientales. Elle est haute de cinq pieds, d'un blanc grisâtre, avec les ailes noires et très grandes; son bec est gros et très long; sa tête, qui porte de chaque côté une petite aigrette de poils, est nue et caronculée, ainsi que le cou au bas duquel pend une touffe de crin. Ses jambes, grêles et fort longues, sont d'un beau rouge.

Cet oiseau a l'attitude gauche, l'air maladroit, les mouvements lents et un peu raides, ce qui lui donne un air de gravité fort remarquable. Il se réunit en troupes nombreuses sur les grèves que la mer découvre lorsque la marée baisse, et comme il suit le flot à mesure qu'il se retire, il en résulte qu'il marche dans une sorte d'alignement assez régulier. Rien n'est curieux comme de voir cette sorte de bataillon s'arrêter ou marcher lentement, selon les évolutions du flot, tandis que quelques-uns des ces oiseaux se promènent gravement derrière le rang, en se tenant droits et raides et avançant avec lenteur et l'une après l'autre leurs longues jambes, comme s'ils comptaient leurs pas, ainsi que font les soldats dans de certaines manœuvres. C'est sans doute à cela qu'il faut attribuer le nom d'*adjudant* que leur donnent les Anglais, et celui de *sergent* sous lequel ils sont connus par les Français qui habitent les Indes.

Du reste, la grue des Indes est un oiseau fort utile dans les contrées qu'elle habite, parce qu'elle purge les bords de la mer des animaux morts et des autres immondices déposés par les eaux et les marées, ou autres lieux humides, des serpents venimeux et autres reptiles qui, sans elle, en rendraient les abords impraticables. Rarement elle quitte les rivages; pendant la haute marée, elle se perche sur le tronc d'un arbre et y reste plusieurs heures dans une immobilité complète. Quand la mer est basse, elle se réveille, gagne le rivage, et se met à la recherche des mollusques, des jeunes tortues, des lézards, grenouilles et autres petits animaux dont elle se contente faute de poissons. Sur le bord des lacs et des rivières, elle s'avance quelquefois dans l'eau jusqu'à mi-jambe, et là, elle attend patiemment pendant des heures entières que quelque poisson passe à sa portée. Son cou est replié sur son dos, de manière que sa tête est posée presque sur sa poitrine; quand elle aperçoit sa proie, elle le déploie brusquement, et par un mouvement aussi prompt que l'éclair, son bec formidable atteint le poisson, le saisit comme avec des tenailles, et le maintient malgré les écailles glissantes et les efforts de l'animal. S'il est petit, la grue l'avale instantanément, s'il est gros, elle gagne gravement le bord et le dépèce sur le sable. Lorsqu'elle est repue, elle gagne le tronc d'arbre qui lui sert de demeure habituelle, s'y endort, et ne le quitte qu'après une nouvelle marée ou lorsqu'elle est très pressée par la faim.

Malgré le port désagréable et les gestes ridicules de cet oiseau, les brahmines ont pour lui une grande vénération, non parce qu'il est utile, mais parce qu'ils s'imaginent qu'après leur mort leur âme va se loger dans le corps d'une grue. Aussi, ces animaux, dont on regarderait la chasse comme un crime impardonnable, se sont-ils prodigieusement multipliés. N'ayant jamais été inquiétés par les hommes, ils n'en ont pas la moindre crainte, et l'on peut, sans craindre de les déranger, examiner leurs évolutions de cinquante pas. La femelle fait son nid dans les marais, comme les hérons, et elle montre beaucoup d'attachement pour sa couvée, qu'elle défend avec fureur contre les chiens et les hommes. Lorsqu'elle voit s'approcher son ennemi, elle ploie ses pattes et se cou-

che la poitrine contre terre; elle soulève un peu ses ailes qu'elle écarte à demi, et courbe son long cou sur son dos, de manière à avoir la tête placée entre la naissance des deux ailes. Dans cette attitude défensive, elle attend que son antagoniste soit assez près d'elle. Alors, elle débande tout à coup son long cou et lance sa tête avec une telle raideur, que son bec, dur, fermé et pointu, perce souvent de part en part la jambe d'un homme, ou tue net un chien si elle l'atteint dans les flancs. BOITARD.

---

## PRINCE DE LIGNE (CHARLES-JOSEPH).

Pour être complètement Français, il ne manquait à ce prince que d'être né en France, et de servir sous ses drapeaux. Issu d'une ancienne famille des Pays-Bas, il avait vu le jour à Bruxelles, en 1735: l'exemple de ses ancêtres, son goût personnel le firent soldat dès l'enfance ; à l'âge de huit ans, il s'était déjà trouvé sur un champ de bataille, et dans une ville assiégée ; à dix-sept, il obtint la permission d'entrer au service ; quatre ans après, il était capitaine, et devenait colonel presque immédiatement. Sa brillante valeur se signala surtout dans les dernières campagnes de la guerre de sept ans. L'impératrice Marie-Thérèse lui disait : « En prodiguant votre vie, vous m'a- » vez fait tuer une brigade, la campagne dernière ; » n'allez pas m'en faire tuer deux pendant celle-ci ; » conservez-vous pour l'état et pour moi. »

Chez le prince de Ligne, l'esprit était pour le moins aussi brillant, aussi vif, aussi aventureux, que le courage. Il sut plaire à l'empereur Joseph II, qui le nomma général-major, puis lieutenant-général, et qui se fit accompagner par lui dans son entrevue avec le grand Frédéric. Envoyé à la cour de France, où il avait déjà paru avec éclat (1759), il sembla rentrer dans sa patrie. L'originalité de ses saillies, la grâce de ses manières, lui valurent de grands succès dans une cour que présidait alors une reine jeune et belle. Il ne réussit pas moins auprès de la grande Catherine qu'auprès de l'aimable Marie-Antoinette : l'une des ambitions de l'impératrice de Russie, c'était de faire d'une cour moscovite une cour française, et le prince de Ligne pouvait mieux que personne la seconder dans ses projets, ou l'entretenir dans ses illusions. Il obtint de Catherine le titre de feld-maréchal et une terre en Crimée, qu'il avait visitée avec elle : ses œuvres contiennent même une curieuse relation de ce voyage quasi-fabuleux.

Nommé par Joseph II, général d'artillerie, chargé d'instructions diplomatiques, le prince alla rejoindre Potemkin au siége d'Oczakoff. Un an après, il concourut avec Laudon à la prise de Belgrade. La révolte des Pays-Bas, dans laquelle l'un de ses fils s'était jeté, lui fit perdre la confiance de l'empereur. C'était mal juger le prince que de le croire capable de sacrifier ses devoirs à ses intérêts, ses affections politiques à des affections de famille. Le prince de Ligne avait en horreur les révolutions et les révolutionnaires : l'ancien régime lui allait trop bien, il y tenait une place trop agréable pour qu'il ne se prononçât pas avec vigueur contre quiconque tenterait d'y rien changer. Joseph II en eut la preuve : à son lit de mort, il disait au prince : « Je vous remercie de » votre fidélité ; allez aux Pays-Bas ; faites-les revenir » à leur souverain, et si vous ne le pouvez, restez-y : » ne me sacrifiez pas vos intérêts : vous avez des en- » fants. » Le prince de Ligne se garda de suivre ce conseil; néanmoins sa carrière militaire était finie ; il répétait souvent : « *Je suis mort avec Joseph II.* » Les regrets qu'il témoigna de la perte de ce monarque, étaient un titre suffisant d'exclusion sous Léopold.

L'empereur François le tira d'une inaction dont il souffrait amèrement, en le nommant capitaine des trabans de la garde (1807), et feld-maréchal (1808). Son fils aîné avait péri dans la fameuse expédition des Prussiens en Champagne.

Le prince de Ligne employa ses loisirs à écrire des mémoires militaires, où l'on chercherait vainement de l'ordre et de la méthode, car, ainsi qu'il le dit lui-même, « il écrit les choses à mesure qu'elles » lui viennent dans la pensée. » Irrégularité, incohérence dans les idées, incorrection et prolixité de style, tels sont les défauts dominants de toutes les productions échappées à sa plume ; ces défauts n'empêchent pas que la lecture n'en soit pleine de charme, parce que sa manière d'écrire ressemblait à sa conversation. Les bons mots du prince de Ligne ont joui d'une renommée européenne. L'âge ne refroidit pas sa verve; les infirmités ne nuisirent point à son intarissable gaieté. Lorsque le congrès des souverains alliés se réunit à Vienne, en 1814, pour se partager les dépouilles d'un grand homme, le prince, les voyant occupés de bals et de fêtes, disait : « le congrès *danse,* » mais il ne *marche* pas; quand il aura épuisé tous les genres de spectacles, je lui donnerai celui de l'enter- » rement d'un feld-maréchal. » Il tint parole, et mourut dans sa soixante-dixième année, toujours jeune par l'esprit. Il avait publié la collection de ses œuvres en trente volumes *in*-12 (1807); il les divisait en militaires et *sentimentaires.* Sous le titre de *Lettres et Pensées du maréchal prince de Ligne,* madame de Staël avait donné un curieux extrait de sa correspondance (1809).

(*Ephémérides*) E. M.

---

## LE MAHWAH.

Le mahwah peut être rangé au nombre de ces arbres qui pourraient suffire à eux seuls à presque tous les besoins de l'homme ; tels sont le palmier, le bambou, l'arbre à pain, le bananier, dont les usages sont si multipliés, et pourraient l'être encore davantage au besoin.

Le mahwah n'était pas connu avant que les Anglais eussent exploré les richesses du sol de l'Indostan, et enrichi le monde savant d'une quantité innombrable de précieuses découvertes. Le véritable nom de cet arbre, qui se rencontre surtout dans la province de Behar, est Madhouca ou Madhoudrouma, les Tamouliens l'appellent illipay, les Telingas, ipie, les Anglais le connaissent vulgairement sous le nom d'arbre à huile, quant au nom de mahwah ou mahwy, c'est ainsi que les naturels du Behar le désignent.

Le mahwah appartient à la polyandrie monogynie de Linné, genre papaver; mais ce grand naturaliste ne l'a point décrit.

Ses feuilles sont ovales, sa tête touffue, ses racines s'étendent horizontalement, son tronc qui atteint presque toujours une dimension très considérable, s'élève souvent jusqu'à huit ou dix pieds, sans donner de feuilles.

Mais ce qui caractérise mieux que tout cela le mahwah, ce qui le différencie complètement, je dirai presque de tous les arbres connus, ce sont ses fleurs qui ne ressemblent à la fleur d'aucun végétal, et se rapprochent plutôt d'une baie, quant à la forme. Le calice est monophylle, divisé et imbriqué, la corolle en monopétale, garnie d'un tube renflé à sa partie supérieure; tube dont la longueur est d'un pouce environ. Ce tube est épais, charnu, d'une couleur jaunâtre, il s'en élève neuf petites feuilles semblables à des pétales qui sortent du calice, sont imbriquées et se couvrent les unes les autres de droite à gauche, embrassent en un point la partie inférieure du style, et paraissent par cette disposition, faire fonction de forceps pour détacher la corolle entière à l'époque de sa chute.

Le style de cette fleur est long, conique, terminé en pointe, et surmonte d'environ un pouce le tube de la corolle.

C'est vers la fin de février que l'arbre se dépouille de ses feuilles, et dès les premiers jours de mars, les fleurs commencent à pousser en grappes de trente, quarante ou cinquante, de l'extrémité de chaque petite branche. A dater de cette époque jusqu'à la fin




( Mahwah. )

d'avril, elles arrivent à maturité, et on les voit tomber le matin après le lever du soleil. On les fait ensuite sécher durant plusieurs jours, et on les mange ainsi préparées; elles ont alors le goût et l'odeur de raisins secs. Ces fleurs s'assaisonnent avec le mets, connu dans les colonies sous le nom de carrie; composé de riz, de viande et d'épices. Elles donnent aussi par la distillation une liqueur très spiritueuse qui se vend dans l'Inde à très bas prix. Outre les Indous et particulièrement les montagnards des Serkars, qui en font une partie essentielle de leur nourriture, les chakals recherchent aussi ces fleurs avec avidité. Un mahwah en bon état, donne, dit-on, facilement 300 livres 16 onces de fleurs sèches.

Le fruit affecte deux formes différentes : les uns ressemblent à une petite noix; les autres sont un peu plus gros. Ils arrivent à maturité vers le 15 mai, et continuent de tomber jusqu'à ce que l'arbre soit entièrement dépouillé, ce qui a lieu au milieu de juin. Le plus souvent, le péricarpe ou enveloppe extérieure du fruit, d'une texture mobile, crève dans la chute, de sorte que les graines en sont facilement expulsées Ces semences ont la forme d'une olive.

On extrait de ce fruit une huile épaisse qui ressemble au beurre clarifié, et vu son peu de rareté, les naturels le mêlent souvent à cette denrée. Cette huile se brûle dans les lampes, on la fait entrer dans un grand nombre d'aliments; elle est regardée aussi comme un remède salutaire contre les blessures; mais comme elle se fige et se rancit promptement,

elle ne peut remplacer avec avantage les autres huiles.

Le bois du mahwah est d'un grain fin, dur, sa couleur est rougeâtre; il peut être employé dans un grand nombre de produits mécaniques. La gomme-résine qui découle des incisions faites à son écorce, pourrait être également utilisée.

Rien ne serait donc plus désirable que la naturalisation de cet arbre dans nos colonies, vu le grand nombre de ses produits, d'autant plus que nulle culture n'est plus facile que celle du mahwah. Tous les terrains lui conviennent; il pousse même au milieu des pierres; mais ses plantations demandent à être isolées, car il nuit singulièrement aux plantes et aux arbrisseaux environnants, et l'on ne voit même jamais de buissons à ses pieds.

Le mawhah doit être semé au commencement du printemps, soit par couches pour être transplanté ensuite, soit à trente ou quarante pieds de distance, dans le terrain qui lui est destiné. Au bout de sept ans l'arbre pousse des fleurs et des fruits, et la durée de son existence peut atteindre jusqu'à un siècle.

A. M.

---

## JEAN-SANS-TERRE.

### *Le marquis garde-forestier.*

Long-temps après la pénitence et la mort de Robert-le-Diable, quand le voleur Jean-sans-Terre, ce monarque plus chargé de crimes à lui tout seul qu'une chiourme entière du bagne de Brest, eut vaincu et fait prisonnier à Mirebaut son Neveu Arthur de Bretagne, il réunit un soir au château de Moulineaux ses plus dignes compagnons, afin qu'ils l'aidassent à trouver la manière de le débarrasser du fils adoptif de Richard Cœur-de-Lion. Après une discussion fort approfondie, où les avis se donnaient à tour de bouteilles, il fut arrêté qu'un ami fidèle irait au château de Falaise, où était enfermé Arthur, et qu'il le poignarderait une bonne fois pour toutes. Restait à savoir qui charger d'une si belle mission. Guillaume de la Braye, et les autres qui étaient là, refusèrent, prétendant qu'ils étaient gentilshommes, et non pas bourreaux. Tous convenaient de la nécessité de tuer le légitime roi d'Angleterre, mais pas un n'eût osé se faire l'homme de la nécessité. Alors, Jean-sans-Terre les traita de lâches et de traîtres, et prit dans sa garde un archer qu'il envoya au gouverneur de Falaise, avec une bague et sa royale épée. Quand cet homme eut expliqué son message au gouverneur, celui-ci qui était Hubert du Bourg, chambellan, le renvoya au roi avec l'ordre de dire que lui, Hubert, se chargerait de la besogne. En effet, deux jours après, les cloches de Falaise sonnèrent les obsèques du prince Arthur, mort subitement pendant la nuit. Un cortège funèbre portant une bière décorée d'insignes royaux, fit tristement le tour du château; et les barons bretons, voyant la joie de Jean-sans-Terre, accusèrent à haute voix Hubert du Bourg d'avoir fait périr son prisonnier. Il n'en était rien cependant. Le bon gouverneur avait triché sa majesté Jean. Arthur vivait, et le cercueil avait été mis vide en terre. Figurez-vous, si vous pouvez, la fureur de Jean-sans-Terre, quand il sut cela. Il fit aussitôt saisir Hubert du Bourg et le prince de Bretagne. On creva les yeux au premier, et on le jeta dans un cul de basse fosse. Quant au pauvre orphelin, il fut amené à Rouen, dans la tour où deux cent vingt-sept ans plus tard, Jeanne-d'Arc attendait la mort. Puis la nuit venue, Jean-sans-Terre sortit secrètement du château de Moulineaux; il se rendit à Rouen, et entra dans le cachot de son neveu, qui dormait couché sur ses chaînes.— Lève-toi, dit-il, beau fils de mon frère Geoffroy, nourrisson chéri de mon frère Richard; voyons, sire, qu'avez-vous à demander à votre bon oncle et sujet indigne Jean? Voulez-vous pas la vie et la liberté, roi Arthur de Bretagne et d'Angleterre? — Oh oui! mon oncle, s'écria le jeune homme abîmé de souffrances, la liberté! la vie! et je serai soumis. — Mais, reprit Jean, ne savez-vous pas, monseigneur, que c'est trop de deux têtes pour un même bonnet, de deux rois pour une seule couronne? Nous avons joué la couronne d'Angleterre, et vous l'avez perdue. Un homme, dit-on, quand il est roi, reste roi jusqu'à sa mort; alors donc, monseigneur, vous allez mourir; et comme vous êtes déjà enterré à Falaise, nous jetterons votre corps à l'eau. *Non bis in idem*, comme disent les clercs.

Arthur se mit aux genoux de Jean, le conjurant de ne pas le tuer; mais l'oncle donna bravement son neveu à tenir aux gardes qu'il avait amenés, et il le tua lentement à petits coups, pour faire durer le plaisir; ensuite, on attacha une pierre au cadavre, et on le jeta dans la rivière.

Ce fut à ce sujet que *Philippe-Août*, comme mon ami Pyat a plaisamment baptisé Philippe-Auguste, fit assembler la cour des pairs du royaume de France, par-devant laquelle cour, Jean-sans-Terre fut condamné par coutumace, sous le double chef de parricide et de félonie, à perdre toutes les possessions françaises de la couronne d'Angleterre. Jean appela de ce jugement à la bataille d'Alençon, où il s'enfuit comme un lâche au premier cri d'armes des bannerets de Philippe. Plus tard, quand fut tombé le dernier boulevart de la Normandie, Château-Gaillard, que nous avons vu en passant aux Andelys, Château-Gaillard héroïquement défendu par le brave de Lacy, le Dauménil du temps, Jean se sauva en Angleterre et détruisit en passant le vieux manoir de Moulineaux. Il semblait que le prince anglais eût honte de laisser debout ce farouche témoin des crimes de son ancêtre Robert et des siens. Pardonnez-moi de vous tant parler de crimes à propos des rois; c'est que vraiment leur histoire pleure du sang à chaque page.

Au bas de ces ruines si tristement célèbres du château de Robert-le-Diable, ne voyez-vous pas une petite maison bâtie de plâtre et de troncs d'arbres? Une pelouse entourée d'aubépine la précède. Cette petite maison s'appelle la Vacherie, Là, vivait au dix-huitième siècle une Delphine Gay, normande, Madame Dubocage, femme d'un négociant du Hâvre, à ce que j'ai ouï dire. Cette gracieuse femme, bonne autant que belle, s'était éprise de Voltaire, et croyant à la sympathie, hélas! elle faisait des tragédies, la malheureuse, qu'elle dédiait à son idole. M. de Voltaire qui ne demandait jamais la permission aux gens de se moquer d'eux, M. de Voltaire qui excellait à mentir et à flatter, écrivait à madame Dubocage des remer-

ciements à se perdre dans les nues. Il créa pour elle l'appellation effrontée de *dixième muse*, chiffre qu'à force de zéros on a poussé jusqu'à mille, de nos jours. — Alors madame Dubocage crut à ce que lui disait Voltaire; elle ne se borna point à l'imitation tragique, elle voulut tenter de l'imitation épique. Voltaire avait chanté Henri IV, la dixième muse chanta Christophe Colomb. Son mari, l'armateur, fit exprès deux voyages aux Indes. Quand parut la *Colombiade*, écrite à la Vacherie, s'il vous plaît, tous les beaux esprits normands s'agitèrent; ce fut une suite de quatrains admiratifs et de sonnets à flamme de punch; les rebus, les allégories, les effigies en plâtre, en terre cuite, en marbre, en bronze, les *ex-voto* sur bois, sur toile, tombèrent comme des avalanches, sur la frêle chaumière du poète en corset. *Formâ Venus, arte Minerva*, s'écria l'académie; *ante hominem mulier*, soupirèrent les vieilles filles du Hâvre. Madame Dubocage n'y tint plus, elle prit le coche et partit pour Ferney. L'auteur de la *Pucelle* reçut la nouvelle Scudéry en partisan de la Pompadour, en chambellan du roi de Prusse; il lui fit dresser un lit blanc, diapré de roses, et, par la plume de madame Denis, sa femme de charge, il invita toutes les autorités limitrophes de la France et de la Suisse à venir fêter chez lui l'adorable auteur de la *Colombiade*.

Entre Moulineaux, la Vacherie et la Bouille, ce dernier relai de la navigation de la Seine, sur la lisière des bois de Rouvray, s'élève un domaine seigneurial fort illustre, dont les convenances nous forcent à taire le nom. Là, s'est passé, en 1829 ou 1830, un phénomène bien curieux, pour l'époque de la conservation des préjugés aristocratiques. Le fils ainé de la maison, un de ces hommes que Walter-Scott aimait à peindre, franc, énergique, honnête et d'une effrayante force physique, le fils ainé de la maison avait aimé et séduit la femme de chambre de sa mère. Quand Julie fut enceinte (je crois qu'elle s'appelait Julie), le premier né vint à ses parents, tenant par la main celle que devant Dieu, il avait déjà nommée son épouse, dire : — Mon père et ma mère, voici la femme que j'aime et qui porte en son sein le gage de mon amour. Bénissez-nous tous deux. — L'orgueil féodal s'émut, on appela des domestiques, on leur ordonna de la saisir et de la chasser du château honteusement. Le fils regardait, les bras croisés; mais quand les valets, enhardis par son silence, osèrent porter la main sur sa femme, il en prit un au bout de chacun de ses bras, et les lança par la fenêtre. Puis il sortit fièrement, maudit lui et Julie dans le présent et dans l'avenir. Six mois se passèrent sans qu'il revît ses parents. A la fin, vaincu par son inébranlable persistance, le père et la mère lui firent proposer de bâtir une cabane dans les bois avec un terrain autour, qu'il pourrait cultiver à sa fantaisie, et où il habiterait isolé de toute communication. Seulement, on lui octroyait de venir dîner au château le dimanche, mais seul, celle qu'il lui plaisait d'appeler sa femme étant irrévocablement consignée à la grille. Il accepta la première grâce et refusa l'autre. Ensuite les grands parents moururent; il était devenu le premier de sa race. Alors ses frères vinrent à lui pour l'inviter a ouvrir avec eux le testament paternel. Et voici ce qu'il leur répondit : — « Je ne suis plus noble, je ne suis plus votre frère; mon père en me maudissant a fait de moi un roturier; qu'il en soit comme mon père a voulu. Donc, messieurs les comtes et barons, je n'évoquerai aucun droit en votre présence; l'ombre de mon père en frémirait au fond de son tombeau. Prenez ma part pour grossir la vôtre; pourtant faites quelque chose pour moi; je suis honnête homme et chasseur. Donnez-moi vos propriétés à garder; nommez-moi garde-général de vos forêts, en remplacement de celui qui vient de mourir, et aux mêmes gages. Voilà ce que je veux : ni plus, ni moins. » — Les cadets firent selon le désir de leur aîné; et si en vous promenant dans les bois qui surmontent la Bouille, vous rencontrez un homme à mine sauvage, à taille de colosse, taciturne, sombre, un frac vert sur les épaules, un fusil sous le bras, portant un couteau de chasse pendu à une bandoulière armoriée, saluez en cet homme le marquis d'E***. C'est le garde-général des domaines de ses frères.

AUG. LUCH.

---

## HARMONIES.

La nature, dans l'immense variété de ses tableaux, en a quelquefois de charmants. Que ses images soient grandes ou petites, qu'elles aient pour bornes l'immensité des mers, ou pour horizon une frêle branche de jasmin ou une rose toute parfumée; que les acteurs qui les animent soient des hommes ou des oiseaux, on ne peut s'empêcher de reconnaître sans attendrissement la main de celui qui créa les mondes et donna au barde ailé des nuits sa voix sonore pour enchanter la solitude. Nous avons souvent été témoins des concerts de ces musiciens aériens; nous avons rêvé aux accents de leur douce voix qui venait embellir le silence des forêts.

Un soir que nous avions égaré nos pas plus loin que de coutume, nous arrivâmes sur le bord d'un étang, dont les eaux étaient à demi-cachées sous les hautes herbes. A l'extrémité d'un frêle roseau reposait un gros nid de mousse; nous nous en approchâmes et nous y découvrîmes trois œufs dont l'éclatante blancheur égalait celle de la nacre. Bientôt nous vîmes la jeune mère volant timidement de branche en branche venir enfin s'abattre sur le léger berceau qui contenait l'espoir de son harmonieuse postérité. La brise du soir, ridant doucement la surface du lac, balança l'édifice aérien où l'oiseau était à demi-penché, tandis que le mâle immobile, sur un rameau voisin, venait d'entonner un hymne d'une indicible mélodie. Cette scène nocturne était réfléchie dans le cristal des eaux, et le fond du tableau se composait de deux vieux sapins, dont la vague clarté de la lune perçait le feuillage et venait éclairer le paysage d'un reflet d'une tendre mélancolie. Cette fraîche peinture, à laquelle les touchantes harmonies de la nuit venaient prêter leurs charmes, m'inspira de douces et religieuses pensées.

L'homme a aussi ses harmonies. Son caractère se teint des couleurs locales. Tantôt triste et pensif, il va confier aux bois sa complainte ignorée, tantôt c'est au plaisir qu'il consacre ses accents. Cette différence de mœurs tient, il me semble, au pays qu'il habite. Le pêcheur de l'Océan a des chants solitaires comme

les grèves où il a planté sa cabane. Confiant son sort à sa barque agitée, on le voit raser tristement le bord des mers, et mêler sa voix plaintive aux sourds gémissements des flots. Telle la harpe d'Ossian, suspendue aux branches des vieux pins de la montagne, frémissait au souffle des tempêtes et répondait par un accord sauvage aux sombres clameurs de l'Océan.

Les gondoliers des mers du Midi ne connaissent qu'une romance : celle du plaisir. Quand la mer est calme et tranquille, que la lune brille à l'orient, ondule et se réfléchit dans le bleu miroir des eaux, une légère nacelle glisse en silence sur le flot endormi emportant des chantres harmonieux. Elle s'éloigne peu à peu... et s'arrête.

Tout à coup une mélodie lointaine, qu'accompagnent les accords de la tétracorde antique, vient frapper l'oreille attendrie du voyageur. Tantôt c'est un chant mélancolique qui s'élève dans les airs avec la brise; tantôt c'est une musique lente et cadencée que se plaisent à prolonger les échos du rivage. Si cette douce et belle nuit, si cette scène du soir se déroulait en vue des débris de Sparte ou d'Athènes, nous aurions pu nous croire transportés aux temps antiques de Périclès ou de Léonidas. Mais les hymnes d'amour et de liberté sont passés pour la Grèce asservie. Ses poètes ont disparu avec les cygnes de l'Eurotas, qui réservaient pour leur dernier jour leur chant le plus beau et exhalaient leur souffle suprême dans un soupir harmonieux. Et cependant l'on voit encore ces derniers fils des Hellènes, oublieux de leurs malheurs, fouler dans leurs danses légères la terre de leurs aïeux, ou à l'ombre de la voile de leur tartane nouer et dénouer leurs chœurs, derniers vestiges des temps passés.

La complainte des montagnards de l'Hélvétie est pleine de douceur et de naïveté. Elle est grande comme leurs montagnes, fraîche et gracieuse comme leurs lacs et leurs forêts. Elle n'a ni la tristesse des chants du Nord, ni la gaieté de ceux du Midi; elle renferme je ne sais quelle tristesse et quelle délicieuse mélancolie qui impriment à l'âme de vagues voluptés. Lorsque le soir arrive et que la nature est pleine de majesté et de solitude, les chantres sublimes de ces montagnes, élèvent leurs hymnes vibrant d'harmonie, au bord des torrents et des glaciers transparents, et soutenant leur pure cantate sur différents tons, lui donnent une teinte d'une douce mélodie. Nul instrument ne vient leur prêter ni ses soupirs, ni ses accords; mais la nature leur en a fourni d'une simplicité remplie de poésie : car le pin est la harpe des rochers et des brises. Quand le vent fait frissonner ses rameaux, il en sort comme une simphonie lointaine, qui, grossie par les échos, ressemble assez aux sanglots des manes plaintifs. La grande voix du torrent qui réveille les déserts, les clochettes d'airain, suspendues au cou des troupeaux, les cris de l'aigle, le vol pesant du ramier, les roucoulements de la colombe, sont autant d'harmonies touchantes et mélancoliques qui vibrent dans l'âme et inspirent les chants.

OLIVIER DE SAINT-ALBIN.



( Les Harmonies.

# JÉRUSALEM.



1 Bethléem.
2 Butticella.
3 Place où naquit Jésus.
4 Lieu de naissance d'Élie.
5 Demeure de Siméon.
6 Lieu de naissance d'Abacuc.
7 Montagnes de Juda.
8 Murailles ruinées.
9 Église des Maures.
10 Château d'Émaüs.
11 Château de Pisa.
12 Place où l'étoile se présentait aux Mages.
13 Ville du mauvais concile.
14 Mont de Sion.
15 Porte de Sion.
16 Place où la Sainte-Vierge mourut.
17 Palais de Caïphe.
18 Maison de l'évangéliste Saint-Marc.
19 Cimetière des chrétiens.
20 Place où la Sainte-Vierge et Sainte-Anne rencontrèrent Jésus.
21 Place où Saint-Pierre fut arrêté.
22 Prisons des Turcs.
23 Le Saint-Sépulcre.
24 La porte de fer.
25 Place où Saint-Pierre a pleuré.
26 Place où les Juifs croyaient dérober le corps de la Sainte-Vierge.
27 Place des Juifs.
28 Bazar.
29 Place où Simon le Cyrénéen fut arrêté.
30 Église Notre-Dame.
31 Cachette des trois rois.
32 Palais d'Hérode.
34 Palais des patriarches.
35 Tour des Turcs.
36 Porte de l'Étoile.
37 Le champ saint.
38 Sépulcre de Rachel.
39 Demeure des frères mineurs.
40 Église actuelle.
41 Grande place de l'église.
42 Piscine renommée.
43 Place où les Juifs cachaient le feu saint.
44 Maison des femmes de Salomon.
45 Fontaine de la Sainte-Vierge.
46 Torrent de Cédron.
47 Sépulcre d'Absalon.
48 Infirmerie.
49 Sépulcre Notre-Dame, dans lequel Saint-Jacques se cachait.
50 Cachette des apôtres.
51 Place où Jésus a dit aux filles : ne pleurez pas sur moi.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

# JÉRUSALEM

## A L'ÉPOQUE DES CROISADES.

*Plan de Jérusalem à l'époque des croisades.*

Y a-t-il, dans l'histoire générale du monde, un plus magnifique spectacle que ces guerres entreprises pour la conquête de la terre sainte? Quel tableau, en effet, que celui des peuples de l'Asie et de l'Europe, armés les uns contre les autres, de deux religions s'attaquant réciproquement et se disputant l'empire du monde. Après avoir été menacé plusieurs fois par les musulmans, long-temps en butte à leurs invasions, tout à coup, l'Occident se réveille et semble s'arracher de ses fondements pour se précipiter sur l'Asie. Tous les peuples abandonnent leurs intérêts, leurs rivalités, et ne voient plus sur la terre qu'une seule contrée digne de l'ambition des conquérants. On croirait qu'il n'y a plus dans l'univers d'autre ville que Jérusalem, d'autre terre habitable que celle qui renferme le tombeau de Jésus-Christ. Bientôt la désolation règne dans tout l'Orient, et les débris dispersés des empires, marquent les chemins qui conduisent à la Cité sainte. Dans cet ébranlement général, on voit les plus sublimes vertus se mêler à tous les désordres des passions; les soldats chrétiens bravent à la fois la faim, la soif, les fatigues, les maladies d'un climat nouveau, les armes des barbares; dans les plus cruelles extrémités, au milieu de leurs excès et de leurs discordes sans cesse renaissantes, rien ne peut lasser leur persévérance et leur résignation. Enfin, après quatre ans de travaux, de misères et de victoires, Jérusalem est conquise par les croisés.

Ce sont ces événements que le génie du Tasse a célébrés dans la *Jérusalem délivrée;* seulement, plus poète qu'historien, Torquato Tasso a tout confondu, et la fiction, dans ses récits, se mêle à la vérité des chroniques. L'important travail que M. A. Mazuy vient de publier, est destiné à rétablir les faits, et les notes multipliées qui enrichissent cette publication lui ont acquis déjà une belle place parmi les remarquables productions de l'époque actuelle. (1) « C'est une destinée curieuse que celle de Jérusalem, dit M. Mazuy dans une de ses notes; ville solitaire et presque dépeuplée, jetée pour ainsi dire au milieu du désert, elle a excité à toutes les époques le zèle religieux des populations. Les juifs pleurent encore sur Jérusalem, et leurs tribus dispersées n'ont qu'une seule espérance, c'est de venir mourir sous l'olivier des ancêtres, et de trouver place sous la pierre funéraire des rives du Jourdain. Les musulmans considèrent aussi Jérusalem comme la ville sainte, la ville privilégiée, et j'ai déjà fait connaître les récompenses promises par Mahomet aux croyants qui viendraient la visiter. Les chrétiens également ont environné Jérusalem d'un culte mystique, et au moyen-âge surtout, la Cité sainte devint en quelque sorte l'image de cette Jérusalem céleste dont Saint-Bernard parle avec tant d'enthousiasme. Maintenant, Jérusalem est devenue le but des pèlerinages historiques; plus d'un savant et d'un poète sont allés rêver sur ses ruines; il nous en reste de belles descriptions, depuis l'*Itinéraire* de M. de Châteaubriand jusqu'à la *Correspondance* de MM. Michaud et Poujoulat, et au *Voyage* de M. de Lamartine, etc..... »

L'histoire fournit peu de notions positives sur la fondation et l'origine de Jérusalem. L'opinion commune est que Melchisedec, qui est appelé roi de Salem dans l'Écriture, y faisait sa résidence; elle fut ensuite la capitale des Jébuséens, ce qui lui fit donner le nom de ville de Jébus. Il est probable que du nom de *Jébus* et de celui de *Salem*, qui signifient vision et séjour de la paix, on aura formé le nom de *Jérusalem*, qu'elle porta sous les rois de Juda. Dès la plus haute antiquité, Jérusalem ne le cédait en magnificence à aucune des villes de l'Asie. Jérémie la nomme *ville admirable*, à cause de sa beauté; David l'appelle la plus glorieuse et la plus illustre des cités d'Orient. Par la nature de sa législation toute religieuse, elle montra toujours un invincible attachement pour ses lois; mais elle fut souvent en butte au fanatisme de ses ennemis et de ses propres habitants. Ses fondateurs, dit Tacite, ayant prévu que l'opposition des mœurs serait une source de guerres, avaient mis tous leurs soins à la fortifier, et, dans les premiers temps de l'empire romain, elle était une des places les plus fortes de l'Asie.

Après avoir éprouvé un grand nombre de révolutions, elle fut renversée de fond en comble par Titus, et selon les menaces des prophètes, ne présenta plus qu'une horrible confusion de pierres. L'empereur Adrien détruisit ensuite jusqu'aux ruines de la ville sainte, fit bâtir une nouvelle cité, et lui donna le nom d'Aelia-Capitolina, pour qu'il ne restât rien de l'ancienne Jérusalem. Les chrétiens, et surtout les juifs, en furent bannis; le paganisme y éleva ses idoles, Vénus et Jupiter eurent des autels sur le tombeau même de Jésus-Christ. Au milieu de tant de profanations et de vicissitudes, les peuples de l'Orient et de l'Occident, conservaient à peine le souvenir de la ville de David, lorsque Constantin lui rendit son nom, y rappela les fidèles, et en fit une cité chrétienne. Conquise ensuite par les Perses, reprise par les Grecs, elle était tombée enfin comme une proie sanglante entre les mains des musulmans qui s'en disputaient la possession, et portaient tour à tour dans ses murs, le double fléau de la persécution et de la guerre.

Au temps des croisades, Jérusalem formait, comme aujourd'hui, un carré plus long que large, d'une lieue de circuit. Elle renfermait, dans son étendue, quatre collines: à l'orient, le *Moriah*, où la mosquée d'Omar avait été bâtie à la place du temple de Salomon; au midi et au couchant l'*Acra*, qui occupait toute la largeur de la ville; au nord, le *Bezetha* ou la Ville-Neuve; au nord-ouest, le *Golgotha* ou le Calvaire, que les Grecs regardaient comme le centre du monde, et sur lequel s'élevait l'église de la Résurrection. Dans l'état où se trouvait alors Jérusalem, elle avait beaucoup perdu de sa force et de son étendue. Le mont Sion n'était plus enfermé dans son enceinte, et dominait ses murailles entre le midi et l'occident; les trois vallées qui environnaient ses rem-

(1) Des intimités de collaboration ne nous permettent pas de rendre à cet ouvrage toute la justice qu'il mérite; d'autres journaux, d'autres critiques haut placés dans l'opinion se sont chargés de cette tâche. Nous en ferons connaître les résultats.

parts, avaient été en plusieurs endroits comblées par Adrien, et l'accès de la place était beaucoup moins difficile, surtout du côté du nord.

Nous donnons à nos lecteurs un plan de Jérusalem à cette époque, alors que Godefroi de Bouillon et les croisés venaient de s'en rendre maîtres; de tous les monuments dont nous publions la liste, beaucoup ont disparu, et le tableau le plus complet de ceux qui existent encore, peut ainsi se résumer :

1° La maison d'Anne le pontife, près de la porte de David, au pied du mont Sion; les Arméniens en ont fait une église.

2° Le lieu de l'apparition du Sauveur à Marie Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Marie Salomé, entre le château et la porte du mont Sion.

3° La maison de Simon le pharisien; Madeleine y confessa ses erreurs.

4° Le monastère de Sainte-Anne, mère de la Sainte-Vierge, et la grotte de la Conception sous l'église du monastère.

5° La prison de Saint-Pierre, près du Calvaire; ce sont de vieilles murailles où l'on montre des crampons de fer.

6° La maison de Zébédée, assez près de la prison de Saint-Pierre.

7° La maison de Marie, mère de Jean-Marc, où Saint-Pierre se retira lorsqu'il eut été délivré par l'ange.

8° Le lieu du martyre de Saint-Jacques le majeur, où se trouve un couvent d'Arméniens.

Mais au-dessus de ces monuments, on doit placer le saint sépulcre, le plus noble, le plus vénéré de tous les édifices chrétiens. Deshayes, ambassadeur de Louis XIII auprès de la porte ottomane, et qui visita la cité sainte en 1627, nous a laissé une description tellement exacte du saint sépulcre, que nous ne saurions mieux faire de la reproduire dans son entier : « L'église du saint sépulcre, dit-il, est fort irrégulière; l'on y entrait autrefois par trois portes, mais aujourd'hui il n'y en a plus qu'une, dont les Turcs gardent soigneusement les clés, de crainte que les pèlerins n'y entrent sans payer les neuf sequins ou trente six livres dont ils sont taxés. En entrant dans l'église, on rencontre la pierre de l'onction, sur laquelle le corps de Notre Seigneur fut oint de myrrhe et d'aloès, avant que d'être mis dans le sépulcre. Quelques-uns disent qu'elle est du même rocher du mont Calvaire, les autres tiennent qu'elle fut apportée dans ce lieu par deux disciples secrets de Jésus-Christ. Quoi qu'il en soit, à cause de l'indiscrétion des pèlerins qui la rompaient, l'on a été contraint de la couvrir de marbre blanc et de l'entourer d'un petit balustre en fer, de peur que l'on ne marche dessus. Le saint sépulcre est à trente pas de cette pierre, c'est comme un petit cabinet qui a été creusé et pratiqué dans une roche vive, à la pointe du ciseau; la porte principale n'a que quatre pieds de haut, de sorte qu'il se faut grandement baisser pour y entrer. Le dedans du sépulcre est presque carré. On voit au milieu une table de pierre sur laquelle le corps de Notre Seigneur fut mis; mais, à cause de la superstitieuse dévotion des orientaux, qui croient qu'ayant laissé leurs cheveux sur cette pierre, Dieu ne les abandonnerait jamais, on a été contraint de la couvrir de marbre blanc. Il y a quarante-quatre lampes qui brûlent continuellement dans ce saint lieu. A douze pas du saint sépulcre, l'on rencontre une grande pierre de marbre gris que l'on a mise là pour marquer le lieu où Dieu se fit voir à la Madeleine, en forme de jardinier. Plus avant, est la chapelle de l'apparition, où l'on tient par tradition que Notre Seigneur apparut premièrement à la Vierge, après sa résurrection. — Continuant à faire le tour de l'église, l'on trouve une petite chapelle voutée qui a sept pieds de long et six de large, que l'on appelle autrement la prison de Notre Seigneur, parce qu'il fut mis dans ce lieu en attendant que l'on eût fait le trou pour planter la croix. Assez proche de là, est une autre chapelle de cinq pas de long et de trois de large, qui est au même lieu où Notre Seigneur fut dépouillé par les soldats avant que d'être attaché à la croix. En sortant de cette chapelle, on rencontre à main gauche, un grand escalier; il conduit jusqu'à l'endroit où furent trouvés la sainte croix, les clous, la couronne d'épines et le fer de la lance, qui avaient été cachés en ce lieu pendant plus de trois cents ans. L'on rencontre à dix pas de cette chapelle, un petit degré fort étroit qui conduit sur le mont Calvaire. Ce lieu qui était autrefois si ignominieux, ayant été sanctifié par le sang de Notre Seigneur, les premiers chrétiens en eurent un soin particulier; et, après avoir ôté les immondices et toute la terre qui était dessus, ils l'enfermèrent de murailles, de sorte que c'est à présent comme une chapelle haute qui est enclose dans cette église. En l'autre partie, qui est au midi, fut plantée la sainte croix; on voit encore le trou creusé dans le roc, environ un pied et-demi, outre la terre qui était dessus. Le lieu où étaient les croix des deux larrons est proche de là; il y a continuellement cinquante lampes ardentes pour honorer ce saint lieu. »

De nos jours encore, Jérusalem n'est pas comme on s'est plu à nous la représenter, un amas informe et confus de ruines, c'est une ville qui présente noblement aux regards ses murs intacts et crénelés, ses mosquées et leurs colonnades, ses milliers de dômes resplendissant aux feux du soleil, ses vieilles tours gardiennes de ses murailles, auxquelles il ne manque ni une pierre, ni une meurtrière, ni un créneau; et au milieu de cet océan de maisons et de dômes, on aperçoit le saint sépulcre et le Calvaire, confondus parmi les édifices qui les entourent. Il est difficile de se rendre compte ainsi de l'emplacement du Calvaire et de celui du sépulcre, qui, selon les idées que nous donne l'Évangile, devraient se trouver sur une colline écartée, hors des murs, et non dans le centre de Jérusalem. Tel est l'aspect de la ville, du haut de la montagne des Oliviers; cette montagne descend en pente brusque et rapide jusque dans le profond abîme qui la sépare de Jérusalem, et qui s'appelle la vallée de Josaphat, vallée célèbre dans les traditions des juifs, des chrétiens et des mahométans, qui s'accordent tous à placer dans ce lieu la terrible scène du jugement dernier. H. de B.

---

Cortez, déterminé à voir de près et en face les ennemis, qui de loin, le harcelaient de leurs perfides attaques, Cortez revint dans sa patrie; Charles-Quint le reçut froidement. Le conquérant du Nou-

veau-Monde ne se rebuta pas; il redoubla d'assiduités auprès du monarque, le suivit dans son expédition d'Alger (1541), combattit comme volontaire, et eut même un cheval tué sous lui. Tel fut son dernier exploit; depuis ce temps, négligé, confondu dans la foule, à peine s'il pouvait obtenir une audience; l'empereur l'avait craint et ne le craignait plus. Voilà, en peu de mots, l'explication de son indifférence et de son mépris : un jour, on vit le vieux guerrier fendre la multitude, qui environnait la voiture du monarque, et monter sur le marche-pied : — Qui êtes-vous, lui dit Charles-Quint? — Je suis un homme, répondit fièrement Cortez, qui vous a donné plus de provinces que vos pères ne vous ont laissé de villes !

## NOUVELLES DES SCIENCES.

### AGRICULTURE.

LES TORDEUSES, (*Phalænæ tortrices* de LIN.).

Nouvel ennemi pour les vignes.

M. le chevalier de *Stettner*, propriétaire de la principauté de Thürnthal, près Wagram, a annoncé à la société royale et impériale de Vienne, déjà au commencement de juin 1833, que dans son voisinage, dans les villages de *Gross-Mauseldorf*, *Munnichkhofen* et *Ottenthal*, il existait une espèce de ver qui dévastait les vignes. Il envoya en même temps plusieurs de ces animaux pour les examiner et les déterminer, priant la société dont il est membre, de lui faire connaître les moyens de prévenir, pour l'année prochaine, les dévastations de ce funeste animal. La société mit ses échantillons entre les mains de M. *Kollar*, inspecteur du cabinet impérial d'histoire naturelle. L'observation que cet animal était venu des champs s'introduire dans la vigne, avait fait penser à M. *Kollar* que ce pourrait être l'insecte désigné par les naturalistes systhéaticiens, sous le nom de *phalæna noctua segetum* (Lin.). Mais le papillon qui sortit de cette chenille, sous ses yeux, lui fit voir que c'était la *phalæna noctua aquilina*, animal très rapproché du précédent. Comme la *pyrale*, qui fait le sous-genre de celle-ci, a beaucoup occupé tout récemment les agriculteurs de la capitale, et les membres de l'Académie des sciences, il est curieux de comparer les recherches qui ont été faites à Vienne, sur un animal aussi rapproché de celles qui ont si vivement excité l'attention à Paris.




( La Tordeuse. )

La première chose que l'on fit à Vienne comme à Paris, ce fut de se transporter sur les lieux; ce fut M. *Kollar* et Ernest *Heeger*, entomologistes célèbres, qui se transportèrent à Thürnthal. La plupart des feuilles de la vigne présentent des traces des ravages de cette chenille, une grande partie des feuilles avaient non seulement été mangées, ainsi que le raisin, mais encore de jeunes et tendres pousses. Il n'y avait plus d'insectes sur les vignes mêmes, mais en creusant dans la terre, on ne tarda pas à en trouver un assez grand nombre à l'état de larves, ainsi que dans les champs aux environs, ce qui prouve que cette chenille se nourrit aussi d'autres plantes. Il a paru que ce n'est que dans le cas où les plantes viennent à leur manquer, qu'ils s'attaquent à la vigne. A l'appui de cette opinion, vient encore que ce sont les vignes entourées de champs qui ont été principalement attaquées. Aussi, les cultivateurs les plus âgés du pays, ne citent-ils qu'une dévastation à peu près semblable qu'ils font remonter à cinquante ans. M. *Kollar* avait observé que dans les environs de Vienne aussi, notamment ceux de *Gringzing*, un grand nombre de ces insectes voltigeaient, pendant le crépuscule, autour de la *clematis vitalba*, et cependant la vigne n'avait pas été attaquée, dans cette partie, par ces insectes, ce qui était une preuve que ces animaux s'en passaient quand ils avaient d'autres plantes. Les recherches et les observations faites pour obtenir la destruction de ces insectes, ont conduit à ces résultats : L'être se présente d'abord comme œuf,

comme chenille, comme chrysalide, et enfin comme papillon. Ce n'est que sous forme de chenille qu'il se nourrit de feuilles, et qu'il devient désastreux pour la culture. Sous forme de papillon, il ne suce que le suc des fleurs, pond des œufs pour assurer la continuation de son espèce. Sous cette forme, il paraît au mois de juillet, voltige pendant la nuit; c'est alors que les sexes se cherchent, et que la rencontre a lieu sur la terre, sous les plantes, où la femelle plus lourde se tient cachée. La femelle pond alors ses nombreux œufs dans la terre, en choisissant avec précaution un endroit où les jeunes chenilles qui en éclosent, peuvent trouver la nourriture qui leur convient. Pendant le jour, le papillon, qui n'a que huit lignes de longueur, se tient caché sur la terre, ou entre les feuilles des plantes. Il a la couleur brun de terre, de sorte qu'il est difficile de le distinguer. Les femelles se tiennent tranquilles aussi pendant la nuit, elles ne voltigent point, et c'est toujours le mâle qui vient les trouver. Il en résulte que, si l'on voulait les attraper pendant la nuit, où ils viennent par centaines, autour de la plante que nous avons citée, chose qui est déjà impraticable pour le cultivateur, on n'atteindrait que les mâles, tandis que les femelles échapperaient, que si l'on allumait un grand feu, dans lequel, pendant la nuit, les papillons viennent se jeter, comme chacun sait, on aurait encore le même résultat. On voit donc que nous ne pouvons rien contre cet insecte devenu papillon; il faut s'en remettre là-dessus aux chauves-souris, que l'on devrait multiplier au lieu de les détruire.

On n'opérerait pas avec plus de succès contre les œufs qui sont petits et cachés dans la terre. La chenille paraît depuis le commencement d'août jusqu'à la fin de septembre, et ne ronge que pendant la nuit, en choisissant surtout les différentes espèces de Galium. A l'approche des froids, ils pénètrent jusqu'à deux ou trois pouces dans la terre, où ils restent dans de petites cavités. Cachée ainsi, il serait difficile de faire quelque chose pour arriver à la destruction de cette petite chenille. A cette époque, les oiseaux, et surtout les nombreuses espèces du genre corbeau, en détruisent un très grand nombre. Les taupes, qui ne vivent que d'insectes, en détruisent beaucoup. A l'entrée du printemps, la chenille quitte sa retraite, et va chercher les mêmes plantes qui lui ont fourni sa nourriture l'année précédente, et ce n'est que lorsque ces plantes manquent qu'elle va aux vignes. Ce n'est qu'à cette époque que l'on peut la détruire, mais avec la main, et le soir, c'est le seul moyen que l'homme puisse employer, car, pendant le jour, elle quitte la vigne et reste sur le sol, ou même cachée dans la terre. Comme c'est à cette époque que l'on pioche la vigne, il est facile de détruire un grand nombre de ces insectes. Parvenue à toute sa dimension, elle a un pouce et-demi de long, et la grosseur d'un tuyau de plume. Sa forme est cylindrique, un peu applatie, luisante, gris sale, avec des lignes longitudinales plus ou moins foncées le long du dos. Elle a huit paires de pattes, dont trois à la poitrine. Vers la fin de mai et au commencement de juin, elle a atteint tout son développement, elle cesse de manger et disparaît tout-à-coup, c'est-à-dire, elle se transforme en chrysalide d'un brun-clair, toujours cachée et enveloppée de terre, et, par conséquent, difficile à trouver. Après trois ou quatre semaines, elle s'est transformée en papillon.

E.-J.

---

## BATAILLE DE PAVIE (1525).

« Voici un des plus grands exemples des coups de » la fortune, qui n'est autre chose après tout que » l'enchaînement nécessaire de tous les événements » de l'univers. D'un côté, Charles-Quint est occupé » dans l'Espagne à régler les rangs et à former l'étiquette; de l'autre, François Ier, déjà célèbre dans » l'Europe par la victoire de Marignan, aussi valeureux que le chevalier Bayard, accompagné de l'intrépide noblesse de son royaume, suivi d'une armée » florissante, est au milieu du Milanais. Le pape » Clément VII, qui redoutait avec raison l'empereur, » est hautement dans le parti du roi de France. Un » des meilleurs capitaines de ce temps-là, Jean de » Médicis, ayant quitté alors le service des impériaux, combat pour lui à la tête d'une troupe choisie. Cependant il est vaincu devant Pavie; et malgré » des actions de bravoure qui suffiraient pour l'immortaliser, il est fait prisonnier, ainsi que les principaux seigneurs de France et le roi titulaire de » Navarre, Henri d'Albret, fils de celui qui avait » perdu son royaume et conservé seulement le Béarn.»

Cette fatale campagne d'Italie, qui avait déjà coûté à la France le dernier de ses chevaliers, Bayard, tué à Rebec, s'était ouverte par la défection du connétable de Bourbon. L'amiral Bonnivet avait bientôt perdu quelques avantages éphémères. Vers la fin de 1524, François Ier, exalté par les succès obtenus en Provence, vint lui-même dans le Milanais, et mit le siége devant Pavie. Pescaire et le connétable se présentèrent pour secourir cette place réduite à l'extrémité : ils trouvèrent les Français si bien fortifiés qu'ils hésitèrent à commencer l'attaque. Le conseil assemblé par François Ier était d'avis qu'il fallait éviter une bataille : le favori Bonnivet embrassa l'avis opposé. La bataille se livra donc avec une égale ardeur de part et d'autre. Le premier choc des Français produisit son effet ordinaire : il fit plier les impériaux. Mais des manœuvres habiles et nouvelles dirigées par Pescaire, changèrent la fortune : les Français étonnés s'ébranlèrent. La déroute devint générale : il n'y avait presque plus de résistance qu'à l'endroit où combattait le roi. Affaibli par plusieurs blessures, renversé de son cheval, qui avait été tué sous lui, il se défendait encore à pied avec un courage héroïque. Plusieurs de ses officiers, s'étant assemblés autour de lui, s'épuisaient en efforts pour sauver la vie de leur roi aux dépens de la leur, et recevaient l'un après l'autre le coup fatal. De ce nombre fut Bonnivet, l'auteur de ce grand désastre et le seul dont la mort n'excita nul regret. Le roi, accablé de fatigue, ne pouvant plus se défendre, restait presque seul, exposé à la fureur de quelques soldats espagnols, qu'irritait la résistance obstinée de ce guerrier, dont le rang leur était inconnu. Dans ce moment arriva Pompérant, gentilhomme français qui était entré avec Bourbon au service de l'empereur, et qui, se plaçant à côté du monarque, le protégea contre la violence des soldats, en le conjurant de se rendre au duc de

Bourbon, qui n'était pas éloigné. Malgré l'imminence du danger, François rejeta cette prière avec indignation ; mais ayant aperçu Lannoy, qui par hasard se trouva près de lui, il l'appela et lui rendit son épée. Lannoy, se prosterna pour baiser la main du roi, reçut son épée avec un profond respect, et tirant la sienne, il la lui présenta, en lui disant qu'il ne convenait pas à un si grand monarque de rester désarmé en présence d'un sujet de l'empereur.

Dix mille hommes perdirent la vie dans cette bataille, l'un des plus grands revers que la France ait essuyés jamais. On a beaucoup cité, et l'on cite encore tous les jours la fameuse lettre de François I$^{er}$ à sa mère : *Madame, tout est perdu fors l'honneur.* Cette lettre n'était pas conçue en ces termes. La voici dans son texte original, fidèlement transcrit par le savant M. Dulaure.

« Pour vous advertir comment se porte le ressort » de mon infortune, de toutes choses ne m'est de- » mouré que l'honneur et la vie qui est sauve; et » pour ce que, en nostre adversité, cette nouvelle » vous fera quelque peu de resconfort, j'ai prié qu'on » me laissa vous escripre ces lettres, ce qu'on m'a » agréablement accordé ; vous suppliant ne volloir » prendre l'extrémité de vous mesmes, en usant de » votre accoutumée prudence ; car j'ai espoir en la » fin que Dieu ne m'abandonnera point : vous recom- » mandant vos petits enfants et les miens, vous sup- » pliant de faire donner seur passage et le retour » en Espaigne à ce porteur, qui va vers l'empereur » pour savoir comme il fauldra que je sois traicté. Et » sur ce très-humblement me recommande à vostre » bonne grace. Votre humble et obéissant fils, FRAN- » ÇOIS. »

(*Éphémérides.*)

---

## L'ONDATRA.

Quelques personnes croient que le castor seul, parmi les mammifères, est un bon architecte, et elles se trompent. L'ondatra, ou rat musqué du Canada, (*fiber zibeticus*, CUV. *castor zibeticus*, LIN.) nous en fournira la preuve. Cet animal a la grosseur d'un lapin, le pelage d'un gris roussâtre, la queue longue, nue et écailleuse comme celle de notre rat-d'eau, mais un peu aplatie verticalement dans la dernière moitié de sa longueur. Ses pieds ne sont pas palmés c'est-à-dire qu'il n'a pas les doigts réunis par une membrane, mais ils sont munis de poils longs et raides qui la remplacent jusqu'à un certain point dans la natation. Quoique appartenant à la classe des mammifères rongeurs, sa tête a plus d'analogie dans son faciès avec celle d'une loutre qu'avec celle d'aucune espèce de rat.

Ainsi que le castor, l'ondatra habite le nord de l'Amérique septentrionale, fréquente le bord des eaux, se construit une cabane, vit en société, mais il est beaucoup meilleur architecte. Au printemps, lorsqu'il a trouvé une femelle qui lui convient, et il lui est permis d'être difficile, car il doit passer sa vie entière avec la même compagne, il se retire avec elle au fond d'un bois, à proximité d'une petite rivière où se trouvent abondamment les joncs et les roseaux dont il aime beaucoup les jeunes pousses. Là, il creuse un terrier, et fait, avec de la mousse, un nid très commode où la femelle dépose ses petits au nombre de cinq à six, dont elle prend grand soin pendant toute la belle saison. Le mâle partage ses tendres affections pour la petite famille qu'il mène promener sur le bord de la rivière quand le temps le permet, et à laquelle il apprend à nager, à plonger, et à aller sous l'eau chercher la nourriture.

En automne, toute la famille abandonne son habitation d'été, et se rend sur les bords d'un lac ou d'une rivière ; elle choisit un emplacement commode, c'est-à-dire un endroit couvert de joncs et autres plantes aquatiques, où l'eau, dans les plus grandes inondations, ne monte pas à un pied ou deux au-dessus de son niveau ordinaire, et tout le monde se met aussitôt à l'ouvrage, sous la direction du père, pour élever la cabane qui doit les abriter pendant l'hiver. Les matériaux consistent en terre glaise, qu'ils pétrissent avec les pieds, et qu'ils mélangent avec de la paille de joncs, des feuilles sèches et des menus branchages; chaque cabane a ordinairement deux pieds et demi de diamètre à l'intérieur, et quelquefois beaucoup plus, quand plusieurs familles se réunissent. La forme en est ronde, et elle est recouverte par un dôme d'un pied d'épaisseur, impénétrable à la pluie, à la neige, et aux autres intempéries de l'air. Ils savent très-bien prévoir les cas où, par un accident imprévu, l'inondation monterait plus haut que de coutume ; en conséquence, ils construisent à l'intérieur plusieurs gradins sur lesquels ils logeraient à sec, quand même l'eau s'emparerait du bas de leur appartement. Ces habitations sont construites avec tant de solidité que les chasseurs ont beaucoup de peine à les ouvrir à coups de pioches et de pics. Comme les ondatras ne font pas de provisions, ils creusent des puits et des espèces de boyaux au-dessous et à l'entour de leur demeure, pour aller chercher de l'eau et des racines. Lorsque l'hiver est rigoureux, la cabane est quelquefois couverte de plusieurs pieds de glace et de neige, sans que ses habitants, couchés bien chaudement sur de la mousse, les uns auprès des autres, en soient le moins du monde incommodés. On a cru qu'ils y périssaient quelquefois de faim lorsque les glaces en bouchaient l'entrée, et les empêchaient d'en sortir pour aller chercher leur provision journalière ; mais des observateurs plus exacts ont réfuté cette erreur; ils ont démontré leur assertion par des faits et par des raisonnements très justes, qu'il serait inutile de rapporter ici, à l'exception d'une seule chose qui nous paraît tout-à-fait concluante. Ils ont observé que l'entrée de la cabane étant placée en dessous et au milieu, il faudrait que le froid fût assez intense pour former des glaçons de quatre pieds d'épaisseur au moins, pour que la glace s'avançât sous l'eau jusqu'à la porte; outre cela, la respiration de huit animaux au moins, entassés dans un très petit espace, comparativement à leur grosseur, produit une chaleur qui empêcherait l'eau de geler, au moins à une profondeur suffisante pour les empêcher de sortir.

J'ai dit que l'ondatra était meilleur architecte que le castor, et cependant on ne voit, dans la description que je viens de faire, ni pilotis, ni digue, etc., etc. Mais c'est parce que la demeure du castor, dépouillée de tout le merveilleux dont l'imagination des voyageurs s'est plu à l'embellir, n'offre rien non plus de

semblable, quoi qu'on en ait dit. Ces prétendues digues ne sont rien autre chose que des branchages amoncelés au hasard avec un peu de terre, pour arrêter le cours d'un ruisseau ; les pilotis sont simplement quelques branches d'aulnes ou autres arbres aquatiques, jetés çà et là, qui prennent racines par hasard. Quant à leur cabane, elle consiste en un tas de terre amoncelé et mêlé à des fragments de branchages ramassés sur le bord de l'eau, et les castors se creusent tout simplement dans ce tas de terre, un terrier semblable à celui qu'ils se construisent en été dans les bords escarpés des rivières. Là se borne toute leur architecture; et tout ce qu'on a dit de plus est faux. Il y a plus, lorsque les castors rencontrent dans un lac une très petite île élevée de quatre ou cinq pieds au-dessus du niveau de l'eau, ils s'y creusent des terriers et s'abstiennent de bâtir, ce que ne fait jamais l'ondatra.

Lorsque les douces influences du printemps commencent à dissoudre les neiges, à dégeler les lacs, et à faire naître la verdure, les ondatras quittent leur cabane pour n'y revenir jamais ; ils se séparent par couples, et vont, comme je l'ai dit, passer la belle saison dans les bois. Leur fourrure, malgré l'odeur de musc qu'elle exhale, est fort recherchée à cause du duvet soyeux qui se trouve sous le poil, et qui sert à confectionner les plus beaux chapeaux. C'est en hiver que les chasseurs vont à la recherche de ces animaux, quelque temps avant le moment où ils quittent leur retraite. Ils ouvrent à coups d'instruments le dôme de leur cabane, les offusquent brusquement de la lumière du jour, assomment ou prennent tous ceux qui n'ont pas eu le temps de gagner les galeries souterraines qu'ils se sont pratiquées, et qui leur servent de dernier retranchement où on les suit encore.

L'ondatra pris jeune, s'apprivoise fort aisément, et caresse même la main qui le nourrit ; mais, surtout au printemps, il exhale une odeur de musc si pénétrante qu'on le sent de très loin, et qu'il en imprègne d'une manière désagréable jusqu'aux meubles de la maison où on l'élève. Cette odeur déplaît tellement aux Canadiens qu'ils ont donné à l'ondatra le nom de *rat puant*. Mais si l'on s'en rapporte aux voyageurs européens, cette odeur, loin d'être désagréable, est douce, suave, et préférable au véritable musc ; ils ajoutent même que la chair de l'animal est très bonne à manger. Ses dents incisives, longues d'un pouce, sont si fortes et si propres à ronger, que lorsqu'on renferme un de ces animaux dans une caisse de bois dur, en quelques instants il y fait un trou pour sortir. Il a une singulière faculté qu'il doit à la force de ses muscles peaussiers et à la mobilité de ses côtes : quand il le veut, il se contracte et se rapetisse tellement le corps, qu'il peut aisément en diminuer le volume de moitié, et alors il passe par un trou où ne passerait pas un animal moitié plus petit que lui. Il offre une autre singularité bien plus extraordinaire ; la femelle a trois ouvertures, une pour les excréments, une formée par l'organe de la génération, et une troisième beaucoup plus haut, au-dessus des pubis, pour livrer passage aux urines. BOITARD.



( L'Ondatra. )

*Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins*, 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7. — Tiré à la Presse mécanique par Aristide et Pelluard.

## ODESSA.



## ODESSA.

Parmi les phénomènes politiques dont les derniers siècles ont été les témoins, il n'en est peut-être pas de plus digne d'admiration que les progrès rapides et presque merveilleux que la Russie a faits dans la civilisation. Certes c'est un grand spectacle que celui d'un homme auquel le génie apparaît dans une des nuits brumeuses et froides du nord; qui, tourmenté de cette vision, s'arrache aux voluptés des rois, laisse la pourpre et le trône, et, auguste pèlerin, s'en va, comme l'Ulysse du vieil Homère, frapper à toutes les civilisations pour leur demander leurs mystères; se fait matelot en Hollande et en Angleterre, soldat en Allemagne, écolier en France : puis, fort de ce secours et de son courage, revient dans l'antique capitale des Czars et y commence cette lutte terrible du pouvoir contre le préjugé. C'est un grand spectacle que celui d'une nation qui, sous ce doigt puissant, se place au premier rang entre les nations, et étend son vaste domaine depuis les bords glacés où le Lapon erre avec ses rennes et ses traineaux jusqu'aux plaines que domine le Caucase; depuis les contrées où l'on ne voit aujourd'hui que des ruines fumantes et des traces de sang que les pluies n'ont pas encore lavées, là où s'élevaient les cités des valeureux et infortunés enfants de la Pologne, jusqu'aux plages où le Kamschadale poursuit et dévore le veau marin.

A un tel peuple, grandi si subitement, il fallait des villes créées comme par une baguette magique. Sans parler de Pétersbourg, la superbe rivale de la ville du Kremlin, une des plus belles créations en ce genre est Odessa en Crimée. Cette ville qui, il n'y a pas encore long-temps, n'était qu'une bourgade bâtie en roseaux et en terre glaise, est aujourd'hui une cité florissante, habitée par plus de quarante mille âmes; elle doit sa prospérité à d'heureuses circonstances aidées de l'habileté du duc de Richelieu, alors gouverneur de la Crimée, pour l'empereur de Russie. Sa position la rend nécessairement l'entrepôt du commerce dans ces contrées; aussi exporte-t-elle tous les blés, les cires, les bois, et les peaux de l'Ukraine tant russe que ci-devant polonaise. Elle importe en outre les vins et les fruits de la Méditerranée, les cuirs et les soieries du levant, ainsi que les autres articles permis du luxe étranger. — « Elle est bâtie sur un terrain incliné au bas duquel est le port, construit de manière à recevoir jusqu'à trois cents navires. Entre la ville formée de maisons en pierres et le port, une rangée de casernes lui donne un aspect imposant. Ses rues sont droites et bien pavées, ornées de trottoirs et de deux rangées d'arbres. Sa principale église, l'amirauté, la douane, la bourse, le théâtre et l'hôpital civil sont de beaux édifices. Elle est défendue par d'importantes fortifications. Sur l'esplanade qui domine le port on a élevé un monument à la mémoire du duc de Richelieu. Parmi les établissements d'instruction dont est pourvu ce second Pétersbourg, on doit citer le lycée Richelieu, fondé en 1818, et considéré comme une des meilleures écoles de l'Europe; une école militaire, instituée par l'empereur Alexandre; plusieurs écoles élémentaires où plus de douze cents enfants de diverses nations sont instruits, et un musée où l'on rassemble tous les



objets d'antiquité de la Russie méridionale. » — Elle possède aussi un grand nombre de manufactures de soies, de laines et de savons.

Que maintenant il nous soit permis de jeter un coup d'œil au-delà des murs qui environnent la ville; elle est située au milieu d'une vaste plaine où le regard erre sur des champs d'orge et de millet. Le safran et la garance y croissent sans culture. Dans les flaques d'eau qu'y laissent les pluies ou les inondations, s'élèvent des touffes de roseaux où errent des buffles sauvages, dont la large tête et les cornes recourbées se montrent à découvert quand le vent vient à passer sur la mobile forêt. Le chamois, le loup et les cerfs y abondent; le cheval et le mouton y vivent à l'état sauvage, et tous les ans, à l'époque des migrations, arrivent des bandes de cigognes et de grues dont ce pays semble être le rendez-vous. Le froid y atteint quelquefois vingt-quatre degrés, tandis que la chaleur de l'été y dessèche les rivières.

Les lacs ou *limans*, qui se trouvent à l'embouchure des fleuves, abondent en poissons et fournissent une grande quantité de *caviar*, mets si recherché dans ces contrées. Ce pays est peuplé de colons tirés de toutes les nations, dont les mœurs ne sont pas encore assez nivelées pour qu'elles ne présentent pas les contrastes les plus pittoresques. Comme le bois de construction est très rare dans ce pays, la plupart des colons habitent d'anciens *tumulus*, appartenant à des colonies grecques ou même aux Tartares; ces tombeaux portent le nom de *kurgans*. Ce doit être quelque chose de curieux et de touchant à la fois que de voir un vieillard aux cheveux blancs, entouré d'enfants et de femmes, environné de toutes les douces affections de famille, habiter des lieux que les voyageurs évitent dans d'autres contrées, et sur lesquelles le peuple raconte souvent des choses étranges!

A. Vayssière.

---

## LE CORDONNIER DE SÉVILLE (1).

### I. — UN CHANOINE ET UN ARTISAN.

Dans une chétive échoppe, adossée à la célèbre Tour-d'Or que Jules-César a laissée dans la Péninsule comme un dernier symbole de la puissance romaine, une femme que le malheur avait vieillie plus que les années, et un jeune homme à peine sorti de l'adolescence, étaient occupés à confectionner une paire de sandales. Le délabrement de la cabane dans laquelle ils étaient renfermés, et qui n'avait pour ornements qu'un crucifix d'ébène et une petite madone mutilée par le temps, ne pouvait laisser de doute sur la profonde misère de ceux qu'elle abritait.

— Gil? dit la femme.

Le jeune homme releva lentement sa tête pâle et fatiguée.

— Que désires-tu, ma mère? répondit-il.

La femme essuya deux larmes qui coulaient sur ses joues.

— C'est aujourd'hui un bien triste anniversaire, mon fils, murmura-t-elle d'un ton plein de mélancolie. Il y a trois ans, à pareil jour, notre mansarde était moins pauvre et notre pain moins amer, car je n'étais pas encore veuve, tu n'étais pas encore orphelin!

Un nuage de tristesse passa sur les traits du jeune Espagnol.

— Et aujourd'hui!.. dit-il, avec un soupir.

— Aujourd'hui, répéta la mère, Antonio Perez repose dans un coin obscur du cimetière des pauvres, à côté des cadavres maudits des Juifs et des Maures; Dieu nous a refusé jusqu'à la consolation de lui élever une tombe!

Ainsi, murmura l'orphelin avec un douloureux sourire, les cendres de mon père sont profanées, et nous végétons, en proie au besoin et à la souffrance, tandis que...

— Tandis que son meurtrier vit au sein du bonheur et de la prospérité, interrompit la veuve. Chanoine de la cathédrale, les habitants de Séville écoutent pieusement ses sermons; favori de don Pèdre, les nobles s'agenouillent devant sa fortune; chacun s'incline humblement devant l'assassin, car ce n'est ni un gentilhomme, ni un prêtre qu'il a tué; c'est un pauvre artisan, un misérable cordonnier, un homme du peuple, moins que rien... ton père!

Gil se leva; il détacha un vieux poignard suspendu aux murs fragiles de l'échoppe, et vint se rasseoir auprès de l'Espagnole.

— Ma mère, dit-il, en aiguisant le stylet contre la lame d'un vieux couteau, racontez-moi cette tragique histoire dans tous ses détails.

A quoi bon? répondit la veuve avec amertume; on ne se console pas avec des douleurs; on ne se venge pas avec des larmes!

— Non! mais l'on fait saigner ses blessures, et l'on réchauffe ses haines! répliqua le jeune homme avec un étrange sourire.

Sa mère le comprit; elle saisit une de ses mains, qu'elle serra tendrement dans les siennes.

— Il y a trois ans, dit-elle, l'abondance régnait dans la maison du cordonnier Perez; sans être riches, nous ignorions les angoisses du besoin et les humiliations de la pauvreté. Ton père, habile artisan, passait les nuits et les jours au travail, afin d'augmenter les bénéfices de sa petite industrie; nous vivions heureux de ce bonheur simple et obscur, qui n'est le fruit ni de l'oisiveté, ni de la bassesse. Tandis que l'héritier d'Alphonse XI inaugurait son avènement au trône par des crimes, et que deux factions acharnées s'entredéchiraient dans les rues de Séville, nous restions calmes au sein des tempêtes qui respectaient notre obscurité, et il n'était pas de ménage plus étroitement uni, plus complètement heureux que celui du cordonnier Perez.

La veuve s'arrêta après avoir dit ces mots. Son visage, qui s'était éclairci, pendant qu'elle retraçait de doux souvenirs, reprit son habituelle expression de tristesse; et appuyant un de ses bras sur l'épaule de l'orphelin:

— Ce bonheur fut rapide comme un rêve, reprit-elle avec accablement. Sur ces entrefaites, le chanoine don Henriquez accompagna don Pèdre à Séville. Parent d'Albuquerque, favori du roi, assassin de Jacques de Calatrava, rejeton d'une famille illustre, ce prêtre avait toutes sortes de titres à l'impunité.

(1) Cette anecdote est historique; toutes les histoires d'Espagne ont consacré quelques lignes à la mention de cet incident remarquable. Voir notamment Lantier, Robertson et Sandoval.

Ses jours s'écoulaient au sein de débauches honteuses, qui ne scandalisaient personne ; car il était assez puissant pour imposer silence à la médisance, et assez riche pour acheter la tolérance de la justice. Par malheur, don Henriquez était boîteux ; cette difformité faisait le tourment de sa vie. Ayant entendu parler du talent de ton père, il eut recours à lui pour la dissimuler. Mais en vain Perez déploya dans cette circonstance toute son habileté et tout son savoir-faire, il ne réussit pas à contenter les exigences du chanoine : « Par les apôtres ! s'écria celui-ci, en lui jetant les sandales au visage, ta maladresse mériterait la potence ! » Quoique ouvrier, ton père était homme, il avait sa dignité tout comme s'il eût porté un pourpoint de velours, une soutane ou une épée. « N'accusez que la maladresse de la nature qui vous a fait boîteux, lui répondit-il. » Don Henriquez ne put digérer ce sarcasme ; il se leva, saisit un bâton, et en appliqua un coup si furieux sur la tête d'Antonio, que ton malheureux père tomba pour ne plus se relever. Le chanoine se préoccupa fort peu des suites de cet événement ; sa victime n'était qu'un simple artisan, et don Henriquez ne doutait pas que don Pèdre, qui avait empoisonné déjà deux de ses femmes, un de ses frères et son premier ministre, ne fermât les yeux sur une incartade insignifiante !

Les lèvres du jeune homme se serrèrent convulsivement.

— Que te dirais-je? reprit la veuve d'une voix entrecoupée par ses sanglots, quand je vis apporter le cadavre sanglant de ton père. Sitôt que j'eus appris l'assassinat dont il avait été victime, un délire furieux s'empare de mon esprit et de mon cœur. Je m'armai d'un poignard... de celui-ci, dit-elle, en saisissant l'arme rouillée que son fils tenait à la main... et je voulus venger dans le sang du chanoine le meurtre d'Antonio ; mais je me ressouvins alors que j'étais mère ; je crus qu'il y avait à Séville un tribunal pour rendre la justice ; un bourreau pour exécuter ses arrêts. Je portai mes larmes et ma douleur aux pieds du chapitre, Dieu sait quelles humbles prières j'adressai à ces interprètes de la loi ; quelles ardentes paroles mon désespoir m'inspira pour les attendrir. Les juges m'écoutèrent avec intérêt ; ils me promirent une satisfaction éclatante, et huit jours après le chanoine fut condamné...

— A être écartelé? dit le jeune homme.

— A s'abstenir du chœur pendant un an, répliqua tristement la veuve.

II. — LE RÈGLEMENT DE COMPTE.

C'était le jour de la Fête-Dieu. Quoiqu'elle regrettât les jours où, gouvernée par ses propres lois, elle brisait à la fois le yatagan usurpateur des Arabes et le sceptre despotique des rois espagnols, la population de Séville que les prisons, les roues, les potences et les bourreaux de don Pèdre avaient réconciliée momentanément avec la servitude, encombrait les alentours et l'enceinte de la cathédrale. Les églises avaient déployé tout le prestige de leurs pompes religieuses ; les rues étaient parsemées de feuilles de rose et de fleurs d'oranger ; tout, en un mot, dans cette ville que désolaient les luttes sanglantes des nobles et le despotisme sauvage de don Pèdre, avait pris un air de fête inaccoutumé. Assis sur les marches de l'Alcazar, un jeune homme seul semblait étranger à la sérénité universelle. Son front était austère comme celui d'un prêtre, et sillonné comme celui d'un vieillard : d'amères pensées et de précoces douleurs avaient gravé sur ses joues des empreintes révélatrices ; ses cheveux épars et souillés retombaient le long de ses tempes, et à voir l'éclat sombre de ses yeux, la vivacité convulsive de ses mouvements, le mélange de faiblesse et d'énergie, de colère et d'accablement qui caractérisaient sa physionomie, il était facile de juger que le cœur de cet homme était en proie à de dévorantes passions, et que sa jeunesse n'avait pas été déflorée par des infortunes vulgaires.

Il resta pendant plusieurs heures, pensif et immobile, la tête appuyée contre une des colonnes de l'Alcazar, comme s'il eût voulu déchiffrer une à une les inscriptions que les Maures avaient laissées sur les murs de l'ancienne mosquée, afin de perpétuer le souvenir de leur conquête. Peu à peu, le crépuscule répandit son brouillard vaporeux sur Séville, éclipsant sous ses ténèbres les dômes des académies arabes et les flèches des églises qui avoisinent l'Alcazar. Alors l'étranger sortit de son inaction ; il se leva ; et jetant un regard investigateur autour de lui :

— Ne viendra-t-il pas? murmura-t-il d'une voix agitée.

Ces paroles n'étaient pas achevées qu'il aperçut un moine qui s'avançait lentement vers la cathédrale. A mesure que le prêtre se rapprochait, ses formes et ses traits devenaient plus saisissables. Une longue soutane de satin, taillée à la mode du temps, et soutenue autour de ses reins par une cordelière à glands d'or, descendait jusqu'à ses talons, et ne recouvrait qu'à demi d'élégantes sandales de velours. Son visage eût été remarquablement beau, si, dans les innombrables rides qui entouraient les deux côtés de sa bouche, on n'eût trouvé les traces de longues débauches, et dans l'expression craintive et incertaine de ses yeux, les indices de la dissimulation et de la bassesse.

Le jeune homme s'élança sur lui comme un tigre ; il lui saisit les mains, et le secouant avec une violence furieuse :

— Don Henriquez, s'écria-t-il, me connais-tu ?

— Non, fit le prêtre, en reculant de quelques pas, et s'efforçant vainement de se soustraire à cette étreinte frénétique.

— Je suis un pauvre orphelin, un artisan, un homme du peuple, qu'on peut frapper, injurier, assassiner impunément. Je suis le fils d'Antonio Perez !

Le chanoine tressaillit et devint pâle.

— Tu ne me connais pas? répéta le jeune homme avec un accent sauvage. Trop riche de crimes pour compter ta fortune, tu ne t'es pas ressouvenu de celui-là ! Condamné, en expiation d'un meurtre, à déposer l'habit religieux pendant un an, le remords n'a pas seulement effleuré l'épiderme de ta conscience, et tu t'es consolé, au sein d'infâmes orgies, de cette punition dérisoire. Mais si Dieu a ajourné le châtiment de ton crime, si, corrompus par tes largesses, les juges ont passé l'éponge sur le sang de mon père, sans punir l'assassin qui l'a répandu, la Providence lui gardait un vengeur. Tu as oublié, don Henriquez, que ta victime avait un enfant ; que cet enfant de-

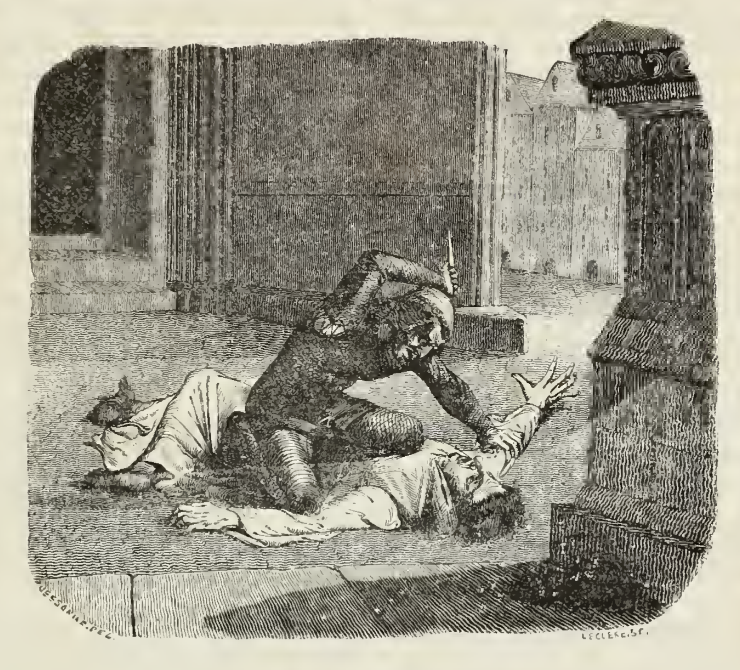
viendrait un homme, et que sa haine grandirait avec lui ; tu ne t'es point souvenu que le malheureux m'avait laissé sa vengeance pour héritage; ou plutôt tu n'as pas cru que le fils du cordonnier accepterait les charges de cette succession !

— Misérable ! s'écria le chanoine.

— Assassin ! répliqua l'artisan, il y a bien longtemps que je souhaitais de te voir en face, de te tenir seul à seul pour te dire : tu as tué mon père ; tu as fait mourir ma mère de douleur ; tu as empoisonné mon existence et flétri ma jeunesse ! Depuis trois ans, j'ai vécu de ma haine ; elle a nourri ma misère ; elle a soutenu mon courage ; elle m'a fortifié contre la souffrance ; vingt fois j'ai dirigé contre ta poitrine la pointe de ce poignard ; et vingt fois, protégeant ta scélératesse, le hasard m'a contraint d'ajourner ma vengeance. Mais à cette heure, ajouta l'orphelin avec un éclat de rire sinistre, tu n'as ni garde, ni soldats, ni providence pour arrêter mon bras ; tes cris ne s'entendront pas dans cet endroit écarté ; ton sang ne se verra pas dans l'ombre ; enfin, l'instant de l'expiation ne pouvait être mieux choisi ; car il y a six ans, jour pour jour, que mon père est mort !

En entendant les sanglantes paroles de l'ouvrier ; en voyant ses yeux étincelants, ses lèvres pâles, tous ces symptômes d'une colère impitoyable, le prêtre qui avait espéré jusqu'alors que le caractère sacré dont il était revêtu, intimiderait le fils de Perez, sentit s'évanouir cette espérance ; il comprit que l'abaissement et la prière étaient les seuls boucliers qui lui restassent peut-être pour protéger sa vie ; et, joignant ses mains devant l'orphelin :

— Un meurtre involontaire n'est pas un crime, lui dit-il d'une voix suppliante ; j'ai tué ton père, il est



( Le cordonnier de Séville. )

vrai ; mais Dieu sait que je ne désirais point sa mort. D'ailleurs, est-il de faute qui ne s'expie, de forfait que le remords ne puisse effacer ? Que veux-tu ? Que désires-tu, jeune homme ? Si élevée que soit ton ambition, j'ai le pouvoir de la satisfaire. Je t'arracherai à la misère ; je t'assurerai une fortune brillante ; je te ferai puissant, considéré...

— Et heureux, n'est-ce pas ? ajouta l'orphelin.

— Peut-être ! répondit le chanoine.

— Tes dons ressusciteront-ils mon père ?

— S'ils ne lui rendent la vie, ils te serviront à lui élever une tombe, et à faire dire des messes pour son repos éternel !

Et tu crois qu'à ces conditions, je pardonnerais à son assassin !

—Jésus-Christ a pardonné à ses bourreaux, répliqua le chanoine. Tu oublieras son crime pour ne plus voir que son repentir ! ses prières toucheront ton cœur, et ses larmes le purifieront !

— Oh ! non, non, moine, s'écria l'orphelin, tu ne rachèteras pas ton crime avec des larmes, quand tu devrais passer ta vie tout entière à en répandre ! Je ne trafiquerai pas ainsi du sang de mon père ! Ton or a bien pu corrompre la justice, et le ciel lui-même épargner l'assassin de Perez, mais je serai moins vénal que la loi ; je serai plus sévère que Dieu !

En parlant ainsi le fils du cordonnier saisit le chanoine à la gorge avec ses deux mains ; il l'abattit à ses pieds malgré sa résistance et lui enfonça son poignard dans la poitrine. Loin de regretter l'action qu'il venait de commettre, l'orphelin contempla le cadavre de don Henriquez, sans que la plus légère altération se peignît sur son visage ; il retira froidement le stylet de la blessure, l'essuya avec un des pans de son manteau, puis, enfonçant son chaperon sur ses yeux, et croisant ses bras :

— Mort pour nous ! dit-il. Je suis payé !

### III. — PEDRO EL JUSTICIERO.

Les annales d'Espagne n'ont pas de nom plus tristement célèbre que celui de don Pèdre de Castille. Ses crimes, ses débauches, ses amours, ses divorces,

ses maîtresses et ses bourreaux; les massacres de Tolède, les autos-da-fé de Séville, l'empoisonnement de sa femme Blanche et de son frère Frédéric, le meurtre d'Albuquerque, du juif Lévi et de Mohammed, roi de Grenade, les impôts qu'il fit peser sur le peuple, les confiscations qu'il ordonna, les supplices dont il fut l'inventeur, la lutte criminelle qu'il soutint contre Henri de Transtamare, à défaut d'un autre genre de gloire, ont donné à ce monarque l'illustration que le crime peut obtenir comme la vertu. Toutefois, malgré les forfaits odieux et les criminels scandales dont ce prince déshonora la royauté, il est juste d'ajouter que don Pèdre conserva pour la justice une singulière vénération. S'il se mettait souvent en contravention avec elle, il souffrait rarement qu'on l'imitât; non-seulement il cassa dans nombre de circonstances les arrêts des tribunaux qui lui semblaient entachés de passion ou de vénalité, mais il fit plusieurs fois couper la tête à son effigie; et les Espagnols, justes envers sa mémoire, l'appelèrent indistinctement Pierre-le-Cruel et Pierre-le-Justicier.

Après le meurtre de don Henriquez, le fils du cordonnier, qui ne demandait plus qu'à mourir, se dénonça lui-même au chapitre. Les magistrats, comme on le pense bien, ne tinrent pas compte des circonstances qui, en légitimant sa vengeance, diminuaient la gravité de son crime. Gil Perez n'était qu'un ouvrier; don Henriquez était un prêtre. Etait-il possible d'user d'impartialité sans manquer à tous les usages reçus, et la justice pouvait-elle rationnellement égaliser le châtiment, et traiter l'assassin du chanoine comme elle l'avait fait six ans auparavant de l'assassin du cordonnier? Gil fut condamné à être écartelé. Cette affaire parvint aux oreilles de don Pèdre, qui se trouvait alors à Séville; il se chargea de prononcer le jugement, et fit amener l'artisan devant lui.

— Tu es accusé du meurtre de don Henriquez? lui dit le roi.

— Je l'ai commis, répondit froidement l'orphelin.

— Pour quel motif?

— Pour venger Antonio Perez, indignement assassiné.

— Don Henriquez était noble, reprit le roi.

— Don Henriquez était homme, répondit l'orphelin, et son sang ne valait pas mieux que celui de mon père!

— Pourquoi ne t'adressais-tu pas à la justice?

— Parce qu'elle a d'inégales balances à Séville, répliqua l'Espagnol; vos tribunaux sont des bazars; vos magistrats des marchands; vos lois des prostituées. Ne pouvant obtenir d'elles un arrêt équitable, je l'ai rendu moi-même; je me suis fait juge et bourreau!

— Connaissais-tu le châtiment qui te menaçait?

— Parfaitement, répondit le fils de Perez. Je n'ignorais pas que le chapitre avait en quelque sorte grâcié l'assassin du cordonnier, parce qu'il était assez riche pour payer les faveurs de la loi; et qu'il enverrait à la mort l'assassin du chanoine, parce qu'il était trop pauvre pour acheter son indulgence.

Le roi se tourne alors vers le corrégidor.

— A quelle peine avait-on condamné le meurtrier de l'artisan?...

— A s'abstenir du chœur pendant une année.

— Et le meurtrier du prêtre?

— A être écartelé.

Don Pèdre fronça les sourcils.

— Per christo! s'écria le roi, la justice ne doit point établir de distinctions, ni connaître de priviléges. Nous cassons l'arrêt du chapitre, et nous condamnons le fils du cordonnier à s'abstenir de faire des souliers pendant un an. BENEDICT G.

(Feuilleton du *Bon Sens.*)

---

## AU GÉNÉRAL......

### A PROPOS DE SON ÉLÉVATION A LA PAIRIE.

Ainsi, vous voilà donc, général et poète,
Membre de ce sénat dont l'immuable faîte
N'admet que ce qui vient et d'un lustre et d'un nom,
Qui, résumant en lui l'élite de la France,
A conquis dans les jours de calme et de souffrance,
Son auréole et son renom.

Du grand arc triomphal, le sublime portique
A peine avait inscrit sur sa pierre historique
Vos prouesses de brave et vos nobles exploits;
Que, pour vous recevoir, un autre temple s'ouvre,
Pacifique palais, satellite du Louvre
Où dort le sceptre de nos rois.

Allez au Luxembourg, des frères vous attendent:
Pour serrer votre main, de franches mains se tendent,
Car, depuis si long-temps, vous leur êtes connu!
— Les gloires d'autrefois, les gloires de l'Empire,
D'un unanime accord s'apprêtent à vous dire :
— Ami, soyez le bien-venu.

Allez, fier vétéran de nos grandes batailles,
Pair, des Montmorency, des Rohan, des Noailles,
Affermir le pouvoir qui conserve et régit;
Mais aussi protége la cause populaire :
— Le peuple veut toujours qu'on lui soit tutélaire,
Et quand on l'opprime, il rugit.

Pour nos droits citoyens, jeune et sainte conquête,
Vous avez, général, exposé votre tête;
En valeureux soldat, vous vous êtes battu :
Vous soutiendrez votre œuvre à la chambre suprême.
— Le peuple vous comprend, vous vénère et vous aime,
Il compte sur votre vertu.

De la chaise curule où trône la pairie,
Songez à ce Jura, dont la terre chérie
A bercé votre enfance en vous donnant son lait;
Songez à ces vallons que caresse la brise,
A ces cœurs montagnards que nul remords ne brise,
Aux voix pieuses du châlet.

Songez à ces hameaux, dont la douce nature,
Chaque jour embellit la riante parure,
Qui, parfumés et frais, dorment sur leurs côteaux,
Et qu'abritent des monts les géantes murailles;
— Songez à ce pays dont les fermes entrailles
Produisirent tant de héros.

Dôle, Lons-le-Saulnier, ces patriotes villes
Dont le souffle brutal des discordes civiles
Jamais ne troublera l'harmonieux séjour;
Salins régénéré par sa propre ruine,
Salins que de Poupet *, le front chauve domine
Ont mérité tout votre amour.

Surtout, n'oubliez pas cette âpre et dure zone
Qu'assombrit des sapins la sauvage couronne,
Sol austère où revit le type franc-comtois.
Les âmes sont, là-bas, si fortement trempées,
Si riches en courage, en mâles épopées,
En mœurs naïves d'autrefois!...

Que des pères conscrits, les pompes et les fêtes
Ne vous ravissent point la harpe des poètes
Qui vibra sous vos doigts meurtris par les combats;
— Cette lyre, en chantant sur la rive natale,
Empêcha qu'au guerrier la disgrâce fatale
Ne devint un vivant trépas **.

JOSEPH BARD.

---

## LE RATON.

Parmi les nombreux animaux qui peuplent les forêts vierges de l'Amérique septentrionale, il en est un des plus intéressants, et dont cependant les voyageurs se sont très peu occupés : c'est le *mapach* des Mexicains, le *baccoon* des Anglo-Américains, enfin, le raton (*ursus lotor* de Linnée).

Cet animal appartient à la classe des mammifères carnassiers, ordre des plantigrades, c'est-à-dire, des mammifères marchant sur la plante entière des pieds et non sur les doigts. Cependant, le raton offre en ceci une particularité, c'est de n'appuyer la plante entière du pied que lorsqu'il est arrêté, et de relever le talon quand il marche, comme on le voit dans notre gravure. Il a beaucoup d'analogie avec les ours, parmi lesquels Linnée l'avait classé, et, sans sa longue queue, il représenterait assez bien, du moins à l'extérieur, un ours en miniature; mais il diffère essentiellement de ces animaux par quelques détails anatomiques, et particulièrement par ses dents. Il a trois arrière-molaires tuberculeuses, et trois petites molaires pointues en avant, ce qui le rend très propre à prendre une nourriture indifféremment animale ou végétale; tandis que l'ours, n'ayant que trois grosses molaires entièrement tuberculeuses, est moins carnassier, et ne se nourrit de proie qu'à la dernière extrémité.

Le raton est à peu près de la taille d'un blaireau, d'un gris brun, à museau blanc, avec un trait brun en travers des yeux. Son poil est long, doux, touffu; sa queue, longue, est annelée de brun et de blanc. Ses yeux sont grands, d'un vert jaunâtre, pleins de finesse et de vivacité, ce qui n'est pas commun dans les animaux de son genre. Son corps est court et épais, mais néanmoins plein d'agilité; aussi, saute-t-il plutôt qu'il ne marche, et ses mouvements, quoique obliques, sont prompts, légers et gracieux. Ses pieds, terminés par cinq doigts assez longs et armés d'ongles pointus comme des épingles, lui donnent une grande facilité à monter sur les arbres; on le voit quelquefois grimper le long de leur tronc avec une légèreté surprenante, et courir sur les branches les plus minces et les plus flexibles avec la même aisance que s'il était à terre.

Il n'est pas d'un caractère farouche, mais défiant, et c'est pour cette raison qu'il ne quitte guère les forêts pour s'avancer dans la plaine près des habitations, comme font les renards et autres petits carnassiers redoutés dans les basses-cours. Il se plaît particulièrement le long des vallées boisées et solitaires, arrosées par des ruisseaux et des petites rivières, dont il suit les bords pour surprendre les rats-d'eau, les reptiles, et même les poissons et les écrevisses; faute de pouvoir s'emparer de ces animaux, il se contente de chasser aux insectes, et même il se nourrit de fruits, de graines et de racines tuberculeuses. Mais la nourriture qui lui plaît le plus, celle à la recherche de laquelle il s'occupe constamment, consiste en œufs, et en oiseaux qu'il surprend avec beaucoup d'adresse. Le soir, lorsque la nuit commence à envelopper les forêts de son ombre, le raton quitte le bord du ruisseau sur lequel il s'était tenu en embuscade pendant le jour, et se met en quête. Il visite les joncs des marais pour chercher les nids de canards et autres oiseaux d'eau, que l'excellence de son odorat lui fait aisément reconnaître. S'il est assez heureux pour faire la découverte d'une troupe de jeunes halbrans ne pouvant pas encore voler, il en attaque et mange un ou deux, puis, il abandonne les autres pour aller à la recherche d'une autre couvée. Le lendemain soir, il revient, sait les retrouver, et s'empare d'un ou deux autres, pour laisser encore reposer le reste de la jeune famille jusqu'à la nuit suivante, et ainsi de suite pendant plusieurs jours, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il ait entièrement détruit la couvée. Comme on le voit, il diffère beaucoup en ceci des autres carnassiers qui ne manquent jamais, lorsqu'ils le peuvent, de tuer tous les animaux à leur portée, sans calculer l'exigence de leur faim et la capacité de leur estomac, simplement pour le plaisir d'égorger des victimes et de se baigner dans leur sang. Qu'une fouine, ou même une belette, entrent dans une basse-cour, elles tueront toutes les volailles, sans en excepter une, avant de penser à satisfaire leur faim.

Si les oiseaux d'eau manquent au raton, il s'enfonce dans les forêts, et grimpe sur tous les arbres qui lui paraissent cacher, dans l'épaisseur de leur feuillage, quelques faibles habitants des bois, soit des oiseaux, soit des écureuils ou autres rongeurs. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il se trompe rarement et qu'il ne se fatigue jamais inutilement; est-ce son intelligence qui lui fait reconnaître l'arbre qui recèle sa proie, ou bien, est-ce la finesse de son nez qui la lui fait découvrir de fort loin? C'est ce que les chasseurs n'ont pas encore décidé.

Quand le raton n'est pas excessivement poussé par la faim, il ne mange jamais avant d'avoir délayé ou au moins trempé sa nourriture dans l'eau, ce qui me paraît fort singulier. Ce fait, avancé par Buffon, a été répété par G. Cuvier, et par tous les naturalistes qui ont écrit après eux. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les ratons, élevés en domesticité, ne mangent jamais une nourriture sèche avant de l'avoir plongée

* Montagne de la chaîne sub-alpine du Jura.
** Le général*** avait été disgracié sous la restauration.

dans l'eau ; mais, agissent-ils de même à l'état sauvage? C'est ce dont je doute; car je ne puis supposer qu'après avoir saisi une proie, ils la transportent quelquefois à une grande distance, pour trouver de l'eau et la plonger dedans. Il est vrai qu'ils habitent de préférence, comme nous l'avons dit, le bord des ruisseaux; mais les chasseurs en rencontrent et en tuent fort souvent aussi dans des lieux très éloignés de l'eau et à plusieurs lieues de distance de tout ruisseau ou mare quelconque. Buffon n'aurait-il pas fait confusion avec cette espèce et le raton crabier (*ursus cancrivorus*), qui n'habite que le bord des rivières, et a une vie à demi-aquatique? Ce qui me le fait croire, c'est qu'il dit que notre raton « est originaire des contrées méridionales de l'Amérique, qu'il est très commun, surtout à la Jamaïque », tandis qu'on ne le trouve réellement que dans l'Amérique septentrionale, et que les contrées, mentionnées par Buffon, sont exclusivement la patrie du raton crabier.

Le naturaliste Klein, ainsi que notre grand écrivain du siècle dernier, et moi-même, nous avons observé des ratons en captivité, et tous avons remarqué des faits semblables. Nous terminerons par une citation de Buffon : « Il trempait dans l'eau, dit-il, ou plutôt, il détrempait tout ce qu'il voulait manger; il jetait son pain dans sa terrine d'eau, et ne l'en retirait que quand il le voyait bien imbibé, à moins qu'il ne fût pressé par la faim, car alors il prenait la nourriture sèche, et telle qu'on la lui présentait; il furetait partout, mangeait aussi de tout, de la chair crue ou cuite, du poisson, des volailles vivantes, des graines, des racines, etc. Il mangeait aussi de toutes sortes d'insectes; il se plaisait à chercher les araignées, et, lorsqu'il était en liberté dans un jardin, il prenait les limaçons, les hannetons, les vers. Il aimait le sucre, le lait et les autres nourritures douces par-dessus toutes choses, à l'exception des fruits, auxquels il préférait la chair et surtout le poisson. Il se retirait au loin pour faire ses besoins; au reste, il était familier, et même caressant, sautant sur les gens qu'il aimait, jouant volontiers et d'assez bonne grâce, leste, agile, toujours en mouvement; il m'a paru tenir beaucoup de la nature du maki, et un peu des qualités du chien. »

Quand je voulais m'amuser avec le raton qui existait autrefois à la ménagerie de Paris, je lui donnais un morceau de sucre; aussitôt, il le portait dans sa terrine d'eau pour le délayer, et rien n'était plus comique que ses démonstrations d'étonnement, lorsque le sucre étant fondu, il ne retrouvait plus rien dans le vase.

BOITARD.



( Le Raton. )

## LA SALANGANE.



( L'oiseau posé est de grandeur naturelle. )

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## SALANGANE.

C'est ainsi que l'on appelle, dans les Indes-Orientales, les nids propres à manger que construit une espèce d'hirondelle plus petite que le roitelet. Elle n'a pas plus de trois pouces de longueur, est brune vers le bas, avec la pointe de la queue blanche. On la trouve dans toutes les Indes, le Japon et les îles Philippines. Ces nids, si célèbres et qui sont payés si cher, arrivent aujourd'hui en assez grande quantité en Angleterre, et de là, dans le reste de l'Europe. Leur forme est celle d'une coquille fendue, attachée par son bord droit contre les rochers. Il n'a qu'une à deux lignes d'épaisseur. Il a l'apparence et la lucidité de la gomme. Il est de plus, fragile comme le verre. Il vaut d'autant mieux qu'il est plus clair et plus blanc. Il est traversé par des fils qui forment comme un réseau. Les recherches chimiques ont démontré qu'il est composé d'une matière intermédiaire entre la mucosité et la gélatine. Dontius est le premier médecin et naturaliste qui nous en ait donné des détails exacts, il y a déjà deux siècles. Il dit qu'au printemps, arrivent de l'intérieur du pays, de petites hirondelles allant sur le bord de la mer, où elles trouvent près de l'eau une matière gommeuse qui leur sert à bâtir leur nid. Les Chinois recherchent avec avidité ces nids, et les apportent en quantités innombrables sur les marchés des Indes, où on les mange préparés avec une sauce de poulet et de mouton. Ce mets est regardé comme une délicatesse qui dépasse toutes les autres.

Selon Beckmann, les nids de meilleur goût se trouvent dans l'île de Bornéo. Si l'on en croit Kampfer, il existe au Japon une espèce de sèche, qui prend un volume tel, que deux hommes peuvent à peine la porter; avant de la manger, on la macère pendant quelque temps dans une dissolution d'alun, qui la rend aussi transparente et aussi délicieuse que les nids. Il prétend que des pêcheurs chinois lui ont assuré que ces nids ne sont autre chose que la chair de cette sèche; mais, de tous les renseignements qui nous sont parvenus, ceux de Rumph sont les plus détaillés. Ce voyageur nous dit que sur le rivage de la mer des Indes, il se trouve sous l'eau et sur les rochers, une petite plante qui, à cause de sa forme, est appelée plante marine corallaire. Elle a trois à quatre pouces de hauteur, et se partage en quatre ou cinq petits rameaux arrondis, de la grosseur d'un petit tuyau de paille qui, à leur tour, se divisent en une infinité d'autres beaucoup plus petits. Cette plante est molle, cartilagineuse, demi-transparente, lisse et glissante, de sorte qu'il est difficile de l'arracher. Elle est blanche, mélangée de rouge. Celle placée plus profondément dans l'eau, est d'un brun foncé, comme la gomme; on peut la manger crue. On ne la rencontre qu'après le temps de pluie, au mois d'août et de septembre. Peu de temps après, elle est rejetée par la mer, se dessèche, et il n'en reste presque pas de trace. Les indigènes la récoltent pour la manger.

On pense que c'est cette plante dont se sert notre hirondelle pour la construction de son nid; d'autres, et M. Oken est de ce nombre, ne partagent pas cette opinion; car, dit-il, le nid se compose de deux parties: à l'extérieur, ce sont de petites tiges et de la mousse, que l'oiseau trouve sur le bord de la mer et sur les troncs d'arbres, tandis que l'intérieur se compose d'une substance qui est tout autre; c'est celle que l'on mange, après avoir rejeté l'extérieur, et l'avoir fait sécher au vent. On a observé que quelle que soit la distance où ces petits oiseaux se trouvent du bord de la mer, ils y viennent pour chercher la matière dont ils composent leur nid. Sur la côte d'Amboine, la plante dont nous avons parlé, se trouve à certaines époques en grande quantité; les nids des hirondelles de mer qui y vivent, sont plus grands, mais non bons à manger. Tandis qu'à Java, où les nids bons à manger sont en très grand nombre, cette plante n'existe pas; ce qui tend à prouver que ce n'est pas cette plante qui leur fournit la matière de construction. On a remarqué aussi, que les nids nouvellement faits sont si gommeux, que les petits œufs y restent adhérents, et n'ont pas le goût salé qui est naturel à cette plante.

On a remarqué encore que ces oiseaux ne font pas dans toutes les contrées des nids bons à manger. C'est ainsi que sur la côte méridionale de l'île de Homa, il se trouve des rochers qui en sont criblés et paraissent de véritables ruches; mais ces nids qui ont toujours la forme ovale, sont faits de sable et de bois, et, par conséquent, ne valent rien, tandis que ceux qu'ils construisent sur les rochers, à l'est de Java, de Madura, de Pali, puis, ceux de Bornéo, Celeb, sur la côte de Siam, de Cambodja, de Cochinchine, jusqu'aux îles de Macassari, sont excellents, et expédiés par paquets de cent vingt-cinq livres. Ceux de Java et de Siam sont les meilleurs, ceux de l'île de Siau et de Sangi sont plus solides et moins blancs.

On croit qu'on envoie annuellement, de Batavia seulement, jusqu'à mille ballots de nids (1,000 pikuls chaque, 125 liv.), provenant tous de la Cochinchine et des îles voisines. Chaque nid pèse une once. Ce serait, par conséquent, 125,000 livres, et quatre millions de nids. Si l'on compte cinq oiseaux pour chaque nid, on a vingt millions. Il est étonnant qu'une espèce d'oiseaux aussi nombreuse soit restée aussi long-temps ignorée. Homé, en Angleterre, a fait des recherches anatomiques pour savoir si c'était l'oiseau lui-même qui sécrète la matière de construction. Il a trouvé que les glandes du mésentère de ces petits oiseaux étaient fort développées, partagées en plusieurs parties qu'il croit être le siége de la sécrétion de cette matière. C'est le luxe souvent bizarre des Chinois qui a surtout contribué à faire de ces nids l'objet d'une vaste exploitation. Dans Java, il y a un très grand nombre de cavités remplies de nids, qui sont souvent à cinquante lieues anglaises de la mer. D'après Crawfurt, les meilleurs sont ceux que l'on tire du fond de ces cavités, et qui ont été recueillis au moment où l'oiseau pond, parce que c'est alors qu'ils sont le plus blancs. On récolte deux fois par an ces nids, ce qui ne peut être fait que par des personnes qui y sont habituées, vu qu'ils sont placés sur des rochers à pic, au pied desquels la mer vient se briser avec furie.

L'auteur ajoute qu'à Canton, le prix d'un pikul est de 3,500 piastres espagnoles, et que, dans la Chine, la meilleure qualité se vend au poids de l'argent.

E. Jacquemin.

## UN ÉPISODE MARITIME DE 1793.

### LE CAPITAINE DUR-A-CUIRE.

Jean-Bon Saint-André régnait à Brest au nom de la convention nationale. Une corvette, la *Bergère*, attendait en rade, tout équipée et tout armée, qu'il plût au représentant du peuple de désigner l'officier auquel il jugerait à propos de confier la mission secrète pour laquelle le navire avait été disposé à prendre la mer. Plusieurs jeunes lieutenants de vaisseau avaient déjà brigué l'honneur de commander la *Bergère;* mais soit qu'aucun des solliciteurs ne convînt au délégué de la convention, ou soit plutôt que le délégué eût déjà en vue quelque protégé dont il attendait le retour, le mystérieux aviso se trouvait, depuis plusieurs jours, envié par tout le monde et ne se voyait encore accordé à personne.

Un soir, cependant, où de forts vents d'aval venaient, en sautant subitement au nord-est, d'offrir aux bâtiments en partance l'occasion favorable de filer au large, sans risquer d'être aperçus par la croisière anglaise, Jean-Bon fit appeler à l'hôtel Saint-Pierre, qu'il occupait de toute la largeur de son autorité passagère, un jeune capitaine de corsaire arrivé depuis peu et presque incognito à Brest.

— Citoyen corsaire, dit le représentant au marin, que fais-tu ici?

— Citoyen représentant, répondit le *coursier* (1), je fais ici, ma foi, ce qu'il me plaît, a peu près comme dans tous les coins et recoins du monde où le hasard m'a fait rouler mon palanquin.

— Et te plairait-il de commander une des corvettes de la république?

— C'est selon ; si les conditions de la république me vont, et si la corvette me convient...

— Le grade de lieutenant de vaisseau t'irait-il?

— Bah, on en fait aujourd'hui à la douzaine, de tes lieutenants de vaisseau !..

— Et le grade de capitaine de frégate en entrant du premier pas dans la marine?..

—Ah ! ça vaudrait un peu mieux, attendu qu'on n'en fait qu'à la demi-douzaine de ceux-là! et puis après?..

— Et puis après, il faudrait partir cette nuit même à bord de *la Bergère*, pour aller prendre une connaissance exacte des forces des croisières anglaises qui peuvent contrarier l'arrivée du grand convoi que nous attendons des Antilles, et puis cela fait, revenir ici le plus heureusement et le plus rapidement possible. On m'a dit que tu étais un homme d'intelligence et de résolution...

— Tes estafiers t'ont bien dit.

— Mais que ton excessive sévérité envers les hommes qui ont servi sous toi dans l'Inde, pourrait, à bord d'un navire armé par des citoyens, compromettre les intérêts du service de l'état.

— Tes estafiers t'ont dit là encore quelque chose de vrai entremêlé de quelque chose de faux. Mais, vu la circonstance particulière dans laquelle il te convient de me lancer, on pourrait adoucir un peu, pour les citoyens matelots de la république, la vigueur de son tempérament et la dureté du commandement ordinaire.

(1) *Coursier*, pour corsaire; capitaine d'un navire armé en *course*.

— Dans l'Inde, m'a-t-on rapporté, on t'avait surnommé *Dur-à-Cuire?*

— Oui, mais on m'avait un peu flatté : je ne suis dur à cuire qu'à la broche.

— Et tu me promettrais de te conduire à bord de *la Bergère*, avec prudence et civisme ?

— Je promets toujours ce que je crois bon à essayer, et je fais ensuite ce que je peux pour tenir ce que j'ai promis.

— Quel est ton vrai nom ?

— Cassardier, tu le sais bien, toi qui sais déjà sur mon compte tout ce qu'on ignore dans ce port, où, arrivé depuis une semaine, je n'ai renouvelé connaissance encore avec personne.

— Citoyen Cassardier, voilà ta nomination et mes ordres. La corvette que tu vas commander t'attend en rade. La brise est belle, le temps est précieux ; la nuit sera courte. Adieu : bon voyage : salut et fraternité.

— Citoyen représentant, tu as eu confiance en moi : le cœur est solide ; la mission est facile. Merci, citoyen représentant! et puis, ma foi avec cela... salut et respect.

A minuit sonnant, le nouveau capitaine se trouvait rendu sur la cale, la Rose, où une embarcation de la *Bergère* avait été disposée par l'ordre du commissaire conventionnel, pour conduire à son bord le commandant inconnu et improvisé de la corvette.

En sautant pour la première fois sur le plabord de son nouveau bâtiment, le capitaine Cassardier demanda, avec une sorte de timidité qui ne lui était rien moins qu'ordinaire, à parler au citoyen lieutenant de la *Bergère*.

Le lieutenant se présenta aux ordres de son commandant, qui lui dit du ton de voix le plus aimable qu'il pût prendre : « Citoyen, voudrais-tu me faire reconnaître, en vertu des pouvoirs que la république une et indivisible m'a confiés, comme commandant de la corvette ?

— Volontiers, citoyen commandant, mais quel est ton nom et quel est ton titre?

— Cassardier, capitaine de frégate.

— C'est singulier, je ne connaissais pas ce nom-là sur la liste de la marine. Mais il est vrai qu'aujourd'hui on avance si vite !

— Oh ! pourvu que plus tard tu apprennes à le connaître sur le rôle du bord, cela suffira aux besoins du service.

La reconnaissance officielle du commandant fut faite à la lueur des fanaux transportés sur le pont, et en présence de tout l'équipage assemblé depuis le grand mât jusqu'au pied du mât de misaine. Les conjectures allèrent ensuite leur train, et Dieu sait avec quelle activité d'imagination ! Les orateurs des clubs trouvèrent que le capitaine frais émoulu avait trop parlé. Les vieux matelots, qu'il avait l'air et le ton d'un *incroyable*, avec son habit à *queue d'hirondelle* et ses cheveux à la *plate caniche*. Les officiers du bord ne disaient encore rien, mais ils se hasardaient à penser que le teint passablement cuivré et les mains un peu calleuses de leur jeune chef allaient assez mal aux petites manières aristocrates qu'il semblait vouloir se donner. Et pendant que les uns et les autres se perdaient en réflexions et en pronostics sur le compte du protégé du représentant Jean-Bon, le citoyen commandant

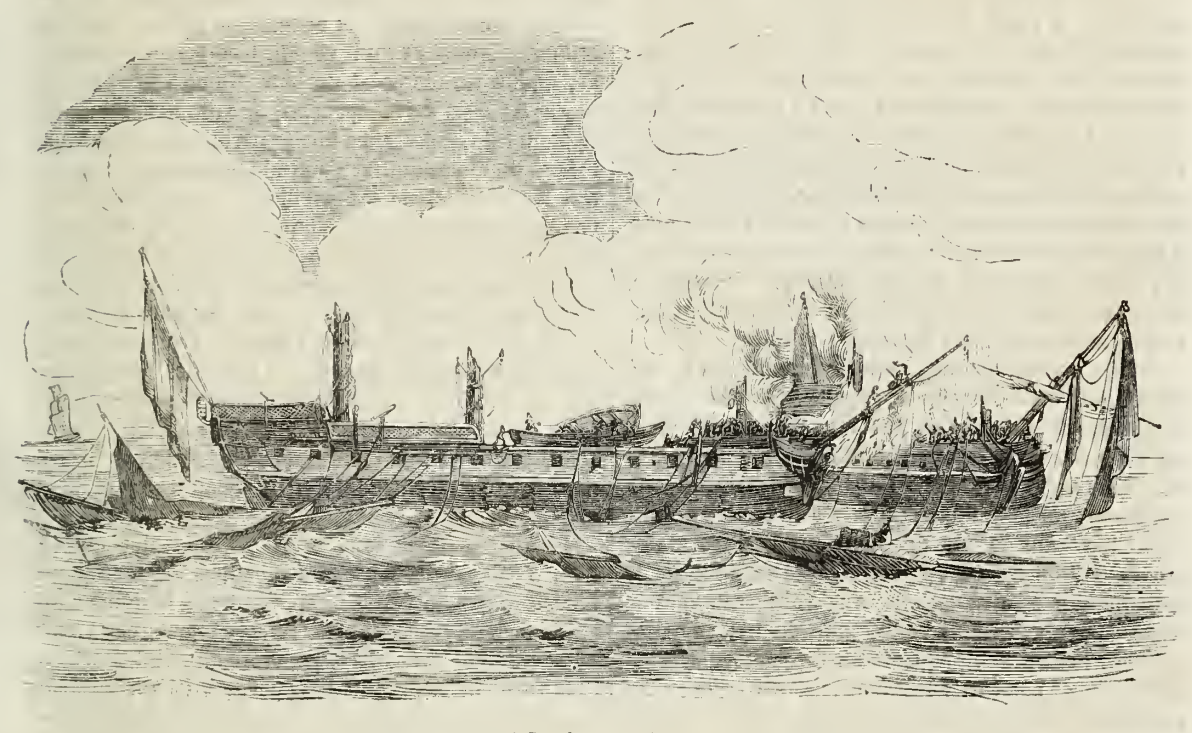
ordonna avec la politesse la plus exquise à son civique lieutenant, de passer devant, et à chacun des citoyens du bord de se ranger à son poste d'appareillage.

La brise était belle et rondelette, le vent frais et fin, et même un peu bruyant. Un des officiers proposa à son commandant un porte-voix pour qu'il pût mieux se faire entendre de tout l'équipage que ses ordres venaient de mettre en mouvement. Le commandant, en remerciant l'officieux enseigne de sa prévenance, lui répondit que, pourvu qu'on voulût bien faire un peu de silence à bord, il parviendrait peut-être à se faire entendre et obéir sans le secours d'un porte-voix de manœuvre. Les ordres nécessaires furent donnés bientôt avec calme, lenteur et précision, par le modeste capitaine, et en moins d'une heure de dispositions préparatoires, la corvette se trouva appareillée sans bruit, sans confusion, sous toutes ses voiles carrées, ses focs et son artimon ; chose rare, je vous assure, dans notre marine, par le temps qui courait alors !

Une fois toutes les vergues bien orientées, les voiles convenablement établies sur leurs vergues, et toutes les cordes passablement parées à bord, les conversations qu'avait interrompues pour un moment le soin de l'appareillage, reprirent leur cours capricieux au bruit des flots que, sous sa proue impatiente, faisait clapoter la rapide corvette en vidant le goulet de Brest.

— Pour un Ciminga (1), disait le citoyen maître d'équipage, il a commandé moins mal que je ne l'aurais cru sur sa fichue mine et sa petite voix de lamantin.

— Mais, reprenait le maître calfat, le philosophe voltairien de la maistrance, à bord de quelle barque



( Combat naval. )

gréée en fils de sucre candi, ça peut-il avoir navigué, pour parler comme la demoiselle d'un ci-devant comte ou marquis de l'ex-régime ?

— Ah ! ce n'est pas l'embarras, dit le cambusier, l'artiste philharmonique du bord, s'il peut se vanter d'avoir une flûte traversière dans le gosier, on ne peut pas dire que sa malle soit aussi calée en effets, que sa manière de commander est riche en petites notes de rien du tout. Il est monté à bord avec tout son sac boutonné sur son estomac et toutes ses paires de bas, rangées en dedans de la mauvaise paire de bottes à retroussis qu'il a sur le maigre des jambes ; et *monsieur* son mousse serait un fameux paresseux s'il se plaignait d'avoir gagné un tour de reins à porter le bagage de *monsieur son maître*. Ils avaient tous les deux leur garde-robe en vrac sur les épaules.

Nous avons dit la mission qu'avait reçue la corvette la *Bergère*. Quelques jours après sa sortie de Brest, et après avoir fait un peu de route vers le golfe de Gascogne, le capitaine Cassardier eut connaissance d'un assez grand nombre de navires qui, naviguant en ordre, lui firent supposer qu'ils pourraient bien former l'avant-garde d'une escadre anglaise. Mais, pour mieux s'assurer, par des indices précis, de la réalité du fait qu'il lui importait de reconnaître, le zélé protégé de Jean-Bon laissa arriver sur les bâtiments en vue, certain qu'il était qu'avec la marche supérieure de sa corvette, il parviendrait à échapper, quand il le voudrait, à la chasse que pourraient lui appuyer les meilleurs voiliers ennemis. La manœuvre à exécuter en cette occasion était délicate. Les officiers de la corvette, prévoyant l'imminence du péril, et ne connaissant qu'imparfaitement encore le mérite problématique de leur commandant, n'étaient pas sans inquiétude sur le résultat d'une tentative plus hardie que facile. Quant à l'équipage, son opinion était déjà

(1) Expression ironique dont on se servait alors pour désigner un fat, un élégant doré, un *incroyable*.

arrêtée, et aucun des matelots ne doutait que le capitaine ne finît par les faire loger, à la première occasion, dans les prisons d'Angleterre. Cependant, à mesure que la *Bergère* approchait l'escadre rencontrée, on remarquait avec un certain étonnement, à bord de la corvette française, l'assurance plus imposante que semblaient acquérir avec la progression du danger, la voix et l'attitude du commandant. La précaution qu'il avait eue de gagner habilement le vent à la ligne des navires aperçus, parut d'assez bon augure, puis, la précision avec laquelle il mesura de l'œil la distance qu'il lui faudrait conserver pour se tenir toujours à grande portée de canon des bâtiments qu'il voulait observer, sembla encore d'un meilleur présage. Mais ce fut lorsqu'après avoir compté, pour ainsi dire, un à un, tous les sabords de la division anglaise, il lui fallut prendre chasse devant deux frégates qui venaient d'être détachées à ses trousses, que chacun put juger de la supériorité de Cassardier, comme manœuvrier. A peine avait-il orienté d'un bord pour prendre la même bordée que l'une des frégates chasseuses, qu'il renvoyait avec la rapidité de la foudre sur l'autre bord, pour hêler le vent à la seconde frégate, en lui passant à portée de canon sous le beaupré. Il courut tant enfin de belles et bonnes bordées, en profitant si finement de toutes les variations et de tous les caprices de la brise, qu'aux approches de la nuit, il se trouva avoir laissé à perte de vue derrière lui, et l'escadre qu'il avait explorée vaisseau à vaisseau, et les deux frégates qui avaient voulu si inutilement contrarier sa manœuvre et lui couper la fuite.

C'est alors seulement, mais seulement alors, que les officiers de la *Bergère* se dirent entre eux : « Ou il faut que le hasard l'ait servi à point nommé dans ses évolutions, ou que cet homme soit plus marin que nous ne le pensions. » — « Mes camarades, disait à son tour le lieutenant, il n'y a du hasard qu'une seule fois dans la vie de chaque imbécille. Mais, croyez-moi bien, on ne réussit pas à manœuvrer si crânement pendant quatre heures d'observation et de chasse, sans avoir autre chose que du hasard et du bonheur dans le fond de son sac. Ce gaillard-là a du poil au nez, ne vous y trompez pas. Au reste, vous penserez ce que vous voudrez sur son compte, et vous vous comporterez comme il vous plaira avec lui. Mais quant à moi, je sais bien que je vais commencer à le respecter comme mon chef. Il n'y en a pas un de nous ici qui puisse se vanter d'être seulement à moitié marin comme ça !... »

Les gens de l'équipage, sans exprimer une opinion aussi bien raisonnée sur le compte de leur capitaine, commençaient aussi à le juger avec ce gros instinct si sûr, qui manque si rarement aux subordonnés dans l'appréciation exacte de la valeur de leurs chefs. Les maîtres se demandaient les uns aux autres : « Ah ça ! est-ce qu'il serait marin tout de bon ce parisien-là ? — Mais, répondaient les matelots, en entendant mettre ainsi en doute la certitude qu'ils venaient d'acquérir par leur propre expérience, s'il n'est pas marin, bigrement plus malins que vous et que nous, se tromperaient à la contre-façon de l'assignat! Quel cordon d'escarpin de longueur il nous a fait filer à cette division anglaise! L'écoute de la grande voile du grand chasse-fichtre, me tombe sur les *hommes-aux-plaques*, si jamais le *Bergère* a encore été patinée comme ça ! »

Dès cet instant, les allusions piquantes devinrent plus rares dans la bouche des Anacréons du gaillard-d'avant. Quant au commandant, il resta invariablement le même au milieu des changements qui s'étaient opérés autour de lui, mijaurant toujours ses manières, continuant à affadir son parler, et à faire grimacer jusqu'au ton prétentieux qu'il s'était imposé. Le moment de montrer le lion sous la peau de la timide brebis, n'était pas encore arrivé.

Des vents d'ouest, survenus à l'entrée du golfe, donnèrent à la corvette la facilité de courir jusqu'en vue des côtes d'Irlande, pour explorer, en prenant connaissance de la pointe occidentale d'Angleterre, les parages où il lui était intéressant de faire le dénombrement des croisières ennemies de l'ouverture de la Manche. Pendant une nuit épaisse, en approchant des attérages d'Ouessant, la *Bergère* tomba au beau milieu d'une division qui faisait, vers Brest, la même route qu'elle. Cassardier, sans changer de direction, alla se mêler, et presque se perdre, dans le groupe des navires qu'il voulait tromper et compter ; et, quand vers le point du jour, il jugea prudent de ne pas laisser à ses compagnons de voyage le temps de se douter de sa présence illicite parmi eux, il ne voulut pas du moins quitter l'amiral anglais sans lui montrer les couleurs de son pavillon ; deux volées, envoyées par la *Bergère* en poupe du vaisseau commandant, furent les adieux que la corvette adressa à la division, au centre de laquelle elle avait été chercher l'hospitalité pendant toute la nuit. En vain les boulets de la tête de la division étonnée, grêlèrent sur la petite et malicieuse corvette ; la corvette, plus rapide dix fois que toute l'escadre légère de l'escadre ennemie, disparut à la vue des Anglais, en faisant flotter au-dessus de la noble fumée dont elle s'était environnée, la queue frémissante du drapeau tricolore de la république !...

Le lendemain au soir, Brest, avec ses îlots noirs à fleur d'eau, et ses côtes arides battues par les vagues torrentueuses de l'Iroise, apparut sous le dôme d'un ciel lourd et grisâtre, aux yeux perçants des vigies de la corvette ; et, entre la pointe de Saint-Mathieu et la roche de la Parquette, apparut aussi aux regards attentifs du commandant, une frégate anglaise louvoyant contre une forte brise d'ouest pour gagner la haute mer. « Cette frégate-là, dit Cassardier, nous barre la route que nous avons à faire ; il faut lui passer sur le corps ou nous faire couler à ses côtés. La brise nous porte à terre et la terre est pour nous! Voici le moment de lire le nom de cet anglais et de vous faire connaître le mien, que tous autant que vous êtes, avez assez mal lu entre mes deux yeux. L'abordage, je vous en préviens, a été mon premier amour, et il est bon de vous dire aujourd'hui que j'ai encore bigrement d'*amour dans le cœur* pour l'abordage. Timonier, laisse porter en grand á élonge de bout en bout cette frégate. Citoyens de la *Bergère*, *vive la république !* et meure le premier jeanfesse qui clampinera pour faire rondement son devoir ! »

A peine ces mots, prononcés avec une force et d'une manière toutes nouvelles, eurent-ils frappé les oreilles des gens de l'équipage de la *Bergère*, que la corvette se trouva bord à bord de la frégate. Une volée lancée et une volée reçue a bout portant terminèrent la canonnade. Le cri *à l'abordage! à l'abor-*

*dage !* s'est fait entendre sur les bastingages de la corvette : les armes se croisent, le sang ruisselle sur le pont des deux navires accrochés par leurs grapins de fer, le carnage se prolonge, les attaques se renouvellent, la résistance s'affermit. Trois fois Cassardier, à la tête de ses plus vaillants matelots, saute et bondit le sabre au poing sur les gaillards de l'ennemi ; trois fois le grand nombre de combattants qu'il assaille repousse la fureur de ses coups ; et, au moment où il parvenait enfin à faire une trouée dans les groupes qui s'étaient jusque là refermés à son approche, la frégate coupe les grapins qui l'attachaient à la corvette ; la corvette recule, son mât d'artimon tombe, et le bâtiment anglais reprend, en désordre, sa route, en laissant la *Bergère* à moitié démâtée et au trois quarts écrasée, dans l'impuissance absolue de recommencer le combat glorieux qu'elle vient de livrer avec tant d'acharnement et trop peu de succès !

Ce fut en ce moment, qu'entouré de morts et de blessés, l'intrépide Cassardier, écumant de rage, et menaçant encore de la pointe de son sabre ensanglanté, l'ennemi qui le fuyait, se révéla dans toute la beauté de sa terrible majesté, aux regards presque épouvantés des hommes qui lui restaient. Mais, qui êtes-vous donc? s'écrièrent à la fois les gens de l'équipage et le seul officier qui eût échappé, à côté de lui, à la boucherie de l'abordage.

— Qui je suis, moi ? répondit avec un horrible grincement de dents, le lion furieux; qui je suis, moi, *le brosseur de Jean-Bon-Saint-André*, moi, *le manœuvrier par hasard*, moi enfin, *le jouet d'un tas de mateluches comme vous*, je suis...., je suis le capitaine *Dur-à-Cuire*, pour les marins et les braves de l'Inde comme moi !...

— Le capitaine *Dur-à-Cuire*, du corsaire le *Tourmentin*, de l'Ile-de-France !!! murmurèrent consternés et honteux, les blessés et les survivants de la *Bergère*. Ah ! commandant, combien tu nous as trompés et humiliés !...

Oui, mais Jean-Bon-Saint-André, lui, ne s'était pas trompé.

La corvette, délabrée, rompue et toute saignante encore du sang de son vaillant équipage, rentra à Brest dans la nuit.

L'entrevue du jeune commandant et du représentant du peuple, fut courte et caractéristique.

— Citoyen commandant, dit Cassardier, j'ai quinze jours de mer ; voici mon rapport, qui te dira la force des deux croisières que j'ai rencontrées. J'ai manqué une frégate, et je te demande quinze jours pour reprendre du poil de la bête. Maintenant, je suis devenu assez poli pour commander à n'importe quel équipage de citoyens de la république.

— Et moi, je te trouve assez brave pour te donner un vaisseau à commander. Le *Vengeur* est là, te va-t-il (1) ?

— Comme une paire de gants. Mais je crois devoir t'avertir que c'est là un vaisseau perdu pour la république, car ce vaisseau-là coulera sous mes pieds.

Édouard CORBIÈRE.
(*Journal du Havre.*)

(1) Ce nom de *Vengeur* n'est ici qu'une allusion au sort qu'éprouva ce noble vaisseau dans la bataille navale du 13 *prairial*.

## REDDITION D'HUNINGUE (1815).

L'investissement de la place commença le 26 juin, par une armée de quinze mille Autrichiens et cinq mille Suisses, sous les ordres de l'archiduc Jean d'Autriche. La tranchée s'ouvrit le 14 août, cent trente pièces de canons furent mises en batterie. Ce ne fut qu'après soixante heures de bombardement, que le général Barbanègre parla de capituler. Sa troupe, composée d'une cinquantaine d'hommes, et que, d'après la vivacité de la résistance, l'ennemi supposait très nombreuse, sortit avec les honneurs de la guerre, pour rejoindre l'armée française stationnée derrière la Loire. Le brave défenseur d'Huningue est mort à Paris au mois de décembre 1830.

---

## COLLIOURE.

Ce serait une étude bien intéressante que celle des diverses populations qui couvrent le sol de la France : masse autrefois bigarrée à l'infini, où chaque tribu avait sa physionomie propre et originale, et qui, de jour en jour, tend à se fondre en un tout plus homogène, sans doute, mais aussi plus monotone et bien moins pittoresque. A l'ouest, nous verrions sur les plages bretonnes, un peuple naïf et presque sauvage, aux figures blondes et fraîches, à la langue rude, et dont les intonations vous rappellent le glas des flots sur leurs rescifs; aux sombres traditions qui se rattachent à ces monuments druïdiques semés çà et là sur leurs bruyères. A l'est et au nord, nous trouverions les tribus franques qui s'y arrêtèrent après avoir passé le Rhin, et plantèrent leurs tentes là où elles avaient couché sur leurs boucliers la veille du combat; terre classique de ces merveilleuses cathédrales qu'on ne trouve qu'à Reims, Strasbourg et dans toute l'Allemagne, et sur lesquelles le peuple vous débite mille légendes de nonnes et de moines damnés qui y reviennent à minuit. Au midi, cette joyeuse population à laquelle il ne faut pour vivre qu'un peu d'air et de soleil, pour qui la musique et les chansons sont presque un besoin : pays des tournois et des gais troubadours, dont les habitants joignent la vivacité grecque des colonies phocéennes qui fondèrent Marseille à cette voluptueuse indolence que l'on dirait empruntée au napolitain.

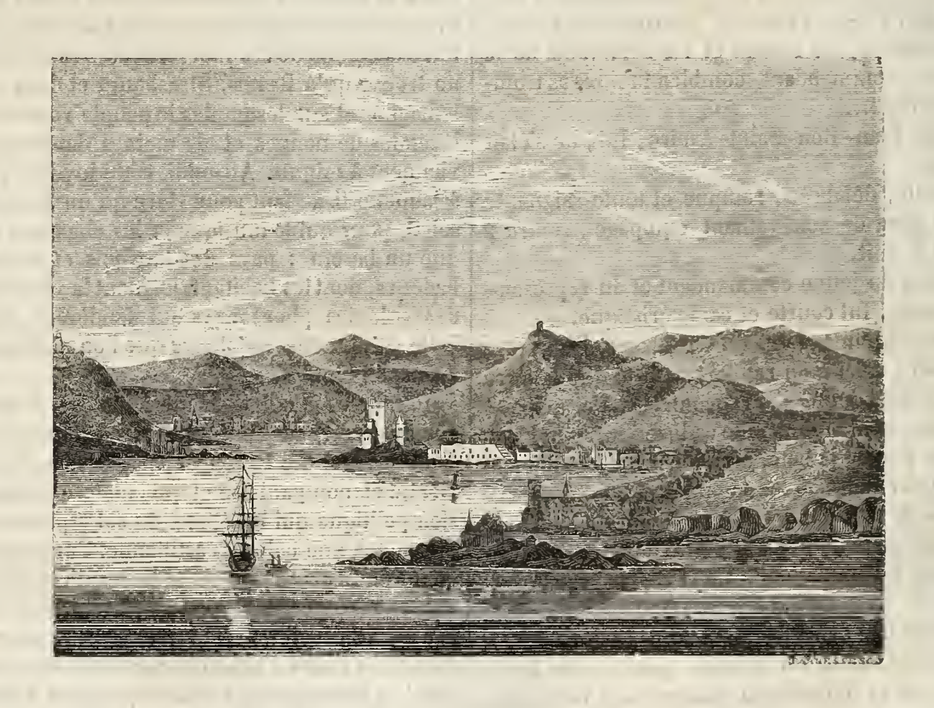
Parmi les populations méridionales, l'une des plus curieuses est sans contredit celle qui habite le versant septentrional des Pyrénées, population d'origine ibérienne et non gauloise et qui, malgré l'absurde division politique qui la sépare du sol espagnol, n'en est pas moins une colonie castillanne. Sur cette terre qui comprend à peine cinquante lieues d'étendue, l'observateur retrouve des types d'hommes bien différents : car là, les révolutions ont jeté vingt peuples qui y ont laissé des traces : ainsi chaque flot brisé contre l'écueil, y laisse en se retirant quelques brins d'algue verte. D'abord on y voit apparaître, dès les premiers âges, les Celtes et les Wascons; puis les Romains, les Goths; plus tard les Sarrazins et enfin les Anglais. Ici vous trouvez le *dolmen* druïdique à côté des *arœ* romains; là, des mosquées arabes servent encore aujourd'hui au culte chrétien. Aussi ce peuple, composé

de tant d'éléments, élaboré par tant de révolutions, et pourtant un, présente-t-il l'aspect le plus pittoresque. Vif, inconstant, et à la fois indolent comme ces anciens Espagnols qui, prisonniers de Scipion, ne concevaient le mouvement que sur le champ de bataille; courageux et hospitaliers, car c'étaient là les deux grandes vertus du monde barbare. Pendant le jour, graves et silencieux, l'on est étonné de leur passion pour ces danses qu'animent le tambourin, le soupir mélodieux des cordes de la guitare ou le son bruyant de la cornemuse, à cette heure de délicieuse fraîcheur, où le vent du soir apporte le murmure lointain des forêts mêlé aux plaintes éternelles des cascades, quand le calme rayon de la lune semble dormir sur les ruines colossales du cirque de Marboré.

Le pays lui-même présente un aspect aussi pittoresque que les mœurs de ses habitants sont poétiques. Des bords de la Garonne, le sol s'élève insensiblement; peu à peu il commence à se hérisser de collines que suivent des collines plus hautes, et derrière ce vaste amphithéâtre de montagnes fuyant dans un lointain d'azur, se dressent les dernières cimes tantôt couronnées d'une neige brillante, tantôt voilées, de nuages qui se dissipent peu à peu et que le vent emporte en blancs flocons.

Les torrents qui descendent des montagnes creusent des lits à travers les rochers : ces vallons, abrités par les hautes collines qui les environnent, échauffés par les rayons d'un soleil ardent et en même temps rafraîchis par les eaux des montagnes et le vent humide qui a passé sur la mer, deviennent comme un parterre où la nature prodigue ses productions les plus gracieuses. L'oranger y croît en pleine terre, l'olivier couvre au loin le sol de son pâle feuillage; la vigne pare les côteaux de ses pampres verdoyants, entremêlés d'amandiers en fleurs, et les ravins sont couverts de forêts de liéges et de châtaigniers. Sur les croupes des monts, l'œil distingue au loin des villages dont les blanches maisons brillent dans un rayon du soleil, et sur lesquelles le vent fait ondoyer la fumée bleuâtre qui s'échappe des toits. Çà et là sont de charmants cottages ombragés de figuiers, et se mirant dans les flots d'un torrent, et au loin la mer d'azur se confond avec le ciel d'azur. Puis le soir, lorsque le soleil abaisse son œil de feu sous les flots de l'Océan, les cimes neigeuses du Canigou se colorent d'une teinte rosée et se dressent sur l'ombre qui dort à leur pied, comme un fanal gigantesque qui s'éteint peu à peu dans les ténèbres! c'est là que beaucoup d'hommes envieraient une retraite paisible, pour y jouir de cette belle nature et y oublier la vie!

L'un des endroits les plus pittoresques de la côte que baigne la Méditerranée, est Collioure. Son port, bien moins sûr et plus petit que celui de Port-Vendres ne peut guère contenir que des tartanes dont se servent les habitants pour leur commerce avec l'Espagne, commerce qui ne consiste que dans l'échange des productions des deux pays. Mais c'est un beau spectacle que celui d'une foule de barques de pêcheurs qui s'élancent sur les flots aux premières clartés du jour, légères, gracieuses, parées de leurs voiles blanches, et jouant avec la lame, tandis qu'au loin retentissent les chansons des mariniers; et qui, au premier souffle de l'orage, pareilles à une volée de mouettes, courent se réfugier dans leur port!



(Vue de Collioure.)

## LE CHACAL.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LE CHACAL.

Les naturalistes placent ce mammifère carnassier dans la section des digitigrades, avec le loup, le renard et le chien. Quelques-uns même, ne pouvant retrouver le type sauvage du meilleur et du plus aimant de nos domestiques, ont voulu en voir le type dans le chacal ; mais la différence d'habitudes et d'inclinations suffirait, ce me semble, pour faire rejeter cette origine, sans nous arrêter à un fait géologique qui voudrait que, long-temps avant que l'homme ait paru sur la terre, elle fût peuplée de chiens et ne possédât pas de chacals. Outre cela, les chiens, dont on trouve les ossements dans les terrains appartenant à la cinquième période géologique, avaient au moins la taille du plus grand âne d'aujourd'hui, et le chacal ne dépasse jamais celle d'un renard. Si l'on m'objecte que le chien ayant beaucoup perdu de cette grandeur énorme, le chacal peut avoir également dégénéré, je répondrais qu'il faut attribuer cette diminution, dans le chien, à la domesticité, et que le chacal n'y ayant jamais été soumis, n'a pas pu éprouver les mêmes influences. D'ailleurs, ces deux animaux offrent à l'intérieur des différences anatomiques, qui, quoique légères en apparence, sont cependant suffisantes pour entraîner des mœurs et un caractère tout-à-fait opposés, et par conséquent pour établir deux espèces suffisamment tranchées.

Le chacal ou loup doré (*canis aureus*, Lin.) est à peu près de la taille d'un gros renard, mais il a les jambes plus longues, ce qui le fait paraître plus grand. Il est d'un gris brun, avec les cuisses et les jambes d'un fauve clair, et les oreilles rousses en partie. Quoiqu'on l'ait pris quelquefois pour un renard, sa tête, sa queue, et en général toutes ses formes se rapprochent beaucoup plus du loup. On le trouve dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique, depuis l'Inde et les environs de la mer Caspienne, jusqu'en Guinée.

Les anciens racontaient que le lion, lorsqu'il allait à la chasse, était accompagné, ou plutôt conduit, par un petit animal qui lui découvrait sa proie. Le roi des forêts, après l'avoir atteinte et terrassée, ne manquait jamais d'en laisser une portion pour son guide qui attendait à l'écart, mais qui n'osait en approcher que quand le lion s'était retiré. On appelait cet animal le *pourvoyeur du lion ;* mais son véritable nom était resté inconnu. Quelques auteurs du dernier siècle ont cru reconnaître le prudent pourvoyeur dans le chacal, et il s'est même élevé à ce sujet une polémique d'autant plus ridicule que si l'on s'était donné la peine de remonter à la source de cette histoire, on l'aurait trouvée dans un conte indien de Pilpaï, et le voici : « On demandait un jour à ce petit animal qui » marche toujours devant le lion pour faire partir le » gibier. — Pourquoi t'es-tu consacré ainsi au ser- » vice du lion? — C'est, dit l'animal, parce que je me » nourris des restes de sa table. — Mais par quel mo- » tif ne l'approches-tu jamais? tu jouirais de son » amitié et de sa reconnaissance... — Oui, mais » c'est un grand, s'il allait se mettre en colère? » Ceci prouve qu'autrefois on écrivait dans les sciences naturelles avec une critique aussi peu éclairée que dans l'histoire, car jamais le lion n'a eu de pourvoyeur que lui-même, et le chacal n'a de commun avec lui que d'avoir habité les mêmes contrées, je dis *d'avoir habité*, parce qu'aujourd'hui on trouve encore beaucoup de chacals en Orient et dans d'autres pays, où, depuis long-temps, l'espèce du lion (reléguée dans deux seules parties de l'Afrique), a totalement disparu.

Les chacals vivent en troupes nombreuses, car elles ne sont jamais composées de moins de trente individus, et quelquefois elles en comptent jusqu'à cent, particulièrement dans les vastes solitudes de l'Afrique. Le jour, ils dorment dans l'épaisseur des forêts, ou selon quelques anciens voyageurs, dans des terriers, ce qui me paraît douteux, car je ne conçois pas trop comment des animaux carnassiers vivant en troupes, pourraient rester sédentaires dans une localité extrêmement bornée, ce que nécessiterait absolument la vie de terriers. Comme ils se retirent volontiers dans des grottes ou des trous de rochers, quand ils en trouvent l'occasion, ce fait, superficiellement observé, aura donné lieu de croire qu'ils se creusent des habitations souterraines; ou bien encore, le renard ayant été souvent confondu avec le chacal, on aura attribué à ce dernier des habitudes qui n'appartiennent qu'au premier. Quoiqu'il en soit, la nuit ces animaux parcourent la campagne pour chercher leur proie en compagnie, et pour ne pas trop se disperser, ils font continuellement retentir les forêts d'une sorte de hurlement lugubre, ayant quelque analogie avec celui du loup et les aboiements d'un chien. On pourrait en donner une idée en prononçant lentement, et sur un ton très aigu les mots *aoua... aoua.* Ils sont alors tellement audacieux qu'ils s'approchent des habitations et entrent même effrontément dans les maisons qui se trouvent ouvertes. Dans ce cas, ils font main basse sur tous les aliments qu'ils rencontrent, et ne manquent jamais d'emporter ceux qu'ils ne peuvent dévorer à l'instant. Toutes les matières animales conviennent également à leur voracité, et ils attaquent, faute de mieux, les vieux cuirs, les souliers, les harnais des chevaux, et jusqu'aux couvertures des malles et des coffres.

Comme les hyènes, ils vont rendre visite aux cimetières, déterrent les cadavres et les dévorent. Aussi, les Africains, pour mettre leurs morts à l'abri de ces animaux, sont-ils obligés de mêler à la terre dont ils les recouvrent, des grosses pierres et des épines qui, en déchirant les pattes des chacals, les arrêtent dans leurs funèbres entreprises. Si une caravane ou un corps d'armée se mettent en route, ils sont aussitôt suivis par une légion de chacals, qui, chaque nuit viennent rôder autour des campements et des tentes en poussant des hurlements si nombreux et si retentissants, qu'il serait impossible à un voyageur européen de s'y accoutumer au point de pouvoir dormir. Après le départ de la caravane, ils envahissent aussitôt le terrain du campement, et dévorent avec avidité tout ce qu'ils y trouvent de débris des repas, les immondices, et jusqu'aux excréments des hommes et des animaux.

Lorsqu'une troupe de chacals se trouve inopinément en présence d'un homme, ces animaux s'arrêtent brusquement, le regardent quelques instants avec une sorte d'effronterie qui dénote peu de crainte,

puis ils continuent leur route. Quoiqu'ils se nourrissent de charognes et de toute espèce de voiries, quand ils en rencontrent, ils ne s'occupent pas moins de chasser chaque nuit, et quelquefois en plein jour. Ils poursuivent et attaquent indistinctement tous les animaux dont ils croient pouvoir s'emparer; mais néanmoins c'est aux gazelles et aux antilopes qu'ils font la guerre la plus soutenue. Ils les chassent avec autant d'ordre que la meute la mieux dressée, et joignent à la finesse de nez et au courage du chien, la ruse du renard et la perfidie du loup. Pendant qu'une partie de leur bande poursuit bruyamment une gazelle, quelques-uns d'entre eux vont silencieusement, et par petits pelotons, s'embusquer dans les endroits où elle peut passer; là, ils l'attendent, cachés dans des broussailles, ou des hautes herbes, tapis sur la mousse, et sans faire le moindre mouvement. Lorsque l'animal haletant passe à la portée d'un de ces petits postes, cinq ou six chacals s'élancent à la fois sur lui, et le terrassent aisément pendant que ceux qui étaient à sa poursuite arrivent pour prendre part à la curée.

On a dit que les chacals se jettent quelquefois sur les enfants et les femmes, mais ceci me paraît une exagération que l'on n'appuie sur aucuns faits positifs. Il est plus certain qu'ils poussent quelquefois la hardiesse, malgré leur petite taille, jusqu'à attaquer des bœufs, des chevaux, et autre gros bétail; mais pour cela ils se réunissent en grand nombre et emploient avec beaucoup d'adresse leur force collective. Ils entrent hardiment alors dans les bergeries, les basses-cours et autres lieux habités, et enlèvent, à la vue des hommes, tout ce qui est à leur convenance. On a encore dit du chacal, comme du loup, qu'une fois accoutumé à la chair humaine, il négligeait pour elle toute autre proie. Si l'on voulait réfuter sérieusement ce conte de nourrice, il serait aisé de prouver qu'aucun animal ne peut contracter l'habitude de se nourrir de cadavres humains, parce que chez tous les peuples, même les plus barbares, l'homme vivant respecte l'homme mort, et a soin de le dérober à la voracité des animaux; plus encore parmi les musulmans qui habitent les mêmes contrées que les lions, les panthères, les hyènes et les chacals. L'étude de l'histoire naturelle offre assez d'attrait à la curiosité, sans qu'on soit obligé d'y coudre grossièrement, comme faisaient les anciens écrivains, des contes absurdes autant que merveilleux.

Malgré ses habitudes perverses, le chacal s'apprivoise très bien quand il est pris jeune, et devient même très caressant pour son maître, auquel il s'attache jusqu'à un certain point. Cet animal, si peu connu en France, et que l'on va voir aujourd'hui comme un objet de curiosité à la ménagerie du roi, aurait néanmoins été commun à Paris, dans le temps de Charles IX, si l'on s'en rapportait à Buffon, qui dit que beaucoup de dames de la cour en avaient au lieu de petits chiens. Mais le grand écrivain se trompe, et a pris pour des chacals des corsacs ou petits renards jaunes (*canis corsac*), que les femmes avaient en effet mis à la mode, sous le nom d'*adive*, et qu'elles faisaient venir à grands frais de l'Asie.

B.

— — —

## SUR UNE INSCRIPTION INDIENNE

C'est, la plupart du temps, par les inscriptions gravées sur leurs édifices, leurs monuments votifs, funéraires, que les anciens nous ont fait connaître l'existence de ces divinités innombrables dont leur mythologie était si richement dotée, ou d'un de ces faits semi-historiques, héroïques, sujets habituels de leurs poèmes et de leurs représentations théâtrales. De là, l'étude toute particulière que l'on a faite, dans ces derniers temps surtout, de l'explication des inscriptions grecques et latines, et la place importante qui a été assignée à la paléographie, considérée comme science historique. Non moins curieuses par les faits qu'elles relatent, non moins difficiles souvent à expliquer, les inscriptions des monuments indiens ont été, de la part des savants infatigables qui se livrent à l'étude du samskrit, l'objet de longues et pénibles recherches. C'est ainsi que, grâce à leurs efforts, se sont vues expliquées la description du tombeau de Typou, celle trouvée à Éléphanta par les Portugais, celle relative aux Djaïns, ces ennemis jurés des brahmanes, et bien d'autres encore. L'orientaliste qui était parvenu à posséder le mieux la langue samskrite, M. Wilkins, nous a donné la traduction d'une inscription du genre de celles que nous venons de citer. Voulant donner une idée de leur nature et de leur style, nous l'avons choisie de préférence, parce qu'elle présente un plus grand nombre d'allusions aux croyances religieuses des Indiens, qui ne le cèdent à celles des anciens ni en richesse, ni en intérêt, ni en poésie. Chacun sait que l'Inde a aussi dans le Mahabarata et le Ramayana, son Odyssée et son Iliade, et que ces poètes furent les seuls historiens des temps primitifs de la Taprobane et de la Chersonèse-d'Or.

L'inscription que nous donnons ici a été lue par Wilkins sur une colonne qui s'élève dans un marais près d'un petit temple, à Bouddhal, dans la province de Serkar. La colonne qui a été représentée, vue de face et de côté, dans la figure, est dans un état de détérioration complet; aperçue de loin, elle présente, suivant l'observateur anglais, l'aspect d'un cocotier tronqué.

Voici maintenant la traduction de Wilkins : pour en faciliter l'intelligence, nous l'avons accompagnée d'un petit commentaire destiné à expliquer les allusions mythologiques :

### PROSPÉRITÉ.

1. Viza Deva était de la Sandilya; de lui descendit Panchal dont Garga était issu.

*Comment.* La Sandilya est une tribu de brahmanes encore existante aujourd'hui. Plusieurs des stances suivantes font voir que cette famille de Sandilya compte plusieurs ministres du roi de Bengal, mais qu'elle n'était pas une famille princière.

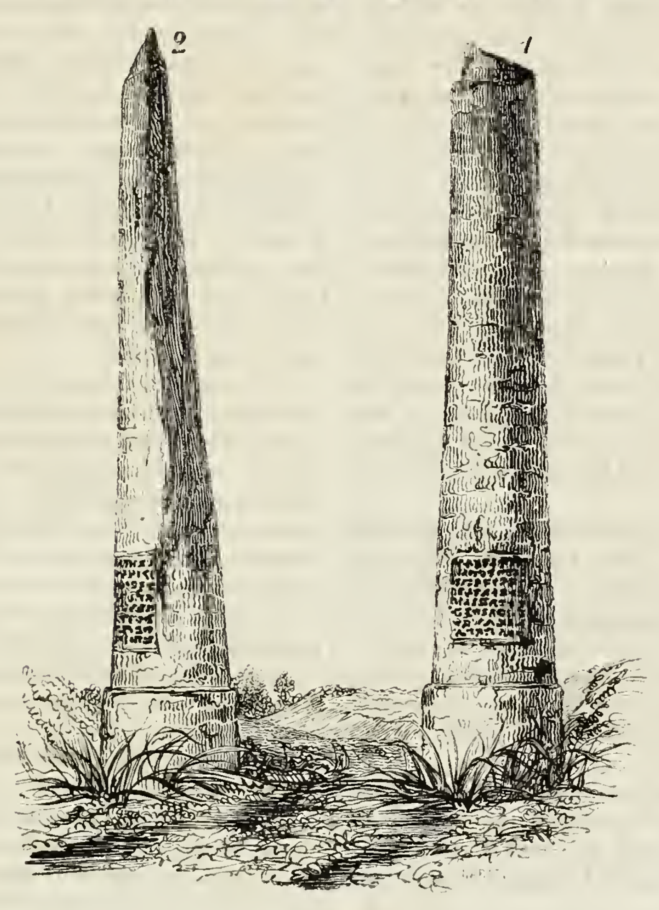
2. Ce prince, autre Sacra, ne gouverna qu'un canton, et n'eut point d'autorité dans les autres régions; il fut aussi vaincu par des chefs d'Aya; mais, comme c'était un prince vertueux, il obtint sans réserve la supériorité dans tous les pays, et il se comporta si bien qu'il rendit Vahaspati un objet de risée.

*Comment.* Sacra est un des noms d'Indra, l'al-

lusion repose sur ce que les Indiens supposent qu'Indra règne seul dans la partie orientale du ciel. Indra est fils d'Aditi et de Kashyapa; il habite au-dessus des nuages. On le représente monté sur un éléphant blanc, image des cieux, et portant un glaive, symbole de la foudre qui est un de ses attributs. Son corps est couvert d'yeux, au nombre de plus de dix mille, qui représentent les étoiles. C'est dans son palais que les Indous placent le paradis ; ce dieu, comme Jupiter, a fait la guerre aux géants, qui, à diverses époques, ont cherché à le renverser. Aya est un esprit malin ; quant à Vahaspati, c'est le précepteur des bons esprits et la planète de Jupiter.

3. Il eut pour femme, Acha, et, semblable à l'amour, elle maîtrisa son cœur. On l'admirait à cause de la pureté naturelle de son âme, et sa beauté ressemblait à la clarté de la lune.

*Comment.* Acha, veut dire amour, désir. Il appartenait aux voluptueux habitants du Gange, de diviniser une passion qui fait l'occupation d'une partie de leur vie. Ils appellent le dieu de l'amour Manmaden, c'est-à-dire, celui qui agite les cœurs ; les Indiens des contrées du nord le nomment Kama, ou le désir. Le Cupidon indou a, comme celui des Grecs, un arc et des flèches, mais moins acérées que celles de ce dernier ; des fleurs de mille espèces leur servent de fer. Le bois de l'arc de l'époux de la volupté, du compagnon du printemps, est la canne à sucre, et la corde n'est souvent qu'un chapelet d'abeilles. La monture de Manmaden est plus modeste que celle du fils de Vénus; les Indous le représentent à cheval sur un perroquet. C'est du cœur de Brahma que l'amour a pris naissance : un jour, que désolé de la perte de Sati, son épouse, Siva se livrait à de sévères austérités, l'amour osa le frapper d'un de ses traits. Irrité d'une pareille témérité, le dieu consuma du feu de ses regards l'enfant malin, et le réduisit à l'état d'essence immatérielle ; d'où lui est venu le nom d'Ananga, c'est à dire incorporel.




(*Fac-simile* des caractères de l'inscription et Colonnes de Bouddhal.)

4. On pouvait suivre sur le visage de Vira, qui était comme la fleur des eaux, les lignes des quatre sciences ; il tenait les trois mondes sous sa domination, par la sublimité de son rang héréditaire. De Vira et d'Acha descendit un brahmane, semblable à Kamalayoni, il prit le nom de Sri-Darbha-Pani.

*Comment.* La fleur des eaux est le lotus si célèbre parmi les anciens dont, au dire d'Homère, le fruit doux comme le miel faisait oublier la patrie et servait de nour-

riture aux chevaux d'Achille. Le fameux botaniste Desfontaines croit avoir retrouvé le lotus des anciens dans le jujubier des modernes. Il ne faut pas confondre ce lotus avec plusieurs espèces de plantes différentes qui portent ce nom. Les quatre sciences sont : les armes, la musique, les mécaniques et la physique. Kamalayoni est un des noms de Brahma, la première personne de la trinité indienne. Ce dieu, symbole de la triple puissance qui conserve et détruit le monde, est représenté, suivant les pays, avec quatre ou cinq têtes; aussi, le nomme-t-on Savalsmonkha, c'est-à-dire, dieu suprême, dont le visage est partout. Brahma conçut pour Shiva une passion coupable, qui l'en punit en lui coupant une de ses têtes. Brahma est le chef suprême de la caste des Brahmes.

5. Lui, dont les états qui s'étendaient jusqu'à Riva-Djanak, jusqu'au père de Gaouri, dont les rochers entassés, exhalent, en fumée, la sueur qui coule du front des éléphants dans l'ivresse, et dont les montagnes, blanchies de neige, sont rendues brillantes par les rayons du soleil, jusqu'aux deux océans; celui d'où s'élève Aroun, et celui dans lequel le soleil se plonge à l'occident, furent rendus tributaires par l'adroite politique du prince Sri-Deva-Pal.

*Comment.* Le Riva-Djanak est le fleuve de Nerbudda, qui prend sa source dans les monts Omerkuntuc, sur la frontière du Nagpour, et se jette dans le golfe de Cambaie, au-dessous de Baroche. Les montagnes couvertes de neige dont on parle ici, sont celles qui séparent l'Inde de la Tartarie-Gaouri; Gaouri est un des noms de Pasvati, épouse de Shiva. Aroun est le nom que les Indous donnent à l'aurore, ce mot veut dire clocher du soleil. Sri-Deva-Pal régnait à Monguyr, il y a plus de 18,000 ans, d'après les Indiens.

6. Aux portes duquel Sri-Deva-Pal, qui attendait sa soumission, était à peine visible au milieu du concours immense des nobles qui se rendaient de tous côtés sous son étendard, quoique la perspective, cachée par la poussière, qu'élevait dans sa marche la multitude des guerriers, fût éclaircie au moyen de ce que la terre était humectée du concours abondant et continuel qui coulait de la tête des libidineux éléphants des diverses races.

*Comment.* Cette stance ne demande aucun commentaire mythologique ou géographique; nous ferons seulement remarquer, une fois pour toutes, l'emphase, nous dirions presque l'amphigouri d'un pareil style.

7. Sur le trône duquel, ce prince qui était l'image d'Indra, et qui avait les diadèmes de plusieurs potentats empreints sur la poussière de ses pieds, monta lui-même, avec un front rayonnant de gloire, quoiqu'il eût été accoutumé à lui donner d'abord des sommes considérables de pitas, brillants comme les rayons de la lune.

*Comment.* Pita est une sorte de monnaie carrée.

8. Il eut de la princesse Sarkara, le brahmane Somesvar, qui était pareil à Soma, descendant d'Atré et favori du Très-Haut.

*Comment.* Soma est le nom de la lune, on l'appelle aussi Chandra.

9. Il adopta les mœurs d'Hanandjay, et n'insulta point l'ignorant et l'infortuné; il dépensa ses richesses avec les pauvres; il n'accueillit point vaniteusement l'adulation, et ne proféra point de paroles mielleuses; sa bonté lui attachait ses serviteurs, et par ses grands talents, que tout l'univers ne pouvait égaler, il était l'admiration de tous les hommes vertueux.

*Comment.* Hanandjay est le nom d'Ardjoun, fils de Pandou. Pandou est l'ancêtre de la nation indienne. Son fils Ardjoun, dans la guerre célèbre qu'il eut à soutenir contre les fils de Kourri, eut Krichna pour conducteur de son char.

10. Jaloux d'avoir une demeure et un asile, il accepta la main de Rasma, princesse qui lui ressemblait; il l'épousa suivant la loi, comme Siv avait épousé Siva, comme Hari épousa Lakchmi.

*Comment.* Hari est un des noms de Vichnou, seconde personne de la trinité indienne; Vichnou est célèbre par ses avatars ou incarnations, dont Krichu est la plus connue. Au dire des Indous, Vichnou soutint, à l'origine des choses, une lutte contre les mauvais génies, lutte dans laquelle il fut assisté par les Devas (Dieux). Lakchmi, son épouse, dont on parle ici, est la déesse de la prospérité, de l'abondance et de la fortune. Comme Vénus, elle naquit de l'écume des eaux; elle est adorée aussi sous le nom de Shri et de Haripriya. Lakchmi est après Dourga et Kali, la plus grande déesse des Indous. Siv ou Siva est l'emblème du pouvoir destructeur et régénérateur c'est la troisième personne de la trinité indienne. Shiva a comme Vichnou ses sectateurs et ses dévots particuliers.

11. De ce couple naquit le fortuné Kedara Misra, s'élançant comme Gouha avec un visage couleur d'or. Kedara Misra, dont les actions le rendirent le favori du ciel; le diadème élevé qu'il avait atteint, brillait d'une splendeur sans tache, et embrassait la vaste circonférence de la terre. Il était difficile de limiter l'étendue de son pouvoir, et il était renommé pour des connaissances sans bornes pensées en lui-même.

*Comment.* Gouha est un des noms de Kartika ou Kartikiya, le dieu de la guerre des Indous.

12. Il fit reparaître l'Océan des quatre sciences qui avait été bu d'un seul trait, et se moqua de la puissance d'Agasthya.

*Comment.* Agasthya est un personnage de la mythologie indienne, qui passa pour avoir bu l'Océan.

13. Se fiant à sa sagesse, le roi de Gaour jouit longtemps du pays de la race anéantie d'Autkal, des Houns humiliés dans leur orgueil, des rois de Dravié et de Gourdjar dont la gloire fut restreinte; il posséda le trône universel dont la mer formait la ceinture.

*Comment.* Le royaume de Gaour s'étendait du côté de la rive orientale du Brahmapoutre. Autkal est le nom d'Orixa, les Houns sont les Huns; le Dravier était situé au sud du Kamatik; le Gourdjar est le Guzeratte.

14. Il regardait les richesses qu'il avait acquises comme la propriété des indigents, et son esprit ne faisait pas de distinction entre l'ami et l'ennemi. Il était effrayé et honteux de ses offenses par lesquelles l'âme est condamnée à se replonger dans l'abîme de la naissance mortelle, et il méprisait les plaisirs de cette vie, parce qu'il faisait ses délices de la suprême demeure.

15. Le prince Sri-Soura-Pal qui était un second In-

dra, et dont les soldats étaient passionnés pour les blessures, se rendait souvent près de lui l'emblème de Vrihespeti, et ce long et heureux compagnon du monde qui est entouré de plusieurs océans comme d'une ceinture, avait coutume de porter de l'eau pure devant lui avec une âme purifiée à la fontaine de la foi, et la tête humblement baissée.

16. Vaouna, d'origine céleste, fut son épouse ; Vanouna avec qui on ne saurait comparer ni l'inconstante Lakchmi, ni Sati, fidèle à son seigneur.

*Comment.* Nous avons vu ce qu'était Lakchmi ; Sati est l'épouse de Shiva.

17. Comme un autre Dévaki, elle lui donna un fils de grand renom, qui ressemblait au fils adoptif d'Yasodha et à l'époux de Lakchmi.

*Comment.* Devaki fut la mère de Krichna, et l'épouse de Vassoudeva. Yasodha est la belle-mère de Krichna, dont Lakchmi était l'épouse. L'extrême popularité de Krichna chez les Indiens, le fait sans cesse prendre comme le type de tout ce qu'il y a de grand et de glorieux. L'histoire de Krichna remplirait à elle seule tout un livre, et constituerait une mythologie. Il est présumable que ce Dieu n'est pas entièrement fabuleux, et qu'il a existé réellement un héros que ses exploits firent regarder comme une divinité, ou plutôt comme une incarnation de la divinité.

18. Ce jeune homme, appelé Sri Courava Misra, connaissait les constellations, et ressemblait à Rama, fils de Djamadagni ; il était un autre Rama.

*Comment.* Rama est le plus célèbre des rois de l'Inde, et le fondateur présumé de cet empire. D'abord associé à l'empire, Rama fut exilé par son père, Dacherata, à la sollicitation de la femme de ce dernier. Dacherata étant mort de chagrin, un ennemi de Rama fut placé sur le trône. Rama s'est illustré par la guerre qu'il soutint contre Ravan et Indrajit, rois de Ceylan, guerre dans laquelle Litta, sa chère épouse, lui fut enlevée.

19. Ses talents étaient si grands qu'il brûlait de connaître l'essence des choses, ce qui le fit beaucoup respecter du prince Sri-Naraya-Pal, quel autre honneur était nécessaire?

20. Sa politique n'était pas d'un degré médiocre, et dont la renommée ne peut se concevoir, se conformait au sens des Vedas, était d'une splendeur. sans bornes, et semblait descendre de Dharma, le génie de la justice ; elle était réglée par l'exemple de ceux qui ont foi à l'influence de la parole sur les choses futures qui sont au-dessus des liaisons de famille, et s'occupent à payer un juste tribut de louanges aux vertus des grands hommes, et croient à la pureté de l'astrologie.

*Comment.* On appelle Dharma le livre des peuples, ce nom vient d'un mot samskrit qui signifie commander.

21. Dans sa personne était uni un couple aimable Lakchmi et Sara Sonati, la dispensatrice de la fortune et la déesse de la science qui semblaient avoir oublié leurs inimitiés naturelles, et debout l'une près de l'autre, montrent du doigt l'amitié.

(La fin à un prochain numéro.)

## LE BROCKEN.

On sait qu'à partir des Alpes, le sol de l'Allemagne va s'abaissant de plus en plus, si bien qu'arrivé dans les Pays-Bas on ne rencontre plus que des monticules de sable. Les dernières montagnes remarquables, qui s'offrent dans le nord de l'Allemagne, sont celles du Harz. Elles renferment dans leur sein beaucoup de métaux ; mais on y aperçoit peu de traces de culture, la végétation y est presque nulle, et rien n'égale la pauvreté de la plupart des paysans qui les habitent. Ce peuple de montagnards, qui depuis des siècles vit là isolé, sans jamais sortir de sa retraite, est vraiment curieux à étudier; ses mœurs, ses habitudes, ses croyances, son langage même sont à lui seul : il pense et il vit comme il pensait et comme il vivait à son origine ; il a toujours été simple, naïf, ignorant et pauvre, il le sera toujours, et cependant il est heureux. Aussi un grand nombre de voyageurs, de ceux du moins qui savent voyager, viennent-ils presque tous les ans lui rendre visite. Il est vrai que c'est aussi quelque chose de bien pittoresque que ces montagnes du Harz, avec leurs rochers si singulièrement groupés, avec leurs vallées si profondes, si tortueuses et si solitaires. C'est vraiment la Suisse du nord de l'Allemagne.

Le Harz, qui s'élève au milieu d'une plaine immense, se compose d'une chaîne principale, d'où partent plusieurs branches qui s'étendent dans toutes les directions. C'est un groupe de je ne sais combien de centaines de montagnes, qui forment un labyrinthe dans lequel les habitants seuls peuvent se reconnaître. La plus haute de toutes, et il y en a qui sont colossales, est le Brocken, qui s'élève à trois mille quatre cents quatre-vingt-neuf pieds. Il est presque entièrement composé de granit. Le Brocken divise les montagnes du Harz en deux parties : le Oberharz et le Unterharz; cette dernière l'emporte de beaucoup sur l'autre par son étendue et par les beautés naturelles qu'on y rencontre. Elle est couronnée par d'épaisses forêts de sapins, et les vallées qu'elle renferme offrent une riche végétation.

Mais revenons aux habitants du Harz, plus curieux encore que ses montagnes. Voici ce que dit M. Hœfer, dans ses *Fragments des mémoires d'un voyage :* « Si jamais, cher lecteur, il te prend envie d'imiter » Tacite, et d'écrire sur les mœurs de la Germanie, » je te conseillerai d'aller vivre pendant quelque » temps au milieu des bons montagnards du Harzwald; là, et là seul, tu retrouveras les anciens » Germains dans toute leur simplicité. »

Il est vrai que tous les peuples montagnards respectent les coutumes et les habitudes transmises par les ancêtres; mais aucun peut-être ne porte ce respect aussi loin que le peuple dont il est ici question.

« J'ai trouvé, dit encore M. Hœfer, chez les Arca- » diens d'aujourd'hui, le même amour de la vie » champêtre et la même hospitalité que l'on trouvait » chez les Arcadiens chantés par Homère. »

Pendant l'été, la joie règne sur ces montagnes, mais la joie naïve et pure, celle que la nature seule peut inspirer. Les dimanches et les jours de fête, des groupes animés se forment dans les prairies ou sur les côteaux qui avoisinent les habitations; bientôt la

jeunesse a donné le signal de la danse et des jeux, innocents plaisirs qu'aucun excès, qu'aucun désordre ne viendra troubler. Le ménétrier, qui ordinairement joue de deux instruments à la fois, se place debout sur un grand tonneau vide. Ces villageois, forts et dispos, avec leur vêtement simple et pittoresque; ces jeunes filles, avec leurs jupes courtes et leurs fraîches couleurs; ces danses où l'art n'entre pour rien, mais qui deviennent jolies à force d'être simples et gaies; ces vieillards, encore verts, qui semblent heureux du bonheur de leurs enfants; et puis la vue de ces rochers, de ces forêts épaisses qui semblent là comme pour interdire au reste du monde de venir déranger la joie de ces bons montagnards; tout cela forme un tableau dont la poésie et la peinture ne dédaigneraient pas de s'emparer, et qu'on ne peut oublier une fois qu'on a pu le voir.

Comme on peut le voir par le dessin que nous donnons du Brocken-Werthaus, les maisons de ce village sont couvertes en paille. Par leur construction et par leur disposition intérieure elles ressemblent beaucoup à celles de la Suisse. L'auberge que nous avons représentée est le lieu de réunion de presque tous les voyageurs qui viennent visiter le Brocken; c'est de là qu'ils partent pour se rendre sur le sommet de cette montagne, du haut de laquelle on jouit d'une vue si belle et si étendue.

C'est sur le Brocken que, suivant une vieille tradition, se donnent rendez-vous, la nuit du 1er mai de chaque année, les sorciers et les sorcières de tous les pays à plus de cent lieues à la ronde. Aussitôt que minuit sonne, les sorcières enfourchent leurs manches à balais, qu'elles ont trempés neuf fois dans la quintessence infernale dont Shakespeare nous a, dans son Macbeth, légué la recette; les sorciers, de leur côté, apprêtent leurs montures : ce sont de vieux boucs gris, aux yeux étincelants et aux cornes fourchues. Les selles sont en peau de lézards et de serpents tués la veille de Noël; des dents de crapauds et de basilics, soudées ensemble par la bave d'un dragon, composent le mors; les cheveux d'un parricide, coupés à minuit avec des ciseaux rouillés dans les cendres du tombeau, servent de bride. Les sorcières forment la tête, et les sorciers la queue du cortége. Au dernier coup de cloche, le chœur noir entonne le chant du départ; puis il clame trois fois *incubus* et sept fois *abracadabra*, en invoquant Méphistophélès, Astaroth et Astarte. Au même instant, toute la troupe diabolique s'élance dans les airs à une hauteur prodigieuse, en laissant traîner derrière elle une bande de rayons rouges et livides. Cette ascension aérienne est accompagnée d'une explosion, d'un bruit que nul homme né à terme ne peut définir; car pour l'entendre, il faut être arraché tout vivant du ventre d'une mère infanticide. En moins d'une minute, la troupe est rendue sur le sommet du Brocken. Là, ont lieu toutes les bacchanales de l'enfer, jusqu'à l'heure où l'apparition de Lucifer annonce l'approche du jour. C'est alors que tous les convives battent en retraite.

C'est sur ce même Brocken que Goëthe a placé une des scènes les plus intéressantes de son Faust, et que Wittekind, chef des Saxons, sacrifia au dieu Thor avant de marcher contre les soldats de Charlemagne.

On montre encore aujourd'hui sur cette montagne, chronique vivante de la Germanie, les débris d'un autel qu'on appelle Hexenkanzel (autel des sorciers), et un puits nommé Hexenbrunnen (puits des sorciers).

E. J.



( L'auberge du Brocken. )

# BOIS DE SAKOLNIKI A MOSCOU.



( Promenade du 1er mai. )

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## RUSSIE.—MOSCOU.

*Aspect général.—Le Kremlin.—Le clocher d'Ivan.—Les églises. — Les couvents. — Le monastère de Troïtzkoïé.—Le clergé.—Environs de Moscou.—Promenades. — Bois de Sakolniki. — Les cochers russes.*

(PREMIER ARTICLE.)

La première pensée d'un Français qui visite Moscou, c'est d'y chercher les traces de 1812 ; des emplacements couverts de noirs décombres, s'offrent en effet, de loin en loin, aux regards, comme pour éterniser le souvenir d'un sacrifice immense à la patrie (1)! Si de tristes idées occupent l'esprit, le magnifique panorama qui se déroule est bien digne de l'égayer ; trois cents églises à brillantes coupoles, quarante couvents, une foule de somptueux édifices, de vastes et beaux jardins : voilà d'abord l'aspect dont on est frappé. Moscou, rebâtie sur ses anciennes fondations, n'est pas, à beaucoup près, aussi régulière que Saint-Pétersbourg; le sol qui la soutient, montueux dans certains quartiers, plat dans quelques autres, rend les communications moins promptes ; mais, découverte dans son ensemble, il faut avouer que le coup-d'œil est délicieux. L'intérieur de Moscou ne renferme plus de maisons de bois; celles qui subsistent encore ne se trouvent qu'aux extrémités des faubourgs ; presque tous les bâtiments réunissent l'élégance à la force ; les dehors en sont entretenus avec le plus grand soin. Ces dômes dorés, argentés, ces toits peints de vives couleurs, la quantité de flèches qui s'élancent dans les airs, celles des colonnes qui décorent la façade des palais, tout cet assemblage est réellement plein de charme. Quand le ciel est pur, la nature active, quand le feuillage des arbres entoure et fait ressortir isolément les nombreuses demeures de l'opulence, on se croirait conduit dans l'une de ces villes créées par les songes d'une imagination orientale, et l'étranger, venu avec des préventions défavorables, ne pourrait en croire ses yeux.

De quelque côté que se tournent les regards, ils s'arrêtent sur des objets qui évoquent mille souvenirs ; là, le Kremlin, demeure sacrée des vieux czars et leur dernier asile, dont les murailles, menacées tour à tour par les flèches du Tartare et du Mongol, par les lances du Polonais, et par les mines des ingénieurs de France, restèrent debout au milieu des ruines ; ici, l'échafaud en pierre qu'ensanglanta plus d'une fois la justice du créateur de la civilisation russe, dont la main, armée d'une hache, ne craignit pas d'exécuter sur cette place les arrêts dictés par sa vengeance contre les strélitz révoltés ; non loin de là, l'église nommée *Vassili-Blagennoï*, création bizarre d'une imagination déréglée, monument d'une époque de barbarie ; devant vous enfin, les cinquante-cinq galeries ouvertes du bazar, qui portent toutes le nom des différentes espèces de marchandises qu'elles renferment, et qu'embellissent les arcades élégantes qui leur servent de façade. Quel tableau varié présente à l'œil la foule rassemblée sous ces galeries! On voit le turban circassien à côté du chapeau envoyé de Paris, le fraque européen à côté de la longue robe asiatique, le bonnet moscovite, le sarrau grossier, la sandale d'écorce, auprès du brillant uniforme et du chapeau militaire qu'ombrage une touffe de plumes flottantes ; autour de cet immense marché, stationnent la voiture à quatre chevaux, le léger droschki, le banc modeste fixé sur quatre roues, et les charrettes primitives formées de deux longues perches, dont les bouts traînent à terre, et qui servent à amener les produits de la campagne. Les regards ne peuvent se lasser de cette diversité de tournures, de costumes et de physionomies ; sans cesse la curiosité est excitée dans cette ville, qui semble appartenir à toutes les nations et réunir tous les extrêmes.

(1) Nous avons parlé de la fondation de Moscou et du grand incendie de 1812, TOME I de la collection, page 113.

L'irrégularité des constructions de Moscou lui donne un aspect étrange qu'on ne pourrait trouver ailleurs ; un dôme indien près d'une tour gothique, un édifice grec à côté d'une coupole orientale, présentent une bigarrure qui n'appelle pas l'admiration, et qui pourtant n'est pas sans attraits. Cette bigarrure est moindre, sans doute, aujourd'hui, qu'avant le terrible incendie de 1812; car les maisons particulières qui avaient disparu dans les flammes, ont été reconstruites d'après un système d'architecture à peu près régulier; mais elle existe toujours dans les édifices publics et dans les églises, auxquelles on a dû conserver, en les réparant, leur physionomie première.

Les détails que nous avons publiés sur le Kremlin sont incomplets (1) ; il faut revenir aujourd'hui sur cette forteresse antique, où semble vivre l'histoire de la vieille Moscovie. On croit que le Kremlin tire son nom du mot tartare *Kreml*, qui signifie pierre ; il communique avec la ville par cinq portes pratiquées dans les hautes murailles crénelées qui l'enveloppent ; l'une d'elles, la porte Sainte, est remarquable par un ancien usage dont l'origine n'est pas bien constatée ; le factionnaire qui s'y trouve oblige toutes les personnes qui passent à se découvrir, et l'on s'exposerait à un coup de baïonnette en résistant. La consigne est tellement sévère, que si quelque Turc était conduit sous cette voûte, il serait contraint de tenir son turban à la main; aussi, les mahométans qui habitent Moscou, ont grand soin d'éviter ce passage. Un soldat russe, en sentinelle, ne connaît aucun ménagement; il raisonne là bien moins qu'ailleurs encore. Le Kremlin renferme le palais des anciens czars où naquit Pierre I^er^, où tant de mémorables événements se passèrent, et dans lequel séjourna pendant un mois Napoléon ; on distingue la fenêtre qui servit d'issue à Démétrius, pour échapper un moment à ses assassins; il sauta d'une hauteur considérable, se brisa la cuisse, fut repris et massacré. Autrefois, les souverains de la Russie étaient dans l'usage de se tenir à cette fenêtre, afin d'y recevoir les suppliques de leurs sujets ; la pierre sur laquelle les pétitions étaient déposées se voit encore dans la cour.

Dans le Kremlin, sont aussi le palais du patriarche, le sénat, l'arsenal, la cathédrale de l'Assomption, l'église de l'Annonciation et celle de Saint-Michel, siége des tombeaux des premiers czars. Sans doute, examinés isolément, ces édifices ne présentent ni la majesté grandiose des monuments gothiques,

(2) TOME I de la Collection, page 114.

ni l'élégance de l'architecture des anciens, mais l'ensemble plaît par sa bizarrerie. Les petits clochers et les globes étincelants d'or qui couronnent le faîte du palais et le toit des églises, le mélange des dessins et des couleurs, le grand nombre de terrasses, de balcons et de rampes, tous les styles et tous les systèmes confondus appellent l'attention sur cette réunion de monuments, tantôt massive et lourde, tantôt légère et brillante, mais toujours originale. Le trésor du Kremlin contient mille objets précieux; en accordant un coup-d'œil à chacun de ces objets qui ont appartenu aux différents monarques de Russie, depuis Vladimir Monomaque jusqu'à Catherine II, on parcourt toute l'histoire de cet empire, on assiste aux grands événements dont il fut le théâtre; et les couronnes de Kazan, d'Astrakan, de Sibérie, de Géorgie et de Pologne, sont là pour rappeler ses nombreuses conquêtes. La salle des armures contient une innombrable quantité d'armes, rangées par ordre de dates et de nations; on distingue au milieu de quelques trophées, le simple brancard sur lequel était porté Charles XII, pendant la bataille de Pultawa. L'escalier de pierre qui conduisait au trésor est célèbre par les massacres que les strélitz y commirent durant la révolte que suscita la sœur de Pierre I$^{er}$. C'est aussi là que le jeune Ivan Nariskin fut arraché aux mains du patriarche, par les furieux que ne put intimider l'image de la Vierge; ayant vainement demandé, pendant deux jours, la mort de cet enfant, ils menacèrent d'incendier le palais, si la victime ne leur était livrée; dès qu'ils en furent saisis, ils coupèrent son corps en lambeaux, et piquèrent aux pointes de la balustrade, sa tête, ses mains et ses pieds.

Le clocher d'Ivan Velikoï, très vénéré à Moscou, fut destiné à perpétuer le souvenir d'une affreuse famine qui se fit sentir en Russie, vers l'an 1600, sous le règne du czar Boris Godounof; on distribua du pain et de l'argent aux pauvres, sous la condition qu'ils aideraient les maçons dans divers travaux que le czar fit exécuter. La croix en or qui se trouvait au haut du clocher, fut emportée lors de l'invasion en 1812, et elle fut abandonnée pendant la retraite avec les bagages; celle qu'on y voit maintenant est en bois couvert de cuivre doré. On compte trente-deux cloches dans cette tour, au nombre desquelles est celle du fameux beffroi de Nowgorod, dont le son lugubre appela tant de fois les citoyens au carnage. Près de la tour d'Ivan, on vient admirer la plus grosse cloche qui jamais ait été fondue, et que nos lecteurs connaissent déjà (1).

Le nombre sacré des Russes est quarante. Avant l'incendie de 1812, il y avait, prétendent-ils, quarante fois quarante églises à Moscou; voilà ce qui lui méritait le nom de Ville-Sainte; il y a sans doute ici exagération. Moscou ne renferme, depuis sa reconstruction, que trois cents églises, à part celles du Kremlin. Indépendamment des églises et des monastères devant lesquels le peuple ne passe jamais sans faire de nombreuses prosternations, il y a dans les rues des images très richement encadrées qui n'attirent pas moins de respect. Aussi, voit-on continuellement les mougiks, la tête nue, s'épuiser en humbles révérences; la quantité de signes de croix qui se font en un jour à Moscou est incalculable. Tous les emblèmes sacrés sont entourés de pierreries; on n'a l'idée d'un tel étalage qu'en le voyant. La forme singulière des coupoles qui surmontent les églises étonne le plus l'Européen; ces coupoles donnent aux églises chrétiennes une physionomie orientale, mais elles ne sont point les copies exactes des dômes qui brillent au faîte de Sainte-Sophie à Constantinople, et des anciennes églises de la Grèce ou de l'Asie-Mineure; des archéologues ont recherché avec scrupule dans quelle partie du monde on pourrait retrouver les modèles de ces coupoles, et c'est sur les tombeaux des rois persans qu'ils ont cru les rencontrer. Quoiqu'il en soit de cette opinion, l'œil ne peut se lasser de l'aspect étrange qu'elles présentent, et celles de l'église de Vassili-Blagennoï l'emportent sur toutes les autres par leur bizarrerie et leur variété. Ce temple est certainement l'édifice le plus merveilleux qu'ait pu créer une imagination déréglée. Comme toutes les églises russes, il n'est point remarquable par la grandeur de ses proportions, et l'on en conçoit facilement les motifs : la rigueur du climat ne peut permettre ces vastes dimensions qui distinguent les autres églises de la chrétienté. Il en est même plusieurs, et nous l'avons dit déjà, qui ont deux étages, dont l'un peut être chauffé. On compte dix-sept coupoles sur le toit de Vassili-Blagennoï, toutes différentes par leur forme, leur couleur et leurs proportions. C'est cependant un architecte italien qui construisit cette église, en 1554, en action de grâces de la prise de Kazan, sous le règne et par les ordres d'Ivan, surnommé le Terrible; cet artiste qui avait vécu en Italie, à l'époque de la renaissance des arts, voulut-il créer un monument qui fût en harmonie avec la barbarie du prince qui le commandait? On serait tenté de le penser, et certes, il ne réussit que trop bien à plaire au farouche Ivan, si l'on doit ajouter foi à ce que raconte la tradition. On prétend que, charmé de ce prétendu chef-d'œuvre, le czar fit crever les yeux à l'architecte pour qu'il ne lui fût plus possible de reconstruire un pareil temple. Suivant d'autres récits, Ivan, qui avait ordonné à l'artiste d'élever le plus bel édifice que son talent pût inventer, et qui était convenu du prix avec lui, se serait informé avant de le payer, si, en recevant le double de la somme, il ne lui aurait pas été possible de faire encore quelque chose de mieux; et, sur sa réponse affirmative, il lui aurait fait trancher la tête, en disant qu'il l'avait trompé, puisqu'il avait promis de construire un monument que son art ne saurait surpasser.

Si les églises sont en grand nombre à Moscou, les couvents et monastères qui s'élèvent dans ses murs et dans les environs, ne le cèdent pas en quantité ni en magnificence. Et d'abord le monastère de Tchoudoff au Kremlin, qui renferme les cendres de Saint-Alexis, son fondateur; c'est dans ce monastère que le grand prince Vassili Vassiliévitch, relégua le métropolite Isidore, qui avait essayé de réunir les deux églises en reconnaissant l'autorité du pape. Parmi les tombes, on remarque celle du philosophe Épiphane, nommé sur son épitaphe le plus sage interprète des écritures, et celle de Siméon, dernier czar de Kazan. Le couvent de Vosnessénié fut bâti par la princesse Eudoxie, qui, en mourant, prit le voile; ses reliques sont conservées dans une très belle

(3) Voyez TOME I de la Collection, page 15.

châsse en argent. Ce couvent contient les tombes de trente-cinq grandes duchesses ou czarines. Le monastère nommé Znamenskoï, occupe la place où se trouvait la maison des boyards de la famille des Romanoff; il fut bâti en 1613, par Mikaël Féodorovitch, lorsqu'il monta sur le trône. Le monastère Pétroff renferme six églises, dont celle de Saint-Serge, ainsi que le clocher et les cellules furent construits en 1690, par l'ordre de Pierre-le-Grand; ce fut dans ce couvent qu'on enterra ses oncles, de la famille des Nariskins, massacrés par les strélitz. Le monastère de Strétènié fut fondé en action de grâces de la délivrance de la Russie, que Tamerlan avait menacée d'une invasion.

Nous publions deux vues du monastère de Troïtzkoïé, le plus riche de tout l'empire, après celui de Petschersk à Kiew; ce monastère, placé sous l'invocation de la Sainte-Trinité, est d'une richesse inouïe, et il l'était encore davantage avant que l'impératrice Catherine n'eût ordonné, par un oukase, que les terres des couvents seraient réunies au fisc et qu'il serait alloué des sommes pour l'entretien du clergé régulier. Le monastère de Troïtzkoïé est dans le gouvernement de Moscou, sur la grande route qui conduit à Rostow; situé sur une élévation qui domine d'autres collines d'une moindre hauteur, on l'aperçoit à plus de trois lieues de distance. Au commencement du XIVe siècle, Saint-Serge se retira dans les bois qui se trouvaient sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le couvent, y bâtit un petit ermitage et une église en bois. Bientôt la vertu et la réputation de sainteté de Serge y attirèrent d'autres moines qui, pour se fixer auprès de lui, élevèrent d'autres cellules. Leur nombre resta long-temps à douze, mais ensuite il augmenta considérablement; ce fut là l'origine du couvent, et ensuite du bourg de Troïtza. Après la mort du saint, arrivée en 1393, surgit une invasion de Tartares; ils brûlèrent non-seulement le couvent, mais ils détruisirent et ravagèrent toutes les habitations des environs. Un nouvel ermite, aidé des bienfaits des grands de l'état, rebâtit le monastère sur un plan plus vaste et plus beau.



( Première vue du couvent de Troïtzkoïé. )

Toutefois, on ne doit attribuer la puissance et la renommée de ce couvent qu'à son fondateur primitif, et en voici l'explication : En 1380, Saint-Serge décida par ses conseils le grand duc Dmitri Ivanovitch, non-seulement à résister aux Tartares, mais encore à les attaquer au-delà du Don; il lui donna deux guerriers, alors moines dans son couvent, qui maintinrent le prince dans ses bonnes dispositions, lui rappelant sans cesse la promesse que lui avait faite le saint, d'une victoire éclatante; ces deux moines combattirent à la tête des troupes, et faisant des prodiges de valeur, ils contribuèrent à la célèbre victoire qui mérita à Dmitri le surnom de Donskoï. La reconnaissance du souverain n'eut pas de bornes; il combla de richesses le couvent et les religieux, et ses successeurs rivalisèrent à qui donnerait davantage. Trente ans après la mort du saint, on fit une châsse à son corps, et la dévotion pour lui fut extrême. On baptisa dans ce monastère, en 1530, le czar Iwan; ses parents, après la cérémonie, allèrent consacrer

l'enfant à Saint-Serge et le déposer dans son tombeau; aussi, Iwan eut pendant toute sa vie une dévotion particulière pour Saint-Serge; attribuant à sa protection le succès de ses armes, il enrichit le couvent après la prise d'Astrakan, et il ajouta de nombreux bâtiments en pierre à ceux qui existaient déjà.

Les grandes richesses accumulées dans ce couvent, le mirent à même de donner d'utiles secours à la ville de Moscou, pendant les guerres civiles causées par les faux Dmitri, soutenus par les Polonais, qui parvinrent à envahir plusieurs provinces russes et à s'emparer de la capitale. Pour la priver de cet appui, les Polonais se décidèrent à mettre le siége devant le couvent; après un an et demi de travaux et de combats, ils furent forcés de le lever et d'évacuer toute la contrée. Dans plusieurs occasions, le monastère de Troïtzkoïé offrit des sommes considérables aux souverains russes, dont les trésors épuisés ne pouvaient suffire aux besoins de l'état. Pendant l'interrègne qui suivit la prison du czar Vassili-Ivanovitch, le supérieur Dionisius, envoya cinquante hommes d'armes et d'autres secours à Moscou; un moine de ce couvent, Abraham Polizine, parcourait la ville, et, par son éloquence et son patriotisme, négociait la paix entre les seigneurs russes, que la désunion empêchait d'agir de concert pour chasser les Polonais; il parvint à engager le célèbre prince Pojarski à marcher sur Moscou, et on lui doit une grande partie des succès de ce général. Dans la suite, ce couvent eut encore la gloire de sauver Pierre-le-Grand et son frère, qui vinrent s'y mettre à couvert des entreprises des strélitz; ce souverain, ainsi que ses successeurs jusqu'à l'empereur Alexandre, ont tous enrichi le magnifique monastère, et l'ont agrandi par de nouveaux bâtiments.

Le couvent de Troïtzkoïé est entouré d'épaisses murailles flanquées de huit hautes tours gothiques; les quatre tours des angles sont entourées de bastions; du côté de l'est se trouve un fossé revêtu de maçonnerie sur lequel sont deux ponts de briques. L'église principale de la Trinité a été bâtie sur le tombeau de Saint-Serge; presque toutes les statues qui sont dans cette église sont en argent massif; elle renferme en outre des richesses immenses en vases sacrés, lustres, candelabres et autres ornements en or couverts de pierres précieuses; le grand clocher, qui est d'une belle architecture, a été commencé sous le règne de l'impératrice Anne, et achevé sous celui de Catherine II. Le couvent renferme en tout, neuf églises, plusieurs chapelles, de vastes réfectoires, le palais impérial, celui de l'archevêque, un séminaire où plus de trois cents élèves sont entretenus et fort bien instruits. On y remarque la chambre du trésor, dans laquelle on conserve encore les habits sacerdotaux richement brodés en pierres précieuses et en perles fines. Enfin, le monastère de Troïtzkoïé est, sans contredit, un des plus somptueux qui existent, et, en même temps, un des plus remarquables par les grands événements historiques qu'il rappelle, par les hommes célèbres qu'il a fournis, et par les services importants qu'il a rendus à la patrie.

Dans ce couvent, l'étranger reçoit une hospitalité, quelque peu intéressée, il est vrai, mais toujours noble et grande; nous rapporterons le fait suivant, qui peut donner une idée de l'esprit monacal dans ces contrées lointaines: « En arrivant à la porte de la sainte retraite, écrivaient en 1829 deux voyageurs français, l'un de nos domestiques alla sonner la cloche d'appel. Nous attendîmes assez long-temps; un moine enfin parut, ouvrit une fenêtre, et, n'apercevant que notre envoyé, s'informa d'un ton brusque de ce qu'il voulait à cette heure.—Donne-t-on l'hospitalité, mon père? — Qui es-tu? — L'humble esclave d'un noble seigneur.—Va-t'en lui demander à coucher.—Mais, c'est pour lui que je réclame un asile, ne voyez-vous pas sa voiture; ouvrez, car le temps est mauvais.— Je suis à vous, dit le moine avec douceur. Il referma la fenêtre, nous fit attendre encore, sans doute pour aller demander l'agrément du prieur, et revint nous ouvrir avec toutes sortes de démonstrations respectueuses. Il était trop tard pour voir l'église; d'ailleurs, on nous apprit que le chapitre était, depuis quelques jours, occupé à la récapitulation des objets sacrés, et qu'il ne permettait à personne de le visiter pendant ce temps. On nous servit à souper avec abondance; un assortiment de bons vins était à notre disposition; le moine, bien que nos domestiques fussent présents, se tenait debout devant la table, attendant nos ordres et nos désirs. C'était un homme d'une trentaine d'années, grand, mince et pâle; à toutes les questions qui lui étaient adressées, il répondait par un profond salut, tenant les mains baissées et jointes. Le lendemain, il vint nous apporter le thé, et savoir si nous étions satisfaits de la nuit; nous le priâmes de nous dire le montant de notre dépense: vous ne devez rien, répondit le moine, quoique pauvres, nous nous faisons un devoir d'accorder gratuitement l'hospitalité à tous ceux qui la demandent; mais l'église peut recevoir vos offrandes, plus on lui fait de sacrifices, plus on est agréable au ciel. — Voilà donc pour la sainte église, dit l'un de nous, en mettant deux pièces d'or dans l'humble main du moine: puisse le ciel nous être secourable!—Il vous le sera, certainement, répondit l'hospitalier personnage, si vous continuez, messeigneurs, à l'honorer comme vous le faites ici.»

On aurait tort de penser que le peuple russe, esclave des croyances les plus ridicules, et de mille préjugés, joint à sa dévotion exagérée, qui n'a guère pour objet que les pratiques extérieures de la religion, la haine de tous les autres cultes. Il n'est point de nation qui pousse plus loin la tolérance. Le Russe réserve ses saluts, ses génuflexions et ses signes de croix pour ses églises et ses images; mais il entre sans scrupule dans le temple consacré à une autre croyance que la sienne, il y porte un maintien décent, respectueux; le juif, le mahométan, le protestant ou le catholique ne lui inspirent aucune aversion; il ne les blâme point, jamais il ne les persécute.

Il faut bien le dire, et nous ne craignons pas d'être démenti, le clergé ne jouit en Russie d'aucune considération, et, à l'exception de quelques évêques, il n'exerce nulle influence sur le peuple; son éducation ne le sépare point assez des dernières classes pour qu'elles l'entourent de leur respect; en général, les mœurs de ces prêtres sont peu propres à les faire honorer. Les seigneurs russes, d'ailleurs, ne donnent point l'exemple de la vénération pour les ministres du culte, et leur conduite envers eux n'est pas de nature à les relever aux yeux des masses. Lorsqu'un ecclésiastique de village vient visiter le

seigneur de l'endroit, jamais il n'est l'objet de ces égards que devrait commander le caractère dont il est revêtu, on ne l'admet pas même au salon; le maître donne ordre à ses valets de le faire dîner à l'office; c'est au milieu d'eux qu'il prend son repas, et souvent son intempérance, en attirant les risées des esclaves, vient ajouter au mépris qu'avaient provoqué les dédains du seigneur. Les prêtres appartenant au clergé séculier doivent être mariés, et, si la mort leur enlève leur femme, ils ne peuvent rester libres et veufs. Les archevêques, les évêques, les métropolites, doivent, ainsi que les prêtres attachés à un ordre monastique, garder un éternel célibat.

Voici une anecdote dans laquelle figure un évêque, qui, en instruisant d'une coutume du pays, fera voir que l'habileté des escrocs de Moscou ne le cède en rien à celle des escrocs de Paris. Quand le fils ou la fille d'un seigneur se marie, c'est habituellement un évêque qui célèbre la cérémonie nuptiale dans la chapelle du château, et il est d'usage de lui remettre, au moment où il s'éloigne, un paquet cacheté, contenant une assez forte somme d'*assignations* (nom du papier monnaie). Un évêque avait rempli cet office dans un palais des environs de Moscou, et en retournant vers sa demeure, il comptait dans sa voiture les témoignages de reconnaissance qui lui avaient été offerts; déjà même, ne trouvant pas la générosité du noble Russe en harmonie avec sa fortune, il s'étonnait de la modicité de la somme, lorsque son équipage est arrêté par un homme à cheval, accourant au galop, et revêtu de la livrée de la famille que venait de quitter le prélat. Cet homme s'adresse à l'évêque, et en le suppliant, de la part du seigneur, d'excuser l'erreur qu'on a commise, le prie de lui rendre le paquet qu'il vient de recevoir; en même temps, il lui en présente un autre fermé de trois cachets et beaucoup plus épais que le premier. L'évêque souriant à l'espoir d'une plus riche récompense, remet les *assignations* au messager qui part aussitôt, emportant et les roubles et la bénédiction du pontife. Celui-ci s'empresse d'ouvrir le nouveau paquet: que voit-il? une collection de vieux journaux.

Les environs de Moscou ont peu d'attrait; on n'y voit point, comme aux alentours de Paris, des lieux de distraction où les commerçants et la bourgeoisie puissent aller se délasser le dimanche, des fatigues de la semaine; toutefois les forêts sont moins sévères et marquent un meilleur sol, une plus douce température qu'à Saint-Pétersbourg; elles ne nourrissent plus d'ifs, de sapins, aucun de ces arbres noirs; mais des chênes, des hêtres, des bouleaux dont le feuillage est gracieux. Si les paysans avaient plus d'ordre, de goût, ou plutôt s'ils avaient quelque indépendance, la campagne pourrait devenir très productive; mais il n'y a que les grands seigneurs qui prennent soin de leurs propriétés; le serf qui ne possède rien néglige la terre la plus fertile.

Les promenades sont multipliées à Moscou; la plupart se font à des monastères ou à des églises, et, comme celles de Longchamp, à Paris, il paraît qu'à leur origine, elles eurent pour but un pèlerinage ou tout autre acte de piété: elles offrent aux habitants de riantes compensations pour la longueur et la rigueur de leur hiver. La promenade de la veille du dimanche des Rameaux a lieu au Kremlin; on l'attend avec d'autant plus de plaisir, qu'elle ouvre ordinairement la belle saison. Pendant la semaine de Pâques, la foule se rend à Novinsky, quartier paisible le reste de l'année, éloigné du centre, et qu'on pourrait comparer au Marais ou aux extrémités du faubourg Saint-Germain, à Paris; alors une ville s'élève comme par enchantement et se peuple de tous les saltimbanques, funambules, escamoteurs qui sont habituellement groupés dans une grande capitale. Mais la promenade du 1er mai est celle dont, à juste titre, Moscou se glorifie le plus. D'après sa dénomination (promenade à la station allemande), elle paraît remonter au règne de Pierre-le-Grand, et être une coutume introduite par la colonie de cette nation. Elle se fait dans un bois situé près de la barrière de Sakolniki: nous en donnons la gravure. Quand la saison est favorable, ce rendez-vous de toute une population présente un coup-d'œil des plus variés; on peut y dessiner les costumes de presque tous les habitants du globe: Juifs, Grecs, Turcs, Arméniens, Persans, Chinois, Africains, Européens, toutes ces nations fraternisent le mieux du monde. La richesse des costumes ne le cède en rien au luxe des équipages qui s'avancent et se croisent en tous sens. Le mouvement est général; la jeunesse moscovite, semblable à une armée qui se dispose à camper, erre sur tous les points et se laisse aller aux premières émotions qui naissent avec le printemps; on vient là secouer la tristesse d'un hiver monotone et de ces monceaux de glace qui encombrent le sol pendant six mois. Le bois peuplé d'arbres, parmi lesquels des témoins centenaires de la fête du 1er mai, continuent de prêter leur ombre de génération en génération, offre ses dômes de verdure à la multitude qui vient y consommer un frugal repas. Enfin toutes les classes prennent part à cette fête du 1er mai; c'est un joyeux hommage rendu au printemps; chaque année la file des équipages, calèches, droschkis, dépasse le nombre de trois mille.

Puisque nous parlons des voitures, c'est peut-être ici le lieu de consacrer une mention aux cochers russes dont l'adresse et l'intrépidité méritent bien un souvenir. Placé sur le siége et conduisant quatre chevaux attelés de front, avec des cordes qu'il partage entre ses deux mains, un cocher russe semble ne connaître aucun danger; pour peu que la route ne soit pas impraticable, il lance ses chevaux au galop, et ne faisant du fouet qui pend à son bras qu'un usage très rare, c'est avec la voix qu'il excite ses robustes coursiers. Durant une station, qui souvent se compose de plus de huit lieues, il ne cesse pas un instant de parler à ses chevaux qui paraissent le comprendre, et, moins despote envers eux que son seigneur ne l'est envers lui, jamais il ne leur adresse un ordre sans en déduire les motifs. Le cocher russe varie ses discours et l'inflexion de sa voix suivant l'âge, les forces physiques ou les qualités morales de chacun de ses quatre chevaux; il s'adresse à l'expérience du plus vieux et lui démontre la nécessité de donner un bon exemple à ses compagnons; il gourmande la paresse de celui qui, resté plusieurs jours à l'écurie, doit expier cette inaction par une nouvelle ardeur.

---

## INCENDIE

*du palais impérial d'hiver à Saint-Pétersbourg, du palais de la Bourse à Londres, et du théâtre Italien à Paris.*

On annonce que du 26 au 27 décembre dernier, le palais impérial de Saint-Pétersbourg a été complètement réduit en cendres. La violence des flammes était telle, qu'à l'exception des enfants de l'empereur, d'un lit et de quelque argenterie, rien n'a pu être sauvé. Le froid était intense, le thermomètre marquait 20 degrés; il était impossible de se procurer de l'eau.

On estime le dommage à cinquante millions de francs!!!

Dans le n° 17, page 129 de la 4e année du *Magasin Universel*, nous avons donné une vue de la place du palais d'hiver, au milieu de laquelle est élevée la colonne alexandrine.

Les journaux anglais du 11 janvier apportent aussi la déplorable nouvelle de l'incendie de la Bourse de Londres, (Royal-Exchange). Le feu a pris d'abord dans une des dépendances du café Lloyd.

A minuit, la longue ligne des bureaux de la compagnie d'assurance de la Bourse, les établissements du Lloyd, le café, la chambre des capitaines et les bureaux des sous-secrétaires, présentaient une colonne de feu qui s'élevait à une hauteur immense.

A une heure du matin, les cafés du nord et de l'est, et la Bourse étaient détruits, et à deux heures les flammes atteignaient la tour. Cette tour, qui a presque cent cinquante pieds de hauteur, a été réduite en cendres; les huit cloches tombèrent l'une après l'autre. Long-temps on a craint que la Banque et l'église de Saint-Barthélemy ne fussent atteintes; heureusement un vent du nord préserva ces deux édifices.

Nous espérons plus tard donner à nos lecteurs la reproduction de ces monuments dévorés par les flammes.

(15 *janvier*). — Au moment où nous mettons sous presse, on annonce que le Théâtre italien est la proie d'un violent incendie. Dans un si court espace de temps, voilà trois monuments publics détruits dans les trois principales capitales de l'Europe. A Saint-Pétersbourg, ville où la personnalité de l'empereur est tout, c'est le palais impérial qui brûle; à Londres, cité de commerce et d'industrie, c'est la Bourse; à Paris enfin, asile de la frivolité, des jeux, des fêtes et des plaisirs, c'est un théâtre! triple rapprochement qui n'est pas sans intérêt, ni sans curiosité.

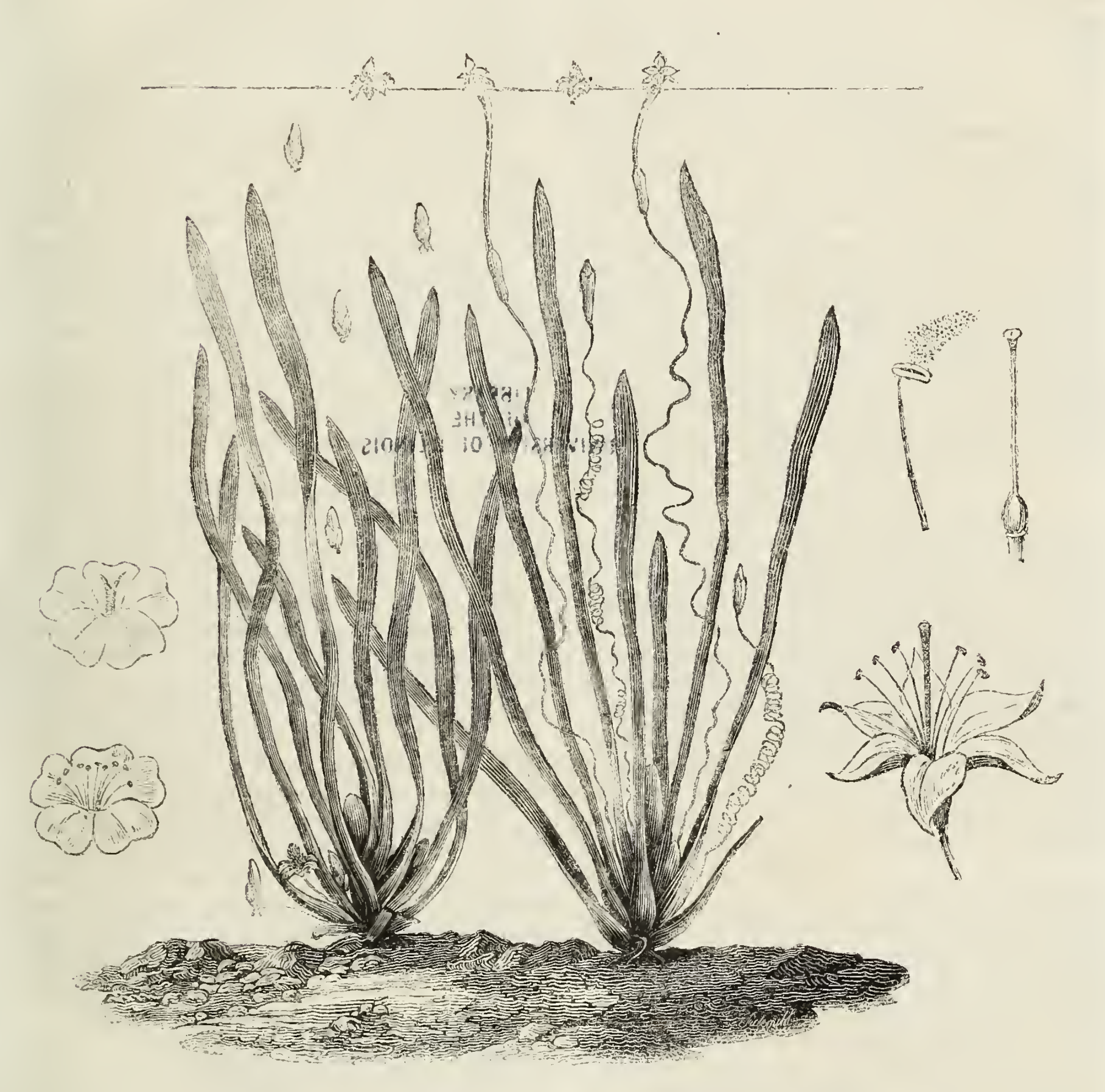


(Deuxième vue du couvent de Troïtzkoïé.)

*Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins*, 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide et Pelluard.

## LA VALISNERIE.



Fleurs unisexuelles. Plante mâle. Plante femelle. Fleur hermaphrodite.

Le terrein représente le fond de la rivière, et la ligne horizontale du haut, la surface de l'eau.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LES AMOURS DES PLANTES.

Les plantes sont des êtres vivants, qui, de même que les animaux, naissent d'un œuf, se développent, croissent, se multiplient et meurent. Elles ont des sexes; l'amour est leur principale condition d'existence, car cette passion créatrice étend son empire sur tout ce qui existe. Sans cesse elle lutte contre l'affreux génie de la mort, et si elle n'a pas pu lui arracher les individus, au moins est-elle parvenue à soustraire les espèces à ses irrévocables arrêts; les individus meurent; mais, grâce à l'amour, les espèces sont immortelles. Cette puissance mystérieuse se révèle sous toutes les formes et de mille manières; tous les êtres lui obéissent avec joie, car c'est la plus douce des tyrannies. Nous allons soulever un coin du voile dont la nature s'est plu à la cacher dans les végétaux.

Si nous examinons un lis (à droite sur notre gravure), nous voyons, au milieu de la fleur, une petite colonne dont le sommet est couronné par un renflement arrondi. Cette colonne, prise dans sa totalité, est ce qu'on appelle le *pistil*, ou organe femelle, et nous l'avons figuré séparément au-dessus du lis, à droite. Il se compose d'un renflement terminal, nommé *stigmate*; d'un autre renflement plus considérable placé à la base, n'étant autre chose que le premier rudiment du fruit, et ayant reçu le nom d'*ovaire;* enfin, d'un filet nommé *style*, entre le sommet et la base.

Nous voyons toujours au centre de la fleur, et autour du pistil, six filets nommés *étamines* et constituant l'organe mâle. Chaque filet, plus ou moins long selon l'espèce, porte une sorte de petit sac membraneux, nommé *anthère*, et cette anthère est remplie d'une abondante poussière jaune qui est le *pollen*. Si nous examinons cette poussière à une forte loupe, nous verrons que chacun de ses grains n'est rien autre chose qu'une petite vésicule renfermant une liqueur assez limpide.

Ce lis a dans la même enveloppe des organes mâles et des organes femelles. Aussi est-il *hermaphrodite*, chose très commune dans les fleurs, et moins rare qu'on ne pourrait le croire dans les animaux; car des classes entières, par exemple, les huîtres, les moules, ces anodontes qui sillonnent le sable de nos rivières, et tous les mollusques à deux coquilles, ont également les deux sexes réunis et sont hermaphrodites.

Mais si nous examinons le chanvre, la brione, l'épinard, le mûrier, et une foule d'autres végétaux, nous ne verrons dans toutes les fleurs de certains individus que des organes mâles, c'est-à-dire des étamines et pas de pistils, et, pour trouver des fleurs femelles, n'ayant que des pistils sans étamines, il faudra chercher une autre plante de la même espèce, que nous trouverons certainement dans les environs et peut-être tout à côté de son mâle. Les botanistes ont nommé *dioïques* ces végétaux qui ont les sexes séparés sur des pieds différents.

Quelques autres espèces de plantes ont des fleurs mâles sur un rameau, et des fleurs femelles sur un autre rameau du même pied; dans ce cas, on les dit *monoïques*. Comme si la nature s'était attachée à reproduire constamment des types semblables, elle a également créé des animaux que l'on pourrait nommer monoïques. Tels sont, par exemple, ces colimaçons qui traînent lentement leur maison nacrée sur les fleurs de nos jardins; chaque individu porte d'un côté de son corps l'organe femelle, et de l'autre côté, l'organe mâle.

Voyons maintenant comment s'opère la fécondation dans les plantes, et c'est ici l'acte le plus merveilleux de la nature. Le stigmate, ou organe femelle, est percé à son sommet de petites ouvertures d'où partent des canaux excessivement déliés, qui suivent le style dans toute sa longueur, et vont aboutir au milieu de l'ovaire, dans la petite loge où sont placés les rudiments ou *embryons* des graines. Il faut, pour que ceux-ci s'animent et deviennent des graines fertiles capables de germer, que la liqueur fécondante du pollen les baigne et leur communique la vie. Pour cela, lors de la floraison, le pollen des étamines, échappé des anthères qui s'ouvrent, tombe sur le stigmate; la vésicule qui contient la liqueur fécondante éclate aussitôt qu'elle se trouve en contact avec lui, et cette liqueur s'insinue jusque sur les embryons par les canaux déliés du pistil. Dès lors, la fécondation est opérée, et les embryons grossissent et se développent jusqu'à ce qu'ils soient devenus des graines parfaites. Si, au contraire, il n'y a pas eu fécondation, ils s'oblitèrent rapidement, avortent, et la fleur ne donne pas de graines. C'est ce qui arrive à ces magnifiques monstres que nous appelons des fleurs doubles, tels que la rose cent-feuilles, les œillets à carte, les belles giroflées à fleurs pleines, etc.

Mais pour que les grains de pollen portés sur le stigmate y éclatent et laissent couler la liqueur fécondante de leurs vésicules déchirées, il faut qu'ils se trouvent en contact avec l'humidité, car l'eau seule a la singulière propriété de les faire éclater dès qu'ils la touchent. Aussi, observons le pistil d'une fleur au moment de la fécondation, nous trouverons constamment le stigmate mouillé ou au moins très humide Cette observation, qu'il est très facile de répéter en jetant quelques grains de pollen dans de l'eau où on les verra aussitôt éclater, cette observation, dis-je, sert à expliquer avec certitude comment la pluie ou des brouillards humides, au moment de la floraison, font avorter les récoltes.

Tout le monde conçoit comment le pollen d'une fleur hermaphrodite peut tomber des anthères sur le stigmate; mais on me demandera comment cela se peut faire dans les plantes monoïques, lorsque le mâle et la femelle sont à quelques pas l'un de l'autre, et quelquefois même à une grande distance. Pour parvenir à son but, la nature emploie plusieurs moyens mystérieux que nous allons néanmoins révéler.

Pour peu que vous ayez vécu dans un monde corrompu, je veux dire dans la société en général, vous devez savoir qu'il se trouve toujours assez de gens complaisants qui se chargent volontiers des secrètes commissions de l'amour. Eh bien! qui croyez-vous qui, pour les fleurs, se charge de ce message peu honorable? C'est le fidèle amant de Flore, tant chanté par les anciens poètes, c'est le Zéphir. Son haleine se charge de transporter le pollen à des distances très considérables, et quelquefois en si grande abondance que, lorsqu'il le laisse retomber sur la terre, le sol en

est teint en jaune. C'est ce fait, assez commun à proximité des grandes forêts de sapins, qui a donné lieu aux contes que l'on a débités sur des pluies de soufre. Comme je l'ai dit, au moyen du vent, le pollen des fleurs mâles peut être porté et féconder à une très grande distance. Un auteur (Jovianus Pontanus) raconte que, de son temps, on cultivait deux palmiers, l'un mâle, à Brinde, l'autre femelle, dans un bois à Otrante, qui en est éloigné de quinze lieues. Il fut de longues années sans porter de fruits; mais enfin, sa tige s'étant élevée au-dessus des autres arbres, *il put voir son mâle de Brinde, et produisit*, dit le poète latin. D'ailleurs, il n'est personne qui n'ait remarqué, au moment de la floraison du chanvre, les tourbillons de poussière pollénique qui s'en élève dans les airs à la moindre agitation que le vent communique aux plantes.

Quel que soit le mode de transport du pollen, la fécondation a lieu si on le met en contact avec le stigmate de la femelle. Gleditch avait à Berlin un palmier femelle qu'il cultivait avec le plus grand soin, sans en avoir pu obtenir de fruits. Il écrivit à un de ses amis, à Dresde, qui lui envoya dans une lettre un peu de pollen de palmier mâle, il en couvrit les stigmates du sien, qui, pour la première fois, lui donna des dattes.

J'ai vu M. Lémon, habile cultivateur, dont les amateurs de fleurs ont à regretter la mort, conserver dans des sacs de papier, pendant près d'un mois, du pollen de pivoine, s'en servir ensuite pour féconder des espèces plus tardives, et obtenir un succès complet. Du fait bien connu de la fécondation des plantes, les botanistes ont tiré la conséquence singulière qu'on pouvait croiser deux espèces différentes, comme on le fait de l'âne et de la jument, et en obtenir des enfants *hybrides*, tenant à la fois du père et de la mère. Des horticulteurs se sont aussitôt empressés de mettre cette théorie en pratique, et voici comment ils ont agi : Avec des ciseaux fins et pointus, au moment même où une fleur venait d'éclore, ils ont coupé toutes les anthères afin d'empêcher la fécondation naturelle; avec la pointe d'un pinceau bien sec, ils ont été enlever du pollen sur une fleur du même genre, mais d'une autre espèce, puis ils l'ont apporté sur le stigmate de celle qu'ils avaient soumise à la mutilation. Dans le plus grand nombre des cas, c'est-à-dire quand il y avait analogie suffisante, la fécondation a eu lieu, les graines ont mûri, et, semées, elles ont produit des individus qui ressemblaient à leur père par de certains caractères, et à leur mère par d'autres; ou quelquefois, qui ne ressemblaient ni à l'un ni à l'autre; ceci m'est arrivé à moi-même. J'ai obtenu de la digitale pourpre et de la digitale à grande fleur, une hybride qui n'avait pas le moindre trait de ressemblance ni avec l'une ni avec l'autre.

C'est par ce croisement adultérin, que les jardiniers ont créé ce nombre immense de variétés de primevères, œillets, rosiers, etc., et les roses noisettes, aujourd'hui si belles et si nombreuses, n'ont pas d'autre origine. Le premier pied a été obtenu en Amérique par M. Philippe Noisette, au moyen de la fécondation artificielle, faite au pinceau, du *rosa indica* par le *rosa moschata*.

Mais ainsi que dans les métis de l'âne et du cheval, du serin et du chardonneret, etc., les hybrides provenant, non des deux races, mais de deux espèces véritables, sont mulets, et manquent, par conséquent, de la faculté de se reproduire. Il semble que la nature, si ingénieuse pour la conservation des espèces existantes, se refuse absolument à en adopter de nouvelles.

Outre le vent et la main de l'homme, il existe encore d'autres intermédiaires de la fécondation, ce sont les mouches et autres petits insectes qui vont butiner sur les fleurs, et voltiger sans cesse de l'une à l'autre. Leurs pattes, leurs ailes, et les poils qui hérissent le corps de la plupart d'entre eux, se chargent de pollen qu'ils transportent sur les stigmates des fleurs femelles. Les Grecs connaissent très bien ce petit mystère de l'amour, et ils en tirent parti dans leur culture. Ils possèdent une sorte de figuier dioïque; or, comme dans ces arbres les fleurs sont renfermées dans la pulpe du fruit, le vent n'a aucune prise sur le pollen et ne peut le transporter. Mais un petit insecte sait fort bien pénétrer jusqu'aux fleurs mâles par l'œil de la figue, et lorsqu'il en sort, il a le corps couvert de poussière fécondante. Les Grecs le ramassent alors en grande quantité, et le transportent sur les figuiers femelles qu'il féconde en pénétrant dans les jeunes fruits. On donne à cette opération le nom de *caprification*.

Sous le rapport de la singularité de sa fécondation, la valisnérie (*valisneria spiralis*), que l'on trouve dans le Rhône et dans la Saône, quelquefois même, dit-on, dans la Seine, est la plante la plus singulière que l'on connaisse. Elle se plaît dans les eaux limpides et peu courantes; elle est dioïque, et le mâle est très souvent placé à une assez grande distance de la femelle. Les fleurs de tous deux naissent au fond de l'eau, près de la racine, où elles restent jusqu'au moment qui doit les voir éclore. Les fleurs femelles sont portées par des pédoncules grêles, excessivement longs, roulés sur eux-mêmes en spirale, absolument comme les élastiques d'une bretelle. Les fleurs mâles sont attachées à la souche de la plante par des pédoncules droits, raides et fort courts. Au moment de la floraison, les pédoncules des femelles se déroulent, ainsi qu'on le voit dans notre gravure; la fleur monte, gagne la surface de l'eau, et, pour la première et la dernière fois, ouvre son sein aux douces influences de l'air et du soleil. En nageant avec grâce, retenue par son pédoncule, elle attend.

Alors le mâle fait effort sur son lien pour aller la joindre; il se tourmente, s'agite, et vient enfin à bout de rompre le pédoncule qui le tenait attaché au fond de l'abîme; il s'élance à la surface, ouvre sa corolle, et, poussé par le vent ou le courant, il vogue légèrement vers sa femelle; il la rencontre, s'attache à elle, et après avoir lancé le pollen de ses étamines, la quitte pour aller faire naufrage un peu plus loin.

Quand la fleur femelle est fécondée, elle referme sa corolle; son pédoncule se replie et l'entraîne au fond de l'eau, où elle mûrit paisiblement ses graines, à l'abri des nombreux dangers qui pouvaient l'atteindre à la surface.

Tout cela n'est que mécanique, me dira-t-on, et il n'y a pas d'amour sans douces émotions. Eh bien! nous trouverons aussi dans les plantes, ces signes visibles de sensibilité. Voyez dans ces marais la charmante fleur de la parnassie (*parnassia palustris*) se dessiner sur la noire verdure des herbes aquatiques,

comme l'étoile blanche qui brille dans l'azur des cieux. Son pistil est entouré de cinq étamines étendues nonchalamment sur les pétales où elles semblent dormir. Mais l'heure de l'amour vient de sonner; tout-à-coup, par un mouvement spontané, une étamine se lève, s'approche du pistil, le presse, le couvre de son anthère, et le pollen déposé, elle reprend lentement sa première position pour abandonner sa place à une seconde étamine, qui se redresse à son tour pour payer son tribut, et laisser ensuite sa place à la troisième. Toutes font de même l'une après l'autre, après quoi, elles se flétrissent, et la fécondation est opérée.

Comme on a vu, ce sont les étamines qui vont chercher le pistil, comme si la pudeur était, dans tous les êtres, un apanage donné aux femelles. Cependant, il n'en est pas de même dans l'épilobe à épi (*epilobium spicatum*). Lorsque la corolle s'ouvre, les étamines s'éloignent de l'organe femelle en s'inclinant toutes en un faisceau vers la terre, et c'est le pistil qui se courbe vers elles, au moment de la fécondation.

Les symptômes d'amour sont encore plus extraordinaires dans les gouets, surtout dans ceux des pays chauds. Cependant, on peut les observer assez bien sur le gouet commun ou pied de veau (*arum vulgare*), qui croît si abondamment dans nos haies. Au moment de la fécondation, la petite colonne ou spadix, qui surmonte les étamines, s'agite, frémit, acquiert une chaleur très sensible, et de verte qu'elle était, devient d'un violet plus ou moins foncé. Dans les gouets étrangers, cette chaleur devient si forte qu'à peine peut-on la supporter avec les doigts.

Dans les conferves et autres plantes, les signes spontanés d'une sorte de sensibilité, que les botanistes nomment *irritabilité*, sont tout aussi singuliers et tout aussi peu équivoques; mais le cadre d'un article de journal ne nous permet pas de nous étendre davantage, au moins pour cette fois. D'ailleurs, nous reviendrons peut-être sur cet intéressant sujet.

BOITARD.



( Vue des bains de Wiesbaden. )

## WIESBADEN ET SES ENVIRONS.

Wiesbaden, célèbre par ses eaux minérales, et qui tous les ans y attirent un grand nombre d'étrangers, est une des villes d'Allemagne les plus connues. Elle fut fondée, un siècle avant l'ère chrétienne, par les Ubiens, petit peuple de la Germanie, qui en firent leur capitale. Il n'existe pas d'histoire de ce peuple : nous ne savons de lui que le peu qu'en ont dit les Romains, avec lesquels il avait fait alliance. Il est probable que les sources chaudes de Wiesbaden étaient déjà connues des Romains lors de leurs premières guerres sur les bords du Rhin; Pline en parle dans son livre sur l'histoire naturelle, écrit quatre-vingts ans après Jésus-Christ : « l'eau, dit-il, est encore chaude trois « jours après qu'on l'a tirée de la source. »

Les princes du duché de Nassau, dont Wiesbaden est la capitale, descendent de l'ancienne famille de Laurenburg qui régna pendant long-temps sur les deux rives de la Lahn. Ce ne fut que plus tard qu'ils prirent le titre de princes de Nassau. Le château où ils faisaient leur résidence, et qui porte le même nom, existe encore : il s'élève au sommet d'une montagne située sur la rive gauche de la Lahn, à quatre lieues de l'endroit où cette rivière se jette dans le Rhin. On voit à Wiesbaden un assez grand nombre d'antiquités romaines; les plus remarquables sont un mur de quinze à vingt pieds de haut, qui autrefois servait d'enceinte à la ville, et plusieurs bains parfaitement conservés. Ces bains ont quatre-vingt-dix pieds de long, sur dix de large et cinq de profondeur; ils sont en pierres de taille, avec le fond du bassin en briques carrées, dont plusieurs portent les initiales de la vingt-deuxième légion romaine. On a aussi découvert dans les environs de la ville, et on y découvre encore presque tous les ans un grand nombre de tombeaux, d'inscriptions, etc.

A une demi-lieue de Wiesbaden, sur des collines boisées, est un endroit où reposent, dit-on, les ossements des Ubiens et des Mattiaques : « Sepulcrum cespes erigit (Tacite). » Derrière ce cimetière s'élève le Néroberg, ou montagne de Néron, sur les flancs de laquelle on voit encore les ruines d'un palais romain. D'après la tradition, un vaste parc s'étendait sur cette

montagne, et comprenait dans son enceinte la forêt qui couvre le Taunus. Presque tous les sommets du Taunus sont couronnés par des masses de pierres, débris de fortifications élevées par les plus anciens peuples de la Germanie pour se défendre contre les attaques des Romains. Est-ce l'ouvrage des Ubiens, ou des peuples qui les ont précédés dans ce pays? C'est ce qu'on ignore. Il est probable que ces constructions étaient non-seulement un moyen de défense, mais qu'elles servaient encore de limites et de lignes de démarcation. Ce sont elles sans doute qui donnèrent aux Romains l'idée de la fameuse muraille (Teufelsmaner, ou mur du diable) et de l'immense fossé qui s'étendait depuis le Rhin jusqu'au Danube.

C'est au duc Frédéric-Auguste que Wiesbaden doit ses premiers embellissements. Le Kursaal, commencé en 1808, est l'édifice le plus remarquable de la ville; on y voit une salle qui, par sa grandeur et la manière dont elle est décorée, peut rivaliser avec les plus belles salles de Paris et de Londres. Le théâtre, construit sur la place où se trouve le Kursaal, ne le cède, par le goût de son architecture, par la richesse de ses décors à aucune autre construction de ce genre. La grandeur de la salle a été calculée sur le nombre des habitants et celui des étrangers qui viennent passer à Wiesbaden la saison des eaux.

Il y a vingt ans, la source principale de Wiesbaden était entourée d'une muraille; aujourd'hui elle jaillit en liberté au milieu d'une promenade délicieuse, rendez-vous général de tous les étrangers qui viennent passer dans cette ville la saison des eaux. Tous les matins, de cinq à sept heures, un orchestre nombreux vient s'établir sur un des points de cette promenade, et, tout en buvant leur eau chaude, malades et curieux ont le plaisir d'entendre les airs les plus mélodieux de Weber, de Weigel et de Mozart, joués comme on ne les joue qu'en Allemagne. Une pareille musique et l'air frais du matin contribuent presque autant, j'en suis certain, à la guérison des malades, que l'énorme quantité de verres d'eau qu'on leur fait avaler chaque jour.

Il y a à Wiesbaden quatre sources principales, et onze sources secondaires qui fournissent de l'eau à tous les hôtels de bains. La plus abondante est celle appelée le Kurbrunnen : elle monte à cent cinquante-un degrés Fahrenheit; celle de l'Adler monte à cent quarante, et celle du Schützenhoh à cent dix-sept. L'eau de ces sources dépose, ainsi que Pline l'avait déjà remarqué, une pierre très semblable à la pierre ponce, et qu'on appelle *sinter;* on en voit de beaux échantillons cristallisés dans le musée de la ville. Les éléments principaux des eaux de Wiesbaden sont le carbonate de chaux, la magnésie, le muriate de natron, l'hydrochlorate de chaux et de magnésie, le sulfate de natron, un peu d'alumine, et un peu de fer dissous dans le carbonate de natron. Au reste, ces substances varient selon les différentes sources. Il faut trente-six heures pour que l'eau exposée à l'air se refroidisse; il se forme alors sur sa surface une pellicule mince, blanche, composée de chaux pure. Les médecins recommandent les eaux de Wiesbaden aux personnes atteintes de rhumatismes chroniques, de goutte, de paralysie des membres, de maladies métastatiques provenant de causes rhumatismales, psoriques, ou herpétiques; elles ont surtout beaucoup de vertu contre les abcès et les maladies cutanées.

Tous les étrangers qui ont visité Wiesbaden ne se lassent point d'en vanter les environs; et certes, quelque éloge qu'ils en puissent faire, ils n'exagèrent point. Qu'y a-t-il de plus joli, par exemple, que le Dietenmühl? Un chemin sablé, bordé de fleurs, qui part de la promenade du Kursaal, conduit à cette délicieuse solitude, si propice aux douces rêveries. Un peu plus loin, à une demi-lieue de la ville, sont les ruines du château de Sonnenberg (montagne du Soleil), qui s'élèvent majestueusement sur un rocher de schiste calcaire, et dominent le joli village du même nom. On dit que, dans les anciens temps, il y avait sur ce rocher un temple consacré au soleil. Quoiqu'il en soit, il est certain que le château dont on voit les ruines fut construit vers la fin du XII^e siècle; plus tard il servit d'habitation aux comtes de Nassau, et l'empereur Adolphe l'agrandit et le fortifia. Il fut dévasté pendant les guerres que le pays eut à soutenir au XIII^e siècle contre les Suédois, et vers la fin du XVII^e contre la France.

Biebrich, résidence du duc de Nassau actuel, se trouve à une lieue de Wiesbaden. Le château, qui s'élève sur la rive droite du Rhin, est construit dans le style moderne et à la française; il présente un magnifique coup-d'œil. De là, la vue s'étend sur un paysage des plus riants : sur le devant c'est le Rhin, couvert d'une multitude d'îles; dans le fond c'est Mayence. Le Rhin, en cet endroit, est large et majestueux; on dirait presque une ville flottante, tant est grand le nombre des embarcations de tout genre qui s'y croisent à tout moment sous vos yeux : tantôt ce sont des bateaux à vapeur qui passent avec la rapidité de l'éclair; tantôt des vaisseaux marchands; tantôt de longs radeaux, à la marche lente, qui transportent dans les Pays-Bas le bois des forêts de l'Allemagne.

Le parc de Biebrich rivalise avec ce qu'il y a de mieux dans ce genre; c'est une promenade délicieusement variée. On y remarque surtout un petit château, imitant l'architecture du moyen-âge, et bâti au milieu d'un lac, dans un endroit tout-à-fait romantique.

Le village de Schierstein est renommé pour son excellent vin, que l'on récolte notamment dans la vallée de Holle, et que l'on désigne souvent sous le nom de *lacryma diaboli* ou *lacryma infernalis.* Les vins de Dotzheim, de Fracunstein, de Clarenthal, ont aussi de la réputation; il s'en fait des envois au loin.

E. J.

---

Fin de l'article sur une Inscription indienne.
( Voir p. 127. )

22. Il se moquait de celui qui, dans les assemblées des doctes, était enivré de l'amour des arguments, et il le confondait avec des discours élégants et profonds, rédigés d'après la doctrine des Sastras; il n'épargnait pas l'homme qui, à raison de son pouvoir et de ses richesses sans bornes, était enflé d'orgueil pour la victoire qu'il avait remportée sur ses ennemis dans le champ de bataille.

*Comm.* Sastra est le nom générique que l'on donne aux livres sacrés de l'Inde.

23. Il eut un sein, mais il s'obstina à ne point lui apporter de fruit. Un homme de sa trempe ne saurait avoir beaucoup de goût pour la jouissance de la vie; il ne fut jamais favorisé de délices par l'obtention desquelles un homme va à un autre aumônier.

*Comm.* Ces mots, *un autre aumônier*, veulent dire la divinité.

24. Lui, qu'on aurait pris pour un autre Valmiki, vivant dans un âge ténébreux d'impiété, au milieu d'une race cruelle et terrible de mortels, fut un homme pieux qui développa la science des vertus dans des livres de contes moraux.

*Comm.* Valmiki, le plus grand et le plus ancien des poètes de l'Inde, est auteur du Ramayana; il vécut à la cour de Janaca, roi de Mithila. Les Védas sont les livres sacrés de l'Inde, ils datent du XIV[e] siècle avant notre ère; ce sont les seuls livres sacrés des Brahmes; ils ont été révélés par Brahma à Meno, qui les communiqua au sage Bhrigon, l'un des ancêtres du genre humain. Mais on ignore l'époque à laquelle ils furent remis en ordre par Viasa. Le célèbre W. Jones fait vivre ce dernier dans le XIV[e] siècle avant J.-C.

25. Son langage profond et agréable, pareil à Ganga, s'épanchant dans un triple courant perpétuel, purifié et chaste.

*Comm.* Ganga est le nom samscrit du Gange.

26. Lui près de qui, près des parents de qui les hommes avaient coutume de se réfugier, comme si c'eût été près de Brahma, attendit si long-temps dans l'espérance de devenir père, qu'enfin il arriva lui-même à l'état d'enfance.

27. Il a consigné sa généalogie sur cette colonne durable qui attire les regards de l'observateur par la beauté supérieure de son fût, dont l'élévation hardie et sans bornes comme ses propres idées, qu'on prendrait pour un poteau dans le sein de Kali, et au sommet de laquelle est assis Taskchya, l'ennemi des serpents et l'oiseau chéri de Hori.

*Comm.* Kali, une des trois grandes déesses indiennes, qui ne se plaît que dans le sang et le carnage; c'est la déesse du temps.

28. Garour, comme la renommée de Sri-Gousara-Misra, ayant erré jusqu'à l'extrémité du monde, et étant descendu même dans ses fondements, fut exalté ici avec un serpent dans sa bouche.

Ce travail a été exécuté par l'artiste Banderc-Bhadra.

Nous n'ajouterons aucune réflexion sur cette traduction, ni sur l'emphase dans laquelle cette inscription, qui n'est au fond qu'une généalogie, a été écrite; elle formera à nos lecteurs une idée du style des Indiens. A. M.

## INSTRUMENTS DE MUSIQUE
### CHEZ LES CHINOIS.

Parmi les peuples anciens qui ont cultivé la musique, l'on peut citer les Chinois comme ayant porté très loin l'amour de ce bel art. Rechercher quel en fut l'inventeur chez eux, ce serait s'exposer à énoncer quelque proposition vague et hasardée. Tout ce que nous savons, c'est que, dès la plus haute antiquité, la musique y fut portée à un point assez avancé. Confucius surtout lui fit faire de grands progrès. Pour les Chinois, comme pour beaucoup de nations de l'Orient, cet art était plus qu'un amusement; ils le regardaient comme une chose d'une grande importance, presque comme une langue; chaque note éveillait dans leur cœur un sentiment fixe et détermimé. Confucius désirait rendre la musique populaire, parce que, selon lui, elle peut servir de véhicule à toutes les nobles pensées dont l'homme a besoin de se nourrir. Son influence est si puissante, selon les docteurs chinois, qu'une des ruses des *mandarins* de guerre est de semer la licence et le désordre dans l'armée de leurs ennemis en faisant entendre aux soldats des airs voluptueux. Aussi *Linghen-Kiéou*, l'orphée des Chinois, disait-il, quand je frappe les cordes harmonieuses, les animaux sauvages m'entourent en sautant de joie. Nos mœurs diffèrent tant de celles de cette nation, que nous ne pouvons nous faire une idée de ces effets, même en diminuant beaucoup de leur exagération; mais au moins faut-il reconnaître que ces peuples ont une sensibilité toute différente de la nôtre. Leur musique ancienne était beaucoup plus avancée qu'elle ne l'est aujourd'hui; cela tient à ce que les livres qui traitaient de cet art, ont été détruits par je ne sais quel empereur forcené qui ordonna de les brûler, et cette perte n'est pas celle qui excite le moins de regrets. Il ne leur reste plus que quelques airs anciens qui se sont transmis par tradition, et qui ont une ressemblance frappante avec les chants écossais. Ils ont douze tons, six ascendants et six descendants, entre lesquels se trouvent cinq notes semblables aux nôtres. Ces tons portent le nom de *lus*. Ils n'élèvent jamais la voix par tons ou demi-tons, mais bien par quarts, quintes ou octaves. Leurs idées sur l'harmonie diffèrent totalement de celles des Européens. Tous les musiciens chantent à l'unisson, et les instruments répètent la même note sur le même ton. Leurs instruments sont en assez grand nombre; ils en ont de huit sortes comme ils distinguent huit sortes de sons. Il en est un qui, ne se trouvant que chez eux, mérite d'être décrit, c'est celui qu'ils appellent *king* (fig. 1). Ce peuple observateur sut, de bonne heure, mettre à profit certaines pierres sonores qui se tirent de la province de *Lean-Tcheou*. Leur propriété était connue 2200 ans avant l'ère chrétienne, et on les trouve spécifiées dans le rôle des tributs que la province, nommée ci-dessus, devait payer à l'empereur. Les plus pures étaient réservées pour les instruments de la maison impériale; les autres étaient abandonnées aux particuliers. Ces instruments étaient formés de seize pierres taillées selon la règle des *lus*. Pour rendre le son plus grave, on prenait sur l'épaisseur en en ôtant autant que cela était nécessaire; pour rendre le son plus aigu, on prenait au contraire sur la longueur. Le *king*, étant à l'octave au-dessus des *lus*, moyens dits naturels, ses dimensions se prennent sur les *lus* aigus appelés *demi-lus*.

Chaque pierre a la forme d'une équerre, et se divise en deux parties; l'une, supérieure ou *la caisse a, b, c, i;* l'autre, inférieure ou *tambour*.

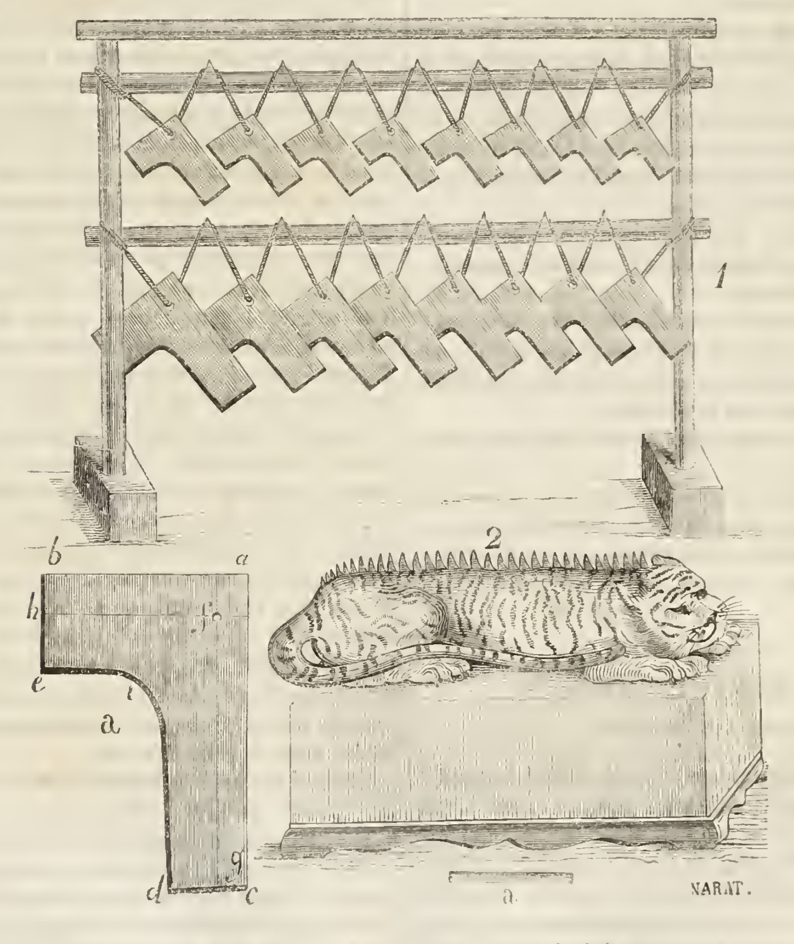
Pour trouver le point de suspension, les Chinois divisent la ligne *b, e*, en deux portions égales; du point de division, ils abaissent une perpendiculaire sur la ligne *a, c;* ils font une opération analogue sur l'autre branche de l'équerre, et le point *f*, de rencontre des

deux lignes, est aussi celui par lequel la pierre doit être accrochée à son support. Le musicien frappe la partie inférieure de cet instrument avec un maillet de bois, semblable à un *gong*. Cette pierre, analogue à celle que Pline appelle *calcophonos* (au son d'Airain), paraît être la même qui compose certains rochers de l'Islande. Elle rend un son qui tient le milieu entre le son de l'airain et celui du bois, moins aigu que le premier, moins sourd que celui du second, et plus brillant et plus doux que l'un et l'autre.

Ces instruments se placent sur les marches qui conduisent dans les salles. Les Chinois avaient perdu le secret de construire le *king* avec la justesse qu'il exige ; ce n'est que lorsqu'on a eu retrouvé un *king* ancien, que les docteurs ont convenu que les seize pierres, dont il se composait, rendaient quatre tons au-dessus des douze *lus*.

La musique est presque un besoin chez les Chinois; toutes les cérémonies de leur religion sont accompagnées d'une sorte de chant grave qui rappelle celui de nos églises. De nombreux musiciens escortent les nouveaux mariés, et des religieux chargés des funérailles, accomplissent leur œuvre avec des rits lugubres et des chants plus tristes encore; des mendiants aveugles courent le pays avec une sorte de *vielle*, et les mandarins sont toujours précédés de fifres et de timbales. Aussi, ont-ils des instruments pour chaque partie de leur habitation ; le vent se joue dans les clochettes harmonieuses qui pendent aux toits des palais et des bonzeries. Le *king*, dont nous venons de parler, placé sur le seuil de leurs appartements, et mis en mouvement par l'aile invisible de quelque génie de la nuit, berce leur sommeil de ses sons éclatants; enfin, dans leurs salons, au milieu d'une foule d'autres instruments à cordes ou à vent, il s'en trouve un où ils se sont plu à étaler tous les caprices, qui, chez eux, distinguent l'art. Cet instrument, appelé *ou*, est construit en bois d'une espèce de sapin, connu sous le nom de *kicou* ou *tsicou*. Il représente un tigre couché (fig. 2), posé sur une caisse qui lui sert de support. Cette attitude de repos exprime, selon les Chinois, l'empire que l'homme exerce sur les animaux les plus féroces. Sur le dos du tigre, s'étend une espèce d'arête formée de vingt-sept chevilles, ayant la pointe en bas, et du même bois que le reste de l'instrument. Ces chevilles ressemblent aux dents d'une scie, et sont appelées *tsau-gu*. On tire de cet instrument jusqu'à six tons pleins; je ne sais par quelle idée symbolique, il se place au nord-ouest des autres instruments. On le joue sur la fin du concert, en promenant sur le haut des chevilles une planchette mince, du même bois de *kicou*, et portant un pied de longueur sur un pouce de largeur, et une ligne d'épaisseur. C'est au son de cet instrument qu'ont lieu les danses bizarres, aux mouvements saccadés ou lents, aux poses lascives, exécutées par de jeunes bonzes, devant la table des ancêtres, au milieu d'un banquet.

A. Vayssière.




(Instruments de musique chez les Chinois.)

## ALEXANDRIE EN SYRIE.

Outre la colossale renommée que le conquérant macédonien laissa partout sur ses traces; outre le souvenir de cette guerre de Titans, semé depuis les oasis brûlantes jusqu'aux bords du Gange; depuis l'Éthiopie jusqu'aux déserts alors inconnus, où le Scythe errait pauvre et indépendant, le vainqueur des Perses et de Porus laissait aussi sur son passage d'autres monuments plus durables, chacun de ses généraux qui plus tard devaient être des rois, bâtirent nombre de cités dont beaucoup ne sont aujourd'hui que des ruines ou ont perdu le nom que leur avaient imposé leurs orgueilleux fondateurs; il n'est pas jusqu'au cheval Bucéphale qui n'ait eu une ville élevée autour de son tombeau. Parmi celles qui portèrent le nom d'Alexandrie, celle dont nous allons entretenir nos lecteurs ne fut pas la moins célèbre. Bâtie au fond du golfe Issicus, près de l'endroit témoin de la défaite de Darius (Issus), elle fut placée là comme un trophée sur un fameux champ de bataille. Et en effet, il n'y avait que la main d'un conquérant jaloux de consacrer par un monument une des plus belles pages de son histoire, qui pût bâtir une ville dans un pareil lieu; car des marais qui l'environnent s'élèvent continuellement des exhalaisons putrides qui, selon Volney, emportent annuellement le tiers des Européens qui y abordent pour le commerce. Au temps de la domination des Grecs, comme sous celle des Romains, elle dut contenir peu de monuments célèbres, du moins les géographes anciens n'en font-ils pas mention? Strabon se contente de dire qu'elle fut bâtie par Alexandre-le-Grand, et Ptolémée n'en parle que pour nous dire qu'elle était comprise dans la province *Aria*, et qu'en conséquence on l'appelait *Alexandria Ariorum*. Peut-être aussi, comme tant d'autres villes autrefois fameuses dans ces belles contrées, tout son ancien éclat s'est-il effacé; il n'en est pas autrement des palais de Tedmor et de Baalbek, effacés de la surface de la terre ou ensevelis dans les sables du désert. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'Alexandrie moderne n'est guère qu'un misérable hameau qui ne doit sa faible existence qu'à la rade qu'il commande. Dans ce triste séjour, tous les habitants portent les traces de l'air fiévreux qui les dévore; jaunes et presque tous hydropiques, on dirait à voir leur ville de sépulcres, une génération échappée un moment du tombeau.

Dans le moyen-âge, elle fut témoin des exploits chevaleresques des croisés, et ses habitants purent entendre le bruit des murs d'Antioche croulant sous les coups des bandes que conduisaient les Godefroi, les Tancrède et les Raymond de Toulouse. Encore aujourd'hui l'on voit, non loin de son enceinte, des restes de tours sur l'emplacement d'un château fort bâti par Godefroi.

Elle fut encore célèbre par ses relations avec Alep et Bagdad, au moyen de pigeons sous l'aile desquels on attachait la lettre contenant le message. Ces oiseaux, pressés de revoir leur nid, dès qu'on leur donnait la liberté, s'envolaient d'une rapidité sans égale, et la dépêche arrivait d'autant plus sûrement que la plaine immense qui part des rives de la Méditerranée et s'avance jusque sur les bords du golfe persique leur permettait de voir de très loin le but vers lequel ils se dirigeaient. Depuis une cinquantaine d'années ces relations ont cessé, interrompues par les voleurs kourdes qui se sont avisés de tuer les pigeons.

A deux ou trois lieues d'Alexandrie, s'élèvent les montagnes connues des anciens sous le nom de chaîne de l'*Amanus :* là, sont des villages charmants dans les sites les plus pittoresques dont les habitants jouissent de l'air le plus pur et le plus doux, tandis que leurs malheureux voisins sentent la vie se flétrir dans sa racine, sous l'influence mortelle de l'air infect qu'ils respirent. Ces montagnards adonnés presque uniquement aux soins de leurs troupeaux, qui consistent en chameaux, en moutons et en buffles, portent le nom d'Ansarié, et leur origine est assez curieuse pour qu'elle mérite d'être rapportée. Dans le IX<sup>e</sup> siècle, un vieillard du bourg de Nassar, passait pour saint dans l'esprit du peuple, et se vit l'objet des persécutions du gouverneur de l'endroit; délivré de sa prison par la fille du geôlier qu'il avait convertie à sa doctrine, il se mit à prêcher parmi le peuple, et bientôt il eut un grand nombre de partisans, qui prirent le nom d'Ansarié pluriel arabe du mot *nasar*.

Leurs croyances sont un mélange bizarre d'idées empruntées au christianisme et d'anciennes superstitions païennes.

Alexandrie, plus vulgairement connue sous le nom d'Alexandrette, ou sous celui de Skandaroun, que lui donnent les Syriens, est le port d'Alep : c'est de là que s'exportent toutes les marchandises arrivées de l'Inde et de la Perse, par les caravanes de Bagdad; c'est là aussi qu'abordent les vaisseaux européens, Alexandrette étant le port le plus sûr de la côte de Syrie, presque toujours tourmentée par les vents du sud et de l'ouest, et par ces tourbillons quelquefois effrayants qui se précipitent des cimes du Liban, et chassent au loin les vaisseaux sur leurs ancres.

---

## LES ENTOZOAIRES.

*Précis des opinions des naturalistes sur leur mode de formation. — Leur classification. — Filaires. — Strongles. — Ascarides — Échinorhynques. — Distomes. — Ligules. — Tœnias. — Hydatides. — Pseudo-Helminthes. — Planaires.*

Ce n'est pas seulement la surface du globe que la nature a peuplée d'une quantité innombrable d'êtres animés dont les découvertes des naturalistes nous révèlent tous les jours l'existence, elle a encore placé dans l'intérieur même des animaux d'autres animaux pour lesquels les premiers sont un autre monde et qui peut-être aussi logent dans leur corps des êtres nouveaux qui nous échappent par leur ténuité, en sorte que ces créatures multiples pourraient se comparer à une suite de sphères qui se contiennent les unes les autres sans cesser de demeurer distinctes.

Ces animaux qui vivent de la sorte à l'intérieur de l'homme et des mammifères, furent long-temps connus sous le nom générique de vers intestinaux; on savait alors à peine leur histoire, on ne les avait étudiés que sous le point de vue médical en un mot leur connaissance était encore bien peu avancée. Les travaux de plusieurs naturalistes allemands et français, et notamment ceux de Rudolphi, de Bremser, de Lamark

et d'Oken, firent faire de rapides progrès à cette intéressante partie de la zoologie ; le nom de vers intestinaux fut peu à peu abandonné, il ne pouvait convenir à un ordre d'animaux qui n'avaient pas tous la forme vermiculaire et qui ne se logeaient pas exclusivement dans la cavité intestinale, on adopta bientôt le nom d'helminthes, puis celui d'entozoaires, dû à M. de Blainville, généralement en usage aujourd'hui, son origine grecque, *entos*, intérieur, et *zoon*, animal, indique parfaitement l'ordre d'animaux qu'il désigne.

L'existence des entozoaires présentait quelque chose de trop extraordinaire pour qu'on ne s'occupât pas activement de sa nature et de son principe. Comment ces animaux se trouvaient-ils dans des corps animés? y prenaient-ils naissance? y étaient-ils introduits par des circonstances extérieures? telles étaient les questions qu'il fallait résoudre.

Si les helminthes se sont introduits dans l'intérieur des animaux, soit à l'état d'œuf, soit à l'état de complète formation par les aliments, les boissons, l'air même ou tout autre moyen, on doit en rencontrer vivant sur la surface de la terre, et cela même fréquemment, puisque rien n'est si commun que leur présence chez les mammifères surtout, et cependant il n'en est rien ; les tœnias, les ascarides, que certains naturalistes avaient recueillis en plusieurs endroits et qu'ils donnaient comme des tœnias et des ascarides, ne se trouvèrent jamais identiques à ceux qu'on observait à l'état de vers intestinaux, et cette première hypothèse fut peu à peu abandonnée et remplacée par une seconde qui vint la modifier. Nous voyons la plante changer d'aspect suivant le terrain où elle végète, suivant la culture qu'on lui donne. Introduits dans les cavités intérieures des êtres animés, soumis à un nouveau mode d'existence, les entozoaires devront, sous de nouvelles influences extérieures, changer de forme et presque de nature ; telle sera donc la raison pour laquelle on ne trouvera jamais à l'air libre des animaux qui leur soient absolument identiques. Cette seconde explication tomba également sous de nouvelles objections : si les vers de terre se métamorphosaient ainsi une fois admis à ce genre de vie interne, cette métamorphose ne pourrait être instantanée ; comment n'avait-on jamais rencontré d'entozoaires en train d'opérer cette mutation de formes, et d'ailleurs, sortis du corps où ils vivent, les helminthes, rendus à leur état naturel et primitif, devraient changer de formes, retourner aux premières et vivre : tout au contraire ils meurent aussitôt.

Il ne restait à ceux qui ne voulaient pas regarder le corps de l'animal, comme donnant lui-même naissance à l'entozoaire, que d'admettre que les œufs d'une ténuité telle qu'elle échappait à toute humaine observation, chassés par les pores, avec les déjections de l'intérieur de l'être où habitait l'helminthe qui les avait pondus, étaient portés dans le corps de nouveaux animaux dont la chaleur était nécessaire pour les faire éclore. On citait, à l'appui de cette troisième hypothèse, l'exemple de certains insectes qui déposent leur ponte dans les intestins de mammifères où elle éclot et où l'insecte demeure à l'état de chrysalide jusqu'à ce qu'arrivé à sa complète croissance il retourne vivre à l'air libre. L'exemple était bien choisi et concluant, mais il est évident qu'une pareille explication ne faisait que reculer la difficulté, que la formation du premier tœnia, du premier strongle, des premiers entozoaires, enfin que la question demeurait inexpliquée, à moins d'admettre que Dieu, en créant le premier homme, n'eût rempli son corps des douze cents espèces de vers intestinaux que nous connaissons. Il est un fait d'ailleurs bien connu, c'est que plusieurs entozoaires sont vivipares, par conséquent, que cette théorie ne pourrait pas même leur être appliquée.

Au milieu de toutes ces incertitudes, plusieurs naturalistes vinrent jeter l'idée de conception spontanée, idée qui, disaient-ils, à l'abri de toutes ces objections, résolvait seule la difficulté. Sans doute qu'ils avaient raison, jusqu'à un certain point ; mais pour résoudre une difficulté, n'en soulevaient-ils pas une plus grande? Comment concevoir que d'une partie de notre corps, par excès de vie, ou nous ne savons plutôt par quelle secrète opération, un être si différent de nous prenait naissance? Ce dernier système compta beaucoup de partisans ; il compta aussi un grand nombre d'adversaires parmi ceux qui en mesuraient toutes les conséquences. Il ne nous appartient pas de juger une question qui ne pourra sans doute l'être jamais ; il nous a suffi de mettre nos lecteurs au courant de la question, c'est la meilleure introduction que nous puissions donner à l'examen que nous présentons des principaux genres d'entozoaires, nous aurons d'ailleurs apporté une preuve de plus de l'impuissance des sciences toutes les fois que, s'écartant du cercle des faits positifs, elles cherchent à en pénétrer l'essence, elle n'a plus alors de guide et marche au hasard.

Les classifications des entozoaires, ont varié aux différentes époques de la science et suivant les auteurs qui ont traité de l'helminthologie. Les unes, et ce sont les plus simples, divisent les entozoaires d'après leurs formes extérieures ; par exemple on les range souvent en trois classes : cylindriques, aplatis, vésiculaires. D'autres les distinguent d'après la nature même de leur organisation, enfin plus savantes et plus compliquées, les dernières les classent d'après l'ensemble de leurs différents caractères. De ce nombre est la méthode de Rudolphi que nous adopterons ici, tant à cause de la clarté que parce qu'elle est aujourd'hui la plus généralement répandue.

Rudolphi a établi cinq classes qui sont les suivantes :

1° Les nematoïdes, dont le corps est élastique, arrondi, le canal intestinal pourvu d'une bouche et d'un anus. Dans cette classe, les deux sexes sont séparés sur deux individus différents.

2° Les acanthocéphales, au corps aussi élastique, aux sexes distincts, mais dont l'extrémité antérieure est pouvue d'une sorte de trompe rétractile et garnie de crochets disposés par séries.

3° Les trématodes, dont les individus sont tous androgynes, les formes variées, le corps déprimé et souvent garni de suçoirs.

4° Les cestoïdes, androgynes comme les trématodes au corps allongé, et dont la tête, rarement pourvue de lèvres, est le plus souvent armée de suçoirs.

5° Les cystoïdes, dont le corps déprimé et un peu arrondi se termine en arrière par une vessie pour

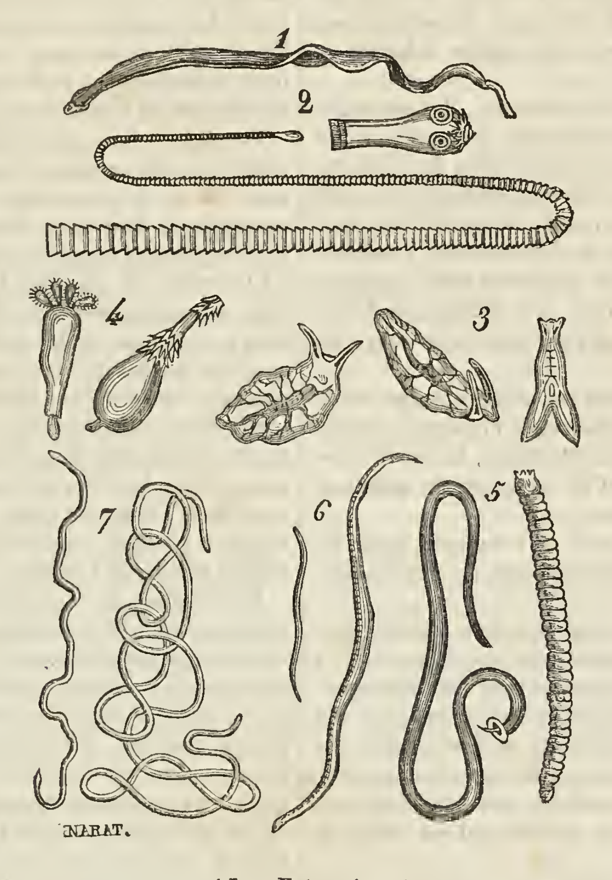
chaque individu ou commune à plusieurs ; quant aux organes de la génération, ils sont encore mal connus.

Examinons maintenant chacun de ces ordres séparément.

Le premier genre que nous présentent les nematoïdes, sont les filaires, qui habitent non-seulement le corps des animaux vertébrés, mais encore celui de certains insectes et de certaines larves ; les endroits où ils se logent sont nombreux, c'est tantôt autour des yeux, dans les bronches, dans la cavité de la poitrine, tantôt dans le foie, l'estomac, les intestins. Ces entozoaires ont le corps allongé, cylindrique, presque d'un égal diamètre dans toute son étendue, leur bouche est orbiculaire ; ils sont libres, souvent adhérents aux organes.

La plus célèbre espèce de filaire est celle que l'on connaît sous le nom de ver de Médine ou de Guinée ; elle est répandue dans les pays chauds. Ce ver s'introduit jusque dans la plante des pieds, d'abord sa grosseur n'excède pas celle d'un tuyau de plume, mais il atteint bientôt la longueur de dix pieds, le malheureux qui le renferme expire souvent au milieu des convulsions nerveuses effrayantes, qu'excitent les morsures de l'animal.

Cet entozoaire, outre les deux noms que je viens de citer, en porte encore un grand nombre d'autres, les Français l'appellent également ver cutané ou dragonneau du mot grec dracontion, par lequel les médecins de l'antiquité l'ont désigné. Albucasis le nomma vena cruris, Avicenne et Rhazes, vena medeme, medinansis, qui est le même nom que celui d'Almedini ou ver de Médine, sous lequel nous l'avons désigné. Cet helminthe a été connu très anciennement, puisqu'il en est déjà question dans Agatharchides, historien et philosophe du II^e siècle avant notre ère, ainsi que dans Plutarque, qui raconte que les peuples qui séjournaient près de la Mer Rouge furent tourmentés par de petits vers qui, sous forme de petits serpents, rongeaient leurs bras et leurs jambes. Plusieurs médecins ont d'abord pensé que ce filaire n'était pas un animal, mais un corps formé par un dépôt de pus et de sang, ou une circonstance analogue ; d'autres, forcés de reconnaître l'existence d'un animal, ont cru qu'il n'était autre chose que la larve d'un insecte qui déposait ses œufs sous la peau. Mais toutes ces opinions sont actuellement abandonnées.




( Les Entozoaires. )

Le dragonneau n'est pas la seule espèce de filaires que l'on connaisse, il en existe au contraire un grand nombre, tel que le grêle, le papilleux, l'attenué. Ces entozoaires sont si communs dans les contrées intertropicales, et notamment à l'île de Curaçao, qu'un voyageur assure que plus de la moitié des habitants en est incommodée.

Le meilleur moyen de se débarrasser de ces hôtes dangereux, c'est de les extraire ; au reste le traitement que demande la maladie est long et pénible (voy. fig. 7).

Un autre genre de nematoïdes, non moins redoutable que celui-là pour l'homme et les animaux, est celui des strongles (fig. 5), dont les espèces nombreuses se rencontrent chez les vertébrés, et se reconnaissent par leur corps cylindrique, élastique, atténué aux deux extrémités. La queue du mâle est terminée par une bourse d'où sortent les organes de la génération. Leur bouche est orbiculaire, munie

tantôt de cils raides, tantôt de papilles variables en nombre, quelquefois la bouche est complètement nue; mais le caractère le plus distinctif du strongle est la forme de la queue du mâle. Leur système nerveux est très simple, il consiste en un nerf unique qui s'étend de la tête jusqu'à la queue, garni dans son trajet de plusieurs ganglions.

Le strongle géant est l'espèce la plus célèbre et la plus effrayante. C'est un ver dont la grosseur est quelquefois celle du petit doigt; il atteint jusqu'à trois pieds de long et habite le tube digestif, principalement les reins des animaux carnassiers; il se rencontre heureusement fort rarement chez l'homme. Ces petits serpents présentent une couleur d'un rouge le plus vif, au sortir du corps de l'animal, dont ils ont le plus souvent amené la mort, mais ils perdent peu à peu dans l'esprit de vin cette teinte éclatante et passent au brun.

Plus communs que les strongles, les ascarides (fig. 6) se trouvent dans l'œsophage, les poumons, en général dans presque toutes les parties du corps des vertébrés, une seule espèce a été trouvée dans un mollusque. Les variétés en sont très multipliées, nous citerons particulièrement le lombricoïde, l'ascaride du chat, le spiculigne, qui se trouve dans l'estomac du cormoran; le serpentule, qui attaque le héron cendré, le vermiculaire, qui n'a guère que cinq à six lignes.

La couleur des ascarides est ordinairement rouge brunâtre, le corps est cylindrique et presque également aminci vers les deux extrémités, le double organe générateur qui sort de la queue du mâle sert assez à distinguer les sexes.

Les ascarides sont souvent si nombreux qu'on les rencontre par pelotes dans l'estomac de certains animaux.

Ce sont ces helminthes qui attaquent particulièrement les enfants, ils ne sont pas fort dangereux, à moins qu'ils ne sortent du canal intestinal et ne s'introduisent dans d'autres parties du corps; ceux qui pénètrent dans l'estomac causent ordinairement, par l'excitation qu'ils y portent, un vomissement qui débarrasse promptement le malade, non cependant sans que l'estomac souffre des efforts qu'il est obligé de faire.

L'ordre des acanthocéphales ne contient qu'une seule espèce dont les genres sont, il est vrai, fort nombreux; c'est celle des échinorhynques (fig. 4).

Leur caractère principal est un prolongement rétractile antérieur, garni de crochets, auxquels on a donné le nom de trompe, trompe au moyen de laquelle ils adhèrent à la membrane muqueuse des intestins, le reste de leur corps flottant librement dans le canal intestinal, en sorte que, si l'on veut arracher un échinorhynque de la partie du corps où il est ainsi fixé, on laisse ordinairement le dard dans la plaie qu'il a faite, ou l'on arrache une partie de la membrane. On ne sait, au reste, rien de bien positif sur leur mode de développement.

Parmi les nombreuses espèces qui ont été décrites, on en distingue surtout une chez laquelle le corps, au lieu d'être terminé par une trompe, est garni d'une bulle ou ampoule sphérique, remplie d'un liquide transparent; cette petite bulle se termine par un disque sur lequel, au lieu de crochets, se voient de petits tubes cornés, ovalaires, disposés en rayon au nombre de dix-huit ou vingt, allant de la circonférence au centre où se trouve une petite ouverture.

Lorsqu'on le trouve dans l'intestin, cet entozoaire est aplati et ridé, mais placé dans l'eau il ne tarde pas à devenir lisse et à se gonfler.

Les distomes ou douves appartiennent à l'ordre des trématodes, leur corps est mou, déprimé, subarrondi; le nombre des espèces monte à plus de cent quarante.

Nous ne parlerons que du genre principal, appelé distoma hepaticum, ou douve du foie. La longueur de ce ver n'est guère que de quatre à cinq lignes, il a la forme d'une lancette, est obtus à ses deux extrémités. Il se rencontre principalement chez les ruminants. La présence de ces vers, chez les moutons, leur occasionne souvent des hydropisies; on les détruit ordinairement en faisant prendre à celui qui en est attaqué, de l'huile empyreumatique de Chabert.

Les ligules forment un des genres principaux des cestoïdes, très communs chez les oiseaux et les poissons, ils ne se rencontrent que rarement chez les mammifères, leur corps long et déprimé n'offre aucune apparence d'organes de la génération (fig. 1), et est traversé par un sillon longitudinal. Ils ont la vie dure, on a même assuré en avoir trouvé encore vivants dans des poissons cuits, mais on aura sans doute pris pour des indices de vie chez ces entozoaires les convulsions excitées dans leurs fibres par la transition subite d'une température chaude à une froide. Ces ligules sont eux-mêmes regardés en Italie comme un mets recherché. Ils peuvent atteindre la longueur de cinq pieds; mais parvenus à ce développement, ils amènent presque toujours la mort de l'animal à l'intérieur duquel ils habitent.

Le tœnia est de tous les entozoaires le plus connu et un des plus fréquents chez l'homme. Hippocrate, Pline et Galien en ont parlé dans leurs écrits. Ce nom qui veut dire en grec bandelette, ruban, vient de ce qu'en effet sa forme présente avec cet objet une grande analogie. Son corps est mou, extrêmement allongé, déprimé, composé d'un grand nombre d'articulations distinctes terminées par un renflement céphalique, pourvu de deux paires de suçoirs et d'une sorte de pompe courte ou rostre garni souvent de deux couronnes de crochets. Il atteint une longueur tellement considérable que, d'après les morceaux rendus, en l'espace de quelques jours, par des personnes tourmentées par le tœnia, on peut évaluer sa longueur à trente pieds; car Bremser remarque fort bien qu'on n'a jamais vu de tœnia entier.

L'extrême mollesse de cet helminthe ne permettant pas de le disséquer complètement, son organisation est encore imparfaitement connue. Nous dirons seulement que ce renflement céphalique, par lequel le corps se termine, affecte des formes différentes qui servent à distinguer les espèces. Cette tête est comprimée et formée d'un tissu rétractile, le reste du corps, dont l'enveloppe générale n'est qu'une peau recouverte d'un léger épiderme, est traversé dans toute sa longueur par le canal digestif. Chaque suçoir du tœnia ressemble à une fleur de muguet.

Le mode de reproduction des tœnias est fort singulier. Leurs œufs, globuleux, sont portés par les dernières articulations qui se détachent à mesure et sont

rendues par l'animal, puis par l'homme qu'habite cet entozoaire, tandis que les articulations placées du côté de la tête ne sont pas encore formées.

Les tœnias attaquent les vertébrés, deux espèces sont particulières à l'homme : le tœnia large, ou bothriocéphale, qui se rencontre dans la race humaine, en Russie, en France, en Suisse, et le tœnia solium, ou ver solitaire, qui se trouve chez les habitants d'à peu près tous les climats.

La présence du ver solitaire, ainsi appelé parce-qu'on a cru long-temps que deux vers de cette espèce ne pouvaient pas attaquer le même individu, se combat par les moyens employés contre les autres vers, mais il ne cède que difficilement à l'action de tout vermifuge.

La largeur du tœnia solium varie beaucoup (fig. 2); vers la fin de la tête il n'a souvent qu'un quart ou qu'un tiers de ligne de largeur ; mais il augmente peu à peu jusqu'à trois, quatre et même six lignes ; sa grosseur est aussi très variable, sa tête, fort petite, n'a pas de forme constante, et les suçoirs en sont tantôt proéminents, tantôt rétractés.

Nous ne dirons qu'un mot des hydatides, sortes de petites vésicules pleines d'eau, que l'on trouve dans différentes parties du corps des animaux.

Ce n'est guère que vers la fin du XVII[e] siècle, que la nature animale de ces globules aqueux a été découverte. Le liquide qui s'y trouve renfermé, d'une couleur limpide, est plus ou moins épais, et se transformant quelquefois en une substance compacte, alors que l'hydatide se trouve dans un état morbifique. Ces six entozoaires se divisent en deux classes, les cysticerques et les échinocoques. Les premiers, qui présentent un rudiment de tête, offrent par cet organe quelque analogie avec celle du tœnia ; ils attaquent surtout les animaux domestiques, une variété d'un blanc jaunâtre, de la grosseur d'un grain de chenevis, cause chez le porc la maladie appelée ladrerie.

Les seconds habitent les poumons et le foie des ruminants. En général, ces entozoaires produisent une hydropisie, amènent la mort de l'individu dans le corps duquel ils se logent.

Telles sont les principales espèces d'entozoaires que nous avons voulu faire connaître à nos lecteurs; nous terminerons cet article par quelques mots sur les pseudo-helminthes, c'est-à-dire les animaux souvent confondus avec les véritables vers intestinaux.

Nous citerons principalement les planaires, représentés dans la fig. 3, encore mal connus, mal étudiés, et dans lesquels on avait cru retrouver des tœnias et des ascarides vivant à l'air libre. Ils se rencontrent le plus souvent dans les étangs ou dans la mer ; leur corps est mou, gélatineux, nu et contractile ; on suppose qu'ils sont ovipares.

Nous nommerons encore le ditrachychere rude, dont la nature animale n'a même pas été encore bien constatée, l'ascaride séphanostome et conosome, larves de mouches confondues avec des helminthes, enfin le diacanthos polycéphale encore plus imparfaitement étudié que les précédents.

Enfin le nom de pseudo-entozoaires ne suffirait pas aux prétendus vers rendus par les dents, au dire de certaines personnes ; on doit qualifier ceux-là du nom d'entozoaires imaginaires, puisque ces vers n'ont jamais existé, et que cette erreur des gens peu versés dans l'helminthologie provient de la confusion grossière de vers et des germes des graines avec lesquelles se préparent les fumigations prises par ceux qui souffrent d'une odontalgie. ALFRED MAURY.

---

## LE ROI JEAN ET SON ÉPOQUE (1350-1364).

### PREMIER ARTICLE.

Il est une époque généralement inconnue dans l'histoire de la vieille monarchie de France, époque dramatique pourtant, où le peuple apparaît sur la place publique, et se montre dans toute son énergie de bouleversements et de révoltes. Cette époque est celle du roi Jean, fils de Philippe-de-Valois ; naguère encore, on ignorait les particularités les plus essentielles du règne de ce prince. Au point où sont arrivées les études historiques, une telle omission n'est plus permise, et nous allons chercher à pénétrer ces mouvements de métiers et de halles, d'où surgirent de grandes figures populaires, le prévôt Marcel et le fameux roi de Navarre, Charles-le-Mauvais.

Les carrés de lances de Philippe-de-Valois et ceux d'Édouard, roi d'Angleterre, s'étaient trouvés en présence devant Crécy ; là, il y eut défaite des chevaliers de France. Tous les chroniqueurs la racontent en larmoyant ; la noblesse y perdit sa gloire et ses éperons. Philippe-de-Valois survécut peu à la triste journée de Crécy ; la peste ravageait alors la France et l'Europe ; Édouard promenait ses armées, de Calais jusque sous les vieilles tours de Paris. Dans ces déplorables circonstances commença le règne du roi Jean.

Depuis le treizième siècle, les progrès de la classe bourgeoise s'étaient toujours accrus. Cette multitude de serfs, de vilains, d'abord organisés en communes, avaient agrandi les villes, bâti des remparts, creusé des fossés avec leurs ponts garnis de fer. Un hôtel de ville réunissait les magistrats ; la cloche appelait les habitants sur la place publique et dans les halles, pour juger les intérêts communs ; c'étaient là que se délibéraient les affaires de la cité, si l'on devait aide au roi ou au seigneur, si l'on se confédérerait avec une ville voisine, si l'on établirait un péage sur un pont ou sur une route ; si on lèverait des archers, sergents d'armes pour se défendre contre le sire du voisinage, ou contre l'évêque, ancien seigneur de la cité. Presque toutes les villes un peu importantes avaient vu se modifier leurs droits primitifs de communes, et étaient alors organisées en bourgeoisies. Le prévôt, d'abord désigné par le roi, était presque partout devenu l'élu des habitants, de sorte que l'établissement des prévôtés avait peu modifié l'esprit général des municipalités ; les noms seuls des magistrats avaient changé. Les échevins n'étaient que des hommes de la ville, défendant ses intérêts contre toute usurpation laïque ou cléricale ; on ne voyait plus ces vilains, à peine sortis du servage, gagnant leur vie avec difficulté. Le titre de bourgeois de Paris, d'Orléans, de Bourges, équivalait à celui d'homme de noble race. Le bourgeois avait sa maison à tourelles, son coffre bien garni d'écus d'or, et il possédait des terres productives autour de la cité.

La classe des artisans et des ouvriers se distinguait

peu des bourgeois, confondue avec elle par de communs intérêts. Tout homme libre était affilié à un état, à une corporation de marchands ou de métiers. Une des premières ordonnances du roi Jean, établit les rangs, les distinctions, et jusqu'aux prix de services dans cette longue série de corporations. Les boulangers et meuniers de Paris sont en tête, comme les plus utiles; quatre prud'hommes, élus par le prévôt des marchands, devaient visiter deux fois par semaine, le pain et les boulangeries, pour voir si le poids était suffisant; vingt-quatre mesureurs présidaient aux marchés de farine, en place de Grève et de la Juiverie. Les marchands de vin formaient le second état; on ne leur permettait pas de débiter du vin en leur maison, après le son du couvre-feu. Le marché de poissons de mer se tenait par permission du roi. Les bouchers avaient le cinquième ordre; ils étaient nombreux et vigoureux; leurs gros coutelas, leurs chiens de garde, leurs valets écorcheurs leur donnaient une grande importance. Après, venaient les drapiers en gros, bons bourgeois, mais pillards et voleurs. Ensuite, se classaient les vignerons, les tonneliers, charpentiers, laboureurs, tous sous l'invocation de M. Saint-Jacques. Puis, les noirs charrons, marchands de fer, de foin et charbon; les changeurs de vieux étain contre du neuf, les faiseurs de boudins et d'andouillettes. Et par dessus toutes ces corporations, on comptait, chacun sous sa bannière, les marchands de soie, de drap d'or, de joyaux, racleurs de parchemins, enlumineurs d'images et entailleurs de crucifix d'ivoire.

Chacun de ces états formait comme une société à part, espèce de république avec ses magistrats. L'influence du prévôt des marchands, homme essentiellement bourgeois et populaire, s'était accrue depuis le règne de Philippe-Auguste; il avait pris toute l'importance du lord-maire, dans la cité de Londres. Les corporations avaient des chaperons particuliers; au lieu du blason féodal, des signes emblématiques, des tourelles et des cimiers, les métiers portaient l'image de leur patron qui protégeait la confrérie. Lorsque le roi Jean fit son entrée à Paris, tous les métiers allèrent à son encontre, et ce fut là qu'on vit se déployer la magnificence des corporations; non-seulement les rues étaient tendues de belles et grandes étoffes, mais les bons bourgeois, les marchands de Paris s'étaient vêtus de chaperons uniformes pour chaque compagnie, et avaient, au devant des instruments de musique, vielles et cornemuses. Chaque confrérie avait le privilége de s'armer et de se réunir sur la convocation de ses prieurs. Les dimanches, les métiers s'exerçaient au tir de l'arbalète, de l'arc, comme bons archers; ils jouaient à la paume et aux osselets. C'était dans les processions qu'il fallait les voir défiler en armes, suivant leur rang et défendant leur place en grand honneur. Les bourgeois et les métiers formaient la classe la plus riche; lorsqu'un subside était demandé, on ne pouvait le requérir des possesseurs de fiefs, puisqu'ils s'y refusaient, en prétextant qu'ils ne devaient que le service militaire. Les clercs faisaient mille grimaces pour payer leur décime. L'aide bourgeoise était le moyen le plus simple pour avoir de l'argent; les métiers ne demandaient autre chose qu'un peu de liberté en échange de leurs écus; pourvu qu'on leur promît quelques bedeaux de plus ou les chaperons mi-parties, qu'on les autorisât à vendre dans les cours du palais, ou d'aller à toute heure, de jour et de nuit, au parloir des bourgeois, ils concédaient avec satisfaction des subsides à Sa Majesté.




( Le roi Jean. )

## RENARD FENNECK.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LE RENARD FENNECK.

Il y a fort peu de temps que l'on a des données positives sur cet animal, qui cependant n'est pas très rare dans l'Afrique méridionale, et particulièrement au Cap. Bruce en parla d'abord sous le nom de fenneck, que nous lui conservons à cause de son antériorité, puis Gmelin le décrivit fort mal sous le nom de *canis cerdo*. Illiger l'appela *megalotis*, et Cuvier, qui d'ailleurs ne l'avait pas encore vu lorsqu'il publia son règne animal (en 1817), lui a donné le nom de *canis megalotis*, après avoir eu occasion d'étudier ses dents et ses ongles. Depuis, les renards ayant été séparés des chiens pour former un genre sous le nom de *vulpes*, M. Desmarest imposa à notre animal celui de *vulpes megalotis*.

Mais il n'est pas aussi facile de débrouiller l'histoire de cet animal que sa synonymie, car ayant été souvent confondu avec d'autres espèces de genres quelquefois très éloignés, il en est résulté qu'on lui a attribué des mœurs et des habitudes qu'il n'a pas et qu'il ne peut avoir. C'est ainsi que quelques auteurs, le jugeant uniquement par la longueur de ses oreilles, l'ont pris pour un galago, et lui ont attribué la lenteur et les habitudes nocturnes de ces animaux. D'autres ont dit qu'il grimpait sur les arbres, etc., etc., et de tout cela il n'y a rien de vrai.

Le fenneck, par ses mœurs, tient le milieu entre le chacal et le renard. Il a les formes générales, les dents et les ongles de ce dernier, et n'en diffère que par les caractères que nous allons énoncer. Sa taille est d'un quart, à peu près, plus petite; son museau est plus mince, plus effilé ; ses oreilles, prodigieusement plus longues et fort larges, lui donnent un aspect singulier qui le distingue net de tous les animaux de son genre ; sa queue est moins longue et moins touffue. Son pelage est d'un jaune paille sous le ventre et d'un gris fauve sur le dos. Du reste, il est alerte, léger, il a l'œil vif et perçant, et en un mot il ne ressemble aux galagos ni au physique ni au moral.

Les fennecks vivent en troupes comme les chacals, et, comme eux, habitent principalement les déserts. Il est fort rare qu'ils s'approchent beaucoup des habitations, et, soit qu'ils aient un caractère plus farouche, ou qu'ils aient la conscience de leur faiblesse, on ne les a jamais vus traverser effrontément des villages, ni entrer audacieusement dans les habitations comme font ceux-ci. Éminemment chasseurs, ils font continuellement la chasse aux gerboises, aux lièvres, et autres petits rongeurs, ainsi qu'aux grenouilles, serpents, lézards et autres reptiles, sur lesquels ils ne se jettent néanmoins que faute des premiers.

Je ne sais s'ils se creusent des terriers à la manière des renards, mais cela doit être, car sans être absolument sédentaires, ils ne s'éloignent guère du désert qui les a vus naître. Chassent-ils en troupe comme les chacals, ou par couples, ainsi que les renards? donnent-ils de la voix en chassant? c'est ce que je ne puis dire. Comme ce sont des animaux très faibles, comparativement aux ennemis nombreux et puissants qui habitent leurs forêts, il est à croire qu'ils chassent plusieurs ensemble et qu'ils gardent le silence. Nous remarquerons que partout où des animaux faibles ont à redouter des espèces fortes et cruelles, ils se réunissent en nombre, non pas pour résister et tenter une lutte avec leurs tyrans, mais pour diminuer, chacun en particulier, les chances de danger individuel. C'est ainsi que les gazelles, les antilopes, se pressent les unes contre les autres en fuyant la présence du lion ; c'est ainsi que les pigeons, et une foule d'autres oiseaux sans défense, se réunissent en bandes considérables pour se mettre en voyage, etc., etc.

Comme tous les mammifères carnassiers, le fenneck a l'instinct de la ruse et de l'embuscade. Caché dans un épais buisson ou sous les bruyères qui couvrent les rochers, il attend avec une patience imperturbable qu'un petit animal passe à sa portée pour s'élancer sur lui. Il sait fort bien trouver ses traces, juger de ses habitudes, et connaître la localité où il doit aller l'attendre avec quelques chances de succès. C'est particulièrement le lièvre d'Afrique (*lepus capensis*, Cuv.) qui devient sa victime. Ce dernier animal ne diffère guère de notre lièvre d'Europe, dont il a la taille et la couleur, que par ses pieds roussâtres un peu plus longs. Ses oreilles sont plus longues que sa tête d'environ un cinquième. Il est très commun, non-seulement au Cap, mais dans toute l'Afrique, et des Anglais se donnent quelquefois le plaisir d'aller, de Londres, les chasser dans les plaines d'Alexandrie.

Faute de proie vivante, les fennecks se jettent sur les charognes et même sur d'autres immondices. S'ils rencontrent les restes d'un grand animal, ils le mangent en troupe et sans querelle : c'est alors au plus habile. Mais si l'un d'eux s'est emparé d'un lièvre, les autres ne le lui disputent pas, et ils se contentent de le regarder pendant qu'il le dévore. Mais quand il est rassasié, il leur abandonne les débris et tous se jettent à la fois dessus.

Si l'on a été si long-temps sans avoir des détails sur le fenneck, cela vient sans doute de la difficulté que l'on trouve à s'en emparer. Le jour il se tient blotti dans les trous de rochers, ou peut-être dans un terrier, ce qui fait que les chasseurs ne peuvent pas le rencontrer comme le renard qui n'habite son terrier que lorsqu'il est pressé par le danger. Il est très difficile de le surprendre à l'affût, car il a les organes de la vue, de l'odorat et de l'ouïe d'une finesse extrême. Quand un chasseur hollandais en surprend un par hasard, pendant le jour, avec ses chiens, il est rare qu'il parvienne à s'en emparer. L'animal ruse d'abord et fait mille tours et détours pour faire perdre sa piste aux chiens, et s'il ne réussit pas, lorsqu'il se sent fatigué, il se fait remplacer par un de ses camarades qu'il va chercher et qu'il force à prendre sa place. Une heure ou deux après celui-ci se fait remplacer à son tour par un troisième, et ainsi de suite, jusqu'à ce que les chiens et les chasseurs, harassés de fatigue se voient contraints d'abandonner une poursuite tout-à-fait infructueuse. B.

---

## CONFUCIUS,

NÉ L'AN 551, MORT EN 479 (*avant notre ère*).

Et d'abord, commençons par dire que le véritable nom de l'illustre philosophe de la Chine n'est pas

Confucius; il s'appelle Koung-Tsée: Confucius n'est que du chinois latinisé. Il n'existe, dans aucun état de l'univers, une réputation plus immense que celle de Confucius, parmi les Chinois; c'est un culte, une vénération religieuse, et pas un souverain de l'empire céleste n'a recueilli tant d'honneurs. Nous ne fouillerons pas dans les parchemins qui font descendre la famille de Confucius de Hoang-ti, le fondateur de la législation chinoise; cette famille a donné à l'état des ministres, des princes, des empereurs; elle subsiste encore aujourd'hui, et compte soixante-quatorze générations, phénoménale généalogie, qui embrasse plus de quarante siècles.

Confucius naquit dans le royaume de Lou, aujourd'hui province de Canton, l'an 551 avant notre ère. Le faste et la licence régnaient alors dans les cours qui se divisaient l'empire, les guerres entre les différents princes étaient continuelles; ces désordres ayant influé sur les peuples, ils s'étaient insensiblement éloignés des antiques maximes. Confucius, à peine adolescent, renonce au repos, à la fortune, aux honneurs auxquels sa naissance et ses talents lui donnaient le droit de prétendre; il consacre modestement sa vie à l'instruction de ses concitoyens, et entreprend de faire revivre parmi eux l'attachement et le respect pour les anciens usages; non content d'expliquer à ses compatriotes de tous les ordres les préceptes invariables de la morale, il fonde des écoles, forme des disciples pour l'aider à répandre sa doctrine dans toutes les parties de l'empire, et pour l'enseigner après sa mort. Il compose même une suite d'ouvrages où il dépose ses maximes, c'est-à-dire, celles de l'antiquité vertueuse qu'il ne fit que reproduire.

Telle fut la mission de Confucius, mission noble et sublime qui sema sa vie d'amertume et de dégoûts; on l'accueillit dans quelques cours, il se vit dédaigné et presque un objet de mépris dans plusieurs autres. A la fin de sa carrière, épuisé par les travaux d'un long et pénible enseignement, il regrettait encore que sa doctrine n'eût obtenu que des applaudissements stériles; il était loin de prévoir son immense succès, et l'influence durable qu'elle aurait un jour sur la nation. Aucun philosophe, aucun sage de l'antiquité n'a eu, en effet, la brillante destinée de Confucius, et n'a recueilli autant d'honneurs postumes; jamais la doctrine d'aucun d'eux n'a eu, comme la sienne, la gloire de s'associer à la législation d'un grand peuple. La morale de Socrate n'a pas changé les mœurs d'une seule bourgade de l'Attique; celle de l'illustre Chinois continue, depuis deux mille ans, à régir l'empire le plus vaste et le plus peuplé de l'univers.

Confucius n'a pas été le législateur de la Chine, comme paraissent avoir cru quelques écrivains; jamais il n'a été revêtu de l'autorité nécessaire pour publier des lois, jamais il n'a eu la pensée de rien innover dans la religion de son pays. Confucius cultiva et professa la morale: né vertueux, conduit par sa raison à l'étude de la sagesse, philosophe sans ostentation, il aima ses compatriotes et se crut appelé à les éclairer sur les routes qui mènent au vrai bonheur. Loin de se donner pour l'inventeur de sa doctrine, il rappelait sans cesse que les maximes qu'il enseignait étaient celles des anciens sages qui l'avaient précédé. Mais si Confucius a emprunté de ses prédécesseurs les principes fondamentaux de sa philosophie, quels heureux développements il a su leur donner! quelles sages et nombreuses applications il a su en faire! Jamais à aucune époque la raison humaine ne s'est montrée avec autant de force et d'éclat. Quelque sublime que soit sa morale, elle paraît toujours simple, naturelle, conforme à la nature de l'homme. Le code du philosophe chinois peut se réduire à un petit nombre de principes. L'exacte observation des devoirs qu'imposent les relations de souverain et de sujets, du père et des enfants, du mari et de la femme. Il y joint cinq vertus capitales dont il ne cesse de recommander la pratique: 1° L'humanité; 2° la justice; 3° la fidélité à se conformer aux cérémonies et aux usages établis; 4° la droiture ou cette rectitude d'esprit et de cœur, qui fait qu'on recherche toujours le vrai; 5° enfin, la sincérité ou la bonne foi.

Suivrons-nous Confucius dans le détail des travaux que lui fit entreprendre la mission philosophique qu'il s'était imposée? Une grande partie de sa vie fut employée en excursions dans les différentes souverainetés qui partageaient l'empire, courses presque toujours infructueuses pour la réformation de ses états, mais qui contribuèrent néanmoins à répandre sa doctrine, et lui attirèrent un grand nombre de disciples. Le roi de Tsi, frappé de ce que la renommée publiait sur la sagesse de Confucius, fut le premier qui l'invita à se rendre à sa cour. Le philosophe y reçut un noble accueil; le prince l'écoutait avec plaisir, applaudissait à ses maximes; mais il n'en continua pas moins sa vie de luxe et de mollesse. Après plus d'une année dans ce royaume, Confucius s'aperçut avec douleur que ses leçons et ses discours n'avaient produit aucun changement, ni dans la conduite du monarque, ni dans celle des ministres; il prit le parti de se retirer, et se rendit avec quelques-uns de ses disciples à la ville capitale, résidence des empereurs. Bientôt il revint dans le royaume de Lou, sa patrie, où il se fixa pendant l'espace de dix ans. Sa maison devint un lycée toujours ouvert à ceux de ses concitoyens qui cherchaient à s'instruire. Confucius a compté plus de trois mille disciples. Il ne faut pas croire que ce nombre formât une masse d'auditeurs, tous jeunes gens réunis autour du maître; ces disciples qui avaient reçu en différents temps les leçons du philosophe, étaient, la plupart, des hommes d'un âge mûr, engagés dans la carrière des emplois; c'étaient des lettrés, des mandarins, des gouverneurs de villes, des officiers militaires répandus dans les diverses provinces du vaste empire. Vivement attachés à leur maître, ils s'en rapprochaient avec empressement toutes les fois que leurs voyages, ou ceux même de Confucius, leur en fournissaient l'occasion. Ils s'honoraient de professer sa doctrine, et en étaient les zélés propagateurs dans les lieux où ils résidaient.

Confucius jouissait du repos et des douceurs de la vie privée, lorsque le souverain de Lou vint à mourir. Le nouveau roi ne partagea point l'indifférence de son prédécesseur pour un philosophe dont la doctrine obtenait déjà une si grande célébrité dans tout l'empire; il le fit venir à sa cour, eut avec lui de longs entretiens, à la suite desquels il lui accorda toute confiance, il le nomma gouverneur, lui confia la magistrature suprême de la justice, le titre et l'autorité de ministre. L'activité, le courage et le désin-

téressement de Confucius, dans l'exercice de ces divers emplois, eurent un succès éclatant, et les effets ne tardèrent pas à s'en faire ressentir dans le royaume de Lou. Un des hommes les plus influents de la cour s'était couvert de crimes, restés impunis par la crainte qu'inspiraient son crédit et ses richesses; Confucius le fit arrêter, ordonna l'instruction de son procès, et lorsque les preuves accablantes eurent convaincu le coupable, il le condamna à perdre la tête, et présida lui-même à l'exécution. Le peuple vit dès lors dans Confucius un protecteur courageux, prêt à le défendre contre la tyrannie des forts et des puissants.

Des révolutions d'intérieur jetèrent le savant philosophe dans la disgrâce; il s'éloigna de sa patrie, et vint chercher abri dans un royaume voisin. Il entreprenait de fréquentes excursions dans tous les états de l'empire; quelquefois, recherché et applaudi, il fut souvent en butte à la persécution; plus d'une fois il faillit perdre la vie; il éprouva les dernières extrémités de la misère, endura la faim, manqua d'asile; il se comparait à un chien qu'on a chassé du logis : « J'ai la fidélité de cet animal, disait-il, et je suis traité comme lui; mais que m'importe l'ingratitude des hommes! elle ne m'empêchera pas de leur faire le bien dont je suis capable. Si mes leçons restent infructueuses, j'aurai du moins la consolation intérieure d'avoir accompli ma tâche. » Confucius, âgé de soixante-huit ans, rentra dans sa patrie. Il est bon de faire remarquer ici que, d'après l'itinéraire exactement connu des voyages de ce philosophe, il est certain qu'il n'a jamais franchi les limites de la Chine. On peut donc conclure qu'il n'a point parcouru les



( Confucius. )

nations étrangères, qu'il n'a rien emprunté à leurs opinions morales et religieuses, et que la doctrine qu'il a enseignée est la simple et pure doctrine des anciens Chinois, dont il s'efforçait de rappeler le souvenir à ses contemporains. On a dit, sans fondement, qu'il a profité de la philosophie des Grecs, des idées de Pythagore, qu'il avait même pris un passage à Ézéchiel; il est plus raisonnable de croire que Confucius n'a jamais connu Pythagore, ni Ézéchiel, nés à peu près vers le même temps que lui, et qu'il s'est occupé de tout autre chose que de l'étude du grec et de l'hébreu.

Les cinq dernières années de la vie de Confucius ne présentent aucun événement remarquable; il les partagea entre l'enseignement et les soins qu'il donnait à ses ouvrages. Dans ce même espace de temps, il acheva de mettre en ordre les six *king*, livres sacrés, où se trouvent rassemblés les plus anciens monuments de la Chine; cette restauration, qu'il avait jugée nécessaire, l'avait occupé pendant toute sa vie. Lorsqu'il eut fini ce grand ouvrage, il assembla ses disciples et les conduisit hors de la ville, sur un de ces tertres antiques où l'on offrait anciennement les sacrifices; il y fit élever un autel, et y plaça de ses mains les six *king* qu'il venait de corriger et de rendre à leur pureté primitive; puis, se mettant à genoux, le visage tourné vers le nord, il adora le ciel et lui rendit d'humbles actions de grâces de lui avoir donné assez de forces pour terminer cette laborieuse entreprise. Confucius avait éprouvé des chagrins dans sa vieillesse; il fut atteint d'une maladie grave et douloureuse dont il guérit, mais sa convales-

cence fut longue et pénible ; depuis cette époque il ne fit que languir. Parvenu à sa soixante-treizième année, il tomba dans un profond assoupissement, et passa sept jours dans cet état léthargique, après lesquels il mourut l'an 479 avant notre ère. Il avait rendu le dernier soupir au milieu de ses disciples en pleurs qui voulurent se charger du soin de ses funérailles; un d'entre eux planta sur son tombeau l'arbre kiai ; cet arbre, qui n'est plus aujourd'hui qu'un tronc sec et aride, subsiste encore dans le même lieu où il a été planté, malgré tous les bouleversements qu'ont dû entraîner vingt-deux siècles. Il est devenu un monument sacré pour les Chinois qui l'ont fait dessiner avec le plus grand soin, et graver ensuite sur un marbre, dont une multitude d'empreintes font l'ornement du cabinet de la plupart des lettrés. Tous les disciples de Confucius qui étaient auprès de lui, assistèrent à ses obsèques, et portèrent son deuil comme celui d'un père, c'est-à-dire pendant trois ans; d'autres disciples, habitant les contrées lointaines, arrivèrent successivement pour rendre les devoirs funèbres à leur ancien maître, et plusieurs s'établirent avec leur famille autour de son tombeau. Leur réunion donna naissance à un village, et leurs descendants, après quelques siècles, se trouvèrent assez nombreux pour peupler, eux seuls, une ville de troisième ordre qui existe aujourd'hui dans la province de Canton,

Terminons cette notice en citant quelques-unes des pensées et des maximes les plus familières à Confucius : « Qui a offensé le seigneur du ciel n'a plus aucun protecteur. — Le sage est toujours sur le rivage, et l'insensé au milieu des flots : l'insensé se plaint de n'être pas connu des hommes, le sage de ne pas les connaître. — Un bon cœur penche vers la bonté et l'indulgence ; un cœur étroit ne passe pas la patience et la modération. — La bienfaisance d'un prince n'éclate pas moins dans les rigueurs qu'il exerce que dans les plus touchants témoignages de sa bonté. — Conduisez-vous toujours avec la même retenue que si vous étiez observé par dix yeux, et montré par dix mains. — Un homme faux est un char sans timon ; par où l'atteler? — La vertu, qui n'est pas soutenue par la gravité, n'obtient pas d'autorité parmi les hommes. — Il est du devoir d'un monarque d'instruire ses sujets ; mais ira-t-il dans la maison de chacun d'eux leur donner des leçons? Non, sans doute, il leur parle à tous par l'exemple qu'il leur donne. » — Enfin, Confucius n'est pas moins distingué comme écrivain que comme moraliste ou philosophe; il a épuré et mis en ordre les livres canoniques du céleste empire, et son style énergique fait encore l'admiration des Chinois.

---

La prise de Gibraltar par les Anglais (1704), est un épisode de la guerre de la succession, soulevée dans l'Europe par le testament du roi d'Espagne, Charles II. L'amiral Rook, ayant échoué dans son projet de prendre Barcelonne, concurremment avec le prince de Darmstadt, fit voile avec ce dernier vers Gibraltar. Une longue chaîne de rochers escarpés en défend l'approche du côté de terre. Par mer, son entrée, inaccessible aux grands navires, est foudroyée par l'artillerie de la citadelle et du môle. Les Espagnols, confiants dans les fortifications naturelles de la place, n'y avaient mis qu'une garnison de cent hommes. En vain, la flotte anglaise tira quinze mille coups de canons sur ces rochers; les Espagnols regardaient en riant ces inutiles décharges. Cependant, de hardis matelots se décident à tenter un coup-de-main : ils gravissent des rochers réputés inaccessibles ; arrivés au sommet, ils trouvent les femmes de Gibraltar, sorties, suivant leur coutume, pour aller visiter une chapelle dédiée à la Vierge, ils s'en saisissent. Les habitants, effrayés du sort réservé à leurs femmes, livrent la ville aux Anglais, qui, depuis cette époque, en sont toujours restés maîtres, malgré les efforts de l'Espagne pour leur faire perdre cette clef de la Méditerranée.

Nous avons donné une vue de Gibraltar tome 1er, page 33.

---

## TOMBEAU DE FERDINAND ET D'ISABELLE,

### DANS LA CATHÉDRALE DE GRENADE.

Depuis Rodrigues, dernier roi visigoth de la Péninsule, jusqu'au règne de Ferdinand et d'Isabelle, c'est-à-dire pendant une période de plus de sept cents ans, il n'y eut pas, à proprement parler, de monarchie espagnole; ce pays était divisé en une trentaine de pays chrétiens et mahométans, ayant chacun son indépendance, sa législation, ses mœurs et ses coutumes distinctes. On peut donc considérer le roi Ferdinand-le-Catholique et Isabelle, sa femme, comme les vrais fondateurs de l'unité espagnole ; leur politique habile prépara à cette puissance l'élévation où elle parvint dans le XVIe siècle, alors que Charles-Quint et Philippe II régnèrent sur les deux mondes. Ferdinand et Isabelle créèrent la Sainte Hermandad, sorte de gendarmerie, au moyen de laquelle ils rétablirent la sûreté des routes ; ils firent démolir la plus grande partie des châteaux et forteresses de beaucoup de seigneurs et de chevaliers qui, n'étant plus nécessaires pour la défense du royaume, ne servaient qu'à donner asile aux criminels; ils annulèrent de nombreuses aliénations de bourgs et autres biens du domaine, faites pour des services supposés ou exagérés; ils réunirent à la couronne les maîtrises des ordres militaires, qui, antérieurement, étaient autant de principautés libres; ils dépouillèrent les grands du droit dont ils avaient joui jusqu'alors d'être conseillers nés des rois, et de souscrire les priviléges ; ils prescrivirent à la magistrature de nouvelles ordonnances et de nouveaux réglements pour une plus prompte et plus impartiale administration de la justice ; enfin ils protégèrent les savants et encouragèrent l'instruction littéraire de la noblesse.

Plusieurs événements principaux dominent le règne de Ferdinand et d'Isabelle ; on peut ainsi les résumer: 1° l'établissement du redoutable tribunal de l'inquisition; 2° l'expulsion totale des Maures du sol de l'Espagne ; 3° l'édit sur les Juifs qui les obligeait à se convertir ou à s'exiler du royaume ; 4° la découverte du Nouveau-Monde et les grands voyages de Christophe-Colomb.

Ce fut en l'année 1480, que Ferdinand et Isabelle fondèrent l'inquisition ; sous l'inspiration de Thomas Torquemada, ils en firent eux-mêmes la demande au pape Sixte IV; Séville en devint le berceau ; là les inquisiteurs, dont le choix appartenait au roi, d'après la bulle d'érection, commencèrent l'exercice de leur ministère; nommé grand inquisiteur en 1483, le fougueux Torquemada les dirigeait. Bientôt les supplices se multiplièrent dans plusieurs villes, et avec une rigueur telle que deux mille personnes périrent par le feu en une seule année, s'il faut en croire Mariana. Les Aragonais refusèrent de reconnaître cette juridiction impitoyable ; ils saisirent les armes et massacrèrent le chef des inquisiteurs de leur contrée ; ils donnèrent pour cause à leur soulèvement l'incompatibilité des formes judiciaires de l'inquisition avec leurs *fueros* et leurs coutumes provinciales ; on ne confrontait pas l'accusé, le malheureux était soumis à la torture, et s'il était condamné le roi s'emparait de ses biens.

Nous ne nous livrerons pas à des déclamations vieillies contre l'inquisition ; certes, ce serait une rude tâche que de vouloir justifier les rigueurs du saint tribunal; toutefois, lorsqu'on étudie profondément l'histoire, lorsqu'on pénètre dans la vie d'un peuple, dans les nécessités de son gouvernement, on s'explique très bien la formation d'une aggrégation religieuse chargée de protéger en Espagne l'antique foi des ancêtres. Dans une société avancée, l'esprit philosophique trouve de l'écho, la raison humaine a toujours son empire ; mais supposez qu'au milieu d'un peuple qui mêlait ses croyances à sa liberté, à ses habitudes, des voix se fassent entendre pour détruire ses préjugés, ses affections, ses souvenirs, alors cette société cherchera à étouffer toute voix importune et la résistance sera terrible. Là, fut l'origine de l'inquisition, tribunal d'enquête et de surveillance difficile à éviter dans une société où le principe était plus religieux que politique. Quand il s'agissait d'épier la conscience, de surveiller les affections du cœur, de maintenir le prestige de l'autorité, on dut établir une juridiction violente, implacable qui saisissait tout à la fois l'âme et le corps. Nous n'excusons point les horreurs d'un système de répression tout monacal ; mais l'Espagne avait alors besoin de scruter la fidélité et la foi incertaine des populations juives et mauresques, récemment vaincues et toujours prêtes à revenir à leur indépendance. Dans tous les temps de crise on court à ces juridictions exceptionnelles, qui, au nom de certaines idées et de certains intérêts, lancent des sentences de mort contre les opinions qui ne veulent point fléchir sous le joug ; et peu importe que ces gouvernements s'appellent catholiques, philosophiques ou révolutionnaires, c'est leur condition de marcher à la violence, parce que le danger est grand, et que la question de sauver le pays domine toutes les autres.

En plaçant sur son vaste front la couronne des Castilles, Ferdinand conçut la pensée de délivrer l'Espagne de la puissance mauresque ; la chevalerie chrétienne s'était réunie et marchait contre Grenade, le seul royaume où les Mahométans possédaient encore le pouvoir. Cependant la grande entreprise nationale eût peut-être été abandonnée sans la fermeté d'Isabelle. Ferdinand s'avança vers Grenade, soumise à un nouveau souverain, Boabdil, dont le parti avait prévalu sur celui de Zagal, qui ne possédait que deux places fortes, les seules qui restassent à conquérir à Ferdinand pour arriver jusqu'à la capitale. Zagal, jugeant toute défense impossible, alla au-devant du vainqueur. Après s'être emparé de plus de cinquante villes et bourgades, Ferdinand se trouva campé dans les environs de Grenade ; toute la fleur de la noblesse espagnole était réunie sous ses drapeaux ; chaque guerrier se signalait par de merveilleux exploits. A ce siége célèbre, Gonsalve de Cordoue, *le grand capitaine*, fit ses premières armes, et Isabelle déploya toute la grandeur et l'énergie de son caractère. Enfin, l'an 1491, Ferdinand achève la conquête du royaume de Grenade par la prise de la capitale ; le siége avait duré plus de huit mois. Cette glorieuse expédition en finit avec la domination des Maures en Espagne, et valut à Ferdinand le surnom de Catholique. Ainsi furent expulsés de leurs dernières et brillantes cités les sectateurs de Mahomet; Séville, avec ses riches bazars, Cordoue à mille colonnes, Grenade, avec ses minarets élancés, tombaient aux mains de la chevalerie chrétienne. La monarchie espagnole se centralisait. Ce n'était plus ces petits royaumes de pauvres chevaliers, ces colonies retranchées dans la Navarre, les Asturies et le royaume de Léon; une vaste monarchie s'accroissait par la conquête et s'organisait dans toutes ses forces.

Ferdinand et Isabelle touchaient à l'apogée de leur puissance ; quelque temps après la prise de Grenade et la ruine des musulmans, les *deux rois*, comme on les désignait alors, voulurent accomplir leur mission d'unité religieuse en obligeant, par édit spécial, tous les juifs à sortir du royaume s'ils ne se convertissaient au christianisme. Les juifs, dispersés sur tout le globe, méprisés et opprimés partout, apprirent par leurs calamités à chercher leur subsistance et les moyens de s'enrichir à l'aide de l'industrie et du commerce. Au moyen-âge, pendant que les seigneurs féodaux savaient à peine lire et ne connaissaient que la chasse et les combats, les juifs, appliqués à l'étude des sciences, aux arts, et particulièrement au commerce, s'enrichissaient par leur habileté, leur aptitude, et trouvaient facilement des protecteurs ; en Espagne même, sous le règne d'Alonzo VIII, les juifs, par les lois du *fuero Juzgo*, copiées sur les lois romaines purent exiger une usure de plus de cent pour cent, tandis que la population chrétienne devait se contenter de douze pour cent de bénéfices. Avec de tels priviléges et un tel monopole pour le commerce de l'argent, comment les juifs n'auraient-ils pas fait de colossales fortunes, et par conséquent agrandi leur influence d'une manière démesurée, inquiétante pour le prince lui-même ?

Afin d'atténuer cette puissance en dehors des forces de l'état, afin de la dominer au moins, Ferdinand et Isabelle publièrent un édit qui obligeait les juifs à recevoir le baptême ou à s'expatrier. Bientôt des milliers de familles quittèrent l'Espagne, emportant avec elles d'immenses richesses; d'autres embrassèrent le christianisme ; mais on disait dans le peuple, toujours passionné et injuste, que les nouveaux convertis flagellaient l'image du Christ, qu'ils enlevaient et martyrisaient des enfants chrétiens, et renouvelaient en eux le mystère de la Passion ; les inquisiteurs se firent l'écho de ces plaintes, et, jusqu'au règne de

Charles III, on punit du bûcher ce peuple malheureux.

Parlerons-nous maintenant de la découverte d'un nouveau monde, par Christophe-Colomb? Dirons-nous l'appui, la protection qu'il rencontra auprès d'Isabelle? reproduirons-nous l'injustice de Ferdinand envers le grand navigateur? Ce sont là des faits trop connus pour les répéter ici. En résumé, le règne de Ferdinand et d'Isabelle est un des plus glorieux pour la monarchie espagnole. Les armes de Ferdinand furent nuisibles aux progrès de la France qui voulait dominer l'Italie; il fit de sages ordonnances, diminua les impôts, réforma le clergé; il affranchit les vassaux de Murcie et de Catalogne de la tyrannie des petits suzerains; il agrandit ses états par la conquête de Grenade, de Naples, de la Navarre, d'Oran, des côtes d'Afrique, enfin par la découverte d'un monde nouveau. La probité sévère peut lui reprocher une partie de ces conquêtes; mais on ne doit pas oublier que, placé à la tête d'un royaume nouvellement formé par la réunion de deux couronnes, royaume qui excitait la jalousie des autres monarques, Ferdinand avait pour adversaires des princes habiles et puissants. Contraint de se mettre à couvert des troubles de l'intérieur, des intrigues du dehors, Ferdinand, avec moins de forces, mais avec plus de talents que ses rivaux, pouvait-il adopter une autre politique qu'un vaste système de dissimulation? Jamais homme ne fut moins esclave de sa parole; il ne tenait aucun compte des engagements et semblait prendre plaisir d'étaler sa mauvaise foi. Ayant appris que Louis XII se plaignait de ce qu'il l'avait trompé à trois reprises différentes : « Il en a bien menti, l'ivrogne, s'écria Ferdinand, je l'ai trompé plus de dix. » Aussi nul ne se fiait à lui : « Avant de compter sur ses promesses, je voudrais qu'il jurât en un dieu auquel il crût, » aimait à répéter un petit prince d'Italie. Après avoir engagé l'Angleterre à s'armer contre les Français, Ferdinand l'abandonna pour conclure une paix avantageuse avec le roi de France; il ne pouvait guère être aimé chez ces deux nations, et les Français comme les Anglais l'appelèrent *perfide*. Ferdinand mourut, le 23 janvier 1516, au village de Madrigalejo, près de Consuegra, âgé de soixante-quatre ans; Isabelle, sa femme, n'existait plus depuis le 26 novembre 1504; on voit encore leur tombeau dans la cathédrale de Grenade; c'est un de ces magnifiques monuments de marbre qui peuplent la plupart des vieilles basiliques de l'Espagne, à Valence, à Burgos, comme à Séville, à Grenade et à Cordoue.

A. Mazuy.



( Tombeau de Ferdinand et d'Isabelle. )

## LA MANGOUSTE.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LES MANGOUSTES.

Je réunis sous ce titre l'histoire de trois animaux qui ont entre eux tant d'analogie, que, considérés philosophiquement, on devrait, je crois, les réunir en une seule espèce, et ne les regarder que comme des variétés produites par le climat et les localités. J'ai vu vivantes des Mangoustes de l'Inde rapportées par le général Latapi, je les ai comparées à celles d'Égypte que l'on élevait au jardin des Plantes, et je n'ai pu y apercevoir qu'une légère différence dans la taille; telle est aussi l'opinion de Buffon. Quoi qu'il en soit, les espèces mentionnées par les naturalistes sont :

1° La mangouste d'Égypte ou ichneumon (*viverra ichneumon*, LIN.), célèbre par les fables que les anciens ont débitées sur son compte. Elle est à peu près de la grandeur d'un chat; son corps est effilé comme celui d'une marte, et sa queue, longue, très grosse à son origine, est terminée par un flocon de poils noirs.

2° La mangouste des Indes (*viverra mungos*, LIN.), est plus petite, à pelage gris ou brun, avec les mâchoires teintes de fauve. Sa longue queue se termine en pointe.

3° La mangouste du cap (*viverra cafra*, CUV.) ne diffère de la précédente que par son pelage qui, au lieu d'être rayé de noirâtre, est d'un gris ou d'un brun uniforme; elle n'a pas non plus de teinte fauve aux mâchoires.

Les mangoustes sont de jolis petits animaux qui habitent les bois, et plus particulièrement le bord des ruisseaux et des rivières. Leur marche est légère, et ils se glissent sans bruit pour saisir leur proie, qui consiste en petits mammifères, en oiseaux, serpents, lézards, et reptiles en général, et même en insectes quand ils ne trouvent pas mieux. Ils sont pleins de courage, et non-seulement se défendent avec fureur contre des animaux beaucoup plus gros qu'eux, mais ils n'ont pas même l'air de les craindre. Une mangouste étrangle fort souvent le chat assez maladroit pour lui chercher querelle, et elle se fait respecter par les plus gros chiens, auxquels elle saute audacieusement à la face pour peu qu'ils aient l'air de la menacer. Dans la maison où elle est élevée, elle s'est bientôt rendue maîtresse de la cuisine et des appartements, où nul autre animal ne peut s'introduire sans son bon plaisir. Il est vrai qu'elle n'est pas querelleuse, et qu'ordinairement elle vit bien avec les autres domestiques de sa classe, pourvu qu'ils ne lui disputent rien, pas même la place du coussin sur lequel elle a l'habitude de dormir. En Égypte, et particulièrement au Caire, on élève des mangoustes dans beaucoup de maisons, pour remplacer les chats et faire la guerre aux rats et aux souris. Elles ont pour cette chasse une ardeur et une adresse qui surpassent de beaucoup celle des chats, et l'avantage qu'elles ont sur ces derniers, est que, outre les rats, elles détruisent les mulots, les belettes, les crapauds si incommodes dans le nord de l'Afrique, les insectes, et en général tous les animaux nuisibles moins forts qu'elles.

C'est surtout pour la destruction des serpents que les mangoustes des Indes montrent une ardeur inconcevable. Sans cesse on les voit fureter sur le bord des marais, et partout où elles pensent pouvoir en rencontrer. Dès qu'elles en aperçoivent un, elles s'élancent dessus d'un seul bond, si elles en sont à portée, et lui écrasent la tête avant que le reptile ait eu le temps de faire un mouvement pour se mettre en défense. S'il est à une certaine distance, lorsque la mangouste le découvre, rien de curieux comme les mines singulières qu'elle fait pour l'approcher sans en être vue, ou au moins sans l'effrayer ; tantôt elle se lève sur ses pattes de derrière pour l'examiner, puis, cette vue la mettant en fureur, elle marche à lui en haussant et courbant le dos comme un chameau, et se raidissant sur ses quatre pattes tendues comme des bâtons. Tantôt en apercevant le reptile qui fait un mouvement pour fuir, elle se laisse tomber sur le ventre, s'étend, se colle, pour ainsi dire, à la terre, et se glisse doucement à travers les herbes en rampant comme un serpent; parvenue à sa portée, elle se jette sur lui, et alors commence une lutte terrible qui ne finit jamais que par la mort de l'un, et quelquefois par celle de tous deux.

La mangouste cherche à saisir le serpent par le cou ou sur le crâne, et le combat est fini dès qu'elle y parvient. Mais, comme si le reptile vénimeux connaissait son intention, il roule continuellement son corps pour abriter ces parties sous ses anneaux écailleux, et de temps à autre, par un mouvement rapide comme l'éclair, il lance sa tête sur son ennemi, et avec ses crochets vénimeux, lui fait une blessure mortelle. Tous les efforts de la mangouste changent alors d'objet et ne tendent plus qu'à la débarasser des replis dont son ennemi l'enlace. Elle y parvient, s'éloigne en se traînant avec douleur, et cherche dans les environs une plante dont elle mange quelques feuilles et sur laquelle elle se roule à plusieurs reprises. Aussitôt, pleine d'une nouvelle vigueur et d'un nouveau courage, elle retourne au combat, et finit bientôt par tuer le serpent.

Les Indiens, témoins mille fois de ce fait extraordinaire, ont observé la plante que cherchait la mangouste, et ils ont reconnu que c'était celle que les naturalistes nomment *ophiorhiza mungos*. Depuis ce temps ils l'emploient avec la plus grande confiance contre la morsure terrible des serpents à crochets. Voilà l'histoire telle que la racontent les voyageurs, et, d'après eux, les naturalistes; mais est-elle vraie? peut-elle se soutenir devant une critique éclairée? C'est ce que je ne pense pas.

En supposant, ce qui n'est pas vraisemblable, que la mangouste connût les propriétés de l'ophiorhiza (dont au reste on n'emploie que la racine), en trouverait-elle à sa portée chaque fois qu'elle combat un serpent? Il faudrait pour cela que cette plante fût mille fois plus commune, je ne dis pas que toutes les autres plantes de l'Inde, mais que toutes les autres espèces du globe, puisqu'elle devrait couvrir cette portion de la terre qui s'étend depuis l'Égypte jusqu'à Java, et qui forme toute l'Asie méridionale, car on y trouve partout des mangoustes et des serpents vénimeux. En admettant même ce fait démontré faux, l'ophiorhiza aurait-elle des propriétés assez miraculeusement énergiques pour guérir spontanément, à l'instant même, une morsure presque toujours mortelle pour les grands mammifères et même pour l'homme.

Un voyageur allemand s'est trouvé deux ou trois fois dans le cas de voir le combat de la mangouste avec un serpent vénimeux, et il prétend que ce petit

mammifère, lorsqu'il est mordu, va en effet se rouler sur le gazon qu'il y ait ou non de l'ophiorhiza, mais que cela ne l'empêche pas de mourir des suites de sa morsure. Cependant, voici un autre fait qui m'a été rapporté par un de mes amis, que je crois incapable d'en imposer; il habite Fontainebleau, et va souvent herboriser dans la forêt, qui est, comme on le sait, assez peuplée de vipères. Il vit un jour une belette attaquer un de ces reptiles, puis le quitter pour aller se rouler sur l'herbe, revenir au combat, et recommencer plusieurs fois cette manœuvre, jusqu'à ce que la couleuvre fût morte. Il observa très bien que la belette se vautrait indifféremment sur les premières graminées venues, et qu'elle ne cherchait nullement la plante nommée vipérine (*echium vulgare*) pour en manger et se guérir, comme on l'a dit à l'imitation de l'histoire de la mangouste des Indes.

Les anciens auteurs ont aussi débité des fables absurdes sur la mangouste d'Égypte, qu'ils nommaient ichneumon, et rat de Pharaon. Pour expliquer la raison qui lui avait fait rendre les honneurs divins par les antiques prêtres de Thèbes et de Memphis, ils ont dit qu'elle entrait dans le corps du crocodile lorsqu'elle le surprenait dormant la gueule ouverte, et qu'elle lui donnait la mort en lui rongeant les entrailles. Le vrai est qu'elle se contente d'attaquer les petits crocodiles avant qu'ils aient atteint deux pieds de longueur, et qu'elle sait très bien éviter l'atteinte de leur gueule déjà formidable pour elle, en les saisissant par le cou et les étranglant. Elle reconnaît aussi sur le sable la place où ces animaux ont enterré leurs œufs, et ne manque jamais de les déterrer pour en manger une partie et briser le reste. Quant à moi, je pense que les anciens Égyptiens *pardonnaient* à la mangouste la destruction qu'elle faisait des œufs de leur dieu crocodile, en faveur des services qu'elle rendait au pays en le nettoyant, après les inondations du Nil, des autres espèces de reptiles, des insectes, et en général de tous les petits animaux nuisibles.

Du reste, toutes les mangoustes, soit celles de l'Inde, soit celles d'Égypte, s'apprivoisent très bien et se familiarisent aisément; mais, ainsi que le chat, elles paraissent s'attacher plus à la maison qu'aux personnes. Toutes craignent excessivement le froid, et ne vivent que fort peu de temps en Europe; je ne sais si elles multiplient en domesticité, mais je ne le crois pas, car les paysans des environs du Caire sont encore dans l'usage d'apporter en ville les jeunes qu'ils prennent dans la campagne, et ils les vendent fort cher. Lorsqu'on les caresse, elles font entendre une sorte de petit murmure très doux; mais leur cri devient aigu et perçant lorsqu'on les irrite.

B.

---

## GUTTEMBERG. — MAYENCE.

Depuis le Saint-Gothard, où le Rhin prend sa triple source, jusqu'aux fertiles plaines de la Hollande où il va se perdre dans les sables, il voit ses bords parsemés de villes, de bourgs, de villages, qui se succèdent sans interruption sous les yeux du navigateur. Cela n'est pas étonnant : tout le reste de la Germanie n'était encore qu'une vaste et sombre forêt, coupée çà et là par des marais immenses, que déjà la culture et la civilisation florissaient tout le long de ces bords. Où trouver, en effet, un pays plus favorisé de la nature que le Rhingau, une population plus active et plus joyeuse que celle qui anime les rives du Rhin? Et quand on a visité Mayence, Coblentz, Rudesheim, les eaux du Taunus, le Palatinat, tant d'autres endroits encore, comment ne pas en garder éternellement le souvenir?

Une des plus anciennes villes du Rhin, et sans contredit une des plus célèbres, c'est Mayence. Malheureusement les événements politiques ont lourdement pesé sur elle; le temps y a détruit ce qui paraissait impérissable. Celui qui a vu cette ville du temps qu'elle servait de résidence aux premiers princes électoraux d'Allemagne, et qui pourrait y revenir aujourd'hui, aurait bien de la peine à la reconnaître; alors elle était belle et florissante, une population industrieuse et riche se pressait dans son sein, les sciences et les arts y régnaient, et toutes les nations commerçaient avec elle; maintenant, simple ville de la province rhénale du grand duché de Hesse, ses principales rues sont désertes, ses plus belles maisons inhabitées, son commerce est languissant et presque frappé de mort. Mais quelque chose lui reste, que rien ne saurait lui ravir, et qui suffit pour que le voyageur qui l'a vue désire la revoir encore : c'est sa délicieuse position.

L'origine de Mayence remonte au temps d'Auguste. Un des lieutenants de cet empereur, Marcius Agrippa, avait établi un camp fortifié à l'endroit où s'élève aujourd'hui la ville, pour se défendre contre les attaques des Germains qui arrivaient de la montagne du Taunus, située sur la rive droite du Rhin. Plus tard, Drusus Germanicus éleva, à la même place, le fort Magontiacum. Le Drusus-Stein, énorme morceau de rocher qui se trouve dans la citadelle, et les aquéducs, que l'on voit près du village de Salzbach, datent également de cette époque.

Vers l'an 70 de l'ère chrétienne, la vingt-deuxième légion romaine, qui s'était trouvée à la prise de Jérusalem, arriva à Mayence, et avec elle Crescenz, premier ministre chrétien et évêque du Rhin.

Souvent dévastée pendant les guerres que les Germains eurent à soutenir contre les Romains, la ville fut enfin entièrement détruite par les Alemanes. Sur ses ruines, Charles-le-Grand fit construire un couvent et une école; il remplaça aussi par un pont en bois le pont en pierres bâti sur le Rhin par la vingt-deuxième légion romaine, et dont il ne restait plus que les fondations.

Pendant le XIII$^{e}$ siècle, de nombreux châteaux s'élevèrent tout le long des rives du Rhin sur les rochers les plus inaccessibles; chaque jour ces repaires menaçants vomissaient dans les campagnes d'alentour une troupe de malfaiteurs, dont les brigandages portaient de graves atteintes au commerce et à l'industrie qui alors étaient parvenus dans ces contrées à l'état le plus prospère. A la voix d'un bourgeois de Mayence, Arnold Saalman, plus de cent villes du Rhin se liguèrent pour exterminer ces bandits; la noblesse et les princes même aidèrent la bourgeoisie de leurs efforts, et la plupart de ces châteaux ne tardèrent point à être rasés. Mayence ne fut jamais plus florissante que durant la dernière moitié du XIII$^{e}$ siè-

cle et au commencement du XIVᵉ. A cette époque, on y cultiva aussi avec succès la poésie galante : cette ville était le siége principal des *Minnesanger*, qu'on peut appeler les trouvères ou les troubadours de l'Allemagne.

Mais le XVᵉ siècle vint doter Mayence d'une gloire impérissable par l'invention de l'imprimerie, l'œuvre la plus importante et la plus féconde en résultats dont l'esprit humain puisse s'enorgueillir, et qu'il faut regarder comme le point culminant de l'histoire et de la civilisation. Jean Gaensefleisch de Sorgenloch, que les habitants de Mayence appelèrent Guttemberg, du nom de l'hôtel qu'il possédait dans cette ville, avait déjà fait à Strasbourg des essais d'impression au moyen de caractères mobiles ; mais s'il est vrai que Strasbourg à vu naître cette précieuse invention, c'est à Mayence qu'elle a été perfectionnée. Guttemberg trouva qu'au lieu des caractères fixes, dont on se servait avant lui, il valait mieux employer ses caractères mobiles, qui étaient en bois, et qu'il avait nommés *types*. J. Faust et Pierre Schœffer, tous deux nés à Gernsheim, petite ville à quatre lieues de Mayence, firent ensuite des types en métal. Quoique les premiers essais d'impression faits par Guttemberg aient été perdus, c'est incontestablement à lui que revient le titre glorieux de père de l'imprimerie. Cet art, qui, à son origine, demeura d'abord secret, ne tarda pourtant pas à se répandre dans plusieurs autres villes d'Allemagne. Déjà, en 1453, Albrecht Pfister fit paraître *la Bible* à Bamberg.




( Monument élevé à Guttemberg. )

Guttemberg naquit à Mayence, vers la fin de l'année 1400, d'une famille patricienne, appelée tantôt Guttemberg, tantôt Gœnsefleisch, du nom de deux propriétés à elle appartenant. En 1424, se trouvant à Strasbourg, il fit, avec un certain Andreas Dryzehn et plusieurs autres personnes, un traité par lequel il s'engageait à les initier à tous ses secrets; mais Dryzehn mourut peu de temps après, et l'on ne sait rien des résultats de ce traité. La même ignorance règne aussi sur la date des premiers essais de Guttemberg, et sur l'endroit où il les fit; car il ne mettait jamais sur ce qu'il imprimait ni date, ni rien, pas même son nom. Tout ce que l'on sait, c'est que ce fut en 1438 qu'il employa, pour la première fois, des caractères mobiles, en bois. En 1443, il quitta Strasbourg, et alla habiter Mayence; il s'y lia, en 1450, avec Faust, riche orfèvre de cette ville, qui lui fournit l'argent nécessaire pour établir une imprimerie : le premier ouvrage qui en sortit fut *la Bible* en latin. Mais au bout de quelques années Guttemberg et Faust se séparèrent; l'imprimerie resta à ce dernier, qui s'associa Schœffer. Quant à Guttemberg, il en établit une nouvelle l'année suivante, et fit paraître le *Hermanni de saldis speculum sacerdotum*, in-4°, mais encore sans date et sans nom d'imprimeur. Cette imprimerie exista jusqu'en 1465, époque à laquelle Guttemberg fut élevé à la noblesse par l'empereur Adolphe de Nassau. Il mourut le 24 février 1468.

La vie de cet homme, si justement célèbre, l'histoire de l'invention de l'imprimerie, et celle de ses premiers progrès, tout cela est couvert d'un voile épais, que personne sans doute ne lèvera, maintenant que quatre siècles déjà nous ont séparés de cette

époque. C'est par là seulement qu'on peut expliquer jusqu'à un certain point, pourquoi Mayence a attendu jusqu'en 1837 pour ériger un monument à la mémoire de son enfant le plus illustre. Mais, il faut le dire, si cette ville a tant tardé à rendre hommage à Guttemberg, cet hommage a du moins été digne d'elle et de lui.

Le 14 août 1837, plus de cinquante mille personnes, tant de Mayence et des environs que des principales villes de l'Allemagne, se trouvaient réunies sur la grande place. Un vaste amphithéâtre était dressé devant la statue dont on devait faire l'inauguration; on l'avait, pendant la nuit, solennellement ornée de guirlandes, de fleurs et de feuillage. Au milieu de l'enceinte, les ordonnateurs de la fête avaient eu l'heureuse idée de placer des écussons portant les noms de toutes les villes qui se sont distinguées dans l'art de Guttemberg, par la publication de grands ouvrages typographiques: Vienne, Oldenbourg, Londres, Gottingue, Francfort, Bruxelles, Paris, Wittenberg, Rome, Bamberg, Gernsheim, Mayence, Eltville, Colinge, Strasbourg, Bâle, Leipzig, Utrecht, Heidelberg, Munich, Prague, Stuttgardt, Dessau, Breslau.

A huit heures du matin, les magistrats réunirent à l'hôtel-de-ville la commission Guttemberg, le comité de la fête, et les députés d'un grand nombre de villes; ces derniers avaient apporté des présents, parmi lesquels se trouvaient plusieurs chefs-d'œuvre de typographie. Le cortége, auquel s'était joint une foule immense, se rendit d'abord à la cathédrale, où une grand'messe fut célébrée par l'évêque de Mayence, et de là sur la place de Guttemberg. Une musique bruyante et harmonieuse salua son arrivée. Devant la statue on avait placé une presse moderne, et l'appareil d'impression avec lequel Guttemberg lui-même avait fait ses premières expériences : cette précieuse relique, que conserve la bibliothèque de la ville, reposait sur des coussins de soie. Bientôt un *Te Deum* fut entonné par cinq cents voix d'hommes et six cent cinquante voix de jeunes garçons, qu'accompagnaient deux orchestres d'instruments à vent. Le *sanctus* était marqué par trois coups de canon et le roulement des tambours. On ne peut se figurer l'effet que produisit cette musique; personne n'avait jamais rien entendu d'aussi imposant, d'aussi solennel.

Immédiatement après le *Te Deum*, M. le docteur Pitschaff monta à la tribune; dans un discours plein d'intérêt il fit l'histoire de la statue, exposa l'état actuel de la presse, et rendit hommage à la générosité du sculpteur, le célèbre Thorwaldsen; il termina en plaçant le monument sous la protection de tous les habitants de Mayence. Aussitôt le rideau qui cachait la statue s'ouvrit des deux côtés, et l'image du grand homme se montra à la foule émerveillée. Ce fut alors un enthousiasme qui ne se peut décrire; les *hurra*, les vivat, résonnaient de tous côtés; les hommes agitaient en l'air leurs chapeaux, les femmes, leurs mouchoirs; tous les yeux, toutes les mains, toutes les voix saluaient Guttemberg.

Des caractères furent fondus au pied de la statue, et on imprima une pièce de vers analogue à la circonstance, dont on distribua des exemplaires à tous les assistants. La cérémonie fut terminée par la belle ouverture jubilaire de Weber; et lorsqu'on arriva à l'endroit où le compositeur a placé l'air national des Anglais, le *God save the King*, le chœur chanta des strophes relatives à la solennité, et que tout le peuple répéta. Telle fut cette fête, dont Mayence gardera long-temps le souvenir. E. JACQUEMIN.

---

## MONGE,

## 1746 — 1818.

On pourrait diviser la vie de Monge en deux parties bien distinctes : la période politique et la période scientifique; mais les titres de Monge, aux yeux des savants, sont tels qu'on a oublié l'homme de parti pour n'approfondir que l'esprit éminent d'études et de science profonde. Voyons cependant l'une et l'autre de ces unités, dans un examen rapide.

Monge vit le jour à Beaune en 1746; son père était un pauvre marchand forain, qui reconnut bientôt l'aptitude de son fils, et parvint, à l'aide de quelques protections, à le faire entrer dans le collége des Oratoriens. Après trois années d'études à Beaune, les Oratoriens adressèrent leur élève à leurs confrères de Lyon, comme à une école supérieure, où ses talents précoces achèveraient de se développer. A peine âgé de seize ans, on lui confia une chaire de physique. Monge, de retour dans sa famille, entreprit de lever le plan de Beaune, sur de larges dimensions; il offrit son travail à l'administration municipale. Un officier supérieur du génie, frappé de l'élégante précision de ce plan, recommanda son auteur au chef de l'école fondée à Mézières; mais cet établissement ne s'ouvrait qu'à des élèves privilégiés, au nombre de vingt. On devait, pour en faire partie, appartenir à une condition noble, et l'humble naissance de Monge fut un titre d'exclusion. Il ne trouva place que dans la classe des conducteurs de travaux des fortifications, en qualité de dessinateur.

Quelques mois après l'entrée de Monge à l'école de Mézières, le commandant jeta les yeux sur lui pour faire un calcul mathématique; le jeune élève, fatigué des tâtonnements infinis par lesquels on arrivait à la solution du problème, imagina un moyen plus expéditif : ce fut la première méthode géométrique et générale, essayée pour atteindre au résultat. La solution donnée par Monge lui fut contestée, attendu, disait le commandant, qu'il n'avait même pas pris le temps rigoureusement nécessaire pour les calculs habituels; mais forcé d'examiner le travail, la capacité de Monge, dès cette époque, fut révélée avec éclat.

Monge avait alors dix-neuf ans; on le nomma professeur suppléant de mathématiques, et deux mois plus tard, il occupait la chaire de physique, laissée vacante par l'abbé Nollet. Ce fut pour lui l'occasion d'une foule d'expériences curieuses sur les gaz, les effets d'optique, l'électricité; il ne se bornait pas à ses leçons journalières; il aimait à mettre ses élèves en présence des phénomènes de la nature, et le territoire de Mézières offrait un vaste champ d'instruction à l'auditoire du jeune savant. Dans le même temps, Monge généralisait ses premiers essais mathématiques; il créa une doctrine neuve et féconde, indispensable à tous les arts de construction, et qui,

complétée par des développements successifs, a reçu le nom de *Géométrie descriptive*. Cet ensemble de méthodes simples et uniformes se trouvait en conflit avec des pratiques consacrées par la tradition ; de là, l'opposition opiniâtre qu'eut à surmonter Monge, pour faire passer ses innovations dans l'enseignement de l'école.

Monge venait tous les ans, pour les vacances, à Paris, au milieu des hommes qui tenaient le premier rang dans les sciences ; déjà correspondant de l'Académie, il trouva des patrons actifs dans Lavoisier, Condorcet, La Rochefoucauld. D'Alembert surtout mit un empressement très vif à faire valoir Monge, et il lui procura le titre de membre de l'académie des sciences, en 1780. La place d'examinateur de la marine l'enleva, en 1783, à l'école de Mézières ; le lycée de Paris, fondation qui avait pour objet de déguiser l'instruction sous des formes agréables, venait d'accueillir les sciences dans son sein ; on confia à Monge la chaire de physique ; il sut donner de l'attrait à ses leçons par des aperçus piquants, des rapprochements ingénieux ; des détails tirés de la vie commune, des observations sur les objets qui nous frappent à tous les instants, et qui, par là même, échappent à l'attention ordinaire, prenaient dans la bouche du professeur un immense intérêt.

La révolution française éclate, et trouve dans Monge un disciple zélé, un apôtre fervent; adoptant les espérances de perfectibilité qui étaient dans toutes les têtes, il crut surtout voir tomber les barrières qui entravaient le génie et en arrêtaient l'essor ; les terribles épreuves qui se succédaient sous ses yeux dissipèrent imparfaitement ses illusions. Porté au ministère de la marine après la funeste journée du 10 août, il accepta cette fonction, déterminé, disait-il, par la présence des Prussiens sur le sol français ; il fit ainsi partie du gouvernement formé par les ministres, sous le nom de conseil exécutif, et en cette qualité, il contribua à l'exécution du jugement de Louis XVI ; c'était une des obligations de sa place, et l'on sait combien Monge a déploré dans le cours de sa carrière sa participation à un événement aussi lugubre. Si l'on recherche ses actes personnels, on le voit communiquer aux ports une nouvelle activité, et sauver son prédécesseur Dubouchage en lui conférant un grade. D'un autre côté, on ne peut oublier que sous son administration, les bureaux du ministère se remplirent d'hommes sans capacité, sans tenue, et que les meilleurs officiers, poursuivis par les haines révolutionnaires, furent enlevés à nos escadres si brillantes sous le règne du malheureux Louis XVI.

Monge reconnut bientôt son insuffisance politique au milieu de l'acharnement des factions; il se démit de son emploi en avril 1793. Quelques mois après, le comité de salut public fit un appel aux savants pour concourir à la défense du territoire, et c'est ici que Monge déploya toutes les ressources et l'activité de son esprit. Neuf cent mille hommes étaient prêts pour repousser la coalition qui menaçait la république française, mais les fabriques pouvaient à peine produire le dixième du matériel nécessaire à de si grands préparatifs ; il fallait multiplier les manufactures, simplifier leurs procédés, diriger les opérations des ateliers, fournir des métaux pour l'artillerie, extraire le cuivre, créer l'acier qui manquait, et tirer des seules ressources du sol une prodigieuse quantité de poudre. Monge se livra à ces opérations avec un infatigable dévoûment ; les manufactures d'armes, les fonderies, les poudrières, l'appelaient tour à tour; il surveillait les travaux, passait les jours à donner des instructions pour la fabrication du salpêtre, et durant les nuits, il écrivait son *Art de fabriquer les canons*. Dans un avis aux ouvriers en fer, rédigé avec Vandermonde et Berthollet, il exposa les moyens d'obtenir l'acier en combinant le fer et le charbon, et grâce encore aux talents de ces trois hommes célèbres, s'accomplit cette promesse qui semblait comme le rêve d'un esprit malade : « On montrera la terre salpêtrée, et en trois jours on en chargera les canons. »

Quelques années plus tard, était fondée cette école polytechnique qui dut son existence à Monge, plus particulièrement. L'école polytechnique, véritablement digne de ce nom à l'origine, s'ouvrait à tous ceux qui tendaient à éclairer, par les conceptions de la science, les arts manufacturiers. Pour s'assurer que les professeurs s'étaient fait entendre à tous, que leurs leçons avaient été saisies, Monge donna l'idée de répartir les élèves en brigades, à la tête desquelles seraient placés des sujets d'élite destinés à servir d'intermédiaires entre les maîtres et les élèves. Ce fut Monge qui exerça lui-même vingt jeunes gens à cette nouvelle mission ; il ne se séparait d'eux qu'à la fin du jour pour préparer les feuilles d'analyse qui devaient servir de texte à ses prochaines conférences.

Monge partit pour l'Italie, avec plusieurs de ses collègues de l'Institut, dans le but de recueillir les chefs-d'œuvre des arts dont la cession avait été stipulée par Bonaparte victorieux ; cette mission dura plus d'une année. Lorsqu'on célébrait à Paris l'arrivée des richesses qui venaient peupler nos musées, Monge était encore occupé à visiter l'Italie ; Bonaparte le chargea ensuite, avec le général Berthier, d'apporter au directoire exécutif le traité de Campo-Formio. Dans l'audience de réception on crut qu'il allait entretenir les directeurs de la mission scientifique qu'il avait remplie ; mais il s'exalta au souvenir des victoires de la république, il gémit sur la conduite des Anglais, et finit par comparer Bonaparte à Épaminondas. Ce discours de Monge explique son républicanisme, qui n'était qu'une réminiscence de ses études sur l'antiquité. Cependant, quelque étranger qu'il fût à la connaissance des affaires et des hommes, on le désigna deux fois pour faire partie du directoire, et comme il ne fut point élu, on l'envoya en compagnie de M. Daunou pour organiser à Rome une république.

Bonaparte faisait alors voile pour l'Égypte, emmenant avec lui des savants et des artistes dévoués à sa fortune ; il écrivit à Monge de mettre en mouvement les bâtiments qui se trouvaient à Civita-Vecchia, et de partir sans délai. Monge s'embarqua avec Desaix, et rejoignit l'armée expéditionnaire, en 1798. Pendant le trajet d'Alexandrie au Caire, par le désert, Monge observa le phénomène d'optique, connu sous le nom de mirage, et qui ne se renouvelle nulle part avec un caractère aussi frappant que sous le climat d'Égypte. Monge visita deux fois les Pyramides, l'obélisque et les murailles d'Héliopolis; ses souvenirs demeurèrent tellement empreints du grandiose de ces monuments, que long-temps après il en parlait avec

cette inspiration qui n'appartient qu'à la présence des objets. L'école polytechnique avait fourni quarante élèves à la colonie savante embarquée pour l'Egypte ; sous la direction de Monge, de Berthollet et de Fourrier, ils exécutèrent la description monumentale de cette merveilleuse contrée. Dans un voyage à Suez, entrepris avec Bonaparte, Monge reconnut les vestiges d'un canal qui communiquait de la Mer Rouge à la Méditerranée par le Nil ; il suivit encore Bonaparte en Syrie, et plus d'une fois les soldats murmurèrent contre le *vieux savant*, qu'ils croyaient l'auteur de l'expédition.

De retour en Europe avec Bonaparte, Monge présida la commission des sciences et des arts d'Égypte; sous ses auspices furent coordonnés les mémoires où se déroule en grande partie le tableau de l'Égypte telle qu'elle était sous les Ptolémées et les Pharaons. Rentré en France, Monge redevint le protecteur de l'école polytechnique, et reprit sa place parmi les professeurs; il défendit souvent cette école contre les préventions de Bonaparte; mais il ne put empêcher qu'elle ne fût assujettie au casernement et à la discipline militaire. Nommé par Napoléon membre du sénat, dès la première formation de ce corps, Monge fut pourvu de la sénatorerie de Liége, avec le titre de comte de Péluse ; il reçut le cordon de grand officier de la Légion-d'Honneur, un majorat en Westphalie, et un don de deux cent mille francs. Le désastre de Moscou influa d'une manière sensible sur le moral de Monge ; son imagination, accoutumée aux récits de nos victoires, se sentit fortement affaissée. Envoyé dans sa sénatorerie pour prendre des mesures extraordinaires, il accueillit la division Macdonald qui revenait en France dans un dénûment absolu. De grandes douleurs accablèrent coup sur coup l'illustre savant : la chute de l'empereur, la dislocation de l'école polytechnique, la proscription des conventionnels régicides, mesure qui frappait un de ses gendres, puis enfin, sa radiation de l'Institut, par suite des épurations de 1816. Monge quitta la vie le 28 juillet 1818 ; Berthollet son ami, son compagnon depuis plus de cinquante années, fit entendre sur sa tombe de touchantes paroles et de sincères regrets.

Au milieu des études qui devaient grandir sa mémoire, Monge travaillait moins pour les honneurs que pour le plaisir intime que les sciences lui prodiguaient en elles-mêmes ; la satisfaction la plus vive qu'elles lui procurèrent, fut peut-être d'avoir été applaudi un jour par Lagrange, dans une leçon d'éclat donnée à l'école polytechnique. Presque bègue, et accoutumé à une prosodie vicieuse, il suppléait aux difficultés de prononciation par une pantomime animée ; une bonté naïve, enthousiaste, était le trait distinctif de son caractère ; sa bonhomie apparaissait surtout dans ses habitudes privées, et l'on s'étonne que, prenant sa gaucherie dans le monde pour l'indice d'un esprit étroit, Mme Roland ait fait de cet homme célèbre un portrait inexact, injuste et mensonger.



( Monge.

*Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins,* 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7. — Tiré à la Presse mécanique par Aristide et Pelluard.

## LA HYENE PEINTE.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LA HYÈNE PEINTE.

Les naturalistes se trouvent parfois fort embarrassés des méthodes qu'ils ont inventées pour se tirer d'embarras, et cela parce que la nature ne peut pas s'arranger de leurs systèmes, quelque ingénieux qu'ils soient; la hyène peinte (*canis pictus*, Desm. Kaup.) en offre un exemple des plus remarquables. Cet animal a les mœurs et le caractère farouche des hyènes; il en a les yeux, la tête, le corps et tout le faciès; regardez-le, c'est bien une hyène, car l'œil le moins accoutumé à l'observation, comme le plus minutieux scrutateur, y découvrent au premier abord mille ressemblances. La nature en a fait une hyène ; mais elle a cinq doigts aux pieds de devant, et sa dent carnassière inférieure a sa pointe postérieure tout-à-fait tuberculeuse, d'où il résulte que la méthode en fait un chien ! et voilà pourquoi les naturalistes méthodistes, qui tiennent plus à leur système qu'à la nature, l'ont nommée *canis pictus*. Pour nous ce sera la *hyæna picta*.

Sa taille est celle du plus grand mâtin, et de tous les animaux, c'est elle qui a le pelage le plus agréablement varié. Sur un fond grisâtre se dessinent, d'une manière plus ou moins tranchée, des taches blanches, noires, et d'un jaune d'ocre foncé, très irrégulièrement parsemées et mélangées, quelquefois assez larges, d'autres fois très petites, toujours placées sans ordre et sans nulle symétrie. Non seulement ces taches varient beaucoup sur les parties correspondantes du même animal, mais encore d'individu à individu, car je n'en ai pas trouvé deux tachetées identiquement dans les collections d'histoire naturelle. Du reste elle a quelque analogie de forme avec la hyène tachetée (*hyæna crocuta*, Cuv.) à laquelle elle ressemble par le manque de crinière, et par son train de derrière qui est même plus relevé, quoiqu'il le soit moins que dans les chiens. Comme cette dernière, elle a la tête grosse, le museau court, et les yeux gros et saillants. Elle habite les mêmes contrées, c'est-à-dire le midi de l'Afrique, et je crois qu'elle a aussi été trouvée dans quelques plaines de l'Asie.

Les hyènes sont des animaux qui ont singulièrement prêté à la superstition, et qui ont été le sujet de mille contes tous plus merveilleux ou plus absurdes les uns que les autres. Les anciens ont écrit que la hyène était alternativement mâle pendant six mois de l'année et femelle pendant les six autres mois, excepté quand elle portait, allaitait et élevait ses petits, car alors elle restait femelle toute l'année. Mais l'année suivante elle prenait sa revanche en conservant les fonctions du mâle et faisant subir à son compagnon le sort de la femelle. Selon les mêmes auteurs, les hyènes savent imiter parfaitement la voix humaine, et voilà comment elles utilisent ce talent : elles rôdent autour des troupeaux et surtout autour des bergers, sans se laisser apercevoir, jusqu'à ce qu'elles aient entendu prononcer le nom d'un des pâtres; elles le retiennent, puis vont s'embusquer la nuit dans un buisson, et là, d'une voix plaintive, elles appellent le berger par son nom, comme pour l'amener au secours d'une femme ou d'un enfant expirant. Le malheureux, trompé par les gémissements douloureux, vole auprès du buisson pour secourir un être souffrant qui l'appelle, mais il ne trouve que la hyène qui le dévore. S'il devine le piége affreux qui lui est tendu, il fuit; mais la hyène dirige sur lui, à travers les ténèbres, l'éclat sombre et rougeâtre de ses yeux enflammés, et cette funèbre lueur le *charme*, l'arrête dans sa course, et le force, par une fascination magique, à attendre, dans l'immobilité complète d'une statue, l'animal qui vient en faire sa proie. Il paraît que les jeunes filles étaient plus difficiles à fasciner que les bergers, car la hyène, pour s'en emparer, était obligée d'employer d'autres moyens beaucoup plus compliqués. Toujours au moyen de ses yeux, elle faisait naître dans le cœur d'une jeune fille un amour désordonné qui la rendait folle; alors elle abandonnait son troupeau pour courir les champs, et l'animal en profitait pour croquer chacun à leur tour la bergère et les moutons.

Dans le siècle dernier, les écrivains un peu plus critiques que leurs pères, abandonnèrent ces contes absurdes, mais pour les remplacer par d'autres contes ou au moins par des exagérations outrées; écoutons Buffon : « Cet animal sauvage et solitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers ou dans des tanières qu'il se creuse lui-même sous terre. Il est d'un naturel féroce, et, quoique pris tout petit, il ne s'apprivoise pas. Il vit de proie comme le loup, mais il est plus fort et paraît plus hardi; il attaque quelquefois les hommes, il se jette sur le bétail, suit de près les troupeaux, et souvent rompt dans la nuit les portes des étables et les clôtures des bergeries. Ses yeux brillent dans l'obscurité, et l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour. Si l'on en croit tous les naturalistes, son cri ressemble aux sanglots d'un homme qui vomirait avec effort, ou plutôt au mugissement d'un veau... La hyène se défend du lion, ne craint pas la panthère, attaque l'once, laquelle ne peut pas lui résister. Lorsque la proie lui manque, elle creuse la terre avec les pieds et en tire par lambeaux les cadavres des animaux et des hommes. »

A présent venons-en à la vérité. Les hyènes sont en effet des animaux très sauvages et très voraces, mais d'une lâcheté, d'une poltronnerie incomparablement plus grande que celle du loup. Elles ne vivent que de cadavres et de voirie, et c'est à ce goût prononcé pour la chair corrompue, beaucoup plus qu'à leur prétendue férocité, qu'il faut attribuer cette habitude qu'elles ont de déterrer les cadavres. Non seulement elles ne peuvent en aucune manière lutter contre le lion et la panthère, mais leur timidité ne leur permet pas même d'attaquer des chacals et autres animaux de la taille du renard et au-dessus. Elles rôdent sans cesse pendant la nuit, et quelquefois elles s'approchent des habitations, non pour attaquer les hommes, dont elles redoutent beaucoup la présence, mais pour se nourrir des immondices qu'elles y cherchent. Si elles se hasardent à attaquer une pièce de bétail, c'est un faible agneau ou un animal mourant qui ne peut leur faire aucune résistance, et si elles sont surprises dans ce méfait, elles se laissent assommer à coups de bâton par des enfants de huit à dix ans, sans chercher à se défendre. Les marabouts, dont toute l'ambition est de se

faire passer pour saints aux yeux du peuple, ne manquent pas quand ils en trouvent l'occasion, de saisir une hyène vivante à bras le corps, et de l'apporter ainsi dans la ville. Comme elle ne leur fait jamais de blessure, les arabes attribuent à la sainteté du personnage et à une faveur du prophète, ce qui n'est que le résultat de la timidité de l'animal. Je ne sais jusqu'à quel point une hyène prise jeune pourrait s'apprivoiser, mais ce qu'il y a de certain c'est que les deux espèces qui sont aujourd'hui vivantes à la ménagerie du Jardin des plantes, reconnaissent très bien, et caressent avec des signes visibles d'affection, la main de leur gardien; en outre elles ne se montrent jamais hostiles aux étrangers et reçoivent volontiers leurs caresses. Leur voix, dont elles ne font retentir les forêts que la nuit et seulement quand elles sont en amour, n'a rien d'analogue avec la voix humaine; on pourrait donner une idée de ce hurlement en l'écrivant ainsi *muuheua*, et le commençant au grave pour le finir à l'aigu.

En faisant l'histoire générale des hyènes, j'ai fait celle de l'espèce dont il est ici question, car toutes ont à peu près les mêmes habitudes, à de très légères nuances près. Cependant la hyène peinte ou variée diffère des autres en ce qu'elle n'est pas solitaire, mais vit en troupes. Cette habitude lui donne un peu plus de courage, et, en nombre, elles attaquent quelquefois des animaux assez forts, et même des bœufs. Du reste, c'est à peu près là tout ce qu'on sait de son histoire particulière. Boitard.

## LA MECQUE.

Au milieu d'une vallée profonde que couronnent des montagnes à pic, est bâtie la Mecque, antique capitale de l'Arabie; cette ville, centre de la religion musulmane, est un objet de vénération pour tout fidèle croyant. La Mecque était connue des Grecs sous le nom de Macoraba; la terminaison de ce nom exprime son étendue, qui, néanmoins à son époque la plus florissante, n'égalait pas le quart de Paris. La Mecque compte aujourd'hui plus de trente mille habitants; elle ne subsiste que par l'affluence des pèlerins qui viennent en grande dévotion à la sainte Kaaba, temple principal des musulmans.

On a beaucoup exagéré la magnificence du temple de la Mecque, ses cent portes, son dôme doré; un Européen qui s'était fait passer chez les Arabes pour un adorateur du prophète, a pu l'examiner dans tous ses détails, et voici ce qu'il en dit: « La grande mosquée de la Mecque, appelée la Maison-de-Dieu ou *el Hàram* n'est remarquable que parce qu'elle renferme la Kaaba; on entre dans une vaste cour, entourée de quatre rangs de colonnes, unies par des arcades en ogives, d'où pendent des lampes, dont quelques-unes sont allumées le soir, et toutes pendant la nuit du Ramadhan. Les colonnes ont vingt pieds de hauteur, surmontées par de petites coupoles; les unes sont en marbre blanc, d'autres en granit et en porphyre. Au milieu de la cour s'élève la Kaaba; sept galeries assez larges pour que cinq personnes y marchent de front, conduisent à l'édifice qui doit son nom à sa forme carrée, une immense tenture en soie noire le recouvre, et l'on voit inscrit en lettres d'or la profession de foi des croyants: « Il n'y a pas d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » L'usage de couvrir la Kaaba existait avant Mahomet chez les Arabes idolâtres.

A côté de la Kaaba, et près de la porte d'argent, est enchâssée la célèbre pierre noire; sa surface a été polie et même usée par les baisers et les attouchements de plusieurs millions de pèlerins; elle a été apportée, dit-on, par l'ange Gabriel, et Abraham s'y asseyait pendant la construction de la Kaaba. Vis-à-vis les quatre côtés du monument s'élèvent quatre petits édifices où les imans des quatre rits musulmans se placent et dirigent les prières de leur communauté. Avant Mahomet, il y avait sur l'emplacement qu'occupe la Kaaba un temple célèbre, rendez-vous religieux de toutes les tribus de l'Arabie; Mahomet le détruisit, ainsi que les trois cent soixante images auxquelles étaient adressés des sacrifices de moutons et de chameaux. La porte de la Kaaba ne s'ouvre que trois fois par an: une fois pour les hommes, une autre pour les femmes, la troisième enfin, pour la nettoyer. Les pèlerins en font sept fois le tour en récitant des prières, et en la baisant chaque fois; les quatre premiers tours doivent être faits avec vitesse, à l'imitation du prophète; on sait que Mahomet, pour démentir ses ennemis qui faisaient courir le bruit qu'il était dangereusement malade, se mit à courir quatre fois autour de la Kaaba.

Dans une partie de la grande mosquée, se trouve le puits de Zemzem, dont l'eau amère, saumâtre est bue par les pèlerins, et employée aux ablutions. Ce puits, disent les croyants, fut miraculeusement ouvert par l'ange du Seigneur, en faveur d'Agar, au moment où, chassée par Abraham, elle allait périr de soif dans le désert, avec son fils Ismaël. Dès qu'un pèlerin d'un rang distingué arrive à la Mecque, on inscrit son nom sur le grand livre du chef du puits Zemzem; en même temps celui-ci charge un domestique de fournir de l'eau au voyageur, ce qui s'exécute avec assiduité. Indépendamment des cruches qu'on envoie chez les pèlerins, les porteurs d'eau du Zemzem se promènent tous les jours dans le temple pour en vendre et en distribuer; on a l'habitude d'étendre dans la cour un très grand nombre de nattes, devant lesquelles sont des cruches à demi-pleines d'eau. Les personnes qui viennent s'asseoir sur les nattes trouvent ainsi un pieux rafraîchissement, ce qui a ses avantages sous un climat de feu, et attire beaucoup de monde au temple, même avant l'heure des prières.

Le temple a son chef principal qu'on appelle sheik el hàram. La Kaaba est desservie par quarante eunuques nègres, gardes et domestiques de la Maison-de-Dieu; ils portent pour signe distinctif, au-dessus de leurs vêtements habituels, une chemise de toile blanche attachée par une ceinture, puis un grand turban blanc et une petite baguette à la main. Récapitulerons-nous le nombre infini des employés du temple? Lampistes, moucheurs de lampes, servants d'Ibrahim, de la Kaaba, de chacun des lieux des quatre rites, portiers, domestiques des minarets, des imans et du cadi, les chanteurs du chœur, le monkis ou observateur du soleil pour annoncer l'heure de la prière,

le conservateur de la clé, le moufti, les guides; en un mot, on pourrait dire que la moitié des habitants de la Mecque sont employés ou domestiques du temple, et n'ont pour salaire que les aumônes des voyageurs. C'est pour cela qu'à l'arrivée d'un pèlerin, on s'empresse autour de lui; tous s'efforcent de lui rendre des services, de l'accabler d'honneurs; ils mettent le plus grand intérêt à son salut et font tout ce qu'ils peuvent pour lui faire ouvrir les portes du ciel. Autrefois, les nombreuses caravanes qui arrivaient des contrées où l'islamisme est pratiqué, subvenaient, par leurs dépenses, aux besoins des habitants de la Mecque, mais à présent que la foule des pèlerins est amoindrie, et le nombre des employés du temple étant toujours le même, les pratiques religieuses coûtent davantage aux fidèles; tous ces employés s'attachent à eux, et l'on est obligé de laisser des sommes considérables pour aumônes et gratifications; il n'y a pas jusqu'aux pèlerins les plus pauvres, même ceux qui font le voyage aux dépens de la charité publique, qui ne soient obligés de donner quelques écus.

Autrefois, les pèlerins avaient plusieurs stations pieuses à faire, ce qui produisait de grands bénéfices aux servants de la Kaaba, mais des peuplades ennemies ont tout détruit. La mosquée et la chapelle où le prophète est né, l'endroit où il reçut la première révélation du ciel, la maison d'Aboutaleb où il passa une partie de sa vie, la place où descendit la miraculeuse pierre noire, les chapelles de Fathma, fille du prophète, celles de Sidi-Mahmoud et d'autres saints n'existent plus. Les pèlerins sont, par conséquent, privés du mérite spirituel qu'ils acquéraient en visitant ces saints lieux, et les habitants de la ville ont perdu les biens temporels qui résultaient pour eux de ces actes de dévotion.




( Femme de la Mecque. )

La Mecque porte chez les Arabes les titres les plus pompeux : Om el Kara (la Mère des Villes), la noble, la sublime, la patrie des fidèles; ouverte de toutes parts, elle n'est défendue que par une forteresse d'une construction grossière dans laquelle réside le chérif. Les rues sont généralement régulières et sablées; toutes les maisons solidement construites en pierres, ont des façades ornées de peintures et de soubassements, ce qui leur donne un aspect gracieux;

ces bâtiments imitent le style persan ou indien, qui s'était introduit pendant la résidence des califes à Bagdad. Les pèlerinages de la Mecque forment six ou sept caravanes; celle de Damas ou de Syrie, la plus importante, conduite par un pacha; celle d'Egypte, commandée par un bey; celle des Arabes de Barbarie qui se joint à celle de Damas à quelques jours de marche de la Mecque; les quatre dernières arrivent de Bagdad et des pays circonvoisins, sans compter une foule de voyageurs qui partent de l'Inde, de Java, de Sumatra, et même du fond de la Nubie. Autant la durée du pèlerinage présente un aspect animé et imposant, autant la fin offre un spectacle lugubre et pénible; aux fatigues supportées pendant un long voyage succèdent les tristes conséquences de la mauvaise nourriture et des logements insalubres; ces causes, et quelquefois le manque absolu de vivres, remplissent les mosquées de mourants qui s'y font porter, afin d'être guéris par la vue de la Kaaba.

Il est écrit dans les livres sacrés des Arabes que le Dedjal, c'est-à-dire l'Antéchrist, n'entrera jamais à la Mecque : « Le Dedjal, s'écrie l'historien Zahak, n'aura point de barbe, mais de grandes moustaches, un visage de deux aunes de longueur; il aura quatre-vingts aunes de hauteur et trente de largeur entre les deux épaules; son équipage, son habit, son harnais seront d'or; il portera une couronne de bijoux sur la tête et une hache à la main; son arc sera persan comme la langue qu'il parlera; toute la terre lui sera soumise, les portes lui seront ouvertes, excepté celles des quatre mosquées de la Mecque, de Médine, de Jérusalem et du Mont-Sinaï. » Abdallah a rapporté la même tradition. Le prophète a dit : « Vous ne cesserez point de lutter contre les infidèles, jusqu'à ce que vous combattiez les troupes de l'Antéchrist sur les bords du Jourdain, dont vous occuperez le rivage occidental, et eux l'oriental. Jésus, l'envoyé de Dieu (qu'il lui soit propice) prendra trois pierres; en prenant la première, il dira : Au nom du Dieu d'Abraham; en prenant la seconde, au nom du Dieu d'Isaac, et en prenant la troisième, au nom du Dieu de Jacob. Accompagné des fidèles, il ira à sa rencontre, et il le frappera entre les yeux des trois pierres successivement; il tombera par terre, et on achèvera de le tuer. »

Il n'y a peut-être pas de ville musulmane où les arts soient aussi inconnus qu'à la Mecque, et les sciences se trouvent absolument dans le même état d'abandon que les arts; tout le savoir de la population se borne à lire le Coran. Les habitants apprennent dès l'enfance les prières et les cérémonies du saint pèlerinage à la Maison-de-Dieu, afin de pouvoir, de bonne heure, gagner de l'argent, en servant de guide aux pèlerins; on voit même des enfants de cinq ou six ans remplir ces fonctions, portés sur les bras ou les épaules des voyageurs; ces enfants récitent d'une voix aiguë les prières sacramentelles, en même temps qu'ils dirigent la marche du pèlerin, et les cérémonies des différentes stations. La Mecque n'a pas d'écoles régulières; il n'y a que quelques docteurs qui, par caprice, vanité, ou par l'appât d'une rétribution, vont s'asseoir sous les galeries du Hâram où ils commencent à lire à haute voix pour attirer les auditeurs qui viennent se ranger en cercle. Tels sont les moyens d'instruction que l'on trouve dans la ville sainte. Il en résulte que les Mecquois sont les plus ignorants des hommes, et la situation de la cité y contribue en grande partie. La Mecque, bâtie au milieu du désert, ne se trouve sur aucun chemin de passage; l'Arabie est entourée par les eaux : le Golfe Persique, à l'orient; la Mer Rouge, à l'occident; l'Océan, au midi; la Méditerranée, au nord; le centre de cette péninsule ne doit pas être une ligne de communications avec les pays circonvoisins où l'on peut aller par mer.

La Mecque n'est donc pas destinée à devenir une place de commerce; dans le désert aride où elle est située, ses habitants ne peuvent être non plus ni cultivateurs, ni pasteurs; quelle ressource reste-t-il aux Mecquois pour subsister? La force des armes qui oblige les autres peuples à donner une partie de leurs productions, ou l'enthousiasme religieux qui engage les étrangers à venir laisser leur argent dans le pays. Au temps des califes, ces deux moyens réunis avaient fait de la Mecque une cité opulente; mais, avant et après cette glorieuse époque, l'enthousiasme religieux seul l'a soutenue, et cet enthousiasme se refroidit de jour en jour, ce qui réduit la ville à une existence précaire comme on le voit aujourd'hui, et comme on le voyait avant la mission du prophète. La Mecque a toujours été le centre de la dévotion de divers peuples; l'origine des pèlerinages et la fondation primitive de son temple remontent à la plus haute antiquité et paraissent antérieurs à l'époque historique; Mahomet abattit les idoles qui souillaient la Maison de Dieu, le Coran confirma le pèlerinage, et c'est ainsi que la piété des autres peuples a fait vivre les Mecquois. La Mecque était pauvre avant la venue du prophète; après une courte époque de gloire et de richesses acquises par les armes, elle est retombée dans la pauvreté qui paraît être son partage; si le temple n'existait pas, elle se trouverait nécessairement déserte avant deux années, ou du moins réduite à un simple hameau.

L'Arabe, par sa nature, est en général d'une constitution maigre, et les habitants de la Mecque surtout, sont de véritables squelettes ambulants, revêtus d'un parchemin collé sur les os. Ceci n'est point une exagération; il est impossible de se former, sans le secours des yeux, l'idée d'une réunion d'hommes aussi maigres, aussi décharnés, que les employés de tous grades et les domestiques du temple; il paraît même incroyable que ces squelettes, ou plutôt ces ombres, puissent se tenir debout. Qu'on se représente de grands yeux enfoncés, un nez effilé, des joues creuses, des bras et des jambes véritablement desséchés; les côtes de la poitrine, les veines, les nerfs, toutes les parties osseuses tellement saillantes qu'on les prendrait pour des modèles d'anatomie; l'aspect effrayant de ces malheureux est tel que l'on ne peut jamais s'accoutumer à voir ce triste spectacle. Mais les plaisirs qui les attendent dans le paradis ne sont-ils pas préférables à tous les biens de la terre?

On peut dire que tous les habitants de la Mecque sont des étrangers ou des fils d'étrangers, à l'exception de quelques Bédouins ou de leurs descendants et d'un petit nombre d'anciens Arabes issus de Mahomet. Cependant cette population mélangée a adopté les mêmes mœurs, le même costume. Les femmes, à la Mecque, jouissent de plus de liberté que dans aucune autre ville musulmane; peut-être qu'à l'époque de la splendeur de cette ville, la grande affluence

d'étrangers contribua à les pervertir, et que la misère et la tristesse habituelle des habitants ont fini par leur donner une indifférence profonde : l'opulence et la pauvreté sont deux extrêmes également opposés à la conservation des antiques mœurs et de leur sévérité primitive. Les femmes se couvrent le visage comme en Égypte, avec un morceau de toile sur lequel on a pratiqué deux ouvertures pour les yeux; ces ouvertures sont quelquefois si grandes qu'on leur voit la moitié de la figure; la plupart d'ailleurs la laissent entièrement découverte. Toutes les femmes portent une espèce de manteau à petites raies bleues et blanches, ajusté avec beaucoup de grâce, mais quand on leur voit le visage, on perd bien vite l'illusion que l'on s'était formée; leur figure et leurs mains totalement barbouillées de noir, de bleu ou de jaune, présentent un tableau affreux que l'habitude fait regarder comme une beauté par les indigènes; elles se gravent des dessins ineffaçables sur la peau, et se peignent le pourtour des yeux en noir, les dents en jaune, les mains en rouge, ce qui, on le voit, forme un contraste des plus désagréables. Leur habillement consiste en un immense pantalon qui entre dans des pantoufles ou des bottines ; pour les pauvres, ce pantalon est en toile bleue ; pour les riches, en toile rayée de l'Inde. . . . . . . . . . . . . . . . .

Les femmes de la Mecque ont, en outre, une chemise de la grandeur et de la forme la plus extravagante. Qu'on se figure un carré de toile de six pieds de largeur et de plus de cinq de hauteur, eh bien ! ce n'est la qu'une moitié de la chemise : un carré pareil forme l'autre moitié. On unit ces deux morceaux par la partie supérieure, laissant au milieu une ouverture pour passer la tête; la chemise reste ouverte dans toute la partie inférieure. Les femmes d'une condition élevée font ces chemises d'un tissu léger en soie; elles amoncellent sur leurs épaules la toile surabondante de leur largeur excessive et les assujettissent au corps par une ceinture ; elles n'ont sur la tête d'autre ornement qu'un mouchoir; mais aux mains, aux bras, aux jambes et aux pieds, elles portent des bagues, des anneaux et des bracelets. Les femmes bédouines ou de l'intérieur du pays, même celles qui paraissent du plus haut rang, ont pour tout costume une grande chemise de toile bleue, un voile rouge sur le visage et un immense manteau de laine noire. Le vêtement des hommes est composé, comme celui des Égyptiens, d'un béniche ou caftan extérieur, détaché d'un autre caftan intérieur retenu par un large ruban, d'un caleçon et de pantoufles. L'Arabe bédouin porte ordinairement sur l'habit une capote sans manches, avec deux trous pour passer les bras; il se couvre la tête avec un mouchoir plié en forme de triangle, de façon que les deux pointes retombent devant les épaules et la troisième sur le cou ; les riches Bédouins portent sur ce mouchoir un morceau de mousseline, roulé en forme de turban.

En général, la fortune des habitants de ces contrées, Wehhabis, Bédouins et Arabes, se borne à la possession d'un chameau et de plusieurs têtes de bétail; vivant sous des tentes et des baraques, sans autres meubles que quelques écuelles, un petit chaudron, une cruche et une tasse en terre, une natte qui leur sert de lit, deux pierres pour broyer le grain, quelles ressources offriraient-ils pour le commerce avec des besoins aussi bornés? Les historiens célèbrent la noblesse de la nation arabe qui n'a jamais courbé la tête sous le joug des Grecs et des Romains; c'est une fausse conséquence tirée des événements. Si l'Arabie a eu le bonheur de se conserver libre de toute domination étrangère, c'est à la nature du pays plus qu'au courage de ses habitants qu'elle doit cet avantage. Quel capitaine, en effet, aurait voulu sacrifier des hommes et de l'argent pour conquérir de vastes déserts et des peuplades dispersées sans lien d'unité, sans cohésion aucune? Ne cherchez pas à la Mecque rien qui ressemble à une prairie et encore moins à un jardin; du sable et des pierres, voilà l'unique bienfait que la nature y ait prodigué; on ne sème aucun grain, le sol trop ingrat ne répondrait point aux travaux du cultivateur ; la terre leur refuse même ces productions spontanées dont elle est si libérale ailleurs; enfin on n'y voit que trois ou quatre arbres à l'endroit où était jadis la maison d'Aboutaleb, oncle du prophète. Située à deux degrés en dedans de la zone torride, cette ville a le soleil pendant deux mois et demi, presque perpendiculairement; si l'on ajoute à cela sa position au fond d'une vallée de sable, entourée de toutes parts de montagnes pelées, sans ruisseaux, sans rivière, sans aucune source d'eau vive, on pourra se former une idée des chaleurs qui y règnent.

Et cependant les poètes orientaux, toujours portés à l'hyperbole, ont chanté les douceurs du climat, la magnificence des sites, le bien-être du séjour : « J'étais assis un soir dans un parterre tapissé d'anémones, s'écrie un célèbre auteur arabe; près de moi était un pauvre en haillons qui souriait et élevait de temps en temps sa voix pour célébrer la grandeur du Très-Haut. Il chanta : louanges à celui qui rassembla dans toi, ô sainte cité, tout ce qu'il y a de beau, qui te revêtit de cette robe magnifique et qui répandit sur toi les trésors de ce monde et de l'autre ! — Monsieur, lui dis-je, quant à la beauté, on n'a qu'à ouvrir les yeux pour s'en convaincre, mais quels sont les trésors mondains? — Il n'y a pas une seule des fleurs que tu vois, me répondit-il, qui n'ait des vertus extraordinaires, connues à ceux qui s'en occupent. — Voudrais-tu, répliquai-je, pour me rendre cette conversation salutaire m'en faire voir quelque chose? » Alors il me prit par la main, arracha une poignée d'herbes, et me dit : « As-tu une bague ou une pièce de monnaie? — Oui, dis-je, en lui donnant une pièce d'argent. » Il la frotta sur l'herbe, et elle devint jaune comme un ducat. Puis il prit une autre herbe, la frotta, et la pièce redevint ce qu'elle était auparavant. « Voilà, s'écria-t-il, des secrets qui renferment des trésors; la sainte ville de la Mecque seule est digne de les posséder : louanges à Dieu tout puissant ! »

A. Mazuy.

*Département de la Mayenne.* — Évron.

## ÉGLISE D'ÉVRON.

Le moyen-âge a laissé des traces profondes dans le département de la Mayenne, antique terre des forêts druidiques et de ces châteaux de fées dont les mille récits peuplent la merveilleuse chronique de l'archevêque Turpin ; c'est-là que vous voyez ces

tourelles juchées sur des roches à pic, au sommet des montagnes, et les villes de Laval, de Mayenne et de Château-Gontier, doivent leur origine aux manoirs des sires de la contrée dont la puissance s'étendait au loin. Les édifices religieux sont aussi en grand nombre; il est dans notre pays plusieurs petites communes qui renferment des églises d'une fondation reculée; la plupart, il est vrai, tombent en ruines, et c'est chose inouïe qu'avec l'immense quantité d'inspecteurs de monuments historiques et autres fonctionnaires largement rétribués, dont nous sommes en possession, on ne cherche pas à préserver des ravages du temps ces basiliques, pieux débris de la dévotion de nos pères. L'église d'Évron appartient, par le style mélangé de son architecture, à deux époques distinctes; de là la dénomination de *vieille église* et de *nouvelle église*. La ville est fort ancienne, elle doit son origine à une abbaye de Bénédictins, fondée dans le VII[e] siècle, par le comte du Mans, Hadouin; quelques antiquaires ont écrit que la petite paroisse d'Évron fut bâtie en même temps. Cette opinion est hasardée et ne repose pas sur des données assez solides, assez incontestables. Nous trouvons, dans un ouvrage récemment publié, de précieux détails qui nous paraissent plus exacts (1).

Dans la *vieille église*, on reconnaît facilement le caractère des monuments religieux, à la fin du X[e] et au commencement du XI[e] siècle. L'architecture est lourde et le corps principal de la nef n'est pas voûté, parce que les architectes de cette époque construisaient difficilement des voûtes d'une grande portée. Le lambris actuel date de 1666, et les fenêtres ogives, situées sous le grand comble du côté du midi, ont été établies à la même époque, pour donner plus de jour à cette partie de l'église.

La *nouvelle église* est, sans contredit, l'une des plus intéressantes du diocèse du Mans, sous le rapport de l'art. Le chœur surtout est d'une rare beauté. Des statues, posées sur les chapiteaux des colonnes, et surmontées de petits dais, décorent richement l'hémicycle. Le pays du Mans n'offre rien de semblable, et ces statues, heureusement conservées, ont l'avantage de n'avoir été souillées par aucune peinture.

Des galeries à deux étages, ornées de balustrades en pierre, permettent de faire le tour du monument, au milieu duquel s'élève avec hardiesse une belle flèche en bois. La tour fait partie de la vieille église; elle est carrée et d'une architecture simple et massive.

L'église d'Évron fut solennellement consacrée par Geoffroi de Loudun, évêque du Mans, en 1252.

(1) C'est l'œuvre d'un pieux et modeste savant, M. le curé d'Évron. Ce petit volume in-12 a été imprimé à Laval, chez Sauvage, sous ce titre : *Notice historique sur Évron, son abbaye et ses monuments*; quatre lithographies l'enrichissent, dessins remarquables par le choix des sujets et le fini de l'exécution.



( Eglise d'Évron. )

# PEKIN. — CHINE.



( Vue du palais impérial et du parc. )

## PÉKIN.

*L'architecture chinoise. — Les monuments de Pékin. — Le palais impérial, et le jardin d'Youen-Min-Youen.*

L'architecture chinoise fut si maltraitée dans ces derniers temps, si souvent taxée de mauvais goût, qu'il faut vraiment une sorte de courage pour combattre un pareil jugement et réclamer en faveur des inventeurs de la poudre et de l'imprimerie une faible portion de gloire dans les beaux arts. Le grand nombre de petits objets, de modèles d'édifices qui ont été rapportés de Kanton en Europe, ont pu, il est vrai, justifier de si sévères reproches; mais pour être juste, il faut reconnaître l'impuissance des Chinois dans la peinture et dans les représentations gracieuses, et l'on concevra alors que ce que nous avons vu en Europe, comme échantillons de leur savoir artistique, n'est guère propre à nous le faire concevoir. C'est donc aux jugements des voyageurs, si peu nombreux, malheureusement, qui ont visité le royaume du milieu, qu'il faut recourir pour apprécier le mérite du genre d'architecture adoptée par les Chinois. Pékin, bâti par Koubilaï, petit-fils de Tchingiskhan, dans le treizième siècle de notre ère, est aujourd'hui la ville de Chine qui, par ses monuments, occupe le premier rang entre les fous ou cités du premier ordre. C'est donc là qu'il faut étudier les constructions chinoises, c'est là qu'il faut aller chercher les édifices chefs-d'œuvre des Bramantes et des Palladios des bords du Hoang-Ho, en tant que les eaux du fleuve Jaune en aient jamais vu naître. C'est dans le but d'éclairer cette question de l'art en Asie qui touche de si près aux origines de l'art dans le monde, que nous présentons cette description de Pékin monumental, c'est-à-dire sous le point de vue de ses monuments. Les Duhalde, les Gaubil, les Barrow, les Macartney, les Deguignes, ont été nos guides, car, dans toute discussion, les faits résolvent bien des difficultés que des siècles d'hypothèses avaient laissées sans solution.

Pékin a son entrée impériale, son arc de triomphe à la porte de l'est. Ce monument, digne de la somptueuse capitale à laquelle il sert comme de prélude, est percé d'un triple passage qui conduit dans une longue avenue d'une lieue et demie, pavée régulièrement, et que parcourt la foule des marchands qui apportent journellement dans la ville les objets de

leur commerce. Plus loin, à la distance d'une demi-lieue, s'élèvent deux énormes pavillons carrés, surmontés d'un double toit et couverts de tuiles vernissées. Des sculptures, des inscriptions en l'honneur des architectes de ces édifices, en décorent l'extérieur ; au-dedans, sont pratiquées de vastes salles destinées à loger la garde qui veille à la police de ces abords.

Les murailles de Pékin, surtout celles de la ville tartare, King-Tchhing (on sait que cette cité se divise en deux quartiers , le quartier chinois et le quartier tartare), sont, après ces portes, le premier objet d'admiration qui se présente aux yeux du voyageur. Qu'on se figure des murs de trente pieds de large, flanqués de tours,et couronnés de terrasses que douze cavaliers peuvent parcourir de front, et l'on aura une idée du rempart gigantesque qui défend Pékin contre les agressions extérieures (1). Certes, si l'on accuse les Chinois de manquer de goût, au moins ne peut-on pas reprocher à leurs monuments certain air de mesquinerie qui dépare tant de nos élégantes constructions européennes. En voyant Pékin ainsi ceinte de ces autres murs cyclopéens, on ne peut avoir que des paroles d'admiration pour ce peuple, qui, non content d'élever contre ses ennemis du nord une barrière aussi étonnante que la grande muraille , construisait encore autour de ses cités de semblables remparts.

On entre à Pékin par seize portes, chacune d'elles se compose de deux pavillons percés de plusieurs fenêtres, et présentant à l'étage inférieur un vaste corps-de-garde.

A peine avez-vous pénétré dans Pékin, dans ces rues de cent vingt pieds de large tirées au cordeau, et que Marco-Polo admirait déjà au douzième siècle, quand Pékin n'était encore que la Khan-Balou des Mongols, alors le spectacle change , le caractère de grandeur des premiers monuments est remplacé par la richesse , nous allions presque dire l'élégance des temples et des bâtiments publics. Cependant il est un reproche que mérite, quoi qu'il en soit, cette architecture de l'intérieur de la ville, c'est que l'on n'a pas fait naître la décoration des édifices mêmes, mais qu'on a été chercher des ornements extérieurs, tels que des sculptures, des bronzes, des dorures, des peintures qui, outre qu'elles décèlent le défaut d'habileté des Chinois dans ce genre de travail, surchargent encore des ouvrages à qui leur simplicité eût servi de meilleure parure. C'est le principal défaut du Tsu-Kin-Tchhing ou palais impérial, qui, au reste, par son immensité et sa munificence, fait la véritable merveille de Pékin.

Ce palais, situé à peu de distance de la porte du sud de la ville tartare, présente la forme d'un carré un peu plus long que large, il est environné de fortes murailles crénelées, construites de briques et couvertes de tuiles de couleur jaune ; chaque porte est garnie d'un pavillon.

La disposition des toits donne dés le premier coup-d'œil, à ce palais, une tournure originale ; ces toits sont à quatre pentes, ornés, sur l'arête, de plate-bandes à fleurons, et relevés par les extrémités, au-dessous desquelles s'étendent d'autres toits, garnis comme les premiers, de tuiles vernissées ; le tout est soutenu par un grand nombre de colonnes, couvertes d'un enduit vert et de figures dorées; en sorte que la réunion de ces deux toits forme comme un couronnement de l'édifice.

Le dedans du palais est une enfilade de salles qui se surpassent les unes les autres en richesse et en magnificence ; des bâtiments et des galeries en forment l'enceinte.

La première salle, qui est celle d'entrée, est fort spacieuse. On y descend par un escalier de marbre blanc chargé d'objets en bronze, et construit en forme de fer à cheval. Cette salle, ou plutôt cette cour est arrosée par un ruisseau sur lequel sont jetés plusieurs ponts de marbre. Au fond, s'élève une façade percée de trois portes ; celle du milieu est réservée à l'empereur seul ; les autres sont pour les mandarins et les premiers de l'état. Ces portes conduisent dans une seconde cour, la plus vaste de toutes celles du palais, et autour de laquelle règne une immense galerie. C'est là que sont placés les trésors de la couronne, les pierreries, les fourrures, les armes, les meubles, offerts en présent au fils du ciel Thien-tseu.

Dans cette cour, se trouve la salle impériale, appelée Taï-Ho-Thsien. Elle est bâtie au-dessus de cinq terrasses disposées en gradins. Chacune est ornée de marbre blanc et garnie de balustrades; c'est devant cette salle que se rangent les mandarins, quand ils viennent offrir leurs hommages à l'empereur. Sa forme est celle d'un carré long, et son étendue est de cent trente pieds environ. Les lambris en sont dorés, vernissés en vert, et garnis de dragons dorés.

Le trône, qui s'élève au milieu de cette immense chambre, consiste en une estrade élevée, sans autre inscription que ce mot : *Chin*, c'est-à-dire Saint.

Sur la plate-forme qui porte cette salle, on a placé de grands vases de bronze, où l'on brûle des parfums les jours de cérémonie, et des candelabres façonnés en oiseaux peints de diverses couleurs. Cette plate-forme se prolonge vers le nord, et porte deux autres salles; l'une est une rotonde percée d'un grand nombre de fenêtres et tout éclatante de vernis, et sert de vestiaire à l'empereur; l'autre est un salon de réception.

Telle est la description abrégée de ce palais qui s'étend sur une longueur de deux cent trente-sept toises de l'est à l'ouest, et de trois cent trois du nord au midi; qu'on y joigne les autres palais de l'état et des princes de la famille impériale, et si, en face d'un si étonnant édifice, la critique européenne trouve encore contre l'architecture des Chinois des paroles de mépris, qu'elle nous trouve au moins beaucoup de semblables habitations, et nous ne taxerons pas leurs paroles d'injustice et de prévention.

Mais les Chinois ont ajouté encore à la magnificence du Tsu-Kin-Tchhing par les jardins dont ils l'ont entouré.

Le parc de Youen-Min-Youen est la plus belle des décorations de la demeure impériale, et nous pouvons dire qu'il ne le cède à aucun de nos plus beaux jardins d'Europe. Ce n'est pas cette régularité monotone et artificielle sortie des cartons de Le Nôtre et de la Quintinie, ni en même temps la confusion de certains parcs anglais où l'on a dépassé la nature en voulant paraître trop naturel. L'Youen-Min-Youen, sans perdre ce caractère grandiose qui fait son plus bel ornement, présente, sous un espace de dix milles an-

(1) Nous avons donné, tom. 3, p. 49, une vue de la porte du nord.

glais, des sites variés et charmants. Les bois, les rochers, les plaines, les vallées ont été disposées avec tant d'art que de chacun des pavillons élevés çà et là dans le parc, on jouit d'un coup-d'œil différent. L'eau qui fait si souvent le charme de tant de sites, qui, sans cela, eussent été insignifiants par eux-mêmes, a été amenée dans des étangs, dans des canaux, dans des bassins dont les bords inégaux, sans talus, semblent être l'ouvrage du hasard, tandis que c'est la main de l'homme qui a tout enfanté, mais sans laisser trace de son passage. Des rochers hardiment jetés forment des promenades avancées sur le lac sillonné par des jonques richement pavoisées. Jusqu'au feuillage des arbres dont on a cherché à harmoniser les teintes, tout a été préparé pour que l'œil ne rencontrât qu'un spectacle enchanteur; enfin, au milieu de ces beautés de la végétation la plus active, s'élève ce magnifique palais que nous décrivions tout à l'heure, étonnant contraste des beautés de l'art et de la nature, et puis, après cela, MM. les Européens, méprisez le savoir et le goût de si étonnants architectes.

ALFRED MAURY.

NOTA. La vue que nous donnons représente le palais et le parc d'Youen-Min-Youen, vus du grand lac.

---

## LE ROI JEAN ET SON ÉPOQUE (1350-1364).

### DEUXIÈME ARTICLE.

(Voir page 152.)

Cette habitude de demander de l'argent aux bourgeois créa leur influence dans les affaires publiques; car il était impossible qu'ils donnassent long-temps leurs deniers, sans examiner à quel objet ils étaient employés. La force militaire même avait passé dans les villes. En toutes les batailles, les vaillants archers des communes s'étaient montrés les égaux des hommes d'armes; ils avaient combattu avec la même ardeur que les preux chevaliers. A la bataille de Crécy, tandis que la chevalerie fuyait et ne voulait plus aller combattre, les communes étaient restées sur le champ de bataille, et le lendemain, sept mille bourgeois furent tués sans quitter la place plutôt que de fuir devant la chevalerie anglaise plus nombreuse. Tout cela créait une importance politique à la bourgeoisie; et d'ailleurs, dans les grandes cités, chacun se tenait sur un pied de défense respectable. Les maisons étaient surmontées de hautes tours; les rues étroites, coupées par des bornes auxquelles des chaînes étaient attachées, défendaient aux archers à cheval de les parcourir impunément.

Les halles de Paris n'étaient pas sans influence; c'était une chose qui préoccupait le prince que leurs applaudissements. Lorsque le roi ou le prévôt avait une publication à faire, c'était aux halles que trompettes et buccines, ou la voix criarde du sergent se faisaient entendre; le peuple se rassemblait autour des officiers du Châtelet pour écouter les publications, et s'il ne les approuvait pas, il y avait des murmures et du tumulte dans les rues. Voulait-on faire une exécution importante? Le sire roi ordonnait-il de mettre à mort un seigneur pour crime de trahison? c'était aux halles qu'on traînait le patient. L'on se préservait bien de soulever les flots populaires; lorsqu'un garde du trésor, ou un garde du scel, un péager, ou un officier royal avait mécontenté les bourgeois, il était rare qu'il échappât à Montfaucon et à l'échelle fatale qui l'attendait. Depuis le règne du roi Jean jusqu'à Charles VII, les halles jouèrent un grand rôle dans les affaires; pas un prince qui ne harangue les métiers, et ne leur déclare qu'il veut vivre et mourir avec eux.

Les clercs de bas étage, les moines surtout, faisaient aussi en ce moment cause commune avec les intérêts populaires; ils avaient été accablés par la levée des décimes successifs. Les prélats étaient bien représentés au parlement; mais les chapitres, les ordres monastiques, qui, en définitive, payaient les deniers, ne participaient pas aux affaires; ils avaient aussi à se plaindre des nobles hommes dont les rapines ruinaient les monastères; ils se trouvaient enfin dans de communs intérêts avec la bourgeoisie. Les bons bourgeois étaient fort pieux; tous appartenaient à des confréries affiliées à des moines blancs et noirs, aux cordeliers, frères prêcheurs. Les curés de Paris s'entendaient très bien avec les capitaines de quartiers, les centeniers, et ils aimaient, comme eux, à être applaudis aux halles. Les bourgeois leur fournissaient maintes offrandes, et donnaient des bougies si longues, qu'elles auraient pu faire le tour des murailles de Paris.

La noblesse territoriale était tombée dans un grand discrédit, depuis la bataille de Crécy; appauvrie, sans considération, elle ne conservait aucun ascendant. Que devait-il résulter de tout ceci? C'est que le roi chercherait secours là où il y avait ressources, et que la bourgeoisie acquerrait l'importance politique qu'elle méritait dans le gouvernement. Les besoins du roi Jean étaient pressants; jamais suzerain n'avait été plus dans la nécessité de recueillir tous ses moyens, que ne le fut le fils de Philippe-de-Valois, au commencement de son règne. La bataille de Crécy avait mis ses provinces dans les mains de l'Anglais; on avait conclu une trève avec le roi Édouard, mais cette trève fut de courte durée. Il y avait impossibilité d'une paix définitive et durable entre le prince qui proclamait ses droits à la couronne de France, et le prince qui en possédait le trône. Que restait-il au roi Jean? Les bourgeoisies seules lui offraient encore des ressources : il y eut recours.

Le roi Jean avait fait tous ses efforts pour éviter la convocation des grands États-Généraux de la monarchie; les bourgeois et les clercs se montraient si exigeants! ils appelaient tant de réformes! Les gens du conseil n'aimaient pas cette surveillance importune; aussi le roi, pendant quatre ans, s'était passé d'assemblées générales; il avait député des conseillers pour aller traiter avec les États-Particuliers de chaque province; mais à quoi pouvaient servir quelques milliers d'écus d'or avec une chevalerie coûteuse. La guerre se poursuivait avec les Anglais; il fallait s'appuyer sur quelque chose de populaire pour repousser l'invasion menaçante. Malgré sa répugnance pour la convocation des États-Généraux, le roi Jean s'y résigna, et les fidèles et trés aimés nobles, prélats, gens des bonnes villes, furent mandés à Paris, pour la saint

André 1355 : « En celui temps, à la fête de Saint-Andry, furent assemblés à Paris, par le mandement du roi, les prélats, chapelains et barons de France, afin de leur exposer l'état des guerres. Mercredi furent dites toutes choses en la chambre du parlement, par messire Pierre de Laforest, archevêque de Rouen, et chancelier de France, et leur requit ledit chancelier, qu'ils eussent à voir quelle aide ils pouvaient faire au roi pour les frais de la guerre. » Le clergé répondit par la bouche de monseigneur de Craon, archevêque de Reims; les nobles par le duc d'Athènes, et les bonnes villes par Étienne Marcel, pour lors prévôt des marchands à Paris : « Nous sommes tous appareillés de vivre et mourir avec le roi, et de mettre corps et avoir en son service; mais requérons de parler ensemble et de nous réunir. » Et Pierre de Laforest dit : « nous l'octroyons. »

Les états se réunirent en effet, et ils répondirent au roi, en la chambre du parlement, qu'ils lui feraient trente mille hommes d'armes, chacun à leurs frais et dépens; ils votèrent de plus impôts et gabelles. Le subside commença à être perçu le 22 juin 1355; les députés des trois ordres rédigèrent une fort longue instruction sur la manière de le répartir et de le verser au trésor; Pierre Chapelu en fut le receveur pour le diocèse de Paris; Maurice d'Épernon se chargea de la tenue des registres. L'impôt ne fut pas accueilli partout avec la même résignation; dans quelques villes, sa perception occasionna des mécontentements et des révoltes. Quand la nouvelle vint en Normandie, le pays en fut émerveillé. Le comte d'Harcourt, fort bien avec le peuple de Rouen, les bourgeois et les communautés, leur dit : « Ah çà! bonnes gens, vous seriez bien serfs si vous accordiez cette gabelle. Si




( Une exécution aux Halles sous le roi Jean. )

Dieu m'aide, elle ne courra jamais dans mon pays, et il n'y aura homme si hardi qui l'ose mettre sur mes terres. » Le roi de Navarre, alors en la comté d'Evreux, dit aussi : « Jamais cet impôt ne courra par mon fief. » Ces discours vinrent aux oreilles du roi Jean ; il s'écria : « Qu'ils sachent donc que je ne veux nul maître en France, fors moi ; » mais cette résistance se liait à une vaste conjuration contre le roi de France.

Depuis deux ans, Charles de Navarre s'était tenu en parfaite intelligence avec le roi d'Angleterre ; un grand nombre de seigneurs normands s'étaient placés sous son hommage. Le roi Jean était altier, déplaisant pour les nobles hommes, et l'on préférait le caractère chevaleresque d'Édouard et particulièrement du prince de Galles, son fils. Le roi de Navarre fit si bien, qu'il mit même Charles, fils de France, dans ses intérêts; il traita secrètement avec lui contre Jean, son père. On ne sait pas précisément quels étaient les objets de la convention; mais le dauphin, alors âgé de dix-sept ans, vint trouver le roi de Navarre : « Beau cousin, lui dit celui-ci, le roi votre père vous hait à la mort, il vous préfère votre frère Philippe. » Charles était jeune, il se confia tout entier au Navarrois, et son père ne put le rappeler qu'en lui donnant en apanage le duché de Normandie. Il s'agissait, dans le projet de Charles de Navarre, d'aller vers l'empereur d'Allemagne, oncle du dauphin, et de lui demander des hommes d'armes pour s'emparer du roi de France, le renfermer dans une tour, et même le faire mourir.

Le dauphin, pourvu du duché de la Normandie, parut fort content; il obtint pour lui et pour ses complices des lettres de rémission. Ainsi tout semblait calmé. Cependant lorsque Jean apprit la résistance que le roi de Navarre et le sire d'Harcourt faisaient à l'impôt voté par les États-Généraux, il ne se tint plus de colère. En ce temps, messire Charles, duc de Normandie, tenait son hôtel dans le châtel de Rouen; ne

sachant rien des rancunes mortelles que le roi, son père, avait contre le roi de Navarre, le comte d'Harcourt et messire Godefroi, son oncle, il leur faisait à tous bonne compagnie; il advint qu'il les invita à dîner. Le roi Jean, qui savait que le roi de Navarre devait dîner avec son fils, le samedi de Pâques fleuries, se départit d'Orléans où il était allé faire baptiser un enfant du comte d'Artois, et chevaucha tellement qu'il put entrer dans le châtel quand lesdits seigneurs étaient à table. Il monta l'escalier à la hâte et entra dans la salle du festin. Le maréchal Daudeham portait devant lui une grande épée, et s'écria : « Nul ne se meuve pour chose qu'il voit, s'il ne veut être mort de cette épée. » Le duc de Normandie, le roi de Navarre, messire d'Harcourt et tous ceux qui étaient à table, furent grandement émerveillés, et auraient bien voulu être autre part; alors se levèrent pour faire la révérence, mais le roi n'y fit attention, et s'avança vers la table, lança son bras sur le roi de Navarre, le prit par la peau et le tint raide contre lui, en lui disant : « Or sus, traître, tu n'es pas digne de manger à la table de mon fils; par l'âme de mon père! que je ne me serve jamais à boire ni à manger tant que tu vivras! » Là il y avait un écuyer qui s'appelait Colinet de Bléville, et il tranchait les viandes devant le roi de Navarre; lorsqu'il vit son maître ainsi démené, il tira son coutelas et le porta à la poitrine du roi de France : « Je t'occis si tu ne le lâches, lui cria-t-il; » Jean le fit arrêter. Le duc de Normandie pleurait à genoux, les mains jointes devant son père : « Ah! monseigneur, pour Dieu vous me déshonorez; on dira que j'ai trahi la table. — Levez-vous, Charles, répondit le roi Jean, ils sont mauvais traîtres; » et il ordonna que le roi de Navarre fût conduit en une chambre, et on le mena fort vilainement avec messire Friquet et le dit Colinet de Bléville; et puis le roi vint sur le comte d'Harcourt, et lui donna un grand coup dans les épaules, et lui dit : « Marchez avant, traître orgueilleux, passez en prison. Par l'âme de mon père et monsieur Saint-Denis, vous saurez bien chanter quand vous m'échapperez. »

Mais le roi craignait la révolte des habitants de Rouen, qui aimaient le comte d'Harcourt. Il manda donc le roi des ribauds, et lui dit : « Allons, Pierre Lenoir, défais-nous de messire d'Harcourt, de Jean de Granville, de Colinet et de messire Maubué. — Oui bien, dit le roi des ribauds; » et dans la nuit on les décolla sans qu'on souffrît qu'ils fussent confessés; et le roi disait que traîtres ne devaient avoir confession. Les bourgeois s'étant rassemblés, beaucoup murmuraient et parlaient de prendre les armes. Le roi était là, ayant son casque en tête, visière baissée, et voyant bien qu'il fallait se faire reconnaître pour calmer cette multitude, il releva sa mentonnière et expliqua pourquoi il avait fait saisir le Navarrois et ses complices; il tira de son escarcelle une charte à plusieurs scels; cet acte contenait que le roi de Navarre et le comte d'Harcourt avaient traité avec le roi Édouard pour tuer Jean et son fils, et mettre la couronne de France sur la tête de Charles de Navarre.

Le roi de Navarre fut d'abord conduit à Paris, dans le Louvre; puis on le transféra au Châtelet, et on lui fit beaucoup de malaises de peur, car tous les jours et toutes les nuits on lui donnait à entendre qu'on le ferait mourir, ou qu'on lui trancherait la tête, ou bien qu'on le jetterait en un sac dans la Seine. Et il prenait tout à gré, car il ne pouvait faire le maître, et parlait si bellement et si doucement à ses gardes que ceux-ci en avaient grand'pitié. Il subit des interrogatoires auxquels il répondit avec subtilité; on ne pouvait rien tirer de lui, et on le relégua dans le haut châtel de la Roche-Gaillard. Ces jugements arbitraires, sans la garantie des pairs, à l'encontre de toutes coutumes féodales, firent une vive impression sur tous les nobles de France, et particulièrement en Normandie; Philippe, frère du roi de Navarre, envoya un défi au roi Jean : « A Jehan de Valois, qui s'écrit roi de France, signifions que pour le très grand tort et injure que vous faites à notre très cher seigneur et frère, sans droit ni raison, l'avez detenu vilainement, de quoi nous sommes fort courroucés, et, de ce jour en avant, nous vous défions et toute votre puissance, et vous ferons guerre mortelle et très grande, comme nous pourrons. »

Ce fut à la suite de ces événements que se donna la bataille de Poitiers, terrible défaite où la chevalerie s'enfuit honteusement, et où le roi Jean fut fait captif. Cette bataille de Poitiers porta un coup mortel à la noblesse de France; la plupart des gentilshommes se montrèrent lâches; aussi les chevaliers et écuyers revenus de Poitiers furent blâmés et conspués des communes; les bourgeois devinrent la seule force vitale, véritablement puissante, et bientôt les États Généraux prirent le pouvoir en main.

A. Mazuy.

---

## LA MER.

Un immense horizon, trop vaste pour la vue,
Qui se perd dans les cieux ou se mêle à la nue;
Qui reçoit le soleil et ses derniers rayons
Lorsqu'il va nous quitter pour d'autres régions;
Qui nous saisit d'effroi; puis, élevant notre âme,
Fait rêver l'infini qu'en secret on réclame.

De l'eau, toujours de l'eau formant un lac amer
Tantôt calme, riant... puis affreux... c'est la mer!
En son noble repos qu'elle est majestueuse!
Qu'elle met loin, des cours, la pompe fastueuse!
Car son azur est beau comme l'azur des cieux,
Et charme tous les cœurs en étonnant les yeux.
Oh! que l'on aime à voir, sur l'humide surface,
La vague qui s'élève et qu'une autre remplace,
Ne laissant après elle, en ces paisibles jours,
Qu'un doux bruissement,—semblable aux chants d'amours,
Auquel le matelot qui vers le port arrive,
Mêle le gai refrain répété sur la rive.
Alors, bonheur pour tous : ne craignant plus les vents,
L'épouse et son mari, le père et ses enfants,
Aux charmes du retour se livrent sans réserve.....
Mais aux trop longs plaisirs jamais il ne s'énerve :
Dès qu'il est averti qu'il faut se rendre *à bord*
Il reçoit les adieux... on le conduit au port...
La voile s'enfle... il part.

Puis, si la brise est bonne,
Le bateau, loin, bien loin, au souffle s'abandonne,
Se perd dans l'horizon... s'efface... disparaît;
Et l'œil le plus perçant, en vain le chercherait;
On perd jusqu'au sillon qu'en s'éloignant il trace,
Il n'est qu'un faible atome absorbé dans l'espace.

L'attentif spectateur, — par des pensers divers, —
Seul, est conduit à suivre, au vaste sein des mers,
Le modeste marin qu'il place en ligne égale
Avec ce qu'on dit grand : une altesse royale!
Un seul flot (pense-t-il), s'élevant furieux,
Suffit pour niveler le pauvre et l'orgueilleux!

Il pense encor long-temps..... Et de sa rêverie,
Comme celui des flots, le cours souvent varie.
Son esprit éperdu, sans rien de positif,
Jouit, en cet état, d'un bonheur excessif;
Il ne peut formuler ce qu'alors il éprouve,
Il contemple... il ressent;.:. heureux du bien qu'il trouve.
Son cœur est satisfait. — Du prestige enchanteur
L'imagination relève la couleur :

— Comme autant de rubans que le zéphir délie,
En regardant des flots l'espèce de folie,
Il croit voir, dans la plaine, autant d'agneaux bondir,
Effrayés, s'en aller; puis joyeux, revenir;

— Quand leur moelleux contour se courbe, se déroule,
Qu'ils semblent s'écarter, se perdre dans la foule,
Et qu'un autre plus prompt, avançant à grands pas,
Les atteint, les entoure, allongeant de longs bras.
De ses enfants perdus, en leur fuite soudaine,
C'est une mère en pleurs qui vient et les entraîne;

— Celui qu'on aperçoit, mollement balancé,
Qui, sans trouble, avec grâce, au bord s'est avancé,
Enfin le plus parfait; que notre esprit caresse,
Qui charme nos regards, reçoit notre tendresse;
D'amante fait rêver. — Un doux et faible son,
En s'égarant dans l'air, semble dire son nom!
Ou bien encor la mer; qu'une haleine brûlante
Recouvre, en l'agitant, d'écume blanchissante;
Roulant sur elle-même en ses gouffres profonds,
Et faisant frissonner tous ces légers flocons;
Qui se presse, tressaille, exhalant sur la rive,
Comme le dernier bruit d'une chanson lascive;
Semble nous retracer un des mille tableaux
D'une folle jeunesse empirant tous ses maux :
Les flots se confondant, l'écume écartelée,
Disent bruyante joie, orgie échevelée.

— Toutefois, par ses mœurs, suivant ses passions,
Chacun est différent en ses émotions;
Et tel pourrait penser doux plaisirs et tendresse,
Quand un autre dirait orageuse tristesse.
Cependant hors de ligne on met l'homme au cœur froid,
Car la mer ne dit rien à son génie étroit.

Mais il est un moment de stupeur générale,
Moment qui fait prévoir, craindre une heure fatale;
Où chacun, quel qu'il soit, recule épouvanté :

— C'est lorsque l'élément, redoutable, indompté,
Rugit comme un lion qui veut briser sa chaîne;

—Lorsqu'en longs roulements, troublant toute la plaine,
Son effroyable voix sort du gouffre profond
Et que, du lourd nuage, une voix lui répond;

— C'est enfin quand la mer, et les vents et les cieux,
D'un formidable assaut vont étonner les dieux.

Des enfants du marin, de sa femme éplorée,
Et de sa vieille mère au tombeau presqu'entrée;
La prière touchante et les vœux si fervents,
N'arrêtent point les flots ni la fureur des vents :

— Aux cris du cormoran, à sa joie infernale,
Tout s'ébranle en courroux. — Oh! quel affreux dédale :
Les efforts du marin ne peuvent plus servir,
La rame est suspendue, on s'apprête à mourir :
La foudre, les éclairs et les vents redoutables,
Sillonnent en tous sens des ténèbres palpables,
Et le vieil habitant du liquide séjour
Jette un sombre regard sur ce lugubre jour...

— La nue est déchirée; les fracas du tonnerre
Semblent par grands lambris entraîner sur la terre,
Avec des torrents d'eau, cette voûte des cieux
Qui paraît s'écrouler tant le choc est affreux;
La terrible secousse agite, élève en masse,
Une chaîne de flots se mêlant à l'espace;
De ses antres profonds, aux monstrueux manoirs,
La mer en bondissant roule les sables noirs.
Le flot brise le roc qu'il entraîne en morceaux.

— Secoués, déchirés, tous les pauvres bateaux
Que l'on voyait avant naviguer avec grâce,
Vont maintenant, sans voile, où le courant les chasse.....
Et malheur pour eux tous si c'est contre un rocher.....

— Le jeune mousse, en pleurs, demande au vieux nocher
S'il ne reverra plus, ni sa sœur, ni sa mère?
« Prie, enfant (lui dit-on), Dieu peut tout... prie... espère.»
Il commence à prier...

— Mais, au lieu d'un abri,
L'oiseau noir, en passant, lui jette un aigre cri.
Puis, lorsque le désastre a lassé la nature,
Quand le ciel, calme et bleu, n'est qu'une voûte pure;
Que tout semble riant; que l'on perd sa terreur,
La mer long-temps encor conserve sa fureur :
Un sombre aspect la couvre, elle reste irritée;
Les flots sont mugissants; une écume agitée,
Dessine en traits hideux des corps défigurés
Que les monstres marins ont déjà pâturés.
Et ce tombeau mouvant, cet affreux cimetière,
Qui — de l'homme — engloutit râlement et prière,
Dégoûté maintenant, vient, par de grands efforts,
Sur les grèves vomir ce qu'il contient de morts.

M. Magnier.

## LA PRINCESSE SOMROU.

A toutes les époques il s'est trouvé en France de braves aventuriers qui s'éloignaient de la patrie pour aller dans des contrées lointaines chercher la fortune et la gloire ; qui n'a lu cette merveilleuse histoire du chevalier de Forbin, vrai loup de mer, qui, sous le règne de Louis XIV, devint premier ministre et grand amiral du roi de Siam? De nos jours, le général Allard, simple officier dans les régiments français, est parvenu au commandement général des troupes d'un roi de l'Indoustan. Des lettres tout récemment arrivées de l'empire mogol, annoncent la mort de la princesse Somrou, noble et vaillante femme indienne qui s'était unie à un militaire, né sur les bords du Rhin. Voici de curieux détails qu'on ne lira pas sans intérêt.

Vers le milieu du XVIIIe siècle, Walter Reinhard servait dans les troupes du roi de France ; son teint hâlé, son caractère, ou son nom de guerre, Sommer, lui firent donner le sobriquet de sombre; les Indiens changèrent ce nom en celui de Sombrou ou Somrou. Reinhard quitta les drapeaux français et prit du service dans les régiments coloniaux d'Angleterre; il déserta bientôt, et passa successivement à la solde de deux ou trois princes indiens, et enfin, à celui du Bengale. Au bout de deux ans, la guerre éclata entre ce prince et la régence de Calcutta, dont il voulait secouer le joug; le chef du Bengale fut vaincu, et Somrou se réfugia au sein d'une belliqueuse et puissante tribu, qui, pendant les grandes guerres de l'Indoustan, s'était emparée de plusieurs vastes contrées;

ses talents militaires, sa prodigieuse activité le firent remarquer du rajah, qui lui donna le commandement d'un corps de cavalerie, et lui assigna un district de douze lieues carrées. A cette époque, Somrou épousa une femme moghole, dont la famille noble avait naguère été ruinée.

En 1778, Somrou mourut, mais sa veuve et son fils furent confirmés dans le commandement des troupes, et dans la jouissance de la principauté, avec les appointements de cent trente mille francs par mois. Cette femme, qui avait embrassé le christianisme, à la persuasion de son époux, tint une place imposante parmi les puissances de l'Inde, sous le titre de Beigoum Somrou (princesse Somrou). Ses forces consistaient en cinq bataillons de Cipayes, disciplinés à l'européenne ; la capitale de son petit royaume renfermait de l'artillerie, un arsenal et une fonderie de canons. Au milieu des troubles qui l'environnaient, la princesse Somrou déploya un grand caractère, et sut, par un courage et des talents au-dessus de son sexe, maintenir l'ordre et la paix dans son état.

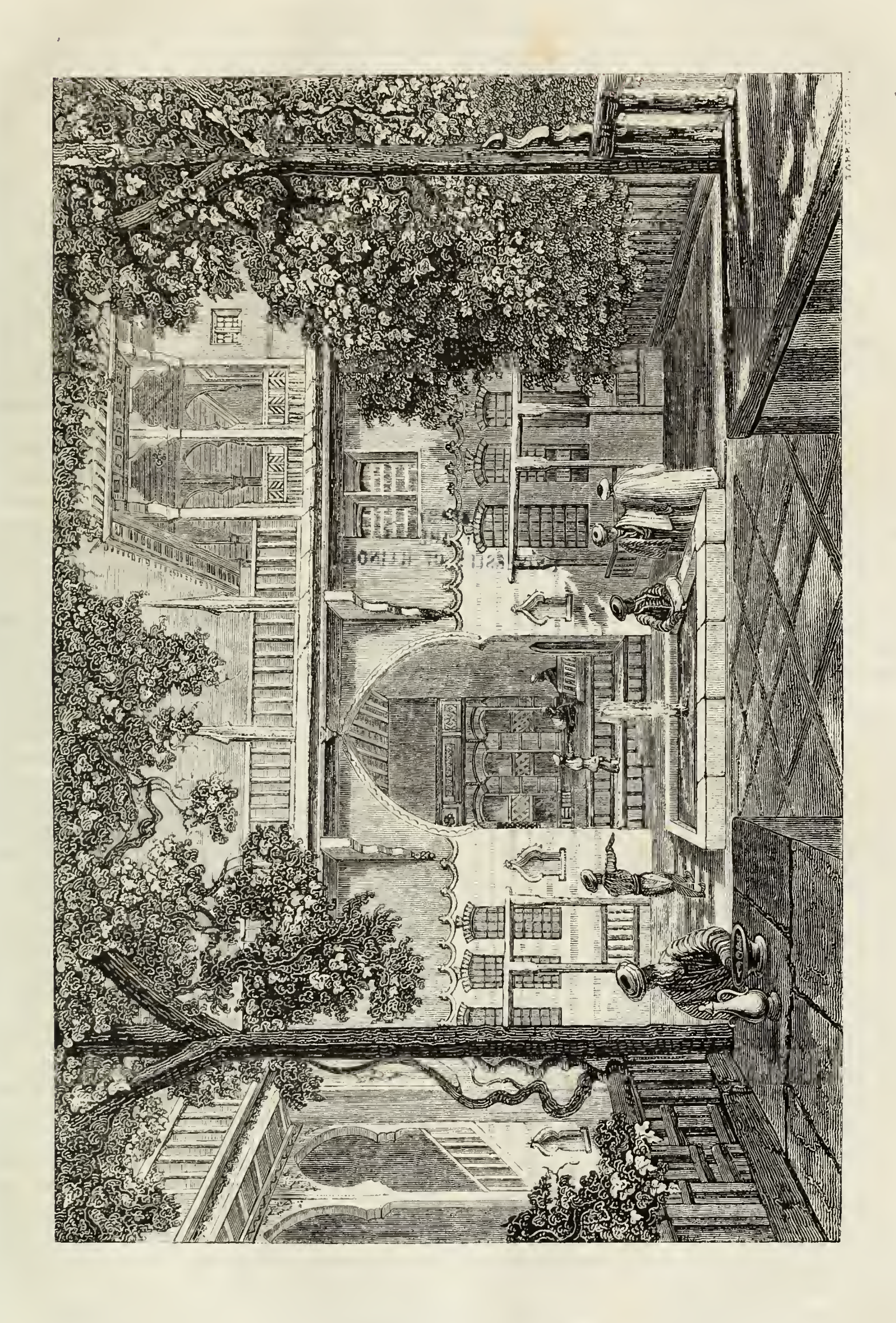
Les Anglais, complètement maîtres de l'Indoustan, traitèrent avec honneur la Beigoum Somrou, qui vint fixer sa résidence à Delhi, où elle vécut tranquille dans un superbe palais qu'elle y fit bâtir. Lorsque le vainqueur des troupes mogholes, en 1787, fut entré par trahison dans Delhi, pour contraindre l'empereur à lui déférer la charge d'émir, la veuve Somrou l'obligea, par sa fermeté, à retourner dans son camp ; de là, il somma la cour de congédier cette princesse ; irrité d'éprouver un refus, il fit tirer à boulet sur le palais impérial, mais une batterie dressée à la hâte par les ordres de la Beigoum fit un feu si terrible que le rebelle fut forcé de venir solliciter son pardon.

Quelque temps après, l'empereur faillit perdre la vie, dans une attaque dirigée par la garnison contre le palais impérial ; une terreur panique s'était emparée de sa garde, et commençait à gagner le reste de l'armée ; la princesse Somrou, postée à l'extrémité de la ligne, accourt aussitôt en aide à son souverain avec une centaine d'hommes et une pièce de canon, et donnant l'exemple de l'intrépidité, parvient à repousser les assiégeants et à les déterminer à faire des propositions de paix. L'empereur récompensa le zèle et la loyauté de cette femme extraordinaire, par le titre de Zeyn-al-Nissa (l'ornement du sexe). La princesse Somrou est morte à Delhi, sur la fin de l'année 1837, âgée de quatre-vingt-seize ans ; elle laisse un fils, et une fortune qu'on évalue à près de soixante millions.




( Dame chinoise. —Voir l'article Pékin. )

## MOEURS TURQUES.



( Cour intérieure d'une maison près de Damas. )

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## MOEURS DES TURCS.

Il est assez difficile de se faire une idée juste des mœurs d'un peuple qui, quoique visité chaque jour, et depuis des siècles, ne nous est encore qu'imparfaitement connu ; dont la langue a été négligée par nos orgueilleux savants, comme la langue d'un peuple barbare, et sur lequel nous possédons par conséquent, peu de ces données infaillibles qui se tirent de la poésie d'un peuple. Cette difficulté est encore aggravée par les récits exagérés en bien ou en mal des voyageurs. Les uns ont loué les Turcs avec excès; les autres n'ont voulu y voir que les hommes cruels, ignorants et fanatiques, qui ont porté le fer et la flamme dans la belle patrie des Périclès et des Démosthène. Certes, ce n'est pas aujourd'hui où le sang versé dans les héroïques efforts de la Grèce nouvelle, est à peine refroidi, que tant de larmes coulent encore pour les héros morts, et que l'on peut entendre les chants plaintifs des *Myriologues*, dont les femmes moraïtes charment leur veuvage; ce n'est pas dans un tel moment qu'il convient d'essayer de disculper les Ottomans; quoique la même cruauté puisse être reprochée aux bourreaux de la Pologne, et que ce soit là le sort qui attend l'Italie lorsque se lèvera le jour que les ardents partisans du *carbonarisme* appellent de tous leurs vœux. Partout la victime éprouve des sympathies, le plus souvent sans résultat à cause de l'égoïsme des gouvernements, mais vives et touchantes lorsqu'elles éveillent l'âme de simples particuliers. Partout l'oppression, fruit amer que des chefs féroces se plaisent à ensanglanter, ne soulève que haine et malédictions.

Quoi qu'il en soit, il serait injuste de considérer les Ottomans sous le même point de vue que les peuples européens. Ce n'est point là une véritable nation, mais plutôt une armée campée sur le champ de bataille. Ils régissent les pays soumis comme une terre de conquête, et les tributs levés sur les sujets, ne sont, à leurs yeux, qu'une rançon (ils les appellent *rachat du coupement des têtes*); dans les Grecs, les Arméniens, les Juifs, ils ne voient que des peuples domptés; et quel intérêt pourraient exciter des hommes qu'ils ne désignent que sous le nom de *chiens?* Fiers envers les étrangers, ils ne déposent leur extérieur superbe qu'avec ceux qu'ils reçoivent comme hôtes, et alors l'hospitalité franche et généreuse qu'ils leur accordent, rappelle celle des anciens patriarches. Leur charité envers les pauvres est sans bornes, et est assez attestée par les nombreux établissements qui portent le nom de *karvanserais*. Chaque seigneur aisé emploie une partie de ses revenus à bâtir des hospices, à les doter, ou au moins à élever sur une route aride des fontaines ombragées d'arbres. Avec la touchante hospitalité des temps primitifs, ils ont aussi conservé la piété la plus grande ; jamais le Musulman n'entreprend une affaire importante sans avoir auparavant adressé au ciel sa prière; puis, plein de confiance en la bonté de Dieu, il attend les événements dans une sainte résignation, et lorsque le malheur vient à le frapper, au lieu de verser des larmes, il humilie son front dans la poussière, et se console en pensant qu'*Allah* l'a voulu ainsi.

Quant à leur habileté dans la guerre, leurs titres sont bien glorieux; il suffit de citer les exploits des Mahomet, des Soliman, et de ces guerriers auxquels ne purent résister ni les efforts désespérés de Paléologues, ni la brillante valeur des chevaliers maîtres de Rhodes, ni l'audace des aventuriers italiens que commandait Minotti. Si les Turcs modernes sont sur ce point bien loin de leurs ancêtres, ce n'est pas qu'ils aient dégénéré en courage; mais aujourd'hui que le sang-froid et le calcul ont remplacé le courage bouillant des anciens, et décident seuls du sort des combats, les armées ottomanes, mal disciplinées, sans tactique, et n'ayant qu'une artillerie faible et mal organisée, ne peuvent pas lutter avec les nations de l'Europe qui ne l'emportent que par ces avantages.

Leur gouvernement en temps de paix est encore plus ruineux. Un despote faible, dans les moments difficiles, jouissant d'un pouvoir illimité pour faire le mal; la vénalité scandaleuse qui livre les places au plus offrant; des ministres rapaces, des prêtres ignorants et fanatiques, qui n'ont d'autre passion que l'esprit de corps : tels sont les plaies qui minent peu à peu l'empire ottoman. Aussi perd-il tous les jours de sa force et bientôt peut-être il cessera de compter au nombre des nations. Ses derniers souverains ont, il est vrai, tenté d'utiles innovations; mais quelques-uns ont payé cette témérité de leur tête, et ce n'est que par un effrayant massacre que Mahmoud a pu détruire le corps des janissaires, toujours prêt à se soulever. Il a même introduit d'autres changements dans les mœurs de ses sujets; mais ces progrès sont lents, et leur fruit sera sans doute bien tardif; tandis que l'empire est ouvert de tous côtés aux tentatives d'ambitieux voisins.

Hors les temps de guerre, le Turc semble oublier, dans la tranquillité de sa retraite, les peines de ce long pèlerinage qu'on nomme la vie. Pour lui, l'existence n'est qu'un heureux songe qui ne doit finir qu'au tombeau, un banquet dont il faut se hâter de savourer les délices. Grave, silencieux, indifférent à tous les petits intérêts de la terre, il passe ses jours mollement étendu sur les coussins de son sopha, au milieu des nuages odorants de sa cassolette de parfums ou de sa pipe au bec d'ambre. Il savoure son café de Moka, et l'opium le transporte en rêve au paradis de Mahomet où brillent les houris aux yeux noirs. Pour charmer ses ennuis, ses femmes forment autour de lui des chœurs de danse, qu'accompagnent des chansons voluptueuses, et la douce harmonie des luths. Après le repas du soir, il fait les ablutions d'usage, adresse au ciel sa prière lorsque la voix du *muezim* se fait entendre du haut des minarets, et s'endort au milieu des rêves de l'amour dans les bras de sa belle esclave de Circassie.

Les femmes, quoique gardées exactement, ne sont pourtant pas privées de toute liberté, comme le disent certains voyageurs. D'abord, elles s'assurent une sorte d'indépendance par leur dot qui leur appartient en propre : puis l'usage de la polygamie est assez rare, quoique le *Coran* permette d'épouser quatre femmes. En outre, elles savent se venger d'un mari infidèle, grâce à certaines femmes juives ou arméniennes qui ont un libre accès dans les harems. L'on dit que certaines fleurs arrangées de certaine manière peuvent entretenir une correspondance

amoureuse, et l'on cite de beaux aventuriers introduits dans l'enceinte redoutable, malgré les yeux perçants des eunuques. Les cimetières turcs, plantés de platanes et de cyprès, sont surtout célèbres par ces sortes de rendez-vous.

Leurs habitations, malgré leur peu d'apparence, commandée par les dangers qui environnent celui qui fait parade de ses richesses, sont en général magnifiquement décorées à l'intérieur. De nombreuses cours entourées de galeries et ornées de fontaines, de vastes appartements couverts de superbes tapis de Perse, et lambrissés de bois précieux, des plafonds ornés d'arabesques d'or et d'azur, et de peintures de fleurs, une salle de bains, du milieu de laquelle s'élance un jet d'eau qui retombe avec un doux murmure dans des bassins de marbre, des fenêtres qui, dans ce beau climat, laissent un libre accès au vent et aux oiseaux du ciel, des balcons ornés de pots de fleurs et sur lesquels grimpent des jasmins et des chèvre-feuilles, de vastes jardins ornés de joyeux kiosques et de bosquets, où le lilas, le laurier, les roses et les orangers mêlent leur feuillage, et où le vent se joue dans une atmosphère de parfums, dans l'endroit le plus retiré, le harem solitaire, tel est le beau séjour où le Musulman, et surtout l'habitant de Damas, attend le jour où doivent s'accomplir les promesses du Coran. A. Vayssière.

## LES CANIRAMS.

*Le Caniram vomiquier. — La noix vomique. — Le Caniram St-Ignace, autres espèces de Canirams.*

Il y a plus d'un siècle et demi que les voyageurs parlèrent, pour la première fois, d'un arbre du Malabar, appelé, par les indigènes, caniram, et dont les graines jouissaient d'une propriété émétique; Rheède en apporta en Europe quelques-unes qu'il avait ramassées dans l'Inde, et depuis elles ont été répandues dans le commerce sous le nom de noix vomique, qu'elles ont dû sans doute à leur premier emploi.

Linné, qui s'était fait une loi de n'imposer aux végétaux que des noms grecs ou latins, préféra substituer au nom de caniram celui de strychnos, par lequel Théophraste et Dioscorides semblent avoir désigné une plante du genre des solanées. Il classa ce strychnos dans la pentandrie monogynie de son système sexuel, dans laquelle le plaçaient, en effet, ses cinq étamines et son style simple.

Les canirams appartiennent aujourd'hui à la famille des apocynées; leur fleur régulière présente quatre à cinq découpures; la corolle est monopétale, et l'ovaire se divise en deux lobes. La principale espèce de caniram est celle que l'on connaît sous le nom de vomiquier; son fruit est de la grosseur d'une orange; les graines en sont petites, orbiculaires, aplaties et fixées au centre. Peu de poisons agissent sur l'économie animale, d'une manière plus active que ne le fait ce fruit, autrement dit la noix vomique; mais c'est sur les mammifères carnassiers surtout, qu'il exerce ses ravages avec le plus de violence. On voit quelquefois des chiens qui ont avalé des aliments qui avaient été en contact avec la baie du strychnos, tomber agités par d'horribles convulsions, pousser des hurlements déchirants, et expirer en proie aux douleurs les plus aiguës. Jean Bauhin assure qu'il existe pour les chiens un remède souverain contre cet empoisonnement; il consiste, dit-il, à pratiquer une saignée à l'oreille de l'animal, en lui en coupant l'extrémité. Les effets délétères de la noix vomique en ont fait adopter la poudre comme moyen de destruction pour les loups et les renards. Il suffit de mettre quelques pincées de ce fruit pulvérisé dans les entailles faites à une charogne que l'on place dans la campagne. Bien que la noix vomique soit pour l'homme un poison moins terrible, il ne laisse pas cependant de porter le plus grand trouble dans ses fonctions digestives; le vinaigre lui fournit heureusement un antidote certain.

On a employé quelquefois avec succès le strychnos administré à de très faibles doses, contre les paraplégies ou paralysies des parties inférieures; mais c'est en général un remède fort dangereux dans l'emploi duquel on ne saurait être trop circonspect.

MM. Pelletier et Caventon ont découvert que le principe empoisonné de la noix vomique résidait dans un alcali jusqu'alors inconnu, qui s'y trouve mêlé à un acide particulier nommé acide igasusique. Cet alcali végétal qu'ils ont appelé strychnine, est insoluble dans l'eau et l'éther, mais soluble dans l'alcool. Ces chimistes ont également retrouvé cette même substance dans la fève de St-Ignace, fruit d'une autre espèce de caniram non moins dangereuse, et dont nous nous occuperons tout à l'heure.

Quoique, comme nous le disions au commencement de cet article, il n'y ait guère d'apparence que l'usage et la connaissance même du strychnos, ne remonte pas au-delà d'un siècle et demi, il nous semble résulter des relations de quelques voyageurs du XVI^e^ siècle, que le caniram ne leur avait pas été entièrement inconnu.

Voici comme s'exprime l'un d'eux qui parcourut l'Inde en 1599. « Un de nos gens nous apporta un fruit qui était de la grosseur d'une pomme, dans le but d'apaiser notre soif, mais le guide l'arracha brusquement de ses mains, en nous recommandant bien de n'y point toucher, car, ajoutait-il, celui qui en a goûté, ne tarde pas à être saisi par de violentes coliques, le frisson et des convulsions; puis, l'ayant ramassé, il plaça la pomme dans son sac, attendu, disait-il, que sa présence écarterait les serpents.

Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce récit la noix vomique, ou au moins la fève de Saint-Ignace, et cette hypothèse est d'autant plus plausible que l'on attribue encore aujourd'hui au bois du caniram la propriété de guérir de la morsure du naja ou serpent à lunettes, aussi bien que celle de guérir d'un grand nombre de maladies.

Le caniram St-Ignace se distingue par des branches touffues, des feuilles glabres, longues et cylindriques, opposées et supportées par des pétioles. Son fruit, ou fève de Saint-Ignace, fut apporté en Europe par un jésuite italien, nommé le P. Camelli, qui le donna comme une panacée universelle; mais, examinées de près, toutes ses prétendues propriétés curatives se sont réduites à celle de purger, pris en petite quantité, et de constituer un poison des plus violents, pris en abondance.

Le caniram voulac ou épineux, est fort commun à

Madagascar, où il croît sur le bord de la mer et dans les sables les plus arides; ses fruits, loin d'avoir des propriétés délétères, fournissent au contraire une boisson très rafraîchissante. Cet arbre a été transporté à l'Ile-de-France, où il est connu sous le nom d'arbre à savonnette, mais ses fruits n'y arrivent jamais à complète maturité.

Le caniram titan-cotte est le plus élevé de tous les strychnos. Son fruit ne renferme qu'une seule graine qui est douée d'une singulière propriété, c'est celle de purifier l'eau. Il suffit, à cet effet, d'en frotter la paroi intérieure du vase rempli d'eau, on voit aussitôt les matières étrangères se précipiter au fond. Les amandes amères sont employées depuis long-temps en Egypte au même usage.

Le strychnos de Madagascar diffère peu du précédent; il a été découvert aux environs de Foulepointe, par le célèbre botaniste Dupetit-Thouars.

Le caniram couleuvrine fournit un bois qui, comme celui du caniram vomiquier, s'emploie avec succès dans le traitement des rhumatismes, des fièvres intermittentes, et dont la racine, qui nous arrive sous la forme d'un bois gris marbré, est un vermifuge puissant et un préservatif contre la morsure des serpents.

Nous citerons encore le strychnos gouvan qui croît en Guinée, le bouhamon que l'on rencontre en Guyane, le pseudoquina, trouvé dans le Brésil par Auguste de Saint-Hilaire, et que l'on emploie dans ce pays comme vermifuge, sous le nom de quina-do-campo.

Mais le plus célèbre genre de la famille des strychnos, après celui des vomiquiers, est le tieuté, qui fournit aux Javanais un poison dans lequel ils trempent leurs armes. Malheur à celui qu'une flèche imprégnée d'upas-tieuté a blessé, il expire sans qu'aucun secours humain puisse l'arracher à la mort. A. MAURY.




Fig. 1. Le Caniram chargé de ses fruits.—Fig. 2. Le Caniram en fleurs. — *a*, La noix vomique coupée de manière qu'on puisse voir sa contexture intérieure.—*b*. La feuille; *a*, *b*, la fleur.

## GRIMOD DE LA REYNIÈRE.

Un célèbre gastronome, M. Grimod de la Reynière, vient de mourir dans sa quatre-vingtième année; nous voulons rappeler aujourd'hui quelques-uns des faits qui attestent le plus l'originalité de son esprit, et le dévouement de toute sa vie à l'art culinaire qu'il cultiva avec tant de succès.

Le père de M. de la Reynière avait fait une fortune immense dans la guerre de sept ans; fils d'un charcutier, il fournissait des porcs à l'armée de M. de Soubise, et ses bénéfices furent tels, que, en même temps que le maréchal de Richelieu faisait construire son fastueux pavillon d'Hanovre, M. de la Reynière élevait, à l'angle des Champs-Élysées, le bel hôtel qui porte encore son nom, maintenant occupé par l'ambassadeur de Russie. La mère de M. Grimod de la Reynière appartenait à une grande famille, aussi dédaignait-elle beaucoup la famille de son mari, devenue celle de son fils; mais celui-ci, peu flatté d'avoir été mis au monde fort laid et très difforme, ne le pardonnait pas à sa mère; il s'en vengeait continuellement en humiliant ses prétentions nobiliaires par la citation des noms de sa propre famille, et en faisant toujours, au milieu de la plus brillante compagnie, un rapprochement avec les *grasses* fonctions de son père et de ses aïeux.

Du vivant de son père, Grimod de la Reynière se signala par un trait d'originalité qui fit beaucoup de bruit dans le temps; s'étant enfermé dans son appartement, il déclara à son père qu'il n'en sortirait pas à moins d'une somme de cent mille livres, indispen-

sable pour satisfaire ses créanciers. Refus suivi de négociations. Voyant qu'elles traînaient en longueur, le fils menaça son père de faire sauter son hôtel avec cent livres de poudre. Effrayé, et connaissant son fils capable de toutes les folies, M. de la Reynière finit par consentir à payer les cent mille livres, mais à la condition qu'il y aurait un échange simultané entre la somme et les munitions de guerre. Ainsi s'exécutèrent les choses, et le père reçut en effet de son fils les cent livres de poudre : c'était de la poudre à poudrer. Devenu maître de la fortune de son père, Grimod de la Reynière fit changer les tentures et l'ameublement de son appartement, et partout il fit placer des attributs empruntés à la charcuterie; dans de riches panneaux semés d'or, on voyait des assiettes de boudins en relief, des trophées de saucisses, des pieds de cochons en sautoir; tous les ustensiles de ménage rappelaient la même origine, et l'extrémité des manches de couteau présentait en ivoire une tête de porc sculptée.

La révolution de 1789 enleva à Grimod de la Reynière la majeure partie de son immense fortune; mais il s'en consolait en disant qu'elle avait respecté la plus précieuse de ses propriétés : son appétit. Cependant cette diminution de revenu lui fit penser à diminuer le nombre de ses convives, et dès lors il résolut de ne plus recevoir à sa table que de vrais amis. Pour cela il eut recours au moyen le plus ingénieux et certainement le plus efficace. Il se dit malade, se renferma chez lui, et fit fermer sa porte à tout le monde, sans aucune exception. Quinze jours après, il envoya à ses amis des billets de faire part annonçant sa mort, et qui les invitaient à son convoi pour le lendemain, à quatre heures. Il en vient un nombre assez restreint; ils voient à la porte un corbillard et plusieurs voitures de deuil; une bière recouverte d'un drap noir est sous le péristyle de l'hôtel; on les introduit dans une salle d'attente entièrement tendue en noir. Une demi-heure se passe; alors les deux battants d'une porte latérale sont ouverts, et un domestique prononce d'une voix solennelle ces mots : « Messieurs, vous êtes servis! » Que voient-ils? Une table magnifiquement servie, chargée des mets les plus exquis et des vins les plus fins. M. de la Reynière est assis à sa place accoutumée, prêt à faire les honneurs du repas. Les invités s'empressent, tous manifestent leur joie au maître du lieu : « Messieurs, s'écrie-t-il, le dîner est servi; il pourrait refroidir, prenez donc place. » Après avoir prononcé ces belles paroles, la cérémonie commença et poursuivit son cours fort avant dans la nuit, après quoi M. de la Reynière put se dire : « J'ai dîné avec de vrais amis. »

Grimod de la Reynière jouissait, avec un modeste orgueil, de la gloire qui lui appartenait dans la restauration de la cuisine en France; son *Almanach des gourmands* est trop justement célèbre pour qu'il soit nécessaire de rapporter ici cette œuvre de conscience culinaire; il ouvrit cette carrière à la littérature où Brillat-Savarin seul l'a surpassé peut-être dans son admirable ouvrage de la *Physiologie du goût*, portant cette sublime épigraphe : « Dis-moi ce que tu manges et je te dirai qui tu es. » Grimod de la Reynière n'en était point jaloux; jusqu'aux derniers moments de sa vie, il porta dans son cœur feu Henrion de Pansey pour avoir proclamé cette grande vérité : « Je ne me croirai dans un pays civilisé que lorsqu'il y aura des cuisiniers à l'Institut. » C'est que ces beaux génies mettaient leur amour propre de côté et ne voyaient que les progrès de la science ; c'était le but unique de leurs vœux, de leurs travaux, de leurs méditations. Cela est si vrai qu'un jour, dans les temps de l'empire, Fouché ayant fait venir M. Grimod de la Reynière pour le tancer à l'occasion de quelques propos qu'on lui attribuait sur Napoléon : « Monseigneur, répondit l'inculpé, on vous a fait un faux rapport; personne plus que moi n'admire l'empereur, mais peut-être me sera-t-il permis de déplorer l'emploi que fait sa Majesté de son immense génie. — Comment; que voulez-vous dire? — Oui, monseigneur, s'il l'eût appliqué aux progrès de la cuisine, qui sait à quel degré de perfection elle se fût arrêtée. » Et après cette sortie bouffonne, Grimod de la Reynière se retira, laissant le ministre de la police dans la plus complète hilarité : Napoléon chef de cuisine!!!

## KANT.

Si la philosophie s'est élevée à la hauteur où nous la voyons, surtout depuis cinquante ans, c'est à la réforme qu'elle le doit, à la réforme qui vint l'affranchir du joug de la théologie, et mettre la pensée à la place de la croyance. Le siècle des querelles ecclésiastiques était passé : profitant des grandes découvertes physiques et astronomiques qui avaient signalé le XV^e^ siècle, la philosophie prit une direction nouvelle. On s'appliqua à rapporter à la nature le principe intellectuel de la vie, qu'on s'était vainement efforcé d'expliquer par la révélation. Les forces de la nature que l'astronomie et la chimie avaient fait connaître, furent identifiées avec les facultés de l'intelligence. On chercha la pierre philosophale, d'où devaient émaner toutes les forces physiques et intellectuelles. Leibnitz, venu à cette époque de transition où l'astrologie et la magie commençaient à disparaître devant les sciences exactes, unit l'enthousiasme de la croyance à la vigueur de la pensée.

Les nombreuses conquêtes de l'esprit détrônèrent le mysticisme du moyen-âge; la révélation, ce dernier obstacle au libre développement de l'intelligence, fut rejetée ; de savantes recherches permirent de pénétrer enfin dans les mystères de la nature; les mathématiques furent appliquées à la logique, et le protestantisme rattacha celle-ci à la morale ; les arts brillèrent d'une vie nouvelle, et partout des questions esthétiques furent mises à l'ordre du jour ; la musique devint une puissance ; la poésie, grâce surtout aux Frères de l'Unité, apprit à l'homme à mieux analyser les sentiments. En un mot, tout se réunissait pour donner naissance à une philosophie nouvelle, c'est-à-dire à la philosophie critique.

Un grand nombre de psychologues, tels que Mendelsohn, Reimarus, Abbt, Garve, etc., s'étaient occupés de rassembler les faits épars; Kant vint, qui, s'emparant de leurs systèmes partiels, les fondit en un seul et vaste système, et, s'élevant au-dessus de ses devanciers de toute la hauteur de son génie, créa cette grande époque de la philosophie allemande qui

donna au siècle dernier le nom de siècle philosophique.

Kant naquit à Kœnigsberg, le 22 avril 1724. Fils d'un pauvre artisan, le jeune Emmanuel devait un jour devenir simple sellier, comme son père; mais le docteur Schulze, qu'il avait occasion de voir quelquefois, ayant été frappé de ses heureuses dispositions, le fit entrer en 1732 dans le collége qu'il dirigeait. Kant n'avait alors que huit ans, et déjà on le voyait déployer un esprit réfléchi, un jugement droit et une grande et noble sensibilité. Il est vrai que sa mère, qu'il perdit à l'âge de treize ans, et qu'il regretta toute sa vie, s'était plu à inculquer à cette jeune âme les principes les plus sains de religion et de morale.

Au collége, Kant se lia d'amitié avec Runken, qui devint plus tard un des professeurs les plus célèbres de Leyde. Leur bonheur était de lire ensemble les classiques : Runken, comme plus favorisé de la fortune que son camarade, était chargé de les acheter. C'était à qui des deux y découvrirait le plus de beautés, en apprendrait le plus vite les passages qui les avaient frappés; et dans cette lutte de l'esprit il semblait que leur amitié prît encore des forces nouvelles. A seize ans, Kant entra à l'université, où il ne tarda pas à s'attirer l'estime de tous ses professeurs, estime qui se changea bientôt en une tendre affection. Knuzen, professeur de philosophie et de mathématiques, lui ayant prêté les principes de Newton, le jeune élève publia peu de temps après une *théorie de l'électricité*, où le professeur de physique, Teste, avoua qu'il avait trouvé beaucoup à apprendre.

En même temps son excellent cœur le faisait chérir de tous ses condisciples. Voici de lui un trait charmant : Un étudiant, dont les parents étaient pauvres, tomba malade; Kant économisa sur ses repas, qui pourtant étaient déjà bien modestes, pour lui fournir tous les secours nécessaires; il passa les nuits à son chevet, lui prodiguant les soins les plus tendres; et comme les parents de son ami habitaient à quarante milles de Kœnigsberg, il leur écrivait, pour les consoler, des lettres pleines d'intérêt et de sentiment.

Il avait vingt-un ans quand il sortit de l'université. Seul, sans appui, il se vit face à face avec l'indigence; mais elle ne put parvenir à l'abattre. Kant, trop fier pour mendier la protection d'autrui, voulut ne devoir qu'à lui-même son existence et sa fortune. Il commença par donner des leçons particulières, et entra comme précepteur dans la maison du comte de Hüllesen, à deux milles de Kœnigsberg, où il put se livrer avec calme aux études sérieuses. Après y être resté neuf ans, il revint à Kœnigsberg, où bientôt il publia un opuscule intitulé, *Histoire naturelle du ciel, ou mécanique céleste*, qui fit grande sensation dans le monde savant.

Ses théories se trouvaient parfaitement en harmonie avec celles de Lambert, qui plus tard écrivit des lettres sur la *Cosmologie;* on pourrait même croire celles-ci copiées et formulées sur les premières. Kant, loin d'en vouloir à Lambert, se félicitait au contraire de s'être rencontré avec ce savant.

Cependant il sentait de plus en plus le besoin d'une existence moins précaire, d'une position sociale. Il demanda une place de professeur dans une école latine à Kœnigsberg; mais, malgré sa connaissance approfondie des classiques latins et la célébrité dont il jouissait déjà, il se vit préférer un homme, presque inconnu. Kant fut un moment découragé, mais il retrouva bientôt toute sa force morale, toute sa mâle énergie.

Il se prépara d'abord à soutenir l'examen de maître en philosophie. Un de ses amis, nommé Richter, lui fournit la somme nécessaire pour la consignation. Sa thèse, intitulée, *Principiorum primorum cognitionis metaphysicæ delucidatio*, était pleine de vues neuves et originales, et l'aspirant fut nommé aux applaudissements de tous les auditeurs.

En 1766, il obtint la place de sous-bibliothécaire du château de Kœnigsberg; mais il ne la garda pas long-temps, dégoûté qu'il était de ne voir sa bibliothèque fréquentée que par la race oisive et insupportable des curieux.

Kant était faible et chétif; mais l'ordre et la régularité de sa vie lui firent conserver une assez bonne santé de corps. Il aimait à observer sa constitution et les diverses fonctions de ses facultés, et il parvint à composer pour son usage propre des principes d'hygiène qui produisirent plus tard son admirable traité de l'*Anthropologie.*

Ce corps chétif et chancelant était pourvu d'une âme puissante. Profondeur, vigoureuse précision dans ses vues, infaillible aptitude à saisir les rapports des choses en apparence les plus éloignées, tels sont les dons précieux que la nature lui avait départis. Sa mémoire était prodigieuse : il lui suffisait de lire une fois un ouvrage de physique ou de chimie pour en retenir la nomenclature, indiquer les procédés de la manipulation, et donner raison des expériences. Cependant il regardait la mémoire comme une faculté d'un ordre inférieur, surtout quand elle n'est pas accompagnée d'un jugement sain.

Kant possédait au plus haut degré la rectitude du jugement. Lisez ses *Trois Critiques;* suivez-le dans l'analyse qu'il donne du sentiment du beau et du sublime, dans la corrélation qu'il établit entre le sentiment du sublime et celui de la dignité morale de l'homme; suivez-le surtout lorsqu'il s'élève aux grandes contemplations de la nature, pour nous révéler ensuite la cause suprême, Dieu! Partout quel accord parfait! Comme ses idées s'enchaînent dans un ordre lumineux, se confirment, se corroborent les unes les autres!

Homme de génie, Kant était encore un homme de bien dans toute l'acception du mot; sa vie réfléchissait ses écrits. Nul n'était plus ennemi du mensonge, ne portait une haine plus vigoureuse contre la flatterie et la bassesse. Son cœur était aimant, et son amitié sincère et désintéressée. La rigoureuse observation des devoirs ne dégénérait point chez lui en une sauvage austérité; il regardait au contraire les convenances sociales, la politesse et les agréments de la conversation comme partie intégrante de la morale.

Aux qualités qui font le charme de la société, Kant joignait un goût exquis, qu'il dut à la culture des belles-lettres. Parmi les poètes allemands, c'étaient Klopstock et surtout Wieland qu'il préférait. Il aimait aussi beaucoup Pope. Ses prosateurs favoris étaient Hume, Gibbon, Robertson, Montesquieu et J.-J. Rousseau.

Kant était la régularité même depuis son lever jusqu'à son coucher. A quatre heures trois quarts son

domestique venait l'éveiller. Aussitôt levé il entrait dans son cabinet, préparait son travail, puis prenait une tasse de thé et fumait une pipe. Après avoir travaillé jusqu'à sept heures, il descendait faire son cours. A neuf heures il remontait, et se livrait à des études sérieuses, ou à sa correspondance, qu'il restreignait autant que possible, car il aimait beaucoup mieux à recevoir des lettres qu'à en écrire. A midi trois quarts il s'habillait, et recevait ses convives dans son cabinet. Tous les jours il avait du monde. Sa table était frugale; il ne faisait qu'un repas et ne buvait jamais de vin pur. Le mercredi était un jour de grande réception; les personnages les plus distingués des deux sexes s'empressaient de se rendre à ses soirées. Il aimait beaucoup la société des femmes, qui trouvaient sa conversation pleine d'esprit et de grâce.

On pense bien qu'exact en tout, il ne fut jamais en retard pour son cours. Sans livres et avec de simples notes, il discourait d'une manière toujours claire et précise, et souvent pittoresque. La logique, la métaphysique, la morale, la géographie, la physique étaient la base de son enseignement. Tous ses efforts tendaient à inspirer, à propager les principes moraux, et souvent il se montrait orateur entraînant. Sa sollicitude pour ses disciples était toute paternelle; il ne pouvait concevoir les études et les sciences sans liberté. Son cours était devenu le rendez-vous des plus hautes intelligences; de son école sont sortis Abicht, Bergh, Fichte, Fries, Herder, Jacob, Jacobi, Kiesametter, Maimon, Schelling, Schmid, Schulze, Hegel.

Ce que Kant était comme homme il l'était comme citoyen.

En 1794, il cessa de faire ses cours particuliers, mais il continua ses cours publics jusqu'en 1797, époque où il quitta tout-à-fait l'enseignement pour ne plus s'occuper qu'à mettre en ordre les riches matériaux qu'il avait recueillis durant de longues années.

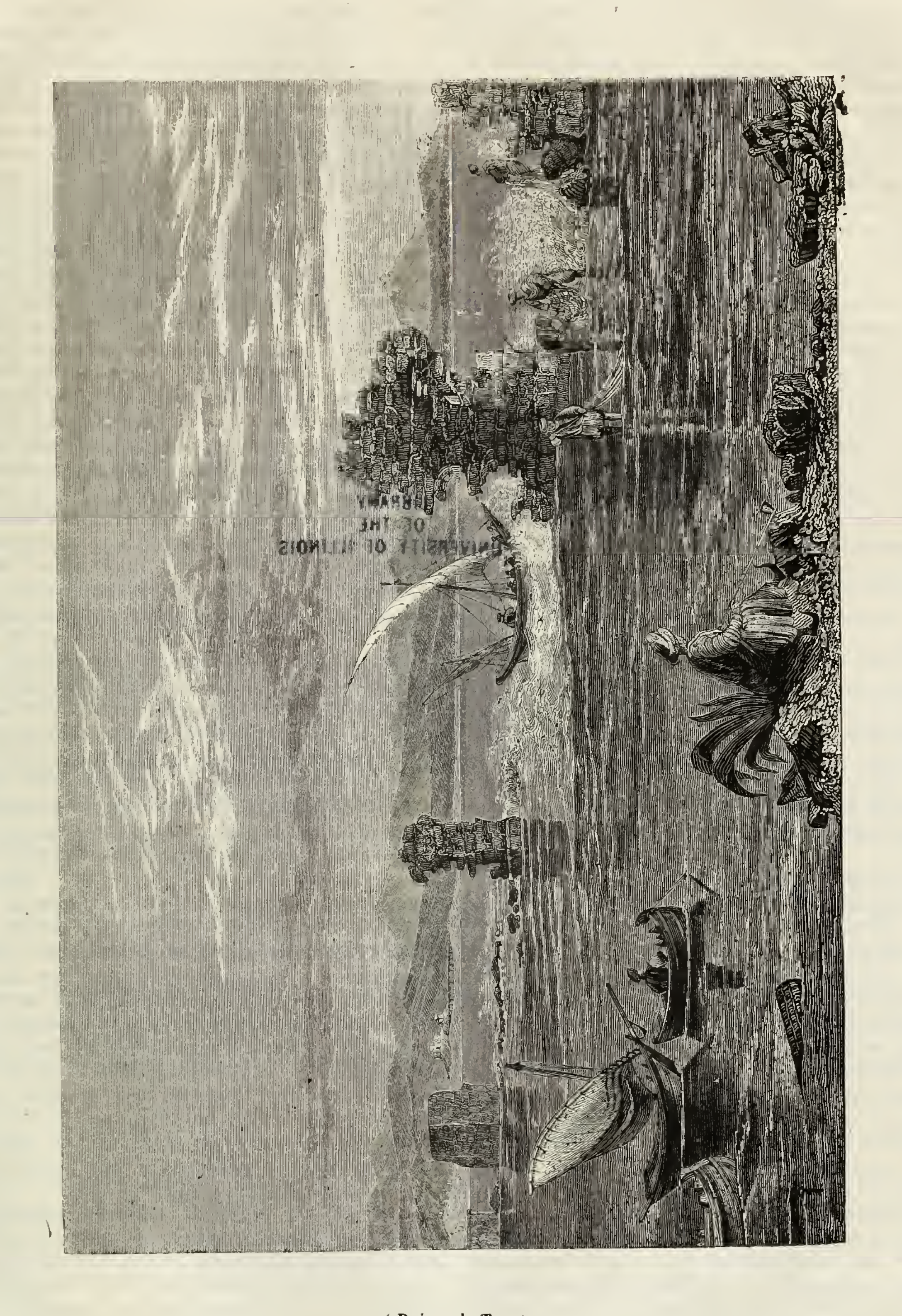
Depuis 1799 ses forces diminuaient sensiblement; en 1800, il fit une chute grave, et sa faiblesse alla encore en augmentant. Il ne sortait plus à pied, et se plaignait de trouver le temps long. Le 8 octobre 1803 il éprouva une forte indigestion : il s'évanouit presqu'au sortir de table, et resta plusieurs heures sans connaissance. Depuis cet accident il perdit le sommeil et l'appétit : son corps s'amaigrissait à vue d'œil, et sa vue était tellement affaiblie qu'il ne pouvait plus écrire son nom. Le 7 février suivant, il ne parlait plus. Le 10, il recouvra l'usage de la parole; mais ce ne devait pas être pour long-temps. Dans la nuit du 11 au 12, il prit une cuillerée de potion, et dit : « C'est bon. » Ce furent les derniers mots qu'il prononça. Quelques heures après, il se plaça sur le lit, dans l'attitude d'un homme qui se prépare à un acte solennel. Bientôt la pâleur de la mort s'étendit sur tous ses traits, et à midi Kant avait cessé de vivre.

E. Jacquemin



( Kant. )

## TYR.



( Ruines de Tyr. )

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## TYR.

Il est dans la grande histoire des nations de ces noms immenses, retentissants, qui, à eux seuls, résument toute une époque. Que sont nos villes modernes, à côté de ces puissantes cités de l'ancien monde, de Babylone aux cent portes, de Palmyre avec ses mille colonnades au milieu du désert, de Persépolis, de Tyr, d'Athènes, de Carthage, de Rome, et de tant d'autres lieux célèbres qui rappellent de si magnifiques souvenirs?

L'histoire sacrée, aussi bien que l'histoire profane, décrivent avec enthousiasme Tyr, cette reine de la mer, qui s'élevait brillante dans la Phénicie, non loin de l'antique Sidon. A quelle époque Tyr fut-il fondé? Dirons-nous avec Quinte Curce que Sidon et Tyr ont une origine commune, ou adopterons-nous l'opinion de Justin qui donne à Tyr les Sidoniens pour fondateurs? Cette dernière hypothèse semble la plus exacte; il est évident que Sidon existait avant Tyr; du temps des patriarches sa puissance était grande, et il n'est même pas fait mention de Tyr sous le règne de David; et puis, les poètes de l'antiquité, qui tous ont chanté Sidon, s'occupent à peine de Tyr; Homère lui-même n'en parle pas. Josèphe assure que Tyr fut bâti l'an du monde 2700; le témoignage d'Hérodote le contredit; selon lui l'origine de Tyr remonterait à l'an du monde 1296, six cent cinquante-six ans avant le déluge, ce qui paraît insoutenable.

Toutefois on a concilié ces opinions diverses en reconnaissant l'existence de deux villes de Tyr; l'une, ancienne, connue sous le nom de Palæ-Tyros; l'autre nouvelle, nommée simplement Sour, ou Tyr. La première était bâtie sur le continent; là était le temple d'Hercule, dont les prêtres de Tyr vantèrent à Hérodote l'antique fondation. L'autre Tyr se trouvait dans une île voisine, et ce fut pour s'en rendre maître qu'Alexandre joignit, par une jetée, l'île à la terre ferme.

La prospérité inouïe de l'ancienne Tyr avait excité la jalousie des Assyriens et des peuples de la Chaldée; Salmanazar fit en vain la guerre aux Tyriens; mais, après un siége de treize années, ils furent vaincus par Nabuchodonosor qui détruisit la ville de fond en comble, et en chassa les habitants. Cette ruine de Tyr avait été prédite par le prophète Ézéchiel; il s'était écrié, dans son style sublime : « Ville superbe, qui reposes au bord des mers! Tyr, toi dont l'empire s'étend au sein de l'Océan, écoute l'oracle prononcé contre toi! Tu portes ton commerce dans des îles lointaines, chez les habitants de côtes inconnues. Sous ta main, les sapins de Sannir deviennent des vaisseaux; les cèdres du Liban, des mâts; les peupliers de Bisan, des rames. Tes matelots s'asseyent sur le buis de Chypre, orné d'une marqueterie d'ivoire; tes voiles et tes pavillons sont tissus du beau lin d'Égypte; tes vêtements sont teints de l'hyacinthe et de la pourpre de l'Hellespont. Sidon et Arouad t'envoient leurs rameurs, Djebilé, ses constructeurs habiles; tes géomètres et tes savants guident eux-mêmes la proue de tes vaisseaux. Tous les navires de la mer sont employés à ton commerce; tu tiens à ta solde le Perse, le Lydien, l'Égyptien; tes murailles sont parées de leurs boucliers et de leurs cuirasses. Les enfants de Sidon bordent tes parapets, et tes tours gardées par les peuplades de Phénicie, brillent de l'éclat de leurs carquois; tous les pays s'empressent de négocier avec tes chefs; Tarse envoie à tes marchés de l'argent, du fer, de l'étain et du plomb. L'Yonie, le pays des Mosques et de Teflis, t'approvisionnent d'esclaves et de vases d'airain; l'Arménie t'envoie des mules, des chevaux et des cavaliers; l'Arabe du désert voiture tes marchandises; des îles nombreuses échangent avec toi, et l'ébène et l'ivoire; les Syriens t'apportent le saphir, la pourpre, les étoffes, le lin, le jaspe et le rubis. Les enfants d'Israël et de Juda te vendent le froment, le baume, la myrrhe, la résine, et Damas le vin de Halboun; les Arabes d'Oman offrent à tes marchands le fer poli et le roseau, et l'Arabe de Dedan, des tapis pour s'asseoir; les habitants du désert paient de leurs agneaux et de leurs chevreaux tes riches marchandises; les Arabes de l'Yémen t'enrichissent par le commerce des aromates, des pierres précieuses et de l'or; les habitants de la Mésopotamie, de l'Assyrie et de la Chaldée trafiquent aussi avec toi, et te vendent des châles, des manteaux brodés, de l'argent, des mâtures, des cordages et des cèdres; enfin les vaisseaux tant vantés de Tarse sont à tes gages et t'obéissent. O Tyr, fière de tant de gloire et de richesses! bientôt les flots de la mer s'élèveront contre toi, et la tempête te précipitera au fond des eaux. Alors s'engloutira ta fortune; avec toi périront ton commerce, tes négociants, tes matelots, tes pilotes, tes artistes, tes soldats et le peuple qui remplit tes murailles. Tes rameurs déserteront tes vaisseaux, tes pilotes s'assiéront sur le rivage, l'œil morne et attristé. Les peuples que tu enrichissais, les rois que tu rassasiais, consternés de ta ruine, jetteront des cris de désespoir; dans leur deuil, ils couperont leur chevelure, ils jetteront la cendre sur leur front découvert, ils se rouleront dans la poussière, en disant : Qui jamais égala Tyr, cette reine de la mer? »

Ce précieux document donne, comme on le voit, des détails curieux sur les transactions commerciales des Tyriens. On ne rencontre, dans l'antiquité, aucune trace du commerce maritime avant les navigations de Salomon; il est incontestable pourtant que les Hébreux l'avaient mis en pratique, faiblement il est vrai, comparativement à leurs voisins. Les Égyptiens et les Phéniciens occupent la première place parmi les anciens navigateurs. Dans le dénombrement que firent les Grecs des nations qui avaient obtenu l'empire de la Méditerranée, ils ne comptèrent les Phéniciens qu'au septième rang, et les Égyptiens au huitième; mais ces données des Grecs sont inexactes, et leur réfutation se trouve dans l'Écriture sainte. Les Égyptiens et les Phéniciens s'étaient partagé le commerce de la mer; les Égyptiens trafiquaient avec l'Orient par la Mer-Rouge, les Phéniciens avec l'Occident par la Méditerranée. Les Tyriens, qui ne possédaient qu'une petite langue de terre sur le continent, ont cependant fondé Carthage, Uthique, Cadix; la grande puissance à laquelle ils parvinrent aurait droit de nous étonner, si, à l'époque moderne, nous n'avions vu les Hollandais, habitants d'un pays marécageux, usurpé en partie sur la mer, porter au loin leur domination industrielle. Telle

était l'exiguité du royaume de Tyr, que Salomon, voulant consolider son alliance avec le roi Hiram, lui fit présent de vingt bourgades qui égalaient en étendue la merveilleuse monarchie, berceau du commerce et des arts.

Après la victoire de Nabuchodonosor, les Tyriens dispersés se réfugièrent dans l'île voisine, y élevèrent une ville, et ce nouveau Tyr surpassa bientôt l'ancienne cité en splendeur et en magnificence, même après les ravages d'Alexandre et des Macédoniens. Les habitants primitifs de Tyr adoraient Baal et Hercule; le christianisme y pénétra dès les premiers temps de sa prédication ; au moyen-âge, on montrait aux pèlerins une pierre sur laquelle, disait-on, Jésus-Christ s'était reposé. La religion chrétienne fit de si grands progrès au sein de la population, que, sous les empereurs de Rome, la plupart des Tyriens se vouèrent au martyre pour ne pas brûler l'encens devant les ridicules idoles. A l'époque des croisades, Tyr, soumis alors aux infidèles, fut assiégé deux fois par les chrétiens. La première tentative, sous Baudouin I, fut infructueuse ; la seconde, en 1124, réussit, après quatre mois et demi d'un siége long et pénible. La position de la ville, entourée de toutes parts de rochers et d'écueils à fleur d'eau, était formidable ; un triple mur l'environnait; du côté de la terre, elle était protégée par de hautes tours, et un fossé large et profond. Les croisés l'emportèrent d'assaut, massacrèrent les troupes égyptiennes et celles du soudan de Damas. Après la prise de Saint-Jean-d'Acre, en 1291, les fidèles de Tyr, épouvantés des cruautés que les Turcs y avaient commises, montèrent sur leurs vaisseaux et abandonnèrent la ville; les Sarrasins la démolirent et ne laissèrent pas une pierre en place, un monument dans son entier.

Aujourd'hui le port de Tyr est tellement comblé de sable, que les petits enfants le traversent sans avoir de l'eau à mi-jambe; deux tours qui en défendaient l'entrée, subsistent encore; de ces tours part une ligne de murs qui entouraient la ville et la mettaient à l'abri contre toute attaque; on en voit, sur le rivage, les antiques fondations. La population du village consiste en soixante pauvres familles, qui habitent des masures à demi écroulées; on aperçoit les restes d'une église chrétienne et deux belles colonnes en granit, dont Djezzar voulait orner sa mosquée d'Acre, mais leur poids est tel que jamais ses gens ne purent parvenir à les enlever : elles ont bravé leurs efforts.

Ainsi le temps, dans sa marche inflexible, a tout fauché, tout détruit; la vieille splendeur de Tyr s'est effacée, ses pyramides et ses palais sont abattus, ses colonnes de jaspe et de porphyre sont ensevelies dans le sable; ses fortes murailles ont été rasées, et les quelques fragments debout ne servent plus qu'à étendre et à sécher les filets des pêcheurs. Disons donc de Tyr ce que le Tasse écrivait de Carthage :

*. . . . . . . . . . appena i segni*
*Dell' alte sue rovine il lido serba.*
*Muojono le città, muojono i regni;*
*Copre i fasti e le pompe arena ed erba;*
*E l uom d'esser mortal par che si sdegni :*
*O nostra mente cupida e superba!*

« Le sol conserve à peine ses nobles ruines et ses débris. Les villes, les royaumes périssent; l'herbe et le sable recouvrent les pompeux monuments du faste; et l'homme s'indigne d'être mortel! Égoïsme et orgueil de notre esprit! » A. Mazuy.

---

## LES INCENDIES, EN 1838.

TOVT POR DIEV ET L'AMOVR.

Ces jours sont-ils marqués pour les fléaux du monde?...
— Assez, le choléra vint, de sa lèvre immonde,
Baiser la lèvre des humains.
— Naguère, triomphant, il dansait sur les tombes,
Et l'on ne vit qu'aprés d'horribles hécatombes,
Le fer émoussé dans ses mains.

Tantôt encor, l'émeute a foudroyé nos villes;
Nous avons entendu des discordes civiles,
Sonner le funèbre tocsin.
—Demain, peut-être, hélas ! sur nos peuplades frêles,
La peste d'Orient va déployer ses ailes,
Ficher sa faux dans notre sein.

Aujourd'hui, c'est la flamme au souffle délétère,
Qui fait à chaque peuple, endormi sur la terre,
Sa part de cendres et de pleurs;
Et cela, quand la glace assiége notre porte,
Quand, des monts espagnols, le vent ne nous apporte,
Que cris de mort et de douleurs.

La torche après le glaive !—Est-ce Dieu qui se lasse?
Est-ce le globe ancien qui change et se déplace ?
Le grand abîme est-il ouvert?
—Amis, recueillons-nous ;—c'est l'instant du silence;
Attendons dans l'épreuve où le destin nous lance,
Que le secret soit découvert.

Que si le mauvais riche, en ce temps, fait ripaille,
Quand l'orphelin tout nu se morfond sur la paille,
Quand à son cœur gèle le sang :
Ou bien, sur le sentier des voluptés bruyantes,
Trouvant une besace et des voix suppliantes,
Leur jette une obole, en passant;

La charité, d'ailleurs, cette vierge divine,
Veille sur les mourants, les console, et devine
Le pauvre, sans pain et sans draps.
— La charité du Christ, en ce pays de France,
Lorsque le jour est gros d'angoisses et de souffrance,
Jamais, ne se croise les bras.

Dans son symbole, hélas! chaque tête est frappée;
Londres, incessamment de commerce occupée,
Reine des maritimes champs,
Qui, selon l'or, toujours pense, compte et mesure,
Perd sa bourse, et n'a plus qu'une immense masure,
Au lieu du temple des marchands.

La froide Moscovie, à ses czars si fidèle,
Voit périr dans le feu la plus magnifique aile
Du palais de ses empereurs.
L'autocrate gémit, s'humilie, et peut-être
Songe au sol polonais, qu'inexorable maître
Il saccagea de ses fureurs.

Paris pleure un théâtre où la foule choisie
Écouta si souvent, ivre de poésie,
Chanter Othello l'Africain.
De la nef des plaisirs, la voile est consumée...
— Mais, voilà qu'il s'élève une rouge fumée,
Dans la cité de Charles-Quint (*).

Des provinces du nord, la pieuse Italie
Voit par la flamme encor, sous ses yeux, démolie
Une église chère aux Gantois.
— Puis, dans la noble Arras, à l'esprit charitable,
Sur l'hospice embrasé, du fléau redoutable,
L'œuvre commence par les toits.

Qu'à ces désastres, l'art blessé jusqu'aux entrailles,
Se voile aussi de crêpe, assiste aux funérailles,
Et s'incline sur les débris!
— Et vous, seigneur, brisant le fatal cimeterre
Du vandale nouveau qui ravage la terre,
Laissez au peuple ses abris.

Ah! si la vieille Europe, inquiète et tremblante,
Courbe vers le tombeau sa tête chancelante,
Jeunes frères, unissons-nous...
Resserrons nos liens et baissons la paupière;
— N'ayons peur, si le ciel nous réserve une pierre,
Pour y poser nos deux genoux!

Le Chev. JOSEPH BARD,
*(De la Côte-d'Or.)*

*Chorey, février* 1838.



( Antiquités mexicaines.—Vase de granit. )

## ANTIQUITÉS MEXICAINES.

Quelques savants n'ont voulu voir dans cette partie du globe, si improprement appelée Nouveau-Monde, qu'une vaste plage produite par le retrait de la mer, malsaine, marécageuse, habitée par des peuples dégénérés, ainsi que toutes les productions de cette nature, et dont la civilisation peu avancée annonçait assez un établissement éloigné à peine de quelques siècles. En général, les hommes qui ont soutenu cette opinion n'avaient pas quitté leur cabinet. D'ailleurs, une réaction contre les récits, quelque peu exagérés des premiers Espagnols, était inévitable, et il n'a pas fallu moins que l'enthousiasme de quelques voyageurs excité par les paysages sublimes de cette nature vierge, pour réhabiliter cette partie de la terre aux yeux des Européens. M. de Humbold a trop bien prouvé que la formation de ce grand continent datait de l'époque où avait pris naissance l'autre hémisphère, pour nous y arrêter davantage. Quant au temps où elle a commencé à être habitée par l'homme, ceux qui ont soutenu que cette époque était très peu éloignée, auraient dû hésiter à se prononcer à la vue de ces monuments immenses que l'on retrouve dans les solitudes du Canada, et que les sauvages disent avoir été bâtis par le grand esprit; de ces villes presque entières, découvertes au milieu des forêts, qui, comme la ville enchantée des Mille et une Nuits, semblent encore attendre leurs habitants sortis pour une fête. Le Mexique surtout eut ses temples recouverts de lames d'or; ses palais, aussi étendus que ceux de Thèbes, et ses pyramides d'une plus grande dimension encore que celles de Memphis. Outre ces preuves irrécusables, il nous reste des fragments de livres écrits par les anciens Aztèques (Mexicains), qui prouvent que leurs annales remontaient d'une

(*) Charles-Quint naquit à Gand, le 24 février 1500.

manière certaine au moins au sixième siècle, et qu'à une époque plus éloignée, ils avaient un système d'écriture. Et certes, des peuples qui, au sixième siècle, avaient des traditions écrites, un calendrier aussi complet que celui des Chaldéens, une religion où se trouvaient sans doute de graves erreurs, mais qui par la forme et ses dogmes avait un effet politique très salutaire ; un gouvernement dont la sagesse rappelle celle des Égyptiens, certes, un tel peuple ne peut mériter le nom de barbare, quand au dixième siècle l'Europe septentrionale était encore plongée dans les ténèbres,

Avant d'aller plus loin, disons un mot de leur écriture. Pour que les dogmes, l'histoire, les secrets des sciences et des arts, pussent se conserver autrement que par la tradition orale que chaque siècle altère plus ou moins, l'homme devait posséder un moyen de rendre la parole permanente, pour ainsi dire, ou en d'autres termes, un signe de la parole plus fixe que celle-ci ; ce signe, c'est l'écriture. L'écriture a-t-elle été inventée par l'homme, ou lui a-t-elle été donnée par une intelligence supérieure? Question longtemps débattue, mais non encore décidée. Toujours est-il que les plus anciens peuples ont connu l'écriture. La parole pouvait être représentée de deux manières : ou par un petit nombre de caractères, qui, par une ingénieuse combinaison, peuvent exprimer tous les sons de la voix humaine (écriture alphabétique), ou bien en figurant plus ou moins bien l'objet dont il s'agit (écriture hiéroglyphique). Ce système fut celui des Égyptiens, des Mexicains, et l'est encore aujourd'hui des Chinois ; bien que moins simple et plus incomplet que le premier, il présente des avantages incontestables. Pour ne parler que d'un seul, le vague de l'expression donnait aux idées une couleur mystérieuse trés poétique, dont l'effet était encore augmenté par de nombreuses métaphores et comparaisons. Par exemple les Mexicains, pour exprimer le mot volcan, figuraient une montagne surmontée d'une langue, comme qui dirait : montagne parlante.

Si maintenant nous examinons ce qui nous reste de leurs traditions, nous y trouverons des preuves encore plus concluantes de l'ancienneté de ces peuples, et peut-être ces recherches jetteront-elles quelque jour sur leur origine, couverte jusqu'ici d'un voile impénétrable. D'aprés ces traditions, tous les hommes sont venus d'un premier couple. Cet Adam aztéque est représenté dans leurs hiéroglyphes, à genoux devant un autel, la main droite baissée jusqu'au sol, puis élevée à la hauteur du front, manière d'adoration usitée chez les Hindoux. Ève, ou la femme au serpent, est représentée conversant avec un de ces reptiles qui, partout, était la figure du mauvais esprit, quoique chez les Mexicains, comme chez les Grecs et les Égyptiens, il ait désigné aussi le temps (œvum), lorsqu'il était plié en cercle. Dans l'île de Java, l'on a découvert récemment un monument analogue à la tradition mexicaine. C'est un serpent qui, du haut d'un arbre à fruits, converse avec une femme. La ressemblance avec le récit de la Genèse est trop frappante pour nous y arrêter. Derrière la femme au serpent, sont deux lutteurs de couleurs différentes, dont l'un est terrassé par l'autre. L'on voit aussi sur le même dessin deux vases qui ne sont peut-être que des offrandes : l'un d'eux est renversé. Ne serait-ce pas là Caïn et Abel des livres hébreux?

Comme les Étrusques, les Grecs et les peuples qui habitent le plateau du Thibet et du Boutan, les Mexicains attribuaient au monde plusieurs âges. Suivant eux, avant ce soleil il y en avait eu quatre qui avaient péri successivement dans diverses révolutions du globe, auxquelles ils pouvaient assigner une date. A ce propos de date, nous ne pouvons nous dispenser de dire un mot de leur calendrier. Ils avaient une année de trois cent soixante-cinq jours, divisée en vingt mois de dix-huit jours, entre lesquels ils intercalaient cinq jours de plus ; ils connaissaient aussi l'année bissextile. Treize années formaient une *indiction ;* quatre indictions formaient une *ligature*, ainsi appelée parce qu'ils la représentaient par une gerbe de roseaux, et enfin, deux ligatures formaient une *vieillesse* ou cent quatre. Dans leurs écritures, un rond surmonté de plumes désigne le carré de vingt, ou quatre cents, et les simples ronds valent des unités, manière de compter qui ne diffère en rien des clous numériques des Étrusques.

La première époque de leur cosmogonie est celle de la terre (Tlatonatius) ; la seconde, l'âge rouge ou du feu (Tletonatius) ; la troisième, celle du vent (Epecatonatius), et la quatriéme, celle de l'eau (Atonatius). Dans le premier cycle, l'espèce humaine est détruite par la famine ; une autre version dit que ce fut l'âge des géants, dont les ossements gisent dans la plaine de Tlascala ; toutes les histoires des temps primitifs commencent par des géants. Dans le second cycle, les hommes périrent par le feu. Dans le troisiéme, par un vent si violent, qu'il dépouilla la terre de végétaux, et dans le quatrième, par un déluge auquel un seul couple échappa dans un bateau de cyprès.

Ici la tradition aztèque offre un autre trait de ressemblance avec la Genése. *Coxcox*, le Noé mexicain, voyant les eaux baisser, lâcha le vautour, qui, trouvant des cadavres à dévorer, ne revint pas. Il envoya le colibri qui revint avec une fleur ; alors Coxcox descendit sur la grande montagne *Tlaloc*. Après le déluge, *Xeluha* bâtit la grande pyramide de Cholula qu'il voulait élever jusqu'au ciel ; mais les dieux irrités la foudroyérent, et pour prévenir toute nouvelle tentative, ils donnèrent aux hommes trente-trois langues différentes.

Ces nombreux rapports entre les croyances des Aztèques, et celles des peuples Sémitiques, semblent indiquer une communication, et peut-être une même origine. Du moins est-il certain que les premiers sont venus des côtes occidentales de l'Amérique du nord, et l'on sait qu'en cet endroit les continents sont assez rapprochés, et qu'il y a communication annuelle, lorsque l'hiver joint les deux terres par un pont de glace, au détroit de Bechring (voyages de Cook) ; cette origine n'est presque plus douteuse, depuis les découvertes de la philologie. Des savants modernes ont constaté que l'ancien idiome mexicain avait un grand nombre de mots dont la racine était japonaise, surtout de ces mots qui ne peuvent pas se trouver les mêmes dans deux langues sans qu'elles n'aient une même origine, je veux dire ceux qui servent à exprimer les rapports sociaux, les dignités, les époques du calendrier, etc. Chose

étrange, cette langue se trouve avoir les mêmes analogies avec l'idiome basque, qui, comme l'on sait, n'a aucun rapport avec aucune langue européenne vivante, mais beaucoup avec le *samskrit*, *l'arabe* et le *japonais*. L'anatomie aussi achève de confirmer cette vérité : les crânes des Péruviens, des Aztèques présentent les caractères de la race mongole.

Comme ces fossiles gigantesques qui témoignent d'espèces animales détruites dans les diverses révolutions du globe, l'on retrouve dans les langues de tous les peuples des mots d'une origine inconnue, qui ne sont probablement que des débris d'une langue primitive beaucoup plus riche que les langues modernes. Un cantique mexicain commence par ces mots : Tulanian hulalaez, qui ne sont d'aucune langue connue, et dont le sens était un mystère pour les hommes qui les répétaient si souvent.

Chez les Mexicains, les arts, quoique assez avancés, sont certes, dans l'état d'enfance où ils sont encore à la Chine. Il ne faut pas conclure de là que ces races ne fussent pas capables de progrès, ceci tient à d'autres causes. En Grèce, où la religion n'était qu'une suite de fêtes en l'honneur de riantes déités, l'art ne pouvait rester stationnaire. Dans l'ancienne république de Tlascala, les prêtres formaient une vaste association qu'on pourrait comparer aux corps druïdiques ou aux brahmanes de l'Inde. Pour conserver l'influence qu'ils ont partout sur les peuples enfants, ils environnaient la divinité de sombres mystères auxquels eux seuls étaient initiés. Ce n'étaient qu'idoles monstrueuses qui demandaient toujours des victimes, et ces victimes étaient des hommes. L'imagination frappée de ces symboles hideux ne pouvait donc prendre l'essor ; elle était soumise à des formes qu'il n'était pas permis de varier. Leurs pyramides ou *trocallo* n'étaient, à proprement parler, que leurs autels. Un large escalier conduisait sur la plate-forme surmontée de deux tours (1). L'intérieur de ces monuments, qui n'étaient qu'une masse d'argile revêtue d'une couche de maçonnerie, servait de sépulture aux principaux de la nation; on y célébrait aussi ces rites mystérieux trop souvent ensanglantés par ces cruels holocaustes communs à tous les peuples, les sacrifices humains. Quant aux dogmes mêmes, aux pratiques extérieures, aux cérémonies de la religion, et à cette poésie par laquelle tout peuple adresse au ciel ses prières ou ses remercîments, il ne nous reste presque rien; le temps, plus encore le fanatisme espagnol, ont tout détruit. Encore, quelques-uns de ces *auto-da-fé* lâches, parce qu'ils s'attaquent au cadavre, et ces ruines qui attestent seules qu'autrefois là florissait une puissante civilisation, disparaîtront de la surface de la terre avec le peuple qui les éleva.

ALEXANDRE VAYSSIÈRE.

(1) Hérodote fait une description du temple de Jupiter Belus à Babylone, d'après laquelle il n'est pas permis de douter de la ressemblance du temple chaldéen avec les temples aztèques.

## NAPOLÉON.

### CAUSES DE SA POPULARITÉ.

C'est une chose prodigieuse, phénoménale, que la vénération profonde dont les classes populaires, en France, sont pénétrées pour la mémoire de Napoléon. Partout vous trouvez ses images, elles se sont multipliées à l'infini dans toutes les matières et sous toutes les formes. Il fallait qu'il y eût dans l'empereur des traits particuliers bien saillants, puisque dans l'ébauche la plus grossière on reconnaît sur le champ celui qu'un ouvrier ou un artiste sans talent a voulu désigner. Quelques-uns prétendent que cela vient plutôt du grand nombre de fois que ces imitations ont été reproduites ; on cite alors l'exemple de Rosset, habile sculpteur en ivoire. Il avait si souvent travaillé l'image de Voltaire; les traits ridés, spirituels de l'écrivain lui étaient devenus si familiers, qu'en fermant les yeux il découpait avec une fidélité admirable sa silhouette dans une feuille de papier. Quoi qu'il en soit, Napoléon est toujours reconnaissable ; le petit chapeau, la redingote grise, les bottes, une main derrière le dos, une autre dans son gilet, les épaules arrondies, font dire à la première vue : c'est lui. Ce serait une statistique curieuse à faire, que de savoir le nombre de ses images qui existent en France et en Europe.

Ce n'est pas assez d'avoir constaté cette popularité extraordinaire, il faut encore rechercher les raisons qui ont inspiré un fanatisme véritable pour la mémoire de Napoléon. Dans le cours de sa brillante vie, il ne se montra jamais bien populaire ; jeune encore, il attira sur lui l'attention de quelques hommes influents, et de Barras en particulier, en tirant sur les sections qui attaquaient la Convention. Il fut toujours plus populaire dans l'armée que parmi le peuple ; et sa popularité consistait dans le laconisme de ses paroles, les victoires qu'il remportait et les récompenses qu'il accordait à ceux qui l'avaient aidé à vaincre. Il flattait aussi l'orgueil national par l'agrandissement de la France et par les monuments qu'il élevait à sa gloire ; il a fait une foule de grandes choses qui échappent à l'œil vulgaire : le rétablissement de l'ordre administratif, l'économie dans les finances, et les codes sont plus appréciés de l'homme qui pense que les actions d'éclat.

En se reportant à l'époque où l'empereur préparait l'immense expédition de Russie, on doit dire que le peuple le maudissait ; il était fatigué de lui donner ses enfants en hécatombes ; les uns mouraient avant d'avoir rejoint l'armée, le champ de bataille recevait les autres ; quelques-uns devenaient officiers ; quelques autres s'en revenaient avec la croix, mais aussi avec une jambe ou un bras de moins ; telle était la destinée des jeunes générations. On peut être surpris après toutes ces angoisses qui faisaient couler tant de larmes dans l'intérieur des familles que Napoléon soit devenu l'idole du peuple. Plusieurs causes expliquent ce changement, la première est la compassion qu'éprouva le peuple sur ses malheurs dans la campagne de France où l'empereur paya de sa personne, et où il déploya toutes les ressources de son vaste génie militaire. Cette lutte active contre des forces formidables lui avait ramené la faveur populaire. Quand plus tard il fut vaincu à Waterloo et conduit sur les rochers arides de Sainte-Hélène, quand la mort vint le frapper dans cette solitude au milieu des mers, le peuple s'attendrit sur cette grande infortune ; il comprit tout ce qu'il y avait de triste et de douloureux dans la destinée de celui qui avait commandé à l'Eu-

rope, et qui mourait sans avoir autour de son lit funèbre d'autre famille que quelques amis dévoués. Il refusa de croire à une mort naturelle; il fut convaincu, et il garde encore cette conviction, que les Anglais l'avaient empoisonné.

Une autre cause de ce culte rendu à Napoléon se trouve dans la distance qui existait entre son humble commencement et la hauteur où il était parvenu. Quoique Napoléon appartînt à une famille noble et très ancienne, le nom de petit caporal qui avait pris naissance dans les premières campagnes d'Italie, et que le peuple prend encore à la lettre, prouve qu'il est persuadé que celui qui commanda aux rois appartenait à sa classe. Cet exemple le flatte et l'encourage; il a meilleure opinion de lui quand il arrête ses regards sur cet enfant du peuple, il se demande pourquoi un autre Napoléon ne sortirait pas de ses rangs, peut-être de sa famille ; il croit se rappeler qu'il a été sur le trône avec lui, et il ne désespère pas d'y remonter. Ses images deviennent alors le symbole de la grandeur populaire.

Le peuple est encore porté à cette vénération extraordinaire par l'admiration que lui inspire le génie de Napoléon. Les grandes choses qu'il a faites le lui montrent comme un être surhumain, elles l'environnent d'une espèce de protection divine qui l'a aidé à vaincre tous les obstacles qui s'opposaient à son élévation. Il est certain qu'il voit autre chose en lui que la simple humanité, et il est douteux si les peuples nombreux soumis à l'empire de Charlemagne conservèrent après la mort de ce grand homme une aussi haute idée de lui que celle qui est restée de Napoléon. Si ce peuple était abandonné à lui-même, s'il était libre dans la manifestation de ses sentiments, nul doute qu'il ne consacrât des jours pour honorer la mémoire de son empereur, et qu'il ne lui élevât des statues colossales semblables à celles de quelques divinités de l'Inde, afin que ces représentations gigantesques rappelassent la grandeur et la puissance du héros. Mais peut-être, dans toutes ces qualités, celle qui le frappe davantage, c'est la force de volonté qui faisait plier sous elle les autres volontés, car le peuple se ressemble un peu à lui-même. Long-temps il admira ceux qui étaient doués d'une grande force physique ; aujourd'hui il la considère moins ; il a plus de confiance dans la force morale, mais il n'est pas moins vrai de dire qu'il accorde la supériorité à toute force, quelle qu'elle soit.




Ce bas-relief, copié à Palenqué dans la province de Guatimala, représente un musicien jouant d'un instrument à vent, il est couvert d'une peau de léopard; un immense collier de perles l'entoure et retombe jusqu'au bas des reins; son front est ceint d'une guirlande de feuillages, parmi lesquels on remarque le *lotus*. Il a aussi des ornements en plumes au-dessus des chevilles du pied et autour des poignets. ( *Antiquités mexicaines.* )

---

# AGRIGENTE.



( Ruines du temple de Junon à Agrigente. )

## SICILE. — AGRIGENTE.

### RUINES DU TEMPLE DE JUNON.

Les poètes de l'antiquité ont fait de la Sicile le berceau de la mythologie ; ils ont tour à tour chanté la contrée qui leur offrait, au milieu des grands phénomènes de la nature, les premiers monuments des arts. La célèbre ville d'Agrigente surtout, a depuis long-temps fixé l'attention des voyageurs. L'histoire parle d'Agrigente comme de l'une des plus vastes cités qu'il y ait eu ; mais nous ne savons presque rien sur son origine, sur son accroissement, ni sur les révolutions nombreuses qu'elle a dû éprouver ; souvent assiégée, elle résista toujours aux formidables attaques de ses ennemis, jusqu'à sa ruine complète par les Carthaginois. Le terrain sur lequel elle existait étant composé de plusieurs monticules, l'on peut facilement, du point le plus élevé, apercevoir l'espace qu'elle occupait. Placée à peu de distance de la mer et entre deux rivières, dont l'une coulait au pied de ses murs, et l'autre bordait un de ses faubourgs, Agrigente était d'une étendue immense.

En parcourant les campagnes d'Agrigente et les restes glorieux de ses temples et de ses monuments, on se forme une idée de ce que devait être cette ville antique, une des plus brillantes de la Sicile, et la première après Syracuse, pour la magnificence et les richesses. Les temples étaient un des principaux ornements d'Agrigente ; on en comptait vingt-deux, et de nos jours on admire les ruines de ceux de Vénus, de la Concorde, d'Hercule, de Jupiter-Olympien, de



Cérès, de Vulcain, de Proserpine, d'Esculape et de Junon.

Plus de la moitié du temple de Vénus subsiste encore, et celui de la Concorde peut être considéré comme dans son entier, puisque toutes ses colonnes sont debout ; ce dernier est exactement des mêmes dimensions et de la même architecture que le temple de Vénus qui, probablement, lui a servi de modèle ; d'après l'inscription trouvée sur un grand morceau de marbre, il paraît qu'il fut construit aux frais des Lilibitaniens, après leur défaite par les guerriers d'Agrigente. Ces temples sont soutenus de chaque côté par treize grosses colonnes cannelées, et par six autres placées aux deux extrémités; les colonnes, quoique d'un style d'architecture gracieux, ne sont certainement pas aussi élégantes que celles de quelques-uns des monuments de la vieille Rome. — Le temple d'Hercule tombe en ruines, et semble avoir été beaucoup plus vaste que ceux de Vénus et de la Concorde ; là, était la fameuse statue d'Hercule dont parle Cicéron, et que les habitants d'Agrigente défendirent avec tant de bravoure contre Verrès, qui voulait s'en emparer; on y admirait aussi un tableau représentant Hercule dans son berceau, tuant les deux serpents, chef-d'œuvre de Zeuxis qui a été perdu. Le temple de Jupiter n'était pas seulement le plus grand de la Sicile, mais du monde païen ; ses débris s'étendent au loin, et forment une masse considérable. Jamais cet édifice n'a été fini ; les guerres que se firent les Agrigentins et les Carthaginois empêchèrent de l'achever. Tous les historiens attestent qu'il demeura long-temps dans cet état d'imperfection, et qu'enfin la voûte s'écroula : il n'y eut d'intact que quelques colonnes et les principaux murs ; ces restes subsistèrent jusqu'au XVe siècle ; un tremblement de terre les a renversés. On nommait les colonnes du temple de Jupiter les piliers des géants, et pour exprimer la vénération qu'elles inspiraient à leurs ancêtres, les Girgentins en ont fait les armes de leur ville. — Le temple de Cérès passe pour être un des plus anciens d'Agrigente ; on sait que les monuments dédiés à Cérès devaient toujours être bâtis hors des villes, et dans un lieu tellement écarté qu'on n'y fût jamais attiré par aucune affaire, sinon par le désir d'y sacrifier. Le temple de Cérès n'offre plus que ses murailles extérieures; les modernes l'ont réparé et en ont fait une chapelle.

Un des principaux édifices d'Agrigente était le temple de Junon Lacinie, élevé à l'angle d'un rocher, sur un socle de dix pieds de hauteur, qui formait une plate-forme au couchant et à l'orient; deux escaliers de six marches y conduisaient. On peut juger par l'effet que présente encore cet antique monument, malgré son état complet de dégradation, de celui qu'il devait produire lorsqu'il était dans son entier, et combien cette architecture, qui peut paraître lourde et massive au premier abord, devait être noble et majestueuse par l'élévation du grand socle qui lui servait de base et comme de piédestal. Depuis plusieurs années, le temps a dévoré la roche qui portait les murs du parapet ; le vent du midi ronge avec une rapidité incessante, et la destruction des colonnes est moins prompte encore que celle du rocher. Dans ce temple de Junon, on conservait une des plus précieuses peintures de Zeuxis ; elle reproduisait la fière déesse dans tout l'idéal de la beauté. Pour parvenir à ce point de perfection auquel la nature semble rarement arriver, Zeuxis avait demandé qu'on amenât devant lui les plus jolies femmes d'Agrigente pour choisir celle qu'il trouverait digne de lui servir de modèle ; mais n'ayant pu trouver, réuni dans une seule, l'ensemble de formes et de proportions qu'il désirait, il en retint cinq pour ne prendre dans chacune d'elles que ce qu'elles offraient de plus parfait ; ce tableau fut entièrement consumé dans un vaste incendie. Lorsque les Carthaginois s'emparèrent d'Agrigente, la plupart des citoyens se réfugièrent dans le temple de Junon, comme en un lieu de sûreté. Dès qu'ils virent les portes attaquées par l'ennemi, ils convinrent tous d'y mettre le feu, aimant mieux périr au milieu des flammes que de se soumettre à la puissance des vainqueurs.

A côté des ruines du temple de Junon, telles que nous les donnons aujourd'hui, l'artiste a dessiné un tombeau, monument si connu, si vanté, qu'il est devenu un des plus précieux de la Sicile; des voyageurs modernes l'ont considéré comme bien au-dessous de sa réputation ; de véritables beautés de style jointes à des détails grossiers, ont fait supposer qu'il avait été commencé par quelque statuaire habile, mais qu'il ne fut terminé que plusieurs siècles plus tard, quand l'art était en décadence. Cet antique sarcophage sert maintenant de fonts baptismaux à l'église cathédrale de Girgenti, église célèbre par un écho singulier ; une personne placée à la porte occidentale et une autre sur la corniche, dans le point le plus éloigné de l'église, derrière le maître-autel, peuvent, en parlant très bas, avoir une conversation où chacune d'elles entendra l'autre distinctement. Un pareil phénomène, on le sait, se rencontre aussi dans la galerie de Saint-Paul, à Londres.

Élien accuse les anciens habitants d'Agrigente d'être adonnés à l'ivrognerie, poussée à son degré le plus excessif, et à ce sujet il raconte une curieuse histoire. Des jeunes gens de distinction se trouvèrent tellement ivres après un grand repas, qu'à force de chanceler, et de tomber les uns sur les autres, ils s'imaginèrent qu'ils étaient en pleine mer, assaillis par une tempête, et dans un péril imminent; ils ne virent qu'un moyen de se sauver, ce fut d'alléger le vaisseau, et d'un commun accord ils jetèrent par les fenêtres les meubles les plus riches des appartements, et ils ne cessèrent leur extravagance que lorsque la maison fût entièrement dépouillée. Élien qui reproche ces excès aux habitants d'Agrigente, les loue en même temps pour d'éminentes qualités. L'hospitalité surtout s'exerçait dans leur ville avec un rare désintéressement ; on y accueillait avec joie les étrangers, on prévenait leurs désirs et leurs besoins. Diodore cite entre autres Gélias qui avait plusieurs esclaves dont la fonction était de rester aux portes de la cité pour inviter les voyageurs à loger chez lui ; Empédocle faisait vraisemblablement allusion à cet usage, lorsqu'il s'écrie que les portes d'Agrigente annonçaient aux étrangers qu'ils étaient les bien-venus. Cinq cents cavaliers d'une cité voisine passèrent un jour d'hiver par Agrigente ; Gélias les reçut, et à leur départ, il fit présent à chacun d'eux d'une tunique et d'une robe.

On connaît les paroles de Platon sur les habitants

d'Agrigente : « Ils bâtissent, disait-il, comme s'ils ne devaient jamais mourir, et ils mangent comme s'ils n'avaient qu'une heure à vivre. » Élien l'écrit aussi : *Agrigentinos ita ædificare ac si perpetuò victuri, ita convivari ac si postridie morituri forent.* Diodore assure que toutes les amphores étaient en argent, les litières et les voitures en ivoire incrusté d'or; il fait mention du grand vivier rempli de poissons où les habitants allaient se pourvoir quand ils voulaient donner un festin. Aujourd'hui il n'en reste pas le moindre vestige; cependant on voit encore une source d'eau merveilleuse qui jette une espèce d'huile à sa surface, dont les pauvres font usage dans diverses maladies. Polybe et Diodore rapportent plusieurs exemples des richesses d'Agrigente; un de ses citoyens, revenant victorieux des jeux olympiques, entra dans la cité suivi de trois cents chars traînés chacun par quatre chevaux blancs splendidement caparaçonnés. Et quel ne fut pas le luxe étalé par Anthistène aux noces de sa fille? Il fit dresser des tables dans toutes les rues, élever des autels sur les places publiques, dans les carrefours et dans les temples; l'épousée traversa la ville, entourée d'une multitude de cavaliers portant des flambeaux, et de huit cents charriots qui contenaient sa dot.

Agrigente fut long-temps soumise, ainsi que Syracuse, au joug des tyrans; parmi les mille et une anecdotes cruelles, dont fourmillent les écrivains de l'antiquité, nous choisirons la suivante : L'orfèvre Perillo, voulant faire sa cour au tyran Phalaris, lui donna en présent un taureau d'airain, admirable de fini et de perfection; il était creux et construit de manière qu'un homme pouvait s'y cacher; les sons de sa voix imitaient alors exactement le mugissement d'un bœuf. L'artiste indiqua au tyran les effets que ce châtiment produirait, si l'on mettait un criminel dans le taureau d'airain et qu'on le plaçât sur un bûcher ardent. Phalaris, frappé de cette horrible idée, curieux peut-être d'en faire l'expérience, désigna l'orfèvre comme étant la seule personne qui pût animer le taureau : « Il doit savoir la manière de le faire mugir, répétait-il; il serait injuste de le priver de l'honneur de son invention. » Et soudain Perillo fut enfermé; on alluma un feu immense autour du taureau qui, sur le champ, mugit au grand étonnement de la population. Phalaris, en exécration à la multitude, périt dans un mouvement de réaction tumultueuse. Zenon, le philosophe, étant allé à Agrigente et ayant été admis auprès du tyran, il lui conseilla d'abdiquer la puissance. Phalaris, irrité, accusa le philosophe de conspirer contre lui, et il le fit appliquer à la torture en présence des citoyens d'Agrigente auxquels Zenon reprocha leur faiblesse, leur pusillanimité; il excita tellement leur courage qu'en peu de temps ils massacrèrent les gardes et lapidèrent Phalaris.

Les ruines d'Agrigente s'étendent aujourd'hui au milieu d'une riche campagne soigneusement cultivée; on la parcourt encore avec plaisir comme un beau verger où tout annonce l'abondance. La plupart des anciennes murailles sont taillées dans le roc; les catacombes et les sépulcres étaient très vastes; l'un de ceux-ci est digne d'une attention particulière; il est presque entier, quoique sa construction remonte à plus de deux mille ans; c'est le tombeau de Théron, roi d'Agrigente, un des premiers tyrans de la Sicile; on peut juger de son antiquité puisque Diodore et Polybe assurent que Théron vivait avant Hérodote et Pindare qui lui adressa deux de ses odes olympiques.

Dans un espace de plus d'une lieue, le voyageur a autour de lui des fragments de toute espèce; on en a formé des murailles et des simulacres d'édifices; tout y est mêlé, sans ordre et dans la plus grande confusion. Et cependant ces fragments ainsi bouleversés conservent un imposant caractère; ils rappellent les beaux siècles où ils furent produits; les riches mosaïques que l'on découvre sous ses pas achèvent d'offrir à la pensée comme aux yeux un luxe d'architecture inconnu aux modernes. Lorsqu'on réfléchit à ce qu'était une ville où se révèlent tant de somptuosités, l'imagination cherche à la relever de sa chute; elle assemble les débris des maisons, des temples, des cirques, des théâtres; elle les décore de statues, de colonnes, de bas-reliefs et de vases antiques tels qu'ils étaient autrefois. A Agrigente, toutes les sciences semblent avoir été en honneur, depuis l'art utile de l'agriculture jusqu'à l'art funeste de la guerre, depuis la mythologie qui fit élever tant de superbes monuments, jusqu'à la recherche sévère de la vérité qui produisit des philosophes si célèbres. D'immenses fortunes, un luxe inouï, une gloire éclatante, un souvenir que vingt siècles n'ont point éteint, furent la récompense des talents et de l'activité des habitants d'Agrigente. A quoi durent-ils surtout leurs richesses? Diodore nous en instruit. Le sol d'Agrigente était un des plus fertiles du monde; ses vignes hautes, enlacées autour des arbres, selon la coutume de l'Italie, étaient tout à la fois un objet d'utilité et d'agrément; la plus grande partie de son territoire était peuplée d'oliviers; tous ces produits se vendaient à Carthage et sur les côtes de la Lybie où les plantations étaient presque nulles. Voilà l'origine de la grandeur d'Agrigente. Elle avait plus de quatre cent mille habitants, en y comprenant les étrangers et les esclaves, aussi nombreux chez les anciens que les hommes libres. De nos jours Girgenti, la nouvelle Agrigente, contient à peine vingt mille âmes; vue de quelques lieues en mer, elle paraît presque aussi brillante que Gênes; mais, dans l'intérieur, ses maisons laides et petites, ses rues sales, tortueuses, étroites, sont loin de répondre à ce gracieux aspect.

A. Mazuy.

---

## MARGUERITE D'AUTRICHE.

### 1480-1530.

Fille de l'empereur Maximilien et de la jeune duchesse Marie, héritière de Bourgogne, Marguerite d'Autriche naquit à Gand, en l'année 1480. Elle avait trois ans à peine, lorsque, par une des conditions du traité d'Arras, elle dut s'unir avec le dauphin de France; afin de sanctionner cette promesse, on l'amena à Paris pour y être élevée. Cependant, le dauphin, devenu roi sous le nom de Charles VIII, informé que Maximilien avait demandé la main d'Anne, héritière du duché de Bretagne, et voulant saisir cette occasion de réunir une aussi magnifique pro-

vince à la couronne, épousa lui-même la princesse Anne, en 1491, et renvoya auprès de son père la jeune fille de l'empereur. Six ans plus tard, Marguerite fut fiancée à l'infant d'Espagne, fils de Ferdinand et d'Isabelle; tandis qu'elle se rendait par mer à Barcelone, une violente tempête assaillit le navire où elle se trouvait, et ce fut alors qu'elle composa l'épitaphe si connue, dans laquelle elle plaisante sur son double mariage qui ne l'empêchera pas de mourir vierge. L'infant quitta la vie au bout de quelques mois, et Marguerite devint la femme du duc de Savoie, Philibert-le-Beau. Après quatre ans de l'union la plus heureuse, Marguerite, veuve pour la seconde fois, âgée seulement de vingt-quatre ans, résolut de ne point former de nouveaux liens; elle prit pour devise : *fortune, infortune, fors une*, paroles qui ont souvent exercé la patience des curieux.

Maximilien, nommé tuteur de son petit-fils Charles-Quint, encore enfant, et se trouvant trop éloigné des provinces qu'il était appelé à régir, désigna, en 1506, Marguerite pour gouverner les Pays-Bas; il lui abandonna en même temps la jouissance du comté de Bourgogne et du Charolais. La nouvelle gouvernante assista en qualité de plénipotentiaire aux conférences de Cambrai; elle conclut le traité de 1508 avec le cardinal d'Amboise; mais son activité brouillonne suscita bientôt des ennemis à Louis XII, pour l'empêcher de porter obstacle aux envahissements de



(Marguerite d'Autriche.)

la maison d'Autriche que Marguerite secondait de tout son pouvoir; elle se montra ennemie implacable de François I^er^, et fit entrer, en 1515, le roi d'Angleterre dans une nouvelle ligue contre la France.

Marguerite d'Autriche fut toujours assez heureuse pour éloigner la guerre des frontières de ses états; sous son administration, l'agriculture et les arts firent de grands progrès en Flandre, et les populations célébrèrent à l'envi les qualités et les vertus de leur noble souveraine. Marguerite fit encore preuve d'habileté dans les négociations de 1529, avec la duchesse d'Angoulême, d'où résulta un traité si avantageux à l'Autriche, et si funeste à la France. Ce fut, pour ainsi dire, le dernier acte de sa vie; elle s'éteignit à Bruxelles, le 1er décembre 1530. On transporta son corps dans la magnifique église de Brou dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (1); son mausolée, en marbre blanc, y est encore à côté de celui de son dernier mari Philibert. Marguerite avait l'esprit vif, enjoué; elle aimait les lettres et accueillait les savants; plusieurs de ses ouvrages en vers et en prose sont imprimés, parmi lesquels on distingue un *discours de sa vie et de ses infortunes*. La bibliothèque royale possède en manuscrit un curieux recueil de ses *chansons*.

(1) Voir tom. Ier, pages 175 et 176.

## ÉTAMPES (*Seine-et-Oise*).

### I.

Nous nous plaignons quelquefois amèrement de l'état d'abandon dans lequel se trouvent la plupart des monuments historiques élevés par la piété de nos aïeux : les révolutions, pourtant, se sont fait un jeu barbare d'en diminuer le nombre, et si faibles sont aujourd'hui nos ressources matérielles, qu'à peine pouvons-nous conjurer la ruine totale du peu qui nous reste.

Mais, tandis que l'esprit de destruction balayait la terre de France, épargnant en aveugle, frappant au hasard, une pensée toute providentielle veillait sur les grands types de l'art national, les N. N. D. D. de Rheims, d'Amiens, de Rouen, de Chartres, de Paris, et l'église abbatiale de Saint-Denis. — Comment, avec nos institutions actuelles se concilierait, je le demande, ce peuple de basiliques qui étendait sur le pays ses puissantes et nobles significations? Hélas! toutes ces pages monumentales du moyen-âge catholique et féodal, tous ces édifices que nous pleurons à chaudes larmes, ils traduisaient des mœurs, un esprit public qui ont disparu : fils de la foi sociale, des confréries, des apostolats, des propagandes et des associations, ils vivaient avec eux, et dans les incroyables sympathies des masses, étaient leurs conditions de permanence. Aujourd'hui, tous les trésors de l'état, appliqués au même objet, seraient impuissants pour raffermir la moitié seulement des merveilleux débris qui chancellent sur le sol de la vieille France, et rendent notre patrie si riche encore, dans son appauvrissement. — Eh bien ! donc, unissons-nous pour conjurer par tous les moyens dont nous pouvons disposer, la ruine générale que notre constitution politique prépare ; mais que le gouvernement se charge de sauver les créations sublimes qui ont formulé l'école indigène d'architecture, dans les XIII^e^, XIV^e^ et XV^e^ siècles.

### II.

J'étais venu passer quelques jours dans la cité d'Étampes, chez un de mes plus vieux camarades, le docteur Camille Martin. Avec bien du plaisir, je revoyais un compatriote, un ami que le hasard a placé dans ce lieu historique, et qui a quitté le ciel radieux de la Bourgogne, pour venir planter sa tente dans la banlieue de Paris. Mais, si douces que soient les émotions de l'amitié, je ne pus oublier mes penchants archéologiques, et je voulus visiter les monuments religieux de la ville. — Avec Camille Martin, l'accès des hommes et des choses me devint facile.

L'importance basilicale du PAGVS STAMPENSIS, a dû être grande, avant les souillures révolutionnaires. De ses églises abbatiales, collégiales, conventuelles, paroissiales, quatre ont survécu : Notre-Dame-du-Fort, Saint-Basile, Saint-Martin et Saint-Gilles. — Que de vastes cités sont réduites à envier ces quatre temples à une ville de huit mille âmes, déroulée comme un long ruban, sur la grande route de Paris à Orléans? — Étampes n'est pourtant, comme on le dit en riant, dans le pays chartrain et dans la Beauce, qu'une ville de meuniers et de marchands de farine qu'un commerce lucratif enrichit promptement. Mais vous souvenez-vous du noble duché d'Étampes, de cette délicieuse duchesse d'Étampes, dont François I^er^ ne pouvait regarder les profils si suaves, si caressants, sans tomber dans ses incroyables ivresses d'amour?

Étampes, assise mollement dans une des plus douces vallées que l'on puisse concevoir, sur une terre paysagée et fraîche, renferme donc des édifices d'une haute importance. — L'église de Saint-Martin est un vaisseau d'une assez grande portée monumentale, comme œuvre de la transition architectonique du XII^e^ au XIII^e^ siècle. Son apside offre la forme cylindrique, et trois chapelles apsidaires, terminées en hémicycle, viennent s'ouvrir sous le bas-côté qui règne au pourtour du chœur. — Ce prolongement des collatéraux vers le sanctuaire est un fait monumentaire qui ne se trouve, à Étampes, que dans la seule église consacrée au glorieux évêque de Tours. Entre les fenêtres, et les arcs en tiers-point qui constituent la nef, il existe une galerie d'un motif ferme, s'interrompant brusquement à la seconde travée. La voûte est à nervures croisées, de bois, remplie par du folâtre. La campanille peut être considérée comme un hors-d'œuvre du XVI^e^ siècle, fidèlement copié sur le clocher de Saint-Gilles. — Au reste, ce galbe de campanilles terminées par quatre pinacles, semble avoir pris naissance dans la Beauce, qui en garde les types les plus anciens, et d'où il a irradié sur les Bries, les Gatinois et l'Ile-de-France. — Pour peu que l'on ait comparé entre eux les monuments religieux du moyen-âge, on verra qu'ils obéissent, comme l'humanité, aux lois de la famille. — Le clocher de Saint-Martin a sensiblement perdu son aplomb et ne touche que par un lien presque invisible au frontail nu de cette église. — La place qui avoisine est herbeuse et déserte, la vue de cette campanille qui penche comme la tour de Pise, sa séparation du corps de sa basilique, — n'était la forme aiguë des combles vêtus de tuiles plates ou d'ardoises, — feraient croire volontiers au spectateur qu'il est en Italie, à deux pas des *Campi-Santi* et des *Duomi*, des rives de l'Arno.

Du reste, rien d'efflanqué et de maussade comme la ville d'Étampes, se résumant presque tout entière dans une immense rue, longue de plus d'une lieue, autour de laquelle viennent se rallier quelques autres rues, la plupart rurales, mal pavées et mal éclairées. En ce pays, on ne voit presque aucun magasin de luxe, et tout le commerce de détail nécessaire dans une ville si proche, voisine de Paris, se fait dans de misérables échoppes, indignes de la civilisation parisienne, dont Étampes reçoit les inconvénients, sans partager ses avantages. — Mais revenons aux églises.

Saint-Gilles et Saint-Basile présentent quelques intentions dignes d'intérêt, alliées à une incontestable dureté de lignes, à une prodigieuse sécheresse de profils, à une notable pauvreté d'ornementation. A Saint-Gilles, le XV^e^ siècle abatardi se révèle, et je ne puis guère y signaler de curieux qu'un objet de mobilier, consistant en un tableau sur bois sculpté, qui appartient à l'école de la renaissance.

Saint-Basile, la paroisse noble, le Saint-Thomas-d'Aquin d'Étampes, est une sorte de macédoine basilicale; le type byzantin ou roman, le type aigu, le XV^e^ siècle et la renaissance s'y montrent à la fois,

cousus sans art, juxta-posés sans méthode. Pourtant cette confusion orthographique est plus apparente à l'extérieur qu'au dedans, et le temple orienté, suivant l'usage chrétien, se développe sur une ligne assez régulière à l'intérieur. Son plan est basilical, et le monument est fermé par trois apsides plates. La grande fenêtre ogivale qui éclaire le sanctuaire est heureusement nervée et offre une verrière peinte que le conseil de fabrique doit s'appliquer à conserver religieusement.

La suite prochainement.

---

## ILES GRECQUES DE L'ARCHIPEL.

### VUE DE LA FONTAINE DE SCIO.

La Grèce est de tous les pays celui qui présente le spectacle le plus imposant, le plus varié; sur ce sol où s'élevaient autrefois des villes florissantes, où s'agitaient des nations guerrières et éclairées, l'on voit aujourd'hui des monuments qui rappellent de grandes actions, des marbres, des bronzes qui retracent des héros ou des dieux; dans la Grèce, l'art et la nature réunis semblent avoir essayé tout ce que leurs efforts peuvent produire. Quels que soient les changements que lui aient fait éprouver la marche des siècles et l'aveugle despotisme des Turcs, on y trouve toujours des objets intéressants par eux-mêmes et par le souvenir de ce qu'ils furent aux vieux temps; là, chaque monument, chaque débris transportent à trois mille ans l'imagination du voyageur, et le placent tout à la fois au milieu des scènes enchantées de la fable et des grands spectacles d'une histoire non moins féconde en prodiges.

Parcourons rapidement l'Archipel, cette mer semée d'îles, où mille canaux resplendissants réfléchissent l'image des rochers blanchâtres, des côteaux verdoyants, des noirs écueils et des vignobles qui s'élèvent en terrasses. Les îles de l'Archipel étaient divisées par les anciens en Cyclades et en Sporades. Les Cyclades, comme l'indique leur nom, se groupent en cercle autour de Paros. La plus considérable est Naxia, parsemée de montagnes dont la base supporte de beaux marbres blancs, et qui donnent naissance à des sources nombreuses rafraîchissant un sol fertile. Plus loin, Amorgo montre ses riches vignobles et son monastère auquel on ne parvient qu'avec des échelles; Stampalia déploie ses magnifiques vergers; le cèdre et le genévrier couvrent les rochers de Stampalia; on y voit encore les restes d'un temple d'Apollon. Vers le nord, on aperçoit le sol aride de Paros, célèbre par ses marbres; c'est parmi les antiques ruines de Paros qu'ont été découvertes les fameuses inscriptions, dites *marbres d'Arundel*, que l'on conserve aujourd'hui dans l'université d'Oxford. Que dire des volcans éteints de Milo et de ses galeries souterraines? S'il faut en croire quelques voyageurs, ces galeries ne sont que des débris d'un ancien labyrinthe; d'autres savants les regardent comme des catacombes. Du reste, l'île de Milo est remplie d'antiquités; c'est sur son sol que fut découverte la Vénus dite de Milo, ce chef-d'œuvre de sculpture qui orne les galeries du Louvre.

En tournant vers l'Attique on trouve Seripho, où la tête de Méduse, disait-on, avait tout pétrifié, même les habitants; on sait que la fable donna cette île pour prison à Danaé. Colouri, que l'histoire nommera toujours Salamine, a droit au respect des peuples civilisés. Hydra est la demeure d'une colonie libre et commerçante qui a combattu sans cesse contre la tyrannie des Musulmans. Myconi ne renferme que des pirates, et non loin de Syra, Délos élance ses montagnes arides couronnées du mont Cynthus qui n'est qu'un bloc de granit. Délos rassemblait autrefois les habitants de la Grèce aux brillantes fêtes d'Apollon; on y montre encore des fragments de ses temples et le portique de Philippe-le-Macédonien.

Scio, célèbre par ses vins chez les anciens et les modernes, n'est séparée de la côte d'Asie que par un étroit canal. Après la destruction de l'empire grec, Scio passa sous la domination des Turcs; tour à tour prise et reprise par les Génois et les Vénitiens, elle retomba au pouvoir des infidèles qui privèrent les habitants de presque tous leurs priviléges; ceux qu'ils leur laissèrent étaient en quelque sorte illusoires, à cause du despotisme des pachas. Aussi, lorsque la révolution grecque éclata, les Sciottes secouèrent le joug sous lequel ils gémissaient. Les Turcs reprirent l'île en 1822, massacrèrent la population, qui de cent cinquante mille âmes qu'elle était avant ce désastre, est maintenant réduite à huit mille individus.

Scio, la capitale de l'île, est la cité du Levant la mieux bâtie; ses maisons, construites par les Vénitiens, ont une élégance qu'on est étonné de rencontrer dans l'Archipel; l'aspect de son port est très agréable et ressemble à celui de Gênes; deux fanaux avancés indiquent aux batiments la route qu'ils doivent tenir; une jetée, aujourd'hui à fleur d'eau, ferme le port du côté du midi; la plus grande activité règne dans ce port, qui est fréquenté par tous les navires qui vont d'Égypte à Constantinople. Les vignes de Scio ont toujours été célèbres; elles font la principale richesse de l'île, et ses vins, si vantés par Virgile, méritent encore leur vieille réputation. La fontaine de Scio, dans le style turc, est placée au centre de l'esplanade que firent les Vénitiens lorsqu'ils rasèrent les maisons situées près du château.

A deux lieues de la ville, au milieu des montagnes, est un monastère considérable par la richesse de ses revenus et par le nombre des religieux qui l'habitent. Il a été fondé par l'empereur Constantin Monomaque, et bâti sous son règne; l'église est vaste, magnifique, ornée de mosaïques et de marbres de différentes couleurs. L'île de Scio est une de celles qui se disputaient l'honneur d'avoir vu naître Homère; ses habitants conservent encore quelques souvenirs du père de la poésie grecque; ils prétendent qu'il venait donner ses leçons sur un rocher au nord de la ville. La partie supérieure de ce rocher a été aplanie et creusée; elle forme un bassin ovale; un des côtés renferme une espèce de siége, sur la base duquel on croit distinguer de petites têtes de lions. Ce sont, dit-on, les ruines d'un temple de Cybèle, et le banc de pierre paraît le lieu où était placée la statue de la déesse.

---




( Vue de la fontaine de Scio. )

## A NOS LECTEURS.

Le Magasin Universel est parvenu à la moitié de sa cinquième année, et les Directeurs de cette publication se font un devoir d'appeler sur elle l'attention du public, de ce public éclairé, de jour en jour plus nombreux, qui apprécie de consciencieux efforts pour entrer dans les larges voies du progrès.

Lorsque les *Magazines* parurent pour la première fois en France, ce fut une nouveauté amusante, un élément d'instruction qui jusqu'alors avait manqué; ceci explique le prodigieux succès qu'ils obtinrent à leur début. Mais il ne fallait pas rester stationnaire ; chaque année devait amener de nouvelles améliorations, sous peine d'une décadence rapide. C'est ainsi, du moins, que les Directeurs du Magasin Universel comprirent l'avenir des publications pittoresques; ils s'efforcèrent de donner à leur recueil une plus grande variété de rédaction et une richesse de gravures que *nulle entreprise rivale n'a pu atteindre encore;* oui, nous le disons haut, nulle entreprise rivale ne peut montrer un aussi bel ensemble de dessins et un tirage plus parfait ; et ici nous n'avons aucune intention malveillante; à Dieu ne plaise que nous réduisions jamais aux mesquines proportions d'intérêts égoïstes une question d'art et d'étude, immense dans le présent et l'avenir. La mission du Magasin Universel est assez noble pour pouvoir sortir de l'esprit étroit de spéculation et de ce système mensonger qu'on chercherait en vain à faire prévaloir : dans notre pays le charlatanisme n'a qu'un temps.

Pénétrés de cette vérité, les Directeurs du Magasin Universel se contentent de reproduire ce qu'ils disaient l'année dernière : « Que tous nos abonnés, directs ou indirects, tous nos lecteurs enfin, viennent apporter leur part dans le but de populariser l'étude de l'histoire, des sciences, de former le goût d'une génération avide de savoir; qu'ils répandent le Magasin Universel, qu'ils montrent ce qu'il est, qu'ils disent ce qu'il doit être, et nous en sommes sûrs, ils seront compris par la classe nombreuse qui veut s'instruire et s'amuser tout à la fois. Tel est notre seul désir, et c'est ce qui doit résulter du concours bienveillant de nos lecteurs. »

Répétons-le, cette agglomération d'influences nous mettra à même de réaliser des perfectionnements plus vastes encore dans notre *sixième* année. Ce que nous avons fait dit assez ce que nous ferons. La fidélité aux promesses est pour nous chose sacrée, et c'est là une garantie, à une époque toute de déceptions et de bavardages sans résultats.

*Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins*, 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide et Pelluard.

# L'HOMME FOSSILE.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## L'HOMME FOSSILE,

### ÉTUDE PALÉONTOLOGIQUE.

—Et d'abord, si je veux être parfaitement compris, il faut que je vous dise ce que c'est que la *paléontologie*. Les géologues ont donné ce nom à l'étude des animaux qui vivaient avant le déluge, et dont on retrouve les ossements et les débris fossiles enfouis dans les diverses couches de terre qui forment l'écorce de notre globe.

— C'est très bien; mais qu'est-ce que cette écorce du globe?

— C'est ce que je vais vous dire. En descendant dans des mines, des carrières, des puits; en regardant les déchirures escarpées des montagnes, les ravins, les berges des rivières encaissées, etc., on a remarqué que le sol, à quelque profondeur que l'on descendît, se composait constamment de couches de terres ou de roches, posées plus ou moins parallèlement les unes sur les autres en forme de lits, et que ces couches affectaient ordinairement une position horizontale ou peu inclinée. Si l'on continue long-temps à creuser, on finit par percer toutes ces couches et par arriver au granit. Or, le granit ne se trouve plus en lits, mais en masse; il n'est jamais superposé par bancs plus au moins réguliers, et l'on croit qu'au-dessous de lui il n'y a plus de couches horizontales ou régulières. On en a conclu, un peu hardiment, qu'il formait le noyau du globe, et que les terrains stratifiés (c'est-à-dire posés les uns sur les autres, par lits), étaient l'écorce minérale du globe.

— Soit; mais qu'a de commun cette écorce avec la paléontologie?

— On a encore remarqué que par toute la terre, en Europe, en Asie, en Amérique, etc., ces couches ne varient ni de nature ni de rang. Par exemple, sur le noyau de granit sont toujours des couches de schistes ardoisiers, argileux, etc., de calcaires coquilliers, etc.;— sur celles-ci sont posées celles du vieux grès rouge, de calcaire carbonifère, d'arkoses, de poudingues et de houilles. — Viennent ensuite les couches de grès rouge, zechstein, grès vosgien, grès bigarré; — puis celles de calcaire conchylien, marnes irisées, calcaire du lias, calcaire oolithique ; — celles de calcaire de purbeck, sable de hastings, argile waaldienne, grès vert, craie; argile, calcaire grossier, gypse, marne, calcaire siliceux, marnes subapennines, etc. Enfin, toutes les couches modernes formées par des dépôts de transport.

Partout on retrouve l'ordre que j'établis ici, et si quelquefois il en manque quelques-unes, du moins, jamais elles ne se trouvent transposées. Mais une chose assez singulière, c'est que chacun de ces terrains, pour me servir de l'expression consacrée, renferme des débris d'animaux et de plantes n'existant dans aucun autre terrain supérieur ou inférieur, qui, le plus souvent, appartiennent à des êtres n'ayant plus leurs analogues dans la nature vivante, et qui se rencontrent identiquement les mêmes dans les mêmes couches sur tous les points du globe, ou du moins à de très grandes distances, et sous des climats aujourd'hui totalement différents. Ce n'est pas tout, ces couches n'offrent que trois genres de dépôts; les uns évidemment marins, puisqu'ils ne renferment que des débris de végétaux et d'animaux marins, tels que varecs ou fucus, polypiers, coraux, poissons de mer et baleines. D'autres évidemment, lacustres, ou d'eau douce, puisqu'on n'y trouve que des ossements de poissons, de reptiles et autres animaux ne pouvant vivre que dans l'eau douce; enfin, les autres sont des dépôts d'alluvions, c'est-à-dire de terres, de sables et des galets évidemment entraînés du haut des montagnes dans les plaines, par les eaux de pluie et les éboulements, et ensuite charriés ou roulés par les rivières et les fleuves. Dans ceux-là, on ne trouve plus de débris d'animaux marins, ni même de poissons d'eau douce, ou du moins très rarement, mais une quantité de végétaux et d'animaux terrestres.

Ainsi, en comptant les couches, à Paris, par exemple, en étudiant la nature de chacune d'elles, on reconnaît, sans pouvoir en douter, que cette partie de la France a été recouverte, ainsi que presque toutes les contrées du globe, plusieurs fois par la mer.

— Mais on dit que parmi tous ces débris d'animaux, on n'a jamais trouvé d'homme fossile; pourquoi cela?

— C'est ce que je vous dirai plus loin. En attendant, je vais vous faire faire une promenade paléontologique, afin de vous mettre parfaitement au courant de la question, qu'alors vous pourrez résoudre vous-même; et pour rendre cette promenade plus amusante, je vous montrerai comment la terre s'est peuplée ; comment de formations organiques en formations organiques elle est arrivée, toujours passant graduellement des corps simples aux corps composés, à se couvrir de plantes et d'animaux, comme elle l'est aujourd'hui. En suivant la matière dans ses métamorphoses, depuis la plus simple organisation jusqu'à la plus compliquée, nous trouverons sans doute le point où l'homme, brut et sauvage comme il devait l'être aux premiers jours de sa naissance, a dû nécessairement prendre rang dans la création de l'univers. Alors, vous pourrez décider un peu moins au hasard qu'on ne l'a fait, s'il peut ou ne peut pas y avoir d'homme fossile.

Vous pâlissez!.. la science vous effraie!.. Eh bien! rassurez-vous : mon intention est de vous faire trouver nos promenades agréables, voilà tout; et cependant, le sujet dont nous allons traiter est sublime, car nous allons suivre la marche que prit la matière, lorsque, pour la première fois, elle frémit et s'agita dans le temps et l'espace, à ces paroles de la sagesse de Dieu, qui retentirent six fois dans l'éternité : « Que l'univers soit fait! »

Déjà, me disposant à vous conduire par la main à travers les merveilles de la nature, j'ai jeté là le masque du savantisme, la pédanterie. En parcourant avec vous les forêts vierges de mondes qui ne sont plus, en faisant passer sous vos yeux ces êtres monstrueux ou fantastiques que la destinée a couchés dans la tombe pour ne jamais se relever dans leurs générations éteintes, en vous guidant sur ces océans desséchés, sur ces continents engloutis, au milieu de ces reptiles horribles et gigantesques qui secouaient dans les airs les écailles de leurs ailes, ou qui traînaient dans la fange des marais leur ventre livide et cuirassé, je ne prétends faire avec vous qu'une causerie de coin de feu. Je me revêts de l'habit étroit

d'un modeste cicérone, et, au risque de ne pas atteindre à la plus mince réputation de savant, je veux être pour vous, autant que cela m'est possible, simple, clair, et surtout amusant; et pour vous le prouver tout d'abord, je ne commencerai pas comme l'Empirée, avant la naissance du monde, car je passe de suite aux déluges.

Depuis la plus haute antiquité, les hommes ont été frappés d'étonnement à la vue des coquilles marines, des poissons pétrifiés, et autres débris d'animaux marins, que l'on trouve épars ou en bancs énormes dans l'intérieur de nos continents, depuis les plus profondes vallées, jusque sur les pics des plus hautes montagnes; ils en ont naturellement conclu que la mer avait passé par là, et qu'il y avait eu des déluges partiels. Hérodote (1), le père des historiens; Sénèque (2), ce poète si éminemment dramatique; Pline (3), le naturaliste; le licencieux Ovide (4), et jusqu'au romancier philosophe Apulée (5), énoncent clairement cette opinion dans divers passages de leurs ouvrages. Il était réservé au plus grand esprit que la France ait eu de nier cette évidence, et d'expliquer ces faits par la plus grande des absurdités : Voltaire a dit que si l'on trouvait des coquilles sur les montagnes, c'est qu'elles y avaient été laissées par des pèlerins. Or, il existe des bancs de coquilles sur toutes les chaînes de montagnes de l'univers, et quelques-uns de ces bancs occupent plus de cent lieues de surface, sur vingt-cinq à trente mètres d'épaisseur.

Nous allons donc prendre le globe au moment où un vaste Océan d'eau salée couvrait les continents qui existent aujourd'hui, et reposait directement sur le granit. C'est ce que les géologues nomment l'époque primitive, celle où notre globe en fusion était déjà assez refroidi à sa surface pour former une croûte solide, et permettre à l'humidité et la chaleur d'organiser la matière.

— Comment! notre globe en fusion?

— Cela vous étonne? ma foi, moi aussi. Mais comme il faut bien que notre pauvre intelligence invente une origine à notre pauvre terre, conte pour conte j'aime autant la voir jaillir toute bouillante du soleil par l'effet d'un coup de queue de comète, comme le disent ces messieurs les savants, que de la retirer toute mouillée et morfondue d'un chaos impossible.

Quoi qu'il en soit, l'océan dont je vous parle a déposé différentes premières couches, et elles nous fourniront notre première période paléontologique.

### PREMIÈRE PÉRIODE PALÉONTOLOGIQUE.

Nous la prendrons à partir du granit, et nous la caractériserons par ses couches de schistes ardoisiers et argileux, par ses calcaires coquilliers, etc.

Avant cette période, on ne trouve point de débris organiques, et de ce fait on a conclu, beaucoup trop vite, ce me semble, qu'alors il n'existait pas d'êtres organisés, tandis qu'il fallait seulement en tirer cette conséquence, que les êtres vivants n'offraient encore aucune partie assez solide pour résister à la destruction du temps en se fossilisant. Quant à moi, voici ce que je pense.

Lorsque les eaux commencèrent à séjourner sur quelques parties du globe, l'humidité, la chaleur, et des affinités chimiques, provoquèrent des combinaisons, et la matière s'organisa. Néanmoins, elle ne forma ni des animaux, ni des plantes, mais des êtres moins compliqués, mixtes, et ne tenant à ces deux classes que par ce qu'elles ont de plus simple dans leur organisation. Ces êtres singuliers, nous les voyons encore se former tous les jours par millions dans les eaux stagnantes ou croupies, et partout où se trouvent une humidité et une chaleur convenables. Les naturalistes les nomment *infusoires*, *animaux microscopiques*, *atomes*, *monades*, *animacules*, etc.

Tel fut, tel est encore le premier type de la nature vivante. On ne reconnaît à ces infusoires aucun organe extérieur, si ce n'est dans quelques-unes déjà perfectionnées, une sorte de queue. Leur corps gélatineux et homogène, ne se distingne de la matière morte que par ses contractions. C'est ici le point de naissance des deux classes qui se partagent la nature vivante, celle des animaux et celle des plantes.

— J'ai peine à croire que vos animacules et vos monades, ne soient pas des animaux, puisqu'elles vivent et se meuvent.

— Les naturalistes ont eu long-temps la même opinion que vous, mais les observations de Buttner Weiſs, Otto de Munchausen, Muller, Scopoli, Reygnier, les forcèrent à penser que les végétaux, au moins ceux de la classe des agames, avaient cette origine commune aux animaux. Priestley avait observé que toute organisation animale et végétale prenait sa source dans la transformation de ce qu'il appelait la matière verte. Edwards vint confirmer ce fait en leur apprenant que cette matière verte est formée de grains doués de mouvements et identiques avec les monades de Muller; et enfin, Treviranus et Dittmar, plus récemment, établirent, par des faits, que la matière organique qui fait la base des végétaux les plus simples, exécute des *mouvements animaux*, c'est-à-dire spontanés; que ces corps mouvants ont une tendance déterminée qui les fait fuir la lumière du soleil et se réfugier à l'ombre.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut que je vous montre un exemple du premier type de l'organisation, une infusoire ou animacule.



C'est le protée changeant (*proteus diffluens*), vu au microscope, et prodigieusement grossi. Il me serait bien difficile de faire sa description, car son corps change de forme à chaque instant, et prend successivement toutes sortes de circonscriptions; tantôt il

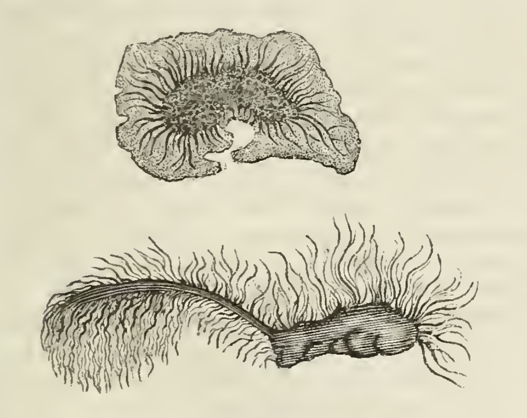
(1) Herod. lib. 2.
(2) Senec. Med. act. II.
(3) Plin. Hist. lib. 2, cap. 27 et seq.
(4) Ovid. Met. lib. 15.... *Vidi ego apud fuerat*, etc.
(5) Apul. de Mundo.

est arrondi ou ovale comme un pepin de citron, puis, le voilà porté sur quatre ou cinq tubercules; un instant après, il se divise ou subdivise en lanières minces et irrégulières; ensuite, il prend la forme d'une fleur à quatre pétales réguliers et pointus ; enfin , à peine ai-je le temps de le dessiner, que déjà il affecte mille autres formes variées et successives.

Ce n'est pas sans hésitation que la matière vivante se partagea en plantes et en animaux; aussi, les genres *micoderme*, *mucor*, *monilia*, *botrytis*, etc., etc., sont-ils considérés comme des plantes par de certains naturalistes, et comme des animaux par d'autres. Il y a plus, Ingenhouz, Agardh et Bory de Saint-Vincent, avancent une opinion fort étrange : selon eux, ces êtres ambigus que je viens de vous nommer sont alternativement tantôt des animaux, tantôt des plantes.

Si, abandonnant les atomes microscopiques, nous jetons les yeux sur des êtres déjà plus avancés dans l'organisation, dans le nombre nous remarquerons les *oscillatoires*, également placées, par les uns, parmi les animaux, et par les autres, parmi les végétaux, parce qu'en effet, elles sont composées des deux, et semblent justifier l'opinion d'Ingenhouz. Aujourd'hui, on trouve les oscillatoires au fond des ruisseaux d'eau vive, dans les lieux ombragés, rarement dans les eaux croupies ou saumâtres; quelques-unes habitent en plein air sur la terre, les pierres, et contre les troncs d'arbres; elles recherchent la lumière, et ne sont douées que d'un mouvement lent d'oscillation. Dans quelques-unes, on reconnaît évidemment, à une forte loupe, une tête tantôt en aiguille, tantôt en pointe obtuse; l'extrémité opposée ou la queue, est arrondie , quelquefois pourvue de deux appendices plus ou moins prononcés ; leur intérieur offre des cloisons très rapprochées. Tels sont quelques trichophores, conferves, bissus, rhizomorphes, etc., des botanistes.

Je vais mettre sous vos yeux les deux espèces les plus communes des environs de Paris.



La première est l'oscillatoire des murailles (*oscillatoria vaginata*, Chevall.), animal pour les uns, plante pour De Candolle qui la nomme rhizomorphe (*rhizomorpha muralis*, fl. fr. suppl. n° 752), ainsi que pour beaucoup d'autres qui l'ont prise pour une conferve (*conferva vaginata*, Dillw). Vous la trouverez, dans les temps de pluie , au printemps et en automne, le long des murs, des terrasses, et jusque sur les arbres parmi la mousse. Elle forme des plaques noires, luisantes, composées de fibrilles aplaties, ridées et entrecroisées d'une manière inextricable. Vue au microscope elle offre une multitude de filaments fasciculés, d'un vert foncé, renfermés dans des petites gaines transparentes, presque digitées, et on les voit s'épanouir en pinceau à leurs ouvertures.

La seconde est l'oscillatoire noire (*oscillatoria nigra* Chevall.), qui se trouve dans les eaux claires et tranquilles, dont elle habite le fond. Elle est d'un vert noirâtre, tirant sur le bleu; ses filaments sont très longs, déliés, quelquefois en faisceaux, transparents sous la lentille du microscope, marqués d'anneaux rapprochés. Dans cette espèce, à peine distingue-t-on une tête et une queue, mais elle décrit des mouvements anguleux fort sensibles. Elle aime, pendant l'été, à monter à la surface des eaux tranquilles, pour jouir des douces influences de la lumière.

Dans ces trois premiers habitants de la terre, vous remarquerez que le premier n'est ni un animal, ni une plante, mais simplement quelques molécules de matière vivante. Les deux autres, au contraire, sont à la fois plante et animal. Si, comme je vous l'ai dit, ils sont une espèce de tâtonnement de la nature, bientôt elle les dédoublera, pour ainsi dire, et ce dédoublement doit produire en plante une algue, en animal un zoophyte, car nos oscillatoires réunissent les caractères de ces deux classes. Si donc je ne me suis pas trompé, nous devons voir paraître bientôt des algues et des zoophytes. C'est ce que nous allons savoir.

Revenons-en à ma première période, celle où, pour la première fois, des êtres organisés laissèrent dans leurs dépouilles fossiles des témoins irrécusables de leur antique existence.

La surface de la terre ne ressemblait en rien à ce qu'elle a été depuis. Un vaste océan sans bords la couvrait presque entièrement, et des archipels très nombreux à la vérité, mais formés par des îles d'une petite étendue, remplaçaient les continents d'aujourd'hui. Les premiers animaux qui vinrent peupler le globe, furent des zoophytes, et les premières plantes qui tapissèrent les plages de la mer, furent des algues.

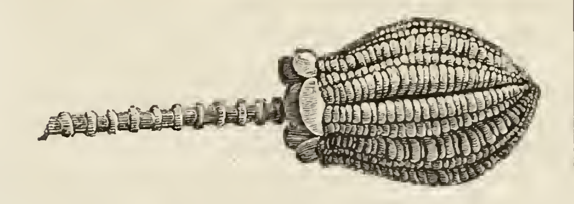
Les algues sont les plantes les plus simplement organisées que l'on connaisse, et c'est parmi ces végétaux que les botanistes ont classé les oscillatoires dont nous venons de parler. Les plus simples ont paru les premières; puis ensuite l'organisation s'est compliquée, et des varecs d'une grandeur monstrueuse ont tapissé le fond des eaux et flotté à leur surface. Alors les îlots formés çà et là ont commencé à se couvrir de verdure, et des végétaux d'une organisation un peu plus compliquée sont venus fournir à la terre une parure nouvelle et vierge. De vastes forêts ombragèrent les côteaux, et des bosquets pittoresques se mirèrent au bord des eaux.

Mais ces arbres qui élevaient leur tête verdoyante à quatre-vingts pieds de hauteur, á quelles espèces croyez-vous qu'ils devaient appartenir? C'étaient des prêles qui aujourd'hui atteignent à peine un pied ou deux, et des fougères qui, dans nos bois, manquent de tiges et ne dépassent jamais quatre pieds de hauteur.

De même que les végétaux, les animaux offrent encore une organisation très simple, pendant les premiers temps. Ce sont, parmi les zoophytes, ce que les naturalistes nomment des polypes à polypiers, nombreuse suite d'espèces que l'on a prises long-temps

pour des plantes marines, et dont les individus, ainsi que les oscillatoires, sont réunis en grand nombre pour former des animaux composés, pour la plupart fixés au sol comme les végétaux. Les individus sont liés tous par un corps commun, et en communauté de nutrition, en sorte que ce que l'un des polypes mange profite au corps général et à tous les autres polypes. Ils sont même en communauté de volonté, du moins dans les espèces qui ne sont pas attachées au sol, telles que les pennatules, que l'on voit nager par le mouvement combiné de leurs polypes. Le polypier, ou partie commune de ces animaux composés, est toujours plus ou moins solide, tantôt à l'extérieur, tantôt à l'intérieur de la famille. Ordinairement cet axe est pierreux, comme pour rappeler son origine minérale.

Vous voyez que la ressemblance de ces premiers animaux est encore grande avec les végétaux. Mais, pendant cette période, l'organisation animale n'en resta pas là. Elle forma bientôt les zoophytes échynodermes, et pour la première fois il y eut des animaux recouverts d'une peau bien organisée, souvent armés d'épines articulées et mobiles, ayant une cavité intérieure où flottent des viscères distincts, et des organes de la respiration.



L'encrine (*encrinus*), que je vous montre ici, est un de ces animaux qui caractérisent principalement cette période; il est remarquable en ce qu'il est porté sur une tige divisée en un grand nombre d'articulations.

Ici se passe un fait extrêmement singulier. Je vous ai fait voir la matière hésitant, pour ainsi dire, dans la limite d'organisation entre les animaux et les plantes : à présent elle tâtonne pour déterminer les phénomènes de ce que nous appelons la *vie*. Chez les insectes, les poissons, les oiseaux et les mammifères, la vie est simple, unique, indivisible, tout aussi bien que chez vous qui me lisez. Si l'on vous coupe un membre, ce membre détaché est mort; si l'on vous retranche un organe nécessaire à la vie, cet organe meurt et tout le reste du corps aussi. Il est impossible de faire de vous deux parties vivantes parce que vous n'avez qu'une *vie* et qu'elle est indivisible.

Dans les polypes, il en est tout autrement, parce que leur vie est multiple, et que chaque fraction de leur corps jouit d'une animation particulière, indépendante de l'animation générale, quoiqu'elle lui soit subordonnée tant que l'être ne fait qu'un. Prenons dans une de nos mares un de ces polypes si communs sous les lenticules d'eau, une hydre verte, par exemple, et conservons-le vivant dans un vase d'eau pour en faire l'objet de nos expériences. Avec un instrument bien tranchant, coupons-le en deux parties : nous n'avons fait que dédoubler son être, car chaque partie vit, et remplit parfaitement toutes les fonctions de l'animalité. Coupons-le encore en quatre, en dix, en cent parties, et il en sera de même pour chaque fragment; nous aurons cent polypes au lieu d'un, et voilà tout. Mais faisons autrement : prenons deux, trois ou quatre polypes, et greffons-les ensemble au moyen d'une soie de sanglier qui les coudra les uns contre les autres. Peu de temps après, la soudure de leur corps s'opérera parfaitement, et nous n'aurons plus qu'un seul animal, vivant de la même manière que les autres, mais ayant des parties en nombre double, triple ou quadruple. Si vous avez deux polypes, un gros et un petit, dans le même vase, jetez-leur un petit ver : aussitôt chacun d'eux le saisira par une de ses extrémités pour le manger. A mesure qu'ils l'avaleront, ils seront obligés de se rapprocher l'un de l'autre, et bientôt ils se trouveront bouche contre bouche; alors ne voulant lâcher prise ni l'un ni l'autre, le gros polype avalera tout simplement le petit. Mais ne croyez pas qu'il en résulte un grand inconvénient pour ce dernier; dans l'estomac de l'autre, il continuera bonnement à dévorer sa proie, et il la digérera tranquillement à l'abri de tout danger. Puis, quand il sera ennuyé de sa prison vivante, il percera l'estomac du gros polype, en sortira, et ni l'un ni l'autre n'éprouveront le moindre inconvénient de tout cela. La vie, chez ces animaux, est partout, parce qu'ils n'ont pas encore d'organes spéciaux pour remplir les fonctions de l'animalité. C'est ainsi que vous pouvez retourner un polype le dedans en dehors et le dehors en dedans, absolument comme on retourne une paire de gants; vous ne lui aurez pas nui, et il se trouvera tout aussi bien qu'avant. Ce qui était son estomac remplira très bien l'office de la peau, et sa peau formera les parois d'un nouvel estomac qui digérera la nourriture tout aussi bien que le premier.

Ce ne fut qu'à la suite du temps que la vie se concentra dans chaque animal et devint indivisible. Alors il y eut un *moi* pour chacun d'eux, un système unique de sensation, c'est-à-dire un système nerveux, d'où naquit pour chacun la connaissance de son existence. Alors vinrent les mollusques, qui sont peut-être les premiers êtres méritant véritablement le nom d'animaux, quoique encore bien imparfaits. Ils furent d'abord nus, comme on le voit par quelques fragments fossiles de poulpes, de sèches, etc., etc., puis ils se revêtirent d'une coquille d'une seule pièce, comme nos colimaçons, ou de deux ou plusieurs pièces.

Comme je vous l'ai dit, dans cette classe, la vie commence à se concentrer pour former le moi, l'*égotisme*, comme disent les Anglais, mais elle a encore conservé une force d'expansion prodigieuse, et qui trahit ses premières habitudes. Prenez, par exemple, ce colimaçon qui traîne lentement sa maison nacrée sur les fleurs de votre jardin; avec un instrument propre et très tranchant coupez-lui la tête; cette tête mourra, mais il n'en sera pas de même du corps L'animal, retiré dans sa coquille, restera immobile pendant plusieurs jours, puis, tout pour un beau matin, vous le verrez sortir de sa maison avec une nouvelle tête qu'il se sera formée lui-même.

Parmi les dix-sept genres de coquilles fossiles qui caractérisent cette période, on trouve assez communément

L'orthocératite, que je vous montre ici, et qui n'a plus d'analogues vivants dans la nature. Cette coquille est droite, à test extérieur simple, cylindrico-

conique, cloisonnée intérieurement et pourvue de syphons, mais sans étranglement.



On trouve encore, parmi les fossiles de cette période, des êtres singuliers, qu'on a nommés *trilobites*, qui ne sont ni des mollusques, ni des crustacés, mais qui font très bien le passage des uns aux autres. Ce sont les premiers animaux articulés.

Vous remarquerez que tous les êtres vivants, à l'exception de quelques végétaux, se sont formés dans l'eau et l'habitent. Aussi, à cette époque, n'y avait-il pas un animal qui eût une respiration aérienne, pas un qui habitât la terre. Le silence le plus profond régnait sur toute la nature, et pas une voix animée n'avait encore murmuré des accents d'amour ou de colère dans la solitude des forêts.

### DEUXIÈME PÉRIODE PALÉONTOLOGIQUE.

Les géologues caractérisent cette époque par la présence du vieux grès rouge, du calcaire carbonifère, arkoses, poudingues et houille.

Le paysage qui se développe à nos yeux est d'un tout autre aspect que celui de l'époque précédente. Les eaux se sont retirées dans des bassins limités, et des continents plus ou moins grands ont succédé aux mers sans bornes. Des forêts couvrent les vallons d'une verdure étrange qui n'a rien de commun avec la végétation d'aujourd'hui. Cent trente-sept espèces de fougères, la plupart d'une taille gigantesque, disputent le terrain à soixante-huit espèces de lycopodes qui tantôt rampent sur la terre, tantôt s'élancent en longs festons pendants ou grimpants autour des troncs raboteux des fougères, ou quelquefois se balancent avec grâce sur des tiges grêles et longues de soixante-et-dix pieds. Seize prêles élèvent leurs têtes nues au milieu de ces masses de feuillage, dont quelques marciliacées viennent varier les teintes pittoresques. Tous ces végétaux, alors comparables pour la taille à nos chênes et nos peupliers les plus élevés, rampent encore aujourd'hui dans nos forêts, mais les plus grands peuvent à peine cacher un lièvre ou un timide chevreuil.

Çà et là vous auriez vu, sur le sol formant les premières fondations de la France, et même de Paris, quelques bouquets de palmiers balançant dans les airs leurs têtes gracieuses en parasol, tandis que d'autres arbres monocotylédons épanouissaient leurs belles fleurs aux douces influences du printemps. Sur le penchant des hautes montagnes s'étendaient de vastes rideaux de conifères, tels que cyprès, ifs, pins, etc.

Vous voyez que la nature suit, pour l'organisation végétale, la même marche que pour les animaux, celle du simple au composé. Les premières plantes appartenaient à la classe des *végétaux cellulaires*, dont toute l'organisation consiste en de petites cellules membraneuses appliquées les unes contre les autres; ils n'ont ni feuilles, ni racines, ni sexes. Si l'on n'en trouve aucuns vestiges fossiles, c'est qu'ils ne sont pas d'une substance assez solide pour pouvoir se conserver. Telles sont les moisissures, etc. Vinrent ensuite les *végétaux vasculaires*, qui ont des vaisseaux, et dont l'organisation est par conséquent un peu plus compliquée; comme les prêles, les lycopodes, les fougères; ensuite les phanérogames monocotylédones, qui, les premières, offrent des fleurs et des sexes distincts (étamines et pistils); par exemple les palmiers et les conifères. Dans les périodes suivantes, vous verrez paraître des plantes dicotylédones, mais elles viendront les dernières parce qu'elles sont les plus parfaites.

Dans la période précédente, je vous ai parlé de trilobites, animaux moitié crustacés, moitié mollusques. La nature semble, dans cette période, les dédoubler pour former une nouvelle grande classe, celle des animaux articulés, comprenant d'abord les crustacés (crabes, écrevisses, etc.,) et celle des insectes. Ici, l'arbre généalogique de l'organisation jette une branche latérale dont l'extrémité ne se rattache à aucune partie du tronc. La base de cette branche se compose de crustacés; le milieu, d'insectes céléoptères analogues aux hannetons, aux bousiers, etc.; l'extrémité, d'arachnides renfermant plusieurs sortes d'araignées. Les débris fossiles de ces animaux ont été trouvés en Angleterre, dans le Northumberland.

Si nous reprenons le tronc généalogique où nous l'avons laissé, c'est-à-dire aux mollusques, nous le verrons éprouver, pendant cette époque, une grande modification, et le sein des eaux se peuplera de poissons, mais d'une forme étrange, bizarre, et qui n'a aucune analogie avec les poissons que nous connaissons aujourd'hui.

Voici les premiers animaux vertébrés qui aient paru sur la terre, et, comme vous le voyez, il n'en existait point encore qui eussent une véritable respiration aérienne, c'est-à-dire qui respirassent par des poumons. Ce pas énorme était difficile à franchir sans intermédiaire. Aussi la création a-t-elle suivi ici la même marche que le doigt de Dieu lui avait tracée jusque là, et parurent les *megalichthys*. Figurez-vous des sortes de monstres moitié poisson, moitié reptile, se traînant sur la vase du fond de la mer, et sortant des eaux de temps à autre pour ramper sur le sable des rivages et jouir des rayons du soleil.

— Quoi, me direz-vous, des animaux qui vivent à la fois dans l'eau et sur la terre! vous ressuscitez là le vieux préjugé de nos pères qui croyaient aux amphibies, préjugé qui a été victorieusement réfuté par nos modernes naturalistes. Ouvrez le livre de ces derniers, et vous verrez qu'un animal vertébré ne respire que par des branchies ou ouïes propres à décomposer l'eau, comme les poissons, et ceux-là ne peuvent vivre que dans leur élément qui est l'eau; ou par des poumons propres à décomposer l'air, et ceux-là ne peuvent vivre que dans l'air. Donc, selon eux, un amphibie est un être impossible.

— Mais, si les mégalichthys avaient à la fois des branchies et des poumons?

— Impossible, vous dis-je; comment le prouveriez-vous?

—Comme je vais le faire : par l'analogie. Il existe dans les eaux souterraines de la Carniole, un petit animal que l'on nomme protée anguillard (*proteus*

*anguinus*, Cuv.), gros comme le doigt, et long d'un pied, à queue comprimée verticalement et munie de nageoires comme celles d'une anguille, à quatre rudiments de petites jambes, dont les antérieures sont munies de trois doigts, et les postérieures de deux seulement. Il a des poumons comme tous les reptiles, et s'en sert pour respirer l'air quand il sort de l'eau pour ramper sur les rochers. Alors il témoigne sa colère ou son amour par un petit cri très aigu. Replongé dans l'eau il redevient muet comme tous les poissons, et ses poumons lui sont inutiles; il respire alors par des branchies qu'il porte de chaque côté de la tête. Sa peau est lisse, transparente, recouverte, comme celle des poissons, d'une mucosité très épaisse. En un mot, ôtez-lui ses pattes de reptile, ses poumons de reptile, et c'est un véritable poisson.

La sirène (*siren lacertina*, Lin.), qui habite les marais de la Caroline, est un peu plus près des poissons que le protée, car elle n'a que des pieds de devant et ceux de derrière manquent encore, ainsi que le bassin dont elle n'a pas le moindre fragment, et cependant elle respire aussi, à volonté, par des poumons et des branchies.

Vous voyez donc que les megalichthys ont encore leurs analogues dans la nature vivante, et que leur existence n'a rien de merveilleux. Encore un pas, et nous aurons de véritables reptiles, des animaux à respiration aérienne; la nature le fit, et parut la première tortue. Mais n'allez pas vous figurer qu'elle naquit tout à coup avec cette carapace ou cuirasse osseuse qui défend ordinairement le dessus et le dessous du corps de ces animaux; non, les gradations n'eussent pas été suffisamment observées. Aussi était-ce une trionyx ou tortue molle; elle n'avait point d'écaille, mais une peau molle pour envelopper sa carapace et le plastron, et ceux-ci ne sont encore ni l'un ni l'autre, complètement soutenus par des os; la surface des côtes est très raboteuse, comme prête à se souder au plastron; il n'y a encore que trois doigts qui soient munis d'ongles, car cette tortue est le premier animal onguiculé qui ait paru sur la terre; son bec est encore revêtu en dehors de lèvres charnues, et, comme si tout devait être bizarre à cette époque, son nez se prolongeait en une petite trompe, et son anus était percé au bout de la queue.

Une chose qui a beaucoup embarrassé les géologues, c'est d'expliquer comment des palmiers et autres arbres qui ne croissent aujourd'hui que dans la zone torride, pouvaient alors croître dans le nord et à Paris; comment des animaux des pays chauds pouvaient vivre en Auvergne et en Sibérie; comment des fougères, des prêles et des lycopodes, qui atteignent à peine quelques pieds de hauteur aujourd'hui, pouvaient alors avoir une taille gigantesque. Quant à moi, j'aurais expliqué cela tout simplement par une différence physiologique d'organisation dans ces êtres antiques, et j'aurais fait remarquer que cette différence n'est pas aussi grande qu'on l'imagine au premier abord, et qu'elle disparaît même, en quelque façon, si on la compare à la différence d'espèce qui existe entre les végétaux et animaux fossiles, et ceux d'aujourd'hui. J'aurais fait observer que parmi les familles qui abondent dans les contrées les plus brûlantes, quelques espèces supportent très bien une température froide, et j'aurais cité en végétaux des yucca, des aloès, des cactiers, des acacies, des palmiers même, qui résistent à nos gelées, quoique nés près de l'équateur. En animaux, j'aurais cité le tigre royal qui remonte les plateaux glacés du nord de l'Asie, s'avance en été jusqu'à la pointe occidentale de l'Altaï, et supporte très bien les hivers rigoureux du nord de la Chine; le lynx de Russie et le chat domestique qui vivent tout aussi bien ici que les panthères, les léopards, et autres chats des pays chauds vivent chez eux. Quant à la taille, j'aurais dit qu'elle est purement un attribut spécifique qui n'a rien à démêler avec le climat, et j'aurais montré, pour preuve, le petit gredin que les dames portent dans leur manchon, et le grand danois de la taille d'un veau; le muscardin, un peu moins gros que le bout du doigt, se fourvoyant dans le terrier d'un autre rat, le castor, de la grandeur d'un chien barbet; le daman, de la grosseur d'un petit lapin, foulant le même sol que son gigantesque parent le rhinocéros; j'aurais fait voir le chêne au kermès, arbrisseau de trois ou quatre pieds, mêlant sa racine au chêne rouvre, dont la tête se balance dans les nues; le saule herbacé, chétive plante rampante, disputant le terrain au saule blanc qui s'élève à soixante-et-dix pieds, etc,. etc.

Par ces exemples, puisés dans la nature, j'aurais expliqué fort bien ce que les géologues n'expliquent pas, savoir : Comment les conifères qui sont essentiellement des enfants du nord, se trouvent en mélange avec les cicas et les palmiers habitant le midi; comment on a pu trouver des éléphants et des rhinocéros, pris dans des blocs de glace; comment, dans la même couche de terrain, on trouve mêlés les ossements des animaux qui vivent à présent près des pôles et sous l'équateur. Moi, comme vous voyez, j'aurais tout expliqué en laissant les choses telles qu'elles sont, je me serais borné à dire : ils étaient organisés de manière à vivre là.

Les géologues, au contraire, ont tout bouleversé, chimie, physique, histoire naturelle, astronomie. Je ne vous citerai ici que quelques-unes de leurs utopies.

Tous partent d'un principe faux, c'est qu'il fallait, pour le développement de la végétation gigantesque des prêles et des fougères, une atmosphère plus chaude même que celle de la zone torride. Des vapeurs aqueuses, disent-ils, étaient répandues dans l'air, en mélange avec une grande quantité d'acide carbonique, et la lumière avait un éclat beaucoup plus vif.

Rayons d'abord de cela les contradictions, savoir : si des vapeurs épaisses nageaient dans l'atmosphère, la lumière du soleil, obligée de les percer pour arriver à la terre, avait donc moins d'intensité. Si l'acide carbonique est utile à la nutrition des plantes, il est mortel pour la respiration des animaux; or, comme il y avait des animaux aussi bien que des végétaux, l'acide carbonique ne devait donc compter dans la composition de l'air qu'à peu près dans les mêmes proportions qu'aujourd'hui.

Robert Brown et M. Dumont d'Urville ont remarqué que les fougères et les familles voisines étaient plus nombreuses dans les zones équatoriales que dans les zones tempérées, plus dans les îles que dans les continents, plus encore dans les îles petites et éloignées des grands continents. Ils en ont conclu que,

un climat brûlant, l'humidité de l'air et la température uniforme de la mer, sont les circonstances les plus favorables au développement des cryptogames vasculaires, et les géologues ont en conséquence établi leur climat des premières périodes géologiques. On devait conclure tout simplement que dans les petites îles éloignées des continents, et pour la plupart sorties nouvellement du sein des eaux, la matière s'organise selon ses lois ordinaires, et que, ces îles ne pouvant recevoir des graines des continents éloignés, doivent nécessairement se couvrir des êtres placés les premiers dans l'échelle de l'organisation, c'est-à-dire de cryptogames en général, et particulièrement de fougères.

Mais il fallait expliquer encore comment, à ces périodes reculées, le climat de Paris était plus chaud que ne l'est aujourd'hui celui du Sénégal. Les uns ont dit que la terre fut rencontrée par une comète qui la heurta, la fit pirouetter, et dérangea la position de son axe, ce qui changea la température de contrée à contrée. L'un d'eux a même avancé que l'équateur passait, avant cette catastrophe, sur les deux pôles d'aujourd'hui. Ces assertions ont beaucoup fait rire les astronomes, et d'ailleurs elles n'expliquent rien, car il faudrait pour cela, qu'on ne trouvât des fossiles de pays chauds que près des pôles, et des fossiles de pays froids que près de l'équateur. Or, c'est ce qui n'arrive pas, car, ainsi que nous l'avons dit, on rencontre les mêmes espèces fossiles dans les couches analogues par toute la terre. L'hypothèse n'étant pas soutenable, on en a inventé une autre.

Notre globe, a-t-on dit, était incandescent dans l'origine, et il se refroidit peu à peu. Voilà pourquoi, lors des périodes primitives antédiluviennes, la chaleur qui régnait sur toute sa surface était encore plus forte qu'elle ne l'est aujourd'hui sous l'équateur.

Mais rien n'est facile comme de démontrer mathématiquement que la chaleur propre de la terre n'a pas pu changer. En effet, si la température du globe eût été, aux époques reculées, ou plus haute ou plus basse, le volume de la terre, par l'effet de la dilatation ou de la contraction aurait été progressivement plus grand ou plus petit, et alors, le mouvement de la lune aurait varié dans la même progression. Or, cela n'est pas, car la durée du jour sidéral est aujourd'hui rigoureusement la même qu'aux temps les plus reculés, et...

— Halte-là, monsieur, vous m'avez promis de n'être pas trop savant, et voilà que vous vous perdez dans des dissertations où ni vous ni moi, ne comprenons sans doute pas grand'chose.

— Aussi je reviens à la

### TROISIÈME PÉRIODE PALÉONTOLOGIQUE.

Elle est caractérisée, en géologie, par les couches suivantes : grès rouge, zechstein, grès vosgiens, grès bigarré, calcaire-conchylien, marnes irisées, calcaire du lias, calcaire oolithique.

Cette période se divise assez naturellement en deux époques géologiques, dont la première comprend le grès rouge jusqu'au grès bigarré, et la seconde depuis le calcaire conchylien jusqu'au calcaire oolithique.

#### *Première époque.*

La nature a conservé à peu près le même aspect que dans la période précédente. C'est toujours un vaste océan qui couvre la plus grande partie de la terre, mais les archipels y sont plus nombreux, et composés d'îles plus grandes; de nouveaux continents sont sortis des eaux pour remplacer ceux qui se sont abîmés.

Les forêts couvrent encore les coteaux de leur riante verdure, mais ce ne sont pas les mêmes végétaux qui les composent; on ne trouve plus aux fougères cette taille énorme qui les élevait jusqu'aux nues, et les six espèces qui restent n'ont même pas d'analogie avec celles qui existaient jadis. Les bords de la mer sont couverts d'algues et de roseaux; quelques monocotylédones, d'une nature inconnue, forment de jolis massifs de verdure dans la plaine; des liliacées aux corolles brillantes s'épanouissent dans les vallons, et près des sommets des montagnes s'étendent des forêts de cyprès, d'ifs, de voltzia et autres conifères. Il n'y a point encore de dicotylédones.

Des gryphées et des ammonites, coquilles qui n'ont plus leurs analogues vivants et dont la dernière atteint souvent la grandeur d'une roue de carrosse, se traînent lentement sur le sable qui argente le fond des mers, tandis que de nombreuses espèces de poissons nagent au sein des ondes. Déjà quelques-uns se rapprochent, pour les formes, des espèces vivant aujourd'hui, et l'on trouve des analogues à nos brochets, harengs, bandouillères et stomates; mais les plus nombreux sont tout à fait inconnus, tels que les *palæotrissum*, *palæoniscum*, etc.

Ici, les reptiles commencent à devenir nombreux; les uns se rapprochent de la classe des salamandres et grenouilles, tel est le *psammosaurus;* d'autres annoncent la prochaine apparition des lézards, par exemple le *protosaurus*. Et en effet, voilà un véritable lézard, un *monitor* qui, posté sur le bord des rivières et des étangs, épie les petits animaux dont il fait sa proie ordinaire. Sa tête ressemble un peu à celle du crocodile, mais il a le museau beaucoup plus court, et ses mâchoires ne sont garnies que de onze dents de chaque côté; il n'a guère que trois pieds de longueur, et ressemble, du reste, aux monitors qui vivent à présent en Afrique.

Mais voici un monstre étrange, dont les horribles formes sont tellement fantastiques, qu'il paraît plutôt sorti de l'imagination en délire d'un poète, que des mains de la nature.

C'est un plésiosaure, qui me paraîtrait à moi-même un être chimérique, si l'on ne trouvait assez communément son squelette presque entier, dans plusieurs contrées de l'Europe, et même aux environs de Paris.

A l'époque où nous sommes, il n'en parut qu'une espèce, (le *plesiosaurus profondus* de Zeuker), mais elles devinrent nombreuses dans la période suivante, et l'on en compte jusqu'à dix bien caractérisées; nous allons en parler ici, pour n'avoir plus à y revenir.

Celle dont nous donnons la figure est le plésiosaure à long cou (*plesiosaurus dolichodeirus*), un des plus petits de tous, et qui n'en atteignait pas moins de vingt-cinq à trente pieds de longueur. Il tenait à la fois du lézard par le corps et la tête, des cétacés par ses pattes de dauphin, et des serpents par son long cou composé de trente-cinq vertèbres, ce qui est sans autre exemple parmi les animaux.

Cet animal habitait la mer et nageait avec autant

d'habileté que de grâce. Rarement il devait sortir du sein des eaux pour ramper lourdement sur le sable, mais sa respiration aérienne le forçait à ne guère s'éloigner des rivages, et, grâce à son cou prodigieux, il pouvait, sans sortir de l'eau, aller chercher les mollusques et autres animaux dont il se nourrissait,



PLÉSIOSAURE A LONGCOU.

jusque dans le feuillage des arbres qui se penchaient sur la mer. Il pouvait également, en plongeant sa tête à une assez grande profondeur dans les ondes, s'emparer des poissons à leur passage, ou ramasser les coquillages et les crustacés qui se plaisent sur les plages plates. Son corps, comme celui de tous les lézards, devait être recouvert d'une cuirasse écailleuse, et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est que, semblable au caméléon et aux anolis, il pouvait à volonté changer de couleur, selon ses passions; du moins telle est l'opinion de M. Cuvier. La structure bizarre de ce monstre devait le rendre terrible pour ses ennemis; avec son long cou il les enlaçait comme avec un câble, et lorsqu'il leur avait ainsi ôté la faculté de se mouvoir et par conséquent de se défendre, il pouvait à son gré leur déchirer les entrailles avec ses dents, ou les tenir submergés et les noyer. Sans doute les ptérodactyles, dont nous parlerons plus loin, ne pouvaient lui échapper malgré la légèreté de leurs ailes, car lorsqu'ils passaient à sa portée, il leur lançait sa terrible tête comme une sorte de harpon attaché au bout d'une corde. Si l'on juge de la rapidité de cette action par la rapidité que met la vipère, le plus lent de nos reptiles, pour exécuter ce mouvement au moyen duquel elle saisit sa proie, on peut la comparer à celle d'une flèche sortant de l'arc et lancée par un bras vigoureux.

*Deuxième époque.*

La terre offre encore la même physionomie, mais la végétation a changé d'aspect. Pour la première fois se montre la singulière famille des cycadées, arbres ayant le port des palmiers joint à quelque ressemblance avec les fougères. Les zamia aux longues feuilles hérissées d'épines acérées, les gracieux cycas aux feuilles ailées, mêlent leur couleur vert-de-mer au vert noirâtre des ifs et des thuya. Les cyprès et les voltzia n'existent plus, mais ils sont remplacés par de nouvelles espèces de prêles et de fougères. Ces derniers végétaux ont encore une grande

taille, et cependant ils ont perdu ces énormes proportions qui les rendaient si étonnants dans la période précédente.

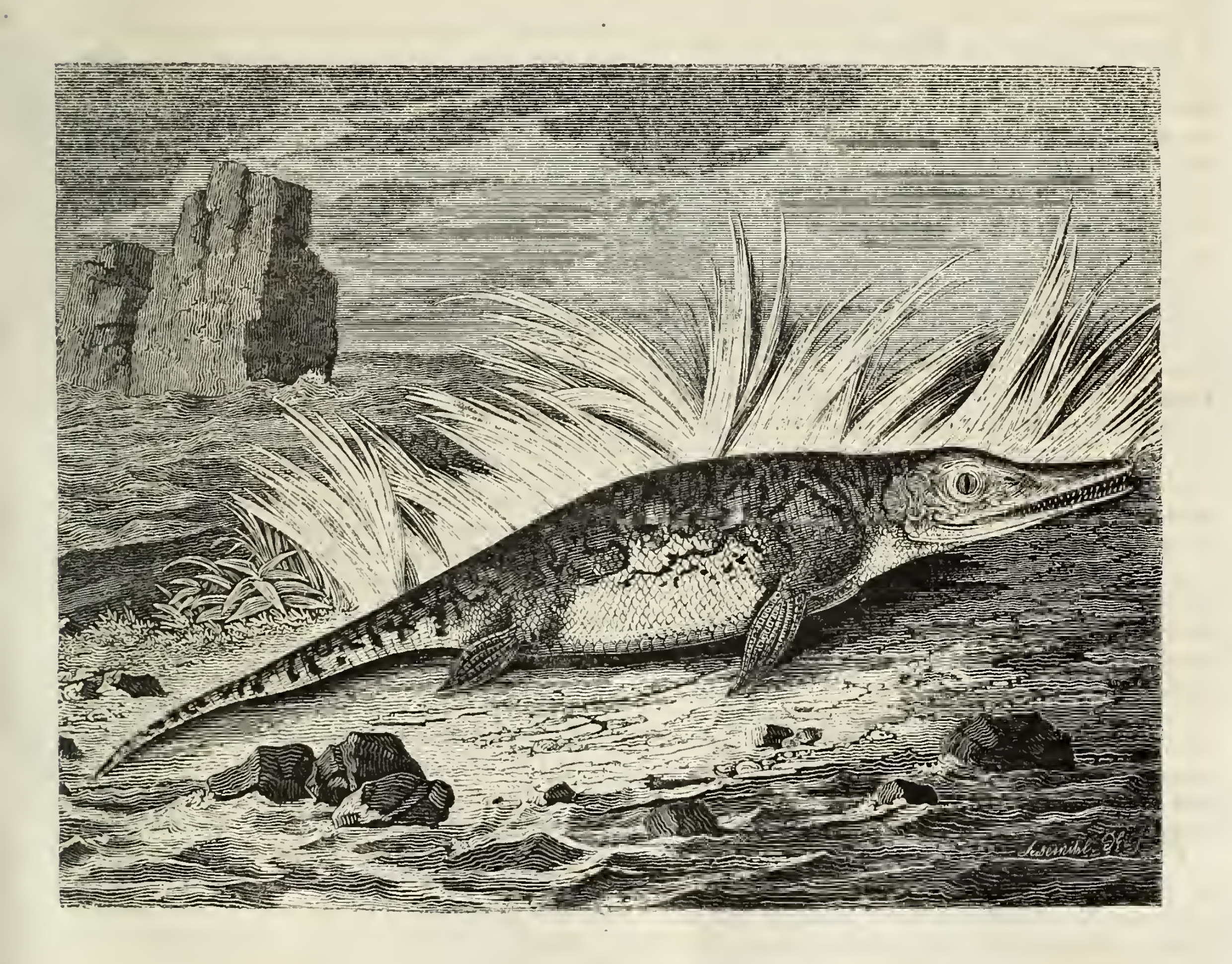
Jusque là rien n'avait troublé le silence des forêts, si ce n'est le bourdonnement de quelques insectes et le sifflement des reptiles. A cette époque, le chant des oiseaux anime leur solitude en saluant le matin d'un beau jour. Mais ce chant n'a pas la mélodie cadencée de celui du rossignol ou de la fauvette, car il ne vient que d'espèces qui ne passent pas pour des Orphées. Les forêts n'offrant encore aucune graine, aucun fruit alimentaire pour les légers habitants de l'air, ils sont forcés d'habiter les rivages et de fouiller la vase pour trouver leur nourriture; aussi tous les oiseaux de cette époque sont-ils nageurs ou échassiers. Tandis qne les canards se balancent mollement sur les flots qui les portent, des courlis, des ibis, *au long bec emmanché d'un long cou*, se promènent sur leurs longs pieds et parcourent les grèves sablonneuses.

Les dix espèces de plésiosaures devaient sans doute leur donner la chasse, et, pour les surprendre, ils se glissaient entre deux eaux; puis, tout à coup, leur lançaient à plusieurs pieds de distance une tête placée comme au bout d'un long câble.

Cette époque est celle des reptiles monstrueux, soit par leur grande taille, soit par leurs formes bizarres. Les espèces en étaient plus nombreuses qu'à aucune autre époque géologique, et nous allons faire le portrait des plus remarquables, comme si nous les avions sous les yeux.

Le géosaure, ou lézard géant (*geosaurus giganteus*), a environ douze pieds de longueur. Ses mâchoires sont armées de dents redoutables, et comme tous les reptiles de cette époque, il habitait les eaux des bords de la mer. Mais ce n'était qu'un pygmée, malgré son nom, en comparaison du mégalosaure (*megalosaurus bucklandii*), qui avait communément quarante-cinq pieds de longueur et qui en atteignait quelquefois jusqu'à soixante-et-dix. Sa croupe et la plus grande partie de son corps s'élevaient à cinq pieds de hauteur, ce qui est énorme pour la forme générale du lézard. Aussi ce monstre épouvantable n'était-il comparable à rien de ce que nous connaissons, et proportionnellement à son genre, il était plus grand qu'une baleine. Son naturel devait être extrêmement vorace, si l'on s'en rapporte à la forme tranchante de ses dents. Ces deux animaux avaient les mêmes mœurs, et tous deux faisaient le passage des monitors aux crocodiles, mais le géosaure tenait plus des premiers, et le mégalosaure plus des seconds.

Je place sous vos yeux la figure d'un être encore bien plus singulier, c'est



ICHTHYOSAURE COMMUN.

L'ichthyosaure (*ichthyosaurus communis*), monstre à pattes de cétacés, à corps de poisson, à tête et queue de lézard. Il atteignait de quinze à vingt pieds de longueur, et ne pouvait que rarement quitter la mer, car sa taille lourde et massive ne lui permettait pas de se traîner aisément sur le sable avec ses courtes pattes

Ses longues mâchoires étaient armées de dents formidables, et tout annonce que ses habitudes étaient féroces. Ce qui rendait surtout sa physionomie aussi bizarre que sinistre, c'était ses yeux d'une grandeur énorme, lui permettant de voir dans les ténèbres. Aussi ce devait être principalement la nuit qu'il se glissait sous l'eau pour saisir sa proie endormie. Sa respiration aérienne ne lui permettait pas non plus de s'écarter beaucoup des rivages, et lorsqu'il nageait entre deux eaux il était obligé de remonter souvent à la surface pour respirer ; du reste, on trouve les fragments de sept espèces de ces animaux bien caractérisés. M. Cuvier pense qu'ils ne pouvaient, en aucune manière, sortir de la mer, et qu'ils devaient échouer sur le sable comme les baleines et les dauphins, lorsque l'eau leur manquait. Ici le grand naturaliste s'est trompé, ou il devait admettre (ce qui serait encore plus extraordinaire que les monstres eux-mêmes, car ce serait contre toutes les analogies) que les ichthyosaures étaient vivipares ; et il n'en dit pas un mot. Ces animaux devaient donc sortir de l'eau pour pondre leurs œufs : donc ils avaient la faculté de se traîner sur la terre. Ceci s'applique également aux plésiosaures.

Vous remarquerez que l'ichthyosaure fait, par ses mâchoires et ses pattes de dauphins, le passage naturel des reptiles aux cétacés, et que cependant il tient encore aux poissons par ses vertèbres. Un autre de la même époque, le téléosaure de Caen (*teleosaurus cadomensis*), est encore plus singulier, car sa tête, et particulièrement son crâne, a beaucoup plus de rapport avec celui des mammifères qu'avec celui des reptiles. Vous ne sauriez vous en faire une idée plus juste, qu'en vous figurant un crocodile portant une tête de loup, aux poils près, qui étaient remplacés par des écailles.

On trouve communément, dans les environs d'Honfleur, les ossements de deux espèces de gavial, l'un nommé sténéosaure à grand museau (*steneosaurus rostro-major*) ; l'autre sténéosaure à petit museau (*steneosaurus rostro-minor*) ; ces crocodiles sont très remarquables par leur crâne rétréci vers la région temporale. Le premier avait un museau fort allongé, les mâchoires munies de fortes dents, mais, ce qui lui donnait un aspect fort extraordinaire, c'est que ses yeux, d'une grandeur démesurée, se trouvaient placés, non sur le haut du crâne comme ils le sont généralement, mais sur ses parties latérales. Ces animaux se cachaient dans les joncs et les hautes herbes des marais et des bords de la mer. Leur taille atteignait souvent vingt pieds de longueur. Sans doute ils étaient des ennemis dangereux pour les autres reptiles, mais le premier surtout devait en faire un grand carnage, car ses yeux lui permettaient de les apercevoir dans les ténèbres et de les surprendre la nuit lorsqu'ils étaient livrés au sommeil.

L'histoire des crocodiles de cette époque offre un fait très curieux pour les naturalistes, et sur lequel, ce me semble, les géologues ont glissé un peu vite. Toute la structure de ces animaux annonce qu'ils doivent vivre dans l'eau douce, et même que, dans les grands lacs, ils ne peuvent guère s'éloigner des rivages, car si le moindre orage les surprenait seulement à quelques lieues de la terre, il est certain qu'ils se noieraient, faute de pouvoir venir respirer à la surface, ce que ne leur permettrait pas l'agitation des flots. Aussi, les gavials des Indes, les caïmans d'Amérique et les crocodiles d'Afrique, en un mot toutes les espèces vivant aujourd'hui, ne se trouvent-elles jamais dans la mer, et pas même sur ses rivages ; elles n'habitent que les rivières, le bord des lacs et les marais. Les crocodiles, lorsqu'ils ont saisi une proie, ne la dévorent jamais à l'instant même, par la raison que leur estomac froid ne pourrait probablement pas la digérer sans les faire tomber dans la stupeur et l'engourdissement, comme il arrive aux boas, aux pythons, et à la plupart des autres reptiles terrestres ; ils la noient d'abord ou la tuent, puis ils vont la cacher sous des racines d'arbre ou des herbes, et ils attendent avec patience, sans s'en éloigner beaucoup que la putréfaction la fasse tomber en lambeaux ; alors, ils l'avalent par fragments qu'ils digèrent aisément. Or, un crocodile qui s'engourdirait au fond de l'eau serait bientôt mort, faute de respirer. Tous les reptiles, sans exception, sont ovipares et obligés de venir déposer leurs œufs dans le sable sec et chaud des rivages, pour que la chaleur du soleil les fasse éclore, raison ajoutée aux autres pour les empêcher de s'éloigner des rives couvertes des fleuves.

Ces faits, bien connus et non contestés, on se demande comment il peut se faire que les ossements de crocodile aient toujours été trouvés dans des dépôts marins, en mélange avec des coquilles qui vivent dans la mer, des poissons également d'eau salée, des cétacés, etc.

Avant d'aller plus loin, vous remarquerez comment la nature suit avec persévérance la marche que je vous ai montrée dès le commencement. Vous avez vu d'abord des poissons lézards, voici à présent un plésiosaure lézard et serpent, puis un ichthyosaure lézard et cétacé. Aussi ne tarderons-nous pas à voir paraître ces derniers animaux, et ce sera une nouvelle branche latérale que jettera l'arbre généalogique de l'organisation. Les mammifères terrestres eux-mêmes ne peuvent pas se faire long-temps attendre, car vous savez la grande analogie qu'ils ont avec les cétacés, et de plus le téléosaure vous montre déjà une tendance à les annoncer. Ce nom de téléosaure a été imposé au reptile qui le porte par M. Geoffroy-Saint-Hilaire, parce qu'en grec il signifie *lézard parfait*, et que ce savant a reconnu cette perfection dans son squelette en ce qu'il se rapproche beaucoup du squelette des mammifères, surtout par sa partie la plus importante, par la tête. Mais revenons à nos monstres.

Voici un mastodonsaure (*mastodonsaurus jægeri*) qui se glisse avec crainte dans les hautes herbes des prairies, et ce lézard, quoique d'une grande taille, n'a pas l'œil étincelant et farouche de ses contemporains. C'est qu'en effet, il n'en a pas les mœurs féroces. Ses dents, hérissées de petites protubérances, comme celles des animaux ruminants, lui permettent, faute de proie vivante, de se nourrir de fruits, de feuilles et de racines, et ce genre de vie a dû adoucir son caractère. C'était l'innocence de l'époque, et, comme l'innocence d'aujourd'hui, il devait, selon la loi fatale, être en butte à une foule d'ennemis contre lesquels il n'avait aucune défense à opposer. Il était la proie ordinaire et facile des ichthyosaures, des crocodiles, des mégalosaures et autres, qui eurent bien-

tôt détruit sa race. Aussi ne le voit-on plus figurer dans les périodes suivantes.

Je vous ai dit que les mammifères ne tarderaient pas à paraître, et en effet, en voici un, mais dont l'espèce restera long-temps seule sur la terre, car elle a de beaucoup précédé les autres. Il est nécessaire, si la nature suit réellement la marche que nous croyons, que cet animal soit bizarre dans ses formes et ses mœurs, car il doit tenir encore un peu du lézard; voyons si elle se démentira. Ce premier mammifère est un didelphe ou sarigue (*Didelphis*). Il a cinquante-deux dents, et ce nombre, commun dans les lézards, est sans exemple dans les autres mammifères, qui tous en ont beaucoup moins. Sa langue est hérissée comme celle de beaucoup de reptiles, et, ainsi que le caméléon, il a la faculté de saisir les branches avec sa longue queue prenante et dépourvue de poils. Sa bouche est très fendue, et son pouce de derrière est long et bien séparé des autres doigts. Cet animal est lent, et ne se met en marche que la nuit; il exhale une mauvaise odeur. Il grimpe sur les arbres pour y poursuivre les petits ptérodactyles et les insectes dont il fait sa principale nourriture; mais quand sa proie lui échappe il se contente de fruits. Comme vous voyez, il a encore beaucoup des habitudes et même des caractères anatomiques de certains reptiles :

Mais ce n'est pas tout. Ce qui distingue particulièrement les mammifères de tous les autres animaux, c'est qu'ils font leurs petits vivants, et qu'ils les allaitent pendant le premier âge. Les reptiles, au contraire, font des œufs, dont ils abandonnent l'incubation à la chaleur du soleil. Entre le vivipare et l'ovipare, y a-t-il un milieu possible? car la transition est brusque! j'avoue que la chose paraît difficile, et cependant elle existe, comme vous allez le voir,

Peu de temps après l'accouplement, le didelphe, qui est de la grandeur d'un chat, fait quinze ou seize petites masses charnues, que je ne peux pas appeler des œufs, car elles n'en ont pas les enveloppes; que je n'appellerai pas non plus des petits, car elles sont informes et on ne leur reconnaît ni têtes, ni membres, ni aucuns autres organes extérieurs; elles sont privées de mouvement, et tellement petites qu'en naissant elles ne pèsent guère qu'un grain. Elles ont cependant un petit trou, qui leur sert de bouche, par lequel elles s'accrochent aux mamelles de leur mère, et elles y restent adhérentes et immobiles pendant cinquante jours. Pendant cet espace de temps, que les petits des autres animaux passent dans le sein de leur mère ou dans un œuf, ces singuliers enfants sont garantis du choc des corps extérieurs et des intempéries de l'air, par une membrane chaude et velue qui forme au sarigue une sorte de sac où il porte sa petite famille.

Au cinquantième jour cette espèce d'incubation est terminée. Les petits alors ont atteint la grosseur d'une souris, ils ont tous leurs membres et ils ouvrent les yeux. Peu de temps après, ils sortent de la poche pour aller jouer sur l'herbe, et ils y rentrent à la moindre apparence de danger; ce n'est que lorsqu'ils sont de la grosseur d'un rat qu'ils la quittent pour ne plus y rentrer, et qu'ils se contentent de suivre leur mère.

—Mais, me direz-vous, quoiqu'il y ait de l'analogie entre l'incubation et ce que vous venez de me dire des sarigues, la transition est encore énorme, car les reptiles n'offrent rien de pareil.

—Pardonnez-moi : prenez au printemps la femelle d'une salamandre terrestre, que vous reconnaîtrez, dans les bois humides, à sa tête de crapaud et à sa belle livrée d'un jaune orangé se dessinant sur un fond noirâtre. Ouvrez-la, et vous lui trouverez des œufs dans le ventre ; elle est ovipare alors, parce que la chaleur de l'été suffira pour faire éclore les œufs déposés par elle dans la terre. Mais ouvrez une de ces salamandres en automne, saison qui ne permet plus l'incubation au dehors, vous ne trouverez plus d'œufs, mais des petits groupés dans une poche intérieure membraneuse, comme le sont les jeunes sarigues dans la poche de leur mère. Vous voyez donc que la nature a pu aisément franchir, d'une espèce à une autre, le pas qu'elle franchit deux fois par an dans le même individu. D'ailleurs, on connaît aujourd'hui, non-seulement des reptiles vivipares, mais encore des poissons.

— C'est juste ; la vipère, par exemple.

— Non, la vipère est réellement ovipare, mais elle a une habitude singulière qui, mal observée, a fait croire le contraire et lui a valu son nom. Elle pond ses œufs, peu de temps avant leur éclosion, dans un endroit sec et chaud, à l'exposition du midi. Comme les crocodiles, elle les veille avec une sollicitude maternelle, ne s'en éloigne jamais beaucoup, et malheur à l'être assez mal avisé, homme ou animal, pour aller les déranger ; une morsure presque toujours mortelle serait la punition de son imprudence. Au moment où les petits éclosent, la vipère est là, qui les essuie et les lèche comme ferait une chienne, puis elle les avale tous, ordinairement au nombre de douze à dix-huit, et elle s'en va. Mais bientôt après, quand elle a trouvé dans un lieu solitaire une place sèche et sablonneuse, elle baisse la tête, ouvre la gueule, et sa nombreuse famille sort gaiement de son estomac pour jouir des douces influences de l'air; elle les surveille, les empêche de trop s'écarter d'elle, les lèche chacun à leur tour, et leur apprend à saisir les petits insectes dont ils font leur première nourriture, en attendant qu'ils soient assez forts pour attaquer des reptiles, des oiseaux et des petits mammifères. Mais si le ciel se couvre et menace d'un orage, ou qu'elle entende un bruit inquiétant, elle applique la tête par terre, siffle et ouvre la gueule. Aussitôt, la petite famille dispersée se rassemble, et les petits fort effrayés se hâtent de rentrer dans son estomac. Alors la vipère fuit, emportant dans son sein ses enfants chéris, et elle va se mettre à l'abri du danger sous une racine d'arbre, ou dans un trou de rocher, jusqu'à ce que sa crainte soit passée.

— Voilà qui est merveilleux !

— Il faut bien que je vous montre le merveilleux de la nature vivante, car sans cela, comment votre esprit pourrait-il croire ce qui me reste à vous raconter.

Les anciens poètes se sont torturé l'imagination pour inventer un animal effroyable, capable d'inspirer la terreur aux plus intrépides. Ils lui ont donné des griffes de lion, un corps de crocodile, une queue de lézard, des ailes de chauve-souris, une tête d'oiseau, un cou de serpent, et l'ont nommé dragon-volant. Il en est résulté que les imaginations froides

en ont fait des plaisanteries, et que les nations superstitieuses ont fait du dragon une sorte de divinité fantastique, ou du moins un être mystérieux rattaché à leur théosophie. Tels sont encore les Chinois, les Persans, et quelques peuplades de l'Inde.

Or, voici ce qu'il y a de singulier, c'est que l'on a découvert assez nouvellement, et dans beaucoup de localités, des squelettes plus ou moins entiers de ces dragons prétendus fantastiques, et qu'on en compte aujourd'hui sept espèces bien reconnues. On leur a donné le nom de ptérodactyle, en grec, *doigt-ailé*, parce qu'en effet les membranes de leurs longues ailes sont attachées à un de leurs doigts prodigieusement allongé.



PTÉRODACTYLE A MUSEAU COURT.

Je mets ici, sous vos yeux, le ptérodactyle à bec court (*pterodactylus brevirostris*), le moins bizarre de tous, mais celui dont le squelette le mieux conservé permet le plus facilement de le restituer dans ses proportions exactes. C'était un monstre en miniature, car sa grosseur ne dépassait pas celle d'un merle.

Mais il n'en était pas de même du grand ptérodactyle (*pterodactylus grandis*), qui avait quinze pieds d'envergure ; son museau se prolongeait en un bec presque aussi long que son corps, et armé de dents pointues et nombreuses; ses yeux étaient grands et flamboyants ; sa tête ressemblait à celle d'un oiseau, et comme eux, il avait les narines percées près des yeux, tandis que dans les autres reptiles elles sont placées au bout du museau. Son cou était également plus long que son corps, et ressemblait à un tronçon de serpent, de manière que, lorsqu'il volait, il était obligé, pour soutenir sa tête, de le replier sur son dos. Son corps écailleux ainsi que sa courte queue ressemblaient à ceux d'un lézard, mais de gros mus-

cles pectoraux placés sur un sternum fort grand, lui élargissaient beaucoup la poitrine, comme dans les oiseaux et les chauves-souris. Ses bras vigoureux se terminaient par un doigt prodigieusement allongé, et portant la membrane de l'aile ; trois autres doigts, de proportions ordinaires, étaient armés d'ongles gros et crochus, servant à l'animal à se suspendre aux branches d'arbres, à la manière des chauves-souris. Ses pieds de derrière étaient moins gros, mais également allongés ; ils se terminaient en une patte de lézard, dont les doigts étaient plus courts et armés d'ongles moins grands et moins crochus.

Il résultait de cette étrange conformation que l'animal devait avoir une grande puissance de vol, et fendre les airs avec beaucoup de facilité ; mais sur la terre, il ne pouvait plus agir avec la même liberté de mouvement; il était alors obligé de se traîner lourdement, embarrassé par les membranes de ses ailes, ou de se tenir dans une position verticale, posé sur son derrière, et sur sa queue qui lui servait de levier pour marcher en sautant, à la manière des gerboises et des Kanguroos. Sans doute il donnait la chasse aux insectes, aux autres reptiles moins forts que lui, et peut-être aux oiseaux de rivages.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer le passage frappant des reptiles aux mammifères volants (chauves-souris, galéopithèques, etc.), par les ptérodactyles. Ici, le chaînon intermédiaire est tellement prononcé, que plusieurs anatomistes ont regardé ces monstres comme des chauves-souris, jusqu'à ce que Cuvier ait prouvé qu'ils appartenaient plus particulièrement à la classe des lézards.

### QUATRIÈME PÉRIODE PALÉONTOLOGIQUE.

Les géologues caractérisent cette période par la présence des calcaires de Purbeck, sables de Hastings, argile wealdienne, grès vert, et craie.

La mer a de nouveau envahi les continents ou les grandes îles de l'Europe, car la végétation a encore changé de nature d'une manière extrêmement remarquable, et semble avoir rétrogradé. Ce ne sont plus, parmi les phanérogames gymnospermes, que quelques arbres conifères qui forment la base des rares forêts couvrant les montagnes ; quelques cycas mêlent encore leur feuillage à celui des pins, mais des vingt-et-une espèces qui paraient la campagne dans les époques précédentes, une seule existe encore. Presque tous les autres végétaux sont aquatiques, et laissent mollement flotter leurs longues guirlandes de verdure à la surface des eaux. Tels sont des naïades, des conferves, et quelques algues, différant presque toutes des espèces qui les ont précédées.

Puisque les eaux couvraient une grande partie de la terre, les poissons devaient être ses plus nombreux habitants, et c'est aussi ce que prouvent leurs nombreux débris. Des brochets, des saumons, des diodons, des balistes et des zées, sont à peu près les seuls genres qui soient bien déterminés jusqu'à ce jour, mais une foule d'autres qui sillonnaient en tous sens la profondeur des mers, ont entièrement disparu, et n'ont laissé après elles aucun analogue vivant; tels étaient les dercetis, les macropoma, etc. Ces nombreuses tribus étaient poursuivies par des requins qui, pour la première fois, parurent et devinrent les tyrans des mers.

Plus de sarigues promenant leurs petits à l'ombre des bois, plus d'oiseaux nageant avec grâce sur les eaux, ou courant sur les grèves. La campagne est retombée dans la solitude, et le silence des rivages n'est plus troublé que par le sifflement ou la voix flûtée de quelques reptiles peu nombreux en espèces. Meudon, ou plutôt l'emplacement qu'occupe aujourd'hui ce joli village, se trouvait être le rivage d'un immense lac d'eau douce, car on trouve dans ses craies des restes de crocodile et de mosasaure.

Le premier avait vingt pieds de longueur, mais le second (*mosasaurus hoffmanni*) était plus grand, et pouvait atteindre jusqu'à trente pieds. Ce n'était positivement ni un crocodile, ni un lézard proprement dit, mais il tenait le milieu entre les deux, ou plutôt entre les monitors et les iguanes, et il n'avait que quelques caractères des crocodiles. Sa tête était longue de trois pieds neuf pouces, et ses mâchoires, armées de dents formidables, occupaient toute cette longueur ; ses narines étaient fort grandes, ce qui lui donnait une physionomie assez extraordinaire ; son cou, plus dégagé que dans les reptiles analogues, lui laissait la faculté de tourner aisément la tête. Les doigts de ses pieds étaient réunis par une membrane, comme ceux d'un canard; sa queue, longue de dix pieds, était cylindrique à sa naissance, puis aplatie, large et très relevée verticalement; elle lui servait à ramer avec vigueur par un mouvement de droite et de gauche; peut-être comme les mâles de tritons qui peuplent nos marcs, avait-il une belle crête sur le dos. Il devait ramper lourdement sur la terre, et, par conséquent, ne sortir de l'eau que pour pondre ses œufs.

En voilà un autre d'une taille gigantesque, atteignant au moins cinquante-cinq pieds de longueur, c'est un iguanodon. Ce monstre colossal, doué d'une force prodigieuse, aurait eu bientôt détruit les autres habitants de la terre, si la nature lui avait donné la même voracité; aussi, ne se nourrissait-il que de végétaux. Il habitait les marais et les grands lacs d'eau douce, dont il pâturait les plantes aquatiques.

Du reste, il existait encore quelques espèces de reptiles nouveaux, tels que des saurocéphalus, saurodons, etc., et d'autres des périodes précédentes, tels que téléosaure, mégalosaure, etc.

A cette période seule, appartient un mollusque nommé, par les géologues, baculite, et qui ne paraît être rien autre chose qu'une ammonite droite.

### CINQUIÈME PÉRIODE PALÉONTOLOGIQUE.

Elle est caractérisée par les formations d'argile, calcaire grossier, gypse, marne, calcaire siliceux, marnes subapennines, etc.

Voilà de nouveaux continents sortis des eaux, et se couvrant d'une nouvelle verdure. Il semble que la période précédente était un moment de repos que mettait la nature pour se préparer à des créations plus variées, et amener une face nouvelle dans l'organisation des êtres. Les montagnes sont couvertes d'immenses forêts peuplées de chênes, d'érables, de bouleaux, de charmes et de comptania, fournis, pour la première fois, par la classe des végétaux dicotylédons. Leur feuillage, d'un vert gai, se mêle à celui des pins, des ifs, des thuya et des genévriers.

Sur les coteaux et dans la plaine aujourd'hui occupés par Paris, des bocages de smilacites et d'antholites aux fleurs liliacées et brillant des plus vives couleurs, bordent les rives fleuries des ruisseaux, tandis que des palmiers de diverses espèces, des dattiers et des cocotiers, semés en groupes serrés, çà et là dans les vallées, élèvent leur tronc délié et leur tête pittoresque, au-dessus des plus grands chênes des forêts. Quelques fougères croissent à l'ombre des bois, et des animaux ruminants dorment sur des lits de mousses. Dans les étangs, flottent et se balancent, au gré de la brise, les larges fleurs roses, blanches ou jaunes des nénuphars ; les prêles et les chara, redevenues d'humbles herbes, sont reléguées dans les marais, tandis que des algues et des conferves d'eau douce rampent sur la vase des lacs voisins. Les lycopodes et les cycas ont entièrement disparu.

Chaque matin, au lever de l'aurore, les forêts retentissent du chant peu harmonieux encore, de plusieurs espèces d'oiseaux. La perdrix et d'autres gallinacés cherchent sur la lisière des bois, les graines dont ils se nourrissent; la caille, grosse comme un moineau, fait retentir les prairies de son cri d'amour; la bécasse, dans les bois de chênes et de bouleaux, prépare le nid informe qui doit recevoir sa jeune famille ; l'ibis, au plumage cendré, et l'alouette de mer, courent sur les grèves sablonneuses; le vorace cormoran joue sur le sein des eaux et plonge avec rapidité pour poursuivre les poissons dont il se nourrit; des balbuzards et des buzards aux serres poignantes, planent en tournoyant jusque près des nues; enfin, lorsque la nuit est descendue sur la terre et que le disque argenté de la lune jette ses pâles rayons sur la nature endormie, la chouette quitte son trou de rocher, et les animaux s'attristent lorsque son cri funèbre les réveille en sursaut.

Nous sommes arrivés à l'époque des mammifères, et les premiers qui se sont montrés étaient les cétacés; car il fallait bien qu'ils vécussent les premiers pour que la nature ait suivi sa marche ordinaire de création.

— Vous m'avez déjà montré un mammifère, le sarigue, et ce n'est pas un cétacé.

— Il est vrai, mais c'était aussi une branche latérale que jetait l'arbre généalogique de l'organisation, et cette branche, qui a poussé la plupart de ses rameaux dans la Nouvelle-Hollande, se compose entièrement des marsupiaux ou animaux à bourses, classe à part, représentant à elle seule presque tous les autres ordres de mammifères, tant il est vrai que l'organisation est partout soumise aux mêmes lois. Je pourrais vous le prouver jusqu'à l'évidence, si je voulais entrer dans quelques détails sur les animaux vivants. Par exemple, parmi ces marsupiaux, je vous montrerais, dans les phascolomes, le type des rongeurs, dans les phalangers, celui des hérissons et des musaraignes, dans les sarigues, celui des tenrecs, et enfin, les monotrêmes représenteraient les édentés, avec lesquels, du reste, Cuvier les a déjà placés. Ces monotrêmes font le passage on ne peut pas plus naturel, des mammifères aux oiseaux, car, ainsi que les oiseaux, ils font des œufs, ils ont un bec, des clavicules analogues à la fourchette des oiseaux, et, aux pieds de derrière, un ergot attaché sur l'astragale, comme celui des coqs. Mais ne nous écartons pas trop de notre sujet, et revenons aux cétacés.

Il en existe déjà dix espèces, dont sept ont encore des analogues vivants dans nos mers, et trois sont tout à fait inconnues. L'une de ces trois a été nommée par Cuvier, *ziphius cavirostris;* elle tenait à la fois du cachalot et de l'hyperoodon, et sa narine gauche était beaucoup plus grande que la droite, ce qui devait donner à cet animal un air fort original. Les deux autres espèces de ziphius différaient de celui-ci, l'une, par son museau plat, l'autre, par son museau allongé en forme de bec. Quatre espèces de dauphin, dont l'une ressemblant beaucoup au dauphin commun, se montrent pour la première fois, ainsi qu'un rorqual de vingt-et-un pieds de longueur.

En 1779, il prit fantaisie à un marchand de vin de la rue Dauphine, à Paris, de faire creuser sa cave. Les ouvriers, après avoir creusé à deux ou trois pieds de profondeur dans une argile jaunâtre et sablonneuse, découvrirent le squelette d'un géant monstrueux ; ils se contentèrent de briser un de ses os et d'en tirer un fragment proportionnellement assez petit, et qui cependant pesait deux cent vingt-sept livres. Or, M. Cuvier a reconnu que ce singulier monument des temps anté-historiques, était un morceau de mâchoire de baleine, et que l'animal auquel il avait appartenu avait eu au moins soixante pieds de longueur. Il eût été curieux, pour un Parisien, de voir des baleines se promener gravement dans cette rue Dauphine qui, aujourd'hui, met en communication, par le Pont-Neuf, le faubourg Saint-Germain et le quartier Saint-Honoré.

Vous savez comment des reptiles, la nature était passée aux cétacés par l'ichthyosaure, vous allez voir à présent comment des cétacés elle passe aux phoques, par le lamantin. En effet, voilà deux animaux de cette dernière classe. L'un tient encore beaucoup plus du cétacé que du phoque, et il a de l'analogie avec l'épaulard; mais l'autre tient plus du phoque que des baleines, car il ressemble beaucoup au lamantin d'Amérique. A mesure que Dieu perfectionne l'organisation, les passions caractérisent les habitudes d'une manière plus tranchée ; les mauvaises passions, telles que la cruauté, la perfidie, etc., sont les premières qui se développent, car, pour se nourrir, les animaux sont obligés de se faire une guerre d'extermination ; mais quelques passions innocentes et douces se montrent aussi de loin en loin, comme une fleur qui épanouit solitaire au milieu d'un désert aride. Le lamantin nous en offre un exemple.

Ce paisible animal se nourrit d'algues et autres végétaux aquatiques, qu'il va paître sur le sable au fond des rivières dont il habite de préférence l'embouchure. Il vit par couple, et le mâle et la femelle ne se quittent plus qu'à la mort une fois qu'ils se sont choisis et réunis. Ils élèvent leur petit avec beaucoup de tendresse; la femelle le porte dans ses bras, pressé sur sa poitrine, jusqu'à ce qu'il soit assez fort pour nager seul. Pendant qu'elle en prend soin, le mâle surveille dans les environs pour n'être pas surpris. Il partage les soins de la femelle et se charge principalement d'apprendre au petit à nager et à choisir les espèces d'herbes dont il doit faire sa nourriture. Si les parents aiment leur enfant, celui-ci n'est point ingrat et le leur rend bien. Jamais il ne s'écarte d'eux, et si par hasard il s'égare un moment et les perd de vue, il ne cesse de pousser des cris plain-

tifs pour les appeler, et ils accourent aussitôt à sa voix. Aujourd'hui les lamantins se trouvent dans les grandes rivières de l'Amérique méridionale, où ils sont connus sous le nom de manates. Les harponneurs savent très bien mettre à profit l'attachement que ces animaux ont les uns pour les autres, pour s'en emparer. Ils commencent, toutes les fois qu'ils le peuvent, par harponner la mère, qu'ils mettent dans leur canot après l'avoir assommée. Le petit suit la barque en criant et faisant tous ses efforts pour y monter. Les pêcheurs ne l'attaquent pas, parce qu'ils savent que le père ne manquera pas d'accourir à ses cris, ce qui arrive en effet. Alors ils les prennent tous deux, ou bien ils se donnent le barbare plaisir de se faire suivre par le petit jusqu'à terre.

Les lamantins aujourd'hui vivants, ont quinze pieds de longueur, mais ceux de la période géologique dont nous nous occupons ici, étaient bien plus grands. Leur corps était à peu près cylindrique, très allongé, et se terminait en une queue de dauphin, remplaçant les pattes de derrière, qui leur manquaient; celles de devant consistaient en une sorte de main, dont les doigts étaient enveloppés d'une membrane, et qui leur servaient de nageoires.

Après les animaux aquatiques, les premiers mammifères qui durent se montrer étaient les ruminants, non pas seulement parce qu'ils ont l'organisation la plus simple, mais encore parce qu'il fallait bien que des animaux innocents, vivant de végétaux, se multipliassent les premiers pour servir de nourriture aux autres. Aussi, voyons-nous d'abord paraître des cerfs, des bœufs, des chameaux, et en grand nombre, car on compte, seulement en Auvergne et le Velay, jusqu'à seize espèces des premiers et six des seconds. Toutes ont disparu et n'existent plus dans la nature vivante; quelques-unes avaient une taille gigantesque.

Vinrent ensuite les animaux pachydermes, c'est-à-dire ayant les doigts immobiles et enveloppés dans des ongles épais et en forme de sabots. Ils paissent l'herbe, comme les précédents, mais ils n'ont pas de cornes et ne ruminent pas. La plupart des genres sont perdus ainsi que toutes les espèces.

Un des plus gracieux était celui que je mets sous vos yeux, c'était



XIPHODON GRÊLE.

Le xiphodon grèle (*xiphodon gracile*). Il avait un peu plus de deux pieds de hauteur au garrot, et sa taille était pleine de légèreté Il habitait les coteaux secs et tapissés d'herbes aromatiques, qu'il broutait ainsi que les feuilles et les jeunes tiges des arbrisseaux. Sa tête ressemblait un peu à celle d'un chameau, mais elle portait deux longues oreilles, semblables à celles des cerfs et autres animaux timides,

et leur mobilité lui permettait de les diriger dans tous les sens pour l'avertir du danger au moindre bruit. La longueur de ses jambes le rendait très léger à la course, et alors il n'était pas embarrassé par une longue queue, ainsi que tous les animaux qui courent avec rapidité; cependant il l'avait plus longue que les cerfs et les gazelles, si l'on en juge par l'analogie qu'il doit avoir avec les autres animaux de son genre. Son poil était lisse et brillant, sans doute fauve.

L'anoplothérion commune (*anoplotherium commune*) était de la grandeur d'un âne de taille moyenne; elle avait, non compris la queue, cinq pieds et quelques pouces de longueur, et plus de trois pieds de hauteur sur le garrot. Sa queue était énorme et longue de trois pieds. Comme cet animal habitait le bord des eaux, et que souvent il était obligé de passer à la nage d'une rive à l'autre, elle lui servait de gouvernail. Il ne quittait guère les marais où il se nourrissait des racines et des tiges tendres des végétaux aquatiques. Comme il plongeait avec facilité pour aller arracher sa nourriture de la vase, de longues oreilles l'eussent embarrassé en servant de conduit à l'eau, aussi en avait-il de courtes, comme la loutre, l'hippopotame, et autres ayant les mêmes habitudes. Son poil était lisse et peu garni. Une seconde espèce, analogue à celle-ci (*anoplotherium secundarium*), n'en différait guère que par sa taille qui ne dépassait pas celle d'un cochon.

Le dichobune lièvre (*anoplotherium leporinum*), quant aux formes générales ne différait guère des précédents. Mais il avait de chaque côté, aux pattes, un doigt accessoire presque aussi grand que les doigts intermédiaires; sa taille était celle d'un lièvre et ses jambes en avaient aussi la grandeur et la disposition. Faible et craintif, il écoutait avec ses longues oreilles, et lorsque, tapi dans un buisson, il entendait s'approcher un animal dangereux pour lui, il s'élançait de son fourré et fuyait avec la rapidité d'un trait. En un mot, il était, pour les mœurs, ce qu'est aujourd'hui le lièvre.

Il se trouvait encore, dans les environs de Paris, quelques autres espèces d'anoplothérions, et le reste de la France en nourrissait également.

Un autre animal, non moins singulier, se trouvait dans les fleuves ou les grandes rivières de cette partie de la France. C'était le cheropotame ou cochon des fleuves (*chœropotamus gypsorum*), tenant le milieu entre les anoplothérions et les pécaris. Cet animal ne quittait presque jamais les eaux; il nageait et plongeait avec une grande facilité et avait un peu les mœurs des hippopotames.

L'adapis, qui habitait Montmartre, était le plus petit des pachidermes, et il n'était que d'un tiers plus grand qu'un hérisson, dont il avait la forme générale. Comme lui, il devait vivre de graines, de racines charnues, de fruits, et peut-être d'insectes.

Les anthracothérions tenaient à la fois des dichobunes et des mastodontes, dont nous allons bientôt parler. Il y en avait plusieurs dont l'un *anthracotherium magnum*, avait la taille d'un âne, et un autre, *anthracotherium minimum*, etait beaucoup plus petit qu'un cochon. On en connaît six espèces.

Les lophiodons n'étaient pas moins communs dans nos provinces, et l'on en compte au moins douze espèces, dont quelques-unes habitaient Nanterre et Passy. Ces animaux tenaient à la fois des tapirs, des rhinocéros et des hippopotames. Quelques-uns atteignaient une taille gigantesque, tel, par exemple, que le *lophiodon giganteus*, qui dépassait la taille du plus grand rhinocéros. Le *lophiodon tapiroides* égalait celle d'un bœuf; d'autres étaient de celle d'un cochon, d'un mouton; enfin, le plus petit de tous, le *lophiodon pigmæus*, ne dépassait pas celle d'un lapin. Ces animaux stupides et brutes, mais ayant néanmoins des mœurs douces, se nourrissaient exclusivement de l'herbe des prairies.

Vivait encore dans les marais des environs de Paris, la singulière famille des paléothérions. Tous se nourrissaient de graines, de fruits, de tiges vertes et encore herbacées, plus souvent des racines charnues et des pousses tendres des plantes aquatiques qu'ils trouvaient en fouillant la vase et qu'ils arrachaient avec leur courte trompe. Leur caractère ne pouvait être féroce avec de telles habitudes, mais brutal et stupide. Ils se plaisaient sur les bords des eaux douces, et aimaient à se vautrer dans la fange, comme nos sangliers. Tous portaient une trompe et avaient beaucoup d'analogie avec le tapir d'Amérique.

Le grand paléothérion (*palæotherium magnum*) n'avait pas moins de quatre pieds et demi de hauteur sur le garrot, et, par conséquent, égalait la taille de nos chevaux. Sa figure était fort bizarre. Représentez-vous un nez se terminant en une trompe musculeuse assez courte, semblable à celle d'un tapir; un museau rétréci en avant sous la base de la trompe; un œil petit et stupide comme celui d'un cochon; une tête énorme, et un corps trapu soutenu par des jambes courtes et massives. Ses pieds étaient terminés par trois doigts encroûtés dans des sabots, dont celui du milieu beaucoup plus grand que les autres. Son corps entier était couvert de poils rudes et courts.

Le paléothérion épais (*palæotherium crassum*) ne différait du précédent que par sa taille beaucoup moins grande, car il n'avait que deux pieds et demi environ de hauteur, mesuré sur le garrot.

Le paléothérion moyen (*palæotherium medium*) avait un pouce ou deux de plus en hauteur. Il ressemblait à un tapir à jambes grêles et devait être, parmi ses congénères, ce qu'est le babiroussa parmi les cochons.

Le paléothérion large (*palæotherium latum*) était dans la famille ce qu'est le phascolome parmi les marsupiaux. Son corps, gros et épais, ses jambes très courtes et très larges, le rendaient extrêmement lourd et paresseux.

A l'emplacement de la colline pittoresque, où se trouve à présent le village de Pantin, une espèce, la moins difforme de toutes, quoiqu'elle eût une tête hors de proportion avec son corps, paissait l'herbe des prairies. C'était le petit paléothérion (*palæotherium minus*), n'ayant que seize à dix-huit pouces de hauteur, mesuré sur le garrot. Il ressemblait aussi à un tapir, mais qui n'aurait pas été plus grand qu'un chevreuil, et dont les jambes eussent eu plus de légèreté que dans les précédents.

Enfin un très petit paléothérion (*palæotherium minimum*) habitait les bords fourrés des ruisseaux, et ne dépassait pas la grandeur d'un lièvre.

Si ces animaux étaient très communs sur l'empla-

cement où s'est bâti Paris, il paraît qu'ils n'étaient pas très rares non plus dans quelques autres parties de la France, et particulièrement en Auvergne, où l'on en a trouvé entre autres deux nouvelles espèces.



PETIT PALÉOTHÉRION.

Tous les mammifères terrestres que je vous ai montrés depuis le commencement de cette période sont non-seulement perdus, mais encore ils n'ont laissé après eux aucun animal analogue auquel on puisse les comparer.

— Mais êtes-vous certain qu'ils n'existent plus? que quelques points cachés de la terre et non encore découverts n'en recèlent aucun?

— J'en suis certain autant qu'on peut l'être, et cela par plusieurs raisons. La première est que nos vaisseaux ont aujourd'hui tourné autour du globe, dans tous les points où la température propre aux êtres vivants leur a permis de pénétrer. Si quelques terres restent encore inconnues, elles sont couvertes de glaces éternelles et ne peuvent être habitées ni par des hommes ni par des animaux. Les autres raisons, quoique moins matérielles, sont tout aussi fortes. Tous ces pachidermes avaient, à l'époque où ils vivaient, leur *condition d'existence*, comme disent les naturalistes, savoir : le manque de grands carnassiers qui pussent les détruire, la rareté des petits, et surtout l'absence de l'être le plus dangereux et le plus destructeur de tous, c'est-à-dire de l'homme, qui, à son tour, détruira, outre les grands carnassiers, tous les animaux qui lui seront nuisibles, ou seulement inutiles.

— Cela me paraît difficile.

— Parbleu, monsieur, il ne faut pourtant qu'ouvrir les yeux pour voir qu'il n'a déjà pas mal commencé. Dites-moi, que sont devenus les types sauvages des chiens, des chevaux, des chameaux? Morts, perdus comme les anoplothérions; que sont devenus ces aurochs gigantesques que nos premiers princes français aimaient à multiplier dans leurs forêts, parce que leur chasse offrait les mêmes dangers que la guerre? morts, disparus, à quelques-uns près, qu'un grand seigneur conserve dans ses forêts en Lithuanie. Le jour où il plaira à cet homme de dire : « Que l'espèce de l'auroch disparaisse, » il n'y aura plus d'aurochs sur la terre. Où est cet élan colossal dont on retrouve encore les bois gigantesques dans les tourbières? Il n'existe plus. Et ces lynx, ces castors, si communs jadis dans notre France, où les y trouverez-vous? Ce fier lion lui-même, ce second roi de de la nature, si commun en Espagne, en Grèce, dans une partie de l'Asie et dans toute l'Afrique, au commencement des temps historiques, où est-il maintenant? relégué dans deux petites portions de l'Afrique, le Sahara et le Cap, d'où il disparaîtra bientôt si le nombre des individus continue à décroître dans les mêmes proportions que depuis cent ans. Déjà, au Sahara, son moral jadis si fier, si noble et si indomp-

table, s'est entièrement dégradé et n'a rien gardé de terrible que dans les contes arabes. Le lion du désert tremble aujourd'hui devant une femme, et fuit sans oser se retourner pour se défendre devant des chiens, et des enfants qui l'attaquent à coups de bâton. Dans un siècle, il n'y aura plus de lion qu'en peinture et dans quelques cabinets d'histoire naturelle.

Mais revenons-en à nos fossiles, et passons en revue, toujours dans la classe des pachydermes, ceux qui ont eu des successeurs vivant encore sur la terre. Ces représentants, cependant, n'appartiennent pas aux mêmes espèces, mais à d'autres qui ont plus ou moins d'analogie avec les espèces perdues.

Vous avez vu précédemment des animaux dont la forme vous annonçait les tapirs, par exemple les paléothérions et les lophiodons, aussi voilà trois tapirs qui apparaissent; ce sont les *tapirus arvernensis* et *ferussaci*.

Le tapir géant de M. Cuvier a été reconnu depuis pour appartenir au genre dinothérion, mais il n'en est pas de même pour les autres espèces. Ces animaux avaient huit pieds de hauteur sur treize de longueur, et dépassaient énormément la taille des tapirs d'Amérique et de l'Inde. Leurs jambes sont courtes, leur corps est un peu arqué comme celui d'un cochon, leur tête grosse et longue, avec une espèce de trompe courte; leurs yeux sont petits et sans vivacité, ce qui leur donne une figure assez triste. Ils ne sortent que la nuit des grottes et cavernes qu'ils habitent, pour aller nager dans les eaux des lacs et des rivières dont ils ne quittent jamais les bords. Quand un danger les menace, leur caractère excessivement craintif les empêche de se défendre, mais ils fuient assez légèrement, se jettent dans l'eau, plongent et ne reparaissent qu'à une très grande distance pour respirer et replonger aussitôt. Ces timides animaux vivent en famille, et même quelquefois en troupe nombreuse; ils se nourrissent de plantes et de racines. Le tapir qui vit aujourd'hui en Amérique y est connu sous les noms d'anta, manipouri, etc. Les chasseurs, qui connaissent la facilité avec laquelle il s'effraie, en profitent pour lui faire la chasse. Ils savent où ces animaux se retirent en troupe pour dormir pendant le jour. Ils s'y rendent en nombre à l'entrée de la nuit ou un peu avant le jour, et chacun porte une torche allumée dont il a le plus grand soin de masquer la clarté. Lorsque les tapirs arrivent, on se jette au devant d'eux, en poussant des cris et leur présentant des torches enflammées; la lumière et le bruit les épouvantent tellement qu'ils se renversent les uns sur les autres, et on met à profit ce moment de désordre pour les tuer avec la plus grande facilité.

Vous avez également remarqué, parmi la série des animaux perdus, des espèces qui faisaient le passage aux hippopotames, et vous vous attendiez sans doute à voir bientôt paraître ces derniers; en effet, vous ne vous trompiez pas, car voilà le grand hippopotame (*hippopotamus major*) qui se montre dans les lacs des environs de Paris, et dans beaucoup d'autres localités de la France. Ce monstrueux animal avait de quinze à dix-huit pieds de longueur, et six à sept pieds de hauteur; c'est-à-dire qu'il était d'un tiers et au-delà plus grand que l'hippopotame vivant aujourd'hui; son corps était très massif, dénué de poils; ses jambes, très courtes; son ventre traînant presqu'à terre. Sa tête était énorme, terminée par un large museau renflé; sa queue était courte, ses oreilles et ses yeux petits; il se nourrissait de racines et d'autres substances végétales. Sa gueule était armée de dents d'une épouvantable grosseur. Quant à ses mœurs, nous en pouvons parfaitement juger par celles de l'hippopotame d'aujourd'hui, dont il devait avoir le caractère brutal et féroce.

Quoique les quatre doigts de ses pieds soient courts et munis de sabots, il nage et plonge avec la plus grande facilité; aussi habite-t-il plus souvent les eaux que la terre. Aujourd'hui, il subit la loi dont je vous ai parlé plus haut pour le lion, c'est-à-dire que le nombre en diminue beaucoup et que probablement cette espèce ne tardera pas à s'éteindre comme ses congénères fossiles. Il y a deux cents ans qu'il était encore très commun dans toute l'Afrique, et particulièrement dans le Nil; à présent on ne le trouve plus que dans les fleuves de l'intérieur, et encore y est-il rare.

« Il se tient long-temps au fond de l'eau, dit Buffon et y marche comme en plein air; lorsqu'il en sort pour paître, il mange des cannes à sucre, des joncs, du millet, du riz, des racines, etc. Il en consomme et détruit une grande quantité, et il fait beaucoup de dommage dans les terres cultivées, mais comme il est plus timide sur terre que dans l'eau, on vient aisément à bout de l'écarter; il a les jambes si courtes qu'il ne pourrait échapper par la fuite, s'il s'éloignait du bord des eaux; sa ressource, lorsqu'il est en danger, est de se jeter à l'eau, de s'y plonger, et de faire un grand trajet avant de reparaître; il fuit ordinairement lorsqu'on le chasse, mais si l'on vient à le blesser, il s'irrite, et se retournant avec fureur, il s'élance contre les barques, les saisit avec les dents, en enlève quelquefois des pièces et les submerge. » — J'ai vu, dit un voyageur cité par » Buffon, l'hippopotame ouvrir la gueule, planter » une dent sur le bord d'un bateau, et une autre au » second bordage depuis la quille, c'est-à-dire à quatre » pieds de distance l'une de l'autre, percer la planche » de part en part, faire couler ainsi le bateau à fond... » J'en ai vu un autre le long du rivage de la mer, sur » lequel les vagues poussèrent une chaloupe chargée » de quatorze muids d'eau qui demeura sur son dos » à sec; un autre coup de mer vint qui l'en retira » sans qu'il parût du tout avoir senti le moindre mal... » Il fait plus de mal lorsqu'il peut s'appuyer contre » terre, mais quand il flotte sur l'eau il ne peut que » mordre. Une fois que notre chaloupe était auprès » du rivage, je le vis se mettre dessous, la lever avec » son dos au-dessus de l'eau, et la renverser avec six » hommes qui étaient dedans; mais par bonheur il » ne leur fit aucun mal. Nous n'osions pas, dit un » autre voyageur, irriter les hippopotames dans l'eau, » depuis une aventure qui pensa être funeste à trois » hommes : ils étaient allés avec un petit canot pour » en tuer un dans une rivière où il y avait huit ou dix » pieds d'eau. Après l'avoir découvert au fond où il » marchait selon sa coutume, ils le blessèrent avec » une longue lance, ce qui le mit en une telle furie » qu'il remonta d'abord sur l'eau, les regarda d'un » air terrible, ouvrit la gueule, emporta d'un coup » de dent une grosse pièce du rebord du canot, et peu

» s'en fallut même qu'il ne le renversât : mais il re- » plongea presque aussitôt au fond de l'eau. »

Aujourd'hui il n'existe plus qu'une seule espèce d'hippopotame; autrefois la France seule en avait trois : le grand, dont je viens de parler, l'*hippopotamus tormeilii*, qui était beaucoup moins grand et habitait principalement les environs d'Issoire, et *l'hippopotamus minutus*, sorte de miniature comparativement aux autres, car il atteignait à peine la grandeur d'un cochon de Siam. Il n'était pas rare aux environs de Paris, et principalement à Meudon.

Plusieurs des animaux perdus que je vous ai cités font le passage naturel des paléothérions aux sangliers, par exemple le chéropotame. Aussi voilà un sanglier (*aper arvernensis*) qui habite les forêts de l'Auvergne et diffère très peu du nôtre; voici même un cochon (*sus priscus*), mais beaucoup plus grand que ceux d'aujourd'hui, car sa taille atteint presque celle d'une petite vache.

Si, comme le croient les géologues, tous ces monstres de grandeur, animaux et végétaux, qui peuplaient la terre pendant les premières périodes, devaient leur existence à une chaleur plus forte que celle qu'on éprouve aujourd'hui sous les tropiques, il faut que cette brûlante température ait encore duré jusqu'à l'époque dont nous nous occupons, car la France, comme je vais continuer à vous le montrer, nourrissait encore la plupart des animaux aujourd'hui relégués sous les tropiques ou au moins dans des parties très chaudes de la terre.

Tel est, entre autres, le rhinocéros, dont on vient encore tout récemment (février 1838) de trouver des débris assez bien conservés dans la Seine, au-dessous de Paris. On en connaissait déjà plusieurs espèces fossiles, mais dont nous ne parlerons que dans la période suivante.

Le plus grand et le plus singulier des pachydermes qui parurent pour la première fois pendant cette période, était sans contredit



LE GRAND MASTODONTE.

Le grand mastodonte ( *mastodon maximus* ). Cet animal dépassait la taille des plus grands éléphants de l'Inde, et néanmoins il leur ressemblait assez. Sa trompe et ses défenses étaient absolument semblables,

cependant M. Peale, qui, le premier, a restauré le squelette d'un mastodonte, prétend que ses défenses étaient implantées en sens contraire, la pointe regardant la terre et non le ciel. Telle n'est pas l'opinion de G. Cuvier. Quoi qu'il en soit, ce géant avait le corps plus massif que l'éléphant, quoique le ventre plus mince; ses jambes étaient plus grosses, et sa tête un peu plus longue. Comme il habitait l'Amérique septentrionale, il était couvert de poils assez longs, surtout aux jambes et aux oreilles. Habitant des forêts, il se nourrissait quelquefois d'herbes et de jeunes pousses d'arbres, mais il préférait les racines et les tiges charnues des végétaux. Aussi se plaisait-il le long des grandes rivières et des marais, quoiqu'il n'entrât jamais dans l'eau.

Plusieurs journaux ont annoncé, à diverses époques, que l'on avait aperçu un mastodonte vivant dans de vastes forêts désertes de l'Amérique, mais ces faits hasardés ne se sont jamais confirmés. Cependant, il semblerait que cet animal est un des derniers qui aient disparu de dessus la terre, car les sauvages, qui le nomment le *père aux bœufs,* le mêlent dans beaucoup de leurs traditions, et on le voit même figurer dans une de leurs plus anciennes chansons nationales. Lorsque le grand Manitou descendit sur la terre, dit la chanson, pour voir si les êtres qu'il avait créés étaient heureux, il interrogea tous les animaux. Le bison lui répondit qu'il se trouverait content de son sort, dans les grasses savanes dont l'herbe lui venait jusqu'au ventre, s'il n'avait sans cesse les yeux tournés vers la montagne pour apercevoir le *père aux bœufs* en descendre avec furie pour le dévorer lui et les siens.

La théologie des sauvages fait aussi mention du grand mastodonte. Par exemple, en Virginie, les indigènes racontent qu'une troupe de *pères aux bœufs* descendit un jour des montagnes, et fit un tel massacre des buffles, daims, et autres animaux dont le grand esprit avait peuplé les forêts pour l'usage des Indiens, que Manitou irrité prit son tonnerre et les foudroya tous, à l'exception d'un seul qui était le plus gros mâle, conduisant le troupeau. Il présentait la tête aux foudres, et à mesure qu'elles tombaient il les secouait sans en éprouver de mal; mais enfin il fut blessé au côté, et alors il prit la fuite du côté des grands lacs, où il est encore.

Les sauvages chawanais prétendent que jadis vivaient dans le pays, avec les mastodontes, des géants tout aussi terribles qu'eux; mais que le grand esprit les foudroya les uns et les autres.

Toutes ces histoires viennent-elles d'une ancienne tradition, ou bien ont-elles été inspirées simplement par la rencontre d'ossements gigantesques? Quoi qu'il en soit, pour établir que les mastodontes ne sont pas perdus depuis aussi long-temps que les autres animaux fossiles, voici des faits plus positifs :

De tous temps, on a trouvé des ossements munis de parties molles encore reconnaissables. Les sauvages qui en virent cinq squelettes, selon M. Barton, rapportèrent qu'une des têtes avait encore « un long nez (évidemment la trompe) sous lequel était la bouche.» Kalm, en parlant d'un autre grand squelette, trouvé par des sauvages dans le pays des Illinois, dit que « la forme du bec était encore reconnaissable, quoique *à moitié décomposé.* » On trouve quelquefois ces fragments sous des bancs de roche calcaire, et en mélange avec des coquilles marines dont quelques-unes même sont incrustées sur les os; mais le plus souvent on les rencontre enfouis sur le bord des fleuves et des marais, dans de la tourbe, à cinq ou six pieds de profondeur.

Cette période vit encore paraître d'autres espèces de mastodonte. Celui à dent étroite (*mastodon angustidens*) se trouve à peu près dans toute l'Europe; il était d'un tiers plus petit que l'éléphant. Celui d'Auvergne (*mastodon arvernensis*) avait tout au plus la taille d'un tapir d'Amérique, et n'était pas rare aux environs d'Issoire. Le mastodonte de Cuvier (*mastodon Cuvieri*) habitait aussi la France et la Suisse. Sur les bords actuels de l'Iraonaddy, dans l'empire Birman, vivaient les mastodontes éléphantoïde, et à larges dents (*M. elephantoïdes* et *latidens*).

Le cheval se montre pour la première fois, mais beaucoup plus petit que nos chevaux de carrosse. Son poil était brun, long, surtout aux pieds et aux oreilles; sa tête était un peu lourde, sa crinière courte et hérissée, mais il était très léger à la course. Du reste, il ne différait en rien de nos chevaux, et je ne sais trop pourquoi les géologues lui ont donné un nom particulier, celui d'*equus adamicus.*

Mais voici une nouvelle famille qui se présente : c'est celle des mammifères rongeurs. Un écureuil et deux espèces de loir, sautent de branche en branche parmi les arbres des forêts; un lièvre se tapit sous les buissons, un rat d'eau plonge dans l'onde limpide des ruisseaux, et des lagomys, font entendre leur voix aiguë dans les prairies. Ces derniers petits animaux n'habitent que dans les pays froids, aussi n'en a-t-on jamais trouvé vivants que dans la Sibérie. Ceci doit contrarier un peu les géologues qui prétendent qu'il existait alors une haute température, car vous voyez que les animaux des pays les plus froids de la terre se trouvent groupés avec ceux de la zone torride. Quoi qu'il en soit, le lagomys se nourrit aujourd'hui de fruits et de bourgeons; pendant la belle saison, il ramasse et fait sécher sa provision de foin pour l'hiver, il l'entasse dans les terriers et les trous de rochers qu'il habite. Il en fait des tas qui ont jusqu'à sept pieds de hauteur, et qui, de nos jours, deviennent une ressource précieuse pour les cavaliers voyageant dans les déserts de la Sibérie.

Les premiers castors se réunissaient pour bâtir en travers des petites rivières ces digues et ces cabanes dont je vous ai parlé dans un précédent numéro, à l'article de l'ondatra.

Les carnassiers apparaissent ensuite. Ce sont d'abord des espèces de petite taille, tels que des martres, des loutres, des genettes, puis viennent des coatis au nez allongé et mobile, à la marche traînante et à la vie nocturne. Leurs pieds sont à demi-palmés, et cependant munis d'ongles grands et forts, ce qui leur permet de grimper aux arbres, et de fouir la terre. Ils font la chasse aux petits animaux dont ils se nourrissent, et n'habitent aujourd'hui que l'Amérique méridionale; mais alors leur taille dépassait celle d'un loup, et ils pouvaient attaquer des anoplothérions et des paléothérions dans les environs de Paris.

Des ours d'une grandeur monstrueuse peuplaient les cavernes des montagnes, et quelques espèces avaient des dents tranchantes qui devaient les rendre

plus avides de carnage et plus dangereux pour les autres animaux.

Des hyènes et des chiens font, pendant la nuit, retentir les forêts de leurs sinistres hurlements, et parmi ces derniers, il en est un surtout qui devait être terrible, car sa grandeur était égale à celle de nos plus gros chevaux de brasseur.

Et cependant cet animal formidable avait aussi des ennemis encore plus terribles pour lui qu'il ne l'était lui-même aux autres. C'était des lions, des tigres, des panthères, etc.

— Quoi! des lions et des tigres en France!

— Oui, monsieur, et pas moins de huit espèces de cette période ont laissé leurs dépouilles en Auvergne et dans plusieurs autres parties de la France.

Le plus grand de tous (*felis giganteus*) était à peu près de la grosseur d'un bœuf, mais son corps musculeux était beaucoup plus long. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il ressemblait tout à fait à notre chat domestique, quant aux formes, et peut-être aux couleurs. Quand cet épouvantable animal faisait retentir les forêts de ses rugissements, tous les êtres vivants en étaient effrayés à une lieue à la ronde, et le lion lui-même se retirait frémissant dans son antre. Les mastodontes aiguisaient en vain leurs longues défenses contre les rochers couverts de mousse; en vain ils prenaient la fuite en brisant sous leurs pieds, comme de faibles roseaux, les arbres des bois qui entravaient leur marche, le chat gigantesque, en quelques bonds d'une prodigieuse longueur les avait bientôt atteints; il s'élançait sur leur corps massif, implantait dans leur cou ses griffes longues de neuf à dix pouces, pointues comme des aiguilles, dures comme de l'acier, et tranchantes comme des rasoirs; avec ses formidables mâchoires, il leur saisissait le derrière de la tête, leur brisait le crâne, et faisait jaillir au loin leur cervelle mêlée à des flots de sang. Le colosse terrassé poussait un long et dernier mugissement, il tombait, et la terre tremblait sous sa masse à jamais privée de vie.

Le chat moyen (*felis media*) était un peu moins grand que le précédent, mais sa taille dépassait encore celle de nos plus grands lions. Sa couleur était fauve, et une belle crinière flottante parait la tête, le cou et les épaules du mâle. Moins féroce que ses congénères, mais tout aussi courageux, une seule victime lui suffisait, et lorsqu'il l'avait terrassée, il laissait errer paisiblement les animaux dans la plaine, jusqu'à ce que l'aiguillon de la faim se fit de nouveau sentir.

Un tigre (*felis antiqua*) de la grandeur du tigre royal d'aujourd'hui, s'embusquait dans les roseaux sur les bords des fleuves et des lacs, et, caché dans les hautes herbes, il attendait patiemment, sans faire le moindre mouvement, qu'une victime passât près de lui pour la saisir et la dévorer. Le courage indomptable de cet animal gisait tout entier dans une aveugle férocité qui ne voyait et ne calculait aucun danger. Il se précipitait avec la même fureur sur le cerf timide et sur le mastodonte, et, dans ce dernier cas, il en résultait un combat à outrance dont, peut-être, il ne sortait pas toujours victorieux.

A cette période, on aurait sans doute pu voir le combat du tigre et du lion, combat terrible dont ont parlé plusieurs voyageurs pour orner leurs relations merveilleuses, mais combat mensonger, car le tigre et le lion des temps modernes habitent des contrées différentes, à plus de deux mille lieues l'une de l'autre, ce que ne savaient probablement pas nos naïfs voyageurs.

Le jaguar avait déjà son représentant sur la terre dans le chat d'Auvergne (*felis arvernensis*). Il est presque aussi grand que le tigre et presque aussi dangereux. Son pelage est d'un fauve vif en dessus, marqué le long des flancs de quatre rangées de taches noires en forme d'yeux, c'est-à-dire d'anneaux plus ou moins complets avec un point noir au milieu; blanc dessous, rayé en travers de noir.

Il n'habite plus aujourd'hui que les parties chaudes de l'Amérique méridionale, et, ce qu'il y a de bien singulier, c'est qu'il est plus ou moins féroce en raison de la contrée où il vit. Ceux que l'on trouve dans les environs de Buenos-Ayres sont les plus dangereux. Comme cet animal aime à dormir couché au pied d'un arbre dans les forêts épaisses, malheur au chasseur qui en fait la rencontre et le réveille en sursaut: s'il ne l'abat raide mort de son premier coup de fusil, il est perdu. D'une autre part, s'il ne le tire pas et qu'il se prenne à fuir, le jaguar se met aussitôt à sa poursuite, l'atteint en quelques bonds et le déchire. Que faut-il donc faire? c'est ce que sait fort bien le chasseur indien. Dès qu'il aperçoit le monstre, il s'arrête net, et ne détourne pas un instant ses yeux de dessus les siens; il semble que ce regard fascine l'animal par un pouvoir magique, car il reste également immobile, la gueule ouverte, le cou tendu, le corps baissé sur ses pattes à demi pliées, comme s'il allait s'élancer. Lorsque cette pantomime effrayante a duré un moment, le chasseur, toujours sans détourner les yeux, fait un pas en arrière, en reculant, et le jaguar avance d'un pas; le chasseur, après une pause, fait un second, un troisième pas, mais doucement, et l'animal fait les mêmes mouvements en avançant. Enfin, cette manœuvre se continue de part et d'autre, jusqu'à ce que l'Indien ait gagné une plaine découverte ou le voisinage d'une habitation. Alors le jaguar hésite, s'arrête, et le chasseur est sauvé; mais pendant tout ce temps-là, son fusil est toujours prêt à faire feu sur la bête féroce dans le cas où elle gagnerait du terrain sur lui, car ce serait un indice certain qu'elle ne tarderait pas à s'élancer.

Le guêpard qui vit aujourd'hui dans les Indes, avait alors son analogue dans le *felis megantereon* qui habitait l'Auvergne comme tous les *felis* ou chats dont nous parlons ici. Cette espèce, un peu haute sur jambes, avait un pelage d'un fauve clair, régulièrement parsemé de petites taches noires, et une sorte de petite crinière sur la nuque.

Enfin, les bois étaient encore peuplés de *felis pardinensis*, semblable au couguar d'Amérique; *f. issiodorensis*, analogue au lynx du Canada; *f. brevirostris*, qui devait ressembler au lynx d'Europe; *f. minuta*, le plus petit de tous, et ayant de l'analogie avec notre chat sauvage.

Vivaient encore pendant cette période, des phoques; des reptiles appartenant tous, non pas à des espèces, mais à des genres vivants, tels que crocodile, tortue, et un leptorhynque (*leptorhyncus*), lézard à museau grêle et allongé, comme une sorte de bec.

Je ne passerai pas sous silence le fameux squelette trouvé à Œningen, village du canton de Schaffhouse,

en Suisse. Il fut pris pour celui d'un homme par Scheuchzer, qui, pour cette raison, le nomma « l'homme témoin du déluge » (*homo diluvii testis*). Gesner, Vogel, Blumenbach, Karg et autres, s'obstinèrent long-temps dans cette opinion qui éleva une sérieuse polémique entre les géologues, jusqu'à ce que MM. Jaeger, Kielmeyer et G. Cuvier, aient prouvé jusqu'à l'évidence que ce prétendu homme fossile n'était rien autre chose qu'une salamandre, mais énorme, ayant la tête plus grosse que celle d'un enfant de dix ans, et le corps long de six pieds.

Les poissons sont nombreux à cette période, et pour la première fois, paraît la nombreuse classe des malacoptérygiens, poissons vivant pour la plupart dans l'eau douce, et ayant une organisation qui les sépare d'une manière plus tranchée de la classe des reptiles. Quoiqu'il y en ait plus de deux cents espèces, une seule vit encore aujourd'hui; c'est le saumon (*salmon arcticus*).

Les crustacés et les insectes sont nombreux; et l'on compte environ quinze cents mollusques à coquille.

### SIXIÈME PÉRIODE PALÉONTOLOGIQUE.

Cette période est géologiquement caractérisée par ces couches toutes formées par des dépôts de transport.

Vous commencez à reconnaître le pays, car voici des chênes, des bouleaux, des ormes, des frênes, et en général tous les végétaux qui vivent encore aujourd'hui. Les vertes graminées tapissent les prairies, les saules et les peupliers balancent dans les airs leur tête légère, tandis que leurs racines rampent dans les ruisseaux et soutiennent les rives escarpées des torrents. Toutes les rivières qui arrosent la France promènent leurs eaux, mais d'une manière vagabonde, car elles n'ont pas encore creusé leurs passages entre les montagnes, et leurs ondes s'accumulent en forme de lacs ou d'étangs devant tous les obstacles qu'elles rencontrent. Ici, le Rhône furieux roule de roche en roche ses eaux bouillonnantes et jaunâtres. Plus loin, la Loire se précipite des rochers de Villeray, et forme une cascade de deux cents pieds de hauteur, dont le bruit effroyable s'entend jusqu'à l'emplacement de Roanne et au-delà. A Paris, la Seine, après avoir usé les roches calcaires de la Bourgogne, forme un lac tranquille sur l'emplacement d'une partie de la capitale. Partout les ondes se précipitent en mugissant, partout leurs rivages pittoresques sont couverts de riants bocages ou de vertes pelouses. En un mot, c'est une nature qui commence à ressembler à celle d'aujourd'hui, et qui cependant a encore toutes ses beautés vierges et romantiques, car la main de l'homme ne l'a pas encore dégradée.

Nous partagerons cette période en deux époques paléontologiques. La

#### *Première époque*

Se caractérisera par ses terrains diluviens, ou d'*alluvion ancienne*. On les croit formés par des causes qui ont cessé d'agir comme elles le faisaient alors, ce qui ne me paraît pas très clair. Ces terrains se présentent dans des situations telles que leur masse, loin d'augmenter par les eaux de l'époque actuelle, qui, le plus souvent, n'atteignent pas leur niveau, tend à diminuer tous les jours; ce qui ne me paraît pas plus prouvé, comme règle générale pour toutes les localités.

Les paléothérions, les anoplothérions, et tous ces animaux bizarres qui n'avaient pas de représentants aux époques historiques, ont entièrement disparu, mais pour faire place à d'autres êtres non moins extraordinaires. C'est à cette première époque que les grands pachydermes, encore rares précédemment, tels que l'hippopotame, le rhinocéros et le tapir, couvrent, pour ainsi dire le sol de la France et de l'Europe entière. Les ruminants, tels que bœufs, cerfs, antilopes, moutons; les rongeurs, les hyènes, les ours, les tigres, ne sont pas moins communs, mais tous appartiennent encore à des espèces perdues. Nous ne parlerons ici que des plus remarquables.

On a trouvé, dans le midi de la France, des ossements que les géologues ont cru devoir rapporter au genre mouton (*ovis*); reste à savoir si le mouton constitue un genre ou même une espèce, et c'est positivement ce que je ne crois pas. Le mouton est une race purement artificielle, qui doit son origine et la prolongation de son existence à l'homme, sans lequel il lui manquerait toutes ses conditions d'existence. Dans tous les pays de la terre, des moutons abandonnés aux seules influences de la nature, ne vivraient pas dix ans. En moins de temps peut-être, leur race entière aurait péri par la dent des animaux carnassiers ou par les intempéries de l'air. Ainsi donc les ossements attribués à des moutons ne peuvent appartenir qu'à des œgagres, ou chèvres sauvages, ou à des mouflons.

Peut-être les a-t-on confondus avec les antilopes qui habitaient les environs de Montpellier, ou avec d'autres espèces voisines. Dans les bois d'une grande partie de la France, des daims, d'un tiers plus grands que ceux d'aujourd'hui, des chevreuils, des élans, et même des rennes, aujourd'hui relégués dans les glaces de la Laponie, se nourrissaient des tiges tendres de bouleaux, de bourgeons de pins, et des lichens, qui tapissaient les rochers. Des cerfs gigantesques bramaient dans les forêts, et, parmi leurs nombreuses espèces, il en était qui dépassaient la taille des plus grands chevaux. Tel était le cerf à bois gigantesque (*cervus giganteus* ou *cervus megaceros*), et le cerf commun (*cervus elaphus*); il n'est pas rare d'en trouver dont les bois avaient douze pieds d'envergure.

A cette époque, la terre entière était couverte d'aurochs (*bos urus*), dont on trouve les nombreux débris en Europe, depuis la Suède jusqu'en Italie; en Asie, dans la Sibérie orientale et occidentale; en Amérique, dans toute la partie septentrionale. Sa taille était grande, mais celle du bœuf commun (*bos taurus*) était encore plus considérable, car cet animal n'avait pas moins de six pieds et demi sur le garrot, et de douze pieds de longueur. Son squelette ne diffère en rien de celui de notre bœuf domestique, ce qui a fait penser á G. Cuvier qu'il en est le type. Si cela est, l'éducation que l'homme donne aux animaux peut produire des effets diamétralement contraires, car autant le bœuf aurait perdu de sa taille originaire, autant le cheval en aurait gagné; car, ainsi que nous l'avons vu, les plus grands chevaux fossiles ne dépassent guère les dimensions d'un grand âne. Et cela produit par les mêmes causes!

Aux lieux où passe actuellement le canal de l'Ourque, près de Paris, se promenait paisiblement le rhinocéros à narines cloisonnées (*rhinoceros tichorinus*). Il avait sur le nez deux cornes très rapprochées l'une de l'autre, dont une fort grande; sa tête était plus longue et plus étroite que celle du rhinocéros de l'Inde, lisse et sans callosités; son œil, plus reculé en arrière, était placé au-dessus de la dernière molaire et non de la quatrième; il manquait d'incisives. Ses membres étaient fort courts, d'où il résultait que son ventre traînait presqu'à terre; ses pieds se terminaient par trois sabots. Son corps était couvert d'un poil très abondant, surtout aux pieds, et sa peau ne formait aucun pli. Du reste, comme tous les animaux de son genre, il avait le regard et le caractère stupide et féroce, et il aimait à se vautrer dans la fange des marais.



RHINOCÉROS A NARINES CLOISONNÉES.

En 1770, en Sibérie, des paysans trouvèrent, enseveli dans de la glace, sur les bords du Wilioui, le corps d'un de ces animaux, parfaitement conservé en chair et en poils. Sur ce fait fort extraordinaire, G. Cuvier établit ces propositions qu'il croit démontrées : « Comment serait-il arrivé jusque-là des Indes ou » d'un autre pays chaud sans se dépécer? Comment » se serait-il conservé, si la glace ne l'eût saisi subi- » tement? et comment l'eût-elle pu saisir de cette » manière, si le changement de climat eût été insen- » sible? »

La première proposition est prouvée par le fait, et l'animal était certainement habitant du pays où on l'a trouvé; mais les deux autres ne prouvent évidemment rien. Qu'aujourd'hui un renne, s'avançant jusque sur un glacier, vienne à périr sur les bords du Wilioui, pendant l'hiver; sans être saisi subitement par la glace, il gèlera et se conservera très bien (1). Une circonstance fort ordinaire submergera son cadavre, et le froid du glacier congelant l'eau épanchée par un débordement du fleuve, l'animal se trouvera pris dans la glace. Il s'y conservera jusqu'à ce qu'il en soit retiré par des paysans, et en conclurez-vous que, lors de la mort de ce renne, ou si vous voulez, de ce rhinocéros, le climat, par une révolution astronomique impossible, a passé subitement d'une chaleur excessive à un froid excessif? Et voilà cependant la conclusion de M. Cuvier! Je vous l'ai

(1) J'appelle *glacier* les glaces éternelles dont les bords du Wilioui sont encaissés à une certaine profondeur. D'ailleurs, dans cette contrée, la terre est constamment gelée à quelques pieds au-dessous de sa surface, et il suffirait qu'un animal tombât dans une crevasse pour s'y conserver dans la glace pendant un grand nombre de siècles.

dit, je ne crois ni à ces cataclysmes inexplicables et avec lesquels on n'explique rien, ni à ces révolutions subites. Savez-vous ce qui serait arrivé, ce qui vous arriverait à vous, si la terre, heurtée par une comète, s'arrêtait un instant sur son axe, ou, ce qui serait pire, si son axe changeait de position? Vous, qui n'êtes pas attaché au sol, poussé par l'impulsion que vous avez reçue de son mouvement ordinaire, vous partiriez si lestement pour parcourir l'espace, que la vitesse d'un boulet de canon ne serait que de l'immobilité en comparaison; un boulet ne parcourt qu'un dixième de lieue par seconde, et vous, vous parcourriez plus de sept lieues dans la même seconde. Or, je vous demande si un corps, lancé avec soixante-et-dix fois plus de force qu'un boulet de canon, laisserait, après sa chute, un cadavre ou même un squelette aussi intact que celui de notre rhinocéros? Il serait réduit en poussière impalpable avant la moitié de la première seconde!

Laissons là les hypothèses et revenons-en à nos animaux. Outre ce rhinocéros cloisonné, dont les débris ne sont pas très communs en France, notre pays possédait encore le rhinocéros à narines simples (*rhinoceros lepthorinus*), qui avait deux cornes comme le précédent, mais dont les formes étaient beaucoup moins massives. Il avait à peu près la taille de celui qui vit aujourd'hui en Afrique et devait beaucoup lui ressembler.

Dans les buissons épais, se cachait une troisième espèce, le petit rhinocéros (*rhinoceros minutus*), dont la grandeur ne dépassait pas celle d'un cochon, mais ayant, par sa forme générale et ses dents incisives, la plus grande analogie avec celui qui vit actuellement à Java. Enfin, une quatrième espèce (*rhinoceros incisivus*) se distinguait des précédents par la longueur excessive de ses dents incisives.

Mais voici des éléphants qui foulent le sol de Paris avec leurs larges pieds. Ils diffèrent beaucoup des deux espèces du même genre qui leur survivront, l'un dans l'Inde, l'autre en Afrique; et ils diffèrent aussi entre eux, assez pour qu'on puisse en reconnaître six espèces bien distinctes. Ces animaux étaient alors si nombreux en Europe, qu'ils ont laissé leurs ossements partout, et en quantité prodigieuse en de certaines localités. Dans les siècles d'ignorance, ces fragments déterrés étaient pris pour des os humains, et c'est à eux que l'on doit tous les contes de géants qu'ont débités les poètes et trop souvent les historiens. En Sibérie, ils sont tellement nombreux qu'ils forment quelquefois à eux seuls des monticules assez considérables; mais comme on en trouve très fréquemment des défenses, des têtes et des squelettes presque entiers, les habitants de la Sibérie, de la Tartarie et même de la Chine, n'ont pas pu les prendre pour des hommes; en conséquence, ils leur ont inventé une autre origine. Ils croient que ces animaux monstrueux vivent encore, et que, si on ne les voit pas, c'est qu'ils habitent sous la terre, d'où ils ne sortent jamais, parce que la lumière du jour les fait mourir subitement. Dans leurs cavernes, ils ont à peu près le genre de vie des taupes et des rats, et c'est pour cela qu'ils leur ont donné le nom de *mammouth* ou *mammont*, qui veut dire *souris de terre*, le mot *mama* signifiant *terre* en langage tatare. Plusieurs savants européens ont eu une idée encore plus extraordinaire pour expliquer la présence de ces ossements sur le sol glacé de la Sibérie; ils ont dit qu'ils appartenaient à des éléphants égarés venus du midi, ou conduits par des conquérants depuis l'Asie jusque par-delà les monts Altaï. Il est vrai qu'ils ne nous disent pas, même approximativement, combien ces conquérants conduisaient de centaines de mille de ces animaux, pour qu'ils aient laissé des montagnes de débris. Les géologues, comme je vous l'ai déjà dit, ont été plus rondement dans leur explication, en faisant passer l'équateur d'alors par les pôles d'aujourd'hui.

Mais un fait nouveau est venu donner un démenti à toutes ces suppositions. En 1800, on trouva sur les bords de l'Alaseia, près de l'océan glacial, le cadavre d'un mammouth enseveli sous la glace, et dans un état de conservation aussi intact que celui du rhinocéros dont je viens de vous parler. On a pu, alors, s'assurer par ses yeux que cet animal, ainsi que tous ceux qui habitent le nord, était muni d'une épaisse fourrure destinée à le garantir du froid excessif du pays où il vivait. Tout son corps était couvert de crins longs de plus de dix-huit pouces, bruns et très garnis; par-dessous était une robe épaisse d'une laine fauve, très touffue, chaude et douce au toucher, dont les poils avaient de huit à neuf pouces de longueur.

L'espèce de mammouth la plus commune (*elephas primigenius*). celle dont on a trouvé un squelette presque entier en creusant le canal de la Villette, près Paris, était plus grande que les éléphants vivant aujourd'hui, car elle n'atteignait pas moins de quinze à seize pieds de hauteur. Cet animal portait sur le cou et sur les épaules une belle crinière noire, semblable à celle d'un cheval. Sa tête était plus allongée que celle de l'éléphant, et son front était concave; de chaque côté de sa trompe sortaient des défenses longues de treize pieds, recourbées en cercle, mais décrivant un tour ou deux de spirale qui rejetait leur pointe en dehors de chaque côté de la tête. L'ivoire dont elles étaient composées, avait la blancheur et la finesse de celui d'éléphant, mais il était plus dur et plus pesant; ses oreilles étaient garnies d'une épaisse touffe de crins; sa mâchoire inférieure n'était ni pointue ni avancée, mais courte et tronquée en avant. Du reste, il avait un peu les formes de l'éléphant des Indes, mais son corps était plus lourd, plus trapu, et la semelle de ses pieds débordait un peu sur ses doigts.

Les autres espèces sont un peu moins grandes que celle-ci, et ont reçu les noms de *elephas meridionalis*, *paniscus*, *periboletes*, *pygmæus* et *campylotes*.

Un des animaux les plus étranges qui aient laissé leurs ossements pendant cette époque, est sans contredit le sivathérion (*sivatherium giganteum*), que l'on vient de trouver dans la vallée de Markanda, dans la chaîne des montagnes de Sivalik, au pied des monts Sous-Himalaya.

Ce monstre extraordinaire avait la taille des plus grands rhinocéros et au-delà. Sa tête énorme, comparable à celle d'un éléphant, avait le crâne prodigieusement développé par derrière. Son front était armé de deux cornes menaçantes placées entre les yeux; mais ce qui lui donnait surtout une physionomie extrêmement bizarre, c'était son nez qui s'élevait beaucoup au-dessus du chanfrein et s'avançait en arc sur les narines extérieures.

Du reste, il vivait d'herbes, de feuillages, et ruminait à la manière des bœufs, dont il avait les mœurs paisibles, quoique son caractère fût très farouche. Vous voyez qu'il faisait très bien le passage des pachydermes aux ruminants, ou plutôt des éléphants aux bœufs. Je vous le répète, la nature suit toujours



SIVATHÉRION.

la même marche, et jamais elle ne passe brusquement d'une classe à une autre avant d'avoir jeté des jalons intermédiaires.

L'élasmothérion (*elasmotherium fischerii*) en est une autre preuve non équivoque. Cet animal, qui habitait la Sibérie, tenait à la fois du rhinocéros, de l'éléphant et du cheval. Il vivait de plantes graminées comme le précédent, mais probablement il ne ruminait pas. Aussi était-il l'intermédiaire entre les grands pachydermes et les solipèdes ou animaux ayant, comme le cheval, les doigts enveloppés dans un seul sabot. Sa taille égalait celle d'un rhinocéros.

Voici d'autres animaux qui se présentent : ce sont, parmi les rongeurs, des porcs-épics, des rats, des lièvres, des lapins; deux espèces de campagnols, l'une grande comme un écureuil, l'autre beaucoup plus petite. Deux espèces de lagomys vivaient encore en France. Le hamster, ce joli animal si célèbre en Allemagne à cause des provisions qu'il amasse en été pour passer l'hiver dans l'abondance, se promenait déjà sur les bords du Rhin. Le trogothérion (*trogotherium Cuvieri*) ne différait de notre castor actuel que par sa taille qui égalait celle d'un grand chien braque. Comme il n'habitait que les petites îles au milieu des grands lacs, les carnassiers ne pouvaient guère l'y aller chercher, et, par conséquent, il craignait peu d'ennemis. Aussi se contentait-il d'habiter dans les roseaux, sans se construire de terrier, et encore moins ces digues et ces cabanes dont je vous ai parlé ailleurs. Probablement il vivait solitaire, car, pour l'ordinaire, c'est la faiblesse et la peur qui réunissent les animaux en société, et l'homme lui-même ne fait pas exception à cette règle générale.

Parmi les carnassiers de cette époque, beaucoup resteront sur la terre jusqu'aux temps modernes, mais avec quelque modification dans leur forme; tels sont le putois, la belette, la musaraigne, la taupe ordinaire, la chauve-souris et le blaireau; d'autres changeront de climat et quitteront la France pour aller habiter des contrées lointaines, tels seront le glouton et la plupart des grands chats.

Déjà nous n'avons plus, de cette dernière famille, qu'un jaguar (*felis spœlea*) de la grandeur d'un lion de forte taille; le grand lion des brêches, et le petit lion. Ce dernier était tout au plus de la grandeur d'une panthère.

Un des animaux les plus dangereux par sa force et son courage, devait être le chien gigantesque, qui était plus gros que nos plus énormes chevaux de brasseur. Aujourd'hui nos loups se nourrissent de chiens, et alors c'était tout le contraire; le chien gigantesque devait faire sa principale nourriture du loup fossile (*canis spelœus*), qui habitait les cavernes, où l'on trouve encore ses ossements, et qui ne différait guère de notre loup d'aujourd'hui que par son museau qui était plus court. Déjà l'homme était attendu sur la terre, car l'ami le plus sincère et le plus fidèle qu'il aît eu de tous temps et qu'il ait encore aujourd'hui, était déjà créé; le chien domestique, triste et ennuyé de sa solitude, errait au hasard dans la plaine. Il y en avait alors trois races assez distinctes, sans compter l'espèce gigantesque; l'une habitait la France, particulièrement l'Auvergne (*canis familiaris fossilis*), et avait de l'analogie avec notre mâtin; l'autre, plus petite (*canis familiaris scoticus*), habitait les montagnes d'Écosse et devait ressembler à nos chiens courants; la troisième, qui vivait en Allemagne (*canis propagator*), était de la même grosseur, et devait être le type de nos chiens couchants. Je vous ferai remarquer en passant, que du moment où l'homme a paru sur la terre, tous les chiens ont cessé d'être sauvages, et se sont attachés à sa personne. Aussi n'en trouve-t-on nulle part de vivant libres dans les bois, excepté dans quelques îles où des voyageurs les ont abandonnés. Mais ces animaux, dès qu'ils trouvent la possibilité de rentrer dans la domesticité, ne manquent jamais de le faire. Nos naturalistes s'évertuent pour trouver le type originaire et sauvage du chien; les uns le font descendre du loup, d'autres du renard, du chacal, etc. Il me semble cependant que la question devrait être jugée, et que les ossements fossiles qu'on en trouve, prouvent que le chien vient du chien, et même que son espèce est plus ancienne que celles dont on le fait venir.

Trois espèces d'ours se retiraient dans les antres des montagnes : la première, l'ours des cavernes (*ursus spelœus*), était d'un quart plus grande que notre ours brun ordinaire, et, debout, avait six pieds de hauteur. Elle se distinguait aisément des autres par son front extrêmement bombé. La seconde (*ursus arctoideus*) était de la même taille que la précédente, mais elle avait le front moins bombé; ses formes, un peu plus allongées, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec l'ours noir d'Europe. Enfin, la troisième, (*ursus priscus*) était un peu plus petite, et avait beaucoup d'analogie avec notre ours brun des Alpes. Tous ces animaux devaient être excessivement communs, car il n'est pas de cavernes en France et dans toute l'Europe, où l'on ne trouve une quantité de leurs ossements, souvent mêlés avec ceux de quelques espèces de hyènes.

Deux espèces de ces derniers animaux vivaient encore en France, d'où elles n'ont pas tardé de disparaître. L'une (*hyena fossilis*) se rapporte à notre hyène tachetée par tous ses caractères ostéologiques, mais elle était d'un tiers plus grande. L'autre (*hyena vulgaris*) ne différait en rien de notre hyène rayée, dont elle est probablement le type.

Au mois de juin 1836, on trouva près d'Appelsheim, dans le grand duché de Hesse-Darmstadt, dans une fouille à vingt pieds de profondeur, la tête d'un animal qui ne put être rapportée à aucune des espèces ou même des genres vivants. On trouva aussi un humérus ou os du bras, deux phalanges, et l'on découvrit ensuite une omoplate. Cette tête était armée de deux longues défenses placées, contre toute analogie avec ce que l'on connaît d'animaux vivants ou fossiles, non à la mâchoire supérieure, mais à l'inférieure; non à la place des canines, mais à celle des incisives; non dans une position relevée vers le ciel, mais baissées vers la terre; non saillantes de la bouche, mais sortant au menton par deux trous percés dans la lèvre inférieure.

Cette étrange découverte, faite par le docteur Klippstein, qui dirigeait les fouilles, éveilla l'attention de la plupart des savants de l'Europe, et chacun s'évertua pour juger, par les fragments que je viens de vous nommer, à quelle classe pouvait appartenir cet être si extraordinaire. M. Buckland en fit un morse ou un phoque; quant à ce dernier amphibie, il n'y a pas moyen d'y penser, car l'humérus, l'omoplate et les phalanges de l'animal fossile ne peuvent, en aucune manière lui convenir. Les défenses ont bien quelque ressemblance de forme avec les dents d'un morse, mais leur place exclut toute analogie, et tout le reste du fossile ne peut convenir à ce genre. M. G. Cuvier, ne jugeant de ce monstre que par quelques fragments d'os précédemment trouvés, en avait fait un tapir et un pangolin gigantesques. C'était approcher de la vérité autant qu'on le pouvait avec si peu de matériaux. M. de Blainville crut voir une sorte d'éléphant; quelques auteurs allemands, une baleine, etc.

Quant à moi, je pense que le dinothérion géant (*dinotherium giganteum*) que je mets sous vos yeux, n'était rien autre chose qu'une taupe monstrueuse, ou du moins un animal qui lui était très voisin par les formes générales du corps, et plus encore par ses habitudes. Ses dents prouvent qu'il vivait de racines charnues, de rhizomes, et autres parties souterraines de végétaux; les énormes cavités qui recevaient les muscles du nez annoncent qu'il avait une grosse et courte trompe, ou plutôt un groin comme celui du cochon et de la taupe, propre à fouiller la terre. Ses défenses lui formaient une pioche puissante, avec laquelle il brisait les racines d'arbres et enlevait les pierres qui l'eussent gêné dans ses fouilles ; aussi l'on peut juger, par le développement de son occiput, que les muscles prodigieux qui mouvaient sa tête donnaient à cette pioche une force écrasante.

— Mais ceci ne prouve pas qu'il avait les mœurs souterraines d'une taupe?

— Voici ce qui vous le démontrera. Ses os frontaux sont courts, forts et très larges, comme ceux des animaux qui sont obligés de pousser la tête en avant en fouillant la terre. Ses yeux sont extrêmement petits en comparaison de ceux de tous les autres animaux, et en ce point, il ressemblait à la taupe plus qu'à aucun autre. Son omoplate, longue et étroite, comme celle de tous les animaux qui emploient leurs pattes antérieures à des mouvements constants et pénibles, demandant une grande force musculaire, est exactement semblable à celle d'une taupe. La seconde phalange du pied de devant a sa facette articulaire très superficielle, d'où il résulte que, ainsi que la taupe, le dinothérion ne pouvait marcher sur la pointe des doigts, mais sur le bord extérieur de la main. Enfin,

la seconde phalange de ce même pied de devant est profondément entaillée à sa partie antérieure, et vous remarquerez qu'on ne retrouve ce caractère que dans trois animaux vivants, qui, tous trois, fouissent le sol et habitent des terriers; ces animaux sont : la taupe commune, la taupe dorée du Cap ou chrysochloris, et le pangolin.

— Il me semble, en effet, que vos analogies sont



DINOTHÉRION GÉANT.

assez concluantes; quelle taille avait votre taupe? Était-elle plus grande que celle de mon jardin?

— Hélas! vous tombez juste sur le côté faible de mon affaire; c'est comme une fatalité.

— Mais enfin...

— Eh bien! puisqu'il faut vous le dire, ma taupe, en la faisant petite autant que possible, avait douze à quinze pieds de hauteur, et dix-huit à vingt pieds de longueur; c'est-à-dire qu'elle était beaucoup plus grande que le plus grand des éléphants de l'Inde. Sa tête seule avait cinq pieds de longueur et trois et demi de largeur. Du reste, on vient de trouver dernièrement, en Bavière, une seconde espèce de dinothérion (*dinotherium bavaricum*) beaucoup plus petite, n'étant guère que deux ou trois fois plus grosse qu'un bœuf.

Les oiseaux sont nombreux pendant cette époque, mais leurs espèces sont très difficiles à caractériser, parce que leurs os légers et fistuleux sont fragiles et qu'on les trouve presque toujours très fracturés. Parmi les oiseaux de proie, se trouvait un vautour, animal lâche, paresseux et lourd, ne se nourrissant que de cadavres corrompus et des restes des mammifères carnassiers.

Parmi les passereaux, on reconnaît parfaitement des grives et des merles, qui, au printemps, devaient faire retentir les forêts de leurs chants d'amour, et vous observerez que ce sont les premiers chanteurs

agréables dont on retrouve des restes. Cependant on doit croire, en jugeant par analogie, que dès long-temps, peut-être dès la quatrième ou cinquième période, la voix de la fauvette et du rossignol avait troublé le silence des bocages.

Voici une hirondelle voyageuse, qui cherche en vain la cheminée ou la croisée protectrices, qui, plus tard, abriteront le nid qu'elle bâtit avec tant d'adresse pour loger chaudement sa petite famille. Elle a donné aux hommes la première leçon d'architecture, ou plutôt de maçonnerie, en établissant son habitation dans les grottes peu profondes et dans les trous de rocher. Des corbeaux et des pigeons, quoique de races bien différentes, vivaient en bonne intelligence sur les vieux chênes des forêts; les bécasses se retiraient dans les buissons, et la caille, la perdrix et le faisan, tous trois modèles des bonnes mères de famille, échauffaient leurs nombreux petits sous leurs ailes protectrices et les promenaient dans la plaine. Les oiseaux aquatiques dont on retrouve les fragments les mieux conservés, sont les goélands aux ailes longues et blanches, et les canards qui se plaisent dans les roseaux des vastes étangs.

Les poissons de cette époque ne sont connus que très imparfaitement, ainsi que les crustacés. « Si ces animaux sont rares dans les dépôts de cette époque (disent les géologues, qui ne perdent jamais de vue leurs cataclysmes), c'est que la plupart de ces dépôts se sont formés à la suite de transports plus ou moins violents, auxquels leurs dépouilles ont rarement résisté. » Quant à moi, il me paraît beaucoup plus simple d'attribuer la rareté et le mauvais état de ces dépouilles aux deux causes que voici : 1° si leurs os sont rares dans les dépôts, c'est parce que les eaux des fleuves, des lacs et des mers occupaient alors les mêmes places qu'aujourd'hui, ou à peu près, et que, par conséquent, les dépouilles de ces animaux sont dans des couches de terrains encore ensevelies sous les eaux; 2° ceux que l'on trouve ayant été rejetés sur les bords par les courants ou le flot des tempêtes, y ont resté long-temps exposés à l'air et à la dent des petits carnassiers avant d'être recouverts par des graviers ou de la vase, d'où il résulte qu'ils ont dû être détruits en grande partie, et le reste endommagé au point de n'être guère reconnaissable. Je ne vois pas pourquoi, quand on peut expliquer des faits par des causes simples, naturelles, et encore agissantes, on va bouleverser sans nécessité notre pauvre globe par des révolutions aussi nombreuses qu'invraisemblables.

Et à propos des explications un peu hasardées, voici un fait qui y a donné lieu plus qu'aucun autre. On trouve, en quelques endroits de l'Allemagne, sur des roches qui paraissent avoir été autrefois de la vase, des empreintes de pieds extrêmement singulières, et qui ont beaucoup occupé nos géologues. Celles des pieds de devant sont toujours très légères, et celles des pieds de derrière très profondes; on pourrait en conclure que l'animal marchait en portant son corps sur le train de derrière, à la manière des kangourous ou de quelques autres marsupiaux; c'était probablement un quadrumane, car ces impressions ressemblent à celles d'une main dont le pouce, surtout aux pieds de derrière, était recourbé en arrière d'une manière fort étrange; tous ses doigts, à l'exception du pouce, étaient armés d'ongles pointus; ces animaux vivaient en famille, car on trouve constamment de grandes empreintes avec des moyennes et de tout à fait petites. Les plus grandes impressions des pieds de derrière ont jusqu'à dix pouces neuf lignes, ce qui suppose un animal plus grand qu'un homme; on en trouve de cinq pouces huit lignes, de huit pouces sept lignes, et enfin d'un pouce et demi, les doigts et la paume compris. Sa marche était légère, car dans les grandes empreintes, le pied de devant est éloigné du pied de derrière, d'un pied, neuf pouces, neuf lignes. On a nommé cet animal inconnu, *chirotherium barthii.*

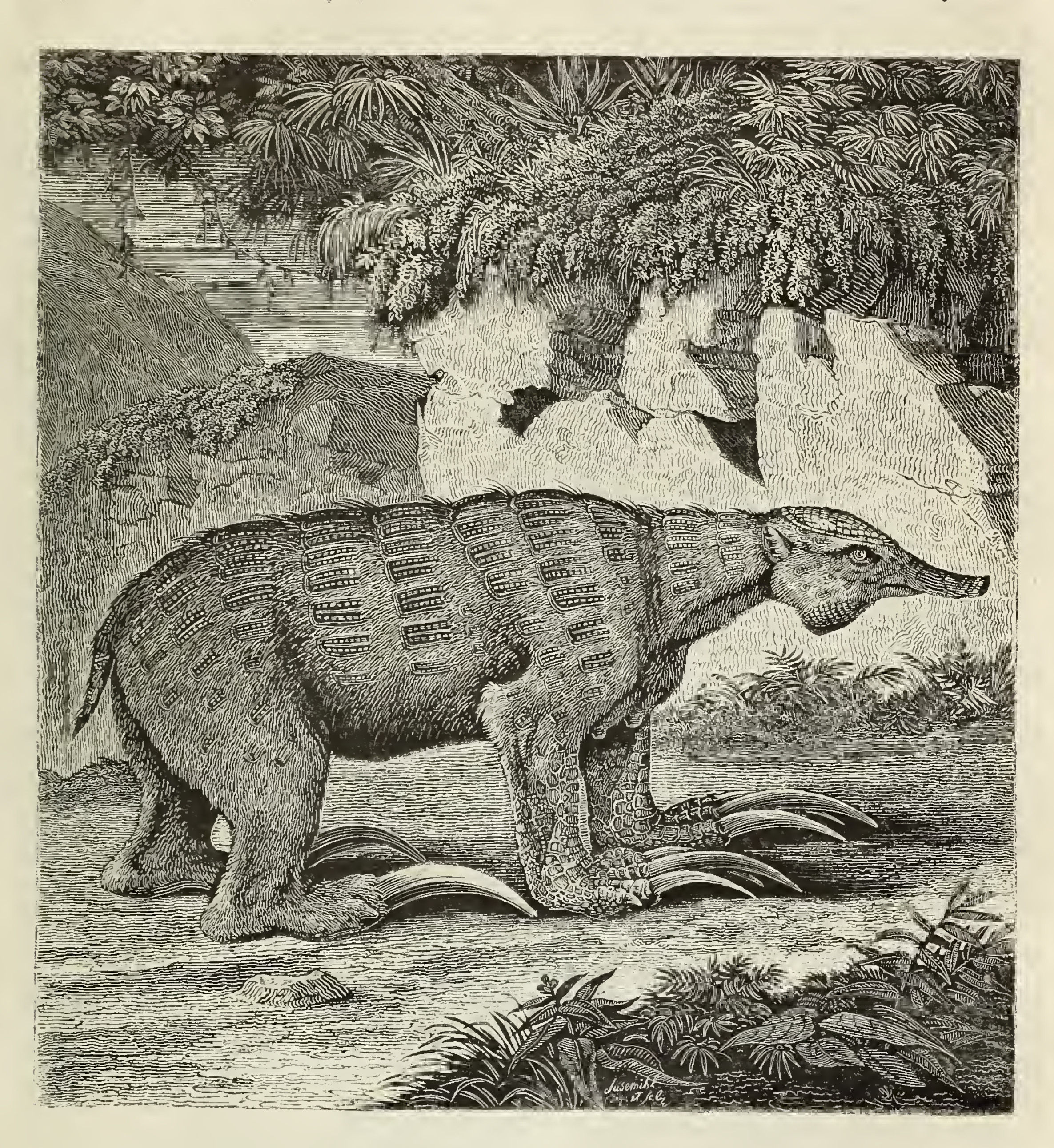
MM. Kaup, Barthe, Honhpaum et Wiegmann, pensent que cet animal était un kangourou; M. Berthold croit que c'était un amphibie; nos géologues français soutiennent que c'était un ours; et moi je ne sais ce que cela pouvait être.

Vous voyez qu'à mesure que nous avançons vers les temps historiques, la nature prend peu à peu la physionomie qu'elle a conservée jusqu'à ce jour. S'il existe encore quelques reptiles, à l'exception de deux espèces perdues (*palæosaurus* et *thecodonsaurus*), ce sont tous des tortues et des crocodiles, enfants privilégiés de la nature, car ils ont paru les premiers et finiront probablement les derniers, ce qui tient à leur organisation vivace. Les tortues surtout offrent des exemples étonnants de vitalité. Si on leur crève les yeux, par exemple, il leur en *repousse* d'autres tout aussi bien conformés que les premiers. J'ai conservé, dans mon jardin, pendant six mois, une tortue de terre à laquelle j'avais entièrement vidé le crâne de sa cervelle. Cela ne l'empêchait pas de se promener, de manger et de remplir comme de coutume toutes les fonctions de l'animalité. Elle eût sans doute vécu plus long-temps, si les froids d'un hiver rigoureux n'étaient venus la tuer.

Cependant on trouve encore à cette époque des animaux monstrueux par leur taille et la singularité de leurs formes. Tels sont le mégalonix et le mégathérion, tous deux anciens habitants de l'Amérique et contemporains des mastodontes.

Le premier (*megalonix jeffersonii*) avait à peu près la taille d'un bœuf. Il semblait avoir été formé par des fragments enlevés aux fourmiliers, aux tatous, aux kabassous, et aux paresseux. Ses oreilles étaient longues; son museau assez pointu; ses mâchoires étaient armées de dents cylindriques comme dans les tatous; ses jambes étaient exactement comme celles d'un fourmilier, mais elles se terminaient par des pieds de kabassou. Il avait deux doigts courts, gros, armés d'ongles très forts et pouvant se fléchir tout à fait au-dessous comme dans les paresseux; le doigt index était plus grêle, armé d'un ongle moins puissant. Sa marche était aussi lente que celle de l'aï ou de l'unau, et il se nourrissait en partie de végétaux et de cadavres. Cet animal grimpait-il sur les arbres? C'est ce que ferait croire sa conformation, si sa masse ne semblait s'y opposer. Comme l'éléphant, il avait les mamelles placées sur la poitrine. Il ne faisait qu'un petit, qu'il portait sur son dos, ce qui suppose des mœurs douces et des affections de famille. Il devait habiter les antres des rochers. Le *megalonix laqueatus* était une autre espèce du même genre, et n'en différait que par sa taille plus petite.

Le mégathérion (*megatherium Cuvieri*) est le plus rare des animaux fossiles; il n'en existe encore que trois squelettes, qui ont été trouvés au Brésil, au Paraguay et au Pérou. Le plus complet orne le cabinet d'histoire naturelle de Madrid. Cet animal est encore plus extraordinaire que le précédent. Il a la tête d'un aï, mais son museau s'allonge en une sorte de trompe courte et musculeuse, propre à fouiller la terre, à la manière d'un groin de cochon. Sa mâchoire inférieure porte, vers le milieu de sa longueur, une forte proéminence osseuse, qui, probablement était recouverte d'un écusson écailleux. Il a les épaules et les formes générales des paresseux, mais ses jambes, excessivement grosses, ont beaucoup plus de rapport avec celles des pangolins; celles de derrière surtout sont énormes. Ses pieds sont



LE MÉGATHÉRION.

obliques, très grands, de la grosseur de sa tête; ceux de devant, semblables à ceux d'un tatou géant, sont composés de cinq doigts, dont deux cachés sous la peau; les trois autres, fort gros, armés d'ongles puissants propres à fouiller la terre. Les pieds de derrière ont beaucoup d'analogie avec ceux des paresseux, mais ils n'ont qu'une griffe très longue et fort grosse. Son corps est grand comme celui d'un moyen éléphant, haut de huit pieds sur le garrot, long de treize à quatorze, massif, recouvert, comme celui des tatous, de bandes écailleuses, mais interrompues et entremêlées de poils. Son ventre est gros; sa queue, très courte et très épaisse, a également des écussons écailleux, mais ils ne sont point en forme d'anneaux ou de verticilles. Comme le mégalonix, il a la marche très lente, les mamelles placées sur la poitrine, et il ne fait qu'un petit qu'il porte sur son dos. Il devait aussi habiter les cavernes et les antres des rochers, ou peut-être, avec ses ongles énormes, se creusait-il un terrier. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il s'en ser-

vait pour fouiller la terre et arracher les racines dont il se nourrissait et qu'il ramassait avec sa courte trompe.

*Deuxième époque.*

C'est à cette époque, caractérisée par les dépôts d'alluvions modernes, que finissent les temps antédiluviens et que vont bientôt commencer les temps historiques. La plupart des animaux monstrueux dont je vous ai parlé, vont disparaître peu à peu, et les autres se modifieront de manière à devenir tels qu'ils sont aujourd'hui. Les continents existent, comme à présent, et une carte de la terre, faite dans ce temps-là, ne différerait guère de celles que nous tracent nos géographes que par quelques détails peu importants.

Vous vous attendez à voir bientôt paraître l'homme, et vous ne vous trompez pas. Mais, comme vous devez aussi vous y attendre, il a été précédé par sa caricature matérielle, par sa grimace, si vous voulez, car voilà un singe qui saute de branche en branche dans les forêts de la Provence.

— Quoi, des singes en France!

— Oui, monsieur; et comme je vous l'ai déjà dit, c'est en Provence que le naturaliste Latet en a trouvé les premiers ossements, en 1837.

Mais chut! approchez doucement, car je vais vous montrer, dans cette caverne des environs de Liége, un être que sans doute vous reconnaîtrez; c'est lui que j'ai restitué et que vous voyez dessiné sur la première page de ce numéro du *Magasin Universel*.

— C'est l'homme fossile?

— Oui, monsieur.

— Vous l'avez fait terriblement ressemblant à un singe!

— Que voulez-vous! il était comme cela, et, dussé-je vous étonner, les caractères de sa race se retrouvent, mais isolément, dans la nature vivante.

— Voilà qui me paraît plus fort! quoi, cette tête à museau avancé.....

— A été servilement calquée par moi sur un crâne fossile trouvé dans les sables de Baden, près de Vienne. D'ailleurs, des nègres éthiopiens vous offrent encore la même figure.

— Et ces jambes grêles, sans cuisses ni mollets, ces pieds plats d'une longueur disproportionnée.

— Si vous vous donnez la peine d'ouvrir la grande édition du voyage du capitaine Dumont-Durville, vous verrez, dans les belles gravures qui l'accompagnent, que les habitants du port du roi Georges et de beaucoup d'autres contrées de l'Océanie, ont moins de fesses, de cuisse et de mollet que mon homme fossile, et qu'ils ont le pied aussi long et aussi plat.

— Mais cet orteil qui se détache des autres doigts de pieds à la manière du pouce d'une main?

— Si vous avez vu des sauvages du Brésil, ou même de quelques peuplades des environs de Cayenne, ou tout simplement les Charruas qu'on a si indignement laissés mourir de chagrin dans un dur esclavage, à Paris, dans la ville de la liberté, vous aurez sans doute remarqué qu'ils avaient le pouce des pieds séparé, et presque opposable aux autres doigts. Aussi sont-ils excellents cavaliers, parce qu'avec ce pouce du pied ils saisissent solidement leur étrier de corde.

— Mais, monsieur, je n'ai jamais vu d'homme velu comme un ours.

— C'est vrai, parce que le long usage des habits a usé ce premier vêtement que la nature avait donné aux hommes. Lisez l'Écriture, monsieur, et vous verrez qu'Ésaïi était velu comme un chevreau. Il existe encore aujourd'hui un bon nombre d'individus qui ne lui céderaient guère sous ce rapport.

— Pourquoi lui avez-vous mis à la main une hache de pierre?

Parce que, dans la même caverne de Chokier, près de Liége, on a également trouvé, pêle-mêle, avec des ossements d'hommes, de rhinocéros, d'ours des cavernes, etc., divers objets d'une industrie humaine qui ne fait que commencer, tels que : une aiguille faite avec une arête de poisson; un os taillé en pointe et portant d'autres traces de coupures; des morceaux de silex taillés en flèches, en couteaux, en hache; et des os ouvragés de diverses manières. Dans des dépôts de la même époque, c'est-à-dire dans d'autres cavernes, on a également trouvé des vases grossiers en terre cuite au soleil, et d'autres vases de cornes de bœufs diversement façonnés. Dans des alluvions plus modernes, il n'est pas rare de rencontrer des canots creusés dans des troncs d'arbres au moyen du feu.

— A votre compte, on aurait trouvé des hommes fossiles dans beaucoup de localités.

— Par exemple, dans les cavernes de Bize, de Pondres, de Souvignargues, de Durfort et de Nabrigas; dans différentes cavernes de la province de Liége, à la Guadeloupe, etc., etc. Vous remarquerez que les ossements humains de ces divers endroits appartiennent généralement à des races qui diffèrent complètement de celles qui vivent aujourd'hui en Europe. Ainsi, les têtes trouvées dans les sables de Baden, celles sur lesquelles j'ai calqué mon homme fossile, ont de l'analogie avec les races nègres africaines, mais avec un museau encore plus proéminent. Celles que l'on a déterrées sur les bords du Rhin et du Danube paraissent moins anciennes; elles commencent à ressembler moins à des singes, mais bien à des têtes de Caraïbes et des anciens habitants du Pérou et du Chili.

—Voilà pourtant des faits positifs. Comment se fait-il donc que l'Académie des Sciences refuse encore de croire à l'existence d'anthropolites ou hommes fossiles?

— C'est parce que... comprenez-vous bien?... la philosophie... entendez-vous cela?... les idées religieuses et politiques... vous sentez?... Et puis l'opinion du maître George, qui vient de mourir... voici qui est clair, j'espère... et c'est précisément pour toutes ces raisons que l'Académie n'y croit pas.

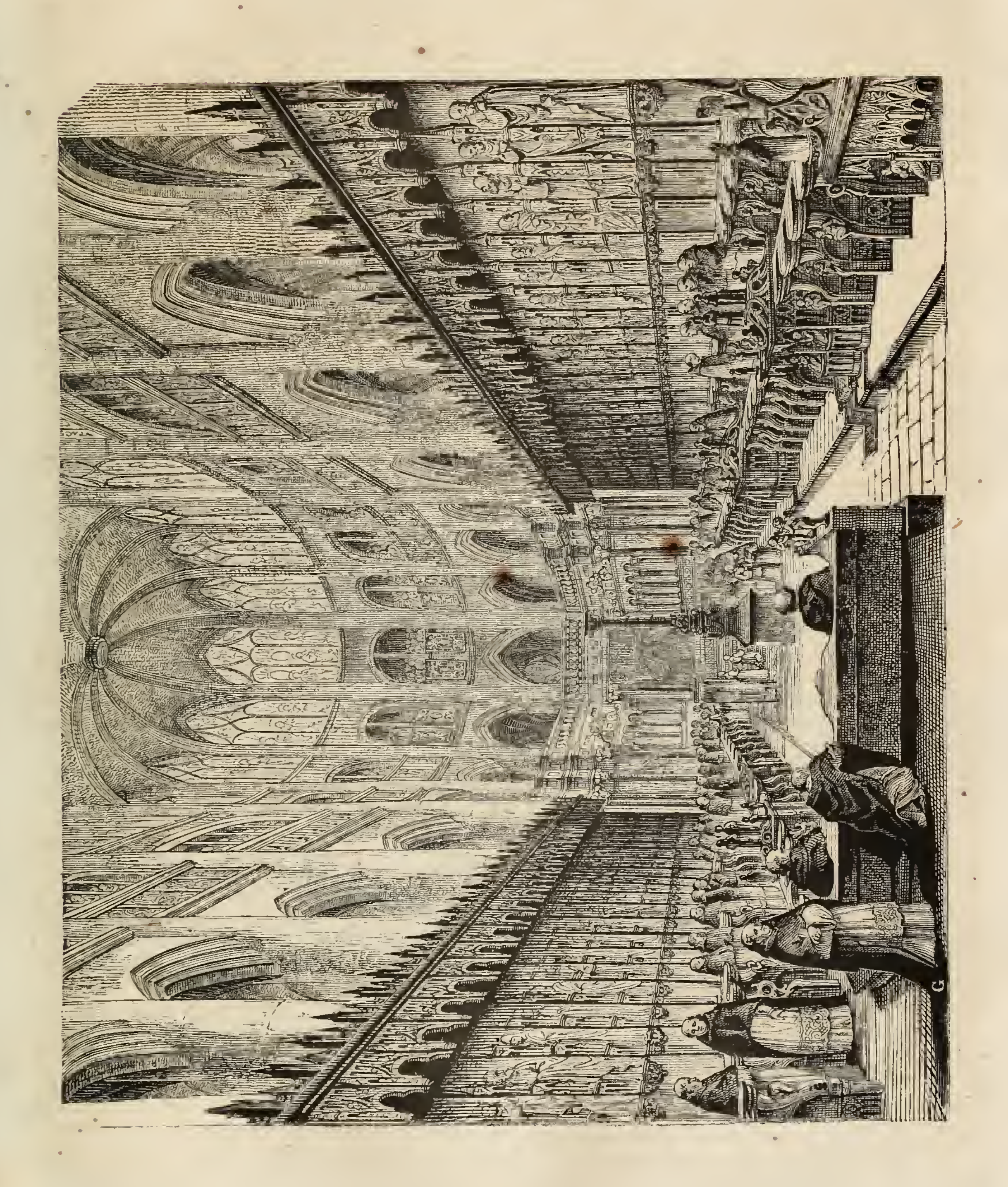
— Je vous assure que je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites là.

— Eh bien, relisez mon article avec attention, saisissez-en l'esprit, suivez le doigt de Dieu dans l'ordre des temps et de la création, et je n'aurai plus rien à vous dire. Voilà tout.

Boitard.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Git-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide et Pelluard.

## SALON DE 1838.



Intérieur de la cathédrale d'Auch par Renoux.

## SALON DE 1838.

INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'AUCH, PAR RENOUX.

Les esprits les moins prévenus ont pu se convaincre cette année de la décadence rapide qui se manifeste en France dans les arts; c'est là un fâcheux symptôme, mais si évident, si malheureusement vrai, qu'on chercherait en vain à le dissimuler. Nous avons voulu visiter le salon de 1838, examiner de près ce vaste étalage de tableaux qui se renouvelle annuellement; nous avons parcouru ces longues galeries du Louvre où naguère se pressaient tant de chefs-d'œuvre enlevés aux capitales de l'Europe, et, il faut bien le dire, sauf de louables exceptions, ces toiles badigeonnées, entassées les unes sur les autres, n'offrent à l'œil qu'un aspect désolant et d'une désespérante nullité.

Ce qui vous attriste surtout, c'est moins la quantité innombrable des exposants que l'infériorité réelle des objets exposés; on ne peut se faire une idée de ce bizarre amalgame, de ce pitoyable mélange de pauvres conceptions! Que voulez-vous? Messieurs les artistes se fient à la béatitude d'un public complaisant qui se laisse éblouir par des tableaux faits à coups de brosse, représentant force batailles, force massacres, des guerriers, puis des apothéoses et des lauriers verdoyants. Avec quelle admirable sérénité ne le voyons-nous pas, ce bon public, arpenter tous les ans les salles de l'exposition! Avec quelle persévérance il traverse cette atmosphère de poussière qui étouffe! Comme il s'extasie devant un chien immobile, devant une fontaine sans murmure! Comme il défend sa place devant un cadre insignifiant! Comme il résiste au pas pressé de la foule devant une toile grisâtre! Un paysage attire-t-il l'attention générale, vous pouvez être sûr que la partie potagère du règne végétal y est convenablement traitée; c'est habituellement une plantation de chicorées ou de laitues qui enlève tous les suffrages. Cependant, répétons-le, il y a des exceptions, et les gracieux paysages de MM. Rémond, Esbrat, etc., qui rappellent la manière large de Salvator Rosa, semblent mériter la vogue qu'ils obtiennent.

Ensuite, quelques toiles nous ont paru dignes d'un examen attentif. La peinture d'église est incontestablement la plus remarquable au salon de 1838; car, dans les sujets profanes, si nous en exceptons la *Médée* de M. Delacroix, riche morceau de couleur, mais où se montrent des disproportions par trop saillantes, si nous en exceptons cette composition d'un esprit sans règle et une dixaine de tableaux bien étudiés, on peut dire hardiment que l'art païen a été exploité par des peintres d'enseignes et des faiseurs de paravents.

On a mieux compris l'art chrétien. C'est chose trop redite que c'en est fait depuis long-temps de la peinture religieuse comme de la foi chrétienne, et que rien aujourd'hui n'est plus possible en ce genre; il n'est pas exact d'avancer que le sens de l'art chrétien s'est perdu dans des œuvres théâtrales et mesquines, ou qu'il n'a subsisté que de traditions communes; plusieurs de nos peintres ont gardé ce sens naïf, cet idéal sacré, et souvent ils ont mis dans leurs ouvrages, inspirés par les maîtres, autant de création que d'imitation. Sans doute, à notre époque un peu sceptique, il ne faut pas attendre des pages sublimes d'inspiration, telles qu'on les produisait au moyen-âge; il y a loin de la vie des peintres de nos jours à celle des véritables artistes chrétiens; nous savons tous que Louis de Vargas ne méditait jamais un sujet religieux qu'au pied de l'autel, et après s'être préparé par les sacrements à l'accomplissement de son œuvre. Il mérita le surnom de Raphaël espagnol. Ces pratiques de sainteté furent imitées par Joannès qui ne produisit jamais un sujet mythologique; il n'avait d'autre lit que le cercueil qu'il s'était choisi d'avance; il se préparait aussi par les sacrements et les macérations de la pénitence à l'exécution des chefs-d'œuvre dont il enrichit les églises de Valence. Les peintures de Murillo révèlent l'artiste simple, à la foi naïve, dont les travaux ne furent interrompus que par l'austérité des pratiques ascétiques. Murillo voulut être inhumé dans une église au pied de la *descente de croix* de Campana qu'il considérait comme une des merveilles de l'art chrétien. Lesueur est, sans contredit, l'artiste le plus religieux qu'ait eu la France; eh bien, Lesueur mourut à trente ans; il vécut comme un saint et s'éteignit dans un cloître. Il y a loin, bien loin, de ces croyances vives, ferventes, à l'examen et au doute qui maintenant dévorent les sociétés.

On parle beaucoup du *Daniel dans la fosse aux lions*, de M. Ziègler; c'est en effet le morceau capital du salon. Le sujet du tableau de M. Ziègler est emprunté au chapitre 6 du prophète Daniel : « Le Seigneur a envoyé son ange, et il a fermé la gueule des lions, parce que j'ai été trouvé innocent devant lui. » Daniel ayant refusé les honneurs divins à Darius, est condamné à la fosse aux lions; il est là, debout, le saint personnage, les yeux et les bras élevés vers le ciel; il met sa confiance dans le Seigneur. A gauche, un ange apparaît, et devant lui se précipite un lion rugissant. L'expression de la physionomie de Daniel est belle; M. Ziègler a mieux fait que ses devanciers; n'avait-on pas jusqu'ici envisagé le grand prophète comme une espèce de gardien de ménagerie, en bonne intelligence avec ses lions?

M. Renoux a voulu reproduire les magnifiques boiseries du chœur de la cathédrale d'Auch. Riche et bel édifice que cette église métropolitaine de Sainte-Marie d'Auch! Laissons parler M. Sentetz, à qui l'on doit une *notice descriptive et historique* du somptueux monument : « Le corps entier du bâtiment est bâti de grandes pierres de grès, admirablement taillées; son style est celui du quinzième siècle. Simple dans son ensemble et riche de détails, l'église d'Auch présente un caractère parfaitement conforme à l'objet de sa consécration; elle est divisée en trois nefs, coupées par une allée, et forme une croix latine dont le sommet, terminé par un hémicycle, donne l'idée des anciennes basiliques. Les sculptures qui décorent extérieurement les renforcements des portes, sont remarquables par leur travail, et dans quelques parties par la légèreté des formes. Une inscription placée dans les frises de la porte méridionale indique que c'est à l'archevêque François II, de Clermont, qu'est due la construction de ces por-

tes, environ l'an 1513; on voyait autrefois ses armoiries sur presque tous les piliers du midi; elles furent effacées pendant la révolution. La porte septentrionale était ornée des armoiries du cardinal de Tournon, auquel la ville d'Auch doit la fondation de son collége qui fut long-temps célèbre. Les chapelles sont séparées les unes des autres par des murs auxquels sont adossés des autels en pierre, bois ou marbre, et décorés d'ordre d'architecture moderne, dans le goût des dernières années du règne de Louis XIII et des premières de Louis XIV. »

L'intérieur du chœur de la cathédrale d'Auch est garni de deux rangs de stalles sur ses trois côtés, celui du jubé et ceux des basses nefs. Les stalles sont en chêne; leur ensemble est un chef-d'œuvre de sculpture gothique moderne. Sur chaque haut dossier on voit sculptée en demi-relief une figure de l'ancien ou du nouveau Testament, de quelque saint, ou de quelque personnage symbolique du christianisme. Chacune de ces figures est posée sur un cul-de-lampe, décoré de petits bas-reliefs ou d'arabesques du plus joli travail. Les hauts dossiers sont séparés les uns des autres par des pilastres chargés de petits bustes placés dans des niches, surmontées de campanilles et d'autres ornements d'un fini précieux. La menuiserie de ce chœur fut achevée en 1529, ainsi que l'indique une inscription gravée sur la première basse stalle de gauche en entrant. Le pupitre, construit au milieu du chœur, est de la même époque, mais il a éprouvé quelques dégradations.

Les chapelles, la grande nef, le chœur et les deux branches de la croix sont éclairées par des croisées bordées d'arabesques; les couronnements sont en verre de couleur. Les vitraux des chapelles correspondantes aux nefs latérales du chœur, forment de grands tableaux représentant des personnages de l'ancien et du nouveau Testament; dans le soubassement du plan d'architecture qui fait le fond de chaque vitrail, se trouvent de petits cadres reproduisant des traits historiques relatifs aux personnages des grands tableaux. Ici, sur un premier vitrail, c'est toute l'histoire d'Adam et d'Ève, l'expulsion du paradis, la condamnation au travail; puis la bénédiction de Jacob à côté d'une sybille; Jérémie et Daniel assistent à la naissance de Jésus-Christ; Abraham, Melchisedec, saint Paul se coudoient avec la sybille de Samos, et saint Mathieu donne la main à la sybille de Tibur. Les sybilles, on le sait, étaient en vénération, même dans l'opinion des pères de l'église; saint Jérôme, saint Augustin les considéraient comme parlant quelquefois d'inspiration divine; il ne faut donc pas s'étonner de les trouver mêlées avec les prophètes. Du reste, l'église d'Auch n'est pas le seul monument chrétien où l'on rencontre ce mélange, et les anachronismes dans les sujets sont des défauts inhérents à la première période du seizième siècle.

Tel est l'ensemble du monument qui a fixé les regards de M. Renoux, telles sont les magnificences qu'il a jugées avec raison dignes de son pinceau. On suit avec un indicible intérêt la vie de ces artistes qu'une vocation irrésistible pousse vers de sérieuses études; on aime à les voir, enfants encore, lutter contre mille obstacles, les briser à force de persévérance et de talents. M. Renoux atteignait à peine sa quinzième année lorsqu'il perdit son maître, le seul qu'il ait jamais eu; la peinture avait pour ce tout jeune homme un attrait puissant, indéfinissable, que ne put effacer l'opposition violente de sa famille. Désespérant de vaincre les antipathies de ses parents, Renoux quitte le toit paternel; il parcourt les villes, visite les monuments riches en chefs-d'œuvre; dès ce moment, sa résolution est inébranlable, et le jour où il prit la palette pour reproduire l'intérieur de l'église de Louviers et les casemates du Château-Gaillard, ce jour-là, Renoux put s'écrier avec le Corrège : *anch' io son pittore!* « Et moi aussi je suis peintre! » Ces deux tableaux, exposés au Louvre, en 1821, furent acquis par la société des Amis des Arts, et valurent à leur auteur la seconde médaille d'or.

Deux ans plus tard, à l'exposition de 1823, on voyait la foule se porter devant une magnifique toile, aux teintes sévères et grandioses; c'était *l'intérieur de Saint-Étienne-du-Mont*, par Renoux. Aussi le gouvernement s'empressa-t-il d'acheter ce tableau et d'accorder à M. Renoux la première médaille en or, noble récompense de ses veilles laborieuses et de ses consciencieux travaux. Toutes les productions de Renoux ont été recherchées avec empressement; M. Du Sommerard, ce savant antiquaire, a enrichi sa belle collection d'une toile de Renoux; on en voit d'autres au château de Compiègne, au palais du Luxembourg et dans beaucoup de cabinets d'amateurs distingués.

Le musée de Versailles, où tant de pauvretés se pavanent, où tant de médiocrités sont entassées, renferme huit tableaux de Renoux; nous devons le dire, la plupart de ces tableaux sont vraiment remarquables; ils font contraste avec les placards de couleurs rouges, jaunes et noires qui fatiguent la vue dans la vieille résidence du grand roi; la *reddition du Luxembourg* est surtout digne des plus grands éloges; nous ne saurions trop approuver la décision qui a fait placer cette œuvre brillante à l'exposition du Louvre; le public, nous en avons été plusieurs fois témoins, ne se lasse pas d'admirer la *reddition du Luxembourg*, et c'est le plus solennel succès auquel un artiste puisse prétendre.

L'*intérieur de la cathédrale d'Auch* se distingue par d'éminentes qualités; une sévérité de couleurs qui coïncide merveilleusement avec la majesté du lieu; les teintes y sont ménagées avec talent, avec une connaissance profonde des ressources du pinceau; rien n'y est affecté; on reconnaît une main habile, exercée; on s'aperçoit que l'artiste s'est inspiré à l'école des maîtres dans l'art religieux, école sublime dont M. Renoux a emprunté les formes, le fini des détails, l'harmonie parfaite de l'ensemble. Pour donner plus de vie à sa composition, pour animer sa toile en quelque sorte, l'artiste a fait une précieuse découverte, d'une vive curiosité pour nous, qui aimons avec passion les savantes recherches historiques. C'est la copie du procès-verbal de réception du roi de Navarre, Henri II, et de sa femme, Marguerite de France, comme chanoine et chanoinesse du chapitre de la métropole; ce document est demeuré inconnu à presque tous les historiens; en voici quelques fragments :

« L'an 1527, le mardi, dernier jour de décembre,

veille de la circoncision de J.-C., vinrent les sérénissimes Henri, roi, et Marguerite de France, reine de Navarre, comtes d'Armagnac et de Fezensac, et seigneurs d'autres lieux; ils avaient quitté le Béarn pour se rendre à Auch, capitale des comtés d'Armagnac et de Fezensac. A leur arrivée, le clergé et le peuple allèrent à leur rencontre, en grand honneur et processionnellement, vêtus des chapes de l'église et des insignes des différentes magistratures; on leur fit une magnifique réception. Le roi entra le premier; il embrassa humblement la croix, et prêta serment sur le livre de la ville, promettant d'observer les coutumes et les priviléges d'icelle. Le peuple et le clergé l'accompagnèrent ensuite jusqu'à l'église cathédrale de Sainte-Marie et au maître autel, puis revinrent en même ordre et processionnellement pour aller à la rencontre de la reine et la recevoir, laquelle entra en même façon dans la ville et dans l'église; ensuite le roi et la reine se retirèrent au palais archiépiscopal où ils se logèrent. Le lendemain, qui fut le premier janvier, tous les deux se rendirent à l'église Sainte-Marie, et ils entrèrent dans la salle capitulaire, pendant que tenaient chapitre de vénérables et très religieux hommes et seigneurs. Là, le sieur Bernard Fabri proposa au seigneur comte de le recevoir chanoine, et il offrit de lui donner la prébende du pain et du vin, comme à l'un des chanoines de l'église. Les seigneurs comte et comtesse jurèrent alors et lurent la formule du serment écrite dans le livre du martyrologe, et ledit serment ayant été ainsi prêté dans la forme par lesdits sieurs comte et comtesse, les chanoines les reçurent dans le chapitre, leur assignant un siége et une stalle dans le chœur. Et le sieur Fabri remit en signe de prise de possession au seigneur comte, *le surplis et l'habit de saint Augustin que portent les mêmes chanoines;* ledit Fabri en investit le seigneur comte; il lui donna aussi l'aumusse et la mit à son bras. Ces cérémonies étant achevées, les seigneurs comte et comtesse sortirent du chapitre, le comte restant couvert du surplis et de l'aumusse, et deux chanoines revêtus de leurs chapes l'amenèrent au maître-autel, le tenant par le bras; là, le seigneur comte, la tête découverte, embrassa humblement l'autel, et semblablement fit la comtesse, et avec respect et humilité, se recommandant à Dieu et offrant à la vierge Marie un écu d'or au coin du soleil. Ensuite le seigneur comte approchant du chœur de l'église, les chanoines marchant à gauche en venant du maître-autel, le firent asseoir et l'installèrent en signe de possession dûment acquise. »

M. Renoux a suivi mot à mot ces passages du procès-verbal; il en a reproduit sur la toile les moindres détails, avec une fidélité scrupuleuse et une stricte exactitude, qui font le plus grand honneur à son talent. A nos yeux, M. Renoux a donc le double mérite d'être historien exact et précis, artiste éminent, plein d'avenir et de succès. A. Mazuy.



Un gueux de mer sous Philippe II.

## UN GUEUX DE MER SOUS PHILIPPE II.

Pendant la longue lutte du protestantisme contre le principe monarchique et catholique, lutte qui couvrait l'Europe de ruines et de cadavres, qui dépeupla des villes et éteignit des populations entières, aucun peuple ne montra une plus froide intrépidité, un courage plus tenace que le peuple hollandais. Ayant à combattre les vieilles bandes espagnoles de Mondragon, de don Emmanuel Verdugo, du prince de Parme, d'Alvare de Tolède, surnommé le duc d'Albe, ce peuple, jusqu'alors si calme et si longanime, déploya un héroïsme qu'on chercherait en vain dans les annales de l'ancien monde, et dont la sublime résistance des Grecs modernes n'offre qu'un pâle et terne reflet.

Tout ce que le fanatisme et la sombre haine de Philippe II pouvaient inventer d'atrocités et de supplices était encore dépassé chaque jour par ses lieutenants. Ce sol marécageux, conquis sur la mer à force d'industrie et de patience, semblait dévorer les armées espagnoles, qui aspiraient à la fin de cette guerre de cannibales où le mot de merci était inconnu, où l'on *mangeait les prisonniers* plutôt que de se rendre. Aussi, effrayé de cette indomptable énergie, Philippe venait d'envoyer dans les Provinces-Unies un homme digne de lui et dont la mission d'extermination avait pour appui un cœur de bronze et le bras d'un bourreau.

Le fait que nous allons raconter date de cette époque.

Le 12 novembre 1572, un navire aborda la côte de Zélande avec une hardiesse qui semblait révéler de grandes connaissances locales de la part de ceux qui le montaient. La nuit était proche, une légère bande dorée et vaporeuse indiquait que le soleil était déjà descendu sous l'horizon. Les contours de la côte et tout le paysage étaient noyés dans une lourde brume grise qui rendait les objets vagues et flottants comme un rêve. La grève sablonneuse où la mer venait mourir en silence était nue et désolée; mais au moment où le navire lançait ses chaloupes vers la terre, un homme sembla surgir des sables, une mèche d'arquebuse brilla dans sa main, et l'on entendit une voix mâle s'écrier : qui vive!

« Les gueux de M. d'Hermann Arckel, » répondit une voix de la chaloupe, qui en ce moment prenait terre.

Et une trentaine d'hommes armés de larges poignards et de haches s'élancèrent des chaloupes en assurant leurs pas avec ce vif sentiment de bien-être du marin qui sent la terre ferme sous ses pieds.

« Quelles nouvelles, seigneur Hermann? demanda la sentinelle; que signifie cette vive canonnade que j'ai entendue ce soir?

—Cela signifie, mon brave Pierre, que nous avons coulé une barque espagnole aujourd'hui. De soixante hommes d'équipage, voilà ce qui reste, ajouta-t-il en montrant du doigt une seconde chaloupe montée par dix prisonniers et quelques matelots, et qui s'avançait à force de rames.

—Et pourquoi ne les avoir pas envoyés au fond de l'Escaut avec les autres?

—Parce que ces gentilshommes ont paru avoir une telle aversion pour l'eau froide et un tel amour de la corde, que je n'ai pu leur refuser cette légère préférence.

« Vous êtes bien bon pour ces chiens de *Sen ors*, » dit la sentinelle, et elle reprit son poste d'observation sur les flots.

Quelques voiles, tendues sur des piquets, venaient d'être converties en tentes par l'équipage d'Hermann. Dans l'une d'elles brillait un feu vif autour duquel les prisonniers espagnols s'assemblèrent avec une muette satisfaction qui faisait briller leurs grands yeux noirs d'une joie enfantine. A voir ces hommes insoucieux et tout absorbés par le sentiment de ce bien-être momentané qui leur rappelait l'ardent soleil de leur belle Espagne, nul ne se fût douté qu'ils attendaient la mort, une mort lente et cruelle sous les sarcasmes de leurs ennemis.

Enveloppé dans un sombre caban de pêcheur, Hermann se promenait devant la tente plongé dans ses réflexions. Sur son front on pouvait lire un indomptable courage que les guerres civiles avaient changé en férocité. Cependant ses regards perdaient de leur dureté, alors qu'ils s'arrêtaient sur le groupe d'Espagnols dont la bizarre silhouette se dessinait sur la rouge lumière projetée par la flamme.

« Mort et enfer! pourquoi les avoir sauvés! Tuer après le combat est l'office du bourreau et non le mien. Il faut pourtant prendre un parti, murmura-t-il, en marchant brusquement vers la tente. »

— Ceux d'entre vous qui voudront servir les Provinces-Unies sont libres, les autres seront jetés à la mer; je vous donne cinq minutes pour réfléchir.

Les prisonniers se regardèrent terrifiés, et Hermann reprit sa promenade solennelle et calme, comme si chacun de ses pas ne hâtait pas d'une seconde l'instant qui allait décider de la vie de dix hommes! Tout était silence et lumière; la lune étendait une nappe d'argent sur la vague molle qui venait mourir en frémissant sur la côte : l'équipage hollandais attendait avec une muette anxiété la fin de ce silence qui semblait peser comme un suaire sur tous les cœurs.

Les Espagnols s'étaient rapprochés et avaient échangé quelques regards; tout à coup l'un d'eux se lève :

« Seigneur, nous sommes prêts, dit-il.

— A servir la république? dit Hermann.

— Non, à mourir! » dit l'Espagnol, et il jeta un regard calme sur quelques gueux de mer qui venaient de saisir leurs haches de combat.

Tout à coup la voix aiguë de la sentinelle signala une barque qui s'avançait vers la côte. Un homme sauta à terre, tenant un paquet à la main, et demanda le capitaine Hermann.

« Le voici, dit Arckel; mais d'où viens-tu à cette heure?

— De Bréda. Les Espagnols ont surpris hier la ville et fait un carnage affreux. Quelques femmes seules ont été sauvées, mais après un traitement plus honteux que la mort.

— Et qui t'a remis cette lettre?

— Votre sœur, capitaine, qui m'a dit qu'elle n'espérait qu'en vous pour la venger d'Emmanuel Verdugo. »

Pendant cette conversation, les Espagnols agenouillés se préparaient à la mort par une courte et mentale prière.

« Verdugo ! un général s'associer aux erreurs d'une immonde soldatesque ! mais il ne sait pas sans doute qu'Éléonore a un frère qui paiera chacune de ses larmes par des flots de sang castillan ! » Puis se tournant brusquement vers les prisonniers :

« Vous voulez mourir, messeigneurs, et le service de la république vous répugne. Songez-y, la mer est là, muette et glacée ; c'est une tombe sans prière et sans prêtre, et trop profonde pour que l'appel de l'ange du jugement dernier y pénètre jamais ! »

Les Espagnols frissonnèrent et semblèrent hésiter : l'image du néant les laissait sans force et sans appui. Cependant une brutale et terrible opération venait de commencer ; les gueux saisissant les prisonniers un à un, leur lièrent les pieds et les mains, et les transportèrent à la cime d'un rocher au pied duquel la mer s'engouffrait avec furie.

« Puisque ces cavaliers sont de trop haute lignée pour servir la république, dit Hermann avec un froid sourire, à la mer, et que satan leur grave leur épitaphe. »

Et dix fois l'abîme ouvrit ses vagues écumeuses avec un grand bruit, puis tout redevint silence, et les rayons de la lune se jouèrent encore une fois, calmes et doux, sur leur surface argentée.

La lettre apportée au chef des gueux de mer n'était que trop vraie : les Espagnols venaient de s'emparer de Bréda par surprise et y avaient renouvelé les horreurs du sac de Rome sous le connétable de Bourbon. L'incendie et le massacre avaient puni les habitants de leur courageuse défense, et la lettre remise par le messager d'Éléonore Arckel à son frère demandait une vengeance éclatante.

Lorsque Hermann Arckel arriva à Bréda, le capitaine Verdugo venait de partir pour Anvers, où se trouvait le quartier-général espagnol. Deux motifs l'y amenaient : son devoir et le désir de voir une femme adorée dont il était séparé depuis deux ans.

Hermann, déguisé en pêcheur, prit aussitôt la route d'Anvers, où il comptait retrouver son ennemi. Pendant ce court voyage, il put se convaincre par lui-même que les récits populaires de la cruauté des Espagnols étaient loin d'être exagérés. Le démon de la guerre semblait avoir répandu toutes ses horreurs sur ce triste pays. Les quelques chaumières qui s'élevaient dans cette morne et vaste bruyère étaient noircies par le feu; des femmes et des enfants jonchaient de leurs cadavres charbonnés les ruines de leurs habitations dévastées.

Tout entier à son amour, que l'absence avait ravivé de toutes ses séductions et de tous ses prestiges, Emmanuel Verdugo ne sortait que rarement du sombre et triste hôtel qu'il habitait près de la cathédrale. Il oubliait auprès de sa femme cette sanglante existence de combats et d'incendies qui depuis deux ans était la sienne. L'amour délirant de cette brune fille des Espagnes avait éteint dans son cœur toute autre pensée, tout autre sentiment.

Mais au-dehors veillait une pensée de vengeance. Hermann Arckel, oubliant la terrible loi qui mettait sa tête à prix, attendait la réalisation d'une vengeance qui n'eût reculé devant aucun obstacle, et le feu sombre qui rayonnait sous son chapeau brun, alors qu'il guettait son ennemi, eût éteint tout sentiment de pitié dans le cœur de celui qu'il eût tenu sous son poignard.

Enfin, un jour, le ciel sembla prendre en justice ses dévorantes angoisses. Il venait de voir sortir de l'hôtel des Indes son ennemi, Emmanuel Verdugo. Son cœur bondit d'une joie étouffante, alors surtout qu'il vit l'Espagnol se retourner pour répondre à une jeune femme qui lui souriait du haut du balcon avec un regard encore humide d'amour.

« Béni soit Dieu qui me livre cet homme ! s'écria Hermann; un jour de plus, je devenais fou ! »

Don Emmanuel Verdugo, brave capitaine, beau cavalier et redoutable catholique, était un de ces hommes de fer à qui l'Espagne doit son beau et glorieux seizième siècle,

La fin prochainement.

---

## LE CARTHAME.

Le carthame est une plante qui unit à l'élégance et à la vivacité des couleurs des fleurs de jardins, d'utiles propriétés qui l'ont fait rechercher par tous ceux qui l'ont connue. C'est un végétal herbacé à racines vivaces, dont la tige, (fig. 1) est droite et lisse, glabre, garnie de feuilles, (fig. 3) et se divisant à son sommet en plusieurs rameaux chargés de feuilles plus petites, mais comme les premières, simples, ovales, pointues et bordées de quelques dents épineuses (fig. *a*). Chaque rameau est surmonté par une fleur terminale (fig. 1 et 2), dont la corolle est d'un rouge orangé et les fleurons (fig. *b*, *c*) découpés en cinq lanières également d'un beau rouge. Ces fleurons sont connus dans le commerce sous le nom de safran bâtard ou safran d'Allemagne, parce qu'on cultive beaucoup cette sorte de plantes dans ce pays, et notamment en Thuringe. À ces fleurons succèdent de petites graines blanches luisantes, quadrangulaires, oblongues, placées dans une coque assez forte; ces graines contiennent une huile d'une saveur douce, mais qui devient âcre par la suite, et que l'on emploie en Egypte dans la cuisine. Elles servent à engraisser la volaille; les perroquets les recherchent surtout avec avidité, ce qui leur a valu le nom de graines à perroquet, tandis que pour les hommes elles constituent un purgatif qui n'opère que lentement à cause de sa viscosité, et dont on fait usage concurremment avec d'autres évacuants.

Hippocrate, Galien et d'autres médecins de l'antiquité ont indiqué sous le nom de Cnicus le carthame, comme un remède efficace contre les maladies de poitrine, la pituite et les affections du même genre; mais sa vertu thérapeutique est aujourd'hui d'un faible secours.

C'est principalement dans la teinture que le carthame trouve son plus fréquent et plus notable emploi. On doit à un célèbre pharmacien, Dufour, les détails, avant lui peu connus, de l'extraction du principe colorant de cette plante. Ce principe, auquel les chimistes ont donné le nom de carthamite, se trouve mêlé avec un autre, jaune, soluble dans l'eau,

qui tend à altérer la force du premier, lequel est au contraire insoluble dans l'eau et l'alcool et n'est dissout que par les alcalis.

C'est cette carthamite que l'on extrait sous forme d'une fécule rouge débitée dans le commerce, soit en liqueur, elle est alors délayée dans du suc de citron, soit en assiettes, ou tasses. Pour l'obtenir ainsi, on étend avec une brosse de poil de blaireau cette fécule dissoute dans un alcali liquide, sur une tasse ou une soucoupe; elle s'y sèche, et la couleur conservée de la sorte est beaucoup moins susceptible d'altération. Elle perd, il est vrai, bientôt sa couleur et passe au jaune doré et même au vert, mais on la ramène à sa couleur primitive par une légère immersion dans l'eau froide.

Le rouge extrait des fleurs du carthame pouvant se nuancer à l'infini, on en fait usage pour teindre les étoffes de soie et de coton en rose, cerise ou ponceau; mais ces étoffes n'ont jamais bon teint. En préparant les étamines du safran bâtard avec du talc, exactement réduit en poudre, on fabrique le rouge qui sert aux femmes et le rouge employé dans la peinture, connus sous le nom de rouge végétal, laque de carthame. La même plante bouillie sert à mettre les parquets en couleur.

Le carthame est cultivé dans le levant, dans la péninsule, dans les environs de Nice; mais c'est de l'Égypte qu'on en retire le plus. Ce pays en exporte annuellement en Europe 16 à 18 mille quintaux de fleurs.

Cette plante demande un sol meuble et léger; elle supporte difficilement la transplantation; elle lève un mois après avoir été semée.

Quand on la cultive pour en avoir de la graine, il faut se garder d'en couper les fleurettes, les graines avorteraient alors infailliblement.

Lorsque la fleur est cueillie par un temps de pluie et qu'elle est mal desséchée, la partie colorante est attaquée; la teinte du safran est alors terne et il faut le rejeter. On doit aussi le cueillir à mesure que les fleurs paraissent, car un grand épanouissement nuit à leur beauté.

Outre le carthame officinal, carthamus tinctorius, dont nous venons de parler, on remarque encore plusieurs autres espèces : le carthame laiteux ou chardon bénit, le carthame taché ou chardon marie, le carthame en corymbe qui croît en Espagne et aux Dardanelles, le carthame gommifère qu'on rencontre dans le levant. Tous appartiennent à la famille des synantherées, tribu des carduacées et à la syngénésie polygamie égale de la méthode sexuelle de Linné.

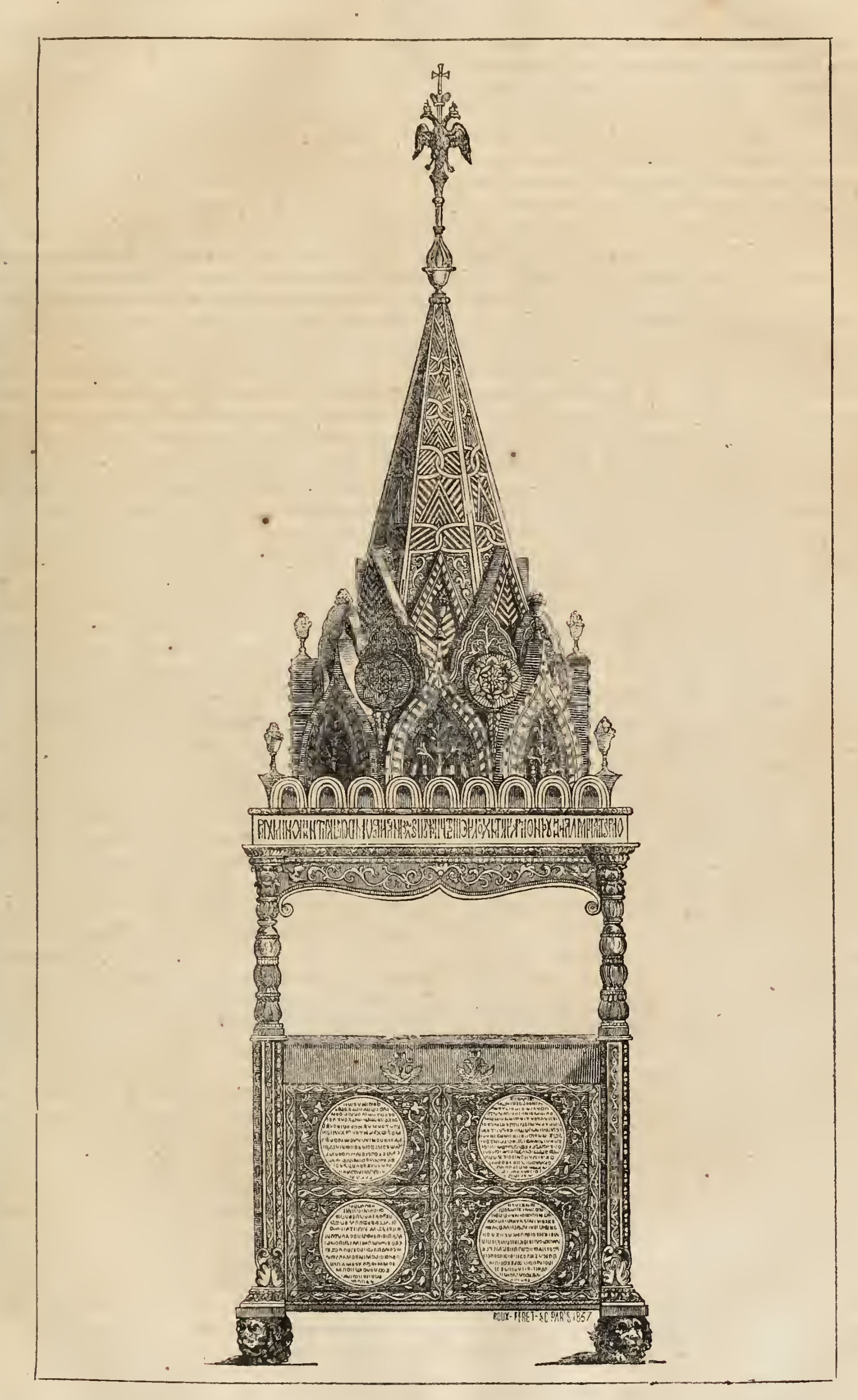
Alfred Maury.




Le carthame.

# LE TRONE DE VLADIMIR MONOMAQUE,

## A MOSCOU.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## RUSSIE. — MOSCOU

DEUXIÈME ARTICLE.

*Les cochers russes. — Les Bohémiens. — Jardins publics. — Le trésor du Kremlin. — Le trône de Vladimir Monomaque. — Ses couronnes. — La couronne de Sibérie. — Anciennes cérémonies à l'avènement des czars. — Détail des couronnes et des trônes de l'empire. — Luxe des anciens souverains moscovites. — Salle des armures. — Le capitole. — Tombeau de Matveef.*

Dans un premier et récent article sur Moscou, nous nous sommes occupés de ses monastères, de ses édifices, des mœurs de sa population; terminons aujourd'hui cette revue ; parcourons surtout les vastes salles du trésor du Kremlin où sont déposées tant de richesses, vieux monuments des gloires de la Moscovie, qui appellent un examen attentif.

Les cochers russes, disions-nous, sont renommés par leur intrépidité et leur mépris du péril, mais cette impétuosité, cette aveugle ardeur soumettent parfois à de rudes épreuves et le courage du voyageur et la solidité de la voiture. Franchir la distance le plus rapidement possible, tel est à leurs yeux le premier devoir; courant à bride abattue, ils s'inquiètent peu de ce qui se passe derrière eux, pourvu qu'ils arrivent. On raconte qu'un jour un cocher se trouva devant la maison de poste avec la moitié de l'équipage qu'il conduisait; une portion de la voiture était restée à une lieue de là dans la poussière avec les voyageurs; la rapidité de la course, les cris et les chants du cocher, ne lui avaient pas permis de s'apercevoir qu'il lui manquait quelque chose. Pleins de confiance dans leur adresse, les cochers russes négligent ces précautions souvent nécessaires en voyage; il est rare qu'ils ne trouvent pas moyen de réparer un accident; sous leurs mains industrieuses la moindre chose devient une ressource ; ils ont promptement fabriqué un essieu avec une branche d'arbre, une corde solide avec l'écorce du bouleau. Quelque grave que soit l'accident dont vous avez à vous plaindre, le premier mot du cocher russe est *nitchevau* (ce n'est rien), et il ajoute: *nebos* (n'ayez pas peur).

Aux jours de fête, sous les arbres touffus du bois de Sakolniki, se groupent les bohémiens que l'on nomme en Russie *tsiganes*, mot qui se rapproche beaucoup du nom *tchinguenès* qu'on leur donne en Turquie, et qui sans doute signifie vagabonds. Rien n'est plus harmonieux que les chants de ces bohémiens, exécutés avec une précision admirable par des voix d'hommes et de femmes merveilleusement accordées; l'aspect surtout de leur danse lascive explique l'empire que ces femmes étrangères exercent sur les jeunes seigneurs russes. Deux tsiganes, un homme et une femme, se placent au milieu d'un cercle formé par tous les autres, dont les chants et les cris s'animant par degrés excitent l'ardeur des deux danseurs; celle qui tient la guitare est assise, et l'exaltation qu'elle inspire par les sons de cet instrument réagit tellement sur elle qu'elle paraît oublier tout ce qui l'environne. Les regards ne peuvent se détacher de cette figure olivâtre dont les grands yeux noirs lancent des flammes; le corps penché en avant, elle tourmente les cordes de sa guitare et suit les mouvements des danseurs dont les bonds et les gestes répondent à ses cris. Dérangés par son agitation convulsive, ses cheveux se déroulent sur ses épaules; mais rien ne peut la distraire, et ce n'est qu'épuisée de fatigue qu'elle s'arrête et demeure immobile dans un état effrayant de stupeur : on croirait voir sur son trépied prophétique une antique sybille en proie à son dieu. Ces femmes ont un pouvoir magique sur la jeune noblesse russe; il n'est point de sacrifices, il n'est point d'extravagances qu'elle ne fasse; et lorsque après la danse les bohémiennes font le tour de l'assemblée, en se recommandant à la générosité des spectateurs, ceux-ci, encore sous le charme de leurs émotions, vident leurs portefeuilles et paient la plus légère faveur par tout ce qu'ils possèdent en ce moment.

Les jardins publics sont nombreux à Moscou; dans les grandes villes, ces jardins doivent être considérés non-seulement sous le rapport de l'agrément, mais encore sous celui de leur influence sur le moral de la population; les mœurs s'épurent en raison de l'accroissement des relations sociales et de l'esprit de convenance qui en devient l'arbitre. Les jardins du Kremlin furent un grand bienfait pour la ville, car il y a peu d'années l'emplacement qu'ils occupent était un fossé dégradé et rempli d'une eau croupissante. La promenade des étangs de la Presnia est malheureusement éloignée du centre de Moscou : ce sont de magnifiques allées garnies d'arbres que deux petits lacs environnent. Les étangs de la Presnia présentent aussi des souvenirs historiques; c'est sur les bords de la petite rivière de Presni que le czar Michel vint à la rencontre de son père, le vertueux Philarète, qui retournait de la Lithuanie où il avait souffert une longue et douloureuse captivité. Le jardin de Nieskouschni n'offre rien d'intéressant sous le rapport de la culture, mais le site est des plus imposants; un pont jeté avec hardiesse sur un profond ravin où croissent en désordre toutes sortes d'arbustes, rappellent quelques-unes des scènes de cette nature bouleversée qui fait l'orgueil et le charme de la Suisse. On doit mettre au nombre des embellissements de Moscou, la rue des Jardins qui occupe la place des remparts ; cette rue était l'une des plus boueuses de la ville; on céda le terrain latéral aux propriétaires limitrophes, sous la condition qu'ils l'entoureraient, chacun dans sa propriété, d'une balustrade et qu'ils y feraient des plantations. La rue des Jardins devint ainsi une des plus belles de la cité.

Le Kremlin, nous l'avons dit déjà, peut être exclusivement considéré comme un monument historique; de tous les objets qui s'y trouvent, ceux renfermés dans le trésor doivent, sans contredit, flatter le plus la curiosité d'un étranger. Le trésor du Kremlin se conserve dans le nouvel arsenal, bâtiment de construction moderne, orné d'un fronton soutenu par de magnifiques colonnes; voyons ce que renferme de plus intéressant cette collection si variée, et parlons d'abord du trône de Vladimir Monomaque, trône remarquable par l'événement qu'il rappelle et par les inscriptions dont il est revêtu (1). Voici ce que ra-

(1) Les gravures que nous donnons aujourd'hui du trône et des couronnes de Vladimir, ainsi que de la couronne de Sibérie, ont été publiées dans la *Revue pittoresque*, éditée

conte la tradition : au commencement du douzième siècle, et à la suite d'une invasion de Russes dans l'empire grec, Alexis Comnène envoya à Kiew une ambassade composée des plus grands personnages de sa cour fastueuse; ils étaient chargés de présents considérables pour le grand prince Vladimir ; de plus le métropolitain d'Éphèse le couronna czar au nom de l'empereur. Le trône que l'on voit à Moscou est celui, dit-on, sur lequel siégeait Vladimir, lors de son couronnement par le patriarche grec ; la charpente de ce trône est en bois de noyer; quatre colonnes supportent le baldaquin. On lit sur la frise qui unit la coupole les inscriptions suivantes; en voici la traduction fidèle. « 1re Dieu dit : je t'ai élu czar, je t'ai pris par le bras droit, et dans ma bonté, je t'ai donné plein pouvoir sur mes hommes, pendant tous les jours de ta vie, tant que tu marcheras d'après mes conseils et que tu agiras selon ma volonté. 2me Je te donnerai un cœur pur et juste, et tu seras plus grand qu'aucun des czars qui t'ont précédé ou qui te suivront ; tu feras régner la justice sur la terre, écoutant les soupirs et séchant les larmes de ceux qui sont dans la douleur. 3me Donne-leur tes soins et tes faveurs afin que je multiplie les années de ta vie et que j'éloigne tes ennemis ; je t'enverrai en abondance les fruits de la terre ; j'élèverai ta race et je fortifierai ton empire. 4me Que ton règne soit éternel ; que je sois ton père et tu seras mon fils; et alors, sans que tu me le demandes, je te comblerai de gloire et de richesses, je te soumettrai les païens ; mais si tu es injuste, je te punirai et te retirerai mes faveurs. »

Les colonnes de ce trône antique reposent sur quatre panneaux, où des bas-reliefs renferment en d'autres termes la tradition que l'on retrouve sur les portes; ces portes sont situées un peu au-dessous des panneaux, et on lit ce qui suit dans des cercles sculptés : « Voici les causes qui ont élevé au titre glorieux de czar Monomaque le grand prince Vladimir, descendant du bienheureux prince saint Vladimir, son trisaïeul. Pendant qu'il régnait sur la grande principauté de Kiew, il assembla le conseil de ses princes, de ses boïards et de ses capitaines, et leur dit : Quoique je sois le plus jeune de tous les princes qui ont régné sur la grande Russie, qui ont porté le sceptre et conduit ses étendards, cependant puisque le grand prince Oleg a marché sur Constantinople et lui a fait payer un tribut pour ses guerriers, puis est revenu sain et sauf dans sa patrie, nous aussi, les héritiers par la grâce de Dieu de nos ancêtres, nous sommes appelés à recueillir le même héritage. C'est de vous maintenant, princes, boïards et capitaines que j'attends la lumière ; je me fie en votre courage de chrétiens ; que le saint nom du Seigneur et la trinité miraculeuse triomphent par votre valeur, avec la volonté de Dieu et sous mon commandement. Les princes et boïards répondirent à Vladimir : Le cœur du czar est dans les mains du Seigneur, comme le dit l'Écriture, et nous sommes après Dieu en la volonté de notre prince. Vladimir alors rassembla les plus sages et les plus habiles capitaines, les mit à la tête de troupes nombreuses et les fit passer en Thrace ; il leur recommanda de faire un grand nombre de prisonniers et de revenir dans leur patrie couverts de gloire et de richesses. Il régnait alors à Constantinople un prince rempli d'honneur, qui, faisant la guerre aux Perses et aux Latins, assembla le conseil de ses ministres et résolut d'envoyer une ambassade composée du métropolitain d'Éphèse, des deux épiscopes de Mélyte et de Mytilène; des supérieurs d'Antioche et de Jérusalem et de plusieurs autres seigneurs ; il donna en présent un crucifix fait du bois miraculeux de la vraie croix ; il ôta de sa tête la couronne de czar, la posa sur un plat d'or et ordonna de la porter à Vladimir, ainsi qu'une coupe dont s'était servi un empereur de Rome ; puis il y ajouta une chaîne et un collier sacré de chevalier ; il leur remit encore son propre manteau, une croix d'or arabique et beaucoup d'autres présents. Les ambassadeurs s'éloignèrent avec ordre de dire au grand prince : Accepte de nous, prince religieux et juste, ces dons impériaux ; accepte aussi le titre de czar qui est dû à ta noble race depuis son avènement au trône ; nous voulons te porter au plus haut degré de gloire et d'honneur, et c'est par là que doivent commencer nos prières. Nous désirons que l'église du Seigneur soit sans trouble, que tous les fidèles jouissent du repos sous ta domination impériale et sous ton indépendante autocratie. C'est ainsi que le grand prince Vladimir fut couronné czar. A partir de cette époque, il en prit le titre et demeura en paix avec l'empereur grec. »

Telles sont les inscriptions qu'on lit sur les portes du trône; ce récit a donné lieu à une foule de discussions historiques ; plusieurs écrivains russes soutiennent qu'il a été inventé, et que le trône n'a été fait que long-temps après la mort de Monomaque ; cependant il est impossible de n'y pas voir les traces d'une tradition, amplifiée sans doute, mais vraie dans le fond. Quoi qu'il en soit, le trône de Vladimir n'en est pas moins un des rares monuments de l'art en Russie au moyen-âge, car il a été fait à Moscou, peut-être par des ouvriers grecs ; on sait qu'à ces époques reculées la Russie empruntait ses artistes aux peuplades orientales, comme de nos jours elle les emprunte aux nations de l'occident. Quatre têtes de lions servent de base au trône ; les bas-reliefs représentent : 1° le prince russe assemblant son conseil pour déclarer la guerre aux Grecs ; 2° l'armement des troupes destinées à cette guerre ; 3° le départ de l'armée ; 4° l'attaque de Constantinople ; 5° les villages grecs tombant au pouvoir des Russes ; 6° le retour des guerriers russes rapportant un riche butin ; 7° la guerre des Grecs et des Perses ; 8° le conseil de l'empereur grec se proposant de demander la paix aux Russes ; 9° les ambassadeurs portant à Vladimir Monomaque les marques de la souveraineté ; 10° leur navigation de Constantinople à Kiew ; 11° présentation des ambassadeurs ; 12° couronnement du prince Vladimir Monomaque par le métropolitain.

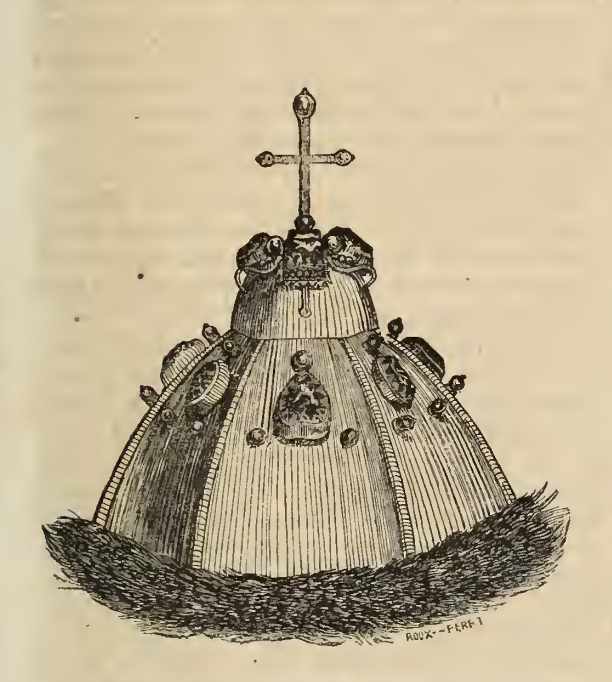
Les couronnes de Vladimir se rattachent à l'événement dont nous venons de parler ; voici du reste comment s'exprime l'historien Karamsine au sujet de ces couronnes : « Le triomphe des armes de Monomaque rendit ce prince si célèbre en orient et en occident, que, suivant les expressions des annalistes,

en russe à Moscou, par A. Semen, imprimeur-libraire. Nous devons également plusieurs détails de l'article qui accompagne ces dessins à l'obligeance d'un littérateur distingué, M. Prospert St-Thomas, de Moscou, ce qui nous permet de garantir la stricte exactitude de nos renseignements.

son nom retentissait d'un bout du monde à l'autre, et faisait trembler ses voisins. Vladimir fut aussi la terreur de l'empire grec ; Alexis Comnène lui envoya des présents parmi lesquels se trouvaient deux couronnes dont se revêtent nos souverains au jour de leur couronnement. Dans le dixième siècle, les czars de Russie demandaient souvent aux empereurs de Byzance quelques-unes de ces marques distinctives de la suprême autorité, et dans le quatorzième siècle, les grands princes de Moscou les laissaient par testament aux héritiers du trône. »

La plus belle de ces deux couronnes est désignée sous le nom de *couronne de Monomaque pour les grandes cérémonies;* la croix qui la surmonte, ainsi que la couronne elle-même, sont d'un tissu épais de fils d'or, beau travail d'un fini parfait; elle est ornée de perles et de pierres précieuses; on la considère comme la plus intéressante de toutes les couronnes qui se conservent à Moscou. Les princes russes s'en servirent à leur avénement au trône, jusqu'au règne de Pierre-le-Grand; on l'employait aussi dans toutes les solennités, et maintenant encore, on la porte sur un coussin lors du couronnement et des funérailles des empereurs.

La couronne de Sibérie rappelle un des plus magnifiques événements de l'histoire moscovite; quoiqu'elle soit loin d'être aussi ancienne que les couronnes de Vladimir, son origine est plus incertaine; il est même impossible de savoir à quelle époque elle a été déposée dans la salle du trésor. Elle ne peut pas avoir appartenu aux princes de Sibérie; ces chefs de tribus à demi-sauvages ne connaissaient pas l'usage des symboles qui, chez les peuples civilisés, sont la marque du souverain pouvoir. D'ailleurs ils n'avaient ni arts, ni traditions, et rien ne leur faisait sentir la nécessité d'entourer d'éclat le chef guerrier de leurs tribus nomades. Il est beaucoup plus probable que cette couronne a été faite à Moscou par des ouvriers étrangers, lors de la réunion de la Sibérie à la Russie.



(Couronne de Monomaque.)



(Couronne de Monomaque pour les grandes cérémonies.)

Il n'est peut-être pas hors de propos de parler ici de la cérémonie qui avait lieu autrefois au couronnement des anciens czars. La première description qui en a été faite remonte à l'année 1498, à l'avénement du jeune prince Dmitri; voici des détails empruntés aux vieilles chroniques. Au jour fixé, le souverain, suivi de toute sa cour, de ses boïards et officiers, amena le jeune Dmitri, âgé de quinze ans, dans la basilique de l'Ascension, où le métropolitain, assisté de cinq archevêques entonna les prières. Au milieu de l'église s'élevait une estrade avec trois siéges; un pour le grand prince, les deux autres pour Dmitri et le métropolitain; à côté, on voyait sur une table la couronne et le manteau de Monomaque. Après le *Te Deum*, le grand prince alla s'asseoir ainsi que le métropolitain; Dmitri resta debout sur le dernier degré de l'estrade : « Saint père, et chef de l'église russe, dit alors le grand prince; dans les temps les plus reculés, les monarques mes ancêtres, laissaient leur couronne à leurs fils aînés; fidèle à cet exemple, j'avais également béni mon fils Jean, je lui avais légué la grande principauté; mais puisqu'il a plu au tout-puissant de me l'enlever, je bénis à sa place, de mon vivant, son fils et mon petit-fils Dmitri, et je le déclare héritier après ma mort, des états de Vladimir, de Moscou et de Nowgorod. Nous vous prions, saint père, de lui donner aussi votre sainte bénédiction. Le métropolitain ordonne au jeune prince de monter sur l'estrade, il se lève, le bénit, lui impose les mains et prie à haute voix le Seigneur de jeter un regard d'amour sur Dmitri, lui permettre de recevoir la couronne et le sceptre, le faire asseoir sur le trône de la vérité, l'environner d'une armure sacrée, soumettre les peuples barbares à son bras puissant, et

remplir enfin son cœur de l'amour de la justice et de la vertu. Deux prêtres présentèrent alors le manteau de Monomaque au métropolitain; celui-ci le remit au grand prince qui en revêtit son petit-fils : « Seigneur tout-puissant, s'écria le prélat, voici l'homme terrestre que tu viens de créer souverain; il incline humblement la tête devant toi, grand arbitre du monde; garde-le sous ta protection, que l'esprit de paix éclaire ses jours, et fasse que nous vivions calmes sous ses lois. » Le grand prince et le métropolitain reprirent leurs places, mais bientôt ce dernier se leva pour féliciter le grand-père et le petit-fils. Son exemple fut suivi par le fils du monarque, les boïards et tous les officiers de distinction; le grand prince dit à Dmitri . « Mon petit-fils, je vous donne avec ma bénédiction le droit de me succéder à la grande principauté; conservez toujours dans votre cœur la crainte de Dieu, soyez vertueux, ami de la vérité et protecteur des chrétiens. » Après la messe, Dmitri, la couronne en tête, le manteau des czars sur les épaules, se rendit dans la cathédrale de saint Michel-Archange; le même jour, il y eut chez le grand prince un repas splendide pour le clergé et les boïards.

Indépendamment du trône de Vladimir et de ses couronnes, le trésor du Kremlin possède encore une multitude de richesses; il est curieux de les récapituler. Et d'abord la couronne du royaume de Kazan, travaillée dans le goût oriental, et magnifiquement entourée de pierres précieuses. Lorsqu'après soixante-dix ans d'existence Kazan tomba sous les armes victorieuses de Jean IV, ce joyau fut apporté à Moscou pour devenir un monument qui rappelât cette conquête. La couronne d'Astrakan reproduit à la pensée les derniers jours d'indépendance de cette province, dont la chute suivit de près celle de Kazan; elle est en or, surmontée de perles et d'émeraudes. On reconnaît la couronne du czar Pierre à l'énorme rubis qui soutient une croix; elle contient huit cent quarante-sept diamants. Toutes ces couronnes sont garnies d'une bordure en zibeline, et leur forme se rapproche de celle de la sommité d'un casque privé de son cimier.

Le globe impérial de Vladimir Monomaque est orné de figures en or émaillé et d'une grande quantité de pierreries; l'existence de ce monument remonte au Bas-Empire; il est remarquable par la beauté et le fini du travail. Le sceptre de Vladimir lui fut envoyé, ainsi que le globe, par l'empereur Alexis; il est tout en or, et enrichi de huit cents rubis et émeraudes.

La salle où sont déposés les trônes des czars de Russie, mérite surtout l'attention des voyageurs. On y voit un superbe fauteuil en ivoire, ouvrage grec du moyen-âge; ses panneaux sont sculptés et représentent des sujets sacrés et profanes, avec des arabesques composées de figures, de quadrupèdes, d'oiseaux et de poissons. Ce trône fut offert, en 1473, au czar Jean III, par les ambassadeurs qui accompagnèrent, de Rome à Moscou, la princesse Sophie qui venait s'unir à l'empereur. La princesse Sophie était fille de Thomas Porphyrogénète, frère de Constantin Paléologue, qui mourut en voyant sa capitale tomber en la puissance des Turcs. Par son alliance avec la dernière descendante des Paléologues, Jean III se regarda comme l'héritier de leur couronne, et, après son mariage, il remplaça par l'aigle à deux têtes le cavalier qui se trouvait sur les armes de la grande principauté. Le trône des czars Jean et Pierre Alexiévitch fut fabriqué à Hambourg, en argent massif; une séparation qui existe au milieu le partage en deux moitiés égales, formant le siége où se plaçaient les deux princes; dans le dossier est une ouverture recouverte de drap d'or, où l'on prétend que s'asseyait la princesse Sophie qui régna pendant la minorité des deux czars.

La cour des anciens souverains de Russie était plus brillante qu'on ne le croit généralement; elle avait emprunté aux Grecs le luxe qui environnait le trône de Byzance; les czars avaient un grand échanson et des écuyers, qui, vêtus de manteaux de satin blanc, marchaient devant leur seigneur; on voyait briller à leur table des vases d'or, des coupes garnies de diamants. L'ambassadeur Chancellor qu'Édouard VI, roi d'Angleterre, envoya auprès de Jean IV fut frappé des richesses qu'il vit dans le palais impérial; il fut invité à un festin où se trouvaient plus de cent convives qui tous étaient servis dans de la vaisselle d'or. On lit dans la relation du voyage des ministres du Holstein vers Mikaël Féodor la description d'un banquet qui leur fut donné par l'ordre du grand prince; la table était couverte d'une multitude confuse de vases en vermeil, et jusqu'à cent cinquante mets furent présentés à la fois sur des plats d'argent: *abacum scyphi, pateræ et id genus inaurati pocula argenti confusè onerarunt. Allata sine temporis interstitio unâ simul in patinis argenteis fercula varii generis ad centum quinquaginta.*

La salle des armures qui se trouve au bout opposé de la galerie, vis-à-vis le trésor, est décorée de trophées et de riches harnais; on y aperçoit de ces armes étonnantes par leur poids et leur volume, dont la vue ferait croire à une décadence physique dans l'espèce humaine; des armes à feu de toutes sortes y sont rangées par ordre de nation. Mais ce qui rend incontestablement cette collection plus curieuse que celles des autres pays, c'est le mélange des armes qui étaient autrefois en usage chez les orientaux avec celles qui ont été inventées par les peuples de l'occident; à côté du cimeterre turc et persan, on voit le tambour circassien, le javelot des Indes; puis des objets fabriqués en France, en Angleterre, en Espagne, en Italie et en Suède. Malheureusement la plupart de ces armes ont été déposées successivement sans qu'on ait pu savoir leur origine; ensuite elles souffrent de la température corrosive de l'hiver, soit à cause de l'humidité des murs qui se dépose sur les métaux, soit par les changements de dilatation que leur fait éprouver l'action du froid.

Parmi l'immense quantité d'objets dont se compose ce musée martial, on remarque le bouclier des czars, de forme ronde, et qui était connu déjà au commencement du douzième siècle; on le porte au couronnement des empereurs et dans les autres cérémonies solennelles. Le drapeau impérial remonte aussi à la plus haute antiquité; dès les premiers temps de l'existence de la Russie, les princes se faisaient accompagner dans les combats par un drapeau qu'on déployait pour annoncer leur présence au camp. Le drapeau impérial est en soie, entouré des armes de toutes les provinces; on ne s'en sert qu'à l'avéne-

ment des czars et à leurs funérailles. N'oublions pas le brancard sur lequel Charles XII se fit porter lors de la célèbre bataille de Pultawa; il est simple, tel qu'il convenait à un guerrier; mais quelle que soit sa simplicité, de tous les objets déposés au Kremlin, c'est celui qui réveille le plus de souvenirs. On conserve un grand nombre de fusils de toutes les nations, de toutes les époques, depuis le mousquet à mèche jusqu'au pistolet moderne; il s'en trouve un surtout d'une forme antique, remarquable par sa beauté; la batterie est couverte d'or; la crosse est ornée d'incrustations en nacre, et le canon est enrichi de diamants.

Au fond de la salle des armures, est placé le fameux modèle d'un immense palais que l'architecte Bajanoff avait, sous le règne de l'impératrice Catherine, proposé de construire au Kremlin. Ce modèle qui est confectionné avec une perfection rare, jusque dans ses moindres détails, est assez grand pour qu'on puisse y marcher à son aise. En supposant que le projet de Bajanoff eût été exécutable, Moscou y eût gagné sans contredit l'édifice le plus extraordinaire; mais tel beau qu'il eût été, il n'aurait pas compensé la perte de l'effet pittoresque des tours et des murailles comme elles subsistent aujourd'hui.

Le Kremlin, répétons-le, est un vaste monument historique; contre ses murs vinrent échouer les nombreuses tentatives que les Mongols, les Lithuaniens et d'autres peuples formèrent pour envahir la Russie; il ne s'y trouve pas une place qui n'ait été témoin d'un événement glorieux, pas un créneau qui n'ait sa légende; les cris de la victoire, les douleurs de la défaite ont tour à tour retenti dans son enceinte, et seul il est resté debout au milieu des vicissitudes et des ruines. Nous avons fait connaître les principaux édifices qu'il renferme, nous avons parlé de leur architecture bizarre et fantastique; on est étonné à la vue de cet assemblage de sommités dorées qui couronnent un groupe d'églises, de ce contraste qui résulte de la variété des dessins et des couleurs, de la profusion des terrasses, des rampes et des balcons.

Vis-à-vis la porte de Spaskoï est une espèce de tribune entourée d'un mur circulaire que nous avons omis de mentionner, c'est le Lobnoé Mesto, ou capitole, ainsi nommé d'après la tradition, parce que dans une fouille on y aurait trouvé des crânes; fait qui paraît vraisemblable, si l'on considère les sanglants combats qui ont eu lieu sous les murs mêmes du Kremlin. Les historiens ne sont point d'accord sur l'emploi primitif de ce lieu; les uns supposent qu'il servait aux exécutions; les autres croient que les czars y haranguaient le peuple; maintenant il sert de reposoir et, à certaines processions, on y récite des prières. Du reste, il est une circonstance où il allait servir d'échafaud; en 1723, les gardes y amenèrent le sous-chancelier Schafiroff qui avait été condamné à mort, et auquel Pierre-le-Grand fit grâce au moment où il posait sa tête sur le billot. C'est à cette place que fut exposé le corps du prince Glinski, oncle du czar Jean, qui fut massacré par la populace furieuse; ses ennemis l'accusaient d'avoir suscité par des sortiléges un incendie qui consuma une grande partie de la cité.

Nous ne quitterons pas la vieille capitale de la Moscovie, sans visiter le tombeau de Matveef, dans la rue des Arméniens, où il a été élevé par le comte Romanzoff, l'un des descendants de cet illustre boïard. Matveef, l'ami le plus fidèle du czar Alexis Mikaëlovitch, occupait des postes éminents à la cour; il s'y distingua par la probité la plus intègre et le plus noble désintéressement. Sa maison était de peu d'apparence, et, comme elle tombait de vétusté, le czar engageait souvent Matveef à s'en faire construire une plus convenable à son rang, et celui-ci répondait toujours que sa fortune ne lui permettait pas de pareilles dépenses; le prince alors s'offrant à en faire les frais, Matveef refusa, et se décida à rassembler les matériaux nécessaires à la construction d'une habitation nouvelle; mais le hasard voulut qu'on ne put se procurer en ce moment, à Moscou, des pierres destinées aux fondements. Le bruit s'en répandit dans la ville, et Matveef vit arriver chez lui une foule de citoyens conduisant des chariots chargés de pierres; il allait en payer le prix, mais le peuple s'écria unanimement: « Ces pierres ne sont pas à vendre, nous les avons détachées des tombeaux de nos pères, et nous les offrons à notre bienfaiteur. » Matweef en informa aussitôt le czar, qui lui répondit: « Le peuple t'aime, puisqu'il a pu dégarnir pour toi les tombeaux de ses ancêtres, tu dois accepter; si un pareil don m'avait été offert, je l'eusse moi-même acueilli avec bienveillance. » A l'avénement au trône du jeune Féodor, des intrigues de cour firent reléguer Matveef dans un des districts les plus âpres et les plus tristes d'Archangel; au bout de quelque temps, le czar rappela le noble exilé qui revit Moscou le 15 mai 1682, c'est-à-dire, le jour de la fatale émeute des strélitz. Pour sauver la famille du czar, Matveef s'exposa à la rage de ces forcenés, et il devint une des victimes de leur rage. Le monument dans lequel reposent ses cendres est d'une grande simplicité: quatre petites colonnes et deux flambeaux renversés, forment les seuls ornements dont on ait cru devoir décorer la tombe d'un homme aussi célèbre par la sévérité de ses mœurs que par l'éclat de ses vertus.

---

## NADIR-SHAH.

(1688-1747.)

Nadir, le célèbre roi de Perse, avait illustré déjà comme général, son nom de Thamas Kouly Khan; il naquit en 1688, dans un petit village, d'une ancienne famille de la tribu de Kirklou. Agé de quinze ans à peine, il prit les armes pour défendre ses propriétés contre les ravages des Curdes et des Uzbecks. Hussein Shah régnait alors en Perse, ou plutôt ses courtisans, ses eunuques gouvernaient en son nom; les mécontentements grossissaient, des révoltes éclataient de toutes parts, et la dynastie des Sophis penchait vers sa ruine. La valeur que Nadir avait montrée en plusieurs circonstances décisives attira quelques guerriers sous ses drapeaux; aidé de leur secours il s'empara d'une forteresse, berceau de sa puissance naissante. Hussein Shah venait d'être détrôné; Ispahan était au pouvoir des rebelles, et cette révolution avait servi de prétexte aux Russes et aux Musulmans pour s'agrandir aux dépens de la Perse.

Shah Thamas, l'héritier légitime du trône, retiré dans les provinces du nord, en appela à l'influence de Nadir et à son bras victorieux ; il réclama son appui. Leur première entrevue eut lieu au mois de septembre 1726 ; Nadir proteste de son dévouement, il marche contre les ennemis de son souverain, et les oblige à se rendre. Ce succès l'enhardit ; déjà il ne veut plus souffrir d'égaux, il fait assassiner le commandant en chef des troupes de Thamas, prend sa place, et dispose de tout dans le conseil et à l'armée. Shah Thamas s'alarma de l'ambition de Nadir ; il tâcha de lui susciter des ennemis, mais le glorieux général redoublait de zèle auprès du monarque, et pour gagner sa confiance il prit le titre de Thamas Kouly Khan (le Khan esclave de Thamas). Il s'attacha surtout à obtenir l'affection des soldats ; les courtisans du roi s'opposèrent en vain à l'ascendant que prenait chaque jour Nadir dans les affaires ; il triompha de leurs intrigues, et n'en fut que plus puissant.

De nouvelles victoires remportées sur les Afghans accrurent la renommée de Nadir ; les Persans qui tremblaient naguère au nom seul de cette peuplade, recouvrèrent sous lui leur antique valeur. Bientôt ils s'emparèrent d'Ispahan, et Shah Thamas put encore siéger sur le trône de ses aïeux. Après ce brillant exploit, Nadir témoigna le désir de retourner dans ses foyers ; mais, cédant aux prières des populations, il consentit à terminer son ouvrage, et à rendre à la Perse sa tranquillité et ses anciennes limites. Shah Thamas incapable de s'élever au-dessus du général à qui il devait la couronne, voulut au moins l'éloigner. Son ambition lui portait ombrage ; il lui offrit la souveraineté de toute la Perse orientale, lui envoya un diadème enrichi de diamants, et lui proposa une alliance avec une princesse de sa race. Nadir accepta tous les bienfaits de son souverain ; mais affectant une extrême modération, il refusa le diadème, l'aigrette et le titre de sultan.

En moins de cinq mois, Nadir remporta sur les Turcs plusieurs victoires ; il se préparait à faire le siége d'Érivan, lorsqu'il fut appelé dans une autre partie de l'empire par la révolte des Abdalhis ; cette guerre l'occupa plus d'une année ; les Abdalhis furent vaincus, et Nadir transplanta la population dans une province lointaine, droit des gens emprunté aux conquérants de l'ancien monde. Shah Thamas croyant que l'absence de Nadir lui offrait l'occasion de ressaisir son autorité, conclut un traité avec les Turcs sans la participation de son général. Nadir apprend avec indignation cette nouvelle ; il abandonne le théâtre de la guerre, et arrive en toute hâte à la tête de ses troupes, aux environs d'Ispahan ; là, il invite le roi à une grande revue suivie d'un festin splendide ; au milieu du banquet il fait arrêter Shah Thamas, l'envoie prisonnier dans une ville déserte ; puis, ayant placé sur le trône un des fils de ce prince, Abbas III, il s'empare de la régence, et devient le souverain véritable de la Perse.

Les succès militaires de Nadir étonnaient le monde entier. Vainqueur de tous les rebelles, de tous les ennemis extérieurs, il était regardé comme le libérateur de la Perse ; l'armée lui était dévouée, le peuple le respectait ; rien ne manquait à sa puissance et à sa gloire. Le jeune Abbas III avait quitté la vie, et si sa mort fut naturelle, elle fut du moins très utile aux projets du régent. Après avoir donné deux rois à la Perse, il se voyait trop près du trône pour ne pas désirer d'y monter. Nadir n'imita pas les usurpateurs vulgaires ; il voulut avoir l'air d'être appelé au pouvoir suprême par le vœu de la nation et le choix des ministres sacrés. En peu de jours douze mille ouvriers font de son camp une ville somptueuse ; les députés y trouvent des maisons élégantes, des bains, des mosquées, des bazars. Lorsqu'ils furent assemblés, Nadir leur exposa l'état misérable de la Perse avant qu'il ne prît la direction de ses armées, il leur parla de l'incapacité, de la faiblesse, de la nullité des derniers rois ; enfin, il leur fit connaître son intention de se démettre de la régence et du commandement des troupes, leur donnant trois jours pour choisir un autre souverain. Tous ces députés avaient été gagnés par les promesses de Nadir ; aussi après avoir feint de résister au vœu général, il fut proclamé roi le 20 mars 1736.

La fin prochainement.



( Couronne de Sibérie. Voir l'article Moscou. )

## SALON DE 1838.



Le chêne de la Doui par M. Esbrat.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## SALON DE 1838.

### LE CHÊNE DE LA DOUI, PAYSAGE PAR ESBRAT.

En entrant au salon, vous êtes tout d'abord étonnés de la quantité innombrable de portraits et de paysages qui tapissent les murs des galeries de l'exposition; c'est à désespérer l'amateur le plus patient, le plus résigné. Nous ne dirons rien des portraits, notre critique serait trop facile; il serait impossible à l'imagination, même la plus bizarre, de créer jamais une collection de visages aussi grotesques, un ensemble de physionomies aussi jaunes, aussi bleuâtres que celles admises cette année au Louvre. Est-ce la faute de ceux qui ont peint ou de ceux qui se sont fait peindre? Nous ne savons; tant il y a qu'on dirait vraiment que l'épidémie la plus terrible a porté ses ravages sur toutes ces figures, et qu'on croirait voir la triste reproduction des scènes de *pestilence* que les chroniqueurs du moyen-âge racontent en larmoyant.

Quant aux paysages, donnons-en un aperçu rapide. On peut montrer dans un combat perpétuel quatre genres de paysages qui luttent entre eux pour la prééminence. D'abord apparaît dans son courageux isolement le paysage classique, avec ses collines et ses ports décorés de noms grecs, puis ses temples grecs ou romains, genre vieilli dont M. J.-V. Bertin est le dernier représentant. En second lieu se trouvent les paysagistes qui aspirent à la sévérité historique, qui se plaisent aux effets ternes, à la lourdeur des tons, à la simplicité des lignes auxquelles ne préside aucun arrangement. Pour ces artistes-là, l'aspect de la nature n'est pas le plus aimable des délassements, c'est quelque chose de grave et de mélancolique. Il faut en troisième lieu classer les peintres qui créent une nature à leur usage et qui inventent un ciel, une lumière, des montagnes, des arbres apocalyptiques, et tels que n'en virent jamais les simples mortels. Enfin, en quatrième lieu se placent les artistes qui imitent la nature avec une intelligente exactitude.

Il faudrait plus de temps et d'espace que nous n'en avons pour parler en détail du tableau de M. Rémond, la *mort d'Abel*, qui appelle et fixe l'attention dans le salon carré; de ceux de M. Huet, de M. Jadin, des vues bien touchées de M. Léon Fleury, des jolis pâturages de M. Flers; le public a distingué les toiles de ces artistes aussi bien que les gracieuses productions de M. Esbrat

Le tableau de M. Esbrat représentant le *chêne de la Doui* est un motif bien dessiné, d'une peinture solide et d'une bonne couleur; peut-être l'exécution manque-t-elle d'une certaine finesse de détails. Le site pris dans le département de la Haute-Marne du même auteur, et la vue des bords de l'Yonne, aux environs de Clamecy, produisent un joli effet et laissent peu à désirer. M. Esbrat est un artiste essentiellement d'avenir; on lui doit déjà plusieurs cadres où se révèlent d'éminentes qualités, un heureux choix dans les sujets, du goût dans l'arrangement; en suivant cette voie, en y apportant successivement des améliorations, un peu moins de raideur dans les formes, M. Esbrat comptera, nous en avons la certitude, de nombreux et légitimes succès.

## MICHEL NOSTRADAMUS.

### (1503 - 1566.)

Dans la jolie ville de Salon, et non loin du château-fort, monument du douzième siècle construit sur un rocher, se trouvait une maison de peu d'apparence, qu'entourait un petit jardin planté de vignes et d'amandiers; cette maison était respectée par tous les bourgeois, et nul d'entre eux ne passait dans le quartier sans aller donner le bonjour au vieillard qui l'habitait. C'était maître Michel de Nostredame, astrologue bien famé, et médecin ordinaire du roi de France Henri II. « Il estoit de stature un peu moindre que la médiocre, dit son premier biographe; le corps robuste, alègre et vigoureux; la santé bonne et gaillarde, tous les sens aigus et très entiers. Quant à l'esprit, il l'avait excellent, comprenant légèrement tout ce qu'il voulait; le jugement subtil, la mémoire admirable, de nature taciturne, pensant beaucoup et parlant peu, discourant très bien; du reste vigilant, prompt et patient au labeur. Son dormir n'estoit que de quatre ou cinq heures, louant et aimant la liberté de langue, joyeux, facétieux, riant et fort mordant. »

Michel de Nostredame avait latinisé son nom, et les bons bourgeois n'eussent jamais manqué de l'appeler Nostradamus. Vous l'eussiez vu au milieu de son oratoire dans un large fauteuil à bras, richement sculpté comme ces meubles de la Renaissance que nous recherchons avec tant d'empressement aujourd'hui; il était là, devant une table de noyer sur laquelle on avait entassé d'énormes in-folios, et une quantité innombrable d'instruments astronomiques, des sphères, des compas, des sabliers et de longues lunettes pour étudier le mouvement des astres et leurs révolutions nombreuses. La physionomie de Nostradamus était vénérable; une indicible mélancolie régnait dans tous ses traits; sa barbe épaisse, blanchie par les ans, retombait sur sa poitrine; ses yeux vifs, son regard sévère, son nez aquilin, sa figure ovale, lui donnaient un air de noblesse et de dignité. Une robe noire, recouverte d'un étroit mantelet doublé de fourrures, descendait sur ses souliers pointus; le bonnet de docteur ombrageait sa tête chenue, et laissait à découvert un vaste front plissé par les veilles et par cette trop grande méditation sur soi-même qui hâte la marche des années et brise le cerveau.

Nostradamus, « le plus fameux et renommé qu'ait été de longs siècles en la prédiction qui se tire de la connaissance et jugement des astres, » comme l'écrit un de ses contemporains, était né à Saint-Remi, en Provence, le 14 décembre 1503; son père était notaire, et avait eu pour aïeul un conseiller du roi René, célèbre dans la médecine et les sciences mathématiques. Nostradamus étudia au collége d'Avignon, puis à Montpellier où il prit ses degrés en 1529; s'étant rendu à Toulouse, Jules César Scaliger, son ami, l'invita à visiter Agen, « où il prit à femme une fort honorable damoiselle dont il eut deux enfants, mâle et femelle, lesquels tous trois décédés, ledit Nostredame se voyant seul et sans compagnie, délibéra de se retirer en Provence son naturel pays. » A peine arrivé à Marseille, les échevins d'Aix le supplièrent de se rendre incontinent dans

leur ville; la peste y faisait des ravages, et Nostradamus fut pendant trois ans aux gages de la cité.

Le séjour d'Aix devint insupportable à Nostradamus; ville de parlement et d'université, Aix, maintenant si triste, était alors animée par une population active et joyeuse; tous ces étudiants si folâtres, si tapageurs, MM. de la Bazoche, clercs et huissiers du palais, jetaient le trouble dans les maisons; ce n'étaient chaque jour que folies, extravagances et mascarades. Ce bruit, ce fracas, ne pouvaient convenir à Nostradamus, esprit méditatif et à réflexions sérieuses; il avait un indéfinissable besoin de solitude, et bientôt on le vit quitter Aix, son beau cours planté d'arbres, pour se retirer à Salon, ville paisible, où il se maria de nouveau. De sanglantes luttes religieuses menaçaient à cette époque l'Europe entière; la guerre civile grondait sur la monarchie de France, la réforme sapait le vieil édifice catholique, et Nostradamus, essentiellement pieux, exalté par la retraite, ne vit partout que calamités, ruines, misères, destructions, peste, famine, tremblements de terre, inondations effroyables, batailles violentes, incendies successifs, et autres malheurs qui devaient bouleverser le monde. Il se mit à écrire ses centuries et prédictions commençant ainsi :

D'esprit divin l'âme présage atteinte,
Trouble, famine, guerre, peste courir,
Eau, siccité, terre et mer de sang teinte,
Paix, trève à naître, prélats, princes mourir.

lesquelles centuries il garda long-temps sans les publier, craignant que l'étrangeté du sujet et de la forme ne lui suscitât des ennemis; « infinies détractions, calomnies et morsures plus que venimeuses. A la parfin, vaincu du désir qu'il avait de profiter au public, les mit en lumière, dont tout incontinent le bruit et renommée, courut par la bouche de nos hommes et des étrangers, avec grandissime admiration. »

La réputation de Nostradamus s'accrut rapidement; au seizième siècle, temps de sorcelleries, de sabbats mystérieux, alors qu'on racontait mille scènes nocturnes entre les hommes et les démons, tandis qu'on discourait sur leur danse convulsive autour d'une vaste chaudière remplie d'os de chats et de lapins, au seizième siècle, disons-nous, un astrologue était recherché avec empressement, comblé de présents et d'honneurs. L'impulsion venait de haut, et la cour de France même était sous une impression de terreur superstitieuse; Catherine de Médicis, qui s'entourait de nécromanciens, ne pouvait manquer d'attirer à Paris le prophète de Salon. Il se rendit donc au Louvre, le grave Nostradamus; les courtisans l'entourèrent, et bientôt il lui fallut tirer l'horoscope du roi régnant, Henri II, et des princes, ses fils. On nous a conservé l'épitre qu'il adressa au monarque et que plus tard il plaça en tête de ses centuries : « A l'invictissime très puissant et très chrétien Henri second, roi de France, Michel Nostradamus, très humble et trés obéissant serviteur et sujet. Victoire et félicité. Voyant votre splendeur royale, ô très victorieux roi! accompagnée d'une incomparable humanité, je vous ai consacré mes nocturnes et prophétiques supputations, composées plutôt d'un naturel instinct, uni à une fureur poétique, que par règle de poésie. Dieu seul éternel, qui est scrutateur des humains courages, pie, juste, miséricordieux, est le vrai juge que je prie de me défendre de la calomnie des méchants. Plaira à votre plus qu'impériale majesté me pardonner, protestant devant Dieu et ses saints que je ne prétends mettre rien quelconque par écrit qui soit contre la vraie foi catholique. »

Un an après le voyage de Nostradamus à Paris, Henri II expirait, frappé de mort au milieu d'un tournoi; soudain la multitude annonça que maître Nostradamus avait prédit cet événement funeste; n'avait-il pas écrit :

Le lion jeune, le vieux surmontera,
En champ bellique par singulier duel,
Dans cage d'or les yeux lui crèvera.
Deux plaies une, puis mourir : mort cruelle!

Ce quatrain n'annonçait-il pas clairement le duel entre Henri II et Montgommery, et la fin déplorable du roi de France? Dès-lors on ne peut se faire une idée de la renommée immense de Nostradamus; les princes venaient le visiter, et l'on vit arriver à Salon, en 1564, le duc de Savoie et sa famille pour faire tirer leur horoscope. Et lorsque Nostradamus mourut le 2 juillet 1566, le peuple ne manqua pas de dire qu'il était vivant encore, mais qu'il s'était fait enfermer dans un caveau avec du papier, de l'encre, des plumes, des livres, une lampe, et qu'il avait menacé de mort quiconque aurait la hardiesse d'ouvrir ce sépulcre.

Nostradamus fut inhumé dans le couvent des Franciscains, puis transporté à l'église Saint-Laurent où l'on voit son tombeau : « Le temps de son trépas lui fut notoire, écrit un de ses amis qui l'assistait à son lit de mort; même le jour, voire l'heure, je le puis témoigner avec vérité; me souvenant très bien que sur la fin de juin de ladite année, il avait dit ces mots latins : *hic propè mors est*, c'est-à-dire, ici proche est ma mort. Et le jour devant qu'il fit échange de cette vie à l'autre, l'ayant assisté bien longuement, et sur le tard prenant congé de lui jusqu'au lendemain matin, il me dit ces paroles : vous ne me verrez pas en vie au soleil levant. Je ne veux oublier de dire qu'il s'exerçait volontiers en jeûnes, oraisons, aumônes; abhorissait le vice et le châtiait sévèrement. On grava sur sa tombe une épitaphe en latin, qu'ainsi je traduirai : Ci reposent les os de Michel de Nostredame, duquel la plume presque divine a été de tous estimée digne de tracer et rapporter aux humains, selon l'influence des astres, les événements à venir par-dessus tout le rond de la terre. Il est trépassé à Salon de Craux, en Provence, l'an de grâce 1566, le second juillet, âgé de soixante-deux ans, six mois, dix-sept jours. O postérité! ne touche pas à ses cendres et n'envie point le repos d'icelui! »

Ferons-nous connaître les controverses nombreuses auxquelles a donné lieu l'astrologue de Salon? Plusieurs écrivains ne font pas plus de cas de ses prophéties que de celles de Mathieu-Laensberg qui annonce pour l'été alternativement de la chaleur et des orages, pour l'hiver, de la pluie, de la neige, de la gelée et des brouillards. D'autres commentateurs mettent Nostradamus dans la catégorie des plus grands charlatans qui aient jamais existé, tournant à son profit la crédulité des peuples et des rois; il fit payer très cher, ajoutent-ils, de mauvais qua-

trains rimés, composés de mots grotesques et qui n'ont aucun sens.

Il est difficile, très difficile en effet, d'expliquer les quatrains de Nostradamus; pour cela, il faudrait apprendre la langue du siècle où il vivait, et ensuite la langue qu'il parle dans ses centuries, langue figurée et allégorique, toujours mêlée avec des mots grecs et latins francisés; toutes ses prophéties ont une tournure provençale ou une construction latine; le commencement de la phrase se trouve quelquefois au second, au troisième et même au quatrième vers; souvent les deux derniers vers doivent être lus avant les deux premiers. Puis en place du mot propre, il met l'anagramme de ce mot; ainsi au lieu de Paris on trouve Rapis; au lieu de Biron, Robin; au lieu de Vendosme, Mendosve ou Mendosus; au lieu de Lorrains, Norlaris; il appelle le roi Henri, le grand Chirin, le grand Adrie; le roi d'Espagne, le rouge; les Hollandais, les lions; le roi d'Angleterre, le léopard; les Turcs, les lunaires; les Génois, les Liguriens.

Cependant Nostradamus a trouvé d'ardents défenseurs : « En apportant dans l'examen de ses centuries l'impartialité la plus grande, un esprit juste et dégagé de préjugés, dit M. Bouys, on parviendra à se convaincre que Nostradamus avait réellement connaissance de l'avenir, quelle que fût la cause qui le lui dévoilât; que cette cause fût une clairvoyance instinctive, semblable à celle des somnambules magnétiques, comme il le dit lui-même dans sa lettre à Henri II, ou que ce fût un tout autre motif, on ne peut s'empêcher de se rendre à l'évidence et de reconnaître dans Nostradamus une faculté prophétique.»

D'autres écrivains sont allés plus loin encore, et nous trouvons de précieuses naïvetés dans un ouvrage qui parut en 1816, sous ce titre : « Les véritables Prophéties de Nostradamus en concordance avec



( Nostradamus. )

les événements de la révolution, jusque et compris le retour de S. M. Louis XVIII. » L'auteur anonyme applique la plupart des prophéties de Nostradamus au règne de Napoléon et à la restauration de Louis XVIII sur le trône de France; nous ne pouvons nous empêcher de citer quelques-unes de ses réflexions; à toutes les époques, les gouvernements n'ont-ils pas eu leurs panégyristes plus ou moins maladroits, plus ou moins exagérés! En regard du 91^me quatrain de la troisième centurie :

> L'arbre qu'estoit par si long temps séché,
> Dans une nuit viendra à reverdir :
> Cron, roi malade, prince pied estaché,
> Craint d'ennemis fera voile bondir.

Nous lisons ce qui suit : « Ce quatrain annonce que Louis XVIII, après avoir long-temps langui hors de son royaume, y reviendra malgré ses ennemis pour y ramener le bonheur. Le roi est désigné par ce vers : *l'arbre qu'estoit par si long temps séché;* ces mots : *viendra à reverdir*, expliquent son retour. Ceux-ci, *Cron*, jusqu'à *ennemis*, signifient que Louis XVIII attendait le moment favorable pour reparaître dans son royaume, malgré les efforts de ses ennemis. »

On ne peut dire vraiment les extravagances du zélé pamphlétaire; le 81^me quatrain de la 5^me centurie est ainsi conçu :

> L'oiseau royal sur la cité solaire
> Sept mois devant sera nocturne augure :
> Mur d'orient cherra, tonnerre esclaire,
> Sept jours aux portes les ennemis à l'heure.

En voici le commentaire : « Les deux premiers vers de ce quatrain prédisent que Bonaparte (*l'oiseau royal*) au bout de sept mois de règne de Louis XVIII, reviendra de l'île d'Elbe à Paris. *Sur la cité solaire, sept mois devant sera nocturne augure*, désignent que pendant son éloignement de France, il méditera son

dessein. Les deux derniers vers démontrent visiblement que les puissances coalisées du nord (*mur d'orient*) tomberont en France (*cherra*), que leurs armées formidables (*tonnerre esclaire*) seront en peu de temps aux portes de Paris et qu'elles chasseront Bonaparte de cette capitale. »

Et plus loin, en parlant du 23e quatrain de la deuxième centurie :

> Palais oiseaux, par oiseau déchassé,
> Bientôt après le prince parvenu,
> Combien qu'hors fleuve ennemi repoussé,
> Dehors saisi trait d'oiseau soustenu.

Nous ne nous lasserons jamais d'admirer cette définition : « Les mots *oiseaux*, *oiseau déchassé*, *bientôt après le prince parvenu*, pronostiquent clairement le départ de l'auguste famille des Bourbons. Par *oiseau soustenu* qui se trouve à la fin du quatrième vers, il faut entendre le retour de Louis XVIII, le désiré, dans son château des Tuileries. »

En voilà suffisamment pour donner une idée de l'homme et de l'ouvrage. Aux jours d'effervescence, chaque parti a ses illuminés, ses niais, ses fanatiques; les meilleurs esprits mêmes, entraînés par les passions des masses, ne peuvent résister à leur influence irrésistible.

Résumons-nous. Nostradamus est-il prophète? Non, certes. Un prophète prédit l'avenir, et le prédit sûrement; cette mission n'a été accordée qu'à des hommes éminents, envoyés de Dieu pour annoncer aux mortels ce que l'Éternel daignait leur révéler. Nostradamus avait vu les rudes batailles entre Charles-Quint et François Ier, les armées de Soliman s'avancer en Hongrie, les Barbaresques infester les mers, et guidés par Barberousse, le pirate-roi, ravager les côtes d'Italie, la Sicile, la Sardaigne ; témoin des principaux événements du seizième siècle, de cette époque si féconde en grandes choses, Nostradamus prit plaisir à les raconter d'une manière énigmatique et dans un style d'enthousiaste. En parcourant avec attention son épitre dédicatoire à Henri II, on s'aperçoit même que l'astrologue de Salon s'est inspiré des prophéties de Jérémie et de Daniel; il en emprunte les formes, les expressions : « En ces temps de malheur, s'écrie-t-il, succèdera devant une éclipse solaire le plus obscur et le plus ténébreux qui soit esté depuis la création, et telle que l'on cuidera la pesanteur de la terre avoir perdu son naturel mouvement et estre abîmée en perpétuel ténèbre; et s'ensuivra après d'extrêmes changements et permutations de règne, par grand tremblement de terre, avec pullulation de la neuve Babylone, fille misérable, augmentée par l'abomination du premier holocauste. Alors sera faite plus de persécution aux églises que ne fut jamais; et sur ces entrefaites naîtra pestilence si grande que des trois parts de l'univers plus de deux défaudront, tellement qu'on ne saura connaître ni les appartenances des champs et maisons, et naîtra l'herbe par les rues des cités plus haute que les genoux. O quelle calamiteuse affliction sera pour lors aux femmes enceintes! » Ne croirait-on pas, en vérité, lire une des prophéties de Daniel sur les derniers jours du monde.

Chaque ville de Provence, chaque monument possèdent une pronostication de Nostradamus; et, à Marseille, le bon astrologue n'a-t-il pas prédit que les orgues immenses de N. D. de la Major crouleraient un jour de cérémonies, tandis que les fidèles agenouillés se presseraient en foule dans la vieille basilique? Aussi, la vue des orgues de la Major était la terreur de mon enfance; je croyais entendre craquer leurs boiseries vermoulues, leurs sculptures en ogives, et je regardais d'un œil d'effroi ces orgues magnifiques, lorsqu'elles retentissaient, bruyantes et sonores, aux grandes époques des solennités.

A. Mazuy.

---

## ÉTAMPES, (*Seine-et-Oise.*)

Deuxième article. (Voir p. 206.)

L'église de Notre-Dame-du-Fort est aujourd'hui la paroisse-mère de la ville. Le type byzantin se montre là dans toute sa pensée si profonde, si solide, si concrète. Le monument orienté d'après la règle du moyen-âge, est l'œuvre mixte des douzième et treizième siècles. Rien de plus confus que lui, à l'extérieur comme à l'intérieur, mais rien aussi de plus attachant. Deux travées constituent la nef; les piliers sont cylindriques et couronnés de chapiteaux fort historiés, dans le goût de l'école grecque du Bas-Empire. L'arc en tiers-point se rencontre, mais doué d'un sentiment indécis, timide, raide; une analyse détaillée du temple nous mènerait beaucoup trop loin. Je me borne donc à vous dire qu'il est fermé par quatre apsides plates pour les collatéraux, et par une cinquième apside, également plate, pour le sanctuaire de la nef. Un accident bien curieux, c'est qu'une prodigieuse déviation à gauche se fait remarquer dans l'axe des bas-côtés, tandis que la nef elle-même ne subit aucune flexion. La transsept ou croisée, est légèrement esquissée dans la déviation brusque et barbare des sous-ailes. Comme accessoires, il faut observer la porte du quinzième siècle qui donne accès au sépulcre où se trouve une peinture oubliée, du plus grand prix, un bénitier du onzième siècle, formé d'un chapiteau de colonne de granit, des restes de vieilles verrières peintes dans un état presque complet de mutilation, un œil-de-bœuf écaillé, vers la chapelle du *sépulcre*. Les grands piliers de la nef courent d'un seul jet aux amortissements de la maîtresse-voûte; ils sont engagés, et d'un motif fort intéressant.

Tout l'édifice à l'extérieur est emprisonné dans un mur d'enceinte crénelé, faisant corps avec la basilique. Je ne puis croire que ce mur soit contemporain des portions byzantines du temple, ce qui mettrait en défaut la doctrine de notre ami Didron, et réjouirait fort notre autre ami Pollet, architecte de Saint-Nizier et d'Ainay, de Lyon. Cette soudure-là, bien que greffée sur la masse, me semble dater du seizième siècle, et de nos dernières guerres de religion.

La flèche qui couronne le grand frontail d'orientation, est fière et noble; elle se compose d'un cône cantonné de tourillons aigres; c'est de l'école byzantine, dans le genre de Saint-Denis et de Saint-Germain d'Auxerre. Le portail latéral, dirigé vers le midi, est l'œuvre de la transition; ce morceau est d'une fabrique très curieuse, et mérite la plus sérieuse attention. Si j'étais moins pressé de clore ce

trop long article, et si j'avais reçu du ciel la plume brillante et riche de M. A. Mazuy, je m'étendrais sur une foule de faits archéographiques qui feraient comprendre aux habitants d'Étampes, de quelle importance est, aux yeux des artistes, leur noire et chancelante église de Notre-Dame-du-Fort, soit à cause de ses sculptures du frontail méridional, soit à cause de son type byzantin si accentué et si vigoureux.

Les quatre églises de la ville d'Étampes, dont je viens d'esquisser la monographie sont paroissiales.

### III.

Quand on quitte Paris où le culte extérieur de la plus touchante, de la plus symbolique des religions s'en va mourant, l'on est tout aise de retrouver ces fêtes populaires de l'enfance, à la porte de Babylone. Ce plaisir, je l'ai goûté, en l'an de grâce 1837, à Étampes, en revoyant la procession du Saint-Sacrement. Mais, grand dieu! quelle procession! nulle sympathie autour de cette procession, nul concours de fidèles, pas un homme pour tenir les glands du dais! Mon cœur, au lieu de s'épanouir, se resserra. Et que l'on n'aille pas croire que je sois hostile à une idée de progrès quand elle n'exclut pas une idée d'ordre; mais je ne veux renier ni le catholicisme qui a murmuré d'ineffables paroles sur mon berceau, ni le catholicisme qui, pour me nourrir, a mêlé son lait avec le lait maternel, et m'a réjoui de ses fêtes, ni le catholicisme qui a fermé les yeux de mes grands parents. Croyez-vous, habitants d'Etampes, que le patriotisme dont vous faites parade, ne se concilie pas merveilleusement avec la foi? Voyez nos départements formés de l'ancien duché de Bourgogne, l'Ain, Saône-et-Loire et la Côte-d'Or, si renommés par leur inflexible dévouement à la liberté publique. Voyez la glorieuse Franche-Comté de Bourgogne, si riche en nationalité, si fertile en illustrations militaires, si célèbre par l'énergie de ses braves et le courage civique de ses enfants; eh bien! la splendeur du culte, l'éclat social de la religion s'y unissent à toute cette philosophie politique qui, chez vous, a tué la pensée catholique. Seine-et-Oise, hélas! est trop voisin de la ville des désordres et des apostasies, et la propagande athée ou sceptique, y a fait ses prosélytes. Laissez donc, habitants d'Étampes, aux incorrigibles commis voyageurs, aux crétins de la civilisation leurs ignobles dédains, et imitez nos Bourguignons et nos Lyonnais; ils ne se cachent pas pour aller à la messe, et s'honorent d'accompagner le Saint-Sacrement. Quand l'ère de spiritualisme qui revient parmi nous, à pas de géant, aura complété son œuvre, il y a bien des gens qui seront fort étonnés d'apprendre que leur prétendue science ne fut que de l'ignorance, et leur prétendue force d'esprit, de la pusillanimité.

Je n'ai pas quitté Étampes, sans avoir salué la vieille et illustre abbaye de Morigny (à une demi-lieue nord d'Étampes). Le parc enchanté de Brunehauld, appartenant à M. de Viard, et la fameuse tour *Guinette*, reste de l'architecture militaire du douzième siècle, de forme quadrilobée, qui domine la ville à l'ouest.

Il y a encore à Étampes une chose que l'on ne peut se dispenser de connaître, c'est la maison de madame de Bourraine, située vers Saint-Basile. Ce manoir est admirablement bien conservé: il date du quatorzième siècle, et fut habité par Diane de Poitiers.

### IV.

Je vous ai dit que j'avais revu à Étampes la procession du Saint-Sacrement, dont le caractère sera toujours celui d'une fête populaire, à laquelle ne ressembleront jamais ni les cérémonies, ni les joies politiques. C'est que le catholicisme s'adresse aux masses, c'est qu'il est tout ensemble poésie, unité et vérité. Là, donc, si je ne retrouvai pas les processions somptueuses de ma Bourgogne, avec les populations à genoux sur leur passage, du moins, je vis le Saint-Sacrement traverser paisiblement les rues, et semer ses bénédictions sur les fidèles..... Je revis une procession, et mon âme s'épanouit, se parfuma, renaquit à tout un vieux monde de croyances et de foi. Je ne puis en finir avec Étampes, sans vous parler de la procession des *corps saints*, qui s'y est maintenue, à la barbe de notre siècle.

C'est dans la vénérable église de Notre-Dame-du-Fort, fondée par le roi Robert, que sont conservés les restes précieux des saints martyrs Can, Cantien et Cantienne. On pense que ces reliques furent offertes par le pape Benoît VII au roi Robert, lors de son voyage à Rome, et que ce prince s'empressa de confier le pieux dépôt à la sainte maison qu'il avait élevée en l'honneur de la glorieuse vierge Marie, à Étampes. La ville reconnut, de ce moment, ces martyrs pour ses patrons, et elle n'a pas cessé de les honorer d'un culte particulier.

Can, Cantien et Cantienne, patriciens romains, étaient issus de l'illustre famille d'Anicius, d'où naquirent plusieurs consuls ou empereurs, et qui donna le jour au célèbre Boïce. Élevés dans la foi chrétienne, ils se livraient avec ardeur à toutes les pratiques touchantes et sublimes qui la vivifient: mais arriva la cruelle persécution de Dioclétien et de Maximilien, et ces jeunes seigneurs, après avoir vendu leurs biens qui étaient immenses, après en avoir mis le prix dans la main des pauvres, quittèrent en toute hâte leur patrie, et vinrent planter leur tente à Aquilée. En vain, ils voulurent envelopper leur vie dans une profonde obscurité; leur nom, le bruit de leurs vertus, déchirèrent le voile. Dénoncés comme chrétiens, forcés de comparaître devant le préfet Dulcidius, les nobles jeunes gens furent jetés dans une noire prison, après avoir vivement irrité le sanguinaire ministre d'un sanguinaire empereur, par la hardiesse de leurs réponses et l'inflexibilité de leur dévouement au christianisme. Parvenus à briser leurs fers, ils s'évadèrent; ils étaient déjà arrivés, dans leur fuite, à trois mille pas de la ville, lorsque l'un des coursiers qui traînaient leur char, s'étant abattu, ils tombèrent captifs entre les mains des farouches soldats envoyés à leur poursuite. Alors une idole leur fut présentée, c'était une statuette représentant Jupiter, et on leur promit la vie s'ils l'adoraient; mais les généreux seigneurs la repoussant avec horreur, persistèrent dans leur refus d'apostasie. Les soldats tirèrent leurs glaives et la sentence de l'empereur fut exécutée. Sur le terrain, témoin du supplice de ces trois martyrs, tout près de la mer, se trouve maintenant, dit-on, un petit village nommé San Cantiano.

Tels sont les héros de la foi dont la ville d'Étampes possède les reliques. Ces restes, avant la révolution de 1792, reposaient dans une magnifique châsse d'or et d'argent, enrichie de pierres précieuses. Cette châsse n'existe plus; mais les reliques des glorieux protecteurs de la cité n'en parcourent pas moins, aujourd'hui encore, les rues et les places deux fois l'année, recueillies dans un vaisseau moins somptueux. Ces deux processions nommées *processions des Corps Saints*, sont de véritables fêtes triomphales qui se célèbrent le mardi de Pâques et le mardi de la Pentecôte. Alors la foule est immense, fervente, recueillie encore comme dans le moyen-âge; alors accourent, pour se ranger dans le saint cortége, les populations des villes voisines, des villages et des hameaux environnants. Il semble que toute la piété des habitants d'Étampes se soit résumée dans ces fêtes bisannuelles des *Corps Saints*, si chères aux mères, aux petits enfants, et où la religion ne manque jamais de recevoir un éclatant hommage, et de déployer avec splendeur ses pompes sacrées.

Mais ce n'est point en ces jours solennels seulement que les protecteurs d'Étampes sont les objets de la vénération populaire. De tout temps, lorsque la maladie ou l'adversité pèsent sur le peuple, il s'est empressé de recourir aux saints martyrs, comme le peuple de Lyon à sa Notre-Dame-de-Fourvières, comme le peuple de Beaune à sa Sainte-Vierge-Noire miraculeuse, comme le peuple de Marseille à sa Notre-Dame-de-la-Garde, etc. Plus d'une fois, disent les chroniqueurs et les légendistes, de merveilleuses interventions sont venues prouver aux habitants d'Étampes que leur confiance était sagement placée. Aussi, est-ce toujours aux saints Can, Cantien et Cantienne que l'on s'adresse du sein des grandes calamités publiques. Naguère, quand le choléra-morbus entassait ses victimes à Paris, et étendait ses ravages sur la charmante et ombreuse vallée du CAMPVS STAMPENSIS, on vit encore le peuple désolé, mais renaissant à l'espérance, se rassembler autour du modeste reliquaire qui renferme les restes des martyrs, et réclamer leur appui dans le ciel.

Cette tradition, cette pratique, cette foi, sont choses touchantes. Prions Dieu, les deux mains jointes, qu'elles se maintiennent.

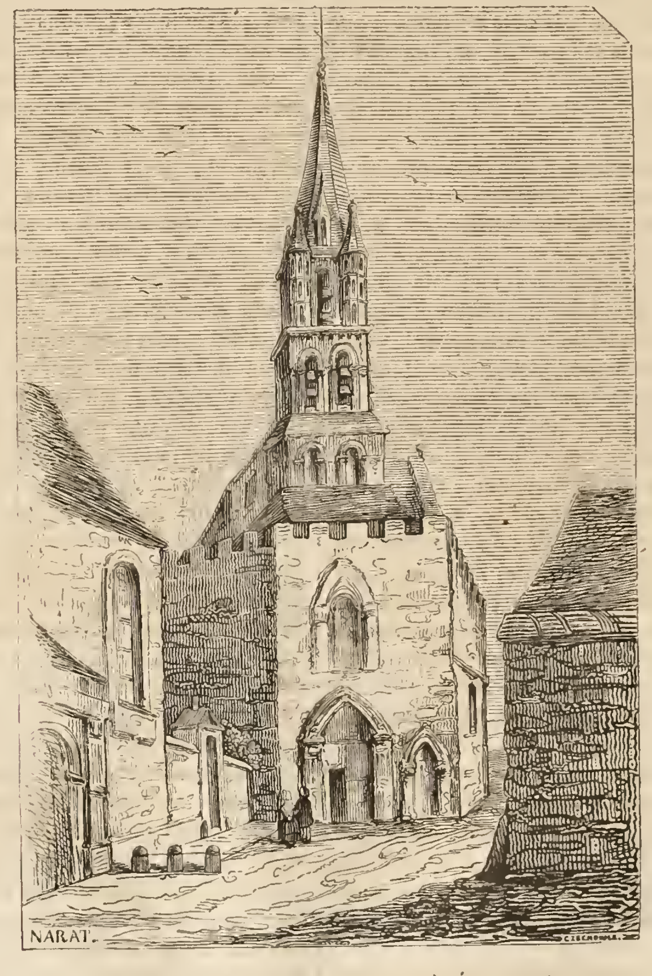
Et nous, hâtons-nous de clore ce trop long épisode, en rappelant encore un coup les devises si chères aux consciencieux éditeurs du seizième siècle, telles que :

A ✝ DIEV ✝ SOYEZ

Ou bien :

SINE · FRAVDE.

Le Chev[r] Joseph BARD (de la Côte-d'Or).




( Eglise de Notre-Dame-du-Fort, à Étampes. )

## SALON DE 1838.




Vue de la cour du palais des doges, à Venise, par M. Joyant.

## SALON DE 1838.

### VUE DE LA COUR DU PALAIS DES DOGES, A VENISE,

*Par Joyant.*

L'histoire, la poésie, la peinture, se sont tour à tour emparées de Venise ; nous connaissons ses lagunes, ses gondoliers, sa mer paisible et son beau ciel. Qui ne se rappelle les chants de Byron dans le mélancolique pèlerinage de Childe-Harold : « Je vois sortir Venise du milieu des vagues, s'écrie-t-il, comme si la baguette d'un enchanteur l'eût élevée en un instant; elle semble une Cybèle des mers, avec sa tiare d'orgueilleuses tours, majestueuse dans sa démarche comme la souveraine des eaux. Ses filles avaient pour dot les dépouilles des nations, et l'inépuisable Orient versait dans son sein la pluie de ses trésors. Revêtue de la pourpre, elle invitait à ses banquets les monarques glorieux d'une telle faveur. Ces temps ne sont plus, mais la beauté de Venise existe encore ; les empires tombent, les arts disparaissent : la nature ne meurt jamais. Elle n'a pas oublié combien Venise fut jadis chérie ; Venise, l'aimable rendez-vous de tous les plaisirs, la ville la plus gaie de la terre, le carnaval de l'Italie ! » Les accents de Byron ont eu des milliers d'échos; tous les poètes, de haut et bas étage, ont chanté les merveilles et les magnificences de Venise. Nous aimons cet enthousiasme pour une noble cité, et si nous avions un reproche à faire aux voyageurs, aux artistes, ce serait d'avoir trop négligé les détails pour ne nous montrer que l'ensemble. On vante les vieux monuments de Venise : le palais des Doges, ceux de Moncenigo, de Pisani, de Manfrin, de Grimani, de Barbarico, d'Abresci, et nul n'a pris la peine de les décrire. Tâchons de combler aujourd'hui ce vide, du moins en ce qui concerne le palais des Doges ou palais Ducal.

A l'exposition de cette année, brillait un tableau de M. Joyant ; c'était *la vue de la cour du palais des Doges, à Venise.* Le public connaisseur se pressait en foule devant cette toile remarquable. M. Joyant n'est pas seulement un artiste de talent, plein de tact, composant avec sagesse, c'est encore un homme d'esprit ; nous l'avons ainsi apprécié en admirant son beau tableau. Fatigué sans doute d'entendre continuellement parler du ciel d'azur de Venise, il a placé au-dessus du palais Ducal des masses de nuages, comme un démenti donné aux exagérations poétiques; nous serions presque tenté de remercier M. Joyant; il nous révèle que les cataractes célestes s'ouvrent quelquefois sur Venise, et ceci a pour nous l'attrait d'une nouveauté. Nos illusions cessent, mais l'imposante vérité de la nature les remplace. Laissons donc aux poètes les hyperboles, et visitons en historien le splendide palais si bien rendu par M. Joyant.

Le palais Ducal est un vaste édifice carré, d'une architecture majestueuse, élevé sur deux ordres, et couronné par un ornement frangé dans le genre gothique ; d'un côté, il est appuyé sur la métropole, de l'autre il est à nu, et donne sur un des canaux de la cité. La principale façade est en marbre rouge et blanc, à petits losanges. On y voit à l'intérieur comme à l'extérieur, des piliers et des colonnes qui forment portique; autrefois, ce portique n'était point muré, de sorte que les communications étaient ouvertes de toutes parts. Les colonnes reposaient aussi sur leurs piédestaux, mais les inondations fréquentes ayant forcé d'exhausser le sol de la petite place, il s'en est suivi que les piédestaux ont disparu, ce qui est d'un mauvais effet pour le corps du bâtiment. Sur le haut, règne un balcon avec un parapet composé de milliers de colonnettes. Le palais Ducal est tout aussi étrange que l'église Saint-Marc qui lui est adossée, église si bizarre, si singulière. Les murs du palais sont ornés de compartiments en mosaïques de diverses couleurs. Long-temps cet édifice imposa le respect et la crainte; là, durant quatre siècles, a siégé l'inquisition d'état, et les têtes que le terrible tribunal faisait tomber étaient ordinairement accrochées à la tribune extérieure de Saint-Marc. Les conseils et tous les bureaux de l'administration trouvaient place dans le palais Ducal ; les moins importants occupaient l'étage inférieur; les autres s'élevaient par degrés dans l'ordre des dignités et des pouvoirs, jusqu'au grenier où siégeait le triumvirat des inquisiteurs d'état. Inaccessibles dans leur retraite à toutes personnes autres que les exécuteurs de leurs décrets, ils ne voyaient pas même leurs plus proches parents durant les quatre mois que chacun d'eux était en fonctions. La fameuse gueule de lion, à la porte des inquisiteurs, n'existe plus, mais on distingue encore l'ouverture dans la muraille. Les prisons étaient séparées du palais Ducal par un canal que le célèbre *ponte di sospiri* traversait, et par lequel les captifs étaient conduits au tribunal. Aucun des citoyens de Venise n'était hors d'atteinte de l'inquisition d'état, pas même les inquisiteurs eux-mêmes, car deux d'entre eux, réunis au Doge, avaient le droit de faire périr leur collègue.

La principale porte du palais Ducal, celle de la Carta, date du doge Foscari ; on y a aussi placé sa statue à genoux devant un lion ailé, avec quatre autres figures qui symbolisent les vertus de Foscari. Cette entrée mène à la cour intérieure, pavée en grandes dalles, où l'on voit deux citernes pour le service du palais; dans le contour, règne une galerie, le Broglio ; les grands de Venise s'y réunissaient pour causer des affaires de la république ; ils étaient ainsi à l'abri des soupçons qu'ils auraient pu donner aux inquisiteurs d'état s'ils se fussent réunis en tout autre lieu. Plusieurs statues se trouvent dans cette cour; la plupart furent apportées de la Grèce. L'escalier qui conduit au second portique est en marbre blanc ; c'était au-dessus de cet escalier que se faisait le couronnement du doge, le lendemain de son élection. Au premier étage, et de distance en distance, des faces de lions sont incrustées dans les murs ; à gauche, une chapelle dédiée à saint Nicolas, est remarquable par les fresques du Titien. En quittant l'escalier, la première salle est celle des quatre portes, décorée de plusieurs tableaux de Véronèse ; le plafond emblématique, dû au pinceau du Tintoret, représente Jupiter conduisant Venise dans l'Adriatique. La salle des Dix, à laquelle on arrive par celle des Quatre-Portes, est le lieu où s'assemblait le conseil, tribunal chargé de veiller à la sûreté de l'état, avec pouvoir absolu sur tous les citoyens ; le plafond, à compartiments, offre une magnifique fresque de Paul Véronèse : c'est Jupiter foudroyant les vices; un génie

ailé, ayant un livre ouvert où sont inscrits les décrets, se tient à côté du dieu.

Près du conseil des Dix, la salle d'armes montre ses portes de cèdre du Liban, transportées en Chypre, et de là à Venise. Cette salle était riche en objets curieux, en bustes d'une multitude de guerriers célèbres, en vieilles armures, et notamment celles que portait Henri IV à Arques et à Ivry. Devenu roi de France, Henri IV envoya lui-même sa cuirasse aux Vénitiens. Tous ces objets ont disparu depuis les dernières invasions qui en ont fini avec la liberté et l'indépendance de Venise. La salle de l'Écusson est ainsi nommée, parce qu'on y suspendait les armoiries de la famille du doge régnant; elle conduit à une galerie, et de là à une grande pièce où les doges recevaient les ambassadeurs. La riche salle du conseil est ornée de tous les portraits des doges par Tintoret. On aperçoit dans le fond une place vide, recouverte d'un crêpe funèbre, et on lit cette inscription : *Locus Marini Falieri decapitati!* au milieu de tous ces hommes d'état, il se trouva un traître, Marino Faliero, décapité sur le parvis du palais Ducal. De cette salle on passe à celle du suffrage, dite communément du scrutin; le sénat s'y assemblait pour l'élection des magistrats; elle est riche en morceaux de peinture qui retracent les exploits des guerriers vénitiens à une époque où Venise était au plus haut point de sa gloire.

Tel est l'édifice dont M. Joyant a reproduit la cour intérieure, telles sont ses richesses. L'œuvre de M. Joyant, nous le répétons, est éminemment digne du suffrage des amis de l'art; on n'a jamais rien peint de si régulier de lignes, de si parfait de perspective, de si vrai de couleur; il règne dans ce sinistre et majestueux bâtiment un air de mystère et de terreur qui effraie; l'air et le jour circulent bien dans les longues galeries; toutes les arcades sont admirablement percées; à travers les croisées, l'œil se promène dans les vastes salles, dans les moindres appartements; tout est rendu avec justesse et vérité. « Voilà comme on doit peindre l'architecture, a dit un critique éclairé; cela vaut mieux que d'aller chercher sur la palette les tons traditionnels des marbres dorés et des ciels bleus de l'Italie. Si nous ne connaissions pas aujourd'hui toutes les ressources du diagraphe et de la *camera lucida*, l'exécution *de la vue intérieure de la cour du palais des Doges* tiendrait vraiment du prodige. »

Ne quittons pas Venise et son antique palais, sans jeter un coup-d'œil de tristesse sur les ruines vivantes encore de la vieille et puissante république, sans donner un regret à son infortune, à ses malheurs. Venise vaincue, a vu finir ses treize siècles de liberté; elle disparaît peu à peu de la scène active du monde : « O Venise! s'écrie Byron avec amertume, tes palais déserts, tes rues solitaires, la présence de tes vainqueurs, tout contribue à répandre un sombre nuage sur tes murailles. » La population de Venise qui montait vers la fin du dix-septième siècle à plus de deux cent mille âmes, s'élève à peine aujourd'hui à quatre-vingt mille habitants, et ce nombre diminue avec rapidité. Le commerce et les emplois officiels, source de la grandeur vénitienne, sont éteints; la plupart des maisons patriciennes se trouvent désertes, et on n'en verrait debout pas une seule, si le gouvernement, alarmé par la démolition récente de soixante-douze palais, n'avait formellement défendu cette triste ressource de la pauvreté. Ce qui reste de l'orgueilleuse noblesse de Venise est confondue avec les riches juifs sur les bords de la Brenta; le nom du *gentil uomo veneto* est tout ce qui nous est connu de lui. Enfin, on pourrait dire de Venise, suivant l'expression de l'Écriture, qu'elle meurt chaque jour; pénible et douloureux spectacle, même pour un étranger.

---

## NADIR-SHAH. (1688-1747.)

Deuxième article. (voir p. 255.)

En ceignant la couronne, Nadir exigea l'adhésion des mollahs pour quelques changements qu'il avait faits à la religion; ceux-ci refusèrent leur concours, et le nouveau monarque fit étrangler leur chef en plein conseil; puis il leur demanda quel emploi ils faisaient de leurs biens : « Une partie est destinée à des œuvres saintes, répondirent-ils; le reste sert à l'entretien des ministres de l'islamisme qui prient sans cesse pour la prospérité du royaume. — Vos prières ont été inutiles, leur répliqua Nadir, car elles n'ont pu empêcher la Perse d'être envahie, démembrée, dévastée, et ses rois d'être détrônés et fugitifs. Mes prières et celles de mes soldats ont été plus efficaces; c'est nous qui avons sauvé la Perse, c'est nous qui devons avoir vos biens. » Il en fit dresser un inventaire montant à soixante millions de revenu qu'il confisqua au profit du trésor.

Nadir ayant rassemblé une armée de cent mille hommes, se décida à faire le siége de Candahar, capitale du pays des Afghans; après plus de dix mois de fatigues, cette ville fut prise d'assaut; un grand nombre d'Afghans périrent par les armes; il transplanta les autres, et les remplaça, suivant sa coutume, par une nouvelle population amenée de diverses provinces. Nadir conçut alors le projet de conquérir l'Inde; son but fut exclusivement de s'enrichir des trésors immenses de l'Indoustan. La faiblesse de l'empire mogol, les intrigues qui divisaient la cour de Delhi lui aplanissaient tous les obstacles. Il part au mois de mai, reçoit la soumission des habitants de Caboul, traverse à gué l'Indus et les rivières qui se jettent dans ce fleuve, accepte la reddition de Lahore, et arrive dans les grandes plaines en face de Delhi, où il met en fuite l'armée indienne; il s'empare des villes et les saccage de fond en comble. Chargé de dépouilles, il quitte Delhi pour revenir dans ses états; mais déjà Nadir n'est plus le père de ses guerriers; l'avarice, l'orgueil ont endurci son cœur; ses jours de victoire vont disparaître, et l'on ne verra plus dans le sauveur de la Perse qu'un tyran farouche et barbare. Parvenu sur les bords d'un fleuve, il ordonne à ses soldats de verser au trésor royal l'or et les bijoux qu'ils ont rapportés de l'Inde; quelques-uns obéissent et reçoivent en échange des objets de peu de valeur, les autres sont dépouillés brutalement de leur butin.

Arrivé à Ispahan, Nadir y célébra des fêtes solennelles, dont la pompe fut encore augmentée par l'exposition des richesses apportées de l'Inde, parmi lesquelles on remarquait le fameux trône du Paon, et une tente construite par ses ordres, où l'on n'avait

employé que la soie, l'or, les diamants et les pierres les plus précieuses. Le Khoraçan était la province de prédilection de Nadir; il s'y rendit en 1741, et après y avoir fait un court séjour, il se mit de nouveau en campagne pour aller réduire les peuplades du Caucase. Pendant cette marche, deux assassins inconnus attentèrent à ses jours; blessé légèrement au bras, d'une balle qui tua son cheval, il se laissa tomber comme s'il était mort, et échappa ainsi aux meurtriers. Depuis cet événement, Nadir paraît un autre homme; il devient de plus en plus sombre et féroce; la fortune l'abandonne, et son histoire n'offre plus qu'une longue suite de crimes et de revers. Les peuples du Caucase, du haut de leurs rochers, résistent aux troupes de Nadir; ils bravent leurs menaces, enlèvent leurs convois, et les obligent à la fuite.

En revenant de l'Inde, Nadir avait publié une exemption d'impôts pour toute la Perse, durant trois années. Bientôt il s'en repentit; et ne voulant pas toucher à ses trésors, il rétablit non-seulement les contributions ordinaires, mais il en créa de nouvelles, devenues indispensables par l'accroissement démesuré de son état militaire. Quoiqu'il eût soin d'enrôler toujours les guerriers qu'il avait vaincus, et que l'on vit sous ses drapeaux des Afghans, des Abdalis, des Uzbecks, des Turcomans, des Curdes, des Arabes, des Georgiens, ces recrutements étaient loin de lui suffire. Il avait souvent recours à des levées




( Nadir-Shah. )

d'hommes sur les Persans; de là, les mécontentements et les murmures d'un peuple, qui naguère le regardait comme son libérateur. La difficulté de soumettre les tribus arabes des côtes du Golfe Persique, et d'approvisionner ses armées dans les terres voisines de la Mer Caspienne, avait suggéré à Nadir la pensée d'avoir une marine. Pour arriver à ce résultat, il employa des moyens violents, fit saisir tous les bâtiments nationaux, mit en réquisition les navires étrangers qui se trouvaient dans les ports de la Perse, et ces mesures despotiques anéantirent complètement les relations commerciales si nécessaires à la prospérité des États.

Un des rêves de Nadir, du reste esprit très supérieur, paraît avoir été de réunir les chrétiens, les juifs et les musulmans dans une même croyance; il fit traduire en persan plusieurs des livres hébraïques, ainsi que les évangiles. Cette pensée était inexécutable, et Nadir ne tarda pas à le reconnaître; dès lors, il se borna au projet d'établir parmi les mahométans une cinquième secte orthodoxe. Tous ses efforts pour amener les Persans à suivre cette secte furent inutiles, et il ne put jamais obtenir de la Sublime Porte un cinquième oratoire dans le sanctuaire du temple de la Mecque.

Nadir vieillissait; la vie des camps, cette existence de batailles n'allait plus à son tempérament; il proposa les bases d'un traité général à ses nombreux ennemis, et comme la terreur qu'inspirait son nom était grande encore, la paix fut conclue en janvier 1747. Les fatigues de la guerre, les contrariétés, les soucis, les chagrins avaient altéré la santé de Nadir-

et lui rendaient le repos nécessaire. Menacé d'hydropisie pendant son séjour dans l'Inde, il avait amené avec lui un médecin célèbre qui le traita avec succès. Le docteur Indien mourut, et Nadir se confia aux soins d'un jésuite francais, le père Bazin. Nous devons à ce courageux missionnaire une curieuse relation des dernières années du conquérant. Ce qui perdit Nadir dans l'esprit des populations, ce fut surtout son peu de respect pour les opinions religieuses; son avarice extrême, son ambition, son intolérance, sa soif insatiable d'or et de conquêtes, le rendirent un objet d'horreur aux yeux des Persans. On ne peut se faire une idée de la férocité des agents qu'il employait pour se procurer de l'argent et des hommes. Lui-même, aigri peut-être par ses souffrances, par ses désastres dans sa dernière lutte contre les peuples du Caucase, par les révoltes qui éclataient de toutes parts, lui-même parcourait la Perse comme un chef de brigands; il rançonnait les villes, faisait mutiler ou aveugler les habitants; on élevait sous ses yeux des pyramides d'ossements humains. Ispahan qui sous son règne perdit le rang de capitale de la Perse, eut particulièrement à souffrir de ses cruautés et de sa haine.

Les crimes de Nadir devaient avoir un terme; il était devenu insupportable à ses sujets, et tandis qu'à la tête d'une armée formidable, il allait combattre les Curdes, de sourdes menées se tramaient contre lui. Il était campé au milieu d'une vaste plaine, lorsque, dans la nuit du 19 au 20 juin 1747, quelques-uns de ses généraux persans, ayant à leur tête l'intendant de sa maison et le capitaine de ses gardes, entrèrent dans sa tente pour l'assassiner. Réveillé par le bruit, Nadir se lève, prend son sabre, et reçoit un coup de massue sur la tête; il tombe et demande la vie : « Tu n'as fait grâce à personne, lui disent les conjurés; tu n'en mérites aucune; » et ils le massacrèrent impitoyablement. Nadir-Shah était dans sa cinquante-neuvième année. On prétend qu'irrité contre les troupes persanes qui ne voulaient point adopter son système religieux, il avait donné mission aux Afghans et aux Uzbecks de les mettre à mort, et que les généraux persans, informés de cet ordre, se hâtèrent d'en prévenir l'exécution. Cette supposition n'est pas invraisemblable, car à la pointe du jour, les Afghans et les Uzbecks réunis vinrent attaquer les Persans, et venger du moins le prince qu'ils n'avaient pu défendre. Le chef secret de la conspiration, neveu de Nadir, fit périr toute la famille de son oncle, s'empara de ses trésors, et prit en main la suprême autorité; il a gouverné la Perse sous le nom d'Adel-Shah.

---

## LA COURONNE DE ROSES.

— Enfant, d'où vient cette couronne?
Et ces roses sur tes cheveux?
Ah! tous les jours qui te les donne,
Réponds, belle enfant aux yeux bleus?

Elle écouta, triste et pensive,
Son regard se voila de pleurs;
Et d'une voix douce et plaintive,
La belle enfant me dit : — « Mes sœurs!

— Tes sœurs, dis-tu? mais sur la terre
Je ne te croyais de parents
Que ta mère, ta bonne mère,
Et ton vieux père aux cheveux blancs.

— Hélas! c'est vrai! Oui, me dit-elle,
Sur la terre je n'ai plus qu'eux;
Mais quittant leur robe mortelle,
Mes sœurs nous attendent aux cieux.

Lorsqu'elles quittèrent ce monde,
La même fosse les unit.
Ah! qu'elle est humide et profonde!
Oh! qu'il est froid, ce dernier lit!

Mais, sur la tombe solitaire,
A l'ombre des saules pleureurs,
Mille roses cachent la terre
Aux yeux distraits des voyageurs.

Souvent à l'aube matinale,
Rieuse, j'y porte mes pas;
Mais j'en reviens pensive et pâle,
Disant : Si l'on ne mourait pas!..

Et de roses je m'y couronne,
M'enivre du parfum des fleurs,
Souris au jour que Dieu me donne,
Pense à l'avenir, à mes sœurs...

A quinze ans, toutes deux nous dirent
En souriant des mots d'adieux;
Puis à la tombe descendirent,
En regardant l'azur des cieux.

Dieu, sans doute, voulait deux anges.
Il dit, lors il fallut partir;
Aller aux célestes phalanges
Se mêler, adorer, jouir.

Oh! bien souvent, quand la nuit est venue,
Lorsque tout dort, au castel, au hameau,
J'aime à venir, craintive et tout émue,
Errer près du tombeau.

Oh! c'est qu'alors, quand le ciel a son voile,
Et que nulle ombre en marchant ne vous suit,
Qu'au firmament ne brille qu'une étoile,
Et qu'on pense minuit.

Et que le vent, courant dans la bruyère,
Semble le cri de vampires hideux,
Ou bien la voix de la vieille sorcière,
Encor plus laide qu'eux.

Oh! c'est qu'alors aussi je crois entendre
La voix chérie de mes anges du ciel,
Qui près de moi viennent pour me défendre
Contre un démon cruel.

Hier, ils m'ont dit : « Atala, sœur, écoute!
Le temps est proche où tu prendras quinze ans;
Alors tu dois à l'éternelle voûte,
Porter aussi tes chants.

Le Christ le veut. Mais, dis à notre mère
Qu'au ciel, tous trois, pour elle nous prierons;
Pour toi, pour nous, embrasse notre père
Comme nous t'embrassons.

Ton auréole et tes ailes sont prêtes;
Tu souriras, en montant au ciel bleu. »
A deux genoux, j'ai dit : Beaux anges faites
Les volontés de Dieu.

Huit jours plus tard, la tombe fût rouverte ;
Notre Atala venait de s'endormir ;
On en parlait déjà comme d'un souvenir,
Et la foule disait, dans la maison déserte :
« La belle enfant avait mille vertus,
Pour rester ici-bas, elle était trop parfaite ;
En souriant, elle a quitté la fête,
Le Christ au ciel compte un ange de plus. »

Louis De Planque.

---

## VOYAGE EN ECOSSE

### D'ÉDIMBOURG A L'ILE DE BASS.

L'Écosse de nos jours n'a conservé que quelques traits généraux de l'aspect de l'ancienne Écosse ; ses montagnes, ses fleuves et ses lacs ne semblent plus les mêmes ; on y chercherait en vain les immenses forêts de chênes qui en rendaient les abords si sombres et si dangereux ; là où l'élégante villa moderne ne s'est pas encore emparée du site et des pierres de la forteresse féodale, ce sont les ruines qui parent seules aujourd'hui la nudité du désert ; les brebis fréquentent paisiblement les pâturages où le sanglier, l'ours, le bison et le loup se rendaient redoutables au troupeau et au berger. De vastes marais ont été aussi convertis en des plaines cultivées où l'on ne retrouve plus les traces de ces sentiers connus de Wallace et de Bruce, qui y bravaient, après leurs défaites, la lourde cavalerie des Anglais. Enfin, on tâcherait vainement de vérifier les récits de ces vieux chroniqueurs qui rencontraient à chaque pas une chapelle ou un château, une abbaye ou un fort royal, à l'ombre desquels vivaient, moyennant une faible redevance, les habitants des bourgs et des hameaux. L'union de l'Écosse avec l'Angleterre a fait disparaître les citadelles imprenables, et déjà les guerres religieuses avaient détruit les monastères les plus vénérés.

Bornons-nous aujourd'hui à parcourir les Lowlands ; ce pays n'a ni torrents, ni montagnes, ni aucun de ces grands accidents qui frappent d'admiration ou de frayeur. La Tweed, que l'on cotoie jusqu'à Dunbar, arrose une vallée enrichie de mille beautés de détail trop longues à décrire : « Si c'est à l'aspect imposant et sauvage des montagnes que la poésie ossianique a dû sa naissance, dit M. Léon de Buzonnière, la physionomie riante des Lowlands a inspiré des muses moins sévères, dont les chants tendres et folâtres sont depuis long-temps devenus populaires ; les fées y ont laissé de nombreux monuments de leur empire, et il n'est pas un lieu, si obscur qu'il paraisse, qui ne soit célébré dans le refrain de quelque antique ballade. »

Du sommet de la colline d'Arthur's steat, la vaste étendue des flots se confond avec l'azur du ciel ; l'œil se repose sur les îles dont le golfe d'Édimbourg est parsemé, et quand le soleil mêle les riches nuances de ses rayons à leur verdure, on peut les comparer avec le poète, à des émeraudes enchassées dans l'or. C'est Inch-Keith avec son fanal élevé, c'est le rocher de Bass avec son fort inaccessible, c'est l'île de May consacrée jadis à saint Adrien, et de laquelle un autre phare protége les pilotes ; c'est Inch-Colm, fameux par un ancien monastère, puis les montagnes de Braid et la chaîne du Pentland. Toutes ces hauteurs et celle d'Arthur's steat forment l'amphithéâtre au milieu duquel s'élève Édimbourg avec son château assis sur une roche de trois cent cinquante pieds.

D'Édimbourg à Peebles, la campagne prend ce caractère pastoral qui distingue la vallée de la Tweed. Peebles est situé dans une plaine entourée de belles collines ; les rois d'Écosse, attirés par le charme de sa position, aimaient à y passer une partie de l'été. Lorsqu'on quitte les grandes montagnes des Highlands, hérissées de rochers et couronnées de pics dont les sommets se perdent dans les nues, on aime à voir les gracieuses collines qui couvrent le comté de Peebles. Soit qu'elles se terminent par un large plateau, soit qu'elles conservent une forme pyramidale, leurs flancs sont toujours couverts d'une riche verdure ; elles ont toutes leur petit ruisseau, leur vallée profonde et solitaire. Si la situation de ce pays le mit à l'abri des désastres de la guerre, elle l'exposa souvent aux bandes de maraudeurs anglais. Ce fut pour se défendre de ces incursions inattendues que les rois d'Écosse et leurs haut-tenanciers établirent d'un commun accord, depuis Berwick jusqu'à Bield, auprès des sources de la Tweed, une ligne fortifiée, composée de tours à trois étages situées alternativement sur l'un et l'autre bord de la rivière, à un quart de lieue de distance.

Parti de Peebles, on suit les rives de la Tweed, dont les ondes plus calmes, tantôt se répandent sur de belles prairies, tantôt coulent entre des coteaux escarpés ; près du ruisseau du Leither, les débris d'une forteresse, jadis entourée d'une triple enceinte de murailles, couronnent le sommet d'une colline ; on trouve sur chaque éminence quelques restes d'un de ces forts que le peuple appelle rings, à cause de leur forme circulaire, et que quelquefois on honore à tort du nom de camp romain. Selkirk occupe le faîte d'un rocher d'où la vue s'étend sur les bords de la Tweed ; cette ville fut incendiée en 1513, par les Anglais, après la bataile de Flodden, si fatale à la noblesse écossaise ; la valeur que ses habitants déployèrent dans le combat a inspiré aux muses écossaises une mélancolique ballade : *The flowers of the forest.*

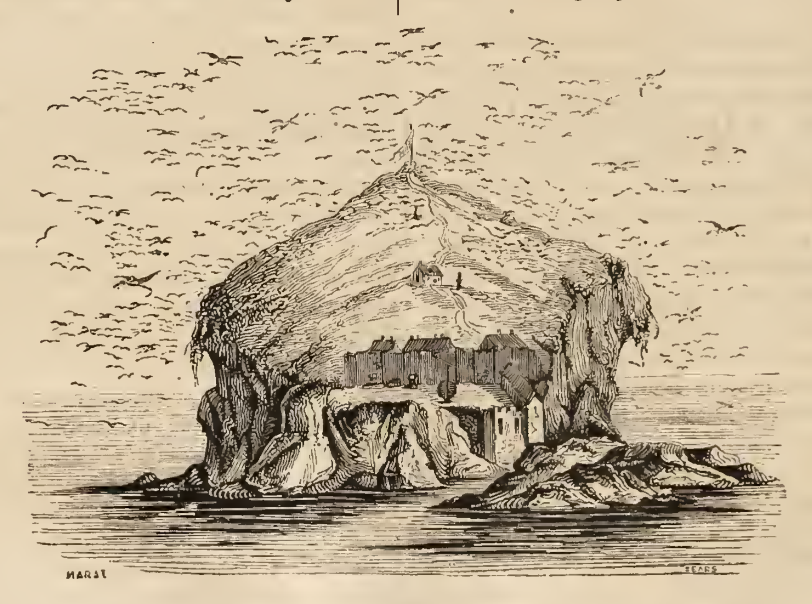
La plaine de Carterhang fut le théâtre de l'aventure rapportée dans la vieille ballade de Young Tamlane ; les paysans montrent encore quelques-uns des cercles qu'y tracèrent les fées dans leurs réjouissances nocturnes, et le lieu où furent placés les bassins de lait et d'eau dans lesquels on plongea le jeune Tamlane pour rompre les liens de l'enchantement qui l'enlaçait. Voyez sur les rives de l'Yarrow cette tour carrée, flanquée de tourelles ; c'est Newark-Castle ; là naquit la fameuse Mary Scott, la fleur de l'Yarrow, dont tant de seigneurs étrangers se disputèrent la main. Suivant la tradition, la fille de Mary épousa Elliot, désigné dans la chanson sous le nom de Gibbie aux jarretières dorées ( Gibbie with the golden garters ). Gibbie trouva bientôt sa femme incommode au logis, et Harden consentit à se charger de sa jeune épouse, à condition qu'il lui abandonnerait tout le butin qu'il pourrait faire pendant la lune qui suivrait la moisson. C'est à Newark-Castle que Walter Scott a placé une des scènes principales

du *lay of the last minstrel :* le lai du dernier ménestrel.

Voici l'abbaye de Melrose, sur la rive méridionale de la Tweed ; on suppose qu'elle est la même que Kennaqhair de l'auteur de *Waverley* et qu'elle est le prototype du *Monastère*. L'abbaye de Melrose, fondée et richement dotée par David I$^{er}$, en 1136, fut dédiée à la vierge Marie et occupée par des moines de l'ordre de Citeaux. La régularité du plan, la grandeur et le choix des pierres qui furent employées à la construction de l'église, en firent un des plus beaux monuments qui aient jamais existé en Écosse; et, quoiqu'à diverses époques elle ait été horriblement mutilée, ce qui en reste est encore admirable, et présente les morceaux les plus parfaits d'architecture et de sculpture gothique que l'on puisse trouver dans le royaume ; sous le maître-autel, est placé le cœur du grand roi Robert, Bruce et plusieurs membres de la famille des Douglas. Environ un mille au-dessus, l'Elven se jette dans la Tweed, après avoir parcouru un vallon solitaire, nommé la Vallée-sans-Nom (Nameless dean), parce qu'on n'osa pas lui donner le nom des fées qui y résidaient. Les fées éprises des bords escarpés du ruisseau, aimaient à se cacher sous le gazon qui les couvre, et s'y amusaient à donner des formes fantastiques à ces pierres qu'après les grandes pluies on trouve souvent dans son lit. Les unes ressemblaient à des bottes ou à des souliers, d'autres à des canons ou à des pistolets, d'autres enfin, à des bonnets, à des berceaux, etc. La science moderne les regarde comme de simples pétrifications.

La route de Melrose à Kelso, de Kelso à Berwick, est une des plus belles parties de la Basse-Écosse. Placé au centre d'une contrée populeuse, Kelso fait un commerce considérable. Quoique trois fois brûlé par les Anglais, réduit en cendre par accident, en 1684, presque détruit il y a environ quatre-vingts ans par un cinquième incendie, Kelso est aujourd'hui une assez jolie ville; son antique abbaye fut démolie à l'époque de la réforme, il n'en reste plus aujourd'hui que les ailes du midi et du nord, chacune flanquée de deux tourelles. Les environs de Kelso sont habités par un grand nombre de vieilles familles. Toutes les forteresses qui l'entouraient sont en ruines, même Roxburgh-Castle que l'on regardait comme le boulevart de l'Écosse, et qui fut mille fois pris et rendu dans les guerres entre les Anglais et les Écossais. Berwick est fortifié d'un épais rempart en terre, soutenu par une double muraille flanquée de cinq bastions, et défendue par des pièces de grosse artillerie qui commandent l'entrée du port. L'histoire de Berwick remonte aux temps les plus reculés; en 880, la ville était au pouvoir des Danois; mais, plus tard elle leur fut enlevée par les Écossais. A partir du treizième siècle, elle soutint des siéges nombreux, et, après avoir passé à diverses reprises de la domination de l'Écosse à celle de l'Angleterre, *et vice versâ*, elle fut cédée aux Écossais par Henri VI, et rendue aux Anglais en 1482. Depuis cette époque, elle est restée sous la puissance anglaise, quoique formant un district politique séparé. On y voit encore sur une montagne les ruines de l'ancien château et la tour du beffroi, du sommet de laquelle on plane sur l'Océan ; le son de la cloche du beffroi avertissait la garnison de l'approche des ennemis.

Les débris de Tantallon-Castle sont à trois milles de Berwick, sur un rocher qui domine la mer. Un peu plus loin, et en face de l'île de May, Bass s'élève, isolé comme une grande pyramide au milieu des flots; son diamètre est d'environ huit cents pieds, et sa hauteur de quatre cents. Le seul sentier, à l'aide duquel on puisse gravir jusqu'au sommet, se trouve au nord-ouest. Pendant les mois de juin et de juillet, le rocher de Bass est entièrement couvert de nids d'oiseaux aquatiques, dont les troupes innombrables, voltigeant autour de la cime, obscurcissent l'air comme un nuage épais.



( L'île de Bass. )

*Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins*, 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide et Pelluard.

## VUE D'ANTIOCHE EN SYRIE.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## ANTIOCHE.

Quel que soit l'intérêt que la vue de la Syrie moderne éveille dans l'âme du voyageur, le plus fort de tous les sentiments qu'il éprouve doit être une grande tristesse. Sur ce sol où la nature a tant fait pour l'homme, où la terre est assez fertile pour justifier l'expression de l'Écriture qui parle de la terre promise comme d'un jardin *où coulent des ruisseaux de miel et de lait*, sous ce ciel où l'on respire un air rafraîchi par les brises de mer et toujours embaumé du parfum de mille fleurs; dans un pays où la nature s'est plu à jeter tant de poésie et de richesse, il est bien douloureux de ne voir à chaque pas que des signes de destruction, des ruines ou des tombeaux que le musulman impassible foule à ses pieds. Ce sentiment est celui que l'on éprouve dans toute l'étendue de cette belle contrée, mais surtout aux environs de la célèbre Antioche.

Cette ville, composée de quatre villes, fut fondée primitivement par Antigone, et agrandie, ou pour mieux dire rebâtie par Séleucus Nicator qui lui donna le nom de son père. Elle est située non loin de l'Oronte et de l'Euphrate, près des villes d'Apamée, de Séleucie et de Laodicée, qu'on appelait ses sœurs. Elle était la métropole de l'Assyrie, et les rois du pays y firent long-temps leur résidence; au dire de Strabon et de tous les géographes anciens, elle surpassait en grandeur Alexandrie d'Égypte et Rome elle-même. Elle brillait de tout l'éclat des arts, et la mollesse des princes asiatiques y avait introduit tous les raffinements du luxe. Sous les empereurs romains, ses mœurs achevèrent de se corrompre, et l'on y vit régner tous les vices monstrueux que le prêtre du soleil, devenu l'empereur Héliogabale, porta sur le trône de l'univers; ce fut alors surtout que les fêtes célébrées dans la forêt sacrée de Daphné devinrent des jours de prostitution. Mais l'aurore du christianisme se levait radieuse à l'orient; à la voix grave et sévère de la nouvelle doctrine, semblable à un jeune débauché que les sombres pensées de la mort jettent au fond des cloîtres, Antioche se remplit de fervents disciples, et le sang de nombreux martyrs coula dans son enceinte. Il y aurait à citer de nombreux traits du sublime héroïsme d'hommes qui abandonnaient leurs corps à d'indicibles tortures, et, sans laisser échapper un seul regret, donnaient une vie demandée par des tyrans sanguinaires. Un tel sacrifice, certains hommes sont bien capables de le faire pour l'honneur d'une glorieuse résistance à une opinion oppressive et injuste; mais une mort si cruelle, environnée de tant de mépris, ne pouvait être endurée que par des hommes qui, derrière le bourreau, avaient vu l'ange préparer une couronne à ces nobles victimes.

Cependant le vieux monde épuisé d'orgie se mourait : les barbares s'étaient rués comme un torrent sur toutes les provinces de l'empire romain, et partout ils ne laissaient que des ruines pour attester leur passage. Antioche n'échappa pas à leurs coups; alors commença l'œuvre de destruction consommée par les Mameloucks en 1269. Les fanatiques disciples du Coran firent plus que n'avaient fait les sauvages du nord; ils détruisirent jusqu'à la dernière colonne de cette ville de palais, et, à la place de tant de monuments, ils n'édifièrent rien, car, à ces hommes insouciants, il ne faut sur la terre qu'une place pour prier au lever du soleil et un tombeau pour renfermer leur cadavre.

A l'époque des croisades, Antioche fut le champ de bataille où éclata la valeur de tous les preux qui s'élançaient au cri de Dieu le veut. Sur ce théâtre brillèrent tous les héros de la chevalerie : Boémond, Tancrède qui régna dans cette ville, Richard Cœur-de-Lion, Philippe-Auguste, et Suénon, ce jeune prince suédois qui, surpris dans une embuscade et entouré d'ennemis, se défendit tout un jour et tomba à côté de son amante qui elle-même avait combattu comme une reine d'Amazones. Des envoyés du ciel creusèrent le tombeau qui devait être leur couche nuptiale, et la nuit une lumière, descendue du ciel, indiquait le lieu où reposait le héros. Non loin de ses murs un roi erra long-temps, car tous ses braves avaient péri dans un défilé, écrasés par les roches que les musulmans faisaient rouler sur des hommes sans défense. Un jour entier, il resta caché dans le feuillage d'un arbre; à la nuit, il prit le chemin d'Antioche et vint frapper à l'une des portes de la ville, alors au pouvoir des chrétiens, c'était Louis VII. Ces guerres ne contribuèrent pas peu à la ruine des monuments de cette ville illustre; les croisés, ignorants et aveuglés par leur enthousiasme, respectaient peu les villes conquises, et, dans les chroniques du temps, on cherche en vain des renseignements qui eussent eu tant d'intérêt et qu'il eût été si facile de se procurer dans un pays riche encore de tant de beaux édifices.

Aujourd'hui la fameuse Antioche n'est plus qu'une misérable ville remplie de jardins et connue sous le nom d'Antakieh. Elle renferme encore dix mille habitants, mais ils sont disséminés au milieu des restes de son antique enceinte qui jadis en comprenait 700,000. Une partie de ses murailles et de ses aquéducs, échappés aux ravages des barbares et des tremblements de terre, sont les seuls témoins de son ancienne magnificence. L'antique reine de l'Orient, dépouillée de ses grandeurs, est triste comme une vierge qui a perdu sa couronne, et rien ne partage sa douleur, hors le vent de la nuit qui gémit dans les ruines de ses palais ou dans les cyprès de ses tombeaux; hors le voyageur européen qui détourne sa tête à la vue de tant de ruines et s'en va le cœur rempli de douloureuses pensées.

A. Vayssière.

---

## JEAN HUSS. — JÉROME DE PRAGUE.

*Attaques contre l'Église. — Les Hérésies. — Wicliff. — Jean Huss. — Jérôme de Prague. — Le Catholicisme. — Schisme dans l'église. — Concile de Bâle. — Résumé.*

### XIV^e ET XV^e SIÈCLES.

Aux quatorzième et quinzième siècles, les opinions contre l'église prirent un caractère hardi ; les hérésies ne se cachèrent plus comme une erreur, elles se

présentèrent comme une réformation populaire. Elles devinrent à cette époque un véritable corps de système, fondé sur une base commune. L'imagination, le caractère des peuples, l'esprit des localités en varièrent l'expression ; mais c'était toujours une grande réforme morale, une ligue contre les clercs, les privilèges et l'existence de l'église catholique.

L'enseignement originaire de l'hérésie, dans le quatorzième siècle, fut attribué à un clerc, du nom de Doucin ; l'ensemble de la théorie pouvait être ainsi résumé : l'église de Rome a perdu toute l'autorité qu'elle a reçue du Christ, et cette église où sont les papes, les cardinaux, les clercs et les moines, est l'horrible bête dont parle l'apocalypse. Le pape ne peut absoudre des péchés, s'il n'est saint comme saint Pierre, s'il ne vit dans la pauvreté et l'humilité comme lui. Aussi, tous les pontifes, évêques et abbés sont des libertins et des séducteurs ; le peuple ne doit la dîme de ses champs aux clercs que lorsqu'ils sont dans la pauvreté. Toutes les églises dorées ne sont pas agréables à Dieu ; la prière au milieu des bois est préférable au créateur. » Cette prédication se fit particulièrement entendre en Lombardie où elle trouva de nombreux adeptes parmi le peuple; on en comptait quatre mille dans un seul district. Le pape et l'église s'en alarmèrent, et l'on vit une croisade contre l'hérésie. Les novateurs se réfugièrent dans les bois ; on les y poursuivit comme des bêtes fauves ; les chefs furent jugés par l'inquisition et condamnés au supplice du feu.

Le système des *fraticelles*, secte qui avait sans doute emprunté son nom au caractère de fraternité qui présidait à leur vie commune, proclamait des doctrines non moins avancées; elles établissaient que le principe du mal avait créé le monde, et que seul il se mêlait de l'existence et des choses d'ici-bas. Jésus-Christ n'est point un corps terrestre et matériel, mais une essence, et son incarnation n'avait été qu'une fiction rapportée par les écritures. L'église romaine formait une société d'imposteurs, et ses mandements des prescriptions insensées. Les hérétiques concluaient de là, que toutes les cérémonies et les pompes des églises étaient des inventions d'un clergé orgueilleux, étrangères à la divinité. Ils se riaient de la consécration des sanctuaires, des croix, des autels. Pour eux, ils vivaient dans une communauté parfaite et absolue ; ils s'unissaient sans s'arrêter au lien de la parenté la plus intime. Leur société était organisée comme l'église primitive ; douze élus tenaient la place des apôtres et en portaient le nom Le nombre de ces sectaires s'élevait à plus de vingt mille ; ils parcouraient l'Allemagne et répandaient leurs principes dans les villes et les villages.

Mais le plus large système de réformation, la plus complète expression d'une opposition raisonnée contre les clercs et l'ordre ecclésiastique, se trouvent dans la prédication du prêtre anglais Wicliff. « Du temps des apôtres, l'église ne comprenait que deux ordres de personnes, les prêtres et les diacres. C'est le faste impérial, ce sont les idées laïques qui ont introduit les autres degrés de la hiérarchie : le pape, les patriarches et les évêques. Les onze agents de l'antéchrist sont : les cardinaux, les patriarches, les archevêques, les évêques, les officiaux, les doyens, les moines, les chanoines, les frères mineurs, les mendiants et les quêteurs. C'est une hérésie de soutenir que les prêtres peuvent recevoir des fonds de terre et des biens temporels. Nul ne peut être maître des autres s'il n'a plus de vertus qu'eux, et quiconque est vicieux, n'est seigneur de rien et peut être dépouillé. Le roi ou ses vassaux ne doivent obéir à aucun seigneur ou prélat, car c'est quitter Jésus-Christ pour suivre l'antéchrist. Il ne faut envoyer ni décimes ni sterlings à Rome ; ceux qui l'exigent sont des loups ravissants. Si le pape est un imposteur, il ne peut exercer aucun pouvoir sur les hommes. Et pourquoi d'ailleurs reconnaître un pape? Pourquoi ne point vivre comme les Grecs, chacun sous sa propre loi ! L'excommunication n'est valable qu'autant qu'elle est juste ; le clerc qui la fulmine sans motifs est hérétique, excommunié lui-même. L'appel au roi suspend les censures de l'église, et l'évêque qui n'en tient compte est traître à Dieu et au prince. Le peuple peut corriger à discrétion le suzerain qui pèche, et le suzerain peut priver le clerc de ses fiefs. »

Les disciples de Wicliff annonçaient sa parole d'une manière audacieuse ; ils allaient de village en village, et rassemblant le peuple à l'issue de la messe, lui tenaient des propos outrageants contre les seigneurs et les clercs. John Ball ou Bull, l'un des prédicateurs les plus ardents, réunit la foule sur une place spacieuse, et dit : « Quand Adam labourait et Eve filait, quel était le gentilhomme? La servitude et la subordination ont donc été établies par les méchants contre l'ordre de Dieu. A présent, le temps est arrivé où vous pouvez secouer la servitude. Délivrez-vous des seigneurs et des prélats; de tous ceux qui peuvent nuire à la communauté ; il faut détrôner le pape, afin que nous soyons tous égaux en liberté, en noblesse et en puissance. » Cette prédication des doctrines de liberté et d'égalité plaisait au peuple. La multitude prit les armes, et sa première fureur éclata contre Simon, archevêque de Canterbury. Plus de trente mille paysans, serfs, laboureurs, entrèrent dans la ville pour y chercher l'archevêque. « Où est ce traître, ce trompeur, » s'écriaient-ils ; ils avaient tous en main des massues, des bâtons, des épées rouillées. Le pauvre archevêque se montra sur le champ, et il cherchait à les calmer : « Traître que tu es, s'écrièrent les paysans, tu as assez mangé nos dîmes, il faut que tu meures, » et ils l'assommèrent à coups de bâton sur la tête. Les partisans de ces désordres populaires se donnèrent le nom de *Lollards;* ils n'étaient point tous d'origine obscure ; des chevaliers, des baronnets, avaient aussi arboré l'étendard de l'hérésie et de l'égalité. On les désignait sous le titre de *chaperonnés*, parce qu'ils n'ôtaient leurs chaperons devant aucune image, ni devant aucun homme ; pas plus au saint-sacrement qu'au roi.

Ce grand mouvement de réformation et d'hérésie ne fut pas circonscrit à l'Angleterre ; il retentissait dans les grands états du continent, et la Germanie voyait éclater une révolution non moins imposante. Les livres de Wicliff, ses propositions hardies contre le système clérical étaient passés dans la Bohême. L'université de Prague les avait condamnés, mais ils avaient trouvé trois zélés défenseurs dans Jean Huss, Jérôme de Prague et Jacobel de Misnie, tous trois docteurs de l'université. L'histoire garde un profond silence sur les premières années de Jean Huss ; il fut

nommé bachelier et maître ès-arts en 1393, recteur de l'université de Prague en 1409, puis confesseur de Sophie de Bavière, reine de Bohême, ce qui le mit en relation avec les seigneurs les plus distingués du royaume. Quelques jeunes Bohémiens, élèves de l'université d'Oxfort, ayant rapporté dans leur pays les doctrines de Wicliff, Jean Huss les adopta avec enthousiasme, en ajouta de nouvelles dans ses propres écrits. Il soutenait que rien n'était plus saint que les propositions de Wicliff, et qu'il n'avait d'autre souhait à former que d'avoir son âme dans le même séjour où se trouvait celle du savant docteur d'Angleterre. Le peuple prit son parti comme il avait pris celui de Wicliff à Canterbury et à Londres; il se souleva en armes, et l'on publia dans la ville que le pape était l'antéchrist. Les propositions théologiques de Jean Huss rentraient dans celles du docteur anglais; toutefois elles avaient quelque chose de plus complet, de plus large : « La dignité papale doit son origine aux empereurs romains; celui qui est pontife à Rome n'est le chef d'aucune église particulière; les cardinaux ne sont pas les vrais et manifestes successeurs du Christ. L'obéissance des laïques envers les clercs n'est qu'une prescription inventée par les prélats, envieux de l'autorité des séculiers. Le prêtre doit prêcher, nonobstant l'excommunication du pape et de l'évêque. Les censures ecclésiastiques sont une usurpation des clercs pour agrandir leur puissance; et tout interdit jeté sur le peuple est en opposition à la loi du Christ. Si le pape est méchant et réprouvé, alors, comme Judas, il est diable et larron. Il ne doit pas être appelé très saint, pas plus que le roi, le bourreau, le héraut de justice et Lucifer. Il n'y a aucune preuve que l'église ne doive avoir qu'un seul chef




( Jean Huss. )

qui la régisse au spirituel, car Jésus-Christ gouvernait l'église avec ses disciples, et non point avec un seul. Saint Pierre n'a pas été le pasteur universel des brebis du Christ, et encore moins l'évêque de Rome.»

La popularité de ces doctrines fut immense; elles fermentèrent au sein de la Bohême, et armèrent le peuple de Prague contre les magistrats. Jean Huss conservait une modération extrême au milieu des troubles que son hérésie occasionnait; il n'imitait point le zèle fougueux de son disciple, Jérôme de Prague qui un jour saisit par les cheveux un de ses adversaires, et le jeta dans le fleuve. Wenceslas, roi de Bohême, eût aisément coupé le mal dans ses racines; il eût épargné bien des larmes à l'humanité s'il avait voulu interposer sa puissance; mais, indolent monarque, livré à la débauche, il s'inquiétait fort peu du bonheur de ses peuples. Deux professeurs de théologie prirent en main la cause du catholicisme, et déférèrent Jean Huss au saint-siége. Le pape Alexandre V l'excommunia, et l'interdit de toute fonction ecclésiastique; Jean Huss en appela au premier concile qui devait bientôt se tenir à Constance. Il partit de Prague le 11 octobre 1414, avant d'avoir reçu ce fameux sauf-conduit, sujet d'un problème dont la solution embarrassera toujours les plus habiles critiques; lui-même écrivant à un des ses amis, dit en termes positifs : « Nous sommes venus sans être munis d'un sauf-conduit. » Cependant il le reçut quelques jours après son arrivée.

En face des pères du concile, le novateur montra

une tenacité de principes, une fermeté de résolution qui irritèrent profondément l'empereur et les envoyés du saint père ; Sigismond, alors dépositaire du sceptre de Charlemagne, se décida à une mesure de violence. Le 9 octobre 1415, il fit arrêter Jean Huss, qui fut transporté à une lieue et demie de Constance, dans la forteresse de Grotteleben, où, par un jeu bizarre de la fortune, on renferma peu de temps après, le pape Jean XXIII. Jamais on ne put faire fléchir ce cœur inflexible ; plutôt que de plier, Jean Huss aurait mieux aimé qu'on *lui mît une meule d'âne au cou et qu'on le jetât dans la mer*, ce sont ses propres expressions ; parce qu'il était impossible de le persuader, fallait-il donc le brûler solennellement ? Le 15 juillet 1416, on le conduisit au supplice au milieu d'un concours immense de peuple ; il monta sur le bûcher avec courage, et du sein des flammes qui le dévoraient, il entonna plusieurs cantiques d'actions de grâce. Au rapport d'OEnéas Sylvius, les hussites recueillirent la terre dans l'endroit où leur chef avait été brûlé, l'apportèrent à Prague, et la distribuèrent comme une terre sacrée. Le 30 mai de l'année suivante, Jérôme de Prague subit le même sort. De ces fatals bûchers jaillirent jusqu'en Bohême des étincelles qui allumèrent un incendie immense, et le sang des populations germaniques ne suffit point pour l'éteindre. Les hussites, à la nouvelle du trépas de leurs maîtres, saisirent leurs armes sous le commandement de Ziska ; ils portèrent l'épouvante dans toute l'Allemagne, et de terribles représailles ensanglantèrent les cités.

Bientôt, les opinions de la réforme prirent un certain corps, un caractère systématique et régulier ; ce fut une attaque sérieuse et directe contre la suprématie du pape, contre l'ordre de l'église, ses dogmes et ses mystères. Toute l'économie du système catholique fut menacée. Contre des attaques si soudaines, si unanimes, que devait opposer l'église ? Plus la guerre qu'on lui suscitait était puissante et vive, plus elle devait présenter le grand spectacle de son unité, de ses mœurs, de la perpétuité de sa doctrine, de la force de sa hiérarchie ; et, par une fatalité qui menaçait ses destinées, les siècles qui virent ces hérésies offrirent aussi le plus déplorable exemple des divisions et des discordes au sein du catholicisme. Au quatorzième siècle, un véritable schisme se produisit avec toutes ses conséquences les plus malheureuses pour la foi : deux papes se disputèrent le légitime pouvoir pendant plus de trente-six années ; ils eurent leurs cardinaux, leur clergé. L'obédience de la chrétienté se divisa ; une partie des princes temporels reconnut le pape de Rome, l'autre le pontife d'Avignon, et cette division détruisit le grand ressort de l'autorité pontificale.

La première origine du schisme peut se reporter à la résidence des papes à Avignon. Ce séjour des pontifes, en dehors de Rome, déplaisait aux pieux habitants de la ville éternelle qui aimaient alors les processions et les pompes parfumées du catholicisme. La présence des papes à Rome y attirait d'ailleurs de nombreux étrangers, des pèlerins qui venaient visiter le tombeau de saint Pierre, ce qui avait rendu quelque éclat à la vieille capitale du monde. Aussi, les Romains voyaient-ils avec jalousie les papes résider dans Avignon, cité étrangère, et presque sous la dépendance des rois de France. A la mort de Grégoire, en 1378, les cardinaux se réunirent à Rome pour lui donner un successeur ; presque tous étaient Français, et les habitants remarquaient avec une grande inquiétude que sur seize cardinaux, douze appartenaient à des terres au-delà des Alpes, et quatre seulement à l'Italie. Lorsque le conclave fut assemblé, les Romains se soulevèrent et coururent vers la place publique, armés d'épées et de lances ; ils appelèrent à grands cris un pape italien ; ils brisèrent les portes, pillèrent les cardinaux, et force fut bien à ceux-ci de choisir l'archevêque de Bari, italien, sous le nom d'Urbain VI, et les Romains alors applaudirent. Cependant, les cardinaux se hâtèrent de sortir de Rome, et d'écrire partout qu'ils n'avaient point été libres. Arrivés à Fondi, ils élurent un autre pape qui prit le titre de Clément VII.

Là, fut l'origine première du grand schisme. Urbain VI régnait à Rome, faisait des cardinaux, établissait les règles et les priviléges antiques. Clément fixa sa cour à Avignon, et s'efforça de gagner la protection des suzerains temporels. Un grand nombre de princes le reconnurent. Urbain fut soutenu par une partie du clergé d'Italie, et à sa mort, les cardinaux de Rome élurent, sans tenir compte du pape d'Avignon, Perrin de Tomacelli, sous le nom de Boniface IX. Les deux papes déclarèrent vouloir également se maintenir sur le trône pontifical. Le schisme une fois établi, les conséquences en étaient immenses ; non-seulement l'unité de l'église était brisée, mais l'obédience envers l'un des deux papes devenait un acte de volonté indépendante de la part des chrétiens ; les commandements du souverain pontife n'imposaient plus la foi et le respect qui environnaient les actes de l'autorité pontificale dans son éclat primitif. Ce n'était plus cette autorité universelle, qui lançait de Rome ses effrayantes excommunications ; ce n'était plus cette mystérieuse et sainte unité qui parlait si vivement aux pieuses imaginations du moyen-âge. Le pape qui résidait à Avignon, devenait en quelque sorte français, sujet du suzerain ; l'influence du roi entrait dans toutes les délibérations d'un pontife sous sa dépendance. Tout était terrestre, autour de la papauté, dépouillée de ses prestiges ; alors les rois déposèrent les papes ou les reconnurent à leur gré.

Cependant ces divisions, au sommet de la catholicité, favorisèrent les progrès des églises nationales. En France, l'université prit un vaste ascendant dans les matières religieuses ; elle fit entendre les plus hardies doctrines contre les papes, et déclara Urbain VI excommunié et démoniaque ; dans une réunion de prélats, de savants docteurs soutinrent que les vassaux du roi et le clergé ne devaient plus obéir au saint-siége. Le schisme fut le sujet des déclamations les plus singulières. En présence de l'université, le docteur Pierre-aux-Bœufs, revêtu de son chaperon, traçant un grand cercle astronomique avec toutes les constellations, s'exprima en ces termes : « Je vous dirai, mes chers seigneurs, pourquoi j'ai mis ce cercle en avant ; il représente le schisme par la grande similitude qu'ils ont ensemble. Hélas ! le schisme présent n'a-t-il pas bien la forme d'un cercle, où l'on ne trouve ni fin, ni issue ? » Le docteur

universitaire concluait qu'il fallait forcer les deux pontifes à abdiquer la tiare.

Les églises locales avaient perdu quelque chose de leur ancienne splendeur; les clercs avaient abusé de tous les pouvoirs ; de tous les droits que leur donnait la vieille constitution catholique; la dîme était perçue avec une exigence excessive; on imposait les chaperons, les tissus de soie. L'abus des excommunications a été aussi poussé jusqu'à ses dernières limites; il n'était pas rare de voir dans les plus petits villages, villes et bourgs, la population entière excommuniée; les évêques frappaient d'anathème pour les moindres fautes, pour les moindres délits contre les lois de l'église. Il y avait de simples débiteurs excommuniés pour n'avoir pas acquitté ce qu'ils devaient à leurs créanciers. Que résultait-il de ces abus de la dîme et de l'excommunication? C'est que le peuple s'accoutumait à mépriser les foudres cléricales. On s'en inquiétait peu ; les voisins, les serviteurs, les amis, ne fuyaient plus au loin à l'aspect de ces hommes damnés, placés en-dehors de l'église, et le clergé perdit ainsi un de ses plus puissants moyens d'influence.

Dans cette situation critique de l'église universelle, la réunion d'un concile général de réformation paraissait inévitable. Il était peu probable que les deux papes rivaux consentiraient à la convocation d'un tribunal supérieur chargé de réformer l'église, et de porter l'ordre au milieu de la division des croyances; mais le concile, sans le consentement des pontifes, se réunit d'abord à Pise, puis à Constance, et enfin à Bâle, dans un intervalle de vingt-deux années. Le concile de Bâle s'ouvrit avec une pompe extraordinaire; il se prolongea pendant huit ans, et dans ses cinquante-huit sessions les grands principes de la liberté de l'église triomphèrent. Ce ne fut plus seulement une tentative de réforme, mais une réforme complète, absolue, résolue par une grande assemblée indépendante et souveraine. Le premier acte de son autorité fut de se constituer assemblée inviolable et légitime. « Le synode réuni au nom du Saint-Esprit, représente l'église universelle; toute personne, même le pape, est obligée de lui obéir en ce qui regarde la foi, l'extirpation du schisme et la réforme. Le concile ne peut et ne pourra être dissout, transféré ou prorogé par quelque autorité que ce soit, même par le pape. Tout ce que le pontife fera pour porter atteinte à ses décrets sera nul de plein droit, et tous ceux qui s'en rendraient complices seront exilés du sein de l'église. »

L'indépendance du concile ainsi constituée, les pères députèrent vers le pape Eugène, alors élu à Rome, mais seulement pour la forme, afin de l'inviter à s'unir à eux, et à concourir à leurs délibérations, lui déclarant toutefois qu'il serait passé outre, tout aussi bien sans lui qu'avec lui. Le pape consentit d'abord, puis refusa son concours. Ces alternatives de consentement et de refus n'arrêtèrent pas la marche du concile; chacune de ses séances fut occupée par un des grands articles de réformation. Par la première délibération régulière, les élections furent rendues aux clercs, sans que jamais les papes pussent s'y immiscer; les électeurs devaient choisir des sujets capables qui n'aient pas brigué cette dignité par promesse d'argent, véritable simonie; toute élection était libre, tout électeur indépendant, sans tenir compte des réserves papales. Un second canon ordonna la réunion deux fois par an de conciles provinciaux, assemblées locales qui devaient surveiller la conduite des clercs, proscrire les mauvaises mœurs. Un décret spécial fut porté contre la dissolution des moines et religieux; deux mois après la publication des canons dans les églises cathédrales, s'ils persistaient dans les scandales, ils devaient être privés de leurs bénéfices. Le droit d'excommunication dont on avait tant abusé fut restreint, des juges compétents durent seuls prononcer l'interdit, priver les fidèles des cérémonies de l'église, et encore ne pouvaient-ils diriger l'excommunication que contre des personnes nommément désignées, et jamais contre les masses. Le concile réformait en même temps les cérémonies de l'église et les indécentes solennités qui en souillaient la célébration. L'office divin devait être chanté gravement et décemment par les clercs revêtus de surplis et de chapes, selon l'ordre des temps; ils devaient réciter le *credo* depuis le premier verset jusqu'au dernier, car il y avait des églises où l'on omettait des passages pour en finir plutôt. Les clercs devaient cesser de se promener dans les sanctuaires, et proscrire ces spectacles où l'on revêtait les enfants du costume d'évêque, la mitre en tête et la crosse en main; ces fêtes des fous ou des innocents, et la mascarade des boucs et des femmes, lascive représentation des mystères.

Quelques autres décrets de réforme et d'organisation suivirent ces premiers canons du concile; mais ce qui occupa spécialement l'assemblée, ce fut la vive et continuelle opposition du pape Eugène, qui, loin de reconnaître l'autorité du concile de Bâle, avait réuni un concile à Florence, dont il opposait les règlements à ceux des pères de Bâle. Ce fut alors une querelle interminable; l'opposition du pape favorisa l'inclination taquine des clercs qui répugnaient à obéir aux austères prescriptions du concile général. Le spectacle de ces divisions, de ces schismes, de ces querelles violentes et intérieures, dut affaiblir le sentiment de la foi populaire; l'église ne put pas, de ses propres mains, opérer sa réforme; mille obstacles s'y opposaient, et cette réforme se fit en dehors d'elle. Là, fut l'origine de la grande lutte religieuse du quinzième siècle. Si le concile de Bâle était parvenu à imprimer à l'église la force et la constitution des premiers temps du christianisme, peut-être la séparation causée par le protestantisme n'aurait jamais eu lieu. La réforme de Luther ne fut que l'irruption d'un sentiment long-temps retenu, et qui à la fin éclata violemment; elle ne fut point l'œuvre de quelques hommes, mais d'une partie de l'opinion; elle était préparée depuis deux siècles. Une révolution ne frappe pas sans s'être amoncelée de longue main.

---

## UNE PAGE
## DE LA BIOGRAPHIE DE NAPOLÉON.

Les premiers rayons d'un beau soleil de septembre frappaient les obélisques de granit rose, qui s'élèvent, surmontés d'aigles dorés à l'entrée du palais de Schœnbrünn, et se réfléchissaient sur les armes

polies des troupes rangées en bataille dans la vaste cour. Les tambours battaient aux champs; l'empereur passait la revue, qui avait lieu chaque jour comme s'il eût été aux Tuileries, car il en était venu à se regarder comme chez lui dans chaque résidence royale de l'Europe. Arrivé devant un des régiments de la confédération, il se tourna en souriant vers un de ses aides-de-camp. — Voyons, monsieur de Salm, lui dit-il, ceux-ci doivent vous connaître, commandez-leur une charge en douze temps.

Le jeune prince s'inclina en rougissant beaucoup, mais il obéit sans hésiter, et tirant son épée avec aisance et noblesse, il commanda le mouvement, qui fut exécuté avec une grande précision. L'empereur satisfait alla se placer devant le palais pour assister au défilé, et quand les derniers rangs eurent dépassé la grille, et qu'il eut congédié tous ceux que leur service ne retenait pas près de lui : — Allons, messieurs, dit-il aux autres, il est encore de bonne heure, le temps est beau pour la promenade; qui m'aime me suive. Et il partit au galop.

Il prit d'abord la grande route; mais bientôt, faisant un détour, il s'enfonça dans la campagne. Partout la guerre y avait empreint ses stygmates : on ne rencontrait que des villages à demi-brûlés, ou détruits par l'artillerie, des champs foulés sous les pieds des chevaux ou sillonnés par les roues des caissons, des bois tombés sous la hache des sapeurs; tous ces maux, si prompts à faire et si lents à réparer, que la conquête laisse après elle!

Napoléon avait laissé peu à peu se ralentir le pas de son cheval, et, livré à ses méditations, il s'abandonnait avec insouciance à l'instinct de sa monture. L'intelligent animal, comme s'il eût deviné les désirs de son maître, le conduisit vers un petit vallon écarté que le hasard de sa situation avait préservé des ravages de la guerre. A mesure que les traces des fureurs humaines disparaissaient pour laisser reparaître la nature dans sa beauté primitive, les sombres pensées qui rembrunissaient le visage de l'empereur et imposaient silence à tout ce qui l'entourait, semblaient se dissiper pour faire place à des idées plus riantes; son front soucieux s'éclaircit et son regard satisfait parcourut le paysage qui l'environnait; c'était une gorge étroite, bornée par des coteaux boisés; dans le bas-fonds, une douzaine de maisonnettes, propres et riantes, étaient groupées autour d'un moulin qu'alimentait un petit ruisseau babillard où de vieux saules miraient leur feuillage grisâtre. L'empereur se dirigea vers le hameau et le traversa lentement : au bruit des chevaux, les habitants se montrèrent aux portes et aux fenêtres, suivant des yeux les cavaliers avec une inquiète curiosité. Devant une habitation plus considérable et plus élégante que les autres, était rassemblé un groupe d'enfants que quelques femmes s'efforçaient de faire rentrer dans la maison pour les empêcher de se jeter sous les pieds des chevaux.

La suite au numéro suivant.



( Jérôme de Prague. — Voir l'article qui précède. )

## LE JOHANNISBERG.

Parmi les trente-neuf principautés d'Allemagne qui ont voix délibérative à la diète germanique, à Francfort, il en est une qui se distingue de toutes les autres, non par son étendue, car elle n'en a guère, mais (ce qui vaut mieux peut-être) par l'excellent vin qu'on y récolte, par le nombre et la vertu de ses sources minérales, chaudes et froides, autour desquelles l'élite de toutes les nations semble chaque année se donner rendez-vous, et enfin par les admirables sites, qui, à chaque pas, s'y offrent au voyageur, soit qu'il suive les bords montagneux du Rhin, soit qu'il s'enfonce dans les sombres vallées de la Lahn. Je veux parler du duché de Nassau. Qui n'a pas, en effet, entendu vanter les vins du Johannisberg, de Hochheim, de Marckbrunnen, de Rudesheim, etc., etc.? Qui ne connaît, au moins de réputation, les eaux de Seltz, de Wiesbaden, de Fachingen, d'Ems, de Schwalbach, etc., etc. Mais la plus belle partie de ce duché, c'est le Rhingau, qui s'étend sur la rive droite du Rhin, depuis Rudesheim jusqu'à Mayence, et qu'on appelle avec raison le jardin de l'Allemagne.

Lorsque des fenêtres du château que possède le prince de Metternich, sur le haut du Johannisberg, votre vue plane pour la première fois sur ce délicieux pays, il vous est impossible de retenir un cri d'admiration. C'est que dans ce petit espace la nature semble avoir concentré toutes ses beautés. Le Rhingau jouit d'un climat très doux, et grâce au Rhin qui le baigne les chaleurs n'y sont jamais excessives. Ce fleuve, qui à son origine est si entravé et si rebelle, se montre, tant qu'il longe le Rhingau, dans toute sa puissance et toute sa majesté. Il coule avec lenteur, comme pour pouvoir caresser plus long-temps ces bords délicieux. Une fois qu'il les a quittés, on le voit se jeter avec fureur à travers les montagnes, qu'il parvient même à briser, témoin le Bingerloch. Un rocher coupait là le Rhin dans toute sa largeur, le Rhin l'a enfin forcé à lui livrer un passage, bien étroit, à la vérité, et bien redoutable pour les navigateurs. Le fameux passage du Pont-Saint-Esprit sur le Rhône, dont on fait tant de bruit en France, n'est rien auprès de celui du Bingerloch. C'est un horrible gouffre, dont d'énormes blocs de rochers forment le fond et surmontent les bords. Bien en-deçà, déjà il faut que le vaisseau s'emboîte, si je puis ainsi dire, dans un courant qui l'emporte avec la rapidité de l'éclair; malheur à lui s'il dévie, car arrivé au Bingerloch, il se brise en mille morceaux contre le rocher. Je me rappellerai toute ma vie avoir passé par là en 1829; c'était sur un bateau à vapeur, le premier qui s'aventurait sur le Rhin; nous tremblâmes tous en approchant de l'endroit fatal. Heureusement nous avions pour pilote l'homme le plus habile et le plus expérimenté du métier, et que l'on avait choisi tout exprès; cela nous rassura un peu. En effet, ce brave homme connaissait le lit du Rhin comme s'il l'avait creusé lui-même. Le bateau traversa le Bingerloch avec une rapidité telle que notre respiration en fut coupée. Il glissa, sans les toucher, entre ces deux masses de rochers dont il n'était guère séparé que de deux ou trois pouces, et le moment d'après, l'écho des montagnes répétait ce cri que nous lancions tous en battant des mains : « Victoire! victoire! » Nous étions fiers de nous voir sur le premier bateau à vapeur qui eût tenté de franchir ce redoutable passage, et qui en était venu si heureusement à bout. Quelques années après, j'appris qu'un autre bateau à vapeur avait été fracassé en cet endroit; une grande partie des passagers avait péri, le reste avait été horriblement mutilé.

Passé le Bingerloch, le Rhin redevient majestueux et calme. Il pénètre parmi des montagnes inhabitées, mais pleines encore des souvenirs de la chevalerie; il se joue à travers d'étroites et sombres vallées; il tourne d'immenses rochers qui semblent vouloir le forcer à rebrousser chemin. Arrivé à Coblentz, ses rives commencent à s'aplanir peu à peu jusque dans les Pays-Bas, où elles ne sont plus que du sable.

Mais laissons ce fleuve poursuivre son cours et revenons dans le Rhingau, ce délicieux jardin où la peinture et la poésie seraient tentées de placer les Dieux. Suivez-moi : C'est sur le Johannisberg que je veux aujourd'hui vous conduire.

En sortant de Mayence, vous apercevez déjà cette montagne, sur le sommet de laquelle s'élève, du milieu des vignes, le château du prince de Metternich avec son église. Tous les voyageurs vont le visiter. Vous frappez, et aussitôt paraît le gardien, qui vient à vous d'un air empressé, et tenant à la main un énorme trousseau de clés. C'est lui qui vous montre tout, qui vous explique tout; et à peine êtes-vous dans la cour, à peine la grille s'est-elle refermée sur vous, que déjà le voilà entré en matière.

« Dans l'origine, Messieurs (c'est ainsi qu'il commence ordinairement sa narration), ce château n'était autre chose qu'un couvent de moines, comme il y en avait tant alors dans le Gau (ancien nom du pays); sur un espace de cinq lieues carrées, on n'en comptait pas moins de douze, vrai paradis où les révérends pères vivaient joyeusement, car il y avait tels de ces couvents qui possédaient plus d'or qu'il n'en faut pour entretenir toute une cour. Celui-ci fut construit, à ce que dit l'histoire, vers la fin du onzième siècle, par Ruthard, archevêque de Mayence, qui pensait faire oublier ainsi les persécutions et les outrages dont il avait accablé les juifs. Il mit ce couvent sous l'invocation de Saint-Jacques (Heilige Johannes), parce que c'était le jour de la Saint-Jacques que ces persécutions avaient eu lieu. De là le nom de Johannisberg donné à la montagne, qui, auparavant s'appelait Bischofsberg (montagne de l'Évêque). En 1130, le couvent richement doté par les derniers rejetons de la famille des Rheingrafen, qui en avaient été moines, fut élevé au rang d'abbaye, et ses richesses allèrent toujours en augmentant. Mais vint la réforme qui devait porter un rude coup à la domination ecclésiastique. A l'exemple du reste de l'Allemagne, les habitants des bords du Rhin et du Rhingau se levèrent, et le poignard à la main invoquèrent la liberté. Les moines du Johannisberg eurent beaucoup à souffrir. On les contraignit à payer des impôts, et pour qu'après leur mort leurs biens revinssent au pays, il leur fut défendu de recevoir des novices. Cependant le temps arriva où le peuple, affaibli par ses propres excès, désorganisé par les querelles incessantes de ses chefs, ne put af-

fronter davantage les puissances ecclésiastiques et les puissances profanes réunies contre lui ; il perdit un à un tous ses droits, il se vit forcé de courber de nouveau la tête sous le joug. Quoi qu'il en soit, le couvent de Johannisberg ne recouvra jamais son ancienne splendeur. Beaucoup de moines avaient pris la fuite, une bonne partie des richesses avait disparu. L'archevêque de Mayence résigna donc son abbaye, et fut administrer ses biens. Plus tard, en 1620, il la loua trente mille florins au Reichspfennigmeister Bleymann, qui était le Rothschild d'alors. Les héritiers de celui-ci, esprits peu spéculatifs, rompirent le bail en 1710, et le Johannisberg passa en propriété à l'archevêché de Fulda. Ce fut ainsi que pendant très long-temps, les chanoines de Fulda jouirent seuls de l'heureux privilége de voir sur leur table le vin généreux de Johannisberg.

Enfin, éclata la révolution française, et les idées de liberté ne tardèrent pas à se réveiller sur les bords du Rhin. Malgré la sanction que leur avaient donnée les siècles, les vieux droits furent anéantis ; tout prit une face nouvelle. Le peuple dont l'intelligence avait été jusqu'alors étouffée par une dévotion mal entendue, se polit au contact des autres peuples, dont il s'appropria les habitudes et les croyances. Les habitants du Rhingau, qui jusqu'alors n'avaient cultivé leur sol qu'avec répugnance, s'accoutumèrent à voir dans ce travail leur plaisir le plus doux.

Les couvents furent supprimés. On reconnut que les trois confessions chrétiennes étaient les filles d'une même mère ; et les peuples des deux rives confondirent tellement leurs institutions, leurs mœurs, leurs langues, qu'ils semblaient ne plus en former qu'un seul. Des pays catholiques se virent gouvernés par des princes protestants, et des princes catholiques accordèrent au protestantisme leur appui et leur protection.

Ce fut à cette époque de sécularisation et de dédommagements que Fulda tomba dans le domaine de la famille d'Orange, qui occupe actuellement le trône de Hollande, et avec Fulda, le Johannisberg. Napoléon passa le Rhin, et le Johannisberg changea de maître : le conquérant le donna au maréchal Kellermann. Puis enfin, quand Napoléon eut disparu de la scène, l'empereur d'Autriche fit présent de ce beau domaine au prince de Metternich, qui aujourd'hui encore en est le possesseur. »

A tous ceux qui viennent visiter le Johannisberg, voilà ce que raconte le gardien du château. Aussitôt son explication terminée, il promène sur ceux qui l'entourent un regard de satisfaction, et cherche à lire dans vos yeux l'impression qu'a dû vous causer son éloquence ; mais vraiment, il y a plaisir à l'entendre. On voit que cet homme sent ce qu'il dit ; il connaît bien son pays, et il en parle avec amour, avec chaleur. C'est un homme instruit, et d'une élocution facile, quelquefois même élégante ; et puis il est si complaisant, si poli !..

Après vous avoir dit l'histoire du château, il vous introduit dans les appartements. Ceux du prince sont meublés avec un goût exquis ; on y jouit, au midi et à l'est, de la vue la plus ravissante. Je n'ai pu me défendre d'une émotion profonde en entrant dans le cabinet particulier du prince de Metternich, de ce célèbre homme d'état qui a contribué si puissamment à changer la face du monde. Rien n'est plus simple que ce cabinet : La belle gravure historique de Godefroy, et une autre représentant le congrès de Vienne, en sont les seuls ornements. Les appartements de la princesse occupent l'autre aile du château ; ils ont vue sur l'ouest et sur le midi.

Quand vous avez tout visité, le gardien vous conduit vers le balcon, s'écriant : « Regardez, et dites-moi s'il y a au monde une vue plus belle que celle-là. » Il a raison, il n'est guère possible d'imaginer un plus magnifique panorama. Là bas, d'abord le Rhin, large, majestueux, imposant ; voyez ces milliers de bateaux qui le sillonnent en tous sens, et ces îles qui s'élèvent sur son sein comme des bouquets de verdure et de fleurs. A votre gauche, est Biebrich, résidence du duc de Nassau, célèbre par son château et son parc. Dans le lointain, sur cette haute montagne, vous apercevez Hochheim, dont le clocher s'élance en pointe dans les airs : Hochheim est encore un de ces noms chers aux amis du bon vin. Un peu plus en avant, Mayence et les délicieux jardins qui l'entourent. A votre droite, le Niederwald, avec son temple et ses ruines. Puis, voyez toutes ces villes, tous ces villages qui s'étendent devant vous, et qui semblent réunis tous ensemble par de longs rubans de vignes ; voyez ces riants coteaux, ces gracieuses et fertiles vallées. Enfin, de l'autre côté du Rhin, s'étendent les vastes plaines du palatinat, et pour servir de fond à cet admirable tableau, voilà le Donnersberg, dont le sommet entouré de blancs nuages, semble se perdre dans les cieux.

Le vignoble qui produit le Johannisberg se trouve devant le château ; il occupe un espace de quelques arpents seulement. Tout autour se récolte un vin très bon aussi et fort recherché, mais de beaucoup inférieur au vrai Johannisberg. Ce dernier ne paraît que sur la table des rois. E. Jacquemin.

---

## LE COURAGE ET LA MORT.

Malgré ses grands exploits, son audace guerrière,
Le courage, en son lit, près de la mort eut peur.
« Le courage, trembler ! » dit la vieille sorcière.
« Je ne tremblerai pas, frappe au champ d'honneur. »

---

## LE PALAIS DE LA FAVEUR ET L'ASPIRANT.

« Viens, criait la faveur, ah ! viens donc admirer !
Mon palais est de marbre, et l'or brille à la rampe. »
« Mais la porte est bien basse, eh ! comment donc y entrer. »
« ... Rampe. »

---

Ces deux fables sont tirées d'un charmant recueil que nous signalons à nos lecteurs ; il contient cent fables nouvelles en quatrains, publiées par M. C. L. Mollevaut, de l'Institut, rue Saint-Dominique, n. 99, faubourg Saint-Germain. Nous y reviendrons.

---

## UNE PAGE
## DE LA BIOGRAPHIE DE NAPOLÉON.

( Suite. )

Wilhelmine ! Wilhelmine ! cria un des petits étourdis, viens donc vite voir les Français.

A cet appel, une jeune fille d'environ seize ans se montra sur le seuil; elle était simplement vêtue; mais elle ne portait pas, comme ses compagnes, le court jupon et le bonnet de velours des Viennoises. Son costume, quoique fort simple, était celui des dames de la ville. A peine eût-elle aperçu, au milieu de la troupe dorée des cavaliers, le petit chapeau et la redingote grise de Napoléon : — C'est lui! s'écria-t-elle, et elle s'élança pour mieux le voir.

A cette exclamation, Napoléon tourna la tête pour apercevoir celle qui l'avait prononcée. Il ne lui fut pas difficile de la deviner en rencontrant deux beaux yeux bleus attachés sur lui, pleins d'un naïf enthousiasme. Ainsi immobile, avec sa beauté candide, sa taille élancée, sa longue robe blanche, son chapeau de paille qui, retombé en arrière dans le mouvement qu'elle avait fait, lui formait une espèce d'auréole; on aurait dit, à sa fervente attitude, d'une jeune sainte en extase. L'empereur, charmé de cette apparition porta la main à son chapeau, et salua en souriant la jeune fille, qui se réfugia aussitôt, rouge et confuse, derrière le groupe d'enfants qui l'avaient suivie. Cet incident égaya la promenade de l'empereur, qui se retourna plus d'une fois pour revoir sa belle admiratrice, et ne cessa d'en parler jusqu'à son retour au château. Il va sans dire que toute la suite renchérit sur le langage du maître. L'un de ces hommes que, pour leur malheur, les souverains trouvent toujours prêts à servir leurs penchants, bons ou mauvais, se hasarda à dire que sans doute la belle enthousiaste n'avait pas été fâchée de se faire remarquer de l'empereur, et qu'assurément elle ne demanderait pas mieux que de le voir de plus près, si elle pouvait être assurée que sa majesté le désirait.

Sa majesté ne répondit que par un sourire qui fut interprêté comme un consentement, et l'officieux personnage mit si bien le temps à profit, que peu



( Napoléon à Schœnbrunn. )

d'heures après, il vint prévenir l'empereur que la jeune personne, transportée, ravie à l'idée d'approcher sa majesté, avait consenti sans peine à se laisser conduire au château dans la soirée. L'empereur reçut cette nouvelle à peu près comme si on lui eût annoncé que son dîner était servi.

Quoi qu'on en ait dit, Napoléon faisait peu de cas des femmes. L'amour ne tenait dans sa vie ni la place pompeuse qu'il occupait dans celle de Louis XIV, ni la place honteuse qu'il s'était faite dans celle de Louis XV. Quant à lui, empereur, il profitait des occasions que la cupidité, l'ambition, une vaine exaltation jetaient sur son passage, comme il buvait le verre de vin de Chambertin que ses serviteurs tenaient à sa portée jusque sous le canon de Moscou, au péril de leur vie, et dont il se serait passé cent fois, s'il avait dû lui coûter seulement la peine de le demander. Ce n'était pas que Napoléon fût un homme vicieux, mais il avait le sentiment de l'ordre bien plus que celui de la morale; il faisait cas des bons ménages, et se serait, je crois, fait scrupule de mettre le trouble dans une famille, ou de tendre des piéges à l'innocence; mais, du reste, il se passait assez volontiers ses fantaisies, et pourvu qu'il prît la peine de se cacher de sa femme et d'éviter le scandale, il se croyait parfaitement irréprochable. Du moins, les femmes savaient toujours à quoi s'en tenir avec lui. Il ne leur laissait pas la plus petite illusion ; en ceci, comme en toute chose, logicien impitoyable, il semblait dire à toutes : — Êtes-vous une femme de bien? tenez-vous en à votre mari et à votre ménage, et je vous estimerai comme telle; êtes-vous une femme tendre et passionnée? contentez-vous de m'aimer à l'écart, sans rien prétendre au-delà; êtes-vous une femme avide? je vous paie; êtes-vous une femme ambitieuse? n'essayez pas de vous jouer à moi, car vous n'avez rien à m'offrir qui vaille à mes yeux la moindre parcelle de ma puissance.

C'était clair; il n'y avait pas à s'y tromper, encore moins à le tromper lui-même; si quelques-unes l'ont tenté à leurs dépens, je ne les plains pas.

Le soir arriva, et Napoléon, occupé à dicter des dépêches, ne se souvenait déjà plus de l'audience qu'il avait accordée, quand son messager, tout fier du succès qu'il avait obtenu, prit sur lui d'entr'ouvrir la porte du cabinet. Sa vue rappela à sa majesté

qu'une affaire plus agréable la réclamait. Elle n'interrompit cependant point sa dictée, mais elle pensa qu'elle pouvait mettre à profit le temps qu'on employait à sceller les paquets, et se hâta de passer dans un cabinet où l'on avait introduit la jeune fille. Ce cabinet, entièrement revêtu de laque, était brillamment éclairé; la lueur des bougies se reflétait dans les panneaux polis, dont le fond noir et or détachait merveilleusement la blanche figure de la belle Allemande. Elle portait une robe d'organdi ouverte par derrière en façon de tablier, suivant une mode d'alors, et rattachée par des nœuds de ruban rose; une branche de laurier rose ornait sa ceinture, ses cheveux chatain-clair descendaient en mille boucles le long de ses joues et de son cou de cygne.

L'empereur, charmé à son aspect, s'arrêta un moment pour la considérer, tandis que la jeune personne lui faisait une profonde révérence, une révérence timide, souple, gracieuse, d'une suavité pleine de décence. Si, comme on l'a dit, ainsi que le style est tout l'homme, une révérence est toute la femme, celle-là valait un poème.

Napoléon s'avança alors avec un assez galant empressement. — Comment vous nomme-t-on? demanda-t-il tout d'abord.

— Wilhelmine, sire, lui fut-il répondu d'une voix basse et tremblante.

— Wilhelmine! c'est le nom de la reine de Prusse; il paraît qu'en Allemagne toutes les jolies femmes l'ont adopté.

En débitant ce compliment cavalier, il prit la main de sa belle conquête pour la conduire vers un canapé, et, touchant sa robe, il lui demanda avec un peu d'émotion, si ce n'était pas là du *Linon*, étoffe qui, sans doute, se liait pour lui à quelque doux souvenir. Wilhelmine, surprise de la question, lui répondit que non, d'un air étonné; l'empereur la fit asseoir sur le sopha, et se plaçant près d'elle, il prit ses deux petites mains dans une des siennes et passa l'autre bras autour de sa taille; effrayée de ce geste familier, la pauvre enfant recula précipitamment et fondit en larmes. Ce mouvement où, d'après la démarche de la jeune fille, Napoléon ne vit qu'une inutile simagrée, lui donna de l'humeur.

— Qui êtes-vous; lui demanda-t-il brusquement. Qui est votre père?

— Le baron Z..., capitaine au service de l'empereur d'Autriche. L'empereur fronça le sourcil. — La fille d'un gentilhomme! d'un militaire! dit-il en se reculant à son tour, et c'est vous, mademoiselle, qui venez trouver un homme la nuit!

— Ah! sire! s'écria la jeune fille éperdue, je ne pensais pas que vous étiez un homme.

Cette naïve exclamation alla chercher, pour la chatouiller doucement, la fibre la plus délicate de l'orgueil impérial. Le front de Napoléon s'éclaircit; le sourire de ses jours de triomphe illumina son visage. Il n'avait pas soupçonné ce pur et innocent enthousiasme dont il était l'objet, mais il venait de le comprendre, et il en était plus flatté que du grossier encens qui lui était journellement prodigué. Délicieusement ému, il se leva et fit lentement deux ou trois tours par la chambre, les mains derrière le dos; puis, enfin, s'arrêtant devant la pauvre fille demeurée à sa place, immobile et tremblante.

— C'était donc l'empereur Napoléon que vous vouliez voir? lui dit-il en souriant doucement.

— Oui, sire, répondit-elle en levant sur lui ses beaux yeux humides et souriant à son tour au milieu de ses larmes.

— Eh bien, mon enfant, reprit-il avec une bonté toute paternelle, le voilà, regardez-le bien.

Wilhelmine profita de la permission; involontairement ses mains se joignirent, son genou fléchit à demi, et dans cette attitude d'une adoration muette, elle demeura quelques minutes en contemplation devant le grand homme qui s'y prêtait avec complaisance. Un léger coup sur la joue la tira de son extase, elle tressaillit en rougissant, et l'empereur en riant se rassit à côté d'elle, et alors il se plut à lui faire raconter comment, tout enfant encore, les exploits du Ier consul avaient frappé sa jeune imagination. Comment elle avait entendu parler de ses victoires d'Égypte et d'Italie, comment on lui avait appris qu'en France il avait rétabli la religion et puni les méchants, comment ensuite il était devenu empereur, couronné par le pape. Elle savait la terreur que son nom inspirait à l'Allemagne, où chaque fois qu'il paraissait, il forçait tous les rois à demander la paix, et toujours dans ses rêves elle rêvait de l'empereur Napoléon, et elle était sûre qu'elle le verrait un jour, parce qu'elle avait tant prié Dieu pour obtenir cette grâce! Enfin, le matin, elle l'avait reconnu tout de suite d'après ses portraits, et cependant, ajouta-t-elle, il me paraît à présent qu'ils ne vous ressemblent plus du tout.

L'empereur écoutait ce naïf babil, tout en caressant doucement une des petites mains de la jeune fille qu'il tenait dans les siennes; il se plaisait à contempler dans cette âme candide, comme dans un pur miroir, le reflet de sa gloire, et son image magnifiée par l'admiration des peuples. Tout à coup un nuage passa de nouveau sur son front. Il attacha sur la jeune Allemande cet œil d'aigle qui semblait pénétrer au fond des cœurs, et de sa voix brève et impérieuse :

— Votre mère, dit-il, vous a laissée venir seule ici?

— Ma mère, répondit-elle, en secouant tristement la tête, hélas! je ne l'ai plus.

Le regard de l'empereur s'adoucit. — Une orpheline! reprit-il; et qu'elles sont donc ces femmes que j'ai vues ce matin avec vous?

— Ma nourrice et ma sœur de lait. Quand la ville de Vienne fut menacée d'être bombardée par les Français, on renvoya chez leurs parents toutes les élèves de ma pension; et moi, dont le père était à l'armée, et qui n'avais point de parents à Vienne, je demandai à être conduite chez ma nourrice, espérant que je serais plus en sûreté dans cet endroit écarté que dans la ville même. Ma pauvre nourrice! elle était si contente quand ce monsieur est venu s'offrir de me conduire près de Votre Majesté! elle m'a dit : Va, ma fille, va voir le grand empereur des Français, cela te portera bonheur.

L'empereur sourit de nouveau avec satisfaction: mais, reprenant bientôt l'espèce de brusquerie sous laquelle il dissimulait d'ordinaire un attendrissement auquel il n'aimait pas à céder :

— Savez-vous, dit-il, en changeant d'entretien, que vous parlez le français à merveille; on ne vous prendrait jamais pour une Autrichienne.

— Je ne suis pas Autrichienne, sire, reprit-elle vivement, ma mère était Alsacienne et mon père est de Prague.

— Vraiment?.. en ce cas, vous êtes à demi ma sujette, et par conséquent sous ma protection. C'est pourquoi, ajouta Napoléon en prenant un air sérieux, vous ne devez pas rester ici plus long-temps. Il tira le cordon d'une sonnette, et demanda son premier valet-de-chambre.

— Constant, dit-il, faites préparer une voiture, et disposez-vous à accompagner mademoiselle Z..... avec tous les égards dus à une noble et honnête demoiselle, à la fille d'un brave officier.

Le premier valet répondit par une inclination respectueuse, et se retira pour exécuter les ordres qu'il venait de recevoir. L'empereur se rapprocha alors de Wilhelmine, qui s'était levée en même temps que lui, mais sans oser quitter sa place, et, lui prenant les mains, il la regarda un moment en hochant la tête : — Vous êtes enthousiaste, dit-il, c'est une dangereuse maladie chez les femmes, surtout quand elles sont jeunes et jolies, et qu'elles n'ont ni mère, ni mari pour les protéger. Ainsi, croyez-moi, dites à votre père de vous marier au plus vite.

A ce conseil un peu cru, la pauvre Wilhelmine rougit si fort, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

— Eh bien! eh bien! qu'y a-t-il là qui doive vous effrayer? reprit Napoléon avec une gaîté brusque. Avec un pareil visage et une jolie dot, les *épouseurs* ne doivent pas manquer, et rien ne s'oppose à ce que vous en choisissiez un à votre goût.

— Mon père est sans fortune, sire, dit la jeune personne en essayant de surmonter sa confusion.

Qu'importe? ne suis-je pas là, moi. Avez-vous oublié que votre visite à l'empereur Napoléon doit vous porter bonheur?

Elle joignit les mains dans un moment de gratitude. Mais un geste de Napoléon arrêta ses remercîments sur ses lèvres.

La porte se rouvrit, et Constant annonça que tout était prêt. L'empereur fit alors à la belle fille un signe de la main, et la congédia avec ces simples paroles : — Bonsoir, mon enfant, dormez bien.

Appuyé contre la console, il la vit se retirer le cœur palpitant et les yeux humides, et, après son départ, il demeura quelques instants immobile dans la même attitude. Cet entretien avait réveillé en lui un souvenir dès long-temps oublié ; les pures et douces émotions de ses premières amours, alors que, simple lieutenant d'artillerie, il obtenait d'une belle fille de son âge un furtif rendez-vous à la pointe du jour, dont tout le bonheur se réduisait à manger ensemble, assis sur le même banc, des cerises fraîchement cueillies. Hélas! depuis long-temps les pensées dévorantes, les soins desséchants avaient fait évanouir ces naïves délices. Depuis long-temps, la riante végétation qui parait le flanc de la montagne avait disparu sous les couches de lave successivement refroidies ; mais, pour un moment, la brise fugitive venait de lui rapporter les émanations lointaines des fleurs qui l'embaumaient jadis. Ce fut toutefois l'affaire de quelques minutes.

— Allons, se dit-il en passant la main sur son front, ce n'est pas le moment de me livrer à de pareils enfantillages. Et, retournant à son cabinet, il reprit le fil de ses dépêches, levier puissant qui soulevait l'Europe. Toutes ces dépêches cependant ne furent pas politiques.

Le lendemain, de grand matin, une ordonnance arriva au galop dans le petit village de ..., mit pied à terre devant la maison de Wilhelmine, et rendit à cette dernière un gros paquet scellé aux armes impériales. Le paquet contenait trois cent mille francs en billets de banque, et une lettre adressée non à la jeune fille, mais à son père.

« M. le baron Z....,

» S. M. l'empereur ayant eu l'occasion de voir Mlle Wilhelmine de Z...., m'ordonne de vous dire que l'intérêt qu'elle lui a inspiré comme fille d'une Française et d'un brave militaire, l'a porté à lui accorder une somme de trois cent mille francs destinée à faciliter son établissement, auquel S. M. vous invite à songer le plus tôt possible, l'isolement étant d'autant plus dangereux pour une jeune fille, qu'elle a plus d'innocence, de beauté et de candeur.

» Sur ce, M. le baron, etc. »

A l'heure où les courtisans se rendaient à ce qu'on appelait *le lever de l'empereur*, quoiqu'alors il fût toujours levé depuis long-temps, l'officieux mercure de la veille vint présenter son visage souriant. Il ne tint pas compte du froncement de sourcil qui accueillit ses salutations; et, s'obstinant à se trouver toujours sur le passage de Napoléon, il attira sur sa tête l'orage qu'il aurait pu éviter.

— Depuis quand, monsieur, s'écria l'empereur, en prenant ce que lui-même appelait sa figure d'ouragan, depuis quand me croyez-vous capable de porter le trouble dans une famille honorable, et d'abuser de l'ignorance d'une honnête jeune fille? Suis-je donc un Louis XV? et me connaissez-vous si mal?

A cette apostrophe, le personnage étourdi, confondu, balbutia, perdit la tête et ne sut plus quelle contenance tenir ; avant qu'il eût pu trouver un mot à répondre, l'empereur lui avait tourné le dos, et adressait au reste de l'assemblée une sorte d'allocution sur la nécessité des bonnes mœurs et l'union des familles. C'était son thême ce jour-là. Aussitôt toutes les voix furent à l'unisson : l'anecdote de la veille avait déjà transpiré, et l'un des courtisans hasarda, par forme d'allusion, quelques mots sur la continence de Scipion.

— Bah! dit l'empereur avec impatience, la continence de Scipion! encore un de ces radotages historiques que je suis las d'entendre répéter. Le beau mérite que de respecter une femme qui ne se souciait pas de lui, quand il en avait tant d'autres à sa disposition.

— Certes, reprit l'interlocuteur en souriant, si la conquête du grand Scipion eût été mieux disposée en sa faveur, je doute que l'éloge de sa continence fût arrivé jusqu'à votre majesté; car qu'y a-t-il au-dessus de la possession d'une belle personne?

— Mon cher, reprit Napoléon en lui pinçant l'oreille d'un air mi-souriant, mi-rêveur, il est quelquefois plus doux d'y renoncer.

M^me^ Amable Tastu.

(*Revue du dix-neuvième siècle.*)

---

## CHOREY (*Côte-d'Or*).

Ce village, du département de la Côte-d'Or, situé dans l'arrondissement et dans le canton sud de Beaune, à une petite lieue de cette ville, entre les coteaux qui produisent un vin si renommé, et la riche plaine que baigne la Saône, a acquis une véritable célébrité, grâce à M. Joseph Bard qui tient l'un des sceptres de la littérature provinciale. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur offrant un dessin fidèle de l'habitation du poète.

Voici, du reste, comment M. Joseph Bard a décrit lui-même, en vers, son cher village Chorey.

Chorey, c'est un hameau des environs de Beaune,
Situé dans le cœur du pays bourguignon,
Entre la riche côte et la courtoise Saône,
Tout près du grand chemin de Paris à Lyon.

Un château d'une haute et sévère structure,
Dont la robe du temps effleure les parois,
Et qui, soudain, tombé de noblesse en roture,
Semble pleurer encore ses hôtes d'autrefois.

Manoir aux larges flancs qui n'est plus à la taille
Des maîtres ignorés qu'il abrite ici-bas,
Et dont le vent du nord écorne la muraille,
Sans qu'un œil vigilant mesure les dégâts.

Une église moderne ou plutôt rebâtie,
Du temple primitif sur les vieux fondements,
Ayant la façade humble et la nef aplatie;
Du pacifique endroit, voilà les monuments.

Ce temple dont le plan forme la croix latine,
Offre un autel de marbre et deux charmants tableaux.
Italique, élégant, son clocher se dessine,
Et son beffroi rural tinte sur des tombeaux.

Mais, voyez dans un coin du modeste village,
Sur un fertile sol de lumière inondé,
Une blanche demeure, un enclos plein d'ombrage,
Par mes aïeux sans nom, dès long-temps possédé.

Une croix veille auprès de cette douce tente;
A sa porte est un siége où s'assied le passant.
Facile en est l'accès; nulle voix insultante
N'en éloigna jamais et le pauvre et l'enfant.

En ce séjour bourgeois, tout annonce l'aisance;
Rien n'est vaine parure et luxe pour les yeux.
Amis, il est à moi, grâce à la providence
Qui me l'a fait ainsi calme et silencieux.

L'existence à Chorey d'un ancien monastère (1)
Dont l'histoire a gardé le souvenir certain,
Et que l'on vit jadis posé sur cette terre,
Où ma maison sourit aux splendeurs du matin.

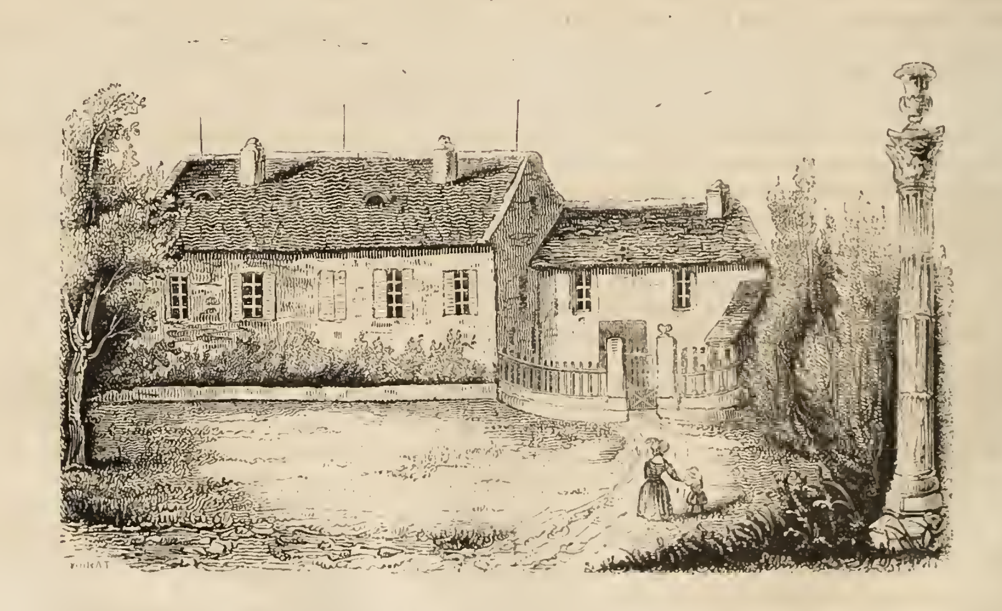
Dans les champs d'alentour les ruines trouvées,
D'un antique abreuvoir le visible tracé,
De vieux débris romains et des pierres gravées,
De mon chéri village illustrent le passé. (2)

C'est à Chorey que dort la cendre de mes pères...
Me serait-il permis de vivre sans aimer
Ces vignes, ce ruisseau, ces brises salutaires,
Qui, de l'aurore au soir, viennent m'y parfumer?

Et c'est là que souvent, j'ai signé de ces pages
Qu'une presse indulgente a daigné recevoir...
Mes amis, quelquefois visitez nos parages,
La franchise et la paix habitent mon manoir.

(1) Il y avait à Chorey un prieuré qui n'existait plus long-temps même avant la révolution de 1789.

(2) Le nom latin de *Carretum* (lieu de dépôt pour les chars), sa proximité de *Minervia* (Beaune), le voisinage de la grande voie romaine tendant d'Autun à Besançon par *Crusinium* (Crissey près de Dole), nommée aujourd'hui *Vie ferrée* ou *Chemin ferré*, expliquent la présence d'établissements gallo-romains sur ce territoire.



(Habitation de M. Joseph Bard à Chorey (Côte-d'Or.)

## LA MUSARAIGNE D'EAU.



## LA MUSARAIGNE D'EAU.

Il m'est arrivé quelquefois, dans mes articles sur les animaux antédiluviens, d'avancer un fait positif, mais que, néanmoins, beaucoup de naturalistes nient, faute d'avoir suffisamment observé la nature. J'ai dit qu'avec un certain laps de temps que nous ne pouvons apprécier, les animaux, comme les plantes, peuvent se modifier dans leurs formes et dans leurs mœurs, au point de passer d'une espèce dans une autre. Cette assertion, qui conduirait à faire descendre tous les animaux de quelques types communs, a trouvé des contradicteurs, et voici la principale objection que l'on m'a faite : « Si jadis la nature avait la puissance de faire de nouvelles espèces, pourquoi ne l'a-t-elle plus aujourd'hui ? Pourquoi ne voyons-nous pas paraître de temps à autre de nouveaux animaux ? ». Et ces messieurs croient m'avoir forcé au silence par un argument irrétorquable.

Et moi, je réponds : Cette puissance qu'avait la nature, elle l'a encore, et, quoique la vie de l'homme, et même la vie historique de notre espèce soient bien courtes en comparaison du temps nécessaire pour suivre la marche de ces étonnantes métamorphoses, on peut en suivre quelques-unes de notre temps, et je vais en montrer un exemple ; c'est pour cela que je traiterai ici l'histoire de la musaraigne d'eau, nommée par les naturalistes, *sorex fodiens.*

Tous les naturalistes qui, depuis la plus haute antiquité, ont écrit l'histoire des animaux, ont parlé plus ou moins de la musaraigne des champs, ou commune (*sorex araneus*), et les détails qu'ils nous ont laissés sur ce petit animal, prouvent qu'ils le connaissaient très bien. Cette espèce est beaucoup plus rare aujourd'hui, que celle qui fait l'objet de cet article, et cependant pas un seul n'a parlé de la musaraigne d'eau ; avant Daubenton, elle était pour tous les naturalistes un être absolument inconnu. Était-ce parce que sa rareté l'avait fait échapper à toutes les recherches ? Non, car il n'est pas une fontaine, un ruisseau limpide des environs de Paris, de la France, de l'Allemagne, de l'Europe entière qui ne soit peuplé

par elle. Mais, me dira-t-on peut-être, si la musaraigne d'eau a échappé jusqu'à Daubenton aux investigations des naturalistes, c'est qu'alors elle était aussi rare qu'elle est commune aujourd'hui. Pour admettre cette hypothèse, il faut admettre aussi que depuis la création jusqu'à la fin du dernier siècle, les conditions d'existence de la musaraigne d'eau n'étaient pas les mêmes qu'aujourd'hui, puisqu'elles ne lui ont pas permis de se multiplier, et ceci est bien plus merveilleux, car il faudrait supposer que ces conditions ont changé tout à coup, il y a soixante-dix ans à peu près. Quant à moi, je crois que si ce joli petit animal n'a jamais été vu par nos pères, c'est qu'il n'existait pas, et qu'il n'est qu'une modification nouvelle de la musaraigne commune.

Quoi qu'il en soit, la musaraigne d'eau est à peine de la grosseur d'une souris; toutes les parties supérieures de son corps sont noires ou noirâtres, et les parties inférieures blanches; sa queue est dégarnie de poils, écailleuse, de la longueur de son corps, et carrée. Comme tous les animaux de son genre, elle a, sur chaque flanc, une petite bande de soies raides et serrées, entre lesquelles suinte une humeur odorante, produite par une glande particulière, et s'échappant par des pores assez grands. Quoique vivant habituellement sur le bord des eaux, elle n'a pas les pieds palmés, mais ils sont garnis de cils raides en éventail, qui remplacent les membranes et lui donnent beaucoup de facilité à nager. Aussi, passe-t-elle une grande partie de sa vie dans l'eau, où elle poursuit avec beaucoup d'agilité les insectes aquatiques dont elle fait sa principale nourriture. Elle plonge avec autant d'aisance qu'elle nage, et, comme elle a l'oreille large et courte, la nature lui a donné la faculté de la fermer hermétiquement quand elle s'enfonce sous les ondes; elle a trois valvules qui répondent à l'hélix, au tragus et à l'antitragus, qu'elle ouvre et ferme à sa volonté, de manière qu'il ne peut s'introduire la plus petite goutte d'eau dans son oreille.

Ce petit animal habite des trous qu'il sait se creuser dans la terre sur le bord des ruisseaux, au moyen de ses griffes, et de son nez mobile comme celui d'une taupe, mais beaucoup plus mince et plus allongé, ressemblant à une petite trompe. Quelquefois, pour s'éviter la peine de se faire une demeure, il s'empare du trou abandonné d'un rat d'eau, ou même il se contente d'une fente de rocher ou d'un trou entre deux pierres. Il a peu d'ennemis, et les carnassiers ne l'attaquent jamais, parce que l'odeur qui s'exhale des glandes de ses flancs leur cause de la répugnance et les écarte. Si un chat le rencontre sous sa patte et le tue, il ne le mange jamais; aussi n'a-t-il guère à craindre la voracité que des brochets et des truites qui habitent comme lui les eaux limpides, et qui le happent quelquefois au passage.

La musaraigne n'est pas un animal nocturne; cependant elle rentre dans son trou aussitôt que le soleil se lève sur l'horizon, et elle n'en sort qu'au crépuscule pour aller chasser. Les naturalistes pensent que, ainsi que le hérisson, faute d'insectes, elle se nourrit de graines; mais ce fait me paraît douteux, et je croirais plutôt qu'elle attaque les crustacés, les petits poissons et même les reptiles. Quant à ces derniers, j'en ai la certitude, et voici comment je l'ai acquise.

Un jour, je me promenais au bois de Meudon avec M. Théodore Susemihl, le dessinateur de la figure ci-dessus, et nous nous arrêtâmes sur le bord d'une fontaine où notre attention fut attirée par le singulier combat d'une musaraigne avec une grenouille aussi grosse qu'elle. Le petit mammifère s'était glissé doucement parmi les herbes pour surprendre sa proie, et était parvenu à la saisir par une patte; la grenouille se sentant prise voulait se jeter à l'eau, croyant, par là, se débarrasser de son antagoniste; mais celui-ci se cramponnait de toutes ses forces, avec ses quatre pattes munies d'ongles assez forts, à tous les corps auxquels il pouvait s'accrocher, et la pauvre grenouille, malgré la violence de ses mouvements convulsifs, avait bien de la peine à l'entraîner vers l'élément perfide dans lequel elle croyait le noyer. Elle y parvint néanmoins peu à peu, et bientôt ils roulèrent tous les deux dans les ondes, dont la transparence nous permettait de voir parfaitement la suite de cette bizarre lutte. La grenouille entraîna d'abord son ennemie au fond de l'eau, mais la musaraigne ne lâcha pas prise et parvint à la ramener à la surface; dix fois de suite ils s'enfoncèrent et revinrent au grand jour, sans que le reptile se lassât de recommencer la même manœuvre, et sans que le mammifère lâchât la patte de sa proie. Cependant, par un mouvement brusque et heureux, la grenouille parvint tout à coup à se débarrasser; elle plongea subitement dans la vase, troubla le fond de l'eau, et parvint ainsi à se dérober aux yeux de son ennemie qui l'avait suivie avec rapidité. Nous les perdîmes de vue un instant tous les deux; mais la musaraigne ne tarda pas à reparaître sur l'eau pour respirer, et nous observâmes ses petites manœuvres avec le plus grand intérêt.

Soit pour se reposer, soit pour donner à l'eau le temps de s'éclaircir, en déposant le limon que la grenouille avait soulevé, elle resta dans une parfaite immobilité pendant cinq minutes, puis, lorsqu'on put voir le fond de la fontaine, elle se mit à nager en regardant en bas et en décrivant des cercles, absolument comme un oiseau carnassier qui guette sa proie en tournoyant dans les airs. Plusieurs fois elle plongea, et nous la vîmes parcourir le fond en cherchant avec beaucoup de soin; mais probablement que la grenouille s'était enfoncée assez profondément dans la vase, car elle ne put pas la découvrir.

Ce fait prouve suffisamment, ce me semble, que la musaraigne d'eau est carnassière, et que son courage est proportionné à ses forces. Les paysans qui la confondent avec la musaraigne commune, ont contre elle un préjugé qui les détermine à lui donner la chasse. Ils croient qu'elle est très venimeuse, et que sa morsure, ou sa piqûre, pour me servir de leur expression, est dangereuse pour le bétail, particulièrement pour les chevaux. Cette opinion n'a pas besoin d'être réfutée, surtout lorsqu'on observe la bouche de la musaraigne, car elle est conformée de manière à ne pouvoir saisir avec les dents qu'une très petite proie; mais si elle ne fait pas de mal au bétail, il est certain qu'elle peut faire quelques dégâts dans de certains étangs, si elle y est en grand nombre, en détruisant le frai du poisson.

Elle met bas au printemps, et peut-être encore dans d'autres saisons de l'année, et elle ne fait pas

moins de quinze à seize petits par portée, ce qui explique fort bien sa grande population le long des ruisseaux et des rivières dont les eaux lui plaisent. J'ai beaucoup observé ce joli petit animal dans les montagnes que j'ai habitées long-temps, et jamais je ne l'y ai rencontré l'hiver, quoiqu'il y fût très commun dans la belle saison. J'en conclus qu'il s'engourdit l'hiver comme beaucoup de mammifères rongeurs, et comme le hérisson avec lequel du reste, il a beaucoup d'analogie anatomique. BOITARD.

---

## SCHILLER.

Poète, historien, philosophe, Schiller, dans tous les genres qu'il a traités, a été aussi loin que ses rivaux les plus illustres, aussi loin qu'il est donné à l'homme d'atteindre. Osons le suivre dans cette triple carrière où il marcha soutenu par son seul génie.

Tourmenté de bonne heure du démon de la poésie, Schiller débuta à vingt-cinq ans par les *Raüber* (les Brigands); ce drame original, auquel on pardonne toutes ses imperfections en faveur de son étrangeté. Ce sont ses propres amis qu'il a voulu représenter, et il s'est peint lui-même dans le personnage de Charles Moor, qu'il a revêtu de ce caractère noble, généreux, vraiment héroïque, dont il se sentait doué. Les *Raüber* furent bientôt suivis de la *Conjuration de Fiesque*, que l'auteur avait commencée pendant sa captivité à Stuttgard, et de la comédie intitulée : *La Cabale et l'Amour*. Ces trois pièces, où l'on pouvait déjà deviner le maître, placèrent Schiller au rang des premiers poètes dramatiques d'Allemagne. Mais, jusqu'alors, se laissant entraîner par son imagination fougueuse et par une admiration irréfléchie pour Shakespear, il avait plutôt songé à frapper fort qu'à frapper juste. Ses caractères étaient plus poétiques que vrais; ses pièces étaient un amalgame de faits bizarres, sans liaison; seulement quelques situations pathétiques, prises dans la nature, venaient de temps à autre révéler l'homme de génie. Quant au style, il était comme le reste, chaleureux et entraînant parfois, mais trop souvent exalté, inégal. Enfin parut *don Carlos*. Le poète avait appelé la raison au secours de son imagination; il s'était imposé de sages limites; il avait eu la force de dire à son génie, comme Dieu à la mer : « Tu n'iras pas plus loin. » Maintenant, Shakespear se trouvait compris, et Schiller allait désormais marcher son émule, tout en restant lui-même. Plan, intrigue, caractères, dialogue, tout contribue à faire de cette tragédie un véritable chef-d'œuvre. Quelles situations! quelles pensées! quel style! Philippe, la reine, le duc d'Albe, Carlos, sont peints avec une noblesse, une vigueur, une vérité qui jette sur toute la pièce l'intérêt le plus puissant.

Et *Marie Stuart!* Le remords a-t-il jamais parlé un langage plus touchant? Comme on la plaint, cette pauvre reine, et comme nous aimons le poète d'avoir si bien su lui conquérir notre pardon. Mais que dirons-nous de *Wallenstein?* Ici Schiller a trouvé dans nos cœurs une nouvelle corde à faire vibrer. Tout nous attache, nous émeut, nous transporte. Chaque pas de Wallenstein le conduit à sa perte, et nous fait trembler pour lui, et quand nous le voyons marcher au sacrifice, nous pleurons comme on pleure en suivant le convoi de l'ami le plus tendre. On a dit que *Wallenstein* n'était pas propre à devenir le héros d'une tragédie; ce n'est pas ici le lieu d'examiner si cette opinion est fondée ou non.

*Guillaume Tell* est un drame historique écrit dans le genre de Shakespear; le génie du tragique anglais s'y marie avec celui de Schiller. *La Pucelle d'Orléans* et la *Fiancée de Messine* ont mis le sceau à la belle réputation dramatique de notre poète. Les littérateurs de tous les pays connaissent les *Lettres philosophiques de Julius à Raphaël*, l'*Histoire de l'indépendance des Pays-Bas*, celle des *Révolutions et des Conjurations du moyen-âge et des temps modernes*, l'*Histoire de la Guerre de Trente Ans*, *le Visionnaire*, cette histoire ingénieuse et piquante des fourberies et des erreurs de l'esprit humain, l'*Empire des Ombres ou l'idéal et le réel*, *l'Élégie*, la *Lettre sur l'Education esthétique de l'Homme*, la *Dissertation sur la Poésie naïve et sentimentale*, et une foule d'autres écrits dont l'Allemagne est si justement fière.

Parmi les nombreux poèmes de Schiller, il en est un où l'auteur a voulu personnifier la poésie. Ce petit poème qui n'a que six strophes, est intitulé *la jeune Étrangère*. Un jour, c'était dans cette saison de l'année où le printemps est venu réveiller la nature, une jeune fille (c'est la poésie) vient visiter les bergers dans leurs modestes et paisibles demeures, et à son aspect tous éprouvent un sentiment qu'ils ne peuvent définir. Mais quelle est-elle? d'où vient-elle? où va-t-elle? Personne ne le sait. Cependant sa démarche, son langage, tout en elle annonce une origine céleste. C'est qu'elle vient du monde des idées, et tout ce qu'elle en apporte est noble et beau comme elle; ce sont des fleurs toujours fraîches, des jeux charmants qu'elle destine à la jeunesse et surtout à l'amour, car l'amour est la poésie de la vie; ce sont, pour l'âge mûr, des méditations sérieuses, de belles et hautes pensées.

Ce personnage de la poésie reparaît encore, mais sous une autre forme, dans le poème intitulé le *Partage de la Terre*. Prenez-la, cette terre, dit Jupiter aux mortels; prenez-la, je vous la donne, mais à condition que vous vous la partagerez en frères. Et voilà qu'aussitôt les hommes se dispersent; jeunes et vieux, tous s'occupent de se créer un avenir. A ceux-ci les champs, à ceux-là les forêts. Le gentilhomme s'adjuge parcs et châteaux, le marchand remplit ses magasins, ses caves, ses greniers; l'abbé choisit les vignobles les plus renommés; le roi fait fermer les villes, couper les ponts, barrer les chemins et dit : « *Le dixième de tout cela m'appartient.* » Quand tout le monde a pris ce qui lui convenait, arrive le poète; il venait de régions inconnues aux autres mortels. Lui aussi, il aurait voulu avoir sa part; mais, hélas! jusqu'aux plus petits objets, tout a trouvé un maître. Malheureux! s'écrie-t-il; quoi! seul de tous les hommes j'ai été oublié. Ne suis-je donc plus, ô Jupiter, ton fils le plus chéri? Et les montagnes, les forêts, les vallées retentissaient de ses plaintes. Enfin, dans son désespoir, il court se jeter au pied du trône de Jupiter. — Mais, où donc étais-tu, lui dit le dieu, pendant que tes frères se partageaient le monde? — J'étais dans ta céleste demeure; mes yeux te contemplaient, et mon oreille ravie ne pouvait se lasser

d'entendre tes divins concerts. Comment, à l'aspect de ta gloire et de ta majesté, pouvais-je songer à ce qui se passe là-bas. — Que faire maintenant, ô mon fils! la terre ne m'appartient plus; mais écoute : reste avec moi dans le ciel, et que désormais ce soit là ta patrie.

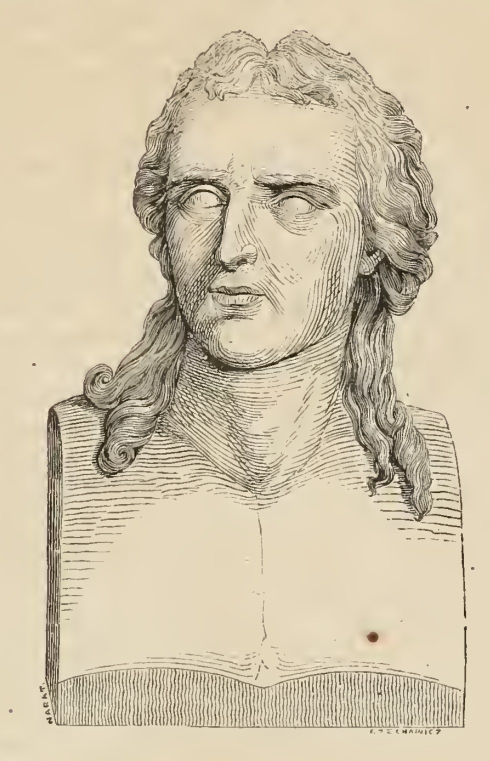
Peut-on mieux faire sentir la dignité de la poésie, mieux faire comprendre la noble et sainte mission du poète? Et toute cette pièce est écrite avec tant de charme! Rien de plus finement rendu que ce contraste entre les intérêts physiques et les besoins de l'âme, entre la matière et l'intelligence. On ne peut non plus assez relire *la Poésie de la Vie*, *les Plaintes de Cérès*, *les Fêtes d'Éleusis*, *le Génie*, *l'Espérance*. Je ne puis tout citer ici, mais qu'il me soit permis de rappeler encore *la Dignité des Femmes*, *le Combat avec le Dragon*, *les Grues d'Ibicus*, *le Chemin de la Fournaise*, *le Plongeur*, *la Fidéjussion*, *le Taggenburg*, *Héro et Léandre*, *l'Infanticide*, et enfin *la Cloche*, ce poème si plein d'originalité et de philosophie.

Mais, parlons un peu de l'homme qui a écrit tout cela; il y a dans sa vie des détails qui ne peuvent manquer d'intéresser nos lecteurs.

Schiller était Wurtembergeois, ou, comme on dit en Allemagne, c'était un Schwabe.

Selon un vieux dicton, le Schwabe ne devient entendu qu'à l'âge de quarante ans; cela est possible, mais aussi avouons qu'une fois qu'il l'est devenu, il l'est plus que tout autre. En général, le schwabe a peu de finesse; il se contente d'être simple et bon; mais, quand il entreprend de faire quelque chose, soyez sûr que ce quelque chose sera bien fait. Schiller est là pour dire si j'ai tort.

C'est à Stuttgard que Schiller débuta, et c'est aussi à Stuttgard qu'a été érigée sa statue; elle est dans le parc du Herrengarden, presque sous les fenêtres du roi.



( Schiller. )

Schiller n'était rien moins que beau : C'était un long corps monté sur des jambes grêles, et d'où pendaient deux bras d'une excessive maigreur. Comme il portait toujours un pantalon fort collant et d'épaisses guêtres doublées de feutre, on eût dit qu'il avait le mollet deux fois plus gros que la cuisse. Son cou était d'une longueur démesurée; et quant à son visage, voici la peinture que ses contemporains nous en ont laissée : Des cheveux d'un rouge ardent, relevés par derrière en tresse; un nez par trop aquilin; des sourcils roux, qui se rejoignaient de manière à n'en former qu'un seul; des yeux gris dont les paupières étaient brûlées par le travail; la lèvre inférieure un peu saillante, comme chez les membres de la famille de Hapsbourg; le menton allongé, les joues creuses, le teint pâle. Ajoutons qu'il avait une voix aigre et glapissante, et un accent wurtembergeois très prononcé. Aussi, lorsqu'il vint lire son *Fiesque* devant les acteurs du théâtre de Manheim, le pauvre Schiller n'eut-il aucun succès; et cependant il avait fondé sur cette pièce toutes ses espérances de poète. Mais les acteurs, comme cela se voit trop souvent, se laissèrent tout d'abord prévenir contre l'ouvrage par le physique ingrat de l'auteur; ce fut bien pis encore quand ils l'entendirent parler; bref, ils écoutèrent seulement quelques scènes, ou du moins firent semblant de les écouter; puis ils s'en allèrent tous les uns après les autres, en disant que c'était une mauvaise pièce, tout à fait indigne de l'auteur des *Raüber*.

Ce n'est là qu'un échantillon des obstacles de tout genre que Schiller eut à vaincre. Il était laid, ses manières communes, sa mise plus que simple; voilà tout ce que voyait, tout ce que voulait voir la foule; mais le noble cœur qui battait sous cette grossière enveloppe, mais l'âme vigoureuse et brûlante qui

animait ce corps débile, la foule ne les voyait pas, et le poète restait méconnu.

Forcé dans sa jeunesse d'étudier la médecine, il s'en dégoûta bientôt, et laissa là Hippocrate et Galien pour écrire les *Raüber;* dès ce moment il ne vit plus rien au-dessus d'un poète dramatique. Le drame des *Raüber*, imprimé sur de vilain papier, se vendit fort mal.

Un soir que, retiré dans sa modeste chambre, il réfléchissait à sa position dont rien ne semblait devoir jamais le tirer, il vit entrer son ami Schafferstein. Cette visite ayant un peu dissipé sa mélancolie, on résolut de souper ensemble et de bien se régaler; et vite voilà Schafferstein qui court acheter des saucissons fumés, pendant que Schiller apprête une énorme salade de pommes de terre. Pendant que nos deux amis, qui depuis long-temps peut-être n'avaient fait un aussi splendide repas, devisaient gaiement entre eux, comme les deux rats du bon Horace, un brillant équipage s'arrête devant la porte, et bientôt ils voient entrer un étranger richement vêtu qui demande à présenter ses hommages à l'auteur des *Raüber*. C'était Leuchsenring, envoyé par Warnhagen, et qui par la suite fut très utile à notre poète.

Schiller avait toujours eu une santé délicate; les fatigues qu'il se donna à Berlin pour diriger les répétitions et la représentation de son *Guillaume Tell* l'altérèrent encore, et il revint à Weimar faible et souffrant. Les soins que lui prodiguèrent sa femme et ses amis parurent le rétablir; mais il fut bientôt après saisi d'un typhus opiniâtre, et le 9 mai 1805 il rendit le dernier soupir. Il n'était âgé que de quarante-cinq ans. E. Jacquemin.

---

## UN GUEUX DE MER SOUS PHILIPPE II.

Deuxième article. ( Voir p. 247.)

Après avoir jeté un coup-d'œil sur le ciel sombre et orageux, l'Espagnol resserra plus étroitement les plis de son manteau autour de lui et se dirigea vers l'Escaut, qu'une haute marée agitait avec violence. La grève était déserte; l'orage qui se préparait avait fait fuir les pêcheurs et les marins, dont les embarcations enchaînées à des pieux étaient ballotées au gré de la vague qui venait mourir en écumant sur la côte. A droite et à gauche du fleuve, une brume épaisse voilait tous les objets, et le clocher de l'église de la rive gauche se dessinait vague et frêle comme le mât d'une tartane. La grande voix du fleuve dominait tous les bruits et emportait dans son cours les rumeurs de la cité. Arrivé au bord de l'Escaut, Verdugo jeta un coup-d'œil mécontent autour de lui, puis il regarda le ciel, dont les nuages noirs fuyaient comme de sombres bannières sous le souffle d'un violent vent d'ouest.

Dieu damne les mécréants qui ont peur d'une marée haute! s'écria-t-il en jetant un coup-d'œil sur les chaloupes vides et amarrées à la grève.

— Si votre excellence désire aller à la Tête-de-Flandre, je me charge de l'y conduire en moins d'une demi-heure, malgré vent et marée. »

A cette proposition qui répondait si bien à ses désirs, don Verdugo se retourna vivement et vit derrière lui un homme revêtu du costume de marin zélandais. Un feutre gris était profondément enfoncé sur ses yeux; sa voix semblait altérée et tremblante; un long couteau et une hache étaient passés dans sa ceinture rouge; du reste un extérieur mâle, qui décélait l'homme de guerre, le distinguait des marins au service de la côte.

« Par saint-Jacques! camarade, si tu tiens ta promesse, tu peux compter sur deux bons florins d'or. Où est ta chaloupe?

— La voici, dit l'homme en coupant le câble d'une embarcation et en aidant l'Espagnol à s'y placer. C'est une vraie mouette que ma barque : elle a affronté de plus mauvais temps que celui-ci.

— Y a-t-il donc quelque danger? demanda Verdugo.

— Peut-être, » dit le batelier avec un sourire.

Déjà la barque était loin de la côte et volait comme un alcyon sur le fleuve. Verdugo, assis à la poupe, regardait décroître dans les mystérieux mirages de la brume l'élégante flèche de la cathédrale d'Anvers, qui s'élançait du sein d'une masse confuse de lignes brisées et heurtées de la manière la plus bizarre.

« Vos fleuves du nord sont bien monotones, dit Verdugo; ils n'ont pas le soleil du midi qui les dore, ni la brise qui les charge de parfums d'oranger, ni les gondoliers qui les animent par leurs chansons.

— C'est vrai, reprit le pêcheur, mais en revanche ils savent des histoires auprès desquelles vos chansons méridionales paraîtraient bien pâles.

— Et comment me prouveras-tu cela? dit Verdugo en souriant.

— En vous en racontant une que vous n'écouterez pas jusqu'au bout sans pâlir, dit le pêcheur en rejetant son feutre et en dardant sur l'Espagnol un regard inexprimable.

— J'écoute, » dit Verdugo avec insouciance et en jouant avec la poignée d'une riche dague catalane.

La barque était parvenue en ce moment au milieu du fleuve; les deux rives apparaissaient à peine à travers le voile de brume qui les couvrait. Le bruit des flots qui déferlaient avec violence en roulant les galets de la plage absorbaient les légers murmures qui s'élevaient de la ville. Les deux hommes s'observaient, l'Espagnol calme et grave, le Flamand ironique et menaçant.

« Il arriva donc, dit le pêcheur, que peu de temps après l'arrivée en Hollande du corps espagnol commandé par don Félipe Mondragon, officier de sa majesté catholique, un officier espagnol d'une haute naissance s'éprit d'une jeune et belle femme qui repoussa avec horreur les hommages d'un ennemi de sa foi et de son pays. Toutes les séductions employées par l'amour pour vaincre l'insurmontable aversion qu'il inspirait à la jeune femme furent vaines et ne servirent qu'à accroître sa brutale passion. La guerre avait beau rugir autour de lui, la mort promener sa faux au milieu des siens, sa pensée revenait sans cesse à cet amour qui le poursuivait dans ses rêves, dans ses veilles, dans ses insomnies des camps. Enfin un jour il apprend que la jeune fille est renfermée dans une ville qu'un corps d'armée espagnol assiége et qui n'a plus que quelques jours à tenir. Alors le gentilhomme, le brigand, allais-je dire, quitte son poste, vole vers la cité qui venait d'être surprise, et là, dans toutes les horreurs d'une ville emportée

d'assaut, il enlève une faible femme qui l'implorait au nom de sa mère avec des larmes dans les yeux et des sanglots dans la voix!

— Mais ce n'est là qu'une histoire fort ordinaire dans la vie d'un soldat, dit Verdugo, et moi-même à Naples...

— Écoutez-moi jusqu'au bout, seigneur, dit le pêcheur; la jeune fille avait un frère, la terreur de l'Espagne, dont il avait maintes fois humilié le pavillon, un frère dont la vie entière n'avait été qu'une mission d'extermination et de haine contre les bourreaux de Philippe II. Vous dire ce que la nouvelle de cette insulte ajouta à l'âpre soif de vengeance qui le dévorait, est inutile : la vengeance n'a pas besoin du soleil des Castilles. Sous le pâle ciel du nord, elle sait aussi broyer dans ses étreintes un ennemi et lui sourire jusqu'au moment propice... »

Verdugo se leva à demi, la main sur sa dague; le pêcheur venait de laisser tomber ses rames dans le fleuve, et, les bras croisés sur la poitrine, fascinait l'Espagnol d'un regard de feu. Tout autour d'eux était silence, le fleuve avait épaissi son voile de brouillard comme pour intercepter à la terre l'horrible drame qui allait se passer dans cette frêle chaloupe.

« Je vous disais donc que la jeune fille avait un frère, un rude et hardi marin, dont la hache s'était rougie plus d'une fois de sang espagnol. A la nouvelle du déshonneur de sa sœur, le gueux de mer, Hermann Arckel, oublia l'arrêt de proscription qui mettait sa tête à prix, car il faut des assassins et non des soldats à Philippe II; il vint à Anvers, et là, déguisé en pêcheur, il offrit ses services à l'infâme; puis, l'ayant attiré par une soirée brumeuse au milieu de l'Escaut... »

Don Verdugo, pâle et tremblant, se dressa dans la chaloupe, la dague au poing.

« N'est-ce pas que nos histoires valent bien les chansons de vos pêcheurs catalans. De par Luther, vous pâlissez...

— Tu en as menti par l'enfer, dit l'Espagnol en se jetant, le poignard à la main, sur Hermann, qui reçut le coup dans son caban. Vingt forbans comme toi ne me feraient pas pâlir. »

Mais le bras d'Hermann avait été rapide aussi, et le mouvement violent imprimé par l'Espagnol à la chaloupe l'ayant fait chanceler, Hermann l'abattit à ses pieds d'un formidable coup de sa hache qui faillit faire chavirer l'esquif. Pendant quelque temps ce fut une lutte affreuse, inhumaine, sans merci; mais l'Espagnol perdait des flots de sang; bientôt ses genoux faiblirent et son poignard s'échappa de sa main défaillante.

— Grâce! s'écria-t-il d'une voix éteinte.

— Ta grâce rappellerait ma mère de la tombe que je te la refuserais, dit le gueux de mer, et deux fois son couteau se plongea dans la gorge râlante de l'Espagnol.

Alors tirant de sa poche la lettre de sa sœur, il la mit dans la bouche convulsionnée du cadavre, dont il coupa la tête, qu'il enveloppa soigneusement dans un morceau de voile; puis ayant jeté le tronc sanglant dans l'Escaut, il rama vigoureusement vers la ville.

Une heure après, un homme vêtu en marin se présenta à l'hôtel des Deux-Indes en demandant dona Inès Verdugo, femme d'Emmanuel Verdugo.

« Voici un paquet précieux qu'on m'a chargé de remettre à la senora, dit l'homme; hâtez-vous, c'est pressé. »

Quelques instans après, on entendit un effroyable cri dans l'appartement d'Inès; les valets s'y précipitèrent en foule et reculèrent d'horreur à la vue d'une tête fraîchement coupée.

Dona Inès était folle; Dieu l'avait prise en pitié.

Le lendemain un homme couvert de poussière descendait de cheval à Bréda et tenait dans ses bras une jeune fille qui sanglotait sur sa poitrine.

« Ne pleure plus, Éléonore, lui dit-il; le sang a lavé la honte : le Castillan dort au fond de l'Escaut avec la mémoire de ton outrage!

V. Joly. (*Feuilleton du Siècle.*)

---

## ANTIPAROS.

En face de l'antique Paros, si célèbre par ses marbres, s'élève au milieu des eaux la petite île d'Antiparos, l'Oléaros des anciens, séparée seulement de la première par un bras de mer d'un mille de large. Jadis on y voyait de beaux plants d'oliviers, unique richesse du pays; les Vénitiens, dans leurs courses fréquentes au milieu des Cyclades où les appelèrent tant de fois le commerce et la guerre, les ont tous anéantis, et il ne reste plus aux habitants du seul méchant village qui se trouve dans Antiparos que quelques champs d'orge dont ils exportent la récolte.

Pour le voyageur qui ne fait que cotoyer ces rives tristes et dépeuplées, rien qui puisse attirer sa curiosité, si ce n'est quelques pâles visages tournés vers l'Océan et qui semblent chercher, dans la vue d'un vaisseau, une diversion à la monotonie de ces lieux; mais si malgré ces apparences l'on pénètre sur cette terre, qui semble si maltraitée de la nature, alors le spectacle changera, car Antiparos a aussi sa merveille comme maintes autres contrées de ce monde, et cette merveille mérite une pause du voyageur qui parcourt la Grèce, aussi bien pour admirer la nature que pour chercher les débris des grandeurs passées. La grotte d'Antiparos a, depuis Tournefort et de Choiseuil-Gouffier, acquis une grande célébrité. Le premier surtout, saisi d'un enthousiasme, bien concevable au reste pour son étonnante disposition, a souvent exagéré les beautés mêmes qu'en offre l'intérieur. Le second, dans une description, il est vrai, moins circonstanciée, a rétabli les faits à leur juste valeur et achevé de populariser le nom de la grotte.

L'entrée de cette caverne n'a d'abord rien d'imposant; c'est une simple voûte de rochers au milieu de laquelle s'élève une colonnade naturelle. C'est là que M. de Choiseuil attacha la corde qui devait servir à sa descente. Après avoir marché quelques minutes, on trouve ensuite une pente assez douce aboutissant à une cavité dans laquelle on s'introduit pour arriver sur une petite plate-forme de six à sept pieds de profondeur, que Tournefort, dans son style enthousiaste, appelle un horrible gouffre. A partir de cette première station, on commence à descendre par un talus assez raide, de soixante-six pieds de profondeur perpendiculaire; c'est là le seul endroit

difficile de la grotte et que l'on puisse regarder comme dangereux; il exige quelque habitude de ces genres d'excursion. Cette pente rapide se termine à un rocher dont la partie supérieure est arrondie et rendue horriblement glissante par l'eau qui, s'échappant de toutes les parties de la caverne, s'y précipite en formant mille gracieux détours, mille élégantes cascades. C'est pourtant le long de la cîme si lisse de ce roc qu'il faut se laisser descendre sur le dos pour pénétrer dans une galerie fort basse et moins rapide, aboutissant à la grande salle qui constitue véritablement la grotte, mais dont elle est encore séparée par un autre énorme rocher qu'il faut tourner préalablement. C'est là surtout que le règne minéral a déployé toute sa richesse et sa variété. La voûte de ce souterrain est soutenue par de magnifiques colonnes formées par la réunion de stalactites et de stalagmites; les murs, ou plutôt les parois de la caverne, sont tapissés des plus bizarres et en même temps des plus élégants dessins et bas-reliefs naturels; là, ce sont de gracieux festons réunis par de grosses masses arrondies et comme relevées en bosses; ici des espèces de grappes formant des guirlandes tout autour de la voûte. Sur un des piliers, on distingue les restes d'une inscription, lue par Tournefort et donnée dans la relation de son voyage. La tradition populaire rapporte que c'est la liste des noms des Grecs qui conspirèrent contre la vie d'Alexandre et qui avaient choisi ce souterrain pour le lieu de leurs réunions. Rien ne vient à l'appui de cette croyance, et peut-être n'a-t-elle d'autre fondement que le nom d'Antipater qu'on lit sur cette inscription et qui fut aussi, comme on sait, le nom de celui à qui Alexandre avait laissé le gouvernement de la Macédoine, lorsqu'il poursuivait en Asie ses conquêtes.

Mais, de tout ce que l'on peut admirer dans la grotte, la pétrification, connue sous le nom de l'autel, est, sans contredit, ce qu'il y a de plus étonnant et de plus majestueux. C'est un magnifique stalagmite de vingt-quatre pieds de haut, dont la base a plus de vingt pieds de diamètre. C'est, pour emprunter les propres paroles de Tournefort, le plus beau morceau de marbre qui se puisse rencontrer. Les ornements qui le surmontent affectent la forme de choux-fleurs. Pour faire le tour de ce gigantesque stalagmite, on passe sous un massif qui forme comme une galerie basse, mais admirablement tapissée sur les côtés; les parois sont d'une éclatante blancheur, comparable à celle de l'albâtre, et ils laissent pendre des festons qui, en se réunissant sur l'autel, en forment comme l'attique. Cet autel doit son nom à M. de Nointel, ambassadeur de Louis XIV, à Constantinople, qui, avec près de cinq cents personnes, passa dans cette salle les fêtes de Noël de l'année 1673, et fit célébrer la messe sur le massif colossal. Une inscription a été placée dans la grotte pour conserver la mémoire de ce fait curieux.

Telle est la caverne d'Antiparos, visitée pour la première fois par un voyageur français, Magin, et actuellement si célèbre. Comment cette grotte a-t-elle été formée? Ne fut-ce d'abord qu'une carrière d'où l'on extrayait du marbre, ou bien est-ce une de ces cavités comme il s'en rencontre dans nombre de montagnes calcaires? C'est ce qui est encore aujourd'hui à décider, et ce qui sans doute attendra encore long-temps une solution.

Alfred Maury.



( Grotte d'Antiparos. )

## MUNICH.

Munich, une des principales villes d'Allemagne, aujourd'hui siége des beaux arts, capitale du royaume de Bavière, située sur l'Isar, n'était anciennement qu'une petite colonie de moines, origine que rappelle encore un moine placé dans les armes de cette ville.

Dans les onzième et douzième siècles, lorsque Munich n'était encore qu'un endroit de peu d'importance, les évêques de Freysing firent construire le premier pont sur l'Isar, près du village de Wœhring, à une lieue de Munich. Ils y établirent une monnaie et un entrepôt pour le sel. L'avidité de ces évêques allait jusqu'à lever des impôts sur le sel indigène, dans les états même du duc de Bavière. Cette infamie détermina le duc Henri-le-Lion à aller, en 1158, attaquer le village de Wœhring; il détruisit le marché et le château des évêques, ainsi que le pont, et emmena tout le sel à Munich, où il fit construire un nouveau pont en bois et une monnaie.

Pour étouffer les plaintes des évêques, on leur accorda quelques dédommagements. Les murailles et les fossés qui entourent la ville, furent faits par Othon IV, de la maison Scheuern-Wittelsbach, chef de la famille qui règne encore aujourd'hui. Bientôt après, en 1255, le duc Louis-le-Sévère y transporta sa cour, et fit construire un grand nombre d'édifices. Louis de Bavière, qui était en même temps empereur d'Allemagne, donna des lois à la ville, en étendit les limites, et augmenta son commerce et son industrie. L'électeur Maximilien contribua aussi beaucoup à l'embellir et à l'agrandir. Il fit construire de 1610 à 1616 le château royal, l'édifice le plus remarquable de ce temps. Mais c'est surtout à Charles-Théodore et à Maximilien Joseph, premier roi de Bavière, que Munich doit sa plus grande extension; car, à cette époque, on construisit des quartiers entiers, de belles places, des promenades publiques, et de magnifiques palais. Enfin, sous le roi actuel, Louis 1er, Munich augmente de jour en jour en étendue, en population et en magnificence. Ce sont surtout les productions des sciences et des arts qui ont placé cette ville au rang des premières villes de l'Allemagne.

Parmi les principaux édifices de Munich, nous devons citer d'abord le *Glyptothèque*, dont nous donnons le dessin (mot qui signifie collection de statues), destiné à recevoir les œuvres classiques des anciens sculpteurs. Ce monument, d'architecture ionique, a été élevé dans les années 1826 à 1830. Il forme un carré; sa façade a deux cent-vingt-cinq pieds de long; elle repose sur trois socles, et présente au milieu un portique composé de douze colonnes, et dont le fronton est orné de la représentation allégorique du cycle des beaux-arts. Au milieu de ce cycle, on voit l'athénée Ergane; sur les côtés, Scalptor, Statuarius, Plastes, Torentes; puis Xyloglyphe, Keramous, Ornatiste, et enfin Circumlitor. Les figures et groupes en relief sont en marbre de Salzbourg. De chaque côté du portique, sont six niches destinées à recevoir les statues colossales d'Hœphestos, de Promethée, de Dédale, de Phidias, de Périclès et d'Adrien, qui sont déjà presque achevées. L'intérieur du bâtiment est divisé en douze salles. C'est à son architecte même, M. Léo de Klenzé, que le roi a confié le soin de placer les statues; il a choisi de préférence pour ce placement l'ordre des époques historiques des beaux-arts. La première salle a donc été consacrée aux productions des anciens Égyptiens, c'est la salle Égyptienne. La seconde, aux statues du style sacré hiératique ou incunable; on l'appelle la salle Incunable. La précieuse collection, unique dans son genre, que l'on a retirée du temple de l'île d'Égine, occupe à elle seule la troisième salle, nommée salle d'Égine. Les trois salles suivantes, c'est-à-dire les salles d'Apollon, de Bacchus et de Niobites, sont consacrées aux œuvres des Grecs du temps où chez ces peuples l'art avait atteint sa plus grande perfection. La salle des Niobites, qui termine la première partie du Musée, est toute resplendissante de dorures. Elle renferme, entre autres chefs-d'œuvre, le *Fils de Niobé*, connu sous le nom d'*Ilioneus*. Cette petite statue est mutilée, mais ce qui reste est digne du ciseau de Praxitèle, auquel les Romains l'attribuaient à l'époque où Pline la vit dans le temple d'Apollon à Rome. Cette statue fut achetée par le docteur Barthe d'un tailleur de pierres, au moment où celui-ci allait en faire les marches d'un petit autel; il la paya très bon marché, et la revendit six mille ducats au roi de Bavière, qui en orna aussitôt le Glyptothèque. La septième et la huitième salle contiennent les peintures à fresque de Cornelius et de ses élèves. Ce grand maître a voulu reproduire dans une suite de tableaux les scènes principales de la mythologie des Grecs, afin de montrer dans leurs rapports mythologiques et poétiques leurs héros et leurs dieux. Dans la neuvième salle, appelée la salle des Héros, et qui a cent vingt-cinq pieds de long sur quarante de large, sont les statues des princes, des héros et des philosophes grecs; on y a aussi réuni des fragments de l'ancienne sculpture romaine; des bas-reliefs, des candelabres, des sarcophages et des colonnes. La dixième salle, longue de cent-trente pieds, est réservée pour les œuvres des Romains, et la onzième, plus petite, pour les peintures sur toile coloriée. Enfin, la douzième, dite salle des Modernes, renferme les œuvres de ceux des artistes modernes qui ont fait le plus d'efforts pour ramener l'art au genre des anciens; on y voit un phénix, emblême de la renaissance, et quatre médaillons représentant Nicola di Ria, Michel-Ange, Canova et Thorwaldsen, et, au milieu, un Pâris et une Vénus de Canova.

La *Pinacothèque*, ou nouvelle galerie, est encore plus grande et plus magnifique que le Glyptothèque. C'est sans contredit un des monuments les plus importants de notre époque. Lorsqu'en 1821, après avoir fait le catalogue des tableaux que contenaient les cabinets royaux de Munich, de Schleissheim et de Lustheim, on eut reconnu que le nombre s'en élevait à 9,000, il fut décidé que l'on construirait un local pour y placer les 1,600 meilleurs. On construisit alors la Pinacothèque, dont la première pierre fut posée le 7 avril 1826, c'est-à-dire le jour anniversaire de la naissance de Raphaël Lanzio d'Urbino; elle fut terminée en 1835. Cet édifice se trouve au milieu d'une grande place ornée d'allées, de bosquets, de vases, de fontaines jaillissantes. Sa façade a deux cent-cinquante pieds de longueur sur quatre-vingt-douze de profondeur et autant de hauteur. Les ailes latérales ont

quarante-deux pieds de longueur et autant de largeur, sur soixante-douze de hauteur. La galerie des tableaux est au premier étage. Il y a neuf salles pour les grands tableaux des diverses écoles, et vingt-trois cabinets, placés à la file sur les côtés des salles, pour les tableaux de petite dimension. La première salle contient les tableaux de l'école moderne; la deuxième, ceux de l'école allemande; les troisième, quatrième et cinquième, avec neuf cabinets, contiennent les tableaux de l'école flamande et hollandaise; la sixième ceux de l'école française; la septième ceux de l'école espagnole; enfin, la huitième et la neuvième, avec trois cabinets, ceux de l'école italienne.

On admire aussi à Munich l'*église de Notre-Dame*. Sur l'emplacement qu'elle occupe, était autrefois une petite chapelle consacrée à la Vierge; mais l'accroissement de la population ayant rendu cette chapelle insuffisante, le duc Sigmond, après avoir cédé le gouvernement à son frère, Albert IV, dit le Sage, posa, le 9 février 1468, la première pierre de cette église. Les travaux furent conduits par l'architecte Jorg Gankoffen de Halspach; qui employa vingt ans à la bâtir. La longueur de l'édifice est de trois cent trente-six pieds, sa largeur de cent vingt-huit, et la hauteur de la nef de cent quinze. Elle renferme le magnifique tombeau de l'empereur Ludwig de Bavière; ce tombeau, en marbre et en bronze, fut érigé en 1622 par Maximilien Ier; il a seize pieds et demi de longueur sur onze de largeur et treize de hauteur. Aux quatre angles du premier degré, sont quatre hommes armés de pied en cap, fléchissant un genou, et portant la bannière de l'empereur d'Allemagne, où l'on voit les armes et les noms des quatre empereurs Carolins et de leurs femmes. Sur la marche suivante est Albert V avec le costume des anciens ducs d'Allemagne, et à sa gauche Guillaume V, en costume de chevalier, l'épée nue à la main.

L'*ancien palais du roi* fut bâti vers la fin du treizième siècle, par l'électeur Maximilien Ier, d'après les plans de Candid, élève du célèbre Vasari. Il était si richement décoré à l'époque où Gustave-Adolphe le visita, en 1633, que ce prince s'écria qu'il voudrait bien le faire transporter en Suède, sur des roulettes. On y montre les appartements qu'habitait l'empereur Charles VII, une chapelle, et le cabinet du trésor, qui renferme pour plusieurs millions de diamants et de pierres précieuses.

La nouvelle résidence royale a six cent soixante pieds de long sur cent cinquante de hauteur. L'architecte, M. Klenzé, l'a construite sur le modèle du palais Pitti à Florence. « Bâtissez-moi, disait le roi Louis, un palais auquel on n'ait jamais besoin de rien changer ni à l'intérieur ni à l'extérieur, et qui dans des siècles fasse encore l'admiration du peuple et les délices de ceux qui l'habiteront. » Le roi sera satisfait, car certes, peu de souverains en Europe sont logés comme il l'est. Il y a plus de sept ans qu'on est incessamment occupé à peindre, à sculpter, à dorer, à vernir. Quinze millions y ont déjà passé. En vérité, l'on dirait la demeure du plus magnifique sultan.

La *Sainte-Église* est un des monuments les plus remarquables de la ville. Commencée en 1828, elle fut terminée en 1832.

Vers la fin de l'année 1835, fut inaugurée la statue en bronze du feu roi, Maximilien-Joseph Ier. Les Bavarois ont dû voir avec plaisir cet hommage rendu à la mémoire de leur bon Max, comme ils l'appellent, de ce roi si simple et si franchement populaire, qui leur parlait et leur donnait la main dans les promenades publiques, et le soir venait trinquer avec eux à la brasserie. Qui d'eux ne se rappelle l'avoir vu semer à pleines mains l'argent autour de lui quand il passait dans les rues; car il était bienfaisant jusqu'à la prodigalité, au point qu'un jour, comme il demandait de l'argent à son ministre, celui-ci lui en refusa, et le gronda sur sa libéralité qui nuisait à ses propres intérêts; et le bon Max se laissa gronder. Sa statue, que l'on voit sur la place du château, a été coulée par M. Stiegelmann, de Munich, d'après le modèle donné par M. le professeur Rauch. Elle forme avec le piédestal une hauteur de trente-quatre pieds. Le roi est représenté assis sur le trône et recouvert de ses habits royaux. Il tient de la main gauche la constitution.

La *Porte Isarthor* (ainsi nommée du fleuve Isar), est remarquable par son antiquité et sa structure gothique. Elle menaçait ruine; mais grâce à l'amour du roi actuel pour les arts, elle a été restaurée dans ces derniers temps sous la direction du professeur Gœrtner, et ornée sur le fronton de peintures à fresque par Bernard Neher. La frise, qui a soixante-quinze pieds de long sur huit de haut, représente l'entrée de l'empereur Louis de Bavière, après la victoire remportée près d'Ampfing par ce souverain sur Frédéric-le-Bel, son concurrent au trône d'Allemagne; ces peintures furent inaugurées le 12 octobre 1835. Sur les deux tours principales sont figurées les armes des généraux qui se distinguèrent dans cette bataille d'Ampfing. Les deux statues colossales dont cette porte est ornée, et qui représentent, l'une l'Archange Michel et Satan; l'autre, saint Georges terrassant le Dragon, sont dues au ciseau du professeur Eberhardt, qui a voulu personnifier la justice et la bravoure. L'ensemble du monument reproduit la façade d'un château du moyen-âge élégamment orné.

Avant de quitter Munich, disons un mot de ses habitants. A voir cette ville si riche en monuments, cette ville où les arts étalent leurs merveilles, on croirait que la population qu'elle renferme est une des plus éclairées de l'Europe; ce serait se tromper entièrement. Il n'y a rien de plus stationnaire que le bourgeois de Munich; quand autour de lui tout change, tout marche, tout progresse, lui, reste immobile et toujours le même. Il se figurerait manquer à ses ancêtres, s'il faisait un seul pas plus qu'eux, s'il changeait même la moindre chose à ses vieilles habitudes. Aussi tient-il à son titre de bourgeois; il en est si fier qu'il le reproduit au bas de toutes ses lettres, et jusque sur ses enseignes.

On pense bien que la politique ne l'occupe guère. Le gouvernement peut faire tout ce que bon lu semble, lui, bourgeois, n'en aura nul souci. Mais, par exemple, si ses intérêts pécuniaires sont froissés, le voilà qui sort aussitôt de son caractère; il se trouble, il murmure, il est presque républicain. En 1831, un régiment de cuirassiers, connu par son dévouement au roi, fut sur le point de se révolter, parce que la bière avait été augmentée de deux liards environ par schoppe. Tant que le bourgeois de Munich ne paiera

son pot de bière que six kreutzers, il trouvera que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. E. JACQUEMIN.

## FAUST,

( *Tragédie de Goëthe.* )

Il fait réfléchir à tout et même à quelque chose de plus que tout.

Parmi les productions de Goëthe, Faust est certainement, non la plus belle, mais du moins la plus originale. Qu'on se figure un rêve pénible, dans lequel l'esprit se trouve transporté dans une sorte de chaos intellectuel, où règne une nuit sombre : dans ces ténèbres, l'œil distingue çà et là des formes horribles; des bruits d'enfer, des cris de désespoir, se font entendre de temps à autre; un éclair passe dans les ombres et en découvre toute l'horreur. A ces émotions succèdent des pensées douces et suaves, la nuit est remplacée par un tendre demi-jour, et sur le front que la fièvre faisait battre naguère passent des brises fraîches et embaumées. Puis tout à coup le cauchemar vous reprend : le cœur se resserre et mille visions fantastiques passent devant vous; des rires de débauches, des murmures de baisers, des pleurs, des chants pieux dans le lointain, remplissent les airs; et lorsqu'on arrive à la fin de la pièce, il reste dans le cœur une profonde tristesse, et ce souvenir est gravé en traits ineffaçables.

Le sujet est une légende très populaire en Allemagne. Faust, né avec une âme ardente, a consumé sa jeunesse à approfondir les mystères de la science : maintenant qu'il a tout dévoré, il sent pour la première fois que le savoir humain n'est qu'un vain assemblage de mots pompeux et vides de sens; une vaine pâture que Dieu jeta à l'homme pour se jouer. Alors il regrette les plaisirs de la vie que jusque-là il a méprisés : dans son cabinet où le jour ne pénètre qu'à travers les vitraux coloriés, il éprouve ce besoin de fortes jouissances que les livres ne peuvent plus lui donner, et que ne peut comporter l'âme humaine, bornée pour la joie comme pour la douleur. L'intelligence, que jusque-là il a seule cultivée, est maintenant un feu qui le dévore, et de son âme s'épanche une amère dérision sur toutes les choses de la terre. Dans son délire il veut se délivrer d'une vie qui lui pèse; la coupe de son père qui ne servait que pour les festins, il la remplit d'une liqueur qui doit lui donner la mort. Au moment où il approche ses lèvres du poison, des chants lointains se font entendre; ce sont des hymnes pieux qu'il chantait autrefois avec sa mère et qui firent les délices de son enfance : ces sons éveillent dans son esprit une foule de touchants souvenirs, et la coupe fatale échappe à ses mains.




Marguerite offrant des fleurs à la vierge. )

Mais ces pensées ne durent pas long-temps, le besoin d'émotions violentes renaît plus impétueux; versé dans les sciences occultes, desquelles c'eût été

un crime de douter dans le moyen-âge, il évoque un esprit. Méphistophélès, effrayant personnage, qui représente tout ce que le génie du mal a de hideux, apparaît au malheureux docteur et se lie à lui à condition de satisfaire tous ses désirs pendant un certain temps et d'emporter ensuite son âme. La froideur dans le crime, l'astuce, une ironie qui tombe sur les choses les plus saintes, une science effrayante du cœur humain, telles sont ses qualités. Il conseille à Faust d'aimer et il lui livre une jeune fille, pauvre et simple, mais belle et vertueuse : création charmante qui vous émeut jusqu'aux larmes, alors même qu'une première faute l'entraîne au crime. Un breuvage préparé par Méphistophélès et que Marguerite fait prendre à sa mère comme un soporifique, les débarrasse de toute surveillance, et Faust est admis dans la demeure de son amante pendant la nuit : Nuit d'amour, nuit de délices, que devaient suivre d'effrayants malheurs! Mais Faust ne pouvait goûter long-temps une jouissance terrestre. Méphistophélès le conduit alors chez une sorcière, et de là au sabbat. La scène se passe sur une montagne solitaire de la forêt du *Hars*, célèbre dans les traditions populaires de l'Allemagne. Il est impossible de se faire une idée de ce spectacle ; les clameurs confuses et bizarres qui remplissent les forêts, les lueurs livides qui les éclairent, le vent dont chaque tourbillon apporte des spectres, tout cela rendu dans une poésie au rithme pressé, aux paroles incohérentes et quelquefois inintelligibles, tout cela vous transporte dans un monde fantastique dont les visions vous donnent le vertige.

L'histoire de Marguerite serre douloureusement le cœur. Elle qui, comme le dit Faust, eût pu être si facilement heureuse! Une simple cabane dans une vallée des Alpes, quelques occupations domestiques, auraient suffi pour satisfaire ses désirs bornés, et remplir sa douce vie. Mais il n'en devait pas être ainsi : il fallait que son cœur fût brisé, que sa destinée tombât en ruines sous les baisers de feu de Faust. Maintenant que son déshonneur est public, combien ses remords sont poignants, combien est touchante la prière qu'elle adresse à la Madone, en parant son autel de fleurs cueillies avant l'aurore. Valentin, soldat et frère de Marguerite, apprend la honte de sa sœur. La souffrance se trahit en lui par un langage âpre et touchant à la fois, et Goëthe a peint admirablement l'émotion de l'homme dur en apparence, mais sensible au fond de l'âme. Dévoré du désir de vengeance, il attaque Faust au moment où celui-ci chante sous la fenêtre de sa maîtresse. Dans le combat il est blessé à mort, et Marguerite arrivant en ce moment, demande qui est là tout sanglant. On lui répond : — C'est le fils de ta mère. Les reproches que son frère lui adresse en mourant sont terribles, et notre langue n'a pas assez d'énergie pour les rendre.

Revenons à Faust. Les plaisirs ont bien pu étouffer un moment dans son âme cette voix qui le tourmente sans cesse ; mais maintenant que l'ivresse est passée, chaque plainte de la pauvre fille qu'il a immolée, vient déchirer son cœur. Il maudit l'esprit infernal qui a conduit cette intrigue, et la réponse de Méphistophélès est horrible d'ironie.

Une scène de la plus grande beauté, c'est celle qui a lieu dans l'église où Marguerite va prier. Le chœur chante l'hymme :

Dies iræ, dies illa
Solvet seclum in favillâ, etc. (1)

La malheureuse fille rencontre l'esprit de l'enfer dans le temple d'où Dieu ne rejette aucun repentir, et les paroles sévères de l'hymne, interprétées par l'inflexible méchanceté du génie du mal, portent la terreur et le désespoir dans son âme. Quel talent que celui qui sait ainsi présenter à l'imagination, ces moments où la vie s'allume en nous comme un feu sombre, et jette sur nos jours passagers la terrible lueur de l'éternité des peines. Faust apprend que Marguerite est retenue au fond d'un cachot, et est condamnée à mort pour avoir tué son enfant. Ne pouvant plus résister à ses remords, il veut du moins la sauver, et il force Méphistophélès à le conduire dans la prison. De loin il entend sa maîtresse murmurer une chanson qui prouve assez l'égarement de sa raison. Marguerite est devenue folle ; mais, à travers les idées désordonnées qui troublent son esprit, l'on devine un sentiment violent, quoique confus, du crime qu'elle a commis, du sort qui l'attend, et de l'amour passionné qu'elle conserve pour son séducteur. Quelquefois elle oublie ses douleurs ; mais alors la joie qu'elle fait éclater n'est que plus déchirante. Comme si un instinct eût averti son âme naturellement innocente, que le démon l'attendait à la porte, elle refuse obstinément de suivre son amant : Voici une partie de cette belle scène.

FAUST.

Le jour paraît, chère amie! chère amie!

MARGUERITE.

Oui, bientôt il fera jour : mon dernier jour pénètre dans mon cachot; il vient pour célébrer mes noces éternelles. Ne dis à personne que tu as vu Marguerite cette nuit. Malheur à ma couronne, elle est flétrie : nous nous reverrons, mais non pas dans les fêtes. La foule va se presser, le bruit sera confus, la place et les rues suffiront à peine à la multitude. La cloche sonne, le signal est donné. Ils vont lier mes mains, bander mes yeux ; je monterai sur l'échafaud sanglant, et le tranchant du fer tombera sur ma tête... Oh! le monde est déjà silencieux comme un tombeau.

FAUST.

Ciel! pourquoi suis-je né!

MÉPHISTOPHÉLÈS *paraît à la porte.*

Hâtez-vous, ou vous êtes perdus; vos délais, vos incertitudes sont funestes; mes chevaux frissonnent, le froid du matin se fait sentir.

MARGUERITE.

Qui sort ainsi de la terre? C'est lui, c'est lui, renvoyez-le. Que ferait-il dans le saint lieu? C'est moi qu'il veut enlever...

Et Faust, forcé de l'abandonner, disparaît avec Méphistophélès : leur pacte venait de finir.

A. Vayssière.

(1) Ce jour, ce jour de colère,
Réduira l'univers en cendres, etc.

## SIR HUDSON LOWE

### JUGÉ PAR NAPOLÉON.

— « Il est hideux, dit un jour l'empereur; c'est une face patibulaire; mais ne nous hâtons pas de prononcer; le moral, après tout, peut nous raccommoder avec ce que cette figure a de sinistre; cela ne serait pas impossible. — J'ai vu des Tartares, des Cosaques, des Kalmouks, et je n'ai jamais vu une figure aussi repoussante. — Quel ignoble visage que celui de ce gouverneur; de ma vie je ne rencontrai jamais rien de pareil. C'est à ne pas boire sa tasse de café, si l'on avait laissé un tel homme un instant seul auprès!.. on pourrait bien m'avoir envoyé pis qu'un geôlier.—C'est un homme retors, abject, et dont la méchanceté naturelle est augmentée par la crainte de la responsabilité du poste qu'il occupe; il semble toujours en colère contre quelqu'un, ou bien inquiet, troublé, comme si quelque chose tourmentait sa conscience, et qu'il fut impatient de se fuir lui-même. — Les fautes de cet homme viennent de ses habitudes dans la vie; il n'a jamais commandé que des déserteurs étrangers, des Piémontais, des Corses, des Siciliens, tous renégats; traîtres à leur patrie; la lie, l'écume de l'Europe. S'il eût commandé des Anglais, il aurait peut-être des égards pour ceux que l'on doit honorer. — « Voulez-vous que je vous dise ce que nous pensons de vous? disait Napoléon à sir Hudson Lowe; nous vous croyons capable de tout, *mais de tout!* et tant que vous demeurerez avec votre haine, nous demeurerons avec notre pensée. J'attends encore quelque temps, parce que j'aime à être sûr; et je me plaindrai alors de ce que le plus mauvais procédé des ministres britanniques n'a pas été de m'envoyer à Sainte-Hélène, mais bien de vous avoir donné le commandement de l'île. Vous êtes pour nous un plus grand fléau que toutes les misères de cet affreux rocher. »

---

## GANESA,

### LE DIEU DE LA SAGESSE CHEZ LES INDOUS.

Les Indiens n'ont pas, comme les anciens, pris pour la divinité de la sagesse une déesse sévère et maussade, sortie du cerveau malade d'un dieu, et qui, malgré toutes les vertus dont à raison de ses attributions elle eût dû fournir le modèle, allait disputer un misérable prix de beauté à l'impudique Vénus et à l'acariâtre Junon, puis jurait une haine éternelle au peuple d'où était sorti le berger qui avait prononcé contre elle. Plus en harmonie avec leur caractère léger et ami du plaisir, leur dieu sage est une puissance aimable, familière parmi les humains, qui n'est pas insensible aux charmes des belles, et qui, comme Cupidon ou Bacchus, a ses tours et ses malices, non pas sans encourir toutefois les réprimandes du grand Brahma. Ganesa est le nom de cette divinité indoue, nom qui vient des deux mots : Isa, chef, et gana, compagnie des dieux, sans doute à cause du rôle important qu'il joue parmi ses confrères de l'Olympe indien; dans l'île de Java, il est appelé Ganesinga Jaya. Ce Ganesa eut pour mère Dourga, une des grandes déesses de la religion brahmique, divinité multiple, tantôt guerrière et combattant, montée sur un tigre et munie de quatre bras, Moissassour, ange rebelle métamorphosé en buffle, et qui poussait l'insolence jusqu'à attaquer Indra, dieu du ciel, tantôt sous le nom de Maha-Cali, espèce de Parque, de sorcière aux traits hideux, aux ongles et aux dents crochus; Euménide, armée d'un fouet et dont le cou est paré d'un collier de crânes humains; tantôt enfin sous le nom de Parvati ou de Bhavani, divinité femelle, principe générateur féminin de l'univers, Vénus romaine, Aphrodite grecque, Astarté assyrienne, Cybèle de Bérécynthe, ayant aussi des lions pour monture, Diane d'Éphèse, triple hécate des bords du Gange. Le père de Ganesa est Shiva, le troisième membre de la trinité indienne, si toutefois il eut un père, car voici ce que l'on raconte de sa naissance : Un jour, Dourga était au bain, tout à coup elle est saisie d'un violent désir d'avoir un fils; une sueur froide couvre aussitôt tout son corps, et, lorsqu'elle s'essuie, elle trouve dans sa main un jeune enfant, c'était Ganesa; étonnée de cette singulière conception, Shiva, qui parlait à ce qu'il paraît tamoul, s'écria : Pellaï ar (prononcez poulear), *puer quis*, quel est cet enfant? Et depuis lors, le nom de Poulear lui est aussi resté. La naissance de Ganesa fut un objet de joie pour tous les dieux, les devas vinrent aussitôt entourer son berceau de leurs hommages et de leurs chants d'allégresse. Seul entre tous, Shani, le génie de la planète Saturne, demeure en arrière, silencieux, le front baissé vers la terre, Dourga a cru voir dans une pareille contenance une marque de l'orgueil du Deva qui refusait d'honorer le jeune dieu, elle ordonne à Shani de lever la tête et de venir se joindre à ses compagnons; Shani reste impassible, Dourga persiste, il cède enfin après de vives instances, il lève les yeux, forcé d'obéir aux ordres d'une déesse; mais de ses regards sort un feu qui consume la tête de l'infortuné Ganesa. Dourga avait oublié, oubli sans doute impardonnable à une divinité, le triste privilége des yeux de Shani; elle se désespère, elle se reproche son opiniâtreté vis-à-vis du Deva. Brahma veut consoler la mère éplorée : « Allez, dit-il à Shani, le premier être que vous rencontrerez couché vers le nord, coupez-lui la tête, et apportez-la à Ganesa. » Le génie obéit, un éléphant est le premier qu'il trouve dormant, dirigé vers le septentrion, il lui enlève la tête, qui repose désormais sur les épaules du jeune Ganesa. Certains mythographes indiens racontent le fait avec une variante : rappelant la défense expresse à tout serviteur de Brahma de se coucher la face vers le nord; ils disent que l'imprudente Dourga avait, par mégarde couché l'enfant dans cette dangereuse posture, que le regard de Shani fut une juste punition à une si grave infraction à la loi céleste. Quoi qu'il en soit, Ganesa, au lieu de ses traits charmants eut une trompe d'éléphant, ce qui lui valut le nom de Gadjanana, c'est-à-dire à la face d'éléphant.

Une fois grand, le fils de Parvati est devenu un dieu terrible et révéré, puissant parmi les hommes pour lesquels il fait naître et écarte les obstacles; aussi est-il peu de divinités dont le culte soit plus ré-

pandu dans l'Inde que celui de Ganesa. Outre une secte particulière nommée Ganapatyas, uniquement vouée à son service, les Indous l'invoquent dans toutes les cérémonies religieuses et dans les moindres actions de la vie privée. Le voyageur avant de partir, l'ouvrier qui descend dans les profondeurs de la terre pour en extraire les métaux, implorent sa protection ; c'est par une invocation à ce dieu que tout livre samscrit ou indoustan, tamoul ou télinga commence ; enfin ses statues se rencontrent partout, comme jadis chez les anciens celles du dieu Terme ou de Minerve et de Mercure.

Ganesa partage avec Krichna le titre d'Apollon indien, allégorie destinée sans doute à nous apprendre que la sagesse, aussi bien que l'imagination, doit guider le poëte.

Comme Janus avec qui le nom de Ganesa présente quelque analogie, car on le prononce Ganes, Ganni, on le représente souvent avec deux ou quatre fronts, ce qui semblerait faire croire qu'il avait avec le génie d'Italie une communauté d'origine.

Les femmes trouvent aussi dans Ganesa un appui de la vertu et de la chasteté, et elles en portent dévotement des statuettes qu'elles appellent taly, autour de leur cou ; sorte d'amulettes qui, disent-elles, mettent à l'abri leur fidélité.

Malgré toute sa puissance, le dieu indien a eu aussi ses malheurs, il a perdu une de ses défenses en s'opposant à l'entrée de Parasson Rama dans le palais de Shiva, et quand Ravana eut, par des moyens infernaux et ses enchantements, réduit tous les dieux à le servir, Ganesa fut forcé de garder les taureaux et les chèvres, comme jadis Apollon avait conduit les troupeaux d'Admète.

La divinité de la sagesse est représentée sous la figure d'un homme petit, ramassé, ventru, de couleur jaunâtre, pourvu de quatre bras. Sa monture habituelle est un rat, emblême de la prévoyance. Ce rat était un géant nommé Guedjemonga-Chourin à qui les dieux avaient accordé l'immortalité ; mais il abusa de son pouvoir et porta la désolation parmi les humains, qui implorèrent la protection de Ganesa ; celui-ci s'arrachant une de ses défenses, la lança avec tant de force contre Guedjemonga que la dent lui entra dans l'estomac et le renversa. Le géant se méthamorphosa aussitôt en un rat gros comme une montagne, et vint attaquer Ganesa qui lui sauta sur le dos, en lui disant : « Tu seras désormais ma monture, » et depuis le rat géant ne quitte plus son vainqueur.

L'occupation de Ganesa est aujourd'hui d'agiter l'air dans les bosquets de Caïlassa, avec un éventail de plumes autour de ses chers parents, Shiva et Parvati, tandis que Noureda touche la lyre appelée Vina, accompagnée des chœurs célestes.

Les Indous, pour adorer Ganesa, sous le nom de Poulear, croisent les bras, et de leurs poings fermés se donnent quelques coups sur les tempes, puis, toujours les bras croisés, se prennent les oreilles, et font trois inclinations en fléchissant le genou ; après quoi ils joignent les mains, se frappent le front, et adressent leurs prières à la divinité.

Répandue dans toute l'Inde, la vénération pour Ganesa ne lui a pourtant élevé de temples que dans les environs de Patna et de Benara. A. Maury.



( Ganesa, dieu de la sagesse. )

# GRÈCE.




( Ruines de Stratonicée. )

## GRÈCE.

### RUINES DE STRATONICÉE.

L'ancienne ville de Stratonicée, aujourd'hui Eski-Hissard, fut fondée par les Macédoniens; elle avait reçu son nom de Stratonice, femme d'Antiochus Soter. Tous les monarques Séleucides se plurent à l'embellir, et respectée par les Romains, elle conserva long-temps sa liberté. L'empereur Adrien en rebâtit une partie; on croit retrouver en effet dans ses ruines, l'empreinte d'un goût postérieur à l'ère des Séleucides, et peu digne de cette époque glorieuse pour les arts. Les montagnes qui entourent la ville sont les dernières ramifications de la chaîne immense des monts Taurus qui, s'élevant ensuite à mesure qu'ils s'étendent, se prolongent jusqu'aux extrémités de l'Inde, et divisent toute cette partie du monde.

Les Stratonicéens avaient en leur pays deux temples célèbres; l'un, dédié à Hécate, était à Lagini, sur la route d'Éphèse; l'autre, situé près de leur capitale, était consacré à Jupiter. C'est là qu'une fois l'année, toutes les villes de la Carie envoyaient leurs députés pour offrir des sacrifices communs, et pour traiter des affaires générales de leur république fédérative, comme les peuples d'Ionie se réunissaient pour les mêmes motifs dans le temple d'Apollon. Sur une médaille de Stratonicée, parvenue jusqu'à nous, il est dit : « qu'Hécate et Jupiter ayant préservé la ville des plus grands dangers, que tout le peuple leur témoignant sa reconnaissance par la multitude des sacrifices, et par l'encens qui brûlait dans leurs temples, le sénat a ordonné que tous les jours trente enfants des premières familles de la ville, vêtus de blanc et couronnés d'oliviers, iraient avec leurs gouverneurs en procession au temple, précédés d'un joueur de harpe et d'un héraut, et qu'ils chanteraient un hymne d'actions de grâce. »

On ne reconnaît plus maintenant les vestiges de ces deux temples que la piété des peuples avait sans doute enrichis; mais on trouve les restes de beaucoup d'autres monuments. Eski-Hissar n'est qu'un village peu considérable. Les maisons qui le composent, entourées d'arbres hauts et touffus, sont placées sur les bords d'un ruisseau dont les eaux pures, lim-

pides se précipitent en cascades parmi les débris des édifices les plus somptueux. Le fragment que nous avons fait graver appartient à une muraille qui formait sans doute l'enceinte d'une cour dont l'intérieur était décoré par des colonnes corinthiennes; une de ces colonnes est toujours debout, et, à son sommet, planent encore, comme aux vieux temps, des myriades de grues. Les anciens grecs s'occupaient beaucoup de cet oiseau voyageur; ils le voyaient arriver des deux extrémités du monde alors connu, la Lybie et la Scythie, et ce phénomème donnait lieu à de nombreuses conjectures. Hérodote et Aristote placent l'été des grues en Scythie, parce que toutes celles qui venaient s'abattre sur les Cyclades, avaient quitté cette contrée; et Hésiode, voulant désigner l'époque de leur passage en Grèce, écrit : « Que leur voix annonçait aux laboureurs le temps d'ouvrir la terre.» Les grues restent pendant plusieurs mois au milieu des ruines silencieuses de Stratonicée ; elles y trouvent le repos, un climat tempéré, jusqu'à ce que le printemps les rappelle vers les régions du nord, à l'extrémité des deux pôles.

---

## LA MAISON DES LOGES,

### DANS LA FORÊT DE SAINT-GERMAIN.

La forêt de Saint-Germain, ou plutôt la forêt d'Iveline dont elle faisait partie, inspira long-temps des terreurs superstitieuses aux habitants de la Gaule qui l'avoisinaient, et aux étrangers qui venaient visiter ses chênes prophétiques. Lorsque les Normands firent en France les invasions cruelles qui, pendant le cours du neuvième siècle, furent si fatales aux environs de Paris, ils n'osèrent hasarder leurs têtes sous les ombrages redoutés de la forêt d'Iveline, qui n'entendit jamais dans son enceinte le cri de guerre des barbares. Ce respect pour les forêts, se rattachant aux croyances de l'époque et à l'idée qu'elles étaient habitées par les dieux, se maintint long-temps dans les Gaules, et ce ne fut que vers la fin du neuvième siècle, après la retraite des Normands, qu'on se hasarda de porter la hache dans la forêt d'Iveline, et d'y pratiquer des chemins. On est à peu près certain qu'au commencement du onzième siècle, le roi Robert avait une maison de plaisance sur l'emplacement actuel des Loges. Or, ce prince dut nécessairement faire ouvrir, à travers la forêt, une route pour s'y rendre. A mesure que la religion chrétienne s'étendit et se propagea, les terreurs qu'inspirait une croyance païenne se dissipèrent ; des défrichements firent disparaître la plus grande partie de la forêt d'Iveline, et une des portions épargnées, celle qui existe encore aujourd'hui, fut réunie au domaine de la couronne, sous le nom de *Forêt-de-Laye.* Il serait fastidieux de rapporter toutes les étymologies qui ont été données à ce nom de *Laye.* Ducange, le savant Ducange, très compétent sur ces matières, assure que Laye vient de *Laya*, qui signifie un chemin tracé dans une forêt, et quelquefois une forêt limitée par divers chemins. Un homme d'esprit, sincère admirateur des magnifiques travaux de Ducange, ne partage pas ici son opinion ; il prétend que le nom de Laye vient de la grande quantité de sangliers et *laies* qui infestaient anciennement la contrée : *Se non è vero, ben è trovato !*

Les rois de France eurent long-temps la coutume de faire des présents de bois aux communautés religieuses, aux hospices, maladreries, et aux officiers qui environnaient leur personne. On voit par une ordonnance de Charles VI, publiée au mois de septembre 1402, que ces sortes de libéralités avaient été tellement répétées, que la forêt de Laye était presque épuisée; cette ordonnance défendit d'y faire à l'avenir aucune concession. François Ier avait distrait environ quatre cent seize arpents de bois, et les avait fait ceindre de murs pour former un parc autour du château ; il donna au reste de la forêt un soin particulier. Henri II l'augmenta du village de Vignoles ; l'emplacement qu'occupait ce village et le territoire qui en dépendait furent défrichés et plantés. Henri IV suivit le plan d'améliorations de ses prédécesseurs. Louis XIII, dont la chasse était l'unique plaisir, donna aussi des soins assidus à la forêt de Laye, et Louis XIV l'agrandit par diverses acquisitions; il y réunit trois cent quatre-vingt-dix arpents qui appartenaient aux dames de l'abbaye de Poissy et au prieuré d'Hennemont; il y ajouta encore un terrain couvert de landes, dépendant des seigneuries de Maisons et de Fresnes, et un petit village nommé Fromainville. Ainsi, on le voit, ce n'est que par degrés que la forêt de Saint-Germain a acquis l'étendue qu'elle a de nos jours; dans l'origine elle ne contenait que 5,198 arpents, et maintenant elle se compose d'une surface de 8,610 arpents, coupés d'allées tellement nombreuses, que, d'après le calcul d'un géographe, la forêt de Saint-Germain a trois cent quatre-vingts lieues de routes. Le sol de la forêt est sec, entièrement sablonneux; on n'y voit ni montagnes, ni vallées, ni marécages; couverte de chênes, d'ormes, de peupliers et de châtaigniers, la terre y est favorable à la croissance de ces arbres, aux semis, aux plantations; cependant à l'exception de quelques futaies, qui, placées à certaines expositions, sont arrivées heureusement à un âge avancé, les bois que produit le sol, ne restent pas sains au-delà de quatre-vingts à quatre-vingt-dix ans, et s'altèrent souvent avant d'avoir atteint cet âge.

Pour servir de renseignement et de guide aux chasseurs, on a planté dans la forêt de Saint-Germain des poteaux portant des inscriptions dans les places où aboutissent plusieurs routes; on a aussi élevé des croix pour consacrer la mémoire d'événements passés près du lieu qu'elles occupent, ou en l'honneur de quelque haut personnage. Telles sont la *Croix-Pucelle*, placée sur le terrain où, en 1423, fut assassinée une jeune fille; la *Croix-de-Poissy*, érigée en 1640, par les ordres de Louis XIII; la *Croix-de-Montchevreuil*, monument de reconnaissance des habitants de ce bourg à la mémoire du capitaine de ce nom qui avait rendu praticable la route de Poissy à Saint-Germain ; la *Croix-de-Berry*, élevée par la famille d'un gentilhomme massacré en cet endroit. Le duc de Saint Simon fit placer, en 1695, sur la route de Conflans, une croix qui portait son nom. Le maréchal de Noailles, dont la bienfaisante administration a laissé de précieux souvenirs à Saint-Germain, fit construire, en 1751, sur la même route, un pavillon pour servir de rendez-vous de chasse;

en face, fut érigée une colonne surmontée d'une croix qui prit son nom. Nous citerons encore la *Croix-Dauphine*, posée en 1540, lorsque Henri II n'était encore que Dauphin ; celle *du Maine*, bâtie en 1709, par ordre de Louis XIV, en l'honneur de Louis-Auguste de Bourbon, prince légitimé, duc du Maine, et fils de madame de Montespan. Différents carrefours portent des noms auxquels une tradition fort incertaine rattache des souvenirs. Le *Pas-du-Roi* doit, dit-on, ce nom à une chute que fit François Ier ; comme il s'était blessé au talon, on éleva une croix sur le lieu, et l'on plaça auprès une pierre portant l'empreinte de son pied. D'autres disent que le roi mit seulement pied à terre pour reconnaître plus facilement la trace de l'animal qu'il chassait, et que le gardien de la forêt, en habile courtisan, voulut éterniser le souvenir de cette action. La croix a disparu, mais la pierre existe toujours. Que dire du *Repos-du-Tonnelier*, ainsi appelé à ce que l'on croit, parce que le sommelier du château de la Muette se tenait à ce carrefour les jours de chasse, pour faire rafraîchir les gens de la suite du monarque. Outre ces dénominations, on rencontrait dans plusieurs endroits des chênes que distinguaient de petites figures de saints dont ils empruntaient le nom ; tels étaient le chêne de *Sainte-Barbe*, près de la Muette, celui de *Saint-Joseph* sur le chemin d'Achères, le chêne de *Sainte-Anne* sur la route des Loges à Poissy, le chêne de *Sainte-Geneviève* sur l'avenue des Loges, celui de *Saint-Fiacre* sur le chemin de Conflans, et celui de *la Vierge* sur la nouvelle route. (1)

La forêt de Saint-Germain renferme encore le pavillon de la Muette, le château du Val et la maison des Loges. Il est probable que la partie de la forêt, appelée les Loges, était pour les premiers rois de la troisième race un rendez-vous de chasse, et l'on peut supposer que son nom lui vient des Loges établies là, pour renfermer les chiens et les oiseaux, pies-grièches et faucons éperonnés. Quelques écrivains pensent qu'il vient plutôt des cabanes, *logiæ*, où se retiraient les bûcherons. Quant au château, désigné dans plusieurs actes de nos rois, par ces mots : *Domus nostra de Logiis*, et dont on a trouvé au dix-septième siècle des débris assez considérables, on ignore par quel prince il fut bâti ; c'était un lieu de réunion pour les équipages lorsqu'il y avait chasse dans la forêt. A une époque très reculée, il existait dans ce canton un vieil ermitage et une chapelle de saint Fiacre que le pieux roi Robert visitait souvent, et qui furent fondés afin que les personnes de la suite du roi pussent assister aux offices religieux. Ceci paraît prouvé par un registre de la chambre des Comptes où on lit : *Capellania beati Fiacrii, in domo nostrâ de Logiis ;* chapellenie de saint Fiacre, dans notre maison des Loges.

René Puissant qui avait été attaché à la maison de Henri IV, désirant finir ses jours dans une dévote obscurité, demanda au roi et obtint la permission d'habiter les débris du château des Loges, permission qui lui fut confirmée par un brevet de Louis XIII. La petite chapelle de saint Fiacre, autrefois en vénération, fut remise en crédit par la vie simple et religieuse du pénitent ; on y accourait en foule ; Louis XIII se plaisait lui-même à visiter le bon ermite, et à lui laisser d'amples preuves de sa charité. Bientôt des religieux Augustins vinrent s'établir dans ce lieu paisible, y firent bâtir un couvent qui ne tarda pas à acquérir une célébrité immense. La fête des Loges dont nous parlerons tout à l'heure, l'une des plus belles et des plus nombreuses réunions des environs de Paris, doit son origine à une procession solennelle que le curé de Saint-Germain avait coutume d'y faire chaque année le jour de saint Fiacre, à la tête de son clergé. Cette fête, à laquelle on accourait de toutes parts, donna lieu à une contestation, puis à une brouillerie entre les deux autels voisins. En 1655, le curé et les marguilliers de Saint-Germain sollicitèrent et obtinrent des Augustins des Loges la permission de venir chanter dans l'église du monastère, la veille de saint Fiacre, les premières vêpres en l'honneur du saint ; ceci s'observait fidèlement depuis un demi-siècle, lorsqu'en 1706 un nouveau curé de Saint-Germain prétendit avoir le droit d'exercer les fonctions curiales dans la chapelle des Loges, prétention exorbitante qui fut repoussée par les religieux ; dès-lors la paroisse de Saint-Germain cessa de venir en procession à la fête des Loges ; le curé et les marguilliers déclarèrent : « Qu'ils ne voulaient pas contribuer à l'éclat d'une fête où ils ne joueraient qu'un rôle subalterne, incompatible avec leur dignité. »

Pendant la dernière maladie de Louis XV, madame Dubarry fut exilée dans le monastère des Loges ; là aussi on relégua, après son interdiction, le marquis de Brunoy qui avait dissipé la majeure partie de l'immense fortune que lui avait laissée son père, le célèbre financier Pâris de Montmartel. Le marquis de Brunoy, on le sait, avait un goût singulier pour les cérémonies religieuses, et tout le monde a entendu parler de cette fameuse procession qui lui coûta cinq cent mille livres ; son habitude était de tout donner aux clercs. Il achetait perpétuellement de belles chapes, de magnifiques ornements, des étoffes soyeuses ou en velours cramoisi, garnies d'or et de pierreries, et il les offrait au clergé de la province. Le marquis de Brunoy mourut de chagrin, ne pouvant plus se livrer à sa pieuse manie.

Dès l'an 1786, on avait fondé une manufacture de velours et d'étoffes de soie aux Loges ; les moines travaillaient eux-mêmes à la fabrication comme de simples ouvriers. Par arrêté du comité de salut public, le 13 vendémiaire, an 3 (4 octobre 1794), il fut établi une poudrière dans une partie des bâtiments ; la poudrière ayant été supprimée, le gouvernement racheta, en 1811, cette propriété, et y plaça la maison des orphelines de la Légion-d'Honneur, desservie par une nouvelle association de religieuses, connue sous le nom de *Congrégation de la Mère de Dieu*. Le 19 juillet 1814, le décret fut révoqué ; puis, le 27 septembre, on constitua de nouveau l'établissement sur les mêmes bases et pour la même destination. Il fut revêtu du titre de *Succursale de la Maison de Saint-Denis*. Le chancelier de la Légion-d'Honneur est à la tête de cette administration ; le nombre des élèves est fixé à deux cent vingt ; on les reçoit depuis l'âge de sept ans jusqu'à douze, et

(1) Consulter pour plus de détails sur la forêt de Saint-Germain, l'excellent travail publié en 1829, sous ce titre : « *Histoire de la ville et du Château de Saint-Germain.* » 1 vol. in-8°.

elles sortent de la maison à dix-huit ans accomplis.

Terminons cet article par quelques lignes sur la fête des Loges. Combien n'est-elle pas joyeuse, cette fête! Depuis bien des années, il est vrai, elle a perdu de son éclat primitif, mais elle est encore animée, bruyante, tumultueuse. La fête des Loges commence le dimanche après la Saint-Fiacre (31 août), et dure trois journées. De Paris, la grande capitale, et de tous les villages d'alentour, on y vient avec l'empressement que donne l'espoir du plaisir. Sur des tapis de verdure, sous des ormes et des chênes antiques, s'élèvent une multitude de tentes; il faudrait le pinceau de Téniers pour reproduire de tels tableaux : ces tables dressées en plein vent, ce cliquetis des verres, cette grosse hilarité sur tous les visages, ces danses grotesques, tous ces saltimbanques qui se trouvent là réunis pour lever un impôt sur la curiosité publique et la badauderie. Ici c'est la folâtre grisette, riche de sa fraîcheur, de son insouciance, de ses dix-huit ans; elle saute avec grâce sous l'épaisse feuillée; pour elle, il n'y a ni passé ni avenir; elle oublie bien vite les fatigues de la veille; jamais elle ne prévoit celles du lendemain; toujours rieuse et séduisante, rien ne paraît l'attrister. Plus loin, la fille du village, à la physionomie joufflue, au jupon court, au costume étrange, s'égaie au bruit d'un orchestre, sorte de charivari, dont Dieu préserve, chers lecteurs, vos oreilles musicales. Pendant trois jours, mêmes plaisirs, mêmes amusements. On élève à plus de quarante mille le nombre des personnes qui se réunissent aux Loges; on perçoit sur les marchands, les bals, spectacles, jeux de bagues, chiens savants et autres choses *rares*, *curieuses*, *surprenantes*, un droit de place au profit des pauvres de Saint-Germain; la recette s'élève chaque année à onze ou douze cents francs. La fête de la Saint-Louis, qui précède celle des Loges, dure également trois jours, et se tient sur la route de Poissy, derrière le parc de Noailles; c'est un diminutif de la fête principale; elle offre en miniature une joie non moins vive, et un attrait non moins puissant.




( La Maison des Loges. )

## CENT FABLES NOUVELLES

### PAR M. MOLLEVAUT.

M. Mollevaut n'est pas seulement le traducteur d'un grand nombre de chefs-d'œuvre de la littérature ancienne et moderne, l'un des écrivains qui les premiers proclamèrent en France les véritables bases de toute bonne traduction : l'exactitude, la fidélité et l'élégance; M. Mollevaut est encore un gracieux fabuliste, qui, sous une forme légère en apparence, cache des réflexions profondes, des vues pleines de nouveauté et d'élévation; sa morale est douce, attrayante, persuasive, et, chose vraiment surprenante, les fables de M. Mollevaut ne dépassent jamais les bornes d'un quatrain, cercle resserré dans lequel pourtant l'action se développe, et où la pensée se montre toujours avec éclat. Le nouveau recueil de fables publié par M. Mollevaut (1) est véritablement digne d'être placé dans toutes les maisons d'éducation. Citons quelques-unes de ces fables, petits modèles de concision et de grâce.

---

### LE TORRENT ET LE MALADROIT.

Un sot voulait un jour arrêter un torrent;
Le mutin se débat, brise tout en courant:
« Il faut régler mes eaux, c'est ta seule ressource; »
Ainsi des passions sache régler la course.

---

(1) *Cent Fables nouvelles*, en quatrains, par C. L. Mollevaut. — Paris, chez l'auteur, rue St-Dominique, N 99 (faubourg Saint-Germain). Petit vol. in-18.

### LA TAUPE ET LE CIRON.

« L'univers, dit la taupe, est grand comme un jardin. »
Un ciron s'indignant : « tais-toi donc, sotte engeance !
L'univers est grand comme un grain. »
Nous pesons tout au poids de notre intelligence.

### LE ROI ET LA MONNAIE.

Une monnaie en vogue allait, circulait vite,
Et jouissait partout de sa célébrité.
Un jour le roi l'altère : Adieu tout son mérite.
N'altérez point la vérité.

### L'EAU ET LE FEU.

Pour éteindre un foyer, une main chancelante
Ne jetait qu'un peu d'eau sur la flamme brûlante ;
« Je te brave, dit-elle, et prends mieux mes ébats. »
Sache à de grands défauts livrer de grands combats.

### LA BÊCHE ET LE TERRAIN.

La bêche retournait, fatiguait un terrain,
Et cet ingrat disait avec injure :
« Tu n'auras que de l'herbe, et jamais de bon grain. »
D'un mauvais cœur c'est la culture.

### LE JEUNE ARBRE ET LE VIEIL ARBRE.

Un jeune arbre disait : « Oh ! que mon fruit croît vite. »
Mais son fruit resta toujours sur.
« J'attends, dit un vieil arbre, et j'aurai du fruit mûr. »
Savoir attendre est un mérite.

Nous bornerons ici nos citations ; elles indiquent suffisamment toute l'utilité du nouvel ouvrage de M. Mollevant ; c'est là une publication éminemment morale, et qui, par l'ensemble des excellentes maximes qu'elle renferme, s'adresse à toutes les classes de la société, à tous les âges, à toutes les intelligences.

## CHASSES DANS LES PYRÉNÉES.

### LE DÉNICHER DE L'AIGLE.

Quelle suite de tableaux dissemblables n'offrent pas les montagnes des Pyrénées ! Ici ce sont des coteaux riants et pittoresques, là, des sommets déserts, arides, qui se perdent au milieu des nues ; puis des groupes d'arbres, de fleurs, de verdure parsemés de chaumières et d'habitations isolées, qui offrent un charme inexprimable au voyageur. Tantôt c'est le berger basque dans son antique costume, sortant de sa cabane et conduisant des troupeaux nombreux qu'il abandonne dans de magnifiques pâturages, sous la seule garde de quelques chiens fidèles. Tantôt c'est le cultivateur montagnard travaillant gaiement et sans relâche le champ que lui ont transmis ses ancêtres, et qui, de temps immémorial, fut le domaine de sa famille ; plus loin, sa jeune fille gravissant légèrement et pieds nus des sentiers escarpés, lui apporte son repas, tandis que sa compagne rentre au hameau, la tête pesamment chargée de feuilles de maïs ou de fougère que réclament les besoins des troupeaux. Ici passe un jeune garçon, plein de force et de santé, conduisant des bœufs attelés à un grossier assemblage de quelques pièces de bois ; le cri aigu que produisent par leur frottement les roues et l'essieu de ces chariots, seuls moyens de transport dans le pays pour des charges un peu considérables, annonce de loin leur approche. Vous rencontrez enfin un jeune homme à la contenance fière et décidée, le havre-sac sur l'épaule et le fusil sous le bras, se dirigeant vers le bois dont la cime de la montagne est couronnée ; il va combattre jusque dans son repaire le loup cruel dont les ravages ont épouvanté la contrée ; les pleurs, le désespoir des bergers ont ému son cœur, excité son courage. Les primes peu élevées que l'on accorde pour la destruction de ce formidable ennemi des troupeaux, ne pourraient balancer les risques et les dangers auxquels s'exposent les montagnards ; ils peuvent, comme il arrive souvent, rencontrer plusieurs de ces animaux réunis, disposés à se défendre, à déchirer leur agresseur ; l'audace et l'intrépidité sont vaines contre un aussi redoutable rassemblement ; toute arme est impuissante, inutile, et la fuite la plus légère ne saurait préserver le chasseur de périr victime de son dévouement.

De tous ces intrépides chasseurs, Pyn était le plus renommé. L'ermitage de Pyn, dans les environs de Cauteretz, est un lieu tranquille, solitaire, que la nature a paré de tous ses charmes et enrichi de tous ses dons. C'est là, au milieu de ces biens faciles et abondants dont la jouissance suffit à tous ses désirs, qu'une famille nombreuse vit dans l'union, l'aisance et le bonheur. Quelques prairies, un troupeau, les produits du jardinage, voilà leurs richesses. « Nous avons trouvé rassemblés dans la maison de Pyn, dit M. Cervini, tous les individus qui composent sa famille, et dont les différentes générations offrent tous les degrés de la vie. Jean, plus qu'octogénaire en est le chef ; il vit avec son gendre, père lui-même de sept enfants, qu'on nous a présentés. Michel Pyn, un de ses frères, est celui qui a particulièrement excité notre attention. Il fut parmi les chasseurs d'ours un des plus déterminés qu'aient vus les Hautes-Pyrénées. Nous savions qu'il aime à rappeler ses anciens exploits, et à les raconter avec une sorte d'orgueil ; aussi n'avons-nous pas eu beaucoup de peine à le mettre sur la voie. Entouré de sa parenté, toute disposée à entendre encore un récit qui ne pouvait lui offrir rien de nouveau, mais qu'elle écoute toujours avec une déférence respectueuse, il a bien voulu satisfaire notre curiosité à peu près en ces termes : « Dans mon temps, jeune encore, je m'étais fait une réputation à la chasse des isards (espèce de chamois) ; il est vrai que j'abattais ordinairement du premier coup tous ceux qui passaient à portée de mon fusil. Cet exercice fatigant était un jeu pour moi ; j'y joignis la chasse de l'ours, plus lucrative, et dont les dangers mêmes plaisaient à l'ardeur de ma jeunesse. Bientôt je devins fameux parmi les plus courageux chasseurs ; dans le grand nombre de ces animaux que j'ai tués, plus de quarante ont été écorchés de mes propres mains ; je n'ai pu retirer les autres des endroits inaccessibles où ils se sont précipités en fuyant, et où ils sont restés morts et perdus

pour moi. » A la vive émotion que ce bon vieillard éprouvait en nous parlant du nombre d'ours dont il avait purgé les environs de Cauteretz, il nous a été facile de remarquer combien ce souvenir flattait encore son amour-propre. Nous avons dû convenir avec lui que si, dans nos villes, l'on a placé peu de gloire à braver les dangers que l'on court en combattant ces animaux, il n'en est pas de même dans les pays exposés à leur ravage, et que l'on ne peut du moins refuser quelque reconnaissance à celui qui, au péril de sa vie, va les attaquer dans leur repaire. Sans la guerre continuelle qu'on leur fait, quel voyageur oserait parcourir les parties désertes des Pyrénées! On verrait dans la belle saison, ces bêtes féroces fondre sur les troupeaux, ou pressées par la faim, dans les hivers rigoureux, descendre jusque dans les hameaux, et y porter la désolation. C'est en établissant sur ces effrayantes conséquences l'utilité des services que Michel Pyn a rendus à son pays, qu'on lui fait depuis long-temps espérer une pension : « Qu'ils se dépêchent, nous disait-il, et dans tous les cas, qu'ils ne craignent pas de me la payer long-temps encore; je me survivrai dans mon petit-fils que vous voyez là; il marche sur mes traces, et j'espère que mon exemple l'encouragera. Fort, agile, plein d'adresse et d'activité, il fait actuellement son apprentissage par la chasse aux isards; j'ai commmencé comme lui, il finira comme moi. »

Ce sont de rudes adversaires que ces ours des montagnes! Qui n'a entendu raconter par les pâtres de Bagnères le fait arrivé à deux de leurs compagnons? Il y a quelques années, à la fin d'un hiver rigoureux, un ours s'étant approché des bergeries, avait répandu l'alarme dans tous les lieux environnants; à plusieurs reprises, il avait réussi de mettre en défaut la garde des chiens et la surveillance des bergers. Deux de ces derniers se dévouèrent pour le salut commun et la sûreté de la vallée. Armés de leurs fusils et de leurs poignards, ils se mettent en embuscade au bas des rochers; là, ils attendent l'ennemi qui ne tarde pas à paraître; dès qu'ils le voient ils vont à sa rencontre et l'attaquent vivement. Frappé d'une balle et irrité de sa blessure, l'ours s'élance sur ses agresseurs qui se trouvent ainsi obligés de le combattre corps à corps. L'animal furieux se lève sur ses pieds de derrière, se jette sur l'un des assaillants, le saisit, et cherche à le déchirer avec ses dents et ses griffes; le berger, pour éviter ses morsures, l'enlace à son tour, et lui enfonce un long couteau dans la poitrine. L'ours, mortellement blessé, ne presse plus que faiblement son adversaire qui le pousse sur le bord du rocher, et d'un bras vigoureux le précipite au fond d'un abîme, où les chasseurs descendent peu après pour s'emparer de la peau dont ils le dépouillent. Chargés de ce trophée, ils reviennent en triomphe au milieu de leurs amis, justement alarmés de leur longue absence. Celui des deux courageux bergers qui, le premier s'avança pour attaquer l'ours, était cuirassé d'une double peau de mouton, précaution indispensable, lorsqu'on est décidé à tenter les dangers d'une pareille lutte. Tels sont les moyens qu'on emploie pour faire la chasse aux ours dans les Pyrénées. L'ours de cette région, quoique d'une robe brune, et par conséquent carnassier, est moins féroce et d'une taille moins forte que celui des Alpes. Naturellement frugivore et habitant les montagnes de la région supérieure, il ne s'en éloigne que lorsque par le séjour trop prolongé des neiges qui les recouvrent; il finit par ne plus trouver les racines dont il se nourrit habituellement. Alors, poussé par la faim, il ravage les vallées; mais il n'y a pas d'exemple que, pendant la belle saison, les ours soient venus inquiéter les habitants des plaines, ni ravager leurs troupeaux. Ce sont les montagnards et les gens du pays qui vont les attaquer dans leurs retraites et dans des lieux inaccessibles. Les étrangers demeurant à Bagnères se livrent quelquefois au plaisir de cette chasse qui n'est pas sans péril.

La chasse la plus intéressante, et qui offre non moins de dangers que la poursuite des isards et des ours à travers les montagnes, c'est le dénicher de l'aigle dans les profondeurs des rochers noircis par la foudre. Voyez ces deux jeunes hommes, au courage intrépide, à la démarche fière, audacieuse; ils sont légèrement vêtus; pour toute défense, celui-ci porte une carabine à double canon; celui-là une espèce de pique en fer, longue de deux pieds à peine. Ainsi armés, ils s'en vont traverser les sommets les plus arides, les plus déserts des Pyrénées, franchir de redoutables précipices, affronter les abîmes, braver les glaciers, et ces terribles avalanches qui, suspendues au-dessus de leur tête, menacent sans cesse de les engloutir. Et où se dirigent-ils donc, ces pâtres des montagnes, aux allures indépendantes, car dans leur contrée, on respire un air plus libre, qui semble donner à l'homme un plus haut sentiment de sa force, de sa dignité? Où vont-ils? de plusieurs jours ils ne paraîtront au logis. Ils partent pour une dénichée d'aiglons, près de la brèche de Roland, immense séparation de deux rocs que le paladin fit d'un coup de sa botte, s'il faut en croire l'archevêque Turpin; d'autres disent avec sa *durandal*, épée formidable, célébrée dans les romans de chevalerie et dans cette merveilleuse création de l'Arioste, ce *Roland furieux*, la plus ingénieuse, la plus bizarre, la plus récréative, la plus étonnante des conceptions.

Eh bien! sur cette brèche de Roland qui réveille tant de souvenirs, qui rappelle les exploits des paladins du grand Charles, on a vu depuis quelque temps planer un aigle aux vastes ailes; chaque matin il s'éloigne, et va chercher sans doute la nourriture de ses petits. Les deux montagnards ont formé le projet de s'emparer de la nichée; ils marchent toute la nuit, et, le matin, aux premières lueurs du jour, tandis que le majestueux oiseau prend son vol, ils apparaissent sur la cime de la montagne. Dans le creux d'un rocher, ils découvrent un petit aiglon; son œil est vif déjà, mais ses ailes refusent encore de l'élever près des nuages. Les chasseurs se partagent les dangers; l'un, la carabine en mains, reste debout au sommet de la brèche; l'autre, à l'aide de solides cordes, descend au fond de l'aire. Tout à coup, et plus rapide que la foudre, la mère fond sur le cruel ravisseur; elle a entendu les cris aigus de son petit, elle vient le défendre, et, furieuse, elle se précipite sur le téméraire montagnard. Hélas! inutile est sa peine; d'un côté le fer acéré, de l'autre, les balles meurtrières, rendent vains tous ses efforts. Elle tombe bientôt; joyeux d'un

double triomphe, les chasseurs retournent au village conter à la veillée du soir le récit de leur dangereuse excursion. Les aigles des Pyrénées, moins grands, moins terribles que ceux des Alpes, sont pourtant d'une férocité redoutable; leurs ailes ont quelquefois quatre pieds d'envergure, et l'on cite plusieurs circonstances, où, de leurs énormes serres, ils ont enlevé des moutons sous les yeux mêmes des bergers.

La chasse aux palombes ou pigeons ramiers, a lieu en septembre et octobre. Tous les étrangers accourent alors pour jouir de ce spectacle qui les récrée et pique leur curiosité par la singularité des moyens qu'on emploie, et le résultat qu'on obtient. D'un arbre à l'autre sont attachés et suspendus des filets; ils remplissent l'intervalle qui les sépare, et tombent jusqu'à terre. Les chasseurs, élevés sur des perches plus hautes que les arbres mêmes, attendent immobiles, le passage des palombes; dès qu'elles arrivent, ils saisissent l'instant favorable pour leur lancer un maillet ou palette en bois, qu'ils nomment *matère* dans leur jargon. Les palombes, effrayées par leurs cris et par la matère qui représente grossièrement un épervier, s'abaissant dans leur vol, et, poussées vers les filets, échappent difficilement aux piéges qu'on leur a tendus.

A mesure qu'on pénètre dans les vallées des Pyrénées, les montagnes s'élèvent, les pâturages prennent la place des champs brûlés, les forêts succèdent aux vignobles, les eaux sont plus fraîches, plus tumultueuses; l'homme revêt un caractère plus décidé; les chemins sont élevés en chaussées ou taillés dans le roc; on aperçoit des arbres jusqu'alors inconnus; on en reconnaît plusieurs que l'on cultive avec soin dans les parcs; des boulcaux, des frênes, des sureaux s'élèvent avec grâce et liberté. De nouveaux hôtes peuplent ces bois; le bec croisé fréquente les sapinières, le grimpereau de murailles se suspend sur l'abîme, le merle d'eau rase d'un vol rapide les cataractes du Gave, le choucar aux pieds rouges distrait le voyageur par ses jeux et l'assourdit par ses cris; et au loin, l'aigle et le vautour planent silencieusement sur la forêt. Le cheval traverse d'un pas ferme les ponts mobiles; il franchit les pentes escarpées, en compagnie de cette belle espèce de chiens-bergers que Buffon considérait comme type de la race. L'écureuil bondit sur les branches; l'ours n'a pas encore abandonné les gorges sauvages, et l'isar se dérobe aux regards du chasseur, en frayant sa route à l'ombre des glaciers. Tout annonce un pays nouveau, et le parfum des bruyères, et le bruit assourdissant du Gave, et le tintement harmonieux des clochettes, et l'abondance des eaux qui glissent sur l'herbe, et les villages bâtis avec la pierre de luxe. Voilà ce que l'on admire dans les premières vallées des Pyrénées; la nature y est animée, paisible; plus loin elle ne présente plus que l'aspect d'un morne désert.

A. Mazuy.



(Le dénicheur d'aigles.)

*Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins*, 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide et Pelluard.

LE BLAIREAU.



## LE BLAIREAU.

Fatigué de la chasse de la veille, je dormais comme une souche, lorsqu'un tapage épouvantable se fit entendre à ma porte. « Alerte, alerte, criait-on; à la campagne, est-ce qu'on doit dormir? » Réveillé en sursaut, deux heures avant le jour, j'étais d'assez mauvaise humeur ; mais comme le tapage redoublait et que je craignais vraiment de voir enfoncer ma porte, je me déterminai enfin à sortir du lit et à ouvrir. Aussitôt, mon hôte me porta la clarté de sa lanterne dans les yeux, en redoublant ces cris : « A la chasse, morbleu, à la chasse. » — Mais il me semble que nous avons assez chassé hier toute la ournée pour deux becfigues qui sont encore dans mon carnier. — Il s'agit bien de becfigue, ma foi, quand on va partir pour la chasse à l'ours. — Comment, la chasse à l'ours? Il n'y en a pas, j'imagine, à douze lieues de Paris. — Ah! vous croyez qu'il n'y en a pas! Pourriez-vous me dire, alors, ce que c'est que l'*ursus meles* de Linnée? — Parbleu, c'est le blaireau. — Vous y êtes, mon cher, mais le blaireau n'en est pas moins l'ours des environs de Paris, et pour vous prouver que j'ai lu mon G. Cuvier, j'ajouterai que c'est un mammifère de la section des carnassiers plantigrades, ce qui veut dire qu'il marche sur toute la plante des pieds, et non sur les doigts comme un chien. De plus, ses doigts sont très engagés dans la peau, sa queue est courte, et ce qui le distingue éminemment des autres plantigrades, c'est

une poche située sous la queue, d'où suinte une humeur grasse et fétide. Voilà de la science, j'espère, ou je ne m'y connais pas.

— Certainement, lui répondis-je, en enfourchant mon pantalon. — Cet animal, ajouta-t-il, a une marche rampante et une vie nocturne, comme la plupart des animaux de son genre. Sa taille est à peu-près celle d'un caniche, mais il est plus bas sur jambes; son pelage est grisâtre dessus et noir dessous; son œil est petit, ainsi que son oreille, sa tête est blanchâtre vers le museau, avec une bande noirâtre de chaque côté. Le blaireau est un animal paresseux, défiant, solitaire, qui se retire dans les lieux les plus écartés, dans les bois les plus sombres, et s'y creuse une demeure souterraine; il semble fuir la société, même la lumière, et passe les trois quarts de sa vie dans ce séjour ténébreux, dont il ne sort que pour chercher sa subsistance. Comme il a le corps allongé, les jambes courtes, les ongles, surtout ceux des pieds de devant, très longs et très fermes, il a plus de facilité qu'un autre pour ouvrir la terre, y fouiller, y pénétrer, et jeter derrière lui les déblais de son excavation, qu'il rend tortueuse, oblique, et qu'il pousse quelquefois fort loin. Il ne sort de son gîte que la nuit, ne s'en écarte guère, et y revient dès qu'il sent quelque danger. Les blaireaux tiennent leur domicile propre; ils n'y font jamais leurs ordures. On trouve rarement le mâle avec la femelle. Lorsqu'elle est prête à mettre bas, elle coupe de l'herbe, en fait une espèce de fagot qu'elle traîne entre ses jambes jusqu'au fond du terrier, où elle fait un lit commode pour elle et ses petits. C'est en été qu'elle met bas, et la portée est ordinairement de trois ou de quatre. Lorsqu'ils sont un peu grands elle leur apporte à manger; elle ne sort que la nuit, va plus au loin que dans les autres temps; elle déterre les nids de guêpes, en emporte le miel; perce les rabouillères des lapins, prend les jeunes lapereaux, saisit aussi les mulots, les lézards, les serpents, les sauterelles, les œufs des oiseaux, et porte tout à ses petits, qu'elle fait sortir souvent sur le bord du terrier, soit pour les allaiter, soit pour leur donner à manger.

— Je vois, mon cher hôte, que vous connaissez votre Buffon comme votre Cuvier. Me voilà prêt; je prends mon fusil, et je vous suis. — Un fusil, pourquoi faire? — Mais pour chasser, j'imagine? — Vous n'y êtes pas, mon cher, voici vos armes et tout votre équipage.

Il sortit, et fut prendre derrière la porte où il les avait déposés, plusieurs objets qu'il m'apporta. Ceci, me dit-il, est une lanterne que vous porterez de la main gauche; voici un sac à blé de grosse toile qui vous servira de carnier; cette fourche de bois remplacera votre fusil, et vous porterez en outre, en forme de canne, ce bâton court, muni d'un crochet de fer à son extrémité. Partons.

Je le suivis, et nous trouvâmes dans la cour deux domestiques ayant des fourches comme les nôtres, et l'un d'eux tenait à la laisse un couple de bassets à jambes torses. Nous nous mîmes en route, et, arrivés au pied d'une petite colline boisée, on découpla les chiens; un domestique entra avec eux dans le taillis, et nous gardâmes un profond silence. Cinq minutes après, nos bassets donnèrent de la voix, et c'est alors que mon hôte, oubliant sa cinquantaine, s'élança à leur suite, en m'engageant à en faire autant. Ce ne fut pas sans avoir trébuché cent fois, sans nous être cogné le nez contre les arbres et déchiré les jambes dans des buissons de ronces, que nous parvînmes à atteindre nos chiens. Ils faisaient un vacarme affreux, parce que dans cet instant ils approchaient d'un blaireau qui ne pouvait fuir que très lentement, et qu'ils eurent bientôt atteint. L'animal se voyant pris se retourna sur eux, et se défendit avec fureur. Tantôt il se dressait sur ses pattes de derrière, et s'appuyant le dos contre un tronc d'arbre, il présentait à ses deux ennemis des ongles dangereux et des mâchoires armées de dents formidables; d'autres fois il se couchait sur le dos et jouait si habilement des griffes et de la gueule, qu'il tenait les chiens, et je l'avouerai, les chasseurs mêmes, à une respectueuse distance.

Mon hôte, à lui tout seul, faisait plus de bruit que le blaireau, les chiens et les autres chasseurs ensemble; mais, et c'est encore un aveu que je dois faire, il ne s'approcha que modérément de l'animal furieux, parce que, me dit-il ensuite, il avait connu un chasseur dont le mollet se trouva violemment compromis, pour avoir voulu faire le brave en pareille occurrence. Le vrai est que le blaireau a les mâchoires si fortes et les dents si aiguës, que rarement il mord sans enlever la pièce, et que souvent il fait aux chiens des morsures très dangereuses. Moi, que mon inexpérience rendait plus hardi, je m'approchai; je parvins à lui embrasser le cou avec ma fourche, et je le maintins cloué sans mouvement sur la terre. Alors mon hôte s'approcha bravement, saisit l'ours, comme il disait, avec la pointe de son crochet qu'il lui passa dans la mâchoire inférieure, le souleva de terre, et le pauvre animal, après avoir été préalablement muselé, fut dans le sac, et placé sur le dos d'un de nos domestiques. Quant à nous, nous nous en revînmes harassés, crottés, déchirés, écorchés, mais triomphants, et nous arrivâmes au château une heure avant que les dames fussent levées.

Après déjeûner, mon hôte, pour satisfaire ma curiosité, me conduisit sur le penchant d'un coteau, à l'entrée d'un taillis, à l'exposition du midi, où il me montra plusieurs terriers de blaireau, creusés entre les fissures d'une roche calcaire, de manière qu'il eût été impossible de déterrer ces animaux avec la pioche et la pelle. « Je ne laisse jamais entrer mes bassets dans un terrier, me dit-il, parce que les blaireaux sont très sujets à avoir la gale, et que rarement un chien sort de leur trou sans en rapporter cette maladie. Ensuite, quand l'animal entend le chien, il a la malice de faire ébouler la terre de manière à couper la communication qui conduit jusqu'à lui. Si néanmoins le chien parvient à le joindre, ce qui est très rare, il se défend avec une telle furie, que son ennemi, souvent estropié, est obligé de battre en retraite. Si on fume un blaireau, les éboulements qu'il fait coupent la communication de la fumée, et il n'en est pas atteint. J'ai essayé de tendre des lacets à l'entrée de son trou, quand il est dedans, espérant qu'il s'y prendrait en sortant; mais ce malicieux animal est aussi rusé que courageux, et il s'aperçoit toujours du piége qui lui est tendu.

Dans ce cas, il reste plusieurs jours dans son terrier, et ce n'est que lorsqu'il est tourmenté par une faim pressante qu'il se hasarde à en sortir. Mais alors, si le terrain le lui permet, il creuse une autre sortie dessous ou à côté du piége, et il part pour ne plus revenir. Si le terrier est dans des rochers, et qu'il ne puisse pas faire une autre sortie, voici comment il agit : Il approche doucement et avec une défiante prudence du lacet tendu à l'entrée; il l'examine; et quand il a reconnu sa position, il se recule, recourbe son corps en appliquant ses pattes sur sa poitrine et sur son ventre, se place la tête entre les cuisses, et forme ainsi une boule tout-à-fait arrondie ; dans cette étrange posture, il roule au travers du lacet, sans que celui-ci trouve prise pour l'accrocher en passant.

Du reste, les blaireaux appartiennent exclusivement à l'Europe, et, répandus partout, partout ils sont peu nombreux et assez rares. Quoique carnassiers, ils se nourrissent aussi de fruits, de racines et même de graines. BOITARD.

---

## SUPPLICE DE JEANNE-D'ARC.

### 30 MAI 1431.

Il n'est peut être pas de physionomie historique qui ait été plus diversement jugée que Jeanne-d'Arc, la miraculeuse Pucelle d'Orléans. Que de notices contradictoires! que d'appréciations différentes! Ici c'est de l'exaltation, de l'enthousiasme, du fanatisme pour la jeune vierge de Domremy; là, de froides dissertations philosophiques qui enlèvent toute poésie au dévouement sublime de la glorieuse Pucelle. Des écrivains, même d'un immense talent, se sont laissé dominer par de fausses idées, et, préoccupés de leurs études classiques, ils ont voulu voir dans Jeanne-d'Arc une héroïne des temps primitifs, une sorte d'amazone, de dame romaine ; Malherbe lui-même n'a-t-il pas comparé la Pucelle à Hercule, parce que tous deux étaient morts sur un bûcher! Étrange confusion de souvenirs qui maintenant n'est plus supportable. Les études historiques ont fait de nos jours assez de progrès pour qu'il soit permis de rendre à chaque personnage son véritable caractère; mettre en parallèle les chevaliers et les paladins du moyen-âge, avec les héros de la Grèce et de Rome, serait chose puérile, absurde, ridicule ; on ne nous a que trop long-temps fatigués de ces comparaisons fastidieuses et des mille récits de conspiration et de conjuration à la manière de Salluste.

Dans une publication récente, la vie de Jeanne-d'Arc a été parfaitement résumée. On a présenté cette noble figure sous son véritable jour, on lui a rendu son aspect de naïveté et de candeur : « Jusqu'ici, dit l'écrivain, on n'avait pas voulu voir que la libératrice de la France, et ce fut un des miracles de sa vie, avait pris place parmi les héros, sans cesser d'être une femme simple, douce, modeste. Le plus fâcheux de tous les anachronismes, c'est de donner aux modernes l'esprit et les mœurs des anciens, et de représenter avec les mêmes traits et les mêmes couleurs des générations différentes. Un personnage historique perd toujours quelque chose de sa gloire, lorsqu'on le sépare des physionomies contemporaines et des circonstances qui le faisaient agir, lorsque, en un mot, on le place ailleurs que dans son pays, et dans un autre temps que le sien. Toutes ces métamorphoses, tous ces travestissements ont beaucoup nui à la renommée de la Pucelle ; et dans le siècle dernier, ont fourni des armes à la malignité impie. »

Une notice détaillée sur Jeanne-d'Arc ne saurait trouver place dans les limites d'un seul article ; cette vie de fidélité et de dévouement, d'infortune et de gloire, demanderait tout un volume. Le supplice de la vaillante fille nous occupera plus particulièrement aujourd'hui ; peut-être un jour compléterons-nous ce travail, en finissant par où nous aurions dû commencer.

Le lundi, 28 mai 1431, l'évêque de Beauvais et le vicaire de l'inquisition se transportèrent en la prison de la Pucelle avec trois assesseurs ; le comte de Warwick et plusieurs officiers anglais les accompagnaient. Quand on eut reconnu que Jeanne avait l'habit d'homme, il s'éleva un grand murmure parmi les assistants, et plusieurs voix s'écrièrent : « Elle est prise, elle est prise. » La pauvre Jeanne éplorée avait le front meurtri, ses vêtements en désordre, ses cheveux épars. Lorsque l'évêque de Beauvais lui demanda pourquoi elle avait repris l'habit d'homme, elle daigna à peine répondre; la seconde fois elle répondit vaguement que cet habit lui plaisait mieux qu'un autre; elle dit enfin ce qu'elle avait dit souvent au procès : « Que l'habit viril lui paraissait plus convenable, puisqu'elle était toujours avec des hommes ; elle ajouta qu'elle ferait tout ce que l'église ordonnerait si on la délivrait de ses fers, et si on lui permettait d'aller à la messe et de recevoir la communion. » C'est ainsi qu'est présentée dans le procès-verbal cette partie de l'interrogatoire. L'habit d'homme était le véritable prétexte dont on se servait pour préparer la fin tragique de Jeanne. Cependant l'évêque de Beauvais lui demanda si elle entendait encore *ses voix;* elle répondit que ses voix s'étaient fait entendre plusieurs fois, et lui avaient dit qu'elle avait fait grande injure à Dieu en désavouant ce qu'elle avait fait et dit au nom de Dieu et de ses saints ; elle ajouta qu'elle n'avait jamais entendu révoquer ses révélations, et qu'elle n'avait fait son abjuration que par la crainte du feu. Tel fut le dernier interrogatoire de la malheureuse Jeanne-d'Arc, d'après le procès-verbal rédigé sous les yeux des geôliers de la Pucelle. L'évêque de Beauvais, sortant de la prison, dit en riant au comte de Warwick : *Farewel, farewel* (c'en est fait, tout va bien) ; mots qui furent répétés avec joie par tous les assistants, et qui annonçaient la mort prochaine de la victime.

Le lendemain, 29 mai, Jeanne fut déclarée relapse, hérétique, et on arrêta qu'elle serait livrée à la justice séculière. La noble fille devait comparaître une fois encore devant ses juges. Le 30 mai, dès le lever du jour, elle vit arriver dans sa prison frère Martin qui avait assisté au procès, et l'un de ceux qui avaient toujours cherché à la consoler ; il venait pour lui annoncer sa condamnation, et l'exhorter à contrition et pénitence : « Quand il lui eut annoncé la mort de quoi elle devait mourir, dit un témoin, elle com-

mença à s'écrier doloreusement et piteusement, à se défendre et à s'arracher les cheveux. — Comment me traite-t-on si cruellement, que mon corps que j'ai conservé net et pur, soit aujourd'hui consumé par le feu et réduit en cendres. Ah! j'aimerais mieux être décapitée sept fois que d'être ainsi brûlée. Hélas! si j'eusse été en la prison ecclésiastique, et que j'eusse été gardée par des gens d'église et non par mes ennemis, il ne me fût pas si misérablement échu mésaventure. J'en appelle à Dieu, des grands torts et ingravances qu'on me fait.» Le frère Martin-l'Advenu, la consola et lui dit qu'elle devait se préparer à mourir, alors Jeanne se confessa fort dévotement, et comme elle désirait communier, l'évêque de Beauvais en donna l'autorisation; mais, ce qui prouve l'aigreur et l'animosité des esprits contre la Pucelle, c'est que la communion lui fut apportée sans étole, sans cierge, sans aucune des solennités de l'église catholique, tant on craignait un soulèvement des Anglais! Frère Martin, scandalisé, réclama auprès du prélat, et quelques instants après, le vicaire d'une paroisse voisine, porta très solennellement le sacrement de l'Eucharistie, chantant les litanies, et priant pour l'infortunée victime. « Jeanne, dit le frère Martin, reçut la communion avec une grande abondance de larmes. Alors arriva l'évêque de Beauvais : Jeanne, lui dit-il, prenez tout ceci en patience. Vous périrez, parce que vous n'avez pas tenu ce que vous avez promis; » et la Pucelle répondit : « Hélas! si vous m'eussiez mise aux prisons ecclésiastiques, et entre les mains de concierges compétents, ceci ne fût pas arrivé; pourquoi je vous appelle devant Dieu. »

Neuf heures du matin sonnaient au beffroi de l'hôtel-de-ville de Rouen, et la charrette qui devait



( Supplice de Jeanne-d'Arc. )

conduire Jeanne-d'Arc au supplice l'attendait dans la cour du château. La Pucelle était l'objet d'une surveillance minutieuse. Martin-l'Advenu, et frère Isambart-la-Pierre restèrent auprès d'elle. Le frère Martin-l'Advenu, un des assesseurs du procès, était du nombre de ceux qui avaient averti la Pucelle de se soumettre au pape et au concile de Bâle, et ce conseil de l'amitié faillit lui coûter la vie. Frère Isambart avait siégé aussi parmi les assesseurs; lorsqu'on interrogeait Jeanne, il se plaçait auprès d'elle, et la conseillait par signes et par gestes. Aussi, le comte de Warwick irrité, voulut-il faire jeter à la Seine frère Isambart. Massieu était le troisième ami de la Pucelle; dans le cours du procès de Jeanne-d'Arc, l'évêque de Beauvais avait menacé Massieu de lui faire boire de l'eau *plus que de raison*, car il avait témoigné quelque intérêt à la pauvre fille; Massieu avoue lui-même qu'il fut malade de frayeur. Quand l'heure fut venue, Jeanne sortit de sa prison, et monta sur le char funeste, couverte d'une longue robe de deuil, et portant sur sa tête la mitre de l'inquisition, où étaient écrits ces mots : *Apostate, hérétique, sorcière, etc.* Martin-l'Advenu, et l'appariteur Massieu se placèrent à ses côtés, frère Isambart la suivit à pied. Le char était entouré de plus de huit cents hommes de guerre, armés de haches, de glaives et de lances : « Elle priait si dévotement, et se lamentait avec tant de douceur qu'aucun Français ne pouvait retenir ses larmes, dit M. de Barante dans son beau travail sur les ducs de Bourgogne (1); quelques assesseurs n'eurent pas

(1) *L'histoire des ducs de Bourgogne* par M. de Barante, est une de ces œuvres remarquables dont notre génération a le droit d'être fière; elle est comme le premier anneau de ce chaînon littéraire et scientifique où brillent les travaux

la force de la suivre jusqu'à l'échafaud. Tout-à-coup, un prêtre perça la foule, arriva jusqu'à la charrette et y monta. C'était maître Nicolas-l'Oiseleur, son faux confesseur, qui, le cœur contrit, venait demander à Jeanne pardon de sa perfidie. Les Anglais, furieux de son repentir, voulaient le tuer; le comte de Warwick eut grand'peine à le sauver. Arrivée à la place du supplice : « Ah! Rouen! dit-elle, Rouen! est-ce ici que je dois mourir? » Le cardinal de Winchester et plusieurs prélats français étaient placés sur un échafaud; les juges séculiers sur un autre. Jeanne fut amenée devant eux. »

Nicolas Midi, un des assesseurs, adressa à la Pucelle une admonition pour la préparer à entendre son jugement; il avait pris pour texte de son discours ces paroles de saint Paul : « Si l'un des membres souffre, les autres souffrent également. » L'orateur, en terminant sa prédication, s'adressa à Jeanne, et lui dit : « Jeanne, allez en paix; l'église ne peut plus vous défendre et vous laisse en la main séculière. » Dans ses piteuses lamentations, la victime s'adressa à toute manière de gens, de quelque condition ou état qu'ils fussent, tant de son parti que d'autre, les conjurant de prier pour elle, leur demandant merci pour le mal qu'elle avait pu leur faire, et pardonnant le mal qu'on lui avait fait. Elle resta ainsi à peu près une demi-heure; tous les juges furent provoqués à pleurer en lui voyant faire ses pitoyables regrets et douloureuses complaintes; ceux qui la regardaient pleuraient à chaudes larmes, et le cardinal de Winchester en eut très grande compassion. Jeanne supplia les prêtres qui étaient présents de dire chacun une messe pour son âme. Alors l'évêque lut la sentence; elle commençait par ces mots : « *In nominè domini. Amen.* Nous, Pierre, par la miséricorde divine, évêque de Beauvais, et nous, frère Jean Lemaître, vicaire de l'inquisiteur de la foi, compétents en cette partie. » Les juges rappelaient à la Pucelle qu'elle était retombée dans les erreurs et crimes de schisme, d'hérésie, d'idolâtrie, d'invocation de diable, et plusieurs autres méfaits qui lui avaient été pardonnés. Tu es revenue, ajoutèrent-ils, malgré tes promesses, aux erreurs et méfaits qui t'avaient retranchée de la sainte église, semblable au chien qui a coutume de retourner à son vomir, ce que nous disons avec grande douleur. Pour quelle cause nous te déclarons avoir encouru de rechef les sentences d'excommunication prononcées contre toi, et te déclarons hérétique; séants au siége et tribunal de justice, proférons que comme membre pourri, nous t'avons déboutée et rejetée de l'unité de l'église et t'avons livrée à la justice séculière, laquelle nous prions de te traiter doucement et humainement, soit en perdition de vie ou d'aucuns membres. »

La sentence prononcée, Jeanne voulut avoir une croix; un Anglais était près de là, il coupa son bâton en deux, et en fit une croix qu'il lui donna; très dévotement elle la prit, la baisa, et la mit entre sa chair et ses vêtements; elle demanda humblement à Jean Massieu et à frère Isambart qu'ils allassent en l'église prochaine, et lui apportassent une autre croix; lorsqu'elle l'eut, elle l'embrassa étroitement, en se recommandant à Dieu et à tous les saints du paradis. Plusieurs capitaines anglais qui avaient mission d'assister à son supplice se montraient impatients de la voir mourir; ils s'adressèrent à Jean Massieu : « Comment, prêtre, lui dirent-ils, nous ferez-vous dîner ici? » Puis ils voulaient l'entraîner vers le bûcher. Il est historiquement vrai, qu'aucun jugement de la justice séculière ne fut prononcé. Après la lecture de la sentence ecclésiastique, l'évêque de Beauvais, nouveau Pilate, était descendu de l'échafaud, laissant Jeanne avec les exécuteurs. Pour obéir à l'ordre du bailli de Rouen, des sergents d'armes s'approchèrent et contraignirent Jeanne à les suivre vers le lieu du supplice avec une grande violence; pendant qu'on la conduisait, elle s'écriait : « Rouen, Rouen, seras-tu ma dernière demeure! » L'infortunée Pucelle monta sur le bûcher, et fut attachée au poteau avec une chaîne de fer; avant d'être ainsi liée, elle embrassa encore la croix et la remit au frère Isambart qui la tint élevée devant ses yeux. En voyant le feu s'allumer, elle s'écria : « Jésus, Jésus. » Comme le frère Martin qui était près d'elle, ne s'apercevait pas que le feu gagnait, elle l'en avertit et le pria de s'éloigner. L'évêque de Beauvais et quelques prêtres du clergé de Rouen s'approchèrent pour la voir : « Hélas! dit-elle au prélat, je meurs par vous, car si vous m'eussiez donnée en garde aux prisons de l'église, je ne serais pas ici. » Jeanne ne voulut rien révoquer, elle dit qu'un jour Dieu maudirait ses juges. « Ah! Rouen, répétait-elle, j'ai bien peur que tu n'aies à souffrir de ma mort. »

Il y avait sur toutes les physionomies une profonde empreinte de tristesse; des bourgeois disaient qu'ils avaient pleuré sur le sort de la pauvre Jeanne plus qu'ils n'avaient jamais pleuré pour malheur qui personnellement leur advint. Quelques-uns de ceux-là mêmes qui avaient désiré le plus ardemment la mort de la Pucelle, erraient dans les rues, sur les places publiques, criant à tue-tête : « Nous sommes perdus, une bonne fille expire dans les flammes. » L'exécution allait lentement; pour que tout le monde pût voir la Pucelle et s'assurer de sa mort, les Anglais avaient fait construire sur le bûcher un grand échafaudage de plâtre où la victime était enchaînée. La flamme avait de la peine à monter jusqu'à elle; « de quoi le bourreau était marri, disent plusieurs témoins, et avait grande compassion de la forme et manière cruelle dont on la faisait mourir. » Bientôt le feu et la fumée l'enveloppèrent; Jeanne appela à son secours saint Michel; à plusieurs reprises elle prononça le nom du Christ, et le mot de *Jésus* fut le dernier qui sortit de sa bouche. Les Anglais commandèrent alors

si supérieurs de MM. Guizot, Capefigue et Thierry. Il y a tant de traits de ressemblance entre la manière de M. de Barante et celle de M. Capefigue! c'est une semblable variété de tableaux, un même attrait de descriptions, un même charme de style; les deux historiens ont résolu le difficile problème de faire de l'érudition, beaucoup d'érudition, sans être lourds, indigestes, ennuyeux; ils ont dépouillé l'arbre antique de la science, de ses branches arides et de ses rameaux desséchés. La maison Dufèy termine en ce moment sa belle édition des *Ducs de Bourgogne*, publication élégante qui a réuni des milliers de suffrages; on a épuisé en sa faveur toutes les formules de l'éloge, de la louange; rien n'est comparable en effet à la richesse des gravures, à cet atlas de cent vignettes, petits tableaux dus aux crayons des Scheffer, des Decamps, des Roqueplan, des Delaroche, etc. C'est là véritablement une œuvre d'art, où se trouvent en parfaite harmonie, et la pensée qui l'a conçue, et les habiles mains qui l'ont exécutée.

au bourreau de retirer un peu le feu, afin que le peuple rassemblé pût s'assurer de la mort de la jeune vierge. « Incontinent fut le feu tiré en arrière, s'écrie un chroniqueur, et ladite Jeanne fut vue avec sa robe brûlée. Quand le peuple l'eut vue assez, et à son gré, pour ôter ses doutes, le bourreau remit le feu sur son corps, qui, aussitôt, fut réduit en cendres. » Jeanne-d'Arc étant malade en sa prison, avait demandé à ses juges implacables d'être ensevelie en terre sainte, si la mort venait à l'emporter. Hélas! on refusa même une sépulture à l'infortunée victime! Le cardinal de Winchester, le comte de Warwick, l'évêque de Beauvais, et plusieurs chefs de troupes, présents à l'exécution, ordonnèrent de disperser au vent les cendres de la Pucelle, et de jeter dans la rivière de Seine les lambeaux de son corps.

» Il y avait peu d'hommes assez durs pour retenir leurs larmes, écrit M. de Barante ; tous les Anglais, sauf quelques gens de guerre qui continuaient à rire, étaient attendris : C'est une belle fin, disaient quelques-uns, et je me tiens heureux de l'avoir vue, car elle fut bonne femme. Les Français murmuraient que cette mort était cruelle et injuste. — Elle meurt martyre pour son vrai seigneur. — Ah! nous sommes perdus; on a brûlé une sainte. — Plût à Dieu que mon âme fût où est la sienne! Tels étaient les discours qu'on tenait. Un autre avait vu le nom de Jésus écrit en lettres de flammes au-dessus du bûcher. Mais ce qui fut plus merveilleux, c'est ce qui advint à un homme d'armes anglais; il avait juré de porter un fagot de sa propre main au bûcher ; quand il s'approcha pour faire ce qu'il avait dit, entendant la voix étouffée de Jeanne qui criait Jésus, le cœur lui manqua, et on le porta en défaillance à la prochaine taverne. Dès le soir, il alla trouver frère Isambart, se confessa à lui, dit qu'il se repentait d'avoir tant haï la Pucelle, qu'il la tenait pour sainte femme, et qu'il avait vu son âme s'envoler des flammes vers le ciel, sous la forme d'une blanche colombe. Le bourreau vint aussi se confesser le jour même, craignant de ne jamais obtenir le pardon de Dieu. »

Elle n'avait pas atteint sa vingtième année, la vierge de Domremy, lorsqu'elle quitta la vie; pendant un an à la cour du roi Charles VII, elle avait ensuite paru à la tête des armées sous le gonfanon aux fleurs de lis d'or; depuis treize mois elle languissait dans les cachots, en butte à mille outrages. Son glorieux trépas ne fit que prouver son innocence: en vain maître l'Oiseleur assura que la Pucelle avait abjuré ses fautes et reconnu le mensonge de sa vision ; en vain le roi d'Angleterre écrivit à tous les princes que si Jeanne avait péri sur un bûcher, c'est qu'elle fréquentait des esprits diaboliques maudits de Dieu ; il n'en fut pas moins constant que Jeanne-d'Arc mourait victime de la vengeance des Anglais, irrités d'avoir été souvent battus par une jeune fille, sans expérience dans les guerres. A. MAZUY.

---

FRAGMENTS D'UN VOYAGE SUR LE VOLGA.

## LE TEMPLE DE LAMA

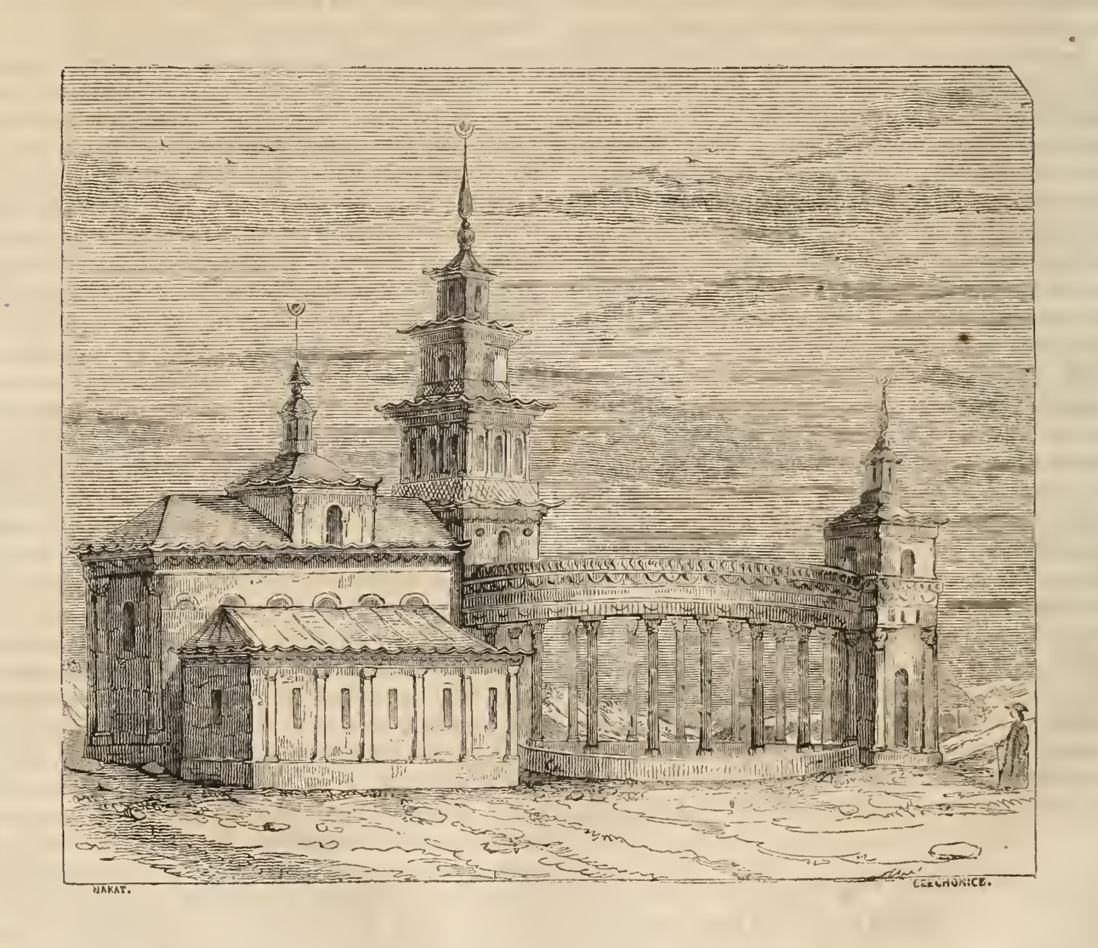
*Dans la steppe d'Astrakhan.*

.............................................. Le soleil n'était plus au ciel, quand nous mîmes pied à terre. Le dernier reflet de ses rayons s'étendait encore à l'horizon comme une longue toile amaranthe, et de minute en minute cette toile pâlissait; elle était rose, elle était blanche, elle était grise, avant une demi-heure elle devait être noire, et nous courions plutôt que nous ne marchions, nous sautions à travers les hautes herbes de la steppe, désespérant d'aller jamais aussi vite que la nuit. Il fallait pourtant savoir à tout prix ce qu'était cette espèce de grand fantôme au milieu du désert, car depuis que nous nous approchions, il avait à nos yeux changé déjà vingt fois de forme; ce n'était plus une haute tente, ce n'était plus une tour, ce n'était plus une église, nous ne donnions plus de nom à ce que nous voyions. Enfin, nous ne sommes plus qu'à deux pas, nous y touchons, et nous restons là, immobiles, émerveillés. C'est une espèce de palais à longs portiques, à colonnes, à clochetons chinois, à cent étages, à mille festons, avec des croissants et des boules d'or; c'est une pagode de la Chine ou de l'Indoustan ; c'est un palais de porcelaine qu'il faut prendre garde de briser. Qui l'a placé là, au milieu de cette grande plaine nue? Quel nouveau peuple l'a bâti pour son temple? Ce ne peut être l'ouvrage de ces Kalmouks, si misérables, si brutes, si barbares; on dirait une nouvelle espèce de mirage de nuit. Et voilà cependant bien autour de nous, par la campagne, les tentes de feutre ; il y en a par milliers. A la dernière lueur du jour on les aperçoit comme des points noirs sur cette grande surface qui n'a pas de fin. Il n'en faut pas douter, c'est une ville de tentes, c'est la ville d'un peuple errant. Un éclair de feu vient de briller dans le temple; quelque prêtre entretient-il près du dieu Lama la flamme éternelle? Quel silence dans ces lieux! Est-ce le vent ou le vent et le fleuve qui viennent tout-à-coup de parler? Est-ce un oiseau que nous avons fait fuir d'une de ces galeries ouvertes, et dont le vol retentit à son départ pour les airs? Non, c'est un cavalier qui passe comme une ombre et se perd dans la plaine ; voilà son cheval qui hennit; on entend un instant le bruit qui fuit, et puis, c'est encore le silence avec la nuit noire et la pagode qui se détache sur le fond, toujours svelte, élancée, et conservant dans l'obscurité ses formes aériennes et ses dentelures légères.........

...... Chemin faisant, le prince commence à me donner quelques détails sur la fameuse pagode et sur les cérémonies religieuses qui s'y pratiquaient en l'honneur du grand Lama. Il m'apprit d'abord que ce temple n'avait pas plus de douze ans d'existence, et que son frère en était l'architecte. Son frère, disait-il, avait puisé toute sa science dans les livres chinois, et, d'après les usages des Kalmouks, il était parvenu à se former un style à lui, un style pour sa nation, qui, jusqu'à ce jour, n'avait eu d'autres lieux pour sa prière et ses adorations qu'une simple tente, ornée d'images saintes, et ce temple avait été la première patrie de son peuple. Tous les Kalmouks partaient encore pour les steppes lointaines pendant l'été, ils avaient encore leurs lieux saints sous la tente; mais ils revenaient toujours pendant l'hiver se grouper autour du palais de leur dieu et de leur prince. Une seule chose avait pu compenser leur amour de liberté, l'amour de leur dieu!!! Et tout en causant ainsi, nous étions arrivés devant la façade du temple. Le jour ne lui faisait rien perdre de sa grâce et de son

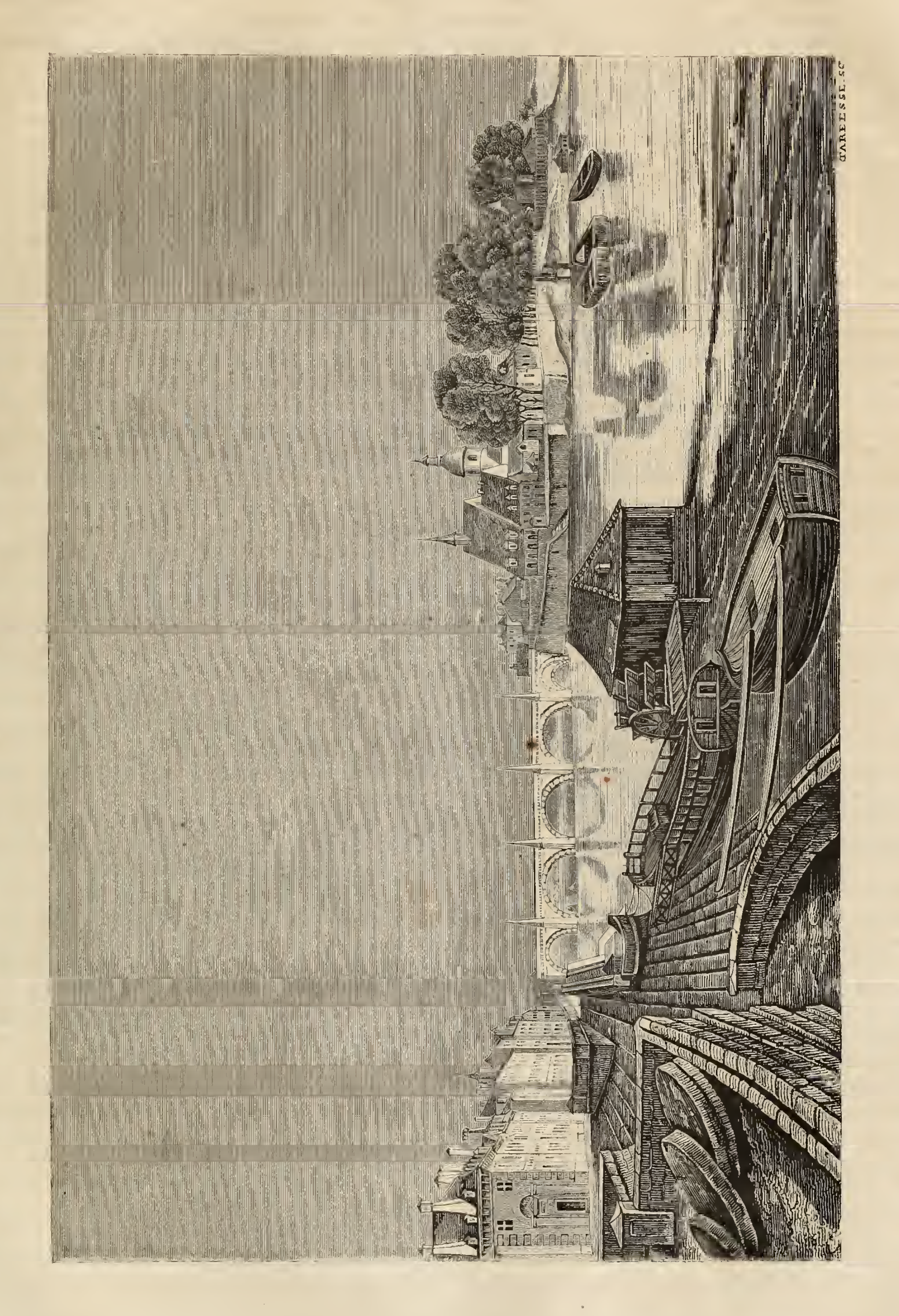
élégance, et nous admirâmes avec un plaisir nouveau cette architecture aérienne, qui, la veille, nous avait tant séduits. Nous montâmes, le prince et moi, à la grande galerie qui règne dans toute la longueur de l'édifice, et de là nos regards embrassèrent avec étonnement la campagne qui nous entourait............ ..... Mais deux Kalmouks se dirigeaient vers la porte du temple, l'un était habillé d'une grande robe rouge sans plis, l'autre d'une robe jaune de la même forme; tous deux avec un bonnet à fond jaune et bordé d'une espèce de rubau rouge en drap; la tête rasée, les pieds nus. — Voilà les deux papouffs, me dit le prince, ils viennent nous ouvrir le saint lieu, descendons, et quand nous fûmes en bas, on avait déjà jeté pour nous un tapis sur le vestibule, et le cigarre d'encens avait été allumé et commençait à répandre de l'autel son parfum oriental. L'intérieur du temple n'éblouit pas nos yeux par son éclat et sa richesse, mais il les frappa par son caractère et sa bizarrerie. Il est formé, comme nos églises, d'une nef et de deux bas-côtés, séparés par des cintres surbaissés, et laissant au-dessus un espace élevé. Il est entièrement peint en bleu, si ce n'est le dessous de chacune de ses arcades, qui imitent autant d'arcs-en-ciel. Des images saintes, ressemblant parfaitement à des stores chinois, et entourées chacune d'une écharpe de soie de couleur différente, tapissent les murailles et principalement celle de la nef. Au fond de la nef, est le sanctuaire fermé par des arcades dorées, à colonnes et à jour, et au fond de ce sanctuaire, le dieu Lama, espèce de poupée dorée, coiffée d'un bonnet d'or massif et revêtue d'une large robe de gaze d'or, et grandissant en éventail. Derrière lui, une image d'un autre puissant dieu, et au-dessous, une table au milieu de laquelle est une sorte de calice à quatre branches. Cette table est aussi couverte de petites tasses d'or et d'argent remplies de grains ou de marguerites desséchées, offrandes des fidèles. Puis enfin, devant le sanctuaire, sur une planche ajoutée à sa base, d'autres dons, d'autres offrandes et le vase d'argent contenant l'eau bénite, surmonté d'un balai en plumes de paon. Cette planche se retrouve aussi à chacun des bas-côtés, au fond desquels est encore une image et toujours des offrandes. Il faut remarquer plusieurs verres d'eau et quelques chimères en bois peint. Ce sanctuaire d'ailleurs rappelle quelque peu les sanctuaires russes, et l'on sent que l'architecte a puisé à plus d'une source. J'aurais bien voulu assister à une cérémonie, et voir tous ces papouffs, assis en ligne sur leurs genoux, criant dans de grandes trompes, et frappant ensemble des cymbales; mais en ce moment, tout le grand service est dans la steppe, et ils ne reste plus ici, de deux cents papouffs desservant le temple, que les deux qui nous conduisent.

PAUL DE JULVÉCOURT.




(Temple de Lama dans la steppe d'Astrakhan.)

# CHALON-SUR-SAONE.



Une vue de Châlon-Sur-Saône.



PROMENADES A TRAVERS LES VILLES DE FRANCE.

## CHALON-SUR-SAONE.

Le département de Saône-et-Loire, formé de la portion la plus riche et la plus belle de l'ancien duché de Bourgogne, a déjà fourni quelques inspirations aux collaborateurs du *Magasin Universel*. Nous allons les compléter par une courte station dans la charmante cité de Châlon-sur-Saône. Ce département, comme on le sait, a trois capitales, trois villes princières; ce triumvirat se compose de Mâcon, chef-lieu administratif, de Châlon, chef-lieu judiciaire, d'Autun, chef-lieu épiscopal. M. Mazuy a décrit merveilleusement Mâcon; Autun a trouvé une plume et un crayon pour ses monuments historiques; parlons de Châlon-sur-Saône.

Châlon-sur-Saône est agréablement assis entre Tournus, cette petite ville où commence en France, l'aspect italique avec les combles aplatis, la *Villa* sur les coteaux de ses environs, les lignes horizontales dans l'architecture, et Beaune, la cité vignoble par excellence. Participant du caractère de l'une et de l'autre, il doit être considéré comme le cœur réel de l'ancienne Bourgogne. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que c'est à Châlon qu'il faut chercher l'expression la plus complète de la nationalité bourguignonne. Auxerre, Châtillon-sur-Seine, jetés sur les marches de notre contrée, auront beau faire valoir leur comprovincialisme chancelant, et revendiquer leur part de l'élément bourguignon, le type n'existe point en eux. De Dijon à Mâcon, se déroule la véritable Bourgogne, et Châlon-sur-Saône occupe le centre de cette délicieuse contrée.

On pourrait appeler Châlon-sur-Saône (l'*Orbandale* des anciens romanciers), la Tyr du pays bourguignon, à la pourpre et à quelques autres conditions près. Mais tout est relatif; cette Tyr a son histoire; place importante de la république des Éduens, dans la période gauloise, point de station militaire d'une certaine valeur, sous la domination romaine, elle eut des rois bourguignons de la lignée franque, une cour célèbre. Ce fut près de cette ville que Constantin aperçut dans le ciel (quand il allait combattre le tyran Maxence) cette croix lumineuse dont il fit reproduire l'image sur le *Labarum*, et au bas de laquelle étaient écrits ces mots providentiels :

IN HOC SIGNO VINCES.

Le règne politique de Châlon fut de courte durée. Cette petite cité ne dut sa vie qu'à la double influence d'un siége épiscopal et d'un commerce d'entrepôt fort étendu. La foi chrétienne y fut prêchée, dans le deuxième siècle, par saint Marcel, disciple de saint Pothin, évêque de Lyon. Elle fut la patrie des saints Arige et Césaire; elle eut de saints évêques, des conciles, et fut chérie de l'empereur Charlemagne. Les évêques de Châlon, si mal logés dans leur ville épiscopale, et si magnifiquement établis dans leur château de la Sale, occupaient un rang élevé parmi les hauts signataires du clergé de Bourgogne. Ils n'étaient point comme ceux de Dijon, le dernier échelon de la hiérarchie. Ils étaient deuxièmes suffragants du siége primatial de Lyon, comtes de Châlon, barons de la Sale; ils siégeaient immédiatement après les évêques d'Autun, aux états de la province; ils bénissaient l'abbé de Citeaux, qui était tenu de leur prêter serment, et avaient droit de visite à l'abbaye de Tournus.

Châlon est, aujourd'hui, une ville de négoce essentiellement. Ses monuments anciens n'existent plus ou tombent en ruines, ses monuments modernes consistent surtout en boutiques et en auberges. Ses rues, continuellement foulées par les voitures, par les piétons, sont noires, humides, enduites le plus souvent d'une boue épaisse. Ici, la boutique, ou comme l'on dit maintenant, le magasin, est maître de la place. Aussi, cette cité a-t-elle perdu, extérieurement, une portion notable de sa couleur; elle n'a plus d'accent marqué, plus de religion populaire, apparents; elle ressemble presqu'à toutes les villes marchandes. Incessamment sillonnée par les étrangers, incessamment traversée par les voitures publiques, elle n'a conservé de ses vieilles mœurs que cette aménité proverbiale, cette loyauté inflexible, ces habitudes d'hospitalité et de sociabilité, qui distinguent le caractère châlonnais. Près du port, la cupidité de ces industries qui vivent du passant, est poussée à ses dernières limites. Tous ces inconvénients d'une cité mercantile existent bien à Lyon; mais là, fondus, noyés dans une foule d'avantages résultant d'une ville puissante en population, en institutions artistes, en culte, ils sont à peine sensibles.

Châlon a deux belles places publiques, un quai assez joli, très propre, très animé surtout, mais beaucoup moins somptueux que celui de Mâcon, boiteux et inachevé qu'il est; une fontaine publique un obélisque, de riches *magasins*, un pont remarquable par son ordonnance monumentale. On va bâtir dans cette ville un nouveau palais de justice, pour remplacer le tribunal actuel qui s'écroule, comme tous les replâtrages. A Châlon, on rencontre, comme à Beaune, des combles vêtus de tuiles courbes et à inclinaison méridionale; mais ce n'est encore ici qu'un accident, les pignons offrant le triangle équilatéral, sont en immense majorité.

L'église autrefois cathédrale, aujourd'hui simplement paroissiale de Saint-Vincent-de-Châlon, ressemble à un hangard, n'ayant ni tours à sa face, ni symbole chrétien, ni clocher à son front, et présentant l'aspect le plus confus et le plus insaisissable que l'on puisse imaginer. Néanmoins, ce monument de l'école bizantine où les treizième et quatorzième siècles ont tour à tour mis la main, ne manque pas d'une certaine dignité à l'intérieur. On a commencé à lui donner ce qui lui manque : une façade. M. Chenavard, architecte du département du Rhône, et professeur à l'école royale des Beaux-Arts de Lyon, chargé des travaux, a été malheureux dans son plan. Ces travaux que nous avons tous vu commencer, il y a quelques années, nos petits-fils, probablement, ne les verront pas se terminer, car la ville s'y intéresse peu, et les artistes ne s'en occupent guère. L'édifice éraillé, lézardé, tourmenté, sera difficilement rendu à sa solidité normale. L'église, autrefois conventuelle de Saint-Pierre, forme la seconde paroisse de la ville. Elle est toute moderne et noblement décorée, enrichie qu'elle est des dépouilles opimes de l'abbaye de Morizières.

Châlon-sur-Saône est une des villes du royaume qui a le plus de ruines historiques à déplorer, mais l'esprit de commerce qui distingue ses habitants si pleins de courtoisie et d'aménité dans les mœurs, leur empêche d'en comprendre tout le prix. On peut dire de cette ville que les *affaires* y ont remplacé l'histoire, et que la perte des monuments de l'art paraît peû sensible aux Châlonnais dévoués avec exaltation aux intérêts matériels. De tant de choses significatives, pittoresques, symboliques, qui décoraient l'antique cité du vieux palais de ses rois bourguignons, de la race royale, des vieilles églises, des vieux monastères, des vieilles portes de ville, des vieilles tours, des vieux hôtels et manoirs, des vieux murs d'enceinte, de la vieille citadelle, il ne lui reste rien. Rien que deux ou trois maisons de bois dont la laideur n'a rien de digne, rien d'articl, rien que le manoir du temps de Louis XIII, appartenant à M. de Montcoy-Laloyère, rien que deux restes croulants d'églises converties en magasins, rien que la porte tronquée de Beaune, finie en 1552, portant les armes frustes du roi Henri II, et celles de Diane de Poitiers, et l'écu de Claude de Lorraine, duc d'Aumale, gouverneur de Bourgogne. Il ne lui reste rien que les verrières peintes, malheureusement incomplètement conservées de l'Hôpital général; rien que la tour élégante de la maison Décanale, rien après sa basilique si misérablement groupée dans ses édicules extérieurs (Saint-Vincent), que la curieuse habitation de la Grande-Rue, désignée sous le n° 34, et dont les deux rangs de fenêtres attendent les crayons de l'archéophile et du dessinateur.

Ceux qui aiment le bruit, la vie de cafés et de plaisirs, les incessantes allées et venues d'étrangers, l'absence presque absolue de goûts artistiques, au culte de la musique et à l'amour effréné du théâtre près, peuvent habiter Châlon. Tous les caractères d'une ville où la boutique s'élève plus haut que le manoir, existent ici. Mais ce qui attache à Châlon, ce qui fait son séjour doux et riant, ce sont cette inflexible affabilité de mœurs, cette facilité de commerce et de relations sociales, cette franchise, cette hospitalité, bourguignonnes si hardiment tranchées. Ce sont ces suaves et frais alentours, cette Saône qui murmure et endort mollement ses riverains, cette variété de vie qui a bien aussi ses charmes.

Châlon est le siége de la cour d'assises de Saône-et-Loire, lequel est du ressort de la cour royale de Dijon, dépend de l'académie universitaire de la même ville, et fait partie de la dix-huitième division militaire, dont le quartier-général est encore à Dijon.

J. Bard (de la Côte-d'Or.)

## LODOVICO ARIOSTO.

1474 - 1533.

Qu'il est donc noble et magnifique ce privilége de l'Italie, d'avoir vu naître, à un demi-siècle de distance, deux génies tels que l'Arioste et le Tasse! Leur gloire immense rayonne encore de tout son éclat, et leurs œuvres sublimes, l'*Orlando Furioso*, et la *Gerusalemme*, restent inimitables, comme ces monuments antiques que l'art moderne tâche en vain d'égaler. Grâce aux savantes recherches de M. Mazuy, à ses aperçus pleins d'érudition, nous pouvons apprécier les mille richesses de la *Jérusalem délivrée*, nous pouvons suivre dans toutes ses phases la vie de douleur et de misère du grand poète. Mais cette publication n'était que le prélude d'un travail plus vaste encore que prépare depuis long-temps le consciencieux écrivain. Le *Roland furieux* de l'Arioste, appelait une étude attentive; il fallait pénétrer dans cette galerie de paladins de la cour de Charlemagne, montrer cette longue suite de légendes, de féeries, de traditions chevaleresques, où les géants, les nains, les enchanteurs, les nobles dames jouent un si grand rôle, merveilleuses histoires, scrupuleusement reproduites par le bon archevêque Turpin, si souvent nommé par l'Arioste.

Combien en est-il parmi nous qui ne connaissent du *Roland furieux* que le titre? Et cependant peut-on lire un ouvrage plus délectable, plus récréatif, plus divertissant! Quoi de comparable à ces grands coups d'épée de Roland, de Ferragus, de Renaud, de Mandricart, de Sacripant, de Rodomont! Quelle variété incessante de tableaux, de descriptions gracieuses! Et Alcine, la séduisante fée, et Angélique si rayonnante de beauté! Oui, dans ce poème tout est réuni pour plaire, tout est conçu avec esprit, avec un indicible attrait : Astolphe, Roger, Marphise, Bradamante, nous apparaissent dans une série d'aventures, de rencontres étranges qu'on ne se lasse jamais d'admirer.

Un travail sur le *Roland furieux* est donc une œuvre capitale: 1° comme traduction d'abord; il faut dans un style varié, riche, élégant, reproduire scrupuleusement le poème; 2° comme annotation; il y a tant de choses à voir, à comparer, tant de révélations à faire sur le moyen-âge, ses mœurs, ses habitudes. M. Mazuy n'a pas reculé devant cette tâche laborieuse. C'est avec d'aussi utiles travaux que l'on se crée une réputation durable, destinée à grandir chaque jour, car elle est fondée sur les bases immuables de la science, sur les règles inflexibles de la langue française, de l'élégance et du bon goût.

En attendant la prochaine apparition de cet ouvrage important, qu'il nous soit permis d'esquisser à grands traits la vie de l'Arioste, de jeter un coup-d'œil rapide sur le *Roland furieux*, son chef-d'œuvre, et le plus noble de ses titres aux yeux de la postérité.

Lodovico Ariosto vit le jour à Reggio, dans l'état de Modène, le 8 septembre 1474; son père, gentilhomme ferrarais, avait été dans sa jeunesse major-dome du duc Hercules 1er, qui l'employa dans plusieurs ambassades auprès du pape, de l'empereur et du roi de France. Lodovico fut l'aîné de dix garçons; il montra des dispositions poétiques dans les jeux mêmes de son enfance; il composait des espèces de tragédies qu'il représentait avec ses frères; il en fit une entre autres, de *Pyrame et Thisbé*. Entré au collége de Ferrare, il se distingua dans ses études; à peine dans sa première adolescence, il y prononça, pour l'ouverture des cours, une harangue latine qui fit concevoir de lui les plus belles espérances. Bientôt il lui fallut, pour obéir à son père, se mettre à étudier les lois; il le fit, comme beaucoup d'autres

poëtes de génie, sans goût, sans capacité. Quand il eut perdu cinq années à cette étude aride, on l'autorisa enfin de retourner à celle que la nature lui indiquait ; il avait alors vingt ans. De joyeuses poésies lyriques, italiennes et latines, le firent connaître du cardinal Hippolyte d'Este, fils du duc Hercules ; le cardinal s'attacha l'Arioste en qualité de gentilhomme, et reconnut en lui d'autres talents que celui de poète ; il l'employa dans des affaires délicates, et Alphonse, frère d'Hippolyte, ayant succédé au duché, ne lui témoigna pas moins de confiance.

Ce fut dans cette cour de Ferrare, au milieu des distractions de toute espèce, que l'Arioste parvint, en dix ou onze ans, à terminer son immortel ouvrage, le *Roland furieux*. Il en commença l'impression en 1515 et le publia en 1516, assez différent de ce qu'il est aujourd'hui, et seulement en quarante chants, mais déjà si supérieur à ce qui avait paru jusqu'alors en ce genre, que sa réputation poétique éclipsa dès ce moment toutes les autres, et que les nombreuses voix de la renommée le placèrent au premier rang. Hippolyte allait en Hongrie où d'importantes affaires l'appelaient ; il voulut que l'Arioste l'accompagnât; le poëte allégua en vain la faiblesse de sa santé ; le cardinal regarda ce refus comme une injure, et l'Arioste y ayant persisté, il lui retira entièrement ses bonnes grâces.

L'Arioste restait à Ferrare dans une position précaire ; le duc Alphonse l'admit auprès de lui, mais le laissa en proie à des embarras de famille et de fortune, à des procès ruineux, et quoique habituellement magnifique, il ne le récompensa jamais que mesquinement. En 1522, il le nomma commissaire dans une partie montueuse et sauvage de ses états, infestée par des brigands, débris des factions qui l'avaient agitée. L'Arioste parvint en peu de temps à ramener tous les esprits à la soumission et à la concorde. Ce fut là que lui arriva une aventure avec le chef de brigands Pacchione. Le poëte passait avec six ou sept domestiques, à cheval comme lui, entre de hautes montagnes ; ils trouvèrent une troupe d'hommes armés qui étaient assis à l'ombre ; leur mine suspecte engagea l'Arioste à s'écarter d'eux. Lorsqu'il fut éloigné, le chef de la troupe arrêta celui des domestiques qui marchait le dernier, et lui demanda le nom de son maître. Le domestique l'ayant fait connaître, Pacchione courut après l'Arioste, le salua respectueusement, lui demanda pardon de ne lui avoir rien dit à son passage, « mais, s'écria-t-il, je viens en toute hâte vous offrir mes services et l'hommage de ma vive admiration. »



( L'Arioste. )

Peu satisfait de la première publication de son *Orlando*, malgré le bruit qu'il avait fait en Italie et les éditions répétées qui en avaient paru, l'Arioste le corrigeait sans cesse, dès qu'il en avait le loisir ; il fit même plusieurs voyages pour recueillir les conseils

des hommes les plus éclairés de son époque; profitant de leurs avis, de leurs critiques, il le fit reparaître en 1532, avec des changements et des additions considérables, en quarante-six chants, et tel enfin qu'il est resté. On attribue au travail forcé qu'exigea de l'Arioste cette dernière édition de son poème, la maladie dont il fut attaqué; il mourut, après huit mois de souffrances, dans sa cinquante-neuvième année, le 6 juin 1533; son corps fut enterré avec la plus grande simplicité, dans la vieille église de Saint-Benoît, comme il l'avait expressément demandé. Pendant quarante années, ses cendres restèrent dans cette humble sépulture, où l'on ne voyait d'autre ornement que les vers latins et italiens dont tous les poètes voyageurs s'empressaient de faire hommage à leur maître. En 1573, un gentilhomme ferrarais qui avait été disciple de l'Arioste, lui fit ériger, à ses frais, dans la nouvelle église des Bénédictins un tombeau en marbre, orné de figures et d'autres embellissements; il y transporta de ses propres mains les restes de l'Arioste, le jour même de l'anniversaire de sa mort. Enfin, quarante autres années après, un petit-fils du grand poète fit élever à sa mémoire un monument beaucoup plus riche que le premier; les marbres, l'architecture, les statues, tout y est magnifique; les cendres de l'Arioste y furent transportées de nouveau, et y sont restées depuis.

L'Arioste avait les traits réguliers, l'œil fin, spirituel; sa taille était haute et bien prise; il aimait à se promener à pied, et ses distractions le menaient souvent beaucoup plus loin qu'il n'en avait le projet. C'est ainsi que, par une belle matinée d'été, voulant faire un peu d'exercice, il sortit de Carpi qui est entre Reggio et Ferrare, mais plus près de Reggio, et qu'il arriva le soir à Ferrare, en pantoufles et en robe de chambre, sans s'être arrêté en chemin. Sa conversation était agréable, pleine de franchise et d'urbanité; sa manière de conter originale, plaisante. Ses biographes le représentent doué de toutes les qualités sociales, sans orgueil, sans ambition, ne lisant qu'un petit nombre de livres choisis, travaillant peu de suite, très difficile sur ce qu'il avait fait, corrigeant ses vers et les recorrigeant sans cesse. L'Arioste chérissait les jardins et les traitait comme ses vers; ne se lassant jamais de semer, de planter, de transplanter, il lui arrivait souvent de prendre une plante pour l'autre. Il élevait comme précieuses les herbes les plus communes, et les voyait éclore avec une joie d'enfant. Il avait un autre goût plus prononcé, celui de bâtir et de faire dans sa demeure des changements continuels; il avait fait graver sur l'entrée de sa maison ce distique latin :

*Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non*
*Sordida, parta meo sed tamen ære domus.*

« Maison petite, mais commode pour moi, mais qui ne dépend de personne, mais assez propre, mais pourtant achetée de mes propres fonds. » Ce dernier trait n'est pas indifférent; il prouve que plusieurs écrivains ont eu tort de dire que l'Arioste devait cette maison aux libéralités du duc Alphonse. L'Arioste n'aurait certainement pas déclaré publiquement, sous les yeux mêmes d'Alphonse, qu'il avait payé cette maison de son argent, s'il avait reçu du duc de Ferrare les moyens de la bâtir.

On demandait un jour à l'Arioste comment il avait fait construire une maison si simple, lui qui avait décrit dans son *Roland* tant de palais magnifiques : « *C'est*, répondit-il, *parce qu'on rassemble bien plus vite et plus facilement des mots que des pierres.* » « Cependant, dit Ginguené, ce n'était pas sans travail et sans peine qu'il rassemblait des mots et qu'il composait ses poésies; il les corrigeait sans cesse, et les manuscrits du *Roland furieux*, conservés à Ferrare, sont chargés de ratures. Aucun poète moderne n'a égalé l'Arioste dans le genre romanesque, où l'imagination a bien une autre carrière à fournir que dans l'épopée exclusivement héroïque. Aucun n'a mêlé avec autant d'adresse le sérieux et le plaisant, le gracieux et le terrible, le sublime et le familier; aucun n'a mené de front un aussi grand nombre de personnages et d'actions diverses, qui tous concourent au même but; aucun n'a été plus poète dans son style, plus varié dans ses tableaux, plus riche dans ses descriptions, plus fidèle dans la peinture des caractères et des mœurs, plus vrai, plus animé, plus vivant. Pour lui préférer, pour lui comparer même un autre poète épique italien, qui dispute ou partage avec lui le premier rang, il faut commencer par établir la supériorité du genre qu'a choisi le Tasse, sur celui que l'Arioste a préféré. Presque partout où l'on peut les comparer dans des sujets semblables, il est rare que l'Arioste n'ait pas l'avantage sur son rival. »

Dans l'Arioste, la variété, l'abondance, la vérité des caractères, sont égales à la fertilité des inventions. Charlemagne, Roland, Renaud, Roger, Brandimart, Olivier, Astolphe, ont chacun leur manière de parler et d'agir; la valeur de Bradamante ne ressemble point à celle de Marphise; entre Sacripant et Ferragus, entre Gradasse, Mandricart et l'indomptable Rodomont, il existe mille nuances. Il y a dans toutes une peinture vive et fidèle des caractères et des passions, des vertus et des vices. Ce que l'Arioste décrit, on croit le voir. Nous ne parlons pas seulement des descriptions innombrables de palais, de jardins, de fleuves, d'îles, de campagnes, qui, toujours entremêlées à celles des armées et des combats, font de cette suite de tableaux, la galerie la plus riche et la plus variée. Nous parlons de ce talent admirable de faire mouvoir tous ses personnages; on les distingue, on les reconnaît à leur démarche, à leur attitude. L'histoire, la fable, la féerie, sont trois sources fécondes où il puise tour à tour, sans apprêt, sans effort; tous les genres de merveilleux sont bons pour lui. La connaissance parfaite qu'il avait de la géographie, brille dans toutes les parties de son ouvrage; jamais son exactitude n'est en défaut. On retrouve Paris dans la description qu'il en donne; on y suit Rodomont dans les rues que le farouche Sarrasin ravage, sur les ponts où ces rues aboutissent, devant le palais qu'il assiége, à la pointe de l'île où il se précipite dans la Seine. Telles sont les éminentes qualités de ce *Roland furieux*, admirable ouvrage où les générations qui se sont succédé depuis son apparition, vont chercher d'agréables délassements. Telles sont les causes qui justifient l'enthousiasme de tous les peuples, et qui portent M. Mazuy à entreprendre une traduction fidèle de cet incomparable chef-d'œuvre.

## ERRATA

POUR LES FABLES DE M. MOLLEVAUT DE L'INSTITUT.

(*Mois de juin, p. 284.*)

Je ne tremblerai pas, frappe au champ d'honneur.
*Lisez :*
Je ne tremblerai pas, mais frappe au champ d'honneur.

Mais la porte est bien basse, eh! comment donc y entrer?
*Lisez :*
Mais la porte est bien basse, eh! comment donc entrer?

---

## LA MANDRAGORE.

*Son histoire. — Croyances fabuleuses dont elle a été l'objet. — Le Gin-Seng, mandragore des Chinois.*

Si nous ouvrons l'histoire de chacune des sciences arrivées à un si haut point de certitude et de généralité, grâce aux travaux des modernes, dans toutes, nous voyons les premiers chapitres signaler le règne des préjugés et de l'empirisme ; dans toutes, l'homme a comme laissé sur son ouvrage l'empreinte visible de son ignorance et de son inhabileté primitives, puis, à mesure que son intelligence a grandi et s'est fortifiée, on a vu disparaître peu à peu les traces qui dénonçaient tout à l'heure son impuissance, et les connaissances humaines ont dès-lors marché à grands pas dans une voie de positivisme et de certitude, guidées par le flambeau sûr de l'expérience et de la saine logique. Ainsi, aucune science qui n'ait pour ainsi dire son âge fabuleux ou héroïque, les cosmogonies indiennes, ou scandinaves, n'ont-elles pas été le prélude, éloigné sans doute, des travaux de Werner, de Cuvier, et les phénomènes de la nature ne trouvèrent-ils pas leurs explications dans la colère d'un Jupiter ou les promenades journalières d'un Phœbus, avant de voir leurs lois révélées par les magnifiques conceptions des Newton, des Franklin, des Berzelius et des Laplace. La botanique n'est point parvenue à l'état de prospérité, je dirais presque de civilisation, où elle est aujourd'hui, sans avoir payé aussi son tribut obligatoire à la crédulité et à l'ignorance humaine. Elle aussi a eu ses fables, son merveilleux, sa mythologie, l'histoire de la mandragore en est comme une page qu'on nous permettra de lire pour donner à nos lecteurs une idée de la botanique des anciens, incohérent assemblage d'observations exactes, plus souvent inexactes, et de faits controuvés. Nous y joindrons quelques-unes des circonstances de cette monographie, telles qu'elles ont été rétablies depuis.

La mandragore est une plante de la famille des solanées, dont les feuilles sont lancéolées, aiguës, glabres ou ciliées ; ses fleurs monopétales, en forme d'entonnoir, varient du blanc au lilas, elles sont disposées en ombelles radicales, se montrent au printemps, mais les fruits ne paraissent qu'en automne. Ces fruits sont des baies jaunes, spongieuses, charnues, à une loge remplie par un placenta polysperme. La nature de la plante est napiforme, longue, épaisse, vivace ; quelquefois simple, elle se bifurque plus souvent en deux ou trois branches. Une odeur forte et puante s'exhale de toutes les parties de la plante.

Dioscoride a distingué doux espèces de mandragore ; la noire ou femelle, dont les feuilles habituellement couchées à terre, sont plus petites que celles de la laitue. Cette espèce est aussi appelée thridacia, et la mâle ou blanche ou morion, se distinguant par des feuilles blanchâtres, et semblables à celles de la bette. Ses fruits sont deux fois plus gros que ceux de la mandragoro femelle, et présentent quelque analogie avec ceux du cornouiller. Pline adopte aussi la même division que Dioscoride. Quant à Théophraste, il se borne à dire que la mandragore, qui recherche les cavernes et les lieux ombragés, doit son nom à cette circonstance, car ce mot veut dire en grec, caverne ou plutôt étable. Aujourd'hui, cette distinction entre les deux variétés de la mandragora officinalis est encore conservée. On les nomme atropa mandragora mas. et atropa mandragora fœmina ou mandragora acaulis et angustifolia.

Nous avons dit que la racine de la mandragore était assez généralement bifurquée. Lorsqu'elle affecte cette disposition, elle présente alors une analogie, assez éloignée au reste, avec le tronc et les cuisses du corps humain. Cette singulière ressemblance n'échappa point à l'observation des anciens, ello frappa assez les esprits pour qu'on ne voulût pas se borner à croire que la ressemblance ne résidait uniquement que dans les formes extérieures. On voulut qu'elle eût avec l'homme de plus étonnantes analogies ; on en fit enfin un être animé, au milieu du règne végétal, et dès-lors on ne tarit plus sur les vertus merveilleuses de la plante anthropomorphe. D'abord on la regarda comme un secours puissant pour faciliter la génération, et celui qui ne voulait pas mourir sans postérité, devait s'appliquer des cataplasmes de la racine de la mandragore infusée dans une liqueur particulière. Mais de crainte que les propriétés précieuses de ce végétal ne le fissent semer dans tous les jardins et ne diminuassent ainsi son prix en rendant sa présence moins rare, mille dangers étaient attachés à sa culture. Cherchait-on à l'arracher du sol où elle croissait, alors, au dire populaire, elle poussait des plaintes lamentables, capables d'attendrir le cœur le plus dur. Aussi, fallait-il avoir dans cette circonstance, la précaution de se boucher les oreilles, sinon il était impossible de résister aux cris déchirants qu'elle faisait entendre. Peut-être ce conte a-t-il fourni à Virgile l'idée de l'épisode de Polydore, reproduite sous d'autres formes par plusieurs poètes modernes.

Il ne suffisait pas de se rendre sourd aux cris de la victime, il fallait encore observer certaines pratiques mystérieuses. Tracez, dit Théophraste, un cercle autour de la racine, avec la pointe d'une épée, répétez durant cette opération des paroles magiques, puis alors vous attacherez la tige à une corde dont une des extrémités sera nouée au cou d'un chien, chassez ensuite l'animal devant vous, la racine sera ainsi arrachée de terre ; mais si vous négligez ces précautions nécessaires, vous vous exposez aux plus grands dangers. Ce moyen a été aussi indiqué par l'historien Josèphe, au sujet de la plante baaras qui, disait-on, chassait les esprits malfaisants.

Heureux celui qui avait pu ainsi se procurer la ra-

cine de la mandragore ; heureux surtout, s'il avait pris le soin de la faire arroser de l'urine d'un pendu (cette dernière superstition date du moyen-âge), il possédait alors, non-seulement la plus infaillible panacée, mais encore un rempart invincible contre les maléfices, un trésor incalculable, puisque, mise en contact avec de l'argent, la mandragore avait la propriété de le doubler aussitôt. La mandragore a été aussi célèbre chez les Germains, ils faisaient avec sa racine des idoles appelées Abrunes, pour lesquelles ils avaient la plus grande vénération, et qu'ils consultaient dans des circonstances critiques. Les Persans et les Arabes avaient aussi une extraordinaire confiance dans les propriétés de la mandragore.

Seule de toutes les vertus accordées à cette plante, la vertu narcotique peut être regardée comme authentique. L'odeur qui s'exhale en effet de la mandragore en pleine végétation, a en effet quelque chose d'appesantissant. On faisait usage de liqueurs, préparées avec sa racine, pour provoquer le sommeil, et Hippocrate rapporte qu'on en administrait aux malades qui devaient souffrir quelque opération douloureuse.

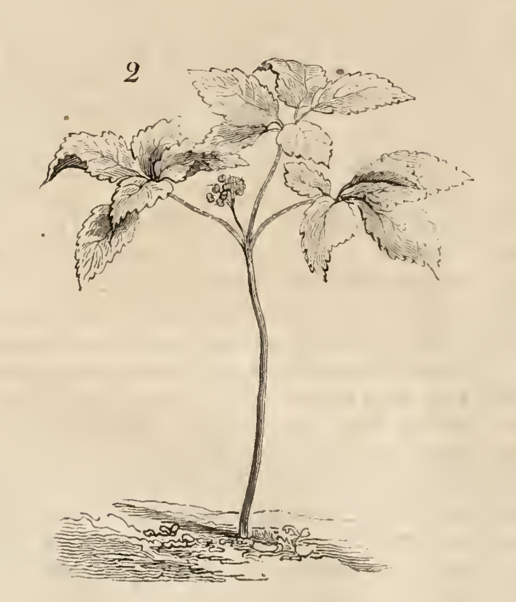
Annibal mit à profit cette propriété soporative de la mandragore, dans une guerre qu'il faisait aux Africains révoltés contre Carthage. Il feignit de fuir à leur aspect, abandonnant une partie des bagages et des tonneaux remplis de vin, dans lequel la plante perfide avait été infusée. Les Africains donnèrent dans le piége, ils burent avidement le trompeur breuvage, et le Carthaginois les extermina tous durant leur sommeil.

Nous n'énumérerons pas ici toutes les maladies contre lesquelles la mandragore était un remède puissant. Nous nous bornerons à dire que l'emploi de la panacée est aujourd'hui presque entièrement abandonné en médecine ; on a des narcotiques dont l'effet est moins dangereux, et des émollients plus efficaces que ces racines.

Quant aux philtres amoureux, la manie et la foi en sont aujourd'hui bien passées, et c'était là, comme Machiavel nous le montre encore, c'était là, jadis, la grande utilité de la circœa grecque, de l'apemum égyptien, du gonogoneos hébreu, de la mala canina latine, du cammarum des Guèbres, ceci nous fournit un échantillon de la synonymie de la mandragore. Une plante si curieuse ne pouvait pas, on le conçoit, ne recevoir qu'un nom modeste ; le nombre des noms a toujours été, comme on sait, en raison directe de la vénération des êtres et des personnes ; demandez-en pour preuve les noms de Jehovah aux Cabalistes, et ceux de Jupiter aux païens.

Les Chinois, bien que séparés du reste du genre humain, n'ont point été néanmoins à l'abri de toutes les fables absurdes qui envahissaient les sciences au berceau ; elles n'ont point été les mêmes que celles des occidentaux et des races sémitiques. Voilà tout. Ainsi, chez eux, la mandragore c'était le gin-seng. Pour eux, c'est le brevet de l'immortalité, l'esprit de la terre, le trésor des trésors ; les Chinois le paient au poids de l'or (et cela est à la lettre). Nulle maladie qui résiste a son effet ; nous ne savons, par exemple, s'il est doué d'une voix humaine, mais nous pouvons assurer du moins qu'il la rend à ceux qui l'ont perdue. Les Hollandais qui retrouvèrent le gin-seng dans l'Amérique septentrionale, en apportèrent des cargaisons entières aux Chinois qui l'allaient chercher auparavant à grand'peine dans les montagnes de la Tartarie, où ils croyaient qu'il poussait uniquement. Les Hollandais amassèrent ainsi des fortunes colossales aux dépens de la crédulité chinoise, car nous le savons tous, à côté de la superstition et de l'excessive confiance, l'intérêt et la fourberie apparaissent aussitôt ; plantes parasites qui finissent par dévorer l'arbre même sur lequel elles vivent.

ALFRED MAURY.

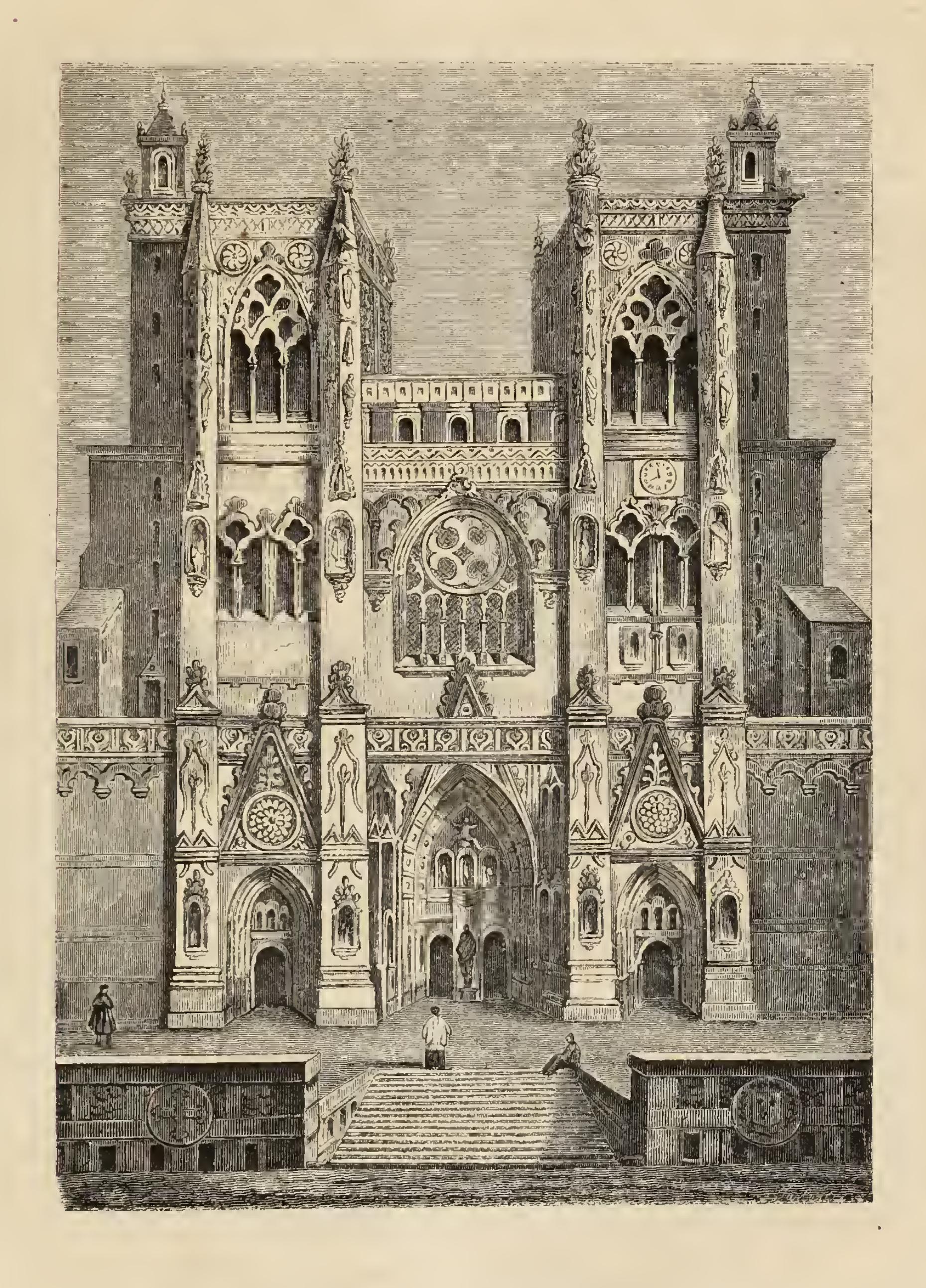






( 1. La mandragore. — 2. Le gin-seng. *a*, *b*, fleur et fruit de la mandragore. )

## VIENNE. — ISERE.



Cathédrale de Saint-Maurice.

## ISÈRE. — VIENNE.

(*Voir le 4e volume, page 124.*)

### CATHÉDRALE SAINT-MAURICE.

Vienne renferme dans son enceinte de magnifiques monuments depuis l'époque des Romains; nous parlerons aujourd'hui de la cathédrale Saint-Maurice, morceau d'architecture gothique que n'ont pas toujours épargné les hommes, mais que les siècles ont respecté. Elle s'élève, majestueuse, sur une hauteur, la vieille basilique, « superbe et royal édifice, qui peut entrer en une juste comparaison avec ce que la France a de plus magnifique, s'écrie dans son enthousiasme le savant Chorier; cette église Saint-Maurice, vraiment digne d'admiration, est l'ouvrage de la libéralité des princes et de la piété des anciens habitants de Vienne. L'art n'a point de secrets qu'il n'y ait déployés, et l'on remarque tant de symétrie en toutes ses parties qu'on ne peut se lasser de l'admirer, non plus que de la voir; enfin elle seule est capable d'être l'ornement de la province, et lui peut tenir lieu de plusieurs merveilles. Une grande place s'étend au-devant et donne sur le Rhône. L'auditoire où s'exerçait la juridiction des cloîtres était en face de l'escalier, mais il n'existe plus. On monte à la plate-forme par vingt-huit degrés, et de là, à l'église, par trois autres, mais avant d'y entrer, son frontispice mérite une attention particulière. Il est enrichi d'un nombre infini de figures taillées dans la pierre, qui est percée à jour très délicatement en plusieurs; elles témoignent assez qu'elles sont l'ouvrage d'un sculpteur excellent. Celles qui paraissent à la principale entrée, c'est-à-dire sur le grand portail et dans trente-neuf niches, représentent l'histoire de la naissance, de la vie et de la mort de Jésus-Christ. Ce dessin n'étant point parti d'un esprit peu savant, on y voit en même temps sur chaque chose reproduite, ce que les prophètes en ont prédit, et ce que le vieux testament en a exprimé par ses figures mystérieuses. Les deux autres entrées, au milieu desquelles est celle-ci, n'ont pas les ornements moins riches ni plus négligés. Si l'on porte les yeux sur celle qui est à la main droite, on y verra avec plaisir l'ascension de Jésus-Christ, représentée ingénieusement en plusieurs figures taillées dans seize niches, comme l'est sur l'autre l'assomption de la Vierge. Quoique l'impiété du dernier siècle y ait exercé ses ravages, ce qui reste suffit pour mériter notre admiration, et pour nous faire regretter ce qui n'y paraît plus. Ces figures sont toutes de haut relief, et la plupart ne tiennent au corps de la pierre dont elles sont formées que par des liens presque imperceptibles. On voit encore vingt-quatre niches où étaient autrefois posées autant de grandes statues qui furent abattues au seizième siècle, par le commandement du baron des Adrets; il n'en reste plus que quelques-unes, et encore sont-elles sans tête et sans bras. Celle de saint Maurice ne fut pas mieux épargnée que les autres par ces forcenés. Deux hautes tours qui servent de clochers donnent aussi beaucoup de grâce au frontispice; elles se poussent bien avant dans l'air, étant élevées chacune sur quatre piliers qui les soutiennent, de même qu'ils s'aident à supporter la voûte de l'église; ce qui, certainement, n'est pas l'entreprise d'un architecte peu habile. Au milieu de l'espace qui les sépare, éclatait de loin une grande statue de saint Maurice, composée de bronze doré. L'année 1567 lui fut fatale comme à toutes les autres desquelles nous avons parlé; elle fut précipitée en bas; mais la justice divine ne laissa pas impuni le malheureux qui commit ce sacrilége; une volée de canon l'emporta en même temps, et vengea ainsi l'injure faite à ce grand martyr. En entrant dans cette église, on est ravi de n'y voir rien que de beau et de riant; elle est percée de tout côté avec tant d'art et de bonheur qu'il n'y en a point de mieux éclairée dans tout le reste de la France, et peu qui le soient si bien. Sa longueur est de cent quatre pas, sa largeur est de trente-neuf; sa hauteur est proportionnée à l'une et à l'autre. Sa voûte, autrefois azurée et semée partout d'étoiles d'or, est supportée par quarante-huit colonnes, dont vingt-quatre sont engagées dans la muraille; elle est environnée de hautes galeries qui ont leur vue par plusieurs fenêtres sur le chœur et sur la nef. La tribune du chœur sur laquelle est exposé le sacré signe de notre rédemption, est en partie d'une pierre fort belle, et si polie que le cristal ne l'est guère mieux. Les armes de la maison de Villars et de celle de Maugiron y témoignent que c'est par leurs bienfaits qu'elle a été relevée de ses ruines, et remise en l'état où elle paraît présentement. »

Telle est la description que donne de la cathédrale Saint-Maurice l'historien Chorier, description naïve, intéressante, et tellement exacte que nous avons cru devoir la faire connaître dans son entier. De nos jours, on disserte beaucoup sur l'antiquité des monuments religieux, on se lamente sur leur dégradation, on s'efforce en vain de verser quelques larmes sur leurs ruines, on se frotte les yeux pour avoir l'air de pleurer; eh bien! il y a je ne sais quoi d'ennuyeux dans les mille récits qu'on publie, je ne sais quoi de sec, d'aride, même dans les accents de la douleur; rien ne remue plus nos entrailles; nous n'avons plus cette simplicité de langage des vieux écrivains, cette chaleur de style, résultat de leur vif enthousiasme, de leur admiration sincère. C'est que, semblable au vent du désert qui porte ses ravages au milieu des moissons, brûle et détruit les champs fertiles, le souffle de l'indifférence a passé sur nos cœurs et les a desséchés; il n'y a plus pour nous de douces émotions, de croyances pieuses et consolatrices. Laissons donc le privilége de nous instruire et de nous égayer aux annalistes des temps qui ne sont plus. « A Saint-Maurice, continue le bon Chorier, le service divin est célébré avec tant de piété, tant d'assiduité, et, ce qui est l'âme de l'une et de l'autre, avec tant d'ordre, qu'on y voit bien clairement des marques de cette ancienne vertu qui l'a rendue si illustre par toute la chrétienté. Il n'est presque point d'heure du jour que les louanges de Dieu n'y soient chantées. Les portes de l'orient, comme parlent les poètes, ne son pas sitôt ouvertes à la lumière, que la bouche de ce clergé l'est aux prières et à la psalmodie. Ce n'est pas que l'ignorance et la simplicité des derniers siècles n'aient fait naître quelques coutumes qui pouvaient souffrir de justes répréhensions, parce qu'elles ressemblaient n'être pas assez conformes à la bienséance; mais ce siècle plus éclairé les a condamnées, et les bonnes mœurs n'ont pu souffrir de mauvaises

coutumes. Je parle de cette pompe ridicule des Noircis, qui est presque la seule que l'on pourrait tourner à blâme à nos pères qui l'ont si long-temps approuvée, et de certaines solennités trop gaies le jour des Merveilles, qui ne consistaient qu'à l'obligation qu'avait le clergé de cette ville, de se promener presque tout le jour sur le Rhône, dans des bateaux couverts de rameaux épais. Les Noircis étaient un divertissement peu honnête. Quatre hommes nus, nommés par l'archevêque de Vienne, par le chapitre de Saint-Maurice, par l'abbé de Saint-Pierre, et par celui de Saint-André, couraient dans les rues comme les Lupercaux faisaient à Rome. L'archevêque leur donnait un roi ; l'abbesse de Saint-André une reine, et l'Hôtel-Dieu un homme habillé en ermite, que l'on faisait passer pour saint Paul. Il montait à cheval comme les autres, mais mieux pourvu, car il avait une bouteille de vin pendue à son côté, un bon pain blanc et un jambon, et devant lui une jarre remplie de cendre dont il jetait à pleines mains sur la tête des habitants. Cette extravagance n'est plus en usage, de même que la fête des Merveilles, réjouissance publique qui n'avait rien de si étrange, mais qui ne répondait point à la dignité des solennités chrétiennes et à la gravité de notre auguste religion. »

Les choses sacrées, aussi bien que les profanes, obéissent à la loi du temps, et ne sont pas sujettes à des révolutions moins nombreuses. L'église Saint-Maurice n'a pas toujours été la même ; à diverses époques elle a subi des changements. Primitivement dédiée aux Machabées, disent les légendes, elle occupait la place où est maintenant la chapelle de Maguelonne. Au huitième siècle, l'archevêque Edoalde consacra le bâtiment à saint Maurice, après l'avoir fait rebâtir pour le rendre plus digne des reliques du saint martyr qu'il y déposa. Bientôt, le chapitre en assemblée solennelle, décida qu'il fallait reconstruire la métropole sur un plus vaste plan. « Et ce conseil a été suivi d'une si heureuse issue, s'écrie encore Chorier, qu'il ne faut pas douter que Dieu l'ait inspiré aux successeurs d'Edoalde. Thibaut, prélat de grande naissance et de grande vertu, conduisit cet ouvrage à ce point de grandeur qui le rendit dès-lors un sujet d'admiration pour les peuples. Soit qu'il fût arrivé à ce riche édifice quelque ruine qui lui eût ôté ce qu'il avait de plus digne, soit qu'on voulût lui ajouter plus de richesses qu'il n'en avait, l'archevêque de Burnin surpassa par ses soins tous ceux de ses prédécesseurs ; il la rendit plus magnifique. Toutefois, la dernière main n'y fut mise que l'an 1515, sous l'archevêque Pierre Palmier ; ce bonheur était réservé à son siècle, et nous en sommes redevables à la prudence et à la libéralité de ce grand prélat. Mais si ç'a été un bonheur à ce siècle d'achever ce que neuf autres se croyaient assez heureux d'avoir commencé, ne lui est-ce pas aussi un blâme de l'avoir vu près de sa ruine ? Cinquante-deux ans après que cette belle église eut reçu sa dernière perfection, elle fut sur le point de recevoir sa dernière désolation. Le baron des Adrets, s'étant mis à la tête de certaines troupes rebelles se rendit maître de la ville par l'intelligence qu'il eut avec quelques-uns de ses habitants ; ce fut d'après son ordre que cette église fut dépouillée de tous ses ornements, que son portail fut brisé, que sa voûte fut offensée, le couvert presque entièrement abattu, et que l'on commença même à couper les piliers, afin que leur chute entraînât avec elle ce grand vaisseau. » Dans cette immense église, où l'on compte jusqu'à vingt-quatre chapelles, on voit un magnifique bénitier de marbre venu d'un temple antique ; autour du chœur règne une frise, composée alternativement de feuillages, de têtes d'hommes et d'animaux. Derrière l'autel, formé d'une belle colonne trouvée dans les environs, la chaire archiépiscopale est adossée au mur ; plusieurs fresques représentant divers sujets de l'Ancien et du Nouveau-Testament sont dégradés, mais huit vitraux subsistent encore, dans tout l'éclat de leurs vives couleurs.

Au temps de sa puissance et de sa gloire, la ville de Vienne s'étendait de plus de 1,300 mètres le long du Rhône. Ses murs, flanqués de tours arrondies, avaient dix-huit pieds d'épaisseur, et renfermaient cinq montagnes connues sous le nom de Mont-Salomon, Mont-Arnold, Mont-Quirinal, Mont-Capron et Mont-Pipet. A peu de distance de la cime du Mont-Pipet, se trouve un arc de triomphe, ouvrage admirable des Romains ; on découvre chaque jour, et dans un état parfait de conservation, des restes d'aquéducs qui ont plusieurs lieues de longueur. « Sur un petit rocher qui regarde le Rhône, écrit Chorier, sont trois creux ronds que la nature seule a formés, quoiqu'il semble d'abord que l'art y a travaillé après elle ; on assure qu'ils étaient fréquentés autrefois par les fées, qui les remplissaient d'eau quand il leur plaisait, et qu'elles y venaient prendre souvent le plaisir du bain. Je ne dirai pas quelle créance doit être ajoutée à ce conte qui le dit assez lui-même, sans que je lui prête mes réflexions. » Ce même savant Chorier, esprit éminent, d'une érudition immense, critique souvent judicieux, et qui a plusieurs fois combattu la crédulité de ses contemporains, n'est pas entièrement dégagé de toute croyance superstitieuse, de toute foi dans les prodiges, à en juger par le fait suivant qu'il rapporte avec sa gravité habituelle. Il s'agit de l'écroulement du pont de pierre jeté sur le Rhône pour lier Vienne à Sainte-Colombe. « Cet accident vraiment étrange, s'écrie-t-il, arriva entre les dix à onze heures du matin, y ayant eu quelque intervalle entre la chute de l'arc qui tomba le premier et celle des autres qui le suivirent. Il fut précédé et accompagné de quelques phénomènes qui causèrent beaucoup d'étonnement et beaucoup d'admiration. On entendit courir et hennir des chevaux invisibles sur ce pont, la nuit avant qu'il fût renversé ; on ouït sur le minuit des murmures, des voix et des gémissements étranges ; on vit un taureau d'une grosseur surprenante, qui fit plusieurs tours à travers la place Sainte-Colombe, et qui disparut dans les airs ; des cloches sonnèrent d'elles-mêmes. On remarqua surtout que la croix de pierre ayant suivi la chute de l'arc sur lequel elle était dressée, demeura quelque temps sur l'eau et presque suspendue, comme si elle eût refusé de subir la destinée de ce pont, et de s'engloutir avec lui. » Cette dernière phrase est une pieuse image ; nous lui accordons toute confiance, afin de pouvoir douter plus à l'aise de l'apparition des chevaux invisibles qui hennissent, et de l'énorme taureau qui s'envole. Le bon Chorier nous donne pourtant cette nouvelle comme

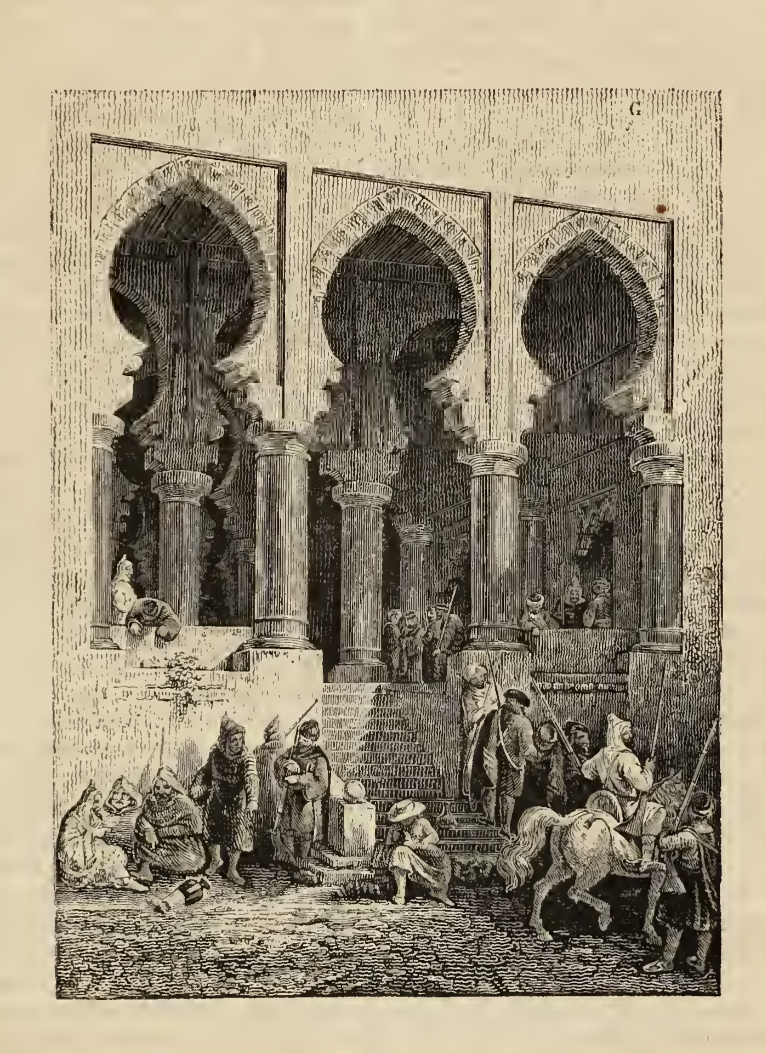
chose véridique. Un de ses amis la lui avait racontée, et il l'inscrivit sur ses tablettes. Peut-être Chorier, intelligence très supérieure, n'y croyait-il pas lui-même, mais il y a dans l'esprit humain une irrésistible tendance pour le merveilleux; on aime à narrer les aventures bizarres, à mêler des circonstances surnaturelles à un événement vulgaire. La simple chute d'un pont n'eût pas assez frappé les esprits, c'eût été un malheur comme un autre; en y ajoutant des détails fantastiques, les bons bourgeois purent en faire le sujet de plus d'une soirée d'hiver, lorsque la famille, assise sous le large foyer de la demeure paternelle, écoutait en silence les belles histoires de revenants.

A. Mazuy.

## LE MAROC. — TANGER.

### VESTIBULE DE LA TRÉSORERIE DANS LA CITADELLE DE TANGER.

L'aspect de Tanger, vu de la mer, est bien celui d'une ville moresque; des maisons blanches jetées pêle-mêle sur la crête et aux flancs d'une colline; un minaret luisant et carré; des murailles crénelées, des canons de fer entre les créneaux, des turbans par-dessus les canons; un drapeau rouge, une plage aride et déserte, une mer magnifique, voilà le tableau. Mais quelque chose en détruit l'originalité; ce sont les palais des consuls européens qui écrasent de leur luxe la ville africaine; celui d'Espagne, entre autres,



Trésorerie à Tanger. Voir 3e volume, page 410. )

a l'air d'une forteresse, et domine tout ce qui l'entoure. Si Tanger n'est plus un préside européen, il l'a été jusque vers la fin du dix-septième siècle, époque où il fut abandonné par les Anglais qui le tenaient des Portugais. Ils eurent soin, en se retirant, de ruiner le môle, qui depuis n'a jamais été relevé, ce qui rend le mouillage peu sûr contre les vents d'ouest. Protégé de l'autre côté par la pointe de Malabatte, en arabe *Ras-el-Menar* (cap du Phare), il l'est beaucoup plus contre les vents moins dangereux de l'est. Au départ des Anglais, Tanger rentra sous l'obéissance des sultans de Maroc, et y est resté. C'est une ville de neuf à dix mille habitants, dont un cinquième à peu près est composé de juifs.

La première chose qui frappe l'œil européen, dans une ville arabe, c'est le costume. Celui de Maroc est pittoresque, mais simple, et en cela il diffère de celui des Algériens qui est riche et somptueux. Les Maures occidentaux sont restés plus près de l'antique simplicité; ils ne portent sur eux ni or, ni

pierres précieuses. La pièce principale et vraiment originale du costume marocain, celle qui lui imprime son caractère particulier, est le haïk, longue robe de laine blanche, très ample, qui enveloppe tout le corps. Le haïk est fait d'une étoffe souple qui suit les mouvements sans les gêner. La chose qui frappe le plus après le costume, c'est le silence. Il est tel qu'on se croirait au village; encore le village a-t-il sa cloche, la ville musulmane n'en a point. De deux heures en deux heures le mudzin monte sur le minaret; il arbore un étendard blanc, et appelle le peuple à la prière d'une voix monotone et chevrotante. On ne peut rien entendre de plus triste que cette voix, surtout la nuit. Tanger n'a qu'une mosquée un peu apparente qui est surmontée d'un haut minaret carré, recouvert de briques vertes qu'on voit reluire au soleil. La mosquée n'a pas de porte. Les croyants y pénètrent à toute heure du jour et de la nuit, en laissant leurs babouches à l'entrée.

La seule partie de Tanger qui ait du caractère, est la citadelle ou kasba, bâtie au sommet d'une colline, et qui domine la cité. Nous donnons aujourd'hui une vue du vestibule de la Trésorerie. On monte à la kasba par un rude sentier en zig-zag; une des portes est tournée vers la campagne. Cette citadelle a pu être forte autrefois; les bâtiments sont maintenant tout-à-fait délaissés et tombent en ruines. Malgré son état de dégradation, c'est un monument d'architecture moresque à étudier. On aurait de la peine à y reconnaître un plan, il y règne une confusion complète; donjon, murs, parapets, tout semble avoir été bâti au hasard; c'est un grand pêle-mêle où l'œil se perd. On pénètre dans l'intérieur par un couloir oblique et obscur; on entre dans une première cour ornée de colonnes évidemment romaines, et sur laquelle s'ouvrent plusieurs appartements dans le style de l'Alhambra de Grenade, et surtout de l'Alcazar de Séville, mais bien moins spacieux et moins ornés. Les plafonds, qui sont concaves et sculptés en bois avec une délicatesse extrême, sont encore admirables, quoiqu'à moitié tombés; le temps achèvera bientôt d'en consumer les dorures; les lambris étaient tapissés d'arabesques peintes, mais on a tout passé à la chaux; les arabesques mêmes ont beaucoup souffert, le mur est lisse en plus d'un endroit. Les portes qui ont été sculptées avec le même art que les plafonds, sont vermoulues; du reste, il n'y a rien à fermer, car les appartements sont abandonnés aux hirondelles et aux palombes; quand on y entre, elles s'envolent par nuées. Les cours sont pavées de dalles de pierre, quelques-unes avec assez de goût. Un escalier dégradé, comme tout le reste, mène aux terrasses supérieures. L'ascension est difficile, mais on est dédommagé de sa peine en atteignant le faîte, par l'air pur qu'on y respire et le vaste horizon qu'on a sous les yeux. Ces terrasses, dont quelques-unes ne sont pas sans élégance, ne forment point une plateforme unie, mais sont échelonnées en gradins inégaux et séparées par les cours intérieures.

« Du château, écrit M. Ch. Didier, on domine toute la ville; on aperçoit de là un quartier qui est le plus misérable de Tanger; il n'y a pas même de maisons, mais des huttes de roseaux recouvertes de boue en guise de ciment. C'est comme un village au milieu de la cité. Vue ainsi de haut, la ville est pittoresque, le rapprochement des maisons moresques et des palais consulaires, forme un contraste piquant, et quand les pavillons flottent en l'air, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ondoient au soleil. Les consuls sont fort jaloux de leur droit de bannière, c'est à qu élèvera le plus la sienne, et les deux puissances, encore aujourd'hui tributaires de Maroc, la Suède et le Danemarck, ne sont pas sur ce point les moins susceptibles et les moins fastueuses. La mer ajoute à la beauté du coup-d'œil; cette mer, la plus belle, la plus poétique du monde, est le détroit de Gibraltar. Ce n'est plus la Méditerranée, ce n'est pas encore l'Océan; déjà c'est la grâce de l'un, son azur limpide et argenté; c'est la majesté de l'autre, ses longues lames et ses grands coups de vent. La vue de terre a aussi ses prestiges; la campagne de Tanger est riante, sinon grandiose. Les jardins des consuls, situés autour et très près de la ville, l'environnent d'une ceinture de verdure fraîche et parfumée; mais la végétation n'est guère plus africaine sur cette rive que sur l'autre; on n'y voit pas un seul palmier. A quelques milles de la cité, en allant au cap Malabatte, est une ruine romaine qu'on appelle le vieux Tanger, mais qui n'est autre chose qu'une ancienne station ou un chantier de galères; les Maures en avaient fait une batterie qui commandait la baie, et qui est aujourd'hui réduite à un canon sans affût. L'ancienne Tingis, capitale de la Tingitane, occupait le même site que le moderne Tanger; seulement le sol paraît s'être élevé, soit par l'entassement des décombres, soit par l'effet de quelque tremblement de terre; on y découvre de temps en temps des antiquités romaines. Ainsi les nations se superposent, et le croissant brille à ce même soleil où brillaient les aigles des légions de Rome; là où s'abritaient les galères de la république, le pêcheur maure vient amarrer son frêle canot. Il est à remarquer que ces terres barbares n'ont pas d'originalité historique; labourées par la conquête et dévouées à un esclavage éternel, elles n'ont aucun souvenir qui leur soit propre. »

Au pied des murs de Tanger, du côté de la campagne, et à la porte même de la ville, est une place toute creusée de *matamores*, fosses profondes et circulaires où l'on conserve le blé, ainsi que cela se pratique en beaucoup d'endroits. Le sol résonne, et même quelquefois s'enfonce sous le pied des chevaux, et comme on ne se hâte pas de refermer les trous, on risque la nuit, de disparaître sous terre. C'est sur cette place que se tient deux fois la semaine, le mardi et le jeudi, le marché, coup-d'œil pittoresque qui mérite qu'on s'y arrête. On ne vend rien là de bien précieux, mais on y vend de tout, et l'on peut y prendre une assez juste idée de l'industrie et de la civilisation indigènes. Il y règne moins de confusion qu'on ne pourrait croire. Les diverses denrées sont rangées par ordre, et l'on circule d'un point à l'autre sans difficulté; des soldats armés de fusils ou de bâtons, vont de groupe en groupe, et un officier spécial préside à la cérémonie. Tout individu qui enfreint les ordonnances de la police, est immédiatement châtié, de même que ceux qui trompent sur les poids et mesures, sur le prix et la qualité des marchandises. Cette justice économique a ses avantages si elle a ses abus; c'est peut-être la seule qui convienne à ce peuple barbare. La place du marché

est dominée par une colline au sommet de laquelle est une mosquée ouverte et sans toit, c'est-à-dire, quatre murs blancs. C'est là qu'on célèbre la fête du Mouton. Au mois de mai de chaque année, on égorge un mouton devant la mosquée ; un des assistants, celui d'ordinaire qui a les meilleures jambes, charge sur son cou l'animal saignant, mais vivant encore, et se met à courir avec son fardeau du côté de la ville ; il y entre, courant toujours, et s'il arrive à la grande mosquée avant que l'animal moribond ait rendu le dernier soupir, c'est un signe que l'année sera féconde et les récoltes abondantes. Si au contraire l'animal meurt en route, c'est un présage de stérilité, et l'on voit aussitôt la population pousser des cris et des gémissements sur les calamités futures. Non loin de la mosquée, est le tombeau d'un santon ombragé de son drapeau rouge ; c'est un lieu de sureté pour les malfaiteurs, ils y trouvent la sainte protection du droit d'asile ; une fois là, ils sont inviolables ; nulle force humaine, pas même l'iman suprême, ne pourrait les arracher de ce lieu sacré.

Au-dessus de la place du marché, et au penchant supérieur de la colline, est le cimetière maure. Rien de plus simple, pas une inscription, pas un ornement ; nulle part la mort n'a de temple plus austère. De petits murs, d'un ou deux pieds de haut, marquent seuls les divisions, et de longues herbes y croissent en toute liberté. Il est entièrement ouvert comme les mosquées et les tombeaux des santons. Tous les vendredis (c'est le dimanche des Maures), les femmes sortent de la ville et gravissant lentement la colline, elles vont visiter les tombeaux. Enveloppées du grand haïk blanc, elles errent en silence au milieu de la verdure ; on les prendrait elles-mêmes pour les ombres qu'elles viennent pleurer ou consoler. Les hommes respectent ces pèlerinages du sépulcre, et ils se tiennent tout le jour éloignés de l'asile funéraire. C'est peut-être la seule heure de liberté dont jouissent les Mauresques. Le moment est bon pour les voir, car elles ne se cachent pas des chrétiens quand elles sont sûres de n'être pas aperçues des Maures. Le cimetière des juifs est de l'autre côté de la place, au pied même de la muraille, entre la porte du marché et celle des tanneurs qui mène à la plage. Plus simple encore que celui des musulmans, il est ouvert comme le leur, et exposé à tous leurs outrages. Les femmes maures ne manquent jamais de se détourner en passant, afin de venir souiller les tombes des mécréants ; c'est chez elles une affaire de dévotion, et presque un article de foi. Ainsi le fanatisme poursuit jusque dans son dernier asile le peuple infortuné d'Israël.

---

## A NOS LECTEURS.

D'après les bienveillantes observations qui nous ont été adressées par plusieurs de nos Abonnés, observations conformes à nos sentiments et dont nous apprécions la portée, nous nous faisons un devoir de prévenir nos lecteurs que le personnel de rédaction du *Magasin Universel* n'est point changé, comme on a paru le croire. Si quelques lignes peu en harmonie avec la rédaction habituelle du *Magasin Universel* ont trouvé récemment place dans ses colonnes, ce n'est point la faute du Directeur que des affaires appelaient en pays étranger, mais d'écrivains qui, ayant pris sous leur responsabilité leurs propres œuvres, se sont laissé entraîner à de certaines phrases contraires à l'esprit du *Magasin Universel*. Du reste, nous déclarons formellement que nous n'avons jamais eu un seul instant la pensée de dévier de la ligne que le *Magasin Universel* a suivie jusqu'à ce jour.

---

## LE TOMBEAU D'AARON ET LA VISION D'EBN-HEBER.

Lorsque vous avez traversé la longue plaine sablonneuse d'Ouadi-Araba qui semble avoir été le lit primitif du Jourdain, avant l'éruption volcanique qui donna naissance au bassin actuel de la Mer Morte, un magnifique tableau se présente à votre vue. A l'orient, vous apercevez l'Ouadi-Gebb, vallée qui mène de Gaza à Petra ; à gauche, au milieu d'un petit vallon, s'élève un rocher isolé, surmonté d'un tombeau, c'est El-Aase ; plus à droite des rocs, présentant mille formes, toutes plus hardies et plus majestueuses les unes que les autres, semblent former comme une première ligne de fortifications aux abords de Petra. Enfin, à l'est de cette vaste chaîne rocheuse, qu'il domine de plusieurs centaines de pieds, le mont Hor se dresse dans les airs, surmonté d'un monument tumulaire. Ce monument, la tradition du pays veut que ce soit le tombeau d'Aaron, du frère de Moïse, qui, au dire des livres saints, fut enterré dans ces lieux. Les cendres du prophète Aaron, tel est le nom que lui donnent les musulmans, déposées dans le flanc de cette montagne, sans doute aussi l'aspect imposant de cette contrée, ont donné naissance dans le pays à de nombreux contes et légendes que colportent de bons pèlerins qui traversent cette terre sacrée. Aaron a fait, dit-on, dans l'Arabie-Pétrée, de fréquentes apparitions : il s'est montré dans toute sa puissance aux timides chameliers du Sinaï ; aussi son nom est-il craint et vénéré partout, comme celui du roi invisible de ces vallées.

Nous ne rapporterons pas toutes ces fables sorties du cerveau des peuplades simples et crédules du désert ; nous dirons cependant quelques mots d'une légende assez accréditée et qui n'est pas dépourvue de tout intérêt.

Sans doute que vous aurez entendu parler de ce fameux couvent de Sainte-Catherine (1), bâti sur le Sinaï au temps de Justinien, et dans lequel les voyageurs ne sont introduits que par le moyen de grands paniers ; il n'est presque aucun Européen qui n'ait parcouru cette partie de l'Arabie, sans avoir été rendre visite aux bons pères. Près de là, sur la route qui mène à Suez, est un grand rocher, le Djebel-el-Mokateb, couvert d'inscriptions hiéroglyphiques. Une juive, nommée Sara, y fut prise par les douleurs

(1) Voyez la gravure du 3e volume, page 104.

de l'enfantement, elle mit au monde un fils et l'appela Heber-el-Mokateb, du nom du lieu où il avait reçu le jour. Le jeune Israélite ayant perdu sa mère de bonne heure, fut recueilli par une famille nomade arabe; il y reçut le surnom d'Ebn-Heber, et il montra les plus heureuses dispositions. Élevé dans la religion musulmane par ses parents adoptifs, à quinze ans il possédait déjà tout le Coran par cœur, et il en observait rigoureusement les préceptes. Cependant Ebn-Heber n'ignorait pas qu'il n'était point instruit dans la foi de ses pères, il savait qu'il descendait d'Isaac et non d'Ismaël, et à cette pensée, son âme se remplissait d'amertume. Mais comment se procurer le livre de sa véritable loi, loin comme il était de toute cité habitée par quelques-uns de ses pères instruits? Et puis il n'avait point appris la langue de David et de Salomon, comment pourrait-il comprendre les sages paroles que Dieu avait dites aux hommes par leur bouche? En ce temps-là, ses parents étaient venus dresser leurs tentes au pied même de la montagne, au sommet de laquelle est le tombeau du prophête. « : Mon fils, dit Ahmed à Ebn-Heber, Ahmed était le chef de la famille, tu aperçois au haut de ce roc ces pierres, c'est là qu'est enterré un grand prophête, Ismaël et Israël le vénèrent également, c'est le tombeau d'Aaron, frère de Moïse, qui donna la loi à tes pères. » Aaron, Aaron, répéta le fils de Sara, et il poussa un profond soupir, car il se disait au fond de son cœur : « Dieu n'a pas permis que je connusse les ordres qu'il a donnés à son peuple, il m'a rendu ainsi indigne de visiter ce tombeau. » Malgré ces réflexions, le jeune homme ne put résister au désir d'aller adorer les cendres d'un des plus illustres de ses aïeux, et s'échappant la nuit de la tente d'Ahmed, il gravit la montagne. À peine fut-il arrivé au sommet, qu'il se trouva saisi comme d'un enthousiasme impossible à décrire. Tout était changé à ses yeux; le ciel à la voûte duquel brillaient tout-à-l'heure quelques étoiles éparses, s'était illuminé d'un éclat que ses yeux pouvaient à peine supporter; il aperçut la vallée à ses pieds, il la trouva remplie d'une foule immense, et ces hommes l'appelaient leur frère. Alors Ebn-Heber tomba le visage contre terre; puis soudain se montra à lui un homme revêtu des habits pontificaux, et cet homme lui dit, dans une langue qui n'était point celle du désert, et qu'il fut tout étonné de comprendre : Je suis Eléazar, c'est ici qu'est enterré Aaron, mon père, ainsi qu'il est écrit au livre des Nombres; il a reconnu sur ton front la marque du sang de l'agneau pascal, et il t'a appelé auprès de lui. Alors, Ebn-Heber se releva, et il trouva à ses pieds le livre de la loi, et en l'ouvrant il le comprit parfaitement, sans qu'il eût même jamais appris les caractères avec lesquels il était écrit, et il redescendit du mont Hor, où il retrouva sa famille encore plongée dans le sommeil. Depuis ce moment, Ebn-Heber quitta les tentes d'Ahmed, il alla s'établir près de Damas, et ayant pris une épouse de sa nation, il devint le père d'une nombreuse postérité qui subsiste encore aujourd'hui, et n'a cessé de pratiquer toutes les vertus dont son ancêtre lui avait donné l'exemple.

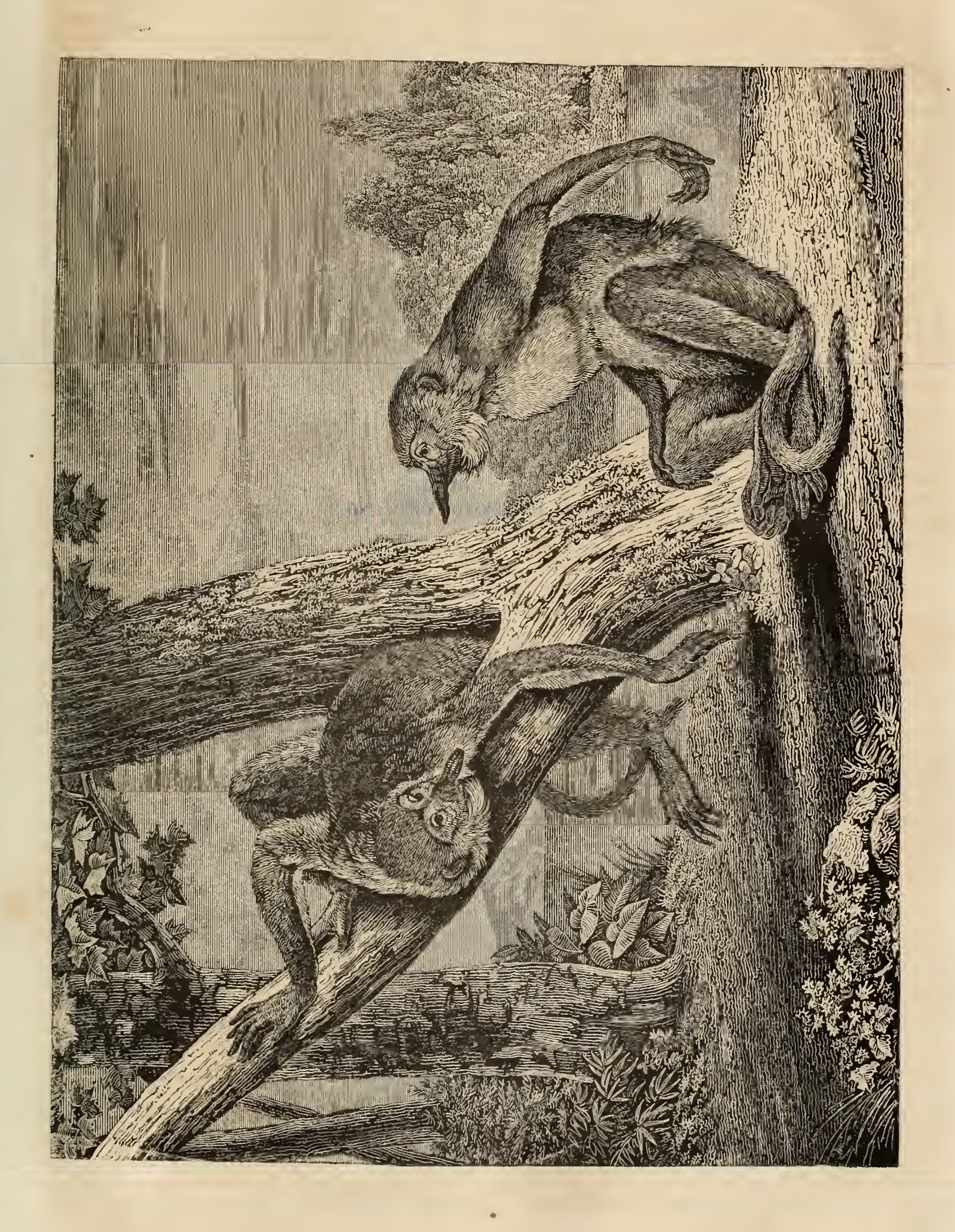
Quoiqu'il en soit, de toutes ces traditions orientales, aucune preuve historique n'établit rigoureusement que la construction tumulaire, observée sur la cime du mont Hor, soit réellement la sépulture d'Aaron. La contrée fourmille de monuments de ce genre, au nombre desquels nous citerons le fameux Khashé-Pharaon ou trésor de Pharaon, si élégamment taillé dans le roc, et le tombeau gigantesque d'El Deir; leur histoire est aujourd'hui inconnue, si l'on rejette toutes les fables dont ils sont devenus le sujet, et nous, hommes éclairés, nous devons attendre d'autres récits que ceux d'Ebn-Heber pour croire à l'existence du tombeau d'Aaron.

A. Maury.




( Tombeau d'Aaron. )

## LE NASIQUE.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LE NASIQUE.

J'entrai un matin chez mon ami D... que je n'avais pas vu depuis plusieurs années. Son goût pour les voyages l'avait éloigné de Paris dans l'instant même où notre intimité commençait, et je l'avais beaucoup regretté. Enchanté de son retour, je pénétrai sans autre cérémonie dans son cabinet, et le trouvai occupé à mettre en ordre ses *impressions de voyage*, éparses sur des feuilles volantes. Avec son approbation je mis une de ses impressions dans ma poche, et la voici :

« J'étais en Cochinchine : c'était le 29 juin 1834. La matinée était superbe, et je sortis de la cabane où j'avais reçu l'hospitalité, pour aller me promener sur les bords de la rivière de Peckty, à peu de distance de son embouchure dans un grand lac. Une belle forêt s'étendait jusque sur le rivage, et le vent du matin qui agitait mollement le feuillage, portait dans mes sens une fraîcheur délicieuse. Plongé dans de douces rêveries qui me rappelaient ma patrie, je me proposais de prolonger ma promenade, lorsqu'un cri singulier, partant d'un bosquet de bambous, vint m'arracher à mes méditations. Il me semblait qu'une voix colère et criarde répétait avec une affectation menaçante le mot *ka-hau, ka-hau*, dont je ne comprenais pas la signification, mais que je crus appartenir à la langue du pays.

A peine ce cri eut-il retenti, que mille autres lui répondirent de toutes les parties de la forêt, et je les entendais distinctement s'approcher de moi. Cependant j'avais beau porter mes yeux dans tous les chemins et les sentiers que les habitants avaient tracés dans le bois, j'avais beau les jeter autour de moi dans l'immense clairière où je me trouvais, je ne voyais rien, et toujours ce cri alarmant de *ka-hau* venait frapper mon oreille.

Je commençais à m'inquiéter sérieusement, et déjà je pensais me retirer au plus vite, lorsque je vis un être des plus singuliers sortir du fourré et s'approcher jusqu'à trente pas de moi en gambadant et gesticulant de la manière la plus extraordinaire et la plus bizarre. Il joignait à toute la vivacité et la pétulance d'un enfant, la mine rechignée et le dos voûté d'un petit vieillard. Sa taille grêle ne dépassait pas trois pieds et demi ; ses bras étaient longs et maigres, ses genoux à demi-ployés, et ses yeux d'une vivacité étrange. Tout son corps était couvert de poils fauves teints de roussâtre, une longue barbe grise lui pendait au menton, et une grande queue traînante balayait la poussière derrière lui ; mais ce qu'il avait de plus extraordinaire, ce qu'on ne pouvait regarder sans envie de rire ou sans frayeur, c'était son nez. Figurez-vous le nez le plus ridicule qu'on puisse imaginer, sans en excepter même ceux de Tangut, de la princesse au pied de nez, et du chevalier qui fit une si belle peur à Sancho. Ce nez était noir comme un charbon, long de près de six pouces, en forme de spatule échancrée, et placé de manière à ôter à l'être mystérieux qui le portait, toute possibilité de pouvoir saisir quelque chose avec sa bouche.

Quand je fus un peu remis de mon étonnement, je reconnus que j'avais devant moi l'espèce de singe que Cuvier nomme NASIQUE (*simia nasica*, SCHR.), mais que les naturels du pays où j'étais nomment *kahau*, à cause de son cri. Il appartient à la famille des guenons ou singes à queue. Il a dans la bouche deux grandes poches, une à chaque joue, dans lesquelles il conserve les fruits qu'il n'a pas le temps de manger ; ses fesses sont calleuses, sa dernière dent molaire d'en bas a quatre turbercules ; en un mot, il a tous les caractères des autres guenons, au nez près.

Pendant que, revenu de ma première inquiétude, j'examinais ce bizarre animal, il continuait à gesticuler en me regardant, comme s'il eût voulu lier avec moi une conversation par signes, toujours en répétant son cri de *ka-hau*. Soit que ses gestes manquassent d'expression, ou que je n'eusse pas assez d'intelligence pour le comprendre, ce qui pourrait bien être, il est certain que je ne devinai pas du tout ses intentions.

Mais il n'en fut pas de même pour une cinquantaine de ses camarades qui sortirent les uns après les autres de la forêt, et qui vinrent s'asseoir autour de lui sans paraître très inquiets de ma présence. Il est vrai de dire que, pour observer leurs petites manœuvres sans les effrayer, j'avais eu la précaution de me retirer à une centaine de pas environ. Le premier paraissait parmi eux comme un orateur, qui, au milieu d'une assemblée politique, cherche par une éloquence accompagnée de gestes énergiques, à faire partager ses opinions à son auditoire, ou tout au moins à un chef guerrier haranguant sa troupe pour l'engager à une expédition périlleuse. Les autres l'écoutaient avec la plus grande attention, du moins si j'en juge par leur immobilité et leur silence.

Le conseil dura environ dix minutes, après quoi l'orateur se leva, se dirigeant vers une petite colline boisée que j'apercevais à cinq ou six cents pas de là, près du rivage du lac, et toute la troupe le suivit en silence. J'en fis autant pour voir ce que tout cela deviendrait, car je ne pouvais pas douter qu'il n'y eût entre eux un projet arrêté, surtout quand je les voyais se glisser avec précaution à travers les broussailles, comme s'ils eussent craint d'être surpris.

Parvenu au sommet de la colline, je crus deviner leur intention, car j'aperçus, derrière la modeste maison d'un pêcheur, un jardin assez grand, planté de plusieurs espèces d'arbres tous chargés de fruits ; mais il était entouré d'un mur assez haut, et je pensai que mes maraudeurs auraient de la peine à le franchir. Arrivés aux environs du jardin, ils se dispersèrent, et quelques-uns, comme pour reconnaître la place, grimpèrent sur des arbres élevés, tandis que d'autres s'approchaient en tapinois des fortifications. Le chef, que je n'avais guère perdu de vue, et qui d'ailleurs était très reconnaissable à sa taille un peu plus grande que celle des autres, se hasarda de grimper le premier à la muraille, ce qu'il fit avec beaucoup d'agilité et d'adresse ; mais avant de la franchir, il s'arrêta quand il fut en haut, et plusieurs fois éleva doucement sa tête au-dessus du chaperon pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'ennemi de l'autre côté. Pleinement rassuré, il s'élança dans le jardin, en prononçant à demi-voix le mot que je crois unique dans la langue des nasiques, *ka-hau, ka-hau*. Dans le même instant, tous ses camarades se précipitèrent à sa suite sans précaution. Le jardin fut complètement envahi, et le pillage commença de tous côtés. Les ignames,

les bananes, les dattes et vingt autres sortes de fruits tombaient sur la terre dru comme de la grêle, et pendant que des brigands les arrachaient et les jetaient de dessus les arbres, d'autres les ramassaient à la hâte et les lançaient par-dessus le mur, pour les reprendre en fuyant. Néanmoins, je remarquai que tous, avant de transporter leurs larcins, commençaient par s'en remplir les abajoues, au point que leurs joues en paraissaient prodigieusement enflées, et que leur tête devenait deux fois plus grosse que de coutume.

Lorsqu'une prise était trop volumineuse pour pouvoir être aisément jetée par-dessus la clôture, comme par exemple un melon d'eau, plusieurs nasiques s'échelonnaient en s'accrochant à des treillages, et se la passaient de main en main, comme des maçons qui montent des pierres par une échelle. Enfin, rien n'était amusant comme cette scène de gaspillage, lorsqu'un coup de fusil tiré par le propriétaire sur les voleurs, vint y mettre subitement fin. Tous s'élancèrent hors du clos, mais sans lâcher ce qu'ils tenaient, et ils s'éparpillèrent dans le bois voisin, en grimpant sur les arbres et sautant de branche en branche.

Bientôt ils disparurent tous, et le pauvre pêcheur, arrivé trop tard, ramassa les restes dispersés de leur brigandage.

Je l'abordai, et il me dit que ces maudits animaux lui jouaient souvent le même tour; ainsi qu'aux habitants voisins. « Ils s'assemblent matin et soir sur les branches des grands arbres aux bords des rivières, ajouta-t-il, et ils ne manquent jamais de piller tout ce qu'ils trouvent à leur convenance, si l'on n'exerce pas la plus exacte surveillance. » Il me montra le corps du singe qui avait été tué par son coup de fusil, et je crus le reconnaître pour le chef de la troupe. « En effet, me dit il, c'est lui-même, et je l'ai ajusté de préférence, parce que je sais que lui n'y étant plus, la troupe se dispersera et cessera de faire de pareilles entreprises jusqu'à ce qu'elle en ait reconnu un autre. Je me suis assuré ainsi quelques jours de tranquillité pendant lesquels je puis sans inconvénient me relâcher de ma surveillance. »

Je donnai quelque argent au pauvre pêcheur, en échange de son singe, dont je porterai la peau en Europe. En revenant chez mon hôte, je faisais une réflexion. Chez les animaux sauvages qui vivent en troupe, il y a un chef, et ce chef est le plus hardi et le plus expérimenté de la bande; chez l'homme sauvage, ce poste éminent appartient au guerrier le plus courageux. Dans l'un et l'autre cas, le principal privilége du chef est d'aller le premier aux coups, et quelquefois c'est sa seule prérogative; or, vous savez qu'il n'en est pas de même dans les sociétés civilisées. C'est un caractère spécifique qui mérite d'entrer en compte dans la classification des variétés.

Ici finit la feuille volante des émotions de mon ami D... BOITARD.

---

## TALMA (François-Joseph).

### 1763-1826.

Talma naquit le 15 janvier 1763, à Paris, et non en Flandre, comme l'ont écrit plusieurs biographes; voici ce qu'on lit sur les registres de la paroisse Saint-Nicolas-des-Champs : « Le samedi 15 janvier 1763, a été baptisé François-Joseph Talma, né le même jour, fils de Michel-Joseph Talma, et d'Anne Mignolet son épouse, demeurant rue des Ménestriers. » Les premières années de Talma s'écoulèrent à Londres, où son père était dentiste; à l'âge de neuf ans il revint en France, et après avoir fait de bonnes études, il y exerça la même profession que son père. Des amis du jeune praticien, connaissant sa vocation puissante pour le théâtre, le mirent en rapport avec Molé et mademoiselle Sainval, qui tâchèrent en vain de le détourner de son projet. Talma voulut suivre l'école de déclamation fondée en 1786, et dont Molé, Dugazon et Fleury avaient été nommés professeurs; enfin, le mercredi 21 novembre 1787, il fit ses débuts dans le rôle de *Séïde*, et y obtint, non pas précisément un triomphe, mais un honorable succès.

Pendant les deux années qui précédèrent la révolution française, Talma, qui remplissait au théâtre l'obscur emploi des confidents, étudia son art avec ardeur, et conçut la pensée d'opérer sur la scène cette révolution de costume que les hommes éclairés appelaient de leurs vœux. Laissons Talma lui-même nous expliquer sa pensée : « Lekain, dit-il, avait sans doute remarqué la fidélité du costume comme une chose fort importante; on le voit par les efforts qu'il fit pour le rendre moins ridicule qu'il ne l'était alors. La vérité dans les habits comme dans les décorations augmente l'illusion théâtrale, transporte le spectateur au siècle et au pays où vivent les personnages représentés. Cette fidélité fournit même à l'acteur les moyens de donner une physionomie particulière à chacun de ses rôles; mais une raison bien plus grave encore me fait regarder comme véritablement coupables les acteurs qui négligent cette partie de leur art. Le théâtre doit offrir à la jeunesse, en quelque sorte, un cours d'histoire vivante, et cette négligence ne la dénature-t-elle pas à ses yeux? Je me rappelle très bien que dans mes jeunes années, en lisant l'histoire, mon imagination ne se représentait jamais les princes et les héros que comme je les avais vus au théâtre; je me figurais Bayard, élégamment vêtu d'un habit couleur chamois, sans barbe, poudré, frisé comme un petit maître du dix-huitième siècle; je voyais César serré dans un bel habit de satin rose, la chevelure flottante et réunie sous des nœuds de rubans. Si parfois l'acteur rapprochait son costume des vêtements antiques, il en faisait disparaître la simplicité sous une profusion de broderies ridicules, et je croyais les tissus de velours et de soie aussi communs à Athènes et à Rome qu'à Londres et à Paris. »

Ce fut au commencement de l'année 1789, et dans la tragédie de *Brutus*, où il jouait le rôle de Proculus, que Talma parut pour la première fois avec une véritable toge romaine, et dans toute la sévérité du costume antique. Le rôle n'a pas quinze vers; mais cette heureuse innovation fut applaudie par le public, au grand scandale des comédiens soumis au joug de la routine : « Ah! mon dieu, dit en le voyant mademoiselle Contat, il a l'air d'une statue! » Et ce mot qui avait un sens moqueur dans la bouche de la gracieuse actrice, était le plus bel éloge de

Talma. Voici à ce sujet une anecdote tout-à-fait inédite. Talma exigeait que les acteurs, ses collègues, ceux du moins qui jouaient avec lui dans une même pièce, adoptassent le costume rigoureux de l'époque qu'ils devaient faire revivre aux yeux du public. Un soir, la Comédie française donnait *Britannicus;* les rôles étaient appris, les costumes arrêtés, et Vanhove, chargé de représenter le personnage de Burrhus, s'était drapé avec la longue et majestueuse toge romaine. L'innovation était gênante pour des hommes habitués au pourpoint, aux culottes courtes, et à cet ensemble de vêtements qui dégageaient le corps; aussi le pauvre Vanhove semblait perclus de ses membres, il osait à peine faire un mouvement; tout éploré, il descend au foyer des comédiens : « Talma, s'écrie-t-il, où est Talma ? » Et Talma lui fait signe de s'approcher : « Regarde-moi, continue l'infortuné Vanhove ; j'ai endossé ton costume; mais où diable veux-tu, malheureux, que je mette mon mouchoir et ma tabatière ? » Une explosion de rires accueillit cette belle indignation. « Sois tranquille, mon cher Vanhove, répondit Talma, je ferai coudre à ta robe une petite poche pour les besoins de ton nez. »

Le noviciat de Talma était fini, et il avait depuis six mois pris rang parmi les sociétaires, lorsque Chénier présenta à la Comédie française sa tragédie de *Charles IX*. L'auteur avait offert à Saint-Phal le rôle du monarque, mais Saint-Phal préféra celui de Henri-de-Navarre, et Charles IX fut représenté par Talma. C'est de cette époque, 4 novembre 1789, que date la réputation du grand tragédien ; la scrupuleuse exactitude de son costume, son jeu muet



( Talma. )

surtout, produisirent une impression profonde; le succès de *Charles IX* fut prodigieux. Talma donna bientôt une nouvelle preuve de sa facilité à saisir la physionomie de ses personnages. Il joua le rôle de J.-J. Rousseau dans le *Journaliste des Ombres*, petite pièce destinée à célébrer l'anniversaire de la prise de la Bastille : « Talma, dit le baron de Grimm, qui dans la fameuse tragédie de M. Chénier, avait si bien su composer son visage sur les portraits que nous avons de Charles IX, semble avoir porté cet art plus loin encore dans le rôle de Jean-Jacques. Vous auriez cru voir le citoyen de Genève en personne; cette copie vivante était si vraie qu'on eût presque été tenté de la prendre pour l'original de toutes les autres. »

Nous arrivons à une époque importante de la vie de Talma, époque de troubles, de querelles parmi les comédiens, et dont le résultat fut la désertion de Talma, de Dugazon et de Mme Vestris, qui quittèrent le théâtre du faubourg Saint-Germain pour entrer au théâtre de la rue Richelieu où Monvel s'était déjà engagé. Les représentations de *Charles IX* n'avaient lieu qu'à de rares intervalles ; cette interruption privait Talma du seul rôle dans lequel il pût développer des talents que l'étude perfectionnait chaque jour. Les esprits agités interprétaient d'une manière fâcheuse pour la Comédie française, sa persévérance à ne jouer ni la tragédie de Chénier, ni *Brutus*, ni *la Mort de César*, ni aucun des ouvrages où le mot *liberté* se trouvait répété fréquemment. Il y eut un soir une violente émeute au spectacle; le public appela de ses cris la représentation de *Charles IX;*

un des acteurs répondit qu'il était impossible de jouer cette tragédie, parce que M^me^ Vestris était malade, et que M. Saint-Prix était retenu par un érysipèle à la jambe. Les cris augmentent, les inculpations se succèdent. Aussitôt Talma s'avance : « Messieurs, dit-il, M^me^ Vestris est en effet incommodée, mais je puis vous répondre qu'elle jouera et qu'elle vous donnera cette preuve de son zèle et de son patriotisme. Quant au rôle du cardinal, on le lira. » Le lendemain on joua *Charles IX*, et, à la fin de la représentation, Talma fut obligé de reparaître sur la scène, où l'appelaient à grands cris les nombreux spectateurs. Le tumulte de cette soirée, dans laquelle Danton, qui assistait au spectacle, fut arrêté et conduit à l'Hôtel-de-Ville, jeta dans la société des comédiens un germe de division qu'on ne parvint à étouffer qu'après bien des années.

La carrière théâtrale de Talma ne fut alors qu'une longue suite de succès; l'examen de tous les rôles qu'il a créés nous entraînerait au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites; pouvons-nous d'ailleurs oublier que M^me^ de Staël a tout dit sur ce sujet en quelques pages éloquentes. « Quand il paraît un homme de génie, dit l'auteur de *Corinne*, il atteint presque toujours, dans quelque carrière que ce soit, un degré de perfection sans exemple; car il réunit l'audace qui fait sortir de la route commune, au tact du bon goût qu'il importe tant de conserver lorsque l'originalité du talent n'en souffre pas. Il me semble que Talma peut être cité comme un modèle de hardiesse et de mesure, de naturel et de dignité. Il possède tous les secrets des arts divers; ses attitudes rappellent les belles statues de l'antiquité, son vêtement est drapé comme s'il avait eu le temps de l'arranger dans le plus parfait repos. L'expression de son visage, celle de son regard, doit être l'étude de tous les peintres. Quelquefois il arrive les yeux à demi-ouverts, et tout à coup le sentiment en fait jaillir des rayons de lumière qui semblent éclairer toute la scène. Le son de sa voix ébranle dès qu'il parle, avant que le sens même des paroles qu'il prononce ait excité l'émotion. Lorsque dans la tragédie il s'est trouvé parfois quelques vers descriptifs, il a fait sentir les beautés de ce genre de poésie, comme si Pindare avait récité lui-même ses chants. D'autres ont besoin de temps pour émouvoir, et font bien d'en prendre; mais il y a dans la voix de cet homme je ne sais quelle magie qui, dès les premiers accents, réveille toutes les sympathies du cœur. Le charme de la musique, de la peinture, de la sculpture, de la poésie, et par-dessus tout, du langage de l'âme, voilà ses moyens pour développer dans celui qui l'écoute la puissance des passions généreuses ou terribles. »

C'est en 1795 que de fréquents rapports s'établirent entre le général Bonaparte et Talma. Cette liaison a donné lieu à une foule de contes, répétés par ceux mêmes qui savaient combien ils étaient faux. Jamais Bonaparte ne fut l'obligé de Talma, qui ne lui prêta que des livres, quoi qu'en aient dit certains biographes. Et ce n'est pas seulement au temps de la puissance de Napoléon que Talma cherchait à détruire un bruit ridicule, c'est après sa chute, après sa mort, quand la plupart des hommes qui lui devaient leur fortune, outrageaient sa mémoire. Avons-nous besoin de dire qu'il n'est pas vrai non plus que Napoléon ait pris des leçons de Talma pour porter les insignes de la royauté? Ce qui est exact, c'est qu'à l'époque où le premier consul ceignit la couronne, le grand artiste crut devoir cesser ses visites aux Tuileries où il se rendait ordinairement à l'heure du déjeûner, et qu'il fut appelé par l'ordre de l'empereur à Saint-Cloud, le jour où les autorités venaient le complimenter sur son élévation au trône. Le lendemain d'une représentation de *Britannicus*, à laquelle l'empereur avait assisté, Talma se présente aux Tuileries; Napoléon le reçoit, et parle aussitôt du spectacle de la veille : « Votre jeu muet dans le rôle de Néron, n'indique pas assez le combat d'une mauvaise nature et d'une bonne éducation. Il faut faire moins de gestes; ces natures là ne se répandent pas au-dehors, elles sont plus concentrées. » Ainsi, loin de recevoir des conseils de Talma, l'empereur lui en donnait lui-même. *La Mort de Pompée* fut aussi l'objet des remarques de Napoléon : « Vous ne comprenez pas ce rôle, dit-il un jour à Talma. Vous paraissez convaincu quand vous prononcez ce vers : *Pour moi qui tiens le trône égal à l'infamie.* César ne pense pas un mot de ce qu'il dit; il ne parle ainsi que parce qu'il est entouré des Romains auxquels il a besoin de persuader qu'il a le trône en horreur. Mais il est bien loin de penser que ce trône, qui est déjà l'objet de tous ses vœux, soit une chose méprisable. Il ne faut pas le faire parler en homme convaincu. L'intention contraire doit être indiquée par l'acteur. » Quelque temps après cette conversation, Talma joua *la Mort de Pompée* sur le théâtre de la cour, à Fontainebleau, et suivit exactement les avis de l'empereur, qui lui dit à leur première entrevue : « C'est bien, j'ai reconnu César. »

Talma avait fait bâtir à Brunoy, au pied de la rivière d'Hières, une charmante habitation, et parlait souvent du plaisir qu'il trouverait à y passer les trois quarts de l'année quand il aurait quitté le théâtre; il réunissait dans ce gracieux séjour une foule d'amis, de jeunes hommes qui tenaient à honneur de l'approcher; il s'entretenait avec eux des moindres détails de son art : « Mettez-vous là, près de moi, dit-il un jour à un écrivain de beaucoup d'esprit, M. Audibert, qui a eu l'inappréciable bonheur de vivre dans l'intimité du grand tragédien. Les hommes même éclairés, s'imaginent que dans mes études je me pose devant une glace, comme un modèle devant un peintre. Dans l'atelier, selon eux, je gesticule, j'ébranle de mes cris le plafond de ma chambre. Le soir, sur la scène, je fais entendre des accents appris le matin, des inflexions préparées, des sanglots dont je sais le nombre. J'imite Crescentini qui, dans *Roméo*, montre un désespoir noté d'avance dans une partition cent fois chantée chez lui avec accompagnement de piano. C'est une erreur ; la réflexion est une des plus grandes parties de mon travail; ainsi que le poète, je marche, je rêve, ou bien je m'assieds au bord de ma petite rivière ; comme le poète, je me gratte le front; c'est le seul geste que je me permette, et encore vous voyez qu'il n'est pas des plus nobles. En général, quand je compose un rôle, soit dans une tragédie nouvelle, soit dans quelques pièces de l'ancien répertoire où je ne me suis pas encore essayé, je cherche à me pénétrer du caractère donné par l'histoire, non-seulement au personnage que je vais

représenter, mais à tous ceux qui, autour de moi, doivent, en se mêlant à mon jeu, concourir à l'action. Je m'occupe peu des dates ; toute mon attention se porte sur l'époque. La chronologie m'est inutile ; mais personne plus que moi n'a devant les yeux Manlius, Néron, Brutus, avec leur maintien, leur costume, l'expression de leur figure. Je les vois agir et marcher ; je marche et j'agis avec eux. Au lieu de lire Tite-Live, Suétone et Tacite pour appeler avec eux Rome dans mon cabinet, je me transporte plein de leur lecture dans Rome même ; je deviens Romain, je vis là comme dans ma ville natale. Je m'aide aussi de la *fréquentation* des statues du Musée ; j'étudie l'attitude de leur corps, jusqu'aux plis de leur toge, pour que les mêmes plis puissent se dessiner sur mes épaules, pour que la grâce de leur manteau de marbre puisse se reproduire dans mon manteau de laine ou de pourpre. Lorsque cette étude première est achevée dans ma pensée, lorsqu'elle m'a donné la physionomie, le caractère et jusqu'au costume du personnage, je me transporte en lui tout entier ; je me nourris de ses passions, je m'accoutume à sentir comme il sentirait s'il était vivant ; puis, le soir, en présence du public, je laisse mon âme se développer, s'allumer, éclater dans cette grande figure que j'ai créée. Ce qu'on appelle mon talent n'est peut être qu'une extrême facilité de m'exalter dans des sentiments qui ne sont pas les miens, mais que je m'approprie par l'imagination. Pendant quelques heures, je sais vivre de la vie des autres, et s'il ne m'est pas accordé de ressusciter le personnage historique avec son enveloppe terrestre, du moins je rallume ses passions que j'oblige à venir gronder dans mes entrailles. Je suis un peu comme la pythonisse : le théâtre c'est mon trépied. Il n'est pas besoin de vous avertir, je pense, qu'il s'agit ici d'un acteur ayant déjà vingt ans d'exercice ; il y a dans notre art une partie mécanique qu'il faut apprendre par une sorte de routine. Ce n'est qu'après s'y être soumis qu'on peut se livrer à ce travail de méditation ; je le porte si loin, que j'y apporte, par le secours de la mémoire, les inspirations imprévues de la scène. Les inflexions de ma voix, l'expression de mes traits, le langage du geste, je recueille tout. Mon intelligence soumet alors ces nouveautés à sa révision, les épure, les fixe dans mon souvenir. Et d'ordinaire c'est le soir, dans la coulisse, que, mettant à profit l'intervalle d'une scène à l'autre, je me livre à cette manière d'étudier. Rarement je songe à la scène qui va commencer, mais toujours à celle qui vient de finir. Ainsi, je me rends compte de mon jeu presque en jouant. »

Et dans une autre conversation, Talma s'exprima en ces termes : « Le hasard me fit trouver un soir dans un salon avec les chefs du parti de la Gironde ; leur figure sombre, inquiète, attira mon attention. Il y avait là, écrits en caractères visibles, de grands et puissants intérêts. Trop gens de cœur pour que ces intérêts fussent entachés d'égoïsme, j'y vis la preuve manifeste des dangers de la patrie. On se mit à discuter, on toucha les questions les plus palpitantes du moment. C'était beau. Je crus assister à l'une des délibérations secrètes du sénat romain : on devait y parler ainsi, me dis-je. La patrie, qu'elle s'appelle France ou Rome, se sert du même accent, du même langage ; donc, si on ne déclame pas ici devant moi, point de déclamations là-bas, dans les vieux siècles ; c'est évident. Ces réflexions me rendirent plus attentif ; mes impressions, quoiqu'elles fussent produites par une conversation pure de toute emphase, devinrent profondes : un calme apparent dans les hommes agités fait donc remuer l'âme, me dis-je ; l'éloquence peut donc avoir de la force sans que le corps se livre à des mouvements désordonnés ? Dès ce moment j'acquis une lumière nouvelle, j'entrevis mon art régénéré. Je travaillai à me faire, non plus un mannequin monté sur des échasses pour être à la hauteur du Capitole, et du Capitole encore tel qu'on se le figure au collége ; mais je me fis un Girondin, un César-homme, s'entretenant de sa ville avec ce naturel que l'on met à parler de ses propres affaires (1). »

Après avoir opéré tant d'heureuses réformations dans l'art de la représentation théâtrale, Talma commençait à porter jusque dans la composition littéraire l'influence de sa raison et de son goût ; il engageait les auteurs à réduire aux proportions naturelles la stature gigantesque des héros tragiques, à les humaniser si l'on peut parler ainsi. Une sorte de pédantisme s'était emparée de la scène, et en avait banni toute naïveté. Ce n'était plus l'étiquette du théâtre du dix-septième siècle ; les héros ne soupiraient plus, mais ils plaidaient, haranguaient, dogmatisaient ; la passion même ne parlait plus qu'un langage apprêté ; l'ennui gagnait les spectateurs, et les auteurs ne cherchaient à le vaincre qu'à force d'exagération et par l'abus des effets de théâtre. Comment sortir d'une habitude protégée par un public qui, tout en voulant du nouveau, répugne aux innovations. Aucun auteur n'aurait osé le tenter sans le secours de Talma. La première épreuve eut lieu dans la tragédie de *Marie-Stuart*, de M. Lebrun ; Talma soutint seul cette pièce chancelante ; il y eut dans son attitude et le son de sa voix je ne sais quelle autorité qui commanda le silence et l'attention. Jamais acteur n'avait exercé un tel empire sur le public. L'épreuve que fit Talma sur le rôle de Sylla, dans la tragédie de M. de Jouy, était peut-être moins périlleuse ; mais elle n'en fut pas moins importante pour l'art dramatique. On en était encore aux expositions en confidence, aux songes en récits, aux dénouements à tirade ; alors on vit Sylla dans son cabinet, au milieu de ses familiers ; on assista au supplice de son douloureux sommeil, on le suivit au Forum. La création du rôle de Charles VI fut le plus étonnant effort de l'art du comédien ; cet effort fut aussi le dernier. Talma portait en lui le principe de sa mort prochaine, quand son génie semblait encore croître et se fortifier. La maladie fit des progrès rapides. Le 19 octobre 1826, sa vue qui avait toujours été faible, s'obscurcit presque entièrement ; il prononça fortement ces mots : *Voltaire ! comme Voltaire !* et pouvant à peine articuler un dernier *adieu*, il expira à onze heures trente-cinq minutes.

(1) Nous empruntons ces précieuses révélations à un ouvrage très remarquable, publié par M. Audibert, sous ce titre : *Histoire et Roman*, recueil d'élégantes nouvelles et de fragments historiques où se trouvent des détails pleins d'intérêt sur Talma, détails que M. Audibert tenait du grand tragédien lui-même.

## LE CACAOYER.

*Sa Description. — Son Emploi. — Fabrication du Chocolat. — Culture du Cacaoyer.*

Le cacaoyer cultivé, appelé par les botanistes *cacao-sativa* ou plus souvent *theobroma cacao*, est un arbre originaire du Nouveau-Monde qui appartient à la grande section des végétaux dicotylédones. Linné l'avait placé dans sa polyadelphie pentandrie ; aujourd'hui il constitue une famille à part. Les feuilles du cacaoyer (*voy.* la figure) sont alternes, très entières, lisses, acuminées, d'un vert brillant, de huit à dix pouces de longueur. Les fleurs et les feuilles florales ont été représentées fig. 1, 2, 3, 4. Le fruit (*fig.* 6), est une capsule ovoïde, terminée en pointe à son sommet ; sa longueur est de six à huit pouces. Les graines appelées proprement cacao (*fig.* 5), sont de la grosseur d'une fève, entourées d'une partie charnue ou arille. Cette pulpe est blanchâtre, d'une acidité agréable; sucée elle est fort utile pour rafraîchir la bouche. Depuis deux siècles environ, les graines du cacaoyer sont devenues l'objet d'un commerce considérable pour les habitants de l'Amérique. C'est d'elles que l'on obtient une huile blanchâtre, concrète, douce et sans odeur, nommée *beurre de cacao ;* la consistance en est analogue à celle du suif de mouton, avec lequel on le falsifie très fréquemment, sans qu'il soit possible de constater la fraude. La saveur de cette huile est fraîche et agréable. Le beurre de cacao est saponifiable par la soude, brûlé, il procure une magnifique clarté, malheureusement sa cherté empêche qu'on ne l'utilise comme moyen d'éclairage, enfin la pharmacie l'emploie dans la composition de plusieurs pommades pour la guérison des brûlures, des gerçures et des hémorrhoïdes.

Les Mexicains employèrent long-temps le cacao délayé dans de l'eau chaude, assaisonné avec des épices et coloré par le rocou, comme un breuvage qui leur paraissait agréable. Aujourd'hui le cacao a reçu un emploi plus universel et plus heureux, on sait que c'est au moyen de cette graine précieuse que l'on fabrique le chocolat ; voici au reste quelques détails sur la confection de cet aliment, la généralité de son emploi donnera de l'intérêt à cette petite digression.

( La suite au prochain numéro. )




( Le cacaoyer. )

*Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins*, 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide.

## LE MONT-BLANC. — CHAMOUNI.



Vue de la mer de glace.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## CHAMOUNI.

Au milieu de ces pyramides de glace où le géant des montagnes de l'Europe, le Mont-Blanc déroule aux yeux des voyageurs ses transparentes merveilles, s'élève le modeste village de Chamouni. Mille sentiers y aboutissent, tantôt sur les arcades d'azur des glaciers, tantôt à travers des forêts solitaires de pins, dont le feuillage sombre et les mélancoliques rameaux colorent le paysage des ombres de la tristesse. Aux aspects sauvages et hardis des rochers, aux sublimes horreurs que rencontrent vos pas, viennent se marier d'agréables tableaux, tels que jamais la Messénie n'en posséda sous ses doux et mystérieux ombrages. Des rocs gigantesques ceints de leur bandeau de neige, des montagnes dont les nues couronnent les sommets, des lacs pleins de fraîcheur où viennent se réfléchir les grandes ombres des Alpes, des grands ponts de rochers dont le torrent a creusé les arcades, jettent l'imagination dans un dédale de rêveries enchantées qui se prolongent toujours et ne finissent jamais, même dans le souvenir.

Souvent le voyageur rencontre la Mélancolie assise au pied de la vieille croix qui domine le précipice, ou au bord du lac dont le fond est tapissé de mousse bleue et les vagues ombragées de vieux chênes, dans ces instants où le soleil couchant étend son réseau d'or sur les monts, et disparaît dans son manteau de pourpre. C'est alors que les heures charmées par cette vierge des abîmes s'attachent sans bruit à l'aile précipitée du temps ; mais le souvenir des heureux moments écoulés en ces lieux ne vous abandonne jamais ; il s'y mêle je ne sais quel regret du passé qui l'embellit encore, et le remplit d'un inexprimable mélange de joie et de tristesse.

A l'heure où la lune se plaît à laisser glisser ses blancs rayons sur les neiges, et à couvrir d'une obscurité diaphane tous les monts d'alentour, nous arrivâmes à Chamouni. Un jour bleuâtre et incertain descendait le long des glaciers, dont les vagues immobiles se déroulaient d'étage en étage jusqu'au fond des vallées, tandis que d'immenses forêts de pins couvraient le flanc des montagnes, et que le torrent traînait son harmonie lugubre dans les détours de ces déserts dont il rembrunissait encore les couleurs sauvages. Quiconque eût vu ces lieux pour la première fois, les eût crus enchantés par le génie de la malédiction et l'ange des mélodies célestes, tant les contrastes sont grands, et tant l'horreur lutte avec la beauté.

Un sentier dont les replis tortueux suivent ceux de l'Arve (1) conduit par une pente inclinée à une clairière de pins et de mélèzes ; mille cours d'eau s'y divisent et se dérobent sous les hautes herbes en remplissant ces solitudes de fraîcheur. Non loin, dans le creux de la montagne, apparaît une voûte immense de glace d'où s'écoule un torrent comme de l'urne d'un vieux fleuve qui semble avoir choisi ce palais de cristal pour en faire sa demeure transparente, tandis qu'une plage déserte encaisse le lit de ce torrent que dominent de hautes montagnes. Lorsque le vent fait légèrement onduler les nuages et les attache aux flancs des rochers comme de vivantes draperies, pour les déchirer ensuite avec un bruit sourd sur les pics aigus, lorsque l'aigle, roi de ces solitudes, s'abat sur les neiges dans un cercle mouvant, et que l'avalanche précipite ses torrents d'albâtre avec un mugissement qui effraie le silence des monts, il naît de tous ces soupirs de la nature des scènes sublimes auxquelles il ne manque, pour les enchanter, que la harpe romantique du barde de Morven.

(1) Torrent de la vallée de Chamouni.

Il faut gravir le Mont-Anvert pour mesurer de près ces mers de glace (1) qui se déroulent sur ce point dans toute leur redoutable immensité. Des groupes de sapins, des blocs de rochers vifs coupent les sentiers en quelques endroits ; mais la douce rose des Alpes perce parfois les pierres noirâtres qui bordent les précipices et déploie sa fraîcheur et sa beauté au milieu des ruines de la nature ; ingénieux emblême d'un fidèle souvenir qui survit aux tempêtes et s'attache aux débris. Tendres fleurs, l'infortuné doit vous chérir, car vous exhalez tous les parfums de l'espérance, et, comme elle, vous végétez sur le rocher.

Lorsqu'on est parvenu au sommet de cette montagne escarpée, un immense horizon de glace se dresse sous vos pas. Une chaîne de rocs pâles et sans verdure l'entoure dans un cercle ténébreux. Une nature sauvage règne sur ces lieux et contraste avec les fraîches peintures des Alpes et les verts ombrages qui cachent les sentiers tortueux. Mais ce noir tableau n'est ni sans beauté, ni sans charmes. Quand le jour imprime ses pas de lumière sur les neiges et en relève le brillant éclat, au fond des fissures sombres de ces rochers de glace apparaissent des bancs d'azur, dont les fraîches merveilles enchantent la pensée et la trompent quelquefois. Ainsi, le regard mystérieux de la lune, colorant les ténèbres, jette parfois aux paysages un jour bleu et velouté, et entoure les cascades d'une écharpe rayonnante toute nuancée des couleurs du prisme ; l'œil suit avec délices toutes ces teintes qui se jouent dans les vagues aériennes, et se perd dans le tissu sans fin de ses ingénieuses erreurs enfantées par la nuit.

C'est ainsi qu'on parcourt, non sans une indéfinissable rêverie ces vallées d'inspiration et d'oubli, et qu'on écoute dans un divin transport toutes ces idéales harmonies qui viennent animer ces mondes inconnus. Car tout n'est qu'un hymne sublime poussé vers le ciel par le génie de la solitude, et l'esprit de Dieu même penché sur les abîmes, semble se mêler au fracas des torrents. OLIVIER DE SAINT-ALBIN.

(1) Ainsi appelées parce qu'on croirait voir les flots de la mer gelés au moment d'un orage.

---

## LA MARTE ZIBELINE.

Quoi ! madame, vous ne savez pas ce qu'a coûté ce joli boa dont la fourrure soyeuse et lustrée se détache sur ce cou si blanc et si gracieux? — Je vous le répète, monsieur, c'est un cadeau de mon mari ; cette marte a par conséquent un grand prix pour moi, et néanmoins j'ignore ce qu'elle a pu coûter. — Eh bien ! moi, je vais vous le dire, madame. Elle a coûté des larmes, du désespoir, des souffrances inouïes

cent fois pires que la mort; elle a coûté tout ce que la faim a d'angoisse, tout ce que la misère a d'effroyable; elle a coûté des membres gelés, des tempêtes de glace, des nuits longues passées dans la neige, tout ce qu'une solitude immense et livrée aux intempéries d'un climat de fer peut jeter de découragement dans l'âme la plus intrépide.—Vous m'effrayez, monsieur, et pourtant je ne vous comprends pas.

— Voici ce que c'est madame : il existe près du pôle une vaste étendue de pays bornée au nord par la Mer Glaciale, à l'occident par l'Europe, à l'orient par la Chine et le Kamtschatka, et au sud par la Tartarie; c'est la Sibérie, c'est la patrie de la marte zibeline dont vous portez la fourrure, c'est la prison des exilés de la Russie. — Je commence à comprendre, monsieur, et je vous écoute.

— Là, un hiver de neuf mois couvre la terre d'épais frimats; jamais le sol ne dégèle à plus de trois ou quatre pieds de profondeur, et la nature, éternellement morte, porte dans l'âme l'épouvante et la désolation; à peine si une végétation languissante couvre les plaines de quelque verdure pendant le court intervalle de l'été, et des bruyères stériles, de maigres bouleaux, quelques arbres résineux rachitiques, font l'ornement le plus pittoresque de ces climats glacés. Là, tous les êtres vivants ont subi la triste influence du désert; les rares habitants qui traînent dans les neiges leur existence engourdie, sont presque des sauvages difformes et abrutis; les animaux y sont farouches et féroces, et tous, si j'en excepte le renne, ne sont utiles à l'homme que par leurs fourrures; tels sont les ours blancs, les loups gris, les renards bleus, les blanches hermines, la marte dont vous vous parez, et quelques autres.

La marte zibeline que les naturalistes nomment *mustella zibellina*, fournit, après l'hermine, la fourrure la plus estimée. Elle est un peu plus grande que la fouine de notre pays; son pelage est brun, avec quelques taches blanchâtres à la tête; sa gorge et sa poitrine sont jaunes, et elle a du poil jusque sous les pattes, ce qui la distingue très bien de la marte de nos bois. Carnassière comme tous les animaux de sa famille, sans cesse elle rôde dans les buissons pour s'emparer des nids d'oiseaux. Elle se plaît particulièrement dans les halliers fourrés, dans les bois, et surtout dans ceux qui offrent quelques arbres élevés sur lesquels elle grimpe avec beaucoup d'agilité. Quelquefois elle s'établit dans un terrier qu'elle se creuse en terrain sec, sur une pente rapide, et dont l'entrée se trouve toujours masquée par des ronces et d'épais buissons. Quelquefois aussi elle se loge dans un trou d'arbre, et elle s'empare du nid d'une chouette ou d'un petit-gris. Aussi cruelle, aussi rusée que la fouine, elle est beaucoup plus farouche, et jamais ne s'approche, comme cette dernière, des habitations de l'homme. Son courage n'est nullement comparable à son peu de force, et, quel que soit l'ennemi qui l'attaque, elle se défend avec fureur jusqu'à son dernier moment, et parvient quelquefois à échapper à la dent meurtrière du chien le mieux dressé à la chasse. Son corsage délié lui permet de se glisser dans les plus petits trous; sa force musculaire et les ongles pointus dont ses pattes sont armées, lui donnent une extrême facilité à grimper, à s'élancer de branche en branche pour poursuivre, jusqu'au sommet des plus minces rameaux, les oiseaux, les écureuils et autres petits animaux auxquels elle fait une guerre d'extermination. Quelquefois elle suit le bord des ruisseaux pour s'emparer, faute de mieux, des reptiles aquatiques; elle mange des insectes quand elle manque de gibier, et même elle se nourrit de quelques baies sucrées, telles que celles des ronces, des airelles, etc.

Sur quatre-vingt mille exilés, plus ou moins, qui peuplent habituellement la Sibérie, environ quinze mille sont employés à la chasse de l'hermine et de la marte; c'est en poursuivant les zibelines jusque dans les montagnes les plus glacées qu'ils ont découvert la Sibérie orientale.

La marte, comme tous les mammifères, renouvelle sa fourrure chaque année, et c'est pendant la belle saison qu'elle fait sa mue; aussi, à cette époque, sa robe terne, dégarnie, n'a-t-elle aucune valeur. Il en résulte que c'est seulement pendant les plus grandes rigueurs d'un hiver de fer, au milieu de déserts couverts de neiges affreuses, que les malheureux exilés sont obligés de leur faire la chasse dont je vais essayer de vous donner une idée.

Ils se réunissent ordinairement au nombre de quinze ou vingt, rarement plus ou moins, afin de pouvoir se prêter mutuellement secours, sans cependant se nuire à la chasse. Sur deux ou trois traineaux attelés de chiens, ils emportent leurs provisions de voyage, consistant en poudre, plomb, eau-de-vie, fourrures pour se couvrir, quelques vivres d'assez mauvaise qualité, et une bonne quantité de piéges. Aussitôt que les gelées ont suffisamment durci la surface de la neige, les petites caravanes se mettent en route et s'enfoncent dans le désert, chacune de leur côté. Quand le ciel de la nuit n'est pas voilé par des brouillards, ils dirigent leur voyage au moyen de quelque constellation; pendant le jour, ils consultent le soleil ou une petite boussole de poche. Quelques-uns se servent, pour marcher, de patins en bois, à la manière de ceux des Samoïèdes; d'autres n'ont pour chaussure que de gros souliers ferrés et des guêtres de feutre ou de cuir.

Chaque traîneau a ordinairement un attelage de huit chiens, mais pendant que quatre le tirent les quatre autres se reposent, soit en suivant leurs maîtres, soit en se couchant dans une place qui leur est réservée sur le traîneau même. Ils se relaient ordinairement de deux heures en deux heures. Pendant les premiers jours, on fait de grandes marches afin de gagner le plus tôt possible l'endroit où l'on doit chasser, et cet endroit est quelquefois à deux ou trois cents lieues de distance du point d'où l'on est parti. Mais, quand on est un peu enfoncé dans le désert, on avance plus lentement, parce que des obstacles imprévus se rencontrent fréquemment. Tantôt c'est un torrent non encore glacé qu'il faut traverser; alors on est obligé d'entrer dans l'eau jusqu'à l'estomac et de porter les traîneaux sur l'autre bord en se frayant un passage à travers les glaçons charriés par les eaux. Une autre fois, ce sera un bois à traverser en se faisant jour au milieu des broussailles à coups de hache; puis un pic de glace à monter, et alors les chasseurs, après s'être attaché des crampons aux pieds, s'attèlent avec leurs chiens pour faire grimper les traîneaux à force de bras.

L'hiver augmente d'intensité; les nuits deviennent plus sombres, parce que l'air est surchargé d'une fine poussière de glace qui l'obscurcit; le ciel se colore, vers le nord, d'une lumière rouge et ensanglantée, annonçant les aurores boréales. Les gloutons, les ours, les loups et autres animaux féroces, ne trouvant plus sur la terre, couverte de plusieurs pieds de neige, leur nourriture accoutumée, errent dans les ténèbres, s'approchent audacieusement de la petite caravane, et font retentir les roches de glace de leurs sinistres hurlements. Chaque soir, lorsqu'on arrive au pied d'une montagne qui peut servir d'abri contre le vent du nord, il faut camper. On se fait une sorte de rempart avec les traîneaux; on tend dessus une toile soutenue par quelques perches de sapin coupées dans un bois voisin. On place au milieu de cette façon de tente un fagot de broussailles auquel on met le feu. Chacun étend sa peau d'ours sur la glace, se couche dessus, se couvre de son manteau fourré, et l'on attend ainsi le lendemain pour se remettre en route.

Pendant que les chasseurs dorment, l'un d'eux fait sentinelle, et souvent son coup de fusil réveillant les dormeurs en sursaut, leur annonce l'approche d'un ours féroce ou d'une troupe de loups affamés. Il faut se lever à la hâte, et quelquefois soutenir une affreuse lutte corps à corps avec ces terribles ennemis; mais il arrive aussi que la nuit n'est troublée



(La marte zibeline.)

par aucun bruit, si ce n'est par le sifflement du vent du nord qui glisse sur la neige, et par une sorte de petit bruissement particulier sur la toile de la tente. Les chasseurs, harassés par les fatigues de la veille, ont dormi profondément, et il est grand jour lorsqu'ils se réveillent; ils appellent la sentinelle, mais personne ne répond; leur cœur se serre, ils se hâtent de sortir, car ils savent ce que signifie ce silence de mort. Leur camarade est là, assis sur un tronc de sapin renversé; il a bien fait son devoir de surveillant, car son fusil est sur ses genoux, son doigt est sur la gachette, et ses yeux sont tournés vers la montagne où, la nuit, les hurlements des loups se sont fait entendre; mais ce n'est plus un homme qui est en sentinelle, c'est un bloc de glace qu'a fait le vent du nord.

Ses camarades, après avoir versé une larme sur sa cruelle destinée, après avoir forcé son chien à l'abandonner, le laissent là, assis dans le désert, et se réservent de lui donner la sépulture quatre mois plus tard, en repassant. Ils le retrouveront à la même place, dans la même attitude et dans le même état, si un ours n'a pas essayé d'entamer avec ses dents, des chairs blanches et roses comme de la cire colorée, mais dures comme du granit.

Enfin, après mille fatigues et mille dangers épouvantables, la petite caravane arrive dans une contrée montagneuse où la mort et le silence semblent

avoir établi leur empire. Au pied d'une colline, à l'exposition du midi, le chasseur le plus expérimenté trace le plan d'une habitation; elle aura douze ou quinze pieds de longueur sur autant de largeur; les murs, hauts de trois pieds, seront bâtis avec des glaçons amoncelés les uns sur les autres, ou avec quelques vieux troncs de bouleaux à demi-pourris et gisant sur le sol aux environs. La charpente sera faite avec des branches de sapins qui serviront en même temps de toiture; cette triste habitation n'aura, pour toute ouverture, qu'un trou servant de porte par laquelle on n'entre presque qu'en rampant, et un autre au milieu du toit pour laisser échapper la fumée; mais on est venu à bout d'enlever de l'intérieur la neige et la glace qui couvraient le sol, et les exilés pourront se livrer voluptueusement au repos, car ils s'étendront sur la terre. C'est là que quinze malheureux passeront les cinq ou six mois les plus rudes de l'hiver; c'est là qu'ils braveront l'inclémence d'une température descendant presque chaque jour de vingt-deux ou vingt-cinq degrés du thermomètre de Réaumur.

Chacun des exilés s'ingénie pour rendre l'habitation aussi commode que possible en raison des circonstances; l'un place sur un fourneau en pierre un grand chaudron de cuivre dans lequel on fait fondre de la neige pour avoir de l'eau à boire, l'autre amoncèle de la mousse et des lichens sur le toit pour le rendre impénétrable à la neige et au froid; il en est qui vont couper des broussailles pour entretenir un feu qui ne doit s'éteindre ni jour ni nuit. On tapisse les parois de la cabane avec du feuillage d'arbres résineux, sur lequel on étend des peaux de loups, des vieilles couvertures de laine, et tout ce qui peut intercepter le passage de l'air; tout cela est l'ouvrage des deux premiers jours.

Le troisième, tout le monde se réunit dès la pointe du jour, et les chasseurs partent ensemble pour diviser le pays en autant de cantons de chasse qu'il y a d'hommes; on en marque les limites d'une manière exacte, puis on tire les cantons au sort, et chaque chasseur a le sien en toute propriété pendant la saison entière; aucun d'eux ne se permettrait d'empiéter sur celui de son voisin, sous peine d'entamer une querelle dont les suites sont souvent funestes; dans ce cas, celui qui se croit lésé porte ses plaintes à la petite société qui tâche de mettre l'accord; si elle ne peut y parvenir, il en résulte assez ordinairement un duel, et voici comment il se passe. Les deux adversaires sortent de la cabane avec chacun son fusil et trois balles pour le charger trois fois. On les place à deux cents pas de distance, derrière le tronc de deux arbres, et là, ils chargent leurs armes; à un signal donné, ils reculent ou avancent, se couvrent ou se découvrent, et enfin, agissent comme ils l'entendent, jusqu'à ce qu'ils aient chacun tiré leurs trois coups de fusil; s'ils se sont manqués, la dispute est terminée. On les change de canton pour qu'ils ne soient plus voisins de chasse, et il ne leur est plus permis de se battre de nouveau.

Chaque matin les voyageurs se dispersent dans leurs cantons respectifs, et là, ils passent leur journée à tendre des trapes et des piéges partout où ils voient sur la neige des impressions de pieds annonçant le passage ordinaire des martes, hermines et renards bleus. Ils poursuivent aussi ces animaux dans les bois, à coups de fusil, ce qui exige une grande adresse, car, pour ne pas gâter la peau, ils sont obligés de les tirer à balle franche. Souvent dans leurs courses, ils rencontrent et tuent des ours, des rennes sauvages, et autres animaux chassés par leurs chiens; des premiers ils n'emportent que la peau, mais ils portent le corps entier des autres à la cabane, afin de se nourrir de leur chair; ils mangent aussi une espèce de lichen qui croît dans la mousse, et qu'ils pulvérisent après l'avoir fait sécher, pour en préparer une sorte de fécule très nutritive.

Le soir, tous se rendent à la cabane, et la première chose qu'ils font, c'est de se regarder mutuellement le bout du nez; si l'un d'eux l'a blanc comme de la cire vierge et un peu transparent, c'est qu'il l'a gelé, ce dont il ne s'aperçoit pas lui-même; alors on ne laisse pas le chasseur s'approcher du feu, et on lui applique sur le nez une compresse de neige que l'on renouvelle à mesure qu'elle se fond, jusqu'à ce que la partie malade ait repris sa couleur naturelle; ils traitent de même les mains et les pieds gelés. Mais, malgré ces soins, il est rare que la petite caravane se remette en route au printemps sans ramener avec elle quelques estropiés.

Dans des hivers extrêmement rigoureux, il est arrivé maintes fois que des caravanes entières de chasseurs sont restées gelées dans leurs cabanes, ou ont été englouties dans les neiges. Les douleurs morales, venant en aide aux rigueurs de cet affreux climat, ont aussi poussé bien souvent les chasseurs au découragement, et, dans ces solitudes épouvantables, il n'y a qu'un pas du découragement à la mort. Qu'un exilé harassé s'asseie un quart-d'heure au pied d'un arbre, qu'il se laisse aller aux pleurs et au sommeil, et il est certain qu'il ne se relèvera plus.

Voilà, madame, ce qu'ont coûté ces brunes et luisantes fourrures, qui, des déserts glacés des pôles, sont venues parer un cou d'ivoire qui n'avait pas besoin de parure. BOITARD.

---

## LA TOUR DU DIABLE DU CHATEAU DE MONTFORT.

### LÉGENDE PROVINCIALE.

Combien n'étaient-elles pas puissantes d'intérêt ces légendes du vieux temps qui ont souvent bercé les longues soirées d'hiver de notre enfance !

C'est au seizième siècle surtout qu'il faut rapporter ces chroniques populaires. Une Médicis était venue régner en France, et avec elle nous était arrivé ce cortége de superstitions, de magie, de pacte diabolique, esprit inhérent à l'Italie, et qui vint s'asseoir sur le trône en la personne de Catherine. Bientôt le peuple reçut les impressions de la cour, et comme il ne pouvait trouver dans les événements ordinaires qu'il avait sous les yeux un aliment à sa folle imagination, il plaça dans cette vie de château qui lui était si étrangère les contes absurdes de fantômes et de sorcelleries, qui, sanctionnés par le temps, devinrent articles de foi pour nos crédules aïeux. L'esprit d'indépendance et de haine contre la noblesse s'empara plus tard de cette disposition pour le merveilleux; de là, ces légendes affreuses de crimes cachés et de

vengeances infernales que l'esprit de parti jeta sur les manoirs. La Bourgogne, pays tout féodal, devait prêter plus qu'un autre à l'imagination fantastique ; elles pouvaient se promener à l'aise, les ombres sépulcrales, dans ces vastes domaines qui entouraient Dijon, la vieille cité de parlement; il pouvait pactiser librement avec Satan, le jeune seigneur débauché, possesseur de beaux fiefs, car les sombres galeries de son château, les larges fossés qui le protégeaient, les hautes tours garnies de couleuvrines, le mettaient à l'abri de toute surveillance, et l'habitant du presbytère, si habile d'ailleurs à conjurer les démons, voyait toute sa puissance échouer quand Lucifer avait une fois pris possession de telle ou telle partie du château.

Aussi, que de belles histoires ne débitait-on pas sur ce castel de Vergy, placé comme une aire au sommet des rochers, et si bien fortifié que dix-huit mois de siége n'avaient pu le réduire! Sur ce château de Sémur, d'une architecture si lourde! Et ce castel de Montfort qui rappelle une de nos plus jolies légendes du moyen-âge. Nous allons rapporter ici ce qui se passa un jour entre Satan et le sire Arthur de Montfort.

Il était deux heures du matin lorsque le pont-levis se baissait pour donner entrée à un jeune homme de vingt-cinq ans, rejeton de la grande race des Montfort. Le désespoir le plus profond était empreint sur son visage où les passions violentes avaient déjà laissé leurs traces; il parcourait avec rage les longs corridors décorés des portraits de ses ancêtres, il jetait autour de lui des regards avides qui semblaient appeler un secours surnaturel. Depuis l'âge de dix-huit ans, Arthur était maître de sa fortune; son père, tué dans la dernière croisade, n'avait laissé auprès de son fils aucun guide sûr, aucun tuteur fidèle; une tendre mère était le seul frein opposé à une jeunesse orageuse; mais cette mère si douce, si indulgente, Arthur l'avait perdue, étant trop jeune encore pour pouvoir se passer des sages conseils et des soins attentifs dont elle environnait son inexpérience. Dès ce moment, on vit ce jeune homme se livrer à tous les excès d'une vie débauchée ; les jeunes seigneurs les plus dissolus de la province étaient devenus ses compagnons de tous les jours; portant une âme candide et généreuse, au milieu même de cette vie de désordre, il n'en était que plus disposé à suivre aveuglément les exemples de vice qu'il avait sous les yeux. Des intrigants de toutes sortes, des jeunes hommes ruinés s'attachèrent à sa fortune; ce fut en vain que le vieil intendant de sa famille éleva la voix pour lui représenter l'abîme immense qu'il creusait tous les jours, et qui, à la fin, devait l'engloutir; il fut chassé sans respect pour son âge et ses loyaux services. Un valet complaisant prit sa place, et le jeune homme n'eut plus à craindre les conseils respectueux, mais énergiques de ce fidèle serviteur.

En moins de cinq années, l'immense fortune des Montfort avait disparu, et le malheureux Arthur, dans une nuit de folie et d'ivresse, avait perdu sur une carte jusqu'au tombeau de ses pères; ces fastueux appartements qu'il traversait encore en maître ne lui appartenaient plus. Au retour du jour, son heureux adversaire, un juif peut-être, viendrait donner des lois dans ce château, qui depuis cinq cents ans n'en avait reçu que des nobles sires, ses aïeux. Cette chambre où il était né, ce sol qui avait porté ses premiers pas, ces longues galeries, où, petit enfant, il essayait ses forces à la course ; ce parc si beau, ce bois si touffu, tout cela allait être souillé par la présence d'un nouveau maître. Et quel maître! un débauché, un vil joueur, un homme sans nom, sans considération, un ancien valet sans doute, car personne ne connaissait son origine, allait s'asseoir insolemment devant le portrait de son père, coucher dans son lit, et user de tous les droits qui n'auraient jamais dû sortir de sa famille. Et le tombeau de sa mère, qui en prendra soin désormais? qui renouvellera les fleurs qu'il a jusqu'ici apportées sur cette tombe chérie? Le tombeau de sa mère! Oh non! il ne s'en séparera pas! Il veut mourir, le malheureux jeune homme, il veut en finir avec cette vie qui ne lui offre plus que désespoir et malheur. Des mains barbares ne pourront lui refuser d'unir son corps à celui de sa tendre mère; là il trouvera le repos que ses passions fougueuses lui ont enlevé pour jamais. Cependant il est jeune, il pouvait espérer de longs jours de bonheur.

Mais non, il rêve. Sans doute il est le jouet d'un cauchemar affreux; lui, riche encore hier, n'a plus aujourd'hui où reposer sa tête. Non, c'est impossible! Il examine avec l'anxiété la plus cruelle les heures qui se sont écoulées depuis son absence du château. Hélas, il n'est que trop vrai, poussé par une ardeur fébrile, il a tout joué, tout perdu! tout! son manoir, le riche mobilier qu'il contient, les terres qui en dépendent, et jusqu'au nom de sa famille, rien ne peut le sauver de la honte et du désespoir. Il lui faudrait de l'or, beaucoup d'or, pour éviter l'ignominie qu'il attend; de l'or, qui lui en donnera? Il appelle à son secours les puissances infernales dont il a entendu vanter le pouvoir parmi les compagnons de ses débauches; pour avoir de l'or seulement plein la botte qu'il tient dans ses mains, il vendrait son âme à Satan. Son âme! le malheureux depuis long-temps en a oublié la valeur.

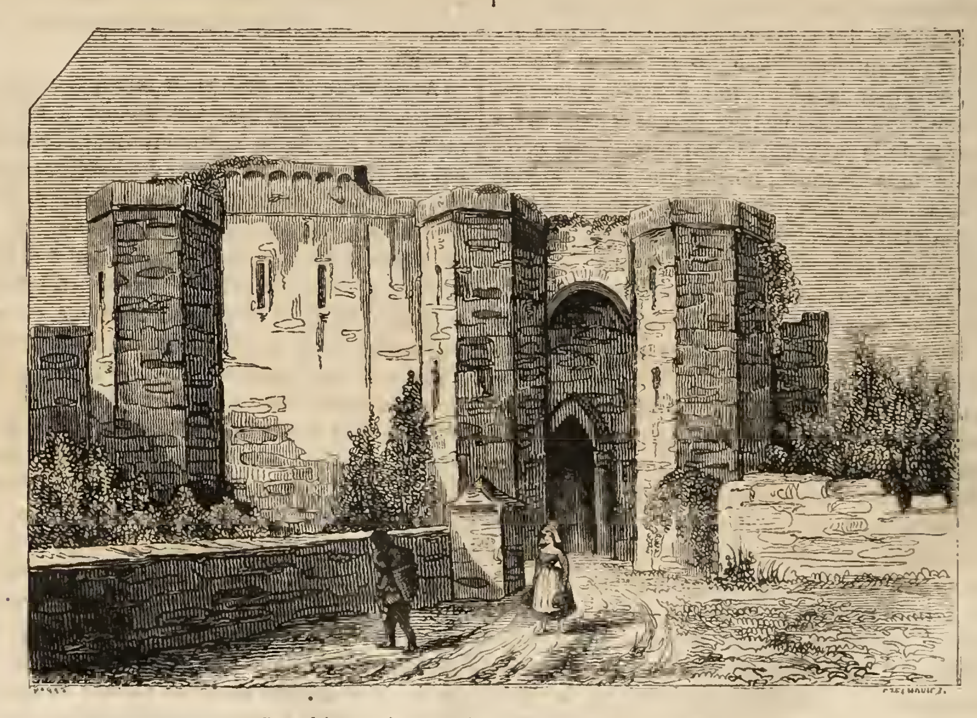
A peine cette pensée criminelle a-t-elle germé dans son esprit qu'une voix sonore a retenti à son oreille, et que Satan lui-même vient répondre à l'appel qui lui est fait. « Jeune homme, tu es malheureux, et plus encore que tu ne le penses. Tu n'as pas réfléchi à toute l'horreur de la destinée qui t'attend. Que vas-tu devenir, toi si mollement nourri dans les plaisirs, si doucement bercé par les voluptés enchanteresses? Au sortir de ton beau manoir, où trouveras-tu un ami pour te recueillir et consoler tes peines? Ceux qui ont jusqu'ici partagé ta fortune, demain détourneront la tête à ton passage. Toutes les carrières te seront fermées; ruiné sans retour, tu ne pourras plus tenir le rang de tes ancêtres ; tu seras obligé d'obéir là où ils ont commandé. Traînant ta malheureuse existence de ville en ville, conçois-tu maintenant ce qui t'est réservé pour l'avenir? Mais je suis là, et si tu veux, je réparerai tes pertes. Tu demandais tout à l'heure de l'or, tu en auras. Demain, au point du jour, suspends cette botte à la plus haute tour de ton château, elle sera remplie, et je m'engage à te la faire trouver toujours pleine; tu peux compter sur ma parole. Les conditions de ce service, tu les as toi-même fixées ; ton âme m'appartiendra à l'instant

où j'aurai rempli la botte; à ta mort, je réclamerai mes droits. » Ainsi parle Lucifer. « Oui, j'y consens, s'écrie Arthur, dont l'imagination égarée savait enfin sur quoi se reposer. » Et de nouveau il fut seul dans sa chambre.

Ce n'est point une illusion; demain il pourra cacher ses folies; avec de l'or il rachètera ce château, riche héritage qu'il aurait dû toujours respecter; il se souviendra de cette nuit d'angoisses, et pour toujours il va se séparer des indignes compagnons de sa vie libertine. Dans sa joie, il baise avec transport les murs de cette salle, que naguère il frappait de son front; il ne craint plus d'être séparé de cette longue suite d'aïeux dont les portraits sont suspendus autour de lui; il les regarde avec bonheur. Parmi eux est celui de sa mère; le jour qui commençait à poindre colorait d'un rouge de feu le visage pâle de la châtelaine; on eût dit que sa grande ombre courroucée allait se détacher pour opposer la volonté maternelle à l'impie conduite de son fils. Arthur, glacé de terreur, resta comme enchaîné devant ce portrait qui lui rappelait les douces leçons de sagesse que sa mère s'était tant complu à lui donner; dans cette même chambre où il venait d'achever un pacte diabolique, combien de fois la vertueuse femme ne s'était-elle pas agenouillée pour apprendre à son jeune enfant ce qu'il devait au créateur. Et lui, l'insensé, avait prononcé l'arrêt irrévocable qui le séparait à amais de cette mère tant aimée! De nouveaux tourments s'emparent de son âme, il se jette à genoux et appelle à grands cris la protection de celle qui a guidé ses premiers pas.

Tout-à-coup une idée l'éclaire. Satan s'est engagé à remplir sa botte d'or; s'il peut l'empêcher de tenir sa promesse, il anéantit les droits qu'il lui a donnés sur son âme. Le jeune Montfort imagine de détacher le dessous d'une botte, ce qui, la rendant ouverte des deux côtés, ne peut permettre de la remplir. Il va lui-même la suspendre à la plus haute tour de son castel. A peine est-elle en place qu'une pluie de pièces d'or, tombant dans cet étui percé, roule avec fracas au pied de la tour. Mais loin de se décourager, Satan redouble de vitesse; il accumule promptement l'or dont il est prodigue pour acheter cette âme qui va lui échapper; il veut à toute force combler le vide immense qui l'empêche de tenir sa parole. Arthur qui voit l'intention satanique, appelle à son aide ses serviteurs et tous les serfs qu'on peut trouver dans la campagne. Ils arrivent munis de pioches et de pelles; ils combinent leurs efforts pour détourner le monceau d'or qui menace de s'élever jusqu'au but tant redouté. Arthur, à la tête des travailleurs, les supplie de ne pas l'abandonner; ils ne se laissent vaincre ni par les blessures qu'ils reçoivent (car cet or, guidé par une puissance infernale, meurtrit leurs têtes et leurs mains), ni par la promptitude de Satan qui ne cesse de faire pleuvoir le métal qui doit lui assurer la victoire.

Jusqu'à l'heure de midi, on n'aperçoit aucun ralentissement; mais, à l'instant où l'*Angelus* sonne au presbytère, un horrible craquement se fait entendre, et les paysans épouvantés reculent tous avec effroi. Soudain, cette haute tour qui semblait par sa solidité défier les ravages du temps, tombe d'elle-même avec un épouvantable bruit. Satan était vaincu, et sa rage impuissante avait détruit le monument de sa défaite. En vain, le jeune Montfort, revenu à des sentiments plus dignes du beau nom qu'il portait, voulut rebâtir cette tour abîmée par la puissance infernale. Toujours un événement inattendu détruisait les travaux commencés; ni lui, ni les autres sires de Montfort, ses descendants, ne purent réparer cette défectuosité du noble manoir; et plusieurs siècles après on montrait encore de vieux décombres dans la province, et l'on disait aux voyageurs : *C'est ici la Tour-du-Diable!*



( Le château de Montigny-Montfort, Côte-d'Or. )

## LE VAMPIRE.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## LE VAMPIRE.

Voici un nom qui, depuis le fond de l'Allemagne jusqu'au théâtre de la Porte-Saint-Martin, inclusivement, a une terrible célébrité, et certes ce n'est pas sans l'avoir méritée; car je ne connais aucune histoire de spectres, de revenants, de loups-garous, qui soit comparable à celle des vampires, au moins pour le merveilleux. Je serais bien tenté de vous en citer quelques échantillons, mais comment les rattacher à un article d'histoire naturelle? Voici : Nous dirons que c'est pour faire comprendre l'étymologie du mot *vampire*, et, en second lieu, nous soutiendrons que l'histoire des faiblesses de l'intelligence humaine, des mœurs de l'homme, de ses préjugés et de ses sottises, appartient de plein droit à l'histoire naturelle, tout aussi bien que l'histoire de la férocité du tigre et de la stupidité du mouton. Partant de là, je vais vous raconter, sans le plus petit scrupule, ce que ma mémoire me fournira sur les vampires d'Allemagne.

Or donc, dans un petit village de la Bohême, vivait il y a deux cents ans à peu près, une jeune fille fort jolie, appartenant à une famille honnête de cultivateur. Marie était mieux que jolie, car elle était douce, bonne, pieuse, et fort attachée à ses parents, auxquels, dès sa plus tendre enfance, elle s'était rendue utile en se chargeant de tous les petits travaux du ménage. Aussi sa famille la chérissait, et tout le monde l'aimait dans le village ; les mères la citaient comme un exemple de piété filiale, et la sagesse de sa conduite lui avait acquis l'estime et la considération générale.

Marie avait dix-huit ans lorsque arriva dans son village un jeune étranger de fort bonne mine, qui paraissait avoir habité la ville, car son costume, quoique simple, avait de l'élégance, et ses manières affables, pleines de politesse, différaient beaucoup de celles des villageois. Toute sage qu'elle était, Marie ne laissa pas que de faire cette remarque, et dès cet instant, un sort funeste sembla planer sur sa destinée.

L'étranger s'était logé tout près de la demeure des parents de Marie, de manière qu'il la rencontrait souvent, et alors il la regardait... mais il la regardait avec des yeux singuliers, étranges, avec des yeux dont Marie n'avait jamais vu l'expression à aucun garçon du village, et ces yeux là, par une fascination effrayante, agissaient sur le moral de la pauvre fille, au point de lui donner des envies de pleurer sans raison, des joies sans causes, et des palpitations de cœur à l'étouffer. Quelques jours après, Hantz, tel était le nom du jeune homme, se hasarde à parler à la jolie fille, et ce fut bien autre chose, ma foi. Dès ce moment, Marie ne dormit plus, ou si par fois la fatigue lui fermait les yeux, des rêves bizarres et mystérieux agitaient son sommeil. L'étranger y jouait toujours le principal rôle, mais d'une manière bien différente: tantôt elle le voyait comme un ange du ciel envoyé pour lui apporter le bonheur ; tantôt c'était un démon de l'enfer venu exprès sur la terre pour la perdre et l'entraîner avec lui dans le gouffre éternel. Alors Marie se débattait contre cette horrible vision ; elle se réveillait en sursaut, pâle, échevelée, inondée d'une sueur glacée ; puis une fièvre lente effaçait peu à peu le rose de ses joues et le carmin de ses lèvres; puis la tristesse la consumait, tandis que des inquiétudes vagues, mais mortelles, dévoraient son cœur. Enfin, Marie pâle, maigre, plongée dans une sombre mélancolie, n'était plus reconnaissable. Pauvre fille!

Long-temps Marie lutta contre sa destinée ; elle fit des neuvaines; elle invoqua les saints, elle passa des journées entières dans la prière, elle jeûna pendant des semaines; rien n'y fit, et elle crut, la malheureuse, que le ciel l'avait abandonnée; alors elle fut sur le point de tomber tout-à-fait dans le désespoir.

Un soir, à la nuit tombante, elle revenait seule du village voisin, et elle marchait vite pour ne pas se laisser surprendre par l'obscurité, car la lune était encore cachée derrière la montagne. Elle aperçut se glisser dans l'ombre, à travers les sapins de la forêt, un fantôme mystérieux qui la regardait avec des yeux flamboyants; saisie de frayeur, elle se mit à considérer en tremblant cet être fantastique. A force de le regarder pour débrouiller ses formes confuses dans l'obscurité, elle finit par voir distinctement qu'il avait deux cornes sur la tête, une grande langue rouge, des griffes au bout des doigts, et les pieds fourchus. Alors la peur lui donnant des ailes, elle se mit à fuir avec la rapidité d'un jeune faon; mais elle n'avait pas encore parcouru l'espace de vingt pas, qu'elle entendit derrière elle une douce voix l'appeler par son nom.

Marie ! Marie ! disait la voix ; et la jeune fille sentit alors jusqu'où peut aller l'influence d'un sort jeté, car elle s'arrêta subitement, et Hantz la prit par la main. Marie, lui dit-il, tu trembles, tu as peur de moi, de moi qui t'aime et qui voudrais te voir heureuse !

Et dans ce moment, la lune au plein se leva derrière la montagne, et la pauvre Marie, à la lueur de ses pâles rayons, ne vit ni langue rouge, ni cornes, ni griffes, ni pieds fourchus, mais bien un beau jeune homme qui lui pressait la main en lui disant je t'aime. Le sort jeté s'appesantit sur elle ; Marie perdit la tête, et elle répondit : Hantz, je n'ai plus peur, et je crois... Elle hésita et n'acheva pas ; mais l'étranger l'avait comprise, et la pauvre fille fut perdue tout-à-fait, car Hantz lui dit : Marie, tu m'aimes, oh ! tu m'aimes, et, de par le ciel ou l'enfer, nous serons heureux.

A ces mots, la jeune fille tressaillit. Pourtant, malgré cet horrible blasphème, elle ne retira pas sa main de la main de Hantz, et tous deux revinrent ainsi au village. Le jeune homme la conduisit chez ses parents, et la demanda en mariage. Deux ou trois jours après on la lui accorda, et le mariage fut fixé à vingt-cinq jours de là, sur la demande du jeune homme, car, par un bizarre caprice qu'on ne put pas s'expliquer alors, il voulut fixer la cérémonie au jour de la pleine lune.

Marie redevint bien portante, et fraîche comme une fleur du printemps. Cependant il lui restait encore de l'inquiétude, parce qu'elle rêvait toujours à un noir démon, parce que son futur avait blasphémé, parce qu'il avait retardé son mariage jusqu'au jour de la pleine lune; toutes choses qui lui donnaient quelquefois un horrible soupçon, mais qu'elle s'efforçait d'écarter.

Tout-à-coup, Hantz parut triste, puis il tomba dans

une sombre mélancolie, une pâleur mortelle couvrit son front, et ses forces diminuèrent avec une rapidité effrayante. Il ne voulut consulter aucun médecin, et quand Marie lui demandait en pleurant quel était son mal, il se contentait de lui répondre par un sourire douloureux qui déchirait l'âme. Enfin, l'avant veille de la pleine lune, il mourut. Les parents de Marie et leurs amis furent plongés dans la plus profonde affliction, car Hantz, malgré le mystère qui enveloppait son origine et la plupart de ses actions, était généralement aimé. Quant à la jeune fille, elle fut au désespoir pendant trois jours, et l'on commençait même à craindre pour sa vie, lorsque, à la grande surprise de toute la famille, elle parut presque consolée.

Déjà trois ou quatre mois s'étaient écoulés, et Marie était restée pour ses parents un objet d'étonnement et de peine. Elle avait repris le cours ordinaire de ses travaux, mais on remarquait qu'elle négligeait d'aller à l'église, qu'elle ne priait plus, et qu'une mélancolie profonde s'était enracinée dans son âme; elle maigrissait à vue d'œil, au point qu'on la crut frappée d'éthisie, quoiqu'elle n'eût aucun autre symptôme de maladie. Jamais on ne l'entendait parler de Hantz, d'où l'on conclut que son mal avait une autre cause que des regrets déjà effacés de son cœur.

Sa mère avait cru remarquer qu'elle était beaucoup plus pâle et plus faible le matin que le soir, surtout pendant la pleine lune. Sa sollicitude maternelle réveillée, elle fit un petit trou à la porte de la chambre de Marie, afin de s'assurer par ses yeux et ses oreilles, si cette fille chérie ne se livrait pas, pendant la nuit, à des pratiques outrées de dévotion qui pourraient altérer sa santé. Pendant les premières nuits qu'elle épia le sommeil de son enfant, elle ne remarqua rien d'extraordinaire, et déjà ses soupçons allaient l'abandonner, lorsqu'un soir.....

Minuit venait de sonner à la paroisse; Marie était couchée, et la lune sortant de derrière un nuage, jeta un de ses rayons argentés qui, passant par la fenêtre ouverte, vint éclairer la chambre de la jeune fille. Alors la mère entendit un soupir, puis une voix faible qui murmurait des paroles entrecoupées. « Oh Hantz, disait Marie, sans doute en rêvant, ô mon ami! je suis ton épouse bien aimée, je t'aime... oh oui! je t'aime...,. et cependant il me semble que tes caresses me glacent le cœur, que tes baisers portent la mort..... ils m'affaiblissent, ils me tuent..... » Puis elle poussa un long et douloureux soupir, et la mère n'entendit plus rien. Alors elle plaça son œil au trou de la porte, et vit..... Jugez de la terreur qui s'empara de son âme. Elle se frotta les yeux, se pinça les bras pour s'assurer que cette effroyable vision n'était pas un rêve, un effet de cauchemar, puis elle regarda de nouveau. et elle vit..... un vampire!

Elle le reconnut de suite, c'était Hantz. Non pas Hantz pâle, maigre et décharné par la maladie, comme il était le jour de sa mort; mais Hantz gras, frais et vermeil comme elle l'avait vu dans sa plus florissante santé. Hantz mort et enterré dans le cimetière du village, depuis plus de trois mois. Le spectre debout, à côté du lit, avait le corps penché sur l'oreiller de la jeune fille endormie, et ses lèvres appliquées sur une veine de son cou d'albâtre. La vieille mère crut apercevoir une goutte de sang qui coulait sur ce cou d'ivoire, en s'échappant des lèvres frémissantes du spectre. La pauvre femme, à cette terrible vue, poussa un cri épouvantable, et tomba sur le plancher où elle perdit le sentiment.

Au bruit de sa chute, le père de Marie et tous les gens de la maison accoururent. On releva la malheureuse mère, on enfonça la porte de la chambre, et, comme la lune s'était de nouveau cachée derrière un nuage, on alluma promptement une lampe; mais on ne vit rien d'étrange dans l'appartement, si ce n'est le corps de Marie, qui était morte. Le médecin appelé sur le champ déclara qu'il n'y avait aucun moyen de la rappeler à la vie, parce que, à son grand étonnement, il ne lui restait pas une seule goutte de sang dans les veines, sans qu'il pût deviner comment elle pouvait l'avoir perdu. Cependant, après avoir visité scrupuleusement le cadavre, on découvrit sur son cou plusieurs petites taches violettes, absolument comme des piqûres de sangsues, et deux ou trois gouttes de sang avaient laissé leur trace sur l'oreiller du lit. La vieille mère revint à la vie, mais pendant long-temps on la crut folle, parce qu'elle racontait ce qu'elle avait vu.

Déjà depuis plusieurs jours on parlait de cette singulière aventure, lorsque la belle Jeanne, voisine et amie des parents de Marie, fut attaquée d'une mélancolie en tout semblable à celle qui avait tué sa camarade d'enfance. On l'épie de même, et l'on vit le fantôme de Hantz lui sucer les veines du cou, pendant son sommeil, comme le disait la pauvre mère dans ses accès de folie. Aussitôt le pasteur fut appelé, et la jolie Jeanne lui confessa que, depuis quelque temps, le spectre lui rendait visite chaque nuit, surtout pendant la pleine lune, mais qu'il ne lui faisait aucun mal. Cependant elle avait déjà beaucoup maigri, et l'on voyait quelques piqûres violettes sur les veines de son cou. Le curé l'exorcisa; mais toutes les cérémonies de l'église n'aboutirent à rien, et l'infortunée Jeanne mourut après quelques jours, sans qu'il lui restât une seule goutte de sang.

Après Jeanne, une autre jeune fille fut sucée par le vampire, puis une quatrième, une cinquième, etc., et enfin l'effroi devint général et se répandit de proche en proche, car les vampires se multiplièrent, et il y en eut bientôt dans plusieurs provinces de l'Allemagne, en Hongrie, etc., etc., et l'on compta par centaines les filles sucées et tuées par ces horribles spectres. Pendant long-temps, les docteurs, les prêtres, les évêques, exorcisèrent d'une part, et écrivirent de l'autre de gros volumes dans lesquels on trouve, avec des variantes plus ou moins merveilleuses, une foule d'histoires dans le genre de celle de Marie. Par toute l'Europe on s'occupa des vampires, et partout on trembla.

Enfin, on prit le parti de déterrer le corps de Hantz, pour voir si on ne trouverait pas le moyen de faire cesser cet horrible fléau; mais comme on fit cette cérémonie pendant la pleine lune, on ne trouva rien dans son cercueil. Un docteur, à force de se creuser la tête, et de faire des rapprochements que l'on trouva fort ingénieux, devina que les vampires n'avaient la puissance infernale de sortir de leur tombeau que pendant la pleine lune. En conséquence on replaça la bière de Hantz, et l'on attendit patiemment que la lune ne montrât plus qu'une petite partie de son disque pour le déterrer de nouveau.

Alors on trouve mon drôle qui dormait tranquillement avec le sourire sur les lèvres, le teint fleuri, et toutes les apparences de la meilleure santé. On lui passa un pieu au travers du corps, et il ne se réveilla pas ; puis on le brûla et l'on jeta ses cendres au vent. Cet exemple intimida sans doute les autres vampires, car on eut à en brûler deux ou trois douzaines, et après il n'en fut plus question.

Pendant que ces scènes singulières mettaient toute l'Europe en émoi, d'autres vampires, mais d'une espèce moins apocrife, jetaient le découragement et l'effroi dans quelques contrées chaudes de l'Amérique méridionale. Si un homme avait le malheur de s'endormir en plein air, même pendant le jour, un ou plusieurs vampires s'approchaient de lui, et tandis qu'ils l'éventaient avec leurs ailes livides pour le rafraichir, et par ce moyen, rendre son sommeil plus profond, ils lui perçaient doucement la peau avec leur langue, et, sans qu'il en ressentit le moindre mal, ils lui suçaient le sang au point de l'affaiblir beaucoup, ou même de lui donner la mort si la piqûre se trouvait par hasard sur une veine ou une artère. Ces cruels vampires attaquaient aussi les chiens et autres animaux domestiques, et ils étaient si nombreux que, si l'on s'en rappòrte à d'anciens voyageurs tels que la Condamine, Pierre Martyr, Jumilla, Ulloa, don Georges Juan, et d'autres. « Ils détruisirent entièrement, en une année, à Borja et d'autres endroits, le gros bétail que les missionnaires y avaient introduit, et qui commençait à s'y multiplier. »

Je vous cite textuellement cette phrase parce que je ne crois guère plus au sucement des vampires d'Amérique qu'aux vampires d'Europe, et que cette phrase de La Condamine, citée par Buffon, comme




( Lhospital. )

preuve, me semble impliquer contradiction, et en effet, comment le bétail a-t-il pu commencer à se multiplier malgré les vampires, et comment tout-à-coup les vampires, qui n'avaient pas pu empêcher le commencement de cette multiplication, ont-ils pu détruire entièrement les individus résultant de cette multiplication, avec leurs parents?

Quoi qu'il en soit, le vampire ( *phyllostoma spectrum*), nommé Andira-guaçu, par les Brésiliens, n'est rien autre chose qu'une grande chauve-souris, appartenant à la famille des roussettes. Sa grosseur est celle d'un petit lapin, et ses ailes n'ont pas moins de deux pieds d'envergure. Le tragus de son oreille représente une petite feuille ovale, dentelée, creusée en entonnoir; sa langue peut s'allonger beaucoup, et se termine par des papilles qui paraissent disposées pour former un organe de succion, et ses lèvres ont aussi des tubercules arrangés symétriquement. Son pelage est d'un brun-roux, et, de toutes les chauves-souris, c'est lui qui court à terre avec le plus de facilité. La plupart des voyageurs modernes ne parlent pas de sa funeste habitude; d'autres prétendent qu'il peut sucer les animaux endormis, mais que la blessure est très petite, et que si elle devenait dangereuse, c'est parce que la chaleur du climat envenimerait la plaie. Ce dont on ne peut pas douter, c'est que le vampire se nourrit habituellement d'insectes, de petits quadrupèdes, et même de fruits, dit-on.

BOITARD.

## MICHEL DE LHOSPITAL.

1505. — 1573.

Le chancelier de Lhospital vivait encore que Montaigne et Brantôme le placèrent à côté des sages les plus renommés de l'antiquité; et Étienne Pasquier ne désirait-il pas que tous les chanceliers et gardes-des-sceaux *moulassent leur vie sur la sienne.* Lhospital naquit en Auvergne, en 1505. Son père, attaché au cardinal de Bourbon, comme médecin, lui servait en même temps de conseiller. Lorsque le connétable se retira auprès de Charles-Quint, le père du jeune Michel voulut l'accompagner, mais il laissa son fils à Toulouse, pour y étudier les lois; quelques années plus tard, il l'appela en Italie, afin de lui faire suivre les leçons du célèbre Pancirole à l'université de Padoue. Michel de Lhospital, parfaitement instruit à l'étude du droit, se rendit à Rome, et quoique étranger, très jeune encore, il obtint par son seul mérite une place d'auditeur de rote. Bientôt, fatigué de vivre loin de la patrie, il prit la route de Paris, et vint y exercer la simple profession d'avocat. Les qualités éminentes, la gravité du jeune Lhospital, le firent apprécier de ses confrères et de messieurs du parlement. Au bout de trois années, le lieutenant-criminel Jean Morin, lui donna sa fille en mariage, avec une charge de conseiller pour dot. Jean Morin, l'implacable exécuteur des lois rendues contre les protestants, forme un contraste remarquable avec la tolérance que le chancelier de Lhospital montra depuis à leur égard.

Lorsque Lhospital prit siége au parlement, cette illustre compagnie avait beaucoup perdu de son ancien éclat; la vénalité y avait introduit une foule de jeunes hommes sans expérience, qui n'avaient d'autre titre à cet honneur que l'argent qu'ils avaient donné. Lhospital fut long-temps cité comme un modèle dans la magistrature; les vacances ne changeaient pas beaucoup sa manière de vivre, et la lecture des grands écrivains de l'antiquité, de l'histoire de France, de l'Écriture sainte, occupait alternativement ses loisirs. Un des protecteurs les plus fervents de Lhospital fut le chancelier Olivier. Ce magistrat *que pour la suffisance et la vertu non commune*, Montaigne met sur la même ligne que Lhospital, était parvenu, à l'aide de ses talents et de sa probité sévère, à la haute dignité qu'il occupait. Olivier songea à employer activement son jeune ami, et il le fit envoyer comme ambassadeur au concile de Trente. Le pape venait de transférer ce concile à Bologne; les évêques d'Italie seuls consentirent à cette translation; les autres restèrent à Trente. La France reconnut le concile de Bologne par la raison que Charles-Quint, son ennemi, était resté attaché à celui de Trente. Lhospital quitta Paris au mois d'août 1547. Les prélats réunis à Bologne, ne tinrent qu'une seule session, et restèrent ensuite dans une inaction absolue. Lhospital a décrit le genre de vie qu'il menait à Bologne, dans deux épîtres adressées, l'une, au chancelier Olivier, l'autre, au cardinal de Bellay. Dans sa première épître, il fait une longue description des maux qu'il endure, mais ce qui l'affligeait profondément, c'était de penser qu'à son retour en France, il serait obligé de reprendre les fastidieuses fonctions de juge, pour lesquelles il avait une invincible aversion.

Cependant le pape Paul III n'ayant pu parvenir à entraîner tous les évêques à Bologne, prit le parti de suspendre le concile; la mission de Lhospital devenait inutile, et il s'en revint à Paris, après un séjour de seize mois en Italie. Le chancelier Olivier était alors en disgrâce, on lui avait retiré les sceaux; Lhospital qui perdait un ami sincère, trouva bientôt une protection inespérée. Marguerite de Valois, sœur de François I^er^, femme de tant d'esprit, de tant de science, désira connaître Lhospital; elle le nomma son chancelier particulier, et lui donna une autorité souveraine sur sa maison. L'intimité qui s'établit entre eux dura autant que leur vie. Le cardinal de Lorraine jouissant à la cour d'un immense crédit, fit créer Lhospital chef et surintendant des finances du roi, en sa chambre des comptes. Les finances avaient besoin d'un gardien aussi fidèle; de grands abus régnaient dans leur administration; à peine le tiers des revenus entrait-il dans le trésor public. Pour mettre un terme à ces désordres, le nouveau surintendant fit revivre les anciennes lois, et réprima violemment les prévaricateurs.

Henri II venait d'être frappé de mort au milieu d'un tournois, et le royaume se trouvait dans une triste position; les factions s'agitaient; les rigueurs exercées par François I^er^ et Henri II contre les réformés, n'avaient servi qu'à en accroître le nombre. Les mécontents n'attendaient que des chefs pour devenir formidables; d'un côté, les princes lorrains se proclamèrent les défenseurs de la religion catholique; de l'autre, la maison de Bourbon se mit à la tête des réformés. Le chancelier était mort, et quand il fut question de lui donner un successeur, Catherine de Médicis se montra indécise; les anciennes liaisons de Lhospital avec le cardinal de Lorraine, le rendaient suspect à la reine-mère; toutefois, et par le crédit de la duchesse de Montpensier, Lhospital fut revêtu de la simarre. A cette époque, les projets les plus sinistres étaient mis chaque jour en délibération à la cour du Louvre; l'influence de Lhospital n'était pas encore assez décisive pour heurter de front les airs des conseillers de la couronne, mais il tâcha de conjurer l'orage en faisant rendre un édit qui ôtait aux tribunaux laïcs la connaissance du crime d'hérésie, et l'attribuait aux juges ecclésiastiques; il décida ainsi le clergé à repousser l'établissement de l'inquisition.

Le chancelier n'aurait pu long-temps lutter tout seul contre la grande majorité du conseil portée à des actes de rigueur excessive; pour la combattre, il réunit autour de lui ceux qui partageaient ses principes de modération et de justice; il se forma un tiers-parti entre les opinions exaltées, et des prélats célèbres, de savants théologiens, des magistrats paisibles s'y associèrent. Sous la direction de ce tiers-parti, une assemblée de notables fut tenue, en 1560, à Fontainebleau; on y décida la convocation des états, la réunion d'un concile, et la suppression provisoire des poursuites contre les protestants, qui, par une sorte de fatalité levèrent aussitôt l'étendard de la révolte, sous les ordres du prince de Condé et du roi de Navarre. Un arrêt de mort fut même rendu contre le prince de Condé, et il aurait été exécuté si

Lhospital ne l'eût empêché en en retardant la signature. Après la mort de François II, le chancelier poursuivit son système de rapprochement et de conciliation. Le colloque de Poissy avait exalté les deux croyances rivales : la guerre civile allait éclater ; Lhospital crut devoir autoriser l'exercice de la religion réformée, et un édit de tolérance le permit sous certaines restrictions.

Les esprits étaient de part et d'autre dans un tel état d'exaspération qu'un système mixte ne pouvait dominer long-temps; Lhospital, partisan de la paix, fut apostrophé par le connétable de Montmorency : « Un homme de robe, lui dit-il, ne doit pas se mêler de ce qui concerne la guerre. Si je ne sais pas la faire, répondit Lhospital, au moins sais-je quand elle est utile. » Les batailles étaient inévitables; elles commencèrent, et Lhospital fut exclu du conseil intime; il a déploré dans plusieurs épîtres les calamités qui affligeaient à cette époque la monarchie de France. Le duc de Guise ayant été assassiné au siége d'Orléans, on dut songer à une trêve ; Lhospital s'employa de nouveau à rétablir la paix. Quelle que fut la fermeté avec laquelle il fit exécuter les édits de pacification, protestants et catholiques s'opposèrent sans cesse à ses desseins. Il engagea Charles IX à visiter les principales villes du royaume, dans l'espérance que la majesté royale en imposerait aux factieux, mais cette résolution produisit des effets contraires; car dans l'entrevue de Catherine de Médicis et du duc d'Albe à Bayonne, la destruction entière du parti protestant fut décidée, comme le seul moyen d'en finir avec les troubles qui agitaient les populations. Le chancelier s'aperçut qu'il perdait la confiance de la reine; ses avis n'étaient plus écoutés, on ne l'appelait plus dans les conseils secrets où se décidaient les questions de paix et de guerre. La reine-mère et son fils s'étant absentés, Lhospital ne fut point de ce voyage ; il se retira dans sa terre de Vignay, près d'Étampes. Après le retour du monarque, il reprit ses fonctions; ce ne fut pas pour long-temps; ses ennemis parvinrent à le rendre suspect, et comme il le dit lui-même : « Voyant que sa présence n'était plus agréable, et que le roi, obsédé de toutes parts, n'avait réellement plus de puissance, et n'osait dire ce qu'il pensait, il jugea plus expédient de céder plus volontairement aux nécessités de la république et aux nouveaux gouverneurs que de débattre avec eux. »

Lhospital alla donc une fois encore se fixer à Vignay. Nous avons de lui plusieurs épîtres écrites pendant sa retraite; on y remarque la même fermeté d'âme, la même vigueur, que lorsqu'il occupait la première dignité de l'état ; l'étude, la prière, l'éducation de ses petits-fils, remplissaient toutes ses journées; le seul regret qu'il éprouvât, était de ne pouvoir plus donner au roi des preuves de sa fidélité, ni contribuer à détourner les malheurs dont il voyait la France menacée. Il connaissait trop bien la cour et les chefs de partis pour croire qu'ils vécussent jamais en bonne intelligence ; il ne croyait point à leur rapprochement momentané, et personne ne fut moins que lui trompé par cette perfide paix qui précéda la Saint-Barthélemy. On sait qu'il faillit être une des victimes de cette funeste journée de massacres; les habitants de la campagne dévastèrent ses champs, garrotèrent ses fermiers; mais la reine envoya pour le protéger un régiment de dragons. Ces cruels événements conduisirent Lhospital au tombeau ; il mourut le 13 mars 1573. Deux siècles plus tard ses cendres étaient violées; le fanatisme religieux l'avait poursuivi pendant sa vie, le fanatisme politique le poursuivit après sa mort. L'histoire du monde roule dans un cercle donné, par action et réaction; c'est toujours la même effervescence de révolte, la même fièvre de destruction et de ravage, le même besoin de repos après les grandes tempêtes publiques; seulement chaque époque se meut par un mobile différent.

Lhospital ne s'était occupé en aucun temps du soin de sa fortune ; il occupait depuis quinze ans les places les plus éminentes, lorsqu'il fut réduit à demander une dot pour sa fille unique; il obtint aussi la terre de Vignay, près d'Étampes, qui dépendait du domaine, et qui fut soumise à une forte redevance. C'était un champ stérile dont il fait une triste peinture ; une inscription qu'on voyait dans le château, indiquait qu'il avait été bâti par Lhospital et sa femme, en 1562, au milieu des désordres auxquels la France était en proie. Les mœurs du chancelier de Lhospital furent austères, ses goûts simples, sa sobriété extrême. Brantôme raconte qu'ayant été lui rendre visite avec le maréchal Strozzi, Lhospital les fit diner dans sa chambre avec du bouilli ; car c'était, ajoute le galant écrivain, son ordinaire pour le diner. Sa vaisselle consistait en deux salières d'argent qui servaient à la ville et à la campagne. Il regardait le luxe qui s'était introduit de son temps comme une des plaies les plus funestes de la monarchie, et il nous reste de lui une satire contre la somptuosité des vêtements, satire adressée au président de Thou, et l'une des pièces les plus énergiques et les plus éloquentes qui soient sorties de sa plume.

---

## LA TOUR DE SOUMBEKA A KAZAN.

*Toula*, *Nijny*, *Smolensk*, *Kieff*, ont avec Moscou leur kremlin, comme *Kazan* et *Astrakan*. Les monuments qu'ils renferment, indiquent seuls ou la victoire ou la défaite. La Russie n'a pas besoin d'écrire son histoire elle est dans chacun de ses kremlins palpable et tracée en caractères ineffaçables. En arrivant devant une grande ville en Russie, le premier objet qui frappe vos regards, est toujours une tour gigantesque, une immense colonne qui semble toucher les cieux. Approchez-vous, examinez-là attentivement, recherchez son origine, étudiez son style, son caractère, remarquez les emblêmes qui la décorent, et vous aurez l'histoire de la ville, sa destinée, ses grandeurs ou ses désastres. A Moscou, la superbe tour d'*Ivan Vélikii*, témoigne de la puissance moscovite. Cette mappemonde d'or qu'on voit à son faîte, surmontée d'une croix aussi d'or, semble l'image de l'empire même. Kazan aussi possède dans son kremlin son *Ivan Vélikii*. La tour dite de Soumbeka est le monument le plus ancien de la ville, telle qu'elle existe aujourd'hui. C'est le seul chaînon qui réunisse l'histoire de la Kazan tartare avec la Kazan russe, et c'est à ses pieds que viennent se grouper les plus mémorables souvenirs de la con-

trée; plusieurs légendes sont accréditées sur cette tour. Les unes ne font remonter son origine qu'après la prise définitive de Kazan par Ivan IV, en 1552. Elles assurent que ce prince la fit bâtir avec les débris des Métchets, en actions de grâce de sa victoire, et comme une sorte de dérision à ses ennemis vaincus. D'autres veulent que ce soient les restes du palais des souverains tartares; et d'autres encore la prennent pour une mosquée que la célèbre et belle Soumbeka fit construire pour y enterrer son époux, elles ajoutent même que ce fut là, près de son tombeau, que le peuple kazanais vint la chercher pour la livrer aux Russes. Cette dernière légende est la plus populaire à Kazan, c'est celle qui a donné le nom à la tour, et, selon moi, c'est aussi celle qui me paraît la plus vraisemblable. Je suis cependant loin de l'admettre tout entière, et je ne puis consentir à ce que la tour ait servi en même temps et de mosquée et de monument tumulaire. Il est en Orient un usage qui n'a jamais connu d'exception. Nul ne peut être enterré dans une mosquée, et l'histoire ne cite pas un exemple, qu'un prince même y ait fait déroger. Je crois donc que la tour fut seulement le tombeau, et que la mosquée se retrouve dans le bâtiment qui en dépend, qui est évidemment du même style et de la même époque, et dont la forme est tout-à-fait celle d'une mosquée. L'église que fit bâtir Jean IV, après la prise de Kazan, et que nous remarquons près de là, n'a plus aucun rapport avec la tour de sa mosquée, et de là, cette version qui les attribue aussi à ce prince, se trouve dénuée de tout fondement. Cette tour est entièrement en briques, et bâtie avec une perfection toute romaine; elle est carrée, à plusieurs étages, et sa flèche svelte, élégante, s'élève majestueusement dans les airs. C'est, en ce genre, la plus haute tour en pierre que l'on connaisse. Vous trouvez bien en orient des aiguilles aussi élevées, mais il est à remarquer qu'elles sont toujours terminées par un long morceau de ferblanc, ou fer battu En entrant dans cette tour, on se trouve sous une voûte magnifique; quatre ouvertures ou espèces de portes cintrées, sont percées aux extrémités de la voûte, à cinq ou six pieds au-dessus du sol; et en y atteignant, on y reconnaît quatre escaliers qui mènent à tous les étages de la tour. Cette tour et cette mosquée qui en dépendent, sont presqu'entièrement abandonnées, et pourtant jusqu'ici elles ont peu souffert du temps. Les herbes et les ronces y croissent de toutes parts, mais le vieux ciment tartare résiste à la négligence du vainqueur, et les deux monuments doivent être encore pour long-temps le plus bel ornement de Kazan. Cette tour majestueuse porte tristement à son faîte l'histoire de la destinée de la ville... Un globe que l'on dit en or massif, est écrasé sous l'énorme serre de l'aigle à deux têtes. L'empire tartare soumis à l'empire russe!!!



( Tour de Soumbeka à Kazan.

# L'AYE-AYE.



## L'AYE-AYE.

Et si vous croyez que la nature s'est soumise aux règles posées par nos naturalistes, vous êtes grandement dans l'erreur ; et si vous croyez aussi que nos naturalistes ont suivi à la trace la marche de la nature, vous vous trompez encore. Par exemple :

Cuvier, et avec lui tous les naturalistes, ont partagé les mammifères en quadrumanes (les singes), carnassiers (les tigres, les loups), rongeurs (les rats, les lièvres), etc. ; et ils ont cru cette classification très naturelle. Or, voici un être qui dérange un peu leur système, car, par les dents, c'est un rongeur, qui se rapproche beaucoup du genre écureuil, et par les pattes, c'est un quadrumane. Mais je ne veux pas ici vous faire faire une polémique toujours ennuyeuse et souvent inutile ; j'aime beaucoup mieux vous transporter un instant dans les vastes solitudes de Madagascar, pour vous montrer les mœurs singulières d'un animal qui était, je crois, fort peu connu de Buffon.

Voyez : voilà une forêt vierge, aussi ancienne que la terre qu'elle couvre de son ombre, et dont les arbres n'ont jamais été renversés que par la faux du temps. Là, vit dans la solitude du désert le *tsitsihi* ou aye-aye (*sciurus madagascarensis*), le plus farouche et pourtant le plus innocent des habitants des bois. Il atteint la grandeur d'un lièvre ordinaire. Ses dents incisives inférieures sont encore plus comprimées que dans les écureuils (avec lesquels il a de l'analogie), et surtout plus étendues d'avant en arrière, ce qui leur donne de la ressemblance avec des socs de charrue. Son pelage est d'un gris-brun mêlé de jaune ; sa queue est longue, épaisse, garnie de

gros crins noirs ; sa tête est arrondie et porte de grandes oreilles nues ; ses yeux n'ont pas la vivacité des autres animaux de son genre ; ils sont tristes, faibles, et peuvent à peine supporter la lumière du jour. Mais ce qu'il a de plus extraordinaire ce sont ses pattes ; toutes ont cinq doigts, dont quatre de celles de devant sont excessivement allongés, et, dans ce nombre, celui du milieu est beaucoup plus grêle que les autres ; dans les pieds de derrière, le pouce est opposable aux autres doigts.

Le tsitsihi a des habitudes paisibles, et de la gravité dans ses actions, si l'on peut se servir de ce mot. Ses mouvements sont lents, mesurés, peut-être pénibles ; aussi, pour se dérober à ses ennemis qui l'atteindraient aisément, vu la lenteur de sa marche, il ne sort de sa retraite que la nuit. Pendant le jour, il se tient blotti dans un terrier qu'il sait se creuser, dit-on, dans les ravins, à proximité des forêts où il va chercher sa nourriture quand les autres animaux, livrés au sommeil, ne peuvent plus l'inquiéter. La conformation de ses pieds me ferait croire que, au lieu de creuser lui-même son habitation souterraine, il s'empare de celle d'un autre animal, comme font les renards, les martes, et beaucoup d'autres, qui ne manquent jamais d'exproprier le premier propriétaire d'un terrier, lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Et cependant, on sait que le renard et la marte creusent la terre avec assez de facilité. Dailleurs, nous pourrions trouver, même dans le genre du tsitsihi, un exemple de ce brigandage. Par exemple, l'écureuil s'empare assez volontiers des nids de pies pour établir son domicile après l'avoir maçonné à sa fantaisie.

Quoi qu'il en soit, le tsitsihi se nourrit de fruits, et il préfère ceux qui sont secs et durs, aux baies et autres fruits mous. Pendant toute la belle saison, il ne s'occupe guère qu'à parcourir les forêts, en grimpant lentement sur les arbres pour y trouver sa nourriture. Quoique peu ou point carnassier, s'il surprend un oiseau sur son nid, il manque rarement de le saisir et de le dévorer ; mais c'est surtout aux œufs qu'il donne la préférence. Faute de fruits, on prétend qu'il se contente de coléoptères, d'araignées et autres petits insectes.

Rien n'est curieux comme de voir manger cet animal ; il se pose sur le derrière, ayant le corps dans une position verticale, ainsi que l'écureuil, et, avec ses pattes de devant, il porte les aliments à sa bouche. Mais, pour saisir un fruit, il n'a pas besoin, comme ce dernier, de se servir de ses deux pattes ; grâce à son long doigt, il l'enveloppe et le tient solidement, pendant que son autre main est libre. Jamais il ne prend un objet en l'empoignant avec les cinq doigts, mais il le saisit seulement avec le doigt du milieu, et avec les autres il continue à s'accrocher aux branches pour grimper.

Il craint extrêmement l'eau, et il a cela de commun avec presque tous les rongeurs de sa famille. Aussi, lorsque vient la saison des pluies, il ne quitte guère son terrier que lorsqu'il y est poussé par la faim. Mais il sait fort bien s'arranger une vie sédentaire, et il ne manque jamais de s'entourer de toutes les commodités que lui permettent les circonstances. Sans faire positivement des provisions abondantes, il est rare qu'il n'ait pas dans son habitation assez de fruits pour le nourrir trois ou quatre jours au moins sans sortir. Ainsi, quand des chasseurs rôdent dans les solitudes qu'il habite, ou qu'un orage inonde la campagne pendant quelque temps, il reste tranquillement chez lui, à l'abri de tout danger, jusqu'à ce que sa petite provision soit épuisée, et l'on assure même qu'il la ménage avec économie, pour la faire durer autant de temps qu'il présume devoir rester en réclusion.

Il aime beaucoup ses aises, et sa voluptueuse mollesse ne lui permettrait pas d'habiter une demeure humide, fraîche, ou seulement de dormir sur la terre. Mais il n'est pas paresseux, et s'il aime à être bien, il ne compte sur personne que sur lui-même pour se procurer ce bien-être. Il travaille avec ardeur et pendant long-temps à se faire un appartement chaud, sec et commode, au fond de son terrier. Après l'avoir convenablement élargi, il y transporte une quantité de petites buchettes de bois sec, qu'il entrelace avec du foin ; avec beaucoup d'art il en forme une tenture, ou plutôt une sorte de boiserie dont il garnit exactement toutes les parois de sa chambre à coucher, tant au plancher, au plafond, qu'aux côtés ; cette sorte de cage faite, il la remplit de foin doux et très sec, au milieu duquel il pratique son lit. Mais ce lit lui-même exige encore un travail, car il est tapissé, ou plutôt matelassé, avec une mousse fine, molle et chaude.

C'est là qu'il fait ses petits, rarement en nombre de plus de trois ou quatre. Pendant tout le temps de l'allaitement, la femelle en a le plus grand soin, et elle ne les quitte que lorsqu'elle y est forcée par une impérieuse nécessité ; elle les tient surtout dans une propreté recherchée. Lorsque les petits commencent à marcher, elle choisit les moments où la lune jette ses rayons brillants sur les arbres des forêts, pour les faire sortir du terrier et jouer sur la mousse humide de rosée. En sentinelle à côté d'eux, elle veille à la sûreté générale, et, au moindre bruit, à la moindre apparence de danger, elle fait rentrer les plus gros et emporte les plus petits au fond de son trou.

Les naturels de Madagascar font une guerre soutenue à l'aye-aye, parce qu'ils estiment beaucoup sa chair qui, pour un Européen, est un mets détestable. Ils lui tendent des piéges aux pieds des arbres, ils le déterrent dans son trou, ou le tuent à coups de flèche ou de fusil. Lorsque cet animal est surpris à terre par les chasseurs et les chiens, il lui est impossible de leur échapper par la course ; aussi ne l'essaie-t-il même pas. Mais, malgré sa faiblesse, il fait bonne contenance, et ce n'est qu'après une lutte à mort que l'on peut s'emparer de lui. Il se défend avec un courage que sont bien loin de montrer des animaux vingt fois plus forts que lui, tels que le loup, la hyène, etc.

Il n'est ni féroce, ni méchant, mais il aime la liberté plus que la vie. Aussi, soit qu'on le prenne jeune ou vieux, s'il ne se laisse pas mourir de faim dans les premiers jours de son esclavage (ce qu'il fait ordinairement), il vit quelque temps dans la tristesse ; les regrets et le chagrin le font tomber dans la consomption, et il périt après avoir traîné pendant quelques mois une vie languissante qu'il paraît quitter avec plaisir.

BOITARD.

---

## LE CACAOYER.

Fin de l'article. ( Voir page 344. )

Le chocolat est formé de cacao et de sucre auxquels on joint quelquefois des aromates et des matières mucilagineuses. Mais avant qu'on puisse l'obtenir dans l'état où il est répandu dans le commerce, il doit d'abord subir un grand nombre de préparations. Après avoir choisi une bonne espèce de cacao, on le torréfie dans un cylindre, comme nous voyons tous les jours cela se pratiquer pour le café. Cette première opération a pour but de développer l'arome de la graine. Ensuite, au moyen d'un second cylindre qui est alors en bois, on l'écrase sur une table, après quoi on le vanne et on le crible, afin de l'obtenir aussi pur que possible, et de chasser les embryons fort durs du cacao.

Les grains ainsi brûlés et froissés, sont placés dans un mortier de fonte que l'on a eu soin de faire chauffer fortement ainsi que le pilon. Par ce broiement à chaud, le cacao est réduit en une pâte molle ; il faut alors y mêler un tiers du sucre, dont la quantité totale doit être égale à celle du cacao. Ainsi préparé, on pile de nouveau, et on ajoute un second tiers. On place le mélange obtenu de la sorte sur une pierre de grès, de marbre, ou d'un calcaire dur quelconque, pierre dite à chocolat. Là, au moyen d'un cylindre chauffé, et mu par un appareil particulier, on opère un second broiement, après lequel on ajoute le dernier tiers de sucre. On coule alors dans des moules de ferblanc, par portions de cent vingt-cinq grammes, la pâte ramollie, elle s'y refroidit, et on retire de ces moules le chocolat en tablettes.

La canelle et la vanille sont les aromates que l'on ajoute ordinairement au chocolat ; on les incorpore en même temps que le dernier tiers de sucre. Le chocolat de santé est aromatisé avec la canelle ; ceux dits analeptiques, avec la poudre de salep ou lichen. Enfin, quelquefois on prépare du chocolat blanc, mais il ne vaut jamais le coloré. Avec quelque matière qu'il soit mélangé, il doit toujours être recouvert de feuilles d'étain, afin de le préserver des vers qui s'en montrent très friands.

Le *cacaoyer théobroma* est cultivé au Mexique, aux Antilles, dans la Guyane, celui de la côte de Caraque est le plus estimé. Cet arbre demande une terre argileuse et légère ; dans les terrains humides et forts, il devient en effet plus vigoureux, mais il ne donne pas de fruits. Les cacaoyères ou plantations de cacaos, veulent être abritées des ardeurs du soleil comme des atteintes des vents, on doit chercher à les préserver des attaques des fourmis blanches et des criquets ; on fera bien de défricher tout exprès les terrains destinés à cette sorte de culture. Mais avec tous ces soins, une cacaoyère sera d'un très bon rapport, et ses arbres durant vingt à trente ans, donneront toute l'année des fleurs et des fruits.

Alfred Maury.

---

### LE VIEILLARD ET LA MORT.

Un vieillard amassait, répétait, « amassons !
A la mort j'offrirai cet or digne d'envie,
J'achèterai, peut-être, un an ou deux de vie. »
« Je prends tout, dit la mort, excepté les rançons. »

---

### LE MENSONGE ET LA VÉRITÉ.

Le mensonge disait : « J'ai mille et mille appas ;
Dans cent chemins divers je trotte à l'aventure ;
Toi, tu n'as qu'un chemin, et jamais qu'une allure. »
« Oui, dit la vérité, mais je n'égare pas. »

---

## EXPLOSION DE QUATRE MILLE LIVRES DE POUDRE SOUS L'EAU.

Une entreprise gigantesque et sans exemple jusqu'à ce jour, vient d'être tentée dernièrement avec un plein succès dans les eaux de la Tamise, non loin de son embouchure.

Il s'agissait de soulever la carène d'un fort navire coulé à fond, et qui, comme un rocher inébranlable, caché sous l'eau, obstruait la navigation. Tous les efforts employés jusqu'alors avaient échoué. Enfin un officier supérieur du génie proposa un moyen qui consistait à remplir de poudre à canon deux énormes cylindres en plomb, à les placer parallèlement, à l'aide de la cloche à plongeur, sous les flancs du vaisseau embourbé, et à y mettre le feu pour le faire sauter. Un tube renfermant une mèche et communiquant d'un bout aux cylindres, de l'autre à une bouée, devait amener l'explosion.

Deux tentatives pour mettre ce dessein à exécution avaient précédemment échoué. Chaque fois, quelque dérangement avait contrarié le succès. Un marin, qui travaillait dans la cloche à cette mine *sous-marine*, avait péri embarrassé dans les cordes que les oscillations des eaux agitaient et déplaçaient continuellement. Enfin, le 28 mai dernier, tous les préparatifs étaient terminés. Quatre mille livres de poudre, dont les cylindres monstres étaient remplis, allaient au contact du feu ébranler le lit du fleuve, disperser les eaux écumantes, et vomir à la surface le vaisseau naufragé. Le signal est donné ; toutes les chaloupes contenant travailleurs et curieux s'éloignent à grande distance ; une seule reste, c'est celle des rameurs qui, la rame à la main, se tenaient prêts à fuir, aussitôt que l'un d'eux aurait mis le feu à la mèche. Elle brûle lentement pendant plus de cinq minutes. L'anxiété des spectateurs est au comble ; immobiles, les yeux dirigés vers le point où devait aboutir le feu de la mèche, ils attendaient l'instant solennel avec une indicible émotion.

Tout-à-coup l'explosion se fait entendre avec un épouvantable fracas. Il faut renoncer à décrire tout le grandiose d'une pareille scène. Imaginez, s'il est possible, une masse d'eau, prenant la forme d'un dôme de plus de huit cents pieds de circonférence, lancée en l'air à la hauteur de soixante-dix pieds, puis une vapeur épaisse et noirâtre du milieu de laquelle s'échappent de toutes parts mâts, planches et

poutres, comme du cratère d'un volcan. La violence du choc fut telle que les collines qui dominent les deux rivages en furent ébranlées. La secousse se fit sentir jusqu'à Gravesend et aux villages voisins.

Au silence de l'étonnement qui avait saisi la multitude qui bordait les deux côtés du fleuve, succédèrent d'innombrables applaudissements. Quelques minutes après l'explosion, on voyait des bateliers s'approcher, à force de rames, pour recueillir les débris du navire qui flottaient à la surface de l'eau, rentrée paisiblement dans son lit. Aucun accident fâcheux n'a signalé cette hasardeuse entreprise.

## SIMON BOLIVAR.

Simon Bolivar, le défenseur de l'indépendance de l'Amérique du sud! Que ce nom rappelle de souvenirs et de jugements différents. Esquissons les traits principaux de cet homme célèbre, car avant de le connaître il ne nous appartient pas de le condamner ou le défendre.

Simon Bolivar, né à Caraccas le 24 juillet 1783, était le plus jeune des fils de don Bolivar y Ponte, colonel de milice; sa famille riche et considérée lui



( Bolivar. )

fit donner une éducation soignée qu'il alla terminer en France, pays dont il étudia plusieurs années la langue et les institutions. De retour dans sa patrie, après avoir visité une partie de l'Europe, à la tête d'une fortune considérable, environné de l'estime de ses compatriotes, Bolivar semblait destiné à couler paisiblement une vie opulente, quand la révolution qui éclata dans les possessions espagnoles vint l'arracher de sa retraite et le placer sur une scène où son génie lui réservait le premier rôle.

Bolivar, déjà promu au grade de colonel en 1810, fut en 1811, à l'époque de la déclaration de l'indépendance par le congrès venezuélien, chargé d'une mission à Londres; il la remplit à ses frais. La fortune du jeune colonel lui rendait facile cet acte de désintéressement patriotique, il lui valut néanmoins l'admiration de ses concitoyens, et le général Miranda le nomma, comme récompense, au commandement de la place de Puerto Caballo. Une révolte de prisonniers survenue à la suite de l'affreux tremblement de terre qui désola à cette époque Caraccas, lui fournit une première occasion de signaler son courage et sa fermeté; la conduite de Miranda lui en offrit bientôt une seconde. Ce général venait de capituler avec le vice-roi de Monteverde. Un pareil acte révolte Bolivar, il voyait ainsi sa patrie retombée au pouvoir de ceux qu'elle avait déjà si noblement combattus. Il se détermina à quitter Caraccas; en vain, Miranda veut s'opposer à son départ, la conduite énergique de Simon triomphe de tous les obstacles; il se réfugie à Curaçao, et c'est là qu'il forme le hardi projet de se mettre à la tête des amis de l'indépendance du Nouveau-Monde. Il aborde à Carthagène, et, secondé seulement de quelques hommes courageux, il enlève aux Espagnols les bords du Magdalena; puis ayant grossi son armée de 6,000 Américains, il bat à Manda le général Barinas. Enfin, le 4 août 1813, il fait son entrée triomphale à Caraccas, et prend le titre de

dictateur-libérateur des provinces occidentales du Venezuela, tandis qu'un brave étudiant, San Jago Marino, était proclamé dictateur des provinces orientales. Mais, d'affreux revers attendaient Bolivar après ces premiers succès. Quatre fois encore fugitif, quatre fois il rentrera vainqueur sur le territoire venezuelien, toujours plus grand que la fortune, toujours au-dessus des vicissitudes accablantes d'une vie de fatigues et d'anxiétés, jamais il ne se livrera au désespoir. Est-il vaincu! au milieu de sa défaite, il songe encore à ce qui peut lui assurer plus tard la victoire; en un mot, son âme comme son épée, semble se retremper dans le malheur. Bolivar, victorieux à Caraccas, fuyait ensuite devant la légion infernale de Boves, ce général royaliste qui devait toute sa renommée à la férocité de ses soldats, ramas de bandits et d'esclaves. Une barque à la merci des flots contenait alors tout l'espoir de la liberté américaine, Bolivar et Marino. Cependant, tous deux reparurent sitôt que l'orage fut calmé, mais pour fuir encore. Alors aborde sur le sol américain, Morillo, le plus brave et le plus fidèle défenseur de la cause royale, adversaire vraiment digne d'aussi héroïques ennemis. Un instant à Haïti, chez un peuple libre, les deux proscrits avaient trouvé un généreux asile. Le 3 mai 1816, Bolivar a remis le pied sur la terre natale, cette fois il a pris le titre de capitaine-général et chef suprême des forces de Venezuela et de la Nouvelle-Grenade. Il est reçu avec les transports d'un enthousiasme le moins équivoque. Vaines espérances qui s'évanouissent devant les victoires de Morillo! Simon a été renversé par les coups les plus terribles de l'adversité, toutefois, il n'est pas frappé à mort, il se relève; il tente un dernier et héroïque effort, sans d'autres titres que celui de libérateur, il reparaît au milieu des indépendants vaincus et découragés, il triomphe une première fois, il triomphe encore, San Diego, Sogamoso, ces noms ont été immortalisés par ses succès, l'Espagne qui a vu tomber les dernières légions de ses serviteurs, a rappelé près d'elle Morillo, et le 17 décembre 1819, rassemblé à Angostura, le congrès proclamait à la face des nations l'existence de la république colombienne.

Tout cela, c'était l'œuvre de Bolivar; toutes ces difficultés, ces obstacles, ces périls, c'était avec une poignée de soldats demi-nus et mal exercés qu'il les avait surmontés; la présidence de la nouvelle république appartenait de droit au libérateur, il fit de vains efforts pour la refuser; un homme comme moi, disait-il, doit porter ombrage à la liberté. On lui répondit par une ovation, et Simon Bolivar fut investi de la présidence.

Mais c'est peu pour lui d'avoir conquis l'indépendance de sa patrie, il veut encore associer à sa cause les contrées voisines; il part pour le Pérou, est reçu avec transport par les habitants; on lui confère la puissance dictatoriale. Servi par la fortune, la victoire d'Ayacucho vient combler toutes les espérances des amis de la liberté, et reconnaissante de l'appui que le génie de Bolivar a prêté à sa cause, la république naissante prend le nom de Bolivia.

Ce ne fut qu'au mois de juin 1826, que le libérateur rentra dans sa patrie. Son absence avait eu les plus tristes effets; l'anarchie commençait à lever la tête, en vain les affaires extérieures tendaient à affermir l'existence de la Colombie, dont l'Angleterre venait de reconnaître l'indépendance, c'était dans son propre sein que la république puisait les germes de sa destruction.

Simon Bolivar sentit toute l'étendue du danger, un moyen se présenta à lui pour étouffer les factions, celui de s'emparer du pouvoir suprême, il l'adopta, et il assuma aussitôt sur sa tête toute l'autorité d'un dictateur. Tous les amis de la liberté frémirent, à la vue d'un pareil projet; un complot fut tramé, déjoué il est vrai, mais son chef était puissant. Une guerre malheureuse, entreprise contre les Péruviens, ébranla encore l'autorité de Bolivar, la dictature de Bolivia lui échappa, et ce fut comme le signal d'une défection générale. Les Venezuéliens dirigés par Paez, le capitaine des LLaneros, l'ancien frère d'armes du libérateur, se séparent de l'unité colombienne, tandis que les départements de l'équateur se proclamaient indépendants.

Dès-lors, la Colombie cesse d'exister; un congrès national fut assemblé à Bogota, le dictateur y envoya sa démission; on eut l'immense tort de l'accepter. Désespérant du salut de la chose publique, celui qui avait employé quinze années de sa vie à défendre la liberté américaine eut la douleur de rencontrer dans ses propres concitoyens des ennemis plus dangereux pour sa patrie que l'Espagne même. Il alla au fond d'une retraite s'ensevelir dans l'oubli; mais il ne put survivre long-temps à sa gloire, et le 17 décembre 1830, il expirait à San Pedro, âgé seulement de quarante-deux ans.

Bolivar et Washington, ces deux noms sont désormais inséparables, ils représentent à eux deux la liberté des deux Amériques; que de différence néanmoins dans leur fortune! L'un, entouré même après sa mort des marques de l'amour et de la reconnaissance de ses concitoyens; l'autre, poursuivi par la haine et la calomnie, mourant de regrets et de douleur. C'est ainsi que diffèrent les nations, plus constantes dans leurs sentiments, plus solides dans leurs affections; les peuples du nord connaissent moins l'ingratitude; plus enthousiastes que ceux-ci, les peuples du sud brisent et relèvent tour-à-tour leurs idoles. Moins faits pour la liberté, leurs passions en feront long-temps des esclaves, quelque libérales que soient leurs institutions.

Alfred Maury.

---

## PORTUGAL. — LE CHATEAU DE BELEM.

Plusieurs fois déjà nous avons entretenu nos lecteurs, du Portugal et de Lisbonne, de Lisbonne, la ville au gracieux aspect; il n'existe en effet aucune cité dont la vue soit plus magnifique (1). Dans le lointain, à une certaine distance, on a de la peine à distinguer Lisbonne, parce que toutes les rives du Tage ne forment pour ainsi dire qu'une seule ville. Des montagnes de rochers à pic de Cintra qui s'élèvent majestueusement, on distingue la haute Serra da Arrabida qui sort du milieu des landes. A mesure qu'on s'approche, la cité et les collines qu'elle

(1) Voir le *Magasin Universel*, tom. I, p. 293, et tom. II, p. 161.

couvre jusqu'au sommet, se développent, et en vérité, on ne peut guère contredire les Portugais, lorsque, dans leurs promenades sur le Tage, ils regardent Lisbonne comme la plus belle ville du monde, et qu'ils s'écrient avec enthousiasme : « Qui n'a pas vu Lisbonne n'a rien vu. » *Que nao tem visto Lisboa nao tem visto consa boa!*

Certes, il y a là quelque exagération bien pardonnable à l'esprit national d'un peuple; passons outre. Mais ce que nous ne pouvons aussi facilement excuser, ce sont les fausses indications des anciens auteurs portugais qui veulent absolument trouver sept collines dans Lisbonne, afin de lui donner une certaine ressemblance avec Rome antique; prétention bizarre, dénuée de toute vraisemblance. Lisbonne ne renferma jamais que trois collines.

La première commence au pont d'Alcantara, limite de la cité à l'ouest, et se prolonge jusqu'à la rue Saint-Benoît. Cette colline, sans contredit la plus élevée, est renommée par l'air pur qu'on y respire; de là le nom d'une de ses rues : Buenos-Ayres. La seconde colline n'est qu'une continuation de la première, et n'en est séparée que par un petit vallon; c'était la portion la plus large de la ville, mais le célèbre tremblement de terre de 1755 la détruisit tout-à-fait. Il est étonnant combien les effets de ce phénomène furent différents. Dans la plaine tout s'écroula; sur la pente escarpée des montagnes les rues restèrent intactes. La troisième colline commence à l'endroit où est assis le château de Lisbonne (o castello dos Mouros), et se prolonge en terrasses jusqu'à la fin de la ville, du côté de l'est. Le château est un petit fort, peu important comme forteresse, et seulement bon à repousser un coup de main. Cette partie de la ville offre des rues étroites, irrégulières, mal pavées, où l'on trouve peu de jolies maisons. Dans tout Lisbonne on ne doit pas chercher un morceau d'architecture remarquable; parmi les églises mêmes il n'en est pas une d'un bon style.

En suivant la rivière, à l'est de Lisbonne, c'est une suite de maisons isolées qui ne finit pas; un village y succède à l'autre. Du côté de l'ouest, Lisbonne est si étroitement liée avec Belem, qu'on ne s'aperçoit pas de la ligne de démarcation; un pont sur un petit ruisseau qui se jette dans le Tage, est tout ce qui sépare la ville du faubourg Alcantara. Un étranger qui va à Belem croit n'avoir pas quitté Lisbonne. Belem est une bourgade considérable que la famille royale habitait autrefois; le château fut incendié, et les princes se retirèrent à Queluz. Depuis ce désastre, le château de Belem a été reconstruit sur des bases solides; situé vers le port, on y jouit d'une vue superbe. Nous en publions aujourd'hui la gravure. A Belem se trouve un couvent d'Hyéronimites, fondé par le roi don Manuel; singulier monument où l'on semble avoir pris à plaisir de confondre tous les styles d'architecture; il n'existe pas deux piliers semblables. Au-dessous de Belem est une tour carrée, garnie de canons, et devant laquelle aucun vaisseau ne peut passer sans avoir été rigoureusement visité. A côté de cette tour, on a construit plusieurs batteries; on en voit quelques-unes jusqu'au fort Saint-Julien, petit château irrégulier, appelé ordinairement fort Saint-Jao, bâti sur la pointe d'un rocher. Le fort Saint-Jao et celui de Saint-Antonio sont les seuls qui soient de quelque importance aux environs de Lisbonne, importance minime, et l'on a vu dans de récentes expéditions le peu de résistance qu'ils offraient à l'ennemi.

Vers le nord-ouest de Lisbonne, s'élève une chaîne de montagnes hautes et escarpées qui terminent l'horizon de ce beau paysage; ce sont les montagnes de Cintra. La route pour s'y rendre est aride, déserte, triste et sauvage; mais combien ce spectacle est différent, lorsqu'on voit la montagne du côté du nord, et qu'on entre dans le bourg de Cintra! Ce sont partout de délicieuses maisons de campagne, des forêts de citronniers au parfum enivrant; puis, de limpides ruisseaux qui sillonnent en tous sens des prairies émaillées de fleurs odorantes. Au sommet d'une colline, un couvent est suspendu en quelque sorte dans les airs; sur une autre, les ruines d'un vieux château construit par les Maures, bravent les coups du temps. C'est dans le palais de Cintra, ancienne demeure de plusieurs souverains du Portugal, que fut signée, en 1808, la capitulation qui précéda l'évacuation du Portugal par les armées de Napoléon.

Nous nous sommes occupés précédemment des mœurs de la population portugaise, de ses usages, de ses fêtes (1). Il est cependant quelques détails qui ne doivent pas être négligés, et leur manière de célébrer le carnaval et le carême mérite une attention particulière. Nulle part peut-être les trois jours gras ne donnent lieu à autant d'extravagances et de folies qu'en Portugal; ce sont alors des amusements grossiers et vulgaires, auxquels se livrent même les femmes et les jeunes filles les plus réservées. Le grand plaisir des Portugais, aux jours gras, consiste à se jeter des pois, des fèves, de la farine, à s'inonder d'eau. Ce plaisir insipide, on le prend dans les rues et dans l'intérieur des maisons. Le peuple jette aussi des oranges, et comme il n'y va pas de main morte, les coups sont assez dangereux. Ce n'est pas tout, on lance des pétards et des fusées sur le passage des équipages et des chevaux; on couvre la tête de ces animaux et des cochers de paniers renversés, et la joie est au comble quand le cocher tombe de son siége, ou que les chevaux prennent le mors aux dents. Tout récemment la fiancée d'un jeune homme de bonne famille lui lança une orange; le fruit vint frapper la tête du cheval qui se cabra et fit tomber le cavalier; l'infortuné jeune homme se cassa le cou, et le peuple applaudit.

Comme on ne fait grâce de ces gentillesses à personne, il est prudent de ne pas sortir; malheureusement on n'y gagne pas grand'chose, car c'est pis encore dans l'intérieur des maisons. Dans sa demeure, il faut quelquefois se préparer à un véritable combat. On endosse de vieux vêtements; on tient prêts plusieurs seaux d'eau, un dépôt de farine et de pois, ainsi que de grandes seringues. Les domestiques poursuivent avec acharnement les jeunes gens, qui, de leur côté, ont leur farine dans la poche, et s'attendent à être attaqués dès qu'ils entrent dans une maison de connaissance. Le combat dure quelquefois pendant plusieurs heures, et les combattants ne se retirent qu'après avoir épuisé leurs

(1) Voir le *Magasin Universel*, tom. III, p. 121.

munitions et s'être mouillés jusqu'aux os. Les plus réservés se contentent de jeter de la farine dans le chapeau et dans les gants des visiteurs, de leur coudre les basques de leur habit, ou de leur attacher au dos des morceaux de papier. Toutes ces folies ont résisté aux défenses de la police et aux progrès de la civilisation ; mais elles ont un peu cédé aux révolutions politiques, aux malheurs des temps. Quand les Portugais se battaient à coups de fusil et do canons, ils s'amusaient moins à jeter des oranges et de la farine à la tête des passants. Aussi, depuis quelques années, on dépense moins d'eau, moins d'oranges, moins de pois, et les Portugais tenant le plus aux anciennes coutumes, se plaignent de la diminution sensible des plaisirs de la *festa de Entrado*, nom qu'ils donnent à ce divertissement bizarre. On a voulu y substituer les mascarades, ce qui n'a pu réussir, et tôt ou tard, la multitude reviendra à ses usages.

Après les saturnales, tout rentre dans l'ordre ; les femmes reprennent leur maintien réservé, et la jeune fille qui se montrait la veille libre et familière, se permet à peine d'adresser la parole aux habitués de sa maison. Alors on entre dans le triste carême, autrefois strictement observé, et dont la monotonie était seulement interrompue les vendredis par une procession, les mardis et jeudis par la représentation de piéces religieuses, semblables aux mystères qu'on jouait en France au moyen-âge, dans les lieux publics, et dans lesquels le burlesque était mêlé au grave, le profane au sacré. Une de ces pièces avait pour sujet la création, une autre la mort d'Abel, une troisiéme l'histoire de Moïse, une quatrième celle de Noé, etc. Dans le mystère de Moïse, on voyait le législateur des Hébreux, revenant de la montagne d'Hored avec les tables de la loi, sous le poids desquelles il manquait de succomber ; puis, s'asseyant, il tirait de son sac un flacon d'eau-de-vie pour reprendre des forces. Dans le mystère de Noé, l'arche était figurée se posant sur le mont Ararat. Noé et sa famille en sortaient, et le patriarche ordonnait à l'un de ses fils d'aller chercher à fond de cale une bouteille de Champagne pour boire à la santé du pére éternel. Le mystère du jugement dernier eut encore une grande vogue sous le règne de don Miguel. On y représentait les constitutionnels repoussés par l'ange, des portes du paradis jusqu'aux enfers, où ils étaient soumis à des tourments affreux de la part des démons. Ces représentations faisaient le délice du peuple ; elles ont cessé en grande partie, et le carême n'est plus observé avec la même rigueur.

Cependant les habitants de la campagne vivent sobrement, plus sobrement que les citadins. La morue, durant le carême, est le mets principal des tables portugaises ; aussi, le Portugal est pour ce poisson, tributaire des Anglais, qui moyennant des sommes énormes, lui en fournissent des milliers. Vivre en carême sans morue serait bien difficile aux Portugais de la vieille souche. Aussi, à Pâques, le peuple célèbre un divertissement appelé l'*Enterrement du Bakalcao* (de la morue) ; on place la plus grande morue qu'on puisse trouver sur un char décoré de rubans et de verdure. Ce char est précédé d'hommes bizarrement costumés, montés sur des chevaux et des ânes ; des groupes de musiciens font entendre un charivari admirable, tandis que dans les tavernes, les cris, le cliquetis des verres, retentissent au loin. Le cortége se remet en route, et passe ainsi la nuit à travers les rues de la cité.



( Le Château de Belem. )

# WESTMINSTER.



Chœur de la cathédrale de Westminster.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## WESTMINSTER-ABBAYE.

### COURONNEMENT DE LA REINE D'ANGLETERRE.

(28 juin 1838.)

Quoi de comparable, mon Dieu, au charlatanisme, au bavardage de tous ces journaux anglais, grands et petits, qui nous fatiguent depuis trois mois des mille et une cérémonies du couronnement de la jeune reine? Quelle abondance de phrases insignifiantes, d'exagérations, de mensonges! quel verbiage sans intérêt, sans curiosité! quel flux de paroles à l'usage des enthousiastes! Il s'agissait d'attirer à Londres les âmes naïves et candides des quatre parties de l'univers; toutes ont répondu à l'appel; et il y en avait, il y en avait : Dieu seul en sait le nombre! On s'est porté en foule de l'autre côté de la Manche, on est allé former haie au royal cortége. Heureux, mille fois heureux le mortel qui a eu le bonheur de voir sourire la reine Vittoria et ses suivantes, les pairesses! Heureux qui a pu trouver place à Westminster pour s'extasier, une longue lunette à la main, devant l'or, les joyaux et les pierreries de sa gracieuse majesté. Privés de cette satisfaction ineffable, nous allons enregistrer modestement ce que nous savons par ouï-dire.

Quelques mots d'abord sur Westminster, l'un des plus anciens monuments de Londres, fondé, dit-on, par Sebert, roi des Saxons de l'est, au commencement du septième siècle. Nous ne publierons pas ici sa description artistique; voyons l'ensemble; ce sera comme l'introduction de cet article, destiné principalement à faire connaître les cérémonies du couronnement de la reine Vittoria.

L'extérieur de Westminster ne présente pas un monument uniforme, mais ses façades, celle surtout du côté de l'ouest, sont belles et majestueuses; le magnifique portique qui conduit à la croix du nord, est surtout digne d'admiration. En entrant dans l'église par la porte de l'ouest, on est étonné de la légèreté, de la symétrie et de l'élégance qui règnent dans cet intérieur, quoique les monuments de toutes sortes qu'on y a introduits détruisent un peu l'harmonie de l'ensemble. L'église consiste en une nef et en deux ailes, dont le toit est soutenu par deux rangs d'arcades l'un sur l'autre, appuyés sur des faisceaux de piliers; chaque faisceau est composé d'un gros pilier arrondi, et de quatre plus petits de la même forme qui l'entourent. Le chœur a une forme demi-octogone; il était auparavant entouré de huit chapelles, mais il n'y en a plus que sept; l'une d'elles ayant été destinée à servir de porche à la chapelle de Henri VII (1). Une porte en fer sépare le chœur des autres parties de l'église, et à l'extrémité se trouve un autel de marbre blanc, donné par la reine Anne. Le pavé du chœur, tout en mosaïque, est regardé comme un chef-d'œuvre. Ce pavé, exécuté en 1272, aux frais de Richard Ware, abbé de Westminster, consiste en une quantité innombrable de morceaux de jaspe, d'albâtre, de porphyre, de marbre, de lapis, rangés en dessins les plus variés et les plus curieux. C'est dans le chœur que se fait le couronnement des rois et reines d'Angleterre.

Dans les bas-côtés du sud, deux portes conduisent aux cloîtres qui subsistent encore dans leur intégrité, et qui forment quatre longues avenues recouvertes par des arcades et entourant un grand carré. Les murs sont presque complètement recouverts de petits monuments, et le pavé n'est composé que de pierres tumulaires. Un portique de la plus grande richesse, mène à la salle du chapitre, qui date de l'année 1220. En 1377, la chambre des communes y tint ses séances du consentement de l'abbé, et ce ne fut que sous le règne de Henri VI, qu'elle transporta le lieu de ses délibérations dans la chapelle Saint-Étienne, devenue la proie des flammes. Les archives de la couronne sont déposées à Westminster; là, est conservé avec soin le fameux doomsday-book, ou grand cadastre d'Angleterre, compilé sous Guillaume-le-Conquérant; il consiste en deux gros volumes in-4°, très lisibles et parfaitement conservés, quoique existant depuis sept cent cinquante-six années. Au nord de l'abbaye, s'élevait autrefois le sanctuaire, lieu inviolable où les rois eux-mêmes sont venus chercher un asile. L'église qui en dépendait était ornée avec élégance, et tellement construite avec solidité que, lors de sa démolition, on fut sur le point de faire suspendre les travaux, tant ils offraient de difficultés et paraissaient impraticables. A l'ouest du sanctuaire était l'Aumônerie, devenue célèbre pour avoir servi en 1474 à William Caxton, qui y établit les premières presses connues en Angleterre, et y imprima son livre du jeu des échecs.

C'est donc dans le chœur de l'antique abbaye que vient d'avoir lieu le couronnement de la jeune souveraine des trois royaumes. Les journaux français et anglais ont emprunté aux *Mille-et-une-Nuits* la description des splendeurs qui devaient entourer les ambassades de quelques puissances; toutes les formules de l'hyperbole ont été épuisées; mais, nous l'avons dit, c'était à l'usage de la badauderie, généralement très répandue sur la surface du globe.

Le cortége s'est mis en marche à dix heures du matin, du palais de Buckingham; il avait à parcourir l'espace de deux milles, qui sépare ce palais de l'abbaye de Westminster; partout, sur son passage, la population de Londres se pressait sur des amphithéâtres construits à grands frais pour la contenir, encombrait les rues, était suspendue aux fenêtres, et couvrait les toits de toutes les maisons. La joie, la curiosité, la fierté nationale animaient ces masses accourues pour entrevoir leur jeune reine, parée des grâces de son âge, et entourée de tout l'éclat de sa puissance. Les ministres et les envoyés des nations étrangères marchaient les premiers; venaient ensuite les ambassadeurs extraordinaires, et enfin les ambassadeurs ordinaires suivis des grandes charges du royaume. Ce brillant cortége défilait sous les yeux de ce peuple, roi par l'industrie, et une expression de bienveillance et de joie, répandue sur toutes les figures, accueillait sa marche imposante. L'aspect de l'abbaye de Westminster, remplie depuis le sol jusqu'aux voûtes de tout ce que l'Angleterre a de plus illustre dans sa vieille aristocratie, ces brillants uniformes, mais surtout le banc des pairesses, éblouissant de la richesse

(1) Nous avons donné la chapelle de Henri VII, la plus belle sans contredit que renferme l'abbaye de Westminster, T. 1, du *Magasin Universel*, p. 1, cette magnifique gravure est la première de la collection.

des costumes et des milliers de diamants qui l'écrasaient, offraient à l'œil un aspect magnifique. La jeune reine qui, pendant la marche lente du cortége avait été accueillie par la multitude avec des transports d'allégresse, fut reçue à son entrée à Westminster par d'unanimes acclamations plusieurs fois répétées, et le spectacle touchant de cette femme, si jeune encore, déjà condamnée au trône. et sur qui reposent l'espoir et la sécurité d'un grand peuple, ajoutait au sentiment religieux qui dominait les assistants. Au moment du baise-main, lorsque suivant l'ancien usage, les pairs d'Angleterre furent appelés au pied du trône pour prêter serment, de nouvelles acclamations rendirent hommage aux nobles illustrations du pays; les noms de Grey, de Russel et de Melbourne ont été salués, et les applaudissements devinrent unanimes, lorsque le duc de Wellington a paru. Le peuple anglais témoignait ainsi son admiration pour l'homme national, pour le capitaine qui a rendu à son pays de si éclatants services.

Nous ne nous appesantirons pas long-temps sur le détail des cérémonies du couronnement de la jeune reine; les journaux en ont rempli leurs colonnes, cependant il est indispensable d'en faire l'exposé sommaire, et nous l'empruntons à l'une des feuilles anglaises les moins exagérées. « A onze heures et demie, une salve d'artillerie annonça l'entrée de S. M. dans l'abbaye de Westminster. On avait disposé cinq rangées de bancs de chaque côté de la nef. Les bancs de droite étaient destinés aux grands officiers judiciaires de la couronne et aux chevaliers de l'ordre du Bain ; ceux de gauche devaient être occupés par les officiers de la maison de la reine et les membres du conseil privé. Les lords spirituels occupaient le nord du sanctuaire; les pairesses la partie de la nef la plus voisine du chœur. Aussitôt que la reine se fut assise sur son trône, toutes les cérémonies eurent lieu dans l'ordre déterminé, à savoir : La reconnaissance, la première offrande, les prières, le sermon, le serment, l'onction, les éperons, l'offrande du glaive, l'investiture du manteau impérial, le globe, l'anneau, les sceptres et le couronnement. L'archevêque de Canterbury étant placé devant l'autel, prit dans ses mains la couronne de Saint-Édouard, la consacra et la bénit. Il descendit ensuite, et plaça le diadème sur la tête de S. M. ; en ce moment l'air retentit des cris de jubilation du peuple qui prononça avec enthousiasme le *God Save the Queen*. Les pairs mirent leurs couronnes et les évêques leurs mitres. L'archevêque, à genoux, ainsi que tous les autres prélats, prononça l'hommage dans les termes suivants : « Moi, Guillaume, archevêque de Canterbury, je ure d'être fidèle et dévoué à notre souveraine et à ses héritiers, rois de la Grande-Bretagne ; je m'engage à faire loyalement le service des terres que e reconnais tenir de S. M. Ainsi, Dieu me soit en aide. » Les autres évêques répétèrent ces paroles. Les ducs de Sussex et de Cambridge franchirent les degrés du trône, et ayant ôté leurs couronnes, se mirent à genoux devant leur nièce, la jeune reine; ils prononcèrent ensuite la formule d'hommage. Après la cérémonie de la deuxième offrande, la reine retourna au palais de Buckingham. »

Dans son ouvrage sur les processions et cérémonies relatives au couronnement des rois et reines d'Angleterre, M. Thompson parle en ces termes de la chaise du roi Édouard sur laquelle la reine Vittoria a pris place pendant la durée du couronnement : « Cette chaise, appelée communément le siége de Saint-Édouard, est en bois dur et solide; là, de temps immémorial, s'asseyaient les rois d'Écosse lorsqu'ils étaient couronnés. Elle a été tranportée à Londres par le roi Édouard 1er, vers la fin du treizième siècle. A neuf pouces du sol est un siége supporté par quatre lions, et au-dessus de ce siége, une pierre, nommée *Pierre de Jacob* ou le *Marbre fatal*. La tradition affirme que le patriarche Jacob y reposa sa tête dans la plaine de Luz. » Les insignes de la royauté qui existent maintenant en Angleterre, ne sont pas d'une date très ancienne, car à l'époque des guerres civiles, sous le règne de Charles 1er, la couronne, les sceptres et tous les insignes royaux furent vendus ou détruits; ceux que l'on voit actuellement ont été fabriqués pour le couronnement du roi Charles II. Ces insignes réunis se composent de cinq couronnes, de cinq sceptres, de quatre épées, de deux anneaux, d'un globe d'or, d'une paire d'éperons d'or, d'un vase, d'une cuiller et de plusieurs manteaux. Le premier et principal diadême, appelé la couronne de Saint-Édouard, est ainsi nommé en commémoration de l'ancien diadême qui fut conservé à Westminster jusqu'au commencement de la grande rébellion dans laquelle tous les attributs royaux furent pillés. C'est une très riche couronne impériale, ornée de perles et de pierres précieuses, diamants, rubis, émeraudes et saphirs; elle est surmontée d'un globe en or, également enrichi de diamants. Cette couronne se compose, de même que toutes celles d'Angleterre, de quatre croix et d'autant de fleurs de lis sur un cercle d'or, orné de pierres précieuses et de perles fines. De chaque croix partent quatre bandes circulaires qui vont se réunir au haut de la couronne où se trouve le piédestal sur lequel est fixé le globe. Le bonnet placé dans l'intérieur de la couronne est en velours cramoisi, doublé en taffetas blanc et bordé d'hermine.

Dirons-nous toutes les extravagances de la presse anglaise ? Parlerons-nous de ce journal le *Sun*, qui a paru imprimé en lettres d'or, avec le portrait et la biographie de sa très gracieuse majesté? « La reine Vittoria, dit le *Sun*, est la fille unique du duc de Kent, quatrième fils de Georges III, et de la duchesse de Kent, sœur de Léopold, roi des Belges; elle est née le 24 mai 1819, et elle a atteint l'âge de dix-huit ans réquis par la loi pour pouvoir prendre en mains les rênes de l'état, dans le mois qui a précédé son avénement au trône. Aujourd'hui, jour mémorable, S. M. a été couronnée. Jusqu'à la mort de Guillaume IV, le 20 juillet 1837, la reine a mené une vie modeste sous les auspices de sa mère qui, abandonnant sa patrie, s'est consacrée à l'éducation de sa fille pour la rendre digne de la haute position à laquelle l'appelait sa naissance. Un des plus doux souvenirs, depuis l'avénement au trône de la reine, a été la grande fête que lui a offerte la cité de Londres, en novembre dernier, et que S. M. a honorée de sa présence. Tous ceux qui ont eu l'occasion de s'approcher de S. M., parlent avec ravissement de ses manières affables, prévenantes; jamais un malheureux ne lui a fait en vain un appel. Nous

n'avons pas besoin de parler des traits et du physique de la reine ; le beau portrait que nous offrons au public, en dit plus à cet égard que tous les discours possibles. Nous ferons remarquer cependant que, quoique très gracieuse dans ses mouvements, S. M. n'est pas grande; on la dit bonne musicienne, aussi profondément versée dans les langues modernes que dans l'étude des sciences; elle s'est constamment montrée la protectrice des beaux arts, et elle a déjà beaucoup fait pour leur rendre, en Angleterre, la splendeur dont ils jouissaient au temps d'Élisabeth. Les savants n'ont pas été dédaignés, et l'Angleterre promet de devenir, sous son règne, aussi célèbre pour les arts pacifiques, qu'elle le fut jamais pour ses exploits sous ses prédécesseurs les plus renommés. Les rapides progrès qui se font chaque jour dans les arts, et dont *notre numéro de ce jour fournit un éclatant exemple*, sont les gages d'un progrès jusqu'ici sans exemple dans la civilisation ancienne et moderne.

Admirable journal ! Pourquoi faut-il que les lignes suivantes, mises en *post scriptum*, viennent détruire l'illusion, et nous apprendre qu'à force de mettre de l'or sur le papier, il n'en est plus resté dans la caisse des abonnements? Écoutez cette espèce de lamentation, cette sorte d'appel à la générosité publique : « Les dépenses immenses que nous avons été obligés de faire pour le tirage de notre numéro, nous empêchent de le donner au prix habituel ; nous pensons néanmoins que le public trouvera notre travail si beau, sous le rapport de l'impression, qu'il ne se refusera pas de le payer le prix auquel nous l'avons élevé pour nous couvrir de nos dépenses. »

En voilà bien assez pour avoir une idée de Westminster, du couronnement, des cérémonies, de la jeune reine elle-même, et des feuilles anglaises. Tout a été admirable, séduisant, éblouissant, étourdissant ; nous sommes loin de vouloir le contester et de ne pas reconnaître la patience de ce peuple, qui, debout dès le matin, est resté jusqu'au soir sur le passage de la reine, pour lui donner une fois encore de bruyants témoignages de son amour, et lui renouveler l'assurance des sentiments avec lesquels il a l'honneur d'être, etc., etc., etc.



( L'alcazar à Séville. )

## ESPAGNE. — ANDALOUSIE (1).

### VUE DE L'ALCAZAR A SÉVILLE.

De toutes les cités de l'Espagne, Séville est peut-être celle qui a joui de la plus haute renommée et de l'éclat le plus brillant. Fondée par les Phéniciens, sous le nom d'Hispal, elle parut déjà parmi les alliés d'Annibal contre les Romains. Ces derniers peuples ayant conquis la Bétique, choisirent Séville pour chef-lieu d'une des quatre juridictions qu'ils y établirent. César ajouta à cette distinction le nom de Julia Romula qu'il lui permit de porter, lui donna le droit de frapper monnaie, et l'entoura de fortifications. Les Romains conservèrent Séville jusqu'à l'année 411, où elle tomba aux mains des Vandales, et appartint depuis aux rois goths. Après la bataille de Guadalete (11 novembre 711), une partie des chrétiens échappés au massacre se retirèrent à Séville; ils cherchèrent à s'y défendre, mais bientôt ils rendirent la cité à l'armée de Musa. Séville, ainsi que toute

(1) Voir sur l'Espagne *le Magasin Universel* T. II, p. 9 et 257 ; T. III, p. 17, et T. IV, p. 377. Nous nous sommes occupés plus spécialement de l'Andalousie, T. III, p. 111 et 321 ; T. IV, p. 377.

l'Espagne, passa sous la domination des califes de Damas, jusqu'au jour où elle se déclara pour Abdérame, élu souverain de Cordoue. Vers la fin du dixième siècle, de grandes divisions ayant agité l'Espagne arabe, Séville se proclama indépendante, choisit ses rois particuliers qui la gouvernèrent pendant plus de cent ans.

Le dernier de ses rois, Aben-Abed, ayant eu l'imprudence de réclamer l'assistance du chef des Almoravides, ce conquérant barbare qui s'était emparé de toute la partie occidentale de l'Afrique, débarqua en Espagne avec une armée nombreuse, vint mettre le siége devant Séville, et força les habitants à se rendre après une assez longue résistance. Le malheureux monarque, victime de sa confiance, alla finir ses jours dans une prison, et de ce moment toute l'Espagne obéit aux Almoravides. Leur règne dura peu ; la faction puissante des Almoades s'éleva contre eux en Afrique, et la victoire s'étant décidée en sa faveur, Séville envoya une députation au nouveau roi, Abdelmomen, et reçut dans ses murs une partie de l'armée victorieuse. Le fils et successeur d'Abdelmomen fixa sa cour à Séville, et commença une guerre sanglante contre les chrétiens. Maître d'une partie de l'Afrique et de l'Espagne, il se trouva en état de lever des armées formidables et de s'emparer de toute la Péninsule, lorsque l'un d'eux perdit la fameuse bataille des Navas de Tolosa qui fut le dernier effort de la puissance mahométane en Espagne. Depuis cette époque, il n'y eut plus d'ensemble dans les mouvements militaires des Arabes; plusieurs provinces, plusieurs villes se choisirent des souverains particuliers, et bornèrent leur ambition à défendre leurs murailles. Séville ne put résister longtemps; elle ouvrit ses portes au roi Ferdinand, après un siége de quelques mois, le 23 novembre 1248. Séville appartint alors aux souverains catholiques de l'Espagne, et elle n'a subi aucun événement particulier. C'est aujourd'hui une des plus riches, des plus peuplées de la monarchie.

En sortant des dernières montagnes de la Sierra-Morena, on aperçoit la belle plaine arrosée par le Guadalquivir, et au milieu d'elle, la ville de Séville, dont les nombreux clochers sélèvent majestueusement dans les airs. Cet aspect est surtout remarquable d'un petit village nommé Saint-Jean-d'Alfarache, l'ancien Osset, situé à une lieue environ à l'ouest de la ville, et non loin d'Italica. Une terrasse, plantée d'orangers, de cyprès, dépendante d'un couvent, forme le devant du tableau et domine le rocher sur lequel est construit le monastère ; on voit plus loin les détours du Guadalquivir, et dans le fond la ville d'Espagne connue par ses richesses et digne du proverbe Espagnol : « *Quien no ha visto Sevilla, no ha visto maravilla* : » Qui n'a pas vu Séville n'a pas vu de merveille ; sorte de variante du proverbe portugais : « Qui n'a pas vu Lisbonne n'a rien vu. » Ainsi, chaque peuple a sa fierté, son orgueil de nation, et la Péninsule surtout est remarquable par ses vanteries; les choses les plus vulgaires, les plus communes, paraissent à ces peuples, rares et précieuses. Traversez une rivière en Espagne, un ruisseau, l'habitant du pays ne manque jamais de vous dire : « *Aqui un puente famoso!* » Voilà un pont fameux ; et quelquefois c'est une mauvaise planche qui à chaque instant menace de se briser.

La situation de Séville est admirable, son climat délicieux, ses environs fertiles; mais combien peu on a tiré parti de tant d'avantages ; combien cette ville est différente de ce qu'elle fut autrefois ! On assure que lorsque saint Ferdinand en fit la conquête, il en sortit quatre cent mille Maures. Si l'on en croit les plaintes que les corporations adressèrent en 1700 au gouvernement, Séville avait eu jusqu'à seize mille métiers de soie, plus de cent cinquante mille personnes étaient employées à cette fabrication ; et de nos jours, la population entière de Séville ne dépasse pas quatre vingt mille habitants ! Malheureux pays auquel la nature a prodigué ses faveurs, et que les hommes détruisent par tous les moyens imaginables. Aux vieilles époques sarrasines, des guerres cruelles ensanglantaient la Péninsule; mais il y avait tant d'activité, tant de ressources dans cette population maure, que du milieu même des combats, de nouvelles villes s'élevaient riches et florissantes ; du temps de la domination mauresque, et certes les batailles entre peuples furent terribles, Séville ne perdit jamais son éclat. Aujourd'hui, l'énergie des multitudes est pour la guerre civile, la guerre sans courage, sans héroïsme ; on se déchire, on se dévore, on efface les derniers vestiges des gloires antiques de la nation. Il en est ainsi aux périodes de décadence. Tout fatigue, même la victoire ; une indicible lassitude s'empare des esprits; s'ils se réveillent parfois, c'est pour mieux témoigner de leur impuissance et de leur nullité. Triste et douloureuse condition de l'humaine nature !

Peu de cités renferment autant d'édifices publics que Séville ; la cathédrale surtout est un des monuments les plus remarquables de l'Espagne ; de vastes chapelles surchargées d'ornements, de magnifiques statues, des tableaux de tous les maîtres espagnols, décorent la vieille basilique. Parmi les tombeaux, on remarque celui de saint Ferdinand, chargé d'inscriptions hébraïques, arabes, latines, espagnoles; celui d'Alphonse X, surnommé l'astronome ; mais aucun tombeau de monarque ne fait une si profonde impression, ne rappelle d'aussi grands souvenirs que celui de Christophe-Colomb, placé devant le chœur, avec cette inscription frappante par sa brièveté : *A Castilla y Aragon, otro mundo dio Colon.* On sait pourtant que les dépouilles mortelles de Colomb ont été transférées de Séville dans l'église primatiale de Saint-Domingue, et quoi qu'en aient dit plusieurs écrivains, la tradition du pays ne permet pas de douter de cette translation. La flèche de cette cathédrale, connue sous le nom de *Giralda*, beau monument de la Péninsule, a été construite à deux reprises différentes ; l'Arabe Geber l'éleva jusqu'à cent soixante-douze pieds de sa hauteur ; alors elle se terminait par un pavillon de briques diversement coloriées et vernissées, sur lequel s'élevait un pilier orné de quatre globes de fer. Ce pavillon fut abattu en 1508 ; on exhaussa la tour de quatre-vingts pieds, et on surmonta sa coupole d'une statue de la foi, en bronze. Du haut de la Giralda, on jouit d'une vue très étendue ; le jardin qui l'entoure est planté d'orangers, de cyprès et d'arbres à fleurs, comme presque tous les grands cloîtres de l'Espagne.

(La suite au prochain numéro.)

## L'ETNA.

L'Etna, que les anciens considéraient comme une des anciennes montagnes de l'univers, et sur le sommet de laquelle ils crurent que Deucalion et Pyrrha se réfugièrent pour échapper au déluge universel, est situé dans la plaine de Catane, en Sicile. Son élévation, au-dessus du niveau de la mer, est de douze mille pieds. Sa base et ses flancs sont couverts d'une multitude de collines qu'il a créées, et dont quelques-unes n'ont pas moins de trois lieues de tour, et près d'une lieue d'élévation perpendiculaire. Chaque éruption en produit une nouvelle. On divise ordinairement l'Etna en quatre régions bien distinctes. La première, ou *regione culta* (la région fertile), entoure le volcan jusqu'à une hauteur de près de quinze milles anglais, hauteur à laquelle commence la seconde région, nommée *regione sylvosa* ou *nemerosa* (région boisée); elle forme le pays le plus riche du monde. La région tempérée environne le volcan, comme un cercle de verdure formé d'arbres au riant feuillage; on se croit transporté dans l'Élysée des païens, lorsqu'on foule aux pieds le gazon des forêts qui la composent. C'est un nouveau climat, une création nouvelle; l'air, auparavant chaud et brûlant, devient frais et embaumé. Tous les sentiers, toutes les routes, bordés de plantes aromatiques, exhalent d'enivrantes odeurs à l'influence desquelles on se soustrait à regret. Ces sensations ne sont plus les mêmes lorsqu'on a atteint la quatrième région, nommée *regione deserta* ou *scoperta* (région stérile); partout on marche sur de la neige ou de la glace. Le grand cratère de la montagne élève sa tête fumante au-dessus des frimats et des régions où les deux températures les plus opposées sont poussées à l'extrême, et semblent, par une inexplicable bizarrerie de la nature, s'être pour jamais réunies dans un même lieu.

Un voyageur, dans sa description de l'Etna, dit que ce volcan singulier rassemble les objets les plus disparates de la nature. Ici, on aperçoit un gouffre qui vomissait autrefois des torrents de feu et de fumée, et qui est maintenant couvert de la végétation la plus abondante. Là, sur un terrain qui n'était jadis qu'un rocher noir et inculte, on cueille des fruits délicieux. Plus loin, le sol est un parterre où l'émail de mille fleurs charme la vue. Étonné de se trouver parmi tant de merveilles, l'étranger contemple ce ravissant spectacle, sans penser que l'enfer est immédiatement sous ses pieds, et qu'entre lui et des mers de feu, il n'y a que quelques toises d'intervalle. Mais ce qui surprend encore davantage, lorsqu'on jette les yeux sur le sommet du volcan, c'est d'y voir, dans une union perpétuelle, deux éléments qui sont continuellement en guerre : un gouffre immense de feu qui existe pour jamais au milieu de neiges qu'il ne peut venir à bout de fondre, et de vastes champs de glace qui environnent sans cesse les flammes et n'ont pas la force de les éteindre.

Le pourtour du cratère, dont la circonférence est d'environ trois milles et demi, va en pente de chaque côté, et forme une vaste excavation qui ressemble à un amphithéâtre; il sort de divers endroits, des nuages sulfureux qui roulent comme un torrent au bas de la montagne, parce qu'ils sont beaucoup plus lourds que l'air qui les supporte; mais lorsqu'ils sont arrivés à la partie de l'atmosphère qui est de la même pesanteur, elle s'échappe horizontalement comme une longue traînée, en suivant la direction du vent. Le cratère est si chaud qu'il serait fort imprudent d'y descendre; il n'est pas moins téméraire de s'en approcher de trop près, car la fumée qui en sort est tellement suffocante et le sol tellement glissant en quelques endroits que plusieurs curieux ont payé de leur vie leur audace. M. Dourville plus entreprenant et plus courageux que les autres savants qui ont examiné l'Etna, s'y est fait descendre par des cordes que des hommes, placés à quelque distance, tenaient du mieux qui leur était possible. Il rapporte que des flammes légères et une fumée très compacte ne lui ont pas permis de distinguer parfaitement la profondeur exacte du gouffre, mais il assure qu'il a très bien vu une masse de matières de forme conique, et dont la hauteur perpendiculaire pouvait bien égaler soixante pieds.

Dans le cours des douzième et quatorzième siècles, plusieurs éruptions signalèrent le volcan de la Sicile; mais celle qui arriva en 1669 fut une des plus mémorables; un ciel noir, des nuages épais, des éclairs brillants, du feu roulant du tonnerre et des secousses souterraines en furent les avant-coureurs. La lave embrasée se répandit avec tant d'impétuosité dans les environs de Monte-Pelieri, qu'elle tomba sur cette montagne et la perça d'outre en outre; elle se partagea ensuite en deux branches qui se réunirent au sud; elle ravagea tout le pays situé entre Monte-Pelieri et Catane, et ayant escaladé les murailles de cette ville, hautes de cinquante-quatre pieds, elle y pénétra, renversa et détruisit tout ce qui entrava sa marche meurtrière, semant partout la terreur et la mort sur son passage, et alla enfin se jeter dans l'Océan. On dit qu'elle anéantit les possessions de près de trente mille personnes qui furent réduites à la plus affreuse misère. Elle forma ainsi plusieurs collines dans les lieux où il y avait des vallées, et combla un lac profond dont on ne trouve plus aujourd'hui le moindre vestige. On raconte comme un fait authentique qu'un verger de la dépendance d'un couvent de jésuites, et qui avait été formé d'une ancienne lave, apparemment peu épaisse et au-dessous de laquelle existaient beaucoup de trous et de crevasses, s'étant trouvé sur le passage du torrent, la lave liquide était entrée dans ces crevasses, et que les ayant comblées, le verger avait été soulevé peu à peu. On ajoute que les jésuites, qui s'attendaient de moment en moment à voir disparaître leur propriété, contemplèrent avec le plus grand étonnement le mouvement auquel elle était forcée d'obéir; elle fut, à ce que l'on assure, transportée à plusieurs milles de distance, et quoique la majeure partie en ait été détruite durant le trajet, il en subsiste encore de nos jours quelques restes curieux.

En 1809, douze nouveaux cratères s'ouvrirent subitement à un chemin de la montagne, et vomirent des torrents de lave embrasée; tous les palais et toutes les maisons de campagne qui se trouvèrent sur le passage de ces torrents en furent couverts à une hauteur de trente à quarante pieds. En 1811, la partie orientale de la montagne creva en différents endroits et à peu près régulièrement. Le spectacle qu'offrit la lave embrasée se précipitant de toutes ces bou-

ches fut horrible; l'horizon en fut éclairé d'une manière effrayante. L'éruption de la majeure partie des crevasses ne fut pas de longue durée; mais celle de la plus grande continua pendant l'espace de plusieurs mois, et, au moment où on la croyait finie, une nuée de cendres fut lancée dans les airs, et portée par le vent jusque sur la ville de Catane et les terres qui l'environnent. Un bruit épouvantable, semblable à celui des flots d'une mer irritée, eut lieu dans l'intérieur de la montagne, et ce bruit, mêlé à celui des explosions fréquentes, que répétèrent les échos de la vallée, répandit au loin une terreur panique, qui ne se calma que long-temps après que la cause eut cessé d'exister. Quand on examine l'Etna, on ne saurait se défendre d'une espèce de respect mêlé d'effroi, et l'on n'est plus surpris qu'on ait pu le regarder, dans des temps superstitieux, comme le séjour des damnés. En effet, lorsqu'on pense à l'immensité de sa profondeur, à l'étendue des antres et des cavernes d'où sont sorties tant de laves, à la force que doit avoir le feu intérieur pour élever ces laves à une si grande hauteur, les soutenir en l'air, ou seulement les porter au sommet du cratère, avec toutes les circonstances terribles qui accompagnent ces explosions, au bouillonnement de la matière, aux secousses de la montagne et aux rochers enflammés qu'elle vomit, etc... Il faut avouer que l'imagination, dans ses plus grandes terreurs, a peine à se former l'idée d'un enfer plus redoutable.

Mais, ce qui est en vérité merveilleux, et ce dont on ne pourra jamais donner qu'une idée imparfaite, c'est la beauté et la magnificence de la vue dont on jouit lorsqu'on a atteint le pic de l'Etna. Qu'on se représente l'atmosphère s'enflammant peu à peu, et ne laissant entrevoir que par degrés le firmament et notre globe ; la terre et la mer sont dans un tel état d'obscurité et de confusion, qu'on croirait qu'elles sortent pour la première fois de leur chaos. Le matin approche et opère leur séparation ; les étoiles s'éloignent et les ombres disparaissent; les forêts qui ressemblaient à des abîmes noirs et sans fond, paraissent sortir du néant, et chaque nouveau faisceau de lumière y répand la vie. Bientôt la zone s'étend de plus en plus, l'horizon s'élargit, se prolonge de tous côtés, et le soleil, s'avançant majestueusement à l'orient, vient compléter cet admirable spectacle. On voit alors le soleil se lever au fond de l'Océan, et traîner pour ainsi dire à sa suite une immense étendue de terre et de mer ; les îles Lipari, Panaria, Stromboli et Vulcano, dont les sommets sont couverts de fumée, semblent être sous les pieds du spectateur, et l'on peut contempler la Sicile comme sur une carte. On peut aussi tracer le cours de chaque rivière à travers tous ses détours, depuis sa source jusqu'à son embouchure. Tous ces objets, par une magie d'optique difficile à expliquer, semblent rapprochés et placés autour de la base du volcan. On ne s'aperçoit pas de la distance qui les sépare, elle paraît réduite à rien.

Une des plus grandes curiosités de l'Etna, curiosités qui datent de plusieurs siècles, c'est *il castagno dei centum cavalli* (le maronnier des cent chevaux). C'est un arbre d'une grosseur énorme. Si l'on en jugeait par l'apparence, on croirait que c'est un assemblage de cinq gros arbres qui ont une végétation commune. Mais la tradition universelle et le témoignage de tout le pays attestent que ces tiges sont réunies sous terre en une seule racine. Cet arbre, nommé à juste titre, depuis un temps immémorial, l'*ornement de la forêt*, est maintenant réduit à un respectable état de vétusté. Il a deux cent quatre pieds de tour; c'est un des phénomènes les plus étonnants du règne végétal.



( L'Etna. )

*Les Bureaux de Vente et d'Abonnement sont rue des Grands-Augustins*, 20.

Paris, Imprimerie de Chassaignon, rue Gît-le-Cœur, 7.—Tiré à la Presse mécanique par Aristide.

LE TAMANDUA-GUACU.



## LE TAMANDUA-GUACU.

Un de mes amis m'écrivait d'Uruba, au Brésil : « C'était dans une petite forêt placée au pied des montagnes qui séparent Uruba de San-Salvador, que le jaguar avait l'habitude de se retirer pendant le jour, après avoir jeté la désolation et l'effroi dans les hameaux des environs. En conséquence, nous partîmes au nombre de douze chasseurs ayant chacun un domestique et deux chevaux. Comme nous avions dix-huit lieues à faire pour arriver au rendez-vous de chasse, nous résolûmes de camper une nuit en route, et nous fîmes nos préparatifs en conséquence ; c'est-à-dire que nous emportâmes deux tentes de coton et des vivres.

Notre petite caravane se mit en route le 12 février 1835, à cinq heures du matin, et nous suivîmes pendant quelques heures les rives du fleuve Saint-François, en le remontant comme si nous allions au Paraguay. Figurez-vous mon étonnement, à moi, Parisien, qui cinq mois avant n'étais jamais sorti de la Chaussée-d'Antin. Tout, pour moi, était un objet de surprise et d'admiration : je ne reconnaissais plus ni le ciel bleu de Paris, ni la végétation mesquine de Montmorenci ; l'air était rouge ; les palmiers se balançaient dans les airs à cent vingt pieds de hauteur, et s'élevaient au milieu de taillis composés de bougainvillers à fleurs éclatantes, de solandres à rameaux sarmenteux et à grandes fleurs blanches semblables à des trompettes d'un pied de longueur, de lauriers avocassiers aux branches desquels pendaient de grosses poires d'un goût délicieux. Mille autres espèces d'arbres et arbrisseaux me surprenaient par la singularité de leur feuillage, la beauté de leurs fleurs, ou le suave parfum de leur fruit. J'aimais surtout à voir les tiges filiformes de la vanille aromatique enlacer le tronc des acajous dans leurs mille replis, s'élancer en festons de branche en branche, et laisser retomber vers la terre en gracieuses guirlandes leurs belles grappes de fleurs d'un blanc-jaunâtre. Des nuées de perroquets faisaient retentir les bois de leurs criaillements désagréables, et une foule de singes à queue sautaient d'un arbre à l'autre pour s'approcher de notre caravane et la voir passer. Leur légèreté qui n'est comparable qu'à celle d'un oiseau, leur adresse, et jusqu'à l'effronterie avec laquelle ils venaient nous faire des grimaces jusqu'à demi-portée de pistolet, m'offraient un spectacle aussi neuf qu'amusant.

Nous voyageâmes fort gaiement toute la journée, et le soir, nous vînmes camper sur les bords de la rivière où nous dressâmes nos tentes. Les objets pittoresques que j'avais rencontrés sur la route, m'avaient fait oublier l'excessive chaleur ; mais il n'en fut pas de même pour les incommodités du soir, car au moment où, enveloppé dans mon manteau,

je me disposais à m'abandonner à un sommeil réparateur, une armée innombrable de moskitos, ou si vous aimez mieux, de cousins, m'enveloppa comme d'un nuage bourdonnant, et pour éviter leurs piqûres, il n'y eut pas d'autre moyen que de leur abandonner la place. Je sortis doucement de la tente, pour ne pas réveiller mes compagnons, et, armé de mon fusil, je dirigeai ma promenade silencieuse vers le bord du fleuve, pour respirer la fraîcheur.

La lune élevait son front radieux vers le ciel, et ses rayons jetaient assez de clarté pour que je pusse aisément distinguer à trente pas de distance, et jusque dans leurs plus petits détails, les objets qui m'entouraient. Je m'avançai au milieu des hautes herbes de la savane, et je finis par m'asseoir sur un bloc de granit pour admirer la magnificence d'une belle nuit près de l'équateur. Je fus tout-à-coup interrompu dans ma douce méditation par l'être le plus extraordinaire que j'eusse vu de ma vie.

Figurez-vous un animal de la grosseur d'un fort mâtin, de quatre pieds de longueur, non compris la queue, à pelage rude d'un gris-brun, avec une bande oblique, noire, bordée de blanc, sur chaque épaule. Je ne pus d'abord distinguer que confusément ses formes bizarres, mais comme je restais immobile et silencieux, il ne m'aperçut pas, et vint jusqu'auprès de moi sans la moindre défiance. Sa tête, très petite comparativement au reste de son corps, se prolongeait en un museau prodigieusement grêle, cylindrique, long de plus d'un pied, et terminé par une toute petite gueule absolument dépourvue de dents; ses oreilles étaient fort courtes, à peine apparentes, et ses petits yeux avaient une expression de tristesse assez commune à tous les animaux nocturnes. Lorsqu'il marchait, il balayait la poussière avec une énorme queue garnie de longs poils dirigés dessus et dessous ; mais, comme je l'ai appris depuis, lorsqu'il se promène au soleil, pour éviter ses rayons qu'il déteste, il la relève verticalement et s'en fait une sorte de parasol. Je remarquai qu'il avait cinq ongles aux pieds de derrière et quatre à ceux de devant; ces derniers étaient d'une force et d'une longueur terribles, et me parurent devoir lui fournir des armes défensives très puissantes. Comme ces ongles, lorsque l'animal ne s'en sert pas, sont à demi-ployés sous sa main, il en résulte qu'il est obligé de ne poser le pied que sur le côté, ce qui rend sa marche lente, difficile et fort peu gracieuse.

Il rôda quelque temps autour de moi, puis il s'approcha d'un cône de terre élevé par une de ces républiques de fourmis que les naturalistes nomment termites. Il en fit le tour deux ou trois fois en l'observant minutieusement, et je crus qu'il allait ensuite passer outre, car je savais que ces cônes, souvent larges de cinq pieds et hauts de plus de six, sont bâtis par les termites avec une telle solidité, qu'il est fort difficile de les entamer avec une pioche ou un pic. Néanmoins, je le vis s'asseoir sur le derrière, puis, avec ses pattes de devant, ou plutôt avec ses ongles, frapper des petits coups secs à différentes places de l'édifice. Comme il avait l'air d'écouter attentivement les sons que produisait chaque coup de patte, je suppose qu'il sondait ainsi l'habitation des termites pour s'assurer de l'endroit où il devait l'attaquer. En effet, je le vis, un instant après avoir frappé trois ou quatre fois à la même place, se déterminer tout-à-coup, et tenter quelques efforts pour y faire un trou avec les ongles, et il y parvint.

L'ouverture qu'il avait faite au cône, était tout au plus assez grande pour y introduire un doigt; je crus qu'il allait faire de nouveaux efforts pour l'agrandir ; mais il n'en fut rien ; il se contenta d'appliquer à l'ouverture le bout de son grêle museau, puis il resta immobile dans cette attitude, pendant environ deux minutes.

Pendant ce temps, toute ma sagacité fut en défaut pour deviner son intention. Je le vis tout-à-coup rejeter sa tête en arrière par un mouvement assez brusque, et je crus qu'il tirait du trou un ver de terre long de dix-huit pouces, de la grosseur d'un petit tuyau de plume, se tortillant dans tous les sens, et couvert d'un grand nombre de termites qui y étaient attachées par une humeur visqueuse. Or, ce prétendu ver, n'était rien autre chose que sa langue qu'il avait introduite dans le cône et allongée jusqu'au milieu de l'habitation des termites. Par un mouvement assez prompt, il la retira en plusieurs doubles dans sa bouche ; il avala les insectes qui s'y étaient attachés, et la replongea plusieurs fois dans la fourmilière en répétant toujours la même manœuvre.

Je voulus m'approcher doucement, mais, au premier mouvement que je fis, l'animal m'entendit et m'aperçut. Je pensai qu'il allait fuir, et je préparai mon fusil ; mais l'expérience lui ayant appris que sa marche est trop lente pour espérer de se dérober par la fuite à ses ennemis, il se borna à se dresser sur ses pattes de derrière en s'appuyant le dos contre la fourmilière, se couvrant le corps avec sa queue, et abritant son museau en le plaçant le long de sa poitrine. Dans cette attitude, il m'attendit de pied ferme, en me présentant ses griffes acérées. Deux ou trois fois je tournai autour de lui, espérant le surprendre et l'assommer ; toujours ses ongles puissants étaient tournés de mon côté d'une manière menaçante, et je finis par le tuer d'un coup de fusil.

Au bruit de l'explosion mes camarades accoururent. « C'est un tamandua-guacu, me dit l'un d'eux, le même animal que vous autres Français appelez tamanoir (*myrmecophaga-jubata*), je ne sais trop pourquoi. Il est le plus grand des animaux qui composent le genre des mangeurs de fourmis ou fourmiliers, et il est privé de la faculté de grimper sur les arbres. Comme vous avez pu le voir, sa marche est lente, et jamais il n'habite que des lieux bas comme celui où nous sommes. Cet être, si disgracié de la nature, est cependant rempli de bonnes qualités. Quoique fort mal armé, son courage ne le cède en rien à aucun autre animal, et il se défend même contre le jaguar. Si ce dernier a l'imprudence de l'aborder sans précaution, le tamanoir le saisit dans ses bras, et ne le lâche qu'après l'avoir étouffé. La femelle ne fait qu'un petit, et a pour lui le plus grand attachement. Jamais elle ne le quitte, et, lorsqu'elle sort de sa retraite pour aller chasser aux termites, elle le porte constamment sur son dos, et passe même des rivières à la nage en portant sa précieuse charge.

« Le tamandua-guacu ne se nourrit pas seulement de fourmis, mais encore de toutes sortes d'insectes.

Pris jeune, il s'accoutume assez bien à l'esclavage, et vit de pain et de petits morceaux de viande ; il s'attache à son maître jusqu'à un certain point ; mais sa tristesse habituelle augmente avec l'âge, et ordinairement il périt d'ennui peu de temps après avoir atteint l'âge adulte.

« Vous avez surpris celui-ci, dit le Brésilien, au moment le plus intéressant de sa chasse, et voici pourquoi il a montré de la colère et s'est mis en défense ; dans toute autre circonstance, vous auriez pu le chasser devant vous, et le conduire ainsi jusque dans votre tente, avec la seule précaution de ne pas trop le presser pour ne pas le fatiguer, ce qui aurait pu l'impatienter. » BOITARD.

---

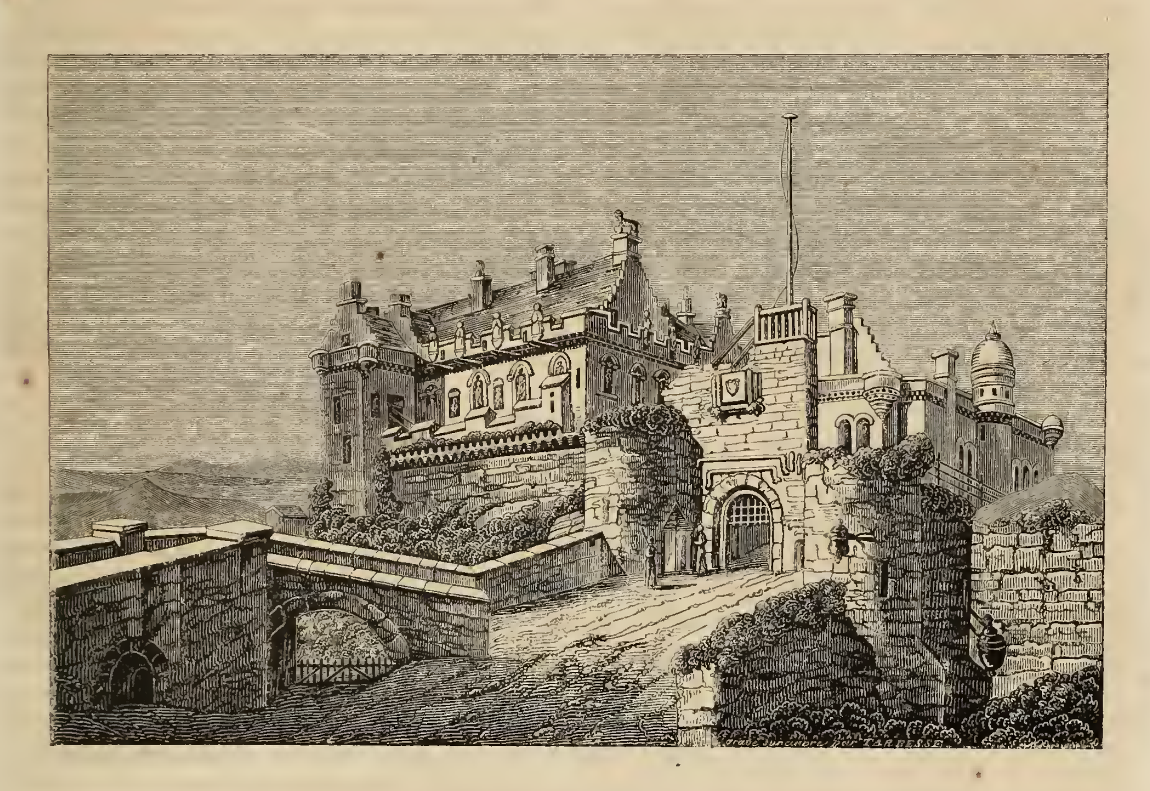
## STIRLING.

*Vue du Château. — Bataille de Bannockburn. — Assassinat du comte de Douglas. — État de la ville actuelle.*

Si, l'imagination toute remplie des délicieuses descriptions sorties de la plume de Walter-Scott, vous pénétrez dans les pittoresques contrées de l'Écosse, si, au milieu de ces villes d'une majesté sauvage et triste, semées çà et là entre les lacs et les montagnes, de ces châteaux perchés sur les rochers les plus escarpés et flanqués de gothiques tourelles, vous allez chercher quelques souvenirs des guerres des Highlanders ou des Covenentaires, n'oubliez pas surtout dans vos romantiques pérégrinations de visiter l'antique séjour des monarques de la Calédonie, et de monter sur la tour la plus élevée. Peu de vues peuvent rivaliser avec celle qui se déploie alors à vos regards : d'un côté c'est la Teith et la Forth, qui coulent avec impétuosité à vos pieds. Sur cette dernière, un pont hardi joint deux rives éloignées, qui disparaissent ensuite, et laissent à la Forth toute l'immensité et la grandeur de l'Océan. C'est là que la barque du pêcheur des Hébrides ou des Shetlands vient chercher un abri contre l'orage, hôte habituel de ces bords. Du sein de ces flots d'un vert-azuré, se dresse comme par enchantement une petite île qui n'est elle-même qu'un rocher sur lequel on a bâti le délicieux séjour de Craigforth, d'où une vue moins étendue, il est vrai, mais qui a aussi son charme et son originalité, attend le voyageur curieux qui a osé aborder l'assiette difficile de cet îlot. Au-delà, l'on aperçoit l'Allan, ruisseau que les ballades écossaises ont rendu célèbre, et qui semble se perdre au milieu des merveilles que la main des hommes a enfantées, en dépit du sol aride et des marécages qui les entourent. Faites-vous un demi-tour sur vous-même, et Stirling se montre à vous avec ses rues montantes, ses palais délabrés, ses chaumières couvertes de feuilles et de branches de genêts, tout cela se groupant autour d'une église d'un style gothique. La flèche en est habilement travaillée. Si le soleil vient animer le tableau, alors près de l'heure de midi, vous voyez le clocher projeter son ombre sur les eaux limpides de la Teith, comme le style d'un gigantesque gnomon. Derrière la ville s'élève un amphithéâtre de montagnes, dont les dernières, couronnées de neige en toutes saisons, se confondent avec le rideau de nuages transparents qui plane au-dessus d'eux.

C'était là, où vous contemplez les beaux effets d'un site enchanteur, dans ces murs où vous êtes monté tout-à-l'heure pour dominer sur la contrée, que jadis les rois d'Écosse ont passé les beaux jours de leur puissance, alors que la Claymore du Klan et des Highlanders se faisait encore craindre du léopard au berceau. Stirling partagea avec Dumferline et Linlithgow, l'honneur de posséder une partie de l'année les souverains écossais, durant la période qui s'écoula entre la conquête des Normands et le retour de Jacques I<sup>er</sup> de sa captivité. L'une des clefs du royaume, ce fut constamment dans les plaines qui l'avoisinent, que les Écossais et les Anglais se livrèrent les terribles combats qui ensanglantèrent leurs annales. On compte plus de douze champs de bataille dans les limites seules que l'œil nu peut atteindre du sommet du château. Mais la victoire qui est restée la plus célèbre de toutes celles auxquelles Stirling assista, c'est celle de Bannockburn. C'est principalement à dater de cette époque que la ville acquit une importance historique ; qu'il nous soit donc permis de nous arrêter un instant sur le plus glorieux fait d'armes de la vieille Écosse, qui se passa justement devant sa plus antique cité. Vous savez que, malgré les efforts héroïques de William Wallace, Édouard I<sup>er</sup>, roi d'Angleterre, avait planté son étendard jusqu'au cœur de la Calédonie. Robert Bruce, héritier du courage et de l'amour de la liberté de Wallace, mais point heureusement de sa fortune, était parvenu à chasser les Anglais. Un seul point restait en leur pouvoir, sir Philips Mowbray occupait encore, au nom d'Édouard II, la forteresse de Stirling. Bloqué par Édouard Bruce, frère de Robert, le noble Breton redouta plus la famine que l'ennemi, il s'engagea à se rendre, si vers le milieu de l'été il n'était point secouru. Édouard Bruce permit à Mowbray de se rendre à Londres, pour y faire part de sa capitulation. C'était bien compter sur les forces et la bravoure écossaises ; le roi d'Angleterre possédait alors, en outre de ses états, le pays de Galles, l'Islande et une partie de la France ; il pouvait réunir des troupes innombrables, et venir écraser sous les murs de Stirling cette poignée de montagnards tous fiers de leurs premières victoires. Robert Bruce lui-même frémit devant les conséquences dans lesquelles pouvait l'entraîner la témérité de son frère, et il remit tout à sa fortune et à Dieu. Cependant, à l'ambitieux Édouard I<sup>er</sup> avait succédé le voluptueux, l'indolent Édouard II, indigne fils d'un père brave et conquérant. Jouet des favoris qui régnaient en maîtres sur son esprit irrésolu, il balance, il tarde, enfin il rassemble lentement une nombreuse armée. Une prompte attaque eût pu perdre à jamais les Bruce et l'Écosse, Édouard I<sup>er</sup> n'eût pas manqué l'occasion, Édouard II négligea tous les moyens de s'assurer du succès, et l'Écosse lui dut son salut. Il s'avance fièrement à la tête de sa noblesse, de cette cavalerie anglaise qui avait fait ses premières armes dans les plaines de la Normandie et de la Flandre, de ces archers si renommés pour leur adresse et leur agilité. Les Écossais ne sont au nombre que de trente mille, ils n'ont ni armures brillantes, ni écuyers portant des pennons

aux armoiries de leurs seigneurs, ni palefrois bardés de fer et richement harnachés. Mais Robert est à leur tête, son frère Édouard qui brûle de réparer une faute, son neveu Randolph, son fidèle Douglas sont à ses côtés, c'est nommer tout ce que la Calédonie enfanta jamais de plus grand et de plus héroïque. Bruce ne demanda pas à la seule valeur de ses frères tout le succès de cette journée, il appela la ruse à son secours. Près de Stirling est une plaine que vous pourrez visiter encore; le soc de la charrue en a fait disparaître l'aridité naturelle, on la nomme *le Parc*. Des fondrières, des marécages l'entourent de toutes parts; le Parc présente seulement un terrain sec et résistant; le prince écossais fait creuser une multitude de trous de deux pieds de profondeur, à peu près sur tout le front de la ligne de bataille, aux endroits où il était probable que donnerait la cavalerie ennemie. Les trous furent remplis de broussailles et recouverts d'un léger gazon, en sorte que tout le terrain paraît uni, tandis qu'il recèle partout des piéges et des précipices. En outre, on établit en différents endroits des chausse-trappes pour enferrer les chevaux et les cavaliers. L'aile droite de l'armée écossaise était appuyée contre la rivière de Bannockburn qui la défendait par l'extrême escarpement de ses bords, tandis que son aile gauche s'étendait au nord jusque sous les murs de Stirling. Ce fut le 24 juin 1314 que le combat s'engagea, on se doute bien que la déroute des Anglais fut complète. Les environs de Stirling rappellent encore toutes les circonstances de cette mémorable journée. A droite de la ville, vous apercevez le champ où, aux exhortations de l'abbé d'Inchaffray, les Écossais se mirent à genoux, alors que Édouard II s'écria : Ils demandent pardon, et que le baron Ingelram d'Umphraville répondit : Oui, c'est à Dieu qu'ils le demandent et non à nous. Près de ce



( Le château de Stirling.

lieu, on voit la place où, la veille du combat, monté sur un poney ou petit cheval de selle, armé d'une simple hache d'armes, Robert Bruce étendit raide mort le téméraire Henri de Bohun qui s'était flatté de terminer d'un coup de lance la guerre entre l'Écosse et l'Angleterre. Dans ce chemin qui longe le château, Randolph a pensé périr mille fois, lui et ses braves, en empêchant lord Clifford de venir secourir la garnison anglaise de Stirling. Enfin, un peu plus loin, sont les hauteurs de Gillies-Hill, derrière lesquelles s'étaient retirés les domestiques et les conducteurs de bagages, qui parurent tout à coup comme un corps auxiliaire à la fin du combat, et décidèrent de la victoire. Tous les souvenirs se pressent autour de ces vieilles tourelles de Stirling ; je ne sais si l'on a gardé la mémoire du chemin que tint Douglas en poursuivant le monarque anglais, mais je ne doute pas qu'il n'y ait dans ces contrées quelque vieillard qui n'en ait reçu le souvenir de ses aïeux.

Si la bataille de Bannockburn est l'événement le plus glorieux de la royauté écossaise dont cette ville ait été le témoin, ces murs ont aussi assisté à un autre événement plus tragique encore, parce que les lauriers de la victoire ne viennent pas faire oublier le sang qui y fut versé, et un des faits dont on peut dire qu'ils ternissent l'histoire d'un monarque. Ce fut dans le château de Stirling que Jacques II, surnommé Visage-de-Feu, à cause de la large tache rouge qui couvrait son visage, poignarda, de sa propre main en 1452, Archibald, comte de Douglas. Cet Henri de Guise de l'Écosse, fier de sa noblesse et de sa puissance, s'était posé en rival insolent du roi ; il s'était même vu revêtu de la dignité de lieutenant-général du royaume, mais son élévation et en

même temps son humeur inquiète et farouche inspiraient à la couronne des craintes bien fondées. Conseillé par Livingston, ancien régent du royaume, et par sir Patrick Gray, qui voulait venger sur le comte l'assassinat de l'infortuné Maclellan, dont ce dernier avait été l'auteur, Jacques tendit un piége à Archibald, il l'invita à venir dans Stirling. Douglas méprisa tous les avis, tous les soupçons qu'on cherchait à lui faire concevoir sur le motif de cette réception, il se livra à la foi de son monarque qui lui plongea un poignard dans le sein. Tant était grande l'horreur qu'inspirait le comte, qu'on refusa la sépulture à son cadavre, et il n'y a guère que cinquante ans, que dans le jardin du château, au pied de la croisée où le crime avait été commis, on retrouva les restes de cet illustre félon à qui son roi avait servi traîtreusement de bourreau.

Jacques V fit comme ses prédécesseurs de Stirling sa résidence habituelle ; c'est dans ces environs que, comme notre bon Henri, il se plaisait sous le travestissement d'un simple paysan, à aller interroger ses sujets à leur insu, s'affublant lui-même du sobriquet de Goodman de Ballochgeich, nom pris d'une partie de la montagne sur laquelle s'élève le château.

Jacques VI a été baptisé à Stirling, il y fit également sa résidence. C'est à lui qu'on doit les principaux embellissements de la ville, qui depuis n'a cessé d'être le théâtre des guerres qui ont ravagé l'Écosse tout un siècle.

Qu'elle est déchue de son antique splendeur, cette première capitale de la Calédonie ! Ses palais qui rappellent sa magnificence passée, sont déserts ou ruinés ; vous y voyez le paysan habiter sous des plafonds dorés, convertir en serres ou en étables des salles de danse et de festins encore ornées de bas-reliefs et de peintures. Le château, dont les comtes de Marz de la maison des Areskins, sont les gardiens héréditaires, ne présente plus que d'imposantes ruines, et renferme à peine un logement pour le commandant de place. On y fait voir encore, dit Faujas de Saint-Fonds, dans son voyage en Écosse, la chambre du Parlement qui a cent vingt pieds anglais de long, mais elle est dégradée. Les portes en bois de chêne sont couvertes d'inscriptions et de sculptures. On remarque encore près du château des bas-reliefs et des statues qui rappellent le style égyptien, ce qui ferait presque croire que les Phéniciens qui allaient jusque dans le Cornouaille chercher l'étain, poussèrent peut-être jusqu'à l'embouchure de la Forth, leurs navigations aventureuses. Ainsi, on voit que Stirling d'aujourd'hui n'est plus que le squelette bien décharné du Stirling des Bruces et des Stuarts.

## PREUVES D'ANCIENNES RELATIONS
### ENTRE L'AMÉRIQUE ET L'ANCIEN MONDE.

On écrit de Stockholm : « L'importante question de savoir s'il a existé des relations entre l'Amérique et l'ancien monde, antérieurement aux voyages de Christophe-Colomb, se trouve maintenant résolue affirmativement, grâce aux recherches actives et consciencieuses d'un jeune historien suédois, M. Folsom. M. Folsom, dans le seul but d'éclaircir cette question, se rendit, il y a deux ans dans l'Islande, où il acquit plusieurs manuscrits du dixième siècle qui rapportent que deux navigateurs islandais, Bsoern Hersuefson et Leif Erikson, avaient découvert l'Amérique dans le commencement de ce même siècle, et qui contiennent une description des deux caps, appelés actuellement *Cod* et *Sainte-Marthe*, des contrées qui ont reçu le nom de Nouvelle-Angleterre et de Nouvelle-Écosse, et notamment de quelques îles de la baie de Narragansett, où ces navigateurs et leurs compagnons de voyage auraient séjourné environ trois années. Ne voulant point ajouter foi à cette relation écrite, M. Folsom se rendit en Amérique, et visita lui-même ces lieux pour vérifier la description islandaise. Il la trouva on ne peut plus exacte, mais cela ne lui suffit pas encore pour opérer sa conviction. Il voulait découvrir en Amérique même quelque preuve matérielle qui constatât l'existence d'anciennes relations entre le nouveau monde et l'Europe. Il continua donc ses voyages, et eut le bonheur de trouver sur des rochers situés dans le district d'Assonett, près de la rivière de Taunton, dans l'état de Massachusetts, des inscriptions tracées entièrement en caractères scandinaves (c'est-à-dire en caractères rhuniques), et qui se composent de noms de guerriers islandais et norwégiens, qui avaient formé un camp dans cette contrée. Malheureusement aucune date n'y est énoncée, mais la conformité des caractères prouve incontestablement, selon M. Folsom, que ces inscriptions remontent au-delà du neuvième siècle. »

## LUCERNE.

L'origine de Lucerne se perd dans la nuit des temps; sans doute que cette capitale de la république helvétique ne fut d'abord qu'un amas de quelques chétives habitations de pêcheurs et de bateliers qui s'établirent sur le théâtre même de leurs travaux. Tout ce qu'on sait des antiquités de cette ville, et encore ne le sait-on que par tradition, c'est qu'elle existait déjà au temps des Romains, sous le nom de Lucerna, probablement à cause d'un fanal qu'on y allumait. D'après les chroniques allemandes, nous voyons Lucerne acquérir une certaine importance vers le cinquième siècle de notre ère, et passer tour-à-tour de la domination des Francs à celle des empereurs de la Germanie, qui la faisaient gouverner pour eux par les ducs de Souabe. Un de ces derniers, nommé Wikard, vers la fin du septième siècle, fonda à Lucerne un couvent de l'ordre de Saint-Benoît, qu'il dota richement, et sous la domination duquel il plaça la ville. Jusqu'au milieu du huitième siècle, Lucerne fut gouvernée paisiblement par ces religieux. Pépin-le-Bref, en donnant aux abbés de Murbach, en Alsace, la suzeraineté de ce couvent, plaça Lucerne dans une position moins indépendante, et le calme qui avait toujours régné entre les habitants, eut à souffrir des plus fréquentes relations avec le pays des Francs. Les mœurs simples des Bénédictins ne tardèrent pas à se sentir de la démoralisation qui s'emparait alors peu à peu de la vie monastique. Un abbé prodigue et dissipateur, Bertholet de Falkenstein, alla même, pour subvenir

à ses folles dépenses, jusqu'à vendre à Rodolphe de Hapsbourg, ses droits de souveraineté sur Lucerne pour la somme de deux mille marcs d'argent. Les Lucernois ne supportèrent que difficilement le gouvernement tyrannique de l'empire germanique; il est vrai cependant qu'ils ne prêtèrent pas d'abord leur appui aux trois cantons confédérés, Schwytz, Uri, Unterwalld, et que bien au contraire, ce fut sur leur territoire que la maison d'Allemagne concentra toutes les forces dont elle se proposait d'écraser la confédération naissante; mais dès qu'ils virent la fortune se tourner définitivement du côté de leurs voisins, les Waldstettes, poussés d'ailleurs à bout par des vexations nouvelles et la suppression de plusieurs de leurs priviléges, ils tendirent la main à leurs compatriotes, et en 1332, Lucerne formait le quatrième canton de la confédération helvétique. Une fois libres, la puissance des Lucernois s'accrut rapidement; ils se rachetèrent successivement de toutes les droitures et redevances auxquelles ils étaient engagés vis-à-vis de leurs anciens maîtres. Leur importance militaire ne tarda pas non plus à se développer. En 1375, ils défirent, près de Willisau, une troupe de six mille hommes d'armes, la plupart Anglais, commandés par Enguerrand de Couci, qui venait réclamer au nom du comte d'Armagnac, un héritage de famille. A la fameuse journée de Sempach, le 9 juillet 1380, armés seulement d'épées et de hallebardes, ils se distinguèrent entre les treize cents Suisses qui mirent en déroute l'armée du duc Léopold; leur avoyer, nommé Gundeldingen, tombait aux côtés de ce vaillant Arnold de Winkelried, martyr de la victoire, dont le nom est resté en Suisse, encore aujourd'hui si populaire.

On sait que non contents de conserver dans leur cœur la mémoire de cet héroïque combat, les vieux républicains de l'Helvétie ont encore élevé un monument qui en perpétuât le souvenir, mais ils n'ont point demandé au marbre ni au bronze de ces fastueuses représentations, telles que les autres peuples en élèvent pour leurs victoires. Une idée religieuse est venue se mêler à cette idée de gloire et de liberté, une chapelle a été construite par eux, ils l'ont appelée la chapelle d'Arnold; une croix est placée à chacun des angles, et les murs sont couverts des noms des nobles autrichiens qui tombèrent jadis sous les coups des Waldstettes, dont les noms sont inscrits à côté.

Une fois entrée dans la confédération helvétique, Lucerne voit son histoire se confondre avec celle de la Suisse. Gouvernés par un conseil intérieur auquel était confié le pouvoir exécutif dont ils contrôlaient les actes par le moyen d'un grand conseil extérieur, les Lucernois vécurent dans une paix profonde jusqu'au dix-septième siècle. Mais à partir de 1653, de fréquentes révoltes vinrent souvent ralentir l'essor qu'avait pris la prospérité du canton; ces mouvements insurrectionnels étaient le résultat du gouvernement ombrageux d'une oligarchie qui s'efforçait de resserrer tous les jours les chaînes dans lesquelles elle retenait une population de plus en plus éclairée; il est hors de doute que tôt ou tard, une modification eût été apportée dans la condition d'existence politique de Lucerne, quand la révolution française vint, en 1789, saper d'un coup la vieille Suisse et sa vieille aristocratie.

Ce fut à Lucerne qu'on établit le siége du gouvernement militaire qui était imposé aux Helvétiens; mais, au lieu de tirer des avantages de cette nouvelle position, Lucerne se vit engagée dans d'énormes sacrifices, dont les résultats lui eussent été des plus funestes, si Napoléon ne lui eût rendu sa vieille organisation, sauf certaines modifications que les besoins de la nation lucernoise, et surtout les intérêts de l'empire français, avaient nécessitées.

La république de Lucerne redevint donc aristocratique, seulement la bourgeoisie ne s'arrogea plus seule le privilége de nommer les membres du conseil exécutif inamovibles, on associa à ce droit les villes et les communes. Deux avoyers se partageaient une autorité quasi royale, et étaient les véritables chefs de l'état. Depuis 1831 qu'un mouvement libéral s'est manifesté dans toute la Suisse, Lucerne s'est vue forcée de rendre au peuple une partie des droits qui lui avaient été jusqu'alors refusés, et le calme et la tranquillité ont de nouveau repris possession de cette antique cité de l'Helvétie.

Par sa situation pittoresque, Lucerne ne le cède à aucune des principales villes de la Suisse; si elle n'est pas aussi régulière dans sa construction que Berne, aussi animée, aussi gaie que Genève, aussi bien bâtie que Zurich, aussi hardie dans son assiette que Fribourg, elle a d'autres charmes qui lui sont propres. Magnifique avant-scène de l'amphithéâtre gigantesque des Alpes, jetée au bord du lac de Waldstettes, entre les deux cimes sourcilleuses du Pilate et du Righi, elle se présente aux yeux du voyageur avec une imposante majesté. La Reuss qui, découlant du sommet du Saint-Gothard, traverse le lac des Quatre-Cantons, arrose le centre de la ville. Des ponts, plus curieux par leur longueur et leur ancienneté, que par la beauté de leur construction, ont été jetés sur cette rapide rivière; ce sont des espèces d'allées couvertes, bâties sur pilotis; la toiture est portée par des poutres dressées, réunies de distance en distance par une des autres poutres transversales, de manière à former des cintres qui sont chacun chargés de peintures et d'inscriptions. Dans l'un de ces ponts, nommé pont de la Chapelle, et qui est long de cent pieds, on a représenté des scènes des temps héroïques de la Suisse et des traits de la vie des deux patrons de la ville, saint Maurice et saint Léger. Près de ce pont, s'élève l'antique Wasserthurm, dans laquelle on veut voir le dernier monument de la Lucerna latine. Le pont des Moulins n'a que trois cents pieds de long, mais ce qui attire davantage sur lui l'attention, ce sont les épisodes de la danse des morts représentés sur des tableaux à double face qui couronnent ses arcades. Cette danse des morts se voyait jadis à Bâle; là, le pinceau du peintre à reproduit les traits hideux de la mort sous toutes les formes et sous tous les travestissements imaginables. Le pont du Hof, ou de la Cour, est le plus long de tous, il a treize cent quatre-vingts pieds, il est aussi orné de peintures dont les sujets ont été tirés de la Bible.

Parmi les églises de Lucerne, Saint-Léger, la cathédrale, est la plus grande et la plus ancienne; elle a été fondée en 695; son architecture est fort simple, sauf quelques décorations intérieures, au reste d'assez mauvais goût. Elle est surmontée de deux tours

qui dominent toute la ville. On remarque dans l'église quelques tableaux d'un pinceau exercé; nous citerons particulièrement un christ au jardin des Oliviers, par Lanfranc. Le cimetière, autour duquel règne une galerie funéraire, entoure la cathédrale. C'est sous ces voûtes de marbre noir que la vieille aristocratie lucernoise est venue étaler de pompeuses épitaphes et d'orgueilleuses armoiries, chétives consolations d'une puissance qui avait fini au tombeau.

Après Saint-Léger, nous remarquerons encore Saint-Pierre, autrement dit la chapelle élevée en 1273; l'église des Franciscains, dont la nef est ornée de peintures représentant des trophées des temps anciens de Lucerne; l'église des jésuites, le plus beau morceau d'architecture religieuse de toute la ville, où l'on remarque sur le maître-autel un magnifique tableau d'un élève du Gnide, Francesco Toriani de Mendrisio.

Bien que les églises soient ce qui attire davantage l'attention du voyageur dans Lucerne, plusieurs autres monuments méritent au moins une mention dans cette description sommaire de la ville. Le collége des jésuites et l'hôtel-de-ville sont deux jolis édifices, mais peu spacieux. Les salles de ce dernier sont également décorées, une surtout est remarquable par une magnifique boiserie qui tapisse ses murs, et où l'on ne distingue pas un clou, et dessus sont placés les portraits des plus célèbres chefs de l'état, aux différentes époques de l'histoire. Dans une autre salle, on admire deux forts beaux tableaux, représentant l'un Moïse avec les tables de la loi, l'autre le jugement de Salomon.

L'arsenal de Lucerne se recommande par l'antiquité de plusieurs objets qui y sont conservés. C'est là qu'on voit des flèches, des armures, des trophées enlevés par les Suisses dans les guerres d'Italie, l'armure de ce Léopold qui périt à Sempach, le collier de fer que les Autrichiens destinaient au brave Gundoldingen, et l'armure de Zwingli, guerrier prédicant qui vécut en sectaire et périt en héros, à Cappel. Nous ne ferons que citer la douane, la monnaie, l'hôpital, dont le fronton porte cette belle inscription : *Deo et pauperibus*, à Dieu et aux pauvres; le gymnase, le théâtre, la maison des orphelins, et un grand nombre d'établissements de bienfaisance.

Mais c'est aux portes de Lucerne que se trouve ce qu'on peut appeler sans exagération une des merveilles de la Suisse. Qui n'a entendu parler de ce lion admirable, sculpté dans le creux d'un roc, par le ciseau si étonnant de Thorwaldsen, le premier sculpteur danois, et un des premiers de l'Europe. Le génie des arts a immortalisé dans le jardin de M. Pfiffer, où le colosse est placé, la mémoire du dévouement des Suisses qui tombèrent, le 10 août 1792, en défendant Louis XVI. Un lion mourant sur un monceau d'armes brisées, et protégeant encore de sa patte l'écusson aux fleurs de lys, telle est l'admirable composition de Thorwaldsen, si admirablement exécutée par Lucas Ahorn de Constance. Au-dessous de la grotte dans laquelle l'animal est couché, grotte haute de vingt-six pieds et longue de quarante-quatre, on a inscrit les noms des officiers et le nombre des soldats qui périrent victimes de leur fidélité.

Nous ne dirons qu'un mot des environs de Lucerne dont son lac fait tout le charme, des vallons, des campagnes bien cultivées, des pâturages, le Righi surtout si connu dans tout l'univers par la vue immense dont on jouit à son sommet; tel est en abrégé ce que le voyageur rencontre autour de la ville. Mais qu'il n'oublie pas surtout dans ses promenades le mont Pilate, moins connu que le Righi et où la nature a cependant déployé une inépuisable variété. Le Pilate (1) est célèbre dans toute la contrée par une tradition populaire, qui le fait regarder comme la demeure de Ponce-Pilate, d'où ajoute-t-on, est venu le nom de la montagne. C'est sur son sommet, haut de six mille neuf cents pieds, que tous les Vendredis-Saints apparaît, en robe de magistrat, le juge inique; malheur à qui l'a vu, il ne tarde pas à disparaître d'entre les vivants; aussi devons-nous croire qu'il y a long-temps qu'on a cherché à pénétrer le mystère de ces nouvelles apparitions.

ALFRED MAURY.

(1) Voir l'article du tome 4, page 47.



( Une vue de Lucerne. )

## MOISE, TENANT LES TABLES DE LA LOI.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## MOISE, TENANT LES TABLES DE LA LOI.

TABLEAU DE PHILIPPE CHAMPAGNE,

*Gravé au dix-septième siècle, par Nanteuil et Edelinck.*

---

Dans le premier volume du *Magasin Universel* (1), nous avons donné la statue de Moïse, chef-d'œuvre de sculpture de Michel-Ange, que possède l'église de Saint-Pierre-ès-Liens, à Rome. Nous nous occuperons aujourd'hui du *Moïse tenant les tables de la loi*, magnifique toile de Philippe Champagne, si remarquablement reproduite au burin par Nanteuil et Edelinck, les deux célèbres graveurs du dix-septième siècle.

Une première observation est à faire; que l'on compare le Moïse de Michel-Ange et celui de Philippe Champagne, on sera frappé des rapports intimes, de la ressemblance en quelque sorte qui existe entre ces deux chefs-d'œuvre; c'est bien là le législateur des Hébreux, l'homme des temps primitifs, au front large et méditatif, au regard inspiré; sa belle chevelure blanchie et sa barbe chenue donnent à son aspect je ne sais quoi de vénérable, de mélancolique et de divin. Fils d'Amram et de Jocabed, Moïse naquit dans la terre de Gessen, près de seize siècles avant Jésus-Christ. La touchante histoire de sa naissance est connue; on sait qu'à peine âgé de trois mois, il fut abandonné sur le Nil dans une petite nacelle de jonc, et que la fille du roi d'Égypte le recueillit, l'adopta pour son enfant et le nomma Moïse : « Car, dit-elle, je l'ai tiré de l'eau. » Le nom de Moïse est en effet un composé de deux mots égyptiens, *moy*, qui signifie eau, et *hyses*, sauvé.

Moïse fut élevé dans la sagesse, c'est-à-dire dans les sciences des Égyptiens; il avait trois ans lorsque le roi Pharaon se remaria; autour de la table du festin, était placé le petit Moïse, qui, en jouant, prit la couronne royale et la mit sur sa tête. Le mage Balaam, eunuque du roi, lui dit : « Seigneur, souviens-toi de ton rêve; certainement l'esprit de Dieu est dans cet enfant. Si tu veux que l'Égypte ne soit pas détruite, il faut le faire mourir. » Cet avis fut adopté par Pharaon qui avait vu en songe un vieillard tenant en main une balance dans un des bassins de laquelle étaient les habitants de l'Égypte, et dans l'autre un enfant dont le poids égalait celui de tous les habitants. On était sur le point de tuer Moïse, lorsque Dieu envoya l'ange Gabriel sous les traits d'un des princes de la cour de Pharaon : « Je ne crois pas qu'on doive faire mourir un enfant qui n'a pas encore de jugement, dit-il au roi, mais il faut l'éprouver. Présentons-lui à choisir une perle ou un charbon ardent. S'il choisit le charbon, ce sera une preuve qu'il est sans raison, et qu'il n'a pas eu mauvaise intention en prenant la couronne royale; mais s'il choisit la perle, ce sera une preuve qu'il a du jugement, et alors on pourra le tuer. » Aussitôt on mit devant Moïse un charbon ardent et une perle; le jeune enfant allait prendre la perle, mais l'ange lui arrêta subitement la main, et lui fit prendre le charbon qu'il porta lui-même à sa langue; l'enfant se brûla la langue, et c'est ce qui le rendit bègue pour le reste de ses jours.

Lorsque Moïse eut atteint sa quarantième année, il renonça à la pompe et aux richesses de la cour de Pharaon, pour partager l'ignominie de ses frères. Témoin de leur affliction, il en fut profondément ému. Il rencontra un Hébreu qui était maltraité par un Égyptien, et ne voyant personne autour de lui, il tua l'Égyptien, et ensevelit son corps dans le sable. Le lendemain, il rencontra deux Hébreux qui se querellaient : « Pourquoi frappez-vous votre frère, dit-il au plus robuste? » Et cet homme lui répondit : « Qui vous a établi sur nous pour prince et pour juge; voulez-vous me tuer comme vous tuâtes hier un Égyptien? » Pharaon, informé de l'action de Moïse, chercha à le faire mourir; les rabbins ajoutent que le roi ordonna qu'on lui tranchât la tête, mais que son cou devint dur comme une colonne de marbre, et que l'épée ne put rien contre lui. Moïse sortit alors de l'Égypte, et se retira au-delà de la Mer-Rouge; il s'y maria avec une des filles du prêtre Jéthro; les rabbins ont accompagné l'histoire des amours de Moïse et de Séphora de tout ce que l'imagination orientale enfante de bizarre et de merveilleux.

L'apparition dans le buisson ardent et les ordres du seigneur, pour la délivrance des enfants d'Israël, conduisirent de nouveau Moïse à la cour des rois d'Égypte: il fut chargé d'agir au nom du Très-Haut, tandis que son frère Aaron expliquerait ses ordres. Ici commencent les dix miracles appelés les *dix plaies de l'Égypte*. Moïse changea sa verge en serpent, devant Pharaon; les magiciens du roi imitèrent ce prodige, mais la verge de Moïse dévora les leurs. Le lendemain, il changea l'eau du Nil en sang, de sorte que les poissons moururent, et que les Égyptiens furent obligés de creuser la terre le long du fleuve, afin d'avoir de l'eau pour boire. Sept jours après, Moïse couvrit tout le pays d'une multitude de grenouilles qui entraient dans les maisons; puis, il changea la poussière en moucherons qui attaquèrent les hommes et les bêtes. Pour cinquième prodige, Moïse fit paraître une grande quantité de mouches qui dévoraient tout; il étendit ensuite la mortalité sur les animaux qui étaient dans les champs. Pour septième plaie, il fit tomber une pluie de cendres qui forma des ulcères enflammés sur les hommes et les animaux; une grêle horrible ravagea tout dans les campagnes, et ce fut la huitième plaie. Un vent brûlant qui amena des nuées de sauterelles, annonça la neuvième plaie; la dixième enfin, consista en des ténèbres si épaisses, qu'on ne se voyait pas l'un l'autre. Tous les genres de fléaux semblaient être épuisés sans que Pharaon eût pu se résoudre à laisser partir les Israélites. Pour le déterminer, Moïse annonça que le seigneur exterminerait pendant la nuit les premiers-nés des Égyptiens, depuis l'héritier du trône jusqu'au fils de l'esclave. L'exécution suivit la menace. Alors les cris du peuple forcèrent le roi à permettre aux Hébreux de quitter l'Égypte. Le miraculeux passage de la Mer-Rouge a été bien souvent

(1) Voir le *Magasin Universel*, Tom. I, p. 25.

raconté; on sait que Moïse fit chanter par le peuple un cantique de louanges, l'un des plus beaux poëmes que l'on connaisse.

Bientôt Moïse arriva à Sinaï où Dieu donna la loi à son peuple, au milieu des éclairs, du tonnerre et du plus terrible appareil. Moïse descendit de la montagne où il était demeuré quarante jours; il portait dans ses mains deux tables de pierre sur lesquelles étaient gravés les dix commandements de la loi; mais il les brisa dans son indignation à la vue du veau d'or qu'Aaron avait érigé pendant son absence; il fut obligé d'en tailler de nouvelles, et il retourna sur la montagne où il passa de nouveau quarante jours. Dans les divers entretiens qu'il eut avec l'Éternel, il reçut de sa bouche les ordonnances morales, civiles et religieuses qu'il promulgua solennellement. Moïse étant de retour de la montagne, son visage parut tout resplendissant d'un éclat divin dont il porta toujours l'empreinte. Nous nous arrêtons à cet épisode de la vie de Moïse, car c'est celui qu'a choisi Philippe Champagne pour représenter sur la toile le puissant législateur, aimé de Dieu et des hommes; il mourut sur la montagne de Nébo, à l'âge de cent-vingt ans, et jamais il n'avait ressenti les incommodités de la vieillesse. « Le seigneur, dit l'Ecclésiastique, l'a environné d'une gloire égale à celle des saints; il l'a rendu grand et redoutable à ses ennemis; à sa parole, il a fait cesser les plaies les plus étonnantes. Il l'a élevé en honneur devant les rois; il lui a prescrit ses ordonnances pour son peuple, et lui a fait voir sa gloire. Il l'a sanctifié par la foi et par la douceur qu'il lui a inspirées; il lui a fait entendre sa voix, et lui a parlé face à face pour lui donner ses préceptes qui contenaient la loi de vie et de science. »

Le tableau de Philippe Champagne est une belle composition, digne de la réputation de son auteur; l'imposante expression des traits de Moïse, la richesse des tons, le fini de l'ensemble en un mot, ne sont pas au-dessous de la juste célébrité de l'artiste qui fit la *Madeleine aux pieds de Jésus-Christ, chez Simon-le-Pharisien.* La liste des tableaux de ce peintre infatigable serait immense, et ne peut être qu'indiquée. Les maisons royales, les principaux monuments publics et les églises, non-seulement de Paris, mais de plusieurs villes de France, offrent des preuves irrécusables de ses talents. Le roi Louis XIII, Marie de Médicis, le cardinal de Richelieu, et les principaux seigneurs de la cour exercèrent souvent le pinceau de Philippe Champagne, artiste plein de douceur et de piété; son respect religieux était tel, qu'un jour il refusa obstinément de faire le portrait de la fille d'un de ses amis qui allait prendre le voile, parce qu'il aurait fallu le livrer un dimanche. C'est ce qui fit que Champagne ne peignit jamais des nudités. Extrêmement laborieux, il exigeait de ses élèves une grande exactitude. Il se levait ordinairement à quatre heures du matin, et lorsqu'il avait passé toute la journée au travail, il dessinait encore le soir à l'académie; aussi, ses ouvrages sont nombreux. Accablé de maladie, et retiré à Port-Royal où sa fille était religieuse, il composa, à soixante ans, un des plus beaux tableaux qui existent, du moins aux yeux de ceux qui mettent avant tout l'expression vraie. Cette admirable toile reproduit la fille de Philippe Champagne, assise sur une chaise longue; une fièvre continue la consume et la mine depuis quatorze mois; abandonnée des médecins, elle se met en prières avec la mère Catherine-Agnès, et elle recouvre la santé. Dans cette composition, de la plus noble simplicité, Champagne s'est surpassé lui-même; la figure et la tête de sa fille sont de ces productions sublimes bien rares dans la marche des âges.

Le cabinet des estampes de la Bibliothèque royale, à Paris, possède plusieurs belles gravures du *Moïse* de Philippe Champagne; elles sont dues au burin de deux graveurs célèbres du dix-septième siècle : Robert Nanteuil et Gérard Edelinck. Dès son enfance, Nanteuil avait manifesté son goût pour la gravure, et il porta si loin l'amour de cet art, qu'il grava lui-même sa thèse de philosophie. Comme graveur de portraits, il tient le premier rang; et ses ouvrages seraient recherchés bien plus encore, s'il ne s'était pas borné à graver de simples bustes. Peu d'artistes ont eu comme Nanteuil l'art de rendre avec du noir et du blanc la valeur des tons pour lesquels les peintres ont la ressource des couleurs; on regarde comme ses chefs-d'œuvre les portraits de l'*Avocat de Hollande*, de M. de Pomponne et du *petit Millard.* Quant au Moïse, il n'en fit qu'un peu plus du tiers; ce fut Gérard Edelinck qui se chargea de l'achever.

La réputation d'Edelinck commença lorsqu'il mit au jour sa *sainte Famille,* d'après Raphaël, estampe fort recherchée des amateurs et qui s'est vendue, avant la lettre, jusqu'à trois mille francs; sa *Famille de Darius* et son *Christ aux Anges*, accrurent encore sa renommée. Il termina le *Moïse* avec une joie véritable, car Edelinck avait voué une espèce de culte à la mémoire de Philippe Champagne, et le portrait qu'il fit de cet artiste était son morceau de prédilection. Né sans ambition, Edelinck demanda au roi qui lui témoignait sa satisfaction de l'un de ses ouvrages, la grâce d'être reçu marguillier de sa paroisse, dignité réservée alors aux marchands et aux procureurs; mais un talent si remarquable ne pouvait rester sans récompense aux yeux de Louis XIV. Edelinck fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel; le grand roi lui accorda le titre de graveur de son cabinet, titre auquel il joignit une pension et un logement aux Gobelins. Chose étonnante, parmi la multitude d'ouvrages émanés d'Edelinck, on n'en trouve point de médiocres; aussi, depuis plus d'un siècle qu'Edelinck est mort, quoique la France ait produit beaucoup d'habiles graveurs, on peut dire qu'il n'a pas été remplacé; Audran seul, dans un autre genre, peut être mis en parallèle avec lui.

---

Nous rompons aujourd'hui un silence de plus de deux années sur une question délicate, et qui demandait un examen approfondi.

Après la mort de M. Achille Allier, ce jeune écrivain de tant d'avenir, et qui promettait de briller un jour au milieu des illustrations de la province, des discussions s'élevèrent pour savoir quel était le fondateur de l'ouvrage publié sous le titre de l'*ancien*

*Bourbonnais*. M. Dufour en revendiqua l'idée primitive; les amis de M. Achille Allier la lui contestèrent. *Le Magasin Universel* (alors aux mains d'une rédaction autre que celle qui le dirige aujourd'hui), prit parti pour M. Achille Allier, malheureux jeune homme enlevé à la science, et dont la triste fin inspirait tant de sympathies; mais cela était loin de devoir exclure la logique des faits.

M. Dufour a réclamé; il vient même de publier un mémoire où des documents irrécusables établissant la justice de ses réclamations sur des bases indestructibles.

Est-ce à dire que M. Dufour veuille se substituer à la jeune intelligence qui lui avait voué une admiration si naïvement sincère? Nous ne le pensons pas. M. Dufour réclame sa part d'éloges et de gloire dans l'accomplissement du grand œuvre que le premier il a conçu; cette part, nous la lui faisons large et belle; M. Achille Allier eût agi comme nous; il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir sa correspondance avec M. Dufour.

La rédaction du *Magasin Universel* avait besoin d'éclairer sa conscience; elle l'a fait avec calme, réflexion et bonne foi.

Disons-le donc ; le nom de M. Dufour doit se trouver en tête de l'*ancien Bourbonnais*, à côté de celui de M. Achille Allier; c'est plus qu'un acte de justice, c'est un droit désormais acquis.

A. Mazuy.

## STYLE BYZANTIN.



Sainte-Sophie à Constantinople.

## DU STYLE BYZANTIN.

Le style byzantin n'est autre chose que l'architecture grecque du Bas-Empire. Son nom dérive de celui de la ville de Byzance, située vers le Bosphore, à l'entrée du détroit qui joint la Méditerranée à la Mer-Noire. Au commencement du quatorzième siècle, Constantin transféra le siége de son empire dans cette cité; il la décora de nombreux et magnifiques monuments, de temples, de palais, et ainsi régénérée, elle s'appela Constantinople, c'est-à-dire ville de Constantin. Les artistes qui contribuèrent à embellir la nouvelle capitale, étaient en partie Grecs et en partie Romains; il résulta de leurs travaux un mélange de fabrique qui tient de deux écoles, et cependant porte un caractère net et générique. Plusieurs monumentalistes ont, avec raison, désigné cette architectonique, par les mots de romano-byzantine, et lui ont refusé le nom de *type* (élément), qui n'appartient qu'aux trois grandes écoles primordiales : égyptienne, grecque, ogivale ou française du moyen-âge. (1)

Le style byzantin est donc un composé, une sorte de néo-grec romanisé, bien différent du type hellénique proprement dit, et de l'architectonique romaine qui est l'imitation de ce type. Il allie la richesse à la grâce, la fermeté à la souplesse, il est grave, *religieux* surtout. On peut dire de lui qu'il est la synthèse de trois grands éléments, le produit mixte de trois grandes influences : l'influence chrétienne d'abord qui lui a enlevé ce positif qui caractérisait l'architecture antique, l'influence grecque qui aimait la grâce, et l'influence romaine qui aimait la solidité. Le point de départ de ce système monumentaire est Constantinople, où s'est opérée la fusion entre les trois causes agissantes sur l'art. Les églises de Sainte-Sophie, reconstruite par Justinien, celles

(1) Le berceau de ce type est dans le nord de la France. La priorité nationale est aujourd'hui incontestée et incontestable en cette matière.

des Saints-Apôtres et de Saint-Procope, celle du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, peuvent être regardées comme les modèles de cette fabrique qui a régné depuis le quatrième siècle jusqu'à la fin du douzième. Il en a été de l'architecture romano-byzantine, comme de toutes celles qui n'ont pas une nationalité absolue. Chaque peuple a prétendu l'avoir trouvée, et a voulu la baptiser de son nom. Dans le midi de la France, on l'appelle *romane*, parce que dans ce pays, plus intimement pénétré par l'élément romain, elle se montra plus dure, plus pauvre en profils et en ornementation, plus rapprochée du style latin, moins ionique, moins correcte. Dans la Lombardie, on la nomme *lombarde;* dans le nord de la France, *carlovingienne;* dans les provinces rhénanes, *saxonne, teutonique;* en Angleterre, *anglo-saxonne;* en Normandie, *normande* (2).

Ces diverses qualifications ont quelque chose de vrai. Chaque peuple, en adoptant l'architectonique orientale, l'appropria à sa nationalité particulière, la modifia selon ses mœurs, son climat, ses affections, ses affinités, et le byzantin de Worms ressemble mal au byzantin d'Arles. Mais au fond, qu'elle soit plus ou moins analogue à ses architypes, cette école est une, identique dans son point de départ, identique dans ses caractères générateurs qui sont le plein-cintre et les formes arrondies. L'église de Saint-Vital de Ravennes (sixième siècle), peut être regardée comme un des produits les plus complets et les plus primitifs de ce style, en Italie. Venise, Florence, Rome présentent un grand nombre de basiliques construites sous l'influence des idées romano-byzantines, et l'on peut dire que l'Italie, qui n'a jamais fait grand cas du type ogival, a conservé un tendre amour pour cette fabrique, tout cela, par des raisons de climat, de traditions, d'histoire et de mœurs, qu'il serait beaucoup trop long d'établir. Par suite des mêmes conditions, le midi de la France est infiniment plus riche en monuments de l'ère byzantine que le nord de ce royaume. Les édifices qui, dans notre pays, traduisent le mieux cette école, sont le portail de Saint-Trophime d'Arles, Ainay et Saint-Paul de Lyon, le chœur de l'église cathédrale de Belley, les deux portails latéraux de Saint-Étienne de Bourges, Notre-Dame-la-Grande de Poitiers, la cathédrale d'Angoulême, le portail de l'église de Civray, etc. L'architecture byzantine fit comme tout ce qui est art, elle marcha. Karl-le-Grand, que nous nommons Charlemagne, la fit fleurir dans ses vastes états. Après lui, elle sembla s'appauvrir en France et en Allemagne, et se releva plus belle, plus opulente en sculpture que jamais au onzième siècle et dans le douzième, époque transitionnelle, où elle va subir la grande transformation aiguë du treizième siècle, et s'éloigner complètement de toutes les traditions antiques. L'église de la *Basse-Œuvre*, à Beauvais, Saint-Georges de Rocherville, l'ancienne église abbatiale de Saint-Victor, à Marseille, présentent le système byzantin dans la plus grande analogie possible avec la méthode romaine ; ce sont des édifices trapus, concrets, plus solides qu'élégants, plus graves qu'harmonieux; Notre-Dame de Beaune, et Saint-Lazare d'Autun, en Bourgogne, résument le même style. Ainsi, la fabrique byzantine présente, comme la facture ogivale, trois phases primaire, secondaire, tertiaire ; mais cette progression ne peut être observée sagement que sur des édifices de même âge et de même lieu, car ce qui est vrai pour telle époque au midi, cesse d'être vrai pour la même époque dans le nord. Les architectoniques ne se sont jamais stéréotypées ; elles ont posé des types, ces types ont irradié autour d'eux, fait des fils à leur image, tout cela dans un cercle donné d'influence et de relations.

Les temples de l'ère byzantine offrent divers plans ; la figure basilicale ou uniligne, comme Vézelay, la croix grecque, la croix latine ; ils sont sphériques, terminés en apsides polygonales ou trilobées et semi-circulaires ; ils portent presque tous une ou plusieurs coupoles sur leur front. Les bas-côtés ne se prolongent jamais autour du sanctuaire. Ces églises ont toutes ou presque toutes leur façade tournée vers l'occident, et leur chevet dirigé vers l'est. Elles sont bâties de pierres et briques; l'appareil se compose de petits moëllons carrés, disposés symétriquement comme dans les édifices romains, il est interrompu, de temps en temps, par des zones ou cordons de briques. Les archivoltes, les frises sont le plus souvent en briques, également, et l'intérieur de ces temples renferme des mosaïques par incrustation, et une riche polychromie. Les arcades s'appuient sur des colonnes accouplées sans architraves, mais elles sont ornées d'archivoltes simples ou composées. Les formes arrondies et le plein-cintre règnent d'une manière absolue dans les monuments de cette ère architectorale. Il est rare que sous le chœur de ces basiliques il ne se trouve pas une crypte ou église souterraine. Les clochers sont polygonaux ou carrés, terminés en cône ou aplatis, quelquefois en manière de tombeau romain, comme à Ainay de Lyon, et les contre-forts à peine saillants, ne présentent aucun détail de décoration. Les ornements employés sur les archivoltes, les plates-bandes, les frises, sur les corniches et le plain des murs, sont : les étoiles, les billettes, les dents de scie, les zigzags, les chevrons brisés, les losanges enchaînés, les damiers, les moulures prismatiques, les torsades, les nattes, les têtes plates, les câbles et les hachures. Les corbeaux ou modillons portent toujours un caractère remarquable ; ils sont striés, sculptés en têtes symboliques ou fantastiques, etc. Les œils-de-bœuf ébrasés, occupent la place des roses ; les fenêtres sont petites, avec colonnettes engagées et archivoltes ; les colonnes s'élèvent généralement trapues avec des chapiteaux chargés d'ornements pris dans le règne végétal, ou de figures apocalyptiques. Les monogrammes, les sentences bibliques abondent ; les autels sont carrés, les arcatures bouchées formées de colonnettes torses, cannelées, de pilastres dont les fûts présentent l'ornementation la plus variée, se remontrent très fréquemment avec les fenêtres géminées et ses frises écaillées. Les tympans à l'intrados de l'arc des portes, sont occupés par des imageries divisées par cordons, représentant de grandes figures longues, maigres, d'une raideur et pourtant d'un caractère remarquable. Les rinceaux délicats, les marbres précieux ornent la plupart des églises byzantines qui, le plus souvent, sont précédées d'un avant-corps ou crypto-portique,

(2) Plus tard, les Normands veulent que le type aigu soit anglo-normand.

destiné aux cathécumênes dans les siècles de l'église militante. L'aspect général des basiliques romano-byzantines, qu'elles soient souterraines ou posées sur le sol, est sombre, tumulaire, mystérieux et saisissant, et c'est à la mode italique de la *fioriture*, qu'il faut s'en prendre, si, en Italie, on a su leur enlever ce caractère si profondément intime, pour les faire sensuelles et voluptueuses; que l'on me passe ces expressions.

Une des églises les plus célèbres du monde est, sans contredit, celle de Sainte-Sophie de Constantinople, devenue aujourd'hui mosquée sous les mains de l'islamisme; son plan a servi de modèle dans l'érection des plus beaux temples byzantins qui existent. Cette basilique avait d'abord été édifiée par Constantin, à la gloire de Jésus-Christ, la sagesse éternelle (ΣΟΦΙΑ); mais un tremblement de terre la renversa sous Constance, fils et successeur de Constantin, qui la fit reconstruire plus grande et plus belle. Brûlée sous Arcadius, durant une sédition occasionnée par l'exil de saint Chrysostôme, elle fut relevée et réduite en cendres deux autres fois; l'une, sous Théodose-le-Jeune, l'autre, sous l'impérat de Justinien, qui la réédifia plus somptueuse encore que celles bâties par ses prédécesseurs. Les fondements en furent jetés, l'an de notre ère 532, et la dédicace en fut faite à la fin de 537. Ainsi, Saint-Vital de Ravenne, est presque contemporain de Sainte-Sophie.

Sainte-Sophie offre, dans son plan, la figure d'une croix grecque; cette basilique est éclairée par un dôme placé au centre du monument, et par quatre autres dômes élevés à chaque croisillon : c'est cette fabrique qui a été imitée à *San-Marco* de Venise. La coupole est sphérique, garnie de fenêtres qui s'élèvent au-dessus de la toiture, et semblent chercher le jour dans le ciel. Les *duomi* de Notre-Dame-des-Fleurs, à Florence, ceux de Saint-Pierre, à Rome, et tous ceux que l'on a édifiés tant en France qu'en Italie, ont eu pour point de départ primitif et pour premier modèle, ceux de Sainte-Sophie; mais l'on a beaucoup renchéri depuis le sixième siècle, et surtout à l'époque de la renaissance, en élégance, en ornementation, en hardiesse, sur ce genre de construction, d'une haute importance monumentaire.

Nous possédons, dans ma sainte et chérie cité de Lyon, l'une des coupoles les plus harmonieuses, les plus élancées, les plus légères, les plus belles en proportions, qui existent dans le monde, c'est celle de l'église paroissiale de Saint-Bruno-les-Chartreux, qui domine presque toute la glorieuse cité des saints Irénée et Pothin, toute la vieille métropole des Gaules. J. Bard (de la Côte-d'Or.)

---

## MARGUERITE DE FRANCE,

(*Première femme de Henri IV.*)

Notre mission n'est pas de raconter les mille folies de cette reine qui eut bien des faiblesses de femmes, mais dont il est difficile d'apprécier le caractère avec quelque impartialité, car Marguerite de France n'a eu que des panégyristes et des détracteurs; elle tenait de la nature une beauté ravissante, et de l'éducation un savoir supérieur à son sexe. Lorsque son frère, le duc d'Anjou depuis Henri III, fut élu roi de Pologne, l'évêque de Cracovie, venu à Paris pour le complimenter, adressa à Marguerite un discours latin auquel elle répondit sur le champ avec une facilité et une élégance qui surprirent tous les seigneurs de la cour.

Le mariage de Marguerite de France et du prince de Béarn se fit en 1572. Unis au milieu des tristes et lugubres journées de la Saint-Barthélemy, Henri IV et Marguerite ne s'aimèrent jamais. Cependant ils vécurent cinq ans à la cour de Pau dans une concorde apparente. Au bout de ce terme, Marguerite qui avait à se plaindre de l'intolérance d'un secrétaire du roi, négocia son retour à Paris. En admettant que sa conduite n'y fût pas exemplaire, appartenait-il à son frère, à Henri III, surtout, de l'en punir par des outrages publics? Le roi de Navarre se crut obligé de demander la raison de ces procédés; on eut l'impertinence de la lui dire. Marguerite retourna en Béarn; tout-à-coup, sous un vain prétexte, elle s'empara de l'Agénois, et se mit en révolte ouverte contre son mari et contre son frère. Depuis quelques années, elle vivait retirée dans le fond de l'Auvergne, lorsque Henri, devenu roi de France, lui fit proposer le divorce; elle n'y consentit qu'après la mort de Gabrielle d'Estrées.

En 1605, Marguerite revint secrètement à Paris; un peu surpris de son arrivée, Henri l'envoya complimenter, et cinq ans plus tard, il voulut qu'elle assistât au sacre et au couronnement de Marie de Médicis.

Elle mourut à l'âge de soixante-cinq ans, le 27 mars 1615, laissant des poésies agréables, et des mémoires écrits d'un style badin et négligé, mais sans bassesse.

---

## MUSÉE ESPAGNOL DU LOUVRE.

### L'ADORATION DES BERGERS, PAR RIBERA, dit l'*Espagnolet.*

Le musée espagnol du Louvre, cette vaste collection de tableaux enlevés à toutes les provinces de la malheureuse Espagne, est depuis long-temps ouvert, et l'on a pu distinguer dans cet ensemble de compositions diverses, quelques toiles des maîtres où se révèlent d'éminentes qualités. Mais, il faut bien le dire, la plupart de ces ouvrages ne sortent point de l'existence vulgaire; une chaîne d'airain les emprisonne dans la vie terrestre. C'est précisément le contraire de l'école italienne qui s'élève aux plus célestes régions de l'art. En Espagne, dans cette contrée que semble fuir la justice, l'artiste songe aux nécessités de la vie, à la haine, à la ruse, à la cupidité qui le menacent. S'il cherche un sujet, il aperçoit l'indigence, et aussitôt il couvre ses toiles de mendiants; les sanglantes douleurs des martyrs lu servent à exprimer la désolation qui l'environne. Quelques hommes font trève à ce gémissement perpétuel; nous citerons Murillo, Louis de Vargas et quelquefois Ribera.

Don José Ribera appartenait à une famille noble de Murcie; destiné à l'état ecclésiastique, il commença ses études à l'université de Valence; il s'y trouvait camarade d'école avec l'un des fils du peintre Ribotta qui lui donnait quelquefois des copies des des-

sins de son père. Celui-ci ayant eu occasion de voir ce qu'il faisait, dit à son fils de lui amener cet enfant, et il lui permit de travailler dans son atelier. En peu de temps, le jeune Ribera fit des progrès rapides, et ses parents, voyant son aptitude, consentirent à le laisser partir pour l'Italie. Il se rendit à Rome où il vécut tant bien que mal, étudiant tout le jour, et dormant la nuit sous l'abri d'un portique; l'extrême finesse de ses dessins, la recherche avec laquelle il les terminait jusque dans les moindres détails, l'eurent bientôt fait remarquer parmi les jeunes hommes qui s'occupaient des mêmes études. Un jour, il aperçut dans l'église de Saint-Louis-des-Français quelques peintures qui excitèrent ses sympathies; c'étaient des ouvrages du Caravage, surtout son admirable *conversion de saint Paul*. Ribera n'eut plus qu'une pensée, il voulut parvenir jusqu'à 'homme qui pourrait lui enseigner une telle peinture; un jour il se mit sur son passage: « Maître, lui dit-il, je voudrais vous voir peindre. —Viens, lui répondit le Caravage, » et ils entrèrent tous deux dans un hôtel de magnifique apparence.

On doit comprendre combien un enseignement de cette nature dut être utile à l'Espagnolet. Caravage mourut, et le jeune élève se mit à copier plusieurs ouvrages de Corrège; il se forma un style de peinture tout nouveau, qui ne ressemblait ni au Corrège, ni au Caravage, mais que l'on sent inspiré par la méditation de ces deux maîtres. La fortune de Ribera était faite, sa réputation le fut bientôt. Un jour qu'il avait mis sécher au soleil un martyre de Saint-Barthélemy, la foule s'arrêta si nombreuse devant ce tableau, que le duc d'Ossuna qui l'apercevait des enêtres de son palais, voulut savoir le motif de ce rassemblement. Il se fit apporter le tableau, et désira en connaître l'auteur. Quand il sut que Ribera était Espagnol, il le nomma son premier peintre, avec une pension considérable. Alors on lui demanda des tableaux pour les églises de Naples, pour les couvents, pour les palais, pour le roi d'Espagne. Le succès de sa fameuse *descente de croix des Chartreux* et de sa *madona bianca* dépasse toute croyance.

Ribera devint fort riche; il avait une maison montée sur le plus haut pied, et dans les brillantes fêtes qu'il donnait, souvent le Spagnolletto faisait des croquis d'après les personnes présentes, ou cherchait la composition de ce qu'il devait peindre le lendemain; dans l'atelier, son application était telle qu'il lui arrivait quelquefois de passer la journée entière sans boire ni manger. Comme cette distraction dérangeait son tempérament, il fut obligé d'avoir toujours auprès de lui un homme qui lui disait de temps à autre: « Seigneur Ribera, vous travaillez depuis tant d'heures. » Il fallait en effet qu'il fût complètement absorbé dans son travail pour produire à la fois tant d'œuvres aussi étudiées, aussi finement rendues. Ses plus grands ouvrages ne lui ont coûté que quelques mois de travail; quant à ses tableaux de demi-figure, où il n'y a qu'un seul personnage comme son saint Jérôme, ses apôtres, etc., il les achevait ordinairement sans désemparer.

Une des plus belles toiles de Ribera que possède le musée du Louvre, est sans contredit l'*adoration des bergers* dont nous donnons la gravure; on reconnaît bien là le type valencien et castillan. Voyez ces hommes robustes qui s'avancent vers l'enfant-dieu; à leur figure blafarde, amaigrie, sauvage, vous croiriez qu'ils font partie d'une bande de contrebandiers des montagnes de l'Asturie; et cette vierge, au visage réfléchi et dolent, aux yeux brillants et vifs comme les filles de Séville, de Grenade et de Cordoue; et ce petit Jésus aux chairs rebondies et massives, symbole de la force et de la vigueur matérielle; car, répétons-le, un défaut saillant de l'école espagnole, et nous en excepterons seulement Murillo, c'est le manque de poésie; tout dans ses compositions est vulgaire; il y a du talent, quelquefois du génie, mais rien n'y est céleste et divin.



( L'adoration des bergers, par Ribera. )

# LA CATHÉDRALE D'AMIENS.



## LA CATHÉDRALE D'AMIENS.

Dans ces temps antiques où la foi enfantait des prodiges et où les rois chevaliers mettaient leur trône à l'ombre des ailes de Dieu, le peuple naïf et religieux élevait au seigneur de ces temples merveilleux d'élégance, de grandeur et de légèreté sublime, devant lesquels l'œil des nations modernes s'arrête avec admiration. C'est sans doute à cet enthousiasme qui animait nos pères, qu'il faut attribuer la construction de la cathédrale d'Amiens, le plus beau monument religieux que possède la France. Quand on admire ces dentelles légères et ces frises gigantesques qui se détachent sur le noir des murs antiques, quand on contemple ces aiguilles élancées qui apparaissent dans l'azur du ciel, on pourrait croire que le génie des temps passés s'est plu à entourer la vieille basilique de toute la féerie et de tous les charmes des vieux souvenirs. Souvent la corneille, habitante éternelle de ces vieux donjons, se pose immobile sur une colonne et semble une statue de plus ajoutée par les âges à cet antique monument. Des piliers aériens qui soutiennent des voûtes plus aériennes encore, une flèche à jour et qui cède à l'action des vents, mille galeries, qui s'entrecroisent dans les airs, inspirent à l'imagination des pensées gracieuses et pleines de suavité. Des statues colossales de rois décorent la sombre façade à laquelle deux tours superbes servent de portiques. A leurs pieds s'élèvent trois porches majestueux où la brillante architecture a déployé toute la grâce de ses ornements. Là, sont représentées mille scènes étranges, bizarres créations du riant génie des aïeux qui mêlaient aux cérémonies les plus saintes les scènes profanes que leur inspirait le délire de leur imagination. Des colonnes torses au feuillage d'acanthe, des statues grisâtres oubliées par les révolutions, ornent l'entrée du temple.

Lorsque le parvis s'ouvre et que l'œil plonge dans la profondeur de la cathédrale, que les soupirs de l'orgue colossal réveillent le silence et se prolongent sous les voûtes obscures, on demeure saisi d'admiration et de ravissement. Cette nef immense, étonnement de tous les âges, et dont la hauteur est de cent trente pieds, cette nef est encore admirable par la légèreté de ses cintres, la noblesse simple et hardie de ses arceaux. Tout est harmonieux et suave dans l'élégante construction des galeries aux courbes gracieu-



ses, aux colonnes élancées. Tout est richesse, transparence dans ces vitraux qui teignent le jour de mille couleurs, et versent dans la basilique leur lumière pieuse et nuancée; des chevaliers, des combats, viennent se détacher tour-à-tour sur ces tableaux de verre et jeter au vieux monument toute la fantasmagorie des scènes gothiques. Deux rosaces magnifiques décorent le milieu, orné lui-même par deux autels. Une grille à jour donne entrée dans le chœur, chef-d'œuvre de richesse. Les stalles aux dômes aériens, dont les pages de l'Ancien-Testament ont fourni les ravissantes sculptures, le maître-autel, la gloire qui le domine, les génies tenant des flambeaux, tout, jusqu'à la rosace du pavé, rappelle les siècles antiques si pleins de grandeur et de naïveté. En dehors, à la droite et à la gauche de cet élégant sanctuaire, les regards curieux s'attachent avec intérêt sur des bas-reliefs de pierre qui racontent aux âges les vies de saint Jean-Baptiste et de saint Firmin, patron de la ville. Malheureusement, les révolutions, encore plus agiles à détruire que les temps, ont ôté à cette gracieuse composition tout ce qu'elle avait de singulier et d'attachant, en mutilant les têtes des acteurs nombreux qui animent ces scènes variées.

Mais l'alliance la plus pure du naïf et du sublime, se retrouve dans la tête pleine d'expression d'un ange qui pleure sur la cendre d'un évêque. Cette belle figure, vivante création d'un âge plus récent que celui de l'édifice sacré, semble s'être animée sous le ciseau de l'artiste; la douleur s'y peint en caractères frappants, et lorsqu'on la contemple long-temps, on croit voir couler des larmes sur ce marbre insensible.

Mais, dans la vieille cathédrale, les grands souvenirs viennent encore ajouter un plus haut prix aux richesses d'art qu'elle possède. Tant de faits se sont accomplis sous ces voûtes antiques, tant de pas de peuples et de rois ont foulé ces pavés, que dans le chaos confus de tous ces événements épars, l'œil et l'imagination ne peuvent se fixer que sur les scènes les plus imposantes. Entouré de ses pairs, Philippe de Valois y reçut le fier Édouard, et l'obligea à fléchir le genou; cette humiliation de l'orgueil enfanta l'animosité qui dévora ces deux rivaux. Et quand plus tard Crécy devint le témoin d'une immortelle infortune, le roi de France dut se ressouvenir d'Amiens, non loin de laquelle l'Anglais était venu venger l'insulte qu'il y avait reçue.

Dans cette même basilique, un monarque dont la vie ne fut qu'un long malheur, Charles VI contracta avec Isabeau de Bavière une union qui devint une calamité pour la France. Un grand luxe y présidait, et l'empressement des courtisans à plaire à une jeune reine, fit éclore le premier carosse connu, dans lequel Isabeau se rendit à Paris, et fit sa brillante entrée dans cette capitale.

Dans un lieu retiré du temple repose Gresset, l'aimable auteur de *Vert-Vert*, dont les fines plaisanteries et les ressentiments d'une abbesse qu'il avait attaquée, lui firent subir un court bannissement dans Amiens, sa patrie. Heureux les exilés auxquels il est défendu de sortir des lieux qui les ont vus naître! Le poète était mort pauvre, et la froide indifférence avait seule présidé à ses tristes funérailles; une tombe obscure l'avait reçu dans le cimetière de la ville. La tardive reconnaissance de ses concitoyens rapporta sa cendre dans la cathédrale, et lui grava une modeste épitaphe. Qu'importe à la gloire? Le poète meurt ignoré; mais ne laisse-t-il pas ses chants pour marquer l'époque de son passage ici-bas, et lui servir de monument?

Et lorsqu'on aime à rêver dans ce dernier souvenir des vieux âges, lorsque le soir, apparaissant derrière les fenêtres gothiques, enveloppe de son indicible mélancolie tous les objets et toutes les couleurs, lorsque les colonnes se perdent dans de grandes ombres, et que la voix du lévite sacré s'élève peu à peu et traverse la solitude ravie; ah! c'est alors que le génie des temps antiques secoue sur vous son flambeau tout parfumé de poétiques et saintes méditations. C'est qu'une grande pensée présida à cette œuvre immense, et que ces tours élancées, et que ces flèches légères sont autant d'échelons qui semblent élever l'âme et la rapprocher des parvis éternels. Mais, lorsque de nos jours une cité des arts voit surgir dans son sein des temples aux formes antiques et païennes, aux toits plats, aux colonnes lourdes et massives, l'âme sous leurs galeries étroites manque d'air et d'espace pour prendre son essor et découvrir le ciel.

Heureux les habitants d'Amiens de posséder la dernière merveille léguée à la France par les siècles passés. Honneur à leur courage ou à leur vertu d'avoir su préserver la noble et religieuse basilique des tempêtes et des coups désastreux des révolutions.

Olivier de Saint Albin.

---

## ESPAGNE ET FRANCE.

### JACA ET LES PYRÉNÉES ARAGONAISES.

### LES PYRÉNÉES FRANÇAISES ET PAU.

Jaca est à peu près la limite de la Péninsule aragonaise. Pendant ces jours de guerre la ville tient toutes ses portes clauses; elle s'attend à une attaque vive, à un assaut à la pointe du sabre; déjà ses boulets traceraient presque le cercle où la tient resserrée l'oriflamme du prétendant. Une poterne reste levée sur le chemin palissadé qui conduit à la forteresse, et laisse, durant certaines heures, un passage libre aux soldats et aux habitants. Cet appareil militaire, cette vague inquiétude que tout trahit, impriment quelque chose de menaçant au caractère assez prononcé de la petite ville, et à voir le calme apparent de la campagne qui l'environne, le vide et le silence des rues, la démarche sombre de ces Aragonais tous ensevelis dans leurs manteaux, et sous les vastes bords de leurs feutres, on croirait que c'est dans l'enceinte des murailles que quelque drame va se dénouer. Il y a peu de faubourgs de grandes villes que l'art n'ait doté plus généreusement que Jaca. Ici, ni monuments, ni places publiques n'interrompent cette triste uniformité de maisons basses dont les lignes sinueuses ne livrent jamais à l'œil plus de cinquante pas de terrain, et même, soit prévision, soit résultat d'un bombardement, la nef aplatie de l'unique église de Saint-François-de-Paule, n'est surmontée d'aucun clocher. Tout auprès, sous le rempart qui regarde la Catalogne, se trouve un emplacement circulaire propre à un parc de quelques

pièces d'artillerie, ou à la manœuvre de quelques cavaliers, on l'appelle le Camp-du-Taureau. C'est là qu'au temps où l'Aragon avait des jours de fête, de jeunes Catalans, fiers de leur bravoure et de leur adresse, venaient tenter les chances de ces combats aventureux dont la population entière de l'Espagne fait ses délices, battant des mains avec une ardeur égale au triomphe du taureau ou du cavalier. C'est dans le Camp-du-Taureau que chaque année, au retour de l'automne, se fait, avec une étonnante richesse, la procession de Santa-Orosia, la patronne de la ville. On accourt de tous les points de l'Aragon à cette pieuse solennité, où les os de la jeune martyre sont montrés au peuple, et tant de confiance, tant de foi sincère, animent ces milliers de pèlerins, que la journée de Santa-Orosia serait brillante même dans les annales de saint Jacques de Compostelle.

Jaca dut indirectement sa cathédrale à la dévotion alarmée de Louis XI, qui, dans l'espoir d'obtenir guérison de la maladie dont il s'éteignait, fit appeler du fond de la Calabre le solitaire François-de-Paule, qui mourut à Plessis-le-Parc. L'aspect seul d'une église en Espagne suffirait pour faire apprécier la position du clergé. L'opulence du temple, la vénération dont il est entouré, laisse juger qu'elle est la part réservée à ses ministres, et leur supériorité qu'on devine au sentiment des arts et des choses belles, explique l'influence de ce corps puissant. Les douze chapelles latérales de saint François-de-Paule, échelonnées d'après l'axe de la nef, sont enrichies d'or, de colonnes, de tableaux, de parures, d'ex-voto, de lampes ardentes et de reliques; une gloire décore la voûte, elle est due à un élève de Murillo qui entra dans les ordres, et fut revêtu du camail d'hermine des chanoines. Des boiseries sculptées, des fonts baptismaux en jaspe, le mausolée d'un évêque, surmonté d'un ange qui déploie les ailes et part pour le ciel, avec la plus heureuse légèreté, remplacent les détails opulents d'architecture que le quinzième et le seizième siècles prodiguaient à leurs cathédrales, et qui ne se rencontrent pas dans celle de Jaca.

En laissant à gauche de la ville l'élégante bourgade, qui a donné son nom à l'apôtre des Indes, saint François-Xavier, on entre dans les Pyrénées aragonaises, et remontant la petite rivière d'Aragon jusque vers sa source, on traverse Canfran, le Pas-de-l'Hermite, que domine le fort Saint-Jean, oublié à la cime d'un roc comme un vieux nid de vautours, et l'on parvient dans la nuit à Sainte-Christine. Rien ne rappelle dans ce bourg célèbre, l'entrevue du roi Édouard d'Angleterre et d'Alphonse, roi d'Aragon, qui y décidèrent la mise en liberté du boîteux Charles II, que les vêpres siciliennes avaient livré à l'Espagne, et dépouillé de la plus belle partie de son royaume. C'est également en vain qu'on chercherait aujourd'hui sur les quelques pierres qui restent du prieuré de Sainte-Christine, les écussons des souverains espagnols, des seigneurs de Gascogne, de Hongrie et de Bohême, ses zélés protecteurs et ses dévôts tributaires. Lorsque les voyageurs, rassurés par le beau temps qu'ils ont eu dans la plaine, se décident à ne pas attendre le jour pour passer le Somport, et qu'après quelques heures de repos ils s'acheminent vers ce dangereux sommet, ils ne tardent guère à reconnaître leur imprudence. Égarés au milieu de ces champs de glace, contraints de ralentir leur marche, et dès-lors saisis par le froid, ils se voient menacés à tout instant d'être engloutis dans les fondrières ou entraînés par ces masses de neige volantes qui sifflent et tournoient en rasant le sol et courant vers les penchants, vont déterminer la chute des avalanches, et porter dans les vallées la ruine et la désolation. Quelquefois cependant il arrive qu'au moment où, gravissant à peu près au hasard, on parvient vers la crête du glacier, on se trouve soudainement en plein jour; guidé aussitôt par les énormes pieux de sapin et les blocs de rocher, placés de distance en distance, avec quelle joie ne reprend-on pas le sentier perdu! Cette transition si brusque n'a rien de surprenant pour le montagnard, il y est depuis long-temps familier, et sait que les clartés douteuses qui devancent ou prolongent le jour dans les plaines, sont insensibles et n'existent même pas pour certaines parties des montagnes qui passent à l'instant de l'obscurité à une lumière franche, et du jour à la nuit close. Dans ces hauteurs du Somport, que la guerre cède quatre mois de l'année à l'hiver, rien ne désigne la frontière; une croix est seulement incrustée sur le rocher; mais, soit que le voyageur qui a eu cette pensée fût empêché par quelque danger, soit que le roc ait été rongé par le temps, la petite croix n'est que légèrement creusée, et a trop peu d'apparence pour qu'un exilé puisse y reconnaître la limite de sa patrie....

Le versant des Pyrénées françaises est couronné par une forêt de sapins et de hêtres du plus imposant caractère; parmi les jeunes pins, les buis et les genèvriers se mêlent les clématites, les lierres, et toutes sortes de ces tiges folles et vivaces qui s'allongent, se croisent, retombent sur des masses de rochers, sur des blocs d'albâtre, sur des marbres verts et violets, courent à l'envi sur les arbres déracinés, se jouent dans les branches vierges qui s'entrelacent jusqu'à terre, ou, épuisant à s'élever tout ce qu'elles ont de sève, vont étager leurs touffes hardies à la cime de quelques-uns de ces arbres gigantesques qu'on croirait contemporains de la création. Presqu'à la naissance du gave d'Aspe qui bondit dans cette vallée et lui laisse son nom, se trouve le sombre village d'Urdos; nulle partie de la chaîne des Pyrénées n'affecte des formes plus diverses, plus capricieuses, plus inattendues que les sommets désolés qui dominent ces premières habitations françaises. Tout à côté se déroule avec coquetterie la petite ville de Bedous; implantée là comme par magie, elle se penche gracieusement sur les bords du torrent de l'Ors qui la menace sans cesse de l'engloutir dans ses flots, ou de l'abîmer sous les rochers qu'il enlève et précipite avec lui du haut des montagnes, dont les flancs déchirés, la nudité et le luisant de la pierre, expliquent l'origine des terres qui fertilisent les bords du gave. Cette sauvage et fière vallée d'Aspe, qui ne se soumit à la France qu'après ses protecteurs les princes de Béarn, et contraignit Louis XIII à lui conserver ses privilèges, se lie à la commune de Sarrance, où Louis XI, accomplissant un pèlerinage à Notre-Dame, marcha humblement, bannières et lances baissées, ayant sans nul doute quelque avantage terrestre à paraître dévôt et peu guerroyeur ce jour-là.

Rien n'est plus fait pour inviter le voyageur à une halte que l'aspect doux et hospitalier de la ville de Pau. Simple, presque gracieuse, elle paraîtrait endormie dans sa tranquille opulence, si elle n'était sans cesse animée par son gave dont la limpidité et le bruit éclatant rappellent encore dans ses murs le vallon de Gavarnie et les cascades de la brèche de Rolland. Le château des d'Albret, dont l'origine va se perdre dans l'indécision des chroniques, fait aujourd'hui l'orgueil et l'ornement de la ville; resté debout sur ses glacis, il se montre presque intact dans sa belle vétusté. Sa tour principale, carrée, spacieuse, s'élève à côté des ruines de l'ancienne porte d'honneur dans l'angle de la partie du bâtiment qui conserve avec ses talus, ses meurtrières, ses galeries crénelées et ses poternes, toute sa physiomie primitive de château fort; une seconde tour sans créneaux, sans nulle ouverture apparente, se montre tristement à l'angle opposé; ses voûtes étaient autrefois les complices discrètes des exécutions de haute justice féodale. Henri d'Albret et Antoine de Bourbon, en réédifiant les autres pavillons, en abâtardirent le caractère, et l'on n'y reconnaît plus que la résidence d'un duc et pair du seizième siècle; mais sur les façades de la cour intérieure, des ornements pleins de fraîcheur, des croisées élégantes et richement ciselées, et de nombreux médaillons dus à Marguerite de Navarre, témoignent de son bon goût en même temps que les quelques ogives, les figures bizarres et les mille caprices expressifs que le genre gothique est venu répandre jusque dans cette enceinte, font ressouvenir que c'était encore l'époque la plus brillante de ce système d'architecture. La pensée artiste de la reine de Navarre, a également présidé aux heureux embellissements du grand escalier qui conduit par la Salle-d'Armes dans la chambre où naquit le bon Henri. Lorsqu'on voit au milieu de ces murs délabrés et tristes la vaste écaille de tortue marine qui servit de berceau au roi béarnais, on songe involontairement à la rue de la Ferronnerie, où le héros de tant de rencontres d'armes, de siéges et de batailles, est allé mourir sous le couteau d'un fanatique. Les fossés de cet antique château devenus une vaste roseraie mélangée de lilas, coupée de pelouses et ombragée par de nombreux platanes, lui forment maintenant la plus riante et la plus heureuse ceinture. EVARISTE MARANDON DE MONTYEL.



( Vue de Pau. )

## OPINIONS DE NAPOLÉON

### SUR LES FRANÇAIS ET SUR LA FRANCE.

« Je veux que le titre de Français, disait l'empereur, soit le plus beau, le plus désirable sur la terre; que tout Français voyageant en Europe, se croie, se trouve toujours chez lui. Les Français sont frondeurs, turbulents; leur légèreté est tellement naturelle qu'on ne peut pas dire qu'elle les honore; ce sont de vraies girouettes au gré des vents, mais ce vice chez eux est sans calcul; voilà leur meilleure excuse. Du reste il est bien entendu que nous ne parlons ici que de la masse, car des exemples indivi-

duels ont fourmillé dans nos derniers temps, qui couvrent certaines classes d'abjection dégoûtante. Notre légèreté, notre inconséquence, nous viennent de loin, disait Napoléon ; nous demeurons toujours Gaulois. Nous ne vaudrons tout notre prix que lorsque nous substituerons les principes à la turbulence, l'orgueil à la vanité, et l'amour des institutions à l'amour des places. Quelle jeunesse je laisse après moi, s'écriait-il, c'est pourtant mon ouvrage ! elle me vengera suffisamment par ce qu'elle vaudra. A l'œuvre, il faudra bien, après tout, qu'on rende justice à l'ouvrier ; le travers d'esprit ou la mauvaise foi des déclamateurs tombera devant ces résultats. Si je n'eusse songé qu'à moi, à mon pouvoir, ainsi qu'ils l'ont dit et le répètent sans cesse, si j'eusse réellement eu un autre but que le règne de la raison, j'aurais cherché à étouffer les lumières sous le boisseau ; au lieu de cela, on ne m'a vu occupé que de les produire au grand jour. Et encore n'a-t-on pas fait pour les enfants tout ce dont j'avais eu la pensée. Mon université, telle que je l'avais conçue, était un chef-d'œuvre dans ses combinaisons, et devait en être un dans ses résultats nationaux ; un méchant homme m'a tout gâté et par calcul sans doute. » En disant ces mots, l'empereur prononça le nom de M. de Fontanes.

« Ce sont de vaines déclamations propagées par l'ignorance ou la haine, qui avaient fait croire à l'Europe, en 1814, qu'il n'y avait plus d'hommes, plus de bestiaux, plus d'agriculture, plus d'argent en France, que le peuple y était réduit au dernier degré de misère ; qu'on ne voyait plus dans les campagnes que des vieillards, des enfants. La France alors était le pays le plus riche de l'univers ; elle avait plus de numéraire que le reste de l'Europe entière. Il serait facile de prouver que de toutes les puissances, la France est celle qui, depuis 1800, a le moins perdu. L'Espagne qui a éprouvé tant de défaites, a perdu davantage dans la proportion de sa population ; que l'on considère ce que l'Aragon seul a sacrifié à Sarragosse. Les levées de l'Autriche, en 1800, détruites à Marengo et à Hohinloden ; celles de 1805 détruites à Ulm, à Austerlitz ; celles de 1809 détruites à Eckmulh, à Wagram, ont été hors de proportion avec sa population. La Prusse perdit toute son armée, deux cent cinquante à trois cent mille hommes, dès sa première campagne en 1806. Ce que perd l'Angleterre aux grandes Indes ; ce qu'elle a perdu dans ses expéditions en Hollande, à Buenos-Ayres, à Saint-Domingue, en Égypte, à Flessingue, en Amérique, est au-dessus de ce que l'on peut imaginer. Et dans la campagne de 1812, on peut avancer, que tout calculé, la perte de la Russie a été six fois plus grande que celle de la France.

» L'Angleterre et la France, disait Napoléon à un Anglais, ont tenu dans leurs mains le sort de la terre, celui surtout de la civilisation européenne. Que de mal nous nous sommes fait ! que de bien nous pouvions faire ! Sous l'école de Pitt nous avons désolé le monde, et pour quel résultat ? Vous avez imposé quinze cents millions à la France, et les avez fait lever par des cosaques. Moi, je vous ai imposé sept milliards, et les ai fait lever de vos propres mains, par votre parlement. Avec l'école de Fox nous nous serions entendus ; nous eussions accompli, maintenu l'émancipation des peuples, le règne des principes ; il n'y eût eu en Europe qu'une seule flotte, une seule armée ; nous aurions gouverné le monde ; nous aurions fixé chez tous le repos, la prospérité, ou par la force ou par la persuasion. Oui, encore une fois, que de mal nous avons fait ! que de bien nous pouvions faire ! » L'empereur aimait à répéter que le premier il avait salué la France du nom de *la grande nation*. « Et certes, ajoutait-il, je l'ai montrée telle au monde abattu devant elle..... et elle le sera encore, et le demeurera toujours, si son caractère national redevient en harmonie avec ses avantages physiques et ses moyens moraux. »

---

## L'ALCAZAR DE SÉVILE.

Fin de l'article. ( Voir page 373. )

L'édifice le plus intéressant de Séville, sous le rapport des arts et des traditions historiques, est sans contredit l'Alcazar, ou ancien palais des rois maures. On sait que les rois catholiques et les seigneurs de leur cour adoptèrent l'achitecture arabe avec quelques modifications que devait produire la renaissance du style grec en Italie. L'Alcazar de Séville est un type de ce goût mixte. Commencé sous les rois maures et achevé dans le même genre par Pierre-le-Cruel et ses successeurs, ce monument est d'une grande magnificence ; les marbres y sont prodigués, l'eau parvient dans toutes les salles, et arrose de beaux jardins ainsi qu'une forêt d'orangers. La cour, pavée en marbre, est entourée de deux rangs de galeries ; il est difficile de voir réunies plus d'élégance et de perfection. La salle des ambassadeurs a trente pieds carrés ; couverte d'ornements de marbre dont on ne saurait dire la richesse, elle ne le cède en rien aux plus belles dispositions des salles de l'Alhambra ; mais on remarque déjà dans la proportion des colonnes et dans la forme des chapiteaux, le retour au goût de l'antiquité : « Ce passage des arts n'avait point été observé encore, dit M. de Laborde ; il a produit cependant plusieurs édifices qui, sans être réguliers, ont un grand charme. Sans doute, les lignes pures et simples de la belle architecture passent avant tout, mais elles sont souvent froides et monotones à l'œil, lorsqu'elles ne sont pas relevées par quelques ornements agréables ; c'est le mélange qui eut lieu dans les quinzième et seizième siècles des grandes dispositions grecques et romaines jointes à la richesse des détails arabes et gothiques, qui me paraît présenter, pour les habitations particulières, le *nec plus ultrà* de l'élégance et de la beauté même. On en voit ici un type parfait et digne d'être imité. » L'Alcazar de Séville fut habité par Charles-Quint, par la reine Isabelle, et Philippe V, qui y séjourna pendant quelques mois avec toute sa cour, eut un moment la pensée de s'y fixer.

Deux autres monuments de Séville excitent encore la curiosité. L'un, *la Tour de l'Or*, est l'ouvrage des Romains, presque le seul qui existe de ces peuples à Séville. La Tour de l'Or servit autrefois de défense à l'ancienne Hispal, et les Maures l'employèrent au même usage. Une chaîne était attachée à ses fortes murailles, et barrait la navigation du Guadalquivir, car les plus gros vaisseaux remontaient alors le fleuve jusque près des quais de Séville, et ceux d'une moindre charge venaient jusqu'à Cor-

done. Aujourd'hui les grands navires ne dépassent pas Bonanza, village à quinze lieues de Séville. L'autre édifice est la *Lonja*, ou Bourse des Marchands, bâtiment isolé qui a deux cents pieds sur chaque façade. Le commerce de Séville ayant rapidement déchu, la Lonja est maintenant comme abandonnée; on en a fait le dépôt de tous les papiers anciens relatifs aux Amériques espagnoles, archives d'exploits, de malheurs et de crimes, où l'histoire aura long-temps des trésors à puiser.

---

## LA VISCACHE.

« Nous partîmes de San-Pedro, petit village assis au bas des collines, à six lieues de Buenos-Ayres. Les autres chasseurs étaient à pied; moi seul j'eus la malencontreuse idée de monter à cheval, malgré les avis des mes compagnons. Déjà, depuis une heure et demie nous étions en marche, lorsque le jour commença à poindre sur l'horizon. Nous avions fait environ deux lieues, et nous descendions une pente assez raide; lorsque don Alphonse me fit remarquer, à l'autre extrémité d'une grande plaine assez stérile qui nous restait à traverser, le toit, doré par les premiers rayons du soleil naissant, d'une habitation masquée par un bouquet de bois; je la trouvai charmante sans la voir, parce que c'était là que la belle Inézilla nous attendait. Je ne pus résister à mon impatience; j'enfonçai les éperons dans les flancs de mon cheval, et je partis au galop. Vainement mes amis m'appelèrent à grands cris, vainement ils me criaient de ne pas traverser la plaine, de les attendre..... je ne détournai même pas la tête, et en un clin-d'œil je les laissai bien loin derrière moi.

Cette plaine pouvait avoir une demi-lieue de largeur; elle était couverte d'une herbe fine, rare, jaunâtre, comme desséchée par les rayons du soleil, et de loin en loin quelques maigres buissons de mimosas pudiques, ou sensitives, croissaient à l'ombre de chétifs arbrisseaux. Ce sol sablonneux, brûlé et stérile me rappelait quelques petits sahara de l'Afrique. Loin d'attrister mon âme, cette vue me réjouissait parce qu'elle semblait m'offrir une arène facile à franchir en dix minutes, et Inézilla m'attendait de l'autre côté.

Mais hélas!... tout à coup mon cheval hésite, bronche, et la terre s'éboulant sous ses pieds, il tombe à moitié enseveli dans une sorte de chausse-trappe. Heureusement je n'étais pas blessé ni lui non plus, et avec mon aide il vint à bout de se retirer sain et sauf de son trou. Je remontai dessus et voulus recommencer, ou plutôt finir ma course, car je n'étais plus qu'à cinq cents toises de l'habitation, et il me semblait même avoir vu Inézilla me faisant des signes de sa croisée, avec son mouchoir blanc. Mais, malgré tous mes efforts, malgré cravache et éperons, ma monture s'obstina à rester immobile comme une muraille, et aucun effort ne put la déterminer à faire un pas en avant. J'eus beau m'agiter, mettre pied à terre et la tirer par la bride, tout fut inutile; et jugez de mon impatience, car j'apercevais très bien Inézilla me faisant toujours des signes avec son mouchoir blanc.

Persuadé que je ne vaincrais pas l'entêtement de mon cheval, je pris le parti de l'abandonner à la voracité des jaguars, et de m'en aller à pied. Je n'avais pas fait dix pas que je sentis la terre trembler sous mes pieds; puis elle s'effondra sous moi, et pour la seconde fois je roulai au fond d'un trou.

Ce nouvel accident m'étonna sans me décourager, et, couvert de poussière, très compromis dans l'élégance de mon costume de chasseur que j'avais choisi avec coquetterie pour une cause que vous devinez, je me relevai et me mis en marche. Cinq pas plus loin même accident, mais ce coup là je tombai dans une espèce de puits de six pieds de profondeur, d'où j'eus beaucoup de peine à me retirer. Quand je fus dehors, j'aperçus mon cheval qui me regardait en conservant toujours son immuable immobilité, et alors je compris que le pauvre animal, qui du reste était du pays, pouvait peut-être avoir de bonnes raisons pour rester là comme un terme. Mais je vis encore le mouchoir blanc s'agiter; je m'aventurai de nouveau, et de nouveau je n'eus pas fait trois pas, qu'une culbute m'enfonça sous terre où je disparus comme une ombre chinoise. Vingt fois j'essayai de me tirer de cette singulière position, et vingt fois je m'ensevelis sous le gazon. Enfin, excédé de fatigue, déchiré, meurtri, je finis par me laisser aller au désespoir, et pour ne plus voir le fatal mouchoir blanc, qu'en cet instant je maudissais de tout mon cœur, je restai couché tout de mon long, à moitié enterré dans le sable.

Vous dire, mon cher ami, combien d'idées piteusement originales se croisèrent dans ma cervelle pendant le quart-d'heure qui s'écoula, serait une chose par trop horrible si vous prenez ma situation au sérieux, ou par trop comique si vous la prenez pour ce qu'elle était réellement. J'entendis quelque bruit près de moi, je soulevai la tête, et je vis deux ou trois étrangers s'avancer de mon côté avec beaucoup de précaution, et en sondant le terrain à chaque pas, avec de longs bâtons ferrés.

C'était des domestiques qu'Inézilla m'avait envoyés, lorsqu'elle s'était aperçue que je ne comprenais pas les signes qu'elle me faisait de ne pas avancer. Ils me tirèrent de mon trou, puis ils firent retourner mon cheval par le chemin où nous étions venus, et l'animal ne fit pas la moindre difficulté pour se mettre en marche, cela parut m'étonner. — Cela vient, me dit le piqueur d'Inézilla, de ce qu'il connaissait la viscache. — Qu'est-ce que cela? — C'est l'animal qui a miné le terrain sur lequel vous avez imprudemment voulu marcher, c'est le *lepus viscacia* de Gmelin; enfin, c'est une sorte de grand cobaye dont vos naturalistes d'Europe ont fait un nouveau genre qu'ils placent entre celui du cochon d'inde et celui du chincilla.

— Il me paraît, lui dis-je, que vous êtes naturaliste. — Comment ne le serais-je pas, me répondit-il, je suis chasseur par état, j'habite un pays presque vierge, un des plus riches qu'il y ait sur la terre, en animaux et en plantes, et j'ai, quand je le veux, la clef de la bibliothèque de la maison.

Après cette sorte d'exorde, il voulut probablement me prouver qu'il ne se vantait pas, car il continua ainsi: « Les viscachères sont pour nous autres habitants du Brésil et de tout le midi de l'Amérique, jusqu'aux Patagons, ce que sont les garennes pour

les Européens; quand on est assez heureux pour en avoir une à proximité de sa maison, on en use, mais on se donne bien de garde de la détruire, malgré l'inconvénient qui en résulte pour les voyageurs qui ne savent pas les reconnaître. — Là-dessus, mon narrateur s'arrêta comme pour prendre une prise de tabac en me regardant en dessous, puis il continua. — Non-seulement les viscaches qu'on va y chasser, comme on fait chez vous des lapins, sont excellentes à manger, mais leurs poils servent encore à faire de très bons chapeaux. Ces animaux vivent en sociétés nombreuses, n'habitent que les plaines, et savent se creuser des habitations souterraines fort ingénieusement distribuées. Un trou caché sous une vieille souche ou un petit buisson, est la seule issue qu'aient de nombreuses galeries s'étendant parallèlement au sol à quatre ou cinq pouces de profondeur; de distance en distance ces galeries aboutissent à de grands magasins circulaires, remplis d'une bonne provision d'herbe et d'écorces amassées pour la mauvaise saison. A côté du magasin est une sorte d'escalier à vis, descendant au second étage, et c'est dans cette partie inférieure du terrier que la viscache habite avec toute sa famille. Vous savez à peu près comment elle est faite, ajouta le piqueur d'un air sournois, car vous y êtes descendu!

— C'est bon, c'est bon, dites-moi seulement ce qu'est l'animal. — Pour les formes générales, il a beaucoup d'analogie avec le cochon d'inde, mais il est un peu plus allongé et considérablement plus gros, car il pèse de six à douze livres. Sa tête est grosse, un peu aplatie en-dessus; son museau est court et velu, garni de chaque côté d'une moustache longue, raide et noire; ses joues sont grosses, son cou est très court; ses oreilles sont droites elliptiques, de deux pouces et demi de longueur. Il a le corps trapu, couvert de poils longs et doux, d'un gris mélangé de blanc et de brun en-dessus, et de blanc en-dessous; le dessus de sa tête est d'un noir foncé avec une large bande blanchâtre de chaque côté, s'étendant irrégulièrement depuis le museau qui est brun, jusque derrière l'œil. Il a une queue de médiocre longueur, comprimée sur les côtés; ses pattes de devant ont quatre doigts, et celles de derrière trois. Du reste, cet animal a fort peu d'instinct, et ne sort de son terrier que la nuit. Lancé par les chiens, il ne ruse pas devant eux comme le lièvre et le renard; mais, d'une course assez lourde, bien moins prompte que celle d'un lapin, il cherche à gagner son trou. Il appartient à la classe des rongeurs, et sa nourriture est toute végétale; il... » nous arrivions, et Inézilla me tendait la main. Elle était accompagnée de mes amis, arrivés à pied deux heures avant moi.

(*Extrait d'une correspondance*)

BOITARD.



La viscache.

# TOMBEAU D'AKBAR A AGRA,

## BENGALE.



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

## AKBAR.

### SON TOMBEAU. — SES EXPLOITS.

Sur les bords de la Djumna, grande rivière qui arrose le Bengale, au sein d'une province d'une extrême fertilité, un village fut jadis transformé tout-à-coup en une magnifique cité. Akbar, le plus illustre des monarques indiens, fut celui qui accomplit cette admirable métamorphose, et qui dota son pays d'une merveille de plus au milieu de tant de merveilles. Ce village, c'était Agra, appelé d'abord Akbar-Abad, du nom de son fondateur Agra, l'une des capitales de l'empire Mogol. Sa grande mosquée l'emportait en magnificence sur la mosquée de Soliman à Constantinople; ses jardins, ses fontaines, formaient de délicieux centres de fraîcheur au milieu de ses rues étroites et brûlantes; ses innombrables caravansérails offraient à tous les étrangers, sans distinction de rang ni de croyance, une demeure élégante et commode; enfin, le palais impérial, l'un des plus beaux édifices de l'univers, construit de dalles imitant le jaspe, et reflétant comme une glace les rayons du soleil, assis sur une dune au pied de laquelle coule la Djumna, éclipsait tous les trésors que la nature et l'art avaient prodigués dans cette ville. Aujourd'hui, tant de chefs-d'œuvre se changent peu à peu en de misérables ruines, auxquelles une main avide redemande le peu d'or qu'elles recèlent. Ce monument gigantesque, élevé à la gloire d'Akbar, n'a trouvé, ni dans les successeurs de ce monarque, et encore moins dans les Anglais, de sollicitude pour sa conservation. Depuis 1605, Agra n'a fait que décroître; à peine quelques monuments nationaux se sont-ils élevés pour embellir cette grande cité, ou ses environs, et perpétuer la mémoire des monarques mogols! Ce sont en général des mausolées, tels que le Taje-Mahl, élevé par le féroce Schah-Jehan, à une sultane favorite, à Arjemonde-Banou; les tombeaux du père de Jehânguyr et de Schah-Jehan lui-même; mais celui qui attire davantage les regards, non pas tant encore par sa magnificence que par les souvenirs qu'il rappelle, c'est celui d'Akbar, dont nous racontions tout-à-l'heure les merveilleuses créations. C'est donc à celui-là que nous nous attacherons particulièrement, outre qu'il nous fera connaître une des belles œuvres de l'architecture indienne, il nous donnera occasion de retracer quelques traits de la vie si admirable du conquérant du Gouzzerate et du Dekhan.

Une vaste plaine au milieu de laquelle est situé ce mausolée, sur lequel se projettent ordinairement les rayons perpendiculaires d'un soleil ardent, les ombres peu tranchées de ses murs revêtus de marbre, l'élévation de ses portiques, tout concourt à donner à ce tombeau un aspect imposant et triste, car pour le remarquer en passant, c'est en vain que dans les paysages de l'Inde vous chercheriez ces clairs obscurs si heurtés, qui font le charme de nos sites européens, la nature dans ces climats, n'offre pas d'oppositions fortement tracées; elle répand sur tout le tableau un ton d'uniformité qui s'allie néanmoins à un certain air de solennité.

Quatre kiosques ou petits minarets, sont placés aux coins de la base carrée qui entoure le monument, et au centre duquel il s'élève. Le mur des parvis de cette enceinte est supporté par une longue suite d'arcades dans le goût moresque, et au milieu de chacune des faces qu'elles forment, sont percés de magnifiques portiques surmontés, comme les angles, de pavillons. C'est par ces portails qu'on passe dans les jardins où est construit le tombeau d'Akbar. Ce n'est, à vrai dire, qu'une succession de plates-formes garnies de kiosques et de galeries latérales, et disposées par étages, mais leur disposition seule donne à l'édifice un caractère tout-à-fait en rapport avec sa destination. Rien n'indique au reste que ces murs renferment les dépouilles d'un grand prince, si ce n'est le seul nom d'Akbar gravé en lettres d'or sur la porte principale. Akbar, ce mot suffisait seul pour rappeler toute une ère de gloire pour l'Inde; Akbar, ce mot, en réveillant tant de souvenirs, renfermait le plus bel éloge et la plus pompeuse des épitaphes.

Le nom d'Akbar est resté bien populaire sur les bords de la Djumna et du Nerboudda; c'est le saint Louis, l'Henri IV, le Louis XIV de ces contrées. Esquissons rapidement une biographie qui résume une des plus belles périodes de l'histoire indoue.

Akbar était le petit-fils de Baber, le fondateur de la dynastie mogole; son père était Houmaïoun, fils de ce Baber. Vainqueur du Gouzzerate et conquérant du Dekhan, ce prince avait vu cependant quelquefois la fortune déserter ses étendards, plus d'un revers était venu mettre en danger sa couronne et sa vie; il était vaincu et proscrit, réduit à demander l'hospitalité à un radjah, fidèle au malheur, quand le ciel lui donna Akbar. Ce fut l'an 946 de l'hégire, c'est-à-dire l'an 1547 de notre ère, dans la ville d'Amercot que le fils d'Houmaïoun vint au monde. Élevé à l'école des bons princes, à l'école du malheur, le jeune Akbar montra dès son enfance les plus heureuses qualités; de bonne heure, il fit l'apprentissage du métier des armes, et quand la mort de l'usurpateur Schere-Schah eut rouvert au monarque dépossédé la route de Dehly, celui-ci vit avec admiration son héritier déployer à ses côtés une audace et une intrépidité inconnues aux guerriers les plus consommés. La mort prématurée de son père ayant mis Akbar sur le trône, alors qu'il n'était âgé que de quatorze ans, il déploya de bonne heure une fermeté et une habileté qui étaient les meilleurs boucliers dont un souverain, dans ces temps de troubles et de discordes, pouvait alors se couvrir. La régence avait été confiée à Byram, compagnon d'armes du feu prince, et connu par sa fidélité à la dynastie mogole. Les premiers actes de ce ministre furent en effet un éclatant témoignage en faveur de sa sagesse et de ses vues élevées; mais qui peut regarder en face les honneurs et la puissance, que dis-je, en être environné, sans être ébloui de leur éclat? Byram n'échappa pas au danger, l'ambition effaça toutes les belles vertus dont il avait jusqu'alors fait preuve, il allait arracher la couronne de dessus la tête de son possesseur légitime, mais, quoique encore fort jeune, Akbar prévit le coup; il quitta à la hâte Agra, et courut à Delhy proclamer la régence finie et se déclarer indépendant. Cette nouvelle fut comme un coup de foudre pour Byram, il balança même de se mettre à la tête de son armée et

de marcher contre le jeune monarque, mais il recula devant un projet si ingrat. L'empereur l'exila, mais grand dans sa vengeance, il combla de bienfaits comme un serviteur fidèle, celui qui s'était rendu indigne de ce nom.

Une fois à la tête du pouvoir, Akbar s'applique à la réalisation d'un projet déjà poursuivi par son père et son aïeul ; la conquête de l'Inde. Il tourna ses armes contre le Malwa, vaste province séparée du territoire d'Agra par une chaîne de montagnes, et dont la capitale, Oujein, est une des villes les plus antiques et les plus vénérées de l'Indoustan ; il s'en empara, mais des troubles intérieurs, résultat naturel de plusieurs siècles de l'existence politique si agitée de ces contrées, forcèrent Akbar à diriger contre des rebelles ou des voisins inquiets, ses armées triomphantes ; plus de huit années de son règne furent consacrées à des guerres sans but et sans utilité, mais auxquelles le contraignaient les circonstances. Partout l'empereur déploya une bravoure et une générosité vraiment chevaleresques, partout il fut victorieux. Ce fut quand il vit à peu près calmées les discordes intestines qui affligeaient un peuple dont il ne demandait que le bonheur et la gloire, que ce monarque entreprit la conquête du Gouzzerate, en 1572, dont une partie avait déjà reconnu ses lois. Il est inutile de dire que ses succès ne se démentirent pas ; la révolte de son frère Hakem, dans le Pendjab vint suspendre un instant le cours de ses victoires ; il marcha droit sur le rebelle qui, forcé de rentrer dans l'obéissance, trouva dans Akbar un frère et non un maître courroucé ; alors le monarque mogol retourna achever sa conquête.

Le Dekhan, une grande partie de l'Inde, tombèrent ensuite au pouvoir des armes du souverain victorieux, à qui l'admiration qu'il inspirait devint à la fin le plus sûr moyen de triomphe. Mais tandis qu'il était entouré de la vénération de tout un peuple, tandis qu'il était au moment de marcher vers la Tartarie, et de faire revivre l'empire gigantesque de Timourlan, son ancêtre, des chagrins domestiques minaient une vie si noblement remplie ; l'ingratitude de ce même Hakem qui profitait d'un pardon pour préparer une rebellion nouvelle, celle plus affreuse de Selim, son propre fils, avait rempli l'âme d'Akbar d'une amertume bien concevable, quand la mort de son ministre favori, Aboul Fazil, et de Daniel, son second fils, donna le dernier coup à un cœur usé par de douloureuses émotions. Le conquérant de l'Inde fut au moment de se voir mourir loin de tout ce qui lui était cher. « Fils ingrat, écrivit-il à Selim, est-tu jaloux du peu de jours qui restent à ton père? Viens, il ne les défendra pas contre toi, viens lui percer le sein. » Selim courut se jeter dans les bras de son père, qui expira en l'arrosant de ses larmes.

Akbar était âgé de soixante-trois ans quand il mourut, il en avait régné près de cinquante. Ses éminentes qualités en ont fait un des plus grands souverains qui aient existé. Monarque conquérant, le bruit de ses victoires retentit jusqu'aux rives de la Tamise et du Tage ; prince législateur, ses institutions, les Ayen-Akberi, rédigées par Aboul Fazil, seront un monument éternel de sa sagesse et de ses lumières.

## CASSEL.

*Description de la ville. — Église de Saint-Martin. — Tombeau de Philippe-le-Magnanime. — Histoire du curé d'Almendorf et de la dédicace de l'église de Saint-Martin.*

Par la variété des points de vue, par l'élégance des bâtiments, par le grand nombre de sites pittoresques de ses environs, Cassel doit être comptée parmi les plus jolies villes de l'Allemagne. La Fulda, dont les eaux la partagent en deux, serpente dans une charmante vallée, et un beau pont de pierre de cent vingt pas en réunit les deux rives. Quoique n'étant guère peuplée que de vingt-cinq mille âmes, Cassel renferme néanmoins un grand nombre d'établissements publics. La ville neuve surtout abonde en édifices, remarquables par le goût qui a présidé à leur construction. C'est là que se trouve le palais de Bellevue, délicieux séjour des souverains de la Hesse-Électorale ; le Muséum, le plus beau monument peut-être de cette contrée de la Germanie, dont la façade n'a pas moins de deux cent quatre-vingt-dix pieds de large ; les places royale et Frédéric, dont la première attire l'attention du voyageur par son magnifique écho, et la seconde par sa belle statue de marbre, du Landgrave Frédéric II.

Moins élégante que la ville neuve, la vieille ville se reconnaît à ses rues étroites et sales. Les maisons y sont de plus vieille date, les édifices plus gothiques et d'un autre genre, tels que le château, l'hôpital, l'ancien hôtel-de-ville, Rathhaus et les églises. C'est véritablement le quartier allemand ; la ville neuve, bâtie durant l'existence éphémère du royaume de Westphalie, décèle dans son aspect le goût et la manière française.

Nous ne parlerons pas des trois faubourgs de Leipzig, de Francfort et de Wilhemshoher, qui ne sont pas dépourvus cependant de tout intérêt de curiosité pour le voyageur. Entre tous les monuments de Cassel que nous venons de citer, nous nous arrêterons seulement à l'église de Saint-Martin, tant pour les souvenirs nationaux qu'elle rappelle aux Hessois, qu'à cause de l'architecture de son portail, de la tour et des mausolées qu'on admire à son intérieur.

Saint-Martin est consacré au culte catholique ; elle est placée dans la vieille ville, sur une assez vaste place, du côté de laquelle est tournée sa principale entrée. A la droite du grand portail s'élève une magnifique tour quadrangulaire, terminée en dôme et surmontée d'une croix. Au-dessus du second vitrail, est une rangée de pilastres dont les chapiteaux se rejoignent en arcades de manière à former le contour d'une première plate-forme autour de laquelle règne une immense balustrade artistement travaillée, de forme rectangulaire ; à une cinquantaine de pieds au-dessus de ce balcon, on en a construit un second, mais disposé en octogone, dont les garde-fous ne sont pas sculptés avec moins de goût que les premiers ; enfin, immédiatement au-dessous de la naissance du dôme, est un troisième balcon garni d'une simple rampe de fer.

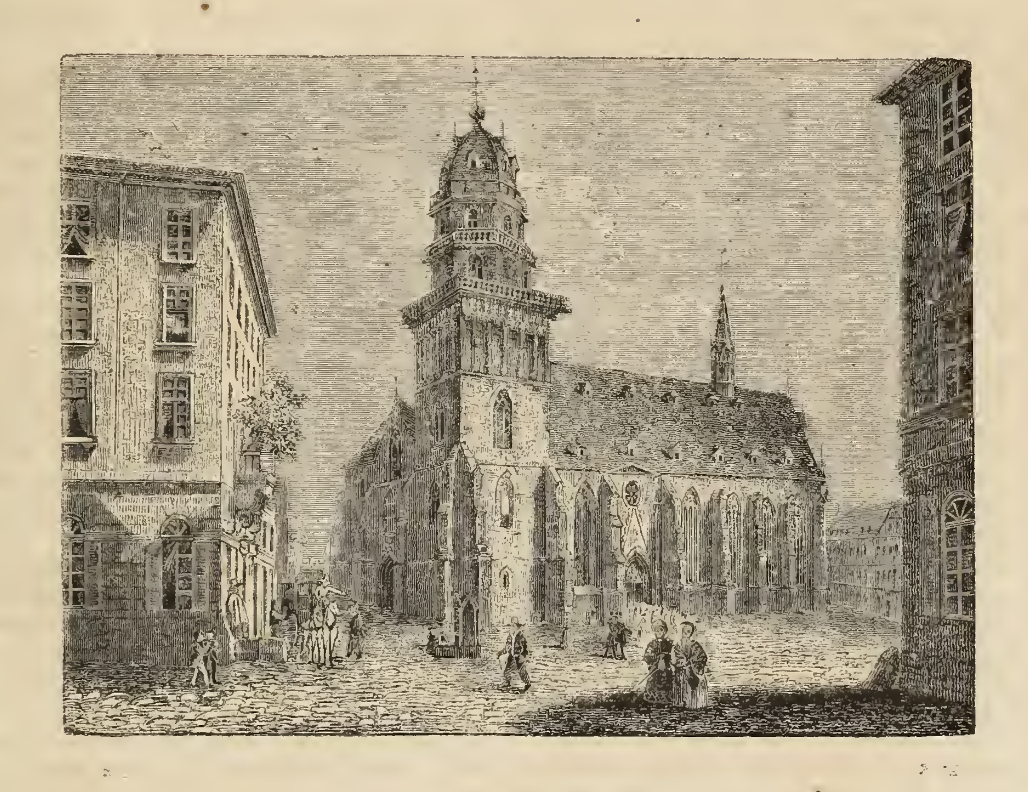
Si le reste de l'église était en complète harmonie avec ce beau morceau de l'art germanique, nul doute que Saint-Martin ne pût être comparé aux cathé-

drales de Cologne et de Spire. Mais malheureusement les faces latérales ne répondent pas à la magnificence du clocher, et l'intérieur du chœur, a quelque chose de la nudité justement reprochée aux églises protestantes du reste de la ville.

Nous avons dit que ce temple se recommandait aux Hessois par des souvenirs nationaux. En effet, c'est là que sont les tombeaux des électeurs, et entre autres, celui du fameux Philippe-le-Magnanime, qui s'est attiré l'admiration de toute l'Allemagne luthérienne par sa conduite durant les troubles de la réforme, et qui est restée célèbre par ses démêlés avec Charles-Quint. D'abord ennemi de Luther, Philippe, après avoir assisté au fameux concile de Worms, en devint un des plus chauds partisans. Voulant concentrer toutes les forces des nouveaux religionnaires, et cimenter une union qui leur manquait, il tenta vainement, dans les conférences de Mersbourg, petite ville de la Hesse, de réunir les Zwingliens et les Luthériens, toutes ses tentatives furent vaines; plus heureux dans la ligue de Smalcade, dont il fut nommé trois fois le chef, il fut un de ceux qui contribuèrent à assurer en Allemagne l'indépendance des réformés.

L'église catholique de Cassel n'avait pas été primitivement placée sous l'invocation de Saint-Martin, un siècle environ avant les guerres religieuses qui ensanglantèrent si long-temps l'Allemagne, un tableau de l'apôtre des Gaules, placé, dit-on, miraculeusement sur l'autel, fit aussitôt abandonner le premier saint auquel l'église avait été consacrée, pour celui que la main de Dieu semblait désigner pour en être le protecteur. La merveille attira long-temps un grand nombre de pèlerins de la Souabe et de la Franconie, mais l'ancien tableau qui ornait le maître-autel, ayant été retrouvé chez le curé d'un village nommé Almendorf, mort presque subitement; on commença à douter de l'authenticité du miracle, les pèlerinages devinrent plus rares, moins nombreux, les malades n'étaient plus guéris par le simple contact de la pieuse image. Enfin, les réformés en brisant le tableau du saint, mirent un terme à la crédulité des bons Hessois, et une main maligne écrivit sur le tombeau du curé d'Almendorf une phrase allemande dont voici le sens :

*Ci-git le curé d'Almendorf et saint Martin de Cassel.*



( Église de Saint-Martin, à Cassel. )

## VARIÉTÉS HISTORIQUES.

### HISTOIRE DES COSTUMES EN FRANCE.

Nous vivons du vieux; rien n'est jeune aujourd'hui comme le costume de nos pères. Les meubles sont moyen-âge ou de la renaissance ; les salons sont tapissés de casques chevaleresques, de huches en ébène. On n'est plus jeune si l'on n'est vieux ; on ne vous renvoie plus aux Grecs et aux Romains, mais aux Francs et aux antiques castels. Il nous a donc paru piquant de tracer un aperçu rapide des costumes et des modes de nos aïeux.

Les vieux Francs n'avaient pour habit qu'une veste faite de gros drap ou de peaux, le poil en dehors, attaché avec une seule agrafe. Ils parurent ainsi dans les Gaules, et en entreprirent la conquête

sous la conduite de Clovis; rien ne prouve mieux combien à cette époque on était éloigné de tout luxe que le chariot traîné par deux bœufs qui servait de voiture aux rois de la première race. Charlemagne, au milieu de cette foule de princes, de grands seigneurs et de capitaines de différents pays qui composaient sa cour magnifique et nombreuse, conserva dans ses habillements la simplicité de ses ancêtres; mais après ses voyages multipliés en Italie, les modes changèrent, on adopta le costume des Italiens, et chaque vêtement fut doublé de ces riches pelleteries que les marchands de Venise rapportaient de l'orient; on sait que Godefroi de Bouillon et les autres barons français étaient couverts de drap d'or et de fourrures précieuses lorsqu'ils se présentèrent à Constantinople devant l'empereur Alexis.

Quand les hommes étaient tous guerriers, le casque était leur coiffure habituelle; devenus pacifiques, ils se vêtirent plus commodément. Pendant un espace de dix siècles, le chaperon a été la coiffure chérie des Francs et des Gaulois; c'était un bonnet qu'on enfonçait dans la tête, et qui se terminait par une longue queue. Cette coiffure appartenait à tous les états; mais les formes, le choix des étoffes et les ornements variaient selon les rangs. Quand la France fut en proie aux factions, les chefs de partis se distinguèrent par la couleur de leurs chaperons, comme plus tard ils se reconnurent par la couleur de leurs drapeaux. Ce ne fut que sur la fin du quatorzième siècle que le chaperon fut entièrement abandonné; on lui substitua le mortier; au mortier succéda la calotte sous le règne de Louis XI, puis enfin le chapeau sous François I^er^ et Henri IV.

Si les coiffures ont subi mille variations, les autres parties de l'habillement n'ont pas été moins sujettes à l'empire de la mode. Les souliers étaient dans l'origine faits avec des cordes, d'où vient le mot cordonnier; on les trouva de meilleur goût en relevant la pointe; cette pointe devint plus ou moins longue, selon le rang des personnes; le soulier d'un paysan était réglé à six pouces, un bourgeois pouvait aller jusqu'à douze, les seigneurs s'en donnaient vingt-quatre. Elle fut portée à un tel point d'extravagance, que l'autorité spirituelle et temporelle se réunirent pour la défendre. Sous Charles VI, les souliers avaient un pied de largeur; de là le proverbe : Être sur un grand pied.

L'usage des bas ne remonte pas à une haute antiquité; Henri II est le premier roi de France qui en ait porté; ils étaient tricotés à l'aiguille. La première manufacture de bas au métier fut établie en 1656, par Louis XIV, dans le château de Madrid, au bois de Boulogne. Il paraît certain que la machine à tricoter a été inventée en France, mais l'inventeur n'ayant pu obtenir un privilége exclusif, la porta en Angleterre où elle fut admirée, et l'ouvrier magnifiquement récompensé. C'est ainsi que le télégraphe, dédaigné par la cour du régent, fut accueilli en Angleterre; c'est ainsi que les machines à vapeur, l'éclairage par le gaz, l'inoculation de la vaccine, peut-être trop négligée en France, ont été reçus avec empressement par nos industrieux voisins.

Au commencement du règne de François I^er^, il se fit un changement notable dans les habillements; les pourpoints furent taillés en losanges, et les manches plissées; au pourpoint on ajouta une fraise; les gens modestes et le clergé se contentèrent du rabat; ce n'était à l'origine que le collet de la chemise rabattu; le rabat devint ensuite un ornement pour la magistrature; les parlementaires, toujours si économes, lorsqu'ils le quittaient, le plaçaient entre les feuillets d'un volume in-folio pour lui conserver sa forme :

*Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,*

dit un célèbre personnage des comédies de Molière. Le surtout, qu'on appela ensuite *habit*, était carré, surchargé de broderies et de paillettes. Les médecins le portaient sous une vaste robe académique; ils allaient ainsi vêtus, à cheval, tâter le pouls de leurs malades :

*Gueneau, sur son cheval, en passant m'éclabousse,*

a écrit Boileau en parlant d'un médecin de son temps.

Ce fut sous Louis XIV que s'introduisit la mode des manchons; les gentilshommes les portèrent de toutes les formes, de toutes les étoffes, en pelleterie, en soie, en plumes, en velours; et l'histoire nous dit comment les gracieux petits enfants du grand roi, si gras, si joufflus, s'emmanchonnaient dans des fourrures de petit-gris et de zibeline, à l'époque des vents de bise et des rudes froidures.

Le costume des femmes mérite aussi quelques détails. Les élégantes parisiennes verront avec surprise sans doute que les dames gauloises, leurs ancêtres, se promenaient sur les bords de la Seine, n'ayant pour toute parure que des dessins bizarres sur le corps, des plumes de coq sur la tête, et des coquillages pour boucles d'oreilles. Il est dit que pour rendre leurs enfants insensibles aux rigueurs de l'hiver, on les plongeait dès le premier jour de leur naissance dans des bains d'eau froide; mais ces coutumes barbares s'adoucirent; on apprit à filer la laine et le lin dont les dames se firent des tuniques; alors les modes romaines furent adoptées.

Au moyen-âge, les coiffures subirent une révolution notable. Dans un monument de 1326, on reconnaît la reine Isabelle chargée d'un bonnet en pain de sucre, d'une hauteur prodigieuse, à peu près semblable aux coiffures des femmes du pays de Caux, mais beaucoup plus élevé. Cette mode dura longtemps, jusqu'à ce bonnet mythologique qui, sous le règne de Charles VI, formait sur la tête deux immenses cornes, ainsi qu'on le voit encore dans les miniatures des vieux manuscrits. Un carme, nommé le frère Thomas, célèbre par ses prédications et sa vie austère, déclama de toute sa force contre ces ridicules coiffures : « Mais, s'écrie un chroniqueur, après le sermon, elles relevèrent leurs cornes comme les limaçons, lesquels, lorsqu'ils entendent du bruit, resserrent tout bellement leurs cornes, et ensuite, le bruit passé, les relèvent plus grandes que devant. Ainsi firent les dames après le sermon du carme. » Dans le dix-septième siècle, cette mode subsistait encore, sous un autre nom. Ce n'étaient plus des *cornes*, mais des *fontanges*, espèce d'édifice à plusieurs étages en fil de fer, sur lequel on plaçait des morceaux de toile séparés par des rubans et des boucles de cheveux; et tout cela distingué par des noms si bizarres, qu'il faudrait un glossaire pour expliquer

l'usage des différentes pièces et l'endroit où on les mettait. Sans ce secours, comment savoir ce qu'étaient la duchesse, le chou, le mousquetaire, le croissant, le solitaire, le firmament, le dixième ciel et la souris? Peut-on croire qu'il fallait en quelque sorte un serrurier pour coiffer les merveilleuses de la cour de Versailles? L'abus en fut poussé si loin qu'on aurait eu besoin d'un nouveau frère Thomas, si le bon goût n'avait pris le dessus.

Passons maintenant aux ajustements du corps. Pendant long-temps, les dames ne se vêtirent que d'une tunique plus ou moins fine, descendant jusqu'aux talons et serrée par une ceinture; elle était montante et se fermait aux poignets. Sous Charles VI, on donna une telle ampleur à cette tunique, qu'il y entrait, suivant un auteur contemporain, plus de cinq aunes de drap; les manches, d'une longueur démesurée, étaient ouvertes vers le milieu, et se prolongeaient jusqu'aux pieds. Après les guerres du Milanais, de Charles VIII et de Louis XII, le costume des femmes se ressentit des mœurs de l'Italie; on découvrit les bras, les jupes devinrent plus courtes, et l'on vit de jolis pieds. Bientôt les modes espagnoles remplacèrent celles d'Italie, et alors parurent les *vertugadins*, espèces de paniers qui relevaient la robe et lui donnaient une latitude que l'on considérait comme de la majesté. Le goût s'améliore dans la dernière période du règne de Louis XV; la robe est ouverte, d'une étoffe riche, ornée de garnitures; les pierreries, les diamants sont partout; on revêt les *palatines*, ainsi nommées du titre de la princesse qui les porta la première, puis les mantelets, auxquels, durant l'hiver, on substitua la pelisse, dont la mode est venue du nord.

Jusqu'au quinzième siècle, les chaussures des dames ressemblèrent beaucoup à celles des hommes: il était inutile d'orner des pieds qu'on ne montrait pas. Quand les robes furent devenues plus courtes, l'art employa toutes ses ressources pour diminuer les dimensions du pied; l'or, la soie, les broderies n'y furent pas épargnés; les talons des souliers, très élevés et très étroits, faisaient paraître les dames plus grandes, mais leur rejetaient le corps en avant; on les abandonna sous le règne de Louis XVI. Chaque temps est dominé par son esprit, par ses habitudes, par ses besoins, et vouloir transporter à notre époque les mœurs d'un siècle fini, c'est être ridicule, et voilà tout.

---

## SYRIE.

### SAINT-JEAN-DE-LA-RÉSURRECTION, AUPRÈS D'ACRE.

On voit encore auprès d'Acre les restes d'une église bâtie par les croisés, au onzième siècle, et qu'on n'a guère réparée depuis. Comme architecture, elle ne présente rien qui puisse attirer particulièrement l'attention des voyageurs, si ce n'est peut-être les arcades encore debout, qui règnent autour de l'emplacement occupé primitivement par le chœur et la nef. Le nom qu'elle a porté et que quelques-uns lui donnaient même dans le siècle passé, est celui de Saint-Jean-de-la-Résurrection, de la singulière aventure arrivée à un chevalier allemand, Ludwolf de Raschwingen, à l'époque du fameux siége de Ptolémaïs, aventure qui recommanda long-temps ces ruines à la dévotion des pèlerins de la Germanie, avant que cette dernière se fût rangée sous les drapeaux de la réforme. Cette histoire, que nous rapportons sous la garantie de deux chroniqueurs allemands, d'où nous l'avons extraite, a donné sans doute matière à une légende du même genre, qui a eu cours en France au seizième siècle, sur un nommé Ferrand. Peut-être aussi l'une et l'autre ne sont-elles que les variantes d'un thême différent, et de plus vieille date, nous n'en savons rien; voici au reste le fait:

Ce fut, comme on sait, à la fin du mois d'août de l'année 1189, le jour de la saint Augustin, qu'un petit corps de croisés, commandés par Guy de Lusignan, vint mettre le siége devant Saint-Jean-d'Acre alors encore appelé Ptolémaïs. La petite armée dressa ses tentes sur la colline de Turon, et trois jours après l'investissement de la place, sans se donner le temps de préparer les machines de guerre, on donnait un premier assaut. Mais la ville était forte d'une garnison brave et bien approvisionnée, qui ne céda pas sitôt à l'ardeur guerrière des défenseurs de la croix. Le grand Saladin, par son arrivée subite, vint même jeter dans le camp des croisés une terreur panique, et sa présence eût sans doute suffi pour disperser les soldats chrétiens, s'ils n'avaient été, quelques jours auparavant, renforcés d'un corps d'Anglais, de Danois, d'Allemands, ayant à leur tête l'archevêque de Cantorbery. Or, il y avait dans ces légions venues du nord de l'Europe, un jeune seigneur allemand nommé Ludwolf de Raschwingen, déjà connu dans la Thuringe par sa vaillance, et surtout par sa supériorité dans les combats singuliers; il était grand, bien fait, une épaisse chevelure blonde bouclée flottait sur ses épaules, et son heaume avait pour cimier une tête de loup. Presque toujours couvert de son armure du fer le plus noir, la visière rabattue, la lance garnie à sa poignée de l'image de la Vierge, on le voyait souvent battre la campagne, et chercher quelque ennemi à terrasser quelque mécréant contre lequel il pût déployer son courage et son adresse. L'occasion se présenta bientôt pour lui de satisfaire ses belliqueux désirs. Le 4 octobre, les deux armées, croisée et sarrasine, se mirent en présence. Quel magnifique spectacle offraient les épais escadrons de musulmans couverts de riches armes, et montés sur d'élégants coursiers, et ces chevaliers francs, qui, pour me servir des expressions d'un historien arabe, avec leurs cuirasses à écailles de fer, ressemblaient à des nuées de serpents.

Le centre de l'armée chrétienne était commandé par le cousin de Ludwolf, le Landgrave de Thuringe, aussi Raschwingen était-il à ses côtés, impatient de commencer l'attaque. On distinguait encore, non loin de là, plusieurs prélats anglais, et notamment l'archevêque de Cantorbery et l'évêque de Salisbury. A peine l'action fut-elle engagée, qu'emporté par sa fougue naturelle, le jeune Raschwingen apercevant un Sarrasin qui était sorti de ses rangs, se mit à le poursuivre, c'était un Mahométan, du nombre de ceux dont parle Vinauf, qui se distinguaient par une taille gigantesque et un air de férocité remarquable; il portait sur la tête une large bande d'étoffe rouge, et brandissait d'une main une énorme

massue garnie de pointes de fer. Quand il s'aperçut qu'il était l'objet des attaques particulières d'un croisé, il lança à son adversaire, sur lequel il se précipita avec la rapidité de l'éclair, un violent coup de son arme redoutable. Il ne fit que bosseler l'excellente cuirasse de notre chevalier allemand qui, rejetant son cheval en arrière, de manière à prendre un nouvel élan, « Mâmme, s'écria-t-il (ce vieux mot germain veut dire lâche, couard), as-tu donc la témérité de venir te présenter en face d'un noble de race tudesque, qui sert Dieu et sa dame? que ton sang coule en l'honneur de saint Denis, dont nous allons célébrer la fête. » Il fit alors voler en éclats la lance que le Sarrasin tenait en arrêt d'une main, tandis que de l'autre il imprimait à sa massue un mouvement rapide de rotation. Alors s'engagea une lutte terrible qui dura plusieurs heures, à trois reprises différentes. Convaincu que la victoire resterait aux siens, Ludwolf ne se défendait plus que pour attendre le moment où entouré de cadavres, le mécréant, dont au reste le nom n'a pas été conservé, serait obligé de s'avouer vaincu, et de périr ou d'être fait prisonnier. Dans la chaleur de l'action, l'Allemand n'avait rien vu, il ne s'était point aperçu qu'après avoir été au moment de triompher, les croisés étaient culbutés et se retiraient en désordre. Aussi, quel ne fut point son étonnement de sentir vingt lances se presser contre sa poitrine, mal défendue par une armure en partie brisée. L'amour de la vie l'emportant alors dans son cœur, il lança à terre son épée ensanglantée, et cria grâce. Son adversaire, couvert de blessures, voulait lui assener sur la tête un coup de sa massue, les autres Sarrasins s'y opposèrent, et on conduisit le malheureux Ludwolf dans l'église voisine de Saint-Jean. Il fut alors, disent les chroniqueurs, saisi d'un profond sommeil qui dura près d'un jour, sommeil qui n'était autre qu'un évanouissement, et quand il revint à lui, il se trouva dans une des galeries latérales de l'église, nu et dépouillé de tout, à l'exception d'un scapulaire qu'il portait au cou, et d'une bague qu'il conservait au doigt, comme gage de sa fidélité pour la belle Catherine de Wolfenbuttel. Cependant, à la suite d'un second engagement et pendant la léthargie du chevalier, l'église était tombée au pouvoir des chrétiens, il y avait alors plusieurs soldats francs qui, à la vue d'un homme pâle, nu, l'air hagard, sortant de la partie basse de l'église, le prirent pour un fantôme, et redoutant plus les morts que les vivants, se mirent à fuir. Ludwolf les suivit cependant, et revint au camp où il eut grand'peine à se faire reconnaître. Sa délivrance miraculeuse fut attribuée au scapulaire si mystérieusement resté sur sa personne; l'église prit dès-lors le nom de Saint-Jean-de-la-Résurrection. Quant à Ludwolf de Raschwingen, de retour en Thuringe, après la croisade, il retrouva Catherine, dont l'anneau n'avait pas moins miraculeusement été conservé, il l'épousa, et il devint la souche de la famille des Raschwingen, qui se divisa depuis en deux branches, les Raschwingen-Todtannen et les Raschwingen-Homarth, éteintes l'une et l'autre au dix-septième siècle, et qui, en mémoire de leur ancêtre, portaient pour armoiries : de sable au scapulaire d'or, accompagné de trois coquilles oreillées de gueule, avec des loups pour supports.

Alfred Maury.



(Saint-Jean-de-la-Résurrection à Saint-Jean-d'Acre.)

## PORTUGAL. — PALAIS DE MAFRA.



## PORTUGAL.

### LE TAGE. — LE PALAIS DE MAFRA. — LE ROI JEAN V.

Nous nous sommes occupés bien des fois du Portugal; nous avons parcouru plusieurs de ses villes, visité beaucoup de ses monuments, et nous n'avons jamais rien dit de ce *fleuve du Tage*, connu comme le plus beau fleuve de l'univers, et que la romance de Florian a rendu si populaire parmi nous. Historiens plus que poètes, nous devons nous méfier de l'hyperbole, car on est parvenu à faire de la Péninsule un pays bizarre qui ne ressemble en rien à ce que la nature le fit; on l'a peuplé d'une nation imaginaire, dont le modèle ne se trouve nulle part; on a tout bouleversé, même les objets physiques.

Au seul nom de ce Tage, célébré par les poètes, l'imagination, involontairement émue, se retrace le plus riant tableau; on se figure des rives enchanteresses formées par de longues prairies émaillées de fleurs; l'esprit est exalté sous l'ombrage aromatique d'arbres épais, dont les rameaux enlacés courbent sous le poids de leurs pommes d'or. L'haleine des vents tempérés, plus douce que les zéphirs mêmes, y caresse un éternel feuillage. La mobile surface d'une onde limpide, qui abandonne à regret un lit de pierres précieuses en roulant des paillettes d'or, y réfléchit l'azur des cieux; au doux murmure de ce pactole se mêle encore l'harmonieux concert que font entendre mille oiseaux parés du plus riche plumage. D'innocentes bergères, d'heureux bergers conduisent sur ces bords d'éblouissants troupeaux qui n'ont pas à craindre la dent cruelle de bêtes féroces

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

inconnues dans ces lieux paisibles. Le miel, naturellement purifié, y découle du tronc des vieux chênes; une huile suave ruisselle des oliviers, et nul climat dans l'univers ne saurait donner aussi bien que les bassins du Tage, une idée exacte de ces Champs-Élysées où l'antiquité plaçait le séjour de la paix promis aux âmes des héros et des justes.

Hélas! hélas! Combien le fleuve auquel on prétendit, dès le temps des Romains, donner une si pompeuse réputation, est différent de cette peinture! Des bords arides, coupés à pic; un canal presque partout torrentueux et rétréci par mille fragments de rochers; des eaux jaunâtres, en tout temps bourbeuses, tantôt ralenti par l'épaisseur de la vase qui s'y mêle, et dans laquelle nulle parcelle métallique n'a jamais existé; tantôt se précipitant à travers des galets; tels sont les traits qui caractérisent réellement le Tage, si peu digne de son antique célébrité. Ce Tage roule comme égaré dans une campagne sinistre, abandonnée, desséchée par les ardeurs d'un soleil sans nuage, dévorant une végétation dure et grisâtre, lorsque le souffle des tempêtes n'y soulève pas des tourbillons d'une poussière rouge qui pénètre au travers des vêtements. Le vautour, seul entre tous les oiseaux carnassiers, habitant de l'austère vallée, y peuple les airs qu'il tyrannise en menaçant les troupeaux guidés par de jeunes pâtres, malheureux compagnons d'un bétail stupide qu'ils défendent non-seulement contre les vautours, les brigands et les loups, mais encore contre les lynx agiles, dont la chaîne lusitanique et les monts de Gredos sont infestés. Nulle partie de la Péninsule n'est plus sauvage ni plus pauvre que celle qu'on a dit être la plus riante et la plus riche; et quelques points un peu moins déshérités de la nature, qu'on rencontre dans l'étendue du bassin que nous venons de représenter tel qu'il est, ne sauraient mériter au fleuve qui détruit plus qu'il n'arrose l'Estramadure et l'une des Castilles, le nom de *Tage-Doré* qu'on a coutume de lui donner sur la foi des historiens, des romanciers et des voyageurs.

Le Tage circule de l'est à l'ouest; il passe à Aranjuez et se jette dans l'Océan Atlantique, vers Lisbonne. Nous devons en convenir, dans ces deux endroits il n'est pas sans beauté. A quatre lieues de son embouchure, les montagnes de Cintra s'abaissent vers l'Océan; là, s'élève avec majesté le palais de Mafra, somptueux édifice dont nous donnons aujourd'hui la gravure. Le château, l'immense couvent et l'église de Mafra, furent bâtis sous le règne de Jean V, afin d'accomplir le vœu qu'avait fait le monarque pour la naissance d'un fils. Ces trois constructions dues au talent d'un architecte étranger, et embellies par des peintres et des sculpteurs de différentes nations, forment le plus magnifique monument du Portugal; c'est ce qui nous engage à en publier une vue exacte et fidèle. L'érection du palais de Mafra créa parmi les Portugais l'art de tailler et de ciseler la pierre avec un fini rare, et leur procura aussi la découverte de beaux marbres dans la montagne de Cintra et dans les carrières de Pero-Pinheiro; des blocs de marbre de toutes couleurs d'une grande magnificence, y sont employés avec la même perfection que si c'était de la marqueterie en bois; on admire surtout les colonnes et les panneaux, en marbre rouge et noir, qui décorent trois des principaux autels. Le vaisseau de l'église ne répond pas à l'idée de grandeur que donnent sa masse carrée et son frontispice qui est imposant, quoique faible imitation de Saint-Pierre de Rome. Dans le vestibule qu'on appelle la Galilée, et dans plusieurs chapelles sont placées cinquante-huit statues en marbre de Carrare; quelques-unes sont d'un travail parfait. Le palais est entouré d'un parc, de jardins et d'un enclos (la Tapada de Mafra), réservé pour la chasse; cet enclos, qui est de trois lieues portugaises, a enlevé à l'agriculture autant de terrain jadis cultivé, et maintenant sacrifié aux sangliers, aux cerfs et aux daims. Le roi de Portugal, père de don Pédro et de don Miguel, habita le palais de Mafra avant de partir pour le Brésil; il se plaisait dans cette résidence, seule en effet véritablement digne d'un souverain en Portugal; il avait commencé à l'embellir, et il se proposait de la meubler avec une richesse égale à la grandeur des appartements.

Le règne de Jean V (1705-1750), sera éternellement cher à la mémoire de tout Portugais. Depuis nombre d'années, le Portugal était en guerre avec la France; le roi ayant envoyé ses plénipotentiaires à Utrecht, fit signer le traité qui ramena la paix entre les deux royaumes. Le Portugal jouit bientôt d'une sécurité complète, sans prendre part aux agitations des autres états de l'Europe. Jean V s'abstint de lever aucune troupe, et épargnant le sang de ses sujets, il regardait la guerre comme un horrible fléau. Mais, séduit par l'air de grandeur et d'opulence que Louis XIV avait imprimé à son siècle, il encouragea peut-être trop les arts superflus, et finit par donner un faux éclat à son trône. Aux dernières années de sa vie, Jean V, atteint d'une maladie de langueur, céda à l'Espagne la colonie du Saint-Sacrement en échange de quelques peuplades du Paraguay. Livré alors aux pratiques d'une dévotion minutieuse, le roi négligeait les affaires politiques, et il ne put apprécier un traité par lequel la cour de Madrid donnait, en échange d'un territoire productif, un établissement stérile qui lui était à charge. Jean V se montra ferme et rigoureux observateur de la justice; il aima véritablement les lettres, et établit par un décret, l'académie royale d'Histoire du Portugal, branche de littérature toujours glorieuse et éclatante dans l'antique Lusitanie.

Voltaire, avec son ton moqueur, écrivit un jour que toutes les fêtes de Jean V étaient des processions, et tous ses édifices des monastères. Oui, le palais de Mafra est un éblouissant témoignage de cette vérité. C'est que le monarque s'était profondément empreint des mœurs de son peuple; il savait que ces populations de la Péninsule aiment les cérémonies où brillent l'or et la pourpre, où l'encens parfume les airs; il savait que le Portugais comme l'Espagnol recherche les pieuses solennités où l'âme semble se détacher du sol. D'ailleurs, n'est-ce pas à l'esprit religieux que nous devons nos plus somptueux monuments, nos plus nobles magnificences? La foi seule a produit de grandes choses, et lorsque vous voyez un peuple se dépouiller de toute croyance, dites sans hésiter qu'il marche vers sa ruine; l'abîme est entr'ouvert sous ses pas; il ne lui reste au cœur qu'impuissance, dégoût, tristesse, misère et désespoir!

# TABLE ALPHABÉTIQUE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

LES GRAVURES SONT INDIQUÉES PAR LE SIGNE *.

## BIOGRAPHIE.


Achmet-Bey, 38, 52.
* Arioste (l'), 324.
Assas (chevalier d') 7.
* Bolivar, 365.
* Confucius, 155.
Galvani, médecin, 76.
Girodet, peintre, 77.
Grimod de la Reynière, 189.
* Henri II, roi de France, 5.
* Huss (Jean), 277.
Jean-sans-Terre, 94.
* Jérôme-de-Prague, 280.
* Kant, 190.
Ligne (prince de), Charles-Joseph, 92.
* Lhospital, chancelier de France, 357.
* Marguerite d'Autriche, 204.
Marguerite, première femme d'Henri IV, 391.
* Mazaniello, 71.
* Monge, 166.
* Moïse, tenant les tables de la loi, 385.
* Nadir-Shah, 255. 268.
* Nostradamus, 259.
Ribera, peintre espagnol, 391.
* Schiller, 292.
Schinderhannes dit l'Écorcheur, 62.
Somrou (la princesse), 183.
Suffren (le bailli de), 70.
* Talma, 340.
Talon, Omer, 86.


## HISTOIRE.


Bataille de Pavie, 102.
Cortez, 100
* Épisode maritime de 1793, 116.
* Exécution aux Halles sous le roi Jean, 181.
Gibraltar pris par les Anglais, 158.
* Gueux de mer sous Philippe II, 245, 294.
Huningue, sa reddition, 119.
** Huss (Jean) et Jérôme-de-Prague, quatorzième et quinzième siècles, 275.
Jean (le roi) et son époque, 151, 180.
Napoléon débarque à Ste-Hélène, 13.
— Cause de sa popularité, 199.
* — Une page de sa biographie, 279, 284.
* Supplice de Jeanne-d'Arc, 317.


## HISTOIRE NATURELLE.


* Acariens (les), 7.
* Aye-Aye (l') 361.
* Blaireau (le), 313.
* Brochet pétrifié, 63.
* Cacaoyer (le), 344, 364.
* Canirams (les), 188.
* Carthame (le), 247.
* Cèdres (les) du Liban, 81.
* Chacal (le), 121.
* Chat (le) volant, 13.
* Desman (le) de Russie, 55.
* Entozoaires, vers intestinaux, 147.
* Glouton (le), 36.
* Guêpe ichneumon, 76.
**************** Homme fossile et fossiles anté-déluviens, 209 à 240.
* Hyène (la) peinte, 169.
* Langouste (la), 85.
* Loup (le) noir, 79.
* Lynx (le) de Laponie, 65.
* Mahwah (le), 93.
** Mandragore (la) et le Gin-Seng, 327.
* Manglier (le) et la Grue des Indes, 89.
* Mangouste (la), 161.
* Marte-Zibeline (la), 347.
* Musaraigne (la) d'eau, 289.
* Nard (le), 20.
* Nasique (le), 337.
* Ondatra (l'), 103.
* Pégase-Dragon, 47.
* Pongo (le), 25.
* Raton (le), 111.
* Renard-Fenneck, 153.
* Salangane (la), 113.
* Tamandua-Guacu (le), 377.
* Tordeuse (la), 101.
* Valisnérie (la) ou les Amours des Plantes, 137.
* Vampire (le), 353.
* Viscache (la), 399.


## MÉLANGES DE PHYSIQUE, D'HYGIÈNE, D'ARCHÉOLOGIE, ETC.


* Appareil de Roth, 32.
* Adoration des Bergers, par Ribera, 391.
* Bouclier dit de Scipion, 60.
* Buffet antique, 53.
Explosion de 4,000 livres de poudre sous l'eau, 364.
* Faust, tragédie de Goëthe, 301.
* Harmonies (les), 95.
* Instrument de musique chez les Chinois, 143.
* Machine à papier et de sa fabrication, 41.
* Musée espagnol au Louvre, 390.
Origine des Monnaies en France, 6.
Opinions de Napoléon sur les Français et sur la France, 397.
Planète Uranus, 63.
* Presse hydraulique, 87.
Sucre de Betteraves, 31.
*** Salon de 1838 (exposition), 241, 257, 265.


## MOEURS, COUTUMES, CROYANCES, ANECDOTES.


Bautru et Marie-Thérèse, 63.
Café, commencement de son usage, 55.
* Cordonnier (le) de Séville, 107.
Coutumes des sauvages de l'Amérique, 30.
Date du droit des femmes à la couronne d'Angleterre, 63.
Dédicace du temple de Salomon, 22.
Dîner d'apparat au XIIIe siècle, 83.
* Ganesa, dieu de la sagesse chez les Indous, 303.
Gazette de France, sa fondation, 61.
Histoire des costumes en France, 405.
* Houri, montée sur un chameau fantastique, 68.
Hudson-Lowe, jugé par Napoléon, 303.
Incendie de Londres en 1666, 22.
Incendies à St-Pétersbourg, Londres et Paris, 1837-38, 136.
* Klephtes, leurs mœurs, 51.
* Mœurs turques, intérieur d'une maison, 185.
Origine de la Toussaint, 47.
Premier ordre de chevalerie en France, 62.
* Sépultures chez les anciens, 39.
Testament de Charles II, roi d'Espagne, 39.


## POÉSIES.


* Chorey, Côte-d'Or, 288.
Couronne (la) de roses, 270.
Fables, par M. Mollevaut, 284, 309, 310, 364.
Epître au général D., 110.
Incendies (les) en 1838, 196.
Mer (la), 182.


## VOYAGES, GÉOGRAPHIE.

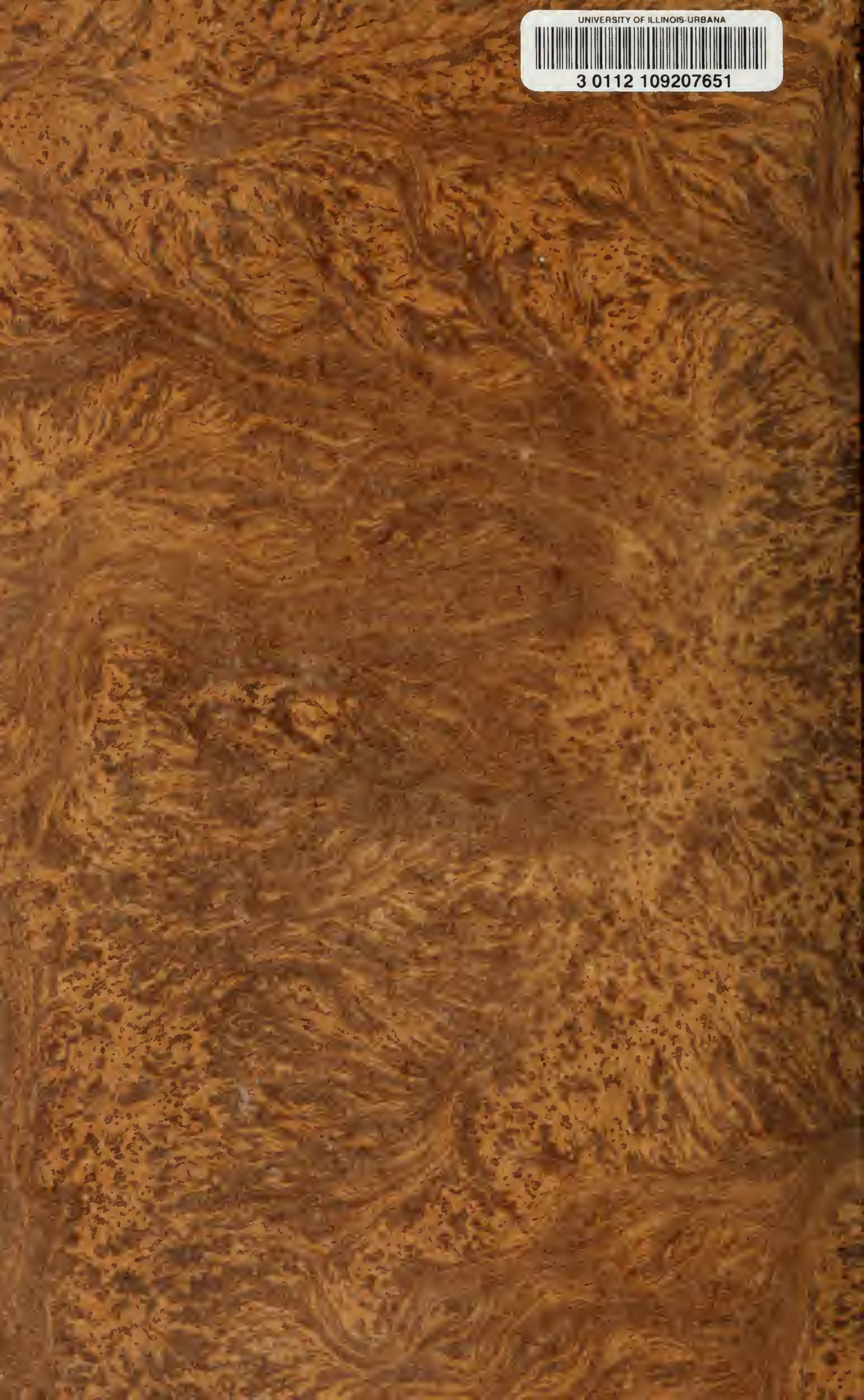

* Agrigente, ruines du temple de Junon, 201.
** Antiquités mexicaines, 197, 200.
* Chasse dans les Pyrénées, 310.
* Costume des femmes de la Mecque, 172.
* Iles grecques de l'archipel, 207.
**** Moscou, trésor du Kremlin, 249 à 255.
Preuves d'anciennes relations avec l'Amérique, 382.
* Ruines de Stratonicée en Grèce, 305.


## VUES ET MONUMENTS ÉTRANGERS.


* Alcazar (l') à Séville, 373, 398.
* Alexandrie en Syrie, 145.
* Antioche en Syrie, 273.
* Bains de Wiesbaden, 141.
* Bois de Sakolniki, à Moscou, 129.
* Broken (le), 127.
* Carthage, les ruines, 73.
* Cèdres du Liban, 81.
* Château de Belem, à Lisbonne, 366.
* — de Johannisberg, 281.
* — de Stirling, 380.
* Chœur de la cathédrale de Westminster et couronnement de la reine Vittoria, 369.
* Colonne de Bouddhal dans l'Inde, 125, 142.
** Couvent de Troïtzkoïé en Russie, 130. 136.
* Eglise St-Martin, à Cassel, 405.
* Etna (l') en Sicile, 375.
* Fontaine à Scio, île de la Grèce, 208.
* Glyptothèque (le) à Munich, 297.
* Grotte d'Antiparos, île de la Grèce, 296.
* Guttemberg, monument qu'on lui a élevé, 164.
* Jérusalem, plan de la ville au temps des croisades, 97.
* Ile de Bass en Ecosse, 272.
* Ithaque (une vue d') en Grèce, 49.
* Lucerne en Suisse, 382.
* Malte (une vue de), 17.
* Mer de glace, à Chamouny en Suisse, 345.
* Odessa (une vue d') en Russie, 105.
* Palais des doges, à Venise, 265.
* — de Mafra en Portugal, 409.
* — impérial et parc de Pékin, en Chine, 177.
* Pont d'Ispahan à Julfa, en Perse, 45.
* St-Jean-de-la-Résurrection, à Acre, 407.
* Ste-Sophie, à Constantinople, 389.
* Temple de Lama dans les Steppes d'Astrakan, 319.
* Tombeau d'Aaron, 335.
* — d'Akbar, à Agra, 401.
* — de Ferdinand et d'Isabelle, en Espagne, 158.
* Tour de Soumbeka, à Kazan, 359.
* Trésorerie à Tanger, en Afrique, 333.
* Tyr (ruines de), 193.
* Utrecht (vue d'), en Hollande, 9.
* Worms (le dôme à), 33.


## VUES ET MONUMENTS FRANÇAIS.


* Cathédrale d'Amiens, 393.
* — d'Auch, 241.
* Chalon-sur-Saône, 321.
* Chêne de la Doui, 257.
* Collioure, 119.
Eglise d'Arcueil, 54.
* — d'Evron, 175.
* — de Notre-Dame-du-Fort, à Etampes, 264.
* — de St-Maurice, à Vienne (Isère), 329.
* Fontaine de Vaucluse, 14.
* Fronton du Panthéon, par David, 57.
* Gap, 22.
* Halle aux vins, à Paris, 29.
* Maison des Loges, forêt de Saint-Germain, 307.
* Mont-Valérien, près Paris, 1, 11.
* Pau, Espagne et France, 395.
* Tour du Diable du château de Montfort, 350.



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 109207651